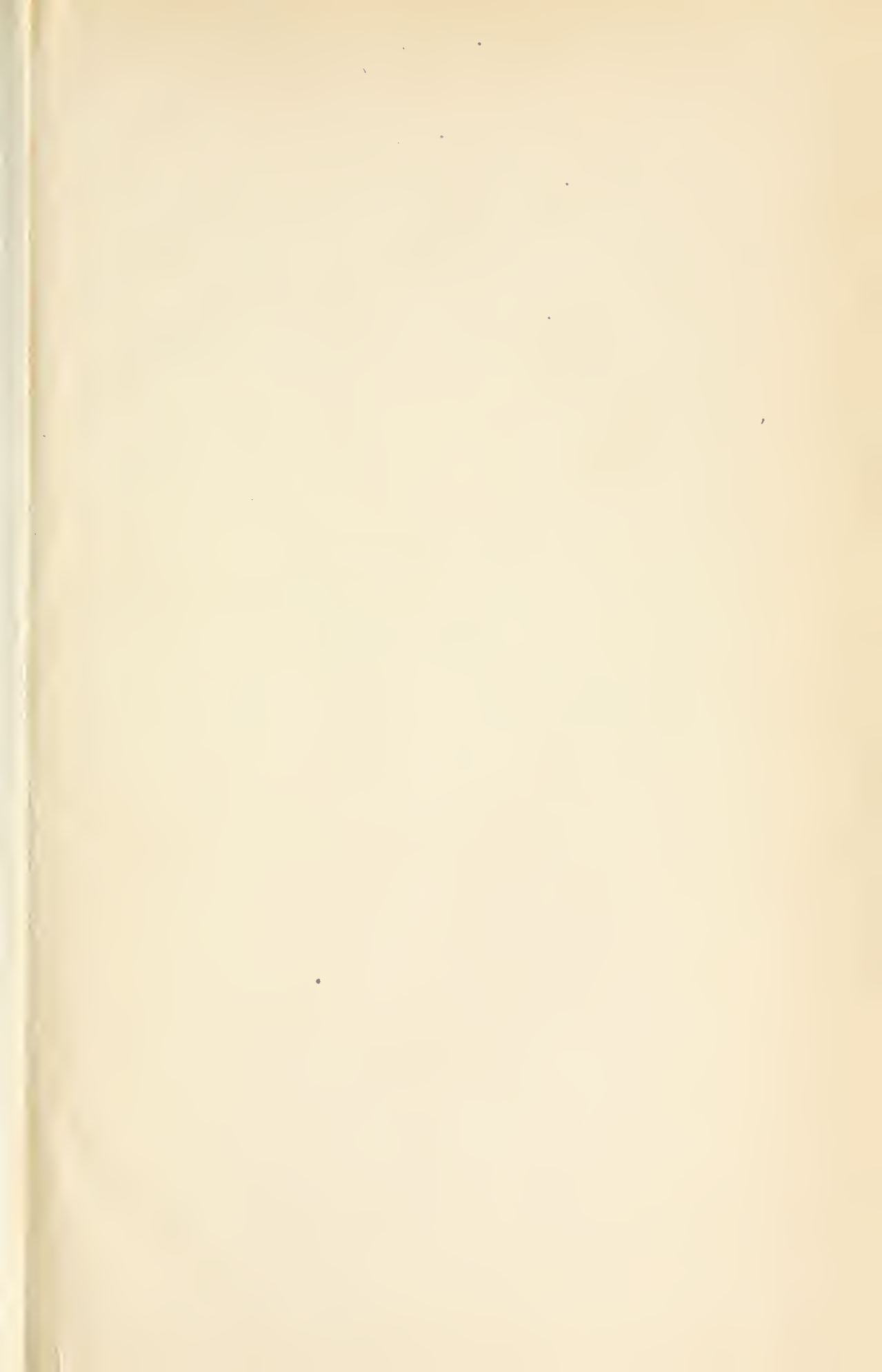












BULLETINS
DE LA SOCIÉTÉ
D'ANTHROPOLOGIE
DE PARIS

BEAUGENCY. — IMP. J. LAFTRAY

BULLETINS ET MÉMOIRES

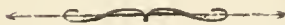
(DE LA SOCIÉTÉ

D'ANTHROPOLOGIE

DE PARIS

ser. 4: t. 7 (1896)

TOME SEPTIÈME (IV^e SÉRIE)



PARIS

MASSON & C^{ie}, ÉDITEURS

Libraires de l'Académie de Médecine

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

—
1896

GN

2

S 61

ser. 4

t. 7

657643

1 - 5. 57

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE PARIS

FONDÉE EN 1859, RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE EN 1864)

15, rue de l'École-de-Médecine, 15

STATUTS

TITRE PREMIER. — BUT ET ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ.

ARTICLE 1^{er}. — La Société d'anthropologie de Paris a pour but l'étude scientifique des races humaines.

ART. 2. — Elle se compose, en nombre illimité, de membres titulaires, de membres honoraires, de membres associés étrangers et de correspondants.

ART. 3. — Tous les membres et correspondants de la Société sont nommés par voie d'élection, sur la proposition de trois membres, sauf l'exception indiquée à l'article 11.

ART. 4. — Un Comité central de trente membres, se recrutant lui-même par voie d'élection parmi les membres titulaires, est chargé de veiller aux intérêts matériels, moraux et scientifiques de la Société. Les membres du Comité central peuvent seuls voter sur les modifications des statuts et règlement. Les membres du Bureau et de la Commission de publication ne peuvent être choisis que parmi les membres du Comité central.

ART. 5¹. — Le Bureau, élu par la Société en séance publique, se compose d'un président, de deux vice-présidents, d'un secrétaire général, d'un secrétaire général adjoint, de deux secrétaires annuels, d'un archiviste, d'un trésorier et d'un conservateur des collections. La Commission de publication se compose de trois membres. Tous ces fonctionnaires sont élus pour un an, à l'exception du secrétaire général, dont les fonctions sont triennales. Tous sont rééligibles, à l'exception du président, qui ne peut être réélu qu'après une année d'intervalle.

ART. 6. — La Société est représentée par le Bureau.

TITRE II. — CANDIDATURES ET NOMINATIONS.

ART. 7. — Les titres de membre titulaire et de correspondant national ne peuvent être conférés qu'aux personnes qui ont fait acte de candidature. Les membres honoraires, les associés et

¹ Modifié conformément au décret du 2 octobre 1867.

correspondants étrangers peuvent être nommés directement par la Société.

ART. 8. — Les conditions à remplir pour devenir membre titulaire ou pour obtenir le titre de correspondant national sont : 1^o d'être présenté par trois membres qui inscrivent leur proposition sur le grand registre et y apposent leur signature; 2^o d'adresser au président une demande écrite; 3^o d'obtenir au scrutin secret la majorité des suffrages des membres présents. Ce scrutin a lieu dans la séance qui suit l'inscription de la candidature.

ART. 9. — Les associés étrangers et les correspondants étrangers sont nommés individuellement et au scrutin secret, à la demande de trois membres qui inscrivent leur proposition sur le grand registre et y apposent leur signature. Le scrutin a lieu à la majorité absolue des membres présents, dans la séance qui suit l'inscription de la candidature.

ART. 10. — Tout membre ayant rempli pendant cinq ans au moins les fonctions de membre du Comité central (ou de membre titulaire antérieurement à la création du Comité central), et ayant fait partie de la Société pendant dix ans au moins en qualité de membre titulaire (ou de membre associé national antérieurement à la création du Comité central), pourra, sur sa demande, être élu membre honoraire en séance publique, à la majorité absolue des membres présents. Il cessera dès lors d'être soumis à la cotisation, en continuant à jouir de tous les droits des membres titulaires et à recevoir gratuitement toutes les publications de la Société.

ART. 11. — La Société, sur la proposition de cinq membres, confère directement le titre de membre honoraire à des savants pris hors de son sein, et ayant rendu des services éminents à la science. Les présentateurs inscrivent leur proposition sur le grand registre et y apposent leur signature. L'élection a lieu à la majorité absolue des membres présents, dans la séance qui suit l'inscription de la candidature.

TITRE III. — ADMINISTRATION.

ART. 12. — Les ressources de la Société se composent :

1^o Du revenu des biens et valeurs de toute nature appartenant à la Société;

2^o Du droit d'admission pour les membres titulaires et pour les correspondants nationaux. Ce droit est fixé à 20 francs;

3^o De la cotisation payée par tous les membres titulaires, résidents ou non résidents. Le montant en est fixé par la Société, suivant ses besoins;

4^o Des amendes encourues, suivant qu'il sera statué par le règlement;

5^o Du produit des publications;

6^o Des dons et legs que la Société est autorisée à recevoir;

7^o Des subventions qui peuvent lui être accordées par l'Etat.

ART. 13. — Les fonds libres sont placés en rentes sur l'Etat.

ART. 14. — Les délibérations du Comité central relatives à des aliénations, acquisitions ou échanges d'immeubles et à

l'acceptation de dons ou legs, sont subordonnées à l'approbation du gouvernement. Elles ne peuvent être prises qu'après une convocation spéciale, et à la majorité des deux tiers des membres du Comité qui assistent à la séance.

ART. 15. — Les livres, brochures, cartes, crânes, plâtres, pièces d'anatomie, objets d'art et d'industrie, dessins, photographies, etc., qui composent les collections de la Société ne peuvent en aucun cas être vendus; mais la Société pourra compléter son musée par voie d'échanges. Ces échanges ne pourront porter que sur des objets possédés à plusieurs exemplaires. Ils ne pourront avoir lieu qu'entre le musée de la Société et d'autres musées d'une importance reconnue, et ils devront toujours être indiqués sur le catalogue.

TITRE IV. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

ART. 16. — La Société s'interdit toute discussion étrangère au but de son institution.

ART. 17. — Un règlement particulier, soumis à l'approbation du ministre de l'instruction publique, détermine les conditions d'administration intérieure, et en général toutes les dispositions de détail propres à assurer l'exécution des statuts.

ART. 18. — Nul changement ne peut être apporté aux statuts qu'avec l'approbation du gouvernement.

ART. 19. — En cas de dissolution, il sera statué par la Société, convoquée extraordinairement, sur l'emploi des biens, fonds, livres, etc., appartenant à la Société; toutes les pièces du musée deviendront de droit la propriété du Muséum d'histoire naturelle, à moins que la Société n'en dispose, par un vote régulier, en faveur d'un autre établissement public ou d'une société reconnue par l'Etat. — Dans cette circonstance, la Société devra toujours respecter les clauses stipulées par les donateurs en prévision du cas de dissolution.

RÈGLEMENT

DE

LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

REVISÉ EN 1893

TITRE PREMIER. — DES SÉANCES PUBLIQUES.

ARTICLE 1^{er}. — Les séances publiques ont lieu le premier et le troisième jeudi de chaque mois, de trois à cinq heures de l'après-midi. Il pourra être tenu des séances extraordinaires sur la proposition du Bureau et par décision de la Société.

ART. 2. — La périodicité des séances pourra être changée par une simple décision de la Société, à la majorité absolue des membres présents, pourvu que la Société en ait été prévenue une séance à l'avance par son président et que tous les membres aient en outre été convoqués à domicile.

ART. 3. — La Société prend chaque année deux mois de vacances, en août et septembre.

TITRE II. — FONCTIONS DU BUREAU.

ART. 4. — Le président dirige les séances, proclame les décisions de la Société et les noms des membres élus et nomme après avoir pris l'avis du Bureau, les commissaires chargés des rapports et des travaux scientifiques.

ART. 5. — En l'absence du président et des vice-présidents, le plus ancien membre préside la séance.

ART. 6. — Le secrétaire général, élu pour trois ans et rééligible, reçoit, dépouille et rédige la correspondance. Il prépare l'ordre du jour des séances de concert avec le président. Il a la parole immédiatement après l'adoption du procès-verbal, pour communiquer à la Société les pièces de la correspondance. Il est chargé de la publication des *Bulletins* et *Mémoires* sous la direction du Comité de publication, avec le concours des secrétaires annuels. Il est adjoint de droit à la Commission de publication et tous les travaux destinés à cette Commission sont d'abord déposés entre ses mains. Il est suppléé dans ces différentes fonctions par le secrétaire général adjoint.

ART. 7. — Les secrétaires sont chargés de la rédaction des procès-verbaux. Pour concourir à cette rédaction des procès-verbaux, la Société pourra élire, en dehors du Comité central, deux secrétaires adjoints pris parmi les membres qui, étant titulaires pendant plus d'une année, ont fait à la Société une communication scientifique.

ART. 8. — L'archiviste est chargé de la conservation des manuscrits, des dessins, des livres et gravures, des paquets cachetés, des lettres adressées à la Société. Il date et paraphé toutes ces pièces le jour de leur réception. Les pièces anatomiques, les moules et tout les objets offerts à la Société ou acquis par elle sont mis sous la garde du conservateur des collections. Tous deux dressent un catalogue et un inventaire des objets de tout genre qui leur ont été confiés et en rendent compte tous les ans à une commission spéciale.

ART. 9. — Le trésorier reçoit le montant des cotisations et des droits d'admission, tient toutes les écritures relatives à la comptabilité, signe, de concert avec le président, les baux et les bordereaux des dépenses, solde les frais de publication, touche chez les libraires le produit de la vente des *Bulletins* et *Mémoires* et rend chaque année compte de sa gestion à une commission spéciale.

TITRE III. — DU COMITÉ CENTRAL.

ART. 10. — Les questions administratives, personnelles, ré-

glements et en général toutes les questions qui ne sont pas purement scientifiques, exception faite de celles qui sont mentionnées dans les articles 32, 33 et 73, sont examinées et résolues dans les séances du Comité central.

ART. 11. — Les réunions du Comité ne sont pas publiques, et n'ont jamais lieu le même jour que les séances de la Société. Elles sont annoncées huit jours à l'avance par le président, en séance publique. Les membres du Comité sont en outre avertis à domicile. Tous les membres de la Société ont le droit d'assister à ces réunions.

ART. 12. — Les membres du Comité central qui, sans justifier de leur absence, manqueront à quatre séances consécutives du Comité seront considérés comme ne faisant plus partie du Comité. Cette disposition ne concerne pas les anciens présidents de la Société.

ART. 13. — Dans ces réunions, tous les membres de la Société indistinctement ont toujours voix consultative. Les membres du Comité seuls ont voix délibérative.

ART. 14. — Le bureau du Comité est le même que celui de la Société. Toutefois le Comité pourra, à la demande des secrétaires, charger un de ses membres de diriger les procès-verbaux de ses séances.

ART. 15. — Les procès-verbaux des séances du Comité, n'étant pas destinés à être publiés, sont transcrits par les soins du secrétaire sur un registre spécial qui reste toujours déposé dans les archives.

ART. 16. — Les séances du Comité ont lieu régulièrement : 1^o en janvier, dans la quinzaine qui suit la séance d'installation du Bureau ; 2^o dans la première quinzaine d'avril ; 3^o dans la première quinzaine de juillet ; 4^o dans la première quinzaine de novembre.

ART. 17. — Le Bureau a en outre le droit de provoquer une réunion du Comité toutes les fois qu'il le juge nécessaire.

ART. 18. — Lorsqu'une ou plusieurs places sont vacantes dans le sein du Comité, le Comité nomme une Commission de cinq membres chargée de lui présenter une liste de candidats. Les personnes portées sur cette liste devront appartenir à la Société depuis au moins un an en qualité de membres titulaires.

ART. 19. — La présentation de cette liste doit être motivée par un rapport écrit qui est lu et discuté séance tenante. Le vote suit immédiatement la discussion, et l'élection a lieu à la majorité absolue des membres qui y prennent part. Mais elle n'est valable que lorsque le candidat élu obtient au moins douze voix.

ART. 20. — Le Comité peut élire plusieurs membres dans la même séance et à la suite du même rapport. Ces élections, qui ont lieu par scrutins successifs et individuels, ne peuvent dépasser le nombre de trois dans la même séance.

ART. 21. — Le Comité central nomme chaque année une Commission permanente de cinq membres, qui est chargée d'examiner les candidatures au titre de correspondant étranger ou d'associé étranger. Avant d'insérer une de ces candidatures sur le grand registre, les présentateurs doivent soumettre à cette com-

mission les titres anthropologiques ou autres de leur candidat. Le jour de l'élection, le président de la Commission annonce, avant le scrutin, que la candidature est présentée avec ou sans l'appui de la commission (avril 1880).

ART. 22. — Cette Commission est chargée en outre d'étudier la liste des membres étrangers au point de vue des changements d'adresse, des vacances par décès ou par démission, et des lacunes à combler suivant les besoins de la Société (avril 1880).

ART. 23. — Les résultats des séances du Comité sont annoncés par le président dans la plus prochaine séance de la Société soit publiquement, soit en comité secret, et sont consignés, s'il y a lieu, dans les *Bulletins*. Cette communication ne peut donner lieu à aucune discussion.

TITRE IV. — RECETTES ET DÉPENSES.

ART. 24. — Le droit d'admission est fixé à 20 francs pour les membres titulaires et pour les correspondants nationaux. Les membres honoraires, les associés étrangers et les correspondants étrangers sont admis gratuitement.

ART. 25. — Les membres titulaires fournissent chaque année une cotisation de 30 francs, qui peut être rachetée par le versement d'une somme de 300 francs dont le paiement pourra être effectué en trois *annuités consécutives* de 100 francs. Ils reçoivent gratuitement un exemplaire de toutes les publications de la Société. Les membres nouvellement élus ont droit aux fascicules déjà publiés des *Bulletins* de l'année et du volume de *Mémoires* en cours de publication.

ART. 26. — Le recouvrement des cotisations des membres titulaires qui ne résident pas dans le département de la Seine s'effectue à domicile aux frais de la Société. Toutefois les membres qui résident hors de France doivent désigner à Paris une personne chargée de verser leur cotisation.

ART. 27. — Tout membre qui aura laissé écouler une année sans acquitter le montant de ses cotisations, sera averti une première fois par le trésorier, une seconde fois par le président ; si ces avertissements sont sans effets, il sera considéré comme démissionnaire et perdra ses droits à la propriété des objets appartenant à la Société.

ART. 28. — Les membres honoraires élus directement, les membres associés étrangers et les correspondants, n'étant soumis à aucune cotisation, n'ont aucun droit à la propriété des objets appartenant à la Société.

ART. 29. — Les recettes provenant de la vente des publications de la Société seront encaissées par le trésorier aux échéances convenues avec les libraires chargés de la vente.

ART. 30. — Les frais de locations, de bureau et d'administration seront réglés par le Bureau et acquittés par le trésorier, sur le visa du président.

ART. 31. — Les frais de publication sont réglés par la commission de publication ; ils sont acquittés par le trésorier, sur le visa du président.

ART. 32. — Le trésorier présente ses comptes dans la première

séance de février. Une Commission, composée de trois membres tirés au sort, fait un rapport écrit sur ces comptes dans l'une des trois séances suivantes, en comité secret. La Société vote sur le rapport et le président, s'il y a lieu, donne ensuite décharge au trésorier.

ART. 33. — Dans la première séance de février, une Commission de trois membres tirés au sort est chargée d'examiner le catalogue de tous les objets dont l'archiviste et le conservateur des collections sont dépositaires. Cette Commission fait son rapport dans l'une des séances suivantes.

TITRE V. — PUBLICATIONS.

ART. 34. — La Société publie des *Bulletins* et *Mémoires* originaux.

ART. 35. — Tous les mémoires manuscrits lus ou communiqués à la Société, tous les rapports scientifiques et généralement tous les travaux qui ne figurent pas dans les procès-verbaux des séances seront remis à la Commission de publication.

ART. 36. — Les *Bulletins* sont publiés par le secrétaire général, sous la direction du Comité de publication, avec le concours des secrétaires annuels, et se composent : 1^o des procès-verbaux des séances ; 2^o des travaux renvoyés aux *Bulletins* par la Commission de publication pour y paraître textuellement, ou en extraits, ou en analyses.

ART. 37. — La Commission de publication se compose de trois membres élus chaque année au scrutin de liste et à la majorité absolue des votants. Ils sont rééligibles et ne peuvent faire partie du Bureau. Le secrétaire général est adjoint de droit à cette commission.

ART. 40. — Cette Commission dirige la publications des *Bulletins* et des *Mémoires* de la Société. Ses droits sont absolus et ses décisions sans appel. Elle décide, ajourne ou refuse l'impression des travaux qui lui sont renvoyés et détermine l'ordre de leur publication ; elle s'entend avec les auteurs pour les modifications, les coupures et les suppressions qui lui paraissent opportunes, ou pour la rédaction des extraits qu'elle juge utile de publier à la place des mémoires primitifs.

ART. 39. — Les frais de gravure ou de lithographie et généralement tous les frais de composition supplémentaire qui ne seront pas compris dans les conventions passées avec le libraire sont supportés par les auteurs, à moins que la Société, sur la proposition de la Commission de publication et sur l'avis du trésorier, ne décide qu'elle prend ces frais à sa charge.

ART. 40. — Tous les travaux inédits lus ou adressés à la Société deviennent sa propriété et ceux qui ne sont pas publiés textuellement sont déposés aux archives avec les formes officielles destinées à en déterminer exactement la date. Ceux qui émanent de personnes étrangères à la Société ne peuvent, en aucun cas, être repris par les auteurs. Ceux-ci, toutefois, ont le droit d'en faire prendre copie aux archives. Les planches, dessins, pièces anatomiques ou moules peuvent toujours être repris par ceux qui les ont présentés ; mais la Société se réserve le

droit d'en conserver la copie, la photographie ou la reproduction par tout autre procédé, à la condition de ne point les détériorer.

ART. 41. — Tout manuscrit émanant d'un membre de la Société, qui ne serait pas publié dans le délai d'un an, ou dont il n'aurait été publié qu'un extrait, ou qui serait déposé aux archives, sera remis à l'auteur sur sa demande.

ART. 42. — Les auteurs des travaux publiés dans les *Bulletins* et *Mémoires* reçoivent gratuitement, sur leur demande, vingt-cinq exemplaires d'un tirage à part sans remaniement; ils ont le droit de faire faire à leurs frais un tirage à part supplémentaire.

TITRE VI. — COMMISSIONS ET RAPPORTS SCIENTIFIQUES.

ART. 43. — Tout travail inédit présenté par une personne étrangère à la Société est renvoyé à une Commission de trois membres désignés par le président, sur l'avis du Bureau. La commission pourra, suivant l'importance du travail, faire un rapport verbal ou écrit; mais toutes les fois qu'elle présentera des conclusions soumises au vote de la Société, il faudra que le rapport soit écrit et signé des commissaires.

ART. 44. — Quoique les Commissions ordinaires ne se composent que de trois membres, on peut, si on le juge utile, adjoindre un ou plusieurs membres de plus à certaines Commissions.

ART. 45. — Les ouvrages imprimés adressés à la Société sont renvoyés à une commission, si les auteurs en font la demande; dans le cas contraire, le renvoi à une commission est facultatif, et le président peut ne désigner qu'un seul commissaire.

ART. 46. — Dans toute commission scientifique, les pièces sont remises au commissaire nommé le premier. Il en accuse réception sur un registre spécial dont l'archiviste est dépositaire et c'est lui qui est chargé de convoquer la Commission. Il garde le travail pendant huit jours pour en prendre connaissance, après quoi il transmet à ses deux collègues, qui ont également huit jours chacun pour prendre connaissance du travail. Au bout de trois semaines, la Commission se réunit et désigne son rapporteur. La durée des préliminaires ne pourra être abrégée que pour les rapports d'urgence, sur l'invitation du président.

ART. 47. — Les commissaires en retard seront avertis tous les trois mois par le président.

TITRE VII. — DÉLÉGATIONS SCIENTIFIQUES.

(Comité central du 22 juillet 1880.)

ART. 48. — La Société, pour faciliter les recherches en pays étrangers, peut confier des missions temporaires à des voyageurs nationaux ou étrangers, qui reçoivent à cet effet des délégations spéciales sur parchemin. Ces délégations, essentiellement différentes des diplômes de correspondants, indiquent la date, la durée et la nature de la mission. Elles portent la

signature du président et du secrétaire général. Leur durée sera déterminée d'après la nature de la mission.

Elles sont renouvelables.

ART. 49. — Nul ne peut obtenir une nouvelle délégation avant d'avoir communiqué ou transmis à la Société les résultats scientifiques de la délégation précédente.

ART. 50. — Toute personne qui désire obtenir une délégation doit en faire la demande écrite et être présentée par trois membres de la Société, qui inscrivent la proposition sur un registre spécial.

La Société peut voter séance tenante sur cette proposition.

ART. 51. — En cas d'urgence motivée par le prompt départ du voyageur et par l'éloignement de la première séance, le Bureau peut donner une délégation dont la durée n'excédera pas un an.

ART. 52. — Le Comité central pourra décerner des médailles aux personnes qui se seront acquittées de leur mission à la satisfaction de la Société.

TITRE VIII. — ORDRE DES SÉANCES.

ART. 53. — L'ordre du jour est réglé par le président, après avis du secrétaire général. Néanmoins, sur la proposition de trois membres, la Société peut modifier cet ordre du jour.

ART. 53 *bis*. — Toute personne étrangère à la Société peut s'inscrire pour une lecture ou une communication orale.

ART. 54. — Les personnes étrangères à la Société, ne pouvant obtenir la parole sur la rédaction du procès-verbal, seront toujours invitées à résumer elles-mêmes par écrit leurs communications orales et à remettre, dans un délai de trois jours, leurs notes au secrétaire. Si elles ne répondent pas à cette invitation, elles ne seront admises à élever aucune réclamation sur la manière dont le secrétaire aura rendu dans son procès-verbal leurs paroles ou leurs opinions. Le secrétaire aura même le droit de ne faire aucune mention de leurs communications.

ART. 55. — Les lectures et communications émanant des membres de la Société sont discutées immédiatement, ainsi que les rapports. Lorsqu'il y a des conclusions à voter, le rapporteur a le droit de prendre la parole le dernier.

ART. 56. — La parole est accordée, dans le cours d'une discussion, à tout membre qui la demande pour rétablir la question, pour proposer la clôture ou l'ordre du jour ou pour un fait personnel.

ART. 57. — Le président rappelle à l'ordre quiconque dépasse les limites des discussions, scientifiques et à la question tout orateur qui s'éloigne de l'objet de la discussion.

ART. 58. — Le président ne peut, de sa propre autorité, interrompre ou terminer une discussion, proposer la clôture ou l'ordre du jour; il ne peut consulter la Société à cet égard que si la clôture ou l'ordre du jour, proposé par un membre, est appuyé par deux autres membres au moins. Toutefois, dans le cas où l'ordre ne pourrait être rétabli, le président, après avoir consulté le Bureau, a le droit de lever la séance.

TITRE IX. — ÉLECTION DU BUREAU ET DES COMMISSIONS.

ART. 59. — La Société renouvelle son Bureau dans la première séance de décembre, par voie d'élection, conformément à l'article 5 des statuts. Le nouveau Bureau entre en fonctions dans la première séance de janvier.

ART. 60. — Les élections du Bureau et de la Commission de publication ont lieu à la majorité absolue des votants. Tous les membres titulaires, résidant soit à Paris, soit en province, sont appelés à voter.

ART. 61. — Les membres non résidants sont seuls autorisés à voter par correspondance, suivant les formes indiquées dans les articles 64 et 65. Les membres résidants ne peuvent voter qu'en déposant eux-mêmes leur bulletin dans l'urne.

ART. 62. — Le Comité central, dans sa réunion de novembre, dresse la liste des candidats qu'il propose pour les diverses fonctions.

ART. 63. — Cette liste, avant d'être envoyée à tous les membres titulaires, est communiquée à la Société par le président, dans la seconde séance de novembre. Toute candidature proposée par cinq membres est de droit ajoutée à la liste, pourvu qu'elle soit conforme à l'article 4 des statuts et transmise au secrétaire général dans les trois jours qui suivent cette séance publique.

ART. 64. — Au terme de ces trois jours, le secrétaire général adresse à tous les membres titulaires non résidants une circulaire renfermant : 1^o les articles du règlement relatifs aux élections ; 2^o la liste des candidats proposés par cinq membres ; 3^o l'indication du jour où le scrutin sera dépouillé ; 4^o un bulletin de vote imprimé et numéroté sur lequel les diverses fonctions vacantes sont énumérées ; 5^o une enveloppe imprimée dans laquelle le bulletin, rempli et non signé, doit être renvoyé au secrétariat.

ART. 65. — Le jour du scrutin, le président tire au sort, parmi les membres présents, le nom d'un commissaire scrutateur. Tous les bulletins envoyés par correspondance sont décachetés en séance par ce commissaire, qui dicte aux secrétaires les numéros d'ordre des bulletins. Lorsque l'énumération est terminée et qu'il est constaté qu'aucun membre n'a voté plus d'une fois, le scrutateur dépose un à un les bulletins dans l'urne en déchirant chaque fois le numéro d'ordre. Le secret du vote se trouve ainsi assuré. Les membres présents déposent ensuite directement leur vote dans l'urne. Le président procède alors au dépouillement du scrutin suivant les formes ordinaires.

ART. 66. — Les candidats qui obtiennent la majorité absolue des suffrages exprimés sont déclarés élus. Les billets blancs sont annulés.

ART. 67. — Lorsque, pour une ou plusieurs fonctions, il n'y a pas eu de majorité absolue, un scrutin de ballottage a lieu dans la seconde séance de décembre. Dans l'intervalle des deux séances, une nouvelle circulaire est adressée à tous les membres titulaires non résidants, qui sont invités à opter, pour

chaque fonction vacante, entre les deux candidats qui ont réuni, au premier tour, le plus grand nombre de suffrages. Le nombre de voix obtenu par chacun des deux candidats est indiqué sur la circulaire. En cas de partage, l'ancienneté de titre d'abord, ensuite l'ancienneté d'âge, décident entre les deux candidats.

TITRE X. — COMITÉS SECRETS.

ART. 68. — Sauf le cas d'urgence absolue, le Comité secret est annoncé une séance à l'avance par le président et annoncé de nouveau par lui immédiatement après la lecture du procès-verbal de la séance du jour.

ART. 69. — Les Comités secrets commencent à quatre heures et demie. Les décisions y sont prises à la majorité absolue des votants et sont valables, quel que soit le nombre des membres qui prennent part au vote, sauf l'exception indiquée dans l'article 73.

ART. 70. — Les Comités secrets peuvent être provoqués de deux manières : 1^o par le président au nom du Bureau ; 2^o sur la proposition de cinq membres de la Société qui en font au président la demande écrite, en indiquant l'objet de leur proposition. Le président, après avoir pris l'avis du Bureau, accorde ou refuse le Comité secret ; dans ce dernier cas, les membres signataires de la demande peuvent faire appel de la décision du Bureau de la Société.

ART. 71. — S'il arrive qu'une circonstance grave paraisse de nature à motiver l'examen de la conduite d'un membre, la Société pourra lui demander des explications et prononcer son exclusion. Mais cette mesure ne pourra être prise que de la manière suivante : 1^o une demande motivée sera déposée sur le bureau et réclamera en même temps un Comité secret, qui ne peut avoir lieu moins de huit jours après et qui est précédé d'une convocation spéciale ; 2^o le jour du Comité secret, le membre visé est appelé à donner les explications qui lui sont demandées et il a toujours le droit de parler le dernier. Il se retire ensuite, et la Société délibère. Le vote n'est valable que s'il réunit les deux tiers des suffrages exprimés.

TITRE XI. REVISION DU RÈGLEMENT.

ART. 72. — Toute proposition tendant à reviser le règlement devra être signée par cinq membres au moins, déposée sur le bureau et renvoyée au Comité central qui la fait examiner par une Commission. Cette Commission fait son rapport et la proposition est discutée immédiatement après ; tous les membres de la Société peuvent prendre part à cette discussion ; mais les membres du Comité seuls sont appelés à voter sur la modification proposée, ainsi qu'il est dit en l'article 4 des statuts. Tous les membres du Comité doivent être convoqués à domicile.

ART. 93. — Par exception aux dispositions précédentes, la revision des articles 1 et 3 du règlement s'effectuera suivant les règles indiquées en l'article 2.

PRIX DÉCERNÉS PAR LA SOCIÉTÉ

DISPOSITIONS RÉGLEMENTAIRES COMMUNES AUX PRIX GODARD,
BROGA ET BERTILLON.

Les membres qui composent le Comité central de la Société d'anthropologie sont seuls exclus des concours.

Tout travail qui aurait été couronné par une autre société, avant son dépôt à la Société d'anthropologie, est exclu des concours.

Le jury d'examen comprendra cinq membres élus au scrutin de liste par les membres du Comité central, choisis dans son sein et à la majorité absolue des membres qui le composent.

Ce jury fait son rapport et soumet son jugement à la ratification du Comité central.

Le jury d'examen sera élu quatre mois au moins avant le jour où le prix doit être décerné.

Tous les travaux, imprimés ou manuscrits, adressés à la Société ou publiés après le jour où le jury d'examen aura été nommé, ne pourront prendre part au concours que pour la période suivante.

Dans le cas où, une année, le prix en concours ne serait pas décerné, il serait ajouté au prix qui serait donné au concours suivant.

DISPOSITIONS SPÉCIALES AUX DIVERS PRIX.

PRIX GODARD

FONDÉ PAR LE DOCTEUR ERNEST GODARD EN 1862.

Extrait du testament. — « Ce prix sera donné au meilleur mémoire sur un sujet se rattachant à l'Anthropologie; aucun sujet de prix ne sera proposé. »

RÈGLEMENT.

1. — Le prix Godard sera décerné, tous les deux ans, le jour de la séance solennelle de la Société.

2. — Ce prix est de la valeur de 500 francs.

3. — Tous les travaux, manuscrits ou imprimés, adressés ou non à la Société, peuvent prendre part au concours.

Voir les dispositions communes à divers prix.

Le prochain concours aura lieu en 1897.

PRIX BROCA

FONDÉ PAR M^{me} BROCA EN 1881.

« Ce prix est destiné à récompenser le meilleur mémoire sur une question d'anatomie humaine, d'anatomie comparée ou de physiologie se rattachant à l'Anthropologie. »

RÈGLEMENT.

1. — Le prix Broca sera décerné, tous les deux ans, le jour de la séance solennelle de la Société.

2. — Ce prix est de la valeur de 1,500 francs.

3. — Tous les mémoires, manuscrits ou imprimés, adressés à la Société peuvent prendre part au concours; toutefois les auteurs des travaux imprimés ne pourront prendre part au concours qu'autant qu'ils en auront formellement exprimé l'intention.

Voir les dispositions communes à divers prix.

Le prochain concours aura lieu en 1896.

PRIX BERTILLON

FONDÉ PAR MM. BERTILLON FRÈRES, EN 1885.

CONFORMÉMENT A LA VOLONTÉ DE LEUR PÈRE, ADOLPHE BERTILLON.

« Le prix Bertillon sera décerné sans distinction de sexe, de nationalité ni de profession, au meilleur travail envoyé sur une matière concernant l'anthropologie et, notamment, la démographie. »

RÈGLEMENT

1. — Le prix Bertillon sera décerné, tous les trois ans, le jour de la séance solennelle de la Société.

2. — Ce prix est d'une valeur de 500 francs.

3. — Tous les mémoires, manuscrits ou imprimés, adressés à la Société, pourront prendre part au concours; toutefois les auteurs des travaux imprimés ne pourront prendre part au concours qu'autant qu'ils en auront formellement exprimé l'intention.

Voir les dispositions communes à divers prix.

Le prochain concours aura lieu en 1898.

PRIX FAUVELLE.FONDÉ EN 1885 PAR LE D^r FAUVELLE (LOUIS-JULES)**RÈGLEMENT.**

1. — Le prix Fauvelle sera décerné tous les trois ans, au mois de décembre.

2. — Ce prix consiste en une somme de 2,000 francs.

3. — Toute personne, sans exception, pourra concourir.

4. — Les mémoires susceptibles d'être couronnés devront traiter un sujet *d'anatomie ou de physiologie du système nerveux*.

5. — La Commission d'examen sera composée de cinq membres élus par la Société au scrutin de liste et choisis dans son sein, à la majorité des membres présents, quatre mois au moins avant la proclamation du résultat. Les auteurs des mémoires ne pourront pas faire partie de la Commission.

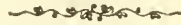
6. — Le rapport sera rédigé par écrit et soumis à la Société, qui jugera le concours et distribuera, s'il y a lieu, les récompenses ou les encouragements.

7. — Les travaux adressés à la Société par leurs auteurs devront être déposés au secrétariat avant le jour de la nomination de la Commission.

8. — Toutes les œuvres, manuscrites ou imprimées, adressées ou non à la Société, et traitant un sujet conforme aux conditions de l'article 4, pourront être admises au concours par la Commission.

9. — Si le prix en concours n'était pas décerné, la somme non distribuée ferait l'objet d'un autre concours l'année ou les années suivantes.

10. — Le premier concours aura lieu en 1896.

**LISTE GÉNÉRALE****DES PRÉSIDENTS DE LA SOCIÉTÉ**

MM. (1859) MARTIN-MAGRON. — (1860) Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — (1861) BECLARD. — (1862) BOUDIN. — (1863) DE QUATREFAGES. — (1864) GRATIOLET. — (1865) PRUNER-BEY. — (1866) PÉRIER. — (1867) GAVARRET. — (1868) BERTRAND. — (1869) LARTET. — (1870-71) GAUSSIN. — (1872) LAGNEAU. — (1863) BERTILLOX. — (1874) FAIDHERBE. — (1875) DALLY. — (1876) DE MORTILLET. — (1877) DE RANSE. — (1878) MARTIN (Henri). — (1879) SANSON. — (1880) PLOIX. — (1881) PARROT. — (1882) THULIÉ. — 1883 PROUST. — (1884) HAMY. — (1885) DUREAU. — (1886) LETOURNEAU. — (1887) MAGITOT. — (1888) POZZI. — (1889) MATHIAS DUVAL. — (1890) HOVELACQUE. — (1891) LABORDE. — (1892) BORDIER. — (1893) Ph. SALMON. — (1894) DARESTE. — (1895) ISSAURAT.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE 1859 A 1880

BRÖCA (Paul), fondateur.

BUREAU DE 1896.

<i>Président.</i>	MM. A. LEFÈVRE.
<i>1^{er} Vice-Président.</i>	OLLIVIER BEAUREGARD.
<i>2^e Vice-Président.</i>	G. HERVÉ
<i>Secrétaire général.</i>	LETOURNEAU.
<i>Secrétaire général adjoint.</i> .	MANOUVRIER.
<i>Secrétaires annuels</i>	{ Paul RAYMOND.
	{ VIRÉ.
<i>Conservateurs des collections.</i>	{ A. DE MORTILLET.
	{ Ed. CUYER.
<i>Archiviste.</i>	ZABOROWSKI.
<i>Archiviste honoraire.</i>	DUREAU.
<i>Trésorier.</i>	DAVELUY.

COMITÉ CENTRAL.

MM. AULT DU MESNIL (d'). — AZOULAY. — CAPITAN. — G. CAPUS. — CHERVIN. — COLLINEAU. — E. COLLIN. — CUYER. — DAVELUY. — DENIKER — GIRARD de RIALLE. — GUYOT (Yves). — HERVÉ. — André LEFÈVRE. — MAHOUDEAU. — MANOUVRIER. — A. DE MORTILLET. — OLLIVIER BEAUREGARD. — PAPILLAUT. — PIÉ TREMENT. — RAYMOND. — RONDEAU. — ROYER (M^{me} Clémence). — SEBILLOT. — TOPINARD. — VERNEAU. — VINSON. — VIRÉ. — ZABOROWSKI.

ANCIENS PRÉSIDENTS MEMBRES DU COMITÉ CENTRAL

MM. BORDIER. — DARESTE. — DUREAU. — DUVAL (MATHIAS. — HAMY. — ISSAURAT. — LABORDE. — LAGNEAU. — LETOURNEAU. — MAGITOT. — G. DE MORTILLET. — POZZI. — PROUST. — SALMON. — SANSON. — THULIÉ.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. DARESTE. — LABORDE. — SALMON.

COMITÉ CONTENTIEUX

MM. HUGUENOT (Félix), notaire, 35 rue de Châteaudun.
 AUZOUX, avoué près le tribunal de première instance,
 118, rue de Rivoli.
 LAURENT, agent de change, 9, rue du Quatre-Septembre.

LISTE DES MEMBRES POUR 1896

ABRÉVIATIONS : **Hon.**, membre honoraire. — **Ae**, Associé étranger. — **Ce**, correspondant étranger. — **Cn**, correspondant national. — **T**, membre titulaire. — *****, cotisation rachelée.

Les adresses sans indication de ville sont à PARIS.

- ACY (Ernest d'), archéologue, 40, boul. Malesherbes (1868). **T**.
 ALBA (Léon y), D. M., Lima. Pérou (1861). **Ce**.
 ALBERT I^{er} DE MONACO, 25, rue du Faubg-St-Honoré (1883). **T**.
 ALBESPY (F.), D. M., boulev. Galy, Rodez, Aveyron (1877). **T**.
 ALGLAVE (Em.), professeur à la Faculté de droit, 27, avenue de Paris, Versailles (1883). **T**.
 ALEZAIS (II.), D. M., chef des travaux anatomiques à l'École de médecine, 47, rue de Breteuil, Marseille (1886). **T**.
 ALIX, D. M., 10, rue de Rivoli (1864). **T**.
 ALMERAS (J.-J.), ex-chirurgien en chef de l'hôpital d'Étampes, Autretot, par Yvetot, Seine-Inférieure (1862). **T**.
 ANOUTCHINE (D.), professeur d'anthropologie au Musée polytechnique, Moscou (1893). **Ae**.
 ARANZADI (Telesforo de), D. M., professeur à l'Université de Grenade, Espagne (1893). **T**.
 ARBO, D. M., Drammen, Norwège (1880). **Ce**.
 ARGYRIADES (P.), avocat à la Cour d'appel, 5, rue Théophile-Gauthier (1891). **T**.
 ARISTOFF, D. M., médecin de la marine russe (1893). **Ae**.
 ARNAUD, notaire, Barcelonnette, Basses-Alpes (1888). **T**.
 ASCOLI (David), 32, faub. Poissonnière (1892). **T**.
 ATGIER, médecin-major au 135^e d'infanterie, 16, rue de l'Asile-Saint-Honoré, Angers (1877). **T**.
 AUBERT, médecin-major de 1^{re} classe, hôpital du Belvédère, Tunis (1887). **Cn**.
 AUBRY (P.), D. M., 33, rue du Port, Saint-Brieuc (1886). **T**.
 AUDAIN, D. M., Port-au-Prince, Haïti (1859). **Ce**.
 AULT-DU-MESNIL (D'), administrateur des musées, 1, rue de l'Éauette, Abbeville (1881). **T**.
 * AYA, D. M., II, cité Trévisé (1885). **T**.
 AZOULAY (L.), D. M., 54, rue Lafontaine (1890). **T**.
 BAETGE (Otto), directeur de l'Institution des enfants arriérés, Faubonne, S.-et O. (1881). **T**.
 BARBER (E.-A.), maître ès-arts de l'Université de Philadelphie, 4007, Chesnut street, Philadelphie, U. S. A. (1886). **Ce**.
 BARRET (P.), D. M., 11, rue Michel-Ange (1889). **T**.
 BARTHÉLEMY (F.), 61, rue de Rome (1894). **T**.
 BASSANO (marquis de), 9, rue Dumont-d'Urville (1888). **T**.

- * BAYE (Joseph DE), 58, avenue de la Grande-Armée (1873). **T.**
- BEAUNIS (H.-E.), professeur à la Faculté de médecine de Nancy, villa Joséphine, route d'Antibes, Cannes (1863). **T.**
- BEDDOE (John), Clifton, Bristol, Angleterre (1860). **Ae.**
- BEDOT (Maurice), prof., directeur du Musée d'Histoire naturelle de Genève (1896). **T.**
- BELLUCCI (Guiseppe), professeur à l'Université, Pérouse, Italie (1893), **Ae.**
- BÉNÉDIKT (M.), D. M., professeur à l'Université, 5, Franciskaner Platz, Vienne (1893). **Ae.**
- BER (Théodore), Lima, Pérou (1876). **Cn.**
- BERENGER-FERAUD, D. M., directeur du service de santé de la marine, 40, boulevard de Strasbourg, Toulon (1891). **T.**
- BERNADET (Charles), Londres (1865). **Cn.**
- BERNARD (Edm.), Villa Continentale, rue du Lac, Cannes (1893) **T.**
- BERTILLON (Alphosse), chef du service anthropométrique à la Préfecture de police, 36, quai des Orfèvres (1880). **T.**
- BERTILLON (Jacques), D. M., chef du service de la statistique municipale, 26, avenue Marceau (1878). **T.**
- * BERTRAND (G.), docteur en droit, 8, rue d'Alger (1883). **T.**
- BESTION, médecin de 1^{re} classe de la marine, rue Saint-Roch, Toulon (1879). **Cn.**
- BEZANÇON (P.), D. M., 22, rue de la Pépinière (1892). **T.**
- BIART (Lucien), Orizaba, Mexique (1862). **Cn.**
- BIDARD, D. M., ex-interne des hôpitaux, 9, rue de Suresnes (1878). **T.**
- BINET (Ed.), D. M., 33, boulevard Henri IV (1884). **T.**
- BLAKE (Carter), membre de l'Institut anthropologique, Londres (1863). **Ae.**
- * BLANCHARD (R.), D. M., agrégé à la Faculté de médecine, 32, rue du Luxembourg (1882). **T.**
- BLIGNIÈRES (Célestin DE), capitaine d'artillerie, 32, rue de Longchamps, Neuilly, Seine (1863). **T.**
- BLOCH (Ad.), D. M., 47, rue Blanche (1878). **T.**
- BOBAN-DUVERGÉ (E.-A.), antiquaire, 122, avenue d'Orléans (1881). **T.**
- BOGDANOW (le professeur Anatole), Arbate. Spass-Pesski, Moscou (1874). **Ae.**
- BOISJOSLIN (J. DE), 82, rue de la Pompe (1893), **T.**
- * BONAPARTE (le prince Roland), 22, cours la Reine (1884). **T.**
- * BONNARD (P.), avocat à la Cour d'appel, agrégé de philosophie, 45, rue de la Planche (1883). **T.**
- BONNEMÈRE (Lionel), avocat, 26, rue Chaptal (1880). **T.**
- BONNET, géologue, 55, boulevard Saint-Michel (1889). **T.**
- BORDIER, D. M., directeur de l'École de médecine de Grenoble, au Bachais, par Grenoble, Isère (1876). **T.**

- BOSTEAUX-PARIS, maire de Cernay-les-Reims, Marne (1890). **T.**
- BOUDIER (Victor), Le Buisson, Dordogne (1894). **T.**
- BOUTEQUOY, D. M., Châtillon-sur-Seine, Côte-d'Or (1878). **T.**
- BOYER, D. M., médecin de la marine, Brest (1878). **Cn.**
- BRABROOK (E.-W.), président de l'Institut anthropologique, Londres (1880). **Ce.**
- BRINTON (D.), D. M., professeur d'archéologie et linguistique à l'Université de Pensylvanie, Philadelphie, U. S. Am. (1893). **Ae.**
- * BROCA (Auguste), D. M., chirurgien des hôpitaux, 5, rue de l'Université (1880). **T.**
- BROUARDEL (P.), doyen de la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, 1, place Larrey (1875). **T.**
- BRUNET (Daniel), directeur médecin en chef de l'asile d'aliénés, Évreux, Eure (1862). **T.**
- BUISSET (A.), architecte, 4, rue Berthollet (1880). **T.**
- BUSCHAN (docteur), Stettin, Poméranie (1891). **Ce.**
- CALONGE (Belisario), D. M., Truxillo, Pérou (1861). **Ce.**
- CALORI (Luigi), professeur d'anatomie à l'Université de Bologne, Italie (1874). **Ae.**
- CAPELLINI (G.), professeur de géologie à l'Université de Bologne, Italie (1874). **Ae.**
- CAPITAN (Louis), D. M., professeur à l'École d'Anthropologie, 5, rue des Ursulines (1881). **T.**
- CAPUS (G.), docteur ès-sciences, 77, rue Denfert-Rochereau, (1888), **T.**
- CARR (Lucien), Peabody museum, Harvard's University, Cambridge, Mass., U. S. A. (1879). **Ce.**
- CARRIÈRE (G.), 2, rue des Chapeliers, Nîmes (1894). **Ce.**
- CARROW, D. M., à Canton, Chine (1879). **Ce.**
- CARTAILHAC (E.), 5, rue de la Chaîne, Toulouse (1869). **T.**
- CASTELFRANCO (Pompeo), R. ispettore degli scavi e monumenti, Milan (1884). **Ce.**
- CASTILLO (Antonio del), directeur de l'École des Mines du Mexique, Mexico (1895). **T.**
- CAZALIS DE FONDOUCE (P.), ingénieur, licencié ès-sciences, 18, rue des Étuves, Montpellier, Hérault (1865). **T.**
- CELLE (Eugène), D. M., San-Francisco, Californie (1862). **Cn.**
- CERNUSCHI (Henri), 7, rue Velasquez (1875). **T.**
- CHAIX (Paul), à Genève (1860). **T.**
- CHAKIR-BEY, ancien attaché militaire à l'ambassade ottomane (1875). **Ce.**
- CHANTRE (E.), sous-directeur du Muséum, 37, cours Morand, Lyon (1868). **T.**
- CHARENCEY (DE), 25, rue Barbet-de-Jouy (1875). **T.**
- CHARNOCK (Richard), membre de l'Institut anthropologique de Londres (1864). **Ae.**

- CHASSAGNE, D. M., ex-médecin-major du 35^e rég. d'artillerie, Vannes (1880). **Cn.**
- CHASSIN, D. M., La Vera-Cruz (1870). **Cn.**
- CHATELLIER (Paul du), château de Kernuz, par Pont-l'Abbé-Lambour, Finistère (1890). **T.**
- CHAUVET (G.), notaire, Ruffec, Charente (1875). **T.**
- CHAVASSIER, D. M., Saint-Sernin, par Duras, L.-et-G. (1861). **T.**
- * CHERVIN (Arthur), D. M., directeur de l'Institut des bégues, 82, avenue Victor-Hugo (1887). **T.**
- CHIL-Y-NARANJO, D. M., Palmas, Grande-Canarie (1878). **Ae.**
- CHOQUET, D. M., 13, rue de Seine (1882). **T.**
- CHOUDENS (Joseph de), D. M., Porto-Rico, Antilles (1861). **Ce.**
- * CHUDZINSKI, premier préparateur au Laboratoire d'Anthropologie, 316, rue Saint-Jacques (1880). **T.**
- CLAINE, explorateur, 89, rue du Cherche Midi (1891). **Cn.**
- CLOSMADÉUC (DE), D. M., président de la Société polymathique du Morbihan, Vannes (1884). **T.**
- COCCHI (Igino), professeur à l'Institut des études supérieures Florence (1872). **Ae.**
- COIGNARD (A.), D. M., Casilla 1527, Santiago du Chili (1879). **T.**
- COLAS (Albert), Villeneuve-le-Roi, par Ablon, S.-et-M. (1895). **T.**
- COLLIGNON (René), D. M., médecin-major à l'École supérieure de guerre, 9, avenue de La Bourdonnais (1880). **T.**
- COLLIN (Émile), poethnologue, 30, rue Saint-Marc (1888). **T.**
- COLLINGWOOD (Frederick), membre de l'Institut anthropologique de Londres (1864). **Ae.**
- COLLINEAU, D. M., 44, rue Perronet, Neuilly, Seine (1867). **T.**
- CORA (Guido), directeur du *Cosmos*, 74, corso Vittorio Emanuele, Turin (1873). **Ae.**
- CORNE, consul au Japon, ex-officier de marine, 40, rue Saint-Séverin (1879). **Cn.**
- CORNIL, sénateur, prof. à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, 19, rue Saint-Guillaume (1867). **Hon.**
- COSTA-SIMÕES (A. A. da), professeur à l'Université de Coïmbre, Portugal (1866). **Ce.**
- COURIARD (Alfred), D. M., Grande-Koniuchenui, Saint-Pétersbourg (1875). **Ce.**
- CUYER (Édouard), peintre, professeur suppléant à l'École des Beaux-Arts, 13, rue de Seine (1886). **T.**
- DAGINCOURT (Emmanuel), D. M., 159, rue de la Pompe (1883). **T.**
- DALEAU (F.), Bourg-sur-Gironde, Gironde (1875). **T.**
- DALIFOL (Lucien), directeur de la colonie de la Loge, par Baugy, Cher (1890). **T.**
- DALLAS (Maurice), avocat, 18, cours d'Aquitaine, Bordeaux (1890). **T.**

- DALLY (Aristide), commandant d'infanterie en retraite, 121, boulevard Malesherbes (1867). **Cn.**
- DANIELLI (Jacopo), D. M., Florence, Italie (1893). **Ae.**
- DANINOS, conservateur au musée de Boulacq, Le Caire (1860). **Cn.**
- DANJOU (G.), D. M., médecin-major de 2^e classe, Limoux, Aude (1894). **T.**
- DARESTE, D. M., 37, rue de Fleurus (*Fondateur*). **Hon.**
- DARLING (W.), professeur d'anatomie descriptive aux Universités de New-York et de Vermont, New-York (1877). **Ce.**
- DAVELUY (Ch.), administrateur des Contributions directes au ministère des finances, 107, boulevard Brune (1889). **T.**
- DELISLE (F.), D. M., préparateur d'Anthropologie au Muséum, 26, rue Vauquelin (1883). **T.**
- DELMAS (Louis-H.), D. M., La Havane (1878). **Ce.**
- * DENIKER, docteur ès-sciences, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, 2, rue de Buffon (1881). **T.**
- D'ENJOY (Paul), substitut du procureur de la République, Saint-Malo (1894). **T.**
- DERIZANS (Benito), D. M., Larangeiras, Brésil (1876). **Ce.**
- DESMAZES, commandant du génie en retraite, Montpellier (1889). **Cn.**
- DESPRÉAUX, D. M., 11, rue Littré (1895). **T.**
- DESTRUGES (Alcide), D. M., Guayaquil, Équateur (1863). **Ce.**
- DIAMANDY, archéologue, 33, rue des Écoles (1892). **Ce.**
- DODEUIL (Timoléon), D. M., Ham, Somme (1866). **T.**
- DORLHAC DE BORNE, receveur des postes Libreville, Gabon (1890). **T.**
- * DOUGLASS (Andrew E.), de New-York, chez Leroux, 28, rue Bonaparte (1887). **T.**
- DUBOIS (Eug.), D. M., 12, Sweclincplein, La Haye, Hollande (1895). **Ae.**
- DUCHESNE (E.-L.), D. M., licencié en droit, 15, rue Pigalle (1885). **T.**
- DUFAY, D. M., sénateur, 76, rue d'Assas (1880). **T.**
- DUFOUR, D. M., 7, rue de la Fidélité (1893). **T.**
- DUHOUSSET (le colonel), 6, rue Furstenberg (1863). **Cn.**
- DUMONT (A.), 17, rue de Bras, Caen, Calvados (1889). **T.**
- DUNANT, D. M., Genève (1868). **Ce.**
- DU PASQUIER (Ch.), D. M., 14, rue des Écuries-d'Artois (1891). **T.**
- DUPLAY (Simon) professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, 10, rue Cambacérès (1863). **T.**
- DUPONT (Ed.), directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles, à Boitsfort (1872). **Ae.**
- DUPORTAL, ingénieur, villa Montmorency (1838). **T.**
- DUREAU (A.), D. M., bibliothécaire de l'Académie de médecine, 49, rue des Saints-Pères (1863). **Hon.**

DUTAILLY (G.), ancien député, 181, Bd St-Germain (1887). **T.**

* DUVAL (Mathias) membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine, à l'École d'Anthropologie et à l'École des Beaux-Arts, 11, cité Malesherbes, rue des Martyrs (1873). **T.**

DYBOWSKI (Jean), 16, rue de Rottembourg (1894). **Cn.**

ECHERAC (D'), inspecteur de l'Assistance publique, 6, chemin des Coutures, Sèvres, Seine (1880). **T.**

EICHTHAL (Louis D'), Les Bézards, par Nogent-sur-Vernisson, Loiret (1881). **T.**

ESCHENAUER (le pasteur), 149, boulevard St-Germain (1876). **T.**

EVANS (Sir John), président de la Société des antiquaires et de la Société de numismatique, Nash Mills, Hemel Hempstead, Angleterre (1877). **Ae.**

FALLOT, D. M., médecin adjoint des hôpitaux, professeur à l'École de méd., 167, rue de Rome, Marseille (1879). **T.**

FALRET (Jules), D. M., médecin de Bicêtre, 2, rue Falret, Vanves (1865). **T.**

FAUVELLE (R.), 11, rue de Médicis (1893). **T.**

FENERLY-EFFENDI, professeur à l'École impériale de médecine de Constantinople (1865). **Ae.**

FÈRE (Charles), D. M., médecin de l'hospice de Bicêtre, 37, boulevard Saint-Michel (1878). **T.**

FERNANDÈS (A.-F.), D. M., Rio-Janeiro, Brésil (1861). **Ce.**

FERRAZ DE MACEDO (F.), D. M., rua Nova do Almada, 63, calçada do Monte, 1, Lisbonne (1888). **T.**

FIAUX (Louis), D. M., 13, rue de Navarin (1878). **T.**

* FIRMIN (D.), avocat, Port-au-Prince, Haïti (1881). **T.**

FISCHER (Henri), docteur ès sciences, 9 *bis*, rue Legoff (1893). **T.**

FLOWER (Sir W.), directeur du Musée d'histoire naturelle de Londres, Cromwell Road, London, S. W. (1877). **Ae.**

FONTAN (Alfred), Mazamet, Tarn (1860). **Cn.**

FONTARCE (A. Trumet de), D. M., 16, rue du Général Foy (1882). **T.**

FOUJU (G.), palethnologue, 32, rue de Rivoli (1896). **T.**

FOURDRIGNIER (E.), archéologue, 112, Grande-Rue, à Sèvres, Seine (1879). **T.**

FOURNIER (A.), D. M., Rambervilliers, Vosges (1878). **T.**

FRIIS, prof. à l'Université de Christiania, Norwège (1876). **Ce.**

FRYER (le major), commissaire du gouvernement anglais en Birmanie, Calcutta (1877). **Ce.**

FUMOZE (V.), D. M., 78, rue du Faub. St-Denis (1872). **T.**

GADEAU DE KERVILLE (Henri), homme de sciences, 7 *bis*, rue Dupont, Rouen (1886). **T.**

GAILLARD (F.), archéologue, Plouharnel, Morbihan (1883). **T.**

GAILLARD (Georges), D. M., 182, rue de Rivoli (1879). **T.**

- GAILLARD, D. M., médecin sanitaire de France, Alexandrie, Égypte (1874). **Cn.**
- GALDO (Manuel), directeur de l'Institut de Madrid (1865). **Ce.**
- GALLARD, D. M., 24, place Vendôme (1892). **T.**
- GARSON (J.-G.), D. M., 32, Duke street, Saint-James S. W., Londres (1893). **Ae.**
- GAUME (F.), D. M., 124, avenue de Villiers (1866). **T.**
- GEOFFROY, D. M., 26, boulevard Sébastopol (1879). **T.**
- GEORGE (Hector), D. M., licencié ès sciences, 8, rue des Écoles (1869). **T.**
- GEORGES (Maximilien), 34, rue Blomet (1893). **T.**
- GERMAIN (Henri), ingénieur civil des mines, place Beaulieu, Cognac (1877). **T.**
- GHICA (Jean T.), 3, avenue de l'Observatoire (1893). **T.**
- GIACOMINI (Carlo), professeur d'anatomie à l'Université de Turin (1878). **Ae.**
- GIGLIOLI (E.), professeur de zoologie à l'Institut supérieur, Viale dei Colli, Villa Pelvedere Florence (1882). **Ae.**
- GIRARD DE RIALLE, chef de la division des archives au ministère des affaires étrangères, 1, place Percire (1864). **T.**
- GLAUMONT, percepteur, Coron, près Vézins, M.-et-L. (1889). **Cn.**
- GODEL, administrateur civil, Franceville, Congo français (1892). **Cn.**
- GODIN, D. M., 24, rue Nicole (1896). **T.**
- GOSSE (Hippolyte), professeur, de médecine légale à l'Université de Genève, 7, rue des Chaudronniers (1860). **Ae.**
- GOVIN (Léon), ingénieur civil des mines, Cagliari, Sardaigne (1884). **Cn.**
- GROSS, D. M., Neuville, canton de Berne, Suisse (1882). **Ce.**
- GUÉBAULT (Henri), ex-chirurgien de la marine, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Tours (1860). **T.**
- GUÉRIN-CATELAIN, 43, place de la Bourse (1893). **T.**
- GUIBERT, D. M., Saint-Brieuc (1888). **T.**
- GUIDA (Salvatore), lieutenant-colonel médecin, Rome (1894). **Ae.**
- GUILLABERT, avocat, 30, rue Lafayette, Toulon, Var (1888). **T.**
- * GUIMET (Émile), 1, place de la Miséricorde, Lyon, et Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (1877). **T.**
- GUYOT (Yves), ancien ministre des Travaux publics, 95, rue de Seine (1874). **Hon.**
- GUZMAN BLANCO (le général), ancien président de la République du Vénézuéla, 25, rue Lapérouse (1888). **T.**
- HAAÏN (P.), D. M., 50, rue d'Eprenénil, Le Havre (1895). **T.**
- HAGEN (Dr A.), 2 bis, place Gambetta, Toulon (1894). **Cn.**
- HAMON (A.), publiciste, 132, avenue de Clichy (1893). **T.**
- HAMON (A.), D.-M., Cap-Haïtien, Haïti (1894). **T.**

- HAMY (E.-T.), D. M., professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire (1867). **T.**
- HAYDEN, inspector general of U. S. Geological Survey, Washington (1880). **Ae.**
- HAYNES (Henry-W.), professeur à l'Université de Boston, 239, Beacon street, Boston, Mass., États-Unis (1878). **Ce.**
- HAZELIUS, D. M., directeur du Musée ethnographique scandinave, Stockholm (1874). **Ce.**
- HEGER, D. M., professeur de physiologie à l'Université, 7, rue du Chêne, Bruxelles (1884). **Ce.**
- * HENNUYER (A.), imprimeur-éditeur, 7, rue Darcet (1881). **T.**
- HENRY (R.), colonel du génie Oran (1877). **Cn.**
- HERVÉ (Georges), D. M., professeur à l'École d'Anthropologie, 8, rue de Berlin (1880). **T.**
- HIGGINS (Alfred), membre de l'Institut anthropologique de Londres (1863). **Ae.**
- HILDEBRAND (Ilans), D. M., 1^{er} conservateur au Musée royal d'archéologie, Stockholm (1874). **Ce.**
- HIS (Wilhelm), professeur à l'Université de Leipsig, Saxe, Königstrasse, 22 (1864). **Ae.**
- HOELDER (H. DE), conseiller supérieur de médecine, Marienstrasse, 31, Stuttgart (1882). **Ae.**
- HOUZÉ (E.), D. M., professeur d'anthropologie à l'Université, 89, boulevard de Waterloo, Bruxelles (1893). **Ae.**
- HOVELACQUE (Abel), directeur de l'École d'Anthropologie, 38, rue du Luxembourg (1867). **T.**
- HOYOS-SAINZ (Luis DE), docteur es sciences, Barquillo, 36, Madrid (1892). **T.**
- HUMPHRY, professeur d'anatomie à l'Université de Cambridge (1872). **Ae.**
- HUREAU DE VILLENEUVE (Abel), D. M., 91, rue d'Amsterdam (1863). **T.**
- HURST (Marie-Joseph), médecin principal de 1^{re} classe de réserve, 119, avenue Malakoff (1863). **Cn.**
- HYDE CLARKE, vice-président de l'Institut anthropologique, 32, St-Georges Square, S. W., Londres (1865). **Ce.**
- ISSAURAT (Albert), D. M., 27, rue Drouot (1888). **T.**
- ISSAURAT (C.), homme de lettres, 27, rue Drouot (1874). **T.**
- ITALIA-NICASTRO (G.), D. M., R. ispettore degli scavi e monumenti in Modica (1866). **Ce.**
- IWANOWSKY, D. M., V. Vyborskaïa Storma, Finski pereoulouk, maison Opotchinina, Saint-Petersbourg (1879). **Ce.**
- * JACKSON (Henry-William), 67, Ugate, Louth, Lincolnshire, England. S. E. (1865). **T.**
- JACQUEMET, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Montpellier, 151, Grande-Rue (1859). **Cn.**

- JACQUES, D. M., secrétaire de la Société d'anthropologie, 36, rue de Ruysbroeck, Bruxelles (1893). **Ae.**
- JALOUZET, vice-consul de France, Belfast (1883). **Cn.**
- JAMIN (P.), artiste peintre, 82, Bd des Batignolles (1892). **T.**
- JANSSENS (E.), D. M., 30, Marché au Charbon, Bruxelles (1869). **Ce.**
- JANVIER (L.), D. M., chargé d'affaires d'Haïti, 5, Albany Court Yard, Piccadilly, Londres (1882). **T.**
- * JAVAL (Emile), D. M., directeur du laboratoire d'ophtalmologie, membre de l'Académie de médecine, 52, r. de Grenelle (1872). **T.**
- JENNINGS (Oscar), membre du Collège royal des chirurgiens de Londres, 88, avenue Kléber (1879). **T.**
- JONES (A.), ancien avocat, 68, rue Singer (1895). **T.**
- * JOUSSEAUME, D. M., 29, rue de Gergovie (1866). **T.**
- JOUVENCEL (Paul de), ancien député, 28, rue Singer (1860). **T.**
- * JUGLAR (Mme J.), 58, rue des Mathurins (1881). **T.**
- JUSTIN (J.), 15, rue Vauquelin (1893). **T.**
- KALINDERO, D. M., Bukharest (1869). **Ce.**
- KANITZ (Félix), Eschenbach Gasse, à Vienne, Autriche (1878). **Ae.**
- KATE (Hermann ten), D. M., Museo de La Plata (Rép. Arg.) (1879). **T.**
- KOLLMANN (J.), professeur de zoologie à l'Université, Bâle, Suisse (1893). **Ae.**
- KOVALEWSKI (Maxime), villa Batava, Beaulieu, Alpes-Marit. (1894). **T.**
- KRANTZ (J.-B.), sénateur, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, 47, rue La Bruyère (1877). **Hon.**
- KROUTOWSKY (W.), 12, rue Geoffroy-St-Hilaire (1892). **T.**
- LA BADIE-LAGRAVE, D. M., médecin des hôpitaux, 8, avenue Montaigne (1869). **T.**
- LA BÉDOLLIÈRE (de) contre-amiral, 20, rue de Navarin (1881). **T.**
- * LABORDE, D. M., chef des travaux pratiques de physiologie à la Faculté de médecine, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine (1876). **T.**
- LACASSAGNE, professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de Lyon, 8, rue Victor-Hugo (1869). **Cn.**
- LACOMBE (P.), 5, avenue du Marché, Charenton, Seine (1887). **T.**
- LADREIT DE LACHARRIÈRE, médecin en chef de l'Institution nationale des sourds-muets, 3, quai Malaquais (1864). **T.**
- LAFONTANT (Perpignand), D. M., médecin en chef de l'hôpital de Jacmel (Haïti) (1895). **T.**
- * LAGNEAU (G.), D. M., membre de l'Académie de médecine, 38, rue de la Chaussée-d'Antin (1859). **Hon.**
- LAGRENÉ (de), consul de France, Moscou (1879). **Cn.**
- LAJARD (Joseph), archéologue, 83, rue Joseph-Vernet, Avignon (1888). **T.**
- LALAYANTZ (Ervand), Tiflis (1895). **Ce.**

- LAMOUREUX, D. M., 150, rue de Rivoli (1872). **T.**
- * LAMY (Ernest), 113, boulevard Haussmann (1878). **T.**
- LANDRY, professeur à l'Université de Québec, Canada (1861). **Ce.**
- LANNELONGUE, professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, 3, rue François 1^{er} (1877). **T.**
- LAPICQUE, D. M. chef du Laboratoire des cliniques à l'Hôtel-Dieu, 59, rue Claude-Bernard (1892). **T.**
- LATTEUX, D. M., 9, rue Marsollier (1876). **T.**
- LAUTRÉ, médecin missionnaire, Thaba-Bossiou, montagnes de la Nuit, Afrique australe (1862). **Cn.**
- LAVROFF (Pierre), 328, rue Saint-Jacques (1870). **T.**
- LAZARUS (M.), professeur, Schönefeld, près Leipzig (1866). **Ae.**
- LE BARON (Jules), D. M., inspecteur des enfants du premier âge, 34, rue de Lille (1881). **T.**
- LEBOUCQ, D. M., professeur à l'Université de Gand (1884). **Ce.**
- LE COIN (Albert), D. M., 15, rue Guénégaud (1873). **T.**
- LECUYER, D. M., Beaurieux, Aisne (1887). **Cn.**
- LE DOUBLE (A.), D. M., professeur à l'École de médecine, 29, rue Nicolas-Simon, Tours (1876). **T.**
- LEFÈVRE (André), professeur à l'École d'anthropologie, 21, rue Hautefeuille (1874). **T.**
- LEGRAIN (G.), élève diplômé de l'École du Louvre, membre de l'Institut français d'archéologie orientale, Le Caire (1890). **T.**
- LEJARS, D. M., chirurgien des hôpitaux, 75, rue de Miroménil (1889). **T.**
- LE MARCIS, 17, rue Chanaleilles (1879). **T.**
- LESOUËF (Alex.-Aug.), 109, boulevard Beaumarchais (1877). **T.**
- * LE SOURD (Ernest), D. M., ancien chirurgien de la marine, 4, rue de l'Odéon (1865). **T.**
- LESQUIZAMON (D. Juan-Martin), ministre du gouvernement de la province de Salta, République Argentine (1877). **Ce.**
- LETOURNEAU (Ch.), D. M., professeur à l'École d'anthropologie, 70, boulevard Saint-Michel (1865). **T.**
- LETOUX (Maxime), D. M., 1, rue Porte-Prison, Vannes (1893). **T.**
- LEVASSEUR (E.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 26, rue Monsieur-le-Prince (1881). **T.**
- LIÉTARD, D. M., membre de la Société asiatique, médecin aux Eaux de Plombières, Vosges (1862). **T.**
- LIVI, D. M., attaché à l'inspection de santé militaire au ministère de la guerre, 53, via Principe Umberto, Rome (1894). **Ae.**
- LONGRAIRE (LE ROYER DE), ingénieur civil, 23, quai Voltaire (1888). **T.**
- LOURAT (duc de), 47, rue Dumont-d'Urville (1895). **T.**
- LOUET (A.-J.-E.), 25, rue de Tournon (1891). **T.**
- LUBBOCK (sir John), 38, Queen Anne's Gate, Westminster, Londres (1867). **Ae.**

- LUGOL (Edouard), avocat, 11, rue de Téhéran (1866). **T.**
- LUMHOLTZ (Carl), consul général de Suède et de Norwège, New-York (1889). **Ce.**
- LUSCHAN (Félix), D. M., assistant au Musée d'ethnographie, Maassenstrasse, 25, Berlin W. (1878). **Ce.**
- LUYS (J.), D. M., membre de l'Académie de médecine, 20, rue de Grenelle (1859). **T.**
- MACEDO-PINTO, professeur à l'Université de Coïmbre, Portugal (1866). **Ce.**
- MAGITOT (E.), D. M., 9, boulevard Malesherbes (1860). **T.**
- MAGNAN (V.), D. M., médecin de l'asile Sainte-Anne, 1, rue Cabanis (1876). **T.**
- MAHOUDEAU (P.-G.), professeur à l'École d'anthropologie, 188, avenue du Maine (1887). **T.**
- MAINDRON (M.), explorateur, 15, rue Linné (1892). **T.**
- MALIEF, professeur à l'Université de Tomks (Sibérie) (1882). **Ae.**
- * MANOUVRIER (L.), D. M., professeur à l'École d'anthropologie, 15, rue de l'École-de-Médecine (1882). **T.**
- MANTEGAZZA (P.), professeur d'anthropologie à l'Institut des Etudes supérieures, Florence (1863). **Ae**
- MARCANO, D. M., ancien interne des hôpitaux, 89, boulevard de Courcelles (1887). **T.**
- * MARCHE (A.), archiviste, 4, rue Lavalette, Tunis (1879). **T.**
- MARMORTAN, D. M., député, 31, rue Desbordes-Valmore (1875). **T.**
- MARTEL (E.-A.), avocat, 8, rue Ménars (1885). **T.**
- MARTIN, D. M., conseiller municipal d'Alger (1879). **Cn.**
- MARTIN (André), D. M., membre du Comité consultatif d'hygiène, 3, rue Gay-Lussac (1881). **T.**
- MASON (Otis T.), conservateur du Musée ethnologique de Smithsonian Institution, Washington, U. S. Am. (1893). **Ae.**
- MASSÉNA (duc de Rivoli), 8, rue Jean-Goujon (1871). **T.**
- MASSIGNON, 93, rue Saint-Honoré (1883). **T.**
- MASSON (G.), éditeur, 120, Bd Saint-Germain (1861). **T.**
- MAUDUIT (Pierre-Isidore), D. M., 39, rue de Rivoli (1863). **T.**
- MAUREL, D. M., professeur à l'École de Médecine, 10, rue d'Alsace-Lorraine, Toulouse (1877). **T.**
- MAURICET (Alphonse), D. M., correspondant de l'Académie de médecine, 6, rue Lehelec, Vannes (1862). **T.**
- MENARD SAINT-YVES, D. M., directeur de l'Institut de vaccine animale, 8, rue Ballu (1887). **T.**
- MERCER (Henry C.), attaché au Muséum de l'Université de Pensylvanie, Doylestown, Bucks County U. S. A. (1893). **T.**
- MEYER (A.-B.), directeur du Musée d'anthropologie et d'ethnographie de Dresde, Lindengasse, 24 (1890). **Ae.**
- MICHAUT, D. M., boulevard Paul-Bert, Haïphong (1890). **T.**

- MIRANDE, ancien juge au tribunal de Karikal, Indes françaises (1868). **Cn.**
- MIREUR (H.), D. M., 1, rue de la République, Marseille (1890). **T.**
- MOLINIER, pharmacien de la Société des voyages d'études, Bussière, Loire (1878). **Cn.**
- * MONCELON, à Ygrande, Allier (1886). **T.**
- MONTANO, D. M., Gémil, par Montastruc, Haute-Garonne (1879). **Cn.**
- MONTelius (O.), D. M., 2^e conservateur au Musée royal d'archéologie, Stockholm (1874). **Ce.**
- MONTROUZIER (le Père), missionnaire à la Nouvelle-Calédonie (1860). **Cn.**
- MORAU (H.), D. M., 53, rue Condorcet (1892). **T.**
- MOREL (Léon), receveur des finances en retraite, 3, rue de Sedan, Reims (1880). **T.**
- MORÉNO (Francisco), directeur du Musée, La Plata, Rép. Argentine (1893). **Ae.**
- MORENO MAIZ, D. M., Lima, Pérou (1864). **Ce.**
- MORRIS (J. P.), Ulverston, Angleterre (1867). **Ce.**
- MORSELLI (Enrico), professeur à l'Université de Turin (1874). **Ae.**
- * MORTILLET (Adrien DE), professeur à l'École d'anthropologie, 3, rue de Lorraine, Saint-Germain-en-Laye (1881). **T.**
- * MORTILLET (Gabriel DE), professeur à l'École d'anthropologie, 3, rue de Lorraine, Saint-Germain-en-Laye (1865). **T.**
- MOTHEAU (B.), médecin des prisons de la régence, Tunis, rue Es-Sadikia (1890). **T.**
- MOUSSAUD, D. M., 7, boulevard de Sébastopol (1861). **T.**
- MUCH (M.), D. M., conservator des Kunst. — u. histor. Denk-male, 6, Josefsgasse, Vienne VIII (1878). **Ce.**
- MULLER (Frédérie), professeur à l'Université, Marxergasse, 24^a, Vienne III (1874). **Ae.**
- MUSGRAVE-CLAYE (R. DE), D. M., 10, rue Gachet, Pau, Basses-Pyrénées (1889). **T.**
- NADAILLAC (le marquis DE), correspondant de l'Institut, 18, rue Duphot (1869). **T.**
- NEIS (Paul), D. M., médecin de 1^{re} classe de la marine, Saïgon (1881). **Cn.**
- NICAISE (Ch.-L.-A.), archéologue, Châlons-sur-Marne (1878). **T.**
- NICAS, D. M., 80, rue Saint-Honoré, Fontainebleau (1867). **T.**
- NICOLAS (U.), 9, rue Velouterie, Avignon (1888). **T.**
- NICOLE (P.), 59, rue de la Bourre, Le Havre (1878). **T.**
- NICOLUCCI (G.), professeur d'Anthropologie à l'Université de Naples (1864). **Ae.**
- NIEDERLÉ (Lubor). D. M., 29, Jecna ul. Prague, (1893). **Ae.**
- NOTT (J.-C.), Mobile, U. S. Am. (1859). **Ae.**

- NOVIKOFF, 6, rue de la Poste, Odessa, Russie (1891). **T.**
- NOVARO, D. M., professeur agrégé à la Faculté des sciences de Buenos-Aires, (1878). **Ce.**
- OBOLONSKI (N.), D. M., professeur à l'Université de Kiev (1889). **Ae.**
- O'DONAVAN (D.), bibliothécaire du Parlement, Brisbane, Australie (1885). **Ae.**
- OLLIVIER-BEAUREGARD, 3, rue Jacob (1879). **T.**
- ORNSTEIN (B.), médecin en chef de l'armée grecque, Athènes (1882) **Ae.**
- OSSOWSKI (G.), membre de la commission archéologique des sciences de Cracovie, Oulica Slawkowska, 228, Cracovie (1879) **Ce.**
- PADILLA (Don Mariano), Guatémala (1861). **Ae.**
- PAGLIANI (Luigi), professeur d'hygiène à l'Université de Turin (1877). **Ce.**
- PAPILLAULT (G.), D. M., 110, Bd Saint-Germain (1893). **T.**
- PARIS (Gustave), D. M., Luxeuil, Haute-Saône (1880). **T.**
- PAUL-BONCOUR (G.), interne des hôpitaux, 18, rue Vignon (1894). **T.**
- PECHDO (J.), D. M., Villefranche, Aveyron (1878). **T.**
- PENGELLY (W.), membre de la Société royale de Londres, Torquay, Devonshire, Angleterre (1874). **Ce.**
- PENNETIER (Georges), professeur à l'École de médecine, 9, impasse de la Corderie, barrière Saint-Maur, Rouen (1868). **T.**
- PÉRATÉ, D. M., 225, faubourg Saint-Honoré (1863). **T.**
- PERERA (Andrews), professeur à Slave-Island, Colombo, Ceylan (1882). **Ce.**
- PERRIER DU CARNE, avocat, Mantes, Seine-et-Oise (1893). **T.**
- PETIT (Abel), D. M., 65, r. de la Mairie, Carcassonne (1875). **T.**
- PHILIMONOFF, conservateur du Musée des armures au Kremlin, Moscou (1879). **Ce.**
- PICHARDO (Gabriel), La Havane (1878). **Ce.**
- PÉTRINI (Michel), D. M., Galatz, Roumanie (1874). **Ae.**
- PICHON, D. M., 9, rue Chardin (1872). **Cn.**
- PIETKIEVICZ (Valérius), D. M., 79, boul. Haussmann (1878). **T.**
- PIÈTREMONT, vétérinaire militaire en retraite, 141, boulevard Saint-Michel (1874). **T.**
- PIETTE, (E.), juge honoraire, Rumigny, Ardennes (1870). **T.**
- PIGEON (M^{me} Pauline), directrice des Écoles de la Salpêtrière, 70, boulevard Saint-Marcel (1890). **T.**
- PIGNÉ, D. M., San Francisco, Californie (1863). **Cn.**
- PIGORINI (L.), professeur, directeur du Musée national préhistorique et ethnographique, collège Romain, Rome (1881). **Ae.**
- PILARD (Georges), professeur de géologie à l'Université d'Agran, Autriche-Hongrie (1874). **Ce.**

- PINOT (l'abbé), missionnaire, Fort Good Hope, district de la rivière Mac-Kensie, Canada (1872). **Ce.**
- PITT-RIVERS (le major général), président de l'Institut anthropologique, Londres (1881). **Ae.**
- POIRIER, D. M., chef des travaux anatomiques de la Faculté, 7, rue de l'Ecole-de-Médecine (1890). **T.**
- POKROWSKI, licencié ès-sciences naturelles, Kiev, Russie (1894). **T.**
- POMMEROL (Félix), D. M., conseiller général, Gerzat, Puy-de-Dôme (1866). **T.**
- PONSOT, (A.), 21, rue du Faubourg-Saint-Jacques (1834). **T.**
- PORNAIN, 8, rue Quétigny, Épinay-sur-Seine, Seine (1888). **T.**
- POSADA ARANGO, D. M., professeur à Médelline, États-Unis du Sud (1870). **Ce.**
- * POUSSIÉ (E.), D. M., 2, rue de Valois (1884). **T.**
- POUX-FRANKLIN, 16, rue Montalivet (1894). **T.**
- POZZI (Samuel), agrégé à la Faculté de médecine, chirurgien des hôpitaux, 10, place Vendôme (1870). **T.**
- POWELL (le major J. W.), directeur du Bureau d'ethnologie, Washington (1882). **Ae.**
- PRENGRUEBER, D. M., médecin de colonisation, Palestro (1881). **Cn.**
- PRIEUR (Albert), D. M., 24, boulevard Voltaire (1892). **T.**
- PROFILLET (le R. P.), missionnaire en Haïti (1864). **Ce.**
- PROUST (Adrien), professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, 9, boulev. Malesherbes (1861). **T.**
- PULSKY (François DE), inspecteur général des Musées et Bibliothèques de Hongrie, Buda-Pesth (1878). **Ae.**
- PUTNAM (F.-W.), conservateur du musée Peabody, Harvard university, Cambridge, Mass. (1882). **Ce.**
- RAFFEGEAU, D. M., 9, avenue des Pages, Le Vésinet, Seine-et-Oise (1889). **T.**
- RAHON (J.), D. M., licencié ès sciences, 121, avenue Parmentier (1892). **T.**
- RAMADIER, D. M., directeur de l'asile d'aliénés de Rodez, Aveyron (1891). **Cn.**
- RANGABÉ (Alexandre), membre de la Société d'archéologie d'Athènes, (1865), **Ce.**
- RANKE, professeur de zoologie à l'Université de Munich, 25, Brienner Strasse (1882). **Ae.**
- RASZWETOW (W.), ancien professeur de chirurgie, Moscou (1888). **Ce.**
- RAYMOND (P.), D. M., 32, avenue Kléber (1892). **T.**
- REBOUL (J.), D. M., 4, rue d'Uzès, Nîmes, Gard (1893). **T.**
- RECLUS (Élie), 32, rue Vilain XIV, Bruxelles (1881). **T.**
- RECLUS (Élisée), 27, rue du Lac, Bruxelles (1889). **T.**

- REGALIA (Ettore), assistant au Musée d'anthropologie, 3, Via Gino Capponi, Florence (1893). **Ae.**
- REGNAULT (F.), D. M., 54, rue Lafontaine (1888). **T.**
- REGNY-BEY (DE), chef du service de statistique d'Égypte, membre de l'Institut égyptien, Alexandrie (1874). **Cn.**
- RÉMUSAT (Paul DE), 118, r. du Faubourg-Saint-Honoré (1861). **T.**
- RENARD (Léon), D. M., 97, rue Toupet-de-Béveaux, Chaumont, Haute-Marne (1889). **T.**
- RETZIUS (Gustaf), professeur agrégé à la Faculté de Stockholm (1873). **Ce.**
- REY (Aristide), député de l'Isère, 4, boulevard Morland (1880). **T.**
- REY (Philippe), D. M., médecin en chef de l'asile d'aliénés, 2, chemin de Saint-Pierre, Marseille (1883). **T.**
- REYNIER (J.-B.), D. M., Sisteron, Basses-Alpes (1886). **T.**
- REYNIER (Paul), agrégé à la Faculté de médecine, chirurgien des hôpitaux, 42 bis, place Delaborde (1883). **T.**
- RIBEMONT, D. E., agrégé à la Faculté de Médecine, 10, boulevard Malesherbes (1876). **T.**
- RIBOT (Th.), directeur de la *Revue philosophique*, professeur au Collège de France, 408, boulevard Saint-Germain (1880). **T.**
- RICCARDI (Paul), professeur à l'Université de Modène, Italie (1888). **T.**
- RICNET (Charles), D. M., professeur à la Faculté de Médecine, 15, rue de l'Université (1877). **T.**
- RIPOCHE Y TORRENS (Diego), fondateur du Museo Canario, 148, rue Broca (1895). **Ce.**
- RITTI (Antoine), D. M., Maison nationale de Charenton-Saint-Maurice, 57, Grand'Rue (1875). **T.**
- RIVETT CARNAC (H.), archéologue attaché au gouvernement civil du Bengale, Allahabad, Indes anglaises (1883). **Ce.**
- RIVIÈRE (E.), archéologue, 59, rue de Lille (1888). **T.**
- * ROBIN (Paul), 6, rue Haxo (1881). **T.**
- ROCHER (Emile), employé aux douanes chinoises, Shang-Haï (1881). **Cn.**
- ROMER (Floris), profes. à l'Université de Pesth (1867). **Ce.**
- RONDEAU (P.), D. M., 14, rue Desbordes-Valmore (1882). **T.**
- ROTHSCHILD (le baron Edm. DE), 41, rue du Faubourg-Saint-Honoré (1875). **T.**
- ROTHSCHILD (le baron Gustave DE), 23, av. Marigny (1875). **T.**
- ROUSSEL (Th.), D. M., sénateur, 71, faub. Saint-Honoré (1889). **T.**
- * ROUSSELET (L.), archéologue, Bd St-Germain (1872). **T.**
- ROUVIÈRE (le lieutenant-colonel DE), ancien officier d'ordonnance du général Faidherbe, (1867), **Cn.**
- ROUX (E.), D. M., Riom, Puy-de-Dôme (1892). **T.**
- ROWE (Leo Stanton), membre de l'Académie des sciences politiques et sociales de Philadelphie (1891). **Ce.**

- ROYER (M^{me} Clémence), maison Galignani, 55, boulevard Bineau, Neuilly, Seine (1870). **Hon.**
- RUBBENS (Clément), 27, quai Saint-Michel (1890). **T.**
- RUDLER (F.-W.), vice-président de l'Institut anthropologique de Grande-Bretagne et d'Irlande, Londres (1881). **Ce.**
- SAINTE-MARIE (PRICOT DE), consul de France, château de Hierce, par Brantôme, Dordogne (1880). **Cn.**
- SAINTU (O.), D. M., 59 bis, rue Rochechouart (1890). **T.**
- SALMON (Philippe), vice-président de la commission des monuments mégalithiques, 29, rue Le Peletier (1878). **T.**
- SANREY, D. M., médecin-major au bataillon territorial de zouaves, Sétif (1878). **Cn.**
- SANSON (André), professeur à l'École nationale de Grignon et à l'Institut national agronomique, 11, r. Boissonnade (1862). **T.**
- * SAVILLE (Marshall H.) American museum of natural history, 8th av. & west 77th street, New-York City (1895). **T.**
- SCHLEICHER, libraire-éditeur, 15, rue des Saints-Pères (1891). **T.**
- SCHMIDT (Oscar), paethnologue, 49, rue du Rocher (1895). **T.**
- SCHMIDT (Waldemar), professeur à l'Université de Copenhague (1875). **Ae.**
- SCHMIT (E.), pharmacien, 24, rue Saint-Jacques, Châlons-sur-Marne (1892). **T.**
- SCHORTT (John), inspecteur général de la vaccination à Madras, Indes anglaises (1875). **Ce.**
- SCHRADER (F.), géographe, professeur à l'École d'anthropologie 75, rue Madame (1892). **T.**
- SCHULHOF (Joh. Sig.), D. M., médecin de l'armée autrichienne, K. u. K. Garnisons spital, 24, Raguse (1893). **T.**
- SEBILLOT (Paul), artiste peintre, membre de la Commission des monuments mégalithiques, 80, boulevard St-Marcel (1878). **T.**
- SÉE (Marc), agrégé à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, 126, boulevard St-Germain (1859). **Hon.**
- SEELAND (N.), D. M., médecin en chef de la province de Semiretschenk, Verni, Russie (1886). **Ce.**
- SÉGLAS, D. M., membre de la Société médico-psychologique, 96, rue de Rennes (1884). **T.**
- SEGOND, D. M., agrégé à la Faculté de médecine, 11, quai d'Orsay (1872). **T.**
- * SELYS-LONGCHAMPS (Walter DE), Halloy, près Ciney, Belgique (1877). **T.**
- SEMELAIGNE, D. M., château Saint-James, avenue de Madrid, Neuilly, Seine (1861). **T.**
- SEMELAIGNE (René), D. M., château Saint-James, avenue de Madrid, Neuilly, Seine (1893). **T.**
- SÉRIEUX (P.), D. M., médecin adjoint à l'asile de Villejuif (1891). **T.**

- SERRANO (Matias-Meto), secrétaire de la R. Académie de Médecine de Madrid (1865). **Ae.**
- SERRURIER (L.), docteur en droit, directeur du Musée national d'ethnographie des Pays-Bas, Leyde (1886). **T.**
- SIGERSON, D. M., professeur de biologie à l'Université de Dublin, 3, Clare street (1878). **Ce.**
- SIMONEAU, 63, rue Manin (1886) **T.**
- SINETY (DE), D. M., 14, place Vendôme (1874). **T.**
- SOMMIER (Stephen), secrétaire de la Société d'anthropologie, 3 via Gino Capponi, Florence (1893). **Ae.**
- SOUCHU-SERVINIÈRE, député, 2, rue des Fossés, Laval, Mayenne (1867). **T.**
- SPALIKOWSKI (Ed.), D. M., 17, rue Jeanne-d'Arc, Rouen (1894). **T.**
- STANLEY (Davis-Ch.-Henry), D. M., Meridon, Connecticut, États-Unis (1878). **Ce.**
- STAPLETON, Dublin (1859). **Ae.**
- STEENSTRUP, directeur du Muséum de zoologie, Copenhague 10, Nørregate. (1872), **Ae.**
- * STEPHENSON (Franklin-Barche), D. M., Surgeon United States, Navy, Bartlett street Roxbury, Boston, Mass. (1878). **T.**
- STIEDA, professeur d'anatomie à l'Université de Königsberg (1879). **Ae.**
- STUER (Alexandre), directeur du Comptoir géologique, 40, rue des Mathurins (1894). **T.**
- SUMANGALA, principal du collège de Vidyodaya, Colombo, Ceylan (1882). **Ce.**
- SYAMOUR (M^{me}), statuaire, 6, rue du Val-de Grâce (1888). **T.**
- TARNOWSKI (M^{me}), D. M., trésorière de la Société d'anthropologie de Saint-Petersbourg, 104, quai de la Moïka (1890). **T.**
- TAVANO, D. M., Rio-Janeiro (1878). **Ce.**
- TERRIER (Félix), D., M., professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, 3, rue de Copenhague (1871). **T.**
- * TESTUT, D. M., professeur d'anatomie à la Faculté de médecine, 3, avenue de l'Archevêché, Lyon (1883). **T.**
- THIEULLEN (Adrien), 31, rue de Fleurus (1887). **T.**
- THOMSON (Arthur), professeur d'anatomie humaine, à l'Université d'Oxford, 156, Woodstock road (1895). **Ae.**
- THOREL, D. M., 1, place Victor-Hugo (1876). **T.**
- THULIÉ (H.), D. M., 37, Boulevard Beauséjour (1866). **T.**
- TIKHOMIROFF (V - A), professeur de zoologie à l'Université de Moscou (1879). **Ce.**
- TIRANT, D. M., administrateur des affaires indigènes, Saïgon, Cochinchine (1874). **Cn.**
- TODD (Spencer), secrétaire général du gouvernement de la colonie, Cap Tow (1879). **Ce.**

- TOMMASINI, D. M., 36, Bd Séguin, Oran, (1880). **T.**
- * TOPINARD, D. M., 105, rue de Rennes (1860). **T.**
- TÖRÖK (Aurèle de), D. M., professeur d'anthropologie Buda-Pest (1893). **Ae.**
- TORRES (Melchior), professeur agrégé à l'École de médecine de Buenos-Aires (1879). **Ce.**
- TOURANGIN (G.), D. M., 20 *bis*, boulevard Voltaire (1879). **T.**
- TOURTOULON (DE), 13, rue Roux-Alphéran, Aix-en-Provence (1878). **T.**
- TREMLETT (F.-S.), contre-amiral, Belle-Vue, Tunbridge Wells, Kent and Sussex, Angleterre (1891). **Ce.**
- TROUTOWSKI, membre de la Société d'archéologie de Moscou (1888). **Ce.**
- TURNER (sir William), professeur à l'Université d'Edimbourg (1878). **Ae.**
- TYLOR (E. B.), University House, Oxford (1880). **Ae.**
- TYTLER (Robert), gouverneur du Bengale, Umballa (1866). **Ae.**
- * VALENZUELA (Théodore), docteur en droit, ancien ministre plénipotentiaire de Colombie, Bogota (1875). **T.**
- VALLAT, D. M., 32, avenue Aubert, Vincennes (1880). **T.**
- VANDERKINDÈRE (Léon) professeur à l'Université libre de Bruxelles, avenue des Fleurs, Uccle (1884). **Ae.**
- VAN DUBEN, professeur et directeur du Musée, Stockholm (1878). **Ae.**
- VASCONCELLOS-ABREU (DE), Coïmbre (1875). **Ce.**
- VAUCHEZ (Emmanuel), Les Sables d'Olonne, Vendée (1888). **T.**
- VAUVILLÉ (O.), archéologue,, 11 boulevard Barbès (1890). **T.**
- VERNEAU, D. M., Assistant au Museum 148, rue Broca (1875). **T.**
- VERNET (G.), 28, rue Boschot, Fontenay-sous-Bois, Seine (1894). **T.**
- VERNIAL, D. M., 45, av. de la République, Courbevoie (1880). **T.**
- VÉRON (veuve Eug.), 78, rue Ney, Lyon, (1891). **T.**
- VIANNA, D. M., Pernambuc, Brésil (1877). **Ce.**
- VIELLE, juge de paix, Château-Thierry, Aisne (1888). **T.**
- VIELLE (A.), juge de paix, Ecouen (1885). **T.**
- VINCHON (M.), avocat, 16, rue de Bagnaux (1894). **T.**
- * VINSON (Julien), prof. à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes, 52, rue de Verneuil (1877). **T.**
- VIRCHOW (R.), D. M., député, professeur à l'Université de Berlin (1867). **Ae.**
- VIRÉ (Armand), naturaliste, 21, rue Vauquelin (1872). **T.**
- VOGT (Victor), D. M., 75, boulevard Saint-Michel (1890). **T.**
- VOISIN (A.), D. M., médecin de la Salpêtrière, 16, rue Séguier (1865). **T.**

VOLKOV (Th.), licencié ès sciences, 85, boulevard du Port-Royal (1895). **T.**

WALTHER (Charles), ex-médecin inspecteur de la marine en retraite, Senilly, Indre-et-Loire (1865). **Cn.**

WALTHER DE LA TOUR (E.), D. M., ex-médecin de la marine de l'État (1874). **Cn.**

WECKER (L. DE), D. M., 31, avenue d'Antin (1868). **T.**

* WEHLIN, D. M., 28, rue de Paris, Clamart, Seine (1884). **T.**

WEISGERBER (Ed.), ingénieur en chef des ponts et chaussées, 72, rue de Monceau (1888). **T.**

WEISGERBER (H.), D. M., 62, rue de Prony (1880). **T.**

WIENER, voyageur au Pérou et en Bolivie, 10 rue Saint-Lazare (1878). **Cn.**

WILSON (Thomas), Smithsonian Institut, Washington, D. C., (1884). **T.**

WISSENDORFF (Henry), 19, Nadexhinskaia, Saint-Petersbourg (1886). **T.**

WOLDRICH (J.), D. M., professeur à l'Université de Prague (1878). **Ce.**

* WORMS (René), licencié ès sciences, agrégé de philosophie, docteur en droit, 35, rue Quincampoix (1893). **T.**

WRZESNIEWSKI, professeur d'anatomie à l'Université de Varsovie, 2, rue Alexandria, (1880). **Ce.**

ZABOROWSKI (S.), Thiais, Seine (1874). **T.**

ZELLE (J.), capitaine en retraite de l'armée néerlandaise, Luxembourg (Grand-Duché) (1891). **Ce.**

ZOGRAFF (N. DE) D. M., professeur à l'Université de Moscou (1879). **Ce.**

SOCIÉTÉS SAVANTES & RECUEILS SCIENTIFIQUES

Avec lesquels la Société échange ses publications

(Les sociétés précédées d'un astérisque reçoivent du Ministère de l'Instruction publique, les publications de la Société d'Anthropologie).

PARIS

Anthropologie (l'). *G. Masson, 120, boulevard Saint-Germain.*

Archives de médecine et de chirurgie militaires, *au Ministère de la guerre.*

Archives de médecine navale et coloniale, *pavillon de Flore.*

Association générale des étudiants, *41, rue des Écoles.*

Commission des monuments mégalithiques, *8, rue de Valois.*

Ecole d'anthropologie de Paris, *15, rue de l'École-de-Médecine.*

Laboratoire d'anthropologie de l'Ecole des Hautes études.

Laboratoire d'anthropologie du Muséum, *rue de Buffon*.
 Mélusine (*M. Gaidoz, directeur*), 22, *rue Servandoni*.
 Musée Guimet, *avenue d'Iéna*.
 Progrès médical, 14, *rue des Carmes*.
 Revue de l'Hypnotisme, 14, *rue Tailbout*.
 Revue scientifique, 19, *rue des Saint-Pères*.
 Revue des traditions populaires. *M. P. Sébillot*, 80, *Bd St-Marcel*.
 Société nationale d'acclimatation de France, 41, *rue de Lille*.
 Société anatomique, 15, *rue de l'École-de-Médecine*.
 Société de biologie, 15, *rue de l'École de-Médecine*.
 Société d'ethnographie, 28, *rue Mazarine*.
 Société géologique de France, 7, *rue des Grands-Augustins*.
 Société de géographie de Paris, 184, *boulevard Saint-Germain*.
 Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France, 8, *rue des Petits-Champs*.
 Société médicale des hôpitaux de Paris, 3, *rue de l'Abbaye*.
 Société de statistique, 28, *rue Serpente*.
 Société zoologique de France, 7, *rue des Grands-Augustins*.

DÉPARTEMENTS & COLONIES

Abbeville * Société d'émulation.
Angers * Académie des sciences et belles-lettres.
 — Société d'études scientifiques.
Arras * Académie des sciences, lettres et arts.
Autun * Société éduenne.
 — Société d'histoire naturelle.
Auxerre.. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
Beauvais * Société acad. d'archéologie, sciences et arts.
Belfort. Société belfortaine d'émulation.
Besançon..... * Société d'émulation du Doubs.
Bône Académie d'Hippone.
Bordeaux..... * Académie des sciences, belles-lett. et arts.
 — Société de géographie commerciale.
 — * Société archéologique de la Gironde.
 — Société de médecine et chirurgie.
 — Société des sciences physiq. et naturelles.
Boulogne-sur-M.. * Société académique.
Bourges Société des antiquaires du Centre.
Caen * Société des antiquaires de Normandie.

<i>Chambéry</i>	Société savoissienne d'histoire et d'archéologie.
<i>Châteaudun</i>	Société dunoise d'archéol. sciences et arts.
<i>Cherbourg</i>	* Société des sciences naturelles.
<i>Constantine</i>	Société archéologique.
<i>Dijon</i>	* Commission des antiq. de la Côte-d'Or.
<i>Dunkerque</i>	Société dunkerquoise.
<i>Épinal</i>	Société d'émulation des Vosges.
<i>Gannat</i>	Société des sciences médicales.
<i>Grenoble</i>	* Académie delphinale.
—	Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie.
<i>Guéret</i>	Société des sciences natur. et archéol. de la Creuse.
<i>Laon</i>	Société académique.
<i>Le Havre</i>	Société havraise d'études diverses.
<i>Le Mans</i>	* Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.
<i>Lyon</i>	* Académie des science, belles-lett. et arts.
—	Société d'anthropologie.
—	Archives de l'Anthropologie criminelle 78, rue de l'Hôtel-de-Ville.
—	Muséum d'histoire naturelle.
<i>Mâcon</i>	* Académie des sciences, arts et belles-lettres.
<i>Marseille</i>	* Académie des sciences, lettres et arts.
<i>Montbéliard</i>	Société d'émulation.
<i>Montpellier</i>	* Société archéologique.
<i>Moulins</i>	Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.
<i>Nancy</i>	Académie de Stanislas.
<i>Nantes</i>	* Société académique de Nantes.
—	Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.
<i>Nîmes</i>	Académie de Nîmes.
—	Société d'études des sciences naturelles, 6, quai Lafontaine.
<i>Niort</i>	* Société de statistique, sciences et arts.
<i>Noyon</i>	* Comité historique et archéologique.
<i>Poitiers</i>	Société des antiquaires de l'Ouest.
<i>Reims</i>	* Académie nationale.
<i>Rouen</i>	* Académie des sciences, belles-lett. et arts.
—	Société des amis des sciences naturelles, 40 bis, rue Saint-Lô.

<i>St-Denis (Réunion)</i> ..	Société des sciences, lettres et arts.
<i>St-Omer</i>	* Société des antiquaires de la Morinie.
<i>St-Quentin</i>	Société académique.
<i>Senlis</i>	Comité archéologique.
<i>Soissons</i>	Société archéologique, historique et scientifique.
<i>Toulouse</i>	Société d'histoire naturelle.
—	* Société des sciences physiques et naturelles.
<i>Tours</i>	Société de géographie.
<i>Troyes</i>	Société académique de l'Aube.
<i>Tunis</i>	Institut de Carthage, <i>rue de Russie</i> .
<i>Vannes</i>	Société polymatique du Morbihan.
<i>Vendôme</i>	Société archéologique et scientifique du Vendômois.

Allemagne.

<i>Berlin</i>	Anthropologische Gesellschaft, 120, <i>Königgrätzerstrasse</i> .
<i>Dresde</i>	Verein für Erdkunde <i>Kl. Brüdergasse, 11, II</i> .
<i>Kœnigsberg</i>	Physikalisch-Ökonomische Gesellschaft.
<i>Leipzig</i>	Verein für Erdkunde, <i>Universitätsbibliothek, 4, Beethovenstrasse</i> .
<i>Munich</i>	Deutsche Gesellschaft für Anthropologie.
—	Bayerische Akademie der Wissenschaften.

Alsace-Lorraine.

<i>Colmar</i>	Société d'histoire naturelle.
---------------------	-------------------------------

Angleterre.

<i>Dublin</i>	Royal Irish academy, 19, <i>Dawson, st.</i>
<i>Edimbourg</i>	College of the Physicians.
—	Society of antiquaries of Scotland.
—	Royal Society.
<i>Londres</i>	Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, 3, <i>Hanover square</i> .
—	Journal of Anatomy and Physiology, <i>Ch. Griffin, édit., Exeter st., strand</i> .
—	Nature Journal, <i>Macmillan, édit., 29, Bedford st., strand</i> .

Autriche-Hongrie.

<i>Buda-Pest</i>	Ethnologische mittheilungen aus Ungarn. <i>Szent-Gyorgy ul. 2.</i>
------------------------	---

<i>Cracovie</i>	Académie des sciences.
<i>Prague</i>	Cesky Lid, 29, <i>Jecna ul.</i>
<i>Sérájévo</i>	Bosnisch - Hercegovinische Landesmu- seum.
<i>Trieste</i>	Museo civico dis toria naturale.
<i>Vienne</i>	Anthropologische Gesellschaft, 7, <i>Bur- gring.</i>

Australie et Nouvelle-Zélande.

<i>Sydney</i>	Royal Society of New South Wales, 5, <i>Eli- sabeth st., north.</i>
<i>Wellington</i>	Polynesian society.

Belgique.

<i>Bruxelles</i>	Académie royale des sciences, lettres et arts.
—	Société d'anthropologie.
—	Société d'archéologie, 11, <i>rue Raveinstein.</i>
—	Société de géographie.

Brésil.

<i>Rio-de-Janeiro</i>	Muséum d'histoire naturelle.
----------------------------	------------------------------

Canada.

<i>Toronto</i>	Canadian Institute, 58, <i>Richmond St. east.</i>
----------------------	---

Chili.

<i>Santiago</i>	Société scientifique du Chili, <i>Casilla 12 D.</i>
-----------------------	---

Danemark.

<i>Copenhague</i>	Société royale des antiquaires du Nord.
-------------------------	---

Égypte.

<i>Le Caire</i>	Institut Égyptien.
-----------------------	--------------------

États-Unis.

<i>Boston</i>	Boston Society of Natural History.
<i>Cambridge</i>	Museum Comparative Zoology, <i>at Har- war dCollege.</i>
—	Peabody Museum, <i>Harvard's University.</i>
<i>Chicago</i>	American Antiquarian, 17, <i>Wabash Ave- nue.</i>

<i>Philadelphie</i>	Academy of natural Science, <i>Logan square</i> .
—	American Naturalist, <i>2102 Pine St.</i>
—	American Philosophical Society, <i>104 S. Fifth street.</i>
—	Numismatic and Antiquarian Society.
<i>Saint-Louis</i>	Academy of Sciences.
<i>Salem</i>	Essex Institute.
<i>Washington</i>	Anthropological Society, <i>1315, Corcoran street.</i>
—	Bureau of Ethnology.
—	Smithsonian institution.
—	U. S. geological and geographical Survey.

Finlande.

<i>Helsingfors</i>	Société finno-ougrienne.
--------------------------	--------------------------

Grèce.

<i>Athènes</i>	Société historique et ethnologique.
----------------------	-------------------------------------

Hollande.

<i>Amsterdam</i>	Kon. nederlandsch aardrijkskundig Genootschap.
<i>La Haye</i>	Bataaviasch Genootschap van kusten en wetenschappen.

Indes Anglaises.

<i>Calcutta</i>	Asiatic Society of Bengale, <i>57, Park Street.</i>
------------------------	---

Italie.

<i>Florence</i>	Società italiana di antropologia ed etnologia, <i>3, via Gino Capponi.</i>
<i>Milan</i>	Società italiana di scienze naturali, <i>Palazzo del nuovo Museo civico, Corso Venezia.</i>
<i>Naples</i>	Società reale.
<i>Rome</i>	Bullettino di Paletnologia italiana, <i>M. le Com. L. Pigorini, Collegio Romano.</i>
—	Società romana di antropologia, <i>27, via Collegio romano.</i>
—	Società geografica italiana.
<i>Turin</i>	Cosmos di Guido-Cora, <i>74, corso Vittorio Emanuele.</i>

Japon.

<i>Tokio</i>	Asiatic society of Japan, <i>17, Tsukijy.</i>
--------------------	---

Mexique.

Cordoba..... Museo national de ciencias.

Portugal.

Lisbonne..... Sociedad de geographia.

Porto..... Revista de ciencias naturaes, e sociaes
M. R. Peixoto, Academia polytechnica.

République Argentine.

Cordoba Academia nacional de ciencias.

La Plata..... Museo.

Roumanie.

Jassy Société des médecins et des naturalistes.

— Societatii stiintifice si literare.

Russie.

Kiev..... Université impériale de Saint-Wladimir.

Moscou. Société des amis des sciences naturelles.

— Revue d'Ethnographie, *musée polytechnique.*

— Société impériale des naturalistes.

St-Petersbourg... Société impériale de géographie.

Tchita..... Société impériale de géographie (section
de la Transbaïkalie.

Suède.

Stockholm..... Kongl. vitterhets historie och antiquitets
akademiens.

— Svenska sällskapet för anthropologi och
geografi.

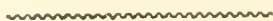
Suisse.

Bâle Naturforschende Gesellschaft.

Genève..... Société de géographie.

Lausanne Société vaudoise des sciences naturelles.

Neuchâtel Société neuchâteloise de géographie.



634^e SÉANCE. — 9 janvier 1896

PRÉSIDENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE

Installation du Bureau.

M. A. LEFÈVRE lit, au nom de M. Issaurat, le discours suivant :

Discours de M. Issaurat.

Mes chers Collègues,

L'état précaire de ma santé m'a trop souvent éloigné des fonctions que m'avait confiées votre bienveillance. Et, aujourd'hui encore, je me vois contraint de recourir à l'obligeance d'un ami pour vous faire part des impressions que m'ont laissées vos travaux de cette année.

Mais, absent ou présent, j'ai vécu de cœur avec vous, parfois écoutant, plus souvent lisant avec soin, à tête reposée, dans nos *Bulletins*, ces communications verbales ou écrites, si appréciées par tous les amis de la science libre, — *intra muros et extra* —, qui précisent et résolvent tant de questions de détail ou d'ensemble, qui attaquent sur tous les points de l'espace et du temps cet inépuisable domaine : la connaissance de l'homme et des hommes.

J'ai pris plaisir à suivre, comme je le fais depuis vingt ans, ces discussions courtoises où chacun, selon sa compétence, apporte sa part de lumière, et qui, loin de fatiguer l'attention, reposent l'esprit par leur variété même.

Tantôt c'est une leçon de choses, la présentation de quelque anomalie relevée sur une pièce anatomique, sur un os long ou sur un crâne fossile.

Tantôt c'est l'examen d'un être vivant, singe qui a reçu un commencement d'éducation, enfant affligé de microcéphalie par quelque arrêt dans la vie embryonnaire, petite fille irrégulièrement couverte de plaques velues ou colorées.

Et il fait beau voir l'empressement de nos médecins et de nos naturalistes, retournant, palpant l'objet ou le sujet, interrogeant, comparant, échangeant les renseignements et les explications que leur fournit leur expérience personnelle.

Ou bien ce sont des récits de voyage, appuyés de plans som-

maires dessinés au tableau, de photographies curieuses qui circulent de main en main, font revivre sous nos yeux les types mesurés et décrits par l'explorateur; illustrés d'armes, d'ustensiles, d'instruments de musique, vêtements, parures, recueillis dans nos colonies lointaines, dans les régions inconnues de l'Afrique centrale, de l'Indo-Chine, de la Polynésie; signes hiéroglyphiques ou tout au moins commémoratifs intentionnellement tracés sur les parois de nos allées couvertes ou sur les rochers de l'île de Pâques; figurines, amulettes, de toute provenance et de tout âge; résultats de fouilles heureuses au pays des Kourganes, ou dans les stations gréco-scythes de la Russie méridionale; mobiliers funéraires d'époques diverses, gallo-romains, gaulois, dolménien, néolithiques, que la chance ou l'intuition a livrés à nos archéologues, et qui suscitent entre connaisseurs du fer, experts du bronze et de la poterie, des controverses, des escarmouches animées — dont profitent de leur mieux les écoliers comme moi.

Les temps géologiques surtout ont soulevé d'importants débats sur l'ordre des couches superposées et sur la succession des industries humaines. Les uns voudraient en raccourcir la durée, en confondre et en brouiller les phases. Les autres expliquent les mélanges accidentels par des remaniements postérieurs, imputables soit à la nature, soit à l'homme, et aussi, quand il y a lieu, par les transitions lentes et insensibles qui ont toujours relié les périodes et les outillages quaternaires. Les champions des deux camps, je n'ai pas à vous les nommer; mais il me sera bien permis de dire, sans verser dans l'admiration mutuelle, que nous possédons ici les maîtres de l'archéologie préhistorique.

A ce tableau, trop succinct, de nos occupations courantes, de celles qui animent toutes nos séances, je me reprocherais de ne pas joindre, et au premier plan, les nombreuses notices lues à cette tribune, dont plusieurs ont donné lieu à des discussions instructives, et qui enrichissent nos *Bulletins* et nos *Mémoires*.

A la démographie ressortissent des études sur le mouvement de la population française, sur les origines et les éléments de la population parisienne comparée à celles des autres capitales; à l'ethnologie, à l'ethnographie —, des communications relatives à l'influence des milieux sur la race, aux sauvages de l'Indo-Chine, aux anciens peuples du Dniestre et de la Caspienne, aux Celtes, Galates et Gaulois. La palethnologie réclame un important travail sur l'Hiatus et la transition, d'après les fouilles de Mas d'Azil;

l'Anthropologie générale un intéressant exposé de doctrines par un de nos plus anciens collègues.

Je n'oublie pas les deux conférences annuelles, qui ont rencontré cette année leur succès ordinaire; elles avaient pour sujet, l'une les *Expressions de la physionomie*, l'autre les *Négrilles et les Éthiopiens*.

J'ai réservé, Messieurs, et mis à part, le fait capital de cette année, la restitution prudente, savante et certaine d'une de ces formes intermédiaires qui, dans l'ordre des primates, rattachent l'homme aux anthropoïdes, de ce *Pithecanthropus erectus* dont un savant hollandais, M. le Dr Dubois, a découvert à Java, dans le tertiaire récent, la calotte crânienne et, semble-t-il, deux dents et un fémur. Que ce crâne fossile, unique jusqu'ici, ce crâne dont vous avez vu et touché le moulage, ait appartenu à un gibbon gigantesque d'espèce disparue, ou à un homme inférieur aux néanderthaloïdes, il n'en diminue pas moins, s'il ne la comble, une de ces lacunes que les partisans du caprice créationnel opposent si vainement à l'hypothèse logique de l'évolution et du transformisme appuyée sur la progression évidente des formes animées.

Vous ne m'en voudrez pas — toutes opinions s'expriment ici en toute liberté — si je rappelle que la doctrine des créations successives et de la fixité des espèces est un stérile aveu d'ignorance volontaire, un recul devant les explications suggérées par les faits les mieux établis : variation naturelle ou provoquée des formes vivantes sous l'influence des milieux; vestiges héréditaires de muscles, de membres, de pièces osseuses atrophiées par la désuétude; enfin et surtout, passage constaté de l'embryon humain par tous les stades inférieurs de la vie. L'embryogénie n'est-elle pas l'esquisse, le résumé de la série animale toute entière, de la cellule à la vertèbre? L'homme, héritier d'une longue, d'une immémoriale évolution, de millions d'ancêtres au-dessus desquels l'ont élevé des adaptations graduelles aux milieux divers, des fonctions et des organes correspondants aux besoins de la défense et de la conservation, des facultés développées par leur exercice même, le primate *homo*, m'apparaît plus grand et plus noble que cette maquette d'argile, souvent si mal façonnée, que je ne sais quel souffle vient animer soudain, et qu'un imprévoyant Ormuzd ou un malicieux Ahrimane jette en proie aux angoisses de la faim, aux misères de la vie.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, le *Pithecanthropus* est, entre le

primate gibbon et le primate *homo sapiens*, un trait d'union aussi frappant que l'Archéoptéryx entre le reptile et l'oiseau.

J'estime que ce sera un honneur pour notre Société, d'avoir, sans enthousiasme téméraire, avec une sage réserve, à la suite de comparaisons minutieuses, d'études approfondies, déterminé les caractères mixtes de ce crâne précieux. Le monde savant tiendra compte et grand compte de vos délibérations.

Mais ce n'est pas seulement par vos discussions, familières et sérieuses tout ensemble, que vous exercez une influence réelle et méritée; c'est aussi par votre enseignement, par votre École. Cette École, fille cadette de Broca, votre sœur et votre obligée, près de laquelle je vous représente, où a-t-elle puisé ses doctrines, la substance de ses leçons, à qui a-t-elle demandé ses maîtres, que je vois autour de moi ? N'est-ce pas de vous qu'elle procède, n'est-ce pas votre esprit, votre science qu'elle répand ?

Aussi est-ce à vous que remonte, et pour une large part, l'hommage rendu tout récemment, à l'occasion du vingtième anniversaire de son professorat, à l'organisateur du Musée de Saint-Germain, au fondateur de la paléthnologie. Aux témoignages d'affection que lui ont prodigués ses auditeurs fidèles sont venus s'ajouter les félicitations des archéologues et des libres esprits de France et d'Europe. Tous ont salué en lui le successeur de Broca, l'une des lumières de la Société d'Anthropologie.

Je ne puis terminer sans avoir, selon l'usage, donné un souvenir aux morts et souhaité la bienvenue aux vivants.

La société a perdu, en 1895, treize de ses membres, associés et correspondants :

Le Dr Berchon, titulaire du 18 avril 1859, 2^e lauréat (médaille) du prix Godard en 1891, auquel nos collections doivent le crâne du *Nuage blanc*, trouvé au pied des Montagnes Rocheuses. Ses communications ont porté sur nos colonies d'Afrique et de Polynésie : Sénégal, Taïti, les îles Marquises. Il s'est occupé à plusieurs reprises du tatouage. Il a publié un ouvrage étendu sur l'âge du bronze.

Le Dr Besson, titulaire du 24 mai 1860, ancien professeur à Sainte-Barbe et excellent préparateur aux divers examens universitaires.

Adolphe d'Eichthal, ancien député, titulaire du 17 juin 1875, homme de finance qui s'est toujours intéressé aux choses de l'esprit.

L'illustre Thomas Huxley, correspondant étranger du 5 avril 1866, correspondant de l'Académie des sciences, professeur d'anatomie comparée et de physiologie, *Lord rector* de l'Université d'Aberdeen, président de *Royal Society*; de ses nombreux ouvrages, nous ne citerons ici que le plus fameux : *De la place de l'homme dans la nature*, si bien traduit et commenté par notre regretté collègue Dally (1868).

Le baron Larrey, titulaire de 1877 à 1890 ; il nous a donné un portrait de Monténégrin, trois médaillons de David d'Angers (A. de Humboldt, Cuvier 1 et 2), et une réduction de l'*Hermaphrodite*.

O. Mac-Carthy, correspondant national du 17 avril 1879.

Charles Ploix, titulaire de 1869, président de la Société en 1880. Ancien et très distingué ingénieur hydrographe de la marine, Ch. Ploix s'était adonné aux études de mythologie et de *Folk-Lore*.

Il a présidé en 1889 le congrès des traditions populaires.

Tous, ou presque tous, nous nous rappelons l'éloquent discours qu'il a prononcé sur la tombe de Broca, la part importante qu'il a prise à nos travaux et la cordialité de ses relations.

Gaston de Saporta, titulaire de 1869, botaniste et paléontologiste éminent, dont notre bibliothèque possède plus de vingt ouvrages, entre autres l'*Évolution du règne végétal*, 2 vol. 1885.

Le Dr Teilleux, du Mans, titulaire de 1862.

Le professeur Verneuil, l'ami de Broca, un des fondateurs de la Société d'Anthropologie (1859), un des maîtres de la chirurgie, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine.

Le grand anthropologiste Carl Vogt, correspondant étranger de 1863, lauréat du prix Godard en 1867, qui a souvent animé nos séances de son esprit et de sa vivacité. C'était un grand ami de la France. Est-il besoin de rappeler ses *Leçons sur l'homme*, ses *Lettres physiologiques*, son mémoire sur les *Microcéphales*, son livre sur les *Mammifères*, et ses communications sur les crânes de *Méclen*, de *Bienne*, de la *Timière*, du *Val d'Arno*, etc. ?

Darlot, titulaire de 1887, ancien président du conseil municipal, auquel notre école doit quelque reconnaissance pour ses bons offices.

Le Dr Ludwig Rüttimeyer, associé étranger de 1864, ancien professeur d'anatomie comparée et de zoologie à la Faculté de médecine de Bâle.

Telles sont, Messieurs, nos pertes, et quelques-unes sont cruelles. Tournons-nous maintenant vers les nouveaux élus qui sont appelés à combler les vides faits dans nos rangs. MM. Dr Despréaux, O. Schmidt, Jones, Saville, duc de Loubat, Colas, Haan, Lafontant, Volkov, membres titulaires; Thomson et E. Dubois, associés étrangers; Lalayantz et Diego Ripoché, correspondants étrangers.

Je leur adresse un salut cordial.

Il ne me reste plus qu'à reconnaître les services rendus par notre excellent trésorier, qui assure avec tant de zèle la régularité de nos comptes; par les conservateurs, archiviste, bibliothécaire qui surveillent et accroissent nos collections; par le bureau tout entier et par les vice-présidents qui m'ont suppléé avec une bonne grâce méritoire.

Je prie M. André Lefèvre de prendre place au fauteuil.

Allocution de M. André Lefèvre.

Le discours que vous venez d'entendre abrège et simplifie ma tâche; il me dispense de chercher bien loin les titres qui m'ont concilié vos suffrages, qui m'ont valu cet honneur, auquel j'attache tant de prix. Comme notre cher Issaurat, j'ai été pendant plus de vingt ans votre fidèle auditeur. Et, comptant sur mon attention éprouvée, vous m'avez chargé de vous écouter avec plus de soin encore pendant un an, et d'assurer à chacun de vous son tour de parole. Qu'est, avant tout, un président? Un auditeur.

Deux motifs, Messieurs, m'ont induit à ce long silence. Tout d'abord, la plume m'a toujours été plus familière que la parole, et il se peut que ma troisième circonvolution frontale gauche soit destinée à confirmer, pour sa part, une des plus précieuses découvertes de Broca. Ma seconde raison est plus forte encore: je n'avais rien à dire; j'avais à apprendre.

Lorsque Broca, et je lui en garde une reconnaissance profonde, m'introduisit parmi vous avec un petit groupe d'amis déjà touchés par la mort, Asseline, Assézat, Eugène Véron, mes études antérieures dans le double domaine de l'érudition et de la philosophie m'avaient amené à des conclusions raisonnées, à des certitudes générales qui, je dois le dire, n'ont point changé. Mais j'étais curieux de les confronter aux résultats de l'observation directe, de les contrôler, de les amender au besoin, à l'aide des

faits établis par l'expérience et l'expérimentation. Retiré, pour ainsi dire, à l'abri de mon incompetence, je prêtais une oreille avide aux leçons familières de notre fondateur, aux discussions variées qui s'engageaient sur les formes et les capacités crâniennes, sur les industries des âges antérieurs à l'histoire, sur l'épaisseur et la durée des couches et des périodes géologiques, sur la progression constante des formes animées depuis l'algue jusqu'au chêne, depuis la monère jusqu'aux primates ; sur ce vaste et complexe enchaînement de l'évolution dont vos recherches, vos découvertes comblent peu à peu les lacunes.

L'homme n'était pas ce *busus naturæ*, sorti, comme un diable de sa boîte — d'un moule isolé, doué tout d'un coup du langage et de la raison par une puissance inconnue inexplicable autant qu'inexpliquée. Facultés, langage, raison, étaient les lentes conquêtes de ses organes affinés par ses besoins. Il se trouvait rattaché par ses ancêtres à la série vivante ; et l'Anthropologie devenait un complément, une province de la Zoologie ; mais quelle province ! Plus vaste que l'animalité toute entière.

Certes, MM., les savants qui, en 1859, inauguraient, non sans hardiesse, la science indépendante, avaient assez à faire de compléter et de coordonner la paléontologie humaine ; et quelques-uns, parmi eux, s'étonnaient, s'inquiétaient de l'extension donnée à cette « *étude scientifique des races humaines* » qui est, d'après l'article 4^{er} de nos statuts l'objet même, la raison d'être, de notre Société. Ils n'avaient point d'abord songé à tout ce qui était contenu dans cette brève formule et à tout ce qui devait en sortir. Pour moi, l'avouerais-je, je me réjouissais de voir chaque jour s'élargir le cercle de nos travaux, de voir l'Anthropologie, comme un arbre vigoureux, s'épanouir en branches et en ramifications nouvelles.

Ces accroissements n'étaient-ils pas naturels et inévitables ? De l'homme géologique ou quaternaire, dont les rares ossements et les nombreux outils sortaient de terre pour protester contre d'enfantines cosmogonies, de ces témoins d'un passé désagréable aux grands et petits Moïses officiels, ne fallait-il pas descendre, monter plutôt, aux groupes beaucoup plus nombreux, et fortement métissés, dont les couches plus récentes ont gardé les restes et les cendres ? A la question des races, déjà très ardue, venait s'ajouter celle des nations, des variétés issues du croisement des races, et fécondes elles-mêmes en variantes indéfinies.

Mais avant même d'ajouter à la Paléontologie humaine, à l'Archéologie, à l'Ethnologie, tout le vaste développement ethnographique, il était indispensable de fixer les traits généraux qui distinguent l'homme de l'animal, et les particularités qui caractérisent les races et les sous-races, et cela dans l'ordre non seulement physique, mais moral et intellectuel. De la structure anatomique, de la station droite, de la délicatesse des mains dérivent des conséquences infinies; et combien plus encore de la masse relative de l'encéphale, des formes, des replis du cerveau? La somme des fonctions ou facultés de cet organe n'équivaut-elle pas à ce que nous nommons entendement, intelligence? Aussi n'est-il pas de physiologie qui n'ait pour corollaire une psychologie; l'une est la contr'épreuve de l'autre.

Maintenant, l'intellect initial ne diffère qu'en degré, non en nature, chez l'homme et chez tout animal doué d'un appareil de concentration nerveuse. Si le premier s'en est fait un si précieux engin de progrès, c'est grâce à l'acquisition, à l'amélioration d'un merveilleux instrument de la mémoire et de la pensée, le langage articulé. Le langage, en fixant les impressions rudimentaires que l'homme recevait du monde ambiant et les premières réponses de l'imagination à l'ignorante curiosité, donna l'essor à toutes les fonctions de l'animisme, à cette redoutable armée des fantômes, des génies, des dieux, que l'illusion antique a superposés à la nature.

Il suffit d'effleurer aujourd'hui ces matières subtiles; je ne voulais que marquer l'affinité de deux sciences, qu'on peut dire nées en ce siècle, la mythologie et la linguistique, et la place qu'elles réclament dans la série. On ne peut les séparer des études sociales, de celles qui s'attachent à toutes les relations des sexes, des familles, des tribus, des sociétés humaines, en un mot, depuis la horde jusqu'à la cité et à la nation. On ne peut faire que la parole et la religion n'interviennent dans toutes les manifestations de la vie collective; que mœurs, institutions, régime politique, judiciaire, commercial, industriel, ne soient diversement et constamment influencés par ces deux jumelles ennemies, l'une interprète nécessaire, l'autre aberrante et funeste séductrice de la pensée.

A ces nombreux compléments, ou mieux à ces parties intégrantes de l'Anthropologie, il faut ajouter encore l'étude du théâtre où se joue depuis quelques millions d'années le drame de la vie. Le milieu fait l'être, j'entends le milieu traversé autant que le milieu

originel. Configuration du sol, hauteur des montagnes, profondeurs des mers, isolement insulaire, attraction des larges vallées, tristesse des déserts, charme mystérieux et menaçant des forêts immenses, voisinages de bêtes farouches ou timides, de peuples indolents ou rapaces, températures moyennes ou extrêmes, pure ou insalubre atmosphère, voilà, n'est-ce pas, des circonstances qui, plus ou moins modifiées par l'effort humain, n'en commandent pas moins, et impérieusement, la destinée des vivants, puisqu'elles disposent de la faiblesse et de la force, de la croissance rapide et vigoureuse, de la décadence ou de la stagnation. Au premier chef donc, la mésologie (connaissance des milieux), et la géographie revendiquent leur part dans l'œuvre commune.

Enfin, comme il est situé dans l'espace, l'homme est situé dans le temps. C'est le temps qui détruit et affermit toute chose; qui altère ou modifie les races et les espèces. Si la Zoologie elle-même constate les effets de la durée, les conflits et les accords de l'adaptation et de l'hérédité dans toute la série vivante, depuis la faune sauvage jusqu'aux animaux domestiques, à plus forte raison doit-elle en reconnaître la puissance dans l'évolution de l'homme, le plus modifiable des êtres. Cette évolution, dont le temps est le facteur et le témoin, c'est l'histoire. Et l'histoire apparaît comme l'aboutissement, la conclusion nécessaire de toutes les sciences qui concourent à la connaissance de l'homme.

Vous dira-t-on que chaque ordre d'études a ses limites, qu'on ne gagne rien à dépasser le point où il confine à d'autres, que le récit compliqué des événements humains se suffit à lui-même et surchargerait par trop la description des causes qui les déterminent et des facteurs qui les accomplissent, et que l'anthropologie finit où l'histoire commence? Mais l'histoire, où commence-t-elle? Est-ce à Memphis, cinq mille ans avant notre ère? ou bien au Néanderthal, il y a deux mille siècles? Est-ce que les périodes géologiques où l'homme a vécu, pour n'être datées que par l'épaisseur comparée des couches terrestres où nous en recherchons les vestiges, sont séparées des époques historiques datées par les monuments écrits et figurés? Les actes, les péripéties, les mouvements de races et de peuples qu'elles ont vu s'accomplir, et que nous ignorons, différaient-ils des faits qui ont rempli les âges plus récents? Pour être innombrables, les jours et les années qui les ont composées ne furent-ils pas entièrement pareils à ceux qu'enregistre à grand'peine notre indigente chronologie? La

mince pellicule que l'humanité dite actuelle ajoutera quelque jour aux strates plus compactes où gisent les humanités ensevelies, n'est-elle point élaborée par ces mêmes forces qui ont couché l'un après l'autre, l'un sur l'autre, les dépôts du Néolithique et du Magdalénien, de Solutré, du Moustier et de Chelles? Qu'elle soit proto-histoire ou pré-histoire, l'histoire commence donc avec l'anthropologie elle-même et la continue.

Nous pouvons, sans empiètement, et dans la mesure que comportent les vues générales, embrasser l'ensemble et l'enchaînement des actions humaines, aux prises avec les fatalités naturelles, confronter les races et les nations, et assigner à chacune la part qui lui revient dans les misères et les grandeurs, dans les défaillances et les progrès de notre espèce.

En esquisant ainsi le développement des sciences anthropologiques, je crois être ici l'interprète de Broca lui-même. N'est-ce pas lui qui, dès 1873, instituait cette *École d'anthropologie*, votre organe, Messieurs, qui ne fait que classer et répandre les connaissances recueillies dans nos entretiens?

Je rends hommage à sa mémoire.

Son œuvre a été grande et féconde.

Sa gloire n'est pas la gloire intime d'un spécialiste ingénieux; c'est la gloire d'un initiateur; et sa statue a droit aux places publiques. C'est à lui que notre Société, l'aînée de tant de savantes compagnies, doit le rang qu'elle occupe, sinon en France, du moins dans l'univers.

Un mot encore. Heureux d'avoir contribué, pour si peu que ce soit, par le livre et l'enseignement, à la propagation de ses idées, je suis fier d'être appelé à présider cette année ce corps dans lequel revit et se perpétue son esprit. Et croyez bien que je serai fidèle aux traditions de courtoisie, de cordialité, que nous a léguées notre fondateur.

CORRESPONDANCE

Lettre invitant la Société à participer au Congrès portugais qui aura lieu en 1897, pour commémorer l'expédition de Vasco de Gama.

M. Spalikowski envoie une note sur des fémurs à pilastre trouvés par lui.

OUVRAGES OFFERTS.

FRANCHETTI (BARON LEOPOLDO). — *L'avvenire della colonia Eritrea (Conferenza)*, in-8°, 24 p., Roma, 1895.

MATHEWS (R.-II.). — *Aboriginal rock paintings and carvings in New South Wales* (Ext. des *Proc. royal Soc. of Victoria*), in-8°, 14 p. et planches, Melbourne, 1894.

— *The Kamilaroi class system of the Australian aborigines* (Ext. des *Proc. et Trans. royal geographical Soc. of Australasia, Queensland branch.*), in-8°, 14 p. et planche, Brisbane 1894.

— *The aboriginal rock pictures of Australia* (Ext. des *Proc. et Trans. royal géographical Soc. of Australasia, Queensland branch.*), in-8°, 24 p. et planches, Brisbane, 1894.

TURNER (SIR W.). — *On human and animal remains found in caves at Oban, Argyllshire* (Ext. des *Proc. Soc. of Antiq. of Scotland*) in-8°, 70 p., Edimbourg, 1895.

J. DENIKER. — *Bibliographie des travaux scientifiques (sciences mathématiques, physiques et naturelles)*, publiés par les Sociétés savantes de la France, dressée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique; t. I, 1^{re} livraison, Paris, Imprimerie nationale, 1895, in-4°, in-200 p.

M. DENIKER. — Ce volume est le commencement d'un grand inventaire que je suis chargé de dresser par le Ministère de l'Instruction publique; ce sera le répertoire de tout ce qui a été publié par les Sociétés savantes de Paris et de province, depuis leur fondation (c'est-à-dire à peu près depuis 1700) jusqu'en 1888. L'ouvrage est conçu sur le même plan que la *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques* de M. de Lasteyrie, bien connue de tous les érudits. Il contiendra : 1° l'énumération (souvent accompagnée de notes explicatives et analytiques) des articles parus dans les recueils, rangés par ordre alphabétique de département; 2° les tables alphabétiques des auteurs et des matières. Un supplément, qui viendra à la fin de l'ouvrage, le mettra à jour, en donnant tous les articles publiés depuis 1889 jusqu'à la date de l'apparition du dernier fascicule de la *Bibliographie*.

Inutile de dire que les travaux se rapportant à l'Anthropologie et à l'Archéologie préhistorique sont mentionnés dans mon répertoire, à moins qu'ils ne l'aient déjà été dans l'ouvrage de M. de Lasteyrie. Dans les cas douteux, j'ai préféré faire plutôt double emploi avec cet ouvrage qu'omettre une note ou un article aussi

courts qu'ils soient. Le dépouillement des publications de la société d'Anthropologie va être fait également. De cette façon notre Société aura donc bientôt sans bourse délier, un index de ses publications qui sera à la hauteur des tables analogues publiés récemment par les Sociétés anthropologiques de Londres, de Berlin et de Florence.

PÉRIODIQUES (*articles à signaler*).

Revue scientifique. (4 janvier 1896). — V. Turquan : Durée de la génération humaine.

The American Antiquarian (novembre 1895). — A. Dowing : The Cherokees and their Neighbors; — T.-H. Lewis : Ancient mounds in Northern Minnesota; — W.-M. Beauchamp : Indian nations of the Great Lakes; — Ph.-J. Valentini : The frescoes of Mitla; — Flint implements or Thunder stanes; — J. Wickersham : The Indians as a Citizen.

Zeitschrift für ethnologie (1895, heft. V). — F. Boas : Zur Anthropologie der Nordamerikanischen Indianer; — R. Virchow : Pithecanthropus erectus Dubois.

Sur les plis cérébraux d'un Aye-Aye (*Cheiromys*, *Mysipithecus* ou *singe rat*).

PAR THÉOPHILE CHUDZINSKI.

J'ai l'honneur de présenter à la Société d'Anthropologie ce moulage de l'encéphale d'un Aye-Aye.

A cette occasion, je sollicite la permission d'entrer dans quelques détails dans l'étude du plissement de l'écorce cérébrale de ce mammifère. En effet, les plis cérébraux de l'Aye-Aye ont plusieurs traits communs qui le rattachent aux trois différents groupes de mammifères, comme nous le verrons un peu plus bas.

L'aye-aye est un petit mammifère qui habite exclusivement Madagascar; seulement, sa place parmi les mammifères n'est pas établie bien nettement, et cela à cause de caractères morphologiques contradictoires, comme nous allons le voir.

D'abord l'aye-aye possède de très fortes incisives, comme les rongeurs; mais ses mamelles sont pectorales, comme chez les cheiroptères et les primates.

Ensuite, le gros orteil de l'aye-aye est opposable, comme celui des singes; et avec cela son membre antérieur se termine par des doigts très grêles, armés de griffes en forme de crochets, ce qui indique qu'il se nourrit volontiers des insectes.

C'est à cause de cette conformation bizarre que les zoologistes regardent l'aye-aye tantôt comme une espèce de passage entre les rongeurs et les singes, ou bien comme une espèce intermédiaire entre les mêmes rongeurs et les cheiroptères, et c'est pourquoi on l'a rangé, quelquefois, dans la famille des *Cheiromiens*.

La véritable place que devrait occuper l'aye-aye serait plus facile à déterminer, si on pouvait se baser sur la conformation de son placenta, et surtout sur les diverses phases de son développement embryonnaire. Malheureusement, ces documents importants font encore défaut, au moins à notre connaissance personnelle.

Comme son corps entier, l'encéphale de l'aye-aye a des caractères contradictoires.

Ainsi, quoique la taille de l'aye-aye n'excède pas celle d'un tout petit lapin, et encore il est beaucoup plus mince, son encéphale est très volumineux et en même temps très riche en plis cérébraux.

La forme de l'encéphale est ovoïde, quoique son extrémité antérieure est très arrondie. Ce dernier détail rapproche le cerveau de l'aye-aye des cerveaux de certains rongeurs monodelphes (castor, porc-épic) ou bien de certains rongeurs didelphes, comme par exemple, le phascolome.

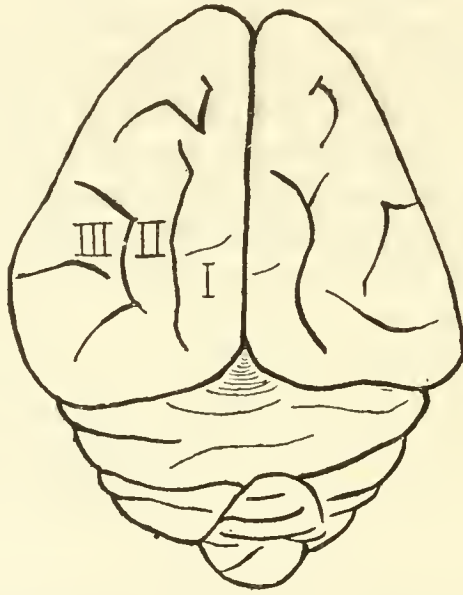
Cependant, malgré le développement considérable des hémisphères cérébraux, le cervelet reste aussi très volumineux, de sorte que ses trois quarts postérieurs sont découverts et n'ont plus de connexion avec le cerveau.

Les lobes olfactifs sont aussi très larges. En effet, leur base mesure 17 millimètres et probablement 20 à l'état frais. Au niveau du bulbe olfactif, les mêmes lobes n'ont que 9 millimètres de largeur. Pourtant, le bulbe des lobes olfactifs ne dépasse pas l'extrémité antérieure du cerveau, au moins sur les cerveaux qui viennent d'être extraits de leur boîte crânienne.

Les lobes des hippocampes ont le volume médiocre, et avec cela ils sont mal limités, car souvent ils se confondent avec les lobes temporaux sans aucune ligne de démarcation. En revanche, le bulbe rachidien est énorme.

Ceci dit, abordons maintenant l'étude des plis cérébraux de l'aye-aye. En premier lieu, la scissure de Sylvius droite se conti-

nue avec la scissure des lobes olfactifs, comme d'ailleurs cela est presque la règle chez tous les quadrupèdes. Ces deux scissures réunies forment un arc très étendu, et dont la concavité est tournée en haut et un peu en avant. Sur le même hémisphère droit, le lobe de l'hippocampe se continue directement avec le lobe temporal, car la scissure de l'hippocampe externe fait complètement défaut.



D'une manière générale, la scissure de Sylvius est très recourbée en arrière; elle occupe le tiers postérieur de l'hémisphère; son trajet est un peu oblique dans sa partie inférieure et elle est presque verticale dans sa partie supérieure.

La longueur du parcours de la scissure de Sylvius est de 16 millimètres.

La conformation de la scissure de Sylvius gauche diffère notamment. En effet, la scissure de Sylvius gauche est indépendante de la scissure-hippocampo-olfactive. Cette indépendance est effectuée par l'apparition d'un pli de passage large à peu près de 3 millimètres.

Ainsi rendue indépendante, la scissure de Sylvius gauche se présente sous la forme d'un sillon vertical, très profond, dont la longueur ne dépasse pas 11 millimètres.

La scissure olfactive gauche est légèrement onduleuse; son extrémité postérieure se relève verticalement en haut, comme pour rejoindre l'extrémité inférieure de la scissure de Sylvius. Ce

trajet vertical de la scissure olfactive n'a que 4 millimètres de parcours.

Au-dessous de la scissure de Sylvius et un peu en arrière on voit un sillon transversal, légèrement onduleux; c'est le sillon de séparation entre le lobe temporal et le lobe de l'hippocampe.

La partie de l'hémisphère cérébral qui est située au-devant de la scissure de Sylvius présente une large surface, laquelle est coupée par deux longs sillons obliquement ascendants et dont la forme rappelle celle d'un Y. Sur l'hémisphère gauche, ces deux sillons sont plus profonds. Le sillon antérieur commence par une incisure verticale, laquelle, après 4 millimètres de trajet, devient presque horizontale et se prolonge en arrière dans l'étendue de 10 millimètres. En arrière de ce sillon on en aperçoit un autre, lequel, dans sa portion supérieure, commence par deux simples incisures obliques qui tombent sur un sillon vertical, c'est-à-dire que chaque extrémité de ce sillon forme un angle ouvert en avant.

Au-dessous de ce sillon, on voit une petite incisure qui se dirige vers la scissure olfactive dans laquelle elle se termine. Ces deux portions du sillon frontal postérieur sont séparées l'une de l'autre par un pont de la substance cérébrale de deux millimètres de largeur.

Donc, dans le tiers antérieur du cerveau, on voit deux sillons obliquement ascendants et séparés l'un de l'autre par un intervalle de 12 millimètres. D'après notre réflexion, les deux sillons de la région frontale ont la signification suivante.

Le sillon frontal antérieur représente le vrai sillon frontal, et le postérieur, plus profond et moins oblique, rappelle, quoique très vaguement, le sillon ou plutôt la scissure rolandique des primates.

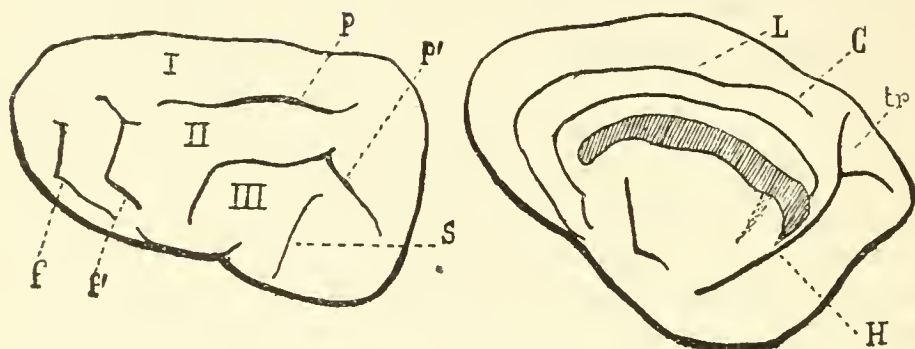
Au-dessus et en arrière de ces deux sillons, on en observe deux autres très profonds et peu flexueux. La direction de ces nouveaux sillons antéro-postérieurs et leur trajet est presque parallèle au bord supérieur des hémisphères. La longueur d'un de ces sillons sur l'hémisphère droit est de 14 millimètres et de 22 sur l'hémisphère gauche. Ces sillons sont situés à 10 millimètres au-dessous du bord supérieur de l'hémisphère.

Les sillons antéro-postérieurs P se prolongent en avant jusqu'à la rencontre d'une incisure ramifiée. Ce premier sillon est le premier sillon pariétal.

A huit millimètres plus bas, on voit un autre sillon dont la

forme est irrégulière. Ce sillon présente deux brisures ou plutôt trois portions.

De ces trois portions, la supérieure a un trajet horizontal; elle



est légèrement concave et cette concavité regarde le bord supérieur de l'hémisphère : sa longueur est de 11 millimètres. La partie antérieure de cette portion horizontale se porte brusquement en bas en décrivant une courbe à concavité postérieure.

Cette partie du second sillon pariétal a 6 millimètres de trajet. Enfin, cette même portion horizontale, par sa partie postérieure, se recourbe à son tour en bas et en arrière et cesse après 9 millimètres de trajet. La distance de ces deux réflexions de la portion principale du second sillon pariétal est de 14 millimètres. Ce sillon pariétal est plus long sur l'hémisphère droit; il est aussi un peu modifié dans sa forme. Quoiqu'il se compose aussi de trois portions, comme celui de l'hémisphère gauche, il en diffère par quelques détails. Sa partie horizontale est plus longue (12 millimètres) et sa partie postérieure descendante est indépendante de la portion longitudinale du sillon. En effet, la portion postérieure du second sillon pariétal est séparée des deux autres portions par un pli de la substance cérébrale de 2 millimètres de largeur. Son trajet est presque vertical, sa longueur est de 12 millimètres. Le sillon compliqué que nous venons de décrire se développe au-dessus de la scissure de Sylvius et rappelle fortement le deuxième sillon pariétal propre aux carnassiers et notamment aux mustélidés et vivéridés. La branche postérieure du second sillon pariétal, en s'isolant, peut être comparée aux sillons parallèles des primates.

La face interne de l'hémisphère cérébral de l'Aye-Aye est très importante à connaître.

Les trois quarts de la face interne de l'hémisphère de Aye sont parcourus par un très long sillon qui est la scissure sous-pariétale ou arc supérieur de la scissure limbique de Broca. Cette scissure est ondulée; son extrémité postérieure cesse non loin d'une autre scissure dont nous parlerons tout à l'heure.

La scissure sous-pariétale est concentrique au bord supérieur de l'hémisphère.

Son trajet et sa conformation se voient très fréquemment chez les quadrupèdes et notamment chez certains ruminants, comme le bœuf, par exemple, et chez les pachydermes surtout.

Un peu plus en arrière de la scissure sous-pariétale, il existe une fente très profonde et dont la direction est à peu près verticale, et par conséquent parallèle au bord postérieur de l'hémisphère.

Cette fente profonde, c'est l'arc inférieur de la scissure limbique de Broca ou la scissure des hippocampes ou bien encore la grande fente de Bichat, des traités de l'anthropotomie. Cette fente commence en haut par une extrémité bifurquée et dessine une sorte de fourche. Les branches de cette bifurcation sont relativement courtes (5 millimètres à peine). La branche antérieure représente indubitablement la portion interne de la scissure occipitale et la branche postérieure, la scissure calcarine. Il est vrai que l'une et l'autre de ces deux scissures sont très rudimentaires; toutes les deux se rendent à la scissure des hippocampes, où elles se réunissent et s'y terminent.

Une pareille conformation est propre aux lémuriens et à l'espèce humaine.

La scissure des hippocampes a un trajet presque rectiligne; elle est très profonde.

Là scissure des hippocampes s'arrête près de l'extrémité du lobe d'hippocampe.

Les scissures et les sillons décrits plus haut, limitent les lobes cérébraux, mais très imparfaitement. Ainsi, les limites du lobe occipital et du lobe temporal sont tout à fait incertaines. Les limites du lobe frontal sont assez vaguement indiquées par le sillon frontal postérieur, sillon que nous regardons comme analogue à la scissure de Rolando des primates. Il n'y a que le lobe pariétal qui soit à peu près délimité.

Quoi qu'il en soit, le lobe frontal possède deux plis cérébraux : l'antérieur est court et peu large; ce pli entre dans la formation

de l'extrémité antérieure de l'hémisphère. Le pli frontal postérieur, au contraire, est très large, presque vertical, et séparé du lobe pariétal par une incisure en forme d'*U*.

Le lobe pariétal, dans ce cas, serait limité, en avant, par le deuxième sillon pariétal, et, en arrière, par la branche postérieure du second sillon pariétal.

Les deux sillons pariétaux déterminent trois plis très nettement séparés les uns des autres. Le pli pariétal supérieur à la forme d'un ruban lisse, à peine parcouru par deux sillons vasculaires très superficiels. Ce pli se confond avec le pli frontal postérieur, dont il est séparé par une incisure en forme d'un *U*.

Le second pli pariétal est également lisse, mais il est fortement bombé, de sorte qu'il se présente sous la forme d'un demi-cylindre. Ce pli est séparé de l'aire frontale du cerveau par le second sillon frontal, et il se confond avec le troisième pli pariétal en avant et en arrière.

Le troisième pli pariétal décrit une sorte d'anse au-dessus de la scissure de Sylvius. Par sa forme et sa situation, il rappelle, mais vaguement, le pli courbe des primates.

Ce troisième pli pariétal se compose de deux branches : la branche antérieure est très longue et se creuse une fossette profonde. La branche postérieure est tout à fait lisse.

Les trois plis pariétaux de l'aye-aye reproduisent exactement la conformation du même pli chez les carnassiers appartenant aux groupes des mustélidés et des vivéridés et même celui d'un édenté comme, par exemple, *bradypus tridactylus*.

La surface externe du lobe temporal de l'aye-aye est absolument lisse; on n'y voit aucune trace de la moindre incisure. Toutefois, la surface cérébelleuse du lobe temporal possède deux incisures très courtes.

Le lobe temporal se confond intimement avec le troisième pli pariétal et avec la partie occipitale du cerveau. Il y a des cas où les lobes d'hippocampe se continuent sans aucune ligne de démarcation avec les lobes temporaux.

Le lobe occipital est réduit simplement en une bande de la substance cérébrale qui entre dans la formation du bord postérieur de l'hémisphère. Sur la face interne de l'hémisphère, on remarque, en haut et en avant, une bande de la substance cérébrale parfaitement lisse, c'est la portion repliée des plis de la surface extérieure du lobe frontal et du lobe pariétal. Cette bande est séparée

par la scissure sous-pariétale, d'une autre bande concentrique au corps calleux; cette dernière représente le pli du corps calleux. Le pli du corps calleux est plus étroit que la bande de substance grise qui la surmonte. Le bord supérieur de ce pli est légèrement dentelé. L'un et l'autre plis ont la surface parfaitement lisse. Les deux plis, en se réunissant à la partie postérieure de l'hémisphère, forment une petite surface que l'on peut comparer au lobule quadrilatère des primates. La partie postérieure du pli du corps calleux dégénère en un pli de passage, étroit et aplati, qui plonge dans la profondeur de la scissure des hippocampes en se fusionnant avec la partie interne du lobe temporal, absolument comme cela a lieu chez les lémuriens et dans l'espèce humaine.

Les deux ramifications de la scissure des hippocampes, que nous avons notées plus haut comme représentant le vestige des scissures occipitale et calcarine, circonscrivent un tout petit lobule en forme de mamelon, et dont la base n'a que cinq millimètres d'étendue. Ce petit lobule est incontestablement le lobule cunéiforme (*cuneus*) des lémuriens et de l'espèce humaine.

Ce court exposé de la conformation des plis cérébraux de l'aye-aye nous conduit aux conclusions suivantes :

1° Le plissement de l'écorce cérébrale présente des caractères aussi incertains que la conformation totale de son corps tout entier.

2° Par la forme générale de son encéphale et par le développement de son cervelet, l'aye-aye se place parmi les rongeurs.

3° Par ses pédoneules cérébraux il descend au plus bas de l'échelle des mammifères, ainsi que par le développement énorme de son bulbe rachichien et par l'élargissement de ses lobes olfactifs.

4° Les plis frontaux ont quelque analogie avec les pachydermes et certains ruminants, comme le bœuf, par exemple.

5° Par ses plis pariétaux, l'aye-aye entre pleinement dans le groupe des carnassiers ayant trois de ces plis, exemple, mustélidés, vivéridés et même les édentés (*Aï bradypus tridactylus*).

6° Il se place aussi dans le même groupe, par la conformation de sa scissure olfactive, seulement cette dernière étant quelquefois tout à fait indépendante, range l'aye-aye de nouveau parmi certains rongeurs, ruminants et pachydermes.

7° Il se place aussi dans le groupe des rongeurs par ses lobes temporaux, qui sont absolument lisses¹.

¹ Les cerveaux même tout à fait lisses des primates sont l'exception dans cet ordre. Mais le sillon temporal apparaît de bonne heure.

8° La face interne de l'hémisphère de l'aye-aye dans sa partie antérieure a un développement des animaux supérieurs, comme le sont les pachydermes.

9° Mais le rudiment de la scissure occipitale interne et de la calcarine, d'où résulte la formation des lobules, carrés et cuneus, range l'aye-aye non seulement à côté des lémuriens, mais près de l'homme lui-même.

En résumé, par la forme de son cerveau, l'aye-aye devrait être peu plissé, même en considérant sa taille exiguë, comme cela arrive aux rongeurs beaucoup plus grands que lui. Mais justement à cause même du volume trop disproportionnel avec sa taille, l'écorce cérébrale de l'aye-aye s'est plissée considérablement.

De nos conclusions, il résulte que l'aye-aye, par beaucoup de caractères de son cerveau, se rapproche des rongeurs ; par ses plis pariétaux des carnassiers, et par les détails de la face interne de son hémisphère il a beaucoup d'analogie avec les lémuriens, dont il doit être considéré comme le précurseur.

Sur l'origine ethnique des habitants de Paris.

PAR M. JACQUES BERTILLOX.

Un très grand nombre de recherches anthropologiques et notamment plusieurs des travaux de notre maître Broca ont pour base l'étude des « Parisiens ». Il importe donc de définir exactement quelles sont les origines ethniques de cette population hybride par excellence.

Paris est une ville d'immigration.

Les naissances y sont rares, plus rares même que dans le reste de la France. Les adultes fournis par la population parisienne elle-même ne sont donc pas assez nombreux pour répondre à l'appel sans cesse plus impérieux du travail. Ils sont suppléés par de jeunes hommes venus de toutes les parties de la France, et — fait plus remarquable — de toutes les parties du monde.

La proportion des provinciaux établis dans la grande ville ne dépasse pas sensiblement celle que l'on observe dans les autres grandes capitales de l'Europe. Mais la proportion des étrangers fixés à Paris est, au contraire, tout à fait anormale, et on ne trouve pas de chiffres approchants dans les autres grandes cités. La

plupart de ces étrangers, dont le nombre augmente sans interruption, ne viennent pas, comme on le dit souvent, pour y dépenser de l'argent, mais au contraire, pour en gagner, et ils font aux nationaux une concurrence très active dans presque toutes les professions. Ils forment à Paris de véritables colonies, et un quart d'entre eux y sont nés.

La présente étude ¹ a notamment pour but :

1^o De rechercher de quelles parties de la France viennent, dans le passé (1833) et dans le présent, les immigrés français de Paris ;

2^o De rechercher quelle est, depuis 1833, le nombre et l'origine des étrangers fixés à Paris.

I. — POPULATION DE PARIS SELON LE LIEU DE NAISSANCE.

Fréquence et répartition par quartiers des habitants de Paris nés hors Paris. — Il y a, à Paris, 2,243,743 Français et 180,962 étrangers.

Voici le lieu de naissance des uns et des autres : (*voir tableau page suivante*).

On voit que, à Paris, la plus faible partie des habitants seulement (36 p. 100) sont nés dans la ville. Cette proportion est à peu près la même dans toutes les grandes capitales de l'Europe : elle est de 32 à Pétersbourg ; 41 à Berlin ; 45 à Vienne. Elle s'élève à 65 à Londres.

La proportion des Parisiens nés à Paris varie d'ailleurs beaucoup selon les quartiers de Paris. A Ménilmontant et quartiers voisins, ils constituent un peu plus de la moitié de la population. Il en est de même dans quelques autres quartiers excentriques (La Maison-Blanche, Saint-Lambert, Javel, etc.). Au contraire, dans les quartiers élégants, les Parisiens nés à Paris ne constituent guère que le cinquième de la population.

La proportion des habitants de Paris, nés hors du département de la Seine, ne paraît d'ailleurs pas augmenter depuis 1861.

D'après un calcul dont nous indiquons plus loin les bases, la proportion des individus nés hors du département de la Seine, en 1833, aurait été de 587 sur 1,000, ce qui s'éloigne peu des chiffres observés aujourd'hui.

¹ On trouvera, sur ce sujet, des renseignements plus complets dans le volume intitulé : *Résultats statistiques du dénombrement de la ville de Paris, 1891*.

Lieu de naissance des habitants de Paris.

LIEU DE NAISSANCE	FRANÇAIS	ÉTRANGERS	TOTAL	COMBIEN DE CHAQUE PROVENANCE		
				sur 100 Français	sur 100 étrangers	sur 100 habitants en général
Nés à Paris...	852.796	30.261	883.060	38,1	16,7	36,4
Nés dans une autre commune du département 1.....	59.931	3 073	63.007	2,7	1,7	2,6
Nés dans un autre département.	1 209 833	9.631	1.219.467	53,8	5,3	50,3
Nés en Algérie ou une autre colo- nie.....	5 286	189	5.475	0,2	0,1	0,2
Nés en Alsace-Lorraine.....	91.104	11 298	102.402	4,1	6,2	4,2
Nés à l'étranger.....	24 790	126.501	151.291	1,1	70,0	6,3
TOTAL.....	2.243.743	180.962	2.424.705	100,0	100,0	100,0

1 Conformément aux instructions, les individus nés dans les communes annexées à Paris en 1860 sont considérés comme nés à Paris, même s'ils sont nés avant 1860.

Ce qui est peut-être plus digne de remarque, c'est que un quart des étrangers fixés à Paris (exactement 24 0/0) sont nés en France, à Paris pour la plupart. Il est donc exact de dire que les étrangers forment à Paris des colonies. C'est surtout dans les IX^e, X^e et XI^e arrondissements et dans quelques quartiers voisins que l'on trouve ces familles d'étrangers nés en France, et définitivement fixées sur notre sol, quoique conservant leur nationalité d'origine.

Département de naissance des Français nés en France. — Le recensement de 1891 distingue pour la première fois le département lieu de naissance des Français nés en France. Quoique cette recherche soit faite pour la première fois directement, cependant un document de 1833, que nous interprétons plus loin, nous permet d'avoir quelques notions sur la provenance des Parisiens de cette époque déjà éloignée et si différente de la nôtre.

Les chiffres que nous publions (p. 28 et 29, col. b) peuvent être étudiés à deux points de vue très différents. On peut, à leur aide, calculer le rapport suivant : « *Pour 1,000 habitants de chaque département, combien y a-t-il à Paris, en 1891, d'individus nés dans ce département ?* » Ce rapport montre, en quelque sorte, le degré d'attraction que Paris exerce sur chaque département. Mais ce rapport ne nous apprend guère de quels éléments ethnologiques est constituée cette race spéciale de Paris qui n'est pas un produit autochtone, mais qui résulte du croisement de toutes les races qui existent en France ou plus exactement en Europe.

Si l'on veut savoir dans quelle proportion chaque partie de la France contribue à ce mélange, on calculera le rapport suivant : « *Sur 1,000 habitants de la Seine nés hors de la Seine, combien sont nés dans chaque département ?* » (p. 28 et 29, col. b).

Nos tableaux présentent ces deux calculs. Ils sont représentés graphiquement par deux cartogrammes dans le volume cité plus haut.

Attachons d'abord nos regards à la hauteur de chaque rectangle, afin de comparer les coefficients d'attraction propre à chaque département. Nous appelons ainsi le rapport répondant à la question suivante : « *Pour 1,000 habitants d'un département, combien y a-t-il, dans le département de la Seine, d'individus nés dans ce département ?* » Ainsi P représente la population d'un département; si I représente le nombre de personnes nées dans ce département qui se trouvent à Paris et dans la banlieue, le rapport $\frac{I}{P} \times 1,000$ est le coefficient d'attraction que Paris exerce sur ce département.

En effet, sur la surface du rectangle est le produit de la base (proportionnelle à P) par sa hauteur (proportionnelle à $\frac{1}{P}$). Cette surface est donc proportionnelle à $P \times \frac{1}{P}$, c'est-à-dire à 1.

Nous voyons qu'en thèse générale ce coefficient diminue avec la distance. Que l'on trace autour de Paris un cercle de 250 kilomètres de rayon, et l'on embrassera la région d'où lui viennent la grande majorité de ses provinciaux. De cette zone, la région qui contribue le plus à peupler Paris est celle qui le touche de plus près ; c'est Seine-et-Oise et Seine-et-Marne ; à mesure que nous nous éloignons de Paris, le coefficient d'attraction s'affaiblit presque régulièrement, en raison de la distance.

Cette décroissance pourtant n'est pas régulière. Ainsi le département de la Seine-Inférieure, quoique très voisin de Paris, n'a qu'un faible coefficient d'attraction ¹. C'est que les grandes villes de Rouen et du Havre exercent une attraction qui contre-balance en partie celle de Paris. Ceux des habitants de la Seine-Inférieure qu'attirent les grandes villes ont tendance à se rendre dans les deux cités si industrieuses et si riches, où ils sont moins éloignés de leurs familles, et où ils ont souvent des relations. Cette attraction locale de Rouen et du Havre s'exerce aussi sur l'Eure et sur le Calvados.

De même, dans le Nord et le Pas-de-Calais, l'attraction que Paris devait exercer en raison de son voisinage, est contre-balancée par l'attraction qu'exerce Lille et ses immenses faubourgs, au moins aussi grands que Lille elle-même.

De même encore, dans la Marne, la laborieuse ville de Reims contre-balance jusqu'à un certain point l'influence de Paris.

Ainsi, nous devons dire que Paris exerce sur les provinciaux une attraction en raison inverse de la distance ; mais que cette attraction peut être contre-balancée dans une certaine mesure par l'attraction locale qu'exercent quelques grandes villes, telles que Rouen et le Havre, Reims, Lille et sa banlieue.

Mais le voisinage de Paris n'est pas le seul facteur qui contribue à élever le coefficient d'attraction. Quelques départements, quoique très éloignés de Paris, lui envoient beaucoup d'habitants. Ils ne sont d'ailleurs pas nombreux : Ce sont la Nièvre, la Creuse, le

¹ Néanmoins, le département étant très peuplé, ce coefficient s'exerce sur une population considérable, et le nombre absolu des habitants de Paris, nés dans la Seine-Inférieure, est très élevé.

Cantal et l'Aveyron, et les deux Savoies. Ce sont les immigrations professionnelles qui expliquent cette particularité. Derrière le nom de chacun de ces départements, tous les Parisiens qui nous lirons devineront le nom d'une profession ; chacun sait que les Creusois de Paris sont des maçons extrêmement laborieux et économes, qui ne viennent qu'en certains mois de l'année et s'en retournent ensuite dans leurs pays où leur unique ambition est de devenir propriétaires. Les Auvergnats sont presque tous portefaix ; quand ils le peuvent, marchands de bois et charbons, et souvent marchands de vins. Les Savoyards sont ramoneurs, fumistes, etc.

Il est de notoriété publique que ces immigrations professionnelles sont de très ancienne date et qu'elles sont en quelque sorte traditionnelles.

Le Midi de la France (en dehors du Cantal et de l'Aveyron) envoie très peu d'habitants à Paris. Ainsi se vérifie cette loi démographique que l'homme se déplace difficilement et d'autant moins volontiers qu'il s'agit d'aller plus loin. Il semble avoir des racines dans le sol où il est né.

Si nous voulons chercher la composition de la race parisienne, nous pouvons attacher nos regards à la surface des rectangles dessinés dans chaque département. Nous pouvons encore consulter le cartogramme suivant, où l'importance des nombres absolus et représentée par des teintes plates. On y voit que Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Aisne, Yonne, Loiret, Eure-et-Loir, en raison de leur proximité de Paris, Seine-Inférieure et le Nord, en raison du grand nombre de leurs habitants, sont les départements qui envoient le plus d'immigrés à Paris. La Belgique en envoie autant que Seine-et-Marne. Le Midi (le Cantal et l'Aveyron mis à part) en envoie peu.

Nous avons le moyen de comparer l'origine actuelle des habitants de Paris avec celle des Parisiens de 1833. D'après les décès survenus pendant cette année à Paris et d'après la mortalité des habitants nés à Paris et de ceux pris hors Paris.

Il est facile de calculer ce que le nombre des décès de chaque catégorie, observés en 1833, suppose de vivants. En effet :

1° Nés à l'étranger.....	$\frac{991 \text{ (décès)}}{0.021 \text{ (mortalité)}} =$	47.190
2° Nés en France hors la Seine, ou dans les colonies.....	$\frac{10.263 \text{ (décès)}}{0.021 \text{ (mortalité)}} =$	488.714
3° Nés à Paris et dans la banlieue.....	$\frac{12.960 \text{ (décès)}}{0.036 \text{ (mortalité)}} =$	359.166
		899.070

Le recensement de 1836 a trouvé à Paris 899,313 habitants, chiffre voisin de 895,000, ce qui confirme le calcul qui précède¹.

La même méthode nous conduit à attribuer à chaque département les chiffres de la page 41 que nous ne donnons, bien entendu, que comme des évaluations :

Ce sont les résultats (que nous ne donnons d'ailleurs que comme assez grossièrement approximatifs), que nous avons traduits par le cartogramme ci-joint (page 42) dans lequel l'échelle des teintes est la même que dans le précédent.

Il suffit d'un regard pour voir qu'à cette époque où les moyens de transport étaient très défectueux, le coefficient d'attraction de Paris était régi par la distance beaucoup plus encore qu'il ne l'est actuellement. L'immigration à Paris était bien moindre assurément ; en outre, peu de départements y prenaient part, et ces départements étaient presque exclusivement les plus voisins de Paris. Déjà l'Yonne et la Nièvre, la Creuse, l'Auvergne et la Savoie envoyaient à Paris un nombre relativement élevé d'immigrés. En résumé, il n'était pas exact, surtout en 1833, de dire que « Paris est le résumé de la France », car une grande partie de la France et notamment le Midi et la Bretagne n'y prenaient presque pas part.

II. — POPULATION DE PARIS SELON LA NATIONALITÉ.

Le nombre des habitants d'*origine* étrangère continue à augmen-

¹ Pour simplifier le calcul, nous avons volontairement négligé deux éléments accessoires, qui d'ailleurs se neutralisent suffisamment : nous n'avons pas tenu compte des 658 décès pour lesquels le lieu de naissance n'était pas connu (si nous en avions tenu compte, cela aurait augmenté les chiffres de notre dernière colonne). D'autre part, nous avons appliqué à l'année 1833 les chiffres de mortalité de la période 1880-85 : or, la mortalité a un peu diminué (26,6 décès pour 1,000 habitants en 1833 et 25,4 en 1880-85). Si nous avions tenu compte de cette diminution, cela aurait diminué les chiffres de notre dernière colonne.

ter à Paris, mais le nombre des habitants de nationalité étrangère est resté stationnaire depuis 1886.

En effet, en 1886, il y avait 180,253 étrangers et il y en a 180,962 en 1891 ; les deux chiffres peuvent être considérés comme identiques. Mais voici dans quelle proportion s'est accru le nombre des naturalisés depuis 1872¹.

Nombre des habitants de Paris naturalisés Français

1872.....	4.032
1876	11.701
1881.....	17.961
1886.....	22.793
1891.....	47.116

On voit que, depuis 1886, le nombre des habitants naturalisés a plus que doublé.

C'est seulement à cause de ces naturalisations nombreuses que le nombre des étrangers paraît ne pas s'être accru sensiblement. En réalité, il a augmenté d'un nombre à peu près égal au nombre de ceux qui ont pris la nationalité française.

Le recensement français relève la nationalité des habitants depuis 1851. Mais le document de 1833 qui donne le « lieu d'origine » des décédés à Paris nous permet d'évaluer leur nombre à cette date éloignée.

En usant du procédé déjà indiqué plus haut pour rechercher le lieu de naissance des habitants de Paris à cette époque, on obtient les chiffres suivants. (Pour le détail des chiffres, voir l'ouvrage cité).

En 1866, la femme mariée était recensée d'après sa nationalité d'origine. Une Française mariée à un étranger était comptée comme Française, et une étrangère mariée à un Français était acceptée comme étrangère.

¹ En 1851, le recensement avait trouvé 1.181 naturalisés, 2.512 en 1866 (dont 1.533 hommes et 979 femmes). En cette dernière date, il était spécifié qu'une étrangère mariée à un Français devait être comptée non pas comme naturalisée française, mais selon sa nationalité d'origine. Depuis cette époque, c'est le contraire qui a été prescrit. Toutefois, un grand nombre d'étrangères mariées à des Français ont l'habitude de déclarer leur nationalité d'origine. Les recenseurs s'efforcent de corriger ces déclarations défectueuses, mais souvent ils ne sont pas à même de le faire.

Origine des Habitants du département de la Seine

LIEU DE NAISSANCE	NOMBRES absolus	Pour 1,000 habitants non originaires de la Seine, combien de cha- que origine ?	Pour 1,000 habitants vivant dans chacun des départe- ments, combien d'individus nés dans ces départements ont été recensés à Paris ?	Pour 1,000 habitants reconnus dans chaque dé- partement, combien vivaient à Paris	Sur 1,000 habitants de Paris nés hors de la Seine, combien étaient originaires de chaque département
A	B	C	D	E	F
	1891	1891	1891	1833	1833
I. — Français et Naturalisés français nés hors de la Seine.					
Ain.....	7.729	4,0	18	5	3
Aisne.....	38.393	20,0	53	28	27
Allier.....	14.483	7,6	28	14	8
Alpes (Basses-).....	4.667	0,9	41	5	2
Alpes (Hautes-).....	2.046	4,0	15	3	4
Alpes-Maritimes.....	2.044	4,0	6	—	—
Ardèche.....	8.245	4,0	19	3	2
Ardenne.....	17.898	9,4	44	21	41
Ariège.....	3.483	4,8	13	2	1
Aube.....	14.189	7,4	43	35	16
Aude.....	3.083	4,6	8	3	2
Aveyron.....	26.736	14,0	55	6	4
Bouches-du-Rhône.....	7.347	3,8	40	5	3
Calvados.....	20.185	10,6	38	22	21
Cantal.....	27.934	14,6	96	34	17
Charente.....	8.749	4,6	20	5	3
Charente-Inférieure.....	8.590	4,5	45	7	6
Cher.....	22.877	12,0	50	8	4
Corrèze.....	16.448	8,6	39	3	2
Corse.....	4.585	2,4	14	2	4
Côte-d'Or.....	28.450	14,8	61	39	27
Côtes-du-Nord.....	25.873	13,5	29	2	2
Creuse.....	28.125	14,7	80	23	11
Dordogne.....	9.555	5,0	47	3	3
Doubs.....	49.350	10,0	52	24	10
Drôme.....	7.052	3,7	49	3	2
Eure.....	18.614	9,7	41	24	19
Eure-et-Loire.....	25.680	13,4	69	31	16
Finistère.....	13.451	7,0	45	3	3
Gard.....	7.360	3,8	43	5	3
Garonne (Haute-).....	8.822	4,6	46	4	3
Gers.....	3.723	1,9	42	3	2
Gironde.....	12.955	6,7	44	7	7
Hérault.....	6.288	3,3	42	4	3
Ile-et-Vilaine.....	18.866	9,9	25	8	9
Indre.....	49.862	10,4	54	9	4
Indre-et-Loire.....	45.012	7,8	37	13	7
Isère.....	10.243	5,4	45	8	8
Jura.....	16.991	8,9	51	12	7
Landes.....	4.093	2,1	42	1	4
Loir-et-Cher.....	18.567	9,7	54	12	5
Loire.....	10.280	5,4	44	5	4
Loire (Haute-).....	7.236	3,8	49	6	3
Loire-Inférieure.....	16.282	8,5	21	6	5
Loiret.....	35.624	18,6	73	28	16
Lot.....	8.713	4,6	28	4	2
Lot-et-Garonne.....	3.923	2,0	41	4	2
Lozère.....	5.929	3,1	37	5	4
Maine-et-Loire.....	13.464	7,0	21	8	7
Manche.....	25.289	13,2	40	20	22
Marne.....	25.419	13,3	46	29	18
A reporter.....	727.829				

non originaires de ce département (1891).

LIEU DE NAISSANCE	NOMBRE absolus	Pour 4,000 habitants non originaires de la Seine, combien de cha- que origine ?	Pour 4,000 habitants vivant dans chacun des départe- ments, combien d'individus nés dans ces départements ont été recensés à Paris ?	Pour 4,000 habitants recensés dans chaque dé- partement, combien vivaient à Paris.	Sur 1,000 habitants de Paris nés hors de la Seine, combien étaient originaires de chaque département ?
A	B	C	D	E	F
Marne (Haute-).....	18.232	9,5	59	36	17
Mayenne.....	49.186	10,0	44	10	6
Mourthe-et-Moselle.....	38.881	20,4	67	22 (1)	17 (2)
Meuse.....	25.126	13,1	63	32	18
Morbihan.....	13.628	7,1	20	3	2
Nièvre.....	39.263	20,5	86	43	7
Nord.....	47.427	21,6	21	16	27
Oise.....	35.469	18,5	65	50	37
Orne.....	26.679	14,0	60	26	22
Pas-de-Calais.....	30.399	15,9	26	14	17
Puy-de-Dôme.....	23.600	12,3	35	14	12
Pyrénées (Basses-).....	8.500	4,4	17	3	2
Pyrénées (Hautes-).....	5.143	2,7	20	2	1
Pyrénées-Orientales.....	2.367	1,2	9	3 (3)	1 (4)
Rhin (Haut-) Belfort.....	4.304	2,2	31	7	5
Rhône.....	22.314	11,7	23	16	13
Saône (Haute-).....	29.344	15,3	83	25	16
Saône-et-Loire.....	28.123	14,7	36	8	7
Sarthe.....	28.065	14,7	52	13	11
Savoie.....	19.446	10,1	64	—	—
Savoie (Haute-).....	15.358	8,0	50	—	—
Seine-Inférieure.....	39.696	20,8	37	22	29
Seine-et-Marne.....	55.777	29,1	113	84	51
Seine-et-Oise.....	89.886	47,0	95	121	102
Sèvres (Deux-).....	6.804	3,2	14	2	1
Somme.....	32.139	16,8	46	29	29
Tarn.....	4.561	2,4	11	2	1
Tarn-et-Garonne.....	3.137	1,6	13	6	2
Var.....	3.152	1,6	9	4	2
Vaucluse.....	4.570	2,4	16	3	2
Vendée.....	5.037	2,7	9	3	2
Vienne.....	10.344	5,4	24	5	3
Vienne (Haute-).....	15.454	8,1	34	9	5
Vosges.....	20.292	10,6	36	11	8
Yonne.....	45.811	24,0	99	51	33
Alsace-Lorraine.....	114.767	60,0	57	—	—
Algérie et Colonies.....	6.218	3,3	—	—	2
Etrangers.....	30.351	15,9	—	—	88
TOTAL DES FRANÇAIS NÉS HORS DE LA SEINE.....	1.695.959	885, 6	35 Alsac.-Lorr. non compris	16	1.000

II. — Etrangers classés selon leur nationalité

(quel que soit leur lieu de naissance)

Anglais.....	44.970	7,8
Allomands.....	32.278	16,9
Belges.....	58.453	30,5
Luxembourgeois.....	16.334	8,5
Italiens.....	26.821	14,0
Suisses.....	28.849	15,1
Autres étrangers.....	41.298	21,6

TOTAL DES ÉTRANGERS...	219.003	114, 4
Français nés dans la Seine	1.198.712	—
POPULATION DE LA SEINE	3.113.674	—

- (1) Mourthe seulement ; en Mo-
selle 33.
(2) Mourthe seulement ; en Mo-
selle 26.
(3) Bas-Rhin 8.
(4) Bas-Rhin 8.

Population étrangère à Paris depuis 1851

	Nombres absolus	Pour 1000 habitants
En 1833 (évaluation)	47.000	51
1851	53.016	51
1861	87.266	51
1866 ¹	105.887	59
1872	104.586	56
1876	119.349	60
1881	164.038	73
1886	180.253	80
1891	180.962	75

Il semble résulter de ces chiffres que le nombre des étrangers n'ait pas augmenté bien sensiblement pendant la vingtaine d'années qui sépare 1833 de 1851 ; il a doublé pendant la période de vingt ans qui suit, et doublé encore pendant les vingt dernières années. On suit mieux la progression sur le tableau relatif au département de la Seine, dont la superficie n'a pas changé, tandis que l'annexion des communes suburbaines, en 1860, trouble la comparabilité des chiffres parisiens ; enfin, il faut tenir compte du nombre des naturalisés.)

Les Belges et les Néerlandais (il serait sans doute plus exact de dire les Luxembourgeois, mais les statistiques anciennes ne les distinguaient pas des Néerlandais), les Italiens et les Suisses ont surtout pris part à cette augmentation. Quant aux Allemands, leur nombre à Paris a toujours été considérable ; il n'a guère fait que s'accroître proportionnellement à la population.

Des grandes capitales de l'Europe, Paris est celle qui, de beaucoup, contient le plus d'étrangers, ainsi qu'on le voit par le tableau suivant :

	Population présente	Étrangers	Sur 1.000 habitants combien sont étrangers
Paris.....	2.421.705	189.962 ¹	75
Londres	4.211.743	95.053	22
Berlin.	1.578.794	17.866 ²	11
Vienne	1.364.548	34.954	22
Saint-Petersbourg	954.400	22.780	24

¹ Dont 26.863 allemands.

² Dont 397 français.

Nous avons étudié ailleurs la composition par âge, par état civil, etc. de la population étrangère; nous faisons connaître plus loin quelles sont les professions qu'elle vient exercer à Paris.

Discussion.

M. ARSÈNE DUMONT. — C'est un sujet fort intéressant que celui de l'émigration centripète, et d'une très grande portée; malheureusement, il est extrêmement complexe.

Parmi les émigrants qui quittent leur département pour Paris, les uns le quittent sans esprit de retour, les autres pour quelques mois seulement et d'une manière périodique. D'autre part, il y a des émigrants pauvres expulsés du pays natal par le besoin, par le manque de travail, et des émigrants riches ou aisés, qui sont attirés à Paris par le désir d'une activité cérébrale plus intense, d'une vie politique, intellectuelle, esthétique plus tendue et plus vibrante. Ces deux dernières catégories d'émigrants se lient à des états d'esprit très différents dans la population du pays d'origine. L'émigration des pauvres, comme celle des ouvriers des Côtes-du-Nord, par exemple, s'accorde très bien avec une natalité élevée ou, du moins, suffisante; l'émigration des plus riches, au contraire, s'accorde presque toujours avec une très faible natalité de ceux qui restent.

Il serait désirable que l'on établît la profession des immigrés venus de chaque département à Paris. C'est un travail énorme, sans doute, mais que l'État se décidera certainement à faire faire, quand l'utilité de ces sortes de recherches sera plus universellement reconnue qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Rites funéraires.

PAR M. FÉLIX REGNAULT.

Herbert Spencer, Letourneau et Lefèvre ont écrit de longs chapitres sur ce sujet. L'idée qui domine les rites funéraires est de *satisfaire le mort* en lui procurant toutes choses utiles et agréables dont il a joui pendant la vie. La mort n'est ainsi qu'une vie prolongée. D'où l'usage d'enterrer en des maisons, grottes, barques, etc., lieux d'habitat, du vivant. D'où l'usage de lui laisser ses instruments de chasse, ses armes, ses bijoux, etc., etc. D'où les repas et sacrifices funéraires parfois humains.

Ce chapitre a été bien développé par les auteurs précités.

Mais un point a été laissé dans l'ombre : voir comment ces pratiques peuvent s'accorder avec celles de dépouiller le mort de sa chair pour en tirer les os, de le livrer aux bêtes, de l'embaumer, l'incinérer enfin.

Non que les explications aient manqué sur ce sujet, mais elles varient suivant les auteurs.

L'embaumement chez les Égyptiens serait dû, au désir d'éviter la peste pour les uns, à la croyance à la résurrection du corps pour d'autres, pour imiter l'action conservatrice des sables, ou pour préserver le mort des vers. Vues de l'esprit également soutenables, mais qui ne se déduisent pas forcément de la pratique de l'embaumement.

De même pour l'incinération. Lacassagne croit qu'on a voulu ainsi se débarrasser des morts trop nombreux. D'autres y voient un moyen d'écarter les revenants en supprimant par la flamme le double du mort. Ou encore un hommage au feu, regardé comme divin, ou un instinct hygiéniste.

Pour expliquer ces pratiques, nous voulons procéder autrement. Choisisant parmi les nombreux faits que nous offre l'ethnographie, nous prendrons ceux qui ne sont susceptibles que d'une interprétation, dont l'explication est tellement évidente que la cause n'en est pas niable.

De la sorte, nous pourrons regarder cette cause comme certaine pour les cas que nous aurons cités. Et, raisonnant par analogie, nous la considérons comme possible pour les autres. Elle deviendra même probable si nous trouvons toute une série de faits rattachant ces faits explicites à ceux qui ne le sont pas.

Voyons ces exemples.

Pourquoi livrer le cadavre aux bêtes ? Chez les Caraïbes de l'Orénoque la cause est manifeste.

Ils plongent, en effet, dans le fleuve le cadavre retenu par une corde, les poissons ont vite fait de le décharner en quelques jours ; on recueille soigneusement les os dans un panier qu'on suspend au toit de la maison.

Si donc on a livré le cadavre aux poissons, c'est pour avoir les os nettoyés, ces os qui sont vénérés par les vivants, regardés comme des fétiches portant bonheur.

Le même acte pousse bien des peuples à recueillir les ossements des cadavres enterrés quand la terre en a dévoré les chairs.

Ces os sont gardés dans les maisons, ou dans des sanctuaires ; on leur fait fête, ils partagent les pénates ou la peuplade. Les Brésiliens portent le squelette de leurs chefs dans les combats en guise d'étendard.

Bien plus, certaines tribus, trouvant que la décomposition ne va pas assez vite, dépiaient le mort, grattent les os, les lustrant et les colorent.

Si certains peuples livrent le cadavre aux bêtes, nous pouvons donc admettre que c'est pour un motif analogue. Cette pratique peut devenir religieuse ; elle est inscrite dans la coutume, et on la suit sans savoir pourquoi ; les ancêtres l'ont instituée.

Ainsi les Parsis livrent les cadavres aux oiseaux du ciel dans la tour du silence et recueillent les os.

Ils disent que c'est pour ne pas souiller la terre. Mais cette explication, qui dérive d'une théologie très avancée, est-elle la vraie ? En réalité, la cause de ces actes n'est pas plus connue d'eux que de nous. Leurs réponses ne peuvent servir à nous éclairer, car ils ne font que donner l'explication que leur cerveau pense juste et non la raison qui ont incité leurs ancêtres.

Posséder des os du mort est une relique précieuse. Plus précieux encore le cadavre, si on peut, l'avoir entier ; d'où les momifications, les embaumements. Il ne peut y avoir aucun doute quand on voit les pratiques religieuses des Égyptiens vis-à-vis de leurs momies.

Prenons dans l'énumération des faits typiques. Bien des peuples retirent les os du bûcher et les conservent. Ainsi, en Nouvelle-Guinée, les morts sont brûlés, mais le crâne orné de fleurs est suspendu à un arbre et la mâchoire portée au cou ou mise dans la maison.

La veuve, chez les Tolkotins (Orégoz), devait porter sur son dos, pendant quelques années, les os de son mari retirés du bûcher. Dans un commentaire de la Bible, Isaac, voué à la mort, prie qu'on ramasse ses os brûlés et qu'on les porte dans la hutte de sa mère. Preuve tout au moins que cette idée existait dans l'esprit des commentateurs.

Ces faits sont catégoriques. On utilise les os. Comment admettre ici qu'il s'agisse de détruire un double méchant, puisqu'on en prend et on en porte les os comme fétiches.

D'autres fois, les cendres sont adorées. Au Yucatan, on adorait

des statues creuses de chefs, dans lesquelles étaient placées leurs cendres.

Les Indiens Achomawi enterrent le corps debout, les épaules affleurant le sol. Ils lui coupent la tête que brûlent les femmes. Puis, elles en prennent avec les doigts les cendres, et s'en font trois marques symboliques à la joue droite.

A Boelelemy et à Djembrana (Bali), on ne brûle pas les morts de la variole, on les dépose en une tombe ouverte et on les y laisse, car on ne peut garder comme fétiches de pareils os. Même respect des morts lépreux, qu'on ne déterre et ne brûle qu'après quelque temps.

Quand l'incinération coexiste avec d'autres pratiques funéraires, presque partout le bûcher est réservé aux puissants et aux riches.

L'incinération aurait donc eu pour but primitif d'obtenir les os en calcinant les chairs.

Ces pratiques dérivent ainsi d'une idée inverse de satisfaire le mort. Ici, on veut l'utiliser pour le bien des vivants.

Ces explications sur ce paragraphe spécial des rites funéraires, nous semblent nouvelles. En tout cas, nouveau est le procédé qui consiste à prendre dans une masse de faits celui dont les détails typiques démontrent la cause nettement et sans aucun doute, puis à grouper autour la série des autres faits et s'en servir pour expliquer ceux où l'acte persiste seul, fruste, pratique religieuse dont la cause a été oubliée¹.

M. MANOUVRIER communique un essai de reconstitution graphique du crâne du *Pithecanthropus* et diverses considérations à ce sujet.

Cette communication a été jointe au mémoire déjà publié dans le *Bulletin* de 1895.

L'un des secrétaires : Dr PAUL RAYMOND.

655^e SÉANCE. — 25 Janvier 1896.

PRÉSIDENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE

OUVRAGES OFFERTS.

LE DOUBLE (Dr). *Malformation des muscles de l'oreille* (Ext. du *Journ. de l'anat. et de la physiol.*), in-8° 20 p. Paris, 1894.

¹ *Médecine moderne*, 1896, p. 46.

— *Des variations morphologiques des muscles du pied de l'homme et de leurs homologues dans la série animale* (Ext. de la *Bibliographie anatomique*), in-8° 42 p. Nancy, 1895.

— *Des variations morphologiques des muscles de la main de l'homme et de leurs homologues dans la série animale* (Ext. de la *Bibliographie anatomique*), in-8° 46 p. Nancy, 1895.

LEFÈVRE (ANDRÉ). *Les Dieux champêtres des Latins* (Ext. de la *Revue de linguistique*), in-8° 45 p. Orléans, 1896.

MOREL (LÉON). *Notes sur différentes découvertes archéologiques* (Ext. des *Trav. de l'Académie de Reims*), in-8° 12 p. et planche. Reims, 1895.

SERGI (G.). *Le influenze celtiche e gli Italici* (Ext. des *Atti Soc. romana di Antropologia*), in-8° 16 p. Roma, 1895.

Centralblatt für Anthropologie, ethnologie und Urgeschichte (Jahrgang 1896), herausgegeben von Dr. phil. et méd. G. Buschan, in-8°, Breslau.

PÉRIODIQUES. — (*Articles à signaler*).

Revue mensuelle de l'École d'Anthropologie de Paris (15 janvier 1896).

— G. de Mortillet : La foi et la raison dans l'étude des sciences.

Archives de l'Anthropologie criminelle (15 janvier 1896). — M. et H. Bénédict : Les grands criminels de Vienne.

Mémoires de la Soc. d'émulation du Doubs (1894). — E. Richard : Essai de géographie médicale du département du Doubs.

Bul. di paletnologia italiana (anno XXI, n° 10-12). — Pennavaria : Grotte sepolcrali sicule a Colle Tabuto (Siracusa).

Journal of Anatomy and Physiology (January (1896). — T. Manners-Smith : Description of Two Symelian monsters; — G. Elliott Smith : Morphology of the true Limbic lobe corpus callosum, septum pellucidum and fornix; — F.-G. Parsons : Notes on the anatomy of an anencephalous fœtus having there arms and tree lower limbs; — A. Keith : A variation that occurs in the manubrium sterni of higher primates.

Proc. of the royal Irish academy (vol. III, n° 4). — H.-R. Swanzy : Note on defective vision and other ocular derangements in Cornelius Magrath; — O'Reilly : On the orientation of certain dolmens recently discovered in Catalonia; — C.-R. Browne : The ethnography of the Mullet, Inishkea islands, and Portacloy, county Mayo; — W.-J. Knowles : Third report on the prehistoric remains from the Sandhills of the coast of Ireland.

Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien (XXV. Band. 4. u. 5. Heft). — J.-R. Bünker : Das Bauernhaus in der Heanzerei; — O. v. Ilvorka : Verzierungen der Naze.

DÉLÉGATION.

M. LOUIS BOUSREZ, archéologue à Tours, demande le renouvellement de sa carte de délégation pour ses recherches dans les départements de l'Ouest.

Ce renouvellement est accordé.

OBJETS OFFERTS.

Photographies de monuments mégalithiques.

M. LOUIS BOUSREZ offre, par l'intermédiaire de M. Salmon, une série de photographies de monuments mégalithiques du département de Maine-et-Loire.

Photographie d'un scaphocéphale.

M. TH. VOLKOV offre, de la part de M. TALKO-ILRYNCEWICZ, secrétaire général de la section de Troïtzkossavsk-Kiakhta, de la Société impériale russe de Géographie, deux photographies représentant un cas de déformation du crâne (scaphocéphalie). Le sujet, Lazar Vassilieff, soldat russe, sectaire vieux-croyant, originaire du village de Bolchoï-Kounaleï, district de Verchneoudinsk, en Transbaïkalie, 22 ans, est très bien développé moralement et physiquement. Tous ses parents (père, mère, un frère aîné et deux sœurs) sont très robustes et ne présentent aucune déformation du squelette. Il a une taille de 175 centimètres, peau blanche, cheveux châains, yeux verdâtres, bouche moyenne, nez droit et large, mâchoire inférieure très large. Le contour du crâne, arrondi sensiblement du côté gauche, descend du côté droit assez brusquement en bas.

Les mensurations de la tête, pratiquées par M. Talko-Ilrynecwicz, et publiées dans les *comptes rendus*¹ de la section de T. Kiakhta, ont donné les chiffres suivants :

¹ *Protokol obyknov. ob. Sobrania*, etc. (Compte-rendu de séance ordinaire de la section de Troïtzkossavsk-Kiakhta, de la Société Imp. russe de Géographie, 22 févr. 1895), N° 2, p. 3-17.

<i>Crâne.</i>		<i>Face.</i>	
<i>Diamètres</i>	ant.-postér.	203 ^{mm}	larg. maxim. du front... 112 ^{mm}
	transv. max.....	137	longueur..... 136
	bitemporal....	125	largeur..... 133
	occipital.....	136	
	vertical.....	149	<i>Nez.</i>
	Circonfér. horizont.	500	longueur..... 19
	Sa partie antér.....	300	largeur..... 37
	<i>Indice céphalique</i>	67,5	hauteur..... 49
	— de hauteur.....	73,9	Distance transv. entre les angles
	— frontal.....	55,2	de mâchoire infér..... 154 ^{mm}
	— facial....	97,4	
	— nasal.....	75,5	

On peut voir par ces mensurations que, malgré la brachycéphalie très prononcée des Russes de Transbaïkalie, ce sujet, grâce à la difformité de son crâne, est franchement dolichocéphale. La face est élargie en bas de telle manière que la distance entre les angles de la mâchoire inférieure (154^{mm}) est de 20^{mm} plus large que la largeur maximum (133^{mm}).

Dents de rhinocéros.

M. d'AULT DU MESNIL présente des dents de rhinocéros provenant du quaternaire d'Abbeville, offertes par lui à l'École d'Anthropologie.

Discussion.

M. G. DE MORTILLET, en remerciant M. d'Ault du Mesnil d'avoir bien voulu donner aux collections de l'École d'Anthropologie, les deux molaires de *Rhinoceros Merckii* qu'il vient de présenter, fait remarquer que les dents du quaternaire d'Abbeville sont, comme taille tout à fait intermédiaires entre les deux séries de dents recueillies à Chelles. Dans cette localité de Seine-et-Marne il y a deux types bien distincts. Un type à dents bien plus petites que celles présentées par M. d'Ault, et un autre type à dents beaucoup plus grosses. Les deux types de Chelles parfois se distinguent aussi par un caractère de coloration. Le petit type est généralement de couleur claire et terne; le gros type de couleur plus foncée et plus

brillante. Or, les dents d'Abbeville présentées, comme couleur, sont tout à fait semblables au petit type de Chelles. Au contraire, les dents de rhinocéros de la terrasse inférieure de Villefranche-sur-Saône se rapportent, comme couleur et brillant, aux grosses dents de Chelles. Comme taille, elles sont mêmes plus fortes.

M. D'ACY. — Je ne saurais donner la statistique exacte des dents de *Rhinoceros Merckii* que j'ai rapportées de Chelles ; mais je ne crois pas me tromper, en disant que, contrairement à l'opinion de M. de Mortillet, j'en ai plus de grosses que de petites ; et je prends aux ouvriers tout ce qu'ils trouvent.

M. G. DE MORTILLET. — Je suis tout disposé à répondre à notre collègue, M. d'Acy, et j'y suis d'autant mieux préparé que j'ai, lundi dernier, c'est-à-dire il y a trois jours, fait à la Société Géologique de France une réponse sur le même sujet à M. Depéret.

M. Depéret aime beaucoup synchroniser les divers terrains. Il a obtenu dans ce genre de recherches de bons résultats. Mais quand il cherche à synchroniser les assises de Chelles avec celles de la terrasse inférieure de Villefranche-sur-Saône, je crois qu'il fait erreur. Voici sur quoi je me fonde.

Comme paléothéologue permettez-moi de mettre en première ligne l'industrie. On a récolté des silex taillés dans les deux gisements, seulement il sont tout à fait différents. A Chelles, on a recueilli une industrie très caractérisée, tellement caractérisée qu'elle a été choisie comme typique d'une époque industrielle, le quaternaire le plus ancien. Dans cette époque, la pièce typique, essentielle, caractéristique, est un gros instrument en roches diverses, taillé sur les deux faces, désigné sous le nom de *coup de poing*. Dans la terrasse de Villefranche on n'a pas recueilli un seul de ces coups de poing, mais bien des silex retaillés sur une seule face, technique tout à fait différente de celle de Chelles, caractérisant une époque plus récente, le monstérien, M. Depéret le reconnaît lui-même. Il n'y a donc pas synchronisme industriel. Chelles présente l'industrie du quaternaire inférieur ; Villefranche celle du quaternaire moyen.

Mais, disent certaines personnes, l'industrie n'a pas ou n'a que peu de valeur au point de vue de la classification chronologique des assises. Je crois tout le contraire. N'importe, passons et abordons les données fournies par la géologie pure qui doit servir de base au classement des terrains. Voyons ce que dit la stratigraphie. Les assises de Chelles, sous ce rapport, de l'avis de tous les

géologues, représentent le quaternaire inférieur. En est-il de même de la terrasse de Villefranche? Non. M. Dépéret l'a présentée à l'Académie des Sciences comme interglaciaire, c'est la rapporter au quaternaire moyen. Depuis, il en fait du postglaciaire ou quaternaire supérieur. Pour moi, cette dernière détermination est la bonne par rapport aux phénomènes glaciaires, mais non comme date dans ce quaternaire. Toujours est-il qu'il n'est pas plus exact de synchroniser Chelles et Villefranche au point de vue stratigraphique qu'au point de vue industriel. La géologie sur ce point confirme la paléthonologie.

Reste la paléontologie. Laissons de côté les animaux fossiles qui ne sont pas caractéristiques, les chevaux, les bœufs, etc. Occupons-nous de ceux qui peuvent nous fournir des données intéressant la question en commençant par les éléphants. Chelles a donné en abondance l'*Elephas antiquus*, parfaitement caractérisé, espèce propre au quaternaire inférieur, qui par conséquent se trouve très bien à sa place avec le coup de poing chelléen. Quant à Villefranche, on n'avait tout d'abord qu'un fragment de molaire en assez mauvais état qui figure dans les vitrines des collections de la Faculté des Sciences de Lyon. M. Dépéret n'a pas osé le déterminer. J'ai dit que je lui reconnaissais des affinités avec l'*Elephas primigenius*. Depuis, M. Chantre, poursuivant ses récoltes pour le Muséum d'histoire naturelle de Lyon a signalé à Villefranche, d'une manière indubitable, l'*E. primigenius* ou mammoth. Au point de vue des éléphants, il n'y a donc pas synchronisme entre Chelles et Villefranche, mais l'association à Villefranche du mammoth et des silex moustériens est on ne peut plus naturelle. C'est là où est le synchronisme vrai.

Passons aux rhinocéros. Comme l'*Elephas antiquus*, les rhinocéros sont abondants à Chelles. Les dents se rapportent à deux types bien distincts — variété, race, espèce, peu importe pour moi, qui suis transformiste — types qui ont plus d'analogie avec les formes du pliocène tertiaire supérieur, qu'avec celles du *Rhinoceros tichorhinus*, le compagnon de l'*E. primigenius* du quaternaire moyen. Ces deux types sont à peu près aussi abondants l'un que l'autre. L'un est petit et les dents sont de couleur claire. L'autre type est beaucoup plus gros et les dents sont brunes. Tous les deux sont confondus sous le nom de *Rhinoceros Merckii*. A Villefranche, le petit rhinocéros fait défaut; mais il y a de grosses dents brunes. Ces grosses dents sont-elles les mêmes que celles de Chelles? Ques-

tion bien embarrassante, M. Depéret dit oui, d'autres paléontologues, entre autres M. Boule, disent que ce pourrait bien être du *Rhinoceros leptorhinus*, espèce extrêmement voisine du *R. Merckii*, qui se trouve dans les sables de Trévoux très répandus dans la région. Il y aurait eu, sous le rapport de cette espèce, remaniement. Incontestablement, les sables de Trévoux ont fourni une partie des sables et graviers du quaternaire de cette partie de la vallée de la Saône. Pourquoi ces sables remaniés n'auraient-ils pas entraîné avec eux quelques dents fossiles? C'est d'autant plus admissible que la terrasse de 10 à 12 mètres de Villefranche est immédiatement en face, au dessus du village de Beauregard, dominée par une terrasse pliocène beaucoup plus élevée que celle de Villefranche.

Dans tous les cas, la simple présence dans la terrasse de Villefranche de grosses dents de rhinocéros, sur la détermination desquelles on n'est pas encore complètement d'accord, suffirait-elle pour faire synchroniser cette terrasse avec le gisement de Chelles?

CHELLES

VILLEFRANCHE

Industrie chelléenne.

Industrie moustérienne.

Quaternaire inférieur.

Quaternaire moyen.

Elephas antiquus.*Elephas primigenius*.Petit *Rhinoceros Merckii*.

Manque complètement.

Grosses dents de *R. Merckii*.Grosses dents de *Rhinoceros*,
espèce discutée.

Tout est différent, sauf une espèce qui est contestée, et c'est seulement sur cette espèce en discussion que l'on établirait le synchronisme. Ce n'est pas admissible.

D'après ce que nous connaissons, le *Rhinoceros Merckii* ne s'élève pas jusqu'au moustérien ou quaternaire moyen. Mais, dit-on, il y là une anomalie, un fait nouveau. C'est possible, mais pour prétendre établir une anomalie ou un fait nouveau, il faut des observations faites avec le plus grand soin. Est-ce le cas? Il y a encore contestation et les variations d'opinion de la part du champion de l'anomalie et du fait nouveau peut faire craindre et croire que les observations sur lesquelles il se base ne soient pas mûrement étudiées. Les communications de M. Depéret se composent d'une série d'affirmations formelles, sur lesquelles il revient facilement

c'est vrai, mais ce n'est pas là une garantie pour l'exactitude et la vérité de celles qu'il maintient.

M. d'Acx. — Puisque M. de Mortillet vient de parler de la terrasse de Villefranche, je demande la permission d'expliquer pourquoi je ne puis partager l'opinion de M. Boule sur l'âge de ce gisement ¹.

Cette manière de voir m'a étonné, je l'avoue, après les renseignements que M. Gaudry et M. Boule avaient eu l'extrême obligeance de me donner l'année dernière. En vérité, je ne vois pas pourquoi les ossements de rhinocéros, qu'on a trouvés dans ces alluvions, ne seraient pas en place et n'appartiendraient pas au *R. Merckii*; je ne crois pas que ce soient des débris du *R. leptorhinus* pliocène, venus, par remaniement, des sables de Trévoux; et je persiste à penser, par suite, que ces dépôts fluviatiles sont interglaciaires et non pas de l'époque du Moustier.

Sans aborder la question assez complexe du rapport entre l'âge et l'altitude des alluvions fluvio-glaciaires, je ferai observer que la terrasse dont il s'agit, est à peu près au même niveau, au-dessus du fond de la vallée, que les dépôts de Chelles, dont la faune est, sans contredit, chaude, interglaciaire. Puis je rappellerai que M. Depéret a fait remarquer, à la Société géologique, que les assises fluviatiles de la terrasse de Villefranche sont surmontées d'une épaisse couche de lehm, dont la faune est caractérisée par *R. tichorhinus* et *Cervus tarandus* ². Il est tout naturel que ces assises fluviatiles, constituant une formation plus ancienne que le lehm, renferment une faune chaude, interglaciaire, à *R. Merckii*. C'est ce qui a lieu, en maint endroit.

Mais M. Boule trouve que « le rhinocéros déterminé par M. Depéret comme *R. Merckii* et qui peut tout aussi bien être appelé *R. leptorhinus* ³, forme évidemment », avec les autres espèces des alluvions fluviatiles de la terrasse de Villefranche, « une association anormale » ⁴.

Quelles sont donc ces espèces autres que le rhinocéros ?

¹ *L'Anthropologie*, t. VI, 1895, p. 687 et 688. — *Compte rendu des séances de la Société géologique de France*, 1895, n° 16, p. CLXXIX et CLXXX; et n° 17, CXCII et CXCIII.

² *Compte-rendu*, 1895, n° 17, p. CXC.

³ Il est, paraît-il, à peu près impossible de distinguer les molaires isolées de ces deux espèces.

⁴ *Compte-rendu*, n° 16, p. CLXXX.

Bison, *Cheval* de grande taille, *Sanglier*, *Hyæna spelæa*, *Cervus elaphus*, *Cervus megaceros* ou *canadensis*, enfin *Elephas primigenius*¹.

Ce ne sont pas des espèces froides et relativement peu anciennes. Si « elles se trouvent en abondance dans les gisements de la dernière époque glaciaire »² — associées alors aux espèces franchement froides —, elles se rencontrent aussi — soit quelques-unes d'entre elles, soit toutes ensemble — dans les alluvions interglaciaires, autrement dit du quaternaire inférieur, en même temps que les espèces réellement chaudes. Il me suffira de citer les couches inférieures de Chelles³, de Montreuil bas (50 à 55 mètres)⁴, d'Abbeville⁵, les terrasses supérieures (Barnwell series) des environs de Cambridge⁶, divers endroits de la vallée de la Tamise et spécialement Grays Thurrock⁷.

Je ne vois donc rien d'anormal dans la composition de la faune de la terrasse de Villefranche, rien qui s'oppose à ce que les ossements de rhinocéros, qu'on a recueillis dans ces alluvions, appartiennent à *R. Merckii*. D'un autre côté, il me paraît très difficile d'admettre que ces débris soient des restes de *R. leptorhinus*, venus par remaniement des sables de Trévoux.

M. Depéret a fait remarquer que l'abondance de ces ossements s'accordait peu avec cette supposition⁸; et cet argument est d'au-

¹ Depéret, *Ibid.*, n° 17, cxc.

² M. Boule, *Ibid.*, p. cxvii.

³ Ameghino. in : *Bull. Soc. d'Anthrop. de Paris*, 3^e série, t. IV, 1881, p. 560 et 561. — E. d'Acy, *Ibid.*, 3^e série, t. VII, 1884, p. 189 et suiv., et p. 403 et suiv.

⁴ Belgrand, *La Seine*, p. 181.

⁵ *La Société, l'École et le Laboratoire d'Anthropologie de Paris à l'Exposition universelle de 1889*, p. 148, et 155, et fig. 24 à 34.

⁶ W.-H. Penning and A.-J. Jukes Browne, *The geology of the neighbourhood of Cambridge*. (*Memoirs of the geological survey — England and Wales.* —) 1881, p. 106. — M. Boule, *Essai de paléontologie stratigraphique de l'homme*. (Extrait de *La Revue d'Anthropologie*), 1889, p. 27 du tirage à part.

⁷ Boyd-Dawkins, *Early man in Britain*, 1880, p. 134 à 142. — Le même, *Classification of the tertiary period by means of the mammalia*, in : *The Quarterly journal of the geological society*, august, 1880, p. 397 et 398. — W. Whitaker, *The Geology of London* (*Mém. geol. surv.*), 1889, t. I, p. 336. — M. J. Geikie fait remarquer qu'il n'y a « aucune trace d'une espèce septentrionale » dans la faune de Grays Thurrock. (*Prehistoric Europe*, 1881, p. 138). Et pourtant, on y trouve toutes les espèces de la faune de la terrasse de Villefranche.

⁸ *Loc. cit.*, p. cxci.

tant plus fort que les restes de *R. leptorhinus* sont très rares, dans l'horizon de Trévoux ¹.

Mais ce n'est pas tout. La faune mammalogique de cet horizon se compose de :

Mastodon arvernensis,
Rhinoceros leptorhinus,
Tapirus arvernensis,
Cervus (capreolus) australis ou *cusanus*,
Antilope Cordieri,
Ursus arvernensis,
Castor, aff. *fiber*,
Lepus, sp. ².

De ces espèces, cinq sont franchement pliocènes. Une, le rhinocéros, peut être pliocène ou quaternaire ³. Et les cinq premières — entre autres le Mastodonte, qui est très commun ⁴ — auraient été soigneusement respectées par le remaniement, tandis que l'espèce douteuse — si je peux parler ainsi — aurait été seule atteinte, et si bien atteinte que ses débris seraient beaucoup plus nombreux dans leur soi-disant nouveau gisement, que dans le premier !

Si un remaniement aussi extraordinaire — j'allais dire : aussi habile à nous dérouter — n'est pas absolument impossible, il faut avouer qu'il est du moins singulièrement improbable; et tout me paraît s'accorder — au moins jusqu'à présent — pour nous montrer que le rhinocéros de la terrasse de Villefranche est bien, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, le *R. Merckii*; et, par suite, que ces alluvions sont interglaciaires.

M. DE MORTILLET. — M. d'Acy vient de nous parler, d'après M. Depéret, d'une double faune caractérisant deux assises différentes dans la terrasse de 10-12 mètres de Villefranche. Cela demande quelques explications. Les communications de M. Depéret ressemblent aux boîtes à surprise, tout à coup il en sort l'énonciation d'un fait ou l'exposé de considérations auxquelles on ne s'attendait pas du tout. Ainsi, dans sa communication du 2 décembre 1895, à la Société géologique, après avoir parlé des sables

¹ Delafond et Depéret, *Les terrains tertiaires de la Bresse...*, 1893, p. 193.

² *Ibid.*, 191 à 197.

³ Je crois pouvoir laisser de côté *Castor* et *Lepus*, dont la détermination complète ne paraît pas pouvoir être faite, jusqu'à présent.

⁴ *Ibid.*, p. 191.

qui constituent la terrasse, il ajoute : « Au-dessus de ces *sables*, il existe une couche épaisse de lehm typique avec ses mollusques habituels et quelques débris de mammifères : un cheval plus petit que celui des sables, de rares molaires de renne. Mais on peut suivre ce lehm en descendant la Saône et au même niveau jusqu'à la gare de Saint-Germain-au-Mont-d'Or, où il a fourni une belle faune : renne abondant, bison, mammoth, *Rhinoceros* du type *tichorhinus*. Il y a donc dans la vallée de la Saône — et c'est ce que mes contradicteurs ont négligé de mentionner — superposition évidente de deux faunes assez dissemblables : une faune supérieure (celle du lehm) caractérisée par le *R. tichorhinus* et le renne ; une faune inférieure (celle des *gravières*) avec *R. Merckii* et cervidés. La faune inférieure a un cachet plus ancien et plus tempéré que la faune supérieure. »

D'abord, pourquoi M. Depéret appelle-t-il les éléments dont se compose la terrasse *sables* en commençant, *gravières* en finissant ? Est-ce pour simplifier et éclairer la question ? Mais passons.

Il existe, dans la vallée de la Saône, comme sur un grand nombre d'autres points, un manteau de lehm qui recouvre presque toutes les autres formations. Mais, dans la vallée de la Saône, comme ailleurs, ce manteau est plus ou moins épais, plus ou moins important. Il varie comme nature et il remonte à des époques diverses. Quand M. Depéret assimile le lehm de Villefranche à celui de Saint-Germain-au-Mont-d'Or, il cède à son amour du synchronisme. Il s'agit de savoir si celui-ci est plus sérieux que celui qu'il proposait pour assimiler Villefranche à Chelles.

Mais où est la grande surprise qui rend le professeur de Lyon véritablement homérique, c'est quand, à propos du lehm de Villefranche, il s'écrie : C'est ce que mes contradicteurs ont négligé de mentionner !!! Parbleu, vos contradicteurs ont tout bonnement suivi votre exemple. Le lehm de la terrasse de Villefranche ne leur paraissant pas appelé à modifier la discussion, ils n'en ont pas parlé, exactement comme vous !

M. Depéret avoue, dans la même communication, que c'est grâce à l'intervention, en 1894, du géologue de Vienne en Autriche, M. Penck, qu'il a compris l'importance de ce lehm. Importance d'autant plus grande que le voilà maintenant gardé à renne et à *Rhinoceros tichorhinus* pour les discussions à venir. On ne sait pas ce qui peut arriver.

L'introduction du lehm de Villefranche et du synchronisme de

ce lehm avec celui de Saint-Germain-au-Mont-d'Or, me semble devoir prolonger les dissidences au lieu de les faire cesser. Je n'en prétends pas moins, contrairement à l'assertion de M. d'Acy :

1° Qu'il n'y a pas synchronisme entre les sables et graviers de la terrasse de Villefranche, d'une part, et les assises à *Elephas antiquus* de Chelles, d'autre part ;

2° Que les sables et graviers de la terrasse de Villefranche sont de l'époque moustérienne ou quaternaire moyen ;

3° Que pour les deux solutions énoncées les objets d'industrie jouent un rôle des plus réguliers et des plus importants.

M. TARDY. — Si on considère la forme du plateau de la Bresse et de la Dombes entouré par la Saône, le Rhône et l'Ain qui se sont creusé un vaste lit de plus de cent mètres de profondeur dans les couches pliocènes d'un plateau, on doit donc, dans l'étude du quaternaire de cette région, se méfier beaucoup des remaniements d'ossements pliocènes.

M. d'ACY. — Comme il l'a déjà fait l'année passée ¹, M. de Mortillet vient de chercher à mettre M. Depéret en contradiction avec lui-même, en rappelant que, dans le programme de l'excursion de la Société géologique, le savant professeur de Lyon a appelé la terrasse de Villefranche *postglaciaire*, tandis que, dans sa communication à l'Académie des Sciences, il l'avait qualifiée d'*interglaciaire*. J'ai cru simplement à une faute d'impression. Mais M. Depéret m'a fait l'honneur de m'écrire, l'été dernier, — je regrette vivement de ne pas avoir sa lettre, ici, — qu'il s'est servi du terme de *postglaciaire*, parce que les alluvions de Villefranche sont postérieures à la grande invasion glaciaire, qui, seule, a atteint cette région ; ce qui ne les empêche pas d'être antérieures à la dernière extension des glaciers, et d'appartenir à l'époque intermédiaire entre ces deux crises, autrement dit à l'époque *interglaciaire*.

Par le fait, ces deux expressions de *postglaciaire* et d'*interglaciaire*, comprises dans le sens que je viens d'indiquer, ne sont pas contradictoires, comme elles peuvent le paraître. La première est « locale », tandis que la seconde est « générale » ² ; voilà tout. J'ajouterai que c'est dans cette acception restreinte, que les géologues anglais se servent souvent du terme de *postglaciaires*, en parlant des alluvions du sud de l'Angleterre.

¹ Bull. Soc. d'Anthrop. de Paris, 1895, p. 61 et 83.

² Lettre de M. Depéret.

M. de Mortillet a contesté l'équivalence, au point de vue chronologique, des expressions interglaciaire et quaternaire inférieur.

Mais alors, où commence le quaternaire? Serait-ce avec l'époque glaciaire? Mais n'y a-t-il pas eu de grands glaciers pliocènes?

Que l'on appelle quaternaire inférieure la faune à *Elephas antiquus* et à *Rhinoceros Merckii*, cela est tout naturel, puisqu'elle succède à celle de la fin du pliocène. Or cette faune est la même que celle de l'époque, qui sépare les deux dernières grandes extensions des glaciers, les seules qui aient un intérêt considérable au point de vue anthropologique. Le synchronisme est donc établi entre le quaternaire inférieur et l'interglaciaire, que je viens d'indiquer, et que, pour plus de commodité, on appelle interglaciaire tout court; et c'est à juste titre que l'on dénomme soit interglaciaires — au point de vue de la chronologie et de la température seulement, bien entendu — soit quaternaires inférieures, les assises profondes de Chelles et les gisements analogues.

M. de Mortillet nous a dit que l'industrie moustérienne de la terrasse de Villefranche s'opposait à ce que ces alluvions appartenissent au quaternaire inférieur. J'avoue que je ne puis admettre cet argument. Pour moi, je l'ai déjà dit, ce n'est pas l'industrie, qui date le gisement; c'est le gisement, qui date l'industrie, par la paléontologie et la stratigraphie.

Quant aux fossiles, je suis obligé de répéter ce que j'ai déjà dit l'année dernière ¹. M. Gaudry et M. Boule n'attachent pas d'importance à la grosseur des dents du rhinocéros de Villefranche. Ce rhinocéros est, pour M. Gaudry, comme pour M. Depéret, le *Rhinocéros de Merck*; et, loin de voir en lui un *R. tichorhinus*, M. Boule propose d'en faire un rhinocéros pliocène, un *R. leptorhinus* ². Parmi les ossements, provenant de Villefranche, qui leur sont passés sous les yeux, MM. Gaudry et Boule n'en ont vu aucun qui pût se rapporter au renne; et j'ajouterai que M. Depéret déclare n'avoir jamais vu, ni au Muséum de Lyon, ni dans les autres collections de fossiles de Villefranche, aucune trace du *Renne* ni du *Rhinoceros tichorhinus* ³.

On a trouvé récemment, il est vrai, une molaire d'*Elephas primigenius*, tandis que les lamelles précédemment recueillies dans ce gisement étaient indéterminables. Mais cette découverte est loin

¹ Bull. Soc. d'Anthrop. 1895, p. 81 et suiv.

² Compte rendu et L'Anthropologie, loc., cit.

³ Compte-rendu, p. cxc et cxci.

d'être significative. Falconer ¹, Owen ², MM. Leith-Adams ³ et Boyd-Dawkins ⁴ ont reconnu la présence du Mammouth dans le Forest-bed ; et les réserves de M. Newton et de M. Gunn ⁵ n'infirmant pas cette attribution. Que le Mammouth de Cromer appartienne à une variété ancienne, je ne dis pas le contraire ; et même cela est tout naturel, puisque cette espèce nous apparaît là pour la première fois ; mais c'est déjà *Elephas primigenius*, et nous sommes encore dans la pliocène. D'ailleurs, au besoin, la belle découverte de Tilloux ⁶ prouverait, après plusieurs autres, et de la façon la plus péremptoire, que ce proboscidiien ne saurait fournir, à lui tout seul, quand il n'est pas accompagné de ce que l'on peut appeler sa faune, un renseignement positif sur la date ou la température d'un gisement.

Et, puisque je viens de parler du Forest-bed, je ferai remarquer que *Hyaena spelaea* et *Cervus elaphus* s'y trouvent déjà, eux aussi ⁷.

La présence de *R. Merckii* dans la faune des alluvions de la terrasse de Villefranche n'a donc rien d'anormal, je le répète encore. Au besoin, je citerais de nouveau, comme ayant fourni une association semblable, les assises inférieures d'Abbeville ; et j'invoquerais le témoignage de notre savant confrère, M. d'Ault du Mesnil.

Enfin, M. de Mortillet a dit qu'aucun géologue, avant MM. Penck et du Pasquier, n'avait aperçu de lehm sur les alluvions fluviales de la terrasse de Villefranche ; et il a cité M. Boule, comme étant de ceux qui n'avaient pas vu cette assise.

Les souvenirs de M. de Mortillet le servent mal. Voici une coupe que M. Boule a eu l'amabilité de me dessiner, en février 1895. L'excursion qu'il avait faite, avec la Société géologique, avait eu lieu, pendant l'été de 1894 ; et la visite de MM. Penck et du Pasquier aux sablières est seulement de l'été de 1895. Or, dans cette

¹ Cité dans Boyd-Dawkins. *On the range of the Mammoth...*, in : *The Quarterly Journal of the Geological Society*, 1879, p. 142.

² *British fossil Mammalia* ; citation de Lyell. *L'Ancienneté de l'homme*, 2^e éd., 1870, p. 239.

³ *Paleontographical Society*, vol. XXXV. may 1881, p. 173.

⁴ *Early man*, p. 129. — *Classification*, p. 395-396.

⁵ E. T. Newton, *The vertebrata of the forest-bed series.* (*Mem. geol. Surv.*) 1882, p. 406 et 407. — Le même, *The vertebrata of the pliocene deposits of Britain* (*Mem. geol. Surv.*) 1891, p. 47. — J. Gunn. in : *The geological magazine*, new series, Dec. III, vol. I, 1884, p. 47 et 48.

⁶ M. Boule, *La Ballastière de Tilloux*, in : *L'Anthropologie*, t. VI, 1895, p. 497 à 509.

⁷ E. T. Newton, *The vertebrata of the pliocene deposits...* p. 6 et 27.

coupe, figurent, sur les alluvions fluviales, une couche d'« ergeron », et, sur cette couche d'ergeron, une assise de « terre à briques ». Ces expressions d'ergeron et de terre à briques, usitées par les géologues du nord de la France et de la Belgique, sont plus précises que celle de lehm. C'est sans doute pour cela que M. Boule s'en est servi. En tout cas, ces deux assises réunies constituent bien le lehm de MM. Penck et du Pasquier.

Maintenant, je répondrai à M. Tardy que je ne prétends pas qu'un remaniement soit impossible, *a priori*. Mais, pour alléguer qu'il y en a eu un, faudrait-il encore qu'il y eût des motifs de le croire. Or, ici, non seulement il n'y en a aucun, mais il y a des considérations, qui militent fortement contre cette hypothèse toute gratuite.

Les débris de rhinocéros sont certainement bien plus abondants que ceux de mammoth, dans les alluvions de la terrasse de Villefranche.

En résumé, deux opinions sont en présence.

L'une reconnaît une faune chaude, dans une association d'espèces sans signification et *d'une espèce franchement chaude*.

L'autre regarde comme froide, une faune composée des mêmes espèces insignifiantes, *sans une seule espèce réellement froide*.

Entre ces deux manières de voir, le choix ne me paraît pas devoir être douteux.

L'un des Secrétaires : Dr P. RAYMOND.

656^e SÉANCE. — 6 février 1896

PRÉSIDENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE

OUVRAGES OFFERTS.

LEHMANN-NITSCHÉ (Dr R.). — *Ein Beitrag zur præhistorischen chirurgie*. (Ext. de *Archiv. für klin. Chirurgie*), in-8°, 8 p. et pl., Berlin, 1895.

PIETTE (ED.). — *Hiatus et lacune. Vestiges de la période de transition dans la Grotte du Mas-d'Azil*. (Ext. des *Bul. Soc. Anthropol.*, Paris), in-8°, 44 p., 1895.

SPALIKOWSKI (ED.). — *Introduction à l'étude des sciences anthropologiques*. — *Notes préhistoriques*. — *Note sur un fragment de crânes néo-*

lithique. — Note sur une herminette. — De la difficulté de déterminer les races préhistoriques. — Les superstitions médicales normandes. — Note sur une vertèbre humaine anormale. — Note sur quelques anomalies d'ossements humains. — Un cas de filariose. — Du rôle du chou dans la thérapeutique des anciens. — Des accidents causés par les piqures d'abeilles. — Un moyen de destruction des chenilles. — Essai sur la flore des rochers et des grottes de la Seine-Inférieure. — De la sporospermose des gallinacés, brochures in-8°, en tout 37 p.

PÉRIODIQUES (*articles à signaler*).

Archives du Museum d'histoire naturelle de Lyon (tome VI). — E. Chantre : Recherches anthropologiques dans l'Asie occidentale.

Wissenschaftliche mittheilungen aus Bosnien und der Hecegorina (dritter Band). — Fiala : Die Ergebnisse der Untersuchung prähistorischer Grabhügel auf dem Glasinac im Jahre 1893. — Radimsky : Die Nekropole von Yezerine in Pritoka bei Bihac. — Der prähistorische Pfahlbau von Ripac. — Truhelka u. Patsch : Römische Funde im Lasvathale, 1893. — Radimsky : Die römische Ansiedlung von Majdan bei varcar Vakuf. — Fiala u. Patsch. : Untersuchungen römischer Fundorte in der Hercegovina. — Radimsky : Archæologische Tagebuchblätter. — Thalloczy : Bruchstücke aus der Geschichte der nordwestlichen Balkanländer.

ÉLECTIONS.

M. G. FOURU, palethnologue, présenté par MM. E. Collin, G. de Mortillet, Capitan, est élu membre *titulaire*.

Rapport annuel sur les finances.

PAR M. CH. DAVELUY, TRÉSORIER.

Messieurs,

Aux termes de l'article 32 de notre règlement, le trésorier doit vous présenter, dans la première séance de février, ses comptes pour l'année qui vient d'expirer. J'ai, en conséquence, l'honneur de vous soumettre, en deux tableaux (A et B), le résumé des opérations financières effectuées en 1895 et l'inventaire de notre fortune au 31 décembre de la même année. Le cadre de ces tableaux

est celui que vous aviez approuvé pour les années précédentes ; je n'y ai apporté d'autres changements que ceux qu'ont nécessité, dans quelques articles, les faits particuliers à la gestion de 1895.

A. — Résumé des opérations de 1895.

RECETTES

1^o *Ordinaires* :

Cotisations.	7.804	fr 85	} 13.234 fr 30
Droits d'admission	240	»	
Rachat de cotisations.	800	»	
Rentes et { des capitaux affectés aux prix.	4.833	65	
{ — de la Société.	741	40	
Souscript. de l'État aux publications	1.000	»	
Vente des publications courantes. .	814	70	

2^o *Extraordinaires* :

Legs Delchaye.	4.000	»	} 2.627 fr 65
Reliquat du boni réalisé en 1895. .	633	65	
Vente des publications en stock, conformément à la circulaire du comité central du 11 avril 1895. .	784	»	
Médailion Broca	40	»	
Créances recouvrées.	200	»	

Total des Recettes. 15.861 fr 95

DÉPENSES

1^o *Ordinaires* :

Prix Godard.	250	fr »	} 1.833 fr 65	} 13.452 fr 68	
— Broca.	750	»			
— Fauvelle	667	»			
— Bertillon	466	65			
Frais généraux.	2.483	98			
Publications.	7.700	»			
Mobilier.	525	fr 25	} 699 fr 45		
Entretien	173	90			
Bibliothèque.	331	60			
Collections	404	30			

A reporter. . . 13.452 fr 68 } 15.861 fr 95

			<i>Report.</i>	13.452	68	15.861	f 95
2 ^o	<i>Extraordinaires :</i>						
Stock	librairie	Frais nécessités par la					
		circulaire précitée du					
		11 avril 1895 : im-	374	»			
		pression, envoi et					
		ports . . .	127	f	490	10	
		Achat de livres.	247				
		Dépenses imprévues, ins-					
		tallation du nouvel éclai-					
		rage, exhibitions, etc. .	116	10			
		Total des Dépenses. . . .			13.942	78	
		Excédent des Recettes sur les Dépenses.			1.919	f 17	

En ce qui concerne les recettes, je crois n'avoir à appeler votre attention que sur l'article libellé : *Vente des publications en stock*. Chaque année, nos publications sont imprimées en nombre plus que suffisant pour le service des membres de la Société et pour les besoins de la vente courante. Aussi le Comité central a pensé qu'il serait avantageux de faciliter la vente des volumes en surcroît en les offrant dans des conditions de bon marché compatibles avec leur actualité, leur valeur scientifique, etc. Une circulaire a été envoyée à cet effet (11 avril 1895); elle a eu pour résultat de nous procurer une recette extraordinaire de 784 francs en 1895 et de 250 francs en 1896, soit un total de 1,034 francs, sur lequel, après défalcation de 127 francs pour frais d'impression et d'envoi de la circulaire précitée, port des volumes, etc., il reste un bénéfice net de 907 francs. Toutefois, je n'ai dû tenir compte ici que de la vente effectuée en 1895 (784 fr), le surplus (250 fr.), figurant dans les écritures de 1896.

Relativement aux dépenses, je n'ai pas encore pu obtenir le règlement définitif des factures de l'imprimeur; j'ai, par suite, porté comme entièrement absorbé le crédit de 7,700 francs ouvert par le Comité central pour les frais de publication en 1895. Vous remarquerez, sans doute, que les dépenses de mobilier et d'entretien ont atteint un chiffre assez élevé (699 fr. 15). Cela tient à ce qu'il a fallu établir une vitrine et des boîtes pour les collections et des casiers pour la bibliothèque, ce qui a entraîné une dépense de 525 francs.

En définitive, nos recettes dépassent nos dépenses de 1,919 fr. 17. L'année dernière, l'excédent était de 2,556 fr. 46. La cause principale de cette différence se trouve dans l'élévation comparative des frais de publication : 7,700 francs en 1895 contre 6,075 fr. 20 en 1894. Il est d'ailleurs possible que la somme de 7,700 francs ne soit pas absorbée en totalité, car, je le répète, elle ne figure ici qu'à titre d'estimation.

B. — Inventaire au 31 Décembre 1895.

ACTIF LIQUIDE

Caisse.	125	25	} 46,334 33
Créances à recouvrer.	2.225	»	
Société générale.	12.710	83	
M. Masson, éditeur.	750	»	
Rentes à toucher	523	25	

PASSIF

Provision pour les prix	3.084	20	} 11,545 55
Médaille Broca.	7	65	
Statue Broca.	2.822	40	
Factures à payer	5.631	60	

Excès de l'actif sur le passif. 4.788 78

A ajouter :

Valeurs de Bourse	Prix d'achat.	73.874	90	} 83,075 85
	Plus-value résultant de la			
	hausse des cours.	9.200	95	

Actif net en capitaux disponibles et en
valeurs de Bourse 87.864 63

A ajouter : Valeurs dont le montant résulte d'appré-
ciations :

Quittances à recouvrer	2.340	»	} 158,287 80
Collections	67.590	85	
Librairie.	68.243	20	
Bibliothèque.	8.226	»	
Mobilier	41.887	75	

Total de l'inventaire. 246.152 43

Total de l'inventaire à fin de 1894. 246.130 11

Plus-value. 22 32

Comparativement à 1894, notre fortune, dans son ensemble, est donc restée stationnaire.

Quant à notre actif, il dépasse notre passif de 4,788 fr. 78, somme qui se décompose ainsi :

1 ^o Bénéfice réalisé en 1895 (Voir le tableau A ci-dessus)	1.919 17
2 ^o Solde à capitaliser à la fin de 1894 sur les droits d'admission et les rachats de cotisations	1.319 40
3 ^o Bénéfices antérieurs à 1895, représentés par une créance à recouvrer.	905 60
4 ^o Solde libre du compte des bénéfices antérieurs à 1895.	644 61
Total égal.	<u>4.788 78</u>

De ce total, il faut défalquer :

1 ^o Créances à recouvrer	2.225 »	}	
2 ^o Attribution au budget de 1896 pour dépenses extraordinaires (Séance du Comité central du 16 janvier 1896)	108 65		2.333 65
Reste disponible.			<u><u>2.455 13</u></u>

En terminant, Messieurs, je rappellerai que l'année dernière, quelques membres de la Société, auxquels je m'étais joint, ont demandé qu'un comptable de profession fût mis à la disposition des membres de la Commission de vérification des comptes. Ceux de nos collègues qui ont composé cette Commission en 1895 ayant, à l'épreuve, reconnu l'utilité de la mesure, permettez-moi de réitérer aujourd'hui le vœu auquel vous avez bien voulu déférer à l'occasion des précédents comptes de votre trésorier.

COMMUNICATIONS

Répartition en France des infirmités susceptibles d'entraîner l'exemption du service militaire. — Étude de géographie et de statistique médicales.

PAR M. DU CAZAL,

Médecin principal de 1^{re} classe, professeur au Val-de-Grâce.

L'utilité des études de géographie médicale n'est plus à démontrer dans le pays surtout des Broca et des Lagneau. Aussi, et précisément à cause de l'importance qu'a prise cette branche des sciences médicales tant en France qu'à l'étranger, à cause du développement qu'elle prend de jour en jour, ne me paraît-il pas hors de propos de rappeler, au début de cette étude, que c'est à un médecin militaire français, Boudin, que revient l'honneur de l'avoir créée.

Depuis Boudin, la géographie médicale a fait de grands progrès et suscité de nombreux travaux ; mais il n'est que juste de constater encore que les médecins militaires français n'ont jamais cessé d'y contribuer pour une très large part et par les mémoires, souvent d'un très grand intérêt, parus dans l'organe spécial de la médecine militaire, et par le rôle prépondérant qu'ils sont appelés à jouer dans les conseils de révision.

C'est seulement, en effet, en utilisant les résultats de cette immense enquête, couvrant de son vaste réseau le pays tout entier, que le statisticien peut connaître la répartition en France des principales infirmités dont est affligée la population.

Boudin fut le premier qui songea à utiliser ces résultats dans une étude d'ensemble et, en 1849, il publia sur ce sujet, dans les *Annales d'hygiène publique*, un mémoire intitulé : « *Études sur le recrutement de l'armée.* »

En 1855, Boudin inspirait sur le même sujet une thèse soutenue à Paris par Devòt intitulée : « *Essai de statistique médicale sur les principales causes d'exemption du service militaire.* »

L'impulsion était donnée.

En 1860, cinq ans seulement par conséquent après la thèse de Devòt, nous voyons paraître dans les *Mémoires de la Société d'Anthropologie*, un remarquable travail du professeur Broca ayant pour titre : « *Recherches sur l'Anthropologie de la France* », travail dans lequel le fondateur de l'École anthropologique de Paris étudie

tout spécialement la répartition des infirmités avec la distribution des races sur notre territoire.

En 1868, et en obéissant au même ordre d'idées, M. Lagneau lit à l'Académie de médecine un très important mémoire dont le titre est bien significatif et indique nettement les tendances de l'auteur : « *Remarques ethnologiques sur la répartition géographique de certaines infirmités en France.* »

M. Lagneau s'attache, en effet, à démontrer que les populations des départements bretons et des départements du centre de la France, deux régions anciennement habitées par les Gallo-Celtes, se distinguent de celles des autres départements, non seulement par leur proportion considérable d'exemptés pour défaut de taille, mais aussi par leur proportion très minime d'exemptés pour infirmités ; tandis que les départements du Midi, à peu près exclusivement peuplés de descendants d'Aquitains et de Ligures, présentent beaucoup de myopes ; que les départements correspondants à l'ancienne Gaule Belgique comptent une assez grande proportion de myopes et d'individus atteints de carie dentaire ; — enfin que les départements formés par les régions envahies au x^e siècle par les Normands, quoique dans des conditions géographiques et climatologiques identiques à celles de la Bretagne, se font remarquer par leur proportion très considérable de jeunes gens exemptés pour mauvaise denture, hernies, varices, varicocèles.

Comme on le voit, M. Lagneau, comme Broca, a une tendance à tout expliquer par une influence de race.

Citons encore les monographies de Sistach et de M. Morache, et nous arrivons, en 1880, au mémoire, pour ainsi dire classique, de Chervin, mémoire couronné par la Société d'Anthropologie de Paris et ayant pour titre : « *Essai de géographie médicale de la France, d'après les infirmités constatées chez les conscrits par les conseils de révision pour le recrutement de l'armée de 1850 à 1869.* »

Les statistiques établies par Chervin ont donc porté sur les résultats enregistrés par les conseils de révision pendant vingt années consécutives.

Chervin fait d'abord la critique du système employé par Boudin et par Sistach pour établir leurs statistiques ; puis il explique longuement comment il s'y est pris lui-même pour se mettre à l'abri des causes d'erreurs dans lesquelles il reproche à ses prédécesseurs d'être tombés.

Chervin, du reste, ne partage pas tout à fait l'opinion de Broca

et de Lagneau que je viens de résumer : « Je ne suis pas disposé, dit-il, pour expliquer la distribution géographique des infirmités, à tout mettre, comme on dit vulgairement, sur le dos de la race ; mais je pense fermement que ce sont surtout les conditions d'hygiène et de milieu qui jouent le principal rôle dans leur production et que c'est dans cet ordre d'idées qu'il faut chercher une explication aux faits accusés par nos statistiques.

« Toutefois, je ferai remarquer que bien souvent on trouve l'explication de certains groupements géographiques dans l'ancienne division de la France par province. Nos anciennes provinces représentent en effet bien mieux que nos départements une unité au point de vue des mœurs, des habitudes et des coutumes, sans parler des conditions topographiques et sociales qui constituent les influences du milieu auxquelles j'attribue tant de portée. »

Mais il y a aussi singulièrement à critiquer dans la méthode qui a servi de base aux calculs de Chervin, et il n'a pas, je ne dirai pas su, mais pu éviter certaines causes d'erreurs dues à la source à laquelle il a emprunté ses chiffres et qui ont dû fatalement altérer ses résultats.

Remarquons, en effet, que Chervin a pris, pour établir ses statistiques, les chiffres donnés par les conseils de révision fonctionnant sous l'empire de la loi de 1832 ; or, à cette époque, il y avait de nombreuses catégories d'hommes qui n'étaient pas examinés du tout par le conseil de révision : c'étaient d'abord ceux, et ils étaient nombreux, qui n'avaient pas la taille exigée par la loi (1^m 54) ; or ces hommes pouvaient être atteints d'infirmités ; puis tous ceux qui avaient des motifs légaux de dispense et auxquels s'applique la même observation.

Comment apprécier le nombre d'infirmités qu'eussent présenté ces deux catégories d'hommes ?

D'autres, en assez grand nombre aussi, atteints d'infirmités et appartenant à des familles aisées, préféraient payer un remplaçant que de paraître devant les conseils de révision pour se faire exempter de peur que cela ne nuise à leur établissement.

Chervin a pensé se mettre suffisamment à l'abri de ces causes d'erreur par des calculs de probabilité !

Mais il était encore une autre cause d'erreur qu'il était, me semble-t-il, bien difficile, sinon même tout à fait impossible, d'apprécier : c'était celle qui résultait de la division du contingent par le tirage au sort en *bons* et *mauvais* numéros. Chaque canton

devait fournir tant d'hommes ; lorsqu'on était arrivé à parfaire le chiffre fixé, les opérations du conseil s'arrêtaient ; les hommes restant n'étaient pas examinés. Or, ce chiffre des non examinés était, dans certains cantons, très élevé, et comment alors apprécier le nombre des infirmités que pouvait renfermer ce groupe ? dans d'autres, il était nul.

Voici, en effet, à cet égard, un renseignement intéressant que nous donne Boudin et qui montre, en même temps, combien cette loi de 1832, qui se piquait pourtant d'esprit égalitaire, faisait, au contraire, inégalement peser sur les populations les charges du service militaire : « Si l'aptitude au service militaire eût été la même partout, les charges eussent été les mêmes aussi, à part la petite disproportion, à peine sensible, résultant de l'inégalité de répartition des dispenses légales. Mais il n'en était pas ainsi : alors que le département des Pyrénées-Orientales, par exemple, fournissait, en moyenne, 616 hommes propres au service sur 1,000 examinés, celui de la Dordogne n'en fournissait que 300, c'est-à-dire qu'un jeune homme appartenant aux Pyrénées-Orientales avait 45 chances d'échapper au service militaire, alors que celui du département de la Dordogne n'en avait que 22. Il y avait même des départements peu nombreux, à la vérité, qui présentaient *un déficit* sur le chiffre d'hommes qu'ils devaient fournir, c'est-à-dire par conséquent dans lesquels tout homme valide était infailliblement atteint par le recrutement ; il y avait des cantons où le bénéfice du tirage était nul, où un jeune homme n'était jamais exempté par son numéro ; où toute la population valide était enlevée par la loi. »

Pour toutes ces raisons, je pensais depuis longtemps qu'il serait intéressant de pouvoir renouveler ces recherches et refaire ces calculs avec les chiffres fournis par les conseils de révision fonctionnant depuis la loi de 1872, qui soumet tous les hommes âgés de vingt ans sans exception, à l'examen médical.

Chervin estime que ce travail « très long et très considérable », dit-il avec raison, ne donnerait que des résultats peu différents de ceux qu'il a obtenus lui-même.

Chervin était, je crois, dans l'erreur ! J'ai déjà dit pourquoi. J'en donnerai la preuve tout à l'heure.

Mais ce travail était malheureusement rendu impossible par ce fait que, depuis 1873, c'est-à-dire précisément depuis l'application par les conseils de révision des dispositions de la loi de 1872, les

comptes rendus annuels des travaux de ces conseils ne donnaient plus les exemptions pour infirmités par département, mais bien par région de corps d'armée et subdivisions de région militaire, répartition qui ne répond à aucune division ethnique ou politique de la France.

Pour la première fois, le compte-rendu sur le recrutement de l'armée, pour l'année 1887, est revenu aux anciens errements, toujours suivis depuis, et à l'énumération par département des diverses espèces d'infirmités ayant motivé l'exemption.

Or, dès cette année 1887, j'avais fait, entre quelques-uns des chiffres donnés par le compte rendu de cette année et ceux de la statistique de Chervin, une comparaison qui m'avait prouvé qu'un pareil travail pourrait être *long* et *considérable*, mais non pas inutile.

J'avais, en effet, comparé aux chiffres de Chervin les résultats donnés pour cette année 1887, pour la totalité des infirmités ayant entraîné l'exemption, dans huit départements : quatre de ceux qui, dans la statistique de Chervin, sont le plus chargés d'exemptions, et quatre de ceux qui, au contraire, en présentent le moins.

Or, voici ramenés à 1,000 hommes examinés, les chiffres donnés par Chervin, en regard desquels je place ceux de la statistique de 1887 :

Département	Chervin	1887
—	—	—
Eure.....	439	99
Seine-Inférieure.. . .	471	218
Orne.....	444.5	109
Ardennes.....	490	89
Nord.....	285	110
Ain.....	283	152
Doubs.....	284	145
Haute-Saône	264	96

Cette différence prouve, ou que les chiffres donnés par Chervin étaient loin de représenter la réalité des faits, et il y avait alors intérêt à refaire ce travail, ou que l'état physique de la population en France s'est singulièrement amélioré, ce qu'il n'est pas inutile de constater.

J'ai pris pour base de la statistique que je publie ici, les résultats donnés par les compte-rendus des conseils de revision pendant sept années, de 1887 à 1893; on l'estimera sans doute suffi-

sante, si l'on réfléchit que nous n'avons eu à faire entrer dans l'établissement de nos chiffres aucun calcul de probabilité. Les légers écarts qui peuvent résulter du plus ou moins de sévérité recommandée par les circulaires ministérielles ou apportée par les conseils de révision dans l'examen des hommes, me paraissent amplement compensés par une moyenne de sept années.

Le nombre total des hommes examinés par les conseils de révision, en France, pendant cette période de sept années, a été de 2,127,533; or, si l'on considère le nombre de ceux qui ont été examinés chaque année, on s'aperçoit que le chiffre en a peu varié et que c'est même en 1893, pendant la dernière année, qu'a été appelé le plus grand nombre de conscrits.

C'est un résultat quelque peu fait pour surprendre, alors qu'on entend dire chaque jour que le chiffre de la population s'en va sans cesse décroissant en France et décroissant dans des proportions inquiétantes pour l'avenir.

Voici, du reste, les chiffres :

1887.....	329.040 h.	1891.....	287.370 h.
1888.....	291.456	1892.....	289.990
1889.....	299.154	1893.....	337.791
1890..	301.742		

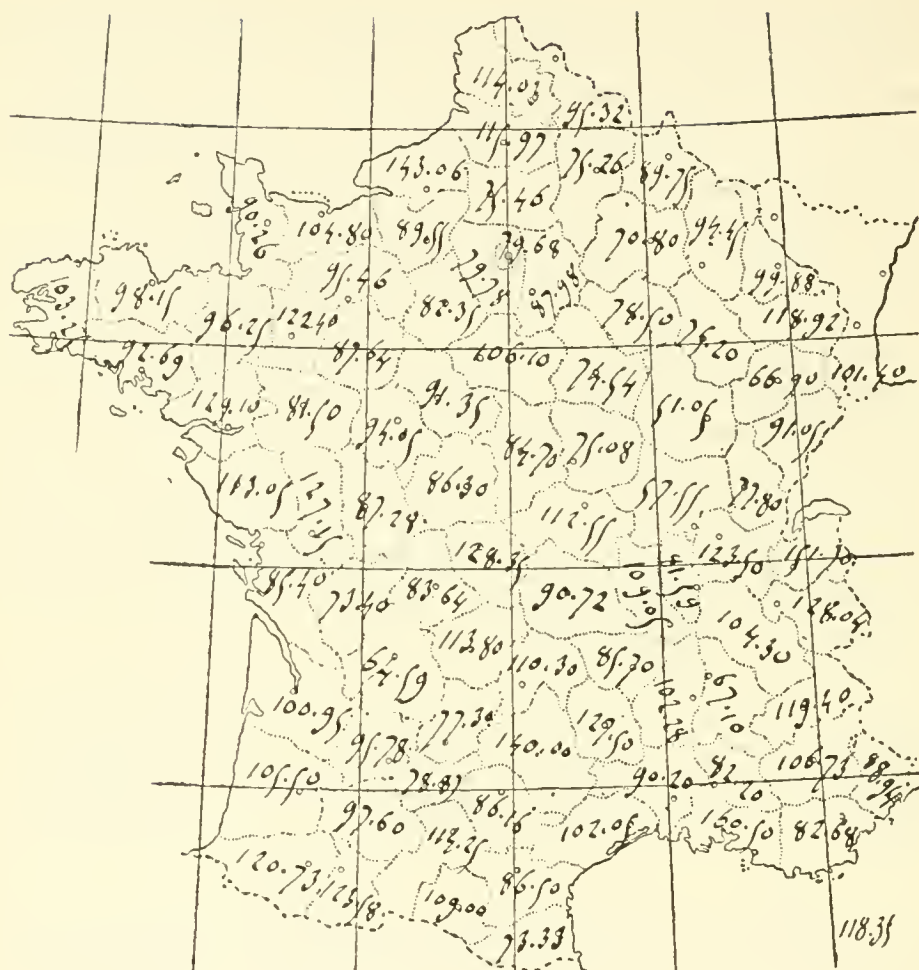
Dans toutes nos cartes, les chiffres inscrits dans chaque département représentent le nombre des exemptions pour 1,000 hommes examinés.

La première carte représente les exemptions prises en masse.

Le nombre total des exemptions, pendant ces sept années, a été de 214,860, avec une moyenne de 30,694. L'année la plus chargée a été l'année 1887, avec 36,401 exemptions, et l'année 1892, la moins chargée, avec 25,884 exemptions.

Nous ferons observer encore que s'il n'y a pas de carte pour le défaut de taille, c'est que depuis 1872, celui-ci ne peut jamais motiver l'exemption. Nous ne pouvons donc plus savoir combien d'hommes se présentent devant les conseils de révision sans avoir la taille réglementaire.

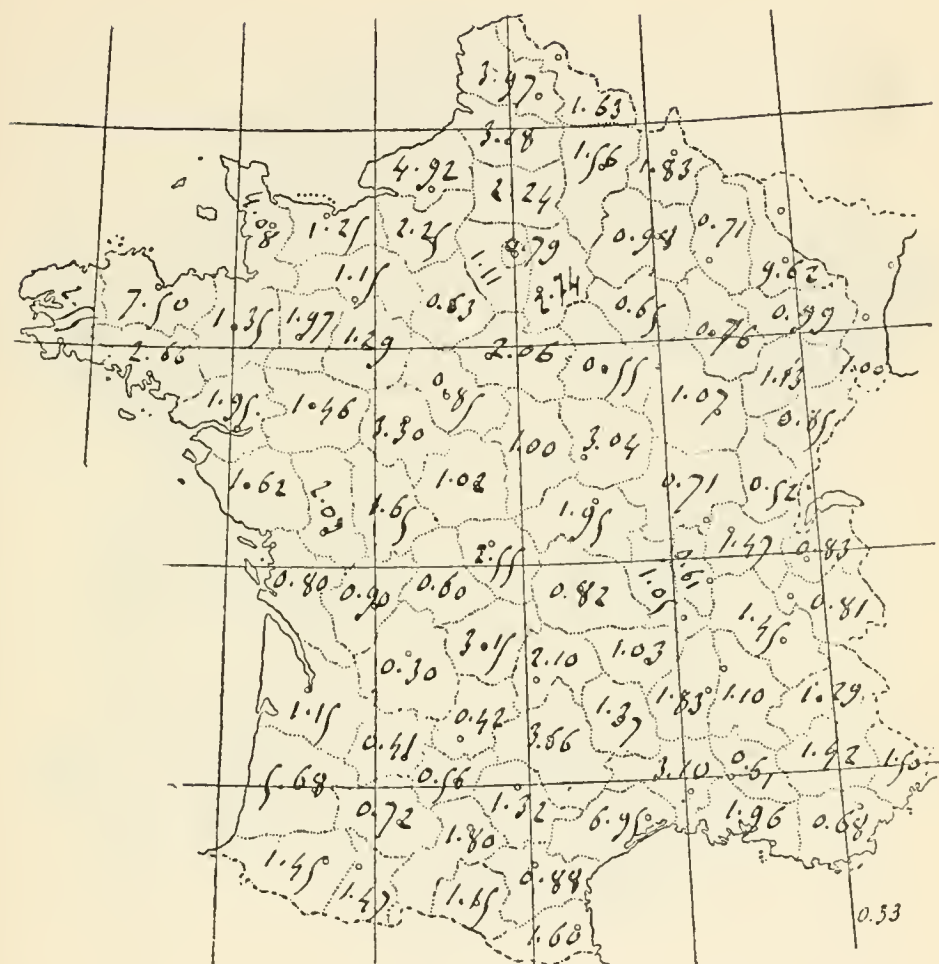
Nos cartes sont au nombre de dix-sept; il me paraît inutile d'y joindre les calculs qui ont servi à les dresser.



CARTE N° 1.

Exemptions en masse.

Cette carte montre que les infirmités qui sont susceptibles d'exempter du service militaire, sont beaucoup plus fréquentes dans les départements limitrophes de la France, c'est-à-dire dans les populations maritimes et montagnardes, que dans les départements du Centre. Or, en ces différents points, montagnes et littoral, les races sont très différentes aussi bien que les conditions climatiques. Aussi faut-il, à notre avis, rapporter bien plutôt cette répartition aux conditions sociales et hygiéniques des populations, en général assez pauvres, qui habitent ces départements : presque partout, sinon même partout et toujours, la pauvreté est exclusive des lois les plus élémentaires de l'hygiène.

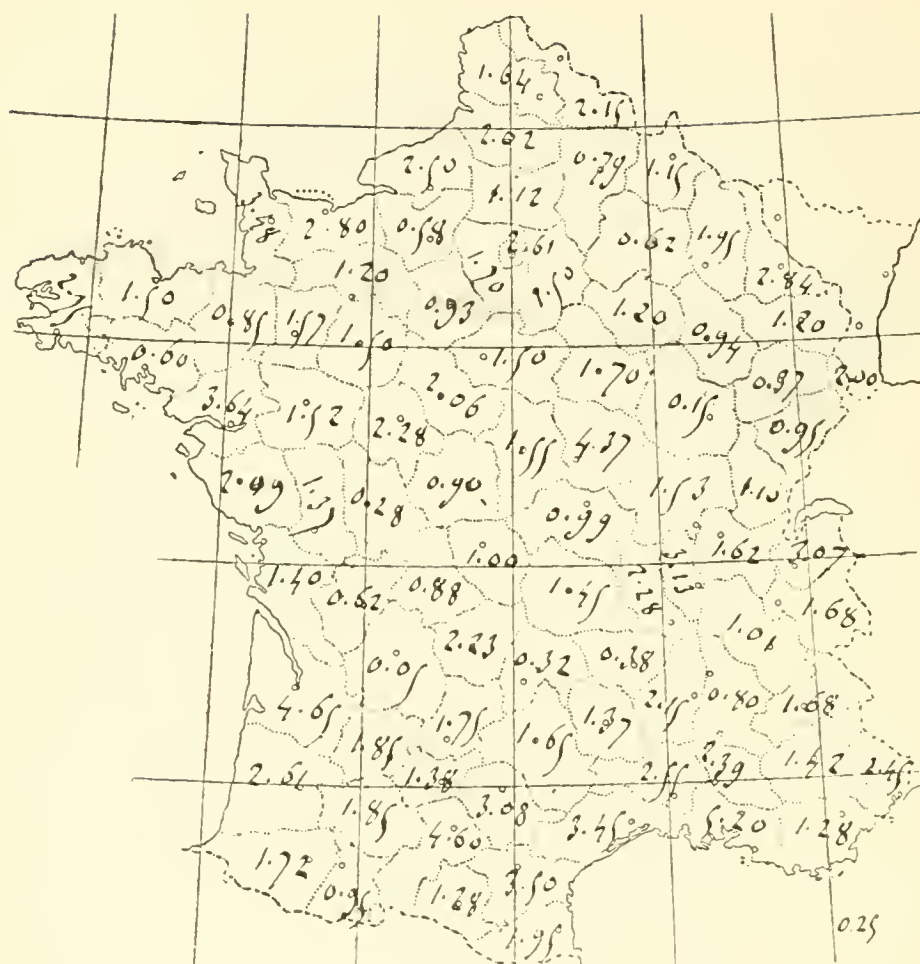


CARTE N° 2.

Maladies de peau autres que la calvitie et la teigne.

On peut voir, par cette carte, que les maladies de peau sont, en somme, assez rares en France. C'est dans la Meurthe-et-Moselle que nous trouvons le chiffre le plus élevé des exemptions motivées par ces affections. Puis viennent les départements des Côtes-du-Nord, des Bouches-du-Rhône et des Landes qui arrivent avec des chiffres manifestement plus élevés que les autres, sans qu'il soit possible de proposer une explication rationnelle de ces différences.

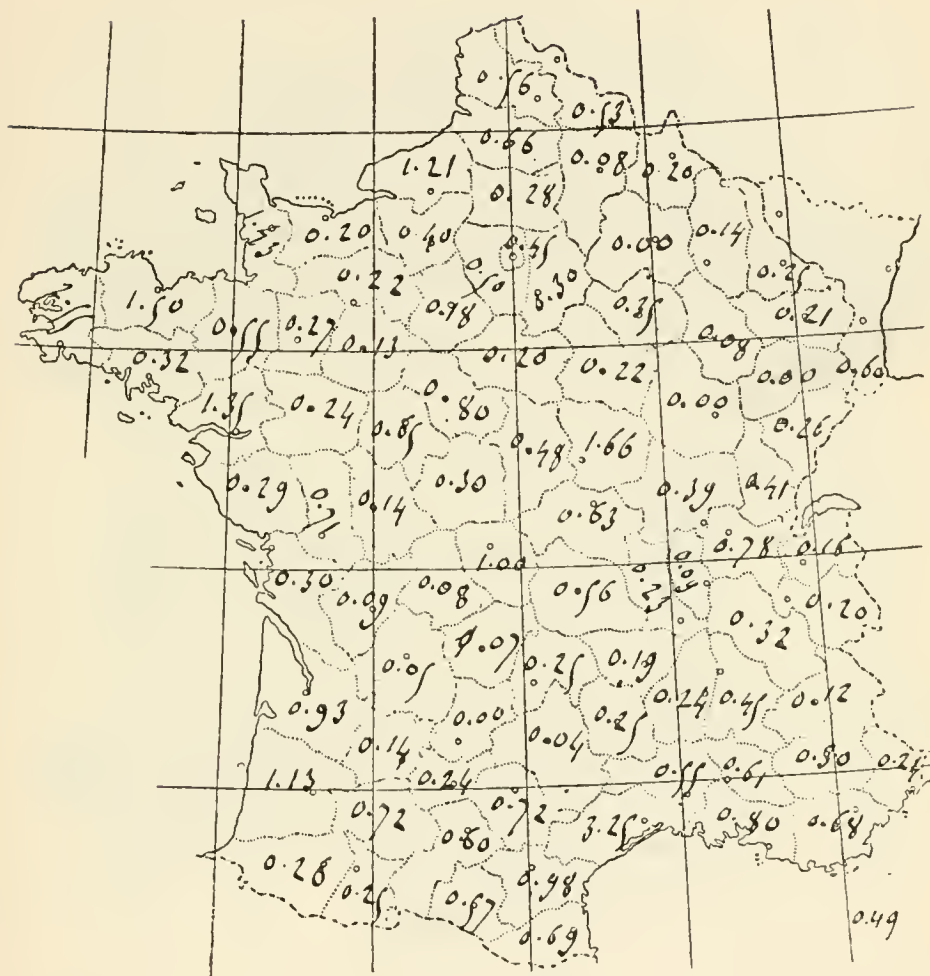
Au total, cette carte est assez à l'honneur de la propreté de la population française qui, sous ce rapport, paraît valoir mieux que sa réputation.



CARTE N° 3.

Myopie.

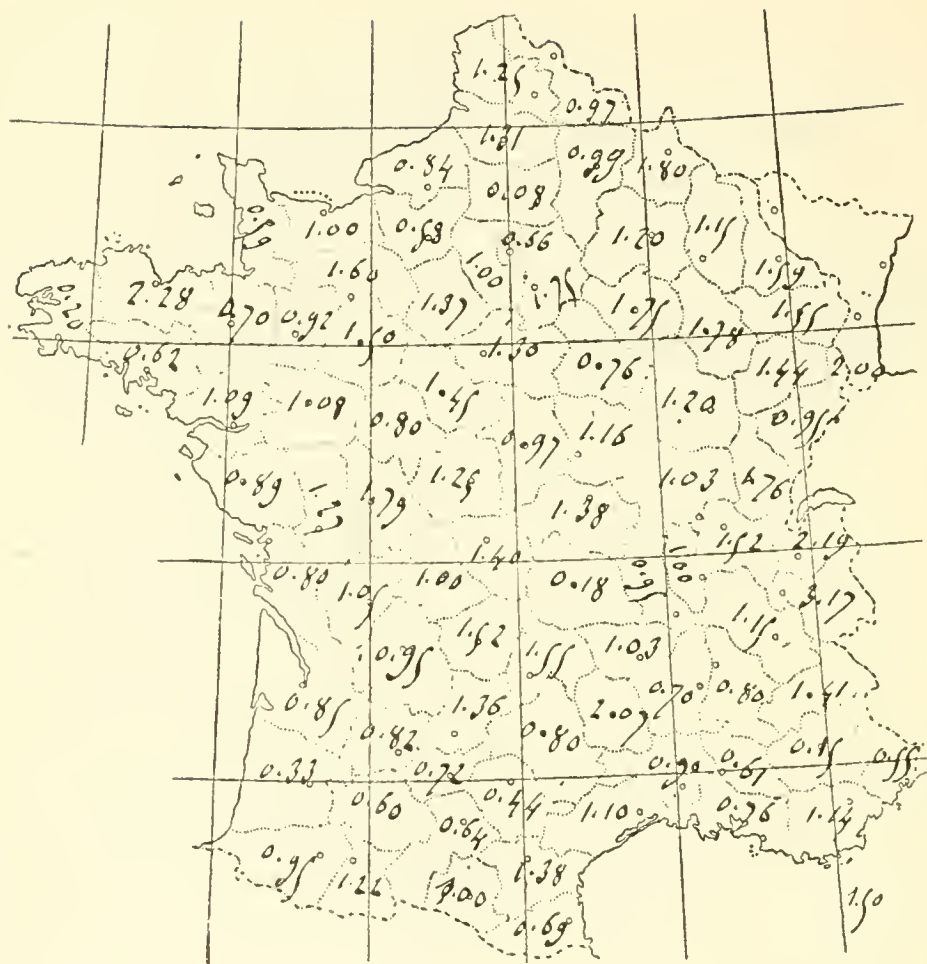
Cette carte est une de celles dont les chiffres diffèrent le plus de ceux qui avaient été obtenus par Chervin. Ces différences sont tellement considérables qu'il n'est plus possible de les expliquer par de simples erreurs de calcul, car elles portent non pas sur les résultats obtenus dans tel ou tel département, mais sur tous les chiffres en général. Il n'y a qu'une explication à donner de semblables divergences : A l'époque où fonctionnaient les conseils de revision dont les résultats ont servi aux calculs de Chervin, la myopie n'était pas constatée par les moyens scientifiques mis en usage depuis quelques années. La fraude était plus facile; c'est dire qu'elle était plus fréquente.



CARTE N^o 4.

Strabisme.

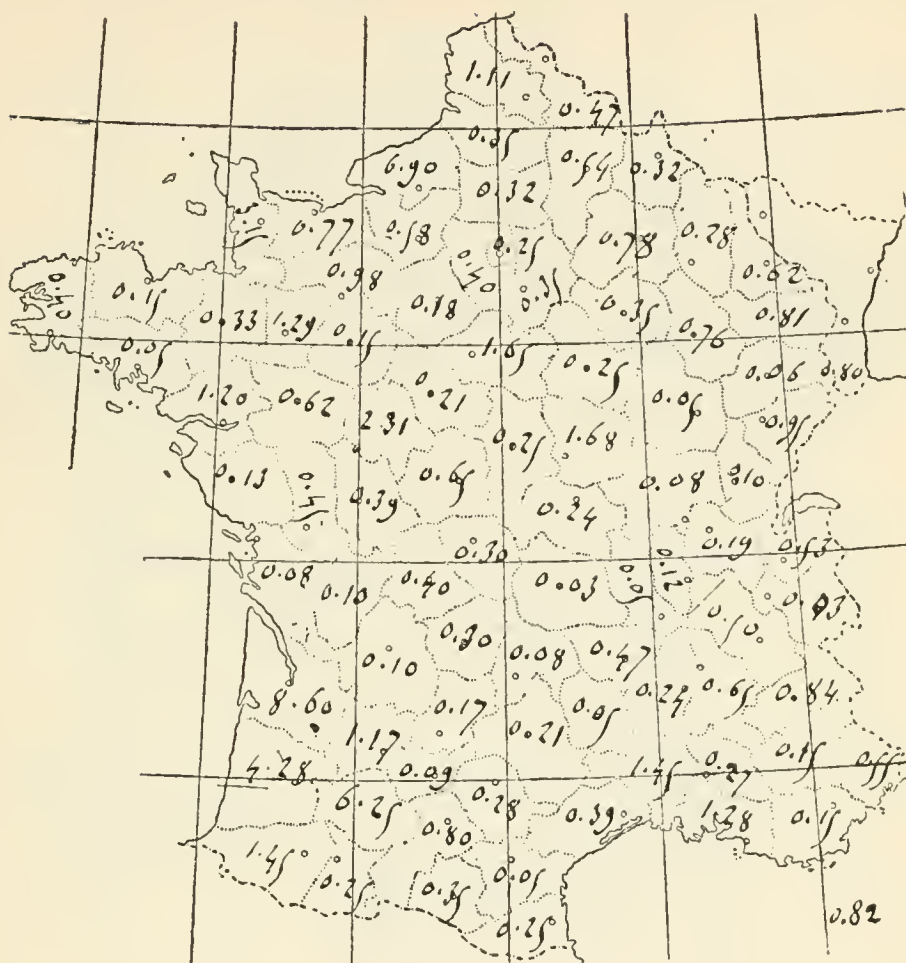
Nos chiffres, ici, sont encore, d'une façon générale, bien inférieurs à ceux de Chervin. C'est ainsi que, dans la carte dressée par cet auteur, nous voyons à peu près tous les chiffres dépasser l'unité, tandis que dans la nôtre, il est très peu de départements dont le nombre des exemptions pour strabisme ne soient pas représentés seulement par des fractions. Il en est même un certain nombre (le Lot et la Marne) dans lesquels, en sept ans, pas un homme n'a été exempté pour strabisme.



CARTE N° 5.

Surdi - mutité.

Cette carte nous montre que la surdi-mutité est une infirmité qui est à peu près également répartie sur tout le territoire et à laquelle la population française paie un tribut qui varie peu d'un département à l'autre. Il y a des groupes, des îlots formés par plusieurs départements qui sont bien, à la vérité, un peu plus privilégiés que les autres; tel est le groupe formé par les départements de l'Ar-dèche, de la Drôme, des Basses-Alpes, des Alpes-Maritimes, de Van-cluse et du Gard. Deux départements, au contraire, attirent l'atten-tion par leurs chiffres élevés; ce sont les départements de la Savoie (3.17) et de la Haute-Savoie (2.49). Mais notre observation n'en reste pas moins, d'une manière générale, l'expression de la vérité.



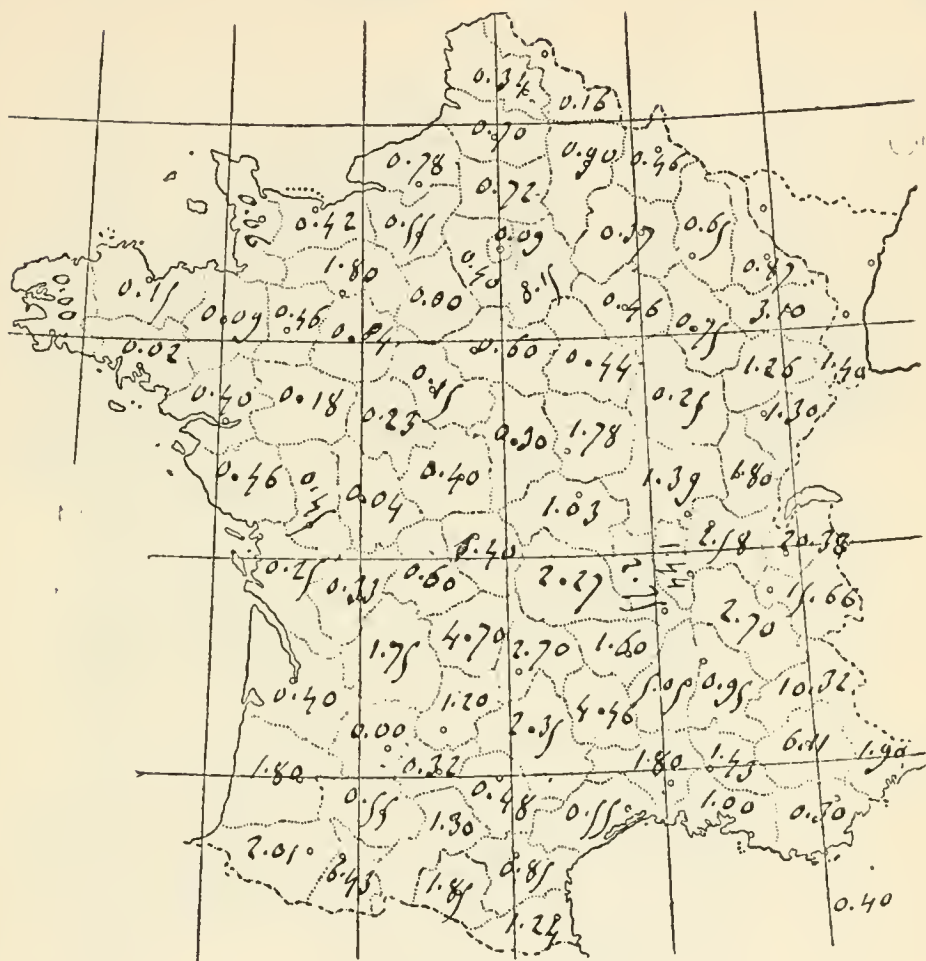
CARTE N° 6.

Mauvaises dents.

Voici encore une carte dont les chiffres offrent, avec ceux de Chervin, des différences vraiment extraordinaires et telles qu'elles sont vraiment inexplicables. C'est ainsi que dans la carte de Chervin, comme dans la nôtre, c'est bien le Puy-de-Dôme qui compte le moins d'exemptions pour mauvaises dents, mais tandis que Chervin trouve 1,05 0/00 exemptés dans ce département, nous n'en trouvons que 0.03. D'autres départements offrent des différences bien plus considérables : le département de la Seine-Inférieure qui, dans la statistique de Chervin, donne 148,82 exemptions pour 1 000, ne nous en donne que 6 90.

Les départements les plus chargés sont la Gironde, les Landes et le Gers.

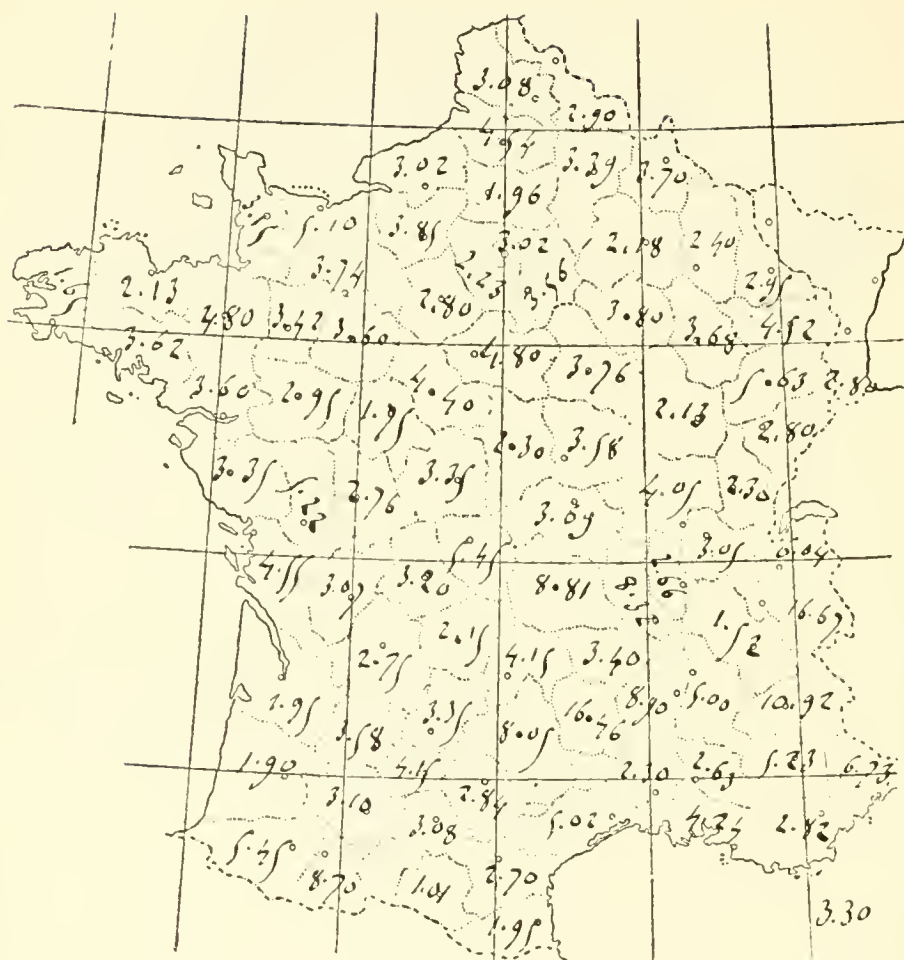
On remarquera, qu'à part la Seine-Inférieure, les départements formant la Normandie, ne sont pas plus mal partagés que les autres, contrairement à ce que l'on a toujours cru et dit à cet égard.



CARTE N° 8.

Goîtres.

C'est dans les départements montagneux que nous trouverons ici les chiffres les plus élevés, et dans les départements maritimes, au contraire, que nous trouverons les plus bas chiffres; ou plutôt et pour être plus exacts, ce sont les populations alpines qui sont, et de beaucoup, les plus mal partagées, alors que les populations pyrénéennes ne le sont pas sensiblement plus que celles du centre de la France. La Savoie et la Haute-Savoie tiennent la tête avec les chiffres de 15,66 pour 1,000 pour le premier et de 20,38 pour le second. Ces chiffres énormes, si on les compare à ceux des autres départements, sont cependant de beaucoup inférieurs à ceux qu'avait obtenus Chervin (183,58 pour la Savoie et 113,32 pour la Haute-Savoie). Le nombre des exemptions, qui est encore de 10,32 dans les Hautes-Alpes, s'abaisse rapidement à mesure qu'on se rapproche du littoral; il n'est plus que de 6,10 dans les Basses-Alpes, de 1,90 dans les Alpes-Maritimes et de 0,30 dans le Var. Deux départements (le Finistère et l'Eure-et-Loir) n'ont eu, en sept ans, aucun cas d'exemption pour goître.

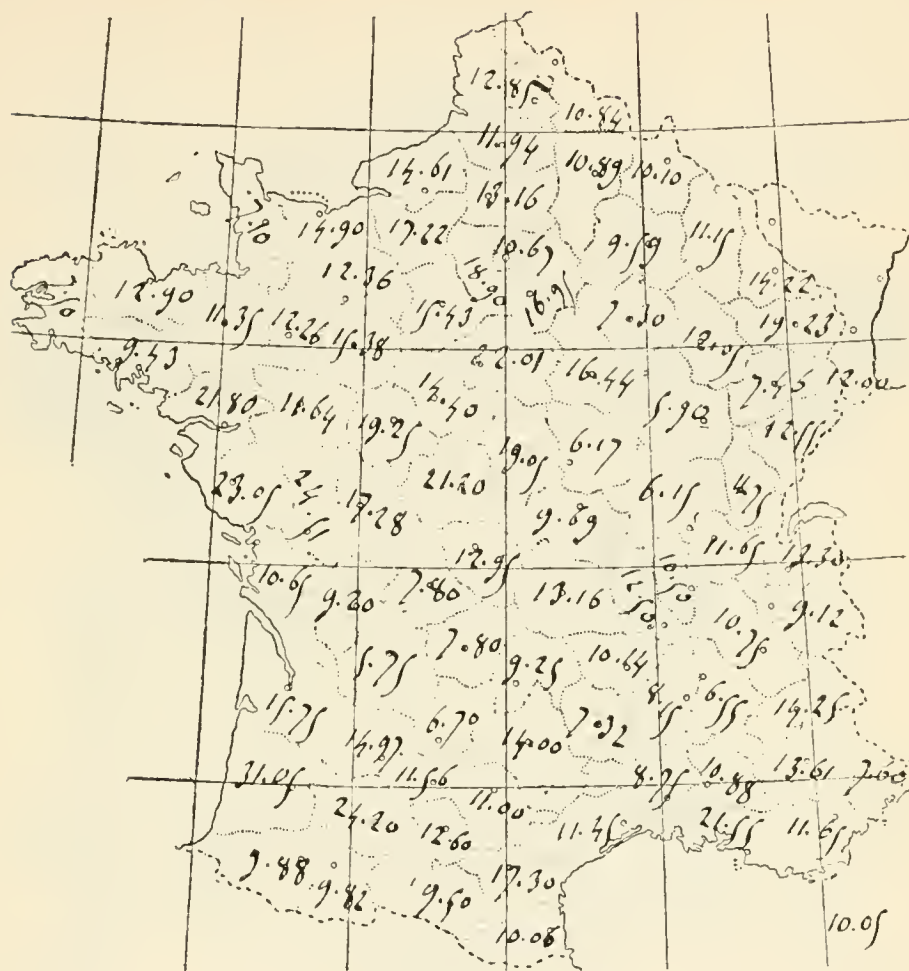


CARTE N° 9.

Idiotie. — Crétinisme. — Imbécillité.

Le nombre des crétins, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas en rapport avec celui des goitreux, au moins d'après les résultats donnés par les conseils de revision. Ainsi, tandis que le chiffre des exemptions pour goitre est, comme on vient de le voir, dans la Haute-Savoie, de 20,38, il n'est pour les exemptions dues au crétinisme que de 6,04. Les deux départements qui ont les chiffres les plus élevés sont ceux de la Savoie (16,67) et de la Lozère (16,46).

Il serait du reste bien difficile de donner une explication valable de la répartition de cette infirmité : ni la race, ni les conditions climatiques ou hygiéniques n'y suffiraient.



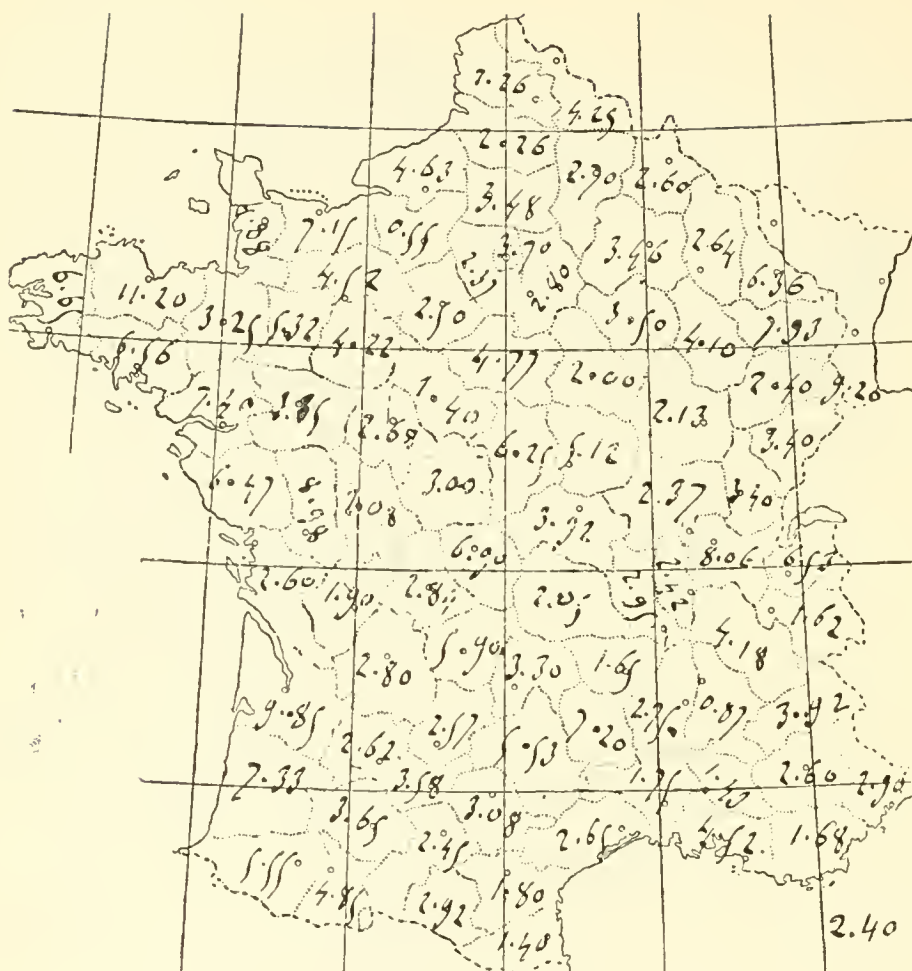
CARTE N° 10.

Hernies.

On est frappé du nombre considérable d'hommes qu'une *hernie* soustrait au service militaire. Ce nombre, pendant les sept années sur lesquelles ont porté nos calculs, n'a pas été moindre de 27,899. Il semble, qu'après les progrès faits depuis quelques années par la chirurgie dans la question de la cure radicale des hernies, un grand nombre, le plus grand nombre peut-être de ces hommes pourraient être appelés sous les drapeaux et opérés pendant leur séjour au régiment. Et de cette manière de faire, il résulterait certainement un grand bienfait pour la population elle-même.

Il est facile de voir que cette infirmité est à peu près uniformément répandue par tout le territoire, à part un îlot formé par les quatre départements de la Côte-d'Or, de la Nièvre, de l'Allier et de Saône-et-Loire, dans lesquels les chiffres sont sensiblement inférieurs à ceux de la plupart des autres.

Ici encore aucune explication ne saurait être donnée de cette distribution.



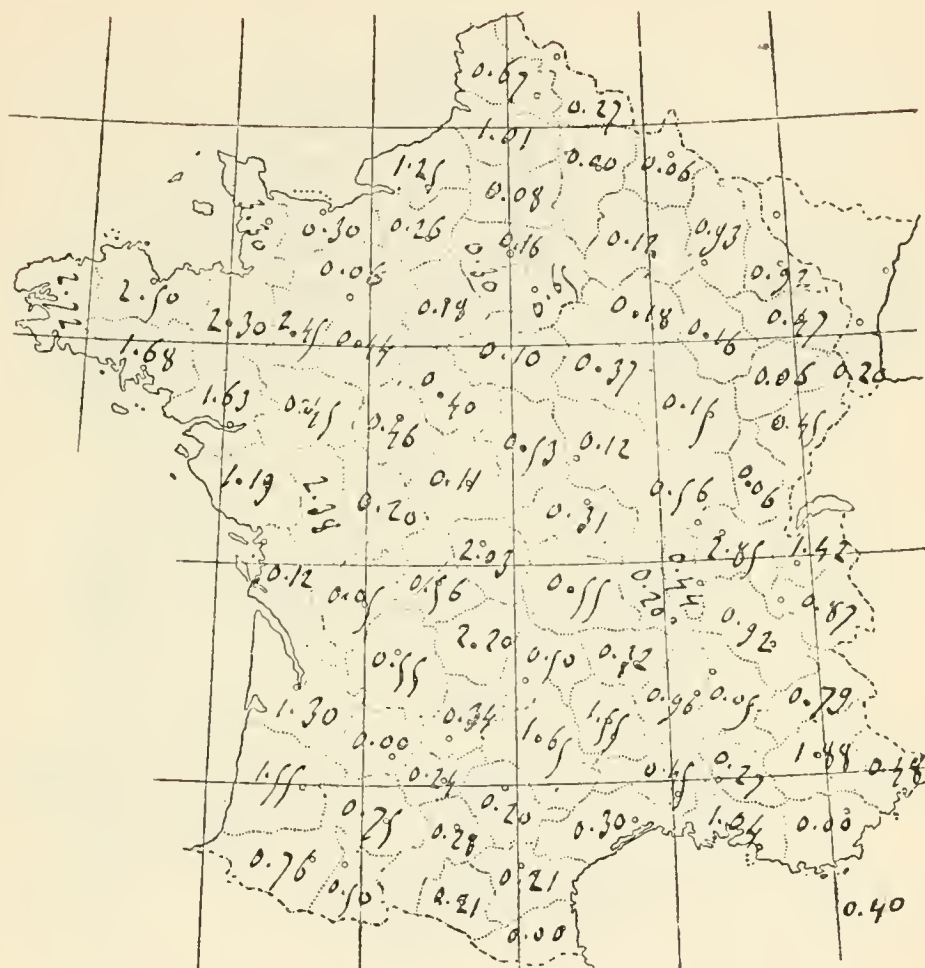
CARTE N° 11.

Varices.

« Sauf les départements des Basses-Pyrénées, du Cantal et de la Creuse, c'est exclusivement dans la moitié Nord de la France que se rencontre surtout cette infirmité. »

Telle est la réflexion qu'inspirait à Chervin l'examen de la carte dressée par lui.

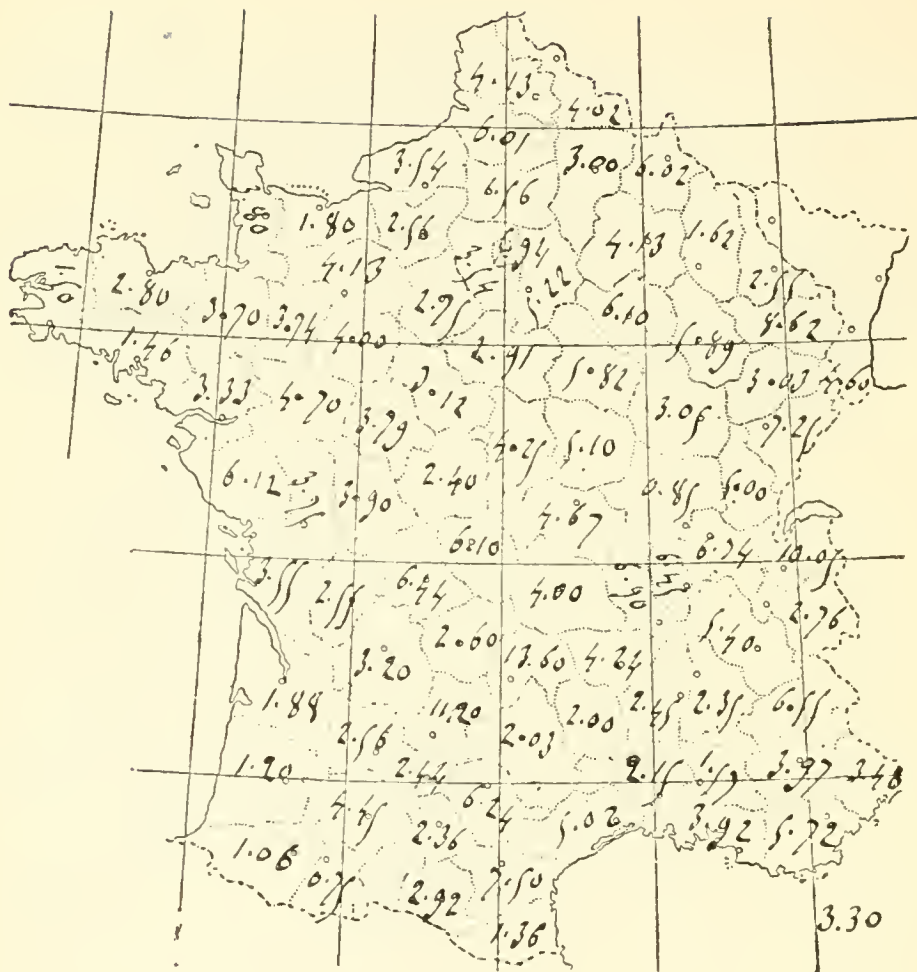
La nôtre nous montre des résultats bien différents; les chiffres élevés n'y prédominent pas plus au Nord qu'au Midi, à l'Est qu'à l'Ouest. S'il est vrai que le département des Côtes-du-Nord arrive bon premier avec 11,20 exemptions pour 1,000 examinés, les chiffres qui viennent ensuite de 5,6 et 7 exemptés pour 1,000 se retrouvent à peu près également distribués dans tous les points du territoire. Il semble, du reste, que ces chiffres aient été jetés au hasard sans qu'il soit possible d'établir entre eux aucun groupement.



CARTE N^o 12.

Pieds plats.

Cette infirmité est en somme très peu répandue en France; les départements de la Bretagne forment un groupe plus éprouvé que les autres régions: les départements du centre, au contraire, présentent une immunité bien manifeste. A part, en effet, quelques exceptions, c'est par des chiffres inférieurs à l'unité qu'est représentée la moyenne des exemptions motivées par cette infirmité.



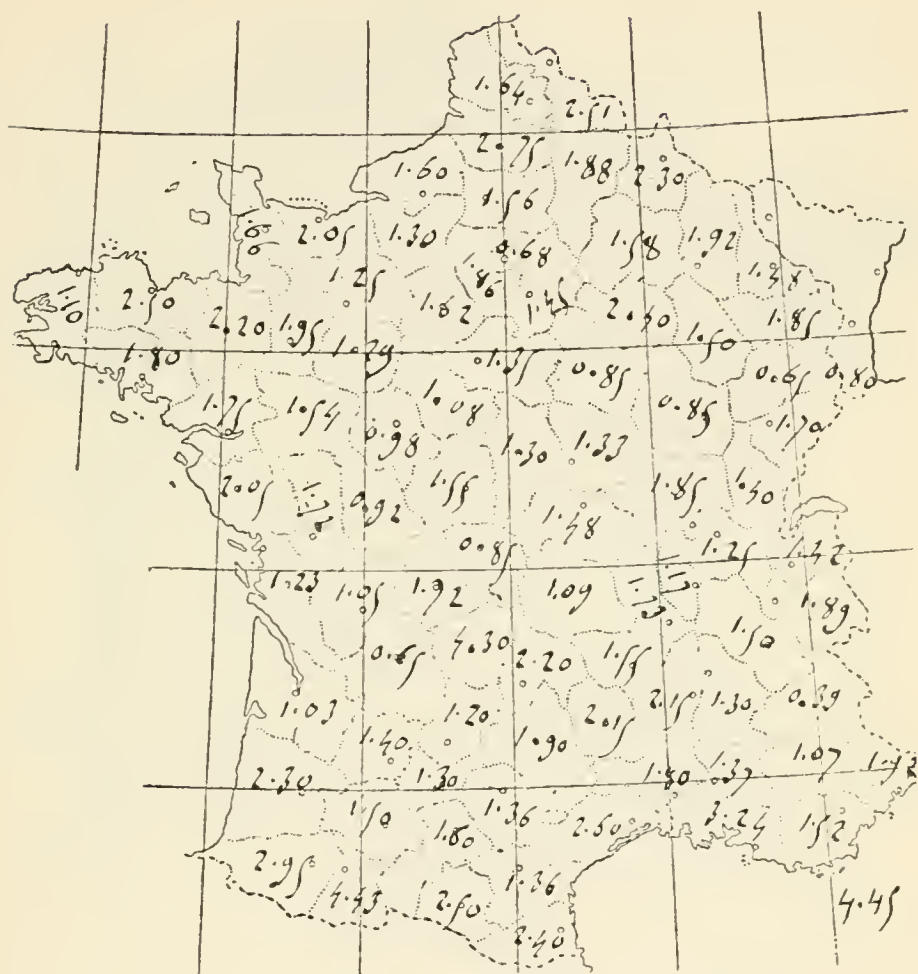
CARTE N° 13.

Déviation de la colonne vertébrale.

Cette carte est une de celles qui nous montre le plus clairement l'influence de la race jointe peut-être à celle des professions.

Les départements normands offrent un chiffre d'exemptions manifestement plus élevé que celui des départements bretons, par exemple. Tandis qu'en Normandie nous trouvons une moyenne de 3.46 exemptions pour 1,000, ce chiffre n'est que de 2.55 pour la Bretagne.

Les chiffres les plus élevés nous sont fournis par les départements contigus du Cantal et du Lot (13.60 et 11.20); mais à côté d'eux nous trouvons des départements dont les chiffres tombent à 2 pour 1,000 : tels sont la Corrèze (2.60), la Lozère (2.00) et l'Aveyron (2.03).

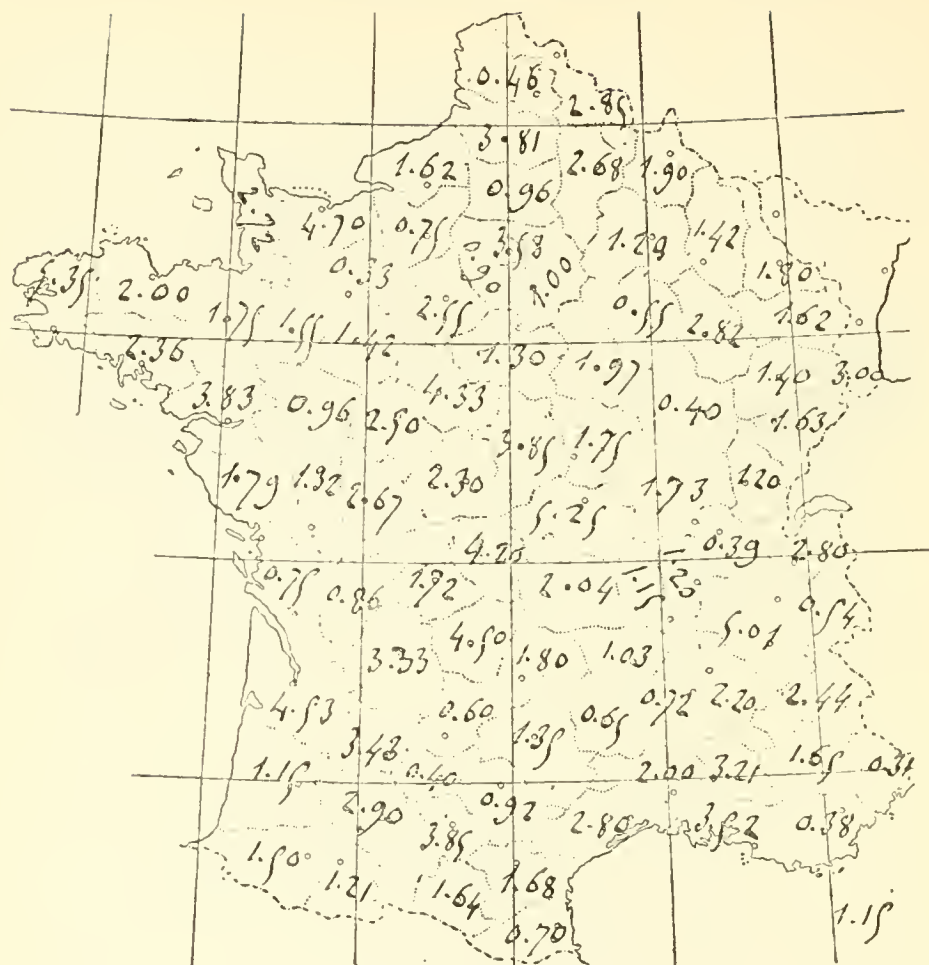


CARTE N° 14.

Épilepsie.

Ici, bien que la répartition de cette infirmité soit, comme pour toutes les autres, à peu près uniformément répartie sur notre sol, on peut cependant dire, d'une façon générale, que les chiffres élevés sont plus fréquents dans les départements du Midi que dans ceux du Nord. Ce qui est, comme on l'a du reste relevé déjà, et comme Chervin en particulier l'avait déjà fait remarquer, ce qui est contraire à l'hypothèse qu'une des principales causes du développement de l'épilepsie, serait l'alcoolisme.

Chacun sait que l'alcoolisme est bien plus répandu dans les populations du Nord que dans celles du Midi.



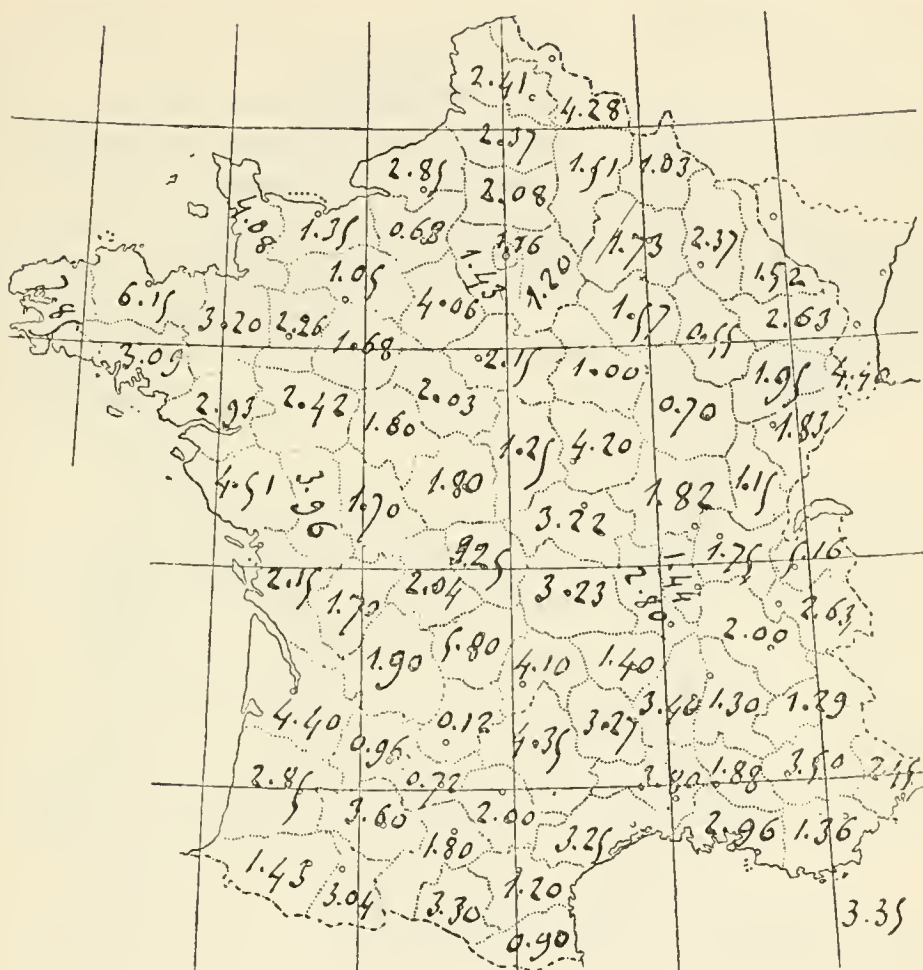
CARTE n° 15.

Phtisie pulmonaire.

Le nombre des hommes exemptés pour tuberculose ne paraît pas, *a priori*, exagéré, puisqu'il ne s'élève qu'au chiffre de 1,954 pour sept années, soit 707,85 par an; mais si, à ce chiffre, on ajoute, ce qui me paraît absolument légitime, les hommes exemptés pour faiblesse de constitution qui, presque tous, sont des tuberculeux au début, et les hommes exemptés pour scrofules, maladie que nous savons bien aujourd'hui n'être qu'une des formes de la tuberculose, on arrive, au contraire, au chiffre vraiment effrayant de 25,887, soit une moyenne annuelle de 3,700; ainsi, parmi les hommes âgés de vingt ans, on peut compter qu'il y a, en France, près de 4,000 tuberculeux !

Cette maladie est, du reste aussi, assez uniformément répandue sur notre territoire.

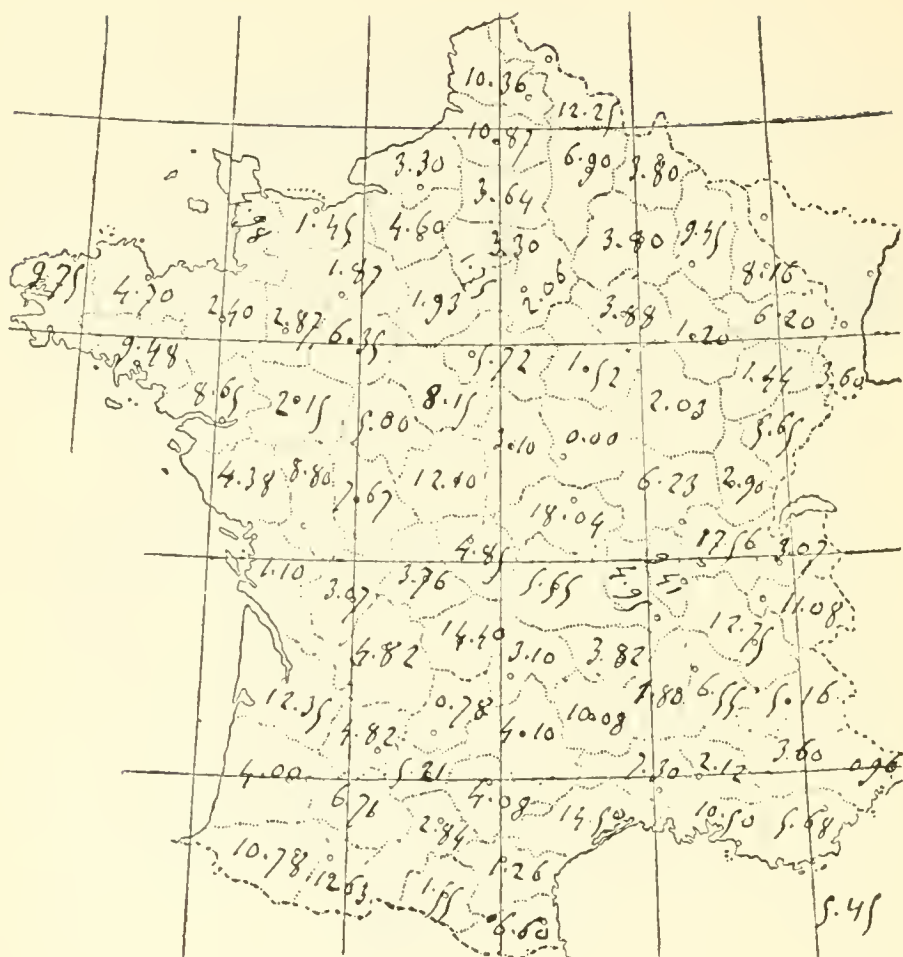
Le département qui nous fournit le chiffre le plus élevé est celui du Finistère, que nous trouvons presque toujours parmi les plus maltraités.



CARTE N° 16.

Scrofules.

Résultat encore bien singulier et bien fait pour surprendre ! Ce sont les départements maritimes qui nous donnent le plus grand nombre des cas d'exemptions pour scrofules : tels sont la Gironde (4.40), la Vendée (4.51), les Côtes-du-Nord (4.08) et le Finistère qui fournit le chiffre le plus élevé de la France (7.85). Mais on remarquera qu'en général, et exception faite pour la Gironde, la population de ces départements est assez pauvre ; il y a donc là presque certainement une question d'hygiène, peut-être aussi de race, d'hérédité que l'influence salutaire de l'air marin est impuissante à contrebalancer.



CARTE N° 17.

Faiblesse de constitution.

Le plus souvent, nous l'avons dit, le diagnostic de faiblesse de constitution, donné par le médecin au conseil de révision, est synonyme de celui de tuberculose pulmonaire. Aussi est-il absolument légitime de réunir ces chiffres à ceux de la carte n° 15 si l'on veut connaître, pour chaque département, le bilan exact de cette dernière affection.

DISCUSSION

M. GUSTAVE LAGNEAU. — Les recherches statistiques de M. du Cazal ont le grand avantage de reposer sur la totalité des jeunes gens composant la classe, conformément à la loi du recrutement de 1872, qui prescrit l'examen de tous les hommes, tandis que les recherches antérieures ne portent que sur une portion des hommes composant la classe, conformément à la loi de 1832. Les recherches de M. du Cazal doivent donc être beaucoup plus complètes et, par suite, doivent permettre d'apprécier plus exactement la validité, la situation sanitaire de notre population virile. Aussi importe-t-il grandement que ces recherches soient publiées, avec leurs cartes.

Je suis néanmoins surpris des énormes différences signalées dans les proportions des infirmités des jeunes gens de certains départements, d'après les recherches statistiques de M. Chervin et d'après celles de M. du Cazal. La validité des jeunes gens des mêmes départements paraîtrait s'être singulièrement améliorée. Cette diminution énorme des infirmités me rappelle l'énorme accroissement de la taille, de 6 centimètres et plus, signalée par M. J. Carret, chez les jeunes Savoyards observés à deux époques, distantes de 64 ans¹; accroissement dont M. Longuet cherche avec peine à trouver l'explication².

Au nombre des infirmités, M. du Cazal parle de la tuberculose et de la faiblesse de constitution (dénomination euphémique parfois employée pour désigner la tuberculose commençante). Je crains que cette affection ne soit très fréquente, particulièrement dans les villes. On sait que sur 51,653 décès enregistrés à Paris, en 1894, 11,468, plus d'un cinquième, sont dus aux diverses affections tuberculeuses³.

M. du Cazal a fait remarquer que, bien qu'on ait beaucoup parlé de la dépopulation de la France, les nombres de nos jeunes hommes composant les classes de ces dernières années et, en particulier de 1893, sont loin de diminuer; qu'ils paraissent même augmenter.

¹ JULES CARRET. *Études sur les Savoyards* : Association pour l'avancement des sciences, session d'Alger, 1881, p. 711-731.

² LONGUET. *Étude sur le recrutement dans la Haute-Savoie* : *Archives de médecine militaires*, t. VI, 1885.

³ *Tableaux de la statistique municipale de la ville de Paris*, année 1894, p. 6-11.

M'étant moi-même occupé de la dépopulation de nombreux départements, et du minime accroissement de la population de la France, en général, comparativement à l'accroissement plus rapide de la population des autres grandes nations, je rappellerai d'abord, que par suite de notre faible natalité, l'excédant des décès sur les naissances, durant les trois années 1890, 1891 et 1892, s'est élevé à 68,981 et que si, en 1893, il y a eu un excédant inverse de 7,146 naissances par rapport aux décès¹, cet excédant est bien minime pour une population de 38,341,493 habitants². Remarquons toutefois que, si l'accroissement physiologique, par excédant des naissances sur les décès est encore bien minime, notre population tend, néanmoins, à s'accroître par l'excédant de l'immigration sur notre émigration. En 1891, il y avait en France 1,130,211 étrangers, plus 170,704 étrangers naturalisés³. Néanmoins, le dernier dénombrement de 1891 a permis de constater que sur nos 87 départements, 55 ont vu leur population diminuer, tandis que 32 seulement étaient devenus plus peuplés⁴.

D'ailleurs, de notre natalité minime, il ne faut nullement inférer une faible validité. Parfois, dans les familles, les enfants peu nombreux, étant mieux soignés, mieux alimentés que les enfants plus nombreux, se trouvent dans de meilleures conditions de développement.

Bien que notre natalité soit minime, bien que notre accroissement de population soit faible par rapport à celui des autres nations, de 1872 à 1891, de 36,102,921 habitants, notre population s'est élevée à 38,343,492 habitants, avec un accroissement annuel d'environ 3,5 sur 1,000⁵. Il n'est donc pas étonnant que les nombres de nos jeunes gens, composant les classes, n'aient pas diminué.

Quant à l'accroissement considérable du nombre des jeunes gens de la dernière classe, il ne doit pas surprendre; il était prévu. Lors de notre fatale guerre de 1870-1871, on s'est peu marié; de nombreux mariages ont été ajournés et reportés à l'année ou aux années suivantes. En 1870 et 1871, il y eut en France 223,705 et 262,754 mariages, tandis qu'en 1872, il y en eut 352,754.

¹ *Mouvement de la population en 1893: Journal officiel*, 19 janv. 1895, p. 338.

² *Résultats statistiques du dénombrement de 1891*, p. 31, imp. nat., 1894.

³ *Loc. cit.*, p. 119.

⁴ *Loc. cit.*, p. 50.

⁵ *Loc. cit.*, p. 32.

Aussi, alors qu'en 1871, il y eut 826,121 naissances, en 1872, elles atteignirent le nombre très élevé de 966,000, près de 140,000 de plus⁶. Il est donc naturel que 20 ans après, les jeunes gens composant la classe, soient beaucoup plus nombreux.

M. LE DR COLLIGNON. — Les faits qui viennent de nous être exposés par M. du Cazal sont absolument exacts, et pour ma part je suis particulièrement à même d'en souligner le bien fondé.

J'ai fait, en effet, un relevé analogue, moins étendu, mais en revanche plus détaillé, puisqu'il porte non sur le département, mais sur le canton, dans la Dordogne et dans les Basses-Pyrénées. M'aidant des registres conservés dans les bureaux de la Préfecture, j'y ai relevé pour une période de dix ans et pour chaque canton toutes les causes d'exemption ou de classement dans les services auxiliaires¹.

Les conclusions à tirer de cette longue et laborieuse étude, qui sera soumise un jour avec tous les détails nécessaires à la Société, sont : 1^o l'énorme diminution du nombre des jeunes gens inaptes au service militaire dans ces dernières années (1881 à 1890), par rapport aux relevés classiques de M. Chervin, établis sur des documents recueillis sous l'empire de la loi de 1832; 2^o le peu de fixité des résultats obtenus en ce qui concerne les relations de la race et de certaines infirmités.

La première de ces causes d'écart s'explique d'elle-même. La loi a changé. Aux temps où l'on ne prenait qu'un nombre restreint de recrues dans chaque canton, on avait le droit d'être exigeant sur les qualités physiques de chacun, et la moindre tare, si légère fût-elle, entraînait l'exemption. Aujourd'hui, au contraire, l'impossibilité complète de pouvoir utilement servir décide seule du sort de l'appelé. Il est donc évident que nombre de jeunes gens acceptés actuellement eussent jadis été jugés inaptes au service. Nous ne pouvons donc nous appuyer sur des chiffres, qui nécessairement n'ont aucune valeur comparative pour apprécier le rendement réel de l'aptitude militaire en France aux deux périodes.

Quant aux relations de la race et des causes d'exemption, aux

⁶ *Statistique de la France*, nouvelle série, t. II; *Mouvement de la population en 1872*.

¹ En somme il a fallu examiner une à une les décisions du conseil de révision pour 80,046 jeunes gens, dont 41,624 en Dordogne et 38,422 dans les Basses-Pyrénées.

infirmités ethniques, il résulte tant des cartes départementales de M. du Cazal, que de mes cartes cantonales que, si elles sont réelles, elles sont singulièrement masquées par des causes accessoires, variables d'unité à unité. A première vue, ni les hernies, ni les varices, ni le goître, ni la mauvaise dentition, pour ne parler que des moins sujettes à caution, ne se présentent sur les cartes en groupements favorables à l'hypothèse d'une influence intrinsèque de cette nature. Il semble que des causes locales, variables à l'infini, aient présidé à ces répartitions. Seul le bégaiement paraît, dans la Dordogne, se lier à la brachycéphalie. Malheureusement cette relation ne se retrouve plus avec netteté dans les Basses-Pyrénées et on doit songer à une coïncidence.

Doit-on dire pourtant qu'il n'y a aucune relation entre ces deux facteurs. Ce serait exagéré. Mais il faut la rechercher non plus sur des moyennes, mais en étudiant un à un *au point de vue de sa race*, chacun des individus qui portent une de ces infirmités. C'est un relevé qui ne peut se faire qu'avec une extrême difficulté et par des pointages effectués lors de l'examen des jeunes gens au conseil de révision. Il faut en outre se rendre compte de la proportion respective de 2 ou 3 races en présence dans chaque canton, et déduire de ces deux sources de renseignements, la tendance que, dans des conditions de milieu dont chacun peut avoir telle ou telle race à contracter telles ou telles infirmités. On voit que le travail est très délicat, que ses conclusions doivent se baser sur des discussions de chiffres qui le sont encore davantage, et que, par conséquent, elles ne s'imposent pas *à priori*. Aussi n'insistons-nous pas plus pour le moment, nous réservant d'apporter un jour à la Société les chiffres précis sans lesquels le débat ne saurait être fructueux. Qu'il nous suffise de dire que l'influence ethnique est réelle, mais qu'elle est infiniment moins accusée que nous ne nous l'imaginions jusqu'ici.

Du Dniestre à la Caspienne

(SUITE) ¹

HISTOIRE ETHNOGRAPHIQUE.

PAR M. ZABOROWSKI.

V. — Le premier peuplement de la Russie méridionale, d'après M. Sergi. — Les blonds Européens et les langues aryennes. — Situation respective des peuples scythiques au début de notre ère. — Crânes de l'époque du métal préscythiques. — Origines et parenté des Scythes. — Leurs mœurs au temps d'Hérodote et à celui de Strabon. — Leurs caractères mixtes. — Les Budins blonds. — Les colonies grecques et l'introduction de la culture et des plantes cultivées. — Mobilité des peuples de la Scythie. — Arrivée des Goths. Leurs origines et leurs caractères. — Le berceau des peuples de langue germanique.

Depuis la publication des deux petits mémoires que j'ai donnés aux *Bulletins* pour esquisser la paétnologie de la Russie méridionale, M. Sergi s'est occupé du premier peuplement de ce pays dans un ouvrage d'ethnologie générale (*Origine et diffusione de la stirpe mediterranea*, Roma, 1895, p. 86) et M. de Baye a écrit, pour l'*Anthropologie*, un article sur l'archéologie scythique (*Note sur l'époque des métaux en Ukraine*. L'*Anthr.*, 1895, p. 374).

Dans ce dernier article, je trouve de nouveaux renseignements. Ils sont tous confirmatifs de mes deux mémoires. M. de Baye, que j'ai eu à citer plusieurs fois, a, d'ailleurs, sans parti pris, puisé aux mêmes sources à peu près. Préoccupé surtout des origines de l'art barbare, il s'appesantit sur les ornements zoomorphiques dont j'ai parlé également comme caractéristiques des sépultures des Scythes. Il paraît leur attribuer une origine sibérienne (p. 389). C'est bien d'Asie, en effet, qu'est venu l'élément dominant des hordes scythiques.

L'ouvrage de M. Sergi, qui renferme un résumé des discussions récentes sur les origines aryennes et beaucoup de vues originales, vise à établir, non pas qu'il existe une race méditerranéenne, ce qui n'était plus à faire, mais que cette race a eu pour centre de diffusion un territoire du Haut-Nil, au Sud-Ouest de l'Abyssinie, et qu'elle a occupé la plus grande partie de l'Europe. M. Sergi va bien au-delà de la portée des faits qui nous sont connus. Dans un article déjà ancien, j'ai bien soutenu, à l'encontre des opinions admises, que la civilisation égyptienne était autochtone, c'est-à-dire essentiellement africaine dans ses origines et ses principaux éléments (*Les peuples primitifs de l'Afrique*. Nouvelle Revue, 1883, p. 62).

¹ V. *Bullet.* 1895, p. 297.

Mais les faits sur lesquels je me suis appuyé n'ont rien à voir avec l'hypothèse de M. Sergi. Ils la contredisent même sur certains points. Le premier de ces faits est la parenté certaine, au double point de vue linguistique et ethnologique, des Berbères et des Égyptiens. Barth avait déjà remarqué des profils égyptiens parmi des groupes de Touaregs. Et, dit Hartmann, j'ai trouvé moi-même beaucoup de ressemblance entre les Maghrébins d'Égypte, les turcos que je vis à Paris en 1867, les tableaux d'Horace Vernet et de nombreuses photographies. A certains traits qui dominant souvent l'harmonie de la face, la consanguinité des Berbères et des Égyptiens, soumis toutefois à plus de vicissitudes et en contact d'ailleurs dès l'origine avec des peuples sémitiques, paraît évidente. Bien plus, si l'on compare certains portraits de femmes du Sud de l'Espagne avec des figures de Berbères et d'Égyptiennes, on sera frappé de la relation qui existe entre eux. Cette relation, d'ailleurs, n'est pas niée par M. Sergi, loin de là. Seulement Libyens, Ibères, etc., sont tous, pour lui, des descendants des Égyptiens. Et voilà cependant comment les faits s'enchaînent.

Pour la formation d'une race, une aire géographique étendue est assurément nécessaire. Les deux rivages opposés de la Méditerranée, comme en témoignent encore leur faune et leur flore, et qui d'ailleurs étaient naguère en rapports par de larges communications, ont constitué certainement cette aire, le berceau prédestiné d'une race. Or, ces rives méditerranéennes et le Nord de l'Afrique entier, y compris le Sahara naguère encore fort peuplé, furent habités dès l'époque quaternaire, et probablement avant l'Égypte, surtout avant la Basse-Égypte, soumise à des inondations dévastatrices avant que le Sahara fût desséché : Habités par qui ? Précisément par les ancêtres de nos Libyens, Égyptiens, Pélasges, Ibères, séparés aujourd'hui à la suite des contacts différents et des vicissitudes qui ont laissé leur empreinte sur leur physionomie. « Ceux qui se rapprochent le plus des Rétus, sont les habitants de certaines oasis libyennes, débris de populations primitives, anciens Libus ou Tamlus, ou bien immigrants des districts lointains du Nord-Ouest. » Cette observation de Hartmann, je l'ai toujours retenue. Certes, je crois bien que les Égyptiens ont eu une influence énorme sur les peuples de la Méditerranée. Mais il est pour le moment incontestable que cette influence n'est pas antérieure à l'époque des monuments néolithiques de cette région ;

j'oserai presque dire qu'il est douteux qu'elle soit antérieure à la civilisation historique de l'Égypte.

Des arguments du même genre et plus catégoriques se dressent contre la thèse que soutient M. Sergi sur le premier peuplement des plaines de la Russie méridionale. M. Sergi lance ses proto-méditerranéens égyptiens, non seulement sur tout le Nord de l'Afrique, en Espagne, dans la Gaule et jusque dans toute l'Angleterre et l'Irlande, mais encore sur tous les rivages de l'Asie Mineure, aux bouches du Danube, et sur le Borysthène, jusque dans les plaines du Nord du Caucase, entre la mer Noire et la Caspienne. Il est vraiment nécessaire de le reproduire. Voici comment il s'exprime (*op. cit.*, p. 85) : « J'ai examiné un grand nombre de têtes au musée anthropologique de Moscou, et je me rappelle la surprise que j'éprouvai quand je rencontrai souvent dans les types crâniens, notamment ceux des Kourganes et des vieux cimetières, ceux que j'avais étudiés en Italie, que j'avais trouvés dans la péninsule, en Corse, en Sardaigne, en Sicile, parmi les Grecs anciens et les Égyptiens des vieilles dynasties... Parmi les formes que j'ai eu le plaisir d'examiner, j'ai revu les formes méditerranéennes et les Africaines d'Égypte et d'Ethiopie et les ai dénommées comme celles-ci. J'ai revu les belles formes pentagonales, les ellipsoïdales et les ovoïdes avec les caractères propres aux méditerranéens, comme j'ai revu ces formes secondaires qui se sont mêlées aux premières à la fin des temps plus éloignés, dans les diverses migrations des peuples; et j'en ai retiré la conviction que je répète ici, à savoir, que les *premières colonies de la Russie méridionale sont venues de la Méditerranée*. La voie suivie a dû être la Propontide par la mer Noire et la Chersonèse. Ces éléments méditerranéens se retrouvent jusque dans les tumulus du Nord et j'en ai retrouvé dans ceux près du lac Ladoga et à Pétersbourg. Le fait s'explique facilement, eu égard à la lente infiltration des éléments ethniques dans les régions terrestres par mélange avec les autres races, par conquête et à la suite de la dislocation des peuples. Non seulement ces documents prouvent l'origine *africaine* des premiers habitants de la Russie méridionale, mais la population vivante atteste encore, par les éléments qui la composent, comme sont persistantes les plus antiques colonies, bien différentes dans leurs caractères physiques externes de celles qui, venues postérieurement, sont aujourd'hui dominantes, de celles plus récentes qui constituent la population mongolique de la Russie. »

Je ne discute pas les rapprochements crâniologiques de M. Sergi.

On sait qu'ils sont établis d'après une méthode qui lui est personnelle et qui subordonne des caractères dont une longue expérience a établi la fixité à des caractères qui ne se laissent pas aussi exactement déterminer. Mais M. Sergi ne s'est occupé que de ces rapprochements, en mettant de côté tous les autres faits et circonstances. Il n'a pas recherché quel espace de temps sépare les crânes qu'il a examinés. Il ne s'est pas demandé comment des Égyptiens avaient pu émigrer en nombre aussi loin et s'adapter à des conditions climatiques rigoureuses dans un pays sans ressources et à un genre de vie absolument différent de celui qui s'impose dans la vallée du Nil. Il ne s'est pas demandé surtout si ces premiers colons égyptiens de la Russie méridionale n'avaient pas laissé quelque trace archéologique de leur présence. Ce dernier oubli est particulièrement regrettable. Des faits exposés précédemment et de tous ceux qui nous sont connus il résulte en effet que le peuplement de la Russie méridionale s'est effectué postérieurement à la formation de la couche principale de la terre noire, sans doute à une époque postérieure à celle des plus anciens monuments de la civilisation égyptienne. Nous savons aussi que ses premiers habitants, mis à part les quaternaires, ne possédaient qu'une misérable industrie de pierre et d'os et n'avaient pas de cultures.

La thèse de M. Sergi revient donc à soutenir que ce sont les anciens Égyptiens, en possession des métaux, de riches cultures, d'arts élevés, de l'écriture même, qui ont introduit dans la Russie méridionale son pauvre outillage de silex et d'os, et par dessus le marché l'ambre de la Baltique. Cette thèse ainsi présentée s'effondre d'elle-même. Mais d'ailleurs, tout le premier, j'ai affirmé, j'ai montré les preuves que, aussitôt que le métal apparaît dans les plaines du Nord de la mer Noire, l'influence de l'Orient de la Méditerranée se fait sentir. Elle n'a cessé, depuis lors, de se faire sentir sur l'industrie, les conditions d'existence, la race.

. . .

Ces études d'ethnologie n'ont été abordées jusqu'ici qu'avec un parti pris à l'égard de la question des origines aryennes. On y a cherché des arguments pour ou contre une thèse. De sorte que les faits certains, quand ils ne sont pas altérés, sont, en général, mêlés à tant de conjectures, qu'ils ont jusqu'à présent passé pour n'avoir que peu de valeur. Je n'ai aucun parti pris, aucune prédilection pour une thèse quelconque. Si je réserve le nom d'*aryenne* à la grande race blonde dolichocéphale, c'est parce qu'elle est

la seule qui se soit formée exclusivement en Europe et qui lui appartienne en propre, ce qui n'est pas tout à fait (pas du tout, suivant M. Sergi) le cas des dolichocéphales bruns autochtones des bords de la Méditerranée, et encore moins celui du type celtoslave. Raison non moins décisive : des langues aryennes sont parlées là où bruns brachycéphales et dolichocéphales n'ont jamais pénétré, au moins jusqu'à notre époque, tandis que là où les blonds n'ont pas passé, où on ne retrouve pas de traces anciennes ou récentes de leur présence, *il n'y a pas de langues aryennes*. Il n'y a pas de peuple arien de langue qui n'ait été en contact avec ces blonds. C'est toutefois, d'ailleurs, d'un territoire touchant à l'Asie sinon à l'Asie même, d'un territoire où blonds européens et bruns asiatiques se sont heurtés, mêlés, confondus, que les idiomes ariens se sont propagés en sens opposé. Et l'on ne saurait, avec quelque certitude, attribuer leur propagation exclusivement aux uns plutôt qu'aux autres. Que les blonds aient eu la plus grande part à leur formation, c'est tout ce qu'on peut affirmer pour le moment. Le problème de l'origine des langues aryennes n'est pas un problème purement ethnologique et il ne se présente pas à mes yeux avec cette simplicité qui est le mérite des solutions provisoires aujourd'hui en faveur.

En suivant du plus près possible l'enchaînement des événements et des faits de l'ethnologie, de l'archéologie, de l'histoire, j'espère seulement que le champ des conjectures plausibles va se trouver bien resserré et qu'ainsi nous nous rapprocherons de la vérité si nous ne l'atteignons pas du premier coup.

. .

Me voilà arrivé, à l'aide de documents archéologiques bien trop rares, à la limite même, limite assez indécise, de la période scythique. Ou, pour mieux dire, je me suis arrêté à l'époque de Strabon, époque où l'archéologie peut enfin, avec quelque sécurité, consulter l'histoire. Nous sommes ainsi aux environs du début de notre ère.

Les caractères physiques de la population se sont bien modifiés depuis l'époque à laquelle se rattachent les crânes Kymriques, dont j'ai signalé plus haut la remarquable pureté de forme. Aussitôt après l'apparition des métaux, ai-je dit, un changement appréciable se produit. (*Bullet.*, 1895, p. 139.)

Dans les plus anciens tombeaux de l'âge du bronze, nous retrouvons encore généralement la dolichocéphalie néolithique encore

indemne. J'ai joint au tableau ci-dessus des crânes néolithiques (p. 136), un crâne (Stanislawka) d'âge douteux. Les crânes trouvés avec les premiers objets en métal ont ses caractères. Dans le Kourgane de Ryzanowa, où l'on n'a trouvé qu'une bague en bronze au milieu d'une industrie de la pierre, gisaient deux squelettes. Le premier était coloré en rouge, comme les squelettes néolithiques. Le second, de petite taille, mais très robuste, était en assez bon état pour fournir les mesures suivantes :

D. A. P., 182^{mm}. — D. T. M., 132. — D. front min., 100. — D. stéph., 117. — Circonf. horiz. totale, 590. — Indice céphal., 72,5.

Longueur de l'humérus, 275^{mm}. — du radius, 225. — du tibia, 340. — du fémur, 390.

Dans deux cimetières de tombeaux, en pleine terre, situés à Uwisla, qui, d'ailleurs, ne renfermaient aucun objet, mais, pour cela et d'autres motifs, étaient indubitablement antérieurs à la période scythique et même à la vulgarisation du métal, M. Ossowski a recueilli un petit nombre de crânes. Les mesures n'ont pas été publiées. On sait seulement qu'ils sont *allongés*. Quinze squelettes ont été retirés du cimetière sous dalles de « Na-Wygonie », district de Zaleszczyki. Leurs crânes sont également allongés.

J'ai donné les mesures d'une série de dix-huit crânes préhistoriques de la Podolie (*Bullet.*, 1894, p. 46). Les sépultures d'où ils viennent n'ont pas été fouillées avec un soin suffisant. J'ai dit pourtant (p. 29) que l'un d'entre eux, le n° 16, était néolithique. Et ce qui paraît bien certain pour tous les autres, c'est qu'ils sont antérieurs à l'époque scythique. Les huit premiers et les deux derniers proviennent seuls de Kourganes. Ceux qui portent les nos 9 à 15 proviennent de tombeaux à dalles de pierres. Presque tous étaient accompagnés soit de tessons seuls, soit de quelque objet de bronze. On peut voir aussi qu'ils ont un indice céphalique moyen de 72,8 et qu'ils sont dans leur ensemble du même type que les précédents. Mais il n'y a plus la même homogénéité parmi eux. L'indice moyen se relève; et il y a des indices de 76, 77, 80, 81. Le crâne, dont l'indice s'élève à 81 (Liczkowcy sur le Zbrucz), a été trouvé accompagné de poteries peintes. A cette série, nous pouvons en joindre une autre.

J'ai parlé plus haut (*Bullet.*, 1895, p. 310) d'un cimetière où un squelette, se distinguant des autres, avait au cou une étoffe noire de brocart. Eh bien! ses caractères le séparaient aussi de tous les autres. *Il était rond.*

A Horodnica, deux cimetières à dalles et sous-dalles ont été fouillés, l'un à Horodnica même, l'autre en face, de l'autre côté du Dniestre à Zézawa (V. plus haut *Bullet*, 1895, p. 300). On y a recueilli vingt-trois crânes mesurables, dont Kopernicki a donné une étude trop sommaire (*Recherches archéol. à Horodnica*, p. 53). Douze de ces crânes sont féminins. Parmi les os longs des hommes, deux fémurs atteignaient une longueur de 48 centimètres. Il n'y en avait pas de moins de 43 centimètres. Les grandes tailles étaient donc assez communes. La *platycnémie* s'observait sur quatre fémurs.

La circonférence horizontale des crânes masculins s'élevait de 500 à 555 millimètres. Et celle des crânes féminins de 480 à 510 millimètres. Les contours sont réguliers; les formes même délicates chez les femmes. Le visage n'était pas très allongé.

Voici comment ils se sérient, dans l'ordre des indices croissants :

1. . . . 69	4. . . . 75	2. . . . 80
1. . . . 70	5. . . . 76	1. . . . 81
3. . . . 71	3. . . . 77	1. . . . 82
2. . . . 73	4. . . . 78	
3. . . . 74		

Parmi les quatre sous-brachycéphales, il y a deux non adultes. Néanmoins, le relèvement de l'indice céphalique est bien plus grand que dans la série précédente, venant de Podolie. Les dolichocéphales purs ne sont même plus les plus nombreux. La moyenne des indices est celle de la sous-dolichocéphalie.

De ces insuffisantes données, il pourrait résulter que le mélange opéré avant l'époque scythique fût un résultat partiel des relations commerciales. Il a dû arriver aussi que ces populations kynriques dans leurs incursions incessantes chez leurs voisins de l'Asie, ont capturé des femmes et des prisonniers dont ils faisaient des esclaves. Les plus anciens crânes ronds des plaines du Dniestre à la Caspienne, paraissent en effet se rapporter aux races qui peuplent aujourd'hui même les rives asiatiques de la mer Noire et le Caucase. Mais il nous en faudrait, pour nous prononcer, une étude plus minutieuse, plus complète. En attendant, il ne convient pas de leur donner un nom. Rien, en particulier, n'autorise à parler des Slaves à propos d'eux. La domination scythe a considérablement, mais peu à peu, renforcé cet élément brachycéphale et brun d'introduction en tout cas récente. Les anthropologistes russes nous en donneront,

quand ils le voudront, les preuves anatomiques. Les dolichocéphales blonds, tout en se maintenant peut-être en majorité sur plusieurs points jusqu'à notre ère, ont cédé en partie *la place* pour peupler les régions plus septentrionales. C'est là qu'ils ont été d'abord refoulés par le passages des invasions asiatiques, quitte à redescendre ensuite pour se joindre à elles.

Et c'est là, en effet, que nous les retrouverons pendant de longs siècles encore.

*
* *

La patrie originaire des Scythes était située à l'Est de la Caspienne. Ils étaient limitrophes des Massagètes qui occupaient ces vastes plaines du Touran qui n'ont pas changé depuis, sous le rapport des caractères de leurs habitants, mais se sont considérablement desséchées (Hérodote, I, 204). Du temps d'Hérodote, on les croyait les uns et les autres de même race. Et voici en effet ce que dit le vieil historien, dont on a tant de fois vérifié l'exactitude : « Les Massagètes s'habillent comme les Scythes, et leur manière de vivre est la même. Ils combattent à pied et à cheval, et y réussissent également. Ils sont archers et piquiers, et portent des sagares (hache à deux tranchants). Ils emploient à toutes sortes d'usage l'or et le cuivre. Ils se servent de cuivre pour les piques, les pointes de flèches et les sagares, et réservent l'or pour orner les casques, les baudriers et les larges ceintures qu'ils portent sous les aisselles. Les plastrons dont est garni le poitrail de leurs chevaux sont de cuivre : les brides, les mors et les bossettes sont en or. Le fer et l'argent ne sont point en usage dans leur pays ; mais l'or et le cuivre y sont abondants. — *Ils épousent chacun une femme ; mais elles sont communes entre eux.* Lorsqu'un homme est accablé de vieillesse, ses parents s'assemblent et l'immolent avec du bétail. Ils en font cuire la chair, et s'en régalent. (Cette pratique est attribuée ailleurs (IV, 26) aux Issédons établis en face les Massagètes.)... *Ils n'ensemencent point* et vivent de leurs troupeaux, et des poissons que l'Araxe leur fournit en abondance. Le lait est leur boisson ordinaire. De tous les dieux, ils n'adorent que le soleil. Ils lui sacrifient des chevaux. »

Le matériel recueilli dans les tombeaux scythes, à commencer par ceux des rives occidentales de la Caspienne, répond exactement à cette description, sauf que le fer n'en est pas tout à fait absent. Nous n'avons ainsi aucune raison de séparer les Massa-

gètes des Scythes, au point de vue de la race et des mœurs. Ce sont les premiers qui ont poussé les seconds en Europe, mais certainement en les suivant en grand nombre à travers de nouveaux pâturages. Hérodote mentionne, tout à fait à l'Est de la Scythie et des Sauromates, au-delà même du désert qui limitait le pays des Budins, les Thyssagètes. Ces peuples ne sont pas restés dans leur cantonnement respectif jusqu'à l'époque de Strabon. Ils ont opéré un mouvement général d'avancement vers l'Ouest. Au temps de Strabon, en effet, nous trouvons des Tyrégètes, en avant des Agathyrses, en avant des Sarmates eux-mêmes répandus au-delà du Dnièpre, tout contre le « désert des Gètes », qui est le rivage de la mer Noire, entre les bouches du Danube et celles du Dnièpre... *Gètes, Tyrégètes, Thyssaètes, Massagètes*, ce sont bien là des tribus d'un même peuple, comme l'ont admis les meilleurs ethnographes. Daces et Gètes, parlant absolument la même langue (Strab. L. VII, c. II, 13), formaient, d'autre part, un même corps de nation. Et nous connaissons bien un peu leurs caractères physiques, car ils ont, sans doute, encore des descendants parmi les Roumains actuels, aux cheveux noirs et durs et à la peau jaune-brun. Ces caractères sont ceux des Scythes affinés, et la Scythie, pour les anciens, commençait en effet « à l'endroit où finit le golfe de Thrace », l'Ister ou Danube en traversant une partie (Hér. IV, 99). Hippocrate attribue aux Scythes une taille petite et ramassée et une peau brune. Un ancien bas-relief d'un Scythe d'Asie ou Sace reproduit le type kirghize actuel (Maury, 440). (Les Avars étaient aussi des Kirghizes que les flots ravageurs des Huns avaient pu ébranler, mais non déraciner. Nous le savons par les peintures qu'on en a faites, et les traits de leurs descendants actuels du Caucase, sans parler de ceux qu'ils ont laissés à l'état de dissémination jusque sur le Dnièpre et bien au delà).

Les Scythes ne le cédaient pas en cruauté aux envahisseurs asiatiques des temps modernes. Ils prenaient le scalp de leurs ennemis; s'en servaient comme de serviettes après en avoir enlevé les chairs avec une côte de bœuf et le suspendaient, comme les Huns, à la bride de leur cheval. Ils se faisaient des vêtements avec des peaux humaines cousues ensemble, écorchant des hommes entiers, sans doute à l'imitation des anciens Assyriens. Ils sacrifiaient à leur dieu de la guerre, non seulement des chevaux, mais le centième de leurs prisonniers, qu'ils égorgeaient au-dessus d'un vase, comme les Teutons de Marius (A. Lef. *Religion*, p. 143),

et dont ils coupaient le bras pour être jeté au loin. Aux funérailles importantes, et nous avons trouvé la preuve de ces pratiques, ils immolaient de nombreux serviteurs, etc. (Hérodote, IV, 62, 64, 69, 71). La description d'Hérodote offre avec les constatations faites dans maints kourganes une concordance frappante. « Le corps du roi placé sur de la verdure, entouré de piques, on pose par dessus des pièces de bois, qu'on couvre de branches de saule. On met dans l'espace vide de cette fosse une des concubines du roi, qu'on a étranglée auparavant, un échanson, un cuisinier, un écuyer, son ministre, un de ses serviteurs, des chevaux... Cela fait, ils travaillent tous, à l'envie l'un de l'autre, à élever sur le lieu de sa sépulture un tertre très haut. » La steppe attire et entretient le nomade. La steppe herbeuse était une vraie terre promise pour les peuples vivant du cheval, animal de la steppe lui-même. Elle leur imprimait un caractère commun en leur imposant des mœurs semblables; car elle offrait partout à tous, les mêmes ressources, ressources avec lesquelles n'était possible qu'un seul et même genre de vie. Les nomades qui y sont venus n'ont cessé d'y nomadiser. Et, à cinq cents ans de distance, la description que Strabon donne des Scythes, est semblable à celle d'Hérodote. Elle rappelle aussi celle de tous les nomades asiatiques, et on peut encore aujourd'hui en contrôler l'exactitude chez les Kirghizes. Les peuples de la Scythie, mêlés d'un petit nombre de tribus agricoles, sont nomades pour la plupart, dit le grand géographe grec. Ils se servent de casque et de corselet en cuir vert; ils ont des *gerrhes* pour boucliers et pour armes offensives la lance, l'arc et l'épée. Quant à leurs tentes, elles sont en *futre* et solidement fixées sur les chariots dans lesquels ils passent leur vie; tout autour, sont les troupeaux qui leur donnent le lait, le fromage et la viande dont ils se nourrissent, et ils ne font guère eux-mêmes que les suivre de pâturage en pâturage (Str. VII, c. III, 17, 18).

Mais tous ces nomades étaient-ils Scythes? Tous avaient-ils les caractères physiques définis plus haut? Nous savons le contraire. Sept langues différentes étaient parlées en Scythie du temps d'Hérodote. Lorsque les Scythes se furent avancés jusqu'aux rivages de la mer Noire, ils en expulsèrent les Cimmériens. De ceux-ci, il en est assurément qui se sont rejetés du côté du Dniestre dont il est question dans le récit de leur défaite. D'autres ont suivi le rivage à l'Est et, franchissant la ligne du Caucase, ont gagné la rive asiatique pour s'établir d'abord à Sinope. Les Scythes, lancés

à leur poursuite, longèrent au contraire le Caucase au Nord, et passèrent en Asie le long de la Caspienne. Ils se rendirent maîtres de la Médie. Ce n'est qu'après un séjour de vingt-huit années qu'ils retournèrent dans leur pays. Et en partie de même souche et de même langue que les Mèdes, et ils y introduisent cet élément linguistique conservé encore aujourd'hui chez les Ossètes. De pareilles excursions n'auraient pas laissé leur type indemne, même s'ils avaient été attachés à la pureté de leur race. Mais en Scythie même, il était resté d'autres peuples avec qui ils pouvaient se mêler. Hérodote mentionne au Nord, aux confins de la Scythie, les Agathyrses, les Neures, les Androphages, les Mélanchlœnes, les Budins, les Sarmates. Il ne les sépare pas des Scythes pour les mœurs. Les Agathyrses, si efféminés, dont les femmes sont en commun, un peu comme chez les Massagètes (V. plus haut, p. 88) et sans doute d'autres Scythes iraniens, et qui portent des ornements d'or, ont une physionomie à part. Les Neures, chez qui les serpents ont joué un grand rôle, *comme chez les Lithuaniens*, sont des « enchanteurs », et pour ce motif Maury en fait des Ougriens, hypothèse invérifiable que je crois erronée. Les Androphages ont une langue particulière et mangent de la chair humaine. Nomades et ne connaissant « ni les lois ni la justice », ils ne sont pourtant « nullement Scythes » (IV, 48 et 106). Hérodote n'a pas connu les caractères de ces *Androphages*; mais il nous donne ceux des Budins. « Les Budins forment une grande et nombreuse nation. Ils ont les yeux *remarquablement bleus et le poil roux*. Ils sont autochtones, nomades, et les seuls de cette contrée qui mangent de la vermine. » Ils sont autochtones, dit Hérodote. Nous retrouverions donc en eux notre dolichocéphale néolithique, une tribu de nos blonds Européens. On ne saura jamais exactement ce qu'ils sont devenus. On en a fait des ancêtres des Germains. Il est plus vraisemblable qu'ils furent les ancêtres de nos anciens Finnois encore en grande majorité dans les plaines boisées de la Russie jusqu'au xiv^e siècle de notre ère. A moins que, élément constituant de la nation moderne des Alains, ils aient émigré avec ceux-ci. Toujours est-il que leurs caractères ont frappé l'attention au temps d'Hérodote, d'où s'ensuit qu'ils présentaient un certain contraste avec ceux des autres peuples du même pays. Les Scythes, encore une fois, étaient donc bruns en majorité. D'autres bruns venus le long des côtes ou par mer, se mêlaient à eux.

Les Grecs ont établi des colonies dans la Russie méridionale avant l'arrivée des Scythes. Nous en avons la preuve matérielle, sinon dans les crânes sommairement analysés plus haut, du moins dans la présence de ces poteries peintes si nombreuses sur le Dniestre, au milieu d'une industrie de la pierre. Nous en avons aussi des preuves historiques. Il y a dans Homère des noms de peuples de la Scythie, nomades vivant de leurs chevaux (*d'hippacé*), mais pas celui des Scythes. Cependant ce nom se rencontrerait dans Hésiode (?) (Strabon, VII, c. III, 7). Au temps d'Hérodote, les Taurs accomplissaient des cérémonies sanglantes en l'honneur d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, qui témoigneraient de la présence en Crimée de colonies arrivées à l'époque de la guerre de Troie. Vivien de Saint-Martin voit dans les traditions relatives aux Argonautes un indice certain des rapports des Hellènes du pourtour de la mer Égée avec les habitants « des extrémités du Pont-Euxin », rapports qui n'ont pas cessé (*Nouvelles Annales des Voyages*, 1847, II, p. 442, 457). Au temps d'Hérodote encore (II, 102), les Kolkhes du Caucase étaient regardés comme descendants d'une ancienne colonie égyptienne. Il n'y a donc pas de doute que depuis la première aurore de leur histoire, les Grecs n'ont fait que multiplier leurs comptoirs, développer leurs cités, accroître leur influence et pénétrer plus avant dans l'intérieur pour s'y établir, sur le pourtour septentrional et oriental de la mer Noire. Ils y ont apporté les premiers produits de la civilisation des métaux, et même, semble-t-il, les premières cultures. Sur celle du blé, si importante déjà au temps de Darius, nous n'avons aucun renseignement particulier. Mais en Scythie, tous les cultivateurs qui nous sont signalés ou sont des Grecs, ou sont établis dans le voisinage de colonies grecques.

« Après le port des Borysthénites, qui occupe justement le milieu des côtes maritimes de toute la Scythie, dit Hérodote (VII, 17), les premiers peuples qu'on rencontre sont les Callipèdes; ce sont des Gréco-Scythes. Au-dessus d'eux sont les Alazons. Ceux-ci et les Callipèdes observent les mêmes coutumes que les Scythes. Ils sèment du blé et mangent des oignons, de l'ail, des lentilles et du millet. Au-dessus des Alazons habitent les Scythes laboureurs, qui sèment du blé, non pour en faire leur nourriture, mais pour le vendre. »

Les oignons, l'ail, les lentilles, le millet, ce sont là des plantes cultivées très anciennement en Grèce, en Égypte, bien avant qu'il

existât en Russie autre chose que des peuplades de pasteurs et de chasseurs, si même il en existait. Pour le millet à grappe, répandu dans les habitations lacustres de la Suisse, dès l'époque de la pierre, de Candolle, qui le croit originaire de l'extrême Orient de l'Asie, dit que « c'est probablement par la Russie et l'Autriche que cette plante est arrivée de bonne heure en Occident ». C'est là une supposition gratuite, en partie au moins, et dans la donnée de l'hypothèse linguistique relativement aux migrations aryennes. La culture, pour s'introduire par la Russie devait s'établir d'abord dans ce pays. Or, y avait-il en Russie des peuples cultivateurs avant l'époque des colonies grecques? Assurément non. Les cultures y étaient encore à l'époque scythie aussi rares qu'elles le sont dans la steppe kirghize. Et les monuments les plus anciens de l'âge de pierre qu'on y connaisse, monuments rares et pauvres, sont, selon toutes les données recueillies, postérieurs dans leur ensemble aux stations lacustres de la Suisse.

Au temps d'Hérodote, il y avait sans doute des cultivateurs jusque chez les Budins. Mais ce qu'il dit d'eux est précisément le plus décisif des arguments en faveur de l'origine grecque de la culture. Il y a, dans ce pays des Budins, des temples consacrés aux dieux des Grecs. « Ils sont bâtis à la façon des Grecs et ornés de statues, d'autels et de chapelles de bois. De trois en trois ans, ils célèbrent des fêtes en l'honneur de Bacchus. Aussi les Gélons sont-ils *Grecs d'origine*. Ayant été chassés des villes de commerce, ils s'établirent dans le pays des Budins. Leur langue est un mélange de grec et de scythie. Les Budins n'ont ni la même langue, ni la même manière de vivre que les Gélons. Ils sont autochthones, *nomades*... Les Gélons, au contraire, cultivent la terre, vivent de blé, ont des jardins et ne ressemblent aux Budins ni par l'air du visage, ni par la couleur. » Au temps de Strabon, les Scythes de la Chersonèse étaient seuls adonnés à la culture (laboureurs). Les autres, « au-dessus de l'isthme, laissaient encore la terre à qui voulait la cultiver » (VII, 6).

. . .

Si en Scythie le genre de vie et les mœurs, en dehors des comptoirs de commerce et des enclaves cultivées, étaient partout sensiblement les mêmes, il y avait néanmoins, on l'a vu, des peuples, des éléments ethniques différents par la langue et les caractères physiques. Tous, comme dans les pays de nomades, étaient dans

le cas de subir un joug commun, tel que celui des Scythes royaux, qui les regardaient indistinctement comme leurs esclaves. Mais s'ils n'avaient pas de frontière derrière lesquelles s'abriter, ils n'avaient pas non plus d'obstacles qui les empêchassent de fuir. Ils jouissaient donc de beaucoup de liberté devant les espaces vides s'ouvrant de tous côtés devant eux. Des unités politiques ont pu se constituer temporairement, se déplacer sans être détruites, essaimer au loin, et survivre même dans leurs éléments dispersés après avoir été frappés de mort. Ainsi sont sortis des Massagètes et des Scythes, les Thyssagètes, les Tyrégètes, les Gètes, les Daces. Ainsi ont surgi les Sarmates, qui, des plaines d'au-delà du Don inférieur et de la mer d'Azow, se sont transportés graduellement sur le Dnièpre, puis ont remonté vers la Vistule, les affluents du haut Dnièpre et la Baltique. Ainsi ont surgi les Alains. A travers ces masses sans cohésion et sans établissement fixe, des envahisseurs pouvaient passer sans laisser plus de traces qu'un navire à travers les flots mobiles de l'Océan; ils pouvaient aussi se tailler une patrie nouvelle et, en se créant des ressources plus stables par la culture, évincer les nomades, par substitution graduelle.

..

VI. — Rapports des Goths avec les Alains. — Les Goths et les Ossèthes. — La fabrication de la bière. — Origines osséthiennes. — La beauté blonde recherchée chez les filles. — Les Géorgiens en Osséthie. — Le mariage, le lévirat, la polygamie en Osséthie. Le rôle des épouses nominales et le sort de leurs enfants. — Recrutement des esclaves. — Importance de la vache chez les Ossèthes. — Traits de mœurs Ossèthes communs aux Grecs d'Homère et aux anciens Germains. — La poignée de main. — La maison. — La salle commune. — Le foyer. — La chaîne du foyer. — Culte uni du foyer, du feu et des ancêtres. — Aliments donnés aux morts. — Les blonds en Asie centrale. — Les Fanes et les Yagnaous. — Les Kafirs Siahpouches. Leurs caractères physiques. — Leurs mœurs comparées à celles des Ossèthes et leurs rapports avec les anciennes populations du Caucase.

Historiquement, la période scythique est terminée par l'arrivée des Goths au ⁱⁱe siècle de notre ère. Bien des hésitations se sont produites et on conserve encore des doutes sur les origines et les caractères de ces Goths. Ces doutes n'ont plus raison d'être. Strabon, si savant et si précis, ne parle pas encore des Goths. De son temps on ne sait encore rien de sûr des peuples germaniques d'au delà de l'Elbe. Et les Goths ne sont pas encore descendus s'établir aux bords de la mer Noire. Au temps de Tacite non plus. Mais

Tacite les mentionne comme occupant les bords de la Baltique, à peu près entre l'Elbe et la Vistule. Enfin, après leurs invasions, leur histoire s'étant éclaircie, les historiens (Cassiodore, Jornandès, 550), apprirent qu'ils étaient venus de la Scandinavie aux embouchures de la Vistule et qu'après un séjour en cette région, ils avaient remonté ce fleuve et gagné le nord de la mer Noire, puis le bas Danube.

Ils manifestent leur présence à l'état de nation entreprenante et belliqueuse, sur les confins orientaux de l'empire romain, dès le commencement du III^e siècle. Dans le pays même où ils se sont organisés en monarchie stable et puissante, leur rôle n'a pas été étudié, ni même sommairement défini. Mais ils se sont acquis une telle renommée au delà des frontières de leur territoire et après avoir quitté celui-ci, qu'il n'y a jamais eu le moindre doute possible sur le séjour qu'ils y ont fait. Ce sont seulement leurs migrations antérieures qui ont été discutées. On ne cite souvent qu'à titre de légende leur passage de l'embouchure de la Vistule à celles du Dnièpre et du Dniestre. J'en ai pourtant, il y a quelques années, signalé des preuves matérielles. En 1837, il a été découvert en Valachie (trésor de Pietroassa) un anneau d'or avec inscription runique en caractères les plus anciens. Il se trouve au musée de Bucharest. En 1858, non loin de Kowel en Wolhynie, on a trouvé en défrichant un champ, une pointe de lance en fer sur laquelle était inscrit un nom de Goth. Les caractères de ce nom appartiennent au plus ancien alphabet runique, qui remonte à la première époque du fer et qui n'appartient pas comme le plus récent, exclusivement à la Scandinavie. Un certain nombre de monuments (plus d'une cinquantaine) avec inscription de même âge ont été trouvés en Scandinavie. Mais la lance de Kowel, dont la photographie a été publiée en 1876 (*Nouvelles archéologiques*, Varsovie) est identique avec une pointe de lance trouvée en 1865 à *Münchenberg* en Brandebourg. Dans un travail récent (*les monuments runiques de l'Allemagne dans Mémoires de la Société royale des antiquités du Nord*, 1893), M. Wimmer, à qui est due la connaissance de ces monuments, dit textuellement : « Sur quinze inscriptions runiques de l'Allemagne, les deux plus anciennes se trouvent sur une pique en fer. Il n'est pas douteux que les inscriptions de la pique de Kowel et de l'anneau de Bucharest ne proviennent de tribus gothiques, et c'est également probable pour la pique de Münchenberg, qui a beaucoup d'affinité avec celle de Kowel, quoi-

que la langue ne fournisse pas des indices certains. Le quatrième monument est une bague d'or, trouvée à Kirlin en Poméranie. Les onze autres inscriptions sont tracées sur le revers de fibules de différentes formes et toutes proviennent *incontestablement de différentes tribus allemandes.* »

Les Goths, après leur établissement sur les bords de la mer Noire, se sont, au su de l'histoire, entièrement écoulés, au Sud, à l'Ouest, dans notre Occident. Les deux monuments Goths de Münchenberg et de Kirlin sont donc antérieurs aux deux monuments exactement similaires de Kowel et de Bucharest.

Les caractères physiques des Goths sont au surplus une preuve des mêmes origines qu'attestent l'archéologie et l'histoire.

Quels étaient en effet ces caractères ?

Jornandès rapporte l'histoire de Maximin, né en Thrace d'un Goth et d'une femme de la nation des Alains. Sa stature était gigantesque et sa force prodigieuse. Il fit l'émerveillement de l'empereur Sévère et fut lui-même pour cela élevé à l'empire. Des hommes comme lui n'étaient pas une exception parmi les Goths. Ceux-ci avaient tous les caractères physiques et même les caractères moraux qui distinguaient les anciens Germains. Et comme ils ont traversé l'Europe et ont eu en France même et en Espagne des royaumes durables, ils ont été bien vus et bien décrits. Très grands, corpulents et de belle apparence, ils avaient des cheveux blonds, le teint blanc de lait (*lactea cutis*, Sidoine Apollinaire); ils étaient d'une grande énergie morale et très forts; ils étaient aussi très pudiques, de mœurs dont la chasteté étonnait.

Sous tous ces rapports, ils différaient des populations scythiques pour se rattacher au groupe germain et scandinave. Il faut donc se débarrasser des confusions qui déjà au temps de Jornandès, les apparentaient aux Gètes, aux Sarmates, etc. Leurs habitudes guerrières, leurs hardies équipées, leurs goûts entreprenants et mobiles et, pourrai-je dire, leur éducabilité grâce à laquelle la culture romaine ne tarda pas à exercer sur eux une véritable séduction, tout cela rappelait si bien les blonds Kymris, qu'une partie des hauts faits dont ceux-ci furent les héros leur ont été attribués. Par des transpositions qui révèlent au moins bien peu de critique, Jornandès lui-même les a mêlés à des événements qui leur sont de plusieurs siècles antérieurs. Mais ces erreurs sont tellement palpables qu'elles ne peuvent donner le change. L'arrivée des Goths sur la mer Noire est un retour des purs blonds

européens (le teint blanc de lait ou blanc rosé est le signe très essentiel de la pureté de leur race), dans une région où les Scythes bruns asiatiques, sans doute en majorité, régnaient en maîtres depuis des siècles. Ils parlaient un dialecte germanique et étaient même en possession du premier alphabet runique. On n'y a pas pris garde. Mais ces faits indéniables sont de ceux qui ne permettent pas de traiter la thèse défendue par M. Penka avec tout le dédain qu'on a montré pour elle.

Je n'en parle qu'en raison du point de contact évident entre les faits dont je crois avoir fait la démonstration et certains des arguments qu'il fait valoir.

Déjà en 1872, les palethnologues suédois, Montelius en tête, soutenaient que les Germains avaient émigré en Suède venant de la mer Noire, dès l'époque de la pierre. M. Penka leur objecte très justement : Si ces émigrants de la pierre, ces Aryens, avaient été des Germains, c'est-à-dire des peuplades en possession déjà de l'idiome dérivé de l'aryen d'où devait sortir les langues germaniques, ils eussent été en possession de tous les éléments de la civilisation aryenne et en particulier des métaux. De plus leur vocabulaire eût dû garder l'empreinte des conditions d'existence de leur pays d'origine, les steppes de la mer Noire. Or ils n'avaient que des outils de pierre; et le vocabulaire germanique comprend des arbres (le hêtre), des plantes (le lierre), des forêts, des animaux terrestres et marins (la baleine, le phoque, le homard), qui n'ont rien de commun avec la faune et la flore des steppes de la mer Noire. Ce vocabulaire s'adapte au contraire parfaitement aux conditions de l'existence, sur les rives occidentales de la Baltique et sur celles de la mer du Nord. Et le point de départ des invasions des Cimbres, des Teutons, surtout des Goths, nous désigne clairement cette région comme le premier berceau des langues germaniques. Dès lors les émigrés de l'âge de pierre, les Germains de M. Montelius, n'étant pas encore en possession de dialectes germaniques, mais d'un idiome d'où ceux-ci devaient sortir, étaient de purs Aryens. M. Penka ne va pas jusqu'à dire qu'ils furent le peuple aryen primitif et que la primitive patrie aryenne se confond avec la région qui fut le berceau des langues germaniques. Mais il y a, pense-t-il, en faveur de cette thèse quelques arguments qu'on n'a pas réfutés.

M. Sayce, qui place le séjour primitif des Aryas sur le bord Nord-Ouest de la mer d'Aral, les fait passer par le Nord de la mer

Caspienne. La raison qu'il donne est qu'il n'y a pas trace d'influences aryennes dans les anciens idiomes touraniens du pays d'entre la Caspienne et le golfe persique. Les seuls arbres dont les Aryas aient, suivant lui, conservé le souvenir après leur pérégrination, sont le *sapin* et le *bouleau*. Et il en conclut qu'ils ont dû passer par la Russie méridionale. De la mer d'Aral aux rives de la mer Noire, tout le territoire où M. Sayce fait ainsi évoluer les Aryens primitifs, n'est qu'une steppe immense. Il n'y a ni sapin ni bouleau. Au temps des plus anciens kourganes, la Russie méridionale était garnie de quelques forêts le long de certaines vallées de l'intérieur (V. plus haut, *Bull.* 1895, p. 123). Elles n'existaient déjà plus au temps d'Hérodote.

Si donc les arguments linguistiques de M. Penka ne sont pas décisifs, ceux invoqués par M. Sayce en faveur de la thèse opposée, ne le sont pas davantage. Et c'est, évidemment, l'opinion de M. Penka qui, seule des deux, pourrait se concilier avec ce fait anthropologique, pour moi, aujourd'hui certain, à savoir, que la Russie méridionale et le Caucase furent peuplés en premier lieu par des blonds venus de l'Ouest, et même des bords de la Baltique. Ces blonds étaient-ils en possession du primitif aryaque? M. Penka, sans doute, le soutiendrait. Mais je ne crois pas qu'il puisse jamais le prouver. Je ne crois pas qu'on puisse prouver que les blonds possédaient cette langue mère avant leur contact avec des peuples de l'Asie. Si leur génie les désigne plus particulièrement pour en avoir été les premiers inventeurs, nous sommes à l'heure actuelle, obligés de placer cette invention même dans l'aire autour de laquelle les langues aryennes se sont répandues en rayonnant. Or, le centre de cette aire est indubitablement la mer Noire.

Toute l'antiquité a su que les Cimbres du Jutland étaient des descendants des Cimbres du Bosphore *Cimmérien* (Strabon, VII, 2) rejetés sur l'Occident de l'Europe, par l'invasion des Scythes au VII^e siècle avant notre ère (Hérodote, IV, 11). Et ceux qui, à commencer par Broca même (*Mémoires*, I, p. 283) et Lagneau (*Anthropologie de la France*, 693), ont le mieux approfondi notre ethnogénie, n'ont eu à soulever aucune objection contre l'évidence de cette donnée de l'histoire ancienne.

Or, ces Cimbres, qui avaient déjà des relations avec le monde grec, il ne faut pas l'oublier, sont les seuls importateurs possibles, au milieu de peuplades congénères, du dialecte d'où devaient sor-

tir les langues germaniques. Ils étaient de même race que les blonds néolithiques, ce qui explique bien le rapprochement établi entre eux et les hommes de l'âge de pierre par les paethnologues suédois. On leur a attribué aussi, il est vrai, la propagation des langues celtiques. Mais celle-ci est notablement plus ancienne, si, comme cela paraît certain, elle est synchrone de la construction des villages lacustres de l'Émilie par les ancêtres des Italiotes.

Aucune autre émigration ne s'est portée depuis, de la mer Noire en Scandinavie. Les tribus germaniques proprement dites, en se multipliant, ont repris plus tard contact avec des peuples de la Scythie. Au temps de Strabon, on les croyait séparées des Tyrégètes, établis entre le Dniestre et le Dnièpre, uniquement par les Bastarnes, qu'on ne savait trop dans quel groupe classer (VII, 17). Strabon lui-même, cependant, n'avait rien de certain sur les régions comprises entre l'Elbe et l'embouchure du Dnièpre. « Quels sont, dit-il, les peuples qui habitent au delà des Germains proprement dits, et de leurs plus proches voisins? Sont-ce déjà les Bastarnes, comme le croient la plupart des géographes?... C'est ce qu'il nous serait difficile de décider. » (VII, 4).

Lors de ces contacts récents, le développement de la langue en dialectes divers était assuré. Peut-être, cependant, ont-ils influé à la fois sur le type physique et les mœurs.

Une difficulté subsiste. C'est celle relative aux indications qui ressortent, d'après Penka, du vocabulaire primitif du groupe des Germains. Il n'aurait conservé aucune trace d'un séjour dans les steppes de la mer Noire. Mais les peuples barbares qui vivent en petits groupes disséminés, et presque sans établissement fixe, qui n'ont qu'un matériel industriel très réduit et que très peu de besoins, comme les Germains de Tacite (*Mœurs des G.*, XVI), et jusqu'aux Francs, n'ont, évidemment, qu'un vocabulaire très pauvre. Et ce vocabulaire ne présente quelque fixité que pour la dénomination des objets les plus usuels. Qu'on juge de son origine par ce qu'il comprend, soit, mais non pas d'après ce qui lui manque. Il peut être dénaturé, perdu ou enrichi, de manière à n'être plus reconnaissable d'une génération à l'autre, tant qu'une organisation politique n'embrasse pas, en les fixant, des groupes de familles assez importants pour en assurer la transmission.

Les Cimbres, comme les Germains et peut-être plus qu'eux, indépendamment de leurs caractères extérieurs, se distinguaient certainement des Scythes, notamment par le rôle, parmi eux, de

la femme qu'ils entouraient de respect, trait de noblesse général chez les Aryens. Mais ils avaient des cruautés sans doute empruntées aux Scythes (Strabon, VII, 3). Et c'est dans les steppes de la mer Noire qu'ils ont pris et transmis aux Germains ces habitudes de vie à l'état de groupes mobiles disséminés, ce culte du cheval, l'usage de se terrer en hiver, et celui d'enterrer leurs morts sous des tertres (Tacite, XVI, XVIII, XIX, XX, XXVII).

Arrivés vers la fin du ^{ne} siècle sur les rives septentrionales de la mer Noire, les Goths en ont été chassés avant la fin du ^{iv}^e siècle par les Huns. Ils n'y sont donc pas restés deux siècles. Et comme le pays a été balayé depuis par une foule d'invasions qui ont poussé devant elles, dans tous les sens, les peuples qui l'occupaient, on conçoit fort bien qu'ils n'aient pu y laisser des traces profondes de leur séjour. Ils n'ont fait que passer, peut-on dire. Cependant leur passage se laisserait reconnaître par quelques rares documents archéologiques jusque vers le Nord du Caucase (De Baye, 1894). Ils ont, en quelque sorte, fait revivre un instant dans cette région, le primitif élément blond.

Ils avaient trouvé, à l'Est, la nation des Alains, mentionnée déjà par les auteurs, au ^{1er} siècle de notre ère. Ces Alains étaient des Scythes de langue iranienne, en majorité blonds ou, plus exactement, un peuple de blonds autochthones mêlés à des Mèdes, et, d'après des conjectures, aux descendants des Scythes Massagètes.

Nous sommes certains qu'au moment des invasions en Occident, ils n'étaient pas des blonds purs, ils n'avaient pas tous les caractères germaniques des Goths, tout en étant grands avec une chevelure claire. Mais les Goths s'étaient étroitement unis à eux. L'histoire en témoigne. Ils leur ont emprunté certaines de leurs habitudes de pasteurs de la steppe. Et ils leur ont aussi donné quelque chose de leur civilisation propre. C'est des Goths, par exemple, que les descendants actuels des Alains, les Ossètes, ont probablement appris la fabrication de la bière qui a conservé chez eux une véritable importance sociale, bien qu'ils soient établis en plein Caucase, qu'ils aient été soumis, pendant des siècles, à un peuple chez lequel le vin est le produit naturel le plus abondant depuis les temps les plus reculés, et qu'aujourd'hui on voit souvent chez les riches, «le vin rouge d'Iméréti couler à flots».

Les Germains de Tacite (*Mœurs*, xxiii) connaissaient bien la bière, et les Goths devaient, sans doute, la bien connaître aussi.

Dans un précédent mémoire sur les proto-Caucasiens (*Sur dix*

crânes de Rochefort, *Bullet.*, 1894, p. 36), j'ai présenté les Ossètes, comme étant d'origine européenne et naguère en majorité blonds. Ils ont assurément bien des traits communs avec les Scythes, et pour cause. Mais ils ne sont pas iraniens par leurs caractères physiques, malgré l'origine iranienne et asiatique de leur langue. Ils sont plutôt aryens et européens de constitution et d'origine. M. Maxime Kovalewsky, qui a consacré récemment au *Droit coutumier Osséthien* une étude approfondie (un vol. gr. in-8°, 1893), nous en apporte des preuves nouvelles assez inattendues. Parmi tous les détails caractéristiques des mœurs anciennes de ce peuple qui, naguère encore, était, pour ainsi dire, une relique précieuse pour la paléthnologie, il en a trouvé beaucoup qui le signalent comme étroitement apparenté jadis aux Grecs d'Homère et aux anciens Germains.

L'installation des Ossètes au Caucase, dit M. Kovalewsky (p. 5), remonte, d'après les chroniques géorgiennes, aux temps préhistoriques. L'installation des Alains, parmi lesquels ils devaient se trouver, se perd dans la « nuit des temps... » D'après les témoignages même qu'il cite, ces termes de *préhistorique*, de « nuit des temps », n'ont qu'une valeur bien relative. La période ainsi désignée tombe, en effet, au voisinage de notre ère, sur la fin de l'époque scythique. Nous n'avons sur les Alains et les Ossètes aucun document historique qui soit antérieur à cette période. Il reste seulement acquis, comme j'ai eu l'occasion de le dire (*Bullet.*, 1894, p. 36), que les Ossètes sont de ces Scythes Alains, refoulés au Caucase après la période gothique, sous la poussée des Huns. Les hautes vallées montagnenses, où ils se sont réfugiés, ont suffi à préserver en partie jusqu'à nos jours leur indépendance et leur civilisation primitive. « Celle-ci, M. Kovalewsky la croit vieille de plusieurs dizaines de siècles. » Je ne contredis pas cette appréciation qui, de sa part, a une importance qui n'est pas négligeable. Une telle ancienneté ressortirait d'un ensemble de conjectures et de probabilités. Mais les faits positifs à l'aide desquels on pourrait la démontrer, nous sont inconnus.

Pour mon compte, j'ai soutenu seulement que les Ossètes étaient originairement de ces blonds Européens, Kymris de l'histoire, intimement unis à des Scythes, puis aux autres Caucasiens actuels, en majorité bruns et brachycéphales. C'est-à-dire que le gros de la nation appartenait par la race au Nord de l'Europe, malgré la langue éranienne qui aurait d'abord fait rechercher ses

origines en Asie, et qu'il faut simplement regarder comme scythique. J'ai expliqué sa transformation actuelle par cette loi certaine de la moindre résistance des caractères des blonds sous l'action des mélanges avec des bruns. Une partie de la population caucasienne et arménienne s'est transformée de même, au su de l'histoire. Or M. Kovalewsky me fournit non seulement des arguments nouveaux relativement à ces origines, mais encore une explication de plus des changements physiques inévitables qui sont venus masquer à nos yeux ces origines mêmes.

Lorsqu'une jeune mariée est sur le point de pénétrer pour la première fois dans la maison de son époux, ce qui a lieu chez les Ossètes un mois après la cérémonie du mariage, le garçon d'honneur agite, au-dessus de sa tête, un bâton pointu, appelé *sartsade*, « ange de la tête », à l'effet de chasser les mauvais esprits qui pourraient entrer avec elle. Et, en même temps, il appelle sur elle les bonheurs qu'il faut souhaiter : « Prospérité ! prospérité ! neuf garçons et une fille *aux yeux bleus*. »

La fille aux yeux bleus, c'est l'idéal de la beauté blonde. Une population brune, originairement brune n'aurait pas le goût, pas même, sans doute, la pensée d'un idéal pareil.

Les beautés blondes, ai-je dit, sont forcément devenues moins communes parmi eux par le mélange des sangs. J'ai omis ce détail particulier que les Géorgiens ont eu une action directe ancienne, très profonde, très prolongée sur les Ossètes. Dès le iv^e siècle, ils auraient propagé le christianisme parmi eux ; ils le leur ont presque imposé vers la fin du xii^e. Ils y ont constitué, par la conquête, une aristocratie. Et, au moment de l'arrivée des Russes, ce sont deux familles géorgiennes qui étaient encore suzeraines des Ossètes méridionaux.

La constitution de la famille suffirait, d'ailleurs, à expliquer l'altération des caractères originaires de ce peuple. Elle rend inévitable et régularise, pour ainsi dire, l'infusion graduelle de sang étranger.

Je mets de côté les interprétations qui peuvent varier. Je m'en tiens aux faits rapportés par M. Kovalewsky. Il croit retrouver des traces du mariage par groupe (p. 177). Les filles d'un village sont bien un peu considérées comme la propriété de tout le village. Le fiancé, encore aujourd'hui, paie, en effet, une somme à tout le village de sa fiancée pour avoir le droit d'emmener celle-ci. Mais chaque village n'était, à l'origine, qu'un clan familial, et le régime

économique est encore basé sur la communauté familiale (p. 75).

Ce que nous retrouvons, ce sont donc des traces de ce communisme familial étendu aux femmes. Aujourd'hui, le plus jeune des enfants mâles peut seul pénétrer dans les pièces réservées aux femmes, même pour transmettre des ordres du chef de famille ou de ses frères aînés. Mais c'est sans doute pour mettre obstacle à des rapports autrefois permis. Ainsi, les enfants ne doivent jamais appeler leur père de ce nom de «père» et le respect qu'ils ont pour lui s'étend à tous leurs aînés; des beaux-pères cohabitent avec leurs brus, et naguère des pères de famille mariaient, souvent, leurs fils de 8 ans avec des filles de 13 à 14, pour avoir de jeunes concubines. Les enfants qui naissent de ces rapports sont considérés comme étant ceux du fils.

Le mariage est obligatoire entre beau-frère et belle-sœur si le mari de celle-ci vient à mourir. C'est le lévirat en pratique chez les Hébreux et qui subsiste encore aujourd'hui dans le Nord-Ouest de l'Inde. M. Kovalewsky suppose que les Ossètes en ont conservé la loi malgré le christianisme et le mahométisme pour des motifs surtout économiques. En effet, le mariage se fait par achat, et c'est toute la famille du fiancé qui paie le prix des noces. Si la femme devenue veuve s'en va, ce prix est perdu; il faudra faire de nouvelles dépenses pour le célibataire qu'il peut y avoir à marier, et, en attendant, la famille est privée du travail d'une ouvrière (p. 182). Aussi, les frères et parents du mari défunt ne reconnaissent pas à la veuve le droit de disposer de sa personne. Il faut qu'elle accepte l'un d'eux puisqu'elle est la propriété de toute la famille. Et pour préluder à cette cohabitation nouvelle, qui n'est pas même un nouveau mariage, il n'y a aucune cérémonie religieuse ou civile (180). En revanche, lorsqu'une veuve a marié un jeune fils, ce fils marié la libère; elle peut introduire un étranger dans la maison, parent ou autre, et si elle a des enfants, ceux-ci sont considérés comme les enfants de son jeune fils marié et appelés *dzagazates* (183). Lorsqu'un mari n'obtient pas d'enfant de sa femme, il peut en acquérir une autre. Dans ce cas, il donne la première, ordinairement à un de ses parents célibataires, et si de cette nouvelle cohabitation naissent des enfants, ils lui appartiennent.

Chez quelques peuples Scythes, tels que les Agathyrses (Hérodote IV, 104), chez la plupart peut-être, les femmes étaient plus ou moins communes. Les Massagètes (V. p. 88) épousaient chacun

une femme ; cependant les femmes restaient dans la communauté. C'est bien là, au fond, la coutume que les Ossèthes n'ont pas encore abandonnée. Une telle relation s'explique de reste si les Alains comptaient les Massagètes parmi leurs ancêtres. En raison de leur langue on a voulu cependant rapprocher plus étroitement les Ossèthes des Iraniens, et retrouver dans l'*Avesta* lui-même la raison de bien des habitudes particulières aujourd'hui à ce peuple. Elles ont pu leur être transmises par les Scythes tout en ayant cette lointaine origine. Ainsi les adeptes du zoroastrisme, les mazdéens fidèles, se mariaient entre parents ; les mariages consanguins leur étaient recommandés ; ils pouvaient même épouser leur mère et leur fille ; ils pouvaient aussi avoir plusieurs femmes (Vinson, *Les religions actuelles*, p. 241).

Le genre de polygamie des Ossèthes, qui résiste encore à l'influence du christianisme et qui diffère de celui des Mahométans, est probablement le même que celui des Mazdéens, mais surtout des Massagètes. Le mariage se fait chez eux aujourd'hui par achat. Il se faisait aussi par capture. Et ils ont conservé plus d'un vestige de l'usage de ravir la fiancée (p. 168). De plus, et comme chez les Scythes sans doute, les femmes prisonnières à la suite d'expéditions de guerre, et il n'y a pas très longtemps qu'on faisait encore des guerres pour en enlever, étaient distribuées entre tous les membres du clan familial. Elles entraient dans la famille comme un bien commun : bien plus, comme un bien de rapport. Et telle est l'origine, à mon avis, de la polygamie ossèthe encore survivante. Les épouses qui viennent après la femme en titre, dont la position est consacrée par les cérémonies du mariage qui l'attachent au foyer et au culte des ancêtres du mari, sont appelées en effet *épouses nominales*, *nomoulouss*. Il est possible, comme le soutient M. Kovalewsky (p. 158), que ces *nomoulouss* soient des épouses d'un ancien régime franchement polygame, descendues au rang de concubines. Mais je ne le crois pas. Où aurait-on recruté ces épouses déchues, les clans familiaux vivant vis-à-vis les uns des autres sur un pied d'égalité ? Ce sont pour moi sans aucun doute d'anciennes esclaves élevées au rang de concubines. Leur position, sous certains rapports, est en effet encore aujourd'hui absolument la même que celle d'esclaves. Jusqu'en 1869, sinon jusqu'à nos jours, les Ossèthes, les musulmans en particulier, ne mariaient pas leurs esclaves. Seulement ils leur procuraient des liaisons temporaires. Tout chef de ménage avait le droit de prêter une esclave

à un *fursaglag*, homme libre, ou à un *Kavdassar*, fils de *nomoulouss*, généralement employé comme serviteur. Celui-ci disposait du travail de l'esclave pendant la durée de la cohabitation. Mais les enfants qu'il en avait, revenaient, comme à titre d'intérêt d'un tel prêt, au propriétaire de l'esclave. Ces enfants, seuls vraiment illégitimes, étaient privés de tout droit. Ils pouvaient être vendus et étaient partagés avec les autres biens quand la communauté familiale venait à se dissoudre. Eh bien ! les *nomoulouss* elles-mêmes qui ordinairement vivent dans les étables, avec les bestiaux (199), sont encore prêtées *sous les mêmes conditions que les esclaves*. Le propriétaire d'une *nomoulouss* peut donner celle-ci pour un temps à l'homme qu'il lui plaît de choisir. Et les enfants nés de cette cohabitation sont réputés venir de lui. Dans l'Inde, de même, suivant l'ancien droit, le mari permettait des liaisons passagères de son épouse avec un étranger. Les enfants nés de ces liaisons étaient considérés comme issus du mari. Avoir beaucoup de *nomoulouss* c'est donc, pour l'Ossèthe aujourd'hui même, en particulier dans certains cantons pauvres et malgré les protestations du clergé chrétien, un moyen de s'enrichir, un moyen d'acquérir des travailleurs. Les fils de *nomoulouss*, les *kavdussards* (*nés dans les crèches*), tombent, comme les fils d'esclaves, dans le patrimoine familial commun (160-201). Leur condition toutefois est un peu supérieure. En droit, le père ne peut ni vendre, ni donner ses *Kavdassards*. S'il le fait c'est par infraction à la loi. Mais il le fait les années de famine, et alors les enfants légitimes eux-mêmes sont traités comme des esclaves. Tout en faisant partie du domaine familial, les *kavdassards* ne sont pas non plus partagés entre les membres de la communauté si celle-ci arrive à se dissoudre. Ils restent propriété commune. Par suite ils ne sont pas co-propriétaires avec les enfants légitimes. Ils n'héritent pas, étant eux-mêmes objets d'héritage. Cependant ils ont une part dans les biens acquis par leur père individuellement (219) et lorsque celui-ci ne laisse aucun héritier mâle, ils *sont appelés à continuer la race, et deviennent même alors héritiers des biens de la famille*. En ce cas ils priment tous les descendants du sexe féminin et tous les cognats. Leur situation sociale est bien changée : ils sortent de leur classe et deviennent des hommes libres, des *fursaglags* (p. 201). Tel est le système d'ascension, pour les rejetons d'anciens esclaves.

Ces détails de mœurs restés à peu près inconnus, méritent une particulière attention. Chez toutes les nations de l'antiquité, ame-

nées par la conquête à vivre du travail des esclaves qu'il était trop facile d'acheter en grand nombre, le type physique s'est en quelque sorte désagrégé par suite de la facilité des mœurs et des rapports sexuels inévitables avec ces étrangers mêlés aux plus intimes circonstances de la vie de famille. Chez les Ossètes, la coutume réglant l'ascension graduelle d'une notable proportion d'esclaves et l'incorporation de certains de leurs descendants dans la communauté familiale, rendait certaine en la légalisant, la lente transformation des caractères primitifs de la race. Les enfants d'un esclave ayant eu des rapports avec une femme libre, passent eux-mêmes directement à l'état d'hommes libres en Tagaourie. Les enfants d'esclaves achetées par un *kardassard* sont eux-mêmes réputés *kardassards*, par conséquent hors de l'esclavage. Enfin, faute d'autres descendants mâles légitimes, les *Kardassards* deviennent héritiers et représentants de la famille libre. Or où, depuis des siècles, les Ossètes recrutent-ils leurs esclaves, leurs *nomoulouss* ou concubines? Évidemment chez les peuples bruns brachycéphales du Caucase, car il n'y en a pas d'autres dans leurs voisinages. Ainsi s'est altérée de plus en plus en eux la physionomie blonde de leurs ancêtres.

. . .

Malgré ce changement, les Ossètes sont profondément encore Européens et Aryens. Bien que telle fut tout d'abord ma conviction, j'ai été un peu surpris de voir que M. Kovalevsky ait pu en saisir tant de preuves dans l'étude comparée de leurs coutumes, de leur droit coutumier. Il serait trop long, et au surplus oiseux, de les reproduire ici. Il y aurait pourtant, au point de vue où je suis placé, un triage à faire. Et je voudrais seulement pouvoir bien mettre en évidence toutes les coutumes osséthiennes qui ont rappelé à M. Kovalevsky celles des Grecs d'Iliade, des Germains de Tacite, des Romains de la royauté...

Chez les Aryas védiques la vache, comme le cheval au surplus, occupait dans la vie une place considérable. « Il est, dit le livre sacré des Iraniens (*Yacna*, XI, 4-2), trois êtres essentiellement purs : la vache, le cheval et Ilôma ». Le rôle du cheval, qu'on sacrifiait dans les funérailles sur le tombeau de son maître, fut chez eux celui même qu'il remplissait et remplit encore chez nos peuples des steppes. Le *Vendidad* (V, 152) prescrit à la femme accouchée d'un enfant mort, le lait de jument pur et frais, qui était déjà

la base de l'alimentation des Scythes d'Hérodote et dont l'usage immémorial a toujours été caractéristique des habitants de cette région mitoyenne de l'Europe et de l'Asie. Les Iraniens de l'Avesta toutefois employaient aussi le chameau, dont l'introduction semble récente sur les rivages européens de la Caspienne. Sans parler du cheval, mêlé encore à des cérémonies funéraires qui rappellent le sacrifice qu'on en faisait (p. 54), le rôle économique et social de la vache, chez nos Ossètes, est aussi étendu qu'il a jamais pu être chez les Aryas védiques et les Iraniens. Jusqu'à nos jours elle était l'unité monétaire à laquelle étaient ramenées la valeur de toutes choses et la réparation de tous les préjudices. Dans les hautes classes cependant, classes guerrières, c'est l'esclave qui remplaçait la vache pour le paiement des préjudices et des offenses. Donc, nous dit M. Kovalevsky (p. 355), les Ossètes ont établi les mêmes signes pécuniaires que les anciens Celtes, les Grecs d'Homère et les Germains tels que nous les montrent César et Tacite.

Comme les anciens Grecs, les Ossètes enterrent leurs morts dans les terres qui leur appartiennent. Et lorsqu'une terre est vendue, l'acheteur doit donner un repas funèbre sur cette terre même aux mânes de ses anciens propriétaires. C'est la cérémonie qui consacre le marché et les anciens Grecs encore procédaient de même (Fustel de Coulange, *la Cité antique*, p. 82). Les contrats ordinaires, les marchés se règlent par *poignées de main*. Dans les foires de nos campagnes encore aujourd'hui, au moins dans l'Ouest, les deux parties contractantes ne sont engagées qu'après s'être réciproquement tapé dans la main. Eh bien ! c'est chez les Ossètes qu'on peut trouver dans toute sa solennité primitive cette forme de consécration pour les marchés. Ils l'ont conservée telle que les Iraniens la pratiquaient déjà, sur les prescriptions de l'*Avesta*. Ils disent devant témoins, en tendant la main : « Je te donne ma main de Dieu ». Et tout est terminé.

Dans les coutumes religieuses, si tenaces, si peu changeantes en dépit des aspects, des formes variées dont elles se revêtent, se retrouvent ordinairement des traces des plus anciennes relations, des plus lointaines origines. Or, chez les Ossètes, telles sont encore les croyances et les coutumes que le culte du foyer est resté leur véritable religion.

Et dans le culte du foyer sont compris celui du feu comme celui des ancêtres. Sous le régime de leur vie agricole, en raison de leur groupement en clans familiaux peu étendus, ce culte s'est même

conservé, tel qu'il devait être à peu près chez les primitifs Aryas. En dehors des termes de toute comparaison étroite, ils nous donnent ainsi l'impression très vive d'un tableau de la vie de notre antiquité classique la plus reculée.

L'édification de la maison osséthienne est l'œuvre même de la famille dans son développement. Elle comprend autant de logements qu'il y a de couples mariés, et une pièce commune dont les dimensions sont en rapport avec le nombre des membres de la famille. Au milieu de cette pièce, appelée *khadzar*, se trouve le foyer au-dessus duquel s'ouvre dans le toit un trou carré pour le passage de la fumée. Une pièce de bois est fixée en travers. Elle supporte une chaîne en fer appelée *rakhise*, à laquelle est accrochée une marmite en cuivre. A droite du foyer est un long banc de bois sur lequel les *hommes seuls* peuvent s'asseoir. A gauche, un autre banc est exclusivement réservé aux femmes. Une petite *table à trois pieds*, peu élevée, ordinairement ronde, et appelée *finque*, sert pour prendre les repas. On cuisine toute la journée, car tous les membres de la famille ne mangent pas en même temps. Et il est curieux de rappeler que les choses se passent encore exactement ainsi dans nos campagnes de l'Ouest en particulier, où la maîtresse de maison, occupée à cuisiner, ne mange qu'après les hommes de la maison. Au repas des domestiques, les femmes mangent debout, auprès des hommes attablés (l'abandon de ces vieilles mœurs est rapide toutefois depuis ces dernières années). Chez les Ossètes, aux heures des repas, ce sont les hommes les plus âgés qui mangent les premiers; après eux mangent les jeunes gens célibataires. Ensuite viennent les femmes les plus âgées, et enfin les jeunes filles et femmes.

L'accès du *khadzar* est interdit aux étrangers pour lesquels on élève à part, à distance de la maison, une chambre toujours ouverte. Le foyer est un endroit sacré. Le feu, entretenu d'ordinaire par les femmes, y brûle continuellement. C'est lui adresser une injure violente que de dire à un Ossète : « Que le feu s'éteigne chez toi ». Cela, en effet, signifie : « Que ta famille soit exterminée ». La chaîne pendue au-dessus du feu est le symbole du lien qui unit le foyer aux ancêtres de la famille. On n'y touche pas sans une nécessité précise. Car tous les actes importants de la vie de famille, qui s'accomplissent autour du foyer, sont consacrés par son attouchement. Lorsqu'un Ossète veut prêter un serment, il la prend en mains et prononce les paroles suivantes : « Je jure

par cet or le plus pur du *Safa* (sorte de forgeron divin). » Et rien ne peut l'engager davantage. « Les hymnes du *Rig-Veda* nous représentent la jeune épouse faisant solennellement le tour du foyer dans la maison de son mari. Ce rite est resté le même chez les Ossètes. Lorsqu'elle quitte la maison paternelle, la nouvelle mariée fait trois fois le tour du foyer, puis repousse légèrement de la main la chaîne suspendue. Par ce geste, elle rompt avec le culte de ses aïeux, dont les manifestations sont liées avec la chaîne et avec le feu. Un mois environ après son mariage, elle entre dans la maison de son mari. De nouveau, elle fait là trois fois le tour du foyer; mais, s'approchant de la chaîne, elle la prend en mains comme pour s'y attacher. Elle est appelée dès lors, en effet, à former un chaînon de la lignée des ancêtres (p. 25).

Lorsqu'un criminel fuit des représailles, il trouve asile au foyer domestique. Mais il n'est sauvé qu'après avoir réussi à se passer autour du cou la chaîne. S'associant ainsi au culte domestique, il se place sous la sauvegarde des mânes de la famille.

Dans un fils on voit surtout le sauveur du foyer. Et quand même il n'y aurait rien autre chose à partager, l'ainé, qui doit perpétuer la race, hérite toujours du foyer, de la chaîne et de la marmite. Jusqu'à nos jours, enlever la chaîne de famille et la jeter hors de la maison, était une offense qui ne pouvait être réparée que par le meurtre de celui qui l'avait commise. D'après les termes mêmes employés dans les procès-verbaux d'affaires judiciaires, tuer le fils d'un Ossète est moins grave que de jeter sa chaîne domestique hors de la maison. Par cet acte, en effet, on brise le lien sacré qui l'unit aux ancêtres et en outrageant ses ancêtres on attente à son bonheur et on compromet l'avenir de sa race (p. 254). L'Ossète vit avec ses ancêtres. Il les croit présents, et se croit tenu de les entretenir. C'est l'injurier gravement que de lui dire que ses morts ont faim (p. 52). Suivant le rite des Aryas et de nos anciens, il jette encore dans le feu le premier morceau ou *les premières gouttes de sang de l'animal sacrifié*, car ce que le feu absorbe, les ancêtres le mangent.

Après l'inhumation d'un mort *on casse* une bouteille d'eau-de-vie et on en verse le contenu dans sa tombe : on jette en même temps des galettes de farine, en disant : « Que ces mets et cette boisson soient inépuisables pour toi, jusqu'à ce que tu atteignes le paradis. » Pendant un an après la mort de son mari, la veuve porte chaque vendredi à son tombeau des mets et de la boisson. Une

semaine après le nouvel an, le défunt est figuré par deux bâtons en croix recouverts de ses vêtements; il est assis et entouré de ses armes préférées. La famille place devant lui du gruau et de l'eau-de-vie, puis se retire un instant pour le laisser manger le premier comme le plus ancien (p. 51). Puis commence le repas funèbre. Ces repas funèbres répétés sont souvent une cause de ruine pour les familles.

..

Avant de m'occuper des Lithuaniens qui, par leurs origines, offrent, à mon avis, une analogie frappante avec les Ossètes, il m'est utile de donner quelques détails sur un autre peuple qui, dans des conditions qui en font aussi un survivant d'autres âges, peut de même nous ouvrir sur ces origines des horizons nouveaux.

..

Avant moi, la remarque avait déjà été faite qu'aussi haut que nous permettent de remonter les documents, on retrouve des blonds chez les peuples de langue aryenne. Ceux-là même qui ne voient en eux qu'un élément incorporé aux Aryens ne sont pas les derniers à le reconnaître (Piètrément. *Les chevaux dans les temps préhistoriques*, p. 182). Si les premiers Hellènes étaient blonds comme les Thraces, les Troyens étaient composés de blonds et de bruns. Le propre frère d'Hector, Paris avait les cheveux blonds. Parmi les premiers Romains également il y avait des blonds. Lucrèce, femme de Tarquin Collatin, était blonde. Néron, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, descendait des *Œnobarbeus*, famille qui remontait à l'époque des Tarquins et dont les membres avaient la barbe rutilante. Les noms romains assez fréquents de Flavus, de Rutillus, de Rufus révèlent de même la présence ancienne de familles de blonds.

Je me suis borné à appuyer sur ces faits (v. plus haut) en ajoutant ce détail d'ailleurs capital, que s'il n'y a pas de peuples de langue aryenne où il n'y ait pas de traces de blonds, il y a des peuples de langue aryenne où il n'y a pas de traces de bruns.

A chaque pas, au Caucase, on rencontre encore des témoins de son premier peuplement par des blonds. Les voyageurs les moins prévenus s'en montrent frappés. Aux environs de Koutaïs, en pleine Iméritie, les longues barbes sont tantôt brunes et tantôt blondes. Et parmi les bruns Mingréliens, où nous savions que les

yeux bleus n'étaient pas rares (Chantre), il y a de purs blonds (Émile Levier. *A travers le Caucase*. Neuchâtel, 1894, p. 195). Il y en a aussi chez les Svanes (*id.*, p. 89). Les Karatchaïs sont, on le sait, de sang tartare, mais atténué à première vue, par un caractère aryen, celui qui caractérise tout vrai Caucasien, l'abondance et la longueur de la barbe. Or « les blonds aux yeux bleus ou gris ne manquent pas parmi eux. Et on y rencontre des femmes d'une beauté éblouissante, au visage ovale du *plus frais incarnat* » (E. Levier).

Ce sont des voisins immédiats des Ossètes. Et comme ceux-ci ils saluent de la main à l'Européenne. Reçu dans une famille ossète occupant un rang élevé, M. E. Levier a admiré chez les deux femmes de la maison, « le beau type sérieux des Circassiennes. Fringantes à cheval, elles sont à la maison d'une simplicité rappelant la poétique *Hausfrau* allemande des temps légendaires. » (p. 152). Sur le versant asiatique, il en est un peu de même qu'en Europe.

Les Arméniens sont, comme les Ossètes, un peuple altéré dans ses caractères primitifs. Ils étaient blonds aussi, du moins en grande partie. Et il y a encore parmi eux au moins 11 0/0 de blonds (Chantre. *Mission en Transcaucasie*. — *Archives du Museum de Lyon*, t. VI, p. 39). Un de nos collègues de l'année dernière, Arménien pur sang, est blond par tous ses caractères, avec des cheveux châtain clair, tout en paraissant avoir la tête ronde.

Avant que j'aie signalé la présence de blonds dolichocéphales en Perse, d'après les observations de M. Frédéric Houssaye (*Bullet.* 1894, p. 44), M. Piètlement nous avait appris (*Bullet.* 1879, p. 407) qu'il y des blonds en mélange dans la proportion de 20/0 dans toute la Perse et que cette proportion s'élève beaucoup dans le Nord. M. Piètlement, il est vrai, croit que parmi les Aryens parvenus dans l'Inde, les blonds étaient dans une situation d'infériorité. Mais toute autre est l'opinion de Maury pour qui les brahmanes blonds de l'Himalaya sont les *seuls descendants véritables des Aryas* (p. 461).

La connaissance exacte et complète des Aryens de l'Indou-Kousch est depuis longtemps le grand desideratum des ethnographes et des linguistes.

Décrivant les Galtchas qui occupent au nord les montagnes du Ferganah, M. Ujfalvy (*Le Kohistan*, etc. Paris, 1878, p. 25) nous avait dit que leurs cheveux sont « souvent blonds et leurs yeux souvent bleus ». Dans l'une de ses feuilles de mensuration on peut lire : « Les Fâns sont généralement châains et de fort beaux

hommes... Les Fâns et les Yagnaubes ont un type plus élégant que les autres Galtchas. Ils sont surtout moins massifs. Ils ont aussi généralement de très belles dents. Le Yagnaube m'a affirmé qu'il y avait beaucoup de blonds aux blens yeux dans sa vallée natale. Les hommes y sont grands, vigoureux, excellents piétons. »

Des observations analogues se rapportent aux Badakchis, Wakchis, Tchitralis, Yagnaous, etc., enfin à tous les Aryens ou Iraniens de l'Asie centrale. Mais aucun de ces petits peuples n'a paru plus intéressant que les Siahpouches du Kafiristan. Parmi eux aussi il y a des blonds. Sur le vu de quelque crânes j'ai pu croire moi-même que, ainsi que chez les Galtchas, notre type crânien celtique était aussi représenté parmi eux. Je redoute aujourd'hui que dans cette détermination il y ait une source de malentendus. Car les blonds seuls sont là comme ailleurs, indiscutablement Européens.

Il est presumable que divers éléments ethniques ont imprégné le peuple Siahpouche. Mais il se compose de deux éléments principaux, l'un blond, l'autre brun, comme le peuple Ossèthe avant les influences mongoliques. Assurément on n'a pas bien vu d'abord quelle était toute l'importance des blonds.

Les bruns Kafirs seraient plus petits tout en étant de taille moyenne ou au-dessus. Et M. Capus, qui en a vu à Tchitral, les donne comme très bruns avec des yeux de même nuance. Leur système pileux est très développé, leurs sourcils très noirs sur une arcade sourcilière droite. Leur crâne serait arrondi ou légèrement allongé; leur nez droit ou busqué et assez gros du bout; leur bouche large; leur menton carré; leur peau et leur carnation brunes. Plusieurs d'entre eux ont un tel aspect que, dit M. Capus, avec le costume européen on n'hésiterait pas à les qualifier de Français du Midi ¹. (*Revue scientifique* 1889, p. 7.) Ceux des Siahpouches qui ont particulièrement attiré l'attention par leur physionomie européenne appartiennent cependant au type blond ou clair. Biddulph (*Tribes of the Hindou-kouch*) en témoigne sans y penser, quand il écrit : « Leur type est celui du pur Arien, et j'étais frappé de l'aspect agréable et des traits fins d'un Siahpouche *aux yeux clairs*, chef de tribu dont je fis la connaissance. »

¹ M. UYFALVY, dit de même d'un des Galtchas mesurés par lui (n° 30) : qu'il *ressemblait sous tous les rapports à un jeune Florentin*.

Ils ont eux-mêmes un sentiment très vif de leurs affinités en traitant les Européens de *cousins* et de *frères*. Et voici la description que donne M. Capus de ceux du type clair, à carnation plus blanche, à cheveux châains, à barbe fauve ou blonde, à yeux bleus ou bleu *verdâtre* : « Ils sont plus hauts de taille, moins muselés, quoique tous aient l'air très robustes avec une charpente osseuse solide et un large développement de la cage thoracique. Le regard est droit, sauvage, hardi ; la prestance, celle d'un indépendant. Leur démarche est libre, le pas très rapide et voisin de la course. La figure est plutôt *longue*, le front droit ou légèrement fuyant. Souvent les fosses temporales sont profondes et les arcades zygomatiques saillantes, ce qui fait paraître le front et la calotte crânienne très développés en hauteur. Les femmes Kafires seraient grandes et *souvent blondes*. Elles jouissent d'une grande réputation de beauté chez tous leurs voisins, qui en alimentent leurs harems : les princes par voie de tribut en femmes payé par les Kafirs : les riches par voie d'achat d'esclaves, car les Kafirs vendent les prisonnières qu'ils se font entre eux et au moins leurs esclaves. Rawlinson raconte que la plus belle femme qu'il ait vue était une esclave Kafire de Caboul. Cette beauté pouvait s'envelopper comme d'un voile d'une magnifique *chevelure dorée* lui tombant jusqu'aux pieds. Les Afghans disent que « les femmes Kafires valent au marché un tilla (pièce d'or) chaque empan de leur corps. »

Comme tableau de mœurs cette description répond mot pour mot à celle des Caucasiens qui ont le plus contribué à changer le type classique des Turcs d'Europe, à qui ils vendent jusqu'à leurs sœurs et parmi lesquels apparaissent aujourd'hui çà et là de vrais blonds.

On rapporte que les Grecs d'Alexandre s'étonnèrent de retrouver dans le pays des Kafirs beaucoup de plantes de leur pays. La présence de la vigne est bien naturelle, car la vigne est spontanée jusque dans le nord de la Chine. Mais ce qui est particulier au pays des Kafirs, c'est que les espèces cultivées y sont les mêmes qu'au sud du Caucase, selon tout apparence, et utilisées de la même manière. La première mention qui ait été faite (1527) des Kafirs, nous les signale déjà comme de *grands buveurs de vin* (Capus, *op. cit.*, p. 2). C'est encore un trait essentiel des mœurs caucasiennes. Ils conservent d'ailleurs leur vin absolument comme au Caucase, dans de grandes jarres en terre. Ils sont les seuls en

Asie centrale, si je ne me trompe, chez qui s'observent ces usages.

Nous n'avons pas de tableau complet de leur organisation sociale, de leur régime économique, de leurs croyances, de leurs mœurs. Et les traits dispersés qu'on en a recueillis un peu au hasard, nous apprennent qu'ils ont inévitablement subi l'action confuse d'influences multiples. Une analyse attentive comme celle qui a été faite pour les Ossètes soumis pendant des siècles à des dominations perturbatrices plus puissantes, nous ferait certainement découvrir un ancien fond de mentalité et de coutumes commun avec ceux-ci. On en jugera par les faits suivants.

La maison kafire ne diffère pas de la maison Ossète, et il y a d'ailleurs des similitudes qui tiennent à la nature semblable du sol. Elle consiste essentiellement aussi en une pièce commune unique, au milieu de laquelle se trouve un foyer dont la fumée s'échappe par un trou au toit. De chaque côté il y a des bancs, des chaises, une table, des cadres de lit en bois.

Les Kafirs, comme les Ossètes, *s'asseyent et mangent à l'euro-péenne*. Les femmes cuisinent. La famille cependant mangerait en commun. Nous n'avons pas d'autre détail sur ce foyer. Mais le Kafir y est très attaché, ainsi qu'à ses morts, et il a conservé plus complètement le culte du feu. Comme l'Ossète, *il sacrifie des victimes en jetant les premières gouttes de leur sang dans la flamme*, mais n'ayant pas comme celui-ci subi la discipline des croyances chrétiennes ou musulmanes, il pratique des cérémonies solennelles de ce culte qui nous reportent au temps des hymnes védiques : « Le 22 mai tous les habitants du village se rassemblent sur la « place du Dieu du ciel », où se trouve dressée une pierre haute de 3 pieds et large de 2. Les hommes seuls peuvent s'en approcher et se tiennent autour avec les sacrificateurs. Ceux-ci jettent de l'eau sur la pierre et font des offrandes de *beurre*, de *fromage* et de farine. Ils tuent une chèvre ou une vache. Ces offrandes et le sang de l'animal sacrifié sont jetés trois fois à travers la flamme du feu sacré allumé au pied de la pierre. Une partie du sang est placée sur le feu ; la viande y est jetée et dévorée à demi-cuite. Les os sont brûlés. On boit beaucoup de vin, etc. » (Capus. *Bullet.* 1890, p. 262). Le sacrifice de bœufs, de vaches est encore assez commun dans tout le Caucase (Chantre. *Le Caucase*, IV, p. 110, 117).

Certaines fêtes orgiaques ont fait croire à l'existence de quelques traces d'une ancienne communauté des femmes. Il peut se faire qu'elles rappellent d'anciennes habitudes promiscuitaires,

comme chez les Ossèthes la cohabitation entre beau-père et bru, etc. Le mariage n'est qu'un achat, le père cédant sa fille sans la consulter, moyennant un certain nombre de têtes de bétail.

Les chefs et les riches se paient jusqu'à six femmes et plus. Nous ne savons si ces femmes sont au même rang et achetées dans des conditions d'égalité. Ce qui est sûr c'est que cette polygamie des Kafirs, de même que celle des Ossèthes, n'a aucun rapport avec le mahométisme.

Les Kafirs n'ont pas même été effleurés par cette religion que les Ossèthes avaient acceptée. Et, depuis des siècles, ils poursuivent les musulmans d'une haine implacable. On nous dit qu'ils prêtent volontiers leur femme à leur hôte, et on attribue cette conduite à la facilité de leurs mœurs. Une telle appréciation est probablement erronée. Le mari, il est vrai, n'est pas très sévère pour la femme adultère. Il la punit cependant, et l'amant lui doit une réparation en têtes de bétail. Chez les Ossèthes, l'adultère est une offense qui, atteignant les aïeux, réclame une vengeance de sang; c'est-à-dire qu'il ne se répare que par le meurtre. Cependant, cela n'empêche pas l'Ossèthe de prêter ses femmes à l'étranger de son choix, sachant que les enfants issus de ces rapports sont légalement reconnus comme siens. Cette coutume dérive, on l'a vu, d'un principe des vieilles législations aryennes préoccupées d'assurer une descendance mâle à la famille, des pourvoyeurs et surtout des *vengeurs* pour les ancêtres et les membres de cette famille, le crime punissable n'étant tel qu'autant qu'il y a un vengeur pour en demander compte.

Les Kafirs, en prêtant leurs femmes à leurs hôtes, agissent sans doute ainsi plus ou moins consciemment, suivant les mêmes traditions qui inspirèrent encore les Ossèthes, de mœurs sévères. Il y a chez eux une classe intermédiaire entre les esclaves et les hommes libres. C'est aux gens de cette classe qu'incombent les travaux manuels en dehors de ceux de la culture à la charge des femmes et des esclaves. On les désigne sous un nom particulier : *bar*, dont le sens exact nous est inconnu. Mais ils sont, par leur position sociale, de tous points comparables aux *Kavdassards* Ossèthes, fils des *nomoulouss*, femmes servantes, nominales ou concubines légales.

On ne connaîtrait pas d'exemple de la profanation des tombeaux : preuve certaine, comme chez les Ossèthes, du respect

absolu accordé aux morts, dont le souvenir est longtemps conservé. Cependant, il n'y avait pas d'inhumation, à proprement parler. Le cadavre, dans ses plus beaux vêtements et avec un turban orné d'autant de plumes que le défunt a tué d'ennemis, est exposé devant la maison avec ses armes, une figurine en bois qui le représente et le cercueil. Femmes esclaves et parents accourus dansent et pleurent autour, au son du tambourin et des fifres, pendant que les hommes font le simulacre d'un combat. La coupe remplie de vin circule; on sacrifie une vache, dont le sang est répandu dans le feu, façon, comme on l'a vu chez les Ossètes, de faire passer cette nourriture au mort. Après deux ou trois jours, le cadavre, d'abord porté autour du village, est enfermé dans son sarcophage, souvent avec plusieurs autres, qu'on ferme *avec des clous et recouvre de pierres*. Un repas funèbre clôt la cérémonie. Le cadavre du Siahpouche mort au loin est remplacé par un *mannequin habillé*. Chaque année, un jour est consacré, comme chez les Ossètes, à la mémoire des morts. Un repas funèbre est donné, et on sacrifie aux mânes en l'honneur desquels en outre des statues de bois sont élevées.

Le laitage tient une grande place dans l'alimentation, et la vache a une importance économique et sociale aussi grande que chez les Ossètes. Détail significatif, là encore elle constitue l'*unité monétaire*. Femmes pour le mariage, indemnité et réparation d'outrage, tout se paye *en vaches* en nombre déterminé. Le Kafir, dit-on, salue à l'européenne en donnant la main. Eh bien! en cela encore, il est sans doute comparable à l'Ossète qui a conservé à la poignée de main, symbole d'accord, forme de contrat, toute son importante signification originaire, telle qu'elle est indiquée déjà dans l'*Aresta* même. Détail sur lequel j'aurai à revenir, on a remarqué que les bracelets des femmes sont le plus souvent ornés de têtes de serpents ciselés, et que le serpent lui-même, objet de vénération, n'est jamais tué.

Tous les événements sont célébrés par des chants et des danses accompagnées de musique. Les Kafirs sont des danseurs passionnés. Assurément, d'autres peuples très divers le sont autant qu'eux. Mais leur danse, tout en restant assez sauvage et tumultueuse, comporte des mouvements d'ensemble, simulacre de luttes guerrières, et l'esquisse de figures qui visent à la grâce et arrivent sans doute à être gracieuses. Dès lors et après tout ce qui précède, comment ne pas se reporter au Caucase, pays du monde

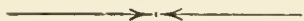
le plus célèbre pour ses danses de caractère et la passion pour elles qu'ont ses peuples les plus importants.

M. Capus a pu noter un de leurs chants. Ce chant porte évidemment, dit-il (*Revue scientif.*, 1889, II, p. 428), le cachet des mélodies pastorales et se rapprocherait des mélodies kirghizes. Il diffère essentiellement des autres mélodies de l'Asie Centrale.

Sans doute, les Kafirs Siahpouches ne sont qu'une peuplade refoulée, comme au reste la plupart des peuples du Caucase, à commencer par les Ossètes. Mais ils ont été refoulés avant ces grandes guerres de conquêtes religieuses qui ne laissent jamais intacte l'âme des peuples. Ils l'ont même peut-être été bien plus anciennement, sous la poussée des Mongoles nomades qui se mêlaient déjà sans doute aux plus anciennes invasions scythiques et ont fini par rompre la continuité de l'aire géographique aryenne, qui s'étendait sûrement des rives européennes de la mer Noire aux rivages asiatiques de la Caspienne.

Et c'est pour cela qu'ils ont dû, qu'ils ont pu conserver sous une forme fruste, quelque chose de la primitive civilisation aryenne. C'est pour cela aussi que tant de choses chez eux ont ce cachet européen qui distingue avant tout leurs caractères physiques.

L'un des secrétaires : Dr P. RAYMOND.



657^e SÉANCE. — 20 février 1896.

PRÉSIDENTE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

CORRESPONDANCE.

Lettres de remerciements de M. le Dr RIDOLFO LIVI et de M. le Dr BUSCHAN à propos du prix Godard.

Lettre de M. le Dr Jacques BERTILLON demandant à la Société de répondre à un questionnaire pour la publication d'un annuaire statistique des Sociétés savantes de la ville de Paris.

Circulaire annonçant le 12^e Congrès international de médecine qui se tiendra à Moscou le 19 avril 1897.

OUVRAGES OFFERTS.

AMBROSETTI (J.-B.). — *Las grutas pintadas y los petroglyfos de la*

provincia de Salta. (Ext. du *Bol. Instit. geogr. argentino*), in-8°, p. 34 et fig., Buenos-Aires, 1095.

AMBROSETTI (J.-B.). — *Los cementerios prehistoricos del alto Parana*. (Ext. du *Bol. Instit. geogr. argentino*), in-8°, 40 p. et fig., Buenos-Aires, 1895.

AMBROSETTI (J.-B.). — *Costumbres y supersticiones en los valles Calchaquies*. (Ext. des *An. Soc. cientif. argentino*). in-8°, 45 p. et fig., Buenos-Aires, 1896.

GUYOT (YVES). — *La morale de la concurrence*, in-16, 59 p., Paris, 1896.

HAMY (Dr E.-T.). — *Notice sur une collection de dessins provenant de l'expédition de d'Entrecasteaux*. (Ext. du *Bul. Soc. géogr. Paris*), in-8°, 18 p., Paris, 1895.

HAMY (Dr E.-T.). — *Iconographie ethnique. Les imitateurs d'Alexandre Brunias*. (Ext. de l'*Anthropologie*), in-8°, 12 p. et fig., Paris, 1895.

HANSEN (Dr A.-M.). — *Menneskeskægtéens Ælde*, in-8° avec fig., Christiania, 1894.

LEFÈVRE (ANDRÉ). — *L'évolution historique*. (Ext. de la *Tribune médicale*), in-8°, 31 p., Paris.

LIVI (Dr RIDOLFO). — *Antropometria militare. Risultati ottenuti dallo spoglio dei fogli sanitari dei militari delle classi 1858-63*, in-4°, texte 420 p., cartes et diagr. — Atlas, 23 cartes et diagr., Rome, 1896.

POPOF (P.-S.). — *Mémoires sur les campements mongols* (traduit du chinois), in-8°, 467-88-viii p., Saint-Petersbourg, 1899. (En russe).

M. G. DE MORTILLET présente les publications suivantes de la part des auteurs :

PIGORINI (L.). — *Di alcuni antichi oggetti di bronzo provenienti da varii comuni dell'Abruzzo Aquilano*, in-4°, 14 p., Rome, 1895.

Il s'agit de grands disques en bronze battu, généralement ornés au repoussé. L'auteur, comme date, attribue ces disques au commencement de l'âge du fer et y voit un ornement de cheval.

CHATELLIER (P. DE). — *De quelques monuments préhistoriques dans le Finistère*, in-8°, 8 p., Saint-Brieuc, 1895.

Description sommaire de deux dolmens d'une forme toute particulière, à laquelle l'auteur a donné, avec raison, le nom caractéristique de *Dolmen en pierres arc-boutées*; indication de menhirs à Huelgoat, et fouilles de 25 tumulus dans la même région.

MORTILLET (G. DE), — *La foi et la raison dans l'étude des sciences*, in-8°, 14 p., Paris, 1896.

Première leçon du cours d'Anthropologie préhistorique de 1895-1896 à l'École d'Anthropologie. Le professeur, ne tenant aucun compte de l'intervention de la foi ou tradition qui a, de tout temps, entravé l'étude des sciences, ne s'appuie que sur l'observation ou raison.

PÉRIODIQUES (*articles à signaler*).

Revue de l'École d'Anthropologie (15 février 1896). F. Schrader : Echanges d'activité entre la terre et l'homme. — A. Hovelacque : La taille dans un canton ligure. — L. Manouvrier : Le T sincipital.

The american anthropologist (October 1895). — Mc Gee : The beginning of agriculture. — W.-W. Tooker : The algonquian appellatives of the Siouan tribes of Virginia. — A. Ernst : Upper Orinoco vocabularies.

Revista de Sciencias naturales e sociaes (vol. IV, n° 14). — S. Rochas : Necropole prehistorica da Campina nos visinhanças de Faro.

Bul. de la Soc. ouraliennne d'amateurs des sciences naturelles (tome XI, n° 1). M. V. Malakhoff : Sur les époques préhistoriques dans les monts Ourals.

DÉLÉGATION.

M. VERNET, de Fontenay-sous-Bois, demande une délégation de la Société pour des recherches archéologiques en Espagne.

Cette délégation est accordée.

COMMUNICATIONS.

Les monuments mégalithiques classés de la Charente et de la Charente-Inférieure

PAR M. GABRIEL DE MORTILLET.

La Charente, sur cinq communes contenant des indications de classement, en contient trois dans l'arrondissement de Ruffec. La Chevrerie, la plus au nord, canton de Villefagnan ; Fontenille, canton de Mansle ; Luxé, canton d'Aigre. Ces deux dernières communes se trouvent à l'extrémité Sud de l'arrondissement, tout

près de Vervant, canton de Saint-Amand-Boixe, arrondissement d'Angoulême. La dernière, Confolens chef-lieu d'arrondissement, est tout à fait isolée au Nord-Est du département. Sauf ce dernier monument j'ai visité les autres avec M. Chauvet.

LE GROS-CHAIL, POLISSOIR DE LA CHEVRERIE

Le polissoir du Gros-Chail, bloc de grès avec rainures et cuvettes, est fort intéressant, mais pas de très fortes proportions, aussi a-t-il été transporté au Musée d'Angoulême et se voit actuellement dans le petit jardin qui se trouve sur le côté de l'Hôtel-de-ville. Il a été très bien décrit par G. Chauvet, *les Polissoirs préhistoriques de la Charente*, 1882, figure.)

LA PETITE ET LA GROSSE-PÉROTTE DE FONTENILLE

Sur la croupe élevée d'un coteau en dos d'âne, tout à fait vers la limite de Fontenille avec Juillé et Luxé, existent deux beaux dolmens à découvert qui se voient de fort loin. Ce sont les Pérottes. L'emplacement est marqué sur la *Carte de l'État-major* sous le nom de *Pierres Druidiques*, ce qui constitue une erreur. Le simple mot Dolmens serait plus court et plus exact. Pour les visiter, le plus simple est de s'arrêter à la station de Luxé, ligne de Ruffec à Angoulême. On peut aussi s'y rendre, du moins jusqu'au bas de la croupe, en voiture par Fontenille. La distance de Luxé aux Pérottes est de trois kilomètres à vol d'oiseau, mais il faut faire des détours et monter beaucoup.

Les deux monuments sont en calcaire de la localité; et bien qu'en grande partie à découvert présentent encore des traces importantes des tumulus qui les recouvraient. Il y a longtemps que les tumulus ont été détruits, car ces dolmens bornaient au ^{xv}e siècle la seigneurie de Château-Renaud.

Ils ont été bien décrits dès 1826 dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, p. 26, par une commission pour la conservation des antiquités de la Charente, et encore mieux de 1880 à 1884 par Lièvre, *Exploration archéologique de la Charente*, p. 152, figures.

1^o PETITE-PÉROTTE.

La plus au Nord. La table, de 4 m. 50 de long sur 2 m. 50 de

large et 1 m. 40 d'épaisseur, ne repose plus que sur quatre supports peu épais : trois complets d'un côté paraissant équarris et appareillés, un seul de l'autre celui de l'entrée. Il était précédé d'une galerie d'accès dont les deux supports, les plus voisins de la chambre sépulcrale, sont encore dressés en face l'un de l'autre, laissant entre eux un espace de 0 m. 90. Il manque au moins deux grands supports de la chambre. La table, bien qu'ayant glissée se profile encore très grandiosement sur le ciel. Il paraît y avoir des sépultures accessoires au pourtour et surtout sur le devant du monument.

2° GROSSE-PÉROTTE.

Le second dolmen, la Grosse-Pérotte, un peu plus au Sud, à environ cinquante pas de distance, est bien mieux conservé, quoique sa table, épaisse en moyenne de 1 m. 75, longue de plus de 5 mètres et large d'à peu près autant, soit cassée en trois morceaux, dont un est tombé à terre. Les deux autres sont soutenus par dix supports équarris avec soin et exactement juxtaposés. Un autre support est actuellement renversé en dedans et peut servir de banc. En 1873, le dolmen a été complètement vidé, et M. Lièvre a pu constater que la chambre intérieure avait 3 m. 40 de long, 2 m. 30 de large et 2 mètres de haut. Elle est actuellement en partie recombée. En la vidant, on a constaté qu'elle contenait de nombreux ossements humains dont quelques-uns étaient à demi carbonisés, des tessons de poterie, des silex taillés parmi lesquels des pointes de flèche, des perles rondelles de spath calcaire, une hache polie, etc. Un des supports du côté de l'Ouest présente à l'intérieur une sculpture de hache polie, isolée, légèrement oblique, la pointe en bas et le tranchant en l'air, une autre sculpture indéterminée paraît exister sur le support de l'entrée. Cette entrée mesure actuellement 1 m. 83. Un chêne pousse contre ce monument et peut le détériorer.

Propriétaire des deux Pérottes, M. Aimé Augier, à Fontenille.

LA MOTTE DE LA GARDE, A LUXÉ.

Tumulus ovale de 55 mètres de long, 21 mètres de large et 4 mètres de haut sur un point culminant, à 2 kilomètres à vol d'oiseau de Luxé et environ 1 kilomètre des Pérottes. Ce tumulus formé de débris de pierre, à un revêtement en terre, aussi est-il

couvert de végétation. Il contient un dolmen vers son extrémité Est-Sud-Est. Ce dolmen a été fouillé avec beaucoup de soin par M. Lièvre en 1874 et décrit par lui dans *Exploration archéologique de la Charente*, 1880-1884, p. 230, figures.

Table du dolmen encore engagée dans le tumulus, se voit sur une largeur de 2 mètres du côté de l'ouverture actuelle. Elle est posée sur cinq supports, le tout en calcaire local. La véritable entrée du monument était formée par une pierre de 1 mètre de largeur, moins haute que les autres supports et laissant un vide entre son sommet et le dessous de la table. Les dimensions intérieures de la chambre sont, d'après M. Lièvre, de 2 m. 40 et 3 m. 25. La hauteur après déblaiement s'élevant à 2 mètres. La couche à ossements humains avait 0 m. 80 d'épaisseur. Ces ossements, sans ordre, étaient surtout accumulés du côté opposés à l'entrée. Les humérus ont permis de constater la présence d'au moins 15 individus. Leurs os étaient mêlés à des fragments de poterie disséminés partout, et à de nombreux objets de silex. Il y avait dix belles lames de poignards ou lances de 0 m. 110 à 0 m. 215 de longueur, plusieurs pointes de flèches, des grattoirs, etc., associés à des haches polies en grès, en silex et en fibrolithe, à un instrument en corne de cerf, une pendeloque en forme de griffe en pierre verte et des perles dont deux en quartz hyalin, huit en callaïs et deux en bronze.

Propriétaire, M. Serrier, à Luxé.

MAISON DE LA VIEILLE, A LUXÉ.

Entre la Motte de la Garde et les Pérottes, à l'intérieur d'un tumulus en partie détruit, dans un pli de terrain, se trouve un dolmen de moindre dimension que les précédents, mais fort intéressant. Il est aussi en calcaire local, à pierres équarries. La table, presque au niveau du sol, a 1 mètre d'épaisseur et repose sur quatre supports. La chambre ne mesure à l'intérieur que 2 mètres sur un peu plus de 1 m. 50. La hauteur est de 1 m. 60. Les fouilles n'ont rien donné à M. Lièvre, *Exploration archéol. Charente*, p. 239.

Propriétaire, M. Auguste Quillard, à Château-Renaud, commune de Fontenille.

DOLMEN DE LA BOIXE, A VERVANT.

Vervant est sur le chemin de fer de Ruffec à Angoulême, entre

les stations de Saint-Amant-de-Boixe et de Luxé. Dans la portion de la forêt de Boixe qui fait partie de cette commune, vers le point d'intersection de la grande allée de la forêt avec la route qui va de Vervant au Maine de Boixe, dans le bois au nord de cette route, se trouvent plusieurs tumulus fouillés par MM. Chauvet et Lièvre. Le plus près du point d'intersection et en même temps le plus gros, dénommé le Cluzeau, se compose de pierrailles recouvertes de terre, mesure 90 mètres de circonférence. Il avait 3 mètres de haut. Ouvert par le sommet, il montre dans son intérieur un dolmen à deux compartiments en calcaire local. Une table de 4 m. 25 de long, 2 m. 25 de large et 0 m. 65 d'épaisseur, dont le sommet était à nu. Elle était connue sous le nom de Pierre-des-Fades ou Fées. Elle ne repose plus que sur trois supports, deux à l'Ouest un au Sud, ce qui fait qu'elle s'est inclinée au Nord-Est. Les supports de l'Est sont tombés et ceux du Nord, au nombre de deux, sont un peu en dehors de la portée de la table. Cette table recouvrait une grande chambre ayant au milieu 4 m. 70 de haut. Les deux supports de l'Ouest, très régulièrement assemblés, ont à leur contact, leur base échancrée avec soin, ce qui constitue une ouverture quadrangulaire de 0 m. 77 de large et de haut, à angles supérieurs un peu arrondis. Cette ouverture est entourée d'un encadrement de deux petites rainures. Au delà sept supports très bien équarris forment, avec ceux de la porte, une petite chambre accessoire cubique de 4 m. 35 de long, sur 4 m. 25 de large et 4 m. 38 de hauteur. Elle est pavée de deux dalles et recouverte d'une table qui non seulement repose sur les sept petits supports spéciaux, mais encore sur un ressaut pratiqué intentionnellement dans les deux grands supports qui séparent les deux compartiments et forment la porte de communication. Ce monument est un type d'équarrissage et de taille de la pierre.

Les fouilles Chauvet et Lièvre, (*Tumulus de la Boixe*, 1878, p. 7, reproduites dans Lièvre, *Exploration archéologique de la Charente*, 1880-1884, p. 110, tous les deux avec carte, plan et figures) ont donné des ossements humains et un silex. Mais le désordre des supports de la grande chambre et la présence dans la petite d'un poignard en fer et d'un tesson de poterie à vernis vert montrent que le monument avait été violé depuis longtemps.

Propriétaire, M. Briant, à Barbezières,

CHAPELLE-DOLMEN DU PETIT LESSAC DITE DE CONFOLENS

La chapelle-dolmen dite de Confolens se trouve vers l'amont d'une assez longue île de la Vienne, dans le jardin d'une métairie. Pour la visiter il faut, à partir de la gare de Confolens, cheminer vers le Nord-Nord-Est sur la droite de la vallée, l'espace de 4 kilomètres 500 environ. La route se maintient sur la hauteur. Quand elle descend, un peu avant un moulin, on traverse en écharpe une prairie et remontant le cours de la rivière on arrive à un passage à bateau. Il faut alors hélér fortement le batelier qui occupe la métairie de l'île.

Les noms de ce monument sont nombreux. On l'appelle Pierre-Madeleine, Tombeau de la Dame et, dit-on aussi, Pierre Couvreau. Le meilleur et le plus caractéristique est celui de Chapelle-Dolmen.

L'attribution administrative de ce monument est aussi très variée et fort erronée. Généralement on l'attribue à Confolens. Mais bien que très voisin de la limite extrême de cette commune, il n'est pas sur son territoire. Le voisinage du village de Saint-Germain-sur-Vienne a fait désigner ce monument sous le nom de Chapelle-Dolmen de Saint-Germain. C'est encore une erreur. L'île qui le contient appartient tout entière au Petit-Lessac, la limite entre Saint-Germain et le Petit-Lessac étant le milieu du grand bras de la Vienne.

Le propriétaire du monument est M. de Perpignac.

Ce monument fort remarquable et fort remarqué a été souvent indiqué et décrit. Déjà en 1826, M..., commissaire pour la conservation des antiquités de la Charente, en a amplement et fort exactement parlé dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, page 39. Michon, *Statistique monumentale de la Charente*, p. 141, en a aussi donné une bonne description.

Il se compose d'une grande table dolménique non taillée mesurant sur le devant coupé presque droit 3 m. 60, et 4 m. 50 de longueur en diminuant de largeur vers son extrémité. Le poids total de cette table peut être estimé à 18,000 kilos. Elle est posée horizontalement sur quatre colonnes qui paraissent bien faibles pour supporter un pareil poids.

Elles sont placées à peu près en carré, celles de devant ayant 2 m. 40 d'écartement d'axe à axe, et celles de derrière, seulement 2 m. 15 à cause du rétrécissement de la table.

Chaque colonne se compose de quatre morceaux distincts : un socle carré au niveau du sol, ayant 0 m. 35 de hauteur ; un fût cylindrique du diamètre de 0 m. 35 à la base, haut de 1 m. 75 ; un chapiteau arrondi surmonté d'un tailloir carré, sur lequel se pose la table. La hauteur de ces deux morceaux est de 0 m. 60. Ce qui donne pour la hauteur totale des colonnes 2 m. 70. Elles sont actuellement au niveau du sol. Mais le Commissaire pour la conservation des antiquités de la Charente dit qu'elles sont supportées par des dés rectangulaires en pierre, aujourd'hui entièrement enfouis dans la terre.

Entre les deux colonnes du fond se voit un bloc de pierre bien taillé posé en travers, présentant à la partie supérieure une surface parfaitement plane, rectangulaire, ayant 1 m. 20 de long et 0 m. 78 de large ; c'est un autel ou reste d'autel. A environ 7 mètres en avant du monument on observe, au milieu d'arbustes, un fragment peu régulier de colonne à sommet creux en guise de bénitier.

Tous les matériaux sont d'une roche granitoïde de la localité. Les colonnes paraissent être de la fin du ^x^e siècle.

Le Commissaire des antiquités de la Charente dit qu'il existait en 1826 une excavation peu profonde et peu régulière autour du monument. La terre était retenue par des murs grossiers en pierres sèches ne dépassant pas la hauteur du sol, ayant sur les côtés 12 mètres de long et une largeur moyenne de 5 mètres environ. Le bout postérieur se terminait par une courbe à peu près circulaire. Le bout antérieur était rectiligne, avec un escalier de quatre marches à gauche du bénitier. Ce même Commissaire dit aussi que l'autel a été en partie détruit.

Le métayer actuel, transformant la chapelle en cabaret, a établi une table et deux banes en bois, sous le monument allant jusqu'à l'autel.

CHARENTE-INFÉRIEURE

La Charente-Inférieure est un département étroit et allongé obliquement du Nord-Ouest au Sud-Est. Il compte quatre indications de monuments mégalithiques classés.

Deux au Nord-Ouest, arrondissement de Rochefort, qui sont :

Saint-Laurent-de-la-Prée, deux dolmens dits les Pierres-Closes-de-Charras ;

Ardillières, les deux dolmens de la Pierre-Levée et de la Pierre-Fouquerée.

Deux à l'extrémité Sud-Est, arrondissement de Jonzac, soit :

Montguyon, une allée couverte ;

Bédenac, trois menhirs de Chierzac et de Bédenac.

PIERRES-CLOSES-DE-CHARRAS

Ces deux monuments sont situés dans un pâturage en pente, au Nord-Est de Charras, ligne de Rochefort à La Rochelle. De la gare aux Pierres-Closes, il n'y a qu'un kilomètre à vol d'oiseau, mais comme la plaine est coupée de canaux et de fossés, il faut faire 2 kilom. 500 environ pour y parvenir en suivant la grande route, passant près du hameau du Four et atteignant la ferme du Petit-Loumet, désignée sous le nom de l'Houmée sur la carte de l'État-Major. L'emplacement des monuments est du reste indiqué sur cette carte par le mot *Tombe*.

Déjà désignés dans les vieux titres sous le nom de Tombes Romaines ou de Pierres-Couvertes.

Richard en parle dans l'*Annuaire de la Charente-Inférieure* de 1814; ainsi que Gautier, *Statistique*, p. 34; Lesson, 1846, *Musée Anaïs* et *Ère celtique en Saintonge*. Ce dernier auteur figure le mieux conservé des monuments, pl. 58 des *Fastes historiques*, également de 1836.

Maufras, en 1874, les a décrits au Congrès de Lille (*Association Française*), et en 1877 dans les *Matériaux pour l'histoire de l'homme*; ainsi que Georges Musset, en 1885, dans *Charente-Inférieure avant l'histoire*. Enfin, notre collègue Capitan en a donné une excellente étude, avec 5 figures, dans la *Revue de l'École d'Anthropologie*, 1893, p. 220.

Fouillés par Maufras, ces monuments n'ont fourni que quelques ossements de peu d'intérêt et un joli grattoir en silex.

Le monument le mieux conservé est celui qui est le plus près de la plaine. Il se compose d'un énorme bloc polygonal de calcaire siliceux de la localité creusé en forme d'auge. Cette auge, irrégulièrement ovoïde comme pourtour et fond, a : grand diamètre, 4 m. 75; petit, 4 m. 25, et 0 m. 80 de vide entre le fond et le dessous de la table qui la recouvre. Cette table, de 0 m. 60 d'épaisseur, déborde la pierre inférieure de toute part; ses deux plus grandes dimensions, en croix, sont 3 m. 20 et 2 m. 70. Elle a été

brisée sur un de ses côtés, ce qui donne une large ouverture anguleuse qui permet de voir l'intérieur de l'auge et même d'y pénétrer. En aval, le bloc inférieur s'élève à 1 m. 40 au-dessus du sol. La table ayant en ce point 0 m. 63 d'épaisseur, l'ensemble du monument a un peu plus de 2 mètres de relief, aussi le voit-on de loin. Il n'y a plus trace de tumulus. Les chiffres qui précèdent sont ceux de Capitan, qui les a relevés avec le plus grand soin.

Le second monument, situé plus haut sur la pente, à environ 100 mètres du premier, est en grande partie détruit. Il avait des dimensions un peu plus fortes, était également à auge, mais cette auge, au lieu d'être ovoïde, affectait grossièrement la forme quadrangulaire. La table a complètement disparu. Il ne reste qu'une forte portion de l'auge et deux fragments de peu d'importance.

LES DEUX DOLMENS D'ARDILLIÈRES

1^o Pierre-Levée.

Ardillières est à près de 4 kilomètres de la station de Ciré, ligne de Rochefort à Niort. En sortant du bourg par la route qui conduit à Saint-Germain-de-Marencennes, à 6 ou 700 mètres des dernières maisons, du côté de l'Est, on voit à droite, au sommet d'un mamelon bien cultivé, le dolmen de la Pierre-Levée.

Déjà remarqué par Cassini; il a été mentionné et décrit par Gauthier, *Statistique*; Chaudruc de Crazannes, *Bulletin monumental*; Faye, *Antiquaires Ouest*, 1838, p. 83; Lesson, *Fastes historiques* 1846, p. 44, figuré pl. 59; de Beaucorps, *Bull. Soc. Arch. Orléanais*, 1869, p. 141; Maufras, *Matériaux*, 1877, p. 363; Mussel, *Charente-Inf. avant histoire*, 1883, p. 26.

La Pierre-Levée d'Ardillières se compose d'une table à peu près carrée ayant 2 m. 90 de long, sur 2 m. 50 de large et 0 m. 54 d'épaisseur. Elle est soutenue par trois supports. Un quatrième est plus court. Ils forment un caveau d'environ 2 mètres carrés ayant 1 m. 50 de hauteur. L'un des supports est à peu près rectangulaire. Les deux autres sont bien plus étroits au sommet qu'à la base, pourtant beaucoup moins triangulaires que Lesson les a représentés. Le dessus de la table porte une grande et profonde excavation naturelle, irrégulièrement pyriforme, que Chaudruc de Crazannes a considéré comme un bassin intentionnel. Quelques pierres précédant le caveau montrent que le monument est incomplet.

Il est une propriété particulière, appartenant à M. Cholet-Petit.
2° Pierre-Foucrée.

En descendant de la Pierre-Levée par le hameau du Bois-des-Mottes, traversant un tout petit ruisseau, on trouve sur la croupe d'un petit mamelon cultivé, à gauche, la Pierre-Foucrée. Il n'y a que 0 m. 900 à 1 kilomètre entre les deux dolmens. Le Bois-des-Mottes est relié à l'extrémité Est d'Ardillières par une bonne route.

La Pierre-Foucrée a été indiquée et décrite par les mêmes auteurs que la Pierre-Levée, sauf Cassini.

La table de la Pierre-Foucrée, longue de 3 m. 25 et large de 2 m. 35, épaisse de 0 m. 60, ne repose plus que sur un seul support complet parfaitement en place, de 1 m. 70 de haut. L'autre bout porte, peu au-dessus du sol, sur deux fragments; d'autres pierres gisent à l'entour.

Toutes ces pierres, ainsi que celles de la Pierre-Levée, sont en calcaire local. La culture a fait disparaître toute trace de tumulus. Lesson, en 1846, rapporte que des fouilles ont mis à jour des ossements humains. Fouillés de nouveau en 1873 par Rigaud, de Pons, les deux monuments ont donné des ossements humains, une hache polie, des dentales qui devaient former collier, et deux ou trois objets en os travaillé.

Le propriétaire de la Pierre-Foucrée est M. Pijard.

PIERRE-FOLLE DE MONTGUYON

A 1 kilomètre 400 environ au Nord de la ville de Montguyon, se trouve, au sommet d'un mamelon, tout près du chemin qui conduit aux Mames, et précédé d'un joli berceau de verdure, le beau dolmen de Pierre-Folle. Il est ainsi nommé à cause d'une colossale table, remarquable surtout par son épaisseur, qui domine de la manière la plus pittoresque tout le monument.

Ce dolmen a été cité et décrit par tous les auteurs qui ont écrit sur la Charente-Inférieure : Richard, *Annuaire*, 1814, p. 273; Masson, *Hist. Saintonge*, vol. I, p. 75; Chandruc de Crazannes, *Bul. monumental*, vol. I, p. 55; Gauthier, *Statistique*, p. 37; Duteil, brochure vers 1855; Maufras, *Matériaux*, 1877, p. 369; Musset, *Charente Inf. avant hist.*, 1885, p. 63.

Supports formant une allée d'environ 8 mètres de long. Il y en a 5 de juxtaposés au Nord et 4 au Sud. L'extrémité Ouest est en-

tièrement close par un support transversal qui a 1 m. 63 de large. La largeur intérieure de l'allée est en moyenne de 1 mètre, mais elle va se rétrécissant du côté de l'ouverture à l'Est. Les deux supports extrêmes sont les plus petits et laissent à peine passer un homme. Une dalle sur champ se dresse à angle droit à l'extrémité Est de la ligne des 4 supports Sud.

La grande table repose sur les quatre supports du fond et la dalle de clôture. Rectangulaire elle mesure 4 mètres de long sur 3 mètres de large. Elle est surtout remarquable par son épaisseur, qui atteint 0 m. 80 au Nord et 1 m. 60 au Sud. Une seconde table, moins large et beaucoup moins épaisse, repose sur les supports suivants. Il devait y avoir une troisième table recouvrant l'allée jusqu'à l'entrée, mais elle manque.

Au delà de la dalle qui ferme l'allée du côté de l'Ouest, il y a encore une accumulation de blocs moins considérables bien que fort gros. Ils ont été signalés par tous les observateurs, sans qu'on ait jusqu'à présent reconnu leur attribution. Ce sont les restes d'un second dolmen qui s'appuyait contre la pierre de fond du premier et se prolongeait au Nord. Les deux supports d'entrée de ce second monument se voient encore bien en place de ce côté. Ce dolmen avait 3 m. 50 de longueur et était perpendiculaire au premier.

Il n'y a plus traces de tumulus. Tables et supports sont en grès qui forme le sol local. Autrefois, le monument était entouré d'arbres que cite Maufras, mais ils ont été coupés.

Des fouilles assez importantes ont été pratiquées, vers 1850, par Duteil ; plus tard, lors de la fondation du Musée préhistorique de Bordeaux par Gassier et Daleau ; enfin, par un membre de la Société des Archives historiques de Saintes. Ces fouilles ont donné de nombreux ossements humains, plusieurs haches polies en roches diverses, des débris de poteries, des pointes de flèche et autres silex.

Le propriétaire est M. Brault de Bournonville, maire de Montguyon en 1895, qui a fait photographier le monument et lui porte le plus grand intérêt.

LES MENHIRS DE CHIERZAC ET BÉDÉNAC

Maufras, *Carte préhistorique Charente-Inférieure*, 1877, ne parle pas de ces menhirs. Ils sont mentionnés dans Musset, *Charente-Infér.*

avant histoire, 1885, p. 31, d'après Rainguet, comme étant sur trois communes : Bédénac, Charente-Inférieure, arrondissement de Jonzac, canton de Montléon; Ruscade, Gironde, arrondissement de Blaye, canton de Saint-Savin, et Pouyade, qui n'est pas une commune. Ces pierres n'avaient qu'environ 4 m. 30 de haut. Elles n'existent plus, il n'est même pas possible de retrouver exactement le lieu où elles se trouvaient.

La population et les subsistances.

PAR M. YVES GUYOT.

I

Messieurs, je ne viens ni défendre ni attaquer Malthus devant vous. Je viens examiner si la loi qu'il a formulée est exacte ou non, d'après les travaux mêmes de l'anthropologie.

Un mot toutefois sur l'homme qu'on a représenté¹ comme l'incarnation de l'économie politique, dure et implacable. Ce n'était point un grand capitaliste. Fils d'un modeste propriétaire campagnard, il avait été élevé selon la méthode de l'*Émile* puis entra dans les ordres. Il desservait une cure près d'Albury, quand, en 1798, il fit paraître l'*Essai sur le principe de population*. Son succès le fit nommer professeur d'histoire et d'économie politique, en 1805, au collège d'Haylesbury, près d'Hertford. Sa vie s'y écoula paisiblement et modestement.

Le passage célèbre, qu'on cite toujours en le condensant, pour lui donner plus de relief : « Un homme qui est né dans un monde déjà possédé, s'il ne peut obtenir de ses parents la subsistance qu'il peut justement leur demander, et si la société n'a pas besoin de son travail, n'a aucun droit de réclamer la plus petite portion et, en fait, il est de trop », fut supprimé dans les éditions suivantes. C'était une déclaration emphatique et métaphorique.

En réalité, ce que Malthus voulait démontrer, dans ce temps de crise pour l'Angleterre comme pour tous les pays de l'Europe, c'est que le gouvernement ne pouvait que peu de chose pour supprimer la misère : « Les institutions humaines, disait-il, quoi-

¹ Voir Malthus, grande collection des Économistes et Malthus, par G. de Molinari, petite biblioth. écon.

qu'elles puissent occasionner de grands maux à la société, ne sont visiblement que des causes réelles et superficielles, semblables à des plumes qui flottent sur l'eau, en comparaison des sources bien plus profondes du mal qui découlent des lois de la nature et des passions des hommes. » Loin de nier les souffrances de la misère, il disait : « Il ne faut pas croire que les pauvres soient des visionnaires ; leurs maux sont toujours réels, mais ils se trompent sur les causes qui les produisent » et alors, il essayait de dégager scientifiquement cette cause qu'il a appelée la loi de la population, et qu'il a formulée de la manière suivante :

Lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle, elle va doublant tous les vingt-cinq ans, et croît de période en période, selon une progression géométrique.

Les moyens de subsistance dans les temps les plus favorables à l'industrie, ne peuvent jamais augmenter plus rapidement que selon une progression arithmétique.

Appliquant cette loi à la Grande-Bretagne, il faisait le calcul suivant : « Portons à 11 millions la population de la Grande-Bretagne, et accordons que le produit actuel de son sol suffit pour maintenir une telle population, au bout de 25 ans, la population serait de 22 millions ; et la nourriture ainsi doublée, suffirait à peine à son entretien. Après une seconde période de vingt-cinq ans, la population serait portée à 44 millions et les moyens de subsistance n'en pourraient plus soutenir que 33. Dans la période suivante, la population arrivée à 88 millions, ne trouverait des moyens de subsistance que pour la moitié de ce nombre. A la fin du premier siècle, la population serait de 176 millions, et les moyens de subsistance ne pourraient suffire à plus de 55 millions ; en sorte qu'une population de 121 millions d'hommes serait réduite à mourir de faim.

« Substituons à cette île, qui nous a servi d'exemple, la surface entière de la terre : et d'abord, on remarquera qu'il ne sera plus possible, pour éviter la famine, d'avoir recours à l'émigration. Portons à un milliard le nombre des habitants actuels de la terre : la race humaine croîtrait comme les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256, tandis que les subsistances croîtraient comme ceux-ci : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Au bout de deux siècles, la population serait aux moyens de subsistance, comme 256 est à 9 ; au bout de trois siècles, comme 4,096 est à 13 et, après deux mille ans, la différence serait immense et comme incalculable. »

Cette formule, qui avait pour but de signaler le danger de l'excès de population, montre surtout le danger des déductions mathématiques.

Malthus cependant, qui avait observé par lui-même, qui avait beaucoup lu, qui cherchait à se rendre compte des faits, voyait bien que la population ne s'était pas développée dans le passé avec cette rapidité. Mais quels étaient les principaux obstacles à ce développement?

Malthus en distinguait deux : *the preventive check* et *the positive check*, qu'on a traduits de diverses façons : le premier est l'obstacle préventif; le second est l'obstacle distinctif.

Quel était le but de Malthus? C'était de substituer l'obstacle préventif volontaire à l'obstacle destructif. L'obstacle préventif est propre à l'homme; il s'appelle la prévoyance. Malthus enseignait le *moral restraint*, qu'on a traduit par contrainte morale, et qui signifiait : « Restez chastes, ne vous mariez pas, avant de vous être assuré les ressources nécessaires pour élever vos enfants. Ne les jetez pas dans les risques de la vie et dans la misère avec l'insouciance d'un hareng qui féconde des œufs sans avoir même la notion de ce qu'ils deviendront. Votre imprévoyance aura pour conséquence la misère, avec toutes ses conséquences, pour ces malheureux. Cet obstacle destructif, avec toutes ses douleurs et ses souffrances, il faut le remplacer par la prévoyance. »

II

Étant donné le point de départ de Malthus, on voit que le but qu'il poursuivait était philanthropique. Il voulait supprimer la misère et la souffrance sur la terre en supprimant l'homme ou, du moins, en diminuant sa reproduction. C'était une solution négative.

Si l'humanité avait suivi ces pratiques, elle aurait cessé de lutter pour la vie; elle se serait endormie dans l'apathie; et son évolution eût été arrêtée dès l'origine. Il est fort heureux pour le développement de la civilisation que la prévoyance, enseignée par Malthus, n'ait pas fait une humanité de gérontes, occupés à conserver leurs positions acquises, à les maintenir pour leurs descendants, au lieu de les jeter dans les difficultés de l'existence.

Il est vrai que Malthus combattait, dans son livre, une autre cause d'apathie : c'était la loi sur les pauvres.

Il disait : « La cause principale et permanente de la pauvreté a peu ou point de rapport avec la forme du gouvernement ou avec l'inégale division des biens : — il n'est pas en la puissance des riches de fournir aux pauvres de l'occupation et du pain ; et en conséquence les pauvres, par la nature même des choses, n'ont nul droit à leur en demander. »

Malthus aurait pu encore faire une plus forte objection à la théorie du droit de l'assistance. La voici :

M. Victor Modeste, ayant dépouillé des registres de l'Assistance publique, a remarqué qu'on y trouvait toujours les mêmes familles, de générations en générations. Il en a conclu : « Les pauvres deviennent plus pauvres, les riches deviennent plus riches. » Ce n'est pas la conclusion qu'il faut tirer de ce fait, c'en est une autre : c'est que des gens, protégés par l'Assistance, habitués de vivre par elle, avec un minimum d'effort, n'essaient pas de se dégager ni de dégager leurs descendants de cette situation. Se considérant comme les rentiers de l'Assistance, ils s'engourdissent dans cette situation précaire. Si les secours qu'on leur donne les entretiennent, il les frappent en même temps d'arrêt de développement. Ils comptent sur cette providence qui s'appelle l'Assistance : ils considèrent qu'elle a des devoirs à leur égard en échange de leur soumission et de leur assiduité à demander.

III

Je vais examiner rapidement si les principes sur lesquels s'es appuyé Malthus sont conformes à la réalité des faits.

Je ne vais me servir que de quelques exemples que j'emprunterai aux travaux mêmes de la Société d'Anthropologie.

Si nous nous transportons en France, M. Chervin nous montre, dans l'étude qu'il a faite à la Société d'Anthropologie d'un département très riche, le Lot-et-Garonne, que le nombre des enfants est en raison directe de la pauvreté. Il arrive aux conclusions suivantes :

Les cantons les plus riches — plaine de la Garonne — présentent une faible natalité : la moyenne des enfants est de 1 par famille.

La natalité la plus nombreuse se trouve dans ceux où la richesse agricole n'est pas l'unique ressource.

MM. Guillard et Bertillon père, adoptant le principe de la loi

de Malthus, croyaient que la population était toujours en rapport avec les subsistances. Ils avaient résumé cette idée dans cette formule pittoresque : — là où naît un pain, naît un homme.

Or, les observations faites dans les milieux les plus divers prouvent qu'il n'en est rien.

M. Marestang a constaté la stérilité des ménages aux îles Marquises (faiblesse de la natalité 19,71 par 1,000 habitants au lieu de 35 en Europe), et cependant ces populations vivent au milieu d'une abondance de subsistances presque illimitée.

En France, intervient un obstacle préventif que des paysans traduisent sous cette forme pittoresque :

— Si les nobles ont inventé le fils aîné, nous avons inventé le fils unique.

Toutefois, prenons le tableau comparatif dressé par M. Chervin, nous voyons :

Nombre d'enfants par famille	dans le Lot-et-Garonne	Moyenne en France.
0 enfant.	21,8	20,0
1 —	34,4	24,4
2 —	20,1	21,8
3 —	14,4	14,5
4 —	5,5	9,0
5 —	2,3	5 2

Il ressort de ce tableau qu'il y a en France 20 pour cent, soit un cinquième, des ménages qui n'ont pas d'enfants : cette proportion est même dépassée dans le Lot-et-Garonne : or, ici l'obstacle volontaire n'intervient plus : c'est un obstacle physiologique qui frappe de stérilité un aussi grand nombre de familles, et on voit ici, comme aux îles Marquises, que ce n'est point le manque de subsistances qui en est la cause. Ces faits démentent la progression géométrique de l'accroissement de la population affirmée par Malthus alors même que les obstacles volontairement préventifs ou involontairement répressifs n'interviennent pas.

Vous vous rappelez les travaux originaux du Dr Delaunay dans lesquels il soutenait que la faculté de reproduction était en raison inverse de l'évolution. Si cette thèse est exacte, c'est là un obstacle préventif involontaire qui détruit complètement le calcul de Malthus (1).

¹ Depuis que cette communication a été faite un médecin de bureau

La loi de Malthus pouvait avoir un semblant d'exaetitude à l'égard des populations pastorales et agricoles; elle n'a jamais été exacte à l'égard des populations vivant sur le bord de la mer; elles ont à leur disposition un réservoir alimentaire qui n'a d'autre limite que leur capacité d'y puiser.

Même dans les pays où la pêche est faite avec de puissants engins, on peut être rassuré sur son abondance. Tout le monde se rappelle le rapport de la Commission des pêches, fait en 1887, sur la disparition de la sardine. La Commission l'attribuait à l'usage de la seine Bêlot et demandait la prohibition de cet engin.

L'année suivante, comme pour protester contre le rapport officiel, la sardine arriva sur nos côtes en quantités telles que les pêcheurs ne pouvaient plus vendre le produit de leurs pêches. M. Georges Fouchet eut alors l'idée d'ouvrir un estomac de sardine. Il y découvrit un petit crustacé copépode appartenant à la mer de Sargasse. Cela prouvait que la sardine était un poisson migrateur; que, par conséquent, nous pouvions sans crainte nous servir de la seine Bellot et d'autres engins encore plus destructifs, que notre consommation pouvait augmenter, qu'elle n'absorberait jamais autant de sardines que les marsouins, sans compter les poissons gloutons qu'elles rencontrent dans leur parcours.

IV

Si la mer nous offre tant de ressources alimentaires, variables, il est vrai, précaires dans une certaine mesure, les progrès de la science peuvent nous rassurer complètement sur l'avenir au point de vue de la culture.

Actuellement on estime qu'il y a environ 1,500 millions d'habitants sur la surface du globe, dont 825 en Asie et 150 en Afrique.

Or, d'après les observations faites, il faut à un homme vivant de sa chasse des parcours de 2,000 à 10,000 hectares. Six ou sept cent mille Peaux-Rouges se disputaient les 8 millions de kilomètres carrés qui représentent la surface des États-Unis où vivent plantureusement aujourd'hui 62 millions d'individus : et ce territoire,

M. Maurel, a publié un volume intitulé : *la Dépopulation*, dans lequel il soutient que l'héréditaire arthritisme conduit à l'infécondité et que, comme il provient de la suralimentation, il faut empêcher les gens de manger pour les faire procréer.

presque aussi grand que l'Europe, comprend encore des parties relativement désertes.

Le général Niox estime que la population, au point de vue de la densité, se répartit de la manière suivante :

	Superficie en millions de kil.	Habitants en millions d'hab.	Densité habit. par kil. carré.
	—	—	—
Europe	10,0	347	34
Afrique.....	31,4	187	6
Asie	42,0	789	19
Océanie	11,8	38	3,5
Amérique du Nord	23 4	80	3,4
Amérique du Sud.	18,3	32	1,7
	136,1	1,483	10,9

S'il y a des parties du globe qui deviendront difficilement fertiles, comme le Nord de l'Asie, il y en a d'autres, comme les rives de l'Amazone, qui contiennent en réserve des richesses végétales d'une puissance indéfinie.

Loin d'avoir épuisé les richesses du sol, nous n'avons fait qu'effleurer le globe.

La chimie organique nous apprend ce que les récoltes enlèvent au sol. Les agronomes attribuent, non sans vraisemblance, la stérilité actuelle de la Mésopotami, à la déphosphoration.

Maintenant on calcule qu'une récolte moyenne en France enlève 600,000 tonnes métriques d'azote, 300,000 tonnes d'acide phosphorique et 800,000 tonnes de potasse ¹; et la chimie indique les moyens de les restituer.

Nous n'avons donc pas à craindre l'épuisement du sol. Nous pouvons envisager sans crainte le développement de la population. Nous savons que Malthus avait oublié de tenir compte des obstacles physiologiques préventifs, même chez les populations abondamment pourvues de subsistances. Enfin, il n'avait pas tenu compte des progrès de l'industrie moderne.

Il y a un siècle qu'il écrivait : l'échéance qu'il prévoyait est arrivée. La population de la Grande-Bretagne, quoique n'ayant été décimée par aucune grande guerre, n'a point suivi la progression qu'il redoutait : et ses moyens de subsistance ont augmenté

¹ V. GRANDEAU. *Études agronomiques*.

au delà de toutes les hypothèses qu'aurait pu faire l'homme le plus optimiste.

Ce n'est pas seulement parce qu'elle a produit plus de blé ; parce qu'elle a perfectionné d'une manière merveilleuse ses races bovines et ovines. Non. L'Angleterre ne peut se suffire à elle-même et elle ne cherche pas à vivre du blé qu'elle produit, des pommes de terre qu'elle récolte, des bœufs qu'elle élève : ce n'est qu'un appoint pour elle. Le Royaume uni a besoin de 233 millions de bushels de blé par an : il en produit 64 millions. Il y a vingt ans le poids de la viande importée était par tête d'un peu plus de 44 livres ; en 1892, il était de plus de 37 livres sur une consommation qu'on estime de 125 livres par tête. Il a encore augmenté. L'Angleterre a une flotte représentant un pouvoir transporteur par mer de 55 pour cent sur l'ensemble du pouvoir transporteur de toutes les autres nations réunies : elle a un commerce extérieur de 18 à 20 livres sterling par tête d'habitant (450 à 500 fr.) dont 10 à 11 livres (250 à 275 fr.) pour les importations.

Je signale ce fait parce que l'acquisition des subsistances se fait surtout par l'échange. La tribu, la gens, cherchent à se suffire à elles-mêmes : aujourd'hui une pareille conception n'est qu'une survivance, et du caractère le plus régressif.

Quand M. Quatrefages essayait d'établir les caractères qui pouvaient distinguer l'entité qu'il appelait le règne humain, il en a oublié au moins deux : l'usage des boissons fermentées, qui a pour conséquence la caractéristique de Beaumarchais : « L'homme boit sans soif. » Et ensuite l'échange. L'échange est un phénomène propre à l'homme. Dans toutes les études qu'on a faites sur les groupes animaux, sur les sociétés d'insectes, on a pu trouver des hiérarchies : on a trouvé des maîtres et des esclaves. Jamais, on n'a vu aucun animal faire cet acte qui s'appelle l'échange. On n'a jamais vu un chien échanger une gamelle de soupe contre un os si savoureux qu'il pût être.

V

Quand on parle donc « des subsistances », il faut entendre « le pouvoir d'achat. »

Avez-vous des services ou des objets à échanger ? Dans quelle mesure ? Plus elle sera grande, plus vos subsistances sont abondantes.

Elles sont d'autant plus abondantes que la part prélevée par l'alimentation dans les dépenses est en raison inverse de la quotité du revenu. La loi de Malthus ne repose donc sur aucune réalité objective : et plus l'évolution humaine s'arrêtera, plus elle sera en contradiction avec les faits.

Les conséquences pratiques auxquelles elle aboutit sont dépressives.

Certes, en France, le paysan qui pense au partage de sa propriété ; le petit bourgeois qui pense à l'instruction de ses fils et à l'établissement de ses filles, fait ce qu'on appelle du malthusianisme pratique, sans s'inquiéter de la théorie de Malthus.

Il demande, en même temps, d'être protégé contre l'échange. Il est tout à fait logique.

Au lieu d'accepter la lutte pour l'existence, il cherche à s'en préserver lui-même et à en préserver ses descendants. De même qu'il demande à l'État de le protéger contre les progrès du dehors, il essaye de consolider sa situation acquise et non pas de développer sa propre situation et celle des siens. Chez lui, le sentiment de la sécurité domine le besoin d'activité. Son idéal est moins le développement que la stagnation. Il veut assurer sa tranquillité et il veut assurer aux siens le moindre effort dans la lutte pour la vie.

Voilà la véritable cause pour laquelle la population n'augmente pas en France. Ce ne sont pas des lois qui peuvent « encourager la population ». Au contraire. Elles habituent les gens à attendre tout d'un fétiche qui ne vaut pas mieux que les autres.

Ce ne sont pas de petits dégrèvements d'impôts, des primes insignifiantes pour celui qui en bénéficie, écrasantes pour le budget, — ridicules et grotesques à faire éclater Rabelais, si on soulève le voile — qui peuvent modifier les conditions de la natalité en France.

C'est le changement d'idéal moral.

Tant que les gens mettront, en première ligne de leurs conceptions, la nécessité d'être protégés contre les éventualités du lendemain, contre les progrès des autres ; tant qu'ils considéreront que le suprême bonheur est de vivre de leurs rentes et subordonneront leur vie à la conquête ou au maintien d'héritages, on pourra déclamer, pérorer, leur crier sur tous les tons : faites des enfants ! ils s'abstiendront, en se conformant plus ou moins « au *restraint moral* » de Malthus ou en ayant recours à d'autres procédés.

Si, au contraire, ils acceptent la lutte pour la vie avec toutes ses conséquences : s'ils ont la conception bien arrêtée que c'est le besoin qui crée l'organe ; que la protection produit l'atrophie ; que l'être humain, comme tous les autres, ne se développe que par l'effort, alors cette prudence qui aboutit à l'homicide anticipé et au suicide des familles ou des groupes disparaîtra.

Accepter la concurrence pour soi-même est le seul moyen de l'accepter pour ses descendants et de les préparer à la soutenir.

Lamarck et Darwin l'ont prouvé pour tous les organismes.

Discussion.

M. PAUL ROBIN. — Je m'étonne de trouver, en M. Yves Guyot, un adversaire du Malthusianisme, lui dont je vois depuis vingt ans figurer le nom comme vice-président de la Ligue néo-malthusienne anglaise sur le journal de cette Société.

J'abhorre cette lutte pour l'existence qu'il croit nécessaire pour empêcher l'espèce de devenir apathique.

Le rôle de la science est d'apprendre aux humains qu'ils se rendent tous malheureux par leur lutte les uns contre les autres, à la remplacer par l'appui mutuel pour la lutte contre les difficultés naturelles.

Le but de la science est le bonheur de tous ; et ceux-là seuls sont sages et bons qui font tout pour se l'assurer à eux-mêmes, à leurs descendants, aux humains des générations présentes et futures.

Si la science ne devait servir qu'à satisfaire aux curiosités d'un petit nombre d'égoïstes, laissant la grande masse en proie à toutes les misères, on pourrait la maudire et l'accuser justement de banqueroute.

M. Yves Guyot se félicite de l'imprévoyance avec laquelle on fait des enfants ; je veux au contraire que la science soit notre guide dans cette affaire, la plus importante de toutes, comme dans les autres ; que les enfants soient non le résultat du hasard, mais de la volonté réfléchie des parents. Il en a été autrement dans le passé, et c'est la principale cause des fléaux qui ont toujours et partout torturé l'humanité.

Le plus grand bien que l'on puisse faire à une femme, c'est de lui apprendre à n'avoir d'enfant que quand elle le veut. Cela peut être contraire aux règles d'une certaine décence artificielle, d'ori-

gine théocratique, variant suivant les temps et les lieux, mais c'est certainement conforme à la vraie morale, science et art du bonheur humain.

M. Yves Guyot parle de la stérilité non volontaire dans les classes aisées. Cette exception peut être en effet le résultat de la dégénérescence graisseuse des organes sexuels de gens qui se nourrissent trop et ne travaillent pas assez. Tout porte à croire que des gens élevés et vivant d'une manière normale, auraient à la fois des cerveaux et des muscles, sans rien perdre de la capacité de reproduction. Mais ils auraient certainement la prudence de se prémunir contre le funeste excès de cette puissance, et au lieu d'avoir le trop grand nombre d'enfants que leur permettrait la nature, de n'en appeler au monde que dans de bonnes conditions de probabilité de les avoir bien portants, bons, intelligents, adroits, vigoureux et beaux.

M. YVES GUYOT. — J'ai à répondre et au point de vue personnel et au point de vue général. M. Robin a tout d'abord appris que j'étais vice-président de la *Malthusian league*. C'est vrai.

En 1876, Bradlaugh et M^{me} Annie Besant étaient poursuivis pour avoir mis en vente, dans une édition populaire, un traité de physiologie. Ils me demandèrent de faire partie de leur comité de défense. Je croyais alors, comme je crois encore, qu'aucune science ne doit être un apanage aristocratique.

Ce fut pour ce motif que la *Malthusian league*, fondée en 1877, me demanda de me compter parmi ses vice-présidents, j'acceptai d'autant plus facilement que son programme n'impliquait que l'étude scientifique de la question de la population et se bornait à dire que « les hommes et les femmes avaient tort de mettre au monde plus d'enfants qu'ils ne peuvent *convenablement* en loger, nourrir, habiller et vêtir ». Je n'ai pas cru que mon acceptation de faire partie de la *Malthusian league* m'interdit de traiter la question de la population en toute liberté.

Le mot « convenablement » est, à coup sûr, fort élastique. M. Robin vient de nous dire qu'un enfant, avant de naître, devait être assuré d'un revenu de 2 francs par jour, soit 720 francs par an. Si les gens n'avaient fait des enfants qu'à cette condition, ni M. Robin ni moi n'aurions l'honneur de discuter ici, car l'humanité n'aurait jamais existé. Prenons-nous l'âge contemporain ? Il n'y a que quelques dizaines de millions de personnes, sur la surface du globe, qui puissent remplir les conditions exigées par

M. Robin. Vent-il réduire l'humanité à cette minorité ? Qu'il prenne garde ! M. Robin la supprime par philanthropie.

C'est la solution du Nirvana. Les questions sociales disparaissent puisqu'il n'y a plus d'hommes ni de société.

M. Robin proteste ? Telles ne sont pas ses intentions : non suppression, mais diminution.

Eh ! Messieurs, vous connaissez tous le principe de déontologie médicale : le devoir du médecin est de conserver. Ce devoir peut être dur. Voilà un malheureux condamné à mort. Il souffre. La seule manière de mettre fin à ses tortures serait de le tuer. Ce serait faire son bonheur. Que cette pratique se généralise, et les médecins considéreront que leur premier devoir d'humanité est l'homicide. M. Robin demande l'homicide préventif. De peur que les gens ne soient malheureux, il les supprime avant leur naissance : et il indique que les médecins ont le devoir de préserver les femmes de la maternité.

Je ne crois pas que beaucoup soient de cet avis.

M. Robin donne des conseils. Je n'en donne point, considérant que c'est là une question d'ordre privé dans lequel les tiers n'ont point à s'entremettre. Je n'ai pas conseillé aux prolétaires de faire des enfants. Leur nom semble indiquer qu'ils n'ont pas besoin d'encouragement pour cette besogne. Je me suis borné à constater des faits d'ordre scientifique. Contrairement à l'affirmation de Malthus, les subsistances croissent plus vite que la population : toutes les mesures protectionnistes ont pour but de consolider les situations acquises et de frapper ceux qui en profitent d'arrêt de développement : la limitation volontaire du nombre des enfants appartient à cette conception apathique de la vie : on se protège et on veut protéger ses descendants contre la concurrence vitale. On se frappe et on les frappe d'impuissance. Voilà la seule thèse que j'ai soutenue.

M. DUMONT. — La propagande néo-malthusienne est anti-patriotique et anti-scientifique.

Voici une collection de cartogrammes où sont teintés en deuil les départements où les décès dépassent les naissances. Vous voyez que, en 1876, il y a vingt ans, nous avions 47 départements où les décès dépassaient les naissances :

En 1885 nous en avons	27	En 1890 nous en avons	60
1886 —	37	1891 —	53
1887 —	37	1892 —	58
1888 —	43	1893 —	51
1889 —	32	1894 —	45

La tache noire grandit avec une rapidité effrayante. En même temps, dans les principaux centres de dépression, le mal augmente d'intensité; le Gers, l'Orne n'ont pas 700 naissances pour 1,000 décès. Depuis le commencement du siècle, la natalité française diminue sans cesse et les décès décroissent beaucoup moins vite; depuis quelques années, ils sont même stationnaires, de sorte que nous avons pu, pendant quatre années consécutives, constater que, pour l'ensemble de la population française, les décès ont dépassé les naissances. A l'heure où ce phénomène est universellement déploré comme l'indice le plus sûr de la décadence de la patrie, il est regrettable qu'il se trouve un Français pour s'en féliciter, pour désirer qu'il s'aggrave encore et préconiser *des moyens chirurgicaux* capables d'amener des avortements et d'abaisser la natalité.

Une telle aberration ne comporte qu'une explication : l'ignorance absolue du sujet. En fait, les populations clairsemées, où se produisent l'émigration rurale et l'excès des décès sur les naissances, n'en sont ni plus riches, ni plus saines, ni plus morales, ni plus heureuses. J'ai signalé des points comme Omonville-la-Petite où la population a diminué de 50 0 0 en cinquante ans. Il n'en résulte pas que les habitants soient plus riches; tout au contraire, les maisons s'effondrent, les bruyères et les ajoncs envahissent les champs jadis cultivés et la proportion des mendiants n'a nullement diminué. Que l'on compare les circonscriptions fécondes comme le canton de Fouesnant (Finistère) avec les circonscriptions infécondes, comme l'Eure ou l'Orne, on verra que pour 100 conscrits visités, les premières ont moins de réformés que les secondes.

La question de la population relève uniquement d'une science qui a nom la démographie, science créée par Bertillon père, vers le milieu de notre siècle et qu'il faut avoir étudiée pour la connaître. Malthus naturellement l'ignorait et ce digne pasteur anglican est assurément fort excusable d'être né cent ans trop tôt; mais ses disciples eux, sont inexcusables de nous objecter son au-

torité. Il faut qu'il soit bien dit une fois pour toutes, au profit des esprits restés de cent ans en retard sur le mouvement scientifique, que Malthus n'a pas plus de compétence en matière de démographie que Finclon en matière de chimie ou Bossuet en fait de préhistorique.

M. PAUL ROBIN. — Je n'ai jamais parlé de supprimer la production des enfants, mais bien de la diminuer, de la réduire dans les limites de la prudence pour assurer leur bonheur, et je répète avec Malthus :

« Il vaut mieux pour une famille ou une nation créer une meilleure vie pour un seul enfant que de fournir le strict et misérable nécessaire à deux ».

Devront avoir des enfants seulement ceux qui les aiment, savent et veulent leur donner les soins qu'ils réclament. J'aime beaucoup les enfants, mais je les veux de bonne qualité, et je trouve criminel d'en faire de dégénérés, grâce à une imprévoyance systématique.

J'entends dire près de moi que les vrais dégénérés s'éteignent après trois générations; je trouve que c'est encore deux de trop.

L'objection qu'en faisant cette propagande, on travaille pour l'étranger, est vaine. Nos voisins la font également depuis plus longtemps et mieux que nous. Le mouvement de prudence parentale est très accentué en Angleterre, en Allemagne et surtout en Hollande où la Ligue néo-malthusienne, reconnue d'utilité publique, a pour président le ministre de l'Intérieur, M. Van Houten.

J'ai bien entendu les paroles de M. Arsène Dumont : « S'il est un Français capable de soutenir Malthus, cela n'est ni scientifique ni patriotique. » Il prononce le mot d'aberration en parlant de l'objection d'un collègue, auquel il semble encore appliquer l'épithète d'énervé! Je prends acte de ce langage irréfléchi, et reconnais avec M. Dumont, qu'il est en effet peu maître de ses paroles.

M. A. BLOCH. — On croit généralement que Malthus avait conseillé aux pères de famille de limiter *volontairement* le nombre de leurs enfants. C'est là une profonde erreur, car il n'a jamais exprimé une idée semblable, et il ne fait même pas la moindre allusion à ce sujet.

Il a tout simplement engagé les jeunes gens à ne pas se marier avant de posséder les moyens de nourrir une famille plus ou moins nombreuse, et en outre il a recommandé la chasteté en dehors du mariage.

Ces deux points de doctrine, l'abstention du mariage et la chasteté en dehors du mariage, il les désignait sous le nom de *moral restraint*, que les traducteurs ont appelé *contrainte morale*.

Or, c'est cette contrainte morale qui a été mal interprétée, et par suite appliquée aux pères de famille, alors qu'elle ne regardait que les célibataires.

Par conséquent, l'expression de *Malthusianisme*, telle qu'on l'entend aujourd'hui, ne devrait pas avoir le sens qu'on lui attribue vulgairement, d'autant moins que Malthus ne voulait que *retarder* l'époque du mariage (*Essai sur le principe de population*, par Malthus. Trad. franc. par P. et G. Prévost, de Genève. Paris 1852).

Cette édition française, ainsi que les précédentes des années 1823, 1836 et 1845, sont les seules complètes, parce qu'elles contiennent, avec l'exposé de la doctrine, des recherches très intéressantes de statistique et d'anthropologie, faites par Malthus lui-même, recherches qui ont été supprimées dans une petite édition populaire, parue ultérieurement (Paris, 1889, avec une introduction par M. de Molinari).

C'est la lecture de l'ouvrage de Malthus qui a inspiré à Darwin, comme on le sait, sa théorie de la sélection naturelle.

Les populations de la Polynésie française en 1894.

Étude ethnique.

PAR LE D^r H. GROS,

Médecin de 2^e classe de la marine.

Je n'entreprendrai ici le lecteur ni du passé de Tahiti : — sur ce point nous sommes instruits depuis longtemps par les récits de Cook et de Bougainville, les volumineux ouvrages de Moerenhout et de Lesson, ou la courte, mais élégante et substantielle notice de M. de Bovis — ni des migrations polynésiennes. Cette question qui, du reste, peut paraître quelque peu hypothétique, a été traitée avec trop de science pour qu'il n'y ait pas quelque témérité à l'aborder. Je ne lui parlerai pas d'avantage de l'économie politique de notre colonie. Ce sujet s'éloigne trop du domaine de l'anthropologie. Je désire simplement lui présenter un Tahitien qu'il ne connaît pas encore, puisque personne ne l'a encore décrit, un Tahitien « *fin de siècle* », si l'on veut bien me passer une expression fort en honneur ces temps derniers, une race polynésienne

sur laquelle ont passé cent ans de contact intime avec des civilisés, et quarante ans de domination française avec une législation empruntée à la Bible. Tous les auteurs qui ont écrit sur Tahiti, même les plus récents, vivant sur les récits du passé, prévenus par le roman et la poésie qui ont jeté leur charme sur ces îles lointaines, ont montré un indigène certainement fictif¹. Celui que j'essaierai ici de peindre sera-t-il plus réel? J'ose l'espérer. En fréquentant les Tahitiens, en leur donnant mes soins chaque fois qu'ils les ont réclamés, je m'efforçais de démêler leur véritable caractère actuel, leurs aptitudes, leurs qualités, leurs vices. Ce travail est fait de notes et d'impressions personnelles; je m'abstiendrai donc autant que possible de citer ou d'analyser, encore plus de critiquer, des œuvres dont quelques-unes ont une valeur considérable². J'eus voulu les documents de cette étude plus nombreux et plus complets. Un accident mit une fin prématurée à ma campagne, avant d'avoir pu rassembler tous les matériaux nécessaires. Puisse cette considération m'attirer l'indulgence du lecteur.

I

Il est indispensable, pour l'intelligence de ce qui va suivre, d'esquisser rapidement la géographie, peu connue, — ces îles sont si petites — de cette région³.

La Polynésie française, qui porte administrativement le nom d'Établissements français de l'Océanie, est constituée par plusieurs groupes d'îles, nombreuses, de très petites dimensions, et d'origine fort différente. Les unes seraient dues à des actions volcaniques (soulèvement d'après les uns, affaissement d'après les autres), les autres sont dues au travail incessant des madrépores. Les unes sont parfois très élevées, les autres toujours très basses. Les madrépores ont presque partout entouré la base des pics émergés d'une ceinture de plaines et de récifs. Les plaines sont seules habitées aujourd'hui.

La plus grande des îles, celle qui est aussi le siège du chef-lieu des établissements, est Tahiti, qui appartient au groupe de la Société.

¹ *Les colonies françaises*, Tahiti.

² De Quatrefages, Cuzent, Lesson, Foley, Hercouet, Berchon, Gaussin, Brunet, Deschanel, etc.

³ Voir les cartes marines, pour cette partie du Pacifique, ELISÉE RECLUS, *Géographie Universelle*. O. RECLUS, *les Colonies françaises. Annuaire de Tahiti*.

Ce groupe est divisé en Iles du Vent (Tahiti, Moorea ou Eimeo, Teturoa et Mehitia) et les Iles-sous-le-Vent au Nord-Ouest des premières (Maio-Iti, Huahine, Raiatea-Tahaa, Pora-Pora, Motu-iti, Maupiti, Mopelia, Maria et Bellinghausen). Toutes ces îles, à l'exception des deux dernières sont volcaniques. Directement au Sud de cet archipel, on rencontre les Tupuaï, îles volcaniques : ce sont, de l'Ouest à l'Est, Rimatara, Rorutu, Tupuaï, Raevarae, et encore plus au Sud, isolé dans l'Océan, le sommet de Rapa.

Au Sud-Est sont les Gambier, volcaniques, et coralligènes, et au Nord de celles-ci, à l'Est de la Société, les Pomotous, toutes madréporiques. Ce sont des *atolls*, disséminés au nombre de quatre vingts environ sur un espace qui a plus de six cents lieues en longueur.

Enfin, au Nord-Est, on trouve un groupe relativement important d'îles volcaniques, les Marquises.

Toutes ces terres sont comprises entre les longitudes 144° et 154° Ouest de Paris d'une part, l'Equateur et le 30° latitude d'autre part. La plus grande, Tahiti, n'a qu'une superficie de 104,215 hectares et un périmètre de 192 kilomètres. Leur surface totale n'atteint pas 500,000 hectares, soit celle d'un de nos départements. Mais si faible que soit ce territoire, il est encore loin de porter la population qu'il pourrait nourrir. Les chiffres officiels du recensement de 1887 ne donnent, en défalquant les fonctionnaires, les troupes et les équipages des navires de guerre, qu'une population totale approchée de 22,509 habitants. Ce recensement n'a pas compris les îles de Rorutu et de Rimatara, ni les Iles-sous-le-Vent qui n'étaient pas encore définitivement rattachées à la France. Voyons maintenant de quels éléments se composent les habitants.

II

Un simple examen, que tout le monde peut faire, permettra de reconnaître au Tahitien les caractères physiques suivants. La taille est souvent élevée, moins toutefois qu'on ne l'a dit. Sa peau est plus ou moins foncée. Ses cheveux sont noirs et droits. Sa tête semble très haute; du vertex à la nuque, l'occiput semble descendre verticalement, le front est court, fuyant, les traits sont épais; la barbe est rare, peu fournie. La poitrine est large, les attaches sont solides, les extrémités fortes, les membres très bien musclés. Les mollets, si grêles dans les races noires, font une saillie considérable.

Tout en lui annonce la vigueur et la santé. Dans les traits généraux de sa physionomie, la femme diffère peu de l'homme. Comme lui elle est souvent de haute taille pour son sexe, très solidement charpentée, sa ceinture, ses extrémités grossières, ses traits épais, manquent d'élégance et de beauté. Il est fort douteux que les sculpteurs aillent jamais chercher parmi elles leurs « modèles de statuaire », ainsi qu'on l'a dit. Mais leurs yeux noirs, humides et expressifs, leurs lèvres sensuelles, leur donnent un certain charme, que, transportées en France, elles ne paraissent pas avoir perdu ¹.

Cet indigène, que dans le langage courant on désigne par le terme impropre de Canaque, appliqué aussi bien aux Néo-Calédoniens qu'aux Polynésiens, se nomme lui-même, non sans un certain orgueil, *taata tahiti*, homme tahitien. L'Européen est l'étranger, le *pupaa*.

Le pur sang canaque devient, de jour en jour, plus rare. Des deux races sont nés de nombreux métis. Les étrangers, Anglais, Français, Américains, n'ont eu aucune répugnance à s'allier à des gens qui, à leur coloration près, leur étaient, somme toute, assez semblables.

Les unions illégitimes, tant favorisées par les mœurs, sont venues augmenter singulièrement la classe des *hafus*, demi-blancs, synonyme de mulâtre. Leur nombre est considérable, beaucoup plus considérable même que les naturels ne l'avouent. Beaucoup d'entre eux se disent avec fierté Tahitiens dont les traits trahissent le mélange des deux sangs.

Aujourd'hui, la population de la Polynésie française, très mélangée, comprend :

1^o Les descendants purs des anciens habitants.

2^o D'autres Polynésiens, venus de terres plus ou moins rapprochées. Les plus nombreux sont les *Atiu* qui sont originaires de l'Archipel de Cook, au Sud-Ouest de la Société. Les *Atiu* tirent leur nom de l'une des îles de cet Archipel *Uatuu*.

Par l'importance numérique, les *Aroraï*, natifs des îles Marshall et Gilbert, viennent ensuite. Ces derniers ont été introduits comme engagés volontaires. Un certain nombre d'entre eux se sont définitivement fixés à Tahiti. Enfin, on trouve quelques individus originaires des îles *Hawaï*, des Samoa, ou même des Tonga.

¹ J. *L'Anthropologie*. — Les Tahitiennes qui ont été envoyées à l'Exposition de 1889, n'ont pas à Papeete une réputation de grande beauté. Il y avait, du reste, des métisses parmi elles.

3° Des Européens de toute nationalité, qui ont déjà fait souche d'une population créole qui tend à se mêler intimement aux demi-blancs. On peut déjà citer des enfants créoles issus de la troisième génération d'Européens, ascendants paternels et maternels établis dans le pays. La race blanche est représentée par toutes les nationalités; mais les Français, les Anglais, les Américains sont en majorité. Deux particularités sont à noter au point de vue de la colonisation. Tahiti est une des rares contrées où les Français renoncent aisément à l'idée du retour dans la mère-patrie. Beaucoup d'étrangers, établis dans nos îles du Pacifique, s'y font volontiers naturaliser Français.

4° Les demi-blancs, quarterons, métis à un degré quelconque, formeront bientôt l'immense majorité de la population.

5° Les Chinois au nombre de plusieurs centaines. Le Chinois, qui possède avec le Français le caractère commun de renoncer difficilement à sa patrie, s'établit volontiers à demeure dans la Polynésie. Il trouve sous nos institutions la liberté et la sécurité qui lui manquent chez lui et même ailleurs. Quelques-uns demandent leur naturalisation.

6° Les individus appartenant à un degré quelconque à la race noire; mais ceux-ci restent jusqu'à présent très isolés.

Ces éléments ethniques, si variés, sont aussi diversement répartis. L'île de Tahiti, centre du gouvernement des affaires et surtout des plaisirs, auxquels aucune des races n'est indifférente, est celle où l'on rencontre aussi les plus grands mélanges. Les Aroraï se trouvent presque uniquement sur ce point. C'est à Papeete que les Atiu viennent chercher du travail et des fêtes. C'est encore à Tahiti que l'on trouve le plus de Chinois et de nègres. Il est inutile d'ajouter que là aussi est le plus grand nombre d'Européens. Aux îles Marquises, habitent des Chinois et des Européens. Ces derniers, à peu près seuls, occupent les Pomotous et les Gambier. Aux Îles-Sous-le-Vent, on compte des blancs, des jaunes, des noirs, sauf à Huahine, où, jusqu'à l'année dernière, la loi n'accordait pas aux Fils du Ciel la permission de s'établir. Dans l'Archipel des Tupuaï qui ne possède qu'un seul Chinois, les Européens sont très peu nombreux. C'est là ainsi qu'à Rapa où l'on pourra trouver le plus longtemps des Polynésiens authentiques.

Non seulement les Tahitiennes se sont unies bien volontiers aux individus de race caucasique. Elles ont avec autant de facilité contracté des alliances, régulières ou irrégulières, avec des indi-

vidus de race mongolique ou africaine, pourvu qu'elles et leur famille y aient trouvé quelque intérêt. Il est, en effet, de bon ton, pour une jeune personne, d'affecter le plus profond mépris, le dégoût le plus absolu, pour le Chinois ou le nègre, dont le portemonnaie est vide. A cela près, il n'y a aucun préjugé de race ou de couleur.

Par ailleurs, l'introduction des Chinois à Tahiti est de date récente. Ces pauvres Célestes avaient été adressés, comme travailleurs, à un riche planteur, vers le milieu du second Empire. Ils furent longtemps maintenus dans une position voisine de l'esclavage, qui ne leur permettait guère de faire souche de rejetons. Tous les métis Chinois sont jeunes ; le plus âgé, du reste très intelligent, mais lépreux, n'a guère plus de vingt-cinq ans. Depuis la catastrophe financière de l'entreprise qui avait motivé leur arrivée, ils ont été libérés. Ils se sont dispersés, établis, enrichis au grand désespoir de certains blancs, enchantés de les employer en tant que bêtes de somme, sobres et productives, mais beaucoup moins satisfaits lorsqu'ils virent en eux des concurrents redoutables pour le commerce et l'agriculture. Ces Chinois se sont mariés d'autant plus facilement qu'ils sont riches et généreux pour le sexe faible. Leurs métis en bas âge sont déjà nombreux. Dans ces unions, les naissances féminines semblent de beaucoup l'emporter sur les naissances masculines.

Cette question des croisements, bien étudiée, aurait peut-être un grand intérêt. Par la rapidité du retour des produits, à l'un des types primitifs, elle permettrait sans doute de mieux connaître les affinités de la race polynésienne.

Au point de vue physique, les Canaques n'ont eu que bénéfice au mélange de leur sang avec celui de la race blanche. La peau de ces métis est devenue beaucoup plus claire. Leurs cheveux, toujours plus lisses, sont souvent blonds ou châains. Leurs yeux ont eux-mêmes pris des teintes claires pouvant atteindre le gris et le bleu. Tout en conservant leur stature, leurs extrémités et leurs traits se sont affinés.

C'est seulement dans la classe des demi-blanches que l'on trouve les femmes véritablement jolies. Quelques-unes, avant d'être flétries par la débauche, la syphilis et l'alcool, pouvaient presque rivaliser avec les belles filles de l'Europe. L'union de ces métis entre eux donne des produits plus clairs qu'eux-mêmes ; le père et la mère peuvent avoir les yeux foncés, les cheveux noirs et rudes,

ils donnent naissance à des enfants pâles aux cheveux blonds bouclés, aux yeux clairs, surtout lorsque l'ancêtre européen est Anglo-Saxon. Parfois dans une même famille, certains enfants rappellent le sang polynésien, à côté d'autres qui sont de véritables petits blancs.

Les métis chinois n'ont pas été aussi avantagés; de leur père, ils ont pris les traits mongoloïdes très accentués : leur nez s'est écrasé, réduit, leur face s'est élargie, les cheveux sont devenus plus rudes; les yeux sont obliques, ils sont, suivant l'expression tahitienne, *Matapirii*, ce qui, pour un Tahitien et surtout pour une Tahitienne, n'est pas un compliment. En même temps, ils sont devenus plus maigres, plus chétifs, leur stature est diminuée. Cependant, quelques jeunes filles ou quelques fillettes issues de ces mariages ont une grâce qui fait songer aux petites Javanaises de l'Exposition.

Les rares mulâtres que l'on rencontre ont entièrement conservé leurs caractéristiques paternels. A la troisième génération, leurs cheveux restent crépus, et la coloration de leur peau est toute différente de celle des autres Polynésiens.

Nous allons maintenant examiner avec détail quelques caractères physiques et physiologiques des Tahitiens, en signalant au passage les particularités qui peuvent faire soupçonner le métissage avec la race blanche.

III

Les mesures qui suivent ont été prises à l'aide des instruments de la trousse anthropologique de Mathieu sur 17 sujets, comprenant :

10 adultes du sexe masculin.

1 adulte du sexe féminin.

2 enfants du sexe masculin, âgé d'environ onze ans.

4 enfants en bas âge, dont 2 du sexe féminin.

Pour les adultes, je me suis attaché à n'observer que des Tahitiens qui me paraissaient absolument purs. Les mesures ont été prises sur neuf vivants et un cadavre; au point de vue de leur origine, il y avait parmi eux :

2 naturels des districts de Tahiti; 3 natifs de Taeravae; 2 naturels de Rapa; 1 naturel des Pomotou; 1 naturel des Marquises; 1 naturel de Raïatea.

La femme était originaire de Taeravae.

Sur les deux enfants de onze ans, l'un d'eux était de Raeravae; l'autre un quarteron, né à Tahiti. Les quatre enfants du premier âge, tous originaires de Porapora, comprenaient 1 quarteron, 1 métis chinois et 2 Tahitiens probables.

Tout d'abord, il est indispensable de faire une remarque importante, qui s'applique, je pense aussi bien à mes propres observations, qu'à la plupart de celles qui ont été recueillies chez les peuples peu civilisés. Il n'y a rien de plus difficile que d'obtenir l'immobilité du sauvage dans son pays au moins. Il manque souvent de patience, mais surtout son regard suit tous les mouvements de l'observateur qui, la plupart du temps, manque d'aide et ne peut guère se faire comprendre du sujet. De là des déplacements continuels du corps. Il est nécessaire de recommencer plusieurs fois les mêmes opérations. Aussi, si je crois bonnes les mesures qui se rapportent à la taille, à la tête, à la face, aux circonférences, j'ai moins de confiance dans les mesures du tronc et des membres.

Taille. — La taille des Polynésiens, du moins celle des naturels des Iles de la Société, a été, je pense, toujours quelque peu exagérée. A force de considérer ces races comme étant de très haute stature, on a fini par considérer les petites tailles comme des exceptions, et par les rejeter à ce titre de toute série. Pourtant même à un simple examen, les hommes moyens et même petits ne manquent pas. Sans recourir à des mensurations compliquées, nous nous sommes souvent servi d'excellents points de comparaison. Un de nos camarades avait une taille de 1 m. 83. Peu de Canaques étaient aussi grands que lui. Nous-mêmes avons une taille d'environ 1 m. 75. Il ne manquait pas d'indigènes qui fussent beaucoup plus petits. Quoi qu'il en soit, la moyenne des dix adultes, pris absolument au hasard et mesurés par nous, serait de 1 m. 7239; le plus petit, le Pomotou ayant 1 m. 63, et le plus grand 1 m. 81. Nous avons vu l'influence du mélange des sangs sur la taille.

La seule femme mesurée avait 1 m. 61, elle nous a paru de taille moyenne pour sa race. Surtout pour le sexe féminin, si l'on rencontre beaucoup de hautes statures, on trouve aussi à Tahiti beaucoup de très petites tailles.

Chez deux enfants de onze ans, la taille était pour l'un de 1 m. 30,

chez le quarteron de 1 m. 245. C'est à peu près la moyenne des petits Français à cet âge. Chez un enfant de 4 mois, la taille était 62 centimètres, elle était de 0 m. 51 chez une métisse chinoise de 4 mois.

Tête. — Le crâne des Tahitiens est tout à fait caractéristique. La tête est toujours haute. Le front est fuyant, étroit surtout à l'insertion de la racine des cheveux, qui se fait suivant une ligne presque courbe. Les arcades sourcilières, les sinus frontaux sont assez prononcés. Les bosses pariétales sont très saillantes et placées tout à fait en arrière; *du vertex à la nuque, l'occiput descend en ligne presque verticale.* Il n'y a guère de Tahitiens qui ne présentent cette disposition, qui persiste même chez la plupart des métis. Elle est tellement prononcée qu'elle avait fait croire à une déformation provoquée, à un aplatissement artificiel de l'occiput. Il est peut-être possible qu'autrefois les Canaques aient volontairement déformé la tête de leurs enfants. Mais depuis longtemps toute pratique de ce genre a été abandonnée. Cette verticalité de l'occiput à la nuque est due à la puissance des muscles de la nuque, ainsi qu'on peut le constater sur un crâne de Canaque; les lignes courbes occipitales sont très rugueuses, très saillantes et interceptent entre elles et le trou occipital une surface plane très large. Ce développement exagéré des muscles occipito-vertébraux n'est-il pas plutôt la conséquence que la cause de la forme du crâne, moulé lui-même sur l'encéphale. Sur le squelette, le crâne est globuleux; en fait, les Canaques sont, pour la plupart, brachycéphales ou, tout au moins, sous-brachycéphales, mais on trouve aussi parmi eux des mésaticéphales: du reste, la forme du crâne ne semble pas absolument la même partout; en plaçant côte à côte un crâne osseux marquisien et un crâne tahitien, il est aisé de les distinguer à la simple inspection.

Sur les dix hommes de ma série, l'indice céphalique était en moyenne de 82,28; le minimum étant 78,38 chez un individu originaire de Taevarae, et le maximum 88,33 chez un Marquisien, sur la femme l'indice céphalique était 86,71. Les diamètres correspondants, avaient pour les hommes une moyenne : Diamètre antéro-postérieur maximum : 185,2; diamètre transverse maximum 152,4.

Pour la femme : D. Ant.-post. max. 175; diamètre transverse maximum 150.

Sur neuf individus le diamètre vertical auriculaire ou mieux la différence entre la hauteur du vertex et celle du conduit auditif au-dessus du sol était de 138^{mm} 88 : chez la femme cette même dimension était de 133^{mm}.

Mesuré sur cinq hommes le diamètre frontal minimum était en moyenne de 102^{mm} 6; sur la femme, il était seulement de 98^{mm}.

Enfin la courbe horizontale totale était en moyenne sur six hommes de 56 cent. 33; sur la femme de 53 cent. 8 seulement.

J'ai eu la bonne fortune de pouvoir me procurer un encéphale de Marquisien ¹, que j'ai remis à M. Manouvrier, professeur à l'École d'Anthropologie; son poids était de 1,350 grammes : c'est-à-dire égal au poids moyen de l'encéphale européen. C'est peut-être le seul cerveau tahitien qui ait été étudié jusqu'ici ².

Chez les deux enfants de onze ans, le diamètre transverse maximum était chez l'un (quarteron) 125, chez l'autre 140; le diamètre antéro-postérieur 150 et 170; les indices céphaliques étaient donc 81,00 et 82,33.

Le diamètre vertical était de 120^{mm}. chez l'un, de 130 chez l'autre; sur le second le diamètre frontal minimum était de 98^{mm}; et la courbe horizontale totale de 540.

Sur un enfant de deux mois, Tahitien, le diamètre antéro-postérieur était 13,5; le transverse max. 11,8; indice céphalique 87,4.

Sur une métisse chinoise d'un mois, diam. ant.-post. max. 11,3; diamètre transverse max. 10. Indice céphalique 88,5; circonférence de la tête 37,5.

Enfin sur une enfant de quatre mois, le diamètre antéro-postérieur était égal à 13 cent.; le diamètre transverse maximum égalait aussi 13,00; l'indice céphalique était donc 100. Mais ce crâne était pathologique; les fontanelles avaient complètement disparu; la suture frontale pariétale et la suture sagittale étaient saillantes, et interceptaient trois dépressions sensibles; de plus le crâne était nettement asymétrique; la bosse pariétale droite était très saillante, la gauche était effacée, L'enfant paraissait gaie et bien portante. J'ajouterai que la mère de cette enfant était atteinte d'une ostéite très probablement syphilitique de l'extrémité inférieure de l'un des fémurs.

¹ Observation X.

² L. MANOUVRIER. *Descr. du cerveau d'un indigène des îles Marquises* (Assoc. franç. 1892, 41 p., 5 fig.)

Face. — Le visage est rond, ou semble carré; les traits sont grossiers, parfois expressifs. Par le métissage, le visage subit de grandes modifications, et presque toujours le métis se rapproche davantage par la physionomie de race paternelle que des Tahitiens. Les traits sont peu mobiles; pourtant la physionomie est expressive: mais toute l'expression est dans les yeux.

Longueurs et largeurs. — Sur dix adultes du sexe masculin, moyennes:

Du point mentonnier à la racine des cheveux $194^{\text{mm}} 8$;

Largeur bizygomatique de 140^{mm} ;

De l'ophryon au point alvéolaire $82^{\text{mm}} 0$;

Largeur bigoniaque de $104,8$;

Indice du visage $60,02$.

Chez la femme, les mêmes mesures étaient: du point mentonnier à la racine des cheveux, 180 ; la largeur bizygomatique de 133 ; la largeur biniaiale 100 ; de l'ophryon au point alvéolaire, la longueur égale 74 ; l'indice du visage était de $55,69$.

Pour les trois sujets appartenant à la première enfance, pour le premier, la distance de la racine des cheveux au point mentonnier était de $11,8$; le diamètre bizygomatique de $10,6$.

Chez la métisse chinoise: largeur bizygomatique, 90^{mm} ; longueur du point mentonnier à la racine des cheveux de 105 .

Pour le troisième enfant, les mêmes dimensions avaient toutes deux dix centimètres.

Yeux. — Les yeux sont le plus souvent droits; parfois un peu obliques comme ceux des Malais; mais surtout chez les femmes, les orbites sont larges; mais les paupières sont étroites. Sur les dix adultes masculins, la largeur biorbitaire était en moyenne $107^{\text{mm}} 6$; la largeur bicavonculaire $28,33$; la largeur palpébrale $29,88$; chez la femme, largeur biorbitaire 102 ; largeur bicavonculaire 25 ; palpébrale 24 .

Mais ces chiffres sont quelque peu suspects; les Canaques ferment instinctivement les yeux dès qu'on approche le compas de leurs paupières.

Quant à la coloration, les yeux des Tahitiens purs sont noirs: dans cinq cas où la coloration a été rapportée à l'échelle de Broca, elle correspondait au n° 2 de ce tableau. Nous avons déjà vu l'influence du métissage sur la coloration des yeux; nous avons dit la rapidité avec laquelle, sous l'action du croisement

avec le blanc, ils acquéraient des teintes claires, rapidité qu'on ne retrouve dans aucune autre race de couleur foncée. Toutefois chez ces métis la couleur claire dominante est le gris.

Nez. — Le nez peut avoir toutes les formes ; il peut être aquilin, épaté ; le plus souvent il est droit ; il est souvent long ; mais presque toujours large ; les narines sont épaisses ; les ailes sont divergentes ; leur ouverture est large. — Assez souvent, la base est déprimée. L'indice nasal est un peu plus élevé que chez l'Européen ; il peut être plus faible. Jamais il n'arrive à être aussi élevé que chez le nègre.

Dans les 40 premières observations, la longueur moyenne du nez était 52,5 ; la largeur moyenne 36,9. L'indice moyen était de 70,28.

Bouche. — Les lèvres sont épaisses, ou moyennes ; droites ou le plus souvent relevées en dehors ; elles ont une coloration rouge. La largeur de la bouche était en moyenne de 4 cent. 98 chez l'homme, de 48 centimètres chez la femme. Le menton est carré, ou rond ; le maxillaire inférieur paraît très épais.

Oreilles. — Les oreilles sont grandes, ou moyennes, s'écartant souvent quelque peu des tempes ; mais bien conformées et bien ourlées. Sur six hommes où la longueur de l'oreille a été notée, elle était en moyenne de 61,66 ; chez la femme la longueur n'était que de 55 ; la largeur de l'oreille a été mal prise, du tragus à un point de circonférence placée sur une ligne horizontale avec ce tragus. La largeur moyenne ainsi obtenue était de 25,4.

Tronc. — La poitrine chez les Tahitiens est bien développée, les épaules sont larges ; la moyenne de la distance des deux acromions était sur neuf hommes de 35,8. Un seul homme avait seulement 290, mais c'était un tuberculeux très probable. La longueur moyenne de la clavicule, mesurée sur dix hommes, était de 46 cent. 45, et la circonférence du thorax sous les aisselles, sur six hommes, de 95 cent. 46 ; à la ceinture, sur cinq hommes, de 80,80.

Membres. — Les membres supérieurs ne sont pas trop longs, ils sont robustes et bien musclés ; mais la main est souvent grosse, large, sans finesse, les doigts sont difformes, très gros, même chez la femme. La main est toujours longue. Nos mensurations étant

certainement inexactes, nous croyons inutile de les reproduire ici.

Nous ferons la même remarque pour le membre inférieur; toutefois, il est des mesures suffisamment précises sur lesquelles nous croyons pouvoir insister. Les membres inférieurs des Canaques paraissent généralement assez courts par rapport au tronc; comme les membres supérieurs, ils sont fortement musclés; le mollet fait une saillie très considérable. Sur neuf sujets la circonférence maxima de la jambe étant de 37,70 en moyenne; la circonférence minima était de 22,72.

Le pied est long, large et fort, rarement plat. Les orteils sont comme les doigts des mains, très informes; ils sont en général cylindriques; le premier orteil est plus court que le second, dont il n'est pas sensiblement écarté.

Peau. — Rien de plus variable que la coloration de la peau chez les Tahitiens: il est presque impossible de lui assigner une nuance générale; chez des pur sang, elle peut être très claire; même chez les métis européens elle peut être très foncée. Les teintes dites cuivrées, bronzées, olivâtres prédominent; on ne voit pas chez eux les teintes noires ou noires rougeâtres du nègre.

Il y a en général peu de différences entre les parties nues et les parties couvertes; il y a en réalité, surtout dans l'enfance, peu de parties couvertes. Les sujets que j'ai observés à ce sujet, avaient, en se rapportant au tableau de Broca, des teintes correspondant aux numéros :

N° 1. Parties nues...	30	Parties couvertes...	23
N° 2. —	36	—	37
N° 3. —	24	—	45
N° 4. —	30	—	»
N° 6. —	30	—	31
N° 7. —	30	—	32

Sur la femme, elle correspondait au numéro 24. Une grande différence entre la coloration de la peau des parties couvertes et des parties nues indique (comme dans l'obs. I) une profession qui exige un certain vêtement, ou une grande aisance.

La peau est en général d'autant plus claire que l'individu a plus de sang européen; la coloration devient tout à fait celle de l'Européen chez des quarterons. L'union de deux métis blancs donne des produits extrêmement blancs.

Les pigmentations anormales de la peau ne sont pas rares. Les taches de rousseur (lentigo) existant chez des individus en qui on ne peut soupçonner le métissage, on ne peut les considérer comme un signe de croisement. Les nævi pigmentaires s'observent également fort souvent tant à la face que sur le corps. Ces vices de pigmentation, surtout le premier sont pourtant beaucoup fréquents chez les individus qui ont du sang Anglo-Saxon. Chez les métis la peau prend souvent une teinte blanche laiteuse ; chez les demi-Chinois, elle prend une teinte jaune-paille dérivant de la coloration paternelle. Enfin les albinos sont relativement nombreux ; ils se reconnaissent à une peau blanche laiteuse, des yeux rouges, et des cheveux roux dorés.

La peau est, au toucher, douce, lisse, onctueuse, bien tendue, sans plis ni rides. Les rides m'ont paru indiquer le croisement.

Système pileux. — Chez les vrais Polynésiens, le système pileux est moyennement développé : les cheveux sont noirs, gros, rudes et droits. La barbe peu fournie est dure. Il existe quelques poils au pubis et sous les aisselles surtout chez l'homme. Le reste du corps, poitrine et membres, est complètement glabre.

Les métis sont plus velus. Chez eux la barbe est plus abondante, les cheveux sont moins gros, ondés, ou même un peu frisés. Le corps se couvre de poils. Les cheveux, même chez des Tahitiens purs, peuvent être roux, ou d'une teinte blond sale, ou blond terreuse, sans que le sujet soit albinos. Les cheveux de cette nuance sont très communs à Rapa, où les indigènes ont en même temps la peau plus foncée qu'à Tahiti, sans doute par ce qu'ils sont moins vêtus. Chez les métis, les cheveux deviennent parfois véritablement blonds ou châains.

Chez la femme, les cheveux sont tressés en deux nattes ou bien ils sont laissés épars dans le dos et sur les épaules. La natte de la femme Beue avait, à partir de la nuque, une longueur de 84 centimètres. La calvitie n'est pas rare chez les vieux Tahitiens, dont les cheveux restants prennent une couleur grise.

Système adipeux. — L'obésité est très fréquente chez les Tahitiens purs ; leur alimentation très amylacée explique ce fait. Chez eux, la maigreur peut être considérée comme due à une cause morbide. Chez les métis, l'absence d'embonpoint est au contraire souvent physiologique. On peut donc considérer la maigreur nor-

male, sans raison pathologique, comme un bon signe de croisement.

Système musculaire. — Il est bien développé. Les reliefs musculaires sont extrêmement marqués. La force de traction chez les Tahitiens est sensiblement plus élevée que chez les Français. Dans six observations, parmi lesquelles un gaucher très robuste, la force de traction était en moyenne 133 kil. 33 pour la main droite et 129 kil. 16 pour la main gauche; en ne comptant que les droitiers, la force de traction devient de 135 kilogr. pour la main droite et de 129 kilogr. pour la main gauche. Comme chez tous les individus qui n'exercent pas une profession spéciale, entraînant l'emploi beaucoup plus fréquent de l'une des deux mains, la différence entre la force de traction des deux bras est minime.

Un grand nombre d'expériences, faites avec le dynamomètre, sur des marins, Bretons en majorité, m'a donné les moyennes de 120 kilogr. pour la main droite et de 115 kilogr. pour la main gauche.

Denture et dentition. — Les particularités des dents sont très variables chez les Canaques; elles sont tantôt petites et régulières, tantôt grandes, larges, mal implantées, séparées par une certaine distance. Elles sont très légèrement obliques en avant, ou plus souvent verticales. La carie dentaire est assez commune. Elle semble toutefois plus fréquente à Tahiti, l'île la plus civilisée, que dans les autres îles. J'ai relevé la denture et la dentition de 55 individus, ainsi répartis :

A. — *Dents de la première dentition.*

1) Opae, F., un mois et demi, père Chinois, mère Tahitienne : dents 0.

2) Teriiamana, F., deux mois, Tahitienne : dents 0.

3) Taca, H., trois mois, Tahitien : dents 0.

4) Tupuai, H., quatre mois et demi, Tahitien, pas de dents.

5) Punua, F., sept mois, quatre incisives supérieures, quatre incisives inférieures.

6) E. Faï, F., huit mois, pas de dents.

7) Tioni, H., 1 an, trois incisives inférieures et quatre inférieures.

8) N..., quarteronne d'environ deux ans; mère demi-blanche, père Tahitien. Les canines inférieures sortent, les canines supérieures ne sont pas sorties.

9) Te Aviu, 2 ans et demi, les canines inférieures ne sont pas sorties.

10) A..., H., environ 5 ans, restent 5 dents de la première dentition saines.

11) A..., H., 5 ans, dents de la première dentition, toutes cariées.

En résumé l'apparition successive des dents dans le jeune âge, se ferait d'après ces observations malheureusement trop peu nombreuses, à peu près à la même époque et dans le même ordre que chez le jeune Européen. Je note pourtant que deux fois les canines sont sorties après les prémolaires.

B. — Dents de la deuxième dentition.

12) Kakua, fille non réglée d'environ 6 ans, vingt-quatre dents ; les premières grosses molaires de chaque côté sont sorties, les dents de la première dentition ne sont pas remplacées, elles sont saines.

13) Totini, fille de 6 à 7 ans, 24 dents, les premières grosses molaires ont fait éruption, la canine gauche supérieure est tombée et n'est pas remplacée.

14) Terii, F., environ 7 ans.

$$2^{\text{e}} \text{ dentition : } \frac{1-2}{2-2} \quad \frac{1-1}{1-1} \quad \frac{2-2}{2-2} \quad \frac{1-1}{1-1}$$

L'incisive médiane supérieure gauche a été détruite par accident.

15) Monobia, H., environ 7 ans.

$$1^{\text{re}} \text{ dentition : } \frac{0-0}{2-2} \quad \frac{1-1}{1-1} \quad \frac{0-2}{1-2}$$

Les premières grosses molaires ont fait leur apparition.

16) A..., H., 8 ans.

Les incisives inférieures de la deuxième dentition, les grosses molaires sont sorties ; toutes les dents de la première dentition sont cariées ou enlevées.

17) Teonu, H., 9 ans.

$$2^{\text{e}} \text{ dentition : } \frac{2-2}{2-2} \quad \frac{1-0}{1-0} \quad \frac{2-2}{2-2} \quad \frac{1-1}{1-1}$$

Reste les canines supérieures et inférieures gauche de la première dentition, cariées.

18) N..., 11 ans, H., père demi-blanc, mère Tahitienne, la deuxième dentition, moins les dents de sagesse, est complète. Très belle denture.

19) Hiamu, H., 11 ans, vingt-huit dents très bonnes.

20) Tahi, 12 à 14 ans, non réglée, vingt-huit dents très bonnes.

21) N..., 13 ans, vingt-huit dents bonnes.

22) A..., 14 ans, toutes les molaires inférieures sont cariées, la deuxième molaire supérieure droite est cariée, vingt-huit dents.

Comme la première dentition la seconde semble donc se faire dans les mêmes conditions que chez l'Européen; peut-être semblerait-elle un peu retardée.

C. — *A partir de l'évolution de la dent de sagesse.*

23) Turu, F., 18 ans, vingt-neuf dents bonnes, une dent de sagesse inférieure est sortie.

24) X..., F., 20 ans, trente-deux dents très belles.

25) Fatira, H., 20 ans, denture très bonne, trente-deux dents.

26) N..., H., 20 ans, trente-deux dents, la première molaire supérieure droite est cariée, la deuxième prémolaire gauche a été enlevée.

27) N..., F., 20 à 24 ans, denture très belle, trente-deux dents petites et régulières, incisives sup. verticales.

28) Te Pomie, F., 24 ans, les deuxième grosses molaires inférieures de chaque côté manquent, les autres dents sont en bon état, trente-deux dents.

29) B..., F., 25 ans, trente-deux dents très belles, petites et bien rangées.

30) Atonia, H., né à Tehau; 25 ans, Tahitien pur, trente deux dents; incisives supérieures très obliques en avant.

31) Tiaitau, F., 25 ans, trente-deux dents en bon état, bonne denture, la canine gauche a été brisée par accident.

32) Tantu, H., 26 ans, dents incisives supérieures brisées par un coup de pied de cheval; deuxième prémolaire gauche cariée, les dents de sagesse sont sorties.

33) Tau, H., 27 ans, dents très belles, petites et régulières, les deux molaires inférieures ont été arrachées pour cause de carie, les autres dents sont saines. Les dents de sagesse n'ont pas fait encore éruption.

34) N..., femme de 30 ans. A la mâchoire supérieure, la canine gauche manque, à la mâchoire inférieure, manquent les deux prémolaires gauche et la troisième molaire; à droite la troisième molaire, la première molaire et les deux prémolaires sont cariées.

35) N..., F., environ 30 ans, les deux dents de sagesse de gauche ont fait éruption, la deuxième grosse molaire inférieure gauche est cariée.

36) Geu, H., 30 ans, trente-deux dents petites, très belles. Les dents incisives supérieures sont verticales.

37) Timi, H., trente-deux dents, très belles, petites.

38) Teiva a Tutua, H., 33 ans, trente-deux dents, petites, incisives supérieures un peu obliques, en avant, denture très bonne.

39) Te Avae, dents grandes, dents de sagesse, 3 cariées, autres dents saines.

40) Beue, F., 35 ans environ, dents trente-deux moyennes, très belles, incisives supérieures verticales.

41) Manu, F., 35 ans, syphilitique, la première molaire supérieure droite a été enlevée pour cause de carie, la deuxième molaire est cariée, les autres dents sont bonnes.

42) N..., F., de 35 à 40 ans, la première prémolaire inférieure droite, la première et la deuxième prémolaires gauches, les canines supérieures, toutes les incisives supérieures sont cariées.

43) Tehatara a Iotera, 40 ans environ, Tahitien pur, trente-deux dents, bonne dentition, incisives médianes grandes, droites.

44) N..., F., née à Taiatea, 44 ans, trente-deux dents, belles.

45) Te Anau, H., environ 40 ans, trente-deux dents très belles.

46) Matapo, H., 45 ans, une seule canine manque. D. : 32.

47) N..., H., 45 ans, dents petites et belles, la deuxième grosse molaires supérieure gauche est cariée.

48) Teofrai, F., environ 45 ans, presque toutes les dents sont absentes.

$$\frac{0-0}{2-2} \quad \frac{0-1}{1-1} \quad \frac{0-0}{0-1} \quad \frac{2-0}{2-1}$$

49) Matua, H., manquent la deuxième molaire gauche inférieure et la troisième grosse molaire gauche.

50) Terua, né à Taearvae, dents grandes, incisives supérieures droites denture très bonne.

51) X..., F., 50 ans, très bonne denture.

52) Taviri, F., 50 ans, manquent en haut et à gauche les deux dernières molaires, à droite les deux dernières molaires et les deux prémolaires supérieures.

53) N.... F., 58 ans, presque toutes les dents sont cariées.

54) N..., H., âgé de plus de 60 ans :

$$\frac{2-2}{1-8} \quad \frac{1-1}{0-1} \quad \frac{1-1}{0-1} \quad \frac{0-0}{0-0}$$

Les autres dents sont tombées sans carie.

55) N..., H., de 65 à 70 ans, très belle denture, aucune de ses trente-deux dents n'est cariée.

En somme, l'évolution de la dent de sagesse semble être constante; elle se fait, en général, de bonne heure; à partir de trente ans, dans ces observations trop peu nombreuses, elle n'a jamais manqué. La denture est souvent très belle; ce sont généralement les molaires et les grosses molaires qui ont été trouvées cariées; mais ces observations ont été recueillies aux Iles-Sous-le-Vent où la carie dentaire m'a paru beaucoup moins fréquente qu'à Tahiti.

Menstruation. — C'est une croyance générale que chez les peuples qui habitent les régions tropicales, la menstruation apparaît plus vite que chez ceux qui vivent sous des latitudes plus froides :

mais que, par contre, les fonctions de la génération chez la femme cessent également plus vite¹. Je n'ai malheureusement pu à cet égard, rassembler qu'un trop petit nombre d'observations qui sont loin de confirmer ces assertions qui jusqu'ici n'ont reçu aucune preuve satisfaisante. En outre, dans cette question de la menstruation, faut-il tenir compte, en dehors du climat, de l'influence de la race, et de la précocité des rapports génitaux.

Cette dernière cause qui ne doit pas manquer d'efficacité pour hâter l'apparition des règles, est assez difficile à déterminer. Les sauvages, en général, n'aiment pas exposer leurs vices aux yeux des Européens. Mais chez les Tahitiens anglicans, la pudeur est poussée à l'excès. Il est infiniment probable qu'avec la liberté des mœurs, la nudité des enfants, les rapports sexuels doivent être extrêmement précoces. Le fait suivant, qui montrera déjà l'un des côtés du caractère des Tahitiens modernes, peut donner sur ce point des indications précises, autant que l'on puisse conclure d'un cas isolé. Un marchand chinois fut accusé par des Canaques, ses débiteurs, de s'être rendu coupable de viol sur la personne de leurs enfants, fillettes âgées l'une de cinq ans, l'autre de sept à huit ans environ. Elles furent conduites à Tahiti, ainsi que le Chinois, et soumises à l'examen médico-légal. M. le Dr Sérès, médecin principal des colonies, à qui elles furent adressées, reconnut que la seconde enfant était encore vierge. Chez la première, la plus jeune, les organes génitaux étaient très développés; l'orifice de la vulve était élargi, il n'y avait aucune trace de violence; mais le Dr Sérès crut pouvoir affirmer que chez cette enfant, cet état était dû soit à des attouchements répétés avec le doigt d'un adulte, soit vraisemblablement à l'introduction du pénis d'un enfant. Le vieux Chinois fut mis en liberté sur ces conclusions.

J'ai noté dans quinze cas seulement les circonstances relatives à la menstruation.

1) Monohia, née à Taha, demi-blanche, bien réglée, 20 à 25 ans, une grossesse, pas de fausses couches; suivant elle, elle aurait été réglée à 12 ans, âge auquel les Tahitiennes sont, en général, menstruées.

2) Te Anau, environ 30 ans, bien réglée, 3 grossesses, 3 enfants vivants, l'aîné d'environ 15 ans; se dit de race pure, bien qu'elle ait des traits assez fins;

¹ FOLLEY. *Du mode vital dans les pays chauds.*

3) N..., femme Matua, âge indécis, paraît vieille, environ 40 ans, encore réglée; une fille d'environ 16 ans; pas de fausses-couches, Tahitienne pure.

4) N..., sœur aînée de la précédente, de petite taille, bien réglée, pas d'enfants; pas de fausses couches.

5 et 6) N..., femme de 58 ans habitant près de Tepua (Raïatea) et a eu 13 enfants dont une grossesse gémellaire; onze sont encore vivants; le dernier enfant a 12 ans (une fille non réglée); il n'y a pas longtemps qu'elle a cessé d'être réglée.

7) Manu, syphilitique, une fausse couche, bien réglée.

8) N..., belle-mère de la précédente, 12 enfants, 50 ans; les règles viennent encore régulièrement; Tahitienne.

9) N..., femme de 45 à 50 ans; a eu 7 enfants dont l'aîné a 30 ans, a été mariée deux fois. Était bien réglée jusqu'à il y a sept mois; il y a sept mois, a eu une métrorrhagie très abondante, dont elle faillit mourir. Depuis ce temps, les règles n'ont plus reparu jusqu'au 12 avril, ce jour-là elle perdit connaissance pendant quelques instants et revint à elle avec une hémiplegie du côté gauche. Le 14, les règles reparurent et cessèrent le 16.

10) Teofai, femme Tehio, environ 45 ans, paraissant très âgée, bien réglée, a eu un enfant au mois de février dernier; cet enfant très petit à la naissance, a beaucoup grossi. La mère n'ayant pas de lait, le nourrit au lait concentré. A eu un grand nombre d'enfants.

11) Taviri, 50 ans, a eu beaucoup d'enfants, ne peut en dire le nombre exact; l'aîné a trente ans ou un peu plus; les menstrues n'ont pas reparu depuis trois mois, était bien réglée jusqu'à cette époque.

12) Tiaitau, 25 ans, 3 enfants, pas de fausses-couches, bien réglée.

13) N..., femme Tautu, un enfant, deux fausses-couches; il y a trois mois, métrorrhagie très grave.

14) Rahi, 12 à 14 ans, non réglée.

15) Tunc, femme de 18 ans, ni fausses couches, ni enfants, règles très douloureuses.

16) Femme de 20 à 24 ans, bien réglée.

En rapprochant ces données de quelques renseignements que j'ai pu obtenir de demi-blanches, ayant reçu une petite instruction, et qui m'ont dit avoir été réglées à 13, 14 et même 15 ans, je suis porté à croire qu'à Tahiti la menstruation est loin d'être aussi précoce qu'on l'a dit. De même la ménopause se fait beaucoup plus tard qu'on l'a affirmé puisqu'en interrogeant deux femmes au hasard, nous avons trouvé deux mères, l'une à 46 ans, l'autre à 48 ans environ.

A propos de la menstruation, nous noterons ici que souvent les

règles sont douloureuses, au moins aussi douloureuses que chez l'Européenne; comme nous le disons dans un autre paragraphe, les maladies des voies génitales sont extrêmement fréquentes chez la Tahitienne; entre autres causes, on peut invoquer l'habitude de se baigner et l'abus du coït à ces époques.

Les fausses couches sont fréquentes; la syphilis n'est pas étrangère à la répétition de cet accident.

La stérilité n'est pas rare; par contre, les ménages qui ont beaucoup d'enfants sont assez communs. D'autre part, beaucoup de femmes qui restaient stériles tant qu'elles se livraient à la prostitution, se marient sur le tard et deviennent enceintes.

Je n'ai pu noter que très peu de caractères physiologiques : dans deux cas (7 et 8); j'ai mesuré le volume de l'air expiré au spiromètre à soufflet; les chiffres obtenus se rapprochent assez bien de ceux que j'ai recueillis sur un grand nombre de marins avec le même instrument.

IV

Deux faits dominant aujourd'hui l'état social des Tahitiens : l'oubli absolu du passé de leur race et l'influence de la religion protestante, et encore le premier n'est-il qu'une conséquence du second.

« Les peuples dont je vais parler, s'en vont, » écrivait, il y a quarante ans, un officier qui vécut longtemps dans le Pacifique, M. de Bovis... « Il ne restera bientôt plus d'eux que leur nom. Les vieillards disparaissent.... La génération actuelle ne sait plus rien de ses ancêtres; deux vieillards peuvent parler entre eux sans crainte d'être compris des jeunes gens qui les écoutent; c'est à ne pas le croire. »

Jamais race ne perdit aussi promptement et aussi complètement la notion de sa propre individualité. Elle accepta sans répugnance la nouvelle religion qui effaçait jusqu'aux traces du culte d'Oro. Elle s'allia volontiers avec ses envahisseurs, tant qu'ils respectèrent son autonomie, et une fois convaincue de son infériorité dans la lutte pour son indépendance, elle céda sans résistance, comme sans regret, à ses conquérants. Il y a chez elle une sorte de fatalisme, de résignation particuliers. Du reste, la tâche de l'assimilation était ici bien aisée. Il n'existait, de part et d'autre, aucun de ces préjugés enracinés profondément, qui retardent tant

l'affranchissement des peuplades inférieures. Les Polynésiens n'avaient pas pour leurs croyances l'attachement fanatique des Musulmans pour les leurs. Les Européens, de leur côté, ne les considérèrent point comme une race inférieure, qu'il fallait asservir et livrer à un dur labeur. Loin de leur témoigner le mépris qu'ils avaient voué à la race noire, ils les traitèrent même un peu en frères gâtés, se laissèrent aller volontiers à partager leur vie facile et insouciant.

L'oubli complet des traditions s'explique encore par ce fait que l'ancien ordre des choses a laissé bien peu de monuments durables, bien peu de traces persistantes, surtout à Tahiti. La race polynésienne, quelle que soit son origine, quelles qu'aient été ses migrations, s'est, en effet, développée dans chaque archipel suivant une manière particulière. La civilisation des Marquises n'était point celle des îles de la Société, celle de l'île de Pâques n'était pas celle de la Nouvelle-Zélande. Avec un langage commun, une mythologie dont le fond a paru être à ceux qui l'ont étudié le même à peu près partout, les Polynésiens ont pris dans les îles qu'ils habitent des mœurs en rapport avec le climat. Les habitants de la Nouvelle-Zélande avaient d'autres besoins que ceux de Tahiti. La Nouvelle-Zélande est souvent froide; la végétation n'est pas celle de Tahiti, réchauffée par le soleil du Tropique.

Il fallait des vêtements spéciaux, des outils pour travailler la terre, qui avait besoin d'être remuée. A l'île de Pâques, un Polynésien, plus intelligent que les autres, avait trouvé le moyen de traduire la parole en signes; mais cette sorte d'écriture hiéroglyphique, à laquelle, je crois, on a voulu donner un sens, n'est pas sortie de l'île de Pâques. Depuis qu'elle a été inventée, au moins, les naturels de cette île n'ont eu aucune relation avec les autres Polynésiens.

Le minimum de vestiges du passé se trouve à Tahiti, où il ne reste guère que les *maraë*. On sait ce qu'étaient ces *maraë*. C'étaient des temples. Aujourd'hui, les Canaques prétendent que c'étaient des sépultures. Chaque famille veut avoir son *maraë*, où reposent ses ancêtres.

Pourtant, les Tahitiens m'ont montré, dans un petit bois près du village de Paea, une sorte de grand vase en pierre régulièrement creusée, abandonné sur le sol, et qu'ils appellent *pani, marmite*. Ce vase, d'une hauteur de 60 centimètres et d'un diamètre de 80 centimètres, rappelait en effet assez bien la forme d'une mar-

mite. Les indigènes ignorent l'usage de ce récipient. Peut-être était-il destiné à recevoir le sang des victimes dans les sacrifices.

A Raevarae, l'une des Tupuaï, on voit, aujourd'hui renversées, près du temple protestant du village de Rairau, quatre statues grossières. Ce sont les Tî. Ces statues, taillées dans des blocs d'une roche que le temps a rendue friable, étaient alignées sur un même rang, dans un espace quadrangulaire, enclos de pierres, et pavé de sortes de dalles. Elles devaient avoir, lorsqu'elles étaient en place, 2 mètres à 2 m. 50 de hauteur, 80 centimètres de largeur, à peu près autant d'épaisseur. Elles figurent des humains accroupis ou assis, les mains jointes sur l'abdomen. Les cheveux longs semblant indiquer le sexe féminin, les yeux et le front sont très nets; la partie inférieure du visage est moins distincte. Les organes génitaux ne sont pas représentés. On ne trouve rien de semblable à Tahiti et aux Iles-sous-le-Vent. Il faut aller aux Marquises pour rencontrer quelque chose d'analogue. Mais les Marquisiens ont été, de tous les Polynésiens, ceux qui furent le plus longtemps réfractaires à l'influence européenne. Leur soumission définitive ne date que de 1878.

Enfin il existe à Rapa, et à Rapa seulement, d'autres vestiges de l'âge de pierre polynésien, vestiges qui témoignent qu'autrefois cette petite île, qui ne compte pas aujourd'hui deux cents habitants, était occupée par une nombreuse population. C'est ce que l'on appelle communément les *fortifications* de Rapa.

Ces ouvrages de pierre dominant les cols qui donnent passage d'une vallée à l'autre; du mouillage de Rapa on aperçoit une dizaine de ces *plate-formes* (c'est le nom sous lequel un auteur américain a récemment décrit des monuments un peu différents à l'île de Pâques).

L'un d'eux, le fort Mapiri est situé au fond de la baie du mouillage à une altitude de 299 mètres. La construction a cinq étages. Le supérieur forme une tour pleine centrale d'environ 2 mètres de hauteur surmontée d'une plate-forme, ovale, à grand axe dirigé Nord et Sud. Elle a dix pas de long sur cinq et demi de large. Elle repose sur un autre ovale qui présente, au Nord et au Sud, une surface triangulaire de quinze pas de longueur, et d'une largeur de dix pas à la base. A l'est et à l'ouest est un chemin très étroit par lequel peut passer un seul homme.

Ces deux étages sont en terre rapportée, revêtue d'une muraille de pierres simplement juxtaposées. Ils surmontent deux assises

inférieures dont l'étendue va constamment en augmentant. Enfin l'étage inférieur est le plus grand et le plus haut. Il a également une muraille de pierres. — Quel était l'usage de ces édifices ? Pour M. le capitaine de vaisseau de Jonquières (*Instructions nautiques des mers du Sud* ; elles ont été construites à une époque où l'île était extrêmement peuplée. Elles avaient pour but de défendre les plantations d'une vallée contre les convoitises des habitants de la vallée voisine. L'île était peuplée ainsi de petites tribus constamment en guerre les unes contre les autres. Il y avait, en effet, à cette époque tant d'habitants, que ceux-ci durent recourir à des artifices pour augmenter la surface de la terre cultivable. Ils durent faire des terrasses, irriguées par des canaux artificiels, le tout maintenu par d'énormes blocs de pierres : ces terrasses étaient destinées à la culture du taro (*arum esculentum*), la seule nourriture de cette île très pauvre ; et quelques-unes sont encore aujourd'hui utilisées par les indigènes.

Ce sont là les seules traces des anciens habitants qui subsistent encore. Sous ce rapport bien des peuplades sauvages, encore plus déshéritées que les Tahitiens, conservent dans leur mythologie, dans leurs chants populaires en particulier, les traditions des autres âges. Il y a quarante ans, on pouvait encore, paraît-il, recueillir des chants, dans lesquels on pouvait retrouver des allusions aux origines polynésiennes. Aujourd'hui, en dehors des *ute*, improvisations sur un récitatif monotone, qui célèbrent surtout une maîtresse ou un amant, on n'entend surtout que les *himene*, chants religieux, ou chants de fêtes, airs d'opéra, d'opérette ou de café-concert : le *Père la Victoire* ou les *Enfants de Paris*.

Au reste, la langue elle-même s'est profondément modifiée. — Les Tahitiens ne parlent pas volontiers les langues européennes. Il est certain qu'ils n'ont pas pour les apprendre la facilité du nègre. Mais souvent leur amour-propre les empêche seul de s'exprimer en français, qu'ils connaissent mieux qu'ils ne le laissent paraître. Que cette retenue de l'amour-propre soit supprimée, le plus souvent par le fait de l'ivresse, et l'on est surpris de voir des indigènes réputés ne pas comprendre le français s'exprimer avec facilité et correction dans notre langue. D'ailleurs les Européens apprennent vite et parlent volontiers le tahitien ; mais ils le parlent en général mal. A la longue, cette façon de s'exprimer des Européens a fini par prévaloir ; on a fini par supprimer du langage courant une quantité d'affixes servant à marquer le temps,

le mode, le rapport, affixes qui compliquaient beaucoup le dialecte tahitien. En outre, ils ont emprunté au français et à l'anglais un grand nombre de mots, qu'ils ont un peu modifiés, ou plus rarement respecté intégralement quand les sons des syllabes qui composent le mot se rapprochent assez bien des sons du tahitien, comme les mots *mari* et *promener*, ce dernier d'ailleurs avec un sens un peu spécial. Un autre fait est à noter; beaucoup de métis ignorent la langue paternelle même parmi ceux qui sont issus d'une union légitime.

Les missionnaires anglais s'étaient efforcés de conserver au tahitien toute sa pureté grammaticale, et leur traduction de la Bible est considérée comme le meilleur livre écrit en maori : toutefois ils ont essayé d'introduire dans l'alphabet des lettres nouvelles, mais cette tentative a échoué.

Depuis cinquante ans, la Polynésie française vit sur les lois, les mœurs et l'éducation que lui ont données la Société des Missions de Londres mais ce n'est là qu'une étape dans l'histoire de la civilisation de ces petites îles. Déjà le caractère des Polynésiens va se modifiant, et tend à se dégager de l'influence des pasteurs. Les indigènes trouveront-ils à cet affranchissement un bien grand bénéfice? Cela dépend entièrement de la direction qu'on leur imprimera. C'est aux Iles-sous-le-Vent, aux Tupuaï et à Rapa, que l'on peut encore trouver, pour bien peu de temps sans doute, les résultats de l'influence anglicane. Le dernier représentant de la Société des Missions de Londres a quitté Huahine l'an dernier. La plupart des pasteurs indigènes des Iles-sous-le-Vent, dont les habitants ne veulent pas reconnaître le protectorat français, n'ont point accepté l'autorité des pasteurs protestants français.

Les Anglicans, en apportant aux Tahitiens un culte nouveau, leur donnèrent également des lois nouvelles. Ces lois peu nombreuses, sont à la fois, un code de droit commercial, un code pénal, et un code rural. Elles étaient à peu près les mêmes dans toutes les îles. J'ai eu entre les mains, le code de Porapora, réimprimé en 1878 à Raïatea par la Société des Missions. La première page nous apprend que ces lois sont empruntées à la Bible; car on nous renvoie aux Parallipomènes xix, 6-7, à l'Exode xxiii, 6-8, au Deutéronome xxii 25. — Materi(?) vii, 23. — Isaïe, 22, 24.

Après avoir « honoré la reine glorieuse pour les bonnes œuvres qu'elle a répandues sur ses terres », l'introduction nous dit que la loi est égale pour tous, qu'elle s'applique aux puissants et aux

faibles, aux naturels et aux étrangers. Et, de fait peu de races humaines ont des tendances aussi égalitaires que les Tahitiens.

La loi I impose le tribut à la reine et aux chefs; l'homme qui contrevient à cette loi est condamné à 2 piastres d'amende, une pour l'État, une pour la reine.

Les étrangers résidant dans cette île et les enfants au-dessus de quinze ans sont astreints à payer ce tribut.

Les lois suivantes règlent les formes dans lesquelles se rend la justice.

La loi VI, dont le titre est littéralement : « troubler la tranquillité publique », est la seule dont la violation soit punie d'une autre peine que l'amende, l'exil à Mapihaa.

Loi VII. — *Du vol*. — Amende de 20 piastres en faveur du volé, de 9 piastres en faveur de l'État, d'une piastre en faveur du témoin. L'effraction constitue une circonstance aggravante : 30 piastres pour la victime, 19 pour l'État, 1 pour le témoin.

Loi VIII. — *De l'alcool*. — L'introduction de l'alcool est punie d'une amende de 25 piastres et de la confiscation du liquide.

Cette loi était une des plus salutaires de ce code; elle a longtemps préservé les Tahitiens de l'ivrognerie, et il est regrettable qu'elle ne soit pas maintenue aujourd'hui dans toute sa rigueur.

Les lois qui suivent : IX, X, XI, XII, XIII, XIV, ainsi que les lois XXV, intéressent les bonnes mœurs et le mariage; la loi IX (*No te faturi*) est difficile à traduire en français autrement que par le mot « rapports sexuels ». Toute contravention à cette loi était punie d'une amende d'une piastre et demie, 1 piastre pour l'État, une demi-piastre pour le témoin. Dans le cas d'adultère de l'homme ou de la femme, l'amende était portée à 30 piastres.

Cette loi était très générale; car il ne suffisait pas que le délit fût commis en public, il n'y avait même pas aggravation du délit dans ce cas. Les agents de la loi, pouvant pénétrer à toute heure dans les habitations, il suffisait d'être pris en infraction à la loi même à son domicile, pour être puni de l'amende. La loi X punissait les promenades nocturnes (*te oripo*) d'une piastre et demie.

Encore maintenant, aux Iles-Sous-le-Vent, les habitants sont obligés de rentrer chez eux à neuf heures du soir.

La loi XI punit l'état de grossesse sans être mariée d'une piastre et demie d'amende. La loi XII (*no te tavaro*) vise l'excitation à la débauche. Un homme qui prostitue sa femme est passible d'une amende de 25 piastres. — Loi XIV. — *Du divorce*. — Pour divor-

cer, il faut payer 10 francs au pasteur, 1 piastre à l'État ; la loi XXXIX punit la pédérastie.

La loi V punissait les violences exercées envers les particuliers. Lorsque l'homme n'avait pas été blessé, l'agresseur payait 10 piastres à sa victime, 5 à l'État, une demi-piastre au témoin. Si l'homme avait été blessé, il recevait 75 francs, le témoin en recevait 5. Comme on le voit, la vengeance à ce tarif n'était pas trop coûteuse.

D'autres lois prévoient l'accusation fausse, XV ; le mensonge, XVI ; le faux témoignage en justice, XVII ; le contrat, XL. D'autres punissent la profanation du temple et de l'école (par *faturi*) : coût 20 piastres, en y buvant du rhum, en en cassant les portes ou les fenêtres, 5 piastres et demi ; interdisent la lipa-upa, répriment le vol des biens du roi. Au point de vue commercial : la loi XX règle le droit d'entrée et de pilotage ; la loi XXVI, la vente des marchandises ; la loi XXVII, le cours de l'argent ; la loi XXXII, la vente des marchandises par les navires ; la loi XXXV s'applique à l'ouverture d'une maison de commerce ; il faut payer 30 piastres pour ouvrir une maison de commerce. Au point de vue politique, il faut encore mentionner la loi XXXVIII *du pavillon de Porapora et de Maupiti* ; toute insulte au pavillon était punie d'une amende de 5,000 piastres.

Enfin, les lois suivantes sont des lois rurales ou fiscales :

Loi XXXVI. — *Des maisons de la ville*. — Chaque maison paye un impôt de 5 piastres l'an. Lorsque le propriétaire est infirme, il est exempté de cette taxe ; loi XLII, taxe des chiens ; loi XLIV, des animaux morts et de toutes choses pestilentiellles ; loi XLVIII, du tabou ; loi XLIX, de la pêche ; loi L, des cultures ; loi LI, de l'entretien des chemins ; loi LVI, des questions de terre ; loi LVII, de l'entretien de l'État, des rues de la ville et des rivières.

A la fin de ce petit volume se trouve la liste des fonctionnaires de Porapora et de ses districts. Ce sont, tout d'abord : l'homme d'État ; puis le régent ; l'orateur de la reine ; le maître de port ; le gardien du pavillon ; l'ambassadeur ; le courrier ; le messenger de de Fanui ; l'orateur de la loi ; le secrétaire ; le trésorier ; l'orateur ; le gardien de la ville ; l'inspecteur, et enfin le sonneur.

Les districts étaient nombreux ; nombreux aussi étaient leurs fonctionnaires ; la petite énumération ci-dessus montre que les Tahitiens ont l'amour du fonctionnarisme au moins aussi développé que les Français. A Porapora se trouvent les districts de

Nunue, d'Ilitiaa, de Tevaitapu, d'Ativahia, d'Amahune, de Tiipoto, d'Anau et d'Atitia. Maupiti, beaucoup plus petite, a elle-même huit districts : Tefaierii, Mataeinaa, Vaica, Petei, Vaitia, Faauva, Atipiti, Hunumanu, Taatoï. — Chaque district était administré par un chef, un intendant, un orateur, un secrétaire, un juge supérieur, un juge, quatre agents de police.

Les impôts et les amendes payaient tous ces fonctionnaires, qui se partageaient jusqu'au dernier sou le trésor public. Les pasteurs et les maîtres d'école étaient payés chaque année, à une époque déterminée, par les habitants et la remise de cet argent était l'occasion de grandes fêtes. Lorsqu'un district voulait élever des édifices publics, un peu coûteux, l'on s'adressait à la souscription publique, du reste obligatoire. Quelquefois, le prix du bâtiment n'était pas entièrement couvert par la souscription. C'est ce qui est arrivé pour la fare hau (maison commune d'Uturoa à Raïatea). Tous les temples ont été élevés de cette manière.

Sans doute, les lois qui ont été dictées par les missionnaires protestants, dans le but de réprimer la débauche et l'ivrognerie, étaient excellentes et pouvaient suffire jusqu'à un certain point au développement moral de ces petits peuples. Mais on doit leur reprocher surtout d'avoir développé chez les Canaques l'esprit de chicane, d'avoir constamment fait appel à la dénonciation, de l'avoir provoquée. Elles ont ainsi avili le caractère du Tahitien. Il faut encore leur adresser le reproche non moins grave d'avoir laissé partager les revenus de l'État entre tous les fonctionnaires sans se soucier des travaux à entreprendre et d'avoir laissé ceux-ci à la bonne volonté du public, ou au caprice des gouvernants.

Ce que les pasteurs anglicans avaient surtout cherché, c'était créer la famille, combattre la débauche et l'ivrognerie. S'ils réussirent assez bien à restreindre l'alcoolisme, ils eurent moins de succès dans leur tentative de réformer les mœurs. Il ne faudrait pas croire cependant que celles-ci soient aussi dissolues qu'autrefois. Tant bien que mal la famille se constitue. Un sentiment, inconnu des anciens Canaques, a pris naissance dans le cœur de leurs enfants : la jalousie. De la jalousie des hommes naîtra la fidélité des femmes.

Comme chez presque tous les peuples primitifs, la sodomie existait autrefois à Tahiti, et y existe encore plus que l'on ne le pense : la peine que les missionnaires se sont donnée pour établir une loi spéciale contre ce vice, la multiplicité des noms qui servaient à

désigner cet acte, prouvent sa fréquence. Elle aurait été, suivant toute apparence, beaucoup plus commune d'homme à femme que d'homme à homme. — Les Chinois ont été accusés, bien à tort, de la pratiquer exclusivement en Polynésie.

Ceci nous amène à parler d'états mentaux très spéciaux que l'on observerait très fréquemment chez les individus Tahitiens du sexe masculin, et dont nous avons rencontré un exemple. Cette particularité a été jusqu'ici signalée comme existant principalement dans certaines contrées de l'Asie. Des individus appartenant manifestement au sexe masculin revêtent les habits des femmes, en affectent les manières, l'habitus et les mœurs, et en partagent les travaux. Nous avons pu examiner à Porapora un de ces *mahus* (hermaphrodites), du nom de Taravero. Cet individu était vêtu comme une femme, avait les cheveux longs et était rasé avec soin ; les traits étaient masculins, la gorge était peu développée. Les seins étaient rudimentaires. Le bassin était étroit. Enfin l'individu était porteur d'un scrotum bien conformé, dans lequel les deux testicules étaient descendus ; la verge n'était nullement déformée ; ne présentait ni hypospadias, ni épispadias. Elle était seulement un peu courte. Cet individu contrefait sa voix et essaye de lui donner un timbre féminin. Il s'agit donc bien d'un homme atteint depuis sa naissance d'une aberration mentale.

Les missionnaires s'efforcèrent aussi de donner aux Tahitiens une petite instruction ; et, en ce point, leurs efforts ne sont pas restés stériles. On peut dire qu'aujourd'hui tout indigène des îles de la Polynésie française sait lire, écrire et calculer. Là se bornent, du reste, leurs connaissances. On ne chercha guère à les pousser plus loin, et hormis des livres religieux, les Canaques, qui étaient soigneusement maintenus dans l'ignorance des langues étrangères, n'avaient guère de sujets de lecture.

Voici l'énumération des livres les plus répandus dans les cases tahitiennes : quelques-uns d'entre eux même se trouvent avec une certaine difficulté.

Le livre que l'on trouve à plusieurs exemplaires dans chaque demeure est la Bible imprimée à Londres et traduite en langage tahitien à Londres.

Aussi communément que la Bible, on rencontre le livre de chants religieux : Ce recueil renferme plus de trois cents hymnes.

Puis une sorte de catéchisme-questionnaire d'environ 400 pages in-8°. Il semble particulièrement destiné à l'instruction des pas-

teurs, des diacres, des hommes d'Église et ne se trouve guère qu'entre leurs mains.

Dictionnary of the Bible in the tahitian language Compiled by the rev. A. Pearse. — London, Printed by the religious tract Society, 1882. Ouvrage orné de gravures, de plans et de cartes de la Terre-Sainte. Dans ce livre sont usitées les lettres *d, g, k, l, s, z*, dont les sons sont inconnus aux Tahitiens. Deux exemples feront connaître l'esprit de ce livre, qui n'est autre chose qu'un lexique des mots usités dans la Bible :

« *Aloès* : plante parfumée (ou aromatique), haute de deux pieds, « renfermant à l'intérieur de ses cellules une résine amère. Fut « employée pour parfumer (Salomon, 43.8. Moïse, 7.47) et pour « la conservation des cadavres (Jean, 19.39).

« *Lièvre* : animal à quatre pieds, à poil de lapin. — A cette défi- « nition est jointe la circonstance unique dans laquelle il est fait « allusion au lièvre dans la Bible. »

Salamo. Vol. in-8° de 643 pages, divisé en 150 chapitres. — Papeete, imprimerie des Écoles françaises indigènes. C'est un commentaire du livre de Salomon.

Te Episetole a Paulo i te ekalesia a te fatu i te Ephesia el te episetole hoc e te Aposetolora a Paulo ia Timoteo (vol in-8°, 120 pages. London, the religious tract Society, 1847. Illustré, 36 p. in-8°).

Un questionnaire biblique publié à Taïatea.

Une controverse avec les missionnaires catholiques pour démontrer aux indigènes la supériorité du protestantisme.

Tous ces livres ont un caractère essentiellement religieux; les suivants étaient plus spécialement destinés à l'instruction laïque des Polynésiens orientaux.

Extraits bibliques et Abécédaire à l'usage des Enfants.

Arithmétique comprenant les quatre règles. — La partie la plus considérable de cette arithmétique est consacrée aux monnaies, poids et mesures, français, anglais et américains et à leur conversion.

Un petit traité de navigation.

Un petit traité d'astronomie et de navigation 36 p. .

Une géographie, fort peu répandue, plus étendue que la précédente, semblait réservée aux instituteurs.

Un guide pour connaître les richesses à l'usage des enfants.

A cette liste nous devons ajouter un journal mensuel publié à Taïatea. *E ramepa no te aratia*, mot-à-mot : « la lampe du che-

min, » organe exclusivement religieux. Un numéro contenait les articles suivants : Des nuages qui nous font connaître le péché. — Les âges et les figures du Messie. — Les paraboles de Jésus. — Chant nouveau. Avis (inauguration d'un temple).

Aux Pomotous, on trouve quelques livres de piété catholiques imprimés en langue indigène.

Enfin, il faut citer un Dictionnaire anglais-tahitien, ouvrage devenu très rare aujourd'hui ; une Grammaire tahitienne en français et un petit Dictionnaire en français-tahitien et tahitien-français, publiés par les soins des Missions catholiques ; un Vocabulaire rédigé par des directeurs d'écoles primaires. Ces ouvrages ne sont pas à proprement parler en usage chez les Tahitiens. Ils servent seulement aux enfants dans les écoles.

Un journal politique, rédigé en langue indigène par des Européens, vient de paraître l'an dernier : le *Te Vea no Tahiti* (le *Courrier de Tahiti*).

Ce n'est pas avec cette littérature si pauvre que les Tahitiens ont pu développer leur intelligence ; aussi sont-ils restés à ce point de vue dans un état de complète infériorité, bien que tous sachent lire et écrire. Il a semblé à leurs instructeurs qu'il leur suffit de connaître et de commenter la Bible. Ce livre a développé chez eux leur puérilité naturelle, leur orgueil natif : il n'a rien ajouté à leurs qualités. Ce sont des enfants vicieux, mais point méchants. Les légendes plutôt que l'histoire les représentent comme des êtres courageux, généreux, hospitaliers. Le courage est une vertu toute relative et bien difficile à définir. Sans doute au moment de la conquête, les Tahitiens résistèrent avec une certaine énergie ; mais leur défense était bien facilitée par leurs brousses et leurs montagnes. On ne trouverait, du reste, maintenant, dans aucune île, des gens capables d'une résistance aussi opiniâtre. Tout ce qu'ils peuvent dire actuellement n'est que fanfaronnade que calmera la moindre menace faite avec énergie et volonté d'agir si l'on passe outre.

L'hospitalité est aussi une vertu qui disparaît ; hospitaliers, charitables, les Tahitiens l'ont certes été, le sont encore même un peu aujourd'hui ; mais ils l'étaient sans le savoir, sans l'intention de l'être. Maintenant une notion plus exacte de l'argent est venue ; les difficultés de la vie se sont accrues avec la civilisation, avec elle les besoins sont devenus plus grands. On vend au marché les fruits que l'on offrait autrefois à l'inconnu qui passait. La formule « venez manger » s'entend encore lorsque l'on passe devant

une case, où, sous la vérandah est attablée la famille. Mais c'est là une simple formule de politesse.

Les Tahitiens capitalisent; choserare parmi les sauvages, ils ont compris l'épargne, et placent leurs économies. Bon nombre d'entre eux ont des livrets de caisse d'épargne ou bien des actions de la Caisse agricole. Ils tiennent à leurs terres et ne les vendent pas aux Européens.

On ne saurait les en blâmer.

On a accusé, à tort selon nous, les Tahitiens de paresse; on a été jusqu'à louer leur paresse, en disant qu'ils avaient bien raison de se laisser vivre sans rien faire, puisqu'ils n'avaient qu'à tendre les bras pour prendre leur nourriture. Rien n'est plus faux que ces deux propositions. Quelle est la nourriture du Tahitien? du maiore, dont la récolte lui donne peu de peine; mais aussi du fehi et du taro.

Le taro (*arum esculentum*) demande une certaine culture; j'ai déjà parlé des grands travaux exécutés à Rapa, dans ce but; il exige des soins à peu près constants.

La cueillette du fehi dans la montagne est très pénible, et bien peu d'Européens se résoudraient à gagner leur nourriture à ce prix. Il faut aller chercher les régimes du bananier fehi dans les vallées escarpées; la course est longue, parfois périlleuse; des indigènes ont laissé leurs existences à ce métier. Une chute dans la montagne les a brisés. Il faut rapporter les régimes si pesants que beaucoup de Tahitiens présentent la bosse du fehi. C'est une bourse séreuse siégeant au-dessus de l'une ou des deux clavicules, déterminée par le frottement du bâton qui supporte le régime.

Aux Pomotous, les indigènes se livrent activement à la pêche de la nacre. Du reste, commerce, industrie, agriculture, augmentent peu à peu chez les Tahitiens d'une façon appréciable. En observant bien, on voit défricher les vastes espaces couverts de goyaviers. La vanille, le coton les remplacent; mais le stimulant leur manque; les débouchés ne sont pas assez faciles et les indigènes se plaignent que la culture n'est pas rémunératrice. La canne à sucre est aussi très cultivée; et avec l'accroissement de ses plantations, s'est accru en même temps le nombre des distilleries; c'est là un bien grand mal. Tout l'alcool qu'elle fabrique est consommé dans le pays. — Les Tahitiens ne s'engagent pas volontiers au service des Européens; le prix de la main-d'œuvre

est assez élevé. De là en partie le reproche de paresse qui leur est adressé. On n'a pas trouvé dans les Tahitiens des esclaves complaisants qui permettent aux aventuriers de faire rapidement fortune sans apporter ni leurs capitaux, ni leur labeur.

Avec les progrès de l'agriculture, la propriété s'est bien établie ; les tribunaux français auront bientôt réglé toutes les questions de terre. Les demi-blancs s'emploient surtout dans l'industrie : ils sont charpentiers, forgerons, mécaniciens, maçons, horlogers ; d'autres sont employés de commerce ; d'autres tiennent de petits magasins ou de petits débits. Ils sont bons marins, et des Tahitiens commandent les petites goëlettes qui sillonnent cette partie du Pacifique.

Il n'est pas douteux qu'un enseignement pratique des métiers mieux compris ne développe beaucoup l'industrie, la culture et l'élevage.

Le grand écueil est l'alcoolisme, qui va sans cesse croissant ; la répression par les peines correctionnelles est sans portée aucune ; la prison n'est pas une honte pour les indigènes, et ils la préfèrent à l'amende.

Il faut savoir gré aux missionnaires protestants d'avoir fait tant de lois contre l'alcool. Il m'a paru, mais ce n'est là qu'une impression, que dans les îles où ces lois étaient appliquées rigoureusement, la population était plus dense que dans les autres soumises à la loi française.

Aux Marquises, on a laissé les indigènes s'adonner en toute liberté à l'opium. Nous ne désirons pas commenter autrement cette tolérance.

Pour un peuple à peine sorti de la barbarie, les Tahitiens ont de nombreux besoins : l'alimentation a fait peu de progrès ; toutefois, bien des naturels commencent leur journée, en prenant une tasse de thé, avec du pain et du beurre, déjeuner que les Chinois leur servent moyennant cinquante centimes. Mais leur manière de manger est restée répugnante. Les demi-blancs eux-mêmes mangent avec leurs doigts. Pour ramasser la sauce, on réunit les doigts en cuiller, et on la trempe dans le bol qui contient les aliments. Le bol est l'unique vaisselle des indigènes. Les morceaux de viande, de porc ou de poulet, rarement de bœuf, jamais de mouton (les Tahitiens ont horreur du mouton), sont placés sur la nappe formée du reste de feuilles de purao imbriquées les unes sur les autres. Les Tahitiens mangent accroupis sur le sol. Un de

leurs mets de prédilection est le poisson crû. Après le dîner, les Tahitiens se lavent les mains, mais non la bouche.

Les habitations sont de trois sortes : c'est d'abord la maison en pierres de corail agglomérées par de la chaux et couverte de chaume ou de bardeaux. Cette maison est particulièrement commune dans le groupe des Tupuaï, à Rorutu et à Rimatara. Vient ensuite la maison de bois généralement sur pilotis, la plus coquette, souvent couverte de zinc, propriété d'indigènes relativement riches. Enfin, l'ancienne case maorie, couverte en chaume, formée de branches de purao, enfoncées verticalement dans le sol et légèrement espacés entre eux, est encore bien répandue ; souvent, à côté d'une habitation du premier ou du second genre, se trouve une de ces cases pour lesquelles leurs propriétaires gardent encore une prédilection marquée. Leur sol était formé d'un monticule de galets, revêtu d'une couche de foin.

Le mobilier est généralement peu compliqué. Les armoires sont très rares. Les lits, les tables et les chaises sont plus répandues. Bien que la plupart des maisons possèdent des lits, beaucoup d'indigènes couchent volontiers sur le sol ou sur des paillasses en coton. Les armoires sont remplacées par des caisses en bois de camphrier qui renferment chapeaux et vêtements.

On connaît le vêtement des Tahitiennes ; les longues robes flottantes qu'elles font elles-mêmes. Chaque case possède une ou plusieurs machines à coudre, avec lesquelles on confectionne robes, chemises, et des tapis de table ou des couvertures formés de carrés d'étoffe multicolores assemblés. — L'usage des bas et des souliers tend à se généraliser. — Beaucoup d'hommes portent encore le *pareu* national (ou pagne) ; d'autres préfèrent le pantalon. Une tenue de grande cérémonie affectionnée par les jeunes gens surtout, est la suivante : chapeau de paille, avec une couronne de fleurs autour du ruban ; chemise flottante avec les pans noués, pantalon légèrement relevé ; foulard de soie et couronne de fleurs autour du cou. Quelques indigènes s'habillent constamment à l'européenne. On se demande comment Cuzent, observateur consciencieux cependant sous bien des rapports, a pu écrire que, de son temps, les indigènes se rendaient au temple le dimanche en chapeau haute forme, redingote et souliers vernis. Cela lui valut du reste les railleries de Rufz de Lavison.

Hommes et femmes portent des boucles d'oreilles.

Beaucoup d'indigènes possèdent chevaux et voitures. Les voi-

tures sont tantôt de petits chars-à-bancs, tantôt de légères tapisseries. Ils ont un certain nombre d'animaux domestiques, qu'ils ne maltraitent pas, mais qu'ils ne soignent guère. Au reste, cochons, chiens, chats, sont les commensaux habituels des Tahitiens. Quelques naturels élèvent des bœufs ou des moutons, mais surtout des volailles, poules, pigeons, canards, oies, dindes et paons.

Les Tahitiens sont bons pères de famille; ils adorent les enfants. Une coutume a survécu à toutes les autres : c'est celle de l'adoption; elle a même été prise par certaines familles européennes, qui, à l'exemple des indigènes, élèvent des enfants qui ne leur appartiennent pas. Les enfants en très bas âge sont nourris au lait maternel, remplacé par le lait condensé, si le lait naturel vient à faire défaut. Mais on y adjoint bien vite (surtout aux Pomotous) une nourriture féculente, la popoï, bouillie de taro ou de coco râpé. Cette nourriture ne paraît porter aucune atteinte à la santé des enfants. On chercherait en vain un rachitique dans les Archipels de la Société.

V

Ceci m'amène à une des questions les plus importantes et les plus intéressantes de l'histoire de la Polynésie; à une question qui souleva autrefois, au sein de la Société d'Anthropologie, les plus grandes controverses, auxquelles prirent part les hommes les plus éminents, et qui fut close sans être résolue. Je veux parler de la « dépopulation de la Polynésie.

Examinons tout d'abord brièvement chacune des opinions qui ont été émises à ce sujet, il y a trente ans.

La matière, au point de vue de l'avenir de la colonie, mérite que l'on s'y arrête avec quelques détails.

Cook, ayant prétendu avoir évalué la population de Tahiti à 400,000 âmes au moins, on a cherché les causes qui l'avaient réduit aussi considérablement quarante ans plus tard.

Guzent accusait :

- 1° Les guerres acharnées qui désolèrent l'île de 1767 à 1797;
- 2° La lèpre (*oovi*), dont une variété, dit-il, affecte un certain nombre de vieillards des deux sexes;
- 3° Les maladies de la peau dues à l'abus du kawa;
- 4° L'ivrognerie générale;

5^o La débauche effrénée;

6^o La syphilis, à la suite de laquelle sont survenues la scrofule et le rachitisme.

Nombre de ces causes étaient très hypothétiques; *Leroy* n'en reconnaît que trois :

1^o Les maladies, la syphilis, la phtisie, la variole;

2^o La stérilité des femmes due à un libertinage effréné;

3^o Des causes morales : tristesse et découragement dû au contact des blancs. A Nuha-hiva, disait-il, les femmes qui avaient vécu avec des officiers ne survivaient pas plus de deux à trois ans à leur départ. Il faut faire là-dedans une large part au roman.

Pour *de Castelnau*, la cause la plus probable de la dépopulation de la Polynésie était la stérilité des femmes.

De Strzelecki a écrit qu'une femme polynésienne fécondée par un homme blanc devenait stérile avec les hommes de sa race.

Rufz invoquait l'alcoolisme et l'horreur du travail.

Martin de Moussy disait qu'il était chose fort singulière que, dans la Polynésie, il ne se soit pas formé de races métis; car il était bien certain que les Européens s'y sont, comme ailleurs, unis aux femmes indigènes.

Broca incriminait la tristesse due au voisinage des blancs; l'impossibilité, pour les indigènes, de supporter le contact de la civilisation.

De Quatrefages accusait le changement des mœurs, les épidémies, l'alcool, les guerres à armes inégales.

Pucheran parle de la grande précocité dans les rapports sexuels.

Gratiolet classait les causes indiquées sous trois chefs :

A) causes physiques; B) causes morales; C) causes occultes. Il donne une grande importance aux causes morales : tristesse et découragement. « Le Canaque s'ennuie, comme l'animal captif. »

Perrier invoquait le changement des croyances religieuses.

Le capitaine *Laplace* accusait le rigorisme des pasteurs anglicans et leur ingérence dans les affaires du gouvernement.

De Quatrefages et *Bertillon* pensaient également que les changements de coutumes imposés par les missionnaires sont pour beaucoup dans la dépopulation.

Broca admet aussi l'influence de l'intolérance des missionnaires, mais à côté du peu de longévité des individus de race polynésienne et de la stérilité des femmes.

Suivant *Boudin*, aux Iles de la Société, les naturels attribuaient

eux-mêmes la dépopulation à l'anthropophagie et à l'amour contre nature.

D'autres auteurs, enfin, affirmèrent que Cook s'était trompé, et qu'en réalité la population de Tahiti avait fort peu diminué depuis son passage. Un fait est certain : les travaux de pierre de Rapa supposent une population considérable. Cette île compte à peine aujourd'hui deux cents habitants. A Tahiti, l'on trouve dans les vallées des vestiges de cases abandonnées; mais cela est moins probant; car les Tahitiens ont fort bien pu posséder autrefois maison à la plage et maison dans la vallée. L'histoire des arbres à pain (maïore), dont les branches étaient la propriété de plusieurs, semble purement légendaire.

D'ailleurs, nous ne prétendons pas chercher ici si la Polynésie s'est autrefois dépeuplée, mais seulement si les Iles de la Société se dépeuplent et pourquoi elles se dépeupleraient.

A l'exemple de Gratiolet, nous pouvons diviser les causes de dépopulation en plusieurs groupes.

Nous reconnaitrons d'abord deux grandes classes :

1^o Dépopulation par augmentation anormale du chiffre des décès;

2^o Dépopulation par diminution anormale du chiffre des naissances.

Les causes de dépopulation par augmentation anormale du nombre des décès peuvent elles-mêmes se subdiviser en : A) Causes morales et psychiques; B) causes physiques; C) Causes pathologiques.

A) Nombre de médecins éminents ont invoqué, comme raison de la dépopulation des Iles de la Société, les causes psychiques et morales. C'est bien à tort, suivant nous, que l'on a parlé de la tristesse du Canaque, de l'influence pernicieuse des missionnaires, de l'horreur du travail, du contact des blancs. Ces derniers, loin de chercher à imposer leurs mœurs aux indigènes, ont plutôt pris leurs coutumes.

2^o Sous le nom de causes physiques, nous classons les guerres, les suicides, les meurtres, les accidents. Depuis longtemps déjà Tahiti ne connaît plus la guerre; les meurtres sont fort rares; on ne parle guère de suicide chez les Tahitiens. Le nombre des accidents n'a vraisemblablement guère augmenté. Les principaux sont causés par les chutes dans les montagnes, la submersion en mer. Les plaies par armes à feu sont exceptionnelles; à un certain

moment, un certain nombre de blessures furent produites par la dynamite que l'on employait pour la pêche. La fulguration est inconnue.

3° L'action des causes pathologiques est trop importante et trop réelle pour que nous ne lui consacrons point un chapitre spécial.

B) La dépopulation par diminution anormale des naissances peut être elle-même subdivisée, en : 1° diminution par stérilité des unions ; 2° diminution par limitation volontaire ; 3° diminution par destruction des germes ou des enfants (avortement, infanticide).

1° La diminution par stérilité des unions est de cause pathologique et nous y reviendrons tout à l'heure

3° La diminution par limitation volontaire n'existe pas à Tahiti, où les enfants ne sont une charge pour personne, et les parents adoptifs ne manqueraient point aux enfants en excédant dans les familles. Quant à la troisième cause, elle était autrefois beaucoup plus fréquente qu'à présent ; la secte des aréoïs prospérait avant l'introduction du christianisme ; elle a disparu sans laisser de traces. L'avortement serait plus fréquent, ou du moins, certaines femmes chercheraient à se faire avorter. L'ananas vert passe pour abortif. Je ne sais si l'on pratique des manœuvres mécaniques destinées à provoquer l'expulsion prématurée de l'œuf. Quoi qu'il en soit, l'avortement doit être excessivement rare, car il n'a ni prétexte ni excuse.

VI

Quel est donc en réalité, l'état actuel de la population des îles de la Polynésie, comparé numériquement avec celui des années antérieures ? Je me suis efforcé de réunir, autant que j'ai pu, quelques données statistiques qui puissent me permettre d'apporter quelque lumière sur ce point en litige. Pour cela, il ne fallait pas s'adresser à Tahiti, où les races sont beaucoup trop mélangées, et où de nombreux appoints de toutes sortes sont venus augmenter beaucoup la population. Il fallait prendre les îles où la race a gardé le plus de pureté. Dans les îles de Rorutu et de Rimatara, les renseignements que l'on recueille des indigènes permettraient d'affirmer que la population y augmente ; mais c'est là une assertion qui n'a pas d'autre preuve.

A la grande Tupuaï, la population en 1891 était de 309 habi-

tants : naissances depuis le 1^{er} janvier, 2; décès, 0; Européens, 3, 1 Français, 1 Anglais et 1 Allemand; Chinois, 1.

A Taevavae, il y avait, à la même époque 307 habitants. La population masculine était en excédant sur la population féminine.

Voici les mouvements de la population pour six dernières années.

1885	Décès	8	Naissances	17	Mariages	2
1886	—	9	—	6	—	»
1887	—	7	—	10	—	»
1888	—	7	—	10	—	»
1889	—	7	—	4	—	»
1890	—	6	—	7	—	1

Il y aurait d'après cela un léger excès des naissances sur les décès; toutefois, cet excès pourrait bien être seulement apparent : les 17 naissances déclarées en 1885 pouvant bien être en partie constituées par des enfants nés l'année précédente et déclarés après la constitution de l'état civil. Le petit nombre des mariages, déclarés devant l'autorité civile, tient à ce que la plupart des mariages sont contractés à la grande Tupuaï. A Rapa, on comptait, au 1^{er} janvier 1891, 491 habitants; il y a 40 ans la population n'aurait été que de 70 habitants. Ces indigènes habitent un seul district, celui d'Ahureï, il n'y a d'autres Européens que le gendarme.

En 1887, une épidémie de dengue enleva un certain nombre d'enfants et provoqua des avortements.

1887	Décès	14	Naissances	7
1888	—	2	—	5
1889	—	6	—	6
1890	—	4	—	11

Cette statistique, qui n'est que la copie de la statistique officielle, est, en fait, tout à fait inexacte. Sur les quatre décès de 1890, on trouve un mort-né qui est bien porté au compte des décès, mais ne l'est pas à celui des naissances et, par conséquent, doit venir augmenter leur nombre d'une unité. Les autres décédés sont un vieillard de 69 ans, deux adultes de 46 et de 48 ans.

Les naissances se décomposent en masculines, 7; féminines, 4.

En 1888, l'un des décédés avait 60 ans; l'autre 3 ans.

En 1887, les naissances donnent cinq garçons pour deux filles.

En 1889, sur les décès, on trouve trois enfants décédés au premier âge, et deux morts-nés qui, portés au compte des naissances viendraient les augmenter de deux.

On remarquera dans les dernières naissances, un excédant notable des garçons sur les filles; malgré cela, la population féminine l'emporte sur le nombre des hommes ainsi que le montre l'état de la population en 1889 :

Enf. au-dessous de 14 ans	36	Enf. au-dessous de 14 ans	49
Célibat. au-dessus de 14 ans	14	Célibat. au-dessus de 14 ans	11
Homme mariés	30	Femmes mariées	30
Veufs	9	Veuves	6
Total.	87	Total.	96
Total général = 183			

En 4 ans, il y a eu 4 mariages; enfin il n'y a à Tapa ni émigration, ni immigration, en sorte que les données ci-dessus s'appliquent strictement à des Polynésiens purs.

Plus nombreuses et plus étendues sont les suivantes, mais aussi sont-elles moins sûres et moins parfaites. Elles ont été recueillies à l'île de Porapora sur le registre de l'état-civil tenu par le pasteur indigène.

Sur ces registres, sont inscrits les naissances, les mariages, les décès des hommes d'Église, ainsi que le nombre des gens d'Église.

Pour être homme d'Église, il faut être âgé de plus de 15 ans et observer les lois de l'Église : tous les adultes ne sont donc pas gens d'Église. On peut évaluer à la moitié de la population le nombre de ceux qui sont en dehors.

En 1889, 426 hommes et femmes étaient inscrites sur les registres de l'Église.

En 1890, on compte 468 membres de l'Église, ce qui supposerait une population de 936 habitants.

En 1889, sur les 426 individus, il y a eu 16 décès.

En 1890, sur les 468 individus, il y a eu 13 décès.

Le premier chiffre ramené à 100 ou 37.50, et répond à une très forte mortalité; et le second est encore élevé. Toutefois, la partie de la population qui reste en dehors de l'Église représente un élément plus jeune, plus vigoureux, dans laquelle les décès doi-

vent être moindre. La mortalité infantile nous a semblé très faible.

La natalité est donnée pour une période de 29 ans :

On note donc, d'après ces données, du reste incertaines, mais dont nous devons chercher à tirer partie à défaut d'autres documents positifs, une augmentation notable des naissances dans la période de 1872 à 1881, sur la période de 1862 à 1871, une augmentation très faible de trois pour cent environ dans la période suivante de 1882 à 1890.

Si rapportant à 4,000 la mortalité de 1889-1890, ainsi que la natalité des années correspondantes, nous aurons :

En 1889 une mortalité de 37.78, une natalité de 44.5, excédent, 7 0 00.

En 1890, une mortalité de 27.7 et une natalité de 33.23 ; excédent, 5.53.

D'après cela, la natalité de Pora-pora serait assez élevée, la natalité pour la France de 1878 à 1882 n'est en effet que de 25.9 pour mille ; et la natalité de 44.5 ne serait atteinte, en Europe, que par la Croatie et la Slavonie et dépassée par la Serbie et la Russie.

Le sexe est suffisamment indiqué pour quelques années.

En 1870, il y est né	16	garçons,	11	filles,	sexe non indiqué	3
En 1871,	—	16	—	13	—	9
En 1872,	—	13	—	18	—	2
En 1873,	—	20	—	17	—	2
En 1874,	—	7	—	13	—	9
		82	—	75	—	25
Moyenne. . . .	16.4			15		5

En admettant que, parmi les sexes non déclarés, il y ait à peu près autant de garçons que de filles ; nous obtenons un léger excédent des naissances masculines sur les naissances féminines.

Nous n'avons trouvé sur ce registre aucune indication relative à des naissances gémellaires ; pourtant nous connaissons des jumeaux nés à Pora-pora, ceci prouve le peu de soin avec lequel a été faite cette statistique.

Sur ces naissances on trouve :

Une naissance de métis chinois ; cinq naissances de métis européens ; deux naissances d'Européens.

Le même registre donne quelques données sur les mariages et les divorces.

NOMBRE DES MARIAGES.

En 1862	15	En 1866	11	En 1869	20	En 1872	11
1863	21	1867	12	1870	15	1873	22
1864	13	1868	21	1871	14	1874-1875	42
1865	16						

1862	28 naissances	1872	33 naissances	1882	34 naissances
1863	23	1873	39	1883	39
1864	23	1874	29	1884	44
1865	35	1875	31	1885	44
1866	28	1876	42	1886	45
1867	29	1877	33	1887	35
1868	17	1878	31	1888	30
1869	8	1879	50	1889	37
1870	33	1880	30	1890	31
1871	38	1881	41		
Moy.	26.2	Moy.	36.2	Moy.	37.6

Soit pour une période de 44 ans : 233 mariages ; moyenne annuelle = 46,64.

D'août à décembre 1890, il a été noté 12 mariages, et 13 seulement en 1889.

Le divorce est très fréquent :

En 1862	2	En 1866	4	En 1869	4	En 1872	
1863	8	1867	5	1870	4	1873	5
1864	2	1868	3	1871	4	1874-1875	10
1865	10						

Soit 63 divorces pour une période de 44 ans.

Moyenne annuelle = 4,5.

Le divorce a donc suivi le mariage dans un quart des cas : les registres du pasteur portent le motif du divorce ; c'est très généralement l'adultère de l'homme ou de la femme.

La nationalité des conjoints est notée durant cette période de 44 ans.

57.7 % de Pora-pora.

20.0 % de Taha.

5.6 % de Taïatea.

1.4 % de Huahine.

4.2 % de Tahiti

5.6 % de Cook.

2.1 % de l'Angleterre.

0.7 % de la Nouvelle-Zélande.

1.3 % des États-Unis.

0.7 % de la France.

82.83 % la femme était originaire de Pora-pora, viennent ensuite par ordre de fréquence, comme lieu de naissance des femmes : Taïatea, Tahiti, Huahine, Matin, et enfin Tahaa, Maïao, l'Angleterre et le Chili (l'Anglaise et la Chilienne ont épousé des Européens).

Dans les 12 mariages contractés d'août à décembre 1889, l'âge des époux est indiqué six fois.

Hommes	35 ans	2	23 ans	1	19 ans	1
—	32 ans	1	21 ans	1		
Moyenne = 27.5.						
Femmes	21 ans	1	16 ans	1		
—	18 ans	3	13 ans	1		
Moyenne = 17.3.						

En 1880, il a été conclu 13 mariages (dont ceux d'un Chinois et d'un demi-blanc). L'âge des hommes est indiqué dix fois :

35 ans	1	28 ans	1	21 ans	1	17 ans	1
30 ans	1	22 ans	1	20 ans	3	15 ans	1
Moyenne = 22.8.							

L'âge des femmes est noté quatre fois seulement :

21 ans	1	17 ans	1	16 ans	1	15 ans	1
Moyenne = 17.25.							

L'âge des femmes est généralement inférieur à celui du mari, rarement égal, jamais supérieur.

Nous n'avons pas la prétention de tirer d'importantes conclusions de cette statistique, en réalité très imparfaite : nous l'avons publiée plus à titre de curiosité, qu'à tout autre ; mais, malgré tout, nous serions tentés de la considérer comme ayant tout autant de valeur que les recensements officiels de Tahiti, où sont confondus Européens et indigènes, Chinois et métis.

Ces diverses statistiques, elles aussi, dénotent une augmentation lente, mais réelle de la population.

En 1774, Cook évaluait la population de Tahiti à 240,000 âmes. — Forster à 120.000 seulement.

En 1797, d'après les missionnaires, elle était de 50,000 au moins ; suivant *Wilson*, commandant du *Duff*, elle n'était que de 16,050 ; 12,042 pour Tahiti, 4,008 par la presqu'île.

En 1803, *Scott et Jefferson* évaluent aussi le nombre des habitants.

En 1808, divers auteurs donnent 8,000 habitants.

Le recensement officiel de 1857 indique 6,198 pour Tahiti, 1,000 pour les îlots voisins.

En 1888, le recensement donnait plus de 10,000 habitants pour Tahiti.

Nous empruntons aux *Bulletins de la Société d'Anthropologie* les notes qui suivent :

L'état-civil a été établi en 1852; quatre années auparavant, en 1848, il y avait 9,454 indigènes.

En 1848, il y avait 515 européens, dont le nombre avait été porté à 660 en 1860.

Dans l'ensemble de la population on notait un accroissement qui avait été arrêté en 1853-1854 par une épidémie de rougeole.

1855	Naissances	251	Décès	218	Excédent	33
1856	—	249	—	158	—	91
1857	—	245	—	196	—	49
1858	—	578	—	217	—	61
1859	—	266	—	192	—	74
1860	—	246	—	160	—	86
1861	—	259	—	180	—	79
1862	—	265	—	155	—	110
1863	—	306	—	202	—	104

Nous ferons remarquer toutefois que Guzent donne pour l'année 1857, des chiffres tout à fait différents : 111 décès et 144 naissances.

Ainsi, il semblerait y avoir depuis un certain temps un excédent notable des naissances sur les décès ; mais vienne une épidémie, et, comme à Rapa, le bénéfice acquis pendant plusieurs années sera presque entièrement perdu.

VII

Ces épidémies constituent en effet une grande partie de la pathologie de Tahiti; ce serait peut-être bien peu exagéré que dire qu'elles la constituent toute entière, si toutefois nous comprenons la syphilis et la tuberculose [parmi les maladies épidémiques. D'après les anciens auteurs, ces affections si souvent incriminées comme causes de la dépopulation de Tahiti s'y seraient bien réellement montrées à l'état d'épidémies.

La tuberculose pulmonaire a été considérée comme très fréquente et M. le médecin principal des colonies Sérès, qui a donné,

à *Papeete*, ses soins à un grand nombre d'individus ; regarde « la tuberculose pulmonaire comme étant excessivement fréquente chez les indigènes, particulièrement chez les enfants. « Il n'est pas rare, dit-il, d'observer de vastes cavernes chez les enfants de six à dix ans ; ils ne sont point exempts pour cela des formes qui semblent en France spéciales aux enfants, et il m'a été donné d'observer des cas de tuberculisation abdominale, quelques méningites d'origine tuberculeuse et même les caries osseuses des membres ou de la colonne vertébrale. » Nous-même avons donné nos soins à un grand nombre d'indigènes des Iles-sous le-Vent, des Tupuaï et des Pomoton ; nous n'avons pas présent à la mémoire un *seul* cas de tuberculose pulmonaire confirmée : mais la divergence entre M. le docteur Sérès et nous est peut-être plus apparente que réelle, M. Sérès à Papeete ne voit guère que des demi-blancs, qui vivent comme les Européens, tandis que ceux-ci sont moins nombreux aux Iles-sous-le-Vent et encore moins aux Tupuaï. Un point sur lequel nous sommes par contre pleinement d'accord avec lui, est la fréquence de la tuberculose cutanée, ou tout au moins d'affections qui, jusqu'à nouvel ordre, peuvent être considérées comme étant de nature tuberculeuse. Ces lésions m'ont paru se modifier très vite, sous l'influence de tous les traitements ; dans les cas anciens, la cautérisation au fer rouge m'a donné les résultats les plus satisfaisants. A côté de la tuberculose, vient la *syphilis* ; beaucoup de lésions rapportées à la première cause sont vraisemblablement les effets de la vérole. Chez un indigène qui se présente avec des lésions suspectes, la première chose à faire est de le soumettre au traitement mixte.

On réussit presque toujours à guérir rapidement la maladie. J'ai fait disparaître de la sorte en très peu de temps des adénites cervicales qu'on aurait bien pu considérer comme scrofuleuses n'était la rapidité d'action du traitement spécifique. Elle semble avoir eu rarement cependant, chez les Tahitiens, une gravité excessive. Ce n'est guère que depuis peu de temps que les Canaques commencent à la traiter rationnellement. Les accidents les plus sérieux que j'ai observés sont la carie des sinus frontaux, les gommes du cerveau (un seul cas) : les gommes des membres (cas assez nombreux) : les accidents secondaires sont multiples, fréquents et tenaces. Cette question de la syphilis a présenté par certains côtés beaucoup d'intérêt. On a attribué à cette maladie la dépopulation de la Polynésie. Enfin, on a longtemps discuté sur

la question de savoir si la syphilis existait en Océanie avant l'arrivée des Européens, ou si elle a été importée par eux. Suivant M. de *Quatrefages*, la syphilis existait déjà en Océanie avant l'arrivée des Européens et ce serait une preuve des relations des Océaniens avec les Américains. A l'appui de cette opinion, nous trouvons dans *Rollet* la phrase suivante : « *Duncan* faisait remarquer avec raison que la blennorrhagie et la syphilis existent parfois séparément et qu'à Otaïti, par exemple, on connaissait la syphilis longtemps avant la blennorrhagie. » *Rollet* ajoute que *Duncan* émettait cette opinion en 1778. (Cook aborda à Haapape en 1769.)

Périer répondant à M. de Quatrefages, dit qu'il est fort douteux que la syphilis existât en Océanie avant l'arrivée des Européens. M. A. Hirsch admet que la syphilis a été importée aux Iles de la Société par l'équipage de Cook et y a fait de terribles ravages (d'après Lesson). En ce qui concerne Tahiti, ajoute M. Hirsch, quoique les relations les plus récentes se plaignent de l'extrême fréquence de la syphilis, ces données, ainsi que le dit *Brunet*, s'appliquent moins aux indigènes qu'aux étrangers traités dans les hôpitaux. Nous ne sommes, bien entendu, pas en mesure de prendre position dans cette question, qui vraisemblablement n'aura jamais de solution positive. Nous ne possédons aucun document digne de foi, qui nous permette d'avoir une opinion certaine. Toutefois nous ferons remarquer ce qui suit : Sous le nom de « Tonga » on a décrit aux Fidji, en Nouvelle-Calédonie, aux Tonga une affection que les uns rattachent à la syphilis, que les autres, au contraire, rattachent au pian, et considèrent comme une affection cutanée. Or, le nom tahitien de la syphilis est « tona ». Les tahitiens ayant taboué la lettre G, on remarquera toute l'analogie qui existe entre ces deux mots.

La scrofule et le rachitisme, que l'on a dit très fréquents dans les îles polynésiennes, m'ont paru assez rares, surtout la seconde maladie. Pourtant les jeunes enfants canaques sont de très bonne heure nourris à la popoï. La popoï est de la farine de taro (*arum esculentum*), ou de la noix de coco fermentée et réduite en bouillie.

A côté de la syphilis et de la tuberculose, il faut placer la lèpre. La lèpre, dans la Polynésie, semble se comporter de deux façons fort différentes. Aux Marquises, suivant notre distingué collègue, M. le médecin de 1^{re} classe de la marine Marestang, la lèpre serait extrêmement commune. Nous avons tout lieu de croire l'assertion

de notre collègue, qui n'a pu se tromper. Aux Iles-sous-le-Vent, elle disparaît. A Borabora, il n'y a plus que deux lépreux, un homme et une femme, qui d'ailleurs vivent au milieu de leur famille. L'homme est pourtant atteint de lèpre ulcéreuse. La femme est atteinte de lèpre amputante. A Huahine je ne connais pas de lépreux ; à Raïatea, je sais qu'il y en a quelques-uns. Je n'en ai jamais vu à proprement parler, mais j'ai rencontré chez un homme de 45 ans à 50 ans un cas de maladie de Morvan, avec anesthésie de la plus grande partie de l'avant-bras gauche, qui correspondait à la main, siège des panaris.

C'était, du reste, spécialement à cette forme que les anciens Canaques réservaient, semble-t-il, le nom d'oovi. A Tahiti, la lèpre semble plus fréquente qu'aux Iles-sous-le-Vent. Mais il est peut-être à noter qu'elle s'observe surtout chez les demi-blancs et même chez des blancs. On l'aurait observé, d'après M. le médecin principal Chassaniol, chez des Européens, qui n'avaient *jamais été en contact avec un lépreux*. La terrible maladie semblerait donc avoir eu un regain d'activité sous l'influence de l'apport et du mélange du sang européen. Aux Marquises, l'usage immodéré de l'alcool et de l'opium expliquerait peut-être la recrudescence de la maladie. Aux Tupuaï et à Rapa, la maladie est inconnue.

Plus fréquent que la lèpre est l'éléphantiasis. Comme elle, cette maladie existait depuis longtemps dans cette partie de l'Océanie. Son nom indigène est fufu. Comme la lèpre, l'éléphantiasis est très inégalement réparti. Très fréquent aux Iles-sous-le-Vent et à Tahiti, il serait inconnu aux Marquises. Il n'existe certainement pas aux Tupuaï. Il affecte surtout le sexe masculin et siège de préférence aux membres inférieurs. Il affectionne les sujets robustes et ne se développe guère avant trente ans. Il n'épargne aucune race ; les métis et les Européens ayant fait un séjour assez long dans la colonie sont tout aussi atteints que les indigènes. Mais l'éléphantiasis est une maladie compatible avec une longue existence, et ne porte qu'exceptionnellement atteinte aux fonctions de la vie.

Bien qu'endémiques à Tahiti, ces maladies n'y ont pas causé une bien grande mortalité. D'autres maladies infectieuses ont joué un rôle bien plus considérable dans la dépopulation, si toutefois dépopulation il y a eu.

Au premier rang de ces maladies infectieuses affectant l'allure épidémique, il faut mettre la dysenterie.

La dysenterie est très fréquente dans la Polynésie; elle y revêt des allures très meurtrières. L'épidémie de 1891 a enlevé un assez grand nombre d'indigènes à Papeete et dans quelques districts. Elle a très peu frappé les Européens, les symptômes sont très graves, l'adynamie est profonde et survient très rapidement. Il est difficile de dire à quelle cause il faut l'attribuer; vraisemblablement les eaux de boisson ne doivent avoir aucune influence dans sa production. Elle paraît transportable d'un pays à l'autre.

La fièvre typhoïde qui, dit M. Bourru, n'existait pas autrefois à Tahiti et y aurait toujours été importée par les navires de guerre, semble s'y être maintenant parfaitement acclimatée. J'en ai observé trois petites épidémies pendant un séjour de deux ans, dans des îles fort éloignées l'une de l'autre et à des époques très différentes. La première en date a été observée par moi, dans le district de Tiarei, sur la côte Est de Tahiti. Il y eut à peine une dizaine de malades sur lesquels il y eut deux morts, deux hommes dans la force de l'âge : l'un semble avoir succombé à l'adynamie; l'autre mourut d'hémorrhagie intestinale. Comme la dysenterie, la fièvre typhoïde ne me paraît pas devoir être attribuée à l'eau de boisson, ou à toute autre cause alimentaire.

Les eaux de boisson sont recueillies dans les torrents à une hauteur telle qu'elles ne sauraient être souillées par les déjections humaines. Au contraire, l'habitude des indigènes de percer une lunette dans leur plancher et de satisfaire par cette lucarne le besoin de la défécation sous leur habitation me semble être une cause efficace de fièvre typhoïde. A Tupuaï, en 1890, sur une population de moins de 400 habitants, il y eut 8 décès dus à cette maladie.

Enfin, une autre épidémie s'est présentée à Huahine en 1891. Il y eut aussi quelques décès. J'ai donné mes soins à une famille aisée de cette île, demi-blancs assez intelligents et sur lesquels j'avais une certaine autorité; le grand-père, la mère, quatre enfants furent successivement malades. Aucun d'eux ne mourut. En même temps que l'épidémie de dysenterie sévissait sur les indigènes, il se produisit quelques cas de fièvre typhoïde, mais ceux-là sévirent surtout dans la population blanche. L'usage des fosses fixes suffit à faire prévoir la fréquence de la maladie à Papeete.

Dengue. — La dengue s'est montrée à plusieurs reprises dans la Polynésie orientale; toujours épidémique, elle y a atteint la plus grande partie de la population dans chacune de ses visites. A

Tahiti, elle n'est pas redoutable et n'a pas laissé un trop fâcheux souvenir.

Il n'en est plus de même à Rapa, dont le climat est beaucoup plus froid que celui des îles de la Société.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire que, de 1885 à 1887, une épidémie de dengue d'une gravité exceptionnelle avait notablement augmenté le chiffre des décès et causé de nombreux avortements.

Grippe. — La grippe a visité les îles françaises du Pacifique en 1890; elle y a frappé indistinctement les indigènes et les Européens; elle s'est montrée d'une grande bénignité.

Variole. — La variole, si elle a existé à Tahiti, y est survenue très rarement et à une date fort éloignée de nous. On ne saurait trouver un indigène qui porte les traces de cette affection. La vaccine est du reste assez généralement pratiquée et fort bien acceptée par les indigènes.

Rougeole. — La rougeole de 1854 est tristement célèbre dans l'histoire de Tahiti. Suivant Cuzent elle aurait causé 800 décès dans la population indigène. — Le savant pharmacien de la marine attribuait cette énorme mortalité à l'abus des bains froids pendant l'éruption. Car dans la milice tahitienne, soixante hommes traités à l'hôpital guérissent tous.

Tétanos. — Le tétanos serait assez commun à Tahiti; nous n'en avons, du reste pas observé un seul cas.

Suppurations et affections traumatiques. — Les suppurations sont fréquentes chez les Tahitiens. Le seul abcès du foie que nous ayons rencontré pendant notre station dans le Pacifique, a été vu chez un grand et robuste indigène, dans le service de M. le médecin principal Sérès à l'hôpital de Papeete. Ce malade, opéré par la méthode de Little, guérit rapidement. Les suppurations abdominales sont fréquentes; nous avons opéré avec succès un vieux Tahitien atteint de phlegmon sous-péritonéal; et nous avons vu plusieurs cas à peu près semblables à l'hôpital de Papeete. Enfin, nous devons signaler encore la fréquence des phlébites, phlébites vraisemblablement de nature infectieuse, et des adénites. — Ces adénites souvent primitives et aboutissant à la suppuration pourraient peut-être être rattachées à la filariose pour quelques-uns. Quoi qu'il en soit, elles ne sont pas spéciales aux indigènes et frappent les Européens à certaines époques de préférence; du moins, cela m'a-t-il paru être ainsi. J'ai perdu un homme que j'avais amputé

de cuisse pour une gangrène gazeuse foudroyante du genou. Le vibron septique existe donc à Tahiti. Il avait été introduit dans la plaie de la façon suivante. Cet homme avait au genou gauche une tumeur qu'il avait chargé un indigène de lui ouvrir. Or, les indigènes repassent leurs couteaux sur les pierres du sol ou avec du sable. Quant à l'érisypèle et à l'infection purulente, je ne les ai jamais rencontrés.

Maladies parasitaires. — Les maladies parasitaires sont très peu nombreuses. Je ne pense pas que la présence du tœnia ait été signalée jusqu'ici. — La trichinose n'existe pas davantage, l'hématochylurie a été observée une fois par MM. Chassaniol et Guyot, le parasite a été reconnu. Je connais deux autres cas d'hématochylurie, une femme d'une trentaine d'années et un jeune homme de dix-huit ans, mais les urines n'ont pas été examinées.

Quant aux parasites végétaux, aux trichophytons, etc., ils m'ont paru également très rares. Les Tahitiens m'ont semblé peu prédisposés aux affections cutanées, je n'ai jamais, en tous cas, été consulté pour cette cause.

Le *tokelau*, ou ses variétés, n'existent pas, bien qu'il y ait eu à Tahiti, un certain nombre d'indigènes originaires des îles Gilbert, patrie de cette maladie, et que les relations avec ces îles aient été assez fréquentes.

Maladies par ralentissement de la nutrition. — Le rachitisme est, comme je l'ai déjà dit, exceptionnel. — Le rhumatisme articulaire, aigu ou chronique, m'a semblé assez rare. Je ne connais pas un seul cas de diabète, mais je pense qu'il existe. La goutte est très commune chez les Européens qui ont une table bien servie et qui prennent le minimum d'exercice.

Maladies des organes et appareils. — Les maladies du système nerveux le plus souvent observées sont : l'apoplexie cérébrale et l'hémiphlégie, les tumeurs du cerveau : l'épilepsie, qui est très commune et qui était bien connue autrefois. On trépanait dans cette maladie. Aujourd'hui on se contente de masser le crâne des malades. Par contre l'hystérie semble rare. On rencontre quelques idiots.

Maladies des voies respiratoires. — Les plus communes sont l'asthme et l'emphysème ; on observe aussi la pleurésie, la pneumonie, la broncho-pneumonie, la bronchite simple.

Les maladies du cœur et des vaisseaux semblent être assez

communes, étant donnés la fréquence probable de l'athérome artériel, et un certain nombre de faits de mort subite.

Les maladies du foie et du rein suivraient la même marche et seraient presque toujours dues à l'alcoolisme. C'est à une affection cardiaque compliquée d'une affection rénale qu'a succombé le dernier des Pomaré.

Les affections des voies génito-urinaires ne présentent aucune particularité intéressante; ce sont le plus souvent des lésions syphilitiques ou des blennorrhagies. La blennorrhagie est une maladie extrêmement commune à Tahiti.

Enfin, les maladies du tube digestif que l'on observe le plus souvent sont les entérites.

Nous ne pouvons, du reste, nous étendre plus longuement sur la pathologie des Polynésiens, nous n'avons pu les observer assez longtemps et assez souvent pour être très affirmatif sur ce point. Mais avant de terminer nous devons insister sur la fréquence des troubles menstruels chez la femme canaque, des hémorrhagies utérines chez elle, des flueurs blanches, en un mot des signes de lésions utérines; c'est à ces lésions qu'il faut sans doute rapporter la stérilité d'un grand nombre de femmes indigènes. Ces désordres des voies génitales de la femme reconnaissent pour cause : 1° La précocité des rapports sexuels, 2° la pratique du coït pendant les règles; 3° la répétition des blennorrhagies et l'absence de traitement de cette maladie; 4° l'habitude qu'ont les femmes indigènes de se baigner à l'époque de leurs règles; 5° l'abus de la machine à coudre.

Puisque nous sommes sur le chapitre de la pathologie, nous pouvons dire quelques mots de la médecine des indigènes. Celle-ci est surtout une médecine d'herboriste; c'est par les simples que l'on préfère traiter les maladies; il n'y a pas de médecins spéciaux, pas d'individus à pouvoir surnaturel, pas de féticheurs; on possède dans chaque famille une recette pour guérir les maladies, et on la transmet à ses voisins. Voici, au reste, quelques formules les plus usitées.

Contre la blennorrhagie, on emploie le suc du *nono* (*Momida citrifolia* ou *Echites costata*) avec soixante tiges d'*aretu* (*Papyrus odoratus*) et deux tiges de mau (*Cyperus pennatus*). On mélange le tout au lait d'un coco noir; suivant les indigènes, quand la blennorrhagie est récente, il suffirait de boire une seule fois ce

mélange pour obtenir la guérison. Si la blennorrhagie est ancienne, on boit le médicament jusqu'à complète guérison.

Contre les attaques d'épilepsie, on pratique le massage de la tête avec la main enduite de monoï (huile de coco).

Contre la fièvre, on fait prendre des bains de vapeur le corps entouré d'une couverture et placé au-dessus d'un bassin contenant de l'eau et du miri (feuilles de mélisse), dans laquelle on plonge des pierres portées au rouge. Ce traitement de la fièvre par la sudation se retrouve chez beaucoup de peuples peu civilisés.

Suivant M. Lavigerie, on employait :

Contre les blessures : 1° Le suc d'écorce de maro (*Nauclea orientalis*), appliqué directement sur la plaie;

2° *Titania*. Les naturels mâchent cette plante, puis la prenant dans un chiffon, ils en expriment le suc sur la plaie ou la blessure;

3° *Ocal* et *manuvaa* (?). Ces deux plantes se mâchent ensemble et s'emploient comme la *Titania*;

4° *Cherofaï* (*Nauclea occidentalis*, rubiacées ou *achymantines velutina* (amaranthacées). La *nauclea orientalis* s'appelle *maro*, suivant M. Guzent. Cette plante sert surtout pour les blessures graves; les Tahitiens commencent par nettoyer la plaie avec de l'eau, de la bourre de coco à écorce verte; ils expriment ensuite sur cette plaie de la gomme de maiore (*artocarpus incisa*), puis recouvrent le tout de la pulpe de ses feuilles mâchées.

Contre les maladies des yeux : Instillation du suc extrait des peaux de goyave.

Contre les céphalalgies : 1° Suc d'écorce de Tou (*Cardia Sebastina*, *Borraginées*) appliqué à l'aide de compresses;

2° Écorces fraîches de : Ahia (*Jambosa Malocassium*); Alae (*Erithmia collodendron*) (légumées), écrasées ensemble et employées comme cataplasmes.

Contre les maux de gorge : Jeunes branches de mou; feuilles de tamahu-maho.

On exprime et on boit le suc de ces deux plantes.

Actuellement, les indigènes, contre les maux de gorge, expriment le suc d'un fruit de nono, qui possède une saveur très astringente désagréable.

Contre les douleurs de poitrine : Huile de coco obtenue avec des pierres chaudes; suc d'écorce de tau; racine de tatia mona (*guilandina bouducelca cesalpinis*); racine de metua pua (fougère).

Mélanger le tout et en boire environ une once. C'est un purgatif violent.

Contre la dysenterie : Écorce d'amac; écorce d'ahia.

On en exprime le jus et on mélange avec l'huile de coco (remède interne). Maintenant, les indigènes préfèrent l'écorce de racine de goyavier, qui paraît avoir une certaine efficacité.

La trépanation, autrefois pratiquée assez souvent, est maintenant complètement abandonnée. Néanmoins, les indigènes interviennent assez volontiers avec le couteau dans les abcès, dans les tumeurs, etc. J'ai déjà eu l'occasion de dire plus haut que pareille intervention, aussi téméraire qu'intempestive, avait coûté la vie à un homme qui mourut de gangrène gazeuse.

Heureusement, les Tahitiens tendent de plus en plus à venir chercher les conseils des médecins européens.

VIII

Nous voici arrivés au terme de ce travail : il ne nous reste plus qu'à conclure. Nous espérons avoir montré que, depuis qu'il a été mis en contact avec la race blanche, le Polynésien a fait tous ses efforts, non pour s'assimiler avec elle, mais pour se perfectionner. Connaissant notre civilisation depuis une centaine d'années à peine, ils ont su avec elle constituer une société qui, par bien des côtés, conserve l'empreinte de la direction que lui ont imprimée leurs premiers éducateurs, mais, par beaucoup d'autres aussi, n'en est pas moins très originale.

Beaucoup plus isolée du reste des hommes que les races noires, la race polynésienne n'avait-elle pas, du reste, su acquérir un degré de perfection spontanément assez élevé? D'eux-mêmes, ils étaient arrivés à supprimer les pratiques d'anthropophagie. Rapa avait trouvé une écriture hiéroglyphique; enfin, en vivant dans des pays plus froids, comme la Nouvelle-Zélande, ils avaient cherché à lutter contre le climat, non à s'y adapter comme font les races inférieures.

Nous sommes donc en droit d'en conclure que les Polynésiens sont éminemment perfectibles. Les Anglais, du reste, ont assimilé à eux les Néo-Zélandais et ont réservé un certain nombre de sièges au Sénat et à la Chambre néo-zélandais pour les indigènes. Mais en même temps ils leur donnaient les moyens d'acquérir une instruction assez considérable. A Tahiti, les indigènes peuvent sié-

ger au Conseil général; mais la petite instruction primaire, assez peu pratique, sauf pour quelques ouvriers, qu'ils ont reçue, ne leur permettrait guère d'en faire partie avec quelque profit pour les affaires de la colonie. C'est avec l'instituteur, dans une plus large acception du mot, qu'on peut désormais faire de la bonne colonisation dans la Polynésie française.

Anomalie héréditaire dans la dentition

PAR M. G. PAPILLAULT.

Cette anomalie, que j'ai observée dans la famille H., demeurant à Vellèches (Vienne), s'est transmise pendant trois générations. Le nommé H., âgé de 44 ans, est actuellement dépourvu de dents d'une façon complète, et il se rappelle avoir présenté dans sa jeunesse les mêmes phénomènes que j'ai observés sur ses enfants et que je décris plus bas. Sa mère offrait la même particularité. Ses deux sœurs et son père possédaient au contraire une dentition normale.

D'un premier mariage il a eu quatre enfants : deux filles sont normales; les deux autres, une fille et un garçon, ont la même dentition que leur père.

D'un deuxième mariage il a eu deux enfants sur lesquels j'ai pu observer les détails suivants :

L'aîné, du sexe masculin, est âgé de six ans; sa dentition s'est faite dans les délais normaux, mais il avait à peine un an que ses dents commençaient à se briser. Quatre d'entre elles ont complètement disparu déjà, laissant à leur place la gencive atrophiée. La mère affirme qu'il n'en est jamais sorti que huit en haut, et dix en bas. Les deux premières dents permanentes sont apparues il y a quelques mois.

Le volume de toutes ces dents est extrêmement réduit, les incisives et les canines ont la grosseur et à peu près la forme d'un grain de riz; les molaires, plus larges, ne dépassent pas le niveau des gencives. Elles sont jaunes, d'aspect vitreux et friable, quelques-unes sont à moitié brisées.

L'autre enfant est une fille, de deux ans et un mois; chez elle le nombre des dents a été normal, mais elles ont le même volume et le même aspect que chez le garçon, une d'elles a déjà disparu complètement, une seconde est à moitié brisée.

Les deux enfants présentent donc une anomalie dentaire au triple point de vue du volume, de la forme et de la structure. Les gencives sont minces, et les follicules dentaires étaient atrophiés au point, qu'à la naissance de son second enfant, la mère a prédit de suite, en observant la petitesse de ces gencives, qu'il aurait les mêmes dents que le premier.

Je n'ai pu rattacher cette atrophie à aucun tare pathologique. Le père a une santé parfaite. La syphilis qu'il faudrait faire remonter à sa mère, humble paysanne n'ayant jamais sorti de son village, doit être écartée. Je n'ai pu trouver une seule trace de rachitisme. Les deux enfants sont très vigoureux; le petit garçon a marché à quatorze mois, la petite fille à douze. La mère se porte également bien; d'ailleurs, l'histoire de la transmission la met hors de cause.

Quant aux système pileux, *il est absolument normal*, aussi bien chez le père que chez les enfants. On sait que M. Magilot avait cru pouvoir établir un rapport inverse entre le développement des dents et celui du système pileux, Darwin ayant au contraire établi un rapport direct entre les deux; l'atrophie de l'un irait de pair avec celle de l'autre. J'avais déjà offert il y a deux ans à la Société le portrait d'un homme exposé à Hambourg sous le nom d'Homme sauvage de l'Inde, dont le corps était couvert de poils, et dont la dentition était superbe. Aujourd'hui c'est une atrophie des dents qui laisse le système pileux intact. On peut donc en conclure qu'il y a, au moins dans certains cas, une indépendance complète entre l'évolution du système pileux et du système dentaire.

Ajoutons que la transmission héréditaire de cette anomalie s'est faite indépendamment des autres caractères ethniques. Le jeune garçon a une face courte et large, un indice céphalique de 87,6 et ressemble beaucoup à son père. La fille a, au contraire, une face longue et étroite, comme sa mère, et un indice céphalique de 80,8 se rapprochant beaucoup de celui de la mère, 81,7 à laquelle elle ressemble en tous points.

L'un des secrétaires : Dr P. RAYMOND.

658^e SÉANCE. — 5 Mars 1896.

Présidence de M. ANDRÉ LEFÈVRE.

M. LE PRÉSIDENT. — Avant d'écouter les vivants, donnons aux morts un souvenir.

La Société d'Anthropologie vient de perdre un de ses membres les plus dévoués et les plus actifs, un de ses anciens présidents, qui dirigeait depuis six ans, avec le plus grand zèle, l'École d'Anthropologie, — notre ami Abel Hovelacque. C'est le 25 février que, au nom de la Société, au nom de l'École, — comme président de l'une et professeur dans l'autre, j'ai dit à notre collègue les paroles d'adieu.

D'anciennes et cordiales relations intellectuelles, vieilles de trente ans au moins, m'autorisaient d'ailleurs à retracer cette laborieuse et utile carrière, si prématurément fermée par une mort cruelle.

Abel Hovelacque est né à Paris le 14 novembre 1843.

Sorti libre penseur d'une institution ecclésiastique, il s'adonna tout jeune à l'étude des langues, notamment du sanscrit, l'idiome des Védas et du zend, l'idiome des Bactriens et des Perses; il s'attacha surtout au zend, dont il publia, dès 1869, la première grammaire rédigée en français.

Élève de Chavée, auditeur de Schleicher, il apprit à reconnaître dans le développement inégal des nombreuses familles de langues, monosyllabiques, agglutinantes, flexionnelles, analytiques, l'évolution naturelle d'une faculté cérébrale, évolution proportionnelle — au moins en principe — à la capacité intellectuelle des races pures ou croisées et des nations qui en sont issues. Il s'habitua à chercher, à découvrir dans le mot, dans la syllabe, dans le son, la trace des procédés successifs et lents par lesquels l'homme a réussi, plus ou moins, à fixer et à classer les impressions dans la mémoire, à éclairer la pensée, à former et enrichir la raison.

Ce fut pour soutenir — et pour amender au besoin — ces théories, qu'en 1869, avec Chavée et M. Julien Vinson, il fonda la *Revue de Linguistique*, la première de ce genre en notre pays.

La même année, il entra dans notre Société. Le langage articulé, étant, avec l'invention du feu, la caractéristique de l'homme, ne relève-t-il pas de l'Anthropologie, même restreinte — comme l'entendaient plusieurs de nos aînés — à la connaissance et à la

comparaison anatomique de l'homme et des animaux ? C'est donc la Linguistique qui a conduit Hovelacque à l'Anthropologie.

Broca florissait alors. Dans le laboratoire de cet illustre maître, notre ami s'initia rapidement, non pas en amateur, mais en praticien habile, aux délicates analyses de la crâniométrie. Qui de nous ne l'a vu cent fois, couvert du tablier de l'étudiant, peser, mesurer des crânes et des pièces osseuses, notant avec soin les plus minimes variations des formes, des indices et des diamètres ? De 1867 à 1893, il n'a cessé de prendre part à toutes vos discussions, de semer dans vos Bulletins, vos Mémoires, dans les Revues spéciales, une foule de notices remarquables par la rigueur de l'observation et l'ouverture de l'esprit. Je ne puis que rappeler tant d'études appréciées sur les Crânes Tziganes, Bulgares, Burgondes, Savoyards, Morvandiaux ; l'année dernière encore, il examinait ici la calotte crânienne découverte à Java par le Dr Du Bois. Atteint déjà du mal qui devait l'emporter, il était heureux de voir ce précieux spécimen d'une variété intermédiaire entre l'homme et les autres primates confirmer une des hypothèses scientifiques dont il fut, en quelque sorte, le promoteur. En 1875, il avait publié, chez Reinwald, une *Lettre sur l'homme préhistorique du type le plus ancien, sur sa structure, sur ses restes et sur son origine* ; en 1877, il avait, à Lyon, au Congrès de l'Association française, d'accord avec M. de Mortillet, soutenu l'existence probable d'un *précurseur* de l'homme, et développé cette idée dans *Notre Ancêtre, recherches d'Anatomie et d'Ethnologie*. En 1881, il avait rapproché le *précurseur* des primitifs qui existent encore, tels que les Veddahs et les Andamans. On lira toujours avec plaisir ces inductions si vraisemblables dans son livre intitulé : *Les Débuts de l'Humanité. L'homme primitif contemporain*.

Tout en s'adonnant à l'Anthropologie pratique et théorique, il n'oubliait pas ses premières études ; il en élargissait le cadre et associait désormais l'ethnographie à la linguistique. Ses *Instructions pour l'étude élémentaire de la Linguistique* (1871), recommandées par M. Michel Bréal ; sa brochure, *Langues, races, nationalités* ; ses curieuses observations sur le chien dans l'*Aresta*, sur *Hérodote et les Perses*, sur la langue *Khassia* ; sa belle conférence sur l'*Évolution du Langage* (1880) ; ses nombreuses *Revue historiques* de la République française (1872-1879), pour la plupart réunies en volumes, qu'il a consacrées à toutes les langues et à toutes les nations européennes, notamment aux *Slaves du Sud*, témoignent assez de sa multi-

ple compétence. Enfin, la *Linguistique*, un volume quatre fois réimprimé de la *Bibliothèque des sciences contemporaines* (1876-1877), une seconde édition de la *Grammaire Zende* (1878); et l'*Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme* (1880), marquent le point culminant de sa carrière de linguiste et de mythologue.

En 1876, Broca avait créé l'École d'Anthropologie; Hovelacque fut — et c'était justice — un des cinq premiers professeurs de cette institution; il y enseignait l'Ethnographie et la Linguistique. En 1890, après la mort de Gavarret, c'est à lui qu'échut, et l'on peut dire que vous l'aviez vous-mêmes désigné à nos suffrages, car il était alors président de la Société, c'est à lui qu'échut l'honneur de diriger l'École et la *Revue* mensuelle de l'École. Il s'est acquitté de ces fonctions avec une assiduité, un ordre, un tact cordial, vraiment dignes de tous nos regrets.

Entre temps, avec un groupe d'amis personnels, unis par une doctrine commune, il prêtait son concours à des entreprises utiles à la science : la *Bibliothèque des sciences contemporaines*, la *Bibliothèque anthropologique*, le *Dictionnaire des sciences anthropologiques*. En ces diverses collections, sa place est marquée par des œuvres de maître : la *Linguistique* ci-dessus mentionnée; le *Précis d'Anthropologie*, avec le Dr Hervé; les *Nègres*, mine de renseignements, documentés et contrôlés, sur les populations de l'Afrique sus-équatoriale. Enfin, dans le *Dictionnaire*, toute la partie linguistique lui appartient ou a été rédigée sous sa direction.

Je ne voudrais pas oublier des travaux d'une portée plus générale, sinon plus haute : un choix judicieux de *Voltaire* et *Diderot*; une collaboration discrète aux recueils dédiés à ces deux grands hommes, à l'occasion de leur centenaire. C'est lui qui, président du conseil municipal, en 1884, a reçu de nos mains la statue de Diderot.

Messieurs, la vie politique d'Hovelacque ne nous appartient pas; il l'avait, d'ailleurs, interrompue pour être tout à vous et à la science. Rappelez-vous que son dernier grand travail, son *Mémoire sur l'Ethnologie du Morvan*, écrit sur pièces pour ainsi dire, d'après de minutieuses observations, en collaboration avec son fidèle ami et compagnon de voyage, le Dr Hervé, a été composé pour notre Société et lu dans nos séances. Il y a plus : fidèle à ses convictions, que sa famille a respectées avec un véritable sentiment d'honneur et de noble affection, il nous a légué son cerveau et l'empreinte de son visage, hélas! émacié par la mort.

J'espère avoir exprimé votre pensée en prononçant sur sa tombe ces dernières paroles : « Cher collègue, cher ami, tant que dureront la Société et l'École qui vous furent si chères, elles garderont, elles honoreront votre mémoire. »

CORRESPONDANCE

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de M. le Dr FRIS, professeur à l'Université de Christiania, membre correspondant étranger depuis 1876. Il exprime les vifs regrets de la Société.

— Lettre de l'Association française demandant à la Société de se faire représenter au Congrès de Carthage (Tunis) qui doit avoir lieu en Avril.

M. Arsène Dumont est désigné comme délégué.

— Lettre de M. Spalikowsky signalant trois sujets gauchers dans une même famille, fait qui lui paraît être en faveur de l'hérédité de la gaucherie.

M. MANOUVRIER fait observer que l'imitation pourrait être en cause ici aussi bien que l'hérédité. MM. Sanson, Mathias Duval, Laborde et Vinson font des remarques à ce sujet.

M. LETOURNEAU. — Dans la correspondance imprimée d'aujourd'hui, je signalerai surtout un savant mémoire de M. Salmon, intitulé : *Dénombrement et types des crânes néolithiques de la Gaule*. Tous, nous avons lu cet important travail, qui sera longtemps consulté par les anthropologistes.

OUVRAGES OFFERTS

BUSCHAN (Dr G.). — *Der gegenwärtige Standpunkt der Criminal-Anthropologie* (Ext. de *Nord und Sud*), in-8° 8 p., Breslau, 1896.

— *Die Frauen und das medizinische Studium* (Ext. de *Aerztlichen Vereinsblatt für Deutschland*), in-8°, 12 p., Leipzig, 1896.

GALIMENT (H.). — *Les divinités à attitude orientale* (Ext. de la *Revue de l'École d'Anthropologie*), in-8°, 8 p. et fig., Paris, 1896.

GAUTIER (J.-E.). — *Notes sur les fouilles entreprises dans la haute vallée de l'Oronte pour retrouver l'emplacement de l'ancienne ville de Kadeck* (Ext. de *C. R. l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*), in-8° 28 p. et fig., Paris, 1895.

MERCIER (PAUL). — *Notice biographique de M. Ernest Berchou*, in-8° 45 p., Cognac, 1895.

PUTNAM (F.-W.). — 23th. *Report of the Peabody museum of American archaeology and ethnology*, in-8°, 9 pag., Cambridge, 1895.

— C. R. de l'ouvrage de M. CLARENCE B. MOORE : « *Certain Sand Mounds of Florida* », in-8°, 7 p., Cambridge, 1896.

SALMON (PH.). — *Dénombrement et types des crânes néolithiques de la Gaule* (Ext. de la *Revue de l'École d'Anthropologie*), in-8°, 76 p., fig. et carte, Paris, 1896.

WORMS (RENÉ). — *Organisme et Société*, in-8°, 412 p., Paris, 1896.

M. RENÉ WORMS. — Cet ouvrage est un essai de synthèse des faits sociaux, fondé sur l'idée que ces faits sont comparables sur la plupart des points aux faits organiques. Dans une première partie, l'auteur donne les raisons générales qui permettent de ranger les sociétés parmi les organismes vivants, et défend cette théorie contre les attaques auxquelles elle a donné lieu de la part de certains philosophes. Dans la seconde, il aborde la constitution de l'anatomie des sociétés : il traite de leur forme, de leur constitution cellulaire, de leurs feuilletts, segments, organes et tissus. La troisième partie est consacrée à la physiologie sociale : vie de nutrition, de relation et de reproduction chez les sociétés. La quatrième est relative à leur origine, aux lois de leur développement et à leur classification. La cinquième, enfin, traite de leurs maladies, des remèdes et de l'hygiène qu'il conviendrait de leur appliquer. L'auteur espère que son effort pour rapprocher la Sociologie de la Biologie trouvera chez les anthropologistes un bienveillant accueil.

PÉRIODIQUES (*Articles à signaler*).

Revue scientifique (22 février 1896). — Paul d'Enjoy : La famille annamite.

Bul. de la Société anatomique de Paris (janvier 1896, n° 2). — Morestin : Muscle accessoire du long fléchisseur commun des orteils ; — Anomalies du gros intestin ; — Extenseur commun des doigts représenté par quatre muscles distincts.

Revista de ciencias naturales et sociales (vol. IV, n° 14). — V. de Faro : Necropole prehistorica da Campina.

Trans. of the asiatic Society of Japan (vol. XXIII). — M. Courant : Note sur les différents systèmes d'écriture employés en Corée.

Mém. of the Boston soc. of nat. history (vol. V, n° 2). — Th. Dwight : Notes on the dissection and brain of the chimpanzee.

Ymer tidskrift (1894, nos 3-4). — Arbo : Exposé anthropologique de la Norwège du Sud-Ouest.

— (1895, n° 4). — G. Retzius : Sur des crânes des Indiens *Longheads*.

COMMUNICATIONS

Le commerce primitif.

PAR M. CH. LETOURNEAU.

1. — *L'âge précommercial.*

On est en droit d'affirmer que, semblable aux grands singes, dont il est issu, l'homme a toujours vécu en société; mais les premières sociétés n'ont été que des hordes anarchiques, qui lentement sont devenues des clans communautaires, où une certaine réglementation est résultée des conditions mêmes de l'existence et où la solidarité a été très étroite. — Aussi longtemps que dura cet âge du clan primitif, et sa durée fut longue, l'idée du commerce ne naquit point dans le fruste cerveau de nos premiers ancêtres; car aucun échange ne leur était nécessaire. Dans l'intérieur du clan, tout était à tous. D'autre part, il n'existait guère de valeurs d'échange; puisqu'on n'avait encore ni agriculture, ni bétail, ni esclaves. L'industrie, extrêmement rudimentaire, se bornait à la fabrication de quelques armes et ustensiles en bois ou en pierre, et cet art grossier tout le monde le possédait. Donc nul commerce possible entre les membres consanguins d'un même clan. — Or, les clans voisins se répartissaient en deux catégories. Les uns étaient des clans alliés, essaims d'un même clan ancestral et liés entre eux par des relations d'amitié et de consanguinité. Tous ensemble constituaient une tribu; mais tous avaient mêmes besoins et mêmes ressources, tous aussi couraient même fortune. A l'occasion, ils pouvaient bien s'entr'aider, mais qu'auraient-ils pu échanger? Chaque clan ne possédait que le strict nécessaire, le même pour tout le monde, et, à la mort de l'un des membres du groupe, ses objets mobiliers, c'est-à-dire ses armes, ses grossières parures, ouvrages de ses mains, étaient pieusement détruits pour qu'il pût en emporter les doubles dans la vie future.

De tribu à tribu, il en allait un peu différemment. Ces groupes

ethniques, plus considérables, avaient des habitats souvent dissimilaires ; de notables distances les séparaient ; on tenait même, comme le faisaient les Peaux-Rouges, à ce que ces marches fussent aussi étendues que possible. Longtemps les diverses tribus ne se confédérèrent point entre elles. Quand elles le firent, c'est que déjà se préparait leur fusion en petites monarchies. Entre tribus, le mode habituel de relation était la guerre. Quiconque osait pénétrer sans autorisation sur le territoire d'une tribu étrangère risquait sa vie. Avait-on besoin ou envie des provisions, des ustensiles, des femmes appartenant à une tribu voisine ? la violence était le seul moyen de se les procurer ; il fallait recourir à la *razzia* ou à la guerre. Le vol à main armée tenait donc lieu de commerce et tout étranger était considéré comme un ennemi. Nous avons vu que, d'après les témoignages les plus authentiques, il en était ainsi chez les Fuégiens, chez les Australiens, chez les Hottentots, même chez certaines tribus peaux-rouges. De commerce il n'était pas encore question : c'était l'âge précommercial et sa durée a dû être énorme.

II. — *Le commerce sauvage.*

D'où naquirent les premières idées d'échange ? Sans doute de la coutume de faire des présents dans certaines circonstances. Entre les classes d'une même tribu, la chose devait être assez fréquente, ne fût-ce que pour exercer l'hospitalité, qui était une obligation primordiale. Chose à première vue curieuse, et pourtant fort naturelle, la vertu de l'hospitalité et le goût de la *razzia*, c'est-à-dire du vol à main armée, vont souvent de compagnie ; c'est qu'il faut bien voler pour pouvoir donner, donner à ses amis : « En Orient, écrit un explorateur, le voyageur expérimenté redoute surtout les contrées où la vertu de l'hospitalité est le plus en honneur » ¹.

Dans les rares relations pacifiques entre tribus sauvages, on débute toujours par des présents ; ils sont le gage des bonnes intentions du donateur et servent aussi à prévenir l'hostilité de la partie adverse. C'est ainsi qu'en Polynésie les premiers navigateurs européens furent comblés de présents. Mais qui reçoit un cadeau contracte l'obligation morale d'y répondre par un procédé semblable et, à la longue, ces dons réciproques ont dû donner l'idée

¹ JOUBERT. *Voy. en Arménie et en Perse*, 8.

des échanges commerciaux. Dans le principe, comment se pratiquèrent ces échanges? Certainement au moyen de ces étranges dépôts de marchandises, dont, j'ai cité un certain nombre d'exemples : l'une des parties contractantes dépose, dans un endroit convenu, les objets qu'elle désire troquer; l'autre les vient examiner, place auprès d'eux ce qu'elle offre en retour, puis se retire à l'écart et le manège continue jusqu'à parfait accord. Qui se trouve satisfait, le premier, emporte la marchandise offerte, en laissant la sienne à sa place. De cette façon le troc s'opère sans que les propriétaires des objets se voient et par conséquent sans qu'ils puissent être tentés d'en venir aux mains. En apparence rien n'empêche que l'un de ces commerçants primitifs emporte tout sans rien donner; mais en réalité le partenaire de mauvaise foi est bridé par la crainte; car, après un procédé si déloyal, la vengeance de la partie lésée ne se ferait pas attendre. Cette peur salutaire suffit à empêcher les forgerons cinghalais, par exemple, de s'approprier sans compensation les dépôts commerciaux, que leur offrent, silencieusement et à distance, les pauvres Veddahs de Ceylan ¹.

Sous quelles influences se développa le goût du commerce à partir de ces origines si humbles? Elles furent diverses. La principale fut le progrès de l'industrie et surtout sa spécialisation. Ainsi certaines bandes apaches fabriquaient exclusivement de la poterie et des peaux préparées, qu'elles troquaient ensuite contre le grain récolté par les tribus agricoles ². A la Guyane, chaque tribu a son industrie spéciale et l'on s'entrevisite pour faire des échanges ³. Même durant la préhistoire américaine, des trocs de ce genre avaient lieu, comme l'atteste la variété des objets trouvés dans les tombes archaïques. Actuellement la coutume de beaucoup de tribus veut que les Indiens, voyageant dans un but commercial, soient respectés. Il est intéressant de remarquer que ce commerce primitif porte de préférence sur des objets de parure. Il arrive même, dans certaines tribus africaines, que le noir n'achète guère, si ce n'est pour parer ses femmes. Cela fait, il se refuse à tout échange ⁴.

La première marchandise sérieuse a dû être l'esclave, quand on

¹ Article *Veddahs* du *Dictionnaire d'ethnographie* de Migne.

² BANCROFT. *Native States*, t. I, 504.

³ OTIS T. MASON, *Origins of inventions*, 364.

⁴ SANDERVAL. *Kakel*, 225, 250.

eut l'idée de faire des captifs; dans certaines régions africaines, l'esclave est même devenu une valeur-étalon, une sorte de monnaie.

Mais, à peu près partout, ce qui fit sortir les populations primitives de leur torpeur commerciale, ce fut l'intervention d'étrangers plus civilisés venant tenter les sauvages et surtout les femmes, en leur offrant, contre échange, des ornements, des bijoux. Ainsi, dans la plupart des archipels polynésiens, les indigènes ne commerçaient guère entre eux; les membres d'un même groupe se faisaient des présents; les tribus voisines se razziaient et il fallut les clous et les plumes rouges de Cook pour leur inoculer la fièvre commerciale. Aujourd'hui, dans toute l'Afrique noire, les populations sont fort adonnées au commerce; mais c'est que, depuis une très haute antiquité, les navigateurs et les caravaniers les ont dressées aux échanges. Actuellement il existe, dans toute l'Afrique moyenne, des marchés très fréquentés, le plus souvent périodiques, où l'on tient même à honneur de maintenir la paix et la sécurité des transactions; mais l'existence de ces mesures protectrices suffit à attester que longtemps elles ont été nécessaires. Et en effet nous trouvons encore en Nubie le marché primitif, le marché sauvage, où l'on va un peu comme à la guerre. Ces marchés nubiens se tiennent sur la frontière même des tribus et l'on s'y rend en bandes armées de plusieurs centaines d'hommes, qui campent les uns vis-à-vis des autres et détachent seulement des troupes de trente à quarante hommes chargés d'effectuer les échanges entre les deux camps. Tant que dure le marché, la crainte mutuelle garantit l'honnêteté des transactions; mais il arrive assez souvent, qu'en regagnant ses pénates l'une des bandes armées donne dans une embuscade, tendue pour lui ravir les marchandises qu'on lui avait auparavant vendues ¹.

C'est dans ces marchés sauvages qu'a dû naître l'idée de la monnaie. D'abord on se contenta du simple troc direct; mais quand l'habitude des échanges se fut bien implantée; surtout quand il exista des marchés, où l'on pouvait trouver tous les objets utiles ou agréables, dont on avait besoin, alors des valeurs-étalons devinrent nécessaires ou du moins extrêmement utiles. Sans elles, à moins que, par cas fortuit, deux contractants n'eussent simulta-

¹ CH. LETOURNEAU. *Les Nubiens du jardin d'acclimatation* (Bull. Soc. d'Anthropol., 1880, p. 65.)

nément envie de l'objet même dont leur partenaire voulait se défaire, il fallait, pour arriver à conclure, procéder à plusieurs échanges préparatoires avec des tiers. On se tira d'embarras en choisissant pour commune mesure certains objets plus ou moins désirés par tout le monde : ce furent souvent des bijoux, des ornements, des pelleteries ; puis des étoffes, des esclaves, du bétail, quand on en posséda.

Il existe un grand nombre de ces monnaies embryonnaires, que toutes les races connaissent ou ont connues, que l'on retrouve dans la proto-histoire des anciens peuples civilisés et dont certaines ont eu un usage singulièrement étendu à la surface du globe. Je citerai, comme exemple de ces dernières, les coquillages monétaires en usage chez les Papous, chez les nègres d'Afrique, chez les Peaux-Rouges, en Indo-Chine. L'extrême diffusion de ces coquillages, de ces *cauris*, utilisables et utilisés à la fois comme monnaie et comme objet de parure, semble bien indiquer, entre diverses contrées et races très distinctes les unes des autres, des relations préhistoriques, dont toute trace est aujourd'hui perdue.

Parmi les autres substances ou objets employés d'abord comme monnaie chez les sauvages de toute race, alors qu'ils sont familiarisés avec le commerce, on trouve les pelleteries, les étoffes, les verroteries, enfin les métaux. — L'usage monétaire des pelleteries remonte évidemment à une très ancienne période, durant laquelle l'industrie était encore peu avancée. En effet, dès que l'art du tisserand fut inventé, les étoffes, même grossières, furent considérées comme des merveilles et détrônèrent les pelleteries. Puis vinrent d'autres produits industriels, les perles de corail ou d'ambre, les ouvrages en plumes, etc., tous objets très estimés surtout parce qu'on les utilisait pour la parure. — On peut aussi rapprocher de ces objets monétaires le sel, qui, pour les primitifs, constitue une friandise, flattant le goût, de même que les perles et les plumes flattent l'œil. — Les métaux ont, de bonne heure, joué simultanément le rôle de substances monétaires et d'ornements. D'abord on ne sut les trouver qu'à l'état natif et, par suite, très rarement ; mais, par leurs qualités physiques, leur éclat, leur dureté, ils se prêtaient aisément à être employés comme bijoux et consécutivement comme monnaie. Quand certains métaux eurent des usages industriels, comme le cuivre, le fer, leur valeur monétaire dut s'accroître encore, tant était grande leur rareté relative.

Dès que fut adoptée une valeur-étalon, aisément transportable,

les échanges en furent singulièrement facilités, mais surtout il en résulta, chez les hommes, une transformation morale et sociale de haute importance.

En effet, tant que l'on s'était borné à des trocs directs, il était malaisé aux individus de devenir riches, et d'ailleurs la plupart n'y songeaient guère encore ; mais dès qu'il exista des valeurs-étalons, faisant office de monnaie, on rivalisa à qui en posséderait davantage ; car ces monnaies sauvages représentaient, comme leurs sœurs civilisées, de la puissance sociale accumulée, un talisman permettant de disposer à son gré de l'activité, de la force d'autrui, même de sa personne. Ainsi les Papous des îles Banks et de l'archipel Salomon amassent déjà des trésors d'étoffes, de plumes, de nattes, de coquilles monétaires et savent les prêter à un intérêt de 100 p. 0/0 ¹. L'usure naquit donc avec les premières substances monétaires, et, avec l'usure, la possibilité d'acquérir une influence, une autorité entièrement indépendante de la valeur personnelle et pouvant tomber entre les mains les plus viles.

Comme il est naturel, cette innovation révolutionnaire ne s'implanta point sans peine. Pour qu'elle fût acceptée, il fallut qu'au préalable le élan primitif fût dissocié, détruit par le triomphe des appétits égoïstes. Cela fait, la solidarité des premiers âges s'éteignit peu à peu ; les présents mutuels, les prêts amicaux et gratuits, que nous avons vus encore en usage chez les Esquimaux ², chez les Peaux-Rouges ³, chez les Germains ⁴, etc., furent remplacés par des créances conférant aux créanciers les droits les plus excessifs sur la propriété des débiteurs, sur leurs personnes, même sur leurs familles : l'ère mercantile s'ouvrit avec toutes ses conséquences.

Discussion.

M. ZABOROWSKI. — Le point de vue développé par M. Letourneau est peut-être un peu exclusif. Qu'il me permette de lui signaler ce fait certain, à savoir que l'usage du prêt existait avant que les métaux précieux fussent employés comme monnaies. Le taux usu-

¹ CODRINGTON. *The Melanesians*, 323.

² STELLER. *Kamtchatka*, II, 100.

³ OWEN DORSEY. *Omaha Sociology* (*Smithsonian Report V*), p. 367 — 1881-1882.

⁴ TACITE. *Germania*, XXVI.

raire des prêts en argent ne s'explique pas peut-être facilement par lui-même. Il s'explique au contraire très simplement si l'on examine les conditions dans lesquelles s'exerçaient les prêts avant que la monnaie d'argent fût introduite. Ce qu'on prêtait et ce qu'on prête encore là où l'argent est rare ou inutile, ce n'est pas de l'argent. Tout homme vivant de la terre, et n'ayant ni bétail ni semence, est comme ne possédant rien. Il est dans la nécessité absolue d'emprunter. Et il emprunte de la semence et du bétail. Mais lorsqu'il emprunte une vache, par exemple, pour une année, il est évident qu'il ne doit pas seulement rendre la vache, mais aussi le veau qu'elle a produit pendant ce laps de temps. De même à celui qui prêtait une esclave, l'emprunteur était redevable non seulement de cette esclave, mais de l'enfant qu'elle avait dû ou pu avoir. Pour les semences, le remboursement pouvait être de plus du double de la quantité prêtée, très légitimement. Et telle est l'origine évidente du taux de l'intérêt. Il était d'abord basé sur le taux même d'accroissement de la chose prêtée.

Discussion sur la limitation volontaire de la population.

M. PAUL ROBIN, pour compléter sa réponse à M. Yves Guyot, lit la note suivante :

Lois positives et lois tendanciennes.

Une cause fréquente de malentendus est la confusion entre les lois positives et les lois tendanciennes.

Dans l'expression des premières, tous les éléments de la question entrent en jeu. Dans l'expression des secondes, on n'en considère qu'une partie, soit parce qu'on trouve cette abstraction utile au point de vue de la clarté, soit parce que certains de ces éléments, trop compliqués, échappent à l'analyse. Le premier cas est fréquent dans les sciences cosmologiques, le second en sociologie.

Précisons par quelques exemples :

La loi de Mariotte est une loi positive. Elle ne comporte que deux éléments, le volume d'une certaine masse d'un gaz et la pression à laquelle il est soumis. La relation qui les lie est des plus simples : leur produit est constant.

La loi de Newton, dans son expression générale de gravitation proportionnelle aux masses et en raison inverse du carré des distances est une loi positive; mais si on la particularise en l'appliquant au poids et à la chute des corps à la surface de la terre, elle prend la forme d'une loi tendancielle qui ne se vérifie jamais qu'approximativement, même dans les expériences les plus délicates. Et de plus, l'industrie utilise une foule de dispositions mécaniques dans lesquelles la réalisation de la loi tendancielle des espaces parcourus proportionnellement aux carrés du temps, est absolument masquée.

Citons encore l'exemple des lois tendancielles régissant les courants aériens; elles sont vraies dans leur ensemble, mais les prévisions qui en résultent sont sans cesse contredites dans leurs détails par des influences perturbatrices échappant à l'analyse.

Cette remarque s'applique à toutes les lois tendancielles économiques, population, salaires, offre et demande, etc., dans lesquelles se trouvent forcément négligés des éléments dont quelques-uns peuvent, parfois, prendre une influence victorieuse de toutes les autres.

C'est en particulier une grave erreur, pour contester la loi de l'accroissement de la population de Malthus, de remarquer que ses prévisions ne se sont jamais réalisées que pendant des temps très courts et dans des circonstances exceptionnelles.

C'est qu'en effet les obstacles répressifs douloureux qu'indique l'économiste anglais, n'attendent pas, pour exercer leur action, le temps qu'il plaît aux contradicteurs de choisir, mais agissent de suite à partir du premier moment où les moyens de subsistance sont insuffisants, et s'ils sont ainsi répressifs pour le passé, ils deviennent préventifs pour l'avenir, sans rien perdre du caractère douloureux que la science n'a pas le droit de tolérer.

La loi de l'accroissement des subsistances « en progression arithmétique au plus » est une simple image littéraire, donc regrettable; elle est infirmée dans diverses circonstances.

Un grand progrès industriel comme celui qui caractérise l'époque qui s'achève, accroît la production bien plus vite que ne l'indique la formule de la loi précitée, et cette production n'est pas toujours, tant s'en faut, celle des subsistances accessibles à la masse, et n'interrompt pas la répression cruelle de l'accroissement de la population.

D'autre part, ces périodes sont suivies d'autres, et nous entrons

dans l'une d'elles, où la production devient stagnante, soit parce que le développement industriel a atteint un maximum, soit parce que notre organisation sociale basée sur l'échange inique ¹, s'oppose à la consommation par le grand nombre et ne la permet qu'à une insuffisante minorité.

La loi tendancielle de l'augmentation de la population en progression géométrique est mathématiquement démontrable pourvu que l'on admette cette seule vérité évidente que dans une unité de temps, une unité de population tend à devenir cette unité, plus une certaine fraction, prenant pour cette fraction, telle valeur qu'on voudra supposée ou donnée par l'expérience ².

Nier cette loi, dirai-je à mon tour, n'est pas scientifique. J'ignore si c'est patriotique, et cela m'importe peu.

Mais il est scientifique et c'est un devoir humanitaire, connaissant cette loi, de répandre dans les masses la connaissance des moyens non douloureux de se préserver de ses funestes effets, d'entraver son action, de prévenir les misères qu'elle cause exactement, comme le font aujourd'hui les hygiénistes et les médecins en entravant, par tous les moyens possibles, l'action de moindres maux, reproduction des microbes nuisibles, diffusion des épidémies, aggravation des maladies.

Discussion.

M. G. DE MORTILLET. — Il me semble que la discussion s'égare et se perd dans des considérations générales qui laissent une grande part aux élans de l'imagination. Ce n'est pas dans les habitudes de la Société, qui recherche les données positives appuyées sur l'observation directe des faits. En suivant cette dernière méthode, la solution de la question me semble bien simple.

Comme base, on a supposé la dégénérescence de nos populations. Cette base n'existe pas. La vie moyenne, chez nous, a fortement progressé. C'est un fait acquis, prouvé. Il n'y a donc pas dégénérescence, mais amélioration.

¹ On sait, en effet, que celui qui produit reçoit moins que la valeur de son travail, que celui qui consomme paie plus que la valeur du produit.

² Si l'unité de population devient après l'unité de temps $1 + a$, une population p devient au bout de ce temps $P(1 + a)$. Cette nouvelle population devient, au bout d'une nouvelle unité du temps, $P(1 + a)(1 + a) = P(1 + a)^2$, et après le temps n $P(1 + a)^n$. C'est l'accroissement suivant une progression géométrique.

Comme remède au mal supposé, on a proposé de réduire la natalité. La dégénérescence n'existant pas, il n'y a pas à chercher un remède contre un mal idéal. Mais passons et examinons la valeur du remède. Il s'agit de persuader aux familles de régler leur progéniture sur les moyens dont elles peuvent disposer pour l'éducation et le développement des enfants. Donc les jeunes ménages, qui sont habituellement dans une gêne relative, devraient attendre pour avoir des enfants que leur position se soit améliorée. Or, l'on sait par l'étude directe des faits que les enfants d'adultes sont plus vigoureux que ceux qui arrivent tardivement. Le remède proposé, loin de produire l'effet cherché, en donnerait un tout opposé.

M. A. DE MORTILLET présente diverses observations.

M. ZABOROWSKI ¹. — M. Robin nous entretient avec une ardeur de conviction rare, de choses au sujet desquelles on ne saurait cependant s'exprimer avec trop de réserve et de discrétion. Tous les démographes sans aucune exception reconnaissent que la population française souffre d'un mal profond qui est précisément la restriction volontaire, autrement dit le malthusianisme. Cependant M. Robin prêche la restriction volontaire comme un pressant moyen à employer pour réduire la misère, la faire disparaître peut-être et *améliorer la race*. La misère, on n'a pas fini de discuter sur elle. Elle est sensible, cruelle, atroce même dans certains milieux urbains où elle se montre à la fois déprimante, vicieuse, sordide.

Mais là, s'il y a excès de population, c'est par suite d'immigrations bien volontaires, par suite de l'attraction qu'exercent les centres industriels. Accusez l'industrialisme alors, dites-nous que les agglomérations urbaines sont excessives, que l'entassement y est trop grand, que l'individu n'y est plus qu'une unité matérielle anonyme, un grain de poussière, que l'insolidarité y est générale et presque forcée. C'est pour mon compte, ce que je pense. Nous nous trouvons en ce cas uniquement devant la nécessité prochaine de mieux répartir la population comme les richesses, d'empêcher les groupements imprévoyants en raison des monstrueux entas-

¹ Je n'ai eu connaissance du compte-rendu de la séance précédente qu'après avoir rédigé cette note. Je la reproduis pourtant, bien qu'elle renferme des répétitions de ce qu'ont dit MM. Yves Guyot et Dumont.

sements qu'ils engendrent. Mais venir prétendre que cette misère urbaine résulte de ce que la population s'accroît trop et de ce que le sol de la France ne peut pas la nourrir, c'est un peu dérisoire. Tout le monde sait bien que ce sol est riche, que la population, prévenant les conseils qu'on lui donne, a cessé de s'accroître et que c'est précisément dans les provinces les plus riches que l'arrêt ou même le recul de la population est le plus marqué.

M. Robin prétendra sans doute qu'en compensation la valeur des individus s'est élevée. Ce n'est pas, je suppose, dans ses intentions de dénier aux pauvres le droit d'avoir des enfants. Il leur conseille cependant expressément de n'en pas avoir. Et il voudrait, en somme, quoi ? Qu'une sorte de réprobation s'attachât à tous ceux qui, en dehors d'une petite minorité fort aisée ou riche, se permettraient d'avoir des enfants en nombre ? Il n'y aurait pas ici fort à faire pour qu'on en arrivât à ce point. Mais alors ne craint-il pas qu'une propagande quelconque ayant un tel but apparaisse à plus d'un comme fort odieuse. Il est vrai que M. Robin suppose que c'est par pure ignorance (on a dit aussi imprévoyance de brutes), que les pauvres ont des enfants. Mais voyez où cette supposition nous conduit. Les ouvrières de nos ateliers seraient plus naïves, ou moins expertes que les petites paysannes qui s'arrangent pour n'avoir qu'un ou deux enfants au plus ? Admettons qu'en effet il en soit ainsi. Elles n'auraient donc des enfants que par irréflexion, ou malgré leur volonté expresse ? Elles ne verraient donc toutes dans l'existence d'enfants qu'une cause de désagréments et de privations pour elles ? Toutes elles auraient les charges de la maternité en horreur ?

Nous descendrions jusqu'à leur refuser, à ces femmes, de même race que nous apparemment, de même sang, de même intelligence, ces sentiments primordiaux, sans lesquels en somme tout s'éteindrait, et la race même ? Ou bien est-ce que pour nous, maintenant, l'amour des enfants serait une bassesse, et le noble souci de laisser une descendance, un vice ?

Qu'on ose donc franchement reprocher leurs enfants aux pauvres ! Plus d'un répondra sur un ton qui coupera court à bien des discussions, je le sais pour l'avoir entendu ; plus d'un demandera si, alors qu'il est privé de toutes les jouissances, on veut lui enlever ses dernières joies, celles qui seules peuvent lui faire supporter le fardeau de la vie. Et ce que vous appelez de l'imprévoyance, chez lui, il pourrait l'appeler d'un autre nom. Il pourrait vous dire qu'il

n'a pas peur de la misère, autant que vous. qu'il sait se contenter de peu, que la poursuite exclusive du bien-être n'est pas le but nécessaire de la vie, que son indifférence pour le luxe est peut-être de la vertu, que ce serait d'ailleurs de la sottise de sa part de songer à s'enrichir, les moyens de le faire n'étant pas tous à la portée des honnêtes gens, qu'un enfant de plus ou de moins à élever ne peut pas rendre son existence plus précaire, et qu'une fois élevés ses enfants seront probablement plus robustes que ceux à qui jamais rien n'a manqué, et trouveront leur pain tout comme lui. Il pourrait vous donner encore bien d'autres raisons aussi vaillantes, car il a communément la prétention assez justifiée de n'être pas égoïste, d'avoir du cœur.

Ses sentiments, je me hâte de le reconnaître, ne sont pas d'ailleurs absolument étrangers aux autres classes. Je connais par exemple une jeune femme riche qui s'est bien délibérément mariée pour avoir des enfants. Et elle a tenu tout ce qu'elle s'était promis. Après quatre ans de mariage, elle avait quatre enfants ; elle n'avait pas perdu une seule année. Et elle n'était pas lasse. De tels goûts sont évidemment exclusifs d'une moralité faible ou douteuse. Ils ne sont pas communs aujourd'hui bien certainement.

Dans les centres usiniers, industriels, le nombre des enfants est plus élevé. Et c'est une opinion courante cent fois répétée, que cela est dû à l'insouciance, à l'imprévoyance de la population ouvrière. En vain, chercherait-on chez les auteurs qui ont signalé ou étudié ce phénomène démographique, une parole exprimant seulement l'intention de l'expliquer par un plus libre exercice de sentiments naturels que, dans les autres classes, l'éducation comprime. Je courrai peut-être le risque d'être ridicule en émettant la supposition que les ouvriers aiment les enfants et que ce penchant est la raison principale pour laquelle ils s'en permettent. Ils leur coûtent moins à élever d'abord. Ensuite, dans les centres où des fabriques emploient beaucoup de mains et ont presque toujours du travail à offrir, ils sont à peu près sûrs de trouver pour eux un gagne-pain dès leur première jeunesse. De sorte que, les enfants qui ne peuvent les rendre guère plus pauvres qu'ils le sont, augmentent, au contraire, sitôt élevés, leur sécurité et leur bien-être. Ils rapportent quelque chose à la maison dès l'âge de quatorze ou quinze ans. Et il suffit de regarder autour de soi pour s'assurer qu'en dehors de chances rares et de salaires exceptionnellement élevés, la famille ouvrière n'atteint le bien-être qu'après

avoir élevé des enfants. Quoi qu'elle fasse, au surplus, élever des enfants est encore le moyen le plus sûr quand ce n'est pas le seul moyen d'assurer du pain à ses vieillards.

Je repousse les comparaisons avilissantes et je trouverais méprisable de dire que les ouvriers ont des enfants parce qu'ils y sont sollicités par l'intérêt. Je dis qu'ils ont plus d'enfants parce qu'ils s'abandonnent plus librement à leurs sentiments naturels, du moment qu'ils n'ont pas pour eux des ambitions démesurées et qu'ils ont l'espoir qu'ils seront de bonne heure en mesure de gagner leur vie.

M. Robin paraît préoccupé, en outre, d'améliorer la race, et il lui semble que si on ne peut empêcher les gens d'être misérables à leur gré, ce but d'amélioration justifierait les entraves qu'on apporterait à la libre procréation des êtres humains. Il n'entend priver personne des plaisirs sexuels, et, alors, il s'inspire de la propagande que font les malthusiens anglais en faveur de l'emploi de moyens préventifs contre les suites normales de ces plaisirs. Pense-t-il révéler ainsi au public français des nouveautés inattendues ? Il aurait bien tort.

Rien n'est plus connu en France que la thèse des malthusiens. Et quant aux ouvrages qui développent les conséquences pratiques de cette thèse dans la conduite de la vie, sans reculer devant les détails de la physiologie la plus intime, il y a longtemps qu'ils sont répandus. Le meilleur d'entre eux, celui qui a eu le plus de vogue peut-être, car il en a été tiré un grand nombre d'éditions (*Éléments de science sociale, ou religion physique, sexuelle et naturelle*, par un docteur en médecine) a été traduit en 1869.

C'est un livre remarquable qui s'inspire évidemment d'un sentiment de compassion vraie pour les souffrances de nos populations civilisées, et surtout pour les souffrances de la femme dont la vie, sans aucune joie, est souvent si misérablement réduite. Mais c'est un livre de médecine, de haute philosophie, dont les idées plus ou moins discutables, ne porteront pas une atteinte périlleuse au caractère moral du couple humain. Elles s'inspirent, au contraire, d'un vif respect pour celui-ci, en plaçant très haut l'amour robuste, sain, fécond d'unions basées sur la conformité et la noblesse de sentiments libres de toute contrainte. Et elles n'ont qu'une corrélation douteuse avec la propagande un peu basse où sont descendus les malthusiens anglais.

Leur auteur repousse, en somme, le dogme de Malthus, en tant

que règle de la vie pratique, dogme ainsi formulé : « Nul homme ne doit mettre au monde des enfants qu'il ne peut pas nourrir. » — « Avoir des enfants, affirme-t-il, ne doit pas être regardé comme un *luxé*, auquel les riches seuls ont droit (ce qui découle du raisonnement de Malthus), mais comme une exigence de *première nécessité* pour la santé et le bonheur, et dont chaque homme et chaque femme devraient avoir une part juste » (p. 363). Très nettement, il écarte l'amour stérile. « Le commerce sexuel, dit-il, ne suffit pas, car les plaisirs de l'amour seuls ne peuvent satisfaire les besoins de l'organisation de la femme et lui permettre de remplir sa vie sexuelle. De plus, les enfants sont une des grandes *nécessités morales*, indispensables au bonheur; une des aspirations naturelles de tout cœur d'homme et de femme. L'homme et la femme sentent que sans enfants leur vie est incomplète. *Être sans enfants enlève à l'individu un grand nombre des expériences les plus nobles de l'humanité*. Sa vieillesse est solitaire; il est privé des influences purifiantes que produit ce grand lien naturel. »

Rien n'est plus juste, et je puis ajouter, rien n'est plus moral. Le père de famille et l'homme incomplet qu'est le célibataire ou le concubin stérile, ne sont pas, socialement parlant, deux unités équivalentes. Celui qui s'exprime ainsi, alléguant ces claires raisons humanitaires, se distingue bien de ces malthusiens propagandistes qui s'adressent directement aux femmes pour leur apprendre à n'avoir pas d'enfants, ce qu'ils ne peuvent faire sans apporter dans les unions un élément de souillure.

Il est vrai, pour que chacun ait des enfants, il faut, suivant lui, qu'on en n'ait qu'un petit nombre. Il proscrit les familles nombreuses comme attentatoires au bonheur d'autrui. Et pour lui, « *le plus saint des devoirs est de ne pas mettre au monde plus que notre juste part d'enfants.* » Encore en cela, et quelque réserve que je veuille faire, il s'inspire d'un sentiment élevé de la solidarité humaine. Et il est bien clair qu'il ne se préoccupe du perfectionnement de la race, qu'en répandant davantage le culte éclairé de la santé physique et morale, et les moyens d'exercer librement nos facultés, et de satisfaire nos besoins essentiels. Les conditions d'existence dans nos sociétés peuvent être améliorées beaucoup par cet enseignement. C'est certain. Au reste, est-il réellement en notre pouvoir d'agir d'autre façon pour influencer directement sur l'amélioration de la race?

M. Robin croit que oui et que cette amélioration serait obtenue

en prêchant la restriction volontaire, l'amour stérile, et en réservant pour ainsi dire, à une élite, le droit de reproduction. Le prouve-t-il ? Fournit-il seulement quelques faits démonstratifs de sa thèse ? Voilà la question.

Or pour mon compte, je suis tout disposé à croire qu'avec ces restrictions et cette prévoyance excessive qu'il prêche, il atteindrait un résultat précisément opposé à celui qu'il cherche.

Les familles très prévoyantes qui se privent d'enfants en vue de s'élever ou de s'enrichir, sont depuis longtemps nombreuses à l'excès ici. Quand on ne peut retracer leur histoire pendant deux ou trois générations, il est facile d'en observer autour de nous aux différents stades qu'elles sont toutes appelées à parcourir.

A l'origine de toute famille ayant une situation enviable, qui n'est pas due à quelque privilège, ou à d'extraordinaires accidents de la fortune, se trouve ordinairement un couple énergique, très fidèlement attaché à ses devoirs et passionné pour le travail. Les enfants de ce couple ne sont assurément pas fort au-dessous de leurs parents. Mais ceux-ci mêmes, voulant et croyant les élever au-dessus d'eux, leur apprennent volontiers le dédain de leur propre profession. Et alors ce n'est plus tel ou tel métier qui les rebute, mais tout travail un peu rude. Il est rare que, dans l'effort d'ascension qui les entraîne, ils consentent à obéir à des sentiments de sympathie mutuelle dans les unions matrimoniales. Ils cherchent avant tout dans leur conjoint une conformité de situation, ce dont le prolétaire n'a pas à se préoccuper, et, par exemple, le jeune homme, à la jeune fille laborieuse, robuste, intelligente et saine, préfère la jeune fille bien dotée ou d'une situation de famille égale ou supérieure à la sienne. Dans la majorité des cas, aucune vive flamme de sentiment, aucun idéal ne relève les combinaisons intéressées de tels mariages. Et alors quels peuvent être leurs résultats ? Est-ce que des enfants expansifs, forts, ardents pour de courageuses visées, peuvent naître de parents sans affection l'un pour l'autre, et qui, en ayant des enfants, n'obéissent qu'à des convenances extérieures ?

L'éducation hors de la famille apporte des palliatifs à cette situation d'une nombreuse classe sociale : puisqu'elle dore des mêmes prétextes relevés les calculs les plus bas et enseigne à tous les enfants la même morale puisée à des sources plus pures. Mais forcément et quoi qu'il arrive, c'est dès la seconde génération que commence, en général la dégénérescence des familles enrichies.

Tant que leurs descendants conservent la capacité d'acquérir quelque chose par leur intelligence et leur travail, le bien acquis dont ils disposent leur donne une supériorité facile sur les autres. Mais l'argent, souverain aujourd'hui et auquel l'opinion elle-même, source de la considération publique, n'a plus rien à refuser, exerce une attraction trop vive. On ne peut pas en acquérir assez par un travail honnête. La chasse aux héritages, sans parler du goût des entreprises véreuses, s'impose donc comme principe même de la conduite, aux membres des familles riches. Les cousins, les neveux, comme les oncles, moins intéressés, y criblent de sarcasmes ceux qui se permettent d'avoir de nombreux enfants; et on n'y a d'égards que pour ceux, couples stériles, vieux garçons, vieilles filles, qui ont du bien à laisser à leurs flatteurs. J'ai été moi-même surpris bien des fois comme les héritages s'accumulent, en effet, sur la tête de couples stériles ou d'individus à peine capables d'administrer leur bien.

Or, c'est de l'action de tels milieux qui sont la réalité et la réalité inévitable que M. Robin attend l'anoblissement, le perfectionnement de l'être humain? Allons donc! Qu'il veuille bien regarder autour de lui.

Que sort-il de ces familles enrichies, prévoyantes à son gré et qui vivent, en raison même de leur prévoyance, dans le culte exclusif de l'argent? Des dégénérés.

Et c'est inévitable. Je voudrais que M. Robin aille visiter ces asiles départementaux en particulier et certains couvents où disparaissent, chaque année, des centaines d'individus. Mis à part les enfants des alcooliques, l'alcoolisme étant un vice surtout populaire, il serait surpris de la proportion qui s'y trouve de descendants de familles riches ou en très belle situation. Mais à quoi sert même l'expérience personnelle? L'histoire n'est-elle pas là pour nous montrer que les familles enrichies, uniquement préoccupées de leur bien-être, bientôt incapables et de sang appauvri, sont épuisées après trois générations. Je ne parle pas des castes qui se perpétuent un certain temps grâce à des privilèges nobiliaires, bien que, par exemple, le titre de *grand d'Espagne* soit devenu synonyme d'imbécile. Je parle des familles dévorées de la soif du gain, rongées d'égoïsme qui se règlent d'après les sentiments de prévoyance que recommande M. Robin. Parmi les familles parvenues à la grande aisance, il n'y a que les familles nombreuses où, sans la valeur individuelle de leurs membres,

l'appauvrissement est certain, qui échappent aux influences dégénératrices qui frappent les autres. Cela suffit à détruire de fond en comble la thèse de M. Robin.

C'est de l'imprévoyance du peuple où les instincts sexuels qui poussent l'homme robuste dans les bras des belles filles, quelles que soient les différences de condition, ont encore leur libre jeu, que sortent les sources de toutes les régénérations.

M. MANOUVRIER. — Les maux auxquels voudrait remédier M. Paul Robin sont réels et affligeants; je le pense comme lui. Mieux vaudrait avoir peu d'enfants et n'en avoir que de bons. Mais je ne crois guère à l'efficacité des moyens qu'il préconise pour arriver à ce but. L'action projetée par lui me semble trop directe, ce qui équivaut à dire inefficace et même capable de produire des effets contraires à son but.

Pour ne point discuter en l'air il faut préciser la question sans trop de réticences. Le moyen proposé consisterait à répandre parmi les prolétaires des procédés et appareils propres à empêcher la fécondation. Sans doute, leur application dans certains cas très nombreux eût évité bien des malheurs du genre de ceux dont on veut réduire le nombre. Mais je suis persuadé que la propagande projetée ne ferait pas diminuer le nombre des dégénérés de la classe misérable, parce que ces dégénérés sont engendrés en général par des parents dégradés moralement aussi bien que physiquement et peu soucieux de prendre chaque jour ou à peu près les mesures préventives que l'on préconise. Des individus déprimés, neurasthénisés par la misère ou par un travail excessif, ou bien abrutis par l'alcoolisme et débilités d'ailleurs par les privations endurées depuis leur plus tendre enfance, n'ont même pas, dans les taudis qu'ils habitent, de quoi se laver les mains. Ou bien s'ils connaissent ce confortable relatif, ils ne sont pas de ceux qui se dérangent pour en user contrairement aux prescriptions de la morale ecclésiastique. Si vous leur enseignez des procédés encore plus préventifs ils essaieront peut-être une fois, pour voir, mais pas deux fois, car il s'agit d'un matériel qui exige des soins de propreté minutieux en l'absence desquels pulluleront les microbes. Il n'est pas besoin, je pense, d'insister davantage.

Il y a bien, dans la classe pauvre, des gens propres et soigneux, des femmes surtout, qui seraient capables de mettre à profit les instructions néo-malthusiennes. Et il serait bien possible que,

sous l'influence de ces instructions, la natalité diminuât encore un peu plus. Mais alors ce ne serait pas au détriment de la proportion des dégénérés ; au contraire. Car les gens en question constituent certainement la portion la plus saine en même temps que la plus courageuse de la population pauvre. Ce sont ceux-là qui, tout en procréant beaucoup, ont de très beaux enfants. Et si vous diminuez le nombre de ces derniers, le nombre des dégénérés, que vous n'aurez pas réussi à diminuer, s'accroîtra proportionnellement.

Dans la meilleure partie de la classe pauvre travailleuse et prolétaire, ce n'est pas tant l'enfantement réitéré qui est pénible aux mères que le triste sort trop souvent réservé à leur progéniture, et la nécessité trop fréquente pour elles d'ajouter au fardeau déjà lourd des soins du ménage, un travail industriel plus lourd encore. Pour l'entretien d'un luxe stupide et néfaste, les filles sont étiolées, les mères sont épuisées avant l'âge et leurs petits mal nourris, mal vêtus, mal soignés, sont exploités eux-mêmes dès qu'ils peuvent travailler.

Les pères, naturellement, prennent leur plaisir où ils peuvent : au lit et au cabaret. C'est là qu'ils trouvent momentanément l'oubli de leurs peines et qu'avec les meilleures intentions, les ligues morales viennent leur recommander la pratique de toutes les vertus. Contre les causes primitives de l'abrutissement d'une partie de la classe ouvrière il n'y a pas de ligue, parce qu'une ligue de ce genre devrait guerroyer contre le luxe et la rapacité, ce qui serait de mauvais ton. Cependant il pourrait y avoir du bien-être pour tous si une partie de la population n'était pas condamnée à dégénérer par misère pour permettre à une autre de dégénérer par excès de richesse. Cela dit sans sortir du domaine de la sociologie pure, sans aborder les questions politiques ici interdites et surtout sans mettre en cause M. Paul Robin, dont j'apprécie très hautement les qualités et mérites civiques. Notre excellent confrère me paraît seulement faire fausse route quand il attribue à un excès de natalité des malheurs qui sont dus à des vices sociaux, quand il compte sur une diminution de la natalité dans la classe pauvre pour obtenir les réformes sociales nécessaires, et quand il compte que la limitation volontaire du nombre des enfants produira l'amélioration de leur qualité.

La statistique montre clairement que, sous le rapport de la natalité, on peut diviser la population en trois classes :

1° La classe misérable qui, n'ayant rien à perdre et rien à espérer, s'abandonne à son triste sort et pullule sans s'inquiéter des résultats. Je représente cette classe par une ligne horizontale inférieure.

2° La classe riche, exclusivement préoccupée de jouir et qui produit des enfants dans la mesure où ce peut être une source de plaisir. Elle en produit peu et cela ne semble guère être favorable à la qualité physique et morale des rejetons. Je représente cette classe par une ligne horizontale placée au-dessus de la précédente.

3° La classe intermédiaire, que l'on peut représenter par une ligne oblique ascendante formant avec les deux autres un **Z**. Cette classe comprend les individus qui travaillent avec l'espoir de s'enrichir, de parvenir à cet état parasitaire qui semble réaliser l'idéal du bonheur et qui conduit beaucoup plus sûrement à la dégénérescence. Dans cette classe les enfants constituent un impédimentum plus ou moins gênant qu'on limite à volonté par toutes sortes de moyens préventifs ou réparateurs dont la connaissance est quasi-universelle. C'est, toutefois, une classe intelligente, courageuse et apte à la reproduction. On y accepte généralement un ou deux enfants, quelquefois trois, quatre et même cinq s'il le faut quand on tient à avoir soit un garçon soit une fille qui s'est fait attendre. Je néglige naturellement les exceptions par diverses causes dans ce tracé schématique.

Il concourt à montrer que le taux de la natalité est en raison inverse du bien-être matériel, d'une manière générale. Cela ne prouve pas qu'en améliorant la condition de la classe prolétaire on ferait baisser sensiblement sa natalité, car ce n'est pas seulement le bien-être en lui-même, mais plutôt encore le désir de l'accroître et de s'élever qui porte à restreindre la progéniture. Or le prolétaire vit péniblement au jour le jour tant qu'il peut durer. Homme ou femme, il donne toutes ses forces à la société. Il aurait droit à beaucoup plus de bien-être, et l'intérêt de la société, à défaut de justice, serait tout au moins de diminuer la misère de ceux qui lui donnent tout. Il faudrait, pour cela, diminuer le superflu des jouisseurs ; tout le monde y gagnerait et l'on réaliserait une amélioration considérable de la race bien plus sûrement que par une propagande « néo-malthusienne ».

J'ai dit que celle-ci, loin d'améliorer la qualité des enfants, était plutôt propre à l'amoindrir. Cela est vrai pour toutes les classes

sociales, et les causes en sont multiples. Les plus beaux enfants, les plus forts et les meilleurs ne sont pas, généralement, les plus parcimonieusement conçus et mis au monde; ceci encore pour des raisons diverses.

Dans la classe pauvre, la diminution de la misère suffirait pour accroître dans une large mesure le nombre relatif des beaux enfants et pour réduire à une quantité négligeable le nombre des malingres mal conformés. Pour ce qui est des rejetons d'une valeur exceptionnelle, on peut les comparer aux rares numéros gagnants d'une loterie. Deux billets comportent, en moyenne, trois fois moins de chances que six. Ici c'est peut-être quatre ou cinq fois moins pour les raisons indiquées ci-dessus. Il est vrai que la loterie en question présente aussi de tristes aléas, mais il faut bien s'y résigner en attendant qu'on ait trouvé le moyen de les supprimer.

On peut en supprimer une partie, et c'est par là que je serais complètement d'accord avec M. Robin. Mais je ne voudrais pas que le remède qu'il préconise fût administré à tout venant; je le considère comme un topique à appliquer exclusivement « *loco dolenti* », en connaissance de cause, par mesure d'hygiène privée, afin de ne pas supprimer les bonnes chances de la loterie en même temps que les mauvaises.

Il ne faut pas oublier certains côtés de la question qui ont été déjà envisagés dans cette discussion. La diminution excessive de la natalité dans notre pays le place dans des conditions très différentes de celles qui ont motivé la formation de ligues néo-malthusiennes dans les pays voisins. Elle a pour effet d'attirer chez nous une partie de l'excédent des populations trop prolifiques. Si cet excédent était de meilleure qualité que l'excédent autochtone dont nous nous privons volontairement, il ne faudrait pas s'en plaindre; au contraire. Mais si, par crainte de sa propre écume, la France s'expose à en recevoir, de toute l'Europe, une quantité équivalente, en même temps qu'elle verra diminuer par là même son contingent de bonne qualité, c'est la perte de ce contingent qui sera le résultat obtenu en fin de compte, jusqu'à son remplacement par les nouveaux occupants sous l'influence de la concurrence et de la sélection.

En somme, notre imperfection nous empêche de produire des œuvres quelconques, y compris les enfants, sans qu'il y ait un déchet; au point que celui-ci nous apparaît comme un signe du travail. Je voudrais, avec M. Robin, que l'on cherchât à dimi-

nuer le déchet, mais à la condition que ce ne fût pas aux dépens du travail utile.

M. PAUL ROBIN. — C'est la volonté réfléchie des parents que je veux substituer à l'imprévoyance. Il me semble que nous faisons une belle œuvre en apprenant aux parents à limiter leurs charges à leurs ressources.

Qui fera les réformes sociales réclamées? Ce n'est point l'État, qui est incapable d'assurer le bonheur des masses. Ce seront les forts de corps et de cerveau. Quand nous aurons une population mieux née et mieux élevée, elle sera capable de résoudre le problème social.

Au sujet des moyens pratiques dont je ne veux point m'occuper ici, je me borne à signaler un ouvrage publié sur la question par un médecin anglais : *Science sociale. La misère; sa seule cause : son seul remède*. Je rappelle aussi la propagande néo-malthusienne faite en Hollande, en Angleterre et en Allemagne.

De ce que de bons procédés peuvent être mal appliqués par certaines gens, il ne s'ensuit pas qu'on doive les cacher aux autres.

Les Races humaines et ce que peut faire l'artiste pour leur étude.

PAR M. CHARLES ROCHET, statuaire.

RÉSUMÉ

M. SANSON donne lecture de ce mémoire, qui fait suite à celui du même auteur publié dans le *Bulletin* de 1895.

M. Charles Rochet rappelle d'abord les diverses classifications des races humaines. Puis il rappelle son enseignement libre à l'École des Beaux-Arts en 1869-1870, dans lequel il s'appliquait à montrer aux artistes ce que pouvaient être les grands types des races humaines et, plus particulièrement, « les types de notre histoire européenne et de la civilisation », c'est-à-dire les peuples disparus dont les caractères physiques et physionomiques ont été conservés par des œuvres d'art, statues, bustes, médailles, vases, camées, etc., etc.

L'auteur a trouvé plusieurs types du Grec ancien, dont deux

principaux : un à traits grossiers, assez beau, mais très pur, avec front fuyant, nez droit et menton très fort, que l'on trouve surtout sur les médailles et dont il n'a pu définir la provenance; un autre type très fin, à nez pointu, à bouche riante. « On trouve ce Grec primitif sur les statues dites du style archaïque du Musée du Louvre. C'est une image naïve et vraie du peuple; on le voit également sur les statues des guerriers qui sont au Musée de Munich; on le retrouve encore sur tous les beaux vases grecs. »

Était-ce ce type-là qui prédominait à Athènes, ou tout au moins dans le Péloponèse? Voilà ce qu'il faudrait vérifier.

Le type du Romain ancien, les types de l'ancien Égyptien, les types Assyrien, Étrusque, Phénicien, Persan, Gaulois, Germain, etc., sont à reconstituer d'après les œuvres d'art.

Pendant trois années d'enseignement aux élèves des Beaux-Arts, M. Rochet s'appliqua à inculquer aux jeunes artistes des notions d'Archéologie ethnologique et le goût pour l'exactitude des types ethniques.

Dans la deuxième partie de son travail, M. Charles Rochet expose un projet de création d'un *Musée de peintures des grands types des races actuellement vivantes*, un musée de portraits donnant ou cherchant à donner tous les plus beaux types de l'Humanité. « Car, dit-il, toutes les grandes races de la terre peuvent donner de très beaux types, tandis qu'on est allé toujours les chercher dans les laideurs et les choses repoussantes, croyant être drôle et, par là, mieux impressionner le public. » Les paroles et les chiffres ne suffisent pas; il faut voir, et les peintres seuls peuvent nous montrer ces peuples de tous les pays dans leur physionomie et dans leur couleur, dans leur forme, dans leur costume. C'est ce qu'ont fait les artistes de l'antiquité.

Pour créer ce *Musée*, que l'auteur conçoit comme étant à rapprocher du *Museum*, « tous les ans, on appellerait par des concours, ou bien on chargerait directement des jeunes peintres de talent (et il y en a tant qui cherchent leur voie et ne savent à quoi se fixer); on les enrôlerait sous la bannière de la science; on les enverrait en mission sur tel ou tel point désigné d'avance, leur demandant, tout en travaillant pour eux, de copier quelques belles têtes de leur choix du peuple indiqué : têtes d'hommes, de femmes, d'enfants, et toujours dans le beau type, qui se rapprocherait tout naturellement de l'archétype de la création décrit dans mes ouvrages, tout en conservant un caractère de race. »

M. Ch. Rochet ajoute que ce Musée devrait être fondé par l'initiative privée ; il pense qu'avec 100,000 francs la fondation serait faite, et les amateurs ne manquent pas, car leur nombre croît en raison des peintres. On sait quelles énormes sommes sont dépensées par de riches amateurs de peinture.

Pour commencer, quelques salles bien éclairées suffiraient à l'installation de ce Musée. M. Rochet n'en demande que trois : une pour les peuples européens, une pour les peuples de la race dite jaune, la troisième pour les races dites noires ou brunes.

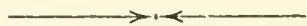
Toutes les peintures devraient être placées sur la cimaise ou tout au plus sur deux rangées. Le haut des murailles pourrait être orné de peintures décoratives, faites de vues, des arbres et de la belle végétation des divers pays.

L'auteur admet une quatrième salle consacrée aux types de l'Histoire d'après les œuvres laissées par les peuples eux-mêmes, ou des copies (moulages, peintures, dessins, photographies, etc.).

Enfin, une cinquième salle serait affectée aux *Laideurs humaines* ; ce serait un Musée des *Caricatures ethnologiques*. M. Ch. Rochet ne trouverait pas mauvais de mettre à côté de ces caricatures humaines, dans un compartiment spécial, quelques bons portraits de singes anthropoïdes, « les caricatures naturelles de notre pauvre humanité. »

En terminant, M. Charles Rochet invite quiconque voudrait s'occuper de la réalisation de ce projet à venir s'en entretenir avec lui à Athis-Mons (Seine-et-Oise).

L'un des secrétaires : D^r PAUL RAYMOND.



659^e SEANCE. — 19 Mars 1896.

Présidence de M. ANDRÉ LEFÈVRE.

M. LE PRÉSIDENT annonce que M. le Professeur Moriz Benedikt, de Vienne, membre associé étranger, assiste à la séance.

CORRESPONDANCE

— Circulaire de la Société australienne d'Anthropologie proposant la création d'une fédération des Sociétés anthropologiques.

OUVRAGES OFFERTS

BLASIO (A. DE). — *Il cranio scafoide di A. G. di Napoli* (Ext. de *Rev. italiana di Sc. naturali*), in-4°, 4 p. et fig., Siena, 1896.

BRINTON (DANIEL G.). — *Some words from the Andagneda dialect of the Choco Stock* (Ext. de *Proc. amer. philos. soc.*), in-8°, 15 p., Philadelphia, 1895.

PIÈTREMONT. — *Le crâne de Remagen, le Kertag, les chevaux de Rekh-mara et le livre Le Cheval*, de M. MEGNIEN (Ext. du *Bul. Soc. centrale de Méd. vétérinaire*), in-8°, 31 p. et fig., Paris, 1894.

Congreso internacional de Americanistas. Actas de la novena reunion. Huelva, 1892, tome I^a, in-8°, 462 p., Madrid, 1894.

Die middelen ter voorkoming van groote gezinnen. Uitgegeven door der Nieuw-Malthusiaanschen bond, in-8°, 16 p., s. l. ni d.

PÉRIODIQUES (*Articles à signaler*).

L'Anthropologie (1896, janvier-février). — Ed. Piette : Études d'ethnographie préhistorique; — Maclaud : Notes sur les Pak-halla; — L. Lapique : Documents ethnographiques sur l'alimentation minérale; — E. Deschamps : Les menhirs percés de l'île de Chypre.

Revue scientifique (7 mars 1896). — L. Manouvrier : Le *pithecanthropus erectus* et la théorie transformiste.

Bul. de la Société anatomique de Paris (janvier 1896, fasc. 3. — Bourneville : Crânes et cerveaux d'idiots; craniectomie.

Cosmos di Guido Cora (1894-95, n° 3). — O. Lenz : Sui cosidetti popoli nani dell' Africa.

OBJETS OFFERTS

Haches polies d'Haïti et silex paléolithiques de la Charente.

M. A. de Mortillet offre, au nom de M. OLLIVIER BEAUREGARD, divers objets en pierre provenant d'Haïti et des silex paléolithiques provenant du département de la Charente.

M. G. DE MORTILLET fait quelques observations au sujet des haches polies d'Haïti.

M. LE PRÉSIDENT adresse au donateur les remerciements de la Société.

ÉLECTIONS

M. le Dr MAURICE BEDOT, professeur de zoologie et directeur du Musée d'histoire naturelle de Genève, présenté par MM. Manouvrier, Zaborowski et Letourneau, est élu membre *titulaire*.

COMMUNICATIONS

Nouvelle contribution à l'Anatomie comparée du cerveau,

Par le Professeur MAURICE BENEDIKT (Vienne).

I

Considérations générales.

Dans la science, les conclusions et les suppositions doivent souvent devancer les épreuves directes. Mais, si sûres que puissent être les conclusions, il est toujours mieux, pour la conviction générale, de pouvoir établir la vérité par une démonstration directe.

Une de mes conclusions dans l'anatomie comparée de la surface du cerveau était, que l'arc antérieur descendant de la scissure moyenne de *Leuret* (lm), par exemple, chez les carnivores, représente la partie moyenne et inférieure ($c_m + c_i$) de la scissure centrale de *Rolando* chez les Primates.

Ayant eu l'occasion de voir vérifiée directement cette conclusion sur un cerveau de mouton (*Ovis Musimon*) de la collection *Zuckerandl*, je veux à cette occasion soumettre mes vues générales sur l'anatomie comparée de la surface du cerveau aux membres de la Société d'Anthropologie de Paris, car mes mémoires sur ce sujet sont publiés dans différentes langues et séparément dans des archives et journaux qui échappent à la lecture des savants spécialistes.

Pour comprendre complètement la langue architectomique des scissures à la surface du cerveau, et pour comprendre les différentes dispositions dans différentes classes des gyrencéphales, il faut considérer quelques points de vue fondamentaux.

Avant tout, il faut chercher le modèle le plus complet de chaque

scissure dans la série des animaux. Un tel modèle, par exemple, de la scissure calloso-marginale existe, chez le cheval.

On verra alors que chaque scissure complète consiste en un nombre d'éléments indépendants l'un de l'autre, chez telle ou telle espèce.

Un autre point de vue fondamental est que chacun de ces éléments indépendants d'une scissure peut entrer en combinaison avec un élément d'une autre scissure. Cela donne des images, dont l'analyse des parties élémentaires peut devenir très difficile, surtout quand des éléments à direction prédominante sagittale, entrent en combinaison avec des éléments à direction transversale.

II

Les scissures sagittales.

Il ne faut jamais perdre de vue qu'il y a deux systèmes de scissures, dont l'une suit la direction sagittale et l'autre la direction transversale.

Ces deux systèmes se combinent d'une manière très variable, et voilà la grande difficulté d'identification des différentes parties des scissures dans les différentes classes.

Dès que j'eus trouvé des spécimens des cerveaux humains, chez lesquels la scissure calloso-marginale était aussi complète que chez le cheval, je pus bien juger les fragments et leur valeur.

Avant tout, il fallait reconnaître qu'il ne faut pas attribuer une importance fondamentale à la présence ou au défaut des communications de la circonvolution du corps calleux avec le lobe frontal ou avec la circonvolution quadrilatère.

En outre, on reconnaissait que la scissure splénique ou rétro-splénique des auteurs, qui se trouve chez un grand nombre d'animaux, représente une scissure occipitale comme cette partie de la scissure calloso-marginale représente le style de la scissure bifurquée, dont une branche est la scissure calcarine et l'autre la scissure qui sépare la circonvolution quadrilatère du cuneus (scissure précunéenne) manque en général.

En général, manque, chez l'homme, la partie de la scissure calloso-marginale qui sépare la circonvolution quadrilatère de la cir-

convolution du corps calleux, et la partie rétrosplénique était complètement méconnue.

Chez beaucoup d'animaux à scissures bien développées, au contraire, la partie rétrosplénique de la scissure se continue dans l'arc sous-quadrilatère et dans l'arc sous-paracentral (ou sous-ovalaire) et se continue même dans un arc transversal séparant la circonvolution paracentrale du lobe frontal. Cet arc transversal qui se continue souvent dans une incisure sur la surface externe est nommé alors la scissure cruciale (*cr*). Elle appartient au système de la grande scissure précentrale, et nous voyons, par exemple, chez l'ours de mer que la scissure cruciale se continue longuement à la surface extérieure et forme une scissure précentrale très complète (*pc*).

Chez l'homme, au contraire, prévaut la branche constante transversale de la scissure calloso-marginale, qui limite en arrière la circonvolution paracentrale et la sépare de la circonvolution quadrilatère.

La branche préparacentrale est très souvent indiquée aussi chez l'homme, et quelquefois bien développée.

Alors la circonvolution paracentrale (ou ovale) de *Betz* est complètement caractérisée.

La scissure limbique interne de Broca (sc. calloso-marginale) comme la scissure limbique externe — la scissure rhinale des Anglais (*rh*) — se retrouve chez l'homme dans toutes ses parties. Nul doute pour la partie frontale (*rh_f*), c'est la scissure olfactive (*of*) la partie moyenne ou temporale (*rh_t*) est presque toujours et au moins sur un des deux hémisphères de chaque cerveau humain bien indiquée. C'est la scissure, qui sépare la circonvolution de l'hippocampe du lobe temporal. Elle se continue, ordinairement, dans la scissure collatérale (*cl*), qui représente la partie occipitale (*rh_o*) de la scissure rhinale ou de la scissure limbique externe.

La première scissure de Leuret (*l'*) se trouve presque complète chez *Trichechus rosmarus* et chez le taureau ¹, et nous pouvons, par leur étude, retrouver les traces plus ou moins développées chez les animaux et chez l'homme.

Cette scissure est très bien accentuée chez les carnivores dans

¹ Voyez TURNER. *The convolutions of the Brain* (*Journal of Anatomy and Physiology*, octobre 1890). Chez les auteurs anglais, cette scissure est nommée la médiale.

sa partie pariétale (l^1) et par la scissure médio-latérale (ml) dans la partie occipitale (l^o); dans la partie centrale, elle finit souvent avec une petite scissure transversale, dont nous parlerons plus bas.

Dans la partie frontale des carnivores, cette première scissure de Leuret manque ou elle est marquée par une scissure sagittale, que je nomme la scissure coronaire *supérieure* (cos).

Chez l'homme, cette première scissure de Leuret (l^1) a tellement perdu son caractère, qu'il était très difficile d'en retrouver les traces.

Dans la partie frontale, elle est représentée par les scissures secondaires sagittales qui, en cas de développement extraordinaire (l^1_f), séparent la première circonvolution frontale en deux. J'ai signé dans mes publications antérieures cette scissure par φ .

Une autre partie frontale antérieure de la première scissure de Leuret est représentée souvent chez l'homme par la scissure fronto-marginale d'Eberstaller (fm), qui court le long du bord antérieur du lobe frontal.

Dans la partie temporale, on ne retrouve que des traces peu sûres sur les cerveaux ordinaires des hommes.

Mais j'ai retrouvé dans la première circonvolution pariétale des cerveaux des dégénérés des scissures secondaires sagittales qui font reconnaître très bien la partie pariétale de la première scissure de Leuret, analogue à l'image du Trichechus et des carnivores ¹.

La partie pariétale postérieure et la partie antérieure occipitale de la première scissure de Leuret sont représentées chez l'homme par l'étagage supérieur de la scissure interpariétale (nommée par moi la scissure de *Turner*) et chez de nombreux cerveaux humains, il existe encore une scissure correspondante à la médio-latérale des animaux. Cette scissure occipitale a été trouvée chez l'homme par *Sernof* de Moscou.

La seconde scissure de Leuret (l^2) se trouve le mieux développée dans le sens sagittal chez les ungulés, par exemple, chez l'*Ovis*

¹ Voir la description du cerveau de *Francesconi* et principalement l'hémisphère gauche (*Archives de l'Anthropologie criminelle et de Médecine légale*, Lyon, 1892), et mon mémoire : « *Vergleichende Anatomie der Gehirnoberfläche* », Real-Encyclopedie der Gesamten Heilkunde und III. Band der Encyclopedischen Jahrbucher, 2. Auflage. Herausgeber Prof. Eulenburg (Urban et Schwarzenberg, Wien und Leipzig, 1893). Fig. XII, ts.

aries. On voit l'arc moyen de la scissure interpariétale pénétrer par la région centrale dans le lobe frontal et former ici la « première scissure frontale » (de l'homme), ou coronaire inférieure chez les animaux. Elle est désignée par f^1 ou par co_i ou par l^1_f .

En arrière, la seconde scissure de Leuret arrive, chez *Ovis aries*, par exemple, jusqu'au pôle occipital et représente la seconde scissure occipitale (l^2_o ou o^2).

Chez l'homme, la seconde scissure de Leuret est naturellement interrompue dans la région centrale. Elle est représentée dans le lobe frontal par la « première scissure frontale » dans la région pariétale par l'étage moyen de la scissure interpariétale (scissure de Turner) et, en arrière, elle se continue dans nombre de cas avec une seconde fissure occipitale ¹.

Chez les carnivores, la partie sagittale est très peu développée. Elle est seulement représentée par l'arc moyen de la seconde scissure de Leuret.

Le développement sagittal de la troisième scissure de Leuret (l^3) est assez parfait chez le Narval ², où elle pénètre par la région centrale immédiatement dans le lobe frontal. En arrière elle est courbée chez le Narval en bas comme chez les carnivores, et la partie occipitale manque.

Chez l'homme, la partie pariétale est très rarement à reconnaître ³. La partie frontale, complètement séparée de la partie pariétale par la région centrale est la « seconde scissure frontale », sa partie pariéto-occipitale est présentée chez l'homme par une scissure constante, scissure temporo-occipitale (t_o) qui commence dans la région temporale, entre dans la région occipitale et y représente la troisième scissure occipitale (o_3 ou l^3_o). Elle sépare, à la surface externe, la circonvolution fusiforme du lobe externe.

On voit que la quatrième circonvolution occipitale est la partie externe de la circonvolution fusiforme.

¹ J'ai vu cette seconde scissure de Leuret et principalement sa partie occipitale la mieux développée dans le cerveau américain, que j'ai décrit. (Voir : *Beitrage zur Anatomie der Gehirn-Oberfläche*, Jahrbücher der Wiener K. K. Gesellschaft der Aerzte, 1888).

² Voir TURNER, *l. c.*, et mon mémoire : *Vergleichende Anatomie*, etc. Fig. XVIII.

³ Je l'ai démontré, par exemple, dans le cerveau d'un « Fellah » (*Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, XXIII. Band 1893, Sitzungsberichte).

Chez *Ovis aries*, par exemple, la partie pariétale seule est bien développée; chez le taureau on voit bien le prolongement occipital. Chez beaucoup d'animaux la partie occipitale est séparée et nommée scissure ecto-latérale (*el*).

III

Les scissures transversales.

J'arrive maintenant à la discussion des scissures transversales.

Le développement de certaines scissures transversales, comme, par exemple, celle de Rolando et la « pariéto-occipitale » intérieure, a donné lieu à l'opinion d'avoir trouvé une organisation très différente des cerveaux de l'homme et des singes et de celle de toutes les autres classes animales ¹. A cause de cela il est très important de rechercher les formations correspondantes dans les dernières classes.

J'ai soutenu, seul et longtemps, en opposition avec tous les auteurs, que, par exemple chez les carnivores, la région correspondante au lobe central des primates est située en arrière et au dessous de la scissure cruciale. C'étaient les faits de l'expérience physiologique qui y fixaient les centres dits psycho-moteurs. C'était encore le fait histologique, que dans cette région on trouve les grandes cellules de *Betz*, qui me semblaient décisives pour cette doctrine. Je pouvais alors énoncer l'opinion qu'une petite scissure transversale, que l'on trouve chez les carnivores généralement au bout antérieur de la première scissure de Leuret, correspond à la partie supérieure de la scissure de Rolando.

Mais, bientôt, j'ai reconnu que par sa position topographique comme second arc antérieur parallèle à la branche ascendante sylvienne, l'arc antérieur descendant de la seconde scissure de Leuret des carnivores correspond à la partie moyenne et inférieure de la scissure centrale de l'homme. Chez l'homme, j'ai démontré sur le cerveau du meurtrier *Schneider* (V. les *Archives d'Anthr. criminelle*, 1896) que le second étage de la scissure inter-pariétale qui correspond à l'arc supérieur de la seconde scissure

¹ TURNER a décrit un cerveau d'épileptique fou — qui semblait être un individu normal jusqu'au temps de la puberté, — dans lequel manquaient les scissures transversales centrales (*J. of Anat. and Phys.* T. XXIV, 1890).

de Leuret des carnivores s'enfonce dans la scissure centrale et forme, avec la partie moyenne et inférieure de la scissure centrale, un arc antérieur} comme chez les carnivores.

Cette démonstration définitive sur un cerveau d'un mammifère en dehors de la classe des primates (du mouflon) est la raison de cette publication.

Je donnerai une description complète de ce cerveau, qui réunit tant de qualités des cerveaux des primates, des carnivores et des onguiculés. Pour être complet, je dirai encore que je considère l'arc descendant antérieur de la troisième scissure de Leuret comme la partie inférieure de la scissure rétro-centrale de l'homme, chez qui elle est développée à un degré très différent, de sorte qu'elle apparaît dans quelques cerveaux comme une scissure complète, parallèle à la centrale.

D'autres fois les parties moyennes et supérieures n'apparaissent qu'en traces et sont séparées l'une de l'autre et de la partie inférieure.

La dernière représente très souvent l'étage inférieur de la scissure de Turner. Quelquefois elle est doublée et l'une (l'antérieure) est en connexion avec les deux parties supérieures d'une scissure rétro-centrale complète, pendant que la postérieure est en connexion avec la scissure de Turner.

L'arc postérieur de la deuxième scissure de Leuret des carnivores représente chez l'homme dans sa partie convexe en arrière la scissure pariéto-occipale externe (nommée par moi : scissure de *Wernicke*) et avec sa partie inférieure la seconde scissure temporale.

La relation des scissures temporales avec les éléments sagittaux des deux scissures de Leuret est très variée chez l'homme. Il n'est pas rare que la première scissure temporale soit en connexion avec l'étage moyen de la scissure interpariétale et que de cela résulte une scissure en forme de fer à cheval, que *Bischoff* a décrit comme une formation typique.

Dans ce cas, la première scissure temporale est réunie avec la scissure de *Wernicke*.

Les deux confluences des éléments des deux scissures se produisent principalement quand la seconde scissure temporale est mal développée et acquiert une direction plus sagittale qu'arciforme.

Un mot encore sur la scissure pariéto-occipitale interne que l'on a considérée comme un privilège des Primates.

J'ai déjà indiqué que la partie inférieure de cette scissure existe comme scissure rétrosplénique de la scissure callosomarginale chez un grand nombre d'animaux.

La partie supérieure — la précunéenne — se trouve plus ou moins clairement chez beaucoup d'animaux, par exemple chez le cheval, séparée de l'arc rétrosplénique. Mais la connexion de ces deux arcs n'est pas même une loi absolue chez l'homme ¹.

On a attribué une certaine importance à l'interruption ordinaire de la scissure limbique, par laquelle naît la connexion de la circonvolution de l'hippocampe avec la circonvolution linguale. Mais j'ai décrit des cerveaux humains, et entre autres aussi le cerveau égyptien, dans lesquels la scissure pariéto-occipitale interne conflue avec la partie temporale de la scissure rhinale ou scissure sous-hippocampique et j'ai vu un cerveau de jeune chimpanzé, sur lequel cette confluence existe, pendant que la partie occipale de la scissure rhinale ou la sc. collatérale est séparée de la partie temporale.

La scissure calcarine (cc) existe également plus ou moins distincte chez beaucoup d'animaux. Nous pouvons donc dire, à la fin de ces considérations, qu'il *n'existe pas une différence essentielle ou quantitative entre les cerveaux de l'homme et des primates et les cerveaux des autres animaux*. En même temps, je peux insister sur la thèse qu'il n'existe pas d'hétérotopies.

IV

Le cerveau du mouflon (ovies musimon).

Je viens maintenant à la description du cerveau du mouflon, que M. Zuckerkandl a eu la bonté de mettre à ma disposition.

Dans les figures I et II, qui représentent la surface externe et inférieure des hémisphères gauche et droit, on s'orientera le mieux en partant de la scissure sylvienne (S).

On voit que les parties pariétale et occipitale représentent complètement le type des onguiculés, comme l'a si bien reconnu le Dr Krueg.

¹ J'ai publié un cerveau d'un meurtrier, dans lequel les trois éléments (sc. rétrosplénique, la précunéenne et la calcarine) sont complètement séparés l'un de l'autre (V. le mémoire cité : *Vergleichende anatomie*, etc., fig. 4).

On voit trois scissures sagittales (l^1 , l^2 , l^3) divisant cette région en quatre circonvolutions, que j'ai désignées pour la région pariéto-temporale par I, II, III, IV et dans la région occipitale, qui n'est pas séparée distinctement de la première, par I_o , II_o , III_o , IV_o ¹.

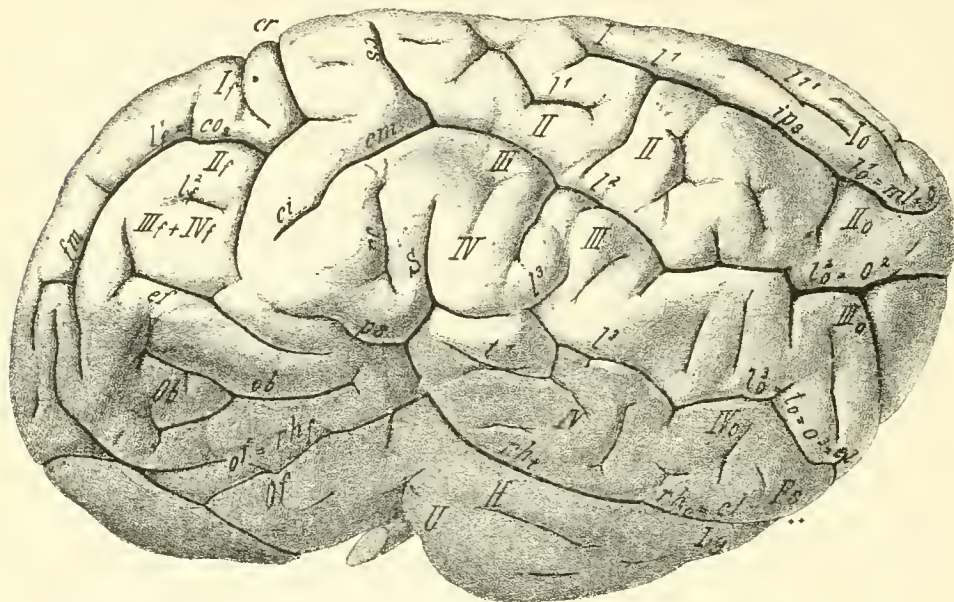


Fig. 1.

La partie occipitale des trois scissures est marquée : lo^1 , lo^2 , lo^3 , et encore o^1 , o^2 , o^3 ; la première encore par *ml* (médio-latérale) et la troisième par : *el* (ecto-latérale) et par : *to* (temporo-occipitale).

La première scissure de Leuret (l^1) n'arrive pas dans la région centrale et est en partie doublée ($l^{1'}$).

La région sus-sylvienne n'a pas le caractère complet comme chez les carnivores.

La première scissure de Leuret reste pareillement plus sagittale qu'en forme d'arc.

La troisième circonvolution de Leuret, comme elle se trouve par exemple chez le chien, est à peine reconnaissable dans la région sus-sylvienne du mouflon. Il n'y en a que des traces, que j'ai désignées par *rc* (rétrocentrale ou arc descendant antérieur de la troisième scissure de Leuret). Nous savons que, déjà chez beaucoup de carnivores, par exemple chez le chat, l'arc moyen de cette

¹ Il sera bien de séparer la région sus-sylvienne de la région temporo-pariétale et on peut parler de *Iss-IV ss.* et de *ltp - IVtp.*

scissure avec la convexité en haut manque, et que chez l'homme il est très bien développé. Dans le cerveau de Fellah, cité plus haut, cette troisième scissure du chien est rarement bien accentuée.

La seconde scissure de Leuret (l^2), ne fait pas voir chez le mouflon la branche descendante postérieure, qui contient, comme nous avons dit, deux parties, la scissure pariéto-occipitale externe ou scissure de Wernicke (signée par moi par w), et la seconde scissure temporale, et elle se continue jusqu'au pôle occipital. La partie centrale du cerveau du mouflon a le caractère des *Primates*. Nous voyons une scissure centrale (c) complète et nous pouvons reconnaître une partie supérieure (c_s), une partie moyenne (c_m) et même une partie inférieure (c_i). Et nous voyons — ce qui est de plus grande importance pour l'anatomie comparée — que la seconde scissure de Leuret (l^2) forme avec la partie moyenne et inférieure (c_m et c_i) de la scissure centrale, un arc autour de la scissure sylvienne, tout comme chez les carnivores. Ainsi, il ne peut plus exister un doute que l'arc descendant de la seconde scissure de Leuret des carnivores, par exemple du chien, représente la partie moyenne et inférieure de la scissure centrale de l'homme et des singes¹.

Ce qui frappe encore plus, c'est l'évolution de la scissure précentrale (pc) chez le mouflon. Chez l'homme, c'est la partie inférieure et moyenne qui est le mieux développée et la scissure dite seconde frontale en naît généralement.

La partie supérieure manque rarement chez l'homme, mais elle forme souvent seulement une petite impression dans la partie supérieure de la circonvolution ascendante antérieure et il est rare de voir une précentrale complète.

La partie interne à la surface intérieure (la pré-paracentrale) existe souvent chez l'homme, mais elle ne se développe pas, en général, à une scissure cruciale et moins encore elle entre en connexion avec la précentrale de la face externe.

Chez le mouflon, nous voyons comme chez *Ursus marinus* (Voy. Turner et la fig. XIII dans mon mémoire cité), la scissure cruciale (cr) se continuer comme scissure précentrale (pc) sur le cerveau gauche (Fig. I), même jusqu'au fond de la face externe et assez profondément sur l'hémisphère droit (Fig. II).

¹ La même relation, mais moins nette, se trouve, d'après Turner, chez le taureau (Voy. chez TURNER, *l. c.*, ou dans mon mémoire : *Vergleich. Anat.*, fig. II).

La scissure rhinale (*rh*) est complète de deux côtés (Fig. I et fig. II) et on distingue très bien la partie frontale (*rh_f* = *of*), la partie temporale (*rh_t*) avec l'unéus (*U*) et la circonvolution de l'hippocampe (*H*) et la partie occipitale (*rh_o* = *cl*) et la circonvolution linguale (*Lg*). De deux côtés la scissure rhinale se continue sur la surface postérieure où elle sépare bien la circonvolution fusiforme (*Fs*) de la circonvolution linguale (*Lg*) (Fig. III), qui ne sont pas, comme chez l'homme, superposées l'une à l'autre, mais parallèles dans le sens vertical¹.

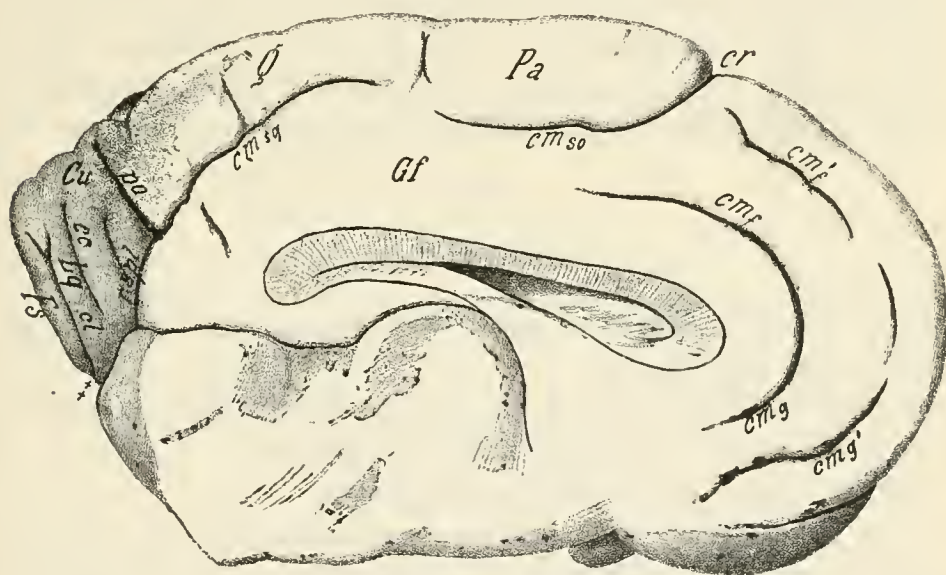


Fig. III.

Sur le côté droit très bien, mais aussi sur le côté gauche la scissure pariéto-occipitale (*po*) (la précunéenne) qui sépare la circonvolution quadrilatère du Cuneus (*Cu*) est bien marquée.

La scissure calcarine (*cc*), quoique non profonde, est à reconnaître de deux côtés (Fig. III), mais sans avoir une connexion avec la précunéenne. Les deux scissures nommées sont séparées de la scissure rétrosplénique (*rspl*) et de l'arc postérieur rétro-splénique de la scissure callosomarginale.

L'arc rétrosplénique se continue comme arc au-dessous de la circonvolution quadrilatère de l'hémisphère gauche (*cm sq.*) (Fig. III)

¹ La fig. III est pour ainsi dire une combinaison des surfaces internes et postérieures de deux hémisphères qui, en outre, font voir peu de différence.

pendant que, sur le côté droit, cette continuation est à peine sensible.

La circonvolution ovalaire ou paracentrale (pa) est séparée de la circonvolution du corps calleux (gf) par un autre arc de la scissure calloso-marginale, (cm_{so}) qui s'élève vers le bord supérieur de l'hémisphère représentant la scissure croisée (c_r), dont nous avons vu la continuation comme scissure précentrale dans les deux figures I et II à la surface externe.

Séparée de cet arc est la partie sous-frontale (cm_f) et géniculée (cm_g) de la scissure calloso-marginale, et elle est mieux développée et double du côté droit que du côté gauche (cm'_f et cm'_g).

Une scissure présylvienne ($p^s=fe$) sépare à la surface externe le lobe frontal du lobe orbitaire (ob) (Fig. I et II) et il se trouve une scissure représentant la scissure orbitaire de l'homme (ob).

V

Le cerveau lisse.

Je me permets, avant de finir, de faire une remarque qui me semble aussi importante.

On parle de cerveaux avec des circonvolutions (Gyrencéphales) et d'autres sans circonvolutions (Lissencéphales).

Cela me semble une erreur fondamentale.

Il y a des cerveaux avec des traces de scissures, mais *il n'y a pas de cerveaux sans séparation en circonvolutions*. Si l'on considère quelque section d'un tel cerveau, on reconnaît bien les circonvolutions; ce qui fait défaut, c'est l'immersion d'un processus méningéal vascularisé. Il faut ranger les cerveaux : 1° en cerveaux à *fentes*; 2° en cerveaux à *vallons*, et 3° en cerveaux à *raies*. Chaque partie du cerveau s'accroît par élévation des plis. Si les arcs d'élévation secondaire sont, pour ainsi dire, dans le style byzantin, il y a des fentes entre deux plis secondaires; si les nouveaux arcs s'approchent du style roman, il y a entre deux voisins seulement un vallon, et si les deux arcs voisins ont le style complet romain avec un diamètre très grand, il y a seulement entre eux un sillon à raies. Les points de contact curvilignes de la surface de deux circonvolutions se trouvent alors à la surface, au lieu de se trouver dans la profondeur d'une scissure.

Comme entre autres raisons morphologiques et biomécaniques il y a aussi pour l'existence des scissures une raison hydrostatique;

il convient de faire entrer dans la substance grise même seulement des branches vasculaires d'un calibre minimum ; nous comprenons que chez les petits cerveaux avec de petits vaisseaux à la surface, les vaisseaux qui entrent dans l'écorce sont déjà *a priori* d'un petit calibre, et l'inversion dans une fente est inutile.

Discussion

M. MANOUVRIER. — L'importante communication dont nous devons remercier M. le Professeur Benedikt ne saurait être discutée sans avoir été préalablement l'objet d'une étude approfondie. Je rappellerai seulement, à propos des caractères intermédiaires observés sur le cerveau du mouflon, la récente présentation ici faite, par M. Chudzinski, du cerveau d'un Aye-Aye sur lequel mon collègue a relevé aussi certains caractères mixtes indiquant une transition à la morphologie des Primates.

Au sujet de la théorie que M. Benedikt vient de nous exposer, en terminant, sur le rôle des vaisseaux dans la formation des sillons cérébraux, je pense que l'absence de sillons sur les cerveaux lissencéphales est expliquée d'une façon très satisfaisante par la théorie de Baillarger, Daresté et Broca sur la genèse des circonvolutions. Les cerveaux lisses, qui appartiennent tous à des animaux de petite taille, n'ont pas besoin de se plisser par le fait même qu'ils possèdent une surface relativement très grande par rapport à leur volume. Mais je ne contesterai point pour cela la possibilité d'une relation entre les sillons cérébraux et l'appareil circulatoire du cerveau.

M. MANOUVRIER expose un complément de son étude sur le *Pithecanthropus*, étude publiée déjà en entier dans le *Bulletin* de 1895.

Dolmens de l'Île-d'Yeu.

PAR M. TH. VOLKOV.

J'ai profité de mon séjour de cet été à l'Île-d'Yeu pour visiter les dolmens de cet endroit. Au dire des habitants, ils étaient beaucoup plus nombreux il y a quelques années, mais à présent, il n'en reste que deux : celui appelé « *La maison de la Gournaise* », et celui dit « *la Planche-à-Puare* ». Tous les deux sont situés dans la

partie nord de l'île, à peu de distance du bord de la mer, à peu près à trois kilomètres à l'ouest de Port-Joinville ¹.

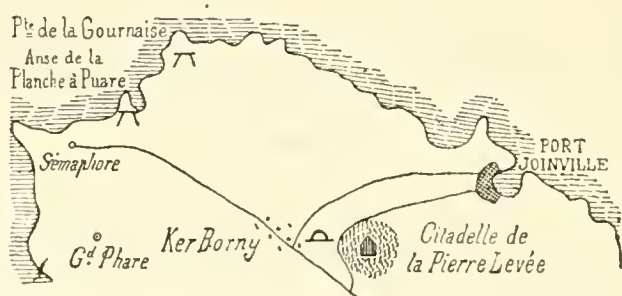


Fig. 1. — Esquisse de la partie nord de l'île d'Yeu.

Dolmen « La maison de la Gournaise ». — Cette construction mégalithique, qui porte aussi le nom de la « *Roche aux Petits-Fadets* », se trouve à une centaine de mètres de la falaise sur une petite élévation du sol qui la couvrait jadis complètement. Le dolmen, dont l'axe principal est dirigé vers le N.-N.-O., n'a qu'une chambre formée par sept blocs, placés debout (le huitième est tombé) et couverte par deux grandes dalles qui sont peut-être deux fragments de l'ancienne pierre de recouvrement, brisée par quelqu'un ou tombée par suite de la destruction naturelle du schiste granitique dont elle est composée. L'entrée de la chambre est barrée par un bloc tombé qui était probablement autrefois la dalle de recouvrement d'une petite allée, dont il ne reste qu'une pierre. Il est possible aussi que cette dernière pierre s'appuyait par son côté libre contre une roche naturelle qui supporte la partie occidentale du monument. Le sol de l'intérieur du dolmen est rempli de terre presque complètement noire.

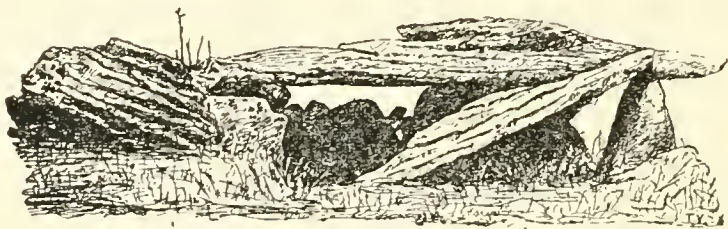


Fig. 2. — Dolmen « Maison de la Gournaise ou « La Roche aux petits Fadets. »

Longueur générale de la chambre à l'intérieur, 1 m. 38 ; largeur, 2 m. 14 ; hauteur, 1 m. 09.

Ce dolmen est mentionné dans l'ouvrage de M. O.-J. RICHARD : *l'île d'Yeu d'autrefois et l'île d'Yeu d'aujourd'hui*. Niort (1884). Ext. de *l'Annuaire de la Société d'Emulation de Vendée* (1883).

¹ Les plans de ces deux dolmens sont déposés aux archives de la Société.

Autant que je connais, ce dolmen n'a jamais été décrit ni fouillé d'une manière scientifique.

A peu de distance de ce dolmen se trouve une dalle, enfoncée verticalement dans le sol, qui cache peut-être l'entrée d'un autre monument couvert encore par l'élévation du terrain.

Dolmen de « la Planche-à-Puare ». — Ce dolmen est un peu plus à l'ouest de Port-Joinville que le précédent et se trouve à quelques mètres seulement du bord de la mer, à l'extrémité d'un petit promontoire qui sépare l'anse des Broches de l'anse de la Planche-à-Puare. Il est disposé aussi sur une petite élévation du sol, représentant le tumulus dont il était jadis couvert complètement. Ce monument, dont une partie s'était conservée jusqu'à 1883 presque intacte, fut fouillé au mois de décembre de cette année par M. A. Auger, ancien juge de paix de l'Île-d'Yeu et décrit par lui¹. L'article très intéressant n'étant accompagné ni d'un plan ni d'un dessin, j'ai cru utile de le compléter en en faisant les photographies (avec l'aide de notre collègue M. A. Pokrovsky) et en prenant le croquis du plan de ce monument. L'état peu solide dans lequel se trouve à présent une partie de ce dolmen ne m'encourageait pas beaucoup à pénétrer dans son intérieur pour le mesurer pierre par pierre, comme j'ai fait pour le dolmen précédent, et je me vis obligé de me contenter d'un croquis approximatif.

Le monument se compose de quatre parties : l'entrée principale et trois chambres. L'entrée est déjà dépourvue de ses dalles de recouvrement. La chambre de droite, dirigée vers l'Est, est dans l'état de conservation le plus parfait ; celle de gauche est très sensiblement endommagée ; l'un des blocs soutenant la dalle de recouvrement, n'étant pas assez fort, est surchargé du poids de deux dalles posées l'une sur l'autre et sans support artificiel il tombera bientôt, ce qui amènera l'écroulement imminent de toute la partie gauche du dolmen. La chambre du Nord, quoique endommagée aussi, est relativement dans un meilleur état. Une des pierres plates qui la recouvraient, brisée, dit-on, par la foudre, et affaissée sur le sol intérieur de la chambre, fut retirée pendant la fouille de M. Auger et placée hors du monument.

En donnant ces renseignements sur l'état actuel de ce monument, je crois utile de rappeler en quelques mots les résultats des

¹ A. AUGER. *Les fouilles du dolmen de la Planche-à-Puare, à l'Île-d'Yeu*. La Roche-sur-Yon, 1884 (Extrait de l'Annuaire de la Société d'Émulation de la Vendée, 31^e année, 1884).

fouilles de M. Auger, [tirés de son compte-rendu, ainsi que les explications que ce vénérable magistrat a bien voulu me fournir personnellement.

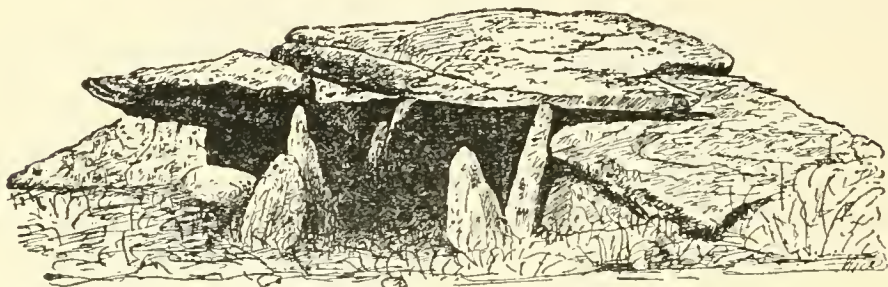


Fig. 3. — Dolmen de « La planche à Puare », fouillé en décembre 1883 et décrit par M. AUGER dans l'*Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée* (1884).

Longueur générale à l'intérieur 6 m. 40; hauteur de recouvrement 1 m. 30; ouverture d'entrée, 1 m. 40; longueur de la cave du nord, 2 m. 80; largeur au fond, 2 m.; longueur de la cave de droite, 1 m. 80; largeur intérieure, 1 m. 70; longueur de la cave de gauche, 2 m. 40; largeur au fond, 1 m. 70.

Dans l'allée d'entrée, à 1 m. 30 sous le recouvrement, on a trouvé un dallage en pierres plates et, sur ce dallage une certaine quantité d'os longs, rangés symétriquement dans le sens de la longueur. Dans la chambre droite, dont l'entrée était fermée par une pierre plate perpendiculaire, se trouvait un squelette humain couché sur le côté droit, le bras droit replié sous la tête, les jambes recourbées et croisées. Le crâne était muni de dents de sagesse et sa suture frontale n'était pas soudée. Auprès des vertèbres du cou de ce squelette, on a trouvé un objet rond, creux, ayant la forme d'un anneau, percé dans un os jauni par le temps, usé d'un côté et paraissant avoir été porté au doigt d'une personne adulte, ou suspendu au cou en guise d'amulette. Le squelette en question ainsi que l'objet mentionné sont conservés à présent au Musée de Nantes. Sous le dallage de cette première sépulture gisaient d'autres ossements humains ayant appartenu à deux sujets.

Dans la chambre Ouest, on a trouvé des ossements humains mélangés d'os d'animaux de diverses espèces, deux pierres à filets ressemblant exactement par leur forme à celles dont certains pêcheurs se servent encore aujourd'hui, mais d'une dimension plus petite, des silex taillés en biseau, quelques débris de poterie,

des coquillages (bigorneaux, moules, escargots, bernicles), etc. Sous un recouvrement de sable de 0 m. 30, des corps superposés sur *trois rangs*, étaient séparés chacun dans leur couche par un dallage de pierres plates, mais ces ossements étaient disjoints et mal conservés, sauf les mâchoires. Pas de trace de cendre, ni de charbon.

Dans la chambre Nord, les corps étaient aussi rangés par couches séparées par un dallage sur quatre rangs superposés, les membres recourbés et les ossements tombant en poussière, au milieu de cailloux grossièrement taillés par éclats, de pierres à filets, de débris de poterie, de coquillages. A l'extrémité Nord on a trouvé un vase de 0 m. 44 de haut et 0 m. 43 de diamètre qui fut malheureusement brisé par les ouvriers. Restitué avec les fragments, il est conservé également au Musée de Nantes. Il est fait à la main avec une terre très noire, son orifice portait une dentelure.

« Pendant nos fouilles, dit M. A. Auger, nous avons vainement cherché ces couteaux, râpes et hachettes que l'on trouve encore quelquefois dans certaines parties de l'île. »

Au moment de ma visite, M. Auger n'était plus en possession d'aucun de ces objets; qu'il a remis depuis quelques années déjà au Musée de Nantes; mais grâce à l'aimable bienveillance de M. Burgaud, l'instituteur de Port-Joinville, j'ai pu voir une lame assez remarquable par ses dimensions (20,5 centimètres de longueur sur 4,5 centimètres de largeur à la partie inférieure et 3,5 centimètres à sa partie supérieure) qui fut trouvée non loin du sémaphore et des dolmens et est conservée dans le petit musée de l'école communale. Les extrémités de cet objet portent les traces d'une retouche très fine.

Sans doute on peut trouver à l'Île-d'Yeu beaucoup de choses encore qui présenteront un intérêt archéologique. J'ai remarqué par exemple, non loin de la citadelle de la Pierre-Levée, à l'Ouest de la route contournant cette fortification, un tumulus surmonté de quelques pierres qui renferme peut-être un dolmen. C'est aussi l'avis de M. Auger. Dans la partie orientale de l'île, M. Auger a découvert les traces d'un cimetière gallo-romain. Mais l'âge assez avancé de cet honorable amateur d'archéologie ne lui permet plus d'entreprendre des fouilles, pour lesquelles il a même l'autorisation nécessaire.

Mais avant de faire de nouvelles découvertes, il faut prendre

soin de conserver ce qui existe. Les deux monuments dont j'ai l'honneur de parler se trouvent encore dans un état assez satisfaisant et ne sont pas beaucoup inférieurs par leur importance de ceux des environs de Plouharnel, par exemple ; mais leur conservation laisse beaucoup à désirer. Outre de petits travaux pour les consolider et pour poser certains blocs à leurs anciennes places, il serait nécessaire de préserver ces monuments de destructions ultérieures en les mettant sous la sauvegarde de l'État. Situés sur les terres communales non arables, ils peuvent être expropriés sans difficulté et confiés aux soins de la Commission des monuments mégalithiques. M. Maingourd, maire de l'Ile-d'Yeu, homme très éclairé, ne refusera probablement pas son concours, et si MM. les membres présents de la Commission veulent bien porter leur attention sur cette affaire, je serais heureux d'apporter mon concours à la conservation de ces monuments en leur signalant l'état dans lequel ils se trouvent à présent.

L'un des secrétaires : Dr PAUL RAYMOND.

659^e SÉANCE. — 2 Avril 1896.

PRÉSIDENT DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

CORRESPONDANCE.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort de M. le Professeur ANATOLE BOGDANOW, de Moscou, membre *associé étranger*, et de M. BUISSET, membre *titulaire*. Il exprime les vifs regrets de la Société.

M. G. DE MORTILLET rappelle les nombreux et importants travaux anthropologiques du professeur Bogdanow et les relations amicales de ce savant avec Broca et divers membres de la Société. Il rappelle aussi la part prise par M. Bogdanow dans l'accueil aussi brillant que sympathique fait en Russie aux membres français des différents congrès de Moscou.

M. MANOUVRIER dit qu'en l'absence du secrétaire général, il s'est empressé d'exprimer à la famille de M. Bogdanow les vives condoléances de la Société.

— Lecture du programme de 4^e Congrès d'anthropologie criminelle qui se tiendra à Genève en août 1896.

OUVRAGES OFFERTS.

BAYE (J. DE). — *Mission archéologique et ethnographique en Russie et en Sibérie occidentale* (1895), in-8°, 30 p. Paris, 1895.

BENEDIKT (MORIZ). — *Kephalometrischer befund bei corticaler angeborener Blindheit* (Ext. de *Neurolog. Centralblatt*), in-8° 2 p. Leipzig, 1886.

BENEDIKT (MORIZ). — *Biomechanische Grundfragen* (Ext. de *Deutsche medic. Wochensc.*), in-8°, 10 p. Leipzig, 1896.

BENEDIKT (MORIZ). — *Moral insanity and its relations to criminology*, in-8°, 6 p. Wien, 1894.

BENEDIKT (MORIZ). — *Moral insanity*, in-8°, 2 p. Wien, s. d.

BENEDIKT (MORIZ). — *Drei vorträge Psychophysik der moral und des Rechtes*, in-8°, 50 p. Wien, 1890.

BENEDIKT (MORIZ). — *Der Hinterhaupts-Lappen der Säugethiere*, in-8°, 4 p. Berlin, 1877.

CHANTRE (E.). — *Recherches anthropologiques sur le Caucase*, in-4°, 250 p., 43 planches. Lyon, 1895.

LIEGEY (D^r). — *Le bébé de Stanislas Leckzinski*, in-8°, 16 p. Paris, 1888.

MARTIN (D^r RUDOLF). — *Weitere Bemerkungen zur Pithecanthropus Frage*, in-8°, 18 p. Zurich, 1896.

REGNAULT (F.). — *Les attitudes du repos dans l'espèce humaine*, in *Revue encyclopédique Larousse*.

SPALIKOWSKY (ED.). — *Le Menhir de Montigny près Rouen* (Ext. du *Naturaliste*), in-8°, 4 p. Rouen, 1896.

SPALIKOWSKY (ED.). — *Nos ancêtres préhistoriques*, in-8°, 10 p. Rouen, 1895.

VIRÉ (ARMAND). — *Modifications apportées aux organes de relation et de nutrition chez quelques anthropodes, par leur séjour dans les cavernes* (Ext. *CR. acad. des sc.*), in-4°, 4 p. Paris, 1896.

PÉRIODIQUES (Articles à signaler).

Revue mensuelle de l'École d'Anthropologie (15 mars 1896). — Abel Hovelacque; — A. Lefèvre : Alexandre le Grand; — G. Papillault : La Suture métopique et ses rapports avec la morphologie générale du crâne; — F. Daleau : Hameçons en bois encore employés près de Bordeaux.

Bul. de la Soc. d'Anthropologie de Lyon (1895). — E. Chantre :

Observations anthropométriques sur les Babktyaari, Mamaceni et Rusténi : — Bérout : Rapport sur la grotte des Hoteaux ; — Zo-graf : Craniostat pouvant servir pour les mensurations et les dessins ; — P. Kaer : L'âge du bronze en Dalmatie ; — E. Chantre : Observations anthropologiques sur les Métonali ; — Notes ethnologiques sur les Yésidi.

Archives de l'Anthropologie criminelle (15 mars 1896). — Matignon : Note sur l'infanticide en Chine.

Bul. de la Soc. anatomique (1896, fasc. III). — Morestin : anomalies musculaires diverses.

Revue scientifique (28 mars 1896). — Ottolenghi : La sensibilité de la femme ; — A. Dumont : La natalité chez les musulmans de l'Algérie.

Annales du Musée Guimet (tome XXVII). — L. Fournereau : Le Siam ancien.

Journal of the Anthropological institute (february 1896). — G. Dale : An account of the principal customs and habits of the natives inhabiting the Bondei country ; — E. Dubois : On pithecanthropus erectus : a transitional form between man and the apes ; — H. Mathews : Stone Cooking-Holes and Grooves for Stone-Grinding used by the Australian aborigines ; — R. Etheridge : The game of tectotum as practised by certain of the Queensland aborigines. — L. Roth : Negritos in Borneo ; W. Seton-Karr : Discovery of evidences of the palæolithic stone age in Somaliland.

ÉLECTIONS.

Madame veuve ABEL HOVELACQUE, présentée par MM. Letourneau, Hervé et Salmon ; — M. HENRI GALIMENT, bibliothécaire adjoint du Musée Guimet, présenté par MM. G. de Mortillet, A. de Mortillet et Collin ; — M. le Dr GODIN, médecin major, présenté par MM. Manouvrier, Letourneau et Laborde sont élus membres *titulaires*.

Dix Muscles nouveaux dans l'espèce humaine.

PAR M. LE DOUBLE.

Depuis environ vingt ans je m'occupe de la question des variations musculaires et de leurs homologues dans la série animale. J'ai été assez heureux, pendant ce laps de temps, de pouvoir ren-

contrer quelques muscles nouveaux qui n'ont pas encore été décrits dans l'espèce humaine et sur lesquels j'appelle l'attention des anatomistes. Je vais les énumérer et les interpréter.

MUSCLE CHOANOÏDE

Ce muscle, qu'on rencontre chez les *Amphibiens* et certains *Reptiles*, existe aussi chez le plus grand nombre des *mammifères*.

On le trouve chez les *Cétacés*, les *Marsupiaux*, les *Solipèdes*, les *Artiodactyles*, les *Ruminants*, les *Rongeurs*, les *Carnivores*, les *Lémuriens*, et même parmi les *Singes* chez le macaque *Rhesus* et le maïmon.

Il ferait, par contre, défaut chez la grande roussette (*Pteropus*), de l'ordre des *Cheiroptères* et dans le ouistiti, le saïmiri, le sajou, le cynocéphale, la guenon patas, etc.

Il atteint son maximum de développement dans les *Ruminants*, et présente bien chez ces animaux la forme en entonnoir qui lui a valu son nom. Lorsqu'il s'atrophie et se réduit à un seul faisceau (*maki*, macaque), ce faisceau se place toujours entre le muscle droit supérieur et le muscle droit externe, plus près de ce dernier.

Le muscle choanoïde peut offrir un ou plusieurs interstices cellulux qui le divisent en deux ou plusieurs parties. Ces interstices sont larges dans les *Carnivores*. Dans le chien, le choanoïde est constitué par quatre muscles droits profonds situés non exactement au-dessous des droits proprement dits, mais plutôt dans le tissu cellulo-graisseux qui les sépare. Partagé en trois faisceaux chez les *Sauriens*, le muscle en question n'a plus que deux faisceaux (un supérieur et un inférieur)¹ chez les *Solipèdes* et les *Ruminants*. Dans le porc, il n'y a plus qu'une incisure médiane inférieure; il est complètement indivis chez les *rongeurs*.

Il s'insère, en arrière :

1° Soit sur le corps du sphénoïde (*Batraciens*) :

2° Soit dans un canal spécial, canal post orbitaire (*Téléostéens*, *Sauriens*, *Crocodyliens*) ;

3° Soit dans un canal sphénoïdal ou le canal optique (*Mammifères*).

En avant :

¹ Le faisceau le plus important est le faisceau inférieur, qui comprend les deux tiers ou les trois quarts de la masse totale du muscle.

A la sclérotique sur l'hémisphère postérieur du globe de l'œil ¹.

En tirant l'œil en arrière et en facilitant ainsi le déploiement de la troisième paupière ou membrane nictitante, le muscle choanoïde est, chez les animaux, un des principaux muscles protecteurs de la vue.

Je ne sache pas qu'aucun anatomiste l'ait rencontré chez l'homme.

Je suppose donc que la reproduction de ce faisceau doit être excessivement rare dans l'espèce humaine. Je n'ai pas encore de chiffres précis à cet égard, mais, depuis 1879, je n'ai pu recueillir que deux spécimens de cette malformation, dont un m'a été montré par un des prosecteurs; ces spécimens reproduisaient assez fidèlement le faisceau atrophié du choanoïde du *macaque*.

Les voici :

1^{er} cas. (Observé par moi en janvier 1879.) H. 74 ans. — Entre le droit supérieur et le droit externe, un peu au-dessous de l'un et de l'autre et fixé en arrière sur le nerf optique près de l'anneau de Zinn et, en avant, sur la sclérotique, à l'union de son tiers postérieur avec ses deux tiers antérieurs, existe un petit faisceau d'un rouge pâle, très grêle à sa partie moyenne. Les muscles de l'orbite sont normaux et les deux vaisseaux du droit très distincts. La bandelette anormale examinée au microscope, d'abord à l'état frais, puis après durcissement dans l'alcool, la gomme et l'acide picrique, est constituée par des fibres musculaires striées.

2^e cas. (Observé en 1888 par M. DANSEUX en préparant la branche ophtalmique de Willis.) F. 45 ans. — En soulevant la voûte orbitaire, on découvre un tractus mince, très étroit, dirigé obliquement du haut en bas, de dedans en dehors et d'arrière en avant, plongé dans le tissu graisseux de l'orbite entre le droit supérieur et le chef supérieur du droit externe et inséré d'une part sur l'anneau de Zinn et d'autre part sur la sclérotique, à un centimètre en dehors du nerf optique. Ce faisceau enlevé, plongé dans le liquide de Muller et examiné ultérieurement au microscope contenait des fibres musculaires striées.

STYLO PHARYNGIEN INFÉRIEUR

En recherchant le *Stylo pharyngien alter* « de BOHMER » mon chef des travaux anatomiques, M. le Dr REVOL, un de mes prosecteurs,

¹ Chez les *Carnivores* il dépasse toutefois l'épaisseur de l'œil.

teurs, M. CUVIER et moi, avons trouvé un stylo-pharyngien surnuméraire.

1^{er} cas. (Note communiquée par M. le Dr REVOL, chef des travaux anatomiques.) Homme, 50 ans, aliéné, décédé en janvier 1885. — A droite et à gauche du pharynx, on rencontre une bandelette charnue, plate, étroite, qui se détache du sommet, de l'apophyse styloïde, descend en croisant obliquement d'avant en arrière le stylo-pharyngien normal, sous le constricteur moyen et le faisceau thyroïdien du constricteur inférieur et va se perdre, non loin du raphé aponévrotique postérieur, dans la partie moyenne du faisceau cricoïdien de ce dernier constricteur.

2^e cas. (Observé par M. CUVIER en 1878.) — A un centimètre et demi environ du sommet de l'apophyse styloïde, on trouve, à droite, une lamelle musculaire très mince qui se dirige en bas, en formant un X avec le stylo-pharyngien et se termine en arrière, à deux travers de doigts du raphé médian postérieur, dans le chef le plus élevé du constricteur inférieur.

Le sujet qui présente cette anomalie [est une fille de 25 ans, morte phtisique.

3^e cas. (Personnel.) — C'est la reproduction du vice de développement précédent. Je l'ai observé également à droite et sur une personne du sexe féminin.

ANATOMIE COMPARÉE. — Ce n'est pas là évidemment un stylo-pharyngien dédoublé. Il s'attache au sommet de l'apophyse styloïde au lieu de s'attacher à sa base, est dirigé d'avant en arrière au lieu d'être dirigé d'arrière en avant et n'a aucune connexion avec le cartilage thyroïde. Qu'est-ce donc?

Chez les *Équidés*, il n'est pas rare de rencontrer un second muscle stylo-pharyngien. Celui-ci procède de l'extrémité inférieure de la grande branche hyoïdienne ou os styloïde, au lieu de la partie supérieure; ces fibres s'engagent sous les muscles hyo et thyro-hyoïdiens, se dirigent de bas en haut en croisant la direction du précédent et se terminent sur le raphé fibreux médian de la face supérieure. Il attire la paroi supérieure du pharynx en arrière et en bas. Certains anatomistes l'appellent, disent MM. ARLOING et CHAUVÉAU, *stylo-pharyngien inférieur* et le considèrent comme un constricteur du pharynx. Ce muscle n'existe quelquefois que d'un seul côté. Entre le stylo-pharyngien inférieur des animaux et le faisceau précité que j'ai disséqué chez l'homme, la similitude me semble absolue.

LOMBO-STYLIEN

Ce muscle sur lequel j'ai appelé en 1880, à Alger, au Congrès de l'*Association française pour l'avancement des sciences*, l'attention des anatomistes, a été signalé d'abord par BROCA dans la série animale et par moi chez un homme et chez une femme où il existait à droite et à gauche. Depuis il a été retrouvé par M. CHUDZINSKI chez un nègre, où il était également bilatéral (Com. écrite). BROCA, auquel il doit son nom, l'a décrit en ces termes ¹ : « Il y a chez les *singes non Anthropoïdes* et chez les autres *Mammifères*, dans la masse sacro-lombaire, un muscle qui s'étend en arrière jusqu'à la queue et qui se termine en avant par des faisceaux musculo-tendineux, sur les vertèbres lombaires et sur les fausses dorsales, c'est-à-dire sur les vertèbres du train postérieur, sur celles qui sont situées en arrière du nœud de la colonne vertébrale. Ces faisceaux de terminaison antérieure s'insèrent sur la partie postérieure et latérale de chaque vertèbre, entre la base de l'apophyse costiforme et celle de l'apophyse articulaire, et se fixent sur une apophyse assez longue et pointue, appelée apophyse styloïde, qui se dirige horizontalement en arrière et dont la direction recurrenente contraste avec l'antéversion presque constante des apophyses costiformes et des apophyses épineuses des mêmes vertèbres. »

Les apophyses styloïdes lombaires existent chez les *Pithéciens*, les *Cébiens*, les *Lémuriens*, les *Carnassiers*, les *Rongeurs*, les *Marsupiaux*..

Chez l'homme et les *Anthropoïdes* qui n'ont pas de queue apparente, le muscle lombo-stylien cesse de constituer un muscle distinct; il se confond avec le muscle long dorsal et est représenté par les faisceaux terminaux internes de ce muscle complexe.

L'insertion de ces faisceaux se fait exactement dans les points où aboutissent les faisceaux lombo-styliens des *Quadrupèdes* et, chez la plupart des sujets, elle est marquée par un petit tubercule osseux ou du moins par une rugosité circonscrite qui est le rudiment de l'apophyse styloïde.

C'est seulement par anomalie que cette rugosité acquiert un développement suffisant pour constituer sur les deux dernières dorsales et sur les deux ou trois premières lombaires une véritable apophyse. Au total le muscle lombo-stylien est presque toujours

¹ BROCA, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, décembre 1887, p. 654.

uni au long dorsal et ne doit être regardé comme un muscle particulier, aussi bien chez l'homme que chez les *Anthropoïdes*, que lorsqu'il se présente à l'état d'indépendance absolue.

MASTO-HYOÏDIEN

Ce muscle a été disséqué en mars 1890 par mon chef des travaux anatomiques, M. le Dr REVOL. Je ne l'ai jamais observé depuis et je ne sais pas qu'aucun anatomiste en ait fait mention. Il n'existait seulement qu'un droit et était constitué tout simplement par le ventre postérieur du digastrique, dont le tendon, après avoir traversé la boutonnière du stylo-hyoïdien, allait s'attacher solidement à l'os hyoïde. Ce corps musculeux, qui avait les mêmes insertions supérieures, la même direction et les mêmes rapports que le ventre postérieur du digastrique, recevait un filet provenant du rameau du facial, qui fournissait aussi une branche au stylo-hyoïdien. Ce *masto-hyoïdien* n'est vraisemblablement qu'une branche de l'occipito-hyoïdien de J.-B. PERRIN.

Chez le *Purpoise* on trouve un muscle identique au masto-hyoïdien de l'homme; ce faisceau qui s'étend de la face inférieure du temporal à l'os hyoïde et auquel RAPP (*Die Cetaceen zoologisch anatomisch dargestellt* § 132) et STANNIUS ont donné le nom de muscle occipito-hyoïdien est, d'après Stannius, l'homologue du ventre postérieur du digastrique de l'homme (*Muller's Archiv* 1849, § 7). « Outre les stylo-hyoïdiens, disent CUVIER et LAURILLARD, il existe dans l'*Hyène striée* un petit ruban musculaire tout à fait externe qui se rend de l'apophyse mastoïde à l'os hyoïde. » Ce faisceau est indiqué par les lettres ss sur le dessin des planches 131, 132 de l'Atlas de myologie comparées de CUVIER et LAURILLARD. Dans leur mémoire sur l'anatomie de l'*Hyène striée* YOUNG et A. ROBINSON ne font toutefois pas mention de cette disposition.

ADDUCTEUR DU SECOND ORTEIL.

Un de mes meilleurs élèves, mon collaborateur pendant deux ans, celui auquel je dois la découverte du muscle choanoïde de l'œil, Frédéric DANSEUX, interne des hôpitaux de Paris, enlevé prématurément par une fièvre typhoïde contractée dans son service de l'hôpital Lariboisière, m'a montré en 1885-1886 trois spécimens de ce muscle. Depuis je l'ai encore disséqué quatre

fois. Si l'adducteur oblique a déjà été décrit, je ne sache pas qu'il en soit de même de ce muscle à l'état de complète indépendance.

Je résume les notes que m'a remises F. DANSEUX :

I. — H., 53 ans, ataxique, novembre 1895. — Du côté droit seulement on trouve un petit muscle fusiforme charnu dans toute son étendue, sauf en avant; inclus dans la loge aponévrotique médiane de la plante du pied, il s'étend de la partie moyenne de la face inférieure du feuillet inférieur du ligament calcaneo-cuboïdien inférieur à la face externe de la base de la première phalange du second orteil. Il est séparé des interosseux palmaires par la branche profonde du nerf plantaire externe dont il reçoit un rameau très fin.

II. — H., 45 ans, cirrhose hépatique, janvier 1886. — Dans le même plan que l'adducteur oblique on met à nu, aussi bien sur le pied gauche que sur le pied droit, une bandelette musculaire très mince, ayant la forme d'un triangle isocèle allongé à base postérieure et à sommet antérieur. Elle se fixe, d'un côté, à la face inférieure de la gaine du long péronier latéral et, de l'autre côté, à l'extrémité supérieure de la première phalange du second orteil. Le rameau profond du nerf plantaire externe est placé entre cette bandelette et les interosseux plantaires.

III. — F., 25 ans, granulie aiguë, mars 1886. — En disséquant les nerfs de la plante du pied gauche on aperçoit un trousseau très mince de fibres d'un rouge pâle qui se rendent à la gaine du long péronier latéral ou plutôt du ligament calcaneo-cuboïdien inférieur et aussi de la face plantaire du quatrième métatarsien, au bord radial de la tête de la première phalange du second orteil. Il est accolé aux troisième et deuxième muscles interosseux plantaires, dont il est séparé par la branche profonde du nerf plantaire externe qui lui fournit un rameau ténu. Le pied droit est normal.

En ce qui me concerne j'ai trouvé quatre fois ce muscle, trois fois chez l'homme, deux fois des deux côtés et une fois à gauche et une fois chez la femme des deux côtés. Toujours il recevait un filet du nerf plantaire externe et s'insérait à la face inférieure du long ligament plantaire dans le voisinage du tendon du long péronier latéral. Chez l'homme où il existait seulement du côté gauche, il naissait cependant par deux chefs, l'un provenant de la face inférieure du quatrième métatarsien, l'autre du ligament calcaneo-cuboïdien inférieur.

C'est à BISCHOFF et à HALFORD, de Melbourne, que revient l'honneur d'avoir décrit d'une façon méthodique et en essayant d'en déterminer la signification, un appareil d'adduction dans les extrémités des membres thoraciques et pelviens. BISCHOFF n'a pas toutefois compris l'adducteur du gros orteil dans cet appareil qu'il n'a recherché que chez les *Singes*¹. M. le Professeur HALFORD n'a observé également les muscles qui le composent que dans le *macaque*, mais il leur a donné le nom de *Contrahentes digitorum*, nom que BISCHOFF a ultérieurement accepté².

En 1878, M. CUNNINGHAM a publié dans le *Journal de l'Anatomie et de la Physiologie* un résumé de son mémoire sur les *Mursupiaux*, dans lequel il a dressé une liste des adducteurs du pied chez un grand nombre de *Mammifères*. Dans cette liste il a inscrit l'adducteur du gros orteil et défini nettement la situation et les fonctions du groupe musculaire auquel il appartient en l'appelant « couche plantaire des adducteurs ». Il est regrettable, ainsi que nous l'avons dit ailleurs³, de voir figurer dans cette couche les interosseux plantaires.

Quelques années plus tard, dans un premier travail sur les muscles profonds de la plante du pied, le professeur RUGE, en se basant sur la situation et le mode de terminaison de la branche profonde du nerf plantaire externe, a relevé cette erreur, c'est-à-dire démontré que si l'adducteur du gros orteil devait être classé parmi les adducteurs du pied, il fallait éliminer de ceux-ci les interosseux plantaires. Enfin dans une monographie plus récente sur le développement des muscles du pied humain, à laquelle nous avons fait quelques emprunts, M. RUGE est revenu sur cette question et a rangé le court fléchisseur du cinquième orteil parmi les interosseux plantaires; les idées du savant professeur d'Heidelberg sont aujourd'hui acceptées par la généralité des anthropotomistes et zootomistes français et étrangers et par M. CUNNINGHAM lui-même.

D'après BISCHOFF, l'agencement des adducteurs des extrémités des membres thoraciques et pelviens des *Quadrumanes* serait le suivant :

¹ *Anatomie des Hylobates leuciscus*, p. 23-24. Munich, 1890.

² HALFORD, Not like man bimanous and biped uot yet quadrumanous but chieropodous (Melbourne 1863) et Lines of demarcation between man, gorilla and macaque (Melbourne 1864).

³ Variations des muscles du pied, court fléchisseur du gros orteil, *Bibliographie anatomique*, n° 5, septembre-octobre 1895.

Dans le <i>Cynocephalus maïmon</i> , le <i>Macacus cynomolgus</i> , le <i>Cerco-pithecus sapeus</i> , le <i>Pitecia hirsuta</i> et l'atèle la couche plantaire est composée d'un . . .	{ Adducteur du gros orteil dont les deux têtes (adducteur oblique et adducteur transverse) peuvent être unies ou séparées ¹ . Adducteur de l'index. Adducteur de l'annulaire. Adducteur du petit orteil ² .
Dans l' <i>Hapale penicillata</i> la couche plantaire est composée d'un	{ Adducteur du gros orteil dont les deux têtes sont inséparables. Adducteur de l'index. Adducteur du cinquième doigt.
Dans le <i>chimpanzé</i> et l' <i>Hylobate leuciscus</i> la couche plantaire est composée d'un	{ Adducteur du gros orteil dont les deux têtes sont confondues dans le premier et indépendantes dans le second. Adducteur du petit doigt.
Dans l' <i>orang</i> et le <i>Gorille</i> la couche plantaire est composée d'un	{ Adducteur du gros orteil dont les deux têtes sont fusionnées chez le premier et distinctes chez le second.

De telle sorte qu'il y aurait, suivant BISCHOFF, une diminution progressive — en passant par l'*hapale*, le *chimpanzé* et le *gibbon* — du nombre des éléments de la couche plantaire des *singes quadrupèdes* à l'*orang* et au *gorille*. Dans les *Primates*, l'*orang* serait le type intermédiaire entre le *chimpanzé*, le *gibbon* et le *gorille*. Chez cet *Anthropoïde*, RUGE avance en effet que les adducteurs du deuxième et du cinquième doigt qui font défaut sont remplacés par des bandelettes filieuses séparées des muscles interosseux par la branche profonde du nerf plantaire externe et dans lesquelles on trouve des fibres musculaires striées³. Il y aurait là une substitution de tissus semblable à celle dont nous avons donné les raisons et la cause quand nous avons étudié les muscles dorso-épitrochlée, épitrochleo-olecranien, ischio-coccygien, intercostaux, etc.

Eu égard au peu d'*Anthropoïdes* qu'ils ont disséqué, les conclusions de MM. BISCHOFF et RUGE sont peut-être un peu prématurées en ce qui concerne ces *singes*. J'en ai pour garant le témoignage des anatomistes moins anciens. Sur un jeune *chimpanzé* dont

¹ Il est indivis dans la généralité des animaux.

² Cette conformation serait aussi celle de la couche plantaire du *Cebus apella*, selon M. RUGE et des *Lémuriens*, selon MM. MURIE et MIVART.

³ RUGE, *Muscles profonds de la plante du pied*, p. 650

M. CUNNINGHAM a examiné le pied le chiffre des adducteurs s'élevait à trois: un adducteur pour le gros orteil, un pour l'annulaire et un pour le petit doigt¹, « BISCHOF a décrit, dit le professeur HARTMANN², dans les régions profondes de la paume de la main et de la plante du *chimpanzé*, du *gibbon*, du *mandril* et d'autres *singes*, des muscles auxquels HALFORD a donné le nom de *Contrahentes digitorum* (contracteurs des doigts et des orteils). Recouverts par les tendons des longs fléchisseurs des doigts et des orteils ainsi que par les lombrièux, ces muscles sont placés sur les interosseux. Je n'ai pas trouvé trace de ces muscles contracteurs chez le *gorille*.

« Chez un *chimpanzé* femelle, j'ai vu un muscle contracteur pour le quatrième et un autre pour le cinquième doigt; il en existait de plus un pour le quatrième et un pour le cinquième orteil. Chez l'*orang* j'ai observé un contracteur du quatrième et un autre du cinquième doigt; et de plus deux contracteurs faibles pour les quatrième et cinquième orteils. »

Ce qui est hors de doute c'est qu'il peut y avoir normalement un, deux, trois, quatre et même cinq adducteurs aux extrémités des membres des *Mammifères*; que, dans l'espèce humaine, il y en a ordinairement deux, un pour chaque doigt extrême, mais qu'il peut exceptionnellement y en avoir trois et même quatre. Mon adducteur biceps du second orteil n'est-il pas constitué par la fusion des adducteurs du deuxième et du troisième orteil à quelque distance de leur point d'origine.

Libre ou relié à ses congénères voisins, comme chez l'homme, l'adducteur du second orteil se rencontre dans l'*Echidna setosa*, le *Koala cendré*, le *Dasypus viverrinus*, le *Phascogale calura*, la *sarigue de Virginie*, le *Dasypus sercinctus* (CUNNINGHAM); le *cynocephale muïmon*, le *macaque cynomolge*, le *cercopithèque*, le *Pithecia hirsuta* (BISCHOFF), l'*atèle*, le *Cebus appella* (RUGE), le *Phalanger renard*, le *blaireau*, la *loutre*, le *putois*, le *paca*, l'*hapale penicillée*, l'*éléphant indien*, le *Thylacinus harrisii*, le *chien*, le *dingo*, le *chat*, le *lion*, le *léopard*, le *puma*, le *porc*, le *lièvre*, l'*hyrax du Cap*, etc.

ABDUCTEUR ACCESSOIRE DU PETIT ORTEIL

J'ai disséqué trois fois ce muscle, dont mes recherches bibliographiques ne me fournissent aucun exemple.

¹ CUNNINGHAM, *The voyage of H. M. S. Challenger, zoology*, vol. V, p. 115, 1882.

² HARTMANN, *Les singes antropoïds et l'homme*.

I. — H., 24 ans, tuberculeux, novembre 1884. — Le pied droit est normal. Sur le pied gauche on trouve au-dessous et en dehors du court abducteur du petit orteil un faisceau musculaire plat et entièrement indépendant. Ce faisceau se fixe en arrière à la partie la plus externe de l'aponévrose plantaire externe et de la face inférieure de la tubérosité externe du calcaneum, à un centimètre de l'abducteur du petit orteil, sur le tendon duquel il va se perdre au niveau de la base du cinquième métatarsien. Il est innervé par un rameau provenant du nerf plantaire externe avant sa bifurcation.

II. — F., 20 ans, péritonite puerpérale, mars 1885. — Le muscle surnuméraire existe à droite et à gauche, en arrière il a les mêmes insertions que le précédent, mais en avant il est distinct de l'abducteur normal. A son corps charnu assez court fait suite une lame aponévrotique qui, après avoir abandonné quelques fibres nacrées au tubercule de la base du cinquième métatarsien, va se perdre au côté externe de la base de la première phalange du petit orteil. Il reçoit un ramuscule nerveux du tronc du plantaire externe.

III. — F., 49 ans, pneumonie, décembre 1892. — Du côté gauche seulement on trouve un petit faisceau rougeâtre rond ayant la forme d'un triangle isocèle très allongé dont le sommet tendineux se fixe à la face externe de la première phalange du petit orteil en dehors de l'abducteur ordinaire et la base charnue à la gaine du long péronier latéral. Il est mu par un filet du plantaire externe avant sa division.

La *marmote* a un deuxième petit abducteur de l'orteil le plus externe du pied (MECKEL)¹. Un deuxième abducteur du petit orteil a été reconnu par M. le professeur CUNNINGHAM chez le *Phalanger renard*, le *Dasypus viverrinus*, le *Thylacine cynocephale*, le *Conscious maculé*.

Dans le *kangourou de Virginie*, le *kola cendré*, l'abducteur normal du petit orteil est renforcé par un faisceau provenant, chez le premier, du bord inférieur du ligament annulaire du tarse, chez le second, du cartilage plantaire².

AURICULAIRE INFÉRIEUR

Chez beaucoup de *Mammifères* on trouve, au-dessous du pavillon

¹ MECKEL, *Anat. comp.*, t. VI. p. 463.

² CUNNINGHAM, *Report in Marsupial*, p. 65, 68.

de l'oreille, un muscle dit *auriculaire inférieur* ou *parotido-auriculaire*, qui procède de la surface de la glande parotide et monte jusqu'à la base de la conque qu'il tire en bas.

A la fin de novembre 1880 un de mes élèves, M. ROBERT a disséqué ce muscle chez l'homme et m'a remis la note suivante qui en donne exactement la situation, la forme, les insertions, la structure et l'innervation.

F., 57 ans, cancer stomacal. — Après avoir enlevé le peaucier du côté droit, mis à nu l'aponévrose cervicale et principalement la portion située en avant du sterno-cleïdo-mastoïdien, appelée par RICHELSON aponévrose d'insertion faciale, je remarque une bandelette musculaire très nette qui se porte en haut, un peu d'avant en arrière, vers la conque de l'oreille. Je procède attentivement à la dissection de cette bandelette. Elle est composée de fibres d'un rouge assez pâle et a la forme d'un triangle isocèle dont la base charnue s'insère sur la face externe de l'aponévrose parotidienne et le sommet fibreux à la base de la conque; elle est très mince.

Le triangle qu'elle forme mesure à sa base trois centimètres et demi et à son sommet un demi-centimètre et de son sommet à sa base quatre centimètres et demi. J'ai la bonne fortune d'avoir conservé la branche auriculaire du plexus brachial, je la suis jusqu'au filet anastomotique qu'elle envoie au nerf auriculaire postérieur du fascial et, un peu au dessus de l'anastomose de ce filet et du nerf auriculaire postérieur, je découvre un ramuscule transversal très grêle qui se rend au muscle anormal. La région parotidienne gauche est conformée comme de coutume.

Sans doute les prolongements du peaucier du cou (*platysma myoides*) vers l'appophyse mastoïde ont été découverts par ZAGOKY, FALLOPPE et ALBERINUS; des peauciers doubles par FRONIEPS, et au-dessous du peaucier normal, un faisceau partant de l'apophyse mastoïde et de l'aponévrose parotidienne descendant en bas, par M. WOOD; mais il y a une telle dissemblance entre ces malformations et celle que j'indique qu'il serait difficile, je pense, de les rapprocher. Mon muscle, par son indépendance, sa direction, ses insertions, est bien l'homologue du *parotido auriculaire* des animaux et, si je ne l'ai rencontré qu'une fois, j'espère que d'autres anatomistes seront plus heureux que moi.

ACCESSOIRE DE LA LONGUE PORTION DU BICEPS CRURAL

Un de mes anciens prosecteurs, M. Jacques THOMAS, a appelé, le

8 février 1893, mon attention sur une anomalie très curieuse qu'il venait de trouver. Il s'agissait d'une lame musculieuse située à la partie postérieure de la cuisse, en arrière de la longue portion du biceps, dont elle était entièrement indépendante. Triangulaire et assez épaisse au niveau de la tubérosité de l'ischion, sur laquelle elle s'insérait à côté et en arrière de la longue portion du biceps, cette lame s'amincissait progressivement de telle sorte qu'à sa terminaison elle n'était plus représentée que par quelques fibres pâles qui se perdaient sur la partie postérieure et le bord externe du tendon d'Achille. J'ai fait mouler cette pièce intéressante dont j'ai observé un nouveau spécimen en 1894. Dans ce second cas les fibres ne dépassaient pas toutefois le creux poplité. Je propose d'appeler ce faisceau sur lequel la littérature anatomique est muette : *muscle accessoire de la longue portion du biceps*. Comment expliquer ce faisceau anormal ? De la façon suivante, je crois : Le professeur HUMPHRY et MM. MURIE et MIVART ont démontré que chez le *cryto-branché*, l'*xolotl*, le *menopoma*, le *menobranche*, etc. ¹, la partie la plus inférieure de chaque groupe ventral des muscles de la queue se divise en trois faisceaux qu'ils ont nommés : *ischio-caudalis*, *caudo-cruralis vel caudo-pedalis* et *caudo-femoralis*. L'*ischio-caudal*, qui correspond à notre ischio-coccygien, va se fixer sur l'ischion ; le *caudo-crural* va s'insérer sur une inscription tendineuse qu'offre la couche superficielle d'un large muscle qui s'étend de la ceinture pelvienne au membre inférieur et en partie sur la masse musculaire de la plante du pied par un chef aberrant qui descend derrière la cuisse et la jambe, d'où les noms de *caudo-cruralis* et *caudo-pedalis* que M. HUMPHRY a donnés à ce faisceau.

Le *caudo-fémoral* va s'attacher par un fort tendon à la partie moyenne de la face plantaire du fémur. De ces trois faisceaux le plus interne est l'ischio-caudal, le plus externe le caudo-fémoral. Cette disposition paraît constante dans tous les *Urodèles*.

L'accessoire de la longue portion du biceps ne peut être considéré, au point de vue de l'anatomie philosophique, que comme un vestige d'un des *agitatores caudæ* des animaux, très vraisemblablement du *caudo pedalis* qui ne s'est pas soudé à la longue portion du biceps. Mais, dira-t-on, il émane de l'ischion et non du coccyx ? Sans doute, mais il paraît acquis aujourd'hui que le grand liga-

¹ HUMPHRY, *Obs. in myology*. London 1872, p. 6 et 7, et MURIE et MIVART, *Proceed. of the zoolog. Societ.* 22 avril et 24 juin 1869.

ment sacro-sciatique n'est qu'un reliquat, dans l'espèce humaine, des muscles postérieurs de la cuisse qui, dans les animaux, s'étendent du coccyx à la face plantaire du membre inférieur.

Dans tous les cas chez le *chien* le fléchisseur externe de la jambe s'insère en haut sur le grand ligament sacro-sciatique et le ligament sacro-épineux ainsi que sur la tubérosité de l'ischion par un chef très fort, puis par un chef plus grêle sur cette même tubérosité, mais en dedans du long chef. Ce sont ces deux chefs qui, bientôt réunis, constituent tout le muscle.

Le biceps crural du *dasypus sexcinctus* est composé de deux faisceaux qui naissent, l'un à côté de l'autre, de l'ischion et demeurent distincts dans toute leur longueur. L'antérieur se termine sur l'aponévrose jambière au niveau du calcaneum, après avoir fourni un trousseau de fibres qui s'éparpillent en dehors sur cette aponévrose jusqu'au tendon du fascia lata. Le postérieur, intimement uni à son point de départ avec le grand fessier, croise le précédent et se perd dans la gaine du jumeau externe (GALTON, *On the dasypus sexcinctus*, p. 554).

Dans l'*Atlas d'anatomie* comparée de CUVIER et LAURILLARD on peut voir, sur une des planches réservée à l'anatomie de la *loutre*, le dessin d'un muscle grêle qui se rapproche beaucoup de la tête ischiatique postérieure indépendante du biceps du *dasypus sexcinctus*. Recouvert par le grand fessier et le moyen fessier du bord antérieur duquel il surgit, ce muscle constitue un faisceau accessoire du fléchisseur péronier qui (je copie le texte de CUVIER et LAURILLARD), au lieu de s'épanouir sur l'aponévrose jambière, se réunit au gastrocnémien et contribue à former le tendon d'Achille» (CUVIER et LAURILLARD, *Anat. comp.*, pl. 110, fig. I). Une bandelette identique est représentée par les mêmes auteurs dans les planches d'anatomie de l'*hyène* et indiquée comme un mince et large ruban musculaire qui descend tout le long de la cuisse et va se fixer vers le milieu de la jambe sur le fléchisseur du pouce ¹.

ACCESSOIRE DU DROIT ANTÉRIEUR DE LA CUISSE

Un de mes élèves, M. GIRARD, a découvert, en 1880, chez un homme et j'ai vu moi-même, en 1890, chez une femme, un faisceau musculaire qui se confondait, en bas, avec le bord externe du

¹. CUVIER et LAURILLARD, *Eodem loco*. pl. 131.

vaste externe et s'attachait, en haut, par un tendon arrondi et grêle, au sourcil cotyloïdien et, par une lame aponévrotique assez lâche, au corps du fémur, au-dessus de l'origine trochantérienne du vaste externe. Dans le cas de M. GIRARD, ce corps charnu insolite était bilatéral et, dans le mien, n'existait qu'à droite. J'ai pu nettement constater que, dans ces deux cas, il était innervé par un filet de la branche que le nerf crural envoie au droit antérieur.

M. le professeur MACALISTER m'a écrit qu'il avait rencontré ce faisceau qu'il a appelé *rectus accessorius*.

Sous le nom de muscle *ilio rotulien*, M. MORESTIN a signalé, en janvier 1895 (*Bulletin de la Société anatomique*, une bandelette contractile qui prenait naissance au-dessus de la cavité cotyloïde et venait se jeter sur l'aponévrose de terminaison du vaste externe. Cette bandelette qui transformait « le quadriceps en quinticeps » n'est à coup sûr qu'une variété de la malformation que le professeur MACALISTER et moi avons rencontrée.

ANATOMIE COMPARÉE. — « Le droit antérieur présente chez tous les *Quadrupèdes*, dit LANNegrace ¹, une disposition remarquable; il se trouve enclavé dans une espèce de gouttière que lui forment les vastes interne et externe et je crois être en droit de le faire dériver du vaste externe. »

Les connexions si fréquentes du droit antérieur et du vaste externe de l'homme semblent confirmer cette manière de voir. Elle est appuyée aussi par l'apparition d'un droit antérieur accessoire dans l'espèce humaine, droit antérieur accessoire qui relie le vaste externe au droit antérieur dont il partage l'innervation.

D'où faire dériver, au surplus, le droit antérieur sinon du vaste externe? On ne saurait voir en lui l'iléo-tibial des *Reptiles* et des *Amphibiens* dont les connexions sont tout à fait différentes, puisqu'il est toujours séparé de l'articulation coxo-fémorale par les fibres iléo-fémorales (muscle fessier), tandis que le droit antérieur se trouve toujours placé au milieu de cette masse fessière ¹.

Le droit antérieur et l'iléo-tibial existent du reste simultanément chez les *Mammifères*. Il est vrai de dire que l'anatomie comparée démontre qu'il y a un rapport inverse entre ces deux muscles. Lorsque l'iléo-tibial possède son plus haut degré de puissance, le droit antérieur n'existe pas et, inversement, quand le

¹ LANNegrace. *Myologie comparée des membres*. Montpellier. 1878 p. 37.

¹ L'iléo-tibial des *Reptiles* et des *Amphibiens* paraît répondre au tenseur du fascia-lata et à la portion aponévrotique du grand fessier de l'homme.

droit antérieur acquiert une épaisseur considérable, l'iléo-tibial se réduit beaucoup.

ACCESSOIRE DU PETIT FESSIER

A trois reprises différentes et constamment des deux côtés (deux fois chez l'homme et une fois chez la femme), j'ai rencontré au-dessous du petit fessier, mais entièrement indépendant de lui, un faisceau musculaire que je propose d'appeler *accessoire du petit fessier*.

Dans les trois cas que j'ai observés de ce faisceau musculaire dont l'existence n'a pas encore été signalée, les autres muscles fessiers étaient normaux. Dans ces trois cas l'*accessoire du petit fessier*, recouvert par le petit fessier dont il longeait la partie profonde du bord supérieur, était innervé par le nerf fessier supérieur. En bas il était régulièrement attaché à la capsule de l'articulation de la hanche. C'est sur un homme, en 1879, que j'ai noté pour la première fois la présence de cette malformation. En 1882, M. le professeur MACALISTER, auquel j'avais fait part quelque temps avant de ma découverte, m'a annoncé qu'il venait de découvrir le même corps charnu accidentel auquel il me proposait de donner le nom de *cinquième fessier*. Ce nom pourrait en effet être logiquement accepté.

Le 6 mars 1896, M. BOUGLÉ, prosecteur de la Faculté de médecine de Paris, a décrit également, devant la Société anatomique, un muscle surnuméraire de la région fessière qu'il rattache au jumeau supérieur, mais qui me paraît devoir être rattaché plutôt aux muscles fessiers. Le petit fessier accessoire qui n'est qu'une dépendance du petit fessier, ainsi qu'en témoigne l'innervation par le nerf fessier supérieur, n'est pas spécial à l'homme. Le petit fessier du *chimpanzé* disséqué par M. CHAMPNEYS était constitué par quatre faisceaux : deux faisceaux antéro-postérieurs, un faisceau profond (cinquième fessier) et un scansorius (quatrième fessier). Le faisceau profond, large d'un quart de pouce et long de deux pouces, provenait de la partie externe de l'os iliaque, au-dessus de l'insertion ischiatique des fibres les plus élevées du ligament sacro-sciatique, et se fixait en bas au bord antérieur du grand trochanter.

Dans le *chimpanzé* disséqué par le Dr HEPBURN la disposition était la même, tandis que dans le *gorille* du même anatomiste le petit

fessier était constitué par deux faisceaux juxtaposés dans le sens antéro-postérieur et par un scansorius. Tous les anatomistes anglais reconnaissent au surplus que le petit fessier est le muscle de la fesse qui est le plus sujet à la *fission* et à la *reduplication*.

Sur le nain Auguste Tuailon et sur le nanisme simple avec ou sans microcéphalie.

PAR L. MANOUVRIER

I. — *Description anatomique et physiologique. — Date de l'arrêt et marche de la croissance.*

Le nain que je présente à la Société se nomme Auguste Tuailon, dit Boffy. Né au village d'Esmoulières, canton de Faucogney (Haute-Saône) le 18 mars 1873, il est âgé de 23 ans, Il a été signalé par la plupart des journaux il y a trois ans à l'occasion de son appel pour le recrutement militaire. Il fut déclaré justement « *le plus petit conscrit de France* » car sa taille, à cette époque était, paraît-il, 0 m. 97 et son poids 17 kilogrammes.

Aujourd'hui son poids n'est pas supérieur, à ce qu'il assure. Quant à sa taille, que j'ai mesurée au laboratoire, elle est de 0 m. 997.

Bien que l'on ait vu de nombreux nains plus petits dont il est inutile de rappeler ici les noms ¹, celui-ci est des plus remarquables pour diverses raisons. D'abord il est exempt de toute déviation rachitique et possède une conformation qu'on peut dire harmonique. Ensuite il est parvenu à l'âge adulte avec une assez bonne santé. Enfin il possède une intelligence d'un degré absolument normal.

Sa conformation générale rappelle celle de l'enfant : crâne volumineux et face petite, membres courts relativement au tronc et grêles ; abdomen saillant, peau glabre partout y compris le pubis. Les cheveux, coupés courts, sont peu abondants et peu vigoureux comme ceux des jeunes enfants. A distance, la physionomie est enfantine, mais de près on voit sur le front des rides

¹ On peut consulter à ce sujet notamment le très érudit mémoire du Professeur CÉSARE TARUFFI, de Bologne : *La Microsomia*.

légères qui, jointes à un peu de flaccidité de la peau du visage, donnent à celui-ci un air légèrement vieillot.

Aucune partie du corps n'est difforme, si l'on met à part la petitesse et la faiblesse de la musculature. Les mains et les pieds



ont une forme normale ainsi que les oreilles. Outre la stature, j'ai mesuré les dimensions suivantes :

Taille assis ou hauteur du buste = 568 mm. ;

Largeur biacromiale = 214 mm. ;

Largeur bitrochantérienne = 190 mm. ;

Longueur de l'oreille = 58 mm. Largeur = 32 mm.

On trouvera plus loin les dimensions céphaliques.

Je n'ai pas eu l'occasion de prendre, comme je me le proposais, un plus grand nombre de mesures.

Les dents de sagesse manquent. La dentition s'est ressentie, d'ailleurs, du ralentissement de la croissance. Les dents sont régulièrement implantées avec un volume proportionné à celui des mâchoires. Le sujet affirme que plusieurs sont tombées et ont été remplacées par de nouvelles ; cependant certaines dents ne semblent pas être des dents permanentes. L'une d'elles est très branlante et ne paraît pas plantée profondément dans l'alvéole. Derrière une incisive latérale inférieure on voit apparaître le sommet d'une dent qui pourrait être une dent de remplacement gênée dans son évolution.

Comme l'ensemble des proportions du corps, la démarche rappelle celle des jeunes enfants. Le sujet marche aisément et peut faire sans fatigue des promenades de plusieurs kilomètres, mais il marche les jambes un peu trop écartées, d'où résulte une amplitude exagérée des oscillations transversales. Ce peut-être une habitude vicieuse, car il marche correctement lorsqu'il veut apporter à cet acte un peu d'attention.

Il n'y a pas apparence de rachitisme ni dans le tronc, ni dans les membres, ni dans les extrémités. Les doigts des mains, notamment, ont une longueur normale relativement à la paume et les uns par rapport aux autres.

Il y a donc lieu de conclure à un simple arrêt ou à un ralentissement extrême de la croissance, arrêt ou ralentissement dont j'ai cherché à dater le début et à saisir la cause, mais sans pouvoir y parvenir suffisamment.

Voici les quelques renseignements que j'ai obtenus en priant le sujet de transmettre à sa mère, par correspondance, un certain nombre de questions.

Ses parents sont bien conformés ; sa mère est de petite taille ; son père est un homme robuste et non alcoolique.

« La mère n'a pas été malade du tout pendant sa grossesse.

« Il n'a jamais été un gros mangeur. Très peu lui suffisait.

« Il est très bien venu à terme et en bonne santé.

« A sa naissance, il était d'une taille absolument comme un autre enfant.

« Il a marché à l'âge de 13 mois.

« A un an et demi il a eu des petits boutons blancs sur les mains et sur les pieds — tellement épais qu'entre les boutons on n'aurait pas placé une tête d'épingle. Ses ongles des mains et des pieds sont tombés.

« A l'âge de 3 ans, chez son oncle qui le gardait, il est tombé dans l'escalier depuis le premier étage jusqu'au rez-de-chaussée, mais sa mère ne s'est pas aperçue que cela lui ait fait du tort.

« La mère s'est aperçue qu'il ne grandissait plus alors qu'il avait 4 ans $1/2$.

« A 4 ans $1/2$, lorsqu'il a cessé de grandir, il a eu ce que l'on appelle le carreau, c'est-à-dire le ventre très gros et très dur.

« Il a toujours été fortement constipé. »

J'ajoute à ce dernier renseignement que l'état de constipation existe encore habituellement.

On peut tout au moins conclure que jusqu'à l'âge de 13 mois le développement a été normal. Un enfant qui marche à cet âge n'est pas un malade. Peut-être l'enfant, petit mangeur, était-il seulement peu vigoureux.

Au sujet de la maladie survenue à un an $1/2$, j'avoue ne pouvoir faire un diagnostic rétrospectif. Peut-être un médecin spécialiste y parviendrait-il?

La maladie survenue à 4 ans $1/2$ (tuberculose intestinale?) ne me paraît pas pouvoir être invoquée comme cause du nanisme. Si c'est à cet âge que l'arrêt de la croissance a été reconnu par la mère, il faut croire que cet arrêt s'était produit à une époque notablement antérieure, car on ne peut reconnaître un tel arrêt que d'après ses effets. Ceux-ci n'ont guère pu être perceptibles que plusieurs mois après le début. Nous serions ramené ainsi vers la date de la chute dans l'escalier, c'est-à-dire vers l'âge de 3 ans. Si, à partir de cet âge, la croissance de l'enfant a cessé ou s'est ralentie, la mère a pu s'en apercevoir au bout d'un an et demi seulement.

Comment cette chute qui, au dire de la mère, ne paraît pas avoir fait du tort à son enfant, aurait-elle pu déterminer un arrêt de développement? Nous n'en savons rien, et c'est purement à titre d'hypothèse que je mets cette chute en cause, parce que sa date paraît coïncider avec la date probable de l'arrêt de la croissance. Jusqu'à l'âge de 3 ans, la croissance semble avoir été normale, puisque la mère ne s'est aperçue de la petitesse de son fils qu'un an et demi plus tard. Si c'est la chute survenue à 3 ans qui a troublé le développement général, le trouble a dû être primitivement central pour affecter l'ensemble de l'organisme. Il aurait consisté en un fort ébranlement encéphalique sans lésion apparente. Mais le poids de l'encéphale, à l'âge de 3 ans, atteint déjà les $8/10$ du poids adulte moyen, d'après les statistiques de Welcker et de Boyd. On s'expliquerait donc ainsi comment notre nain, arrêté dans son développement général vers cet âge, n'en possède pas moins un cerveau volumineux.

D'après la statistique de Bowditch (Boston, 1877), la taille, à 3 ans, serait 0 m. 921; à 4 ans, 1 m. 003, et à 5 ans, 1 m. 049. La taille de notre nain est donc intermédiaire entre celle des enfants de 3 ans et ceux de 4 ans, ce qui apporte une probabilité de plus à la date ci-dessus de l'arrêt de sa croissance. A supposer que cet arrêt ait été absolu, il faudrait admettre qu'à 3 ans l'en-

fant avait déjà une taille de 0 m. 99, supérieure à la moyenne, ce qui ne s'accorderait guère avec sa qualité remarquée de faible mangeur. Mais un arrêt absolu de la croissance à un âge où elle possède une si grande intensité n'est pas admissible. Il est à peu près certain qu'il y a eu un très fort ralentissement et non un arrêt subit et complet. Les renseignements fournis par la mère sont insuffisants sur ce point, mais j'ai interrogé Auguste Tuaillon lui-même. Il m'a dit se souvenir qu'à l'âge de 17 ans sa tête ne touchait pas le manteau de la cheminée dans sa maison. Entre ce manteau et sa tête il pouvait placer son poing, tandis qu'à l'âge de 21 ans sa tête touchait. Ce fait impliquerait un accroissement de 0 m. 04 environ entre 17 et 21 ans, et la probabilité d'un accroissement quelconque entre l'âge de 3 ans et celui de 17 ans. En admettant que notre nain ait eu, à 3 ans, une taille de 0 m. 90, légèrement inférieure à la moyenne, il aurait grandi, depuis cette époque, de 0 m. 09 dont la moitié environ entre 17 et 21 ans.

Il ne fut pas mesuré avec précision, lors de son passage au recrutement militaire. Un assistant le mesura avec un ruban et lui attribua 0 m. 97, mais j'ai obtenu 3 ans après avec la toise 0 m. 997 (pieds nus), ce qui permettrait de croire à un léger accroissement entre 21 et 23 ans.

Il est certain que Tuaillon a grandi notablement depuis l'âge auquel paraît avoir débuté son arrêt relatif de croissance. Il pourrait grandir encore, car on connaît certains exemples de nains qui ont grandi à un âge auquel la croissance est ordinairement terminée depuis longtemps. Geoffroy Saint-Hilaire dit que le fameux Jeffery Hudson avait, à l'âge de 8 ans, 18 pouces anglais de haut, qu'il conserva pendant plusieurs années cette taille, mais qu'à 30 ans sa croissance devint très rapide et qu'il parvint en peu de temps à la hauteur de 3 pieds 9 pouces. Il mourut en 1682 à l'âge de 63 ans.

Bébé (Nicolas Ferry), lors de sa naissance, n'avait que 7 à 8 pouces de long; il pesait moins d'une livre, mais il vint au monde à 7 mois. Il commença à parler à 18 mois, mais ne sut marcher qu'à 2 ans. A 5 ans il pesait 9 livres 7 onces et sa taille était d'environ 22 pouces. A 15 ans, il avait 29 pouces. Il mourut à 22 ans et demi en 1764. Sa taille était alors d'un peu plus de 33 pouces, ce qui ferait environ 0 m. 90.

Borwiloski, à 22 ans, avait 28 pouces. Il mourut à un âge

avancé et sa taille prit en peu de temps, dans sa vieillesse, un accroissement très marqué¹.

Le nain Jean Coan, cité par W. Arderon, ne présenta rien d'extraordinaire jusqu'à 1 an et ne grandit plus ensuite que d'une manière très lente, au point qu'à 16 ans sa taille n'était que de 3 pieds anglais. A 23 ans, il n'avait pas davantage. Le cas paraît être analogue à celui de Tuaillon. Coan était aussi bien proportionné, jouissait d'une bonne santé, et son intelligence était très développée².

Virey cite un nain qui, vers l'âge de 15 ans, se développa très rapidement et ne tarda pas à atteindre 5 pieds. Ici, la croissance se produisit à l'âge ordinaire de la puberté. Mais la puberté peut ne point avoir lieu. Elle peut être aussi très tardive chez les nains.

Chez Tuaillon, à ce qu'il m'a dit, un certain degré de puberté se serait manifesté à l'âge ordinaire, mais il s'agirait alors d'une puberté très imparfaite puisqu'elle est encore telle malgré les sollicitations mentionnées. Peut-être la continuation de celles-ci aboutira-t-elle à une puberté plus complète dont la croissance, mais aussi la santé, pourrait bien se ressentir.

Il semble que chez les nains se conservent des propriétés des tissus embryonnaires en dépit de caractères séniles résultant d'une nutrition languissante.

Auguste Tuaillon est arrivé récemment à Paris. Je l'ai trouvé dans un café-restaurant voisin de la gare de Lyon, où il est employé. Il prend part, à titre spécial, à des concerts d'ordre modeste et contribue par sa présence au succès de l'établissement.

Bien que son nanisme soit très suffisant pour attirer sur lui l'attention et la curiosité du public, Auguste Tuaillon, sans avoir cultivé, à proprement parler, l'art lyrique populaire, a appris à se présenter assez gentiment. Il débite pour cela un long boniment humoristique composé par une dame, et qu'il accompagne de quelques chansonnettes et monologues. Il veut bien donner à la société d'anthropologie un spécimen de son travail, et vous pourrez juger que ce lui-ci est accompli d'une façon très satisfaisante.

Avant de venir à Paris, il a gagné sa vie, depuis l'âge de 15 ans environ, en exhibant sa petite personne et ses petits talents dans diverses localités de l'Est, notamment à Luxeuil-les-Bains, non loin de son pays natal, et à Nancy.

¹ IS. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE. *Hist. des anom. de l'org.*, p. 152.

² *Ibidem*, p. 160.

Son instruction classique est celle d'un villageois ordinaire. Il a fréquenté régulièrement l'école primaire de son village et a subi avec succès l'examen pour le *certificat d'études*, examen qui porte sur la lecture, l'écriture, les opérations élémentaires de l'arithmétique, le système décimal, l'histoire et la géographie élémentaires. En dehors de ce rudiment d'instruction, il n'a guère acquis que les connaissances usuelles en rapport avec son milieu inculte et son genre de vie plutôt agreste. Sa faiblesse musculaire extrême le rendant impropre aux travaux des champs, il n'a pu acquérir que dans une très incomplète mesure la correspondance intellectuelle particulière du paysan agriculteur ; mais cette lacune a pu être compensée jusqu'à un certain point par ses petits voyages et ses essais artistiques rudimentaires.

Dans sa conversation, il montre l'esprit ordinaire d'un jeune campagnard avec quelques différences de forme produites par les conditions de milieu indiquées ci-dessus.

Ce qui lui manque, c'est naturellement l'expérience dans l'ordre des représentations motrices suscitées, entretenues et combinées sous l'influence des besoins liés à un développement musculaire normal et sous l'influence des travaux manuels. En conséquence, il prend peu d'intérêt aux choses en rapport avec l'activité musculaire. Faible comme un enfant de 6 ans environ, il doit regarder le monde un peu du point de vue de la petite fille qui commence à abandonner aux garçons l'activité musculaire et bruyante pour s'adapter aux choses de l'intérieur et aux relations correspondantes à sa spécialisation sociale, sans se préoccuper encore, toutefois, des questions sexuelles.

Je suis allé le voir plusieurs fois et j'ai conversé longuement avec lui pour m'enquérir à ce sujet. Il m'a paru, en dehors de la lacune dont je viens de parler, assez réfléchi, curieux de savoir et observateur. Il cherche à s'expliquer ce qu'il voit, expose son opinion avec réserve, questionne judicieusement sur les causes et les conséquences du nanisme, par exemple, et il raisonne peut-être plus délicatement que beaucoup de jeunes hommes normaux comparables à lui sous le rapport de l'instruction et de l'éducation.

A cause de sa petite taille et de son aspect enfantin on est invinciblement porté, au premier abord, à lui parler comme à un enfant et à le traiter comme tel, mais sa conversation et sa manière d'agir ne sont pas enfantines, si l'on met à part la timidité que

compose nécessairement une excessive infériorité de taille et de force vis-à-vis de tout le monde. Assurément son état mental présente des particularités en rapport avec ses anomalies anatomiques, mais ce n'en est pas moins un état psychologique régulier, c'est-à-dire exempt de troubles. On peut l'expliquer en gros, ainsi que son caractère et sa conduite, en considérant les particularités de sa conformation d'une part, les particularités consécutives des influences extérieures d'autre part, et en cherchant à déduire, d'après l'observation commune, les variations qui doivent en résulter dans les déterminations volontaires, comparativement avec la conduite moyenne.

De la tendance que l'on a, et à laquelle on résiste difficilement, à le considérer comme un enfant, tendance justifiée d'ailleurs à certains égards puisque ce jeune homme n'a que la force d'un jeune enfant, de cette tendance résultent assurément pour lui des froissements d'amour-propre plus ou moins pénibles; mais il en résulte aussi des avantages compensateurs. Il tire naturellement parti de la situation, de sorte qu'il est exposé à encourir souvent, sans le mériter, le reproche de rouerie et d'ingratitude. Pour ne pas encourir ce reproche, en effet, il lui faudrait manifester une rare dose de reconnaissance en tenant compte à chacun, parfois au détriment de ses intérêts les plus graves, de toutes les attentions et ménagements dont il a pu profiter, de tous les égards généralement peu coûteux que l'on doit aux êtres très faibles. Il lui faudrait, notamment, témoigner à chacun le respect et la docilité que le fort est habitué à exiger du faible en retour de la protection accordée; il lui faudrait, en un mot, accepter la condition sociale d'enfant alors qu'il ne l'est point et alors que la loi lui confère les droits de citoyen. C'est ainsi que sont survenues entre lui et son patron des difficultés; ce dernier l'ayant traité avec plus de douceur et de bonté que l'on en use d'ordinaire envers un employé, s'attendait, en retour, à une soumission qui s'est trouvée en défaut.

Le nain a naturellement profité des bons procédés et les a convenablement appréciés, mais quand il s'est agi d'obéir et de recevoir des admonestations, il a montré de la résistance tout comme un autre.

Il est superflu d'indiquer sur quel point de physiologie se portait plus particulièrement l'attention des visiteurs. Plus curieux que raisonnables, des amis ou voisins ne craignirent pas d'entraî-

ner le petit conscrit à faire le jeune homme plus que ne le comportait sa conformation. Bien que naturellement tranquille et bon sujet, celui-ci profita de certaines facilités grandes pour faire en pays Cythéréen quelques excursions dangereuses pour sa bourse et pour sa santé. De là vinrent les remontrances patronales à la suite desquelles il vint d'abandonner sa place pour retourner dans son pays. Ces détails sont ici notés à titre de renseignements physiologiques et psychologiques. Ils ne peuvent d'ailleurs qu'ajouter à l'intérêt offert par mon personnage sans nuire en rien à sa bonne réputation. J'ajoute que, d'après son propre témoignage, il ne serait pas dépourvu de manifestations génitales, et cela depuis l'âge de 14 ou 15 ans, bien que l'aspect des organes soit infantin. Le seul résultat possible indiquerait, toutefois, un état physiologique correspondant tout au plus à celui d'une puberté très imparfaite et prématurément sollicitée. C'est plus que suffisant pour produire l'accessibilité à l'amour et à ses complications d'origine purement cérébrale.

Sous le rapport du caractère, notre nain m'a paru bien doué sans particularité saillante. Ses sentiments sont également ordinaires autant que j'ai pu en juger.

Après cette description sommaire, il me reste à traiter les deux questions principales dont je me suis occupé à propos d'Auguste Tuailon : 1^o l'interprétation du volume et de la forme de sa tête ; 2^o l'interprétation de cette variété de nanisme.

II. — *Volume et forme du crâne.*

Mesures céphaliques :

Diamètre antéro-post. maximum.	. . .	178 ^{mm}
— — métopique.	. . .	178
— transverse maximum	. . .	148
— vertical sus-auriculaire.	. . .	127
— frontal minimum.	. . .	102
Circonférence horizontale	. . .	530

D'après mes registres anthropométriques, ces dimensions indiquent un volume cérébral aussi grand que celui de certains hommes de taille moyenne et d'intelligence médiocre ; plus grand que celui de nombreuses femmes adultes de taille et d'intelligence ordinaires. Notre nain, dont la taille et la musculature sont très

inférieures à la moyenne féminine et dont les diamètres crâniens sont très peu au-dessous de cette moyenne, ne possède donc pas seulement la supériorité du volume cérébral relatif régulièrement en rapport avec sa petite taille; il possède sous ce rapport un excès de supériorité.

Ce luxe cérébral quantitatif correspond-il à une supériorité intellectuelle? Il n'est point nécessaire théoriquement d'adopter cette interprétation pour un cas particulier tel que celui dont il s'agit. Notre nain montre assez d'intelligence pour qu'on soit en droit de supposer qu'il eût pu atteindre, dans de meilleures conditions d'éducation et d'instruction, un niveau intellectuel assez élevé. Mais c'est là une hypothèse dont la vérification serait difficile.

Une autre hypothèse se présente. Nos longues études pour l'interprétation de la quantité dans l'encéphale nous ont conduit à admettre que si la supériorité quantitative du cerveau est une importante condition de supériorité intellectuelle, il n'y a pas une proportionnalité absolue entre ces deux supériorités. Le luxe de volume cérébral de plusieurs hommes éminents semble être hors de proportion avec leur supériorité intellectuelle par rapport à d'autres hommes d'une intelligence tout aussi exceptionnelle. Il y a des cas où le luxe cérébral volumétrique semble excéder le luxe physiologique, et tel pourrait être le cas de notre nain. Tel est son cas si son intelligence n'est pas supérieure à la moyenne.

Dans cette dernière hypothèse, l'excès de son volume cérébral est facilement explicable. On connaît, en effet, la précocité du développement cérébral d'où résulte que, vers l'âge de 4 à 7 ans, le cerveau possède déjà, en moyenne, les $\frac{9}{10}$ du poids adulte. A l'âge de 1 an, le poids moyen du cerveau dépasse la moitié du poids adulte. A l'âge de 3 mois il dépasse le tiers (Tables de Boyd). Cette précocité du développement encéphalique par rapport au développement général du corps implique nécessairement que l'enfant possède un volume cérébral en rapport avec des aptitudes physiologiques futures et avec une certaine taille future. Que cette taille soit réalisée ou non, le volume cérébral correspondant se trouve presque entièrement atteint dès l'enfance. Et si le développement général du corps se trouve arrêté, diminué pour une cause quelconque, il en résultera ce luxe de volume cérébral que semble présenter notre nain.

Mais ce luxe volumétrique ne comporte pas nécessairement un luxe proportionnel dans la constitution histologique du cerveau.

Il est probable que si l'ensemble du corps est arrêté dans son développement, le développement histologique du cerveau se ressent du défaut de sollicitations fonctionnelles et reste inférieur à ce qu'il eût été en cas de parfait développement général.

Le défaut de sollicitations fonctionnelles ici en question concerne plus spécialement l'ordre des fonctions motrices et, plus généralement, l'influence de la masse des organes sensitifs et locomoteurs. La supériorité de volume cérébral acquise d'avance devient-elle une condition propre à favoriser le développement histologique dans un sens favorable au perfectionnement intellectuel, ou bien cet excès de volume reste-t-il inutilisable ? C'est une question que l'état actuel de nos connaissances ne permet pas de résoudre.



Quoi qu'il en soit, l'excès de volume dont il s'agit n'est point rare. D'après mes observations il se produirait en général chez les individus qui n'atteignent point la taille de leurs pères ou grand-pères. Tel est au moins le cas d'Auguste Tuillon, et c'est surtout pour cela que ce cas a attiré mon attention.

C'est en même temps pour la forme générale du crâne, qui est aussi intéressante et instructive si on la considère comme fonction du grand développement relatif de l'encéphale.

Cette forme générale du crâne est une forme féminine exagérée ; c'est une forme infantile qui résulte de la persistance des causes principales d'où résultent les caractères crâniens du jeune enfant. Ces causes sont le poids et le volume relativement énormes du cerveau chez l'enfant, par rapport au reste du corps et par rapport aux os du crâne.

Chez l'enfant nouveau-né, la base du crâne ne fournit au cerveau relativement très développé qu'un support très étroit, et la voûte membraneuse, très incomplètement ossifiée, cède plus ou moins sur les bas-côtés à la pression encéphalique. Sous l'influence de la pesanteur, le cerveau tend à s'aplatir, à refouler les parois crâniennes et à les écarter, d'autant plus que sa croissance est plus rapide, jusqu'à ce que les progrès de l'ossification assurent la jonction complète des différents os et donnent à la boîte crânienne une résistance suffisante. Ainsi s'explique mécaniquement la forme aplatie et évasée du crâne chez le jeune enfant, forme d'autant plus accentuée que le poids relatif du cerveau est plus élevé.

Lorsque la croissance cérébrale commence à se ralentir et lorsqu'en même temps la croissance générale continue avec une grande intensité, la base du crâne s'élargit et tend ainsi à faire disparaître l'évasement. Plus le squelette s'accroît et plus les parois du crâne deviennent résistantes ; plus elles obligent le cerveau à trouver de la place pour son développement ultérieur du côté des parties supérieures de la voûte, moyennant l'accroissement marginal des os le long des sutures que la pression interne tend toujours à élargir.

On comprend ainsi que la forme générale du crâne soit en relation étroite avec le poids relatif du cerveau, comme je l'ai déjà indiqué dans divers mémoires, avec la rapidité relative de la croissance cérébrale par rapport à celle du squelette, et avec la continuation de la croissance cérébrale jusqu'à une période plus ou moins avancée de la croissance du squelette.

Si la croissance du cerveau se continue longtemps après que les parois inféro-latérales du crâne ont acquis une grande résistance et, après que la base du crâne a cessé de croître, il en résultera un développement transversal supérieur au niveau des bosses pariétales et, par suite, un certain degré de conservation de la forme évasée du crâne infantile, mais avec élévation de l'indice vertical, caractère essentiellement adulte. Cette forme indique un

développement harmonieux du crâne, par rapport à celui de l'ensemble du corps, et en même temps une croissance prolongée du cerveau. Je ne puis entrer ici dans la distinction de divers cas particuliers.

Si, au contraire, la croissance du cerveau est rapide relativement à celle du squelette, soit par excès absolu de la croissance cérébrale, soit par retard absolu de la croissance squelettique, il y aura tendance à la conservation de la forme infantile. C'est ce qui a lieu dans le sexe féminin, en général, comparé au sexe masculin ; c'est ce qui a lieu à un degré moindre et partiellement dans les cas de persistance de la suture métopique, comme on peut le voir dans le récent et excellent travail de M. Papillault¹ (1896) ; c'est ce qui a eu lieu à un degré excessif chez notre nain, dont la croissance cérébrale semble avoir été presque complète, tandis que la croissance générale du corps était arrêtée presque entièrement à partir d'une période indéterminée de l'enfance.

Ainsi s'expliquent, par de simples considérations mécaniques, des variations morphologiques dont on serait tenté de rechercher la cause dans des variations du développement relatif des divers lobes cérébraux. Cette fausse direction est d'autant plus séduisante, que l'on y trouve des explications conformes aux idées généralement reçues sur les localisations cérébrales et sur le rôle physiologique des différentes parties du cerveau qui semblent être accrues ou diminuées dans les diverses variétés morphologiques mentionnées ci-dessus.

La forme infantile du crâne semble résulter, par exemple, d'un développement relativement tardif des ganglions centraux et de la zone dite motrice des hémisphères chez l'enfant, particularité que l'on trouve à un moindre degré chez les femmes et chez les hommes petite taille, tandis que chez les hommes de forte taille et peu intelligents, chez les peuples sauvages, chez les microcéphales, on remarque un élargissement relatif de la base du crâne et un développement de la région pariétale que l'on est tenté d'attribuer à un excès de développement relatif de la région centrale du cerveau et de la zone dite motrice des hémisphères. Cette vue semble être encore corroborée par les modifications morphologiques dont j'ai montré l'existence dans le passage du crâne

¹ PAPILLAULT. *La Suture métopique et ses rapports avec la morphologie crânienne*. (*Mémoire Soc. d'Anthr. de Paris*, 3^e S., t II, 1896).

de forme infantile à la forme adulte chez les anthropoïdes ¹.

J'ai suivi la direction que je critique en ce moment dans l'interprétation de divers faits crâniologiques. Elle n'est point, du reste, complètement à abandonner, mais sa portée au point de vue directement physiologique est considérablement restreinte par un fait que j'ai récemment découvert en mettant en œuvre le registre des pesées cérébrales de Broca. Ce fait est que le poids proportionnel des différents lobes cérébraux n'est pas sensiblement influencé par le sexe, ni par les variations de la taille, et qu'il est indépendant des variations du poids relatif du cerveau. De plus, le poids proportionnel des ganglions centraux de la base du cerveau ne varie point suivant le sexe, d'après les pesées de Franceschi ². C'est donc à des causes d'ordre purement mécaniques, crânio-cérébrales, que sont dues les grandes variations de la forme générale du crâne précédemment attribuées à des variations dans la constitution même du cerveau. Les proportions des différents lobes restant les mêmes, des variations importantes de la forme du cerveau résultent de rapports réciproques entre le développement relatif de l'encéphale et le développement osseux de la boîte crânienne. Ces rapports entraînent mécaniquement des conséquences morphologiques pour le cerveau comme pour le crâne, sans que les proportions pondérales des divers lobes cérébraux changent pour cela.

Sans insister davantage sur ce point important que je compte traiter dans un travail ultérieur, je reviens au nain Tuillon, dont la forme crânienne infantile me paraît résulter mécaniquement d'un retard du développement squelettique par rapport au développement cérébral. Ce dernier semble avoir été normal dans les trois premières années de la vie durant lesquelles il a probablement atteint, comme d'habitude, les $\frac{4}{5}$ de son volume adulte. Pendant ce temps, la croissance squelettique était arrêtée à une époque indéterminée, ou ralentie de telle sorte que la base du crâne ne s'est pas élargie dans les proportions normales, et que les os de la voûte du crâne ne se sont rejoints que difficilement sous la pression du cerveau. Celui-ci a donc conservé la forme aplatie et évasée de l'enfance.

Parmi les renseignements commémoratifs obtenus de la mère,

¹ *Bull. Soc. d'Anthr. de Bordeaux*, t. 1, 1881.

² *FRANCESCHI. Sul peso del' encefalo*, etc. (*Bull. de Sc. Med. di Bologna*, 1888).

se trouve celui-ci : que la tête était molle en arrière encore à l'âge de 4 ans. Comme, à cet âge, les sutures sont formées, on peut déduire de là que le développement squelettique était déjà en retard chez A. T..., et que, par conséquent, le processus d'altération de la croissance a débuté avant l'âge de 4 ans. Alors, les fontanelles ont dû se fermer tardivement, et les différents points d'ossification de l'occipital ont dû même se rejoindre avec difficulté. D'où la mollesse occipitale observée par la mère. Dans ces conditions d'insuffisance squelettique, des points d'ossification surnuméraires ont dû se produire dans les fontanelles et dans leur voisinage, indépendamment de la persistance possible des sutures séparant les divers centres d'ossification normaux de l'écaille occipitale. Enfin, nous trouvons ici réunies toutes les conditions favorables à la persistance de la suture métopique ; et cette suture semble avoir effectivement persisté, si l'on en juge d'après la dépression légère de la région médio-frontale et d'après l'écartement considérable des bosses frontales, noté comme caractère général des crânes métopiques par M. Papillault.

III. — *Comparaison avec divers cas de nanisme.*

Entre le nanisme de Tuillon, sans microcéphalie, et le nanisme avec microcéphalie complète, il doit y avoir, comme on le verra plus loin, des états intermédiaires. Un de ces états nous est offert par le nain Bébé, du roi Stanislas, dont le squelette est conservé au Museum d'histoire naturelle de Paris.

Ce nain présente exactement la variété de nanisme avec infantilisme d'Auguste Tuillon, avec cette différence que l'arrêt de développement étant survenu plus tôt, le crâne est beaucoup moins développé. Bébé était submicrocéphale, et l'on sait que son intelligence était moins que médiocre.

Sa taille aurait été de 0 m. 893 d'après Sappey et Quételet (cités par Topinard. Ce dernier auteur dit, pourtant, avoir trouvé au squelette dépourvu de disques intervertébraux une longueur de 0 m. 92. Ce squelette est, aujourd'hui pourvu de disques dont l'épaisseur est très faible, et je lui trouve une taille de 0 m. 95, ce qui suppose, en ajoutant seulement 2 centimètres pour les parties molles, une taille de 0 m. 96, à peu près égale à celle de Tuillon. Il ne faut pas trop se fier aux chiffres de taille attribués aux nains quand il

n'ont pas été obtenus par des mesures précises et avec indication de l'âge. Un nain qui aura été mesuré à l'âge de dix ans, je suppose, a pu grandir ensuite plus ou moins, ce qui n'empêche pas de citer toujours la même taille, d'autant plus qu'en général il y a diverses raisons qui portent à exagérer en sens contraire la taille des nains et celle des géants, comme aussi la plupart des gens s'habituent facilement à majorer de 1 ou 2 centimètres leur propre stature.

Avec une taille presque égale à celle de Tuailon, Bébé avait une tête beaucoup plus petite. Voici ses dimensions squelettiques d'après mes mensurations :

Diamètre antéro-post. max.	125.	—	Métopique	126.
—	transverse max.	.	110	
—	basio-bregmatique	.	98 (?)	
—	frontal minimum.	.	72.5	
—	bizygomatique	.	96	
Circonférence horizontale.	.	.	375 (?)	

Les ? indiquent une erreur possible de 2 ou 3 millimètres occasionnée par les pièces du montage,

En prenant pour indice cubique 1.05 inférieur de 0.03 à l'indice féminin moyen, on obtient comme capacité probable du crâne 638 c. c., volume correspondant à un poids encéphalique de 555 gr. Le poids moyen, à la naissance étant 331 gr. et environ 800 gr. à un an (Boyd), il est probable que l'arrêt du développement est survenu, chez Bébé, à un âge très voisin de la naissance.

J'ajoute que le crâne de Bébé présente, aux deux bosses pariétales, une altération grave et symétrique paraissant produite par une ostéo-périostite, mais dont je ne puis déterminer la date. Peut-être cette lésion correspond-elle à la cause de l'arrêt de développement du sujet.

Le squelette est tout entier exempt de déviations rachitiques. Tous les os longs sont très droits malgré leur gracilité extrême, et les proportions du corps étaient normales.

Il s'agit donc, ici encore, du nanisme simple mais avec insuffisance du développement cérébral.

La forme du crâne n'est pas moins intéressante que chez Tuailon. Elle n'est pas infantile comme chez celui-ci parce que le

crâne est beaucoup plus petit relativement au reste du squelette. La base du crâne a fourni, en conséquence, un support assez large à l'encéphale et celui-ci, à cause de sa petitesse et de la lenteur de son développement, n'a pas dû refouler beaucoup, même au début de la vie, les parois latérales du crâne. Son faible accroissement n'ayant abouti qu'à un volume relatif à peu près égal à la moyenne des adultes, la forme du crâne a été sensiblement celle d'un adulte, ce qui est absolument conforme à la théorie mécanique exposée plus haut.

Si le développement de l'encéphale eût été arrêté pendant la vie fœtale, il y aurait eu microcéphalie. Mais le cerveau s'est assez développé pour que la forme microcéphalique n'ait pas été réalisée. Il y a cependant submicrocéphalie, puisque le volume relatif de l'encéphale est loin d'être aussi grand que le comporte, normalement, une taille aussi faible et puisque ce volume relatif a été insuffisant pour une intelligence normale.

La région nasale est très développée relativement au crâne, comme chez les microcéphales, mais les maxillaires étant petits, il n'y a point de prognathisme. La dentition doit avoir été, d'ailleurs, très imparfaite, car les arcades alvéolaires ont subi une résorption complète quasi sénile, bien que ce nain soit mort avant l'âge de 25 ans.

Un autre cas de nanisme simple qu'il me paraît intéressant de rapprocher des précédents est celui de la « *Princesse Paulina* ». Cette naine fut étudiée à Bordeaux en 1883 par MM. Bouchard et Testut¹ alors qu'elle avait un peu plus de 5 ans. Elle mesurait alors 0 m. 65 et pesait 1 kil. 500. Je l'avais mesurée auparavant à Paris, au cirque Fernando, avec M. Jacques Bertillon, mais les chiffres furent égarés par ce dernier.

Elle fut présentée en 1885 par M. A. de Mortillet à la Société d'Anthropologie où l'on put constater que sa conversation était assez intelligente pour l'âge de 7 ans qu'elle avait alors. Je notai pourtant que son Barnum, tout en vantant l'intelligence de cette naine avouait n'avoir pu lui apprendre à lire. Il n'en est pas moins certain qu'elle était loin d'être idiote.

Elle n'était point, du reste, microcéphale au sens tératologique de ce mot. Son crâne était beaucoup moins volumineux que celui

¹ BOUCHARD. *Du nanisme, à propos de la naine dite Princesse Paulina* (Bull. de la Soc. d'Anthr. de Bordeaux, 1884, p. 170-178).

de Tuaillon, mais comme sa taille était très inférieure, elle avait un encéphale très développé relativement à son petit corps et sa forme crânienne était aussi une forme infantile.

Voici quelques-unes des dimensions nombreuses mesurées par Testut et Bouchard :

Diam. antéro-postérieur max.	129
— transverse.	105
— frontal minimum. . . .	51
— bizygomatique.	75
Circonférence horizontale max. .	390

Ceci à 5 ans, et la taille étant 0 m. 550.

En rapprochant les chiffres ci-dessus de ceux de Bébé, on voit que la tête de ce dernier était plus volumineuse que celle de Paulina, d'autant plus que les chiffres de Bébé concernent le crâne sec. Mais Bébé avait une taille presque double de celle de Paulina. Le nanisme de Paulina n'était accompagné d'aucune difformité. Bouchard dit qu'elle présentait seulement un allongement un peu excessif des membres inférieurs. Cependant il donne comme hauteur du vertex, le sujet étant assis, 0 m. 37.

D'après les renseignements très précis obtenus par Bouchard, la cause du nanisme, dans ce cas, était antérieure à la naissance et pouvait être attribuée à une « coarctation utérine » parce que la matrice, avec son contenu, n'a point dépassé, jusqu'au neuvième mois, la cavité du bassin. A sa naissance l'enfant mesurait seulement 0 m. 30 de longueur.

Ce cas montre que le nanisme peut être déterminé avant la naissance et sans que, pourtant, il y ait microcéphalie. Alors c'est qu'il n'y a pas un arrêt complet du développement cérébral et que le cerveau, tout en restant très petit absolument, se développe dans la mesure nécessaire, eu égard à l'exiguité du corps, pour que l'intelligence puisse devenir normale ou à peu près. Il semble qu'il y ait ici un simple ralentissement de la croissance affectant la totalité du corps, sans trouble du développement proprement dit. Dans la microcéphalie, au contraire, il s'agit d'un véritable trouble du développement cérébral qui s'accompagne ou non, suivant les cas, d'un arrêt de la croissance. Bien que la microcéphalie soit généralement accompagnée de nanisme, le nanisme peut résulter d'un processus étranger à la microcéphalie, puisque

Paulina était naine sans être microcéphale. Son crâne était nain, comme le reste du corps, sans altération pathologique des proportions normales.

J'ai observé, en 1895, un idiot microcéphale vivant ¹ Mey... âgé de 7 ans, dont la taille était à peu près celle d'un enfant de 2 ans et dont l'arrêt de développement avait débuté, comme chez Paulina, avant la naissance. La tête avait, néanmoins, grossi très sensiblement au dire de la mère. Ses dimensions étaient à peu près égales à celles de la tête de Paulina :

Diam. antéro-post. max.	130
— transverse	106
— vertical	85
— bizygomatique	94

Bien que Paulina n'eût comme diamètres antéro-postérieur et transversal que 129 et 105, elle n'était pas idiote comme ce microcéphale. Mais sa taille était très inférieure et sa forme céphalique très différente. Tandis que, chez Paulina, le crâne était grand relativement à la taille, ici le crâne était relativement petit par rapport au reste du corps et aussi par rapport à la face, puisque le diamètre bizygomatique = 94 au lieu de 75. Ces deux caractères sont ceux que j'ai indiqués comme différenciant la microcéphalie véritable de la nanocéphalie sans idiotie, c'est-à-dire de la petitesse du crâne en rapport avec la petitesse du corps. Le cas de Mey... que je viens de rappeler est un cas ordinaire de microcéphalie avec nanisme.

IV. — *Le nanisme simple avec ou sans microcéphalie.*

On distingue plusieurs variétés de nanisme. Il y a des nains par rachitisme et par crétinisme. Chez les crétins le crâne est plus ou moins difforme d'après les rares spécimens que j'ai vus. Chez les rachitiques il y a des déviations squelettiques plus ou moins fortes du rachis et des os longs, des difformités des mains et des pieds avec de très grandes variétés individuelles. Certains nains rachitiques ont le crâne très bien développé ainsi que la face. A l'âge adulte ils ont

¹ Obs. d'un microcéphale vivant et de la cause probable de sa monstruosité *Bull. Soc. d'Anthr. Paris*, 1895, p. 227-231).

de la barbe, des poils au pubis et leurs fonctions génitales peuvent être normales. Quelques-uns ont des muscles puissants et leur squelette est remarquable par l'énormité des apophyses et autres attaches musculaires. Tel est, par exemple, le squelette d'un nain adulte conservé au Musée Broca et dont chaque os mériterait presque, à ce titre, une description spéciale à cause des caractères résultant de l'exagération du volume des muscles par rapport à la faible longueur des diverses parties du squelette. Le rachitisme, dans ce cas, ne paraît avoir produit qu'un raccourcissement des os, les faibles déviations de ceux-ci pouvant être attribuées à l'action des muscles. Mais la longueur des différents doigts est moins variée qu'à l'état normal, ce qui donne aux extrémités une apparence toute particulière. Le Dr Alexis Julien m'apprend qu'il vient de disséquer un nain de cette sorte dont la tête, considérée isolément, eût pu être attribuée à un homme normal.

Il y a aussi des nains dont le nanisme paraît être étroitement lié à la microcéphalie.

Il y a enfin une variété de nanisme, la plus rare peut-être, qu'à défaut de caractères suffisants pour indiquer le crétinisme, le rachitisme ou la microcéphalie, on est conduit à désigner simplement sous la dénomination un peu tautologique d'arrêt ou d'insuffisance de la croissance. C'est à cette dernière variété qu'appartient Auguste Tuaillon. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a observé un nain du même genre (Mathias Galin) qui fut un enfant ordinaire jusqu'à 5 ans et dont la croissance s'arrêta brusquement à cet âge, sans que son intelligence parût être atteinte ¹.

Notre nain ne peut être, évidemment, rangé parmi les microcéphales, puisqu'il possède un crâne relativement volumineux et une intelligence normale. Cependant il est probable qu'entre ce nain et les nains microcéphales il n'y a d'autres différences que celles résultant de l'âge variable auquel débute l'arrêt de la croissance.

A supposer que cet arrêt soit dû à un même trouble accidentel de nature quelconque, les conséquences morphologiques peuvent en être très diverses suivant l'âge auquel il survient.

Chez notre sujet, il semble être survenu vers l'âge de 3 ans, c'est-à-dire alors que le poids de l'encéphale atteint, en moyenne, les 8 à 9 dixièmes, du poids adulte. C'est donc trop tard pour que

¹ IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Acad. des sciences, 24 oct. 1836),

L'arrêt du développement général pût entraîner la microcéphalie.

Si cet arrêt était survenu un an plus tôt, l'encéphale eût atteint déjà les 6 ou 7 dixièmes du volume adulte, ce qui eût peut-être suffi, en raison de la taille, pour réaliser une intelligence normale, puisque nous avons vu que le volume cérébral de Tuaillon suffit à beaucoup d'individus d'une taille ordinaire.

Mais si l'arrêt de développement était survenu dans la première année de la vie, alors que le volume de l'encéphale atteint seulement le tiers de la moyenne adulte, alors il est plus que probable que ce tiers eût été insuffisant pour une intelligence ordinaire et que le sujet eût été plus ou moins idiot; car on ne connaît point, jusqu'à présent, de cas où l'intelligence ait été normale avec un poids encéphalique de 400 ou même 600 grammes.

Enfin dans le cas où l'arrêt de développement aurait eu lieu avant la naissance, le sujet eût été très certainement idiot autant que microcéphale. Cette certitude résulte, non pas de notre connaissance du minimum de poids encéphalique compatible avec l'intelligence pour chaque taille, mais du fait certain que plus l'arrêt encéphalique est précoce et plus il est grave, parce qu'il porte alors sur la structure et la morphologie aussi bien que sur le développement quantitatif.

L'arrêt de développement général que l'on peut appeler nanisme simple ou microsomie simple doit donc être associé ou non à la microcéphalie suivant que la date du processus d'arrêt a été plus ou moins précoce. Il n'y a point lieu, par conséquent, d'attribuer à des causes différentes, à des processus distincts, la microsomie exempte de microcéphalie (comme celle de Tuaillon) et la microsomie accompagnée de microcéphalie.

La théorie ci-dessus impliquerait en outre l'existence de deux classes de microcéphalie, quant à l'origine de cette monstruosité. On sait que la plupart des microcéphales sont en même temps des nains; mais, pourtant, il n'y a pas une liaison nécessaire entre la microcéphalie et le nanisme, puisque l'on connaît des microcéphales d'une taille ordinaire et même très grands et vigoureux tels que le microcéphale Edern et le microcéphale Joe (5 pieds 9 p.) décrit par Cunningham ¹. La microcéphalie n'engendre pas nécessaire-

¹ CUNNINGHAM. *The brain of the mic océph. idiot.* (Scientif. transact. of the R. Dublin soc. 1895.

ment le nanisme; d'autre part il existe une variété de nanisme qui n'entraîne pas nécessairement la microcéphalie, mais seulement la nanocéphalie, c'est-à-dire l'exiguité de l'encéphale sans arrêt du développement proprement dit, même lorsque l'arrêt débute à une période du développement très antérieure à la naissance ou très rapprochée de la naissance comme dans le cas de Paulina.

Dans les cas où la microcéphalie existe sans nanisme, elle a nécessairement été primitive. Et puisqu'elle n'a pas entraîné le nanisme, on est conduit à admettre que, si le nanisme peut résulter d'un arrêt de développement qui a primitivement affecté l'encéphale, il n'en est pas toujours ainsi.

Comme je l'ai dit précédemment, il y a lieu de supposer qu'un arrêt de développement affectant l'ensemble du corps possède une cause centrale. Suivant cette hypothèse le nanisme simple résulterait toujours d'un arrêt de développement précoce de l'encéphale. Le nain Auguste Tuillon représenterait alors le cas où l'arrêt encéphalique est survenu assez tôt pour produire le nanisme mais assez tard pour ne pas compromettre le développement cérébral et intellectuel. Survenant peu après ou avant la naissance, l'arrêt du développement encéphalique produirait à la fois la sub-microcéphalie et le nanisme. Toutefois, le nanisme ne résulterait de l'arrêt du développement cérébral que dans certains cas, sans doute dans les cas où l'arrêt de développement cérébral serait compliqué de troubles trophiques spéciaux dont la nature nous est inconnue.

Ce qui apparaît clairement, c'est qu'un même processus d'arrêt peut entraîner la nanisme avec ou sans microcéphalie avec ou sans idiotie, suivant l'âge auquel survient ce processus.

Je répète qu'il y a tout lieu de considérer le nanisme simple c'est-à-dire sans rachistisme ni crétinisme comme débutant par un processus central parce que, dans cette variété de nanisme, c'est la croissance du corps tout entier qui est affectée sans difformité pathologique spéciale du squelette. Le cas d'Auguste Tuillon et l'observation, rappelée plus haut, que j'ai publiée l'andernier, contribuent à montrer, avec l'état normal souvent constaté des parents des nains et des microcéphales, que l'arrêt de la croissance d'où résultent la microcéphalie et le nanisme est dû à une action mécanique accidentelle. Ces raisons sont corroborées par les expériences d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et de Dareste. Le premier produisit des poulets nains et secouant des œufs de poule dans le

sens de l'axe; le second a constaté qu'une surélévation de température pendant l'incubation tend à diminuer la taille des poussins.

Is. Geoffroy Saint-Hilaire distingua les nains véritables des nains rachitiques. « Chez les premiers, la petitesse de la taille est une anomalie, un cas tératologique; chez les seconds, c'est un effet de maladie, un cas purement pathologique.

« On doit donc entendre, dit-il, en tératologie, par *nain*, un être chez lequel toutes les parties du corps ont subi une diminution générale, et dont la taille se trouve ainsi de beaucoup inférieure à la taille moyenne de son espèce ou de sa race ¹. »

Geoffroy Saint-Hilaire accepte l'opinion que le nanisme serait causé soit par une mauvaise conformation de l'utérus de la mère, soit surtout par une maladie atteignant le jeune sujet lui-même dans le cours de la vie embryonnaire ou fœtale. Il est porté à attribuer au rachitis ou à ce que l'on nomme la constitution rachitique même la plupart des arrêts de développement qui surviennent pendant la vie intra-utérine. Cette opinion est peut-être conforme la vérité, mais elle n'exclut pas de l'étiologie du nanisme les obstacles mécaniques ni les troubles accidentels traumatiques ou autres qui peuvent arrêter ou ralentir la croissance à une période quelconque de celle-ci.

En prenant pour hypothèse que le ralentissement de la croissance a pour point de départ un processus central, encéphalique; en considérant les conséquences diverses de ce processus suivant l'âge auquel il survient; en admettant, d'autre part, que ce processus n'entraîne pas toujours des troubles trophiques généraux, j'arrive à classer de la façon suivante les différentes variétés de nanisme simple avec ou sans microcéphalie ainsi que la microcéphalie sans nanisme :

Dans la classe I, l'intelligence peut-être plus ou moins compromise. Dans la classe II, l'intelligence est normale. Dans la classe III, imbécillité plus ou moins prononcée. Dans la classe IV, idiotie.

¹ IS. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. *Hist. gén. et part. des anomalies de l'organism.*, etc., 1832, t. I, p. 141.

Obstacle général à la croissance sans arrêt du développement. proprement dit.	$\pm$ longtemps avant la naissance.	Nanocéphalie. Nanisme.	Paulina (I)
Accident de la croissance encéphalique entraînant des troubles trophiques généraux.	$\pm$ longtemps après la naissance	Crâne $\pm$ volumineux. Nanisme.	A. Tuailon (II)
	Peu après ou peu avant la naissance.	Sub-microcéphalie. Nanisme.	Bébé (III)
	$\pm$ longtemps avant la naissance	Microcéphalie avec nanisme.	Mey... Microcéphales ordinaires (IV)
Idem n'entraînant pas de troubles trophiques généraux	Point de nanisme. Microcéphalie $\pm$ grave suivant la date variable de l'arrêt.	Microcéphales et submicrocéphales de taille ordinaire	

Ce classement peut n'être pas définitif. Il me paraît, toutefois, mériter d'être mis à l'épreuve dans les observations de nanisme et de microcéphalie autant que le permettront les données obtenues sur chaque cas. Les causes et les dates du ralentissement de la croissance encéphalique, la marche de la croissance ultérieure du cerveau et de l'ensemble du corps, le degré de microcéphalie et d'imperfection physiologique, tout cela est accessible, sur de nombreux sujets, à une investigation plus ou moins précise. Ce qui reste complètement obscur, pour le moment, c'est la liaison non constante du ralentissement général de la croissance avec le trouble de croissance encéphalique qui paraît être le phénomène initial. Chez les microcéphales de grande taille, tels qu'Edern et Joë, la microcéphalie et l'idiotie n'étaient pas moins bien caractérisées que chez les microcéphales vulgaires presque tous nains. J'ai expliqué pourquoi le nanisme général n'est pas nécessairement accompagné de microcéphalie, mais je ne sais pourquoi le trouble encéphalique, d'où résulte la microcéphalie quand il se produit à une période peu avancée du développement, n'entraîne pas toujours le nanisme. Ce point obscur sera vraisemblablement éclairé par l'étude des altérations encéphaliques chez les nains et chez les microcéphales.

Discussion.

M. A. DE MORTILLET dit que la naine Paulina, présentée par lui à la Société en 1885, a continué à manifester depuis une intelligence passable.

MM. DUHOUSSET ET ZABOROWSKI font des remarques sur plusieurs nains.

M. TH. VOLKOV mentionne quelques cas de nanisme signalés tout récemment en Russie :

Ibrahimov, paysan du district de Tetiouchi, gouvernement de Kazan, Tartare d'origine, 24 ans. Taille, 0 m. 90, né de parents complètement normaux. Très bien fait, assez robuste.

Une jeune fille montrée par M. le professeur Bachtereïev à la Société d'Anthropologie de Saint-Pétersbourg, née au gouvernement de Novgorod, 25 ans; taille, 0 m. 90; angle facial, 98°. Le développement cessa à l'âge de 3 ans. Tous les phénomènes du crétinisme. Développement intellectuel très rudimentaire.

Une paire de nains présentée également à la Société d'Anthropologie de Saint-Pétersbourg, par M. le professeur Chavlovsky : le frère et la sœur. Le premier, 26 ans; taille, 1 m. 04; jusqu'à l'âge de 6 ans n'a présenté rien d'anormal, mais après une contusion de la tête, la croissance s'est interrompue. La sœur, 18 ans; taille, 0 m. 96, était très petite depuis sa naissance. Tous les deux sont développés d'une façon très proportionnelle; toutes les fonctions physiologiques et psychologiques sont complètement normales. Leurs parents ne présentent rien d'anormal.

Serge Bachkïrov, originaire du gouvernement de Riazan, 34 ans; taille 0 m. 74. Développement complètement normal, occupe une place de petit fonctionnaire, marié avec une naine aussi.

Alexandrine Bachkïrov, née Jdanov, 23 ans; taille, 0 m. 70 : complètement développée, très bonne ménagère, travailleuse, habile. Fille d'un propriétaire noble.

Enfin, une famille entière de nains :

Théophane Kostetzky, originaire de Kanev, gouvernement de Kiev, 28 ans; taille, 0 m. 90.

Ses sœurs :

Neonille Kostetzky, 25 ans; taille, 0 m. 92.

Marie Kostetzky, 20 ans ; taille, 0 m. 89.

Son frère :

Michel Kostetzky, 19 ans ; taille, 0 m. 90.

Toute la famille forme une troupe d'artistes dramatiques qui donne des représentations dans toutes les villes de la Russie méridionale.

M. LE COLONEL DUHOUSSET. — Dans le sujet que nous présente M. le Dr Manouvrier, nous voyons véritablement un nain, ayant l'équilibre de ses facultés intellectuelles et le cerveau normalement développé.

Sa petite taille dépend de la diminution du volume de toutes les parties du corps, suivant la définition d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Il ne s'agit donc ici, ni de membres tordus, de rachitisme ou de tronc irrégulier, avec une tête monstrueuse, comme l'histoire et les récits des romanciers nous en fournissent de nombreux spécimens sous le nom de *nanisme*, dont l'originalité de construction, accompagnant fréquemment la gibbosité, a souvent partagé les faveurs des grands avec les serviteurs ayant leur franc parler, à la cour, sous les noms de fous ou bouffons.

Ces déviations en dehors des formes naturelles étaient fortement prisées au Moyen-Age et le goût, d'abord tout asiatique, puisqu'il venait, dit-on, de la Perse, se répandit en France à la suite des croisades ; mais, il faut avouer qu'au lieu d'une croissance subitement arrêtée, l'on recherchait plutôt la construction bizarre d'un individu, en un mot, la monstruosité d'un développement anormal et, dans ce cas, la taille réduite l'était surtout à cause de la brièveté des jambes et des bras par rapport à l'ensemble, faisant paraître le thorax puissant, renfermant un fonctionnement vital ordinaire sous une volumineuse tête, souvent très barbue, ainsi que nous pouvons le constater dans les reproductions de peintres célèbres tels que Raphaël, P. Véronèse, le Dominiquin, Velasquez, etc.

Sans vouloir entrer dans le recueil des nains historiques, leur charge, à la cour de France, sous le nom de *nain du roi*, ne fut abolie que par Louis XIV, je mentionnerai seulement deux sujets dont les noms sont populaires, et qui eurent des périodes de croissance.

Jeffery Hudson, nain de Charles I^{er} d'Angleterre et mieux d'Henriette de France qui, né en 1619, vécut 73 ans, avait 0 m. 45

à 18 ans, 0 m. 47 à 30 ans et grandit ensuite jusqu'à atteindre 1 m. 162 à sa mort, en 1692.

Nicolas Ferry, favori du roi Stanislas de Pologne, qui devint beau-père de Louis XV. Ce nain, surnommé Bébé, était né en 1741 et mourut en 1763. Sa taille avait 15 pouces à 4 ans et demi, 2 pieds à 11 ans, et 36 pouces à 22, époque à laquelle il mourut de langueur, au moment où la duchesse de Lorraine, épouse de Stanislas, allait le marier à une jeune naine appropriée à sa taille.

Ce n'était pas la première fois qu'on pensait à faire une telle expérience. Catherine de Médicis eut aussi cette idée que la princesse Nathalie, sœur du Czar Pierre 1^{er}, développa sur une grande échelle en Russie. Elle parvint à unir matrimonialement le même jour cinquante couples, sans que cependant aucune de ces alliances devint féconde.

Il est vrai de dire que, dans cet assemblage d'êtres difformes, le comble de la distinction était de présenter les contours grotesques les plus monstrueux.

On peut donc ajouter qu'il s'agissait moins, par ces unions burlesques, d'encourager la reproduction de nains entre eux que de présenter un concours tératologique.

L'un des secrétaires : A. VIRÉ.



640^e SÉANCE. — 16 Avril 1896.

PRÉSIDENTE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

CORRESPONDANCE.

M. ZABOROWSKI signale un article du Dr Matignon sur l'infanticide en Chine.

OUVRAGES OFFERTS.

BASTIAN (A.). — *Die Denkschöpfung umgebender Welt aus kosmogonischen Vorstellungen in Cultur und Uncultur*, in-8°, 211 p. et planches. Berlin, 1896.

PIETTE (Ed.). — *Etudes d'ethnographie préhistorique* (Ext. de l'*Anthropologie*), in-8°, 22 p. et fig. Paris, 1895.

SAINT-VENANT (J. DE). — *Tumulus à Bouzais près Saint-Amand-Montrond* Ext. de (*Mém. Soc. antiquaires du Centre*), in-8°, 8 p. et fig. Bourges, 1891.

SAINT-VENANT (J. DE). — *L'industrie du silex en Touraine dans les temps préhistoriques et la dissémination de ses produits*, in-8° 16, p. et fig. Tours, 1891.

SAINT-VENANT (J. DE). — *Le grand fossé du Montbénurd*, in-8°, 20 p. Blois, 1892.

SAINT-VENANT (J. DE). — *Fonds de cabanes néolithiques* (Ext. *Mém. Soc. antiquaires du Centre*), in-8°, 20 p. Bourges, 1893.

SAINT-VENANT (J. DE). — *Tumulus néolithiques avec incinérations près d'Uzès*, in-8°, 24 p. Nîmes, 1893.

SAINT-VENANT (J. DE). — *Stations avec ateliers de l'époque de la pierre polie à la Bastide d'Angrus (Gard)* (Ext. *Bul. Soc. études des Sc. nat. de Nîmes*), in-8°, 40 p. et fig. Nîmes, 1894.

STÉPHENSON (F.-B.). — *Procreation of sex in Boston med. and surg. Journal*, in-4°, March 26, 1896.

OUVRAGES OFFERTS PAR M. COLLIGNON.

DELBOS (J.) et COLLIGNON (R.). — *Notice sur la découverte de squelettes humains et description des ossements fossiles trouvés dans le lehm de la vallée du Rhin à Bollwiller* (Ext. de la *Rev. d'Anthrop.*), in-8°, 28 p. et planche. Paris, 1880.

COLLIGNON (Dr RENÉ). — *Note sur les crânes de Cumières (Meuse)* (Ext. des *Bul. Soc. Anthropol.*), in-8°, 16 p. Paris, 1883.

COLLIGNON (Dr RENÉ). — *L'angle facial de Cuvier sur le vivant* (Ext. de la *Rev. d'Anthrop.*), in-8°, 28 p. Paris, 1886.

COLLIGNON (Dr RENÉ). — *La nomenclature quinaire de l'indice nasal du vivant* (Ext. de la *Rev. d'Anthrop.*), in-8°, 14 p. Paris, 1887.

COLLIGNON (Dr RENÉ). — *Répartition de la couleur des yeux et des cheveux chez les Tunisiens sédentaires* (Ext. de la *Revue d'Anthrop.*), in-8°, 8 p. avec carte coloriée. Paris, 1888.

COLLIGNON (Dr RENÉ). — *Étude sur la couleur des yeux et des cheveux au Japon d'après les documents recueillis par M. le Commandant LEFEBVRE* (Ext. de l'*Anthropologie*), in-8°, 6 p. Paris, 1891.

COLLIGNON (Dr RENÉ). — *L'Anthropologie au Conseil de revision : son application à l'étude des populations des Côtes-du-Nord* (Ext. des *Bul. Soc. d'Anthrop.*), in-8°, 63 p. et carte. Paris, 1891.

COLLIGNON (Dr RENÉ). — *Considérations générales sur l'association*

respective des caractères anthropologiques (Ext. de l'*Anthropologie*), in-8°, 14 p., Paris, 1892.

COLLIGNON (D^r RENÉ). — *Contribution à l'étude anthropologique des populations françaises (Charente, Corrèze, Creuse, Dordogne, Haute-Vienne)* (Ext. des C. R. de l'Ass. française, Pau), in-8°, 12 p. et cartes. Paris, 1892.

COLLIGNON (D^r RENÉ). — *Recherches sur les proportions du tronc chez les Français* (Ext. de l'*Anthropologie*), in-8°, 22 p. Paris 1893.

COLLIGNON (D^r RENÉ). — *Anthropologie du Calvados et de la région environnante*, in-8°, 30 p. Caen, 1894.

COLLIGNON (D^r RENÉ). — *Anthropologie de la France (Charente, Creuse, Haute-Vienne)* (Ext. des Mém. Soc. d'Anthropol.), in-8°, 80 p. et cartes. Paris, 1894.

COLLIGNON (D^r RENÉ). — *Anthropologie du Sud-Ouest de la France.* — I. *Les Basques.* — II. *Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Landes, Gironde, Charente-Inférieure, Charente* (Ext. des Mém. de la Soc. d'Anthrop.), in-8°, 142 p. et cartes. Paris, 1895.

COLLIGNON (D^r RENÉ). — *Les premiers habitants de l'Europe d'après M. d'Arbois de Jubainville* (Ext. de *Les Sciences biologiques*), in-4° 16 p. à 2 col. Paris, s. d.

COLLIGNON ET BLEICHER — *Observations sur les crânes et ossements du Vieil-Aître (Nancy)* (Ext. des Mém. Soc. d'archéol. lorraine), in-8°, 5 p. et planche. Nancy, 1895.

HANNEZO et R. COLLIGNON. — *Note sur les sépultures phéniciennes découvertes près de Mahédia (Tunisie) et étude des crânes découverts dans la nécropole* (Ext. de l'*Anthropologie*), in-8°, 16 p. Paris, 1892.

LEFÈVRE (H.) et COLLIGNON (D^r R.). — *La couleur des yeux et des cheveux chez les Aïnos* (Ext. de la Rev. d'*Anthropologie*), in-8°, 14 p. Paris, 1889.

PÉRIODIQUES (articles à signaler).

Bul. de la Soc. anatomique de Paris (1896, fasc. VII). — Morestin : anomalies-

Bul. intern. de l'Académie des Sc. de Cracovie (février, 1896). — F. Piekosinski : Sur les populations rurales de la Pologne à l'époque des Piast.

Journal of anatomy and physiology (avril 1896). — E. M. Corner : Temporal fossa; — Processes of the occipital and mastoid regions of the skull; — G. Wilson : Hereditary polydactylism.

Bol. del Instituto geogr. argentino (t. XVI, c. 9, 10, 11 y 12). — J. Massei : Lenguas argentinas ; grupo Mataco-Mataguayodel Chaco ; dialecto nocten.

Bul. di paletnologia italiana (t. II, n. 1-3). — Colini : Martelli litici con foro rinvenuti in Italia ; — Taramelli : Sepoltura neolitica a Mosio ; — Patroni : La fibula nella necropoli del Fusco.

Mittheil. der Antropologischen Gesellsch. in Wien (XXV B, VI H.). — M. Helf : Das Urnenfeld von Borstendorf in Mähren ; — A. Weisbach : Die Bosnier.

Ymer tidskrift (1896, II. 1). — Hultkrantz : Sur la taille des Suédois ; — Stenberg : Contributions à la connaissance de la religion primitive et du cannibalisme ancien des insulaires des îles Fidji.

Rapport de la Commission de la bibliothèque et des collections

PAR M. LE D^r J. RAHON.

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous présenter le rapport de la Commission de la bibliothèque et des collections, composée de MM. Salmon, Mahoudeau et Rahon.

En ce qui concerne la bibliothèque, le crédit était de 650 francs M. Daveluy avait prévenu notre bibliothécaire, M. Zaborowski, que les conservateurs de nos collections avaient dépassé leur budget, aussi s'est-il borné à faire les dépenses strictement nécessaires. Les achats de livres sont pour ainsi dire nuls (49 fr. 90), la reliure s'élève à un chiffre normal (256 francs). Le collage des photographies a coûté nécessairement moins que les années précédentes, le stock de photographies non classées est maintenant en place. Le total des dépenses s'élève à 337 fr. 60.

L'achat de la géographie universelle d'Elisée Reclus n'a pas été fait sur le crédit de la bibliothèque.

Notre bibliothécaire a demandé qu'on offrît par une circulaire aux membres des sociétés savantes françaises et étrangères la collection de nos publications à un prix inférieur à celui marqué dans les catalogues des librairies, afin de diminuer notre stock. Cette circulaire, établie par M. Zaborowski, après avis d'une Commission spéciale, a été tirée à 1,300 exemplaires et distribuée

principalement aux membres de l'Association française pour l'avancement des sciences et aux savants figurant sur les listes des Sociétés d'Anthropologie étrangères.

Nous avons vendu ainsi pour 1,034 francs de volumes, dont 785 francs sont portés en recettes sur l'année 1895.

C'est sur ces recettes qu'ont été pris les 229 francs nécessaires pour l'achat de la *Géographie* de Reclus. Afin d'avoir de la place, M. le bibliothécaire a fait disposer des tablettes dans le palier qu'il avait fait clore l'année dernière; la dépense (60 francs) a été imputée sur le compte ouvert pour le mobilier.

Toutes nos photographies sont aujourd'hui classées dans des albums. Elles ne peuvent être numérotées tant que les albums ne sont pas remplis, mais toutes celles reçues depuis trois ans sont enregistrées sur le livre d'entrée avec les noms des donateurs; il en sera dressé sous peu un inventaire avec catalogue à part. Nous devons adresser toutes nos félicitations à M. Zaborowski pour les multiples démarches qu'il a faites auprès de M. Marchi pour obtenir une collection de 40 photographies de Atabas et d'Abyssins, d'un haut intérêt ethnographique. Ces photographies sont enfermées dans un cartonage, montrées à qui les demande, mais toute reproduction en est interdite par M. Marchi, ce qui est absolument son droit.

Il existe un nombre considérable de photographies provenant de l'administration de l'Exposition universelle de 1889; la plupart sans intérêt, cependant l'acquisition d'un petit meuble qui servira également pour les fiches permettra de conserver les plus intéressantes.

Le nombre de photographies données pendant l'exercice est de 77 et celui des ouvrages de 167; les périodiques que nous recevons forment pour l'année un total de 823 fascicules.

163 ouvrages ont été prêtés aux membres de la Société, le nombre de lecteurs sur place a sensiblement diminué.

En ce qui concerne les collections, toute la partie ostéologique : crânes, squelettes, objets d'histoire naturelle, etc., est classée.

L'enregistrement de tout l'ancien fond a été effectué. Tout est prêt pour l'impression du catalogue, du jour où la Société en décidera ainsi.

Les dons au musée comprennent : moulage des marques relevées sur le dolmen de l'Ethiau (L. Bonnemère et Guitonneau).

Crâne mérovingien des environs de Vichy (Aimé Rambert).

Ossements gallo-romains de Toulon (Guillabert).
 Ossements de pieds et mains présentant des déformations congénitales (Moutard Martin et Pissavy).
 Objets d'Ethnographie du Congo, armes, parures, etc. (Godel).
 Deux crânes de bœuf gnatos (Daresté).
 Moulage du crâne du *Pithecanthropus erectus* de Java (Dubois).

Budget.

Prévisions	650 »
Dépenses :	
Montage de crânes.	65 »
Travail de classement.	255 40
Ports d'objets.	58 15
Achat de registres d'inscription.	25 75
	404 30
Dépenses pour mobilier portées sur d'autres crédits :	
1 ^o Armoire pour crânes	435 23
2 ^o Boîtes.	60 »
	495 25

Ce rapport, mis aux voix, est approuvé.

M. d'AULT DE MESNIL lit le rapport de la Commission des finances.

M. le PRÉSIDENT, sur les conclusions du rapport, adresse à M. Daveluy, trésorier, les remerciements de la Société. (*Applaudissements*).

Le Droit d'aînesse en France et en Chine.

PAR M. PAUL D'ENJOY.

Le droit d'aînesse, cette prérogative qui, au temps de nos anciennes coutumes françaises, attribuait à l'aîné de la famille des privilèges successoraux, se rencontre dans la législation chinoise, à l'état d'un principe religieux basé sur le culte des ancêtres.

Dans la France du Moyen-Age, les avantages faits à l'aîné, avaient été établis comme une conséquence naturelle de l'hérédité des fiefs.

La coutume de Paris donnait au premier fils de droite lignée, la

faculté de prendre, en vertu de son droit d'aînesse, par préciput et hors part, dans la succession de son père et dans celle de sa mère, un *principal château ou manoir, tel qu'il le voulait choisir, avec la basse-cour et un arpent d'enclos ou jardin joignant le dit héritage* : ce que l'on appelait communément alors le *vol du chapon*.

Si l'enclos était plus vaste, l'aîné pouvait retenir le tout, en donnant récompense aux puînés en terres du même fief, s'il y en avait, et dans le cas contraire en autre terres ou héritages de la même succession.

Outre ces avantages, l'aîné avait droit aux deux tiers de toute la succession restante, s'il n'avait qu'un frère, et, s'il en avait plusieurs, il était toujours et invariablement héritier de la moitié des biens.

Cette inégalité profonde entre les enfants, n'a jamais existé à ce degré d'injustice dans la législation chinoise.

Le droit d'aînesse, en Chine, est un avantage temporaire et limité à certains biens dont la quotité ne saurait être accrue arbitrairement.

Tous les cohéritiers savent d'ailleurs qu'ils sont éventuellement en indivision pour le fonds constitué en fief d'aînesse. L'aîné n'a qu'un droit d'usufruit, grevé par les charges du culte des ancêtres, dont la famille lui demande sans cesse un compte rigoureux.

D'après la loi chinoise, les enfants mâles, à quelque lit qu'ils appartiennent, — lorsqu'ils partagent les biens de la famille — sont *tous* appelés en première ligne à succéder à leurs auteurs.

Le partage doit être fait par tête et à parts égales.

En vérité, certaines dispositions anciennes stipulaient primitivement que lorsque la famille était éteinte et qu'il n'y avait aucun membre mâle de la même souche, habile à continuer la postérité, les filles du défunt pouvaient exceptionnellement recevoir la succession.

Mais ces prescriptions inhumaines sont tombées en désuétude et l'usage a admis les filles à se dire et porter héritières de leurs père et mère, au même titre que les garçons.

Tous les enfants, qu'ils soient de droite ou de commune lignée, à quelque lit qu'ils appartiennent, qu'ils soient du sexe masculin ou du sexe féminin, ont droit aux biens de leurs auteurs par parts égales.

L'égalité est absolue entre les enfants.

Cependant, l'aîné de droite lignée — ou à son défaut celui qui

est institué héritier de la puissance familiale, en conformité des Rites — reçoit, en plus de sa part virile, l'usufruit d'un bien inaliénable qui est constitué en sa faveur : le HUONG-HOA.

L'aîné devient détenteur de ce fief sacré dont le revenu est affecté au culte des ancêtres, à l'entretien des tombeaux et à l'éducation des descendants.

Le HUONG-HOA est donc un bien complètement distinct de la succession, ne constituant pas une part personnelle.

Aussi, la jouissance de ce bien est-elle donnée au bénéficiaire, par préciput et hors part.

Cette exception à la règle d'égalité dans le partage, est motivée par des raisons d'ordre purement religieux.

Le père et la mère, qui ont le droit de déshériter leurs enfants et généralement de tester, comme ils l'entendent, en faveur de telle ou telle personne étrangère ou parente, sont liés eux-mêmes, en ce qui concerne l'attribution du HUONG-HOA, par des règles étroites qu'ils ne peuvent jamais transgresser.

Les Rites religieux sont inflexibles.

C'est ainsi que la disposition testamentaire qui attribuerait le HUONG-HOA à un neveu du testateur, au lieu et place de son propre fils, serait nulle comme prise en violation des règles rituelles.

Les biens du HUONG-HOA ne peuvent — à moins d'indignité constatée par autorité de justice — être attribués à d'autres personnes qu'à celles dont la loi fixe les droits.

L'aîné des fils de droite lignée est, de par les Rites, le chef de la famille, après la mort des auteurs communs. C'est lui qui devient le dépositaire des tablettes commémoratives des ascendants, sur les différents autels des temples domestiques.

Il est le représentant du Ho.

Ce Ho est le nom patronymique ; il consacre l'idée de la famille une et indivisible ; il synthétise d'un signe idéographique toutes les générations successives à travers les siècles.

En écriture idéographique, le signe HUONG donne le sens de parfum, de bâton d'encens, et le caractère HOA signifie feu.

Le HUONG-HOA, d'après sa définition légale, est une part que le chef de famille, avant sa mort ou, à défaut, ses héritiers, distraient de l'héritage, pour en affecter le revenu aux dépenses qu'entraînent les cérémonies du culte des ancêtres.

Les terrains, érigés en HUONG-HOA, doivent être portés sur les

registres d'inscriptions des biens-immeubles tenus par l'autorité publique et mention de leur affectation doit en être faite.

C'est à la famille qu'incombe le soin d'informer l'autorité et de requérir l'accomplissement des formalités exigées par la loi pour rendre publique cette affectation.

En outre, des tablettes ou des pierres sur lesquelles sont gravés les caractères : HUONG-HOA, doivent être placées d'une manière ostensible sur les immeubles affectés.

Le champ des ancêtres, le lieu de sépulture des ancêtres, leur temple, ainsi que le champ destiné à l'éducation des descendants, ne peuvent être aliénés par leur bénéficiaire qui n'en a que la jouissance légale.

Les HUONG-HOA sont inaliénables.

Cependant, si en fait et au mépris des règles rituelles, ces biens ont été frauduleusement aliénés, il faut s'inquiéter de savoir si les formalités de publicité exigées par la loi ont été remplies.

Les acheteurs de mauvaise foi sont tenus de restituer les immeubles; mais les acquéreurs de bonne foi sont maintenus dans leurs droits.

La loi exige que les parents qui poursuivent la nullité de l'aliénation, puissent établir que les acheteurs avaient connaissance de la nature des biens aliénés.

C'est également à la famille qu'incombe de faire la preuve que le terrain vendu était véritablement érigé en HUONG-HOA et si les formalités requises — inscription au registre public, tablettes avec indication placées sur l'immeuble lui même — n'ont pas été remplies rigoureusement, la vente demeure valable.

L'action en revendication contre des tiers de bonne foi, ne saurait donc être accueillie, lorsque le HUONG-HOA n'a pas été rendu public.

Ces règles s'appliquent également à la vente du lieu de sépulture des ancêtres, du champ dont les produits sont destinés à l'éducation des descendants, du temple des ancêtres, en un mot : à tout ce qui constitue le bénéfice de l'héritier-chef de famille.

La location du HUONG-HOA n'est pas prohibée. L'acte de location n'est donc pas annulable; mais cette opération peut être considérée comme une cause d'indignité et le bénéficiaire court le risque d'être déchu.

Bien qu'inaliénables de leur nature entre les mains du bénéficiaire, investi en réalité de fonctions quasi-sacerdotales, grand-

prêtre de la famille — les HUONG-HOA peuvent être valablement aliénés avec le consentement de *tous* les membres de la famille qui auraient droit au partage de ces biens, s'ils constituaient un héritage soumis aux règles ordinaires de succession.

Le caractère sacré du HUONG-HOA lui donne des règles spéciales : il n'est pas considéré comme un héritage. Et cela est tellement vrai que celui qui recueille le HUONG-HOA, ne peut pas être, par cela même qu'il en a accepté le bénéfice, considéré comme ayant fait acte d'héritier du *de cuius*, au point de vue de la succession ordinaire et par suite n'est nullement tenu des dettes de cette succession.

Il en était de même en France au Moyen-Age.

Loysel, dans ses *Institutes Coutumières*, établissait pour règle générale que l'aîné ne devait pas payer, à raison de son droit d'ainesse, plus de dettes que chacun de ses autres frères et sœurs.

La raison qu'on donnait à cette époque, pour légitimer cette disposition légale, était que l'aîné ne prenait pas ses avantages comme héritier mais comme une espèce de prélegs, que la loi lui donnait à titre gracieux.

En Chine, le bénéficiaire du HUONG-HOA est grevé de l'obligation de pourvoir à la gestion des biens du culte, à l'éducation des descendants, à l'entretien des tombeaux, des monuments élevés à la mémoire des ancêtres, à l'accomplissement des cérémonies annuelles, des anniversaires et de toutes les fêtes célébrées en l'honneur des ancêtres.

De telle sorte que souvent, les charges compensent largement le privilège.

Si le bénéficiaire du HUONG-HOA, désigné par les Rites, est un mineur ou d'une façon quelconque hors d'état d'exercer les fonctions qui lui sont dévolues, la famille désigne un administrateur provisoire.

Mais elle n'a pas qualité pour conférer l'attribution du HUONG-HOA à un autre parent, au mépris des règles rituelles.

Tous les droits s'effacent devant le culte des ancêtres. L'usufruit légal de la veuve de premier rang qui s'étend à tous les biens du mari, ne peut jamais comprendre le HUONG-HOA.

La gérance du HUONG-HOA ne peut, d'ailleurs, appartenir qu'à une personne du sexe masculin. Les filles sont exclues de ce droit, comme elles étaient exclues, en France, des droits et privilèges d'ainesse.

Quant à la quotité des biens qui peuvent être érigés en Huong-Hoa, la loi chinoise, pour empêcher d'immobiliser des quantités de terres trop considérables, a établi que le Huong-Hoa ne saurait être supérieure à une part virile et que, dans tous les cas, il ne pourrait excéder quinze hectares de terres.

Toutes les contestations relatives à ce bénéfice sont soumises au droit commun, en ce qui concerne la juridiction. C'est en effet devant l'autorité judiciaire que ces questions sont portées, comme toutes les affaires litigieuses ordinaires,

Cependant les juges n'ont pas qualité pour instituer une postérité. Dès lors, ils ne peuvent créer de Huong-Hoa. En matière d'hérédité, l'autorité judiciaire n'a le droit d'intervenir que pour homologuer les décisions du conseil de famille, lorsque, bien entendu, elles ont été régulièrement prises, en conformité des lois rituelles.

Le juge, requis de procéder à un partage entre divers successibles, est tenu de déférer au vœu émis par la famille qui désire instituer un Huong-Hoa; mais le mandarin, n'ayant pas à s'immiscer dans la religion domestique, n'a pas le droit d'imposer une fondation de Huong-Hoa à la famille qui croirait ne pas devoir la faire.

L'indignité du bénéficiaire est prononcée pour manquement grave aux règles concernant le culte des ancêtres, pour défaut d'entretien des sépultures, location et vente du Huong-Hoa et tous autres actes indiquant, de la part du bénéficiaire, un oubli de ses devoirs ou un manque de la délicatesse envers la famille dont il est à la fois le mandataire et le grand-prêtre.

Cependant, une exception est faite en faveur du mineur qui a concouru à l'aliénation du Huong-Hoa, dont il est bénéficiaire : il n'est pas exclu de son privilège pour ce fait.

Le partage des biens du culte opéré par le bénéficiaire de ces biens, est également une cause d'indignité.

Dans la pratique, pour que le bénéficiaire du Huong-Hoa soit déclaré judiciairement indigne, il est nécessaire que les faits qui lui sont imputés soient précis et de nature à motiver une pareille décision.

Les juges ont parfaitement le pouvoir d'apprécier les faits relevés par le conseil de famille, et ils ont qualité pour refuser d'homologuer la délibération de ce conseil qui livrerait le Huong-Hoa à un autre membre de la famille.

L'autorité judiciaire peut également ordonner des mesures conservatoires pour empêcher que le bénéficiaire ne fasse un mauvais usage des revenus du HUONG-HOA.

Si les faits imputés au bénéficiaire du HUONG-HOA sont admis par les juges comme suffisamment graves, le bénéficiaire est déclaré déchu et, dans ce cas, les juges peuvent attribuer l'usufruit légal dont s'agit au membre de la famille qui l'aurait eu, si la présence de l'indigne n'y avait fait obstacle.

Comme dans notre ancien droit français, lorsque le fils aîné est indigne, on attribue le bénéfice au cadet; mais si l'aîné a des enfants mâles vivants, au lieu de recourir aux autres fils du *de cujus*, on doit choisir l'aîné des fils de l'aîné de droite lignée, c'est-à-dire le petit-fils de droite lignée de préférence au second fils de droite lignée.

Le HUONG-HOA est, en effet, attribué à la descendance mâle de la branche aînée, à l'exclusion des descendants des autres branches.

Un descendant de la branche cadette est irrecevable à demander la délivrance du HUONG-HOA, s'il y a dans la branche aînée des héritiers mâles.

En outre, la loi autorise celui qui n'a plus de fils ou qui n'en a jamais eu, à désigner un neveu de même souche, mais parmi les personnes appartenant à la même souche, il doit suivre l'ordre basé sur la prééminence du rang.

Par exemple, si on écartait l'aîné pour prendre le cadet, on commettrait une illégalité qui est punie par la loi de quatre-vingts coups de bâton.

L'institution doit être corrigée conformément aux Rites.

S'il n'est pas dérogé à l'ordre de préséance et aux conditions d'aptitude à succéder d'après les règles établies, il est défendu aux parents appartenant à la souche, sous menaces des rigueurs pénales, de désigner quelqu'un d'après l'ordre d'âge et de soulever des contestations à ce sujet.

Lorsque les fils et les petits-fils font défaut, il faut recourir à une branche éloignée.

Avant tous autres, on doit choisir parmi les enfants qui descendent du même père, du père de celui dont on veut continuer la postérité, — et ensuite parmi les parents des degrés plus éloignés.

Si des personnes ont élevé un enfant de la même souche pour en faire leur fils adoptif et si ces père et mère n'ont pas d'autre

fil, cet enfant peut être régulièrement institué, car l'enfant adoptif a droit à une part d'héritage.

Mais si l'enfant adoptif a été pris dans une famille étrangère et qu'il soit nécessaire, pour l'instituer chef de famille, de changer son nom patronymique, son *Ho*, pour lui donner le *Ho* de la famille adoptive, cet enfant ne peut être institué.

Dans le cas où une personne qui n'a pas de fils serait en inimitié avec la personne apte à lui succéder et à être substituée, elle peut choisir parmi ceux qui sont aptes, d'après les règles rituelles, le plus capable ou celui qu'elle aime le mieux, en agissant suivant ses préférences personnelles.

Les liens se relâchent lorsqu'il ne s'agit plus de la descendance en ligne directe.

Lorsqu'une personne sans enfant instituera sa postérité en violation des prescriptions de la loi, si la personne désignée comme postérité ne peut s'entendre avec les parents auxquels elle sert de postérité, la loi autorise l'institution d'une autre personne, en raison de la dignité ou à raison de l'affection.

Si, dans une famille, des parents, par esprit de lucre et dans le but de s'approprier les biens d'une autre personne, cherchent à lui imposer le choix de sa postérité et qu'il en résulte un procès, les juges doivent sanctionner, dans la décision intervenue, le choix librement fait par l'instituant.

Le gendre n'étant pas apte à continuer en ligne directe la postérité de son beau-père, celui-ci devra adopter une personne pour continuer sa postérité et les biens du beau-père seront, en ce cas, partagés, à sa mort, entre le gendre et le fils adoptif.

La fille ne peut être instituée, en raison de cette règle inflexible qui prohibe d'une façon absolue la constitution du droit d'aînesse au profit des descendants féminins.

Si le beau-père meurt sans désigner de fils adoptif, ses parents doivent en choisir un à sa place, et le partage a lieu comme si ce fils adoptif avait été institué par le *de cujus* lui-même.

La veuve qui n'a pas de fils et qui respecte le veuvage doit, à la place de son époux et avec l'assistance des principaux membres de la famille, choisir une personne dans les conditions déterminées par la loi pour continuer la postérité.

Mais si elle se remarie, elle perd ce droit et cesse d'appartenir à la famille de son premier mari.

Lorsqu'une personne a eu un fils marié qui est décédé, et si la

veuve respecte le veuvage — ou encore, si le fils, célibataire, a été tué à la guerre, le père ou la mère doivent instituer une postérité à leur enfant.

Si, dans la postérité, il ne se trouve personne qui, d'après les règles rituelles, ne soit apte à servir de postérité à ce fils, et qu'en outre le père n'ait pas d'autre enfant mâle, le père est tenu d'instituer en premier lieu sa propre postérité et d'attendre qu'il lui soit né des petits-fils pour servir de postérité à ce fils auquel il doit en être institué une.

La succession d'un fils, décédé sans postérité, appartient à ses père et mère survivants, à l'exclusion des collatéraux. Le *Huông-Hoa* est dévolu au membre de la famille habile à continuer la postérité.

Si le fils, décédé prématurément, s'est éteint par mort naturelle et sans avoir été marié, on ne peut jamais lui instituer de postérité.

Cependant, si ce fils, mort prématurément, était le seul qui fût apte, d'après les règles rituelles, à être institué comme postérité du père, il y a lieu d'instituer une personne apte à servir de postérité à ce fils.

Si la personne qui peut servir de postérité à celui-là, est également un fils unique et un parent descendant du même père que lui, lorsque les deux parties dont s'agit sont d'accord ensemble, on fait établir des déclarations par toutes les personnes de la famille, sous la responsabilité personnelle des déclarants, et on autorise la même personne à représenter les deux branches de la souche, dans l'accomplissement des cérémonies du culte.

Mais si, par suite de la déchéance du bénéficiaire du *Huông-Hoa*, ou pour toute autre cause, il ne se trouve personne qui soit apte à recueillir le *Huông-Hoa*, les biens qui constituent ce bénéfice doivent être partagés entre tous les ayant-droits à la succession ordinaire.

Et, en effet, lorsqu'il n'existe personne pour recueillir les biens du culte, ces biens, de par la loi, appartiennent à ceux qui les ont institués ou à leurs héritiers. D'où résulte cette conséquence que ceux qui n'ont pas pris part à la formation du *Huông-Hoa* sont irrecevables à en demander le partage.

Enfin, lorsque le bénéficiaire du *Huông-Hoa* est mort sans postérité et qu'il ne lui a pas été suscité une postérité par la famille, le partage des biens du culte se fait, à égalité de droits, entre toutes les branches de la famille.

Les Squelettes de l'avenue de Rosny, au Perreux (Seine),

PAR M. ANDRÉ ECK.

Au numéro 10 de l'avenue de Rosny, près du pont de Bry-sur-Marne, M. Mialet vient d'ouvrir une sablière qui, comme toutes celles du pays, nous montre les couches moustérienne et magdalénienne.

La partie supérieure mérite une attention spéciale; nous avons des couches argilo-marneuses, mêlées de sables, le tout tenant à la partie supérieure de terres végétales. A la base de cette couche se trouvent des squelettes humains, à environ 42 ou 45 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ces squelettes se trouvent à environ 1 m. 30 enfouis dans le sol, à part un seul d'entre eux, sur cinq ou six que nous avons vus.

Nous avons recueilli une lamelle en os poli, véritable lissoir; mais ce squelette qui, lui, se trouvait au milieu des cailloux et sables au lieu d'être dans l'argile comme les autres, a été enlevé par les ouvriers sans que nous l'ayons vu; il est bien regrettable que nous n'ayons pu voir sur place ces restes intéressants, que les habitants croyaient être des victimes de la guerre de 1870. Aussi le fossoyeur du pays avait-il été prévenu pour enlever ces restes, quand M. Picard, agent-voyer du Perreux, ayant trouvé leur aspect peu ordinaire, nous fit prévenir et empêcha ainsi que ces restes fussent perdus.

Examen des squelettes.

Les crânes que nous possédons appartiennent tous au type mésaticéphale.

Ils sont très épais. Le frontal, chez l'un d'eux, est épais comme le doigt, La protubérance occipitale est très accusée.

Les tibias sont platynémiques.

Les dents incisives, les canines, ainsi que les molaires, offrent une surface plane, comme si les dents avaient été limées. Nous avons un maxillaire supérieur avec un prognathisme très accusé. Nous avons six axes, d'où six squelettes qui étaient enfouis regardant le Levant.

A quoi devons-nous rattacher ces squelettes?

Nous avons vu qu'au-dessus du magdalénien, qui se trouve là bien accusé par ossements de rennes, silex polis et taillés, nous avons une couche de néolithique, couche dans laquelle se trouvent nos restes humains.

Toujours dans la même carrière, en nous rapprochant de la Marne, nous trouvons des débris abondants de l'époque gallo-romaine; mais nous laissons aux archéologues le soin d'étudier ces restes.

L'un des secrétaires : A. VIRÉ.

641^e SÉANCE. — 7 Mai 1896.

PRÉSIDENCE DE M. OLLIVIER-BEAUREGARD.

CORRESPONDANCE.

Lettre de remerciement de M. Oloriz pour le prix qui lui a été décerné.

M. le Dr Atgier et M. le Dr E. Dubois posent leur candidature au prix Broca.

OUVRAGES OFFERTS

BERTHOLON (Dr). — *Résumé de l'Anthropologie de la Tunisie*, in-8°, 44 p. Paris, Nancy, 1896.

BOBAN (EUGÈNE). — *Documents pour servir à l'histoire du Mexique*, catalogue raisonné de la collection de M. E. Eug. Goupil; texte, 2 vol. in-4°, 430-604 p., et atlas de 80 planches en phototypie, in-4°, Paris, 1891.

BRINTON (D.-G.). — *The question of the Celts and Danish antiquities*, in *Science*, in-4°, 10 avril 1896.

COMTE (CH.) ET REGNAULT (FÉLIX). — *Étude comparative entre la méthode de marche et de course dite de flexion et les allures ordinaires* (Ext. Arch. de physiologie), in-8°, 10 p. avec fig. Paris, 1896.

MARTY (Dr). — *Les eaux d'Hammam-Meskhoutine*, in-8°, 126 p. Alger, 1895.

POLY (F). — *Les pierres percées en Haute-Saône* (Ext. Rev. de l'École d'Anth.), in-8°, 8 p. et fig. Paris, 1896.

M. G. DE MORTILLET, en offrant cette brochure de la part de l'au-

teur, ajoute que c'est un fort intéressant travail sur un genre de monuments mégalithiques tout à fait spécial et fort peu connu. Il s'agit d'une série de menhirs calcaires percés d'un large trou vers



Pierre percée de Polaincourt (Haute-Saône).

Dessin de Al. Humbert.

le sommet. Ces menhirs se rencontrent surtout dans le département de la Haute-Saône. M. Poly en signale 7 dans ce département. Ces monuments sont désignés dans le pays sous le nom de Pierres-Percées. Au travail de M. Poly, M. de Mortillet a ajouté une petite note concernant deux ou trois de ces monuments signalés dans les départements voisins ou sur les frontières de la Suisse. Il serait très utile de compléter cet inventaire. M. Poly figure cinq pierres percées, M. de Mortillet donne la figure d'une autre. Nous reproduisons ici une des figures de M. Poly pour bien faire connaître ces singuliers monuments et obtenir, si c'est possible, de nouveaux renseignements.

REGALIA (ETTORE). — *Pellegrino Strobel* (Ext. *Archivio per l'Antrop. e l'Etnol.*), in-8°, 8 p. Firenze, 1895.

SCHMELTZ (J.-D.-E.). — *Das Schwirrholz* (Ext. de *Verh. des Vereins für naturw. Unterhaltung zu Hamburg*), in-8°, 36 p. Hamburg, 1896.

LIVI (D^r R.). — *Le malattie veneree, Secondo i mesi* (Ext. du *Journal de médecine militaire*), in-8°, 22 p. Rome, 1896.

PÉRIODIQUES (*articles à signaler*).

Revue de l'École d'Anthropologie, 15 avril 1896. — G. Hervé :

L'ethnologie des populations françaises; — F. Poly : Les pierres percées de la Haute-Saône.

Revue scientifique, 25 avril et 2 mai 1896. — Mossé : Le mouvement de la population à Toulouse; — A. Leclère : Calendrier cambodgien pour 1895-1896; — A. Grandidier : Madagascar il y a cent ans.

Bul. Soc. anatomique de Paris, 1895, n° 8. — L. Picqué : Ectromélie du pouce et du premier métacarpien avec persistance du radius.

Revue tunisienne, avril 1896. — J. Chenel : Note sur des inscriptions lybiques trouvées à Ramel-el-Bathouma.

Annales Soc. d'archéol. de Bruxelles, 1^{er} oct. 1895. — A. de Loë : Exploration des tumulus de Tirlemont.

Bul. Soc. belge de géographie, 1895, n° 5. — Ch. de La Kethulle : Deux années de résidence chez le sultan Rafaï

Bul. Soc. dauphinoise d'Ethnol. et d'Anthropologie, avril 1896. — A. Bordier : note sur le crâne de *Pithecanthropus erectus*; — Testevin : Note sur l'ethnologie du Mزاب.

Bul. Soc. d'Anthropologie de Bruxelles, 1894-1895. — M. de Puydt : Sur une partie de crâne humain trouvée dans le limon d'une grotte près de Pépinster; sur quatre instruments en pierre perforés; sur la présence à Sainte-Geترude de silex taillés paraissant quaternaires; sur un vase néolithique; — Bamps et de Puydt : Hache du type acheuléen trouvée à Curange; — Houzé : Suite de la discussion sur l'influence du régime alimentaire; — De Boeck : Une excursion à Iloogstraeten, Wortel et Merxplas; — Comhaire : Les premiers âges du métal dans les bassins de la Meuse et de l'Escaut; — De Pierpont : Observations sur de très petits silex de la Meuse; — Jacques : Les Congolais de l'Exposition d'Anvers; — Comhaire : De la nécessité d'un classement des haches polies; — Jottrand : L'industrie de la fabrication des meules en Belgique avant et après la conquête romaine; — P. Otlet : L'anthropologie juridique.

Archivio per l'Antropologia, 1895, f. 3. — E. Belmondo : Un rarissimo caso di denti soprannumerari ed altre anomalie dentarie in crani di alienati; — M. Morasso : L'origine delle razze europee; — Dolby-Tyler ed Il Gigliogi : Di alcuni strumenti litici tuttora in uso presso certe tribù del Rio-Napo; E. Belmondo : Alcune idee sui processi chimici nel cervello durante l'attività funzionale e durante il sonno.

Mittheil. Anthropologischen Gesells., in Wien, B. XXVI, II. 4. — R. S. Steinmetz : Endokannibalismus.

Zeitschrift für Ethnologie, 1893, II. VI und 1896, II. I. — R. Virchow : Pithecanthropus erectus und der zoologische Congress in Leiden; — Nehring : Menschenreste aus einem Sambaqui bei Santos, Brasilien, unter Vergleichung des Pithecanthropus; — Dubois : Pithecanthropus erectus, betrachtet als eine wirkliche Uebergansform und als Stammform des Menschen; — R. Virchow : Exostosen und Hyperostosen an Extremitätenknochen des Menschen, im Hinblick auf den Pithecanthropus; — P. Reinecke : Die skythischen Alterthümer im mittleren Europa; — J. Valentini : Das Geschichtliche in den mythischen Stäten « Tulan ».

The american anthropologist, 1896, 1-2. — W. Fewkes : A contribution to Ethnobotany; — H. Mathews : Australians ground and tree drawings; — W. Mathews : A vigil of the gods, A. Navajo ceremony.

Proc. amer. philos. soc. Philadelphia, July 1893. — G.-H. Smith : The theory of the state.

OBJETS OFFERTS.

M. le Dr VERRIER, ancien membre de la Société, offre une série de dessins sur carton, à savoir :

16 Cartes tableaux représentant les postures prises chez divers peuples exotiques dans l'acte de l'accouchement simple ou compliqué.

1 Carte géographique de la répartition de ces postures,

2 Cartes représentant les axes du bassin dans plusieurs de ces postures,

2 Cartes représentant des crânes vus de face, de profil ou verticalement; ces crânes sont d'âges divers.

L'extrémité d'une dent d'éléphant gravée par des nègres du Niger et représentant un accouchement.

12 Cartes représentant des bassins de races humaines diverses et de quelques anthropoïdes.

1 Anomalie des doigts trouvée par l'auteur dans sa longue carrière d'accoucheur.

3 Tableaux représentant l'âge de la menstruation dans les races humaines (d'après Joulin).

4 Cartes de bassins de bovidés ou d'équidés.

2 Cartes représentant des ovaires d'équidés.

1 Placenta de vache (polycotylédons).

ÉLECTIONS

M. le Dr BERTHOLON, présenté par MM. Letourneau, Collignon et Lefèvre; — M. GABRIEL MÉDINA, présenté par MM. Letourneau, Dumont et Lefèvre; — M. BEAUVAIS, interprète chancelier du Consulat de France à Long-Tcheou, présenté par MM. Zaborowski, Daveluy et Lefèvre; — M. CHANTEGRAIN, instituteur, présenté par MM. G. de Mortillet, A. de Mortillet et Ph. Salmon, sont élus membres *titulaires*. M. le Prince PAUL POUTJATINE, présenté par MM. G. de Mortillet, d'Acy, de Baye, Salmon et d'Ault du Mesnil, est élu membre *correspondant étranger*.

COMMUNICATIONS.

Des rapports du système pileux avec la coloration de la peau,

PAR LE Dr ADOLPHE BLOCH.

I

On sait que la longueur et la grosseur des cheveux, de même que l'abondance des poils, sont très différents suivant les races, et comme l'examen du système pileux est de la plus grande importance pour les études anthropologiques, nous nous sommes proposé de rechercher quelle pouvait être la cause de cette diversité dans la formation de la pilosité.

Grâce aux nombreux spécimens de l'espèce humaine, qu'on a pu examiner ou observer au Jardin d'acclimatation, à l'Exposition universelle de 1889, au Champ-de-Mars et dans d'autres emplacements, il nous a été permis de faire, à ce sujet, une étude comparative qui nous a conduit à établir une corrélation entre l'abondance du système pileux, en général, et la couleur de la peau.

Mais il n'est pas nécessaire que nous décrivions séparément le système pileux de toutes les variétés de races, qui ont passé par Paris, car il suffit que nous sachions de quelle manière il se comporte dans les quatre principales races, désignées par leur couleur respective, — blanche, jaune, rouge et noire, — toutes les nuances

intermédiaires venant se grouper autour de l'une ou de l'autre de ces couleurs dominantes.

1^o *Race blanche*. — La chevelure est beaucoup plus longue chez la femme que chez l'homme, mais, sur le reste du corps, le système pileux est plus développé dans le sexe masculin.

2^o *Race jaune*. — Les cheveux sont très longs dans les deux sexes, et ils sont aussi plus épais que dans la race blanche, mais la barbe et les poils font défaut. Exemple : Esquimaux, Lapons, Annamites, Kalmoucks, etc. (Certains Chinois ont, en plus, quelques poils plus ou moins longs aux extrémités de la lèvre supérieure.)

3^o *Race rouge*. — La chevelure et le reste du système pileux offrent, à peu près, le même développement que dans la race jaune. Exemple : Peaux-Rouges, Araucans, Galibis, Fuégiens, etc. (L'épilation étant une coutume assez répandue parmi certaines peuplades jaunes ou rouges, l'on pourrait croire que cette opération, longtemps continuée, empêche la croissance du système pileux ; mais il n'en est rien, et cette coutume prouve tout simplement que l'on veut se débarrasser des quelques poils clairsemés qui poussent sur telle ou telle partie du corps.)

4^o *Race noire*. — Les nègres africains étant pris comme type de cette race, on remarque que les cheveux sont très courts dans les deux sexes, et qu'ils sont aussi plus fins que dans les deux races précédentes. Les poils manquent presque en totalité.

L'habitude de tailler, et même de raser les cheveux, ne modifie que très peu la longueur naturelle de la chevelure dans chaque race. D'un autre côté, en laissant la chevelure croître indéfiniment, elle s'arrête à un niveau déterminé, qui, chez la femme blanche, en particulier, ne dépasse guère 75 centimètres.

Dans la race jaune, au contraire, on observe de ces chevelures qui, dans le sexe masculin, peuvent atteindre la partie inférieure de la jambe, témoins les Annamites de l'Exposition de 1889, et les Chinois exposants qui portaient leurs longues nattes plusieurs fois enroulées autour de la tête.

Du côté de la race rouge on trouve souvent aussi de ces grandes chevelures.

Mais pourquoi dans la race blanche, les cheveux sont-ils plus longs chez la femme que chez l'homme¹?

¹ M. WALDEYER, dit que les Allemandes ont aussi les cheveux plus épais

L'on peut admettre qu'il y a, dans le sexe féminin, une espèce de compensation du côté de la chevelure, par suite de l'absence de barbe; mais si ce raisonnement est applicable à la race blanche, il ne l'est pas à la race nègre, car l'absence de poils est commune aux deux sexes, et la femme n'a pas une chevelure beaucoup plus longue que celle du nègre.

On pourrait également dire de la race jaune et de la race rouge que la chevelure y est plus longue que dans la race blanche, parce que les autres poils font défaut, mais il reste toujours à savoir pourquoi les nègres ne se trouvent pas dans les mêmes conditions.

Nous devons donc, pour nous rendre compte de cette inégalité dans le système pileux, trouver une raison qui s'applique indistinctement à toutes les races ou au moins à la plupart d'entre elles.

Or, si l'on examine, comparativement, les principales variétés de l'espèce humaine, on peut remarquer, d'une manière générale, que le système pileux (cheveux et poils) est d'autant plus développé que la coloration de la peau est plus claire.

Ainsi, les blancs étant les plus clairs, ont les cheveux, la barbe et les autres poils très développés. Les nègres, au contraire, étant les plus foncés, sont ceux qui ont les cheveux les plus courts, sans autres poils à la surface du corps.

Mais les jaunes et les rouges, étant d'une couleur intermédiaire entre les deux variétés précédentes, ont aussi une pilosité intermédiaire, en ce sens que leurs cheveux sont plus longs et plus épais que ceux des nègres et que ceux des blancs, en même temps qu'ils sont dépourvus de poils.

Voici donc, selon nous, l'explication physiologique de ce phénomène : la coloration de la peau dépend de la quantité plus ou moins grande de pigment, contenue dans les cellules profondes de la couche de Malpighi; or, les Annamites, par exemple, ont moins de pigment que les nègres, mais ce pigment cutané se retrouve, en partie, dans la chevelure qui s'est allongée et épaissie en conséquence.

Les Européens, pris comme exemple de la race blanche, ont encore moins de pigment que les Annamites, mais le pigment se

retrouve dans les poils qui se sont multipliés en conséquence. Il y a donc une compensation du côté des cheveux ou des poils, dans les races où le teint s'éclaircit; en d'autres termes, il s'établit un *balancement* entre la peau et le système pileux, considérés comme organes pigmentaires.

Cette espèce de balancement organique¹ est beaucoup plus appréciable chez certains animaux. Ainsi, tout le monde connaît l'ours blanc et l'ours brun du Jardin des Plantes, qui se trouvent l'un à côté de l'autre. Lorsqu'on fait ouvrir la gueule à l'ours blanc, — ce qui est facile du haut de la fosse, — on peut remarquer que la langue et l'intérieur de la bouche sont tout noirs de pigment, et cependant le pelage est tout blanc. L'ours brun, au contraire, a la langue et la bouche d'une couleur rouge non pigmentée, et cependant son pelage est tout noir. Ici, le balancement organique est bien manifeste, mais il a lieu entre la muqueuse buccale et le système pileux.

Chez les oiseaux, il n'y a, généralement, pas de pigment dans l'épaisseur de la peau, car il est tout dans les plumes. Mais la poule nègre exotique, dont on peut voir des spécimens importés à Paris, a la peau toute noire de pigment (ainsi que le périoste), pendant que les plumes sont toutes blanches et toutes soyeuses.

Au surplus, on peut trouver dans l'espèce humaine des exemples à peu près semblables de balancement organique entre le pigment de la peau et celui des poils.

Les *albinos* sont des individus chez lesquels le pigment cutané et oculaire ne s'est pas développé pendant la vie intra-utérine, mais ils présentent souvent une autre anomalie concomitante, sur laquelle nous devons attirer l'attention, et qui consiste dans ce fait qu'à la naissance, la surface cutanée est recouverte d'un duvet plus ou moins abondant. (Cette anomalie, d'après les recherches de Is. Geoffroy Saint-Hilaire, aurait été surtout fréquente chez les albinos de l'isthme de Panama).

Or, pourquoi le duvet fœtal, qui devait disparaître avant la fin de la vie intra-utérine, s'est-il conservé jusqu'à la naissance, chez l'albinos? Nous croyons qu'il s'agit, dans ce cas, d'un phénomène de compensation, qui est déjà manifeste sur le fœtus normal,

¹ ET. GEOFFROY SAINT-HILAIRE avait formulé sa loi de balancement organique en disant : un organe normal ou pathologique n'acquiert jamais une prospérité extraordinaire qu'un autre de son système ou de ses relations n'en souffre dans une même raison (*Philosophie anatomique*, t. I^{er} 1818-1822).

comme nous le verrons, mais qui est encore plus accentué sur l'albinos. Si donc le système pileux du fœtus albinos se développe outre mesure, c'est qu'il doit recevoir une quantité plus ou moins grande du pigment qui ne se forme pas dans le tissu épidermique de la couche de Malpighi.

Plus tard, lorsque l'albinos de race blanche approche de la puberté, le système pileux prend naturellement une plus grande extension, tout en conservant une coloration très claire; mais les poils peuvent aussi se développer chez les albinos issus de parents nègres. Précisément on a pu voir, l'année dernière, au Champ-de-Mars, un nègre *blanc* africain, âgé de 20 ans et qui, avec tous les caractères spécifiques de l'albinisme, présentait une barbe passablement fournie et d'autres poils sur le reste du corps ¹. Que signifie cette production anormale de poils chez un individu de la race nègre? Elle s'explique, comme précédemment, par la rareté du pigment cutané, qui a entraîné une pigmentation compensatrice du côté du tissu pileux. Il est vrai que le système pileux de l'albinos en général est très peu coloré, et que la compensation n'est que relative (chez celui dont nous parlons les cheveux et les poils étaient d'un jaune très pâle); mais que le poil soit blond, rouge ou même blanc, il n'en contient pas moins une certaine quantité de pigment noir, visible au microscope, sur des coupes transversales.

Chez le fœtus normal le phénomène de balancement entre la peau et le système pileux se manifeste de la manière suivante.

Le pigment cutané n'existe pas dans les premiers mois de la vie intra-utérine, et plus tard il est encore très peu développé dans les cellules épidermiques — certains histologistes, comme Kölliker, prétendent même que le pigment cutané ne se produit qu'après la naissance — mais, par contre, il y a du pigment déjà formé, à partir du troisième mois, dans l'épaisseur des productions pileuses, et ce qu'on appelle *lanugo* ou *duvet fœtal* n'est que du tissu pileux déjà pigmenté, bien qu'au début il ait une coloration claire, argentine. Ce duvet tombe et se renouvelle dans le cours de la vie fœtale, puis devient plus foncé.

Or, pourquoi le fœtus est-il couvert de poils, alors que l'enfant

¹ Le portrait de cet albinos se trouve représenté dans la *Revue mensuelle de l'École d'Anthropologie* (14 octobre 1895), à propos d'une leçon faite par M. Mahoudeau sur l'albinisme.

reste absolument glabre jusqu'à la puberté? Pourquoi les nouveau-nés ont-ils souvent une chevelure très abondante, qui leur descend quelquefois jusqu'au milieu du front? Pourquoi enfin, l'enfant, qui sera blond ultérieurement, a-t-il souvent des cheveux presque noirs à sa naissance?

Il nous semble que cette croissance extraordinaire du système pileux ne peut s'expliquer que par une action compensatrice, résultant de la pauvreté du pigment cutané chez le fœtus.

Nous ajouterons que les cheveux du fœtus sont même déjà très chargés de pigment avant leur sortie du cuir chevelu, ainsi que nous l'avons constaté en faisant des recherches microscopiques sur ce sujet, dans le laboratoire d'histologie du Dr Latteux.

Il existe une anomalie qui est le contraire de l'albinisme, et qui est caractérisée par l'augmentation du pigment dans des régions plus ou moins étendues de l'enveloppe cutanée. Il s'agit du *nævus pigmentaire*. Or, lorsque le *nævus* est localisé sur le cuir chevelu, on peut observer, du côté des cheveux, des modifications particulières qui démontrent bien l'influence qu'exerce le pigment cutané sur le système pileux correspondant.

Chez une jeune fille de 14 ans, traitée à l'hôpital Saint-Louis¹, tout le cuir chevelu, excepté une portion de peau, longue de 3 centimètres et large de 2 centim. 1/2, était couvert d'un *nævus pigmentaire*, sur la surface duquel les cheveux présentaient plusieurs colorations différentes. Ils étaient blonds, châtain-clair ou châtain-foncé, suivant les régions; mais sur la partie saine du cuir chevelu les cheveux étaient noirs. Ainsi donc, là où il y avait une surabondance du pigment cutané les cheveux étaient plus clairs que dans la portion de cuir chevelu non envahie par le *nævus*. En outre, les cheveux de couleur blonde se trouvaient être les plus courts et les plus clairsemés; enfin, toute la chevelure était très courte et ne dépassait pas 40 centimètres.

Lorsque le *nævus* se développe sur d'autres parties que le cuir chevelu, on y remarque quelquefois des productions pileuses, plus ou moins foncées et plus ou moins nombreuses.

Ici, l'équilibre est rompu, car la pigmentation anormale de la peau est tellement intense, qu'elle réagit simultanément sur le système pileux correspondant, dont elle provoque l'hypertrophie. C'est le *nævus pilosus*.

¹ *Nævus pigmentaire lichénoïde*. Description par M. Galliard, dans les *Annales de Dermatologie et de Syphiligraphie*, 6 mai 1880.

On se rappelle que, l'année dernière, notre collègue, le Dr Regnault¹, nous présenta une fillette atteinte de *nævus généralisé*, et ce cas offrait d'autant plus d'intérêt qu'on pouvait y remarquer tous les degrés de *nævi*. On y voyait, en effet, des taches légèrement brunâtres sans poils, comme d'autres complètement noires et couvertes de poils ou de cheveux, dont l'épaisseur et la longueur variaient suivant l'intensité de pigmentation des régions occupées par le *nævus*.

II

Les races humaines, considérées comme étant les plus velues, sont les Aïnos du Japon, les Todas des Nilghiris, et les Australiens. Les Aïnos, quoique originaires du pays même des Japonais, semblent constituer une anomalie au milieu de la race jaune, dont ils se distinguent par l'abondance du système pileux. Mais ils ne sont pas jaunes, et leur teint, d'après le Dr Maget, cité par Quatrefages, correspondrait aux nos 25 et 26 du tableau de Broca, c'est-à-dire à des nuances *couleur de chair*².

M. Koganei, professeur d'anatomie à l'Université de Tokio (Japon), qui vient de publier un ouvrage très complet sur l'anthropologie des Aïnos, dit que la coloration de la peau est brune, et plus ou moins claire suivant les sujets; quelquefois grisâtre, mais d'autres fois aussi presque blanche³.

En tout cas, ce qui nous prouve que les Aïnos sont moins pigmentés de peau que les Japonais, c'est que leurs nouveau-nés ne présentent pas la tache bleue foncée que l'on remarque, d'après M. Koganei, sur le sacrum et les fesses des nouveau-nés japonais⁴.

De plus, le développement de la barbe et des autres poils ne commence que vers l'âge de 25 ans, et ce n'est qu'après la 40^e année que le système pileux se trouve en pleine maturité⁵.

Chez l'homme blanc, il n'y a que les poils des oreilles et des narines qui poussent aussi tard.

Les Todas sont également très velus, mais sans être blancs ils

¹ *Bull. Soc. Anthr. Paris*, 1895, p. 148-19 (séance du 20 juin).

² DE QUATREFAGES. *Hist. gén. des races humaines*. Paris, 1883, p. 446.

³ KOGANEI. *Beitrag z. phys. Anthropol. der Aïnos*, Tokio (1893-1894), 2 vol.

⁴ *Loc. cit.*, p. 261.

⁵ *Loc. cit.*, p. 267.

ont, paraît-il, une couleur moins foncée que les autres Indous de leur pays ¹.

En ce qui concerne les Australiens, on pourrait objecter qu'ils sont très barbus, quoique ayant le teint noir. Mais d'abord, ils ne sont pas tous velus, et ensuite ils ne sont pas absolument noirs. Si un certain nombre de voyageurs leur attribuent un système pileux très abondant, d'autres les représentent sans barbe ou avec des poils très peu développés, et quant à la coloration de la peau, elle serait fréquemment cuivrée.

Voici maintenant l'avis des anthropologistes qui ont eu l'occasion de voir des Australiens en Europe.

Virchow, en décrivant deux indigènes de Fraser-Island (Queensland), qui étaient venus à Berlin en l'année 1882, dit que leur barbe était très clairsemée ².

En 1885, sept Australiens furent exhibés en Belgique, et examinés par les Drs Houzé et Jacques, de la Société d'Anthropologie de Bruxelles.

« Pas un de nos sujets qui appartiennent, disent-ils, à des types différents, ne présente cette abondance de poils (dont parlent les voyageurs).

« Le plus vigoureux, Toby, a les jambes et les avant-bras assez velus, la poitrine l'est peu, la barbe est rare. Bob et Billy, qui sont de la même tribu, ont des moustaches très peu fournies, et quelques poils à la partie inférieure des membres. Jemmy, qui est le plus chétif, le plus grêle, a la peau glabre, sauf quelques poils aux avant-bras, avec saillie des follicules.

« La peau de ces sept Australiens se rapproche de la couleur chocolat avec des nuances diverses, suivant les différentes parties du corps... Ils sont âgés de 20 à 45 ans ³... »

Trois de ces Australiens furent présentés à la Société d'Anthropologie de Paris (19 novembre 1885) par M. Topinard qui, également, fit remarquer la pauvreté de leur système pileux ⁴.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il existe en Australie, et particulièrement dans le Sud (Victoria), des indigènes barbus, puisqu'il en est question dans les récits de certains voyageurs et dans

¹ M^{me} JANSEN. *Tour du Monde*, 1882.

² VIRCHOW. *Zeitsch. f. Ethn.*, Berlin, 1883, p. 49.

³ HOUZÉ ET JACQUES. *Les Australiens du Musée du Nord*, Bruxelles, 1885, p. 7.

⁴ *Bull. Soc. Anthr. Paris*, 1885, p. 687.

les descriptions, plus récentes, d'auteurs anglais ¹ et français ² qui ont résidé dans ce pays.

Il faut donc, sur le rapport de la pilosité, admettre deux espèces d'Australiens :

1^o Ceux qui n'ont pas de poils ou qui en sont très faiblement pourvus ;

2^o Ceux qui ont le système pileux développé.

Ces deux variétés ne diffèrent pas seulement par le système pileux, mais encore par certaines modifications dans les caractères anthropologiques.

Ainsi la variété sans poils paraît plus négroïde et plus noire que l'autre, etc. ; elle serait particulièrement cantonnée au nord de l'Australie (Queensland).

Quant à la barbe des Australiens de la deuxième variété, elle ne semble pas aussi régulièrement implantée ni aussi touffue que celle des Européens. Une barbe ou une chevelure, qui paraît très fournie, ne l'est souvent qu'en apparence. Ainsi pour les Aïnos, qui sont cités comme les plus velus de l'humanité, on a trouvé, en moyenne, 214 cheveux par centimètre carré, au lieu que chez les Allemands on en a compté 272, et chez les Japonais 252 à 286 (Hilgendorf) ³.

Des deux variétés d'Australiens quelle a été la première ?

Nous croyons que c'est celle qui est dépourvue de poils, et que la variété barbue est issue directement de la précédente, sans l'intermédiaire d'aucun mélange

La race australienne primitive étant noire de peau et dépourvue de poils, a pu voir naître, au milieu d'elle, quelques individus moins foncés, dont les poils follets ont dû s'hypertrophier pour suppléer à la diminution du pigment cutané ; puis, l'hérédité aidant, la pilosité s'est transmise et maintenue chez un certain nombre d'entre eux.

La variation a pu se fixer d'autant plus facilement que les tribus australiennes étaient très éparpillées et composées, chacune, de très peu d'individus, dès la découverte de ce continent.

¹ BROUGH SMITH. *The Aborigines of Victoria*, 2 vol., Melbourne, 1878. — CURR(S). *The Australian race, its origin, language, customs*. Melbourne, 1887-1888, 3 vol et atlas.

² CAUVIN. *Mémoire sur les races de l'Océanie*. Paris, 1882.

³ HILGENDORF. *Bemerkung, über die Behaarung der Aïnos (in Mittheilungen der Deutsch. Gesellschaft f. Natur und Volkeskunde Ostasiens)*. 1875.

Je dirai aussi quelques mots des Boschimans, qu'on décrit comme étant les moins velus de l'espèce humaine, quoique ayant le teint jaunâtre, à ce que disent certains auteurs. Pourtant, on a pu voir à la Société d'Anthropologie un Boschiman qui avait des poils en abondance au-devant de la poitrine aux parties génitales et aux aisselles; de plus, une barbiche, etc. (Communication de M. Topinard à la séance du 7 oct. 1886).

D'après M. Fritsch¹, qui a visité les Boschimans dans leur propre pays, la couleur de ces Africains est beaucoup plus sombre, vu que les teintes représentées dans son ouvrage correspondent aux nos 28 et 43 du tableau de Broca (nuance brune très foncée). En outre, ils ne sont pas absolument glabres, puisque ce voyageur rapporte qu'ils ont quelques poils à la lèvre supérieure, au menton, aux aisselles et au pubis. Leur pilosité se développerait surtout à l'âge adulte et dans la vieillesse.

Nous terminerons en signalant une remarque faite par d'Orbigny à propos d'une variété de la race américaine, remarque qui vient à l'appui de la thèse que nous soutenons, sur la corrélation du système pileux avec la couleur de la peau.

Il y avait dans l'Amérique du Sud, au temps où d'Orbigny explora cette contrée, une tribu indienne de la Bolivie qui s'appelait *Guarayos*.

« Ces indigènes sont de couleur jaunâtre, disait-il, mais ce qu'il
 « y a d'extraordinaire, c'est que cette couleur est si claire qu'il y
 « a peu de différence entre eux et les blancs un peu bruns; elle
 « contraste surtout avec celle de leurs voisins les Chiquitos... On
 « trouve chez eux, dans les deux sexes, un extérieur européen...
 « Mais ce qui les distingue des autres Guarains et même des autres
 « Américains, c'est, chez les hommes, une barbe longue, souvent
 « fournie, qui couvre tout le menton, la lèvre supérieure et une
 « partie des côtés des joues. Cette barbe pourrait être comparée à
 « celle de la race européenne, si elle n'était constamment droite,
 « au lieu d'être frisée, anomalie on ne peut plus remarquable au
 « milieu d'une nation presque toujours imberbe et qui nous semble
 « difficile à expliquer, à moins qu'elle ne soit due à l'influence
 « des lieux². »

En résumé, le système pileux, chez l'homme, peut être consi-

¹ FRITSCH. *Die eingeborenen Süd-Africa, ethnographisch und anatomisch*. — 2 vol. avec atlas. Breslau, 1872.

² D'ORBIGNY. *L'homme américain*. Paris, 1837-1840, t. II, p. 323-325.

déré comme un tissu spécialement destiné à recevoir une partie du pigment qui se forme dans l'organisme.

Mais, comme nous l'avons vu, le pigment n'est pas réparti de la même façon, entre le tissu cutané et le tissu pileux, dans les diverses races humaines, et de là proviennent, non seulement les variétés dans la coloration de la peau, mais encore les différences dans la richesse du système pileux à la surface du corps, abstraction faite de certaines conditions particulières, qui peuvent plus ou moins modifier le type originel, comme la variabilité, les mélanges de races, etc.

Quant aux variétés de coloration du système pileux, nous nous proposons de les étudier dans une autre communication.

Les signes libyques des dolmens.

PAR M. LETOURNEAU.

Messieurs, vous vous souvenez sans doute d'une communication, que je fis à la Société, il y a quelques années sur les *Signes alphabétiques* de nos mégalithes. Les faits et concordances, sur lesquels j'appelai alors votre attention, provoquèrent même un certain étonnement. Or, pendant mon récent voyage en Tunisie, j'ai pu faire une observation, qui en confirme l'exactitude. Il existe en effet, au Musée du Bardo, un certain nombre de stèles portant des inscriptions libyques. En les examinant, j'ai pu constater, que cinq au moins de ces caractères alphabétiques des Libyens correspondent exactement à certains des signes gravés sur nos mégalithes et que j'avais déjà signalés dans ma précédente communication.

Je me contente de reproduire ici ces lettres libyques, en rappelant les monuments mégalithiques et les alphabets où j'avais auparavant reconnu leur présence. — Il semble donc bien que beaucoup de nos monuments mégalithiques soient l'œuvre d'immigrants venus de l'Afrique présaharienne. Il reste à déterminer la date approximative de ces migrations, leurs modes, la race à laquelle appartenaient les émigrants. Sur ce dernier point, nous sommes déjà presque autorisés à les croire de race berbère. — En Tunisie, cependant, les archéologues, avec lesquels j'ai pu m'entretenir, sont parfois d'une opinion différente. Tout en attribuant

à une même race les mégalithes d'Afrique et les nôtres, certains de ces savants croient à des migrations venues du Nord. Il me semble que l'opinion contraire a plus de vraisemblance.



I. — Se retrouve sur de nombreux dolmens, et dans les alphabets phénicien, étrusque et celtibérien.



II. — Se retrouve sur le dolmen des Marchands et d'autres dolmens de Locmariaquer; en outre, à Gavr'innis, sur des rochers aux Canaries et au Sahara; dans les alphabets phénicien et sidonien, etc.



III. — Se retrouve sur le dolmen des Marchands, sur celui des Pierres Plates à Locmariaquer, sur des dolmens irlandais, dans l'alphabet numidique; il est la lettre S de l'alphabet touâreg et figure dans les alphabets phénicien, carthaginois, celtibérien, etc.



IV. — Se retrouve sur le dolmen des Marchands, mais avec angles arrondis; figure dans les alphabets touâreg, libyque, celtibérien.



V. — Ce signe se retrouve sur le dolmen des Pierres Plates, sur des dolmens d'Irlande. Il figure dans des inscriptions relevées en Galice, en Andalousie, à Thugga, dans les alphabets phénicien et étrusque.

Discussion.

MM. A. DE MORTILLET et FOURDRIGNIER font diverses remarques à propos de cette communication.

M. LETOURNEAU. — Je crois volontiers avec M. Fourdrignier, que, dans le domaine de l'art, les peintres et les sculpteurs de tous les pays peuvent traiter les mêmes sujets à peu près de la même manière, sans se copier les uns les autres. Il ne s'agit là que d'attitudes humaines choisies parmi les plus expressives et les plus artistiques. Mais de ces analogies spontanées on ne peut rien induire relativement aux signes alphabétiques, dont je viens de parler et qui n'ont pu se répandre sur une ère immense que par des immigrations.

Que ces signes symboliques soient peut-être, comme le pense M. A. de Mortillet, la réduction simplifiée de dessins plus primitifs, la chose est fort possible, mais elle n'infirme en rien les inductions que nous en tirons à propos des origines mégalithiques.

Il ne me reste plus maintenant qu'à renier une opinion, qui m'a quelquefois été attribuée relativement aux caractères gravés sur les mégalithes, du moins à ceux dont je me suis occupé. Je n'ai jamais ni prétendu, ni pensé que ces caractères aient eu, au moment où ils ont été gravés, une valeur alphabétique. Ce sont des signes symboliques, vraisemblablement antérieurs à l'invention des plus anciens alphabets, et plus tard on a fini par en faire des lettres; c'est pourquoi je les ai appelés *alphabétiques*.

Municipalité Annamite.

PAR M. PAUL D'ENJOY.

Magistrats municipaux. — Leurs élections. — Leur compétence. — Indépendance absolue de la commune envers l'État. — Administration et police communale. — Responsabilité des administrateurs. — Budget. — Tribunal arbitral. — Conseil notarial. — Authenticité des Actes privés. — La Commune État.

En AN-NAM (traduction : Empire méridional de la paix), la commune est administrée par un conseil municipal qu'on appelle LANG, c'est-à-dire « la commune ».

Le conseil est composé d'un nombre invariable de membres, tous inamovibles — qui, au décès de l'un d'eux, se réunissent en comité, et pourvoient à la vacance survenue par voie d'appel direct, sans formalités de candidatures.

Ces conseillers — ou plus exactement : ces notables — se nomment en langue annamite : HUONG-CHUC.

Huong signifie parfum, encens; chuc a le sens de dignité. Les deux signes idéographiques qui composent cette expression, confèrent donc aux membres du conseil communal le titre de dignitaires de l'autel domestique; c'est-à-dire de grands-prêtres de la commune, la commune étant assimilée à une maison dont tous les habitants sont les fils de conseillers municipaux.

Le conseil communal annamite est ainsi une espèce de sénat de village, où se réunissent des notables que le peuple considère, en quelque sorte, comme ses pères conscrits.

Les fonctions municipales sont essentiellement gratuites.

En séance, tous les conseillers municipaux sont égaux. Le vote a lieu par tête en commençant par le plus âgé. Le président élu —

HONG-CHUC (traduction littérale : maître-encens, c'est-à-dire chef de la commune) — dirige les débats et donne son opinion avant le vote.

Le membre le plus récemment élu, est, suivant l'usage, investi des fonctions de maire. On le nomme XA, s'il est maire d'une grande ville ou d'un bourg important — et, THON-TRUONG (traduction : aîné de village) s'il est maire d'une petite commune.

Les fonctions de maire, telles qu'elles sont établies en pays annamite — demandent une grande activité, nécessitent beaucoup de zèle et sont considérées, à juste titre, comme une charge très-onéreuse, en raison des déplacements auxquels elles obligent le titulaire, — trait d'union naturel entre l'autorité provinciale et l'autorité communale.

Aussi les maires se montrent-ils toujours fort empressés de se faire relever de leurs fonctions par leurs collègues dès qu'un nouveau conseiller est appelé dans l'assemblée.

En France, le maire est président du conseil municipal : il est chef de la commune. En AN-NAM le maire n'est que le délégué de ses collègues, l'exécuter strict des décisions de l'assemblée, l'agent de transmission responsable des actes de l'autorité municipale.

Le conseil communal, en effet, administre lui-même, par l'intermédiaire d'une commission prise dans son sein, Cette commission, dont le maire est l'auxiliaire, se compose de deux membres qui portent le titre de HUONG-TRAN et de HUONG-HAO.

Les deux notables ainsi désignés, qu'on nomme notables majeurs — sont chargés de la direction de l'administration communale, sous le contrôle toujours effectif du conseil municipal auquel ils doivent, sans y être invités, rendre compte de leur gestion à chaque séance.

Leurs fonctions sont parfaitement déterminées. Elles entraînent pour ces administrateurs, la responsabilité absolue des actes accomplis, sous leur direction, dans le cercle de leurs attributions respectives. L'un de ces notables a la direction des affaires administratives et financières de la commune ; l'autre veille à la sûreté publique et dirige la police municipale dont il est le chef.

Le maire est à la fois sous les ordres directs de ces deux notables majeurs ; il remplit à leur égard un rôle analogue à celui de nos commissaires de police qui dépendent en même temps du Préfet, chef administratif, et du Procureur de la République, chef judiciaire.

Les décisions prises par la commission municipale n'ont d'autre but que d'assurer l'exécution des dispositions générales édictées par l'assemblée générale du conseil. Aucun arrêté ne peut être pris sans un vote du conseil communal. La commune légifère ; la commission commente et applique ; le maire exécute.

Les votes de l'assemblée sont souverains.

L'État lui-même — sauf en cas de fraude rendant les coupables justiciables des tribunaux criminels — n'a pas le droit de s'immiscer dans le règlement des questions communales.

La commune établit son budget comme elle l'entend. Elle règle ses dépenses et ses recettes sans contrôle.

L'État n'intervient que pour réclamer sa part qui est constituée par une somme fixe, invariable, quelque soit le produit de l'année.

Cette somme est inscrite d'office sur le budget de la commune. Tous les ans, aux premiers jours du TET, la commission municipale se transporte au chef-lieu de la province et verse dans la caisse de l'État le montant intégral de la dette annuelle imposée à la commune par l'État.

S'il y a déficit, les conseillers municipaux sont tenus de combler la différence : ils répondent de l'impôt d'État sur leurs biens personnels et chacun solidairement pour le tout.

L'État ne doit pas perdre. Il a droit à une subvention déterminée, qu'il fixe lui-même, en se basant sur le chiffre de la population et sa fortune immobilière.

Mais il ne peut rien réclamer au delà de sa dette. Le droit de suzeraineté payé, la commune est maîtresse chez elle.

Libre de son budget, libre de sa police, libre de ses arrêtés, libre de sa voirie, libre de ses biens, la commune annamite constitue un véritable État dans l'État.

Si elle est très peuplée — ou si elle comprend plusieurs agglomérations d'habitants, il est créé des sections à la tête desquelles le conseil place des administrateurs pris dans son sein, qu'il met sous la direction de la commission centrale.

La commission centrale, — à laquelle s'adjoint en ce cas le maire — juge les affaires de simple police, prononce des amendes et, gratuitement, règle les contestations civiles ou commerciales qui lui sont soumises par la volonté des deux parties.

C'est donc un tribunal de simple police et un tribunal arbitral ; c'est aussi un conseil notarial.

L'acte authentique, dans la législation annamite est, en effet, un acte passé devant les trois notables, *NGONG-THAN*, *HUONG-HAO* et maire, assemblés en conseil notarial, portant la signature de ces trois magistrats municipaux et sur lequel est apposé le sceau officiel de la commune.

De même qu'en France, certains contrats qualifiés solennels, ne peuvent être passés que devant notaires, de même en *AN NAM*, les ventes d'immeubles, les nantissements et les testaments, doivent être reçus par les notables et certifiés par eux.

En dehors de ces actes dont la loi leur attribue d'une façon impérative, la rédaction, les trois notables dont s'agit peuvent également passer tous les actes généralement quelconques, ventes, cessions, partages, prêts... qui leur sont présentés.

Tout contrat, un peu important, est dans la pratique passé en présence des notables qui étant considérés comme des officiers publics, donnent aux actes un caractère absolu d'authenticité.

Les conséquences qui découlent de ces formalités sont très sensiblement celles de l'acte notarié français.

En premier lieu, ce n'est pas seulement jusqu'à preuve contraire, mais jusqu'à preuve faite après inscription de faux que l'acte reçu par les notables est valable en justice.

Il est, en outre, dûment opposable aux tiers.

La preuve par témoins contre et outre son contenu est inadmissible.

S'il s'agit, par exemple, d'un acte translatif de propriété, les notables attestent non seulement par leurs signatures que les vendeurs sont propriétaires de la chose vendue ; mais ils garantissent encore l'origine de la propriété.

- Ainsi, les notables signataires d'un acte de vente sont responsables, vis-à-vis de l'acquéreur, de la sincérité des déclarations contenues dans l'acte, touchant la propriété de l'immeuble vendu.

Mais ils ne sont pas responsables de l'inexécution des engagements passés devant eux

Dans un acte de nantissements, par exemple, ils ne garantissent que la sincérité de la déclaration faite par le débiteur touchant la question de propriété des biens donnés en nantissement.

Les avantages multiples qui résultent de cette organisation du conseil notarial sont tels, que le peuple annamite recourt sans cesse à son intervention. Évidemment, les notables ont, dans leurs fonc-

tions de notaires, droit à des émoluments. Ces émoluments ne dépassent jamais dix francs.

En résumé, le conseil communal annamite est un ensemble homogène.

Son assemblée légifère en toute souveraineté sous la direction d'un président. Elle gouverne par l'intermédiaire de sa commission et consacre le principe de la séparation des pouvoirs, sous l'autorité absolue du conseil.

Son HUONG-CHAN et son HUONG-HAO représentent le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire; le maire a le pouvoir exécutif.

Enfin la commission municipale, composée de ses trois éléments, constitue le tribunal communal de simple police, le tribunal consulaire civil et érigée en conseil notarial, donne aux actes privés la consécration de l'autorité publique qui fait loi.

Au sens annamite, l'État n'est qu'une fédération de communes et la commune une fédération de familles.

C'est également la théorie chinoise et on peut dire la conception de la civilisation jaune tout entière.

Les Eunuques du Palais Impérial à Pékin.

PAR M. LE D^r J.-J. MATIGNON,

Médecin aide-major de 1^{re} classe, attaché à la Légation de la République en Chine.

Nous avons eu, tout récemment, l'occasion de soigner un jeune eunuque, atteint de rétrécissement de l'urètre, à l'hôpital du Nant'ang de Pékin. A ce sujet, nous avons fait quelques recherches sur le corps des eunuques, qui, dans l'histoire du palais des empereurs chinois, a joué à certaines périodes, un rôle très important.

Les eunuques se rencontrent dès la plus haute antiquité, dans les cours des rois ou princes orientaux. Leur origine remonte, paraît-il, à Sémiramis. Hérodote raconte que les Grecs pratiquaient la castration dans un but commercial. Leurs eunuques faisaient prime sur les marchés d'Éphèse, où les Sardes et les Perses, qui les considéraient comme de loyaux et bons serviteurs, les payaient fort cher.

On les recontre également à Rome au moment de sa splendeur. Les empereurs chrétiens, et surtout Constantin et Justinien, firent

des lois prohibitives contre la castration, laquelle était punie de la peine du talion.

La castration fut aussi pratiquée dans un but religieux, tels les prêtres de Cybèle qui se mutilaient pour être agréables à leur divinité. Au m^e siècle, des hérétiques, suivant l'exemple d'Origène, se châtraient pour avoir la vertu de la chasteté, et ils poussaient leur zèle à ce point que, non seulement ils émasculaient leurs prosélytes, mais tous ceux qui tombaient sous leur main. Ces excès furent suivis par une secte chrétienne, les Vélasiens, dont nous trouvons encore, non des descendants, mais des disciples dans les Skoptsy russes.

Le Concile de Nicée avait condamné la castration et refusé les ordres mineurs aux eunuques. Cette coutume persista, cependant, jusqu'au xviii^e siècle, en Italie, pour le recrutement des soprani mâles. Il fallut, pour mettre un frein à ces mutilations, que le pape Clément XIV, interdisît aux castrats de chanter dans les églises. Ils chantent cependant encore à la chapelle sixtine.

La première mention des eunuques est faite en Chine, 1100 ans avant Jésus-Christ, sous la dynastie des Chou. L'empereur Chou-Koung, en effet, dans un code qu'il édicta, fait figurer la castration au nombre des cinq modes graves de punition : stigmates sur le front ; section du nez ; amputation des oreilles, des mains ou des pieds ; castration et peine capitale. Ce fut donc, au début, une sanction pénale. Il en était de même en Égypte, où elle était la punition du vol.

Ces eunuques furent, dès les premiers temps, utilisés dans le palais. Mais la luxure, la débauche, le luxe augmentant, les eunuques de source criminelle furent insuffisants, et il fallut chercher une autre voie pour compléter leur contingent : des parents pauvres se mirent alors à vendre leurs enfants, qui étaient émasculés pour le service du palais. Leur institution quasi officielle est relativement récente. Elle fut faite 111 ans après Jésus-Christ, par le fameux empereur Ho-ti, de la dynastie des Tsin, dont les troupes victorieuses auraient pénétré jusqu'en Judée, sous la conduite d'un général célèbre, Pan-Chao.

A notre époque, la castration fut encore employée comme peine contre certains rebelles. En 1851, l'empereur Hsien-fon fit instituer une cour spéciale, devant laquelle les rebelles étaient traduits. En 1858, une bande de révoltés, parmi lesquels se trouvaient des enfants, fut jugée par ce tribunal. Les adultes furent exécutés,

mais les enfants ayant moins de 10 ans, il en faut 15 en Chine pour subir la peine capitale, furent châtrés et envoyés en esclavage dans les troupes frontières.

Tandis qu'en Perse, en Turquie, les eunuques sont au service de quiconque peut les payer, en Chine, ils sont le privilège de l'empereur seul et de quelques membres de la famille impériale. L'empereur doit avoir 3,000 eunuques. En réalité il n'en a guère que 2,000. Les princes et princesses du sang ont droit à 30; les neveux et les jeunes enfants de l'empereur à 20; les cousins à 10. Les descendants des huit princes de la couronne de fer qui aidèrent Shoun-Si à fonder la dynastie présente, peuvent également avoir 10 eunuques à leur disposition.

En principe, les eunuques du palais doivent être fournis par les princes. Tous les cinq ans, chaque prince doit en fournir huit et reçoit en échange 250 taels, soit 1,000 francs, par eunuque. Ce sont des eunuques garantis, qui ont déjà fait un stage de plusieurs années à leur service. Mais ce procédé de recrutement serait tout à fait insuffisant, si, au palais, un registre n'était ouvert, sur lequel les candidats viennent se faire inscrire. Le sud de la province du Tchély et quelques villages des environs de Pékin, fournissent la grande majorité des castrats. « Et on lui coupa *le* et *les*, à cause qu'il était hérite et sodomite », dit Froissart, en parlant d'une victime de la castration. Or, les Chinois sont hérétiques; beaucoup pratiquent la pédérastie, mais ce n'est ni pour l'une, ni pour l'autre de ces raisons que les Fils du Ciel sont privés des attributs de la virilité.

En Chine, on devient eunuque par force, par goût, par pauvreté ou par paresse.

Beaucoup de parents vendent leurs enfants ou les font châtrer avec l'espoir de les vendre comme domestiques du palais.

Des jeunes gens de 25 à 30 ans, des pères de famille même, attirés par l'appât des revenus du métier, consentent à se faire émasculer.

De pauvres diables, à bout d'expédients, en arrivent à la castration pour trouver leur gagne-pain. Un jour, un mendiant se présente à un mont-de-piété pour engager les quelques loques qui cachaient partiellement sa nudité, ses hardes sont refusées. Mais notre homme, pressé d'argent, ne se tient pas pour battu. Il s'assied devant la porte et, avec son couteau, pratique sur lui-même l'amputation de la verge et des bourses et rentre de nouveau, en-

gager pour 30 tiao (9 francs) ces pièces anatomiques. Le directeur du mont-de-piété dut faire, à ses frais, soigner ce singulier client, qui trouva, plus tard, place au palais.

Enfin, un certain nombre d'individus, insoucians ou paresseux, consentent à devenir eunuques, convaincus que cette nouvelle situation leur assurera une existence aisée.

L'opération est pratiquée dans un bâtiment situé près d'une des portes de la ville interdite. L'opérateur attitré ne reçoit pas de gage du gouvernement. La fonction est héréditaire, et, depuis des années, la propriété de la même famille : l'opérateur touche 6 tael (26 fr.) par client. Mais, les pauvres diables, qui ne peuvent payer une pareille somme, s'engagent au remboursement, par mensualités, dès qu'ils seront entrés en fonction. L'opération est simple et rapide. Nous avons entendu dire, que, par des manœuvres préliminaires, sur la nature desquels nous n'avons point de détails, on produisait une légère atrophie des testicules; que, par l'absorption de drogues spéciales, on obtenait une anesthésie qui diminuait la douleur des 9/10. L'eunuque que nous connaissons, interrogé à cet effet, a toujours répondu par la négative.

L'opérateur est, en général, assisté de deux apprentis, lesquels sont de sa famille.

Le patient est couché sur une sorte de lit de camp. Des bandes compriment les cuisses et le ventre. Un assistant le fixe vigoureusement par la taille, tandis que deux autres tiennent les jambes écartées. L'opérateur est armé, soit d'un couteau courbé, en serpette, soit de longs et forts ciseaux. De la main gauche, il saisit les bourses et la verge, les comprime, les tord pour en chasser le plus de sang possible. Au moment de trancher, il pose une dernière fois, au client, s'il est adulte, ou aux parents, si c'est un enfant, cette question : « Êtes-vous consentant ? » Si la réponse est affirmative, d'un coup rapide, il coupe le plus ras possible, les bourses et la verge. Une petite cheville de bois ou d'étain, en forme de clou, est placée dans l'urètre. La plaie est lavée trois fois à l'eau poivrée, puis des feuilles de papier, imbibées d'eau fraîche, sont appliquées sur la région et le tout est soigneusement bandé.

Le patient, soutenu par des aides, est ensuite promené pendant deux ou trois heures, dans la chambre, après quoi, on lui permet de se coucher.

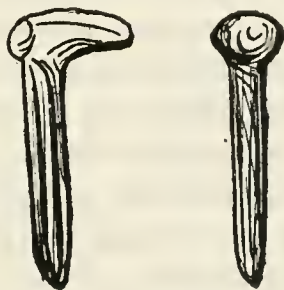
Pendant les trois jours qui suivent, l'opéré est privé de bois-

sons; le pansement n'est point touché, et le malade souffre, non seulement de sa plaie, mais surtout de la rétention d'urine par obstacle mécanique. Ce laps de temps écoulé, les pièces du pansement sont enlevées, et le malade peut pisser, ou tout au moins essayer, car il ne réussit pas toujours. S'il peut uriner, il est considéré comme guéri et félicité de ce chef. Mais, si la miction ne peut se faire, l'opéré est destiné à mourir, au prix de souffrances atroces. Il y a rétention d'urine et les Chinois ne se servent pas de sondes.

Après l'amputation, il reste une vaste plaie, de forme généralement triangulaire, à sommet inférieur. La réparation se fait par bourgeonnement et demande une centaine de jours, en moyenne. Malgré le procédé très primitif de l'opération, les accidents sont rares, et la mort ne surviendrait que dans 3 à 4 0/0 des cas.

La complication la plus fréquente est l'incontinence d'urine; plus tard, viendra la rétention. On la verrait de préférence chez les sujets jeunes. Cet accident est toléré par l'opérateur pendant quelque temps; mais bientôt, si l'incontinence se prolonge, le patient reçoit des coups; ce traitement est considéré comme excellent, et, en conséquence, continué jusqu'à cessation de l'infirmité. Les opérés souillent leur couche et leurs habits, et les fermentations ammoniacales, à odeur infecte, qui en résultent, ont fait créer par les Chinois l'expression populaire : « Il pue comme un eunuque; on le sent à 500 pas! »

Pour lutter contre l'atrésie, l'opérateur introduit dans l'urètre, soit une petite cheville de bois, soit plutôt une sorte de petite bougie en étain, identique à celle dont nous donnons la gravure. On dirait d'un clou ou d'un petit marteau dont le manche irrégu-



lier, du calibre d'une plume de poule, long de 2 1/2 centimètres, s'implante, non au centre, mais presque à l'une des extrémités du corps. Ce dilatateur est, dans les premiers temps, maintenu en

permanence dans l'urètre, et retiré seulement au moment des mictions.

Au bout de trois mois ou trois mois et demi, l'eunuque est considéré comme guéri. Il peut alors entrer directement en fonctions, au palais, s'il est jeune. Ceux qui sont plus âgés font, souvent, un stage préparatoire d'un an au service d'un prince.

Les opérés ont généralement soin de réclamer leur verge et leurs bourses, qui portent le nom de « précieuses », et ce qualificatif est doublement mérité. Quand elles ne lui sont pas demandées par le client ou par les parents, l'opérateur conserve, soigneusement étiquetées, dans un bocal à l'alcool, ces « précieuses » qui pourront, un jour, être pour lui une source de bénéfice d'autant plus considérable que l'ex-titulaire aura acquis dans le corps des eunuques un rang plus élevé. De son côté, l'opéré garde avec une non moins grande attention ces restes, qui lui rappelleront son ancienne virilité, pour deux raisons. D'abord, tout eunuque promu à un rang supérieur doit produire ces « précieuses. » Puis, de temps à autre, un vieil eunuque, « l'inspecteur des précieuses », passe des revues. Ceux qui, par ignorance ou négligence, ont laissé bourses et verge à l'opérateur doivent, pour les retirer du petit musée, où de nombreux bocaux catalogués se posent sur des étagères, payer une redevance qui peut, selon la qualité du postulant, atteindre plusieurs centaines de francs. Enfin, il peut arriver que l'eunuque a perdu ou qu'on lui a volé son précieux bocal. L'inspection arrive et il faut y figurer avec avantage. Alors, il emprunte à un camarade ou va louer chez l'opérateur des « précieuses » d'occasion.

Mais, ces questions d'avancement ou d'inspection ne sont pas les seules à donner de la valeur aux « précieuses ». Comme tous les Chinois, les eunuques tiennent à arriver complets dans l'autre monde, désir bien légitime d'ailleurs, vu leur à peu près sur cette terre. Si les Chinois sont réfractaires à la chirurgie, c'est qu'ils n'osent pas se présenter devant leurs ancêtres privés d'une main ou d'un bras. L'empereur fait une grande faveur quand il transforme la décapitation en strangulation, ou qu'il permet à la famille d'un décapité de racheter la tête et la mettre dans le cercueil. Les « précieuses » sont également mises dans la bière des eunuques qui espèrent, par ce semblant de restauration posthume, tromper le Roi des Enfers en se montrant à lui quasiment entier. Car le Pluton chinois transforme, paraît-il, les eunuques en

mulets dans l'autre monde. Au moment de la mort d'un eunuque, la famille est parfois obligée d'acheter les « précieuses » et, dans ce cas, s'il s'agit d'un eunuque de haute fonction, l'opérateur-détenteur n'hésite pas à demander des prix fabuleux qui peuvent atteindre 10 et 15,000 francs.

La guérison complète de la plaie est à peine obtenue que déjà les troubles de la miction commencent. L'orifice urétral, entouré d'une vaste cicatrice, tend à s'oblitérer. Un enfant de 15 ans, que nous avons eu l'occasion de soigner, présentait un orifice urétral punctiforme. L'urine sortait en jet mince et en tire-bouchon. Or, il avait été opéré, il y avait un an à peine. Nous ne pûmes, durant les quinze jours où nous l'avons dilaté, arriver à passer des bougies autres que celles de petit calibre. Mais notre client, peu patient, se déclara vite satisfait et, après une douzaine de séances, ne vint plus.

Les catharres vésicaux sont la règle. Les fermentations et la stagnation de l'urine sont la cause de fréquents calculs ammoniac-magnésiens. Les eunuques se rendent compte de la gravité de leur affection, à ce moment, et viennent, très volontiers, demander secours à la médecine européenne dont ils ont pu, mainte fois, apprécier les heureux résultats.

Les fonctions des eunuques sont très variables, de celles de concubine à celles de favori d'une impératrice. Leur rôle a, dans certaines circonstances, été très important : effacés quand un homme énergique se trouvait à la tête de l'Empire, ils conspiraient, assassinaient quand ils sentaient une main irrésolue au pouvoir.

Tous les fonctionnaires du palais sont eunuques. Si bien que le soir, au coucher du soleil, quand les portes de la ville Jaune sont fermées, sur les 6 à 7,000 personnes qui s'agitent derrière les murailles, il n'y a qu'un seul mâle, le Fils du Ciel : et on a une triste idée du sexe fort, en voyant le spécimen qui, à l'heure présente, préside aux destinées de l'Empire du Milieu.

Les eunuques remplissent des fonctions spirituelles : 18 d'entre eux sont Lamas et représentent sur terre les 18 Lo-Han, assistants de la déesse de la Pitié, Kouan-Gin. Ils doivent pourvoir aux besoins spirituels des dames du palais. Quand l'un d'eux meurt, il est remplacé par un camarade désireux de la succession : peu importe la vocation. La place est toujours recherchée parce qu'elle est lucrative : le titulaire étant doublement payé, comme eunuque et comme prêtre.

300 eunuques sont acteurs : ils jouent pour les dames et donnent des représentations officielles et particulières pour l'empereur. Le métier n'est pas toujours drôle : un acteur célèbre reçut 20 coups de bambou pour avoir fait tressaillir d'effroi Hsien-fon, dans une pièce historico-dramatique.

Les eunuques sont l'intermédiaire entre l'empereur et ses 72 concubines. Quand l'empereur désire une femme, il écrit son nom sur un jeton, le donne à l'eunuque, qui le remet à la femme élue. Celle-ci est aussitôt portée en chaise, dans la chambre de son auguste amant. Le Céleste est couché et la femme se met au lit, en se traînant des pieds au niveau de la face de l'empereur. Deux eunuques veillent à la porte et, au point du jour, vont réveiller l'impériale concubine qu'ils ramènent dans ses appartements. Le nom de cette femme est inscrit sur un registre spécial où il est noté que telle nuit, de telle lune, elle a eu des rapports avec l'Empereur, lequel appose sa signature au bas de cette constatation. Une telle comptabilité est destinée à sauvegarder les droits des enfants qui pourraient naître.

Les eunuques sont partagés en 48 classes, ayant chacune des attributions spéciales. Chaque section a, à sa tête, un eunuque ayant le grade de mandarin du 6^e ou 7^e rang. Le commandant supérieur de tous ces castrats a le grade de mandarin du 3^e degré.

Ils sont passibles de tribunaux, devant lesquels ils passent souvent. Il arrive parfois que, pour des raisons diverses, ennui, mauvais traitements, un eunuque s'échappe. Aussitôt, des détectives spéciaux, très habiles à le dépister, se mettent à ses trousses. Une première escapade est punie de deux mois de prison et de vingt coups de bambou ; une récidive se juge par deux mois de cangue ; à la troisième tentative, il est banni et envoyé à Moukden. Si l'eunuque vole des objets appartenant à l'empereur, il est condamné à la décapitation et exécuté dans la petite ville de Sin-Sau-Kou, à 20 kilomètres de Pékin. Les fautes légères sont punies par la bastonnade : 100, 200, 300 coups de bambou, suivant le cas. Le chef eunuque demande à chacune des 48 sections, placées sous ses ordres, de lui prêter un ou deux délégués armés de bambous et les délinquants sont châtiés par leurs pairs. La bastonnade est généralement faite en deux séances. Après la première, le patient est remis aux mains d'un médecin qui soigne les plaies, et, trois ou quatre jours après, quand la cicatrisation a com-

mencé, la deuxième séance a lieu. C'est ce que les Chinois appellent « soulever les croûtes ».

Deux eunuques coupables d'un délit commun doivent mutuellement se fustiger. Au début, ils n'osent pas trop frapper : mais un coup énergique appelant de la part du touché une réponse plus violente, ils en arrivent à se faire très mal.

L'eunuque est peu payé. Il reçoit du riz et 2 taëls (8 fr.) par mois. Ceux qui occupent les hautes fonctions, peuvent arriver à 50 francs par mois : — mais nul Chinois ne sait, comme l'eunuque, pratiquer ce que les Américains appellent le « squeeze », c'est-à-dire, l'art de faire suer des centimes même aux gens les moins susceptibles de contribution. C'est là le côté lucratif de la profession.

Ils jouissent d'une liberté assez grande. Ils peuvent sortir assez facilement du palais, mais doivent toujours porter la coiffure officielle et rentrer avant le coucher du soleil. On peut les reconnaître dans la rue à leur costume plus sombre, à leurs chaussures dont le bout est plus carré : ils portent toujours la botte de drap ou de soie. Ils vont peu à pied. Quand on voit passer une voiture propre, attelée d'un cheval blanc, marchant à bonne allure, on peut, à peu près sûrement, conclure qu'elle contient un eunuque.

Très fréquemment, l'eunuque se marie... et sa femme a des enfants. Cette paternité, *in partibus*, le flatte énormément et il est très fier d'entendre les enfants de sa femme l'appeler « papa ». Il arrive, quelquefois, que les enfants de l'eunuque sont légitimes : des pères de famille se sont châtrés après plusieurs années de mariage. Ils font souvent subir la même opération à leurs enfants : dans ces circonstances, la qualité d'eunuque pourrait être dite quasi-héréditaire.

Les eunuques sont exclus de certaines cérémonies religieuses. Comme tous les Chinois, ils peuvent aller dans les temples, brûler de l'encens, jeûner. Mais à la fin du jeûne, ils ne peuvent monter sur l'estrade « taï-chié » où le prêtre reçoit les confessions de ceux qui ont jeûné. Même interdiction est faite à ceux qui sont privés d'un œil, aux mutilés, aux femmes en cours de règles. La loi de Moïse est aussi catégorique à cet effet. Dans le chapitre xxiii du *Deuteronome*, ne lit-on pas : « Celui qui est eunuque pour avoir été écrasé ou avoir été taillé, n'entrera pas dans l'assemblée de l'Éternel ? »

Quel que soit l'âge auquel ils ont subi l'opération, les eunuques

sont considérés comme vierges. Les enfants, châtrés avant 10 ans, sont qualifiés de « très vierges, très purs ». Ces derniers sont particulièrement appréciés des dames surtout, qui les considèrent comme des petites filles et les laissent assister à leur toilette la plus intime. On les considère comme dépourvus de toutes idées libidineuses. Cependant, quand ils sont un peu plus grands, qu'ils ne sont plus les « petits eunuques », leur présence trouble ces dames et ils sont alors affectés à d'autres fonctions.

On décrit toujours à l'eunuque un facies spécial; sans doute, un certain nombre ont le type classique, mais ce nous a semblé l'exception. Nous avons été, en effet, placé dans d'excellentes conditions pour faire ces observations. Deux fois, nous sommes entré dans le palais, et pendant que nous faisons antichambre dans de petites tentes, avant de paraître devant le Fils du Ciel, nous avons pu voir défiler une quantité de têtes d'eunuques qui venaient, curieusement, regarder les « diables étrangers » au travers des carreaux.

C'est à tort qu'on a représenté l'eunuque comme sanguinaire et violent. Il est plutôt doux, conciliant, conscient de son infériorité. Ses congénères le considèrent comme honnête. Il vole relativement peu; de tous les Chinois, il est le plus charitable. En affaire, il est très rond. Contrairement à ses compatriotes, il ne discute pas les prix et les petits commerçants connaissent tellement bien ce côté de son caractère que, lorsqu'ils lui vendent, au lieu de lui faire un prix, ils se contentent de lui dire : « Donnez ce que vous voudrez », certains d'un plus gros bénéfice.

Ils sont gais, aiment à s'amuser, s'attachent beaucoup aux enfants, et à défaut de ceux-ci, aux animaux, surtout aux chiens. Leur caractère est très versatile. Le jeu est leur passion favorite. Ils lui consacrent leurs loisirs, perdent tout ce qu'ils possèdent et souvent, à bout de ressources, jouent leurs doigts, une main, un morceau de leur peau. Ils fument presque tous l'opium, qu'ils sont autorisés à consommer dans le palais.

Ils sont doués d'une certaine décence. Non par tempérament, mais par crainte d'exposer en public leur mutilation. Contrairement aux Chinois, qui satisfont leurs besoins partout où ils se trouvent, dans la rue ou devant la porte du palais, les eunuques recherchent toujours les coins solitaires, où nul œil indiscret ne pourra constater qu'ils sont incomplets.

Les eunuques châtrés malgré eux, c'est-à-dire enfants, devien-

ment, en prenant de l'âge, désagréables pour ceux qui ont permis leur mutilation. Ils les détestent, refusent d'avoir des rapports avec eux : leur haine est surtout vive contre leur père. Ils conserveraient pour leur mère une certaine affection.

L'eunuque châtré jeune, a la figure ronde et un certain embonpoint. Mais les chairs sont flasques. Dans la majorité des cas, la voix garde le type féminin et on a souvent de la peine à la distinguer de celle d'une jeune femme. Ceux qui sont châtrés aux environs de 20 ans perdent souvent leurs poils et leur voix prend un timbre de fausset aussi désagréable que grotesque.

Il vieillit très rapidement. A 40 ans, il a l'air d'en avoir 60. Les vieux eunuques ne sont pas beaux. Leur figure a quelque chose de tristement drôle. « Quand ils sont vieux, on les prendrait pour de vieilles femmes qui, oubliant âge et sexe, se travestissent avec des costumes d'hommes ».

Les Chinois n'ont pas la moindre estime pour les eunuques. Leur nom vulgaire est « Lao-Koun », c'est-à-dire « Vieux coq ». Étant donné la sensualité des Chinois, on peut conclure de leur mépris pour ces hommes rendus impuissants.

Un individu châtré n'est plus considéré comme faisant partie de la famille, d'où l'expression : « Il quitte la maison ». Il est regardé comme un étranger et ne reposera pas dans le cimetière de ses parents.

On leur permet une grande liberté de langage, laquelle est toujours jugée par ce mot, très pénible pour eux : « Oh ! ce n'est qu'un eunuque qui parle ! »

Les Chinois considèrent les eunuques comme totalement dépourvus d'idées libidineuses. Il paraît cependant que ces derniers recherchent parfois la société des femmes, se plaisent à leur contact et en usent... *unquibus et rostro*, très vraisemblablement.

L'eunuque est fort susceptible, et beaucoup de mots du langage courant, rappelant de plus ou moins loin leur mutilation, ne doivent pas être employés quand on parle avec eux. Si, vous promenant dans la rue avec un eunuque, vous rencontrez un chien, dont la queue aura été sectionnée, chose très fréquente à Pékin, il serait de très mauvais goût de le montrer à votre compagnon en disant : « Tiens, un chien à queue coupée ». La parfaite courtoisie exige que vous disiez : « Voilà un chien qui a une queue de daim ».

Si par hasard on vous sert le thé dans une théière dont la

queue aura été cassée, gardez-vous bien de faire allusion à cet accident arrivé à un accessoire de cuisine, et vous serez considéré comme un parfait gentleman.

Discussion.

M. DUHOUSSET. — J'ai visité plusieurs pays dans lesquels les eunuques sont en faveur, mais, à mon retour de Perse, en juillet 1861, c'est auprès du regretté docteur Ernest Godard, que j'eus, au Caire, des renseignements sur la castration en Afrique. L'intéressante communication qu'on vient de nous faire sur les eunuques asiatiques, de la Chine, peut se compléter en lisant la publication des notes scientifiques de Godard, parues en 1867, par les soins du Dr Ch. Robin et de M. Ollivier Beauregard, en conservant le caractère original de la primesautière rédaction du voyageur mort en route, en 1862, victime de la science.

Dans la communication qui vient de vous être faite, l'auteur ne nous a parlé que de la castration complète, c'est-à-dire de celle qui consiste à enlever du même coup, la verge et les testicules. Nous trouvons, cependant, dans les notes de Godard, qu'un colonel, venant de Chine, lui a raconté que les Français virent deux eunuques chinois qui se défendaient dans le palais d'été; l'un fut tué, l'autre fait prisonnier; on constata qu'ils avaient tous les deux une petite verge et pas de testicules; ils étaient bouffis, jaunâtres, chargés de graisse, ayant la voix ferme et d'un timbre élevé. Le survivant fut montré pour de l'argent.

Je me trouvais au Caire lors du retour du général de Montauban, il est probable que c'est d'un officier de son état-major que Godard tient la citation précédente.

Au Caire, les eunuques sont généralement maigres et ont les jambes très longues, cela tient à ce qu'on les opère jeunes, c'est du moins la raison qu'on en donne; les nègres, dans le même cas, mais opérés seulement lorsqu'ils sont pubères, restent mieux proportionnés quant à la partie inférieure du corps.

On constate d'autant plus, chez les eunuques, le timbre peu élevé de leur voix grêle et leur air hébété, que leur taille maigre, comme cela arrive souvent, dépasse de beaucoup la moyenne.

Marche et course en flexion.

PAR MM. COMTE ET FÉLIX REGNAULT.

Cette marche, préconisée par le commandant de Raoul, a déjà été étudiée ici même (*Bull. Soc. ant.*, 1893, p. 381) par l'un de nous au point de vue ethnographique. Nous montrions que l'espace parcouru était plus grand avec une dépense de force moindre.

Par des expériences répétées depuis 1872, M. de Raoul avait fait cette démonstration pratique. Dans cette allure, le corps penché en avant, les genoux fortement ployés, on ne lève le pied que juste ce qu'il faut pour éviter les aspérités du sol. On glisse avec la souplesse et l'agilité du chat.

On obtenu, au dire de Raoul, au moins une marche de huit kilomètres à l'heure, et une course de douze kilomètres à l'heure sans plus de fatigue pour le même temps que le mode de progression ordinaire. !

Pour entraîner ses hommes à la course, il avait posé certaines règles :

Au départ on commençait par faire des petits pas très courts à une cadence vive, 160 pas à la minute. On augmentait ensuite progressivement la longueur du pas.

On arrivait ainsi à parcourir :

Le premier kilomètre en	7'15"
Le deuxième —	6'15"
Le troisième —	5'45"
Le sixième —	5'30"

Quand on était bien entraîné, on faisait le troisième kilomètre en cinq minutes. Au bout de trois mois, des soldats bien constitués peuvent parcourir avec armes et bagages douze kilomètres en une heure.

Les coureurs pratiquaient déjà d'instinct l'allure en flexion.

On retrouve dans un petit opuscule ¹ de Firmin Weiss, dit l'Homme-Étincelle, plusieurs remarques qui concordent avec celles de de Raoul. Il recommande de débiter lentement, d'augmenter

¹ MANUEL. *Théorie des courses à pied de Lafontaine dit Firmin Weiss l'Homme-Étincelle*, 1885. Nancy, imprimerie nouvelle.

progressivement sa vitesse, de raser le sol avec les pieds, d'éviter de lever les jambes. Firmin Weiss prétendait faire 24 kilomètres à l'heure.

Il prétend avoir démontré en Algérie aux zouaves qu'avec un peu d'entraînement progressif on pouvait faire des courses à pied de 14 à 18 kilomètres à l'heure sans fatigue ni essoufflement.

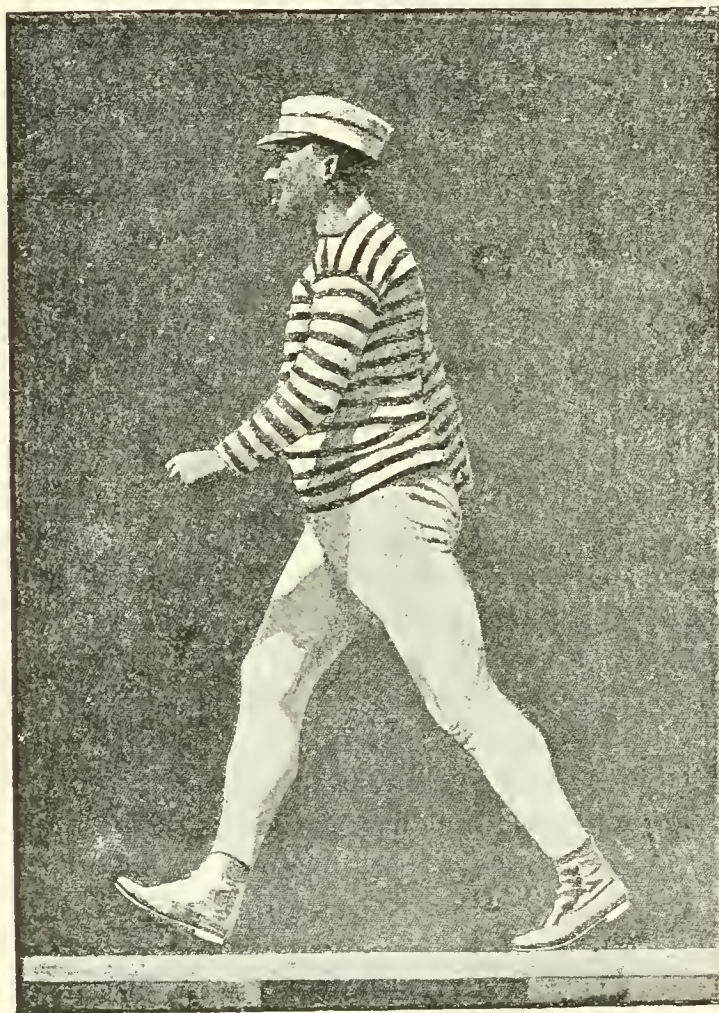


Fig. 1. — Type de marche ordinaire.

Devant les résultats que nous avons vu obtenir par M. de Raoul, il nous a paru utile d'entreprendre l'étude critique de cette nouvelle méthode de progression et de déterminer d'une façon précise les différences qui existent entre la marche et la course ordinaire et les allures du commandant de Raoul.

La station physiologique du Collège de France était d'ailleurs

tout indiquée pour ces recherches. Le terrain si généreusement mis par la ville de Paris à la disposition de M. le Professeur Marey et les nombreux appareils imaginés et réunis dans ce laboratoire par ce maître nous permettaient de faire nos investigations avec toute la précision désirable.

Le commandant de Raoul a bien voulu se mettre à notre dispo-



Fig. 2. — Allure en flexion, d'après le Commandant de Raoul.

sition et, profitant de ses rares et courts congés, il est venu au laboratoire se soumettre aux différents genres d'exploration que nécessitait une comparaison complète entre sa méthode de marche et la méthode ordinaire et classique dans l'armée.

Deux genres d'exploration peuvent être pratiquées dans cette étude. La stylographie et la chronophotographie.

Au moyen de la chronophotographie on voit que : 1^o le corps

est plus incliné en avant dans la marche en flexion que dans la marche ordinaire ; 2° la jambe posant à terre est plus fléchie sur la cuisse ; 3° la jambe qui termine son appui est plus fortement inclinée sur l'horizontale. Il s'ensuit que le choc du pied qui pose sur la terre, étant transmis au corps par un levier plus brisé, se trouve amorti, et l'effort de propulsion du pied qui quitte le sol, se faisant suivant un angle qui s'écarte plus de la verticale, est plus favorable à la progression.

Ces données se précisent si on examine toutes les figures successives fournies par la série d'épreuves photographiques qui décomposent le pas. En imbriquant ces figures à leurs distances respectives, on note que la longueur du pas est plus grande dans la marche en flexion et, malgré cette augmentation de longueur du pas, l'ondulation marquée par la ligne des têtes est bien moins prononcée. Le corps est plus ramassé, l'homme paraît plus petit et rase de plus près la terre. Au moment du poser, les trois articulations du membre inférieur sont plus fléchies dans la marche modifiée ; cette flexion augmentée persiste pendant toute la durée de l'appui du pied, et ce n'est qu'à la fin de cette phase que la jambe entre en extension. Le membre inférieur commence alors sa période d'oscillation qu'il peut prolonger davantage grâce à sa flexion et grâce à l'extension plus considérable du membre opposé.

Il en est de même pour la course. Dans cette allure modifiée, le pas est plus allongé, les ondulations de la tête sont moins fortes, le corps ne présente plus la raideur de la course ordinaire, et cette idée de souplesse provient de cette flexion plus grande des articles.

Les tracés recueillis avec les dynamomètres enregistreurs confirment ces résultats. Si on enregistre la pression totale du pied sur le sol, le corps ne tombe pas à terre avec autant de brusquerie dans les allures fléchies, et la valeur maxima de cette pression est moindre. Dans la marche du commandant de Raoul, la pression ne dépasse que de fort peu celle qu'exerce le corps immobile sur le sol, 87 kilog., et, dans la course en flexion, elle est à peu près égale à la pression transmise au sol pendant la marche ordinaire, tandis que, dans la course classique, cette pression est beaucoup plus considérable. D'ailleurs, la simple observation révélait déjà ce fait que précise la dynamographie. Sur le sable humide, les traces de pas sont moins accusées dans les allures fléchies.

On peut également prouver par la méthode graphique que les oscillations verticales, partant les secousses imprimées au corps, sont moins grandes.¹

Discussion

M. MANOUVRIER. — Je crois avoir le premier attiré l'attention sur la façon de marcher que j'ai nommée la *marche en flexion*, façon de marcher dont j'ai signalé la fréquence et l'intérêt lorsque je m'en suis occupé au point de vue anthropologique. Je me propose de revenir sur cette question que j'ai soulevée et à propos de laquelle j'ai pu faire de nouvelles observations.

M. REGNAULT. — M. Manouvrier a effectivement cité la marche en flexion dans des mémoires sur la rétroversion de la tête du tibia en 1888 et 1890. Mais il ne s'en est occupé qu'incidemment comme cause possible de platycnémie, cause dont la preuve n'est pas encore faite.

De plus, il méconnaissait la course en flexion, qu'il confondait avec le pas gymnastique ordinaire dans la discussion du 15 juin 1893. (V. *Bull. Soc. Ant.* 1893, p. 384).

Si j'attribue à M. de Raoul tout l'honneur des premières recherches, c'est que le premier il en a vulgarisé l'emploi dans l'armée. Pour moi, je ne revendique que l'honneur d'en avoir un des premiers compris l'importance et de l'avoir démontrée en étudiant cette marche d'abord au point de vue ethnographique et dernièrement, avec l'aide de M. Comte, d'une façon rigoureusement scientifique et qui ne peut laisser prise à la moindre équivoque.

M. MANOUVRIER. — Je maintiens ce que j'ai dit en 1890 et 1893 sur la marche en flexion dont je distingue plusieurs modes très divers dans leur forme et dans leurs effets. Je persiste aussi à considérer le pas gymnastique ordinaire correct comme une véritable course en flexion. Si j'avais eu l'intention de traiter ce sujet à fond dans le mémoire où je l'ai abordé, j'aurais fait certaines distinctions importantes qui auraient probablement prévenu des divergences d'opinion, car la question n'est pas aussi simple que notre confrère semble le croire.

BIBLIOGRAPHIE. — *Archives de physiologie normale et pathologique*, avril 1896; *Comptes-rendus, Académie Sciences*, février 1896; *Illustration*, 22 février 1896.

M. ESCHENAUER fait une communication sur un jouet d'enfants : le diable de bois.

L'un des secrétaires : A. VIRÉ.

642^e SÉANCE. — 21 Mai 1896.

PRÉSIDENTENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

OUVRAGES OFFERTS.

AUBIN (J.-M.-A.). — *Histoire de la nation mexicaine depuis le départ d'Aztlan jusqu'à l'arrivée des Conquistadors espagnols et au-delà 1607*, publié par M. EUGÈNE BOBAN, planches in-8° coloriées, avec traduction française, Paris, 1893 (offert par M. E. BOBAN).

BENEDIKT (D^r MAURICE). — *Exposé des titres de ses travaux scientifiques avec courts comptes rendus*, in-4°, 81 p. Vienne, 1896.

BLASIO (A. DE). — *Il cranio microcefalo dell' ossuario della Annunziata di Napoli*, in-8°, 18 p. et fig. Napoli, 1896.

TALKO-HRYNCEWICZ (J.). — *A propos du 600^e anniversaire de Marco-Polo* (en russe), in-8°, 43 p. Irkoutsk, 1896.

ANTONOVITCH (V.-B.). — *Carte archéologique du gouvernement de Kiev* (en russe), in-4°, 160 p. Moscou, 1895.

M. TH. VOLKOV en offrant cet ouvrage de la part de l'auteur, professeur à l'Université de Kiev, ajoute que cette, carte faite à l'échelle de 1 : 420,000, représente l'espace de 50,947 kilomètres carrés (c'est-à-dire une surface beaucoup plus grande que la Suisse), où sont indiquées 1,143 localités connues au point de vue archéologique. Parmi ces localités, nous trouvons 1 station paléolithique (à Kiev); 12 stations néolithiques; 16 endroits où ont été trouvés des instruments en silex taillé; 98 localités où on a trouvé des objets en pierre polie; 23 endroits où il y a des cavernes; 35 localités désignées par les trouvailles de l'âge du bronze et environ 130 de celles de l'âge du fer. Les kourganes sont indiqués (séparément ou par groupes) au nombre de 13,200, dont 842 (ce qui ne fait que 6 1/2 p. 100) ont déjà été fouillés. Parmi ces derniers, il y en a eu 21 de l'âge de pierre; 5 renfermant des caissons en dalles brutes; 10 contenant des ossements coloriés avec de l'ocre rouge; 41 tumulus du type « *scythe* »; 17 de l'âge de fer,

d'un type indéterminé; 18 contenant des ossements calcinés et 25 renfermant les restes d'hommes armés, enterrés avec leurs chevaux. Les oppidum sont au nombre de 435; les statues grossières (*kamennyya baby*) ne sont pas nombreuses; dans tout le gouvernement de Kiev, il n'y a que 7 pièces. Relativement rares sont aussi les localités où étaient trouvés des vases.

Ce qui est particulier sur la carte de M. Antonovitch, ce sont de longues lignes de remparts qui traversent le pays dans toutes les directions et sont connus dans le peuple sous le nom de remparts de Serpent ou bien de remparts de Trajan. Jusqu'à présent ils restent presque complètement inexplorés; on ne sait ni à quelle époque, ni à quel peuple ils doivent être attribués.

Dans le texte ajouté à la carte, nous trouvons l'énumération très détaillée de toutes les localités remarquables au point de vue archéologique avec les indications des objets qui y ont été trouvés. Malheureusement, la statistique de ces objets n'est pas faite et pour nous rendre compte, par exemple, de ce qui concerne l'âge du bronze, nous avons été obligé d'extraire nous-même les données. Le bronze n'est pas représenté richement dans le gouvernement de Kiev. On n'a trouvé que 17 haches (à douille pour la plupart), 3 poignards, 13 pointes de lance, 2 torques, 3 brassards en fil de bronze, etc., le tout trouvé dans une cachette et dans plusieurs tombes, dont 3 renfermaient aussi des objets en pierre polie. Étant donné que ce travail concerne l'ancien pays des Polianes, le premier centre de la civilisation préhistorique slave et qu'il résume toutes les recherches archéologiques faites jusqu'à présent (pour la plupart par M. Antonovitch lui-même), on peut dire franchement qu'il est un véritable événement dans l'archéologie de l'Ukraine.

CHANTRE (Ernest). — *Recherches anthropologiques dans l'Asie-Occidentale. Missions scientifiques en Transcaucasie, Asie-Mineure et Syrie* (1890-1894); 4^e, 250 p. et 43 planches. Lyon, 1895.

M. PAPILLAUT donne, de cet ouvrage, le compte rendu suivant :

Les nombreuses populations qui habitent ces vastes contrées ont été observées pendant plusieurs voyages que l'auteur a accomplis seul ou avec M^{me} Chantre. Des difficultés de toutes sortes mettaient obstacle à cette entreprise. L'Asie Occidentale a été de tout temps la grande voie que suivirent les émigrations; de tout temps, la richesse des vallées attira les envahisseurs, Assyriens, Mongols, Grecs, Romains, Tatars, Arabes, Turks, Seldjoukides, tandis que

ses massifs montagneux, dont les chaînes couvrent sa surface, offraient aux peuples vaincus des refuges où ils ont pu se maintenir jusqu'à nos jours. Beaucoup de ces éléments ethniques se sont mélangés, ont échangé leurs mœurs, leur langage; leur morphologie a été plus ou moins modifiée par les métissages; des déformations artificielles du crâne, très fréquentes, accentuant la dolichocéphalie ou la brachycéphalie, l'atrophie du menton chez les femmes par le port d'un bandeau, diminuant la hauteur de la face, multiplient les écarts des séries, et rendent les moyennes moins stables ou en créent d'anormales.

M. Chantre a courageusement entrepris de surmonter toutes ces difficultés en tenant compte de tous les éléments d'information : légendes, traditions populaires, histoire, archéologie, linguistique, et enfin observations anthropologiques sur près de deux mille sujets, que l'étude de quelques crânes est venue confirmer dans ses grandes lignes. Ces observations sont au nombre de vingt-cinq en moyenne sur chaque sujet, parmi lesquelles on peut noter les diamètres antéro-postérieur et transverse maximum, le diamètre auriculo-bregmatique qui donne, il est vrai, une idée bien vague de la hauteur de la tête; les diamètres ophryo-mentonnier et bizygomatique, la hauteur et la largeur du nez et de l'oreille, la taille, l'envergure, la largeur bipalpébrale interne et externe. L'auteur a relevé souvent le diamètre antéro-postérieur métopique, mais sans doute avec une technique particulière, car il obtient des résultats vraiment extraordinaires. Sur telle série de femmes arméniennes assez belles, il trouve entre les diamètres antéro-postérieurs glabellaire et métopique des différences de 15 millimètres au détriment du dernier, ce qui ne se rencontre jamais avec la méthode de Broca. Enfin, des graphiques représentent les moyennes des courbes prises à la lame de plomb; si le procédé n'est pas très précis, il semble suffisant pour donner une idée des déformations crâniennes très prononcées.

Je ne puis que donner une idée très générale des résultats de cette vaste enquête. Au-dessus d'une première assise d'antiques populations pélasgiques, protocappadociennes ou hétéennes, qui ont imprégné plus ou moins les nouveaux arrivants, l'auteur distingue quatre grands groupes ethniques, les Arméniens, les Kurdes, les Iraniens et les Turcs Osmanlis, vers lesquels convergent d'autres peuples moins importants, et généralement plus influencés par les populations primitives: plusieurs d'entre eux,

tels que les Yésidi, semblent être au premier abord une simple secte religieuse, mais n'en constituent pas moins un peuple à part, qui par sa situation a su résister davantage aux influences chrétiennes ou musulmanes, et conserver un souvenir très vif de ses anciennes religions, mazdéennes ou autres.

Les Arméniens forment le groupe le plus important. Sur 344 sujets, dont 44 femmes, les cheveux et les yeux sont ordinairement très foncés, 110/0 seulement d'yeux clairs. Ils sont leptorhiniens, avec un indice moyen de 64,84 pour les hommes et 65,30 pour les femmes, ont une face moyennement large, avec un indice de 100,72 et peu élevée. La taille est au-dessus de la moyenne, 1 m. 68 pour les hommes et 1 m. 53 pour les femmes, la grande envergure de deux c.m. supérieure; l'indice céphalique est de 85,63, 59 0/0 dépassant 85. La tête est haute, mais brachycéphalie et hypsicéphalie sont accrues par des déformations inio-frontales et occipitales. Quelques crânes ont donné un indice de 84.

Autour de ce peuple, viennent se grouper des populations arménoïdes, plus ou moins imprégnées par les races primitives. Ce sont les Ansariés, de la Syrie septentrionale, avec un indice céphalique de 84,53 pour les hommes et 85,79 pour les femmes, un indice nasal de 71,42 (mésorhinie), un indice facial de 101. Les Tahtadji, qui sont des Ansariés de Cilicie et de Lycie, les Kisilbachi en Arménie et en Anatolie, les Bektachi en Cappadoce, tous les deux hyperbrachycéphales. Les Métouali, en Syrie, dans la vallée du Leontès et la plaine de Bekaa, avec un indice céphalique de 84,06; enfin les Yésidi, souvent apparentés à des dolichocéphales.

Le second groupe, les Kurdes, seraient les derniers descendants des anciens Chaldéens de l'Iran, encore au nombre de 1,826,000. Ils ont presque tous les cheveux et les yeux foncés, ils sont mésaticéphales, avec un indice de 78,35; ils présentent également des déformations fréquentes, qui allongent la tête, et auraient un indice de 80, si on ne tenait compte que des individus non déformés. La face est étroite et longue: indice, 107; le nez est courbe et long: indice, 66,03. La taille élevée, plus de 1 m. 68, avec l'envergure presque toujours supérieure.

Les Bakhtyari sont Kurdes par la langue, mais avec un indice de 83,37, dû il est vrai en partie à la déformation.

Les Aïssori ou Chaldéens seraient aussi une tribu kurde chrétienne: ils ont un nez aquilin, étroit, un indice facial de 101,48, mais un indice céphalique de 89.

Trois autres peuples présentent, au contraire, des affinités avec le type iranien : ce sont les Tats, venus de Perse, installés sur les bords de la mer Caspienne, entre Derbent et les bouches de la Koura. Ils ont les cheveux et les yeux brun foncé, une face étroite et longue, un indice céphalique de 79.

Les Hadjemi, bruns, leptoprosopes et dolichocéphales avec un indice céphalique variant de 77 à 78.

Enfin, les Afghans, avec un indice céphalique de 76,50, ces derniers rappelant aussi le type kurde.

Les Aderbeidjani ou Tatars de l'Aderbeidjan sont très différents des autres Tatars, et sont en réalité des Turcs iranisés. Ils ont un indice céphalique de 78,07, avec, il est vrai, de grands écarts de série et une face longue : indice, 97,16, alors que les autres Tatars sont bracycéphales et chaméprosopes.

Le dernier groupe, celui des Turcs, est encore plus difficile à décrire. Plus ou moins descendants des hordes qui ont conquis l'Inde et l'Iran, et d'où sont sorties les dynasties des Ghaznésides et des Seldjoucides, ils sont restés plus purs sous le nom de Turkomans que sous le nom d'Osmanlis ; ces derniers ont assimilé en effet des éléments arméniens, kurdes, arabes, grecs et pélasgiques. Les 120 sujets osmanlis les plus purs qui ont pu être observés offrent les caractères suivants : très bruns, ils ont un indice céphalique de 84,53, une taille de 1 m. 70, une face plutôt large, avec un indice de 100 ; un nez droit avec un indice de 70. Sur les côtes, où ils sont moins purs, ils sont plus dolichocéphales.

Tels sont les nombreux peuples que M. Chantre a cru pouvoir distinguer, et auxquels il faudrait encore ajouter des populations sémitiques nombreuses, les unes très anciennes, les autres immigrées plus récemment, et dont la description ne sera possible qu'après de nouvelles observations que l'auteur se propose de faire en Syrie et dans les régions de l'Euphrate et qui compléteront la belle série d'études qu'il poursuit avec tant d'opiniâtreté dans le Caucase et l'Asie mineure.

PÉRIODIQUES (*articles à signaler*).

Revue de l'École d'Anthropologie (15 mai 1896). — Ch. Letourneau : Passé, présent et avenir de l'éducation ; — G. Romain : L'atelier de tranchets de la Coudraie.

Revue scientifique (9 mai 1896). — Ch. Richet : La voyante de

la rue Paradis et les changements de personnalité; — Le mouvement de la population dans la Grande-Bretagne.

Archiv. für Anthropologie (B. XXIV, H. 1/2). — J. Koganei : Kurze Mittheilung über Untersuchungen an lebenden Aino; — Zo-
graf : Ueber altrussische Schädel aus dem Kreml von Moskau; —
Iwanowski : Zur Anthropologie der Mongolen; — B. Reber : Vor-
historische Sculpturendenkmäler im Canton Wallis (Schweiz); —
K. Ranke : Muskel-und Nervenvariationen der dorsalen Elemente
des Plexus ischiadicus der Primaten; — Koehler : Zur Beurthei-
lung der Bildwerke aus altslavischer Zeit.

ÉLECTIONS.

M. E. DELMAS, présenté par MM. d'Echérac, G. de Mortillet et
Hervé, est élu membre *titulaire*.

PRÉSENTATIONS.

M. REGNAULT présente un crâne acomégalique.

COMMUNICATIONS.

Crânes des dolmens de Madracen, près de Batna.

PAR MM. LETOURNEAU ET PAPILLAULT.

Les crânes qu'il nous a été donné d'observer au Musée de Con-
stantine sont au nombre de trois. Ils sont en assez bon état; mais
ce n'est que le reste d'une collection assez nombreuse, trouvée au
même point, et dont quelques morceaux gisent encore sur les
planches du Musée, brisés par négligence et abandonnés comme
objets sans importance.

Les deux premiers sont masculins. Les diamètres que nous don-
nons dans le tableau ci-joint prouvent qu'ils sont franchement
dolichocéphales et leptoprosopes. La glabellle est saillante et c'est
surtout à ce caractère que tient la différence entre les diamètres
antéro-postérieurs glabellaires et métopiques, car le front est
droit et bien développé.

Le troisième crâne est féminin et remarquablement plus large.
Cependant la longueur de sa face et la hauteur de la voûte mon-
trent ses affinités avec les deux autres.

Ces trois crânes ont un prognathisme alvéolaire assez notable ; mais un de leurs caractères le plus intéressant réside dans la saillie que forme en arrière le sus-occipital. Cette sorte de chignon avait été noté autrefois par Broca sur les crânes de Cro-Magnon. Il crut pouvoir l'attribuer au développement rapide du cerveau pendant l'enfance. La question est certainement plus complexe ; sa fréquence dans la race de Baume Chaude indique qu'il faut la rattacher à des causes résidant dans la structure générale du crâne.

L'existence de ce caractère sur les crânes de Madracen, ainsi que leur forme générale, semblent autoriser à les rapprocher des races néolithiques dolichocéphales de la France.

Diamètre autero-portr.....	184	186	175
— métopique.....	182	182	176,5
— transverse.....	129	139	138
Hauteur basio-bregmatique.....	131	182,5	127
D. bizygomatique.....	124,5	»	120
D. ophryo-alveolaire.....	92,5	94	81
Indice céphalique.....	70,1	74,7	78,8
— hauteur longueur.....	71,1	74,4	72,5
— hauteur largeur.....	101,5	99,6	91,3
— facial.....	74,2	»	70

M. ZABOROWSKI. — M. Papillault me permettra de relever une phrase de sa communication. Je suis tout à fait d'accord avec lui pour reconnaître que le caractère qu'il a observé sur des crânes des tombeaux mégalithiques de la Tunisie, les rapproche de ceux de notre race de Cro-Magnon. Il nous confirme dans une identification faite depuis longtemps. La race dite *Méditerranéenne* a bien occupé les deux rivages opposés de la Méditerranée. Mais je ne vois pas là d'observation nouvelle qui permette de conclure comme le fait M. Papillault lequel adoptant une thèse de M. Letourneau, nous dit sans autre preuve que ce sont les auteurs des mégalithes africains qui ont répandu l'usage des dolmens en Europe.

Évolution de la Lampe Romaine.

PAR MM. LETOURNEAU ET PAPILLAULT.

Dans la plupart des grands Musées on ne recherche trop souvent que les formes les plus parfaites, de sorte qu'on a des objets pré-

cieux qui n'apprennent rien, modèles ultimes et isolés d'une longue série d'essais et d'ébauches dont l'ensemble seul serait instructif : tout d'abord, on pourrait mieux connaître l'objet lui-même, son histoire, ses variations ; mais encore, en se plaçant à un point de vue plus élevé, on posséderait les manifestations progressives de l'esprit humain dans son activité créatrice ; ce serait à la fois une histoire de l'art et une leçon de psychologie.

C'est ainsi qu'au Musée de Constantine nous avons pu observer les formes successives de la lampe en terre, depuis la plus grossière, jusqu'à celle où elle devient une œuvre d'art véritable. Réduite à son schéma, c'est un simple godet pourvu d'un bec pour supporter la mèche. C'est ce que le potier, au début, a uniquement cherché à reproduire. Une de ces lampes n'est qu'une lame d'argile en forme de feuille un peu relevée sur ses bords et dont la pointe supporte la mèche. Les nervures de la feuille sont même imitées, et il semble permis d'y voir peut-être le souvenir d'un état plus ancien encore, où une feuille résistante, un peu enroulée sur elle-même, servait à contenir l'huile, et la première à d'une lumière un peu stable percé les ténèbres des habitations primitive. Ailleurs, comme dans la fig. I, qui vient de Chypre, le godet est un peu plus

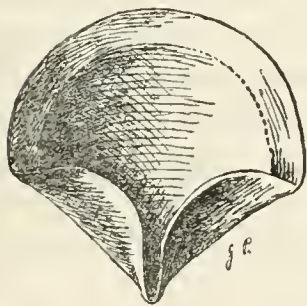


Fig. 1

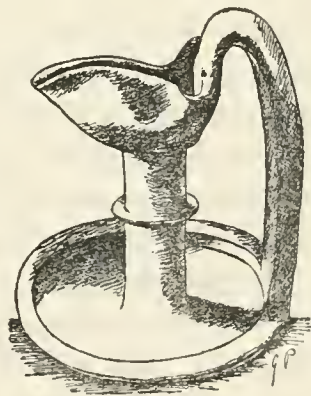


Fig. 2

profond, le bec mieux formé, puis les bords de la feuille ont été retroussés davantage et sont venus se rejoindre sur le milieu, formant ainsi une sorte de voûte à trois pans au-dessus du liquide mieux maintenu. Aux Musées du Bardo et de Constantine, il est facile d'observer des modèles analogues. La fig. II, qui représente une lampe kabyle moderne, montre l'état primitif où est restée

l'industrie chez ces peuples immobiles¹. Enfin l'angle antérieur seul a été maintenu, les angles latéraux, inutiles, ont été émoussés, arrondis, et la lampe vulgaire était créée. Sa destination principale, purement utilitaire, était ainsi atteinte. Elle offre déjà, par ce seul fait, une élégance, une beauté, on peut dire le mot, qui n'est autre que sa parfaite adaptation à la fonction qu'elle doit remplir. C'est là le premier stade de cette évolution.

Mais à côté de ce sentiment esthétique d'origine purement utilitaire, l'artiste, pour plaire à l'acheteur, a cherché à éveiller toutes sortes d'images agréables qui viennent se grouper autour de la première. Ce nouveau perfectionnement est parfaitement légitime, du moment qu'il ne nuit pas à l'utilité de l'objet. C'est ainsi que dans la nature la sélection sexuelle peut donner carrière à sa fantaisie, tant qu'elle n'est pas en désaccord avec les lois biologiques inéluctables.

La lampe prend alors les formes les plus diverses ; c'est un pied de femme bien cambré, un oiseau, une fleur... ou bien sur sa voûte sont représentées toutes les scènes gracieuses de la vie commune ou de la mythologie. Il fallait s'attendre à rencontrer souvent des scènes d'amour, l'hypocrisie sociale sévissant alors un peu moins qu'à notre époque. Chose remarquable, c'est toujours en apparence une scène de sodomie. Mais ce n'est là, presque certainement, qu'une apparence. Elle peut tout d'abord être interprétée comme représentant le coït normal, *more pecudum*, selon l'expression des casuistes : cette position a été fort en honneur chez les Romains, et est encore la plus habituelle chez beaucoup de peuplades barbares. Mais si le potier l'a choisie à l'exclusion de toute autre, c'est qu'il était un dessinateur maladroit, n'ayant à sa disposition que des procédés grossiers de modelage ; il s'est vu obligé de représenter ses personnages dans la seule position qui laisse distincte et séparée la silhouette de chacun d'eux.

Quelle que soit la scène évoquée, la lampe romaine a atteint dès lors son stade le plus élevé ; elle est devenue un objet d'art appliqué, c'est-à-dire un tout complexe et harmonieux, éveillant en notre esprit, autour du sentiment agréable de son utilité, le luxe des images qu'a rêvées et réalisées la fantaisie ingénieuse de l'artiste.

¹ Ces deux figures représentent des lampes que M. Capitan a bien voulu me choisir parmi sa belle collection pour me permettre de les dessiner. G. P.

Les origines slaves.

PAR M. ANDRÉ LEFÈVRE.

S'il existe un sujet où éclate la différence, plus d'une fois signalée, entre l'Ethnologie et l'Ethnographie, c'est bien celui où nous entrons aujourd'hui. L'une traite des races, l'autre des nations. La race comporte une moyenne de caractères physiques communs à tous les individus qui s'y rattachent. La nation implique seulement une certaine communauté de caractères moraux, d'habitudes sociales et de culture intellectuelle. On peut distinguer et définir une race ombro-ligure répandue dans l'Italie et la Gaule centrale; on peut, à la rigueur, constituer une race celtique, une race teutonique, une race achéenne, variétés d'un type grand, blond, dolichocéphale; mais il n'y a point *une* race slave; il y a des nations de types divers, plus ou moins purs, plus ou moins croisés, qui se trouvent parler les dialectes d'une même langue, et qui ont tardivement reçu le nom de Slaves, porté par une tribu sarmatique. Slave, je le rappelle, pour n'y plus revenir, est le sanscrit *śravas*, le grec *cléros*, *clès*, racine *klu* et *eru*, « résonner, entendre, « signifie renommé, illustre ». La plupart des peuples se sont ainsi désignés par la qualité qu'ils prisait le plus : les braves, les éloquents, les brillants, les nobles, etc. Par une étrange destinée, une forme de ce nom glorieux, *Sclavini*, *Esclavons*, a fourni à nos langues les mots « esclave, esclavage ».

C'est dans le voisinage immédiat des Iraniens que la linguistique et la mythologie nous amènent à chercher l'origine de ce que nous appellerons, faute de mieux, le monde slave, dans ces vastes régions d'où sont sortis les ancêtres des Celtes et des Germains, entre la Caspienne et la Vistule, entre le Volga et le Pont-Euxin. A ceux qui n'accueillent pas sans défiance les indications fournies par l'étude des langues et des croyances, l'histoire apporte ici les témoignages les moins discutables. Au temps d'Hérodote, au ^v^e siècle avant notre ère, la nation qui a longtemps donné son nom à toute la masse des peuples slaves ou slavisés, les Sauro-mates ou Sarmates, habitait encore, au nord du Caucase, au sud des Budins, l'espace qui va de la Caspienne à la mer d'Azov et au Don ou Tanaïs. Voici le texte même (iv, 21) : « En traversant le Tanaïs, on n'est plus en Scythie; on commence à entrer chez les

Sauromates, qui, à partir de l'angle du Palus-Mœotis, habitent un espace de quinze journées de marche, où il n'y a point d'arbres, ni fruitiers ni sauvages. Au-dessus du lot qui leur est échu, les Budins en occupent un autre; celui-ci couvert de toutes sortes d'arbres. » C'est donc un point acquis. Le père de l'histoire nous raconte ensuite une légende bizarre, mais d'où il résulte que les Sauromates n'étaient qu'une tribu scythique. Les Amazones, vaincues aux bords du Thermodon, s'étaient réfugiées en Scythie. De leur union avec de jeunes guerriers scythes était né tout un peuple, établi sur la rive gauche du Tanaïs (iv, 110-117): « Les femmes des Sauromates, ajoute-t-il, ont conservé les anciennes coutumes; elles montent à cheval; elles vont à la chasse; elles s'habillent comme leurs maris. Nulle vierge ne se marie avant d'avoir tué un homme. Quelques-unes vieillissent sans se marier, faute d'avoir pu remplir cette condition de la loi. Les Sauromates parlent la langue scythique; mais de tout temps ils y ont mêlé des solécismes, car les Amazones ne l'ont jamais apprise comme il faut. » Les Sauromates donc, et les Scythes, leurs voisins et leurs parents, parlaient des dialectes d'une même langue. Nous savons aussi par Hérodote que ces dialectes étaient nombreux; les diverses tribus scythiques avaient besoin entre elles de sept interprètes. Un certain nombre de mots, surtout des noms de rois, recueillis par des marchands Hellènes, qui trafiquaient de temps immémorial avec les riverains de la Crimée et du Dnieper, ont une phonologie tout iranienne. Si l'on ajoute que la Russie méridionale a été tour à tour occupée et traversée par les Thraces, les Gètes, les Celtes et les Germains, on conclura, sans crainte d'erreur, que les dialectes scythiques, tous plus ou moins apparentés entre eux, formaient une sorte de transition entre les langues des Aryas orientaux et les idiomes que les Aryas d'Europe ont importés et développés, dans les régions de l'Occident où ils se fixèrent. Et comment en eût-il été autrement, puisque les Scythes — c'est-à-dire l'ensemble des trois groupes, encore indéterminés, Celto-Germano-Slaves — avaient, mille ans seulement avant l'invasion de Darius, quitté, sous la pression des Massagètes, le berceau même de la culture indo-européenne, le bassin de l'Oxus? Ils se proclamaient volontiers la plus jeune des nations, et se rendaient parfaitement compte, selon Hérodote, de leur exode, de leur marche autour de la mer Caspienne, de leur descente vers la mer Noire par les vallées des grands fleuves, à travers quelques débris

de hordes finnoises ou hunniques déjà pourchassées par le vaste flux thraco-ligure, qui avait ouvert les chemins de l'Ister.

Il est très probable que des tribus à la fois scythiques et thraces, à la fois germaines et slaves, pénétrèrent en des temps reculés dans la vallée et sur les deux rives du Danube; celles-là échelonnées entre le Niémen et les bouches du grand fleuve, Roxolans, Bastarnes et Peucins, les autres plus avant dans l'Ouest et le Midi, *Lugiens*, Vénèdes (de Tacite), et sans doute Vénètes de l'Adriatique. Je ne considère pas du tout comme une témérité de signaler à l'extrême Occident les Vénètes Celto-Ligures, et à l'Orient les *Enètes* qu'Homère place, à bon escient, en Paphlagonie, comme des membres, dispersés et différenciés avec le temps, d'une même tribu Vénète ou Windique. Une remarque de même genre, mais plus intéressante, est suggérée par le nom d'un peuple qu'Hérodote établit sur la rive gauche de l'Ister, les *Sigynnoi*. « Au delà de ce fleuve, dit-il, paraît s'étendre un désert immense. Tout ce que j'ai pu en apprendre, c'est qu'il s'y trouve une peuplade qu'on nomme les Sigynnes, faisant usage du costume médique. Leurs chevaux sont couverts, sur tout le corps, de crins dont la longueur est de cinq travers de doigts; ces chevaux sont de petite taille, camus et incapables de porter des hommes. Attelés à un char, leur rapidité est extrême; aussi, les Sigynnes sont-ils tous conducteurs de chars. Ils étendent leurs limites jusqu'au voisinage des Enètes, de ceux qui demeurent devant l'Adriatique. On les dit émigrés Mèdes; je ne puis m'imaginer comment des Mèdes auraient formé une telle colonie; mais longueur de temps amène toutes choses. Les Ligures, qui vivent au-dessus de Marseille, appellent les marchands *Sigynnes*; les Cypriotes appellent ainsi les javelots. » C'est là un bien précieux passage. Les Sigynnes, marchands, importateurs d'armes en métal, en fer sans doute, étaient, comme les Scythes, vêtus à la Mède, à la Perse, de ces pantalons ou braies que leur ont empruntés les Celtes. Ils pouvaient très bien venir de la Médie où les Scythes ont longtemps séjourné; les Chalybes, entre l'Arménie et l'Atropatène, travaillaient le fer, qu'Eschyle appelle « hôte Chalybe »; or, ils étaient Scythes. Le nom *Sigynnes* est resté à l'ancienne Belgrade *Sigin* ou *Singi-dunum*, s'associant ainsi à une terminaison celtique, ce qui implique un long voisinage ou une fusion de certains éléments scythes avec ces peuples celtes, Taurisques, Scordisques, qui ont laissé quelques traces sur le bas Danube, et dans les vallées de la Save et de la Drave :

Durostorum Silistrie, *Noreia* Laybach, etc. Enfin, il est permis de voir en *Sigynne* la forme la plus ancienne du nom des Tsiganes, chaudronniers, marteleurs, ouvriers en fer et en bronze, dont les bandes, accrues de tous les échappés de l'Orient, ont si longtemps parcouru l'Europe, et dont le langage témoigne encore d'une origine indo-européenne.

Quoi qu'il en soit, nous voyons qu'au ^v^e siècle avant notre ère, les éléments slaves perdus dans le chaos scythique, laissant une forte arrière-garde sarmate entre la Caspienne et le Tanaïs, s'avançaient vers l'Occident sous le nom de Sigynnes, peut-être de Vénètes, jusqu'à la Theiss, la Save et même l'Adriatique. Et nous comprenons pourquoi les Germains rejetés vers le Nord par les Carpathes et le coude du Danube, ont dû s'engager dans l'interminable forêt hercynienne, pourquoi de nombreuses tribus, contournant la Bohême encore celtique, ont été confinées le long de la Baltique et réduites à gagner la Scandinavie.

Maintenant, le silence va se faire dans l'histoire, pendant près de cinq siècles sur ce monde slave un moment entrevu avec ses mœurs primitives, ses habitudes nomades, ses grands et petits chevaux, ses chariots couverts de feutre où sont entassés les femmes, les enfants, les provisions et le butin. Et lorsque nous le retrouvons au ⁱ^{er} siècle de notre ère, il ne paraît pas avoir changé ; il s'est étendu seulement. La Scythie, peu à peu vidée par les émigrations, a été occupée par les Sarmates, eux-mêmes évincés par les Alains. Strabon signale des Roxolans (*Ruksh*, briller) sur le Dnieper ; Pline, vers 77 (iv, § 97) des Vénèdes vers le bas Danube, Tacite des Lugiens (Polonais), des Aistes (Lituanien) sur la Vistule, presque mêlés aux dernières peuplades et nations germaniques, dont quelques-unes, dit-il, paient à la fois tribut aux Quades et aux Sarmates, sans doute aux Sarmates Jazyges, qui avaient offert leur secours à Vespasien.

« Une longue chaîne, dit-il encore, coupe en deux la Suévie » (il s'agit du long plateau qui sépare le bassin de l'Oder de la vallée de la Morava). « Au delà de cette chaîne sont un grand nombre de nations dont la plus considérable est celle des Lygiens, divisée elle-même en beaucoup de cités. Il suffira de nommer les principales : Aries, Helvécones, Marimes, Elysies, Naharvales. Chez ceux-ci, on montre un bois consacré par une antique religion. Le soin du culte est remis à un prêtre en habits de femme. Ils adorent deux frères, les *Alci*, qui rappellent Castor et Pollux. De ces

peuples, les Aries sont les plus puissants ; ces hommes farouches se teignent la peau, noircissent leurs boucliers, choisissent pour combattre la nuit la plus obscure. L'horreur et l'ombre qui environnent cette lugubre armée répandent l'épouvante. Au nord et sur le rivage à droite, on trouve les Aestes, adorateurs de la Terre-Mère, et qui ont pour enseigne le sanglier. Leur langue ressemble à celle des Bretons. Ils cultivent volontiers et surtout recueillent l'ambre. Ils ont peu d'armes de fer et combattent souvent avec le bâton ou l'épieu. Au sud et en arrière sont les Peucins et les Vénèdes, Germains ou Sarmates, on ne saurait le dire. Toutefois, les Peucins, qu'on nomme aussi Bastarnes, se rapprochent des premiers par le langage et l'habillement. Mais les principaux, en se mêlant par le mariage avec les Sarmates, ont contracté quelque chose de leurs formes hideuses. Tous végètent dans l'inertie et la malpropreté. Les Vénèdes ont pris beaucoup de leurs mœurs. En effet, tout ce qui s'élève de montagnes et de forêts entre les Peucins et les Fennes, les Vénèdes l'infestent de leurs brigandages. On incline à les compter parmi les Germains, parce qu'ils se construisent des cabanes et portent des boucliers. Ils aiment à se servir de leurs pieds et même se piquent de vitesse, différant en cela des Sarmates qui passent leur vie à cheval ou en chariot. »

Les renseignements réunis par Tacite sont quelque peu incertains et contradictoires. Ils montrent cependant que des groupes mixtes s'étaient formés en avant de la masse sarmatique, en arrière des Germains et des Celtes, et que les tribus slaves étaient entraînées lentement par le mouvement si manifeste, si incontestable, des Indo-Européens du Nord vers l'Occident.

Au cours du second siècle, un grand événement, à peine connu des anciens, vint accélérer la marche des Slaves. Deux puissantes fractions de la nation gotique avaient quitté la Suède et abordé aux bouches du Niémen ou de la Dwina. Séparés de leurs frères Gothons et Gothins épars dans la Germanie, les Visigots et les Ostrogots durent contourner les Aistes et les Vénèdes et, descendant le Dniester et le Dniéper, gagner les rivages de la mer Noire. Ils furent obligés de passer à travers les Slaves, poussant vers l'ouest les Sarmates et les Roxolans retardataires, rejetant sans doute vers le nord, dans les régions occupées par les Fennes, un certain nombre de peuplades qui devaient former le noyau de la nation russe.

Les Wénèdes ou Winides, qu'on peut croire proches parents des

Vandales, reculant ou avançant, comme on voudra, serrèrent les Langobards contre les Burgundes, les Burgundes contre les Suèves, et se firent place sur les bords de la Baltique, parmi les Ruges, les Hérules, les Angles. Les Jazyges débordèrent sur la Pannonie, où les Germains Quades et Marcomans les suivirent, violemment frôlés qu'ils étaient au nord par les Burgundes. En 468, 472, par deux fois, des multitudes Quades et Jazyges vinrent battre les murs d'Aquilée, et sans l'énergie désespérée de Marc-Aurèle et Vérus, de nouveaux Cimbres, de nouveaux Sénons auraient envahi l'Italie par les passages même qui l'avaient jadis ouverte aux Ligures, aux Ombro-Latins, aux Etrusques et qui bientôt la livreront aux Gots, aux Huns, aux Lombards.

Jordanès, un Got qui a résumé, vers 552, l'histoire de Casiodore, nous a laissé sur ces temps qu'on peut appeler goto-slaves quelques notes qui semblent authentiques. Je les résume : Lorsque, dit-il, les Gots, sortis de la Scanie avec leur loi Bérig, eurent pris pied sur le continent, ils commencèrent par battre, expulser et remplacer les *Ulmérages*, qui habitaient la côte; « dès cette époque, ils subjuguèrent les Vandales leurs voisins, et les appelèrent à partager leurs victoires. » Mais la population s'étant accrue dans des proportions énormes, force fut aux Gots de chercher des demeures plus vastes. Une partie d'entre eux passe un fleuve, sans doute le Dniester, et atteint non sans combats le pourtour de la mer pontique. Ce sont les Ostrogots. Le reste, ce sont les Visigots, campe du Dniester aux Carpathes, foulant et rançonnant tous les pillards slaves qui dominaient dans ces contrées; le poste le plus avancé des Gots, vers le confluent de la Theiss et du Danube, fut occupé par les Gépides, qui se trouvaient ainsi adossés, vers l'orient, aux montagnes de la Dacie, ce refuge de Celtes, de Thraces, de Gètes, où s'est conservée, à travers tant de vicissitudes, tant de mélanges ethniques, une langue latine, le roumain ou valaque. Sur le revers septentrional de ces montagnes, s'étend, depuis la source de la Vistule sur un espace immense, la nation populeuse des Winides. « Bien que maintenant (vi^e s.) les noms de ces peuples aient subi divers changements selon leurs diverses familles et selon leurs demeures, on les appelle principalement *Sclavins* et Antes. Les terres des Sclavins se déploient de la Vistule au Dniester, un peu au nord; ces peuples, au lieu de cités, habitent des marécages et des forêts. Les Antes sont les plus courageux de cette race; leur territoire va du

Dniester au Danube. Sur le rivage de l'Océan (la Baltique), où les eaux de la Vistule sont absorbées par trois embouchures, sont établis les Vidioariens ou Vividariens, formés de la réunion de diverses nations. »

Ainsi, dans ces contrées toujours troublées, les tribus succèdent ou s'amalgament aux tribus, les noms changent; mais, que ce soit sous la domination des Visigots au ⁱⁱⁱ^e siècle, des Ostrogots (au temps d'Ermanaric) ou des Huns et des Avars, la Slavie se constitue et s'agrandit, et le parler slave se fixe pour ainsi dire dans le sol, du Tanaïs au Volga, de l'Euxin à l'Oder et à la Baltique, repoussant comme l'herbe sous le pied qui la foule et la dent qui la tond.

Pendant trois siècles d'une vie précaire, les futurs Slaves du Sud, que Jornandès paraît désigner sous le nom d'Antes, furent recouverts, englobés, traînés ça et là par les flux et les reflux des invasions orientales, emportés en Mésie et en Thrace par les premiers Visigots, ceux qui battirent l'empereur Décius, puis ramenés en partie au nord du Danube, lorsque la tétrarchie de Dioclétien et le règne de Constantin assurèrent à l'empire un répit de cent ans, puis entraînés encore à la suite des Gots auxquels la bataille d'Andrinople, où périt Valens, livra la Macédoine, l'Illyrie et la Grèce. Nul doute qu'ils n'aient grossi les bandes hunniques de Balamir, de Roua, d'Attila, combattant pour leurs maîtres avec une aveugle férocité. La dissolution de l'empire hunnique, en 453, ne leur rendit pas la liberté; ils continuèrent de servir soit les fils d'Attila, soit les Ostrogots ou les Bulgares. Les historiens du temps, Jornandès, Procope, nous ont laissé de ces peuples de tristes peintures.

Si longtemps asservie sous les conquérants qui consumaient sans produire, la race slave avait pris, quand elle pouvait, quelques-unes des habitudes de la vie sédentaire. Elle connaissait les premiers rudiments des arts, mais sa grossière industrie avait des bornes bien étroites. Ce qu'on appelait les villes n'était qu'un amas de cabanes malsaines, disséminées sur de grands espaces, et cachées comme des tanières dans les profondeurs des bois, au milieu des marais, sur des roches abruptes, partout, en un mot, où l'homme pouvait aisément se garer de l'homme. Encore changeait-on de repaire à la moindre alerte (Proc. III, xiv). La misère et une malpropreté hideuse y faisaient leur séjour. Là, pullulaient des familles ou des groupes de familles, dans une complète

promiscuité, vivant nus à l'intérieur des cabanes, et, au dehors, se couvrant à peine de la dépouille des bêtes ou d'étoffes noires que les femmes savaient tisser déjà au temps d'Hérodote, si, sous le nom de Mélanchlènes, il désigne, ce qui est probable, ces Antes et ces Slavins. Quelques tribus, Tacite nous l'a dit, se barbouillaient de suie en guise de vêtements. Le Slave mangeait la chair de toute espèce d'animaux, même les plus immondes, mais le millet et le lait des juments composaient surtout sa nourriture. Les instincts moraux étaient chez lui à l'état le plus vague. La communauté des femmes était la règle dans la plupart des tribus, et devait survivre longtemps à l'introduction du christianisme. A cette incurie, à cette barbarie primitive se mêlaient, évidemment, quelques sentiments plus doux. Paresseux et ami du loisir, le Slave se montrait hospitalier par accès. Il accueillait les étrangers; il était quelquefois, ou du moins il voulait être fidèle à sa parole. Mais il passait en un moment de l'apathie à la violence, à la cruauté la plus impitoyable. La poitrine nue, un coutelas au côté, il courait brandissant un paquet de javelots empoisonnés, dont la moindre atteinte était rapidement mortelle. Se battre en ligne, en rangs serrés, coordonner ses mouvements sur des combinaisons d'ensemble, était un art que son intelligence n'atteignait pas encore. Il excellait à se tapir derrière une pierre, à ramper sur le ventre parmi les herbes, à passer des journées entières dans une rivière ou un marais, plongé dans l'eau jusqu'aux yeux, respirant à l'aide d'un roseau; là, chasseur d'hommes, il guettait patiemment l'ennemi pour s'élancer sur lui avec la souplesse et la vigueur d'une bête fauve.

Il avait pour rival et pour modèle le Bulgare, arrière-ban des Huns, qui, du Volga, auquel il avait donné son nom — ce fleuve s'appelait, comme Attila, Athel ou Athil, — s'élançait à la curée du monde romain. Théodose le Grand avait été battre les Bulgares sur le Dniester. Mais cette race vicieuse et bestiale avait repris sa marche et profité de la trouée des Huns pour s'abattre sur le Bas-Danube. Nul, chez les Bulgares, n'arrivait à un commandement sans avoir tué un homme de sa propre main. Leur arc énorme, leurs longues flèches, leur coutelas de cuivre rouge, leur lazo ou filet dont ils enlaçaient l'ennemi tout en courant, leur dextérité prodigieuse inspiraient la terreur. Ils détruisaient pour détruire, tuaient pour tuer, s'attachaient à effacer tout travail humain, à brûler, à raser les villes, à ne laisser après eux que l'image de

leurs steppes natales. De tous les barbares qui saccagèrent l'empire, ils sont restés les plus abominables et les plus flétris par l'histoire. Les Slaves ne leur cédaient guère. Le Hun d'Europe, à côté d'eux, même le traître Gépide, étaient presque civilisés.

Durant les tristes années qui fermèrent le v^e et ouvrirent le vi^e siècle, les provinces voisines du Danube purent étudier à leurs dépens toutes les variétés de la férocité humaine. Car il ne se passait pas d'hiver, depuis 498, où, moitié sur la glace, moitié s'aidant d'outres gonflées, ces hordes furieuses, souvent poussées par la faim, ne franchissent le fleuve en dépit des flottilles byzantines; pas de nuit où un village, une ville, surpris en leur sommeil, ou bien une troupe en marche, ne se vissent enlevés, pillés, rasés, anéantis. Là où le Slave avait passé, il ne restait pas une âme vivante. La Thrace et l'Illyrie, dit Procope, étaient jonchées au loin de cadavres sans sépulture. Quelquefois, lorsque les Antes et les Slovènes eurent appris que certains captifs pouvaient rapporter quelque argent, ils faisaient des prisonniers; mais ils les laissaient mourir de fatigue et de misère sur les routes. Ce n'était rien encore. Ils les enfermaient avec des bœufs et des chevaux dans des étables garnies de paille qu'ils incendiaient, et s'enfuyaient joyeux à la musique des lamentations et des gémissements. Ou bien ils attachaient les captifs par les membres à quatre poteaux, la tête pendante en arrière, et ils leur brisaient le crâne à coups de bâton, comme on fait aux chiens et aux serpents (Proc.). C'est aux Slovènes que les contemporains attribuent le supplice du pal, invention qui peut leur être contestée, je crois, mais qu'ils importèrent pour de longs siècles dans les contrées danubiennes. Partout, derrière eux, on rencontrait des files de pieux garnis de corps pantelants qui restaient étalés sur les chemins comme des trophées.

L'Empire grec cependant n'était encore dénué ni de ressources, ni de force. Il l'a prouvé plus d'une fois pendant le vi^e siècle. Mais d'autres soins l'occupaient. La théologie réclamait toute l'intelligence, tout le zèle de la cour et des ministres. Patriciens, soldats ou bouviers, tous les empereurs de hasard que l'intrigue ou le meurtre élevaient au trône de Byzance, se croyaient tenus de maintenir ou d'ébranler le dogme et la discipline. Eutychès et Nestorius, vivants ou morts, régnaient tour à tour à Constantinople. Zénon essayait de concilier leurs doctrines. Il brouillait

tout. Anastase, ennemi de l'orthodoxie, lâchait la bride à tout ce qui n'était pas catholique; les hérésies, à qui mieux mieux, se jetaient l'anathème. Et les « deux natures », la divine et l'humaine, livraient les deux Mésies, la Thrace, l'Illyrie, même la Macédoine aux barbares inhumains et dénaturés. Et ces barbares n'étaient pas tous aux frontières, si entamées déjà. La barbarie siégeait en pleine civilisation, et le sang, des flots de sang coulaient à Constantinople, au nom de celui qui a dit, assure-t-on : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre; la guerre entre le père et l'enfant, entre l'époux et l'épouse, la guerre dans la famille et dans la cité. »

Pour vaquer tranquillement à ses émeutes et à ses petits massacres quotidiens, Anastase enferma la pointe d'Europe dans une forte muraille, bien gardée, à treize lieues environ de Byzance. Bonne précaution, sans doute, mais qui semblait proclamer l'abandon du reste de l'Empire. Un coup de foudre, bien dirigé par le dieu orthodoxe, abattant Anastase, assura quelque répit aux malheureux Danubiens. Un vieux soldat, Justin, sut écarter pendant neuf ans de règne les incursions slavo-bulgares. Justinien, — que je n'entends nullement rabaisser, — fut moins heureux; et avec lui, malgré ses excellents généraux, le Slave Kibuld, le Hun Mundo, petit-fils d'Attila, et le Romain Germanus, les pillages presque annuels recommencèrent. En 538, notamment, trente-deux forteresses furent enlevées en Illyrie, tandis que diverses bandes pénétraient en Achaïe jusqu'au golfe de Corinthe, en Thrace dans la Chersonèse, et dévastaient la côte d'Asie-Mineure. Repus de carnage, chargés de dépouilles, les Barbares regagnèrent le Danube, avec cent vingt mille prisonniers. Et de pareilles aventures n'étaient pas rares. L'Empire avait, d'ailleurs, fort à faire avec les Gots, les Gépides et les Lombards de la Pannonie, avec de nouveaux Huns, les Outigours et Coutrigours, que Justinien tâchait d'armer les uns contre les autres, d'amadouer par des subsides ou des cantonnements dans quelque district vide, et il n'en manquait pas, en Thrace et dans les deux Mésies. Ces intrigues étaient nécessaires, mais elles faillirent amener une issue fatale; en vieillissant, Justinien, partout victorieux grâce à Bélisaire et à Narsès, s'était quelque peu engourdi dans sa haute fortune; à force de disperser ses armées, de laisser ses généraux et ses ministres arrêter les impôts au passage, il se trouvait sans argent et sans soldats, lorsqu'il apprit que des troupes de Slovènes, de Bulgares, de Coutri-

gours, paraient à quelques pas de la Porte-Dorée. Le mur d'Anastase, criblé de brèches par un terrible tremblement de terre, 557, avait livré passage à un roi hun, nommé Zamergan. Je n'ai pas à conter comment le vieux Bélisaire sauva Constantinople, ni comment ce bienfait aggrava sa disgrâce. Zamergan, reculant pas à pas, finit par rallier les deux armées qu'il avait lancées contre l'Asie-Mineure et contre la Grèce, et regagna le Danube, après avoir saecagé le pays en conscience.

Mais voici que l'Asie déverse encore des conquérants, qui entendent succéder aux Huns, relever l'empire d'Attila, et commander à tous les peuples plus ou moins errants ou fixés dans l'ancienne Hunnie. Les Ouar-Kouni, horde finno-mongole, échappant à ses maîtres les Avars ou Turks, tout-puissants à l'est de la mer Caspienne, arrivaient de Sibérie sur le Volga, sur le Don et le Borysthène, battant et domptant les Coutrigours aussi bien que les Outigours, les Bulgares comme les Antes et les Slovènes. Ces Kouni, ces Avars, auxquels l'histoire a laissé un nom qu'ils avaient usurpé, se présentèrent en Bessarabie comme auxiliaires et alliés des Romains. Justinien, cinq ans auparavant, leur avait accordé ce titre, qui n'était pas dangereux tant que les barbares s'occupaient à décimer les vieux ennemis de l'empire. Mais cette malice diplomatique allait être exploitée par un scélérat aussi rusé aussi perfide que féroce, le Khagan Baïan. Celui ci commença par dresser ses tentes au bord du fleuve, en vue de la Dobroudja, ou petite Scythie, qu'il convoitait. De là, se lançant à travers ce qui commençait à s'appeler la Slavie, écrasant, après les Antes, les Slovènes, puis les Vendes, il arriva sur l'Elbe en face d'un adversaire autrement redoutable que ces sauvages, qu'il chassait jusqu'alors devant lui (562). C'étaient les Franes austrasiens, qui avaient englobé l'ancien royaume de Thuringe et se trouvaient en contact avec les Slaves de Saxe et de Lusace. Sigebert, fils de Clotaire, accourut, passa l'Elbe et fit éprouver aux Avars une grande défaite. Le Khagan, harcelé par les Gépides, se replia vers ses campements du Bas-Danube, attendant les occasions. Deux peuples indépendants occupaient encore une partie de ce que Baïan considérait comme le domaine des Huns, les Gépides, les anciens alliés d'Attila, et les Lombards, maîtres du Danube, entre la Save et les Alpes. Ces nations, toutes deux germanes, se jalousaient fort. Lorsque Baïan eut compris que le roi des Lombards Alboïn convoitait l'Italie dont Narsès avait abandonné la

défense, il trouva piquant de faire exterminer ceux qui voulaient rester par ceux qui voulaient partir. C'est ce qui arriva. Alboïn, victorieux grâce à l'appui de Baïan, gagna la Haute-Italie; les débris des Gépides tombèrent, avec leur pays, sous la domination des Avars. La Hunnie était reconstituée. Le Khagan devenait l'unique voisin de l'empire grec. Contre ce dangereux ami, vainement les Césars essayèrent d'intéresser les Turks, alors maîtres de l'ancienne Sarmatie, vainement ils temporisèrent de leur mieux, pour arrêter Baïan au Danube, pour sauver Sirmium et Singidunum (Belgrade). Baïan se fit construire un pont et une flotille par des charpentiers grecs, passa le Danube, s'installa sur la Save, sous prétexte de châtier les Slovènes qui ravageaient en ce moment la Pannonie et la Médie. En définitive, Sirmium fut investi et pris par famine, tandis que cent mille Slovènes s'abattaient de nouveau sur la Mésie et la Thrace. Et jusqu'à 602, époque où mourut Baïan, enfin battu en toutes rencontres et poursuivi jusque dans ses états par les généraux de l'empereur Maurice, partout, en avant, ou à côté de ses armées, on trouve des Slaves, aussi agiles à la fuite qu'acharnés au pillage. Toutes les fois que Baïan posait les armes et signait un traité de paix, on était sûr de voir sur la rive droite du Danube des milliers de Slovènes et de Bulgares qui partageaient ensuite leur butin avec l'hypocrite Khagan, et emportaient leur part dans quelques marécages de Moldavie, vers le Pruth et le Séreth. Ils n'étaient pas toujours heureux. Le chronographe Théophane raconte l'aventure de deux de leurs roitelets, Ardagast et Musok, surpris et capturés avec toute leur bande et le produit de leurs rapines. Mais pour mille exterminés ou vendus à l'encan, c'était par dix mille, par cent mille qu'ils reparaissaient en Thrace, en Mésie, jusqu'en Frioul. C'est ainsi qu'ils remplissaient peu à peu ces contrées, où ils sont encore établis aujourd'hui.

Une paix relative de quatorze ans avait suivi la mort de Baïan. Mais après cette accalmie, les Avars se relevèrent plus dangereux que jamais. Ils faillirent enlever l'empereur Héraclius aux portes même de Constantinople. En 625, pendant qu'Héraclius, sur l'Euphrate et le Tigre, poursuivait avec ténacité contre les Perses une campagne aussi heureuse qu'extraordinaire, un général perse tenta sur Constantinople une diversion des plus hardies. Le Khagan, averti, accourut à travers la Thrace et la Macédoine pour avoir sa part de la curée. Et la grande capitale se réveilla entre

deux formidables ennemis, assiégée par terre et par mer. Les Slaves, comme à l'ordinaire, constituaient la principale force des Huns; ils avaient construit pour leurs maîtres d'innombrables machines et une redoutable flottille. La ville, bien défendue par le patrice Bonus, regarda sans peur « la vipère avare et la saute-relle slave », le Hun, hideux et rusé, et ces troupeaux d'Antes, de Slovènes, de Vendes, au poil blond, au corps long et fluet, nus ou presque nus, épars dans la campagne comme des nuées d'insectes malfaisants. Tous les assauts furent repoussés; les barques coulées; la mer était rouge de sang, couverte de cadavres d'hommes et même de femmes slaves. Enfin, une armée envoyée par Héraclius et conduite par son frère Théodore vint prendre les Perses à dos. Constantinople était sauvée. Mais le Khagan, vaincu, acheva dans sa retraite la ruine des malheureuses provinces, tant de fois dévastées.

Héraclius, de retour, ne trouvant plus, du Danube aux Balkans, de la Save à l'Adriatique, qu'un triste et vaste désert, livré presque sans défense possible à toute invasion du Nord, prit le parti d'y installer des populations qui pussent couvrir les frontières de l'empire. Il les offrit aux nombreuses tribus slaves excédées par la domination hunnique.

Il entra en pourparlers d'abord avec des Vendes et Slovènes montagnards, *Khorvates* ou *Khrobates*, qui habitaient les hautes vallées de l'Oder et de la Vistule, sur le revers septentrional des Carpathes; cinq frères, Cloucas, Lobol, Cosentzès, Moucle et Chrobat avec leurs deux sœurs Tuga et Buga, se mirent à la tête des émigrants et reçurent la Dalmatie à conquérir, l'Istrie et la Narenta. Ce fut le premier établissement régulier des Croates (630).

La cession de la Dalmatie aux Croates fut un appât pour d'autres Slaves de l'Elbe, les *Srp*, Serbloi, Serbes, Sorbes, Sorabes; ils quittèrent en nombre la Misnie et la Lusace, et reçurent pour domaine tout le pays entre la Macédoine et l'Épire, Dardanie, Mésie supérieure, Dacie d'Aurélien, Illyrie, c'est-à-dire la Bosnie et la Serbie. Le Bas-Danube eut aussi ses émigrants, les Slaves *Severenses*, Sévères ou les Sept-Nations, qui furent cantonnés au pied de l'Hémus, un peu au midi de Varna. Les Bulgares, enfin, quoique de race hunnique, mais brouillés avec les Avars, occupèrent, sans permission il est vrai, la Mésie inférieure, et leur chef Asparuk s'empara de Varna. Enveloppés et pénétrés, soit par les Slovènes qui les suivirent, soit par les Sévères déjà installés, ils perdirent

leur type et leur langue. C'est ainsi que l'élément slave fut substitué à toutes ces antiques populations thraces, gètes, illyriennes et celtiques dont Hérodote vantait la puissance, et s'infiltra même en Macédoine, dans l'Hellade et jusque dans le Péloponèse.

Libres habitants de l'Empire, ils n'en demeurèrent ni longtemps ni toujours les alliés fidèles, mais ils le fermèrent, en somme, aux Avars, et plus tard aux Hongrois. Héraclius donc avait sagement pourvu au plus pressé. Dès l'année 630, les Avars ne sont plus mentionnés dans les événements de l'histoire d'Orient. On peut dire que le réveil des Slaves a déterminé leur décadence.

Tout ce qui était resté de Vendes, de Sorabes dans l'empire Avar, Croates blancs, Serbes blancs (*Belochrobat*, *Belo-Srp*) secoua le joug des Huns; les Tchèques, qui, au ^{vi}^e siècle, s'étaient fixés dans le *Boïohemum*, vide de Marcomans et de Boïens, étaient protégés contre leurs vexations par un cercle de montagnes. Puissants encore, mais amollis par leurs immenses richesses, retranchés dans de nombreuses enceintes, appuyés au Danube et à la Save, depuis Singidunum (Belgrade) jusqu'à Vindobona (Vienne), ils se virent serrés à l'orient par les Bulgares, au sud-ouest par les Vendes de Carinthie et de Pannonie, au nord et à l'ouest par les Saxons, les Austrasiens et les Bavarois.

Un marchand franc, Samo, un Sénonais, fut le libérateur des Vendes. Voyageant pour son commerce en Carinthie, Samo trouva les Slaves en pleine révolte, mais sans armes, sans discipline, incapables de se défendre. Il leur distribua les armes qui formaient une partie de sa pacotille, et leur apprit à en forger de semblables; il fit de leurs bandes des bataillons, des corps de troupes. Et sous ses ordres, les esclaves rebelles infligèrent à leurs maîtres étonnés quelques rudes échecs. Proclamé roi, Samo devint un Vende convaincu, oublia le Christ pour le Dieu blanc et le Dieu noir, prit douze femmes et fut père de trente-sept princes. Sa brillante fortune rallia autour de lui tous les Slaves du Nord. Les Khagans n'eurent pas seuls à compter avec lui. Dagobert I^{er}, illustre roi des Francs, jugea bon de lui faire la guerre et lui dépêcha trois armées. Samo les battit et termina la lutte par une grande victoire (630-640). C'est ainsi que chez les Vendes du ^{vii}^e siècle, le premier qui fut roi fut un marchand heureux. Héraclius rechercha son alliance.

Après lui, Slaves et Avars retombèrent dans une longue obscurité, jusqu'aux temps carolingiens. Dans ses nombreuses cam-

pagnes contre les Saxons et contre les Bava­rois, Charlemagne rencontra aux bouches de l'Elbe des Slaves, Obotrites, Wiltziens, qui avaient remplacé dans le Meklembourg et le Brandebourg, les Eudoses, les Cimbres, les Chérusques. Ces nations, dont il apaisa, croit-on, les différends, reconnurent vaguement sa suzeraineté. Sur les régions du Danube, son autorité devint plus effective. La Bavière, domptée, après la déposition de Tassilo, avait ouvert aux Francs la Pannonie, l'Autriche méridionale. Sur la rive gauche, les Avars tenaient encore des pays tout voisins de la Franconie; ils avaient plus d'une fois prêté secours aux Bava­rois et aux Saxons toujours en révolte. Charles résolut d'enlever toutes ces lignes de terre et de palissades où ils bravaient les représailles. Il n'y parvint pas sans peine. Les marais, les fièvres paludéennes, la mauvaise volonté des peuples qui s'attendaient à être ruinés au passage, le nombre et la solidité des retranchements lui valurent plus d'un échec, plus d'un déboire. C'est en 799 que Pépin, roi d'Italie, pénétrant par le Frioul dans la vallée de la Save, emporta Sirmium, et frappa l'empire avar en plein cœur. Charlemagne, qui s'avancait victorieux le long du Danube, retourna à Aix-la-Chapelle pour y recevoir joyeusement le jeune triomphateur. Pépin rapportait avec lui les dépouilles du monde, tant de trésors, amassés depuis trois siècles, que la valeur de l'or baissa de vingt à un; bien plus de métal, en un mot, qu'il n'en fallait pour fabriquer ou payer la couronne impériale posée l'année suivante sur la tête de Charles-Auguste, empereur d'Occident.

De ce grand événement résulta, pour les Slaves de la Pannonie et de la Carinthie, une sujétion momentanée; ils firent partie de l'empire franc, qui confinait par eux à l'empire byzantin, ou mieux à une Slavie du Sud (Esclavonie, Croatie, Serbie). Sur la rive gauche du Danube, de nombreuses tribus indépendantes occupaient les bassins de l'Oder et de l'Elbe, notamment, autour de la Bohême, la Moravie, la Silésie, le Brandebourg, la Misnie, la Lusace, et réduisaient fort le royaume de Germanie, né du démembrement carolingien, que gênait, à l'ouest, la longue Lotharingie, bizarre et factice bordure. Des guerres sans fin ravageaient de plus belle tout ce centre de la future Allemagne, soit que Vendes, Sorabes, Croates blancs, Tchèques, Polonais même (805-811) (anciens Lugiens ou Lèques, ix^e siècle), vinssent happer quelque morceau du monstre abattu, soit que le duc des Marahans ou

Moraves, Zventibolg ou Sviatopolk, coalisât tous les Slaves occidentaux contre le roi des Germains, Arnulf.

Cet Arnulf, bâtard d'un certain Carloman, roi de Bavière, était, sans contredit, en 889, le plus capable des descendants de Charlemagne; d'abord duc des Carinthiens, il s'était élevé par la hardiesse et la ruse à la royauté, réunissant sous son pouvoir presque toutes les possessions des Francs au-delà du Rhin; il essaya de vivre en paix avec son voisin de l'Est, Sviatopolk, qui avait été l'épouvantail de ses prédécesseurs, lui abandonnant certains droits sur la Bohême et lui concédant le titre de roi. Mais la Bohême n'avait pas suffi, il la tenait déjà, à ce barbare sans foi ni loi, on peut le dire, qui entraît dans les églises à cheval, suivi de ses piqueurs et de ses meutes, et menaçant de son fouet le prêtre à l'autel. Il était chrétien, cependant, mais à sa manière, et prétendait, quand il chassait, que les chanteurs de messe attendissent au moins son retour. Donc, à la Bohême, Sviatopolk ajouta la Bavière. Arnulf essaya de l'en chasser et fut deux fois battu. Échec humiliant pour un candidat à la couronne impériale.

Après avoir ruminé longtemps sa vengeance, Arnulf s'arrêta à l'idée, criminelle, d'attirer sur la Bohême les Hongrois, ou Hongrois, qui, nouveaux Huns, nouveaux Bulgars, nouveaux Avars, ayant quitté l'Oural et la chasse aux fourrures (850) pour le Volga, pour le Dniéper, tantôt accueillis, tantôt chassés par les Khazars, leurs maîtres, et par les Petchenègues, avaient fini par atteindre le Danube, vers 888. Les Hongrois, sous les ordres de leurs voévodes Lebédias et Arpad, fils d'Almuth, avaient sauvé des Bulgares l'empereur grec Léon; puis, serrés de près à leur tour, ils campaient dans les hautes vallées de la Transylvanie; ils y furent rejoints par huit tribus de Khazares, parmi lesquelles les *Méger*, *Moger*, depuis nommés Magyars, et à qui leur origine a conservé jusqu'à nous une réelle prééminence sur le peuple hongrois, leur ancien vassal. Tout ce groupe hunnique n'en forma pas moins une nation sous le commandement d'Arpad. Appelés et payés par Arnulf, les Hongrois déconfirent le vaillant Sviatopolk, puis rentrèrent dans leurs montagnes, puis ressortant firent quatre pas, puis, battant les Slaves, aidés par les Avars, rétablirent entre Theiss et Danube le centre d'un troisième empire hunnique.

La présence de ces nouveaux Huns au cœur de l'Europe fut, comme celle des premiers et des seconds, un objet d'effroi pour les peuples déjà un peu dégrossis qui habitaient l'Occident.

En 899, les Hongrois conquéraient la Pannonie et ravageaient la Carinthie et le Frioul; en 900, ils pénétraient en Bavière et en Italie; en 910, ils imposaient un tribut au roi de Germanie, faible successeur d'Arnulf. Bientôt leurs ravages, poussés de proche en proche, atteignent la France. Leurs bandes infestent l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne. Ces courses étaient accompagnées de cruautés sauvages rendues fabuleuses par les exagérations de la peur. On prétend que les Hongrois buvaient le sang de leurs prisonniers. Leur réputation de mangeurs d'hommes était à ce point accréditée que le mot *hongre*, *ongre*, désigna pendant tout le Moyen-Age un géant anthropophage, friand de la chair des enfants, cet *ogre* de nos contes de fées. Quelles vicissitudes les ont fixés dans la riche Hongrie, les ont transformés en défenseurs de la chrétienté, leur ont enfin assuré une part prépondérante dans le grand empire dualiste de l'Allemagne sud-orientale, c'est un vaste sujet qui est situé tout à fait hors du cadre où je dois me tenir aujourd'hui. La masse slave s'est reformée derrière eux. Mais ils ont arrêté, certainement, la marche progressive des Slaves vers l'Occident. Ils ont coupé en deux la puissante avant-garde vendoslovène, et isolé pour toujours les Moraves, les Tchèques, les Slovaques, de leurs frères Pannoniens, Carinthiens, Croates et Serbes, les Yougo-Slaves enfin, eux-mêmes séparés par la Roumanie de leurs parents orientaux, Rhuthènes, Polonais et Russes.

MM. COLLIGNON et DENIKER font une communication sur les Malgaches actuellement exhibés à Paris, qu'ils présentent à la Société.

L'un des secrétaires : A. VIRÉ

645^e SÉANCE. — 4 Juin 1896.

PRÉSIDENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

OUVRAGES OFFERTS.

BRINTON (D^r G.). — *An ethnologist's view of history*, in-8°, 24 p. Philadelphia, 1896.

DOLBY-TYLER (H.-C.) et GIGLIOLI (E.-H.). — *Di alcuni strumenti litici tuttora in uso presso certe tribù del Rio Nappo* (Est. dall' *Archivio per l'Antropologia*), in-8°, 14 p., fig. Firenze, 1896.

GIGLIOLI (E.-H.). — *Appunti intorno ad una collezione ethnographica fatta durante al terzo viaggio di Cook* (Ext. dall' *Archivio per l'Antropologia*), in-8°, 162 p. con 5 tavole. Firenze, 1895.

MÉDINA (G.). — *Flore et faune du Nord de l'Afrique à la période quaternaire* (Ext. de la *Revue Tunisienne*), in-8°, 16 p. Tunis, 1893.

MÉDINA (G.). — *Formation géologique des terrains quaternaires* (Ext. de la *Revue Tunisienne*), in-8°, 8 p. Tunis, 1894.

MÉDINA (G.). — *La thalassocratie égyptienne dans les deux bassins de la Méditerranée sous la XVIII^e dynastie* (Ext. de la *Revue Tunisienne*), in-8°, 18 p. Tunis, 1896.

MÉDINA (G.). — *L'Atlantide et la race Cro-Magnon* (Ext. de la *Revue Tunisienne*), in-8°, 8 p. Tunis, 1896.

MÉDINA (G.). — *Note sur la nécropole prétendue phénicienne de Saint-Louis de Carthage* (Ext. de la *Revue Tunisienne*), in-8° 8 p. Tunis, 1894.

MIES (D^r J.). — *Die Schädel in der grossherzoglichen anatomischen anstalt zu Heidelberg*, in-4°, 56 p., fig. Braunseweig, 1896.

PÉRIODIQUES (articles à signaler).

L'Anthropologie (mars-avril 1896). — Hamy : les races malaïques et américaines ; — G. Dumoutier : Etude sur l'inscription de Témiya, dans l'île de Yéso ; — Verneau : De la pluralité des types ethniques chez les Négrilles ; — S. Reinach : La sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines.

Revue scientifique (23-30 mai 1896). — Yves Delage : La conception polyzoïque des êtres ; — A. Arrivet : La notation des couleurs au Japon ; — M. Wahl : La lutte pour la langue française dans l'Extrême-Orient ; — Weismann : La sélection germinale.

Bul. de la Société de géographie de Toulouse (juillet-août 1895). — Gineste : Les nègres au Congo français ; leurs mœurs.

Revue des Travaux scientifiques (tome XV, n° 11). — Mathias Duval : Rapport sur le Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris.

Journal of the Anthropological institue (may 1896). — J. Edge-Partington : The Ethnography of Matty island ; — R. H. Mathews : The Burbung of the Wiradthuri Tribes ; — The Bora, or initiation ceremonies of the Kamilaroi tribe ; — E.-B. Landis : Mourning and burial rites of Korea ; — M. V. Portman : Notes on the Andamanese ; — F. Fawcett : Rockcut sepulchral chambers in Malabar ; — South indian Stone circles

OBJETS OFFERTS.

Crânes de Madère.

M. AZOULAY offre à la Société trois crânes provenant de l'île de Madère et offerts par un étudiant en médecine habitant cette île.

Moulage d'un crâne d'*Ursus Spelæus*.

M. EMILE COLLIN offre, à l'École, au nom de M. STUER, le moulage d'une pièce provenant de la grotte de Santenay (Côte-d'Or).

M. COLLIN présente ensuite quelques objets préhistoriques provenant des sablières du Perreux.

COMMUNICATIONS.

Les Tombes à escargots.

PAR M. LIONEL BONNEMÈRE.

A plusieurs reprises, j'ai déjà eu l'honneur d'entretenir la Société au sujet de tombes curieuses qu'on trouve assez fréquemment dans le département de Maine-et-Loire.

Elles sont rondes et creusées dans les puissantes assises de tuf qui, sur la rive gauche du grand fleuve, comprend presque partout le sous-sol de l'arrondissement de Saumur.

D'une manière générale on peut dire qu'elles affectent la forme et les dimensions d'une barrique.

Je ne reviendrai pas sur leur description. On la trouvera dans nos *Bulletins*.

Je veux seulement indiquer un moyen bien simple pour reconnaître à quelle religion appartenaient les hommes dont la dépouille mortelle leur avait été confiée.

J'ai dit qu'il fallait les faire remonter à la fin de l'Empire romain et même au commencement des temps mérovingiens. Des fouilles plus récentes n'ont point modifié mon opinion à cet égard.

A mon avis, les sépultures païennes sont reconnaissables aux rares objets qu'on y rencontre et qui forment un très pauvre mobilier funéraire.

Les tombes chrétiennes ne renferment que les os du mort et d'assez nombreuses coquilles d'escargots. C'est sur elles que je veux appeler l'attention bienveillante de mes collègues.

Les premiers chrétiens, toujours en quête de symboles, prirent l'escargot pour figurer l'immortalité de l'âme. Ce mollusque, et surtout celle de ses variétés qui est connue sous le nom d'*Helix pomatia* et qui est si abondamment répandue partout, ce mollusque, dis-je, quand vient la mauvaise saison, s'enterre avec sa coquille après avoir pris soin de la fermer au moyen d'un opercule sécrété par lui-même. Il est donc, en quelque sorte, clos dans un tombeau. Au retour de la belle saison, l'animal brise la porte de son cercueil; il renaît à la vie avec plus de force.

M. Arnould Locard, dans sa belle *Histoire des mollusques dans l'antiquité*, nous donne les détails les plus probants sur ce symbole de l'escargot. Il nous dit qu'on a souvent observé « dans les tombeaux des chrétiens et des martyrs de la Gaule et de l'Italie, des Gastéropodes marins ou terrestres, entiers ou brisés, fixés à l'intérieur même des cercueils ou *loculi*, dans lesquels le cadavre était déposé lorsqu'il n'était pas soumis à la crémation. D'après M. Martigny ¹, placées dans de telles conditions, ces coquilles pouvaient être du nombre des objets que les premiers chrétiens fixaient dans la terre ou le mortier des loculi, comme signe de reconnaissance... » ².

M. Arnould Locard ne s'en tient pas à ses généralités. Il nous cite des faits relevés en Gaule... « Des coquilles d'escargots, *Helix pomatia* et *H. Aspersa*, ont été trouvés dans les sarcophages. Dans la tombe de Saint Eutrope, à Saintes, découverte en 1843, on a trouvé des coquilles, et M. Letronne prouve que leur introduction n'a pu être l'effet du hasard ³. On en a rencontré dans une sépulture mérovingienne du cimetière de Vicq, et M. l'abbé Cochet, on a signalé ⁴ un grand nombre d'exemples, dans ses fouilles, notamment près de Dieppe, à l'intérieur d'une tombe du temps de Charlemagne. Rappelons également qu'il était d'usage chez les peuples païens, de manger ces mêmes escargots sur la tombe des

¹ MARTIGNY. *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, p. 206.

² ARNOULD LOCARD, Ouvrage cité, p. 229 et suiv.

³ LETRONNE. *Recueil de pièces relatives à la reconnaissance du corps de Saint-Eutrope*, p. 81.

⁴ L'ABBÉ COCHET. *Normandie souterraine*, passim.

personnes chères; à Pompéi, on a trouvé de nombreux amas d'escargots dans les cimetières romains. »

Dans la région de l'Anjou que j'ai explorée je n'ai jamais trouvé de tombes à escargots mélangées à d'autres qui n'en avaient pas, et on doit, ce me semble, conclure de ce fait, que dès les temps les plus reculés il existait un antagonisme entre les deux religions en présence. Leurs adeptes, qui ne frayaient guère ensemble durant le cours de leur vie, après la mort voulaient reposer loin de ceux qu'ils regardaient comme des ennemis.

J'ajoute que dans le pays que j'ai le plus particulièrement fouillé ¹ les tombes à escargots sont beaucoup moins communes que les autres. On peut donc légitimement en conclure que le plus grand nombre des habitants étaient encore fidèles au culte des anciens Dieux. On peut trouver là un élément pour déterminer l'époque à laquelle il convient de faire remonter ces sépultures.

J'ai dit qu'elles remontaient toutes à la même époque environ, et j'ai indiqué la fin de l'Empire romain.

Un fait semblerait me donner tort. Dans une tombe isolée j'ai trouvé, auprès du squelette, une belle petite hache en pierre polie.

Je crois qu'il ne faut tirer aucune conséquence de cette découverte qui ne s'est pas renouvelée. Dans notre pays d'Anjou, les pierres polies, *pierres de tonnerre* comme on les appelle encore parfois, ont toujours été des objets auxquels la superstition s'est attachée, et il n'y a pas bien longtemps qu'on n'en place plus dans les édifices, notamment pour les préserver de la foudre et de l'incendie. J'ajoute qu'on a trouvé plusieurs fois un peu partout des haches en pierre polie dans des sépultures plus récentes.

Je le répète donc, sans crainte de me tromper, les sépultures que j'ai décrites remontent donc bien à l'époque que j'ai indiquée ainsi que le prouve la généralité des faits observés.

Je suis charmé qu'une nouvelle occasion d'appeler l'attention de mes savants collègues sur leur compte se soit présentée à moi, car jusqu'à présent elles ont été peu étudiées, et je serais heureux si je pouvais déterminer quelques-uns d'entre eux à y pratiquer des fouilles nouvelles.

¹ La région explorée surtout par moi comprend les communes de Noyant-la-Plaine, Ambillon, Louerre, Lourenc, Chemellier, Coutures, et Saint-Georges-des-Sept-Voies, toutes situées dans le canton de Gennes.

**Nouvelle preuve de l'existence de la race bovine asiatique
au Sud de l'Afrique.**

PAR M. ANDRÉ SANSON.

Le message adressé dernièrement au Volksraad de la République Sud-Africaine, par le président Krüger, contenait le passage suivant : « L'année dernière n'a pas été favorable à l'agriculture à cause de la sécheresse et des ravages causés par les sauterelles. L'élevage du bétail a été, en somme, assez prospère, mais je regrette d'avoir à déclarer que l'épidémie contagieuse connue sous le nom de « *rinderpest* » (peste bovine) a fait récemment son apparition, non seulement dans le Matabéléland où elle a pris naissance, mais aussi en d'autres endroits. Elle s'étend graduellement vers le Sud, à travers la frontière de la République Sud-Africaine, dans les districts de Zeernst, Rustenburg, Zoutpansberg, Watarberg, Pretoria et Nitwatersrand. Le gouvernement ne s'est épargné aucune peine pour empêcher cette épidémie de gagner nos frontières. Des mesures efficaces ont été prises à ce sujet. Une proclamation édictant des règlements contre l'extansion de cette maladie a été publiée, elle sera soumise bientôt à votre approbation. J'espère que l'observation de ces règlements contribuera à limiter les ravages de l'épidémie aux quelques cas qui se sont déjà produits. »

Il est unanimement reconnu par les hommes compétents que la maladie contagieuse dont il s'agit dans ce passage ne s'est jamais, à aucune époque de l'histoire, montrée nulle part ailleurs que là où elle avait été introduite avec la race bovine asiatique dite grande race grise des steppes, qui a, durant longtemps, passé pour être seule capable de l'engendrer spontanément, et sur laquelle, du reste, elle sévit à l'état endémique dans le principal habitat de cette race. On ne peut donc manquer de voir, dans l'exposé du fait constaté par le message du président Krüger, une confirmation indiscutable de l'existence au Sud de l'Afrique de la race bovine asiatique que j'avais, dans une communication précédente, cru pouvoir signaler d'après des photographies exécutées à Johannesburg et représentant un marché aux bestiaux.

S'il y avait pu avoir erreur de ma part dans l'appréciation du type morphologique de la race des bovidés figurant sur ce marché, il est clair, d'après ce que je viens de dire et qui est hors de

contestation possible, qu'aucun doute ne devrait subsister. Il est désormais certain que la race bovine asiatique a été étendue jusqu'au Sud de l'Afrique, et je n'ai, sans doute, pas besoin d'ajouter que ce ne sont point les Boers, d'origine néerlandaise, qui l'y ont introduite. Quant à l'identité de ses véritables introducteurs, je laisse encore une fois aux anthropologistes le soin de la rechercher.

MM. COLLIGNON ET DENIKER font une communication sur les Peuls, les Toucouleurs et les Hovas, et présentent plusieurs individus de ces diverses races actuellement exhibés au Champ-de-Mars dans une exposition ethnographique organisée par MM. Barbier.

Une demande sera adressée à MM. Barbier pour que les membres de la Société puissent visiter collectivement cette intéressante exposition.

Un nouveau type d'instrument : le grattoir à bec.

PAR LE D^r CAPITAN ET L'ABBÉ BRUNG.

Les formes générales caractéristiques de l'outillage lithique sont, on le sait, peu nombreuses et nettement individualisées. Il est donc indispensable de les conserver comme types primordiaux, formant une des bases de toute classification dont on ne pourra jamais se passer. Les formes instrumentales établies comme caractéristiques par notre maître G. de Mortillet subsistent toujours : leur exactitude est de plus en plus démontrée au fur et à mesure que les découvertes se succèdent.

Mais parmi ces prototypes, qui constituent des genres, pourrait-on dire, on peut décrire des espèces, on peut aussi, — et c'est en somme une très naturelle constatation de l'exactitude de la notion évolutive appliquée à un petit point de détail, — on peut constater l'existence de formes intermédiaires tenant à la fois de plusieurs instruments.

Ce sont parfois des formes aberrantes qu'on trouve par hasard et qui correspondent à un usage momentané mais qui ne s'est pas souvent répété. Dans cette catégorie rentreraient les perçoirs multiples façonnés sur un même éclat de silex comme on en trouve dans les grandes stations néolithiques de la Dordogne, ou encore

l'association du burin et de la scie qu'on rencontre parfois à Laugerie Haute, etc.

L'association de deux instruments nettement indiquée sur une même pièce et se reproduisant plusieurs fois marque une intention plus nette des antiques tailleurs de silex, et constitue une sorte de sous-type précisément intéressant parce qu'il est intermédiaire.

A ce point de vue nous avons pensé qu'il pouvait y avoir intérêt à signaler l'association sur quelques pièces du grattoir et d'un vrai bec. Il ne s'agit pas là du type grattoir-burin fréquent à l'époque magdalénienne qui, comme on le sait présente un grattoir à une extrémité et un burin à l'autre. Dans les quatre pièces que nous vous présentons, la partie utilisable de l'instrument : le *bec*, se trouve sur la partie latérale du grattoir ainsi qu'il est facile de le voir sur les deux figures ci-dessous.

Sur l'une (fig. A.) on constate que, sur la partie droite du grattoir, une taille soigneuse a ménagé un véritable bec qui fait immédiatement songer à cet intéressant type que M. Salmon a signalé à l'époque magdalénienne, où il est d'ailleurs rare : le *bec de perroquet*.

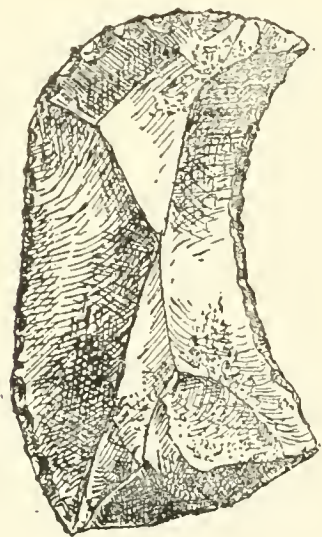


Fig. A

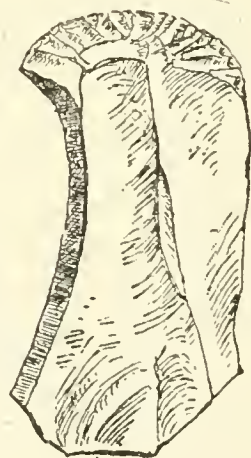


Fig. B

Sur l'autre (fig. B.) c'est sur la partie gauche du grattoir que, par un seul coup donné à la base de l'instrument, un long éclat a été enlevé formant ainsi un burin, latéralement au grattoir. L'aspect de la pièce est analogue à celui de l'autre, bien que le mode de fabrication ait été différent.

- Ces deux pièces devaient répondre au même mode d'emploi qui devait être de gratter ou d'entailler à volonté, usages auxquels leur forme est parfaitement adaptée. Ce sont, en somme, de très proches parents des becs de perroquet de M. Salmon.

Ces quatre pièces (2 de chaque type) ont été trouvées par l'un de nous (l'abbé Brung) à la surface des plateaux aux environs de Chaumussay (Indre-et-Loire), où depuis un grand nombre d'années il a recueilli de très nombreuses et très complètes séries de presque toutes les époques de la pierre. Il serait donc difficile de préciser exactement leur âge.

D'ailleurs, ce *grattoir-bec* (nom qu'on pourrait lui donner pour le différencier du grattoir-burin et pour montrer sa grande analogie avec le bec de perroquet) existe certainement dans nombre de stations. Il nous suffira d'attirer l'attention sur sa forme si particulière pour que nombre de collectionneurs en découvrent dans leurs séries. Cependant il doit être rare; nous n'en avons guère trouvé qu'un exemplaire qui puisse en être nettement rapproché dans les nombreuses séries de la Dordogne que possède l'un de nous (Dr Capitan). Notre maître, M. G. de Mortillet, ainsi que nos amis d'Ault du Mesnil, Ad. de Mortillet, Collin, nous ont dit en avoir déjà vu et partagent notre manière de voir sur cet instrument qui constitue bien un type.

Enfin, un fait intéressant, c'est que, comme va vous l'exposer M. Salmon, ce type se retrouve également à l'époque campignienne. Grossier, rudimentaire, on peut néanmoins le reconnaître alors comme une survivance du type antérieur, dans deux ou trois pièces qui existent dans une série campignienne provenant probablement de l'Eure et que possède l'École d'Anthropologie.

En somme il y avait un petit intérêt à signaler ce type et surtout à attirer l'attention sur lui. Nous serions heureux si nos collègues de la Société qui en rencontreraient, voulaient bien nous les signaler ou les publier. Il n'est pas de petit fait qui, bien observé, n'ait son importance.

Discussion.

M. SALMON. — Je crois qu'en imprimant la communication de M. Capitan, il sera nécessaire de la faire accompagner d'un dessin reproduisant le type de l'instrument double dont il a présenté plusieurs exemplaires. Les lecteurs seront ainsi mis à même d'identifier avec ce type un outil double intéressant qu'ils trouve-

ront, s'ils ne l'ont déjà trouvé, depuis l'époque moustérienne jusqu'à l'époque campignienne, en traversant la transition mésolithique. Les formes reconnues bonnes à l'expérience se perpétuent facilement et peut-être rencontrera-t-on celle qui nous occupe plus tard encore que dans le campignien.

Variations de l'indice orbitaire.

PAR M. FÉLIX REGNAULT.

Dronsic, en extirpant l'œil de jeunes animaux, a montré qu'on obtenait ainsi le rétrécissement des orbites au profit des os du crâne, des os malaires et de tous les os qui s'épaississent et s'avancent vers les orbites.

Mais Dronsic¹ ne recherche pas si l'extraction de l'œil altère la forme de la cavité orbitaire, modifie l'indice orbitaire.

Nous avons examiné des crânes de borgnes dont un globe oculaire a été atrophié et dont on put comparer les deux orbites.

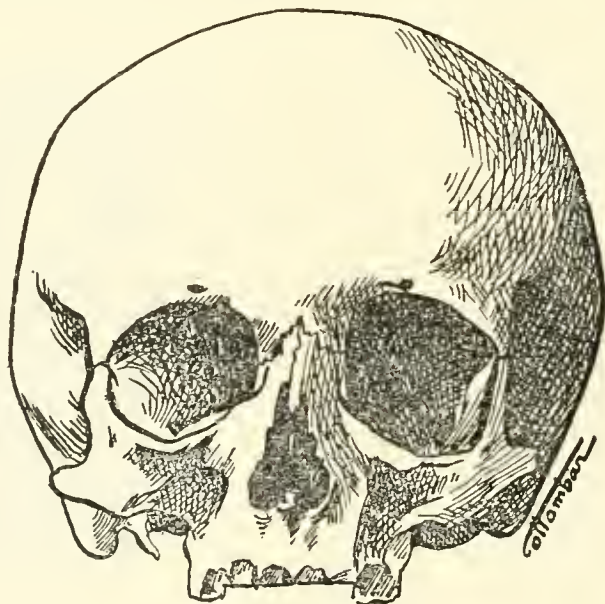


Fig. 4

Crâne du musée de Bicêtre
Globe oculaire droit atrophié.

¹ DRONSIK. *Matériaux pour l'étude des causes influant sur la forme du crâne*, Saint-Petersbourg, 1883.

Le n° 314 du Musée Dupuytren est un crâne dont l'orbite droit a été lésé. L'extrémité postérieure de cet orbite a été détruite par une tumeur intracrânienne qui a, par conséquent, lésé le nerf optique. Or l'orbite droit¹ est moins haut que le gauche (32 mm. au lieu de 33.5) mais plus large (40 mm. au lieu de 39). L'indice orbitaire droit est de 79, celui du gauche 85.9.

Un autre crâne appartenant au Musée de Bicêtre (n° 397) a été récemment présenté avec la collaboration du Dr Bourneville à la Société anatomique² (Voir fig 1). Sur l'observation on lit que le sujet, enfant aveugle, avait le globe droit atrophié, l'œil gauche conservé montrait l'iris.

Or on a :

O D	haut.	28 mm.	larg.	32.5	Ind.	86.2
O G	—	33 mm.	—	31.5	—	104.7

La poussée osseuse tend donc à diminuer le diamètre vertical, augmenter le transverse et établir la microsémie.

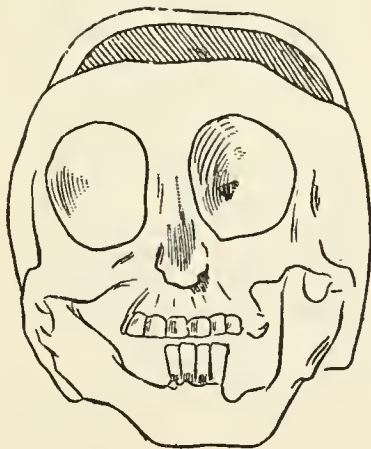


Fig. 2

Crâne ostéomalacique. Femme Supiot (M. Dupuytren).

La pression de l'œil tend au contraire à rendre l'ouverture orbitaire mégasème et circulaire. Ainsi, dans l'ostéomalacie, l'os ne résistant plus, l'œil donne cette forme à l'orbite. (Fig. 2).

La femme Supiot nous donne :

¹ Tous les indices orbitaires ont été pris avec la méthode de Broca. Le point de repère interne est le point de rencontre de la crête lacrymale avec l'os frontal.

² BOURNEVILLE et REGNAULT. *Bull. Soc. anat.*, juillet 1896.

O D	larg.	33	mm.	haut.	34.5	Ind.	104.5
O G	—	33	mm.	—	36.5	—	110.6

L'indice est plus fort du côté sur lequel elle reposait. La forme de l'ouverture est régulièrement courbe, excavée à la fois aux dépens du frontal du maxillaire supérieur, le bord inférieur de la cavité descend très bas, arrive presque à l'aile du nez, le maxillaire supérieur étant très atrophié.

L'indice orbitaire des rachitiques offre de la mégasémie. Nous avons pris cet indice à l'œil droit de 19 rachitiques (Musées de Clamart et Dupuytren). C'étaient des sujets adultes ou vieux, dont les déformations sont accentuées.

Tous sont mégasèmes : indice minimum 94.2, maximum 118.2, moyenne 100.9.

La mégasémie ne s'observe pas chez deux jeunes sujets rachitiques âgés de 6 ans et moins qui ont, le premier 92.4, le deuxième 93.6, chiffres normaux pour des enfants.

La forme de l'orbite est très spéciale (Voir fig. 3).

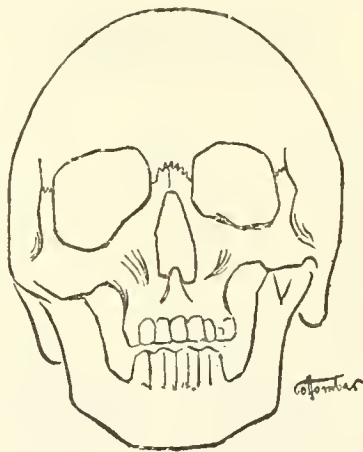


Fig. 3

Crâne de rachitique adulte (M. Dupuytren).

Le bord inférieur descend très obliquement de dedans en dehors, de sorte que la plus grande hauteur de l'orbite est externe.

Le bord supérieur, au contraire, est normal.

Le maxillaire supérieur est atrophié dans sa partie inférieure suivant le diamètre transverse.

La fosse canine est profondément déprimée. Il semble qu'un artiste ait pressé latéralement le maxillaire au moyen du pouce et de l'index placés dans chaque fosse canine. De sorte que l'os inci-

sif fait saillie en avant. Cette déformation persiste après guérison de la maladie, elle est très caractéristique ¹.

L'indice orbitaire de l'hydrocéphale est bien plus élevé qu'à l'état normal (Fig. 4). Voici le relevé des indices de jeunes hydrocéphales du Musée Dupuytren :

39	10 ans	106.25
28	7	106
27	jeune	117
24	3	97
26	5	113.5

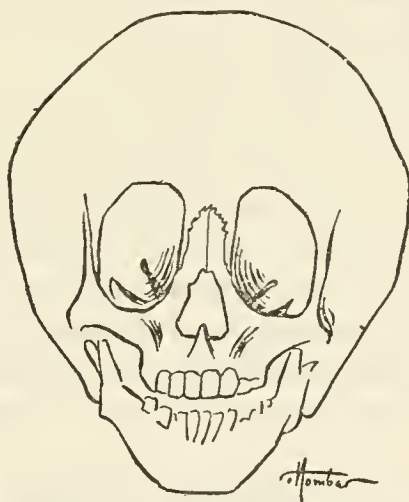


Fig. 4

Crâne d'hydrocéphale (M. Dupuytren).

Chez les nouveau-nés et à la première année, les indices orbitaires sont encore plus forts, mais il faut choisir les sujets, car beaucoup de crânes membraneux se ratatinent, et l'orbite déformée n'est plus mesurable. En voici deux dont l'orbite était intact :

38	quelques mois	135.8
25	—	109

Au contraire, chez l'adulte guéri de son hydrocéphale, l'orbite se modifie, a un indice normal. Voici des chiffres :

93	89.4	80.5	89.5	83.
----	------	------	------	-----

Examinons de plus près la cavité orbitaire de l'hydrocéphale.

¹ D^r FÉLIX REGNAULT. *Facies rachitique* (Bull. Soc. anatom.), juin 1896.

La hauteur s'accroît surtout aux dépens du frontal, la ligne sourcilière est extrêmement excavée; si on fait passer un plan horizontal par le bord supérieur de l'os lacrymal, on voit que ce plan coupe à peu près en son milieu la verticale orbitaire.

C'est le frontal qui provoque donc la mégasémie.

Si on l'examine on voit que la voûte orbitaire est très oblique, la pression intra-crânienne s'est exercée sur la paroi supérieure de l'orbite. Comme celle-ci est inclinée, sa partie médiane et postérieure a cédé et s'est abaissée; la partie antérieure, sur laquelle la pression était moindre, s'est relevée.

Cette pression est visible à l'examen de la base interne du crâne. On y voit l'obliquité très forte d'avant en arrière de la fosse frontale, le sphénoïde est aplati, le bord postérieur de ses grandes ailes et les apophyses clinoides effacés.

La mégasémie est aussi provoquée par l'élargissement de la racine du nez, les os lacrymaux étant portés en dehors. Cette cause est moins importante; soit le numéro 26, dont l'indice orbitaire est 113.5; l'espace interorbitaire interne est 26.5. Entre les bords externes des os nasaux, cet espace est 17.5 qui séparerait la distance interorbitaire si les lacrymaux étaient verticaux et ne comptaient plus pour l'espace interorbitaire. Les deux largeurs de l'orbite auraient 4^{mm} 5 de plus, soit 2.25 pour chaque, l'indice serait encore 107.9.

La mégasémie est donc, chez l'hydrocéphale, l'inverse de celle du rachitique; chez le premier elle est frontale, chez le second maxillaire.

L'aspect seul des orbites, dans les deux cas, montrait d'ailleurs ce fait dont les mensurations vérifient la justesse.

Les variations de l'indice orbitaire avaient déjà été étudiées par Broca dans son savant travail sur l'indice orbitaire ¹. Il avait ainsi étudié les variations de cet indice suivant les âges, le sexe, la microcéphalie, les déformations crâniennes.

La présente note n'a d'autre but que d'étendre ces données.

Acromégalie.

PAR M. FÉLIX REGNAULT.

La pathologie peut, en certains cas, prêter son appui à l'anthro-

¹ BROCA. *Recherches sur l'indice orbitaire* (Rev. d'Anthrop.), 1875, p. 577.

pologie, et modifier ses conceptions. Il me semble qu'une nouvelle maladie, l'acromégalie, connue et bien décrite seulement depuis quelques années est de quelque intérêt à considérer au point de vue spécial de l'anthropologiste.

Un crâne du Musée de l'École d'anthropologie montre bien le type classique de l'acromégalie.

Les lésions osseuses qui intéressent le crâne sont si spéciales et si reconnaissables, qu'après en avoir vu un cas, il est facile de porter ce diagnostic immédiat à la vue d'un autre cas semblable.

Voici ce que disent les traités classiques en ce qui concerne la face osseuse : la face est ovalaire et verticalement allongée, les arcades orbitaires sont énormes, les pommettes très saillantes, reliefs produits par la dilatation des sinus. Il existe un allongement antéro-postérieur de la voûte palatine. Le nez est camard, très volumineux. Le menton est gros, allongé verticalement, le maxillaire inférieur se développe incessamment en se portant en avant et produisant un prognatisme souvent considérable.

Le diamètre antéro-postérieur du crâne est un peu allongé par suite de la dilatation des sinus frontaux. Mais les modifications du crâne sont insignifiantes par rapport à celles de la face.

Enfin, point capital pour le diagnostic, à la base du crâne, la selle turcique est déformée, dilatée : c'est la glande pituitaire qui s'hypertrophie et amène cette déformation.

Il est intéressant de préciser ces signes au moyen de chiffres et d'indices suivant la méthode anthropologique.

Pour cela nous avons pu réunir cinq crânes, un de l'École d'anthropologie, un second d'un squelette d'acromégalie conservé à Clamart sous la rubrique « ostéites multiples » (je ne l'ai point vu publié), enfin trois crânes récemment étudiés au Musée de Bicêtre en collaboration avec le Dr Bourneville (Voir *Bull. de la Soc. anatom.*, séance du 31 juillet 1896).

Le crâne de l'École d'anthropologie offre les signes de l'acromégalie. Sa face est allongée, 79.8, rétrécie latéralement, de sorte que la voûte palatine est allongée et les indices orbitaires mégasèmes. I. = 102.2 aux orbites droit et gauche. L'allongement de la face amène l'amincissement du nez, qui est leptoprosope. I nasal = 32.9. L'indice céphalique est de 82.4. Les sinus frontaux sont dilatés, la selle turcique profondément élargie et excavée.

Le maxillaire inférieur est allongé au point que les dents dépassent

sent de 13 mm. celles du maxillaire supérieur. Les dents sont écartées les unes des autres de 3 mm. à 5 mm., alors que celles du maxillaire supérieur sont rapprochées.

Plaçons à côté le crâne de Bell... conservé au Musée de Bicêtre (n° 14 du catalogue). Il offre une analogie frappante avec le premier. Ici encore l'indice facial est mégasème 71.9, le nez encore leptoprosope 1.40. Les indices orbitaires très forts, œil droit 100, gauche 109, tous signes dus à l'allongement vertical du maxillaire supérieur qui est aminci et excavé transversalement. Les deux crânes offrent un air de parenté : le dernier possède aussi sa selle turcique dilatée (on a trouvé une tumeur de la glande pituitaire à l'autopsie); son maxillaire inférieur a été perdu. Mais on a son observation complète, c'était un acromégalique géant.

Examinons le crâne de Clamart. Ici encore acromégalie évidente : dilatation énorme de la selle turcique, le maxillaire inférieur est extrêmement allongé et déborde de 2 centim. le supérieur. Le squelette qui est conservé offre aussi les lésions de l'acromégalie. Mais la face est courte : $I = 54.6$; le maxillaire supérieur ne s'est pas allongé verticalement, et ce signe de la maladie manque. Par contre, l'indice orbitaire est encore de 100 à droite et à gauche, et l'indice nasal est de 44.8.

Malgré la différence d'indice facial du dernier crâne, il existe entre ces trois crânes un air de parenté qui ferait dire, si on les croyait normaux, qu'ils sont de même race.

Nous n'insisterons pas, sur les signes de l'acromégalie qu'on observe sur les autres os : hypertrophie et l'élargissement des doigts de mains et de pieds, etc.

A côté de cette acromégalie typique. M. Brissaud a insisté dernièrement sur des lésions osseuses qu'il décrit comme acromégalie atypique. On a reconnu que l'acromégalie peut exister sans hypertrophie de la glande pituitaire, aussi pour beaucoup l'acromégalie est définie comme un trouble de nutrition osseuse. A ce titre, le trouble de nutrition, au lieu de porter sur le système osseux entier, peut n'intéresser qu'une partie du squelette. M. Brissaud regarde comme acromégalique la mégalodactylie, l'allongement des doigts de mains ou de pied qui se produit chez certains sujets à la période de croissance. Ces éphèbes aux grands pieds, aux larges mains, au nez volumineux, à la voix indécise, montrent l'acromégalie de l'âge ingrat. Celle-ci peut être passagère et les troubles se corriger.

Deux crânes du Musée de Bicêtre tendraient à confirmer les idées de Brissaud. L'un, Butt... (n° 125 du Musée), appartient à un idiot épileptique mort à 43 ans. Il offre quelques lésions rappelant l'acromégalie. La fosse pituitaire est très profonde, mais peu dilatée : 15 mm. de diamètre vertical de la base à l'apophyse clinéoïde postérieure. Le maxillaire supérieur paraît acroméganique. Il est allongé, rétréci, comme pincé latéralement. Indice facial 67.2 avec un indice orbitaire mégasème, œil droit 108.6; gauche 109.6, et un indice nasal de 40.7. La voûte palatine est excavée et allongée.

Par contre le maxillaire inférieur normal, sauf un menton proéminent, ne dépasse pas le maxillaire supérieur. Enfin il n'y a point dilatation des sinus, ni cet aspect d'hypertrophie du squelette facial.

Mêmes réflexions pour le crâne de Bourd (n° 158), idiot et épileptique. Ici pas de dilatation de la selle turque, pas de dilatation des sinus, pas l'aspect grossi des os de la face. Mais le maxillaire inférieur fortement allongé, dépasse de 15 mm. le supérieur, offre un menton proéminent, et un effacement du gonion. Le maxillaire supérieur est aussi allongé et comme pincé latéralement. Indice facial 72. L'indice orbitaire est mégasème, 97.4 à droite et à gauche, et l'indice nasal leptoprosope 45.1.

Sur la photographie les mains et les pieds sont allongés comme l'est le maxillaire inférieur.

Il existe donc : 1° une acromégalie typique facilement reconnaissable; 2° des lésions osseuses rappelant certains caractères de l'acromégalie et pouvant même passer pour de l'acromégalie atypique.

Le crâne type de la maladie est celui qui offre les lésions au maximum.

On voit combien la conception médicale diffère de l'anthropologique. Dans cette dernière, le type de la race normale est constitué par une moyenne, ici le type de la maladie est marqué par un maximum (ceci dit par simple comparaison).

L'acromégalie intéresse encore l'anthropologiste à un autre titre. Si l'acromégalie, a récemment montré Brissaud, frappe l'individu à la période de croissance, ses os s'allongeront au lieu de s'élargir, et on aura affaire à un géant. On savait déjà que le géant n'est pas un être normal. Il est lent, mou, éprouve des douleurs, se fatigue facilement, est en général agénésique, et enfin est mal constitué.

Discussion.

M. MANOUVRIER. — M. Regnault vient de nous présenter et de nous signaler comme acroméganique un crâne qui figure depuis de longues années dans la collection de l'École d'Anthropologie, où il est parfaitement désigné comme tel. Ce crâne provient de la maison Tramond et fut donné au Musée comme anormal. Avant que M. Pierre Marie n'eût découvert l'acromégalie, j'avais classé ce crâne comme étant probablement celui d'un géant anormal. Mais, dès que M. Marie eût fait sa description de l'acromégalie, je reconnus immédiatement sur ce crâne les caractères non douteux de cette curieuse maladie. Depuis cette époque, il figure dans nos vitrines comme acroméganique, et je l'ai montré à MM. Marie, Brissaud et Souza-Leite.

Ce dernier en fait mention dans sa thèse bien connue sur l'acromégalie et j'en ai pris le dessin au stéréographe, il y a sept ou huit ans, pour un travail que je n'ai pas achevé sur les caractères différentiels du crâne dans l'acromégalie et le gigantisme. Des comparaisons faites à ce sujet par le professeur Cunningham et la très ingénieuse théorie récemment émise par M. Brissaud me détermineront, sans doute, à achever ce travail quand j'en aurai le temps, et j'apprécierai à cette occasion la valeur des remarques et conclusions de M. Regnault.

Pour le moment, je me borne à faire observer à notre confrère que l'on a parfaitement saisi et peut-être même exagéré les rapports de la question du gigantisme avec celle de l'acromégalie. Je connais bien ces rapports, plus complexes qu'il ne semble le croire.

En ce qui concerne ma théorie anatomique sur la formation du menton, cette théorie n'est troublée en rien par la connaissance de l'influence de l'acromégalie ni du gigantisme sur la morphologie du crâne. Ce n'est pas sur des excentions pathologiques incomprises qu'est basée ma théorie, mais sur l'étude comparative du développement de la mandibule et de ses différentes parties suivant l'âge, le sexe la taille, indépendamment de toute variation pathologique.

Le cas des géants ne fait que montrer, avec un fort grossissement, les relations que j'ai découvertes en étudiant les variations normales du squelette par l'anatomie comparative et que notre confrère a raison de ne pas nier. Le cas des acroméganiques, au contraire, échappe à l'interprétation physiologique des faits

normaux. C'est un des côtés par lesquels cette maladie s'éloigne du gigantisme, ou, du moins de certains cas de gigantisme dans lesquels les variations mandibulaires suivent régulièrement la loi générale que j'ai mise en relief. Cette loi est indépendante de la question des rapports entre l'acromégalie et le gigantisme, et pourra servir à l'élucider davantage, sans en être troublée le moins du monde. Il y a des géants dont la mandibule présenterait tous les caractères décrits dans le gigantisme ordinaire alors même que ces géants n'auraient rien de commun avec l'acromégalie. Voilà un fait que mes recherches mettent hors de doute et j'aurai l'occasion d'y revenir.

M. REGNAULT. — Que le crâne de l'École d'Anthropologie ait été déjà reconnu comme acromégalique, cela ne m'empêche aucunement d'en faire l'étude, de le rapprocher d'autres atteints de la même maladie, et n'enlève aucune valeur aux quelques considérations que j'ai faites.

L'éveil donné, on a retrouvé les lésions de l'acromégalie, et notamment la dilatation de la fosse pituitaire, sur un grand nombre de squelettes de géants conservés dans les Musées d'Europe. Sur douze autopsies pratiquées sur des géants, dix fois, dit Dana, la glande pituitaire fut trouvée augmentée.

Cette donnée nouvelle est de nature à bouleverser les recherches anthropologiques faites sur les géants. Par exemple, M. Manouvrier¹, dans une étude consciencieuse, avait noté que chez les géants la portion alvéolaire est très peu développée au corps des mâchoires, et qu'au maxillaire inférieur l'angle symphysien est très petit. Le fait est vrai, mais dû aux lésions si typiques de la maladie acromégalique et non, comme le pensait l'auteur, à l'indépendance du développement du corps, des maxillaires et de la région alvéolaire, « le premier étant lié au développement général du squelette (très grand chez les géants), le second au développement des fonctions végétatives ». Je ne discute pas la véracité de cette théorie qui peut être très justifiée, mais dans le cas particulier de gigantisme, elle ne trouve plus son application.

Myxœdème.

PAR M. FÉLIX REGNAULT.

L'étude de cette maladie, bien connue depuis peu d'années,

¹ V. *Dict. des Sc. anthr.*, art. maxil. par MANOUVRIER, p. 723.

prête au point de vue anthropologique à des considérations semblables à celles de l'acromégalie.

Le myxœdème est causé par l'ablation ou l'atrophie du corps thyroïde. Ce dernier cas s'observe chez les crétins des pays de montagne.

Le myxœdème est caractérisé par de la bouffissure, œdème dur des téguments ne se laissant pas déprimer par le doigt. Quand la maladie arrive dans l'enfance, le sujet reste nain; sa taille ne dépasse guère 1 mètre. Le malade est idiot; il est lent et répugne au mouvement.

Le visage, disent les classiques, est arrondi, le nez camus, les lèvres toujours entr'ouvertes, les cheveux restent rares et rudes, la fontanelle antérieure persiste.

Un crâne de myxœdémateux offre des malformations typiques, de sorte que, qui en a vu un, peut, par la suite, les reconnaître au milieu de crânes normaux.

La Société d'anthropologie possède un crâne myxœdémateux. (Fig. 1) C'est celui du crétin des Batignolles, présenté par le Dr Ball et relaté au *Bulletin de la Société*, en 1883¹. Ce crâne donna lieu

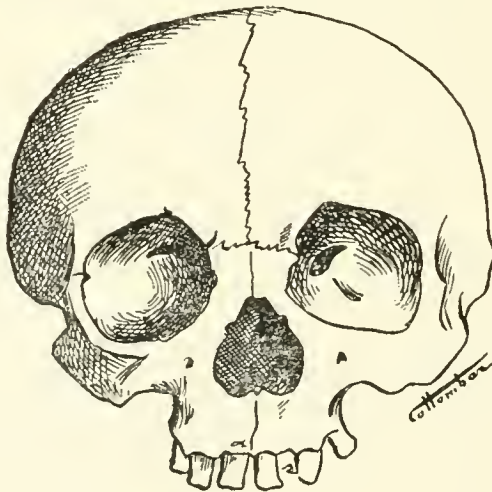


Fig. 1

Crétin des Batignolles (Musée Broca).

à une savante discussion à laquelle prirent part MM. Lunier, Topinard, etc. Il est intéressant de le revoir 13 ans après et d'en

¹ *Le cerveau du crétin des Batignolles*, par M. BALL. *Bull. Soc. Anth.* 1883, p. 7.

faire suivre l'étude de conclusions que permettent les travaux faits depuis ce laps de temps.

Nous n'insisterons pas sur la description même de ce crâne, qui a été bien faite par M. Ball. Disons simplement que les os du crâne, comme on peut le voir à la section de la calotte crânienne, sont peu épais, mais extrêmement durs et compacts et comme éburnés. Les sutures crâniennes persistent. Ces caractères existent sur les calottes de myxœdémateux conservées au Musée de Bicêtre.

Comme l'observait Ball, la voûte crânienne est surbaissée, aplatie, de sorte que le diamètre vertical est très faible par rapport aux autres. Il y a platybasie.

L'indice céphalique est de 75.2, l'indice vertical de 47.9. Ce dernier caractère est très général chez les myxœdémateux.

La face est très large, infantile. Indice facial : 60. Le maxillaire supérieur est large. La voûte palatine n'est pas circonscrite par la saillie alvéolaire; car celle-ci a disparu. Pourtant les dents persistent, mais elles sont très écartées. L'indice orbitaire droit et gauche est 94.3. L'indice nasal est très fort, 60, ce qui indique bien le nez élargi et camus signalé par tous les auteurs.

Le maxillaire inférieur est large et lourd.

On sait que la glande thyroïde sécrète une substance, la thyroïdine. L'absence de cette substance produit donc un ensemble de caractères crâniens qui rappellent les caractères anthropologiques normaux.

Ici, en effet, il n'y a pas déformation limitée à un os. Mais tous les os se modifient pour donner un type spécial dont les caractères principaux sont :

- 1° L'abaissement de l'indice vertical ;
- 2° L'élargissement de la face ;
- 3° L'élargissement du nez.

Si on donne la médication thyroïdienne à ces sujets, l'aspect facial se modifie à nouveau, les os crâniens reviennent à leur forme normale.

La morphologie osseuse est donc ici sous la dépendance intime des sucs organiques.

Allons plus loin dans notre recherche. Nous n'avons décrit que le myxœdémateux type. Mais à côté il convient de placer les myxœdèmes frustes, sur lesquels a insisté dernièrement Brissaud. L'insuffisance de fonction de la glande thyroïde amène simplement une nonchalance, intelligence alourdie, bouffissure légère. Les

uns sont des obèses, les autres restent infantiles. La médication thyroïdienne chez ces myxœdémateux ébauchés a plein succès.

Or, dans les pays à goîtres, à côté des crétins types il existe un grand nombre de myxœdèmes ébauchés. La commission sarde avait déjà noté que « chez les habitants des pays atteints par le crétinisme, même ceux qui ne sont pas crétins, offrent une tête forte, une stature basse, des os et articulations d'une grosseur anormale, des zygomés larges, des yeux petits, etc., etc. » Les vallées très encaissées fournissent dans les Alpes le maximum de tailles basses.

En avril 1896, Baumann publiait un travail sur la thyro-iodine. La richesse de la glande thyroïde en thyroïdine varie, dit-il, suivant les localités. Dans le pays où le goître est fréquent la thyroïdine est en petite quantité, même chez les gens sains, non affectés de goître, deux milligrammes au lieu de cinq.

Supposez qu'un anthropologiste étudie ces populations. Il écartera les crétins, mais il gardera ces gens sains en apparence, en réalité atteints de myxœdème atténué. Il regardera les moyennes qu'il en tirera comme des caractères de race; alors qu'elles montrent simplement l'influence du milieu pathogène.

Le médecin agira autrement : il prendra les cas types de crétinisme, montrant au maximum cette influence pathogène. Puis, élargissant son cadre, il montrera que le plus grand nombre d'habitants ont cet aspect atténué, sont donc maladifs. Il aura créé une sorte de « race médicale » ¹, si le mot peut s'employer ici. Sa conception diffèrera de celle de l'anthropologiste en ce que celui-ci ne considère que les caractères moyens, alors que le pathologiste regarde les crânes où s'observent les caractères maximums qui lui servent à élucider ceux où ils sont moins marqués.

¹ Convient-il d'étendre le mot race communément réservé à des êtres normaux, à des individus pathologiques. Notons qu'un grand nombre de races domestiques sont pathologiques. La chienne levrette tremble héréditairement, de même la souris japonaise tourne sans cesse sur elle-même. Les pigeons culbutants apportent cette manie par hérédité et elle ne leur est en rien utile. Ces races domestiques sont donc caractérisées par des tares pathologiques.

Mais l'objection à faire est que le crétin type est impuissant et ne se reproduit pas. La race admet la reproduction héréditaire des caractères normaux ou anormaux. C'est uniquement sur ce point de vue que nous nous basons pour marquer que l'expression race n'est pas ici justifié. Si nous l'employons quand même, c'est avec réserve, entre guillemets et simplement pour mieux exprimer notre idée.

Ceci dit comme simple constatation, pour comparer le mode de raisonnement employé de chaque côté.

L'un des secrétaires : A. VIRÉ.



644^e SÉANCE. — 18 Juin 1896.

PRÉSIDENTE DE M. OLLIVIER-BEAUREGARD.

OUVRAGES OFFERTS.

BRINTON (D. G.). — *South american linguistique in Science*, 8 may 1896.

— *Left-Handedness in North american aboriginal art.* (From *The Amer. Anthropol.*), in-8°, 8 p. Washington, 1896.

DURAND DE GROS (D^r P.). — *I misteri della suggestione* (in *Rivista di Studi psichici*, Maggio, 1896), in-8°, 24 p., Milano.

GUIDO CORA. — *Il territorio contestato tra la Venezuela e la Guiana inglese* (lettera), in-8°, 8 p., Torino, 1896.

HOUZÉ (D^r E.). *Le Pithecanthropus erectus* (*Discussion*). (Extr. de la *Rev. de l'Université de Bruxelles*), in-8°, 44 p. Bruxelles, 1896.

LETOURNEAU (D^r Ch.). — *Passé, présent et avenir de l'éducation* (Extr. de la *Rev. de l'École d'Anthropologie*), in-8°, 20 p. Paris, 1896.

LIÉTARD (D^r). — *La littérature médicale de l'Inde* (Extr. du *Bull. de l'Ac. de médecine*), in-8°, 18 p. Paris, 1896.

MARCELIN (L.-J.). — *La lutte pour la vie. Lois d'agrégation, de développement et désagrégation dans l'Univers connu*, in-8°, 435 p. Paris, 1876.

PANTUKHOV (J.-J.). — *Cavernes et habitations modernes au Caucase*, in-8°, 142 p. et fig. Tiflis, 1896 (en russe).

A la demande de M. le Secrétaire général, M. Deniker en donne un compte rendu.

M. ZABOROWSKI. — J'avais prévu le contenu de cet ouvrage en faisant des réserves, lorsque M. le secrétaire général nous en parlait comme renfermant le compte-rendu de fouilles de cavernes habitées. Il n'y a pas de stations quaternaires, connues au Caucase, qui n'était, sans doute, pas habitable à l'époque quaternaire. On n'y a trouvé que de rares traces d'un âge de la pierre polie. Et ces traces consistant en instruments, ne prouvent nullement qu'une

population y a vécu à l'âge de la pierre. L'auteur signale des objets de bronze recueillis dans une caverne. Ces objets ne sont pas nécessairement anciens, puisque les Masségités, congénères des Scythes, ne connaissaient que l'industrie du bronze, même au temps d'Hérodote. Les plus anciennes stations humaines du Caucase jusqu'à présent connues se rattachent, on le sait, au premier âge du fer.

PÉRIODIQUES (*articles à signaler*).

CR. de la Soc. de biologie (12 juin 1896). — Ch. Féré : note sur l'importance physiologique des variétés morphologiques du pavillon de l'oreille; — Ch. Verdin : un nouveau dynamomètre facilement transformable en dynamographe.

Bul. de la Soc. neuchâteloise de géographie (tome VIII). — L. Thürler : croquis de voyage; — P. Berthoud : excursion sur la côte orientale de l'Afrique; — H. Junod : une course au Tembé; — Ph. Jeanneret : Les Ma-Khoça; — E. Thomas : Le Bakaha; — L. Jalla : installation de Litia comme chef de Kazungula; — G. Liengme : Le suicide parmi les noirs, — notice de géographie médicale; Machon : Les Caïngua.

Journ. of anthropol. soc. of Bombay (vol. IV, n° 1) — J. Jamshedji : The horse in ancient iran; — B. Byramjee Patell : suicides amongst the Parsees of Bombay; — Ranina : The surgical instruments of the ancient Hindus.

Report of the minister of éducation of Ontario (appendix 1894-1895 archeological report). — Primitive industries and Working methods; — Ontario Earthworks; — Ossuaries; — Rock paintings; — Flints.

PRÉSENTATIONS

Photographies d'objets préhistoriques de Russie

M. G. DE MORTILLET présente de la part de M. Georges Romain une note fort intéressante concernant un atelier de fabrication de tranchets en silex. Les amateurs de préhistorique sont nombreux et actifs au Havre. Ils ont signalé dans la région de nombreux gisements de silex taillés, excellents documents pour donner la carte préhistorique de cette partie du département de la Seine-Inférieure. M. Romain a fait mieux, il a su distinguer et bien

déterminer un atelier spécial de l'époque campignyenne, la généralité des autres stations étant parfois chelléenne, ou moustérienne, et surtout robenhausienne.

M. Th. VOLKOV, présente à la société une collection de quatorze photographies destinées à l'École d'Anthropologie et représentant divers objets d'archéologie préhistorique du Musée de la section de Troïtzkossavsk-Kiakhta de la Société Impériale russe de géographie. La plupart de ces objets ont été trouvés par M. Mostitz dans une série de stations et d'ateliers préhistoriques sur la rive gauche de la rivière Sava, affluent de Selenga, près du village Oust-Kiakhta en Transbaïkalie. La localité en question était couverte il y a encore cinquante ans de forêts; maintenant elle présente une terrasse assez élevée et découpée par plusieurs ravins assez profonds entourés de nombreuses dunes de sable. C'est au fond de ces ravins sablonneux dénudés par les vents qu'on trouve une quantité très considérable d'objets préhistoriques : des silex, des fragments de céramique, des instruments en corne, en bronze et en fer, ce qui prouve que la localité a été habitée pendant plusieurs siècles par des populations appartenant à des époques très variées. Malheureusement puisque la formation de ces ravins est causée par les vents très forts, les objets de toutes les époques sont tous mêlés entre eux, ce qui fait impossible d'étudier ces stations par leurs couches archéologiques. La collection de photographies envoyée par M. Talko-Ilryncewicz, secrétaire général de la Société de Troïtzkossavsk-Kiakhta nous représente avant tout (pl. XIV et XII) quelques nucleus et grattoirs en silex noir; puis (pl. XIII) toute une série de lames très fines et très bien faites. Après cela nous avons une planche (XI) très intéressante représentant des pointes de flèche très fines aussi, de forme triangulaire, toutes sans prédoncule, avec la base droite ou concave et les bords dentelés. Les pointes de lance sont en feuille de laurier et rappellent par la finesse de leur travail les meilleurs échantillons de la France. Les scies dont nous avons trois représentations sont aussi très fines. A part ces objets, il y a un pilon et une hache en pierre polie dont les formes nous rappellent les objets pareils américains et notamment ceux de la Californie. Ils ont été trouvés près du village Douzena non loin de Troïtzkossavsk. Deux planches (IX et VIII) nous donnent des spécimens de céramique. Ces fragments de poterie nous montrent qu'elle était faite en terre grise, rougeâtre ou noire, mal cuite, avec l'ornementation en

lignes droites et quelquefois ondulées et en impressions de diverses formes. Très intéressants sont les objets *en cuivre*, représentés sur quatre planches (VII, VI, V et III). Ce sont : une hache à douille très plate, trouvée près de Tarabagataï, quelques pointes de flèche d'Oust-Kiakhta, trois plaques rondes, trouvées près de Dourena, une petite plaque représentant deux chevaux (de l'époque probablement beaucoup plus récente) trouvée près de Bitchoura et deux couteaux, trouvés aussi près d'Oust-Kiakhta, dont un a 20 cent. de longueur et 2 cent. de largeur et l'autre probablement cassé et réparé 13 cent. de long et 1,5 de large, tous deux ont un manche légèrement recourbé et sont munis de trous de suspension; le manche du premier est concave des deux côtés, tandis que celui du second l'est seulement d'un côté. Parmi les objets en bronze il y a une série de couteaux (pl. II et I) et un vase ou chaudière sur un pied du type ainsi nommé « scythe », que M. Hampel considère comme un des objets les plus caractéristiques pour l'archéologie finno-ougrienne. Cette chaudière a été trouvée avec un crâne humain qui d'après la mensuration de M. Talko-Hryniewicz donne l'indice céphalique 73,2 et l'indice de hauteur 67,6, tandis qu'un autre trouvé avec des silex taillés a donné l'indice céphalique 73,5 et l'indice de hauteur 74,4. Ces proportions dolichocéphaliques d'après lui diffèrent complètement de celles du type ordinaire mongolo-bouriate franchement brachycéphale.

Discussion.

M. A. DE MORTILLET fait remarquer que les objets trouvés dans le Sud de la Russie ont plus de rapports avec ceux trouvés en Europe, tandis que ceux trouvés dans le Nord sont plutôt analogues avec les objets de provenance asiatique.

La taille en Espagne.

M. AZOULAY présente un travail de M. OLORIZ sur la taille en Espagne. La taille moyenne serait de 1 m. 64.

M. COLLIGNON fait observer que ce chiffre est probablement trop élevé, parce qu'il n'a été obtenu que d'après les hommes triés pour le service militaire. Il estime qu'il doit être abaissé de 1 cent. au moins.

Il fait observer que les plus hautes tailles sont au Sud de l'Espagne, où elles se rapprochent de la taille berbère du Nord de l'Afrique.

Il est aussi à remarquer que la taille est élevée aux îles Baléares, contrairement à ce qui a lieu en Sicile et en Sardaigne.

M. CLÉMENT RUBBENS présente quelques fétiches africains.

COMMUNICATIONS.

Ethnographie tunisienne.

PAR M. ARSÈNE DUMONT.

M. ARSÈNE DUMONT. — Messieurs, lors de la dernière réunion de l'*Association française pour l'avancement des sciences*, M. le Dr Letourneau m'apprit, à Tunis, que vous aviez bien voulu me nommer délégué de la Société d'Anthropologie de Paris près le Congrès de Carthage. Touché de cette marque de sympathie et flatté de cet honneur, je viens, à la première séance qui suit mon retour, vous exprimer ma reconnaissance et vous adresser mes remerciements.

Je ne erois pas devoir entreprendre un résumé même sommaire des importantes communications faites à ce Congrès. Elles trouveront leur place naturelle dans les comptes-rendus et les mémoires de l'*Association française*. Mais je dois dire que, dans ce pays, qui n'appartient à la France que depuis quinze ans et ne compte encore que dix mille Français, l'activité intellectuelle est considérable, l'anthropologie est cultivée ardemment, et l'anthropométrie, l'ethnographie, le préhistorique de la Tunisie ont donné lieu à d'importants travaux, à des conclusions précieuses pour la science. Ces progrès sont dus, pour la plus grande part, à notre collègue, M. le Dr Collignon, qui a été nommé président de la section pour le prochain Congrès, à M. le Dr Bertholon, le président pour cette année, et à M. Médina, qui tous deux font désormais partie de notre Société, enfin à M. le Dr Jean Rivière, médecin militaire au Kef.

Il y a peu d'années encore, l'ethnographie de la Tunisie passait pour fort simple : des Arabes dans les villes et dans quelques campagnes, des Berbères dans le reste du territoire et surtout dans les montagnes. Aujourd'hui, il est acquis que le groupe dit Berbère se compose de populations extrêmement diverses; des néanderthaloïdes dans la proportion de un tiers ou d'une moitié en Krou-

mirie et sur certains points du Sud, des Celtes tantôt presque purs, comme à Djerla, tantôt mélangés à des populations dolichocéphales. A côté, des hommes de Cro-Magnon, des Phéniciens, des nègres venus du Soudan, croisés en toute proportion avec les envahisseurs arabes, puis des Juifs de types très variés et enfin des représentants de toutes les nations du bassin méditerranéen. Cette population de dix-huit cent mille individus fournit à l'anthropologue une collection toute faite de sujets d'étude.

L'énorme espace de temps pendant lequel l'homme a fait usage des instruments de pierre, n'est nulle part aussi frappante qu'en Tunisie. Tandis que des silex trouvés au-dessus de sépultures romaines, nous font soupçonner la persistance de cette industrie jusqu'en pleine période historique, d'autres silex en abondance ont été recueillis au-dessous d'une épaisse couche de calcaire quaternaire, déposé par les eaux de ruisseaux qui ont disparu. M. Jean Rivière, dans la riche collection qu'il a présentée, nous en a montré d'engagés dans la roche qui s'est formée autour d'eux. C'est à la géologie qu'il appartiendra de déterminer quel amas de siècles il a fallu pour ces fondations; mais il est certain que l'origine de l'homme, en Mauritanie, doit être reculée jusque dans un lointain qui déconcerte toute chronologie et confond les fables des mythologies.

Un troisième fait qui a son intérêt, c'est que ces populations fortement mélangées d'éléments néanderthaloïdes de la Kroumirie fabriquent encore des vases de tous points analogues à la poterie néolithique.

Dans la céramique moderne, lorsqu'un vase est façonné, on le laisse sécher à l'ombre pendant plusieurs semaines avant de le cuire. Sans cette précaution, il craquerait au feu et se gercerait profondément.

Les Kroumirs évitent cet inconvénient en mélangeant à leur argile de la bouse de vache et les Djerbiens de l'alfa. Ces matières se consomment à l'intérieur de la pâte qui se trouve ainsi contenir du charbon impalpable et la rendent grise. Les deux surfaces externe et interne sont néanmoins rouges jusqu'à une épaisseur d'un millimètre environ. Comme pour témoigner que cette poterie a bien été soumise à la cuisson, quand elle était encore extrêmement molle et collante, de petits charbons de bois provenant du four entrent tout entiers dans la pâte et demeurent incrustés à la surface inférieure.

Il semble que ce soit à ce procédé de fabrication qu'on doit attribuer la présence maintes fois constatée du charbon et de la cendre dans l'épaisseur des vases préhistoriques. On a parfois écrit que les potiers néolithiques mélangeaient du charbon à leur argile; mais c'est peu probable, le charbon ne pouvant que diminuer la plasticité de l'argile et rendre moins propre à l'usage auquel on la destinait. Ce qui est bien plus vraisemblable, c'est que n'ayant pas la patience d'attendre que leurs vases d'argile fussent convenablement séchés, ils obviaient au *craquage* par le mélange de matières végétales que la cuisson, selon qu'elle a été plus ou moins lente, a transformées en charbon ou en cendre.

Ce qui se fait encore aujourd'hui chez les populations très arriérées de la Kroumirie et de Djerba montre ce qui a dû se faire chez les hommes néolithiques. Le présent explique le passé.

Discussion

M. FOURDRIGNIER présente quelques observations à ce sujet.

M. G. DE MORTILLET. — M. Fourdrignier vient de nous exposer parfaitement l'action de la forte cuisson sur les objets en terre contenant des matières végétales. Ces matières se consomment, ne laissant aucun résidu de charbon et pas même des traces apparentes de cendre. Si les poteries primitives et grossières du nord de l'Afrique renferment tout à la fois de la cendre et du charbon, cela doit tenir à un mode de fabrication tout à fait spécial. Nos poteries préhistoriques et protohistoriques d'Europe contiennent dans le corps de la pâte des débris pierreux destinées à combattre le retrait, et, par suite, à éviter le fendillement lors de la dessiccation et surtout de la cuisson. Les débris préférés sont les éléments désagrégés des roches granitiques. Quand ils font défaut on les remplace souvent par du spath calcaire trituré et même par des coquilles d'unio ou moules d'eau douce brisées. Mais je n'en connais pas contenant intentionnellement de la cendre, ce qui ne serait d'aucune utilité, ou bien des fragments de charbon. Nos poteries préhistoriques sont si mal cuites, ont subies une si faible action de la chaleur que les débris de spath calcaire et de coquilles n'ont pas été altérés; aussi les surfaces seules sont plus ou moins régulièrement rougies par la cuisson. L'intérieur de la poterie reste noir. Ce noir provient de ce que l'argile employée était impure et contenait des éléments organiques. Le feu a suffi

pour transformer ces éléments en charbon, mais n'a pas été assez fort pour brûler ce charbon.

M. SANSON dit que lorsqu'on calcine des déjections pour déterminer leur teneur en matières minérales, on n'obtient des cendres blanches que très difficilement, car le charbon résiste à des températures plus élevées que celles que l'on emploie pour la cuisson de la poterie.

Réponse aux objections contre le *Pithecanthropus*

PAR L. MANOUVRIER.

Dans une première étude sur le *Pithecanthropus*, j'ai essayé de montrer la légitimité de l'hypothèse de M. Dubois : que les pièces trouvées par lui représentaient une race intermédiaire entre les anthropoïdes et les races humaines les plus inférieures. Cette étude, communiquée à la Société d'Anthropologie le 3 janvier 1895, ne fut publiée que le 18 juillet 1895¹.

Je pus ainsi la faire suivre d'un P. S. dans lequel j'exposai que malgré les opinions contradictoires émises par Krause, Waldeyer, Virchow, W. Turner, Cunningham etc., l'opinion de M. Dubois n'était pas réfutée et la question restait ouverte. Ce premier travail parut in extenso dans le Bulletin de la Société un mois avant le Congrès zoologique international de Leyde, où la solution parut indécise.

Dans une deuxième étude², plus approfondie, faite après avoir examiné les pièces originales du procès et étant en possession

¹ Un résumé a paru dans la *Revue de l'École d'Anthropologie*, le 15 février 1895.

² Communiquée à la Société d'Anthropologie en plusieurs portions, du 7 novembre 1895 au 5 mars 1896. Elle a été attribuée par erreur à la séance du 17 octobre 1895 au lieu du 7 novembre. Elle a été publiée dans deux fascicules du Bulletin distribués l'un le 7 mai, l'autre le 26 juin 1896. Mais elle a paru au complet le 7 mai 1896 en tirage à part, résumée auparavant dans un article de la *Revue scientifique*, n° du 7 mars 1896 : le P. E. et la théorie transformiste.

M. Houzé n'ayant pas attendu la publication in extenso de la seconde partie de ma 2^e étude, a rédigé sa critique seulement d'après la 1^{re} étude, d'après la première partie de la 2^e et d'après l'article de la *Revue scientifique*. Son travail m'est parvenu le 9 juin 1896.

d'un moulage du crâne, j'ai conclu en accentuant mes premières conclusions et j'acceptai, après avoir cherché à la renforcer, l'hypothèse d'une race précurseur et ancestrale inférieure aux races humaines connues.

J'avais pris soin de prévenir, par des considérations diverses, certaines objections faciles à prévoir; mais je n'ai point réussi à éviter, de cette manière, une perte de temps. Les objections prévues avec d'autres très imprévues ont été faites par M. le professeur Houzé, de Bruxelles, et je crois nécessaire d'y répondre en raison de leur grande diffusion, en raison aussi du mérite de leur auteur ¹.

Le terrain était déjà déblayé par les premiers travaux parus en 1893, lorsque M. Houzé eut à émettre son opinion devant la Société de Géologie de Bruxelles (fin d'octobre 1893). Malgré l'examen rapide, dit-il, de chaque pièce, il conclut qu'il s'agissait de restes humains d'une race fort inférieure, mais *se rapprochant* très nettement de la race quaternaire de Cannstadt et de Spy. Jusque là son opinion ne présentait rien de bien particulier et ne s'écartait nettement que de l'opinion émise par les anatomistes de la Société d'Anthropologie de Berlin qui avaient considéré le crâne de Trinil comme étant celui d'un anthropoïde. Car pour les anatomistes anglais qui avaient déclaré le crâne humain et pour moi qui, avec M. Dubois, le considérais comme un intermédiaire, le rapprochement des races humaines inférieures allait de soi. Le degré seul du rapprochement et son interprétation pouvaient être à discuter :

Sur ces deux points, l'opinion de M. Houzé s'est formée, semble-t-il, à la suite de la rencontre intéressante faite par lui, à l'autopsie d'un sujet tuberculeux, d'excroissances fémorales analogues à celles du fémur de Trinil et accompagnées de quelques irrégularités craniennes. Cette observation tendrait à expliquer la formation de la crête métopique du crâne de Trinil, crête anormale dont j'ai parlé dans la 2^e partie de ma 2^e étude en y attachant, je crois, l'importance convenable. M. Houzé, sans autrement approfondir et sans même considérer l'anomalie frontale, a exagéré la portée de sa découverte jusqu'à *rattacher* tout simplement le crâne de Trinil à la race quaternaire de Spy.

Pour donner plus de poids à sa manière de voir, le distingué

¹ D' E. Houzé. *Pithecanthropus erectus. Discussion.* Extrait de la Revue de l'Université de Bruxelles, t. I, 1893-1893. — Mai.

professeur de Bruxelles a pourtant senti la nécessité d'amoindrir par des critiques la valeur de l'opinion contraire. Leur multitude rappelle un peu la profusion des médicaments administrés par le médecin quand un bon remède fait défaut. Néanmoins, émanant d'une haute compétence, elles auront l'avantage scientifique de constituer, pour le travail de M. Dubois et pour le mien, pour le *Pithecanthropus* aussi, une épreuve dont nous devons plutôt nous féliciter.

Je ne m'occuperai pas des critiques adressées à M. Dubois, cet investigateur émérite pouvant fort bien les réfuter sans aucune aide s'il le juge à propos.

J'ai failli reculer, je l'avoue, devant la longueur nécessaire d'une réponse complète ; mais je me suis décidé parce qu'il s'agit d'une question importante qui ne doit pas être enterrée sans discussion suffisante. Mon savant adversaire a présenté sa critique avec une franchise un peu rude dont je suis loin de lui savoir mauvais gré et qu'il ne me déplaît pas d'imiter. On saura mieux ainsi à quoi s'en tenir, et le temps passé dans cette trop longue discussion ne sera pas totalement perdu si la question en litige y gagne un peu plus de lumière.

I. — DIVERGENCE DES CONCLUSIONS. — QUESTIONS DE CLASSEMENT ET DE DÉNOMINATION.

Précisons d'abord la divergence des opinions afin de ne pas discuter sur de simples mots.

« On pourrait croire, dit M. Houzé, en suivant la discussion à laquelle je viens de me livrer, qu'il y a divergence profonde entre l'opinion de M. Dubois, de M. Manouvrier et la mienne. Au fond nous ne différons que sur un point essentiel : je considère l'individu de Java comme un homme très inférieur que je rattache sans faire aucune hypothèse à la race quaternaire de Spy ; celle-ci est *pithecoïde* par beaucoup de caractères.

M. Dubois et M. Manouvrier trouvent l'homme de Trinil plus *pithecoïde* encore et le font rester à un échelon inférieur, intermédiaire ; c'est un être qu'ils ne jugent pas encore digne d'être appelé homme.

Ce qui me fait dire ce qui précède, c'est la phrase suivante que je trouve, p. 294, de la Revue Scientifique. « Du reste, dit M. Manouvrier, un *anthropoïde* bipède et marcheur possédant un tel crâne *n'est autre chose qu'un homme inférieur*, car il a perdu les traits essentiels qui différencient l'homme des *anthropoïdes* grimpeurs. »

Cette phrase était précédée, de la suivante : « Ce fait est nettement en faveur de l'attribution du crâne à l'espèce humaine sous la réserve qu'il occupe un rang morphologique intermédiaire entre celui des anthropoïdes adultes et celui des races humaines les plus arriérées. »

Il n'est donc pas douteux que j'aie considéré comme un homme inférieur l'individu du Trinil. Sur ce point, d'ailleurs, je me suis longuement étendu dans la seconde partie de ma 2^e étude (p. 633 à 636). J'ai refusé de ranger le P. E. hors de la famille des Hominiens parce qu'il possède les caractères essentiels de cette famille depuis longtemps définie. J'ai seulement reconnu à M. Dubois le droit conquis par lui de choisir dans le cadre libre des genres et des espèces des appellations conformes à l'importance attachée par lui aux caractères différentiels. Sur ce point la complaisance des zoologistes est si grande, ordinairement, et l'individu de Trinil nous est si incomplètement connu, que la débaptisation du P. E. me semblerait être un excès d'autorité dépassant celui que l'on reproche à M. Dubois. Il est vrai que le genre *pithecanthropus* est encore à l'état d'hypothèse puisqu'il s'agit d'un seul individu, présentant quelques irrégularités et très incomplet. Mais il n'y a aucun inconvénient à laisser à cette hypothèse le nom qui la représente jusqu'à ce que l'on puisse opposer à cette hypothèse des faits et non d'autres hypothèses.

Après tout certains caractères du crâne et l'aspect étrange des dents de Trinil autorisaient M. Dubois à supposer que son P. E. était un être assez éloigné morphologiquement du genre *Homo* tel que nous le connaissons. Il a rapproché ce P. E. du genre *Hyllobates* sans pouvoir le faire entrer dans ce genre à cause des caractères attestant la locomotion bipède. En ce qui me concerne, j'ai cru devoir suivre M. Dubois dans la question de classement engagée par lui, estimant qu'il y avait déjà des faits propres à soulever cette question. J'ai présenté, en conséquence, diverses considérations à l'appui de la manière de voir de cet observateur distingué. Je persiste à croire avec lui que l'espèce ancestrale d'où est issu le P. E. se rapprochait du genre *Hyllobates* plus probablement que de tout autre genre connu d'anthropoïdes.

M. Houzé ne partage pas cette opinion. Il dit que Broca considérait « somme toute » les autres anthropoïdes comme supérieurs au gibbon. Il énumère ensuite un certain nombre de caractères par lesquels les gibbons s'éloignent de l'homme. Nous connais-

sons ces caractères, mais nous ne prétendons pas que l'homme ressemble au gibbon. Nous pensons que si quelque race a pu passer graduellement à l'état de *Pithecanthropus*, ce devait être, parmi les races hylobatoïdes, la moins éloignée de l'homme, et qu'en outre elle ne s'est pas transformée sans perdre ses différences évidemment.

Parmi les caractères des gibbons j'ai fait observer, dans la 2^e partie de ma 2^e étude, non lue par M. Houzé (p. 629 et suiv.), que certains de ces caractères rendaient plus faciles au gibbon qu'à tout autre anthropoïde l'adoption de la marche bipède d'où ont pu dériver, directement ou indirectement, de très nombreuses modifications morphologiques.

Parmi les caractères du genre gibbon cités par M. Houzé comme défavorables à l'hypothèse de M. Dubois, je trouve la forme des arcades sourcilières, la longueur énorme des membres supérieurs, la petitesse de la taille, la faible obliquité des fémurs, et la faible obliquité du cœur, tous caractères dont la modification sous l'influence du changement du mode de locomotion et de ses conséquences n'est vraiment pas inexplicable.

Pour ce qui est des objections tirées des caractères fémoraux, elles seront réfutées plus loin (chapitre FÉMUR).

Pour les caractères cérébraux, je renvoie à ma 2^e étude et je maintiens que le cerveau des gibbons, tout au moins celui de l'*H. leuciscus* que j'ai pu examiner, présente nettement le type humain. C'est aussi l'avis de mon très compétent collègue Chudziński. Il ne s'en éloigne que par des caractères secondaires les plus certainement modifiables sous l'influence du seul accroissement de la taille, surtout si cet accroissement est accompagné de la transformation locomotrice supposée (V. 2^e étude p. 636 et suiv.).

Cela dit, la question me semble encore trop peu documentée pour mériter de longues discussions. Elle me paraît tellement secondaire, pour le moment, qu'après avoir réservé le droit de M. Dubois, approuvé son hypothèse et désapprouvé le triple nom proposé par M. Houzé, je déclare que ma propre opinion se fût accommodée et s'accommoderait encore d'une débaptisation complète. L'homme quaternaire de Spy est désigné sous ce simple nom. Qu'on en fasse autant, si M. Dubois le veut, pour l'*homme pliocène de Trinil*; et ce n'est pas moi qui réclamerai.

Ce qui importe, c'est la constatation de ce fait : que l'infériorité crâniologique des races humaines fossiles, d'après les spécimens

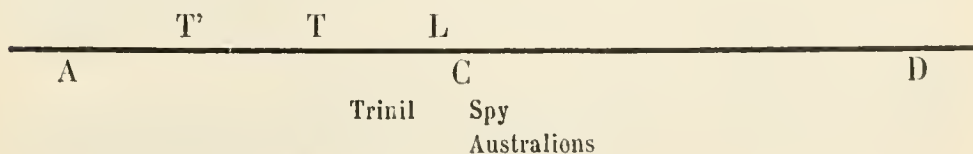
que nous en connaissons, croit en raison de leur antiquité. Voilà ce que la découverte de M. Dubois contribue à établir et ce n'est pas un fait de médiocre importance.

Il ne faudrait pas faire dégénérer cette question en une querelle de mots, ni entraîner la question principale dans l'obscurité qui enveloppe la question ultérieure d'origine du *Pithecanthropus*, ni rattacher tout simplement à la race quaternaire de Spy, une race pliocène de Java, représentée par un individu aussi inférieur que celui de Trinil.

M. Houzé a qui appartient cette opinion essentiellement hypothétique fait observer « que la race de Spy est pithécoïde par beaucoup de caractères ». Mais le crâne de Trinil est beaucoup plus pithécoïde encore. Il est en même temps beaucoup plus complètement fossilisé; il a été trouvé, comme le reconnaît M. Rutot, en position géologique indiscutable et il est contemporain, affirme M. Dubois, d'une faune néo-pliocène bien caractérisée, affirmation aujourd'hui contrôlée par les paléontologistes les plus éminents. Dans ces conditions la question de baptême importe peu et la divergence qui existe entre l'opinion de M. Houzé et la mienne provient de ceci : que le crâne de Trinil ne lui semble pas être plus pithecoïde que l'un des crânes de Spy.

Car pour la question de savoir si l'individu de Trinil était un homme, c'est pure affaire de mots. Je l'ai qualifié d'homme inférieur à diverses reprises et M. Houzé l'a qualifié d'homme très inférieur. Il reste à bien s'entendre sur ce que l'on entend par *homme* et par *être intermédiaire* afin qu'il ne reste aucune ambiguïté possible.

Représentons par une ligne AD la famille entière des Hominiens qui, pour la théorie transformiste, comprend, outre le genre *Homo* dans son état connu CD, une portion inconnue fossile CA reliant la portion connue à un ancêtre anthropoïde quelconque A. Quand on dit que l'individu de Trinil appartient à l'espèce humaine cela signifie qu'il peut rentrer dans la portion CD en deçà d'une limite L que, pour les non-transformistes, l'espèce humaine ne saurait franchir.



Quand on dit, au contraire, que la race de Trinil est inférieure à toutes les races humaines connues y compris la portion C, on la considère par là même comme une de ces races intermédiaire TT' qui, selon la théorie transformiste, ont dû former la portion inconnue de la ligne AD. Qu'on range ou non cette race dans le genre *Homo*, ce qui importe peu pour les transformistes, on la considère comme un des intermédiaires fossiles théoriquement prévus. Contredire cette opinion et rattacher l'homme de Trinil à la race de Spy c'est admettre qu'il s'agit toujours de la portion CD représentant sans théorie l'espèce ou le genre *Homo*. Telle a été l'opinion primitive de sir W. Turner et de Cunningham; opinion qui s'est peut-être modifiée après l'examen direct des pièces du procès; telle est celle de M. Houzé.

D'après l'opinion contraire, le P. E. représente une de ces races humaines fossiles que prévoyait la théorie, car elle est intermédiaire morphologiquement, par son crâne, entre les races humaines les plus inférieures et le type anthropoïde. Un partisan de la théorie transformiste n'a aucune répugnance à considérer cette race comme humaine et à dire « l'homme de Trinil » puisque, d'après la théorie, la chaîne AD est nécessairement ininterrompue. Quels que soient les noms que l'on jugera à propos de donner aux divers anneaux de cette chaîne il s'agira toujours d'hommes plus ou moins inférieurs jusqu'au point où le type du bipède marcheur disparaissant, l'on sortira de la famille définie des Hominiens pour entrer dans une autre branche de l'arbre généalogique de l'homme.

Préfère-t-on trancher la question en disant que le crâne de Trinil recule simplement la limite L au-delà de sa position actuelle, de même que les crânes de Spy ont reculé cette ligne L en ce qui concerne les races d'Europe? D'après ce que je viens de dire, je n'y verrais aucun inconvénient, puisque cette limite L me paraît être destinée à reculer par degrés successifs jusqu'au niveau A.

La question aujourd'hui agitée se présente pour la deuxième fois, car elle s'est déjà présentée à propos du Néanderthal et de Spy.

Qu'objectait-on alors aux partisans d'une race humaine quaternaire et inférieure? Exactement ce que l'on objecte aujourd'hui aux partisans d'une race pliocène plus arriérée.

On prétendait : 1° que la question géologique était réservée; 2° qu'il s'agissait de crânes pathologiques; 3° que, d'ailleurs, on

pouvait trouver encore aujourd'hui dans la rue des crânes semblablement conformés.

Telles sont, du moins, les objections reprochées à M. Virchow l'an dernier dans une communication faite à la Société d'Anthropologie de Bruxelles. Et M. Houzé de concert avec M. Fraipont, critiqua vertement à ce sujet M. Virchow ¹.

L'analogie avec la question actuelle n'est pas invoquée ici à titre d'argument, mais elle est frappante; car en laissant de côté les discussions d'ordre accessoire, on trouve dans la critique du P. E. par M. Houzé les trois mêmes objections fondamentales qui étaient dirigées par Virchow contre la race de Spy. Nous répondrons à toutes ces objections.

II. — QUESTIONS DE MÉTHODE.

Intervention des préjugés. — Je commence par répondre à une accusation portée un peu légèrement contre moi par M. Houzé. Elle pourrait faire croire aux personnes qui n'ont pas eu directement connaissance de mes deux études que je me suis laissé influencer par des préjugés dans la détermination des ossements de Trinil.

Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« La Géologie ne s'est pas encore prononcée ; la fossilisation des os de Java leur donnerait, dit-on, un aspect identique à celui des ossements fossiles de l'époque tertiaire. M. Manouvrier dit, p. 556 du Bull. de la Soc. d'Anthr. de Paris, 1895 : « Comme c'est dans une même couche tertiaire qu'ils ont été trouvés avec d'autres ossements fossiles représentant une faune tertiaire, il faudrait, pour n'être pas influencé de prime abord par ces faits, ou bien avoir un préjugé, ou bien connaître des faits contradictoires qui, je crois, font jusqu'à présent défaut. »

« Que mon distingué collègue M. Manouvrier me permette de lui dire que c'est avoir un préjugé que de se laisser influencer par les conditions du gisement quand on détermine des ossements ; c'est montrer qu'on a une idée préconçue que d'annoncer que les conditions de la découverte doivent peser sur l'opinion. Il ne faut être guidé par aucune préoccupation, il faut n'avoir de préjugé d'aucune nature pour arriver à la vérité. »

¹ *La race imaginaire de Cannstadt ou de Néanderthal.* Extr. de Bull. de la Soc. d'Anthr. de Bruxelles, t. XIV, 1895-1896.

Précepte excellent en effet, pour la recherche, mais qu'il ne faudrait pas oublier dans la critique scientifique.

Je ne me suis pas laissé influencer mal à propos par les conditions du gisement dans la détermination des ossements de Trinil. Dans le passage incriminé, il n'est aucunement question de cette détermination. Il est simplement question de savoir si ces ossements sont fossiles, s'ils appartiennent à une même couche tertiaire et sont contemporains l'un de l'autre. Et l'on avouera que, dans une pareille question, les conditions du gisement méritent quelque considération.

Le passage relevé par M. Houzé ne se rapporte pas à autre chose. Dans le contexte qui précède et qui suit on peut voir, au contraire, de la façon la plus évidente, qu'il s'agit exclusivement de la contemporanéité géologique des diverses pièces en discussion.

J'avais craint tout d'abord, avant d'avoir vu les pièces et avant d'avoir pu être édifié sur la haute compétence de M. Dubois, que cet investigateur n'eût commis, par mégarde ou inexpérience, quelque mélange. Cette crainte, qui a probablement été partagée, au début de la discussion, par plus d'un anatomiste, a été l'une des causes de mes premières hésitations et aussi la cause de l'impression produite sur moi par l'aspect des ossements, impression partagée par tous les témoins, tant géologues qu'anthropologistes. En conservant des préventions après l'examen direct des pièces on eût obéi à un véritable préjugé. Quant aux faits contradictoires ils faisaient et font encore défaut. Voilà pourquoi j'ai écrit le passage incriminé par M. Houzé, passage assez clair, ainsi que son contexte, pour que tout lecteur tant soit peu attentif et exempt de préoccupation n'y puisse voir autre chose.

L'ensemble de mes deux études montre, au surplus, que lorsqu'il s'est agi de détermination anatomique c'est à des faits et arguments anatomiques que j'ai eu recours.

Intervention et rôle de la théorie. — Certes, j'ai tenu compte des conditions de gisement géologique des pièces de Trinil, mais uniquement pour en apprécier la signification au point de vue de la question de l'origine de l'homme. Une théorie existe à ce sujet : la théorie transformiste. Et comme toute théorie scientifique, celle-ci n'est point uniquement destinée à satisfaire ou à irriter les philosophes. Elle a un rôle à jouer en biologie et, dans la question qui nous occupe, l'anatomiste avait le devoir de la confron-

ter avec les faits découverts. On agit ainsi dans toutes les sciences, où il est commun de voir un investigateur prévoir des faits inconnus d'après une théorie, méthode assez féconde pour n'avoir plus besoin de justification. A plus forte raison est-il permis d'interpréter un fait à la lumière d'une théorie déjà basée sur un grand nombre d'autres et leur servant de lien. On contrôle ainsi la théorie; on éprouve une fois de plus sa valeur, quitte à la modifier si c'est nécessaire. Souvent même la théorie, après avoir paru être en contradiction avec les faits, sert à rectifier ceux-ci ou à les compléter. Ce n'est pas une médiocre qualité pour un fait, aux yeux d'un chercheur pourvu d'une théorie, que d'être en parfait accord avec cette théorie lorsqu'elle repose déjà sur un ensemble imposant d'autres faits et qu'elle a le mérite de relier ceux-ci entre eux. Si elle explique les faits déjà connus, c'est une raison de croire qu'elle doit en expliquer beaucoup d'autres, et c'est un travail continu, en science, que cette mutuelle épreuve des théories par les faits et des faits par les théories.

Je fais allusion à ces faits, innombrables surtout en matière biologique, qui sont eux-mêmes mélangés et imprégnés de théorie sans que l'on s'en doute, et bien souvent déformés par des appréciations inconscientes.

Evidemment ce n'est pas un travail nécessaire au professeur qui se borne à enseigner les théories régnantes et les faits enregistrés, ce qui arrive aux plus éminents lorsqu'ils sont placés en dehors du champs habituel de leurs recherches spéciales ou lorsqu'ils ne sont pas suffisamment informés. Aucun travail théorique par exemple, n'est intervenu quand après avoir constaté l'extraordinaire infériorité morphologique du crâne de Trinil et les caractères humains du fémur on se contenta de conclure que ces pièces démontraient l'existence à Java, à l'époque pliocène : 1^o d'une race humaine représentée par le fémur ; 2^o d'une espèce simienne anthropoïde représentée par le crâne et les dents. Voilà de ces faits qui ont grand besoin d'être un peu frottés de théorie.

M. Houzé dit que, dans la détermination d'un os, il faut être anatomiste et non géologue. J'aborde dans ce sens, mais ce n'est pas une raison pour laisser de côté la notion très importante de l'ancienneté d'un os par rapport à tous les os connus, car la Paléontologie nous enseigne que les espèces varient, en général, dans le temps, et ce fait peut être pris en considération non pas pour constater l'infériorité de l'individu de Trinil, mais pour

apprécier hypothétiquement la valeur ethnique de cette infériorité une fois établie.

La forme complètement humaine du fémur de Trinil ne prouve pas du tout qu'il en ait été de même pour la forme du crâne. C'est ici qu'il faut être anatomiste comme l'exige M. Houzé, mais il ne suffit pas de l'être assez pour dire que le fémur de Trinil est aussi humain que les modernes; il faut être assez anatomiste pour dire si la forme humaine du fémur entraîne une forme crânienne aussi élevée que les formes actuelles. Et nous savons parfaitement qu'il n'en est rien. Sans recourir à aucune vue théorique nous savons que les races humaines dont la forme crânienne est la plus bestiale ont le fémur tout aussi humain que le nôtre, et cela parce qu'elles ont l'attitude et pratiquent la marche bipèdes tout aussi bien que nous.

De là et de la notion des causes capables d'influer sur le volume et sur la forme du crâne sans influencer sur le fémur on est en droit d'inférer qu'à l'époque tertiaire le crâne humain *pouvait* se rapprocher plus qu'aujourd'hui et plus qu'à l'époque quaternaire de la forme simienne sans qu'il en fût de même pour le fémur. Il est donc fort possible que la race humaine et l'espèce simienne dont le professeur allemand erut au premier abord l'existence démontrée par les pièces de Trinil n'aient été qu'une seule et même espèce. Le contraire n'est pas démontré par l'anatomie, et l'anatomie permet d'adopter cette interprétation. Elle concourt même à la faire considérer comme la plus satisfaisante. On fait encore de l'anatomie quand on cherche à saisir l'évolution et à l'expliquer.

Je ne suis nullement sorti de l'anatomie comparative quand j'ai dit que, dans l'évolution humaine, le fémur devait avoir devancé le crâne et que, par conséquent le fémur et le crâne de Trinil étaient, l'un par rapport à l'autre, tels qu'on eût pu et dû s'y attendre chez un précurseur humain.

Cela est de la théorie, c'est vrai; mais, encore une fois, la théorie a sa place en anatomie comme dans les autres sciences. Les circonstances d'ordre géologique rendaient ici particulièrement intéressante la confrontation des faits avec la théorie. Celle-ci devait intervenir si l'on ne voulait point de parti pris éluder la plus importante portion du problème à résoudre en se contentant de dire : fémur[?] humain, crâne néanderthaloïde, ce qui est laisser de côté la très importante partie de la question posée par les

conditions de gisement. Ces conditions, je les ai jugées très importantes et j'ai écouté la question qu'elles posaient; mais c'est de l'anatomie seule que j'ai tiré la réponse.

Ce que j'ai dit au sujet de l'évolution précoce du fémur par rapport à celle du crâne, j'aurais pu le dire très légitimement pour les besoins de la question en litige. Mais je l'avais dit déjà plusieurs années avant la découverte faite à Trinil, et dans des circonstances analogues; car il y avait aussi alors une question anatomique à traiter, et des conditions géologiques en faisaient également une question d'évolution.

Il s'agissait de la rétroversion de la tête du tibia observée par MM. Collignon et Fraipont sur des squelettes humains quaternaires et considérée comme indiquant l'obliquité de l'attitude dans la station debout.

Dans mon mémoire sur ce sujet ¹, je présentai diverses considérations théoriques d'après lesquelles on était conduit à admettre que la transformation du précurseur de l'homme avait commencé par le redressement du tronc et que, le tronc étant redressé, ce précurseur n'avait pu garder dans la demi-flexion son membre inférieur, alors que l'extension de ce membre était déjà possible chez le grimpeur, alors que cette extension entraînait d'énormes avantages physiologiques, tandis que l'attitude en demi-flexion était extrêmement pénible et désavantageuse. Après avoir développé ces considérations, je conclusais « qu'il était très vraisemblable qu'à l'époque quaternaire il y avait déjà bien longtemps que l'homme était en possession de l'attitude parfaitement bipède et verticale, comme la possèdent aujourd'hui les races humaines les plus arriérées intellectuellement. » (p. 224-226).

D'après ces vues théoriques accompagnées de faits exposés ensuite, je refusais d'attribuer la rétroversion tibiale des hommes quaternaires à la persistance d'un état simien de l'attitude et je prédisais, en quelque sorte, que l'homme tertiaire lui-même présenterait cette précocité morphologique du squelette du membre inférieur, par rapport au crâne, que nous a précisément montré l'homme de Trinil. Loin de tirer vanité de cette prédiction je pense que tout anatomiste à qui l'on eût demandé, avant de lui montrer les pièces de Trinil, s'il supposait que la forme du fémur

¹ *Etude sur la rétroversion de la tête du tibia et l'attitude humaine à l'époque quaternaire* (Mém. Soc. d'Anthrop. de Paris, 1890. 2^e S. t. IV, p. 219, 264).

fût plus humaine que celle du crâne, se serait prononcé affirmativement. Peut être quelques-uns eussent refusé de répondre sous prétexte de rigueur scientifique. Mais la rigueur scientifique n'exclut pas les théories ni les hypothèses pourvu qu'elle les subordonne aux faits bien établis; et l'on ne voit pas en quoi il est plus rigoureux, dans la question dont il s'agit, de s'en tenir à *l'apparence* de deux espèces l'une simienne et l'autre humaine, quand une théorie bien fondée indique avec la plus grande probabilité que cette apparence est trompeuse.

Ce qui précède paraît être à l'adresse de Berlin; mais c'est bien à l'adresse de Bruxelles, car j'ai dû montrer que mes préoccupations étaient scientifiquement nécessaires et que si, dans la question du *pithecanthropus*, elles m'ont conduit à admettre un état humain rapproché de l'état simien, elles ne m'ont pas empêché antérieurement, de repousser l'opinion qui attribuait à une survivance ou à l'atavisme divers caractères anatomiques tels que la rétroversion tibiale, la platynémie et d'autres encore.

En 1890 comme en 1896 j'étais sous l'influence de la théorie transformiste et je m'en sers aujourd'hui comme alors uniquement dans le but de trouver la vérité, but que je ne crois pas possible d'atteindre, dans une question comme celle du *pithecanthropus*, si l'on s'en tient à de pures et trop simples constatations.

Je ne fais aucune difficulté à reconnaître que je m'attendais à ce que le crâne de l'homme pliocène fût morphologiquement inférieur à celui de l'homme quaternaire; mais cette infériorité, d'ailleurs reconnaissable au premier coup d'œil par tout anatomiste, c'est très rigoureusement et très laborieusement que je l'ai étudiée sans faire intervenir aucune considération géologique.

Incertitude des approximations. — A diverses reprises, M. Houzé s'est efforcé d'appuyer son argumentation sur le défaut de précision des chiffres approximatifs obtenus par M. Dubois et par moi comme représentant la taille de l'individu de Trinil, sa capacité crânienne, le diamètre vertical du crâne, etc. Ces évaluations ne présentent pourtant que des avantages sans aucun inconvénient, dès que l'on ne donne pas des approximations pour des mesures précises.

« Quant à nous, dit-il, nous nous refusons à sortir du domaine des faits et nous restons fidèle à la méthode exacte comme de Quatrefages et Hamy qui, parlant d'une calotte crânienne d'Adélaïde très platycé-

phale, ont préféré dire : » « L'aplatissement vertical ne peut se mesurer, la base faisant complètement défaut. » (*Crania ethnica*, p. 41).

On lit dans le texte (*loc. cit.*) des *Crania ethnica* : « L'aplatissement vertical, *bien appréciable* », etc.

Cette restitution de deux mots nous montre que la méthode exacte en question n'a rien de particulier sous le rapport de l'exactitude, puisque les auteurs cités apprécient l'aplatissement d'un crâne complètement dépourvu de sa base. Leur méthode n'eût rien perdu de son exactitude si, ayant cru nécessaire ou utile de préciser davantage leur appréciation, ils avaient cherché à établir autant que l'état du crâne l'eût permis, que l'indice vertical ne pouvait guère dépasser, je suppose, 60.0 à 62.0.

C'est ainsi que Sir W. Turner n'a pas craint, malgré sa remarquable précision, d'évaluer approximativement la capacité du crâne de Trinil. Son évaluation ne s'est guère éloignée de celle de M. Dubois et de la mienne, bien que toutes trois aient été obtenues de façons différentes. On est mieux fixé ainsi, certes, qu'en se bornant à dire que le crâne de Trinil était petit.

Moi aussi j'ai laissé des cases blanches et introduit des ? dans de nombreux tableaux. Et bien souvent, je me suis abstenu d'évaluer approximativement, alors que j'eusse pu le faire. Mais quand il s'agit d'un cas aussi important que celui de Trinil, ou simplement d'un cas utilisé pour établir un fait, on essaie autant que possible, sans sortir de la méthode exacte, et même pour donner plus de précision à l'appréciation, d'obtenir un chiffre approximatif que l'on donne comme tel.

Vraiment, j'ai regret de m'attarder à justifier cette manière d'agir, tant de fois employée par Broca dont la rigueur en matière de mensuration était extrême, manière d'agir usitée à chaque instant, jusque dans les sciences dites exactes. Elle n'est autre chose, en effet, qu'une recherche de l'exactitude approchée faute de pouvoir obtenir l'exactitude absolue.

J'y ai eu recours à diverses reprises dans l'étude du crâne de Trinil, et c'est tout à fait inutilement que l'on viendrait me faire observer la possibilité d'erreurs de deux et de plusieurs millimètres, possibilité que je n'ai jamais cherché à dissimuler, mais qui n'empêche pas les *faits* énoncés d'être réels. Le crâne de Trinil présente un certain nombre de *caractères-limites* pour l'espèce

humaine, et l'existence de ces caractères est indépendante des erreurs d'évaluation que j'ai pu commettre dans ces essais qui n'avaient ni la prétention, ni le besoin d'avoir une précision géométrique.

Par l'ensemble de ses caractères, le crâne de Trinil présente une infériorité telle qu'aucun des crânes humains exceptionnels cités par M. Houzé n'a jamais produit sur aucun craniologiste, l'impression produite par celui-là. Jamais le Néanderthal, ni les crânes de Spy, ni aucun des néanderthaloïdes tant de fois cités n'a soulevé pour personne, et surtout pour des anatomistes illustres, la question de savoir si c'étaient des crânes humains. Cette impression unique produite par le crâne de Trinil, j'ai cherché après M. Dubois à en analyser les causes et à évaluer la portée de celles-ci avec la plus grande exactitude possible, et j'espère que ce travail n'aura pas été inutile. Ce qui sera inutile, ce sera de dire que l'homme de Trinil avait peut être un peu moins de 1^m60 que son inion et son opisthion, son conduit auditif, etc. étaient peut être à 2, 3 ou 5 millimètres plus en avant ou en arrière, plus haut ou plus bas. J'ai cherché à atteindre la plus grande probabilité pour les chiffres proposés. Si je ne l'ai pas toujours atteinte, chacun est libre de le démontrer et de proposer des chiffres plus approchés, à moins que l'on ne préfère, sous prétexte de rigueur scientifique, rester dans le vague des appréciations à vue de nez et utiliser l'élasticité des adjectifs : grand, petit, bas, aplati, inférieur, etc. Il serait facile alors de prouver que le crâne de Trinil n'a rien de plus extraordinaire que les crânes de Spy ou qu'un vulgaire crâne australien.

III. — FÉMUR.

La forme du fémur de Trinil à la région poplitée est-elle pathologique? — Les caractères du fémur de Trinil indiquent l'attitude et la marche bipèdes sans que la pathologie puisse intervenir dans cette question ; voilà l'essentiel. Quant aux caractères d'ordre secondaire d'après lesquels on pourrait chercher à rattacher le fémur de P. E. au fémur de tel ou tel genre d'Anthropoïdes, je les ai considérés comme peu démonstratifs et même comme suspects d'altération pathologique. Tel était l'avis de Sir W. Turner au sujet de la forme cylindrique de la région poplitée. J'ai émis moi-même un doute à ce sujet dans ma deuxième étude parce que

le fémur le plus arrondi à la région poplitée que j'aie pu trouver dans une nombreuse série de fémurs parisiens, était précisément un fémur présentant à sa partie supérieure des lésions coxalgiques. Mais comme j'ai signalé en même temps plusieurs autres fémurs de diverses races qui étaient également très arrondis à la région poplitée et sans la moindre trace pathologique, je me suis gardé de généraliser. M. Dubois étant venu chercher lui-même au laboratoire de Paris des fémurs semblables à celui de Trinil, a découvert dans cette même série de fémurs parisiens où j'avais trouvé mon cas pathologique, un autre fémur présentant exactement la même lésion à la partie supérieure, mais sans aucun renflement poplité. Je n'avais point vu ce second fémur parce que je m'étais occupé exclusivement des fémurs plus ou moins arrondis à la région poplitée.

Très nombreux sont les fémurs pathologiques présentant des lésions de toutes sortes sans que la région poplitée soit arrondie ou renflée.

D'autre part, le mot renflement est très inexact ici, parce qu'il suscite l'image d'une bosse, d'une saillie plus ou moins aberrante « d'une sorte de mamelon » suivant l'expression de M. Houzé (p. 12), tandis que le fémur de Trinil est arrondi très régulièrement et sans la moindre trace d'un processus pathologique dont sont également exempts les autres fémurs arrondis et de provenances diverses que j'ai trouvés.

Dans ces conditions, je n'avais qu'à exposer les faits et à tenir compte des uns et des autres, non d'un seul.

M. Houzé déclare : « Personne n'est en droit de dire que l'anomalie poplitée n'est pas due à la même cause que l'anomalie sous-trochantérienne ; elles doivent être de même nature. »

C'est possible qu'elles soient de même nature, mais je persiste à croire qu'il y a lieu d'en douter. Et puis une communauté de nature comporte souvent de bien grandes différences.

Des deux « anomalies » dont parle M. Houzé, l'une, la sous-trochantérienne, est évidemment pathologique ; si l'autre, la poplitée, l'était aussi évidemment, alors il y aurait, en effet, lieu de croire qu'elles sont de même nature. Mais il n'est pas du tout certain que l'anomalie poplitée soit pathologique. Elle ne consiste pas en un mamelon ou en une excroissance, elle n'a pas du tout l'apparence d'une tumeur ; c'est ce qui expliquera à M. Houzé

pourquoi je me suis donné « beaucoup de peine » pour chercher des formes similaires et les interpréter.

Il s'est borné à un trop rapide examen des pièces quand elles lui ont été présentées à Bruxelles. C'est sans doute pour cela que, malgré toute sa compétence, certains détails, certains faits que l'on ne voit pas sans une longue attention, lui ont échappé parmi ceux qui constituaient plus particulièrement les délicatesses de la question.

J'ajoute à l'appui de ma réserve une nouvelle considération :

La forme cylindrique du fémur de Trinil et des autres fémurs arrondis au même niveau ne résulte pas seulement d'un renflement postérieur; elle résulte aussi d'une diminution *absolue* et considérable du diamètre transverse de la région. Il ne s'agit donc pas d'un simple épaississement postérieur, mais bien d'une variation morphologique affectant la région poplitée dans sa totalité, comme si l'agrandissement du diamètre antéro-postérieur était réalisé aux dépens de la largeur de l'os. C'est ce qui a lieu également dans d'autres variations morphologiques non pathologiques, telles que l'élargissement de la région sous-trochantérienne (Turner) ou platymèrie, l'agrandissement de la saillie pilastrique, la platycnémie, variations très différentes des renflements ou épaississements produits sous l'influence d'un processus pathologique extra-budgétaire. La forme arrondie de la région poplitée du fémur de Trinil semble être liée à une modification de la totalité de cette région.

Sans nier l'intérêt du squelette de Bruxelles, qui ne gêne en rien, je ne puis donc partager l'assurance de M. Houzé, et je me borne à maintenir les réserves suivantes qu'il a lues dans ma deuxième étude (p. 580) ¹.

« En somme, un doute s'impose dans l'interprétation des caractères du fémur de Java. On peut soupçonner, mais non affirmer, que ces caractères sont purement individuels et liés à la maladie attestée par les végétations sous-trochantériennes.

« Il n'est pas certain, mais il est probable que si l'on trouve un second individu de la race de Trinil, ses fémurs ne présenteront pas cette forme cylindrique de la région poplitée qui, du reste, n'est pas plus simienne qu'humaine.

« Cela n'infirme en rien, je le répète, l'hypothèse d'un *Pithecanthro-*

¹ Voir l'Appendice, p. 000.

pus, mais cela nous engage à ne pas attacher trop d'importance aux caractères fémoraux du spécimen existant au point de vue de la caractérisation ethnique et de la détermination spécifique. »

Rapports de la forme du fémur avec les questions très différentes du Pithecanthropus et de l'Hylobates. — M. Houzé me reproche (p. 18) d'avoir dit que ma conclusion ci-dessus n'infirmerait en rien l'hypothèse d'un Pithecanthropus. Certes non, et j'ai longuement expliqué pourquoi le fémur d'un Pithecanthropus peut présenter tous les caractères d'un fémur humain. La question de l'existence d'un Pithecanthropus est toute autre que la question d'origine de ce Pithecanthropus. M. Dubois ayant abordé cette seconde question, je l'y ai suivi par curiosité, et c'est pour cela que j'ai fait observer que les menus caractères relevés par lui avec une attention très méritoire sur le fémur de Trinil n'avaient qu'une valeur suspecte au point de vue zootaxique et ethnologique, étant donnée l'irrégularité de ce fémur.

Mais pour la question principale : celle du Pithecanthropus, le fémur de Trinil nous apprend deux faits très importants : 1° que son possesseur était un bipède marcheur et non un anthropoïde ; 2° qu'il avait une taille voisine de notre moyenne. Et sur ces deux points des lésions fémorales sont hors de cause. Voilà pourquoi j'ai dit et je répète que mes réserves n'infirment en rien l'hypothèse d'un Pithecanthropus.

Je ne vois pas pourquoi ce P., supposé ancêtre humain et bipède marcheur, aurait eu des fémurs différents du fémur humain puisqu'ils fonctionnaient comme les nôtres, puisque le corps qu'ils avaient à supporter était de taille humaine et puisque l'anthropoïde ancestral ressemblait vraisemblablement plus que tout autre à sa descendance humaine.

J'ai déclaré dès le début qu'aucun caractère ne différenciait le fémur de Trinil d'un fémur humain et j'ai cherché à convaincre de ce fait M. Dubois. Sans attendre la critique de M. Houzé, j'ai émis l'opinion que si l'on ne trouvait aucun fémur humain présentant tous les caractères signalés par M. Dubois, c'était simplement à cause de la pauvreté relative de nos collections. Celui-ci n'en a pas moins conservé sa manière de voir avec une fermeté qui n'est pas injustifiée.

De mon côté j'ai reconnu après de longues recherches que plusieurs des caractères en question étaient véritablement des

caractères limites pour l'espèce humaine. M. Houzé me reproche ce mot *limite* ici, et ensuite à propos du crâne parce que, dit-il, ce mot implique une sorte de continuité avec les caractères simiens. Je maintiens ce mot qui ne signifie pas autre chose que la constatation d'un maximum ou d'un minimum rencontré dans l'espèce humaine après des recherches considérables et quelle que puisse être la signification de ces cas extrêmes.

M. Dubois a trouvé, dernièrement, au Museum de Paris un fémur canarien présentant à un aussi haut degré que le fémur de Trinil la minceur de la crête intertrochantérienne, mais nous ne connaissons aucun cas plus extrême. C'est donc un cas *limite*.

Il en est de même pour la rectitude remarquable du fémur de Trinil. M. Houzé dit « qu'il suffit d'examiner une série quelconque de fémurs d'adultes pour trouver des fémurs aussi peu incurvés » (p. 41) Pour moi j'ai été obligé d'examiner des séries nombreuses; et je n'en ai pas rencontré de plus droit. C'est donc encore un caractère *limite*, et j'ai dû le reconnaître bien que, sur l'interprétation du fait, je fusse en désaccord avec M. Dubois.

Ceci ne concerne d'ailleurs que la question très secondaire des rapprochements avec le genre gibbon, et nullement la question du Pithecanthropus. M. Houzé fait observer (p. 40) que le fémur de Trinil est beaucoup plus oblique que le fémur des anthropoïdes et des gibbons est particulier. Mais cette remarque est indifférente à la théorie de M. Dubois sur le P. E. et aussi bien à son hypothèse sur la parenté du P. E. avec le genre Hylobates. Il est clair, en effet, que si une race d'Hylobates a évolué dans la direction humaine elle a pu conserver quelques-uns de ses caractères fémoraux, mais non ceux qui ont dû être nécessairement modifiés par l'adaptation du squelette tout entier à la marche bipède et à ses conséquences anatomiques. Si la partie inférieure du bassin s'est élargie le fémur n'a pu rester vertical. Un anthropoïde devenu homme n'est évidemment pas resté en même temps anthropoïde.

Plus loin (p. 13), M. Houzé fait observer que le fémur du gibbon se rapproche moins du fémur humain que celui des pithéciens et des cébiens qui sont cependant quadrupèdes et dont la ligne âpre est très développée, souvent autant que chez l'homme. Il dit cela pour montrer « que certaines déductions physiologiques ne peuvent pas toujours être tirées des caractères morphologiques. » Mais, précisément, le cas cité par M. Houzé est un de ceux dont je crois avoir donné une interprétation physiologique satisfaisante

dans mon mémoire *sur les variations morphologiques du corps du fémur*¹ (p. 143). On voit l'indice de section du fémur descendre, chez les anthropoïdes, au-dessous de celui des singes inférieurs qui est peu différent de celui des quadrupèdes, puis remonter chez l'homme. Ce fait est parfaitement en rapport avec le travail du muscle crural qui atteint son maximum relatif dans la marche bipède et son minimum chez les anthropoïdes purement grimpeurs. Dans le type des singes quadrupèdes grimpeurs, le travail du membre inférieur se rapprochant de celui des quadrupèdes, l'indice de section fémoral doit s'élever au-dessus de l'indice des purs grimpeurs, se rapprocher de celui des quadrupèdes et de l'homme comme on le constate. Mais si un anthropoïde grimpeur est devenu bipède marcheur, son indice pilastique a dû s'élever non seulement au-dessus de celui des quadrupèdes grimpeurs mais encore au-dessus de celui des purs quadrupèdes eux-mêmes.

Ainsi se trouve annihilée cette objection : que « les ressemblances fémorales sont plus intimes entre l'homme et les singes inférieurs de petite taille et quadrupèdes qu'entre ceux-ci et les anthropoïdes de taille élevée et à marche redressée. » (Redressée quand ils veulent marcher, mais c'est rare).

Encore à propos du fémur, M. Houzé me reproche « d'avoir dit, dans mon 1^{er} mémoire, que les exostoses sous-trochantériennes constituent une anomalie extrêmement rare et, plus bas, qu'elles doivent être laissées de côté comme indifférentes dans la discussion ! » (p. 13).

Or, le passage où je dis cela (p. 6, 1^{re} étude), montre clairement le sens de ces paroles par lesquelles j'exprime l'opinion que les dites excroissances ne sauraient rien prouver en faveur de l'opinion que le fémur *n'est pas* un fémur humain ! Il semble parfois que mon critique de Bruxelles ait un peu cherché ses objections.

Il me reproche aussi de m'être incliné trop vite, à propos de ces excroissances, devant le diagnostic de Virchow. Qu'il veuille bien ne pas me croire, pour si peu, trop facile à influencer par les autorités. Ayant lu que Virchow avait présenté au Congrès de Leyde deux pièces probantes indiquant un abcès par congestion, et n'ayant point, par devers moi, de preuves contraires à apporter, je n'avais qu'à m'incliner devant une compétence que M. Houzé

¹ Bull. Soc. d'Anthr. de Paris. 1893.

respecte sans doute autant que moi lorsqu'il s'agit d'anatomie pathologique. Cette déférence ne m'empêche pas de voir que le squelette de Bruxelles enlève aux pièces présentées par Virchow l'importance qui leur était attribuée. Mais ce n'est pas une raison pour exagérer la signification du squelette Bruxellois.

IV. — DENTS.

M. Houzé conteste que la forme, le volume et l'écartement des racines des dents de Trinil soient aussi extraordinaires pour l'espèce humaine que je l'ai prétendu. Il cite une dent arrachée par lui à un infirmier de Bruxelles dont la divergence des racines atteint 17 millimètres. Il ajoute (p. 23) que cette divergence est bien plus remarquable sur la molaire de Bruxelles dont la couronne n'a que 11 millim. de diamètre.

Voilà donc une dent de plus qui tient compagnie à la dent de Trinil. Je n'avais réussi qu'à trouver une couronne aussi grosse et encore sur une troisième molaire inférieure, parmi des milliers de dents examinées la plupart sur des crânes exotiques. Sir W. Turner avait trouvé une couronne presque aussi volumineuse dans sa collection d'Edinbourg pourtant riche en crânes australiens. M. Garson en a trouvé une autre plus volumineuse à Londres. En voici une à Bruxelles, cela fait quatre. J'en ajoute une autre que M. Tramond m'a montrée et dont les racines *extrêmement longues* sont très divergentes à leur extrémité. Le Dr Magitot qui a collationné toutes les anomalies dentaires réunies dans les musées de l'Europe m'en a montré une autre encore figurée dans son Atlas ¹.

Cela fait en tout six dents, mettons en dix, trouvées jusqu'à présent sur combien de milliers de toutes les races? Encore chacune de ces dents humaines anormales ou tout au moins extraordinaires ne se rapproche de la troisième molaire de Trinil que très imparfaitement, tantôt par le volume de la couronne et tantôt par l'écartement des racines.

Cet écartement est jugé « bien plus remarquable » sur la dent de Bruxelles, parce que la couronne en est vulgaire. Pour moi je le trouverais plus remarquable encore au point de vue dont il s'agit si la couronne était proportionnée aux racines comme sur

¹ MAGITOT. *Traité des anomalies du système dentaire chez l'homme et les mammifères*. (Paris 1877).

la dent de Trinil, comme aussi j'eusse trouvé ma dent de Canaque plus remarquable si elle eût égalé la dent de Trinil par ses racines aussi bien que par sa couronne.

C'est précisément cette disharmonie des caractères des dents extraordinaires confrontées avec celle de Trinil qui montre leur anormalité, tandis que les dents de Trinil présentent, l'une et l'autre, une harmonie évidente entre leur couronne et leurs racines.

C'est ce qui a frappé surtout M. Tramond, le naturaliste préparateur bien connu, dont l'expérience en cette matière dépasse probablement celle de la plupart des anatomistes. J'ai eu l'idée de lui présenter les moulages des deux dents de Trinil. Son opinion est que ces dents ressemblent plus à des dents humaines qu'à celles de toute autre espèce mais que, pourtant, elles l'étonnent, non pas à cause de leur volume ou de chaque caractère envisagé en particulier, mais à cause de l'harmonie de tous les caractères réunis dans chacune des deux dents.

C'est en effet à considérer : ces deux dents de Trinil se ressemblent par un air de famille. S'il n'y en avait qu'une, on pourrait songer à une anomalie ; même encore si l'autre dent était symétrique du côté opposé. Mais il a une troisième molaire gauche et une deuxième droite et toutes deux, avec leur couronne courte, leurs racines proportionnellement courtes et *très écartées quoique courtes* semblent bien faire partie d'un système homogène. Depuis trois mois déjà, M. Tramond cherche vainement dans ses riches approvisionnements quelque chose de semblable.

Quant au Dr Magitot, dont la haute compétence en matière dentaire n'a pas besoin d'être rappelée, son opinion ne diffère pas de celle de M. Tramond.

M. Houzé ferait bien, je crois, de retenir pour lui l'avantage d'arracher (quand il y aura lieu) les autres dents de son infirmier. Comme il arrive fréquemment qu'une dent énorme est accompagnée de très petites, ce qu'on voit tous les jours en regardant les incisives notamment, il importerait de savoir si le dit infirmier possède du côté opposé, mais non symétriquement, une molaire aussi remarquable. En ce cas il serait intéressant de mesurer la mâchoire.

Mais que signifient ces rares anomalies dans la question de *Pithecanthropus* ? C'est ce qui sera examiné plus loin.

Sur le chapitre des dents je n'ai plus qu'à relever une critique

de M. Houzé. Il me reproche d'avoir considéré la troisième molaire de Trinil comme *atypique*.

Il m'objecte que la couronne borde la surface triturante amoindrie et atrophiée, *comme cela est souvent constaté*, « et qu'on distingue très nettement quatre cuspidés tout à fait aplaties comme des organes qui ne servent pas. » Je réponds que c'est précisément parce que telle était mon opinion très clairement exposée (2^e étude, p. 581) que j'ai employé le mot *atypique*. Je considère des organes qui ne servent pas et qui sont amoindris et atrophiés comme atypiques. S'il en est souvent ainsi, l'atypie est fréquente et voilà tout. Et je m'empresse d'accorder que la surface triturante seule est atypique. Ce n'est donc pas une dent à négliger.

Au sujet de l'usure de la couronne M. Houzé conteste que cette usure soit plus fréquente et plus forte en général chez les préhistoriques, comme je l'ai avancé d'après mes observations et sans nier, pour cela, que beaucoup d'hommes actuels aient les dents très usées. Il dit que c'est une question de régime alimentaire. Sans doute, mais il s'y joint, chez certains peuples sauvages comme l'a observé le missionnaire explorateur Petitot dans les régions arctiques, une question d'emploi des dents à des usages industriels tels que la préparation des peaux par exemple. Je ne puis m'expliquer autrement l'usure extrême que j'ai observée sur des crânes néolithiques à dentition très belle et à peine adultes. Mais il est assez inutile de dissenter sur ce point dans la question qui nous occupe. M. Dubois attache pourtant une certaine importance à la direction suivant laquelle est usée la deuxième molaire de Trinil ; mais je n'ai rien à dire de particulier sur ce caractère.

V. — CRANE. — CAPACITÉ RELATIVE. — SEXE.

Signification de la divergence des opinions. — Au sujet du crâne les objections de M. Houzé ne portent pas plus que les précédentes, et plusieurs sont plutôt des critiques de forme pour le moins inutiles. Par exemple :

« La divergence des opinions devient, dit-il, pour M. Dubois et M. Manouvrier, une raison tendant à faire admettre qu'il s'agit réellement d'un être intermédiaire. L'argument n'a pas plus d'influence sur ma détermination que les considérations géologiques. Dire que les particularités anatomiques sont intermédiaires parce que M. X... est d'une opinion diffé-

rente de M. Y... cela constitue un caractère d'un nouveau genre pour la détermination d'une espèce. »

Est-ce qu'il s'agissait là d'un argument ? Comme si M. Dubois et moi n'avions pas eu recours à une démonstration anatomique ! Mais les arguments anatomiques n'empêchent pas de mettre en relief, en montrant la divergence des opinions d'anatomistes aussi éminents que Krause et Waldeyer d'une part, W. Turner et Cunningham d'autre part, jusqu'à quel point la calotte crânienne de Trinil était plus difficile à classer que celles de Spy. Cette divergence était de nature à frapper les personnes peu familières avec la craniologie. Elle eût pu donner à réfléchir à M. Houzé lui-même et attirer plus fortement son attention sur les caractères du crâne de Trinil assez pithécoïdes pour donner lieu à une pareille divergence.

Pour les crânes de Spy, au contraire, il n'y a eu et ne pouvait y avoir aucune hésitation. C'est une différence bonne à noter à côté des arguments directs qui n'ont pas fait défaut.

Si M. Houzé y tient, il pourra trouver dans ma deuxième étude un certain nombre de desiderata que je n'ai pas cherché à dissimuler. Mais pour peu qu'il veuille étudier à son tour la question aussi laborieusement que moi, il se convaincra que la disparition des imperfections de mon travail ne motiverait aucun changement dans la conclusion générale.

Le crâne pliocène de Trinil est très inférieur morphologiquement aux crânes quaternaires de Spy. Par certains caractères importants au point de vue de l'évolution morphologique du crâne, il s'élève à peine au-dessus de la forme anthropoïde. Voilà ce qui n'est pas niable.

Capacité crânienne. — Par sa capacité cubique il s'éloigne de la microcéphalie tératologique puisqu'il cube de 900 à 1,000 c. c., et cependant il s'en rapproche par sa forme ; je reviendrai sur ce point. Par sa capacité cubique il s'abaisse au niveau des crânes les plus petits qu'on ait rencontrés exceptionnellement dans les races sauvages réputées les plus inférieures et qui proviennent d'individus de taille inconnue, probablement très faible. Etant donnée la taille à peu près moyenne indiquée par le fémur de Java, il s'agit donc d'un *caractère-limite* pour l'espèce humaine. M. Houzé n'admet pas cette expression qui signifierait selon lui une sorte de continuité avec la capacité crânienne des singes. Je

le maintiens car le mot *limite* possède en statistique la signification que je lui donne ici. Une capacité crânienne de 900 à 1,000 c. c. correspondant à un poids encéphalique d'environ 800 grammes, c'est ce que l'on a pas encore trouvé chez un homme de taille et d'intelligence normales. Tant qu'on ne connaît pas la taille d'un individu possédant un cerveau si petit, cet individu ne peut être pris en considération.

C'est pourquoi j'ai dit que la capacité du crâne de Trinil confrontée avec la taille indiquée par le fémur correspond chez nous à l'imbécilité. Chez les Australiens peut être une adaptation intellectuelle passable pour la race est-elle compatible avec un encéphale de 800 grammes, en cas de petite taille; nous n'en savons rien, en tous cas les Australiens ordinaires ont beaucoup plus; mais ce poids pourrait être très convenable pour une race intermédiaire voisine de l'homme.

M. Houzé invoque ici le défaut de précision des évaluations et il cite volontiers les écarts possibles dans le sens qui lui plaît. Si l'erreur est en plus elle peut être aussi en moins, ou *vice versa*; et nous devons raisonner dans cette question selon les probabilités les plus fortes; non selon les plus faibles.

Mais M. Houzé « est étonné, dit-il (p. 31) que les auteurs perdent leur temps à évaluer le volume d'un corps qui n'a pas de forme géométrique et dont ils n'ont qu'un fragment incomplet. »

Il cite le crâne du Néanderthal qui selon Huxley aurait eu une capacité probable de 1230 et, selon d'autres, 300 cc. de plus. « Un écart de 300 cc. conclut-il prouve que j'ai raison de repousser toute évaluation. » — Nullement; en pareil cas on cherche la cause de la divergence, et ici on la trouverait dans un défaut du procédé d'évaluation de Huxley.

En ce qui concerne le calcul de la capacité d'après l'*indice cubique* j'ai fait observer (2^e étude, p. 584), que la conformation du crâne de Trinil est éminemment propre à faire majorer par le calcul sa capacité au lieu de la diminuer. De plus le chiffre des centimètres cubes de Broca est toujours plus élevé que celui des centimètres cubes de Flower et de Turner pour un même crâne. Enfin les trois crânes féminins australiens de Turner dont la capacité crânienne était 998 à 930 provenaient vraisemblablement de femmes de très petite taille. La discussion au sujet de ces extrêmes peut aboutir tout au plus à faire admettre la possibilité que le crâne fossile de Java n'ait pas appartenu à un individu moins intelligent que les

individus les plus inférieurs des races inférieures actuelles. Aussi ne l'ai-je pas attribué à un anthropoïde mais bien à un homme inférieur dénotant l'existence à l'époque pliocène d'une race qui, selon les plus grandes probabilités, était inférieure au niveau moyen des races actuelles les plus basses.

Capacité relative. Taille. Sexe. — M. Houzé prétend, il est vrai, que j'ai reconstitué la taille de l'individu de Trinil d'une manière inadmissible.

« Les recherches de Bertaux, dit-il, démontrent que les écarts peuvent être de 8 et même de 16 centimètres; dans ces conditions il vaut mieux s'abstenir pour les cas individuels.

« Ce qui justifie pleinement les doutes que je viens d'émettre, c'est que M. Manouvrier, en janvier 1895, donne comme taille probable 1 m. 657, et en octobre cette taille s'est abaissé à 1 m. 60 ! Et M. Dubois dans son mémoire de Batavia, dit 1 m. 70 !

« Toutes ces contradictions prouvent combien le médecin légiste doit être réservé quand la justice lui demande des renseignements. »

Avant M. Bertaux j'ai indiqué les chances d'erreur dans la reconstitution de la taille, et j'ai montré aux médecins légistes à quelles erreurs ils sont exposés sur ce chapitre. J'ai même dressé un tableau à ce sujet; mais j'ai aussi montré dans ce tableau et expliqué par une figure ¹ que s'il est impossible de supprimer les chances d'erreur on a de très nombreuses chances de vérité à 2 ou 3 centimètres près, ce qui, dans la question actuelle n'est même pas nécessaire. C'est user d'un argument vraiment pauvre que d'invoquer ici des divergences de chiffres. M. Dubois, à Batavia, s'est servi d'un tableau certainement vicieux. J'ai indiqué en 1895 la taille moyenne correspondant à la longueur indiquée du fémur de Java, puis après avoir vu ce fémur, j'ai indiqué qu'il appartenait probablement à un macroskèle c'est-à-dire à la catégorie des individus pour lesquels les coefficients moyens de reconstitution sont trop forts. J'ai estimé l'erreur possible en ce cas à 5 ou 6 centimètres. J'ai pu me tromper en moins, mais aussi en plus.

Les chiffres, en pareil cas, indiquent une simple probabilité, évidemment. Est-ce une raison pour s'en passer ? Pas le moins du

¹ V. *Mémoire sur la détermination de la taille*, in *Mém. de la Soc. d'Anth. in de Paris*, 2^e série, t. IV.

monde; il ne s'agit que de mieux fixer les idées. Parce que le chiffre de taille indiqué est flottant, faut-il ne tenir aucun compte de la longueur du fémur de Trinil? Il ne s'agit pas de savoir si la taille était de 1^m60 ou 1^m65 ou 1^m68. Le fémur de Trinil indique une taille beaucoup trop élevée pour un encéphale aussi petit, voilà ce qui importe.

M. Houzé rappelle, d'après un passage de la thèse de M. Rahon, que les variations de la longueur du tibia, par rapport au fémur, sont à considérer dans la détermination de la taille.

Je veux bien supposer que chez l'homme de Trinil le tibia ait été long par rapport au fémur. En ce cas, notre coefficient fémoral devrait être diminué, mais comme le coefficient tibial devrait alors être augmenté, le résultat pourrait bien rester tel quel. Je rappellerai sur ce point un tableau de mon mémoire sur la détermination de la taille (p. 393) où l'on voit que sur dix nègres, dont j'ai déterminé la taille, j'ai obtenu avec le fémur 1^m64 et avec le tibia 1^m70, la taille réelle mesurée étant de 1^m662. Qu'il y ait eu erreur en + ou en — pour l'individu de Trinil, ce n'est pas cela qui changerait un : dans la question.

M. Houzé cite deux Australiennes « dont, dit-il, la makroskélie était bien supérieure à celle de nos pays. Pour une taille de 1^m54, Jenny avait une hauteur fémorale de 44. On voit donc que la taille, même probable, ne peut être évaluée au moyen de mesures prises dans les races européennes occidentales. » — Si je cherche l'erreur entraînée par cette makroskélie si supérieure, je trouve que, d'après mes tableaux, on eût attribué à Jenny 1^m59. C'eût été mieux que de dire que l'on ne savait pas si cette femme était grande ou petite.

Dans un autre passage, M. Houzé suppose que j'aurais dit, en voyant le fémur de cette même femme : *taille élevée*. Il voit que j'aurais dit, d'après mes tableaux : probablement 1^m59. Et comme M. Houzé observe que la charpente de cette femme était grêle, je n'aurais pas manqué de la traiter comme une makroskèle, aussi bien que l'homme de Trinil. J'aurais donc donné comme probable un chiffre inférieur de quelques centimètres à 1^m59, et j'eusse été d'accord avec la toise! M. Houzé comprendra, par cet exemple choisi par lui, qu'il s'est exagéré considérablement des risques d'erreur dont, au surplus, l'importance était nulle dans un cas tel que celui qui nous occupe, où il n'y avait aucune nécessité à donner un chiffre de taille exact.

Il reste certain que le fémur de Trinil atteste une taille voisine de notre moyenne et excessive pour une capacité crânienne de 900 à 1,000 c. c.

M. Houzé se base sur la minceur de ce fémur, sur sa faible incurvation et sur son obliquité diaphysaire pour admettre comme probable le sexe féminin.

Les dimensions de l'os sont, ici, le seul élément sérieux de diagnostic, car l'obliquité diaphysaire n'a rien d'excessif pour un homme. Or, ces dimensions sont masculines. Je n'ai pu mesurer la circonférence au niveau où je la mesure habituellement, à cause des végétations. Mais j'ai mesuré le diamètre de la tête qui m'a paru être la meilleure des dimensions à consulter pour le diagnostic du sexe dans mes études déjà nombreuses de séries d'ossements préhistoriques.

Voici les dimensions que j'ai mesurées directement sur le fémur de Trinil, en suivant ma technique ordinaire :

Trinil :	{	Longueur en position,	454.5.
		Diamètre de la tête,	45.
		Largeur max-bicondylienne,	78.
		Diamètres partie moyenne,	$30 + 27.5 = 57.5.$
		Diamètres du col,	$33 + 23 = 56.$

Voici maintenant des termes de comparaison.

Longueur fémorale correspondant à la taille moyenne française, d'après les mesures de M. Rollet, sur des cadavres de Lyon et d'après mes groupements masculins :

Cadavres masculins, 446 mm.

Cadavres féminins, 408 mm.

La longueur du fémur de Trinil est donc supérieure à la moyenne masculine adulte de mes tableaux¹.

Passons aux fémurs préhistoriques que je range habituellement en 3 groupes : le 1^{er}, comprenant les plus masculins; le 2^e, les masculins de taille médiocre; le 3^e, les féminins.

A. — 30 fémurs de *Brueil*, ordonnés d'après le diamètre décroissant de la tête fémorale :

Groupe I : 47 mm. 5 à 45. 10 fémurs. Moyenne = 45.

Groupe II : 44 — à 41.5. 10 — — = 42.7.

Groupe III : 41 — à 34. 10 — — = 38.55.

(Trinil = 45).

¹ *Op. cit.* Tableaux II et III.

Hauteur + largeur du col. Moyennes :

Groupe I = 58.1. Groupe II = 54.6. Groupe III = 52.2.
(Trinil = 56).

Somme des 2 diamètres à la partie moyenne :

Groupe I = 56.3. Groupe II = 51.6. Groupe III = 46.6.
(Trinil = 57.5).

B. — 18 fémurs néolithiques des *Mureaux*. Moyennes :

Diamètre de la tête : (16 masculins) = 46.5 (51 à 43).

— (2 féminins) = 40.5 (41 à 40).

Somme des 2 diamètres (16 masculins). Moyenne = 56.1.
(Trinil = 57.5).

C. — 23 fémurs du dolmen d'*Épône*.

Diamètre de la tête. Moyennes :

Groupe I = 46.3. Groupe II = 42.6. Groupe III = 38.4.

(Trinil = 45).

Somme des diamètres, partie moyenne (26 fémurs). Moyennes :

Groupe I = 59.5. Groupe II = 54.4. Groupe III = 50.3.

(Trinil = 57.5).

D. — Fémurs néolithiques de *Châlons-sur-Marne*.

23 fémurs *masculins* entiers. Moyennes :

Diamètres de la tête = 46.5. Max. = 50. Min. = 43.

(Trinil = 45).

Longueur en position = 441.3. Max. = 475. Min. = 421.

(Trinil = 454).

10 fémurs *féminins* entiers. Moyennes :

Longueur en position = 406.3. Max. = 437. (Trinil = 454).

Diamètre de la tête = 40.8. Max. = 42.5. Min. = 39.

(Trinil = 45).

E. — Fémurs d'*Andresy*. (Époque mérovingienne).

13 fémurs masculins entiers. Moyennes :

Longueur en position = 440 mm. 6. — 7 féminins = 403.3.

Diamètre de la tête :

Masculins : de 52 à 43. — Féminins : de 41.5 à 39.

2 de sexe douteux = 43.

Ces chiffres suffisent pour montrer que, dans les collections diverses de fémurs préhistoriques que j'ai étudiées, un fémur tel que celui de Trinil n'eût jamais figuré dans le tiers représentant le sexe féminin, ni même dans le tiers représentant les hommes de taille médiocre et les individus de sexe incertain, mais toujours dans le tiers supérieur sous le rapport de la longueur, et même

sous le rapport du diamètre de la tête et de la somme des deux diamètres à la partie moyenne.

Ce fémur n'eût jamais été classé comme féminin; il eût toujours été classé parmi les masculins les plus nettement caractérisés.

Si l'on veut en faire un fémur féminin, la virago de Trinil aurait, en ce cas, tous les droits à une capacité crânienne de quelques centaines de centimètres cubes de plus, si elle n'eût pas été d'une race où l'intelligence moyenne ne comportait qu'un volume encéphalique relativement minime.

Mais, avec sa taille et sa robustesse toutes masculines, comme on vient de le voir et avec son encéphale de 800 grammes environ, avec la face simiesque indiquée par ses dimensions dentaires, elle avait tous les droits à cette visière frontale énorme et ces orbites en lorgnette qui sont la conséquence morphologique d'une capacité crânienne relative extraordinairement faible.

M. Houzé me rappelle que, dans les races inférieures, les caractères sexuels sont souvent très peu accusés et que Broca a noté cette tendance chez les préhistoriques. La vérité, c'est que, dans ces races, la région frontale revêt plus souvent que chez nous, chez les femmes, des caractères masculins, de sorte que pour un crâne isolé le diagnostic du sexe est parfois difficile pour un observateur non familiarisé avec la race dont il s'agit. Pour pousser la comparaison à l'extrême, le frontal d'un gorille femelle a des caractères qui, dans l'espèce humaine, seraient déclarés masculins; mais comme le frontal du gorille mâle est encore plus masculin, on n'hésite guère dans le diagnostic du sexe. De même, je ne rencontre pas plus de difficultés dans ce diagnostic, lorsqu'il s'agit de races préhistoriques ou sauvages, que lorsqu'il s'agit d'Européens.

La visière frontale de l'Australienne décrite par MM. Houzé et Jacques, en 1883-1884, n'est pas du tout à comparer avec celle de Trinil. Il y a une glabellle très proéminente, il est vrai, qui paraît plus proéminente encore par un effet de perspective, le sujet inclinant un peu la tête du côté de l'objectif. Mais cette glabellle n'a point de face supérieure comme sur le crâne de Trinil. Ce qui la fait paraître énorme, c'est la situation très reculée en arrière de l'insertion des os ou du nez jointe à l'inclinaison du front et à l'effet de perspective. Il n'y a point là de visière du genre de celle de Trinil. L'autre femme a aussi le nasion enfoncé, mais avec une

glabellle se continuant avec le front le plus droit, le plus vertical qui se puisse voir. Les deux hommes n'ont également pas de visière frontale. Voilà ce que je vois dans les planches de M. Houzé. J'ai vu à Édimbourg, à Londres et à Paris des crânes australiens bien inférieurs à ceux-là sans avoir jamais rencontré, si mes souvenirs sont fidèles, une visière frontale atteignant celle de Trinil. C'est encore celle du Néanderthal qui s'en rapproche le plus, à ma connaissance, mais j'ai dit ce que j'avais à en dire dans ma 2^e étude. J'ai figuré un autre crâne humain qui dépasse peut-être un peu sous ce rapport le crâne de Trinil; c'est celui d'un microcéphale féminin, mais de la forme la plus bestiale.

Si le sexe féminin présente généralement des saillies sus-orbitaires moins accusées c'est parce que, généralement, il possède une taille inférieure et, par suite, un encéphale *relativement* plus volumineux par rapport au squelette. S'il arrive qu'une femme ait un encéphale extrêmement petit par rapport à son squelette, elle peut avoir par ce fait une visière frontale en dépit de son sexe, parce qu'elle présente alors des conditions opposées à celle de son sexe et qui exagèrent parfois les conditions masculines. C'est ce qui a eu lieu pour la microcéphale Margaretha Mœhler, et à un degré un peu moindre pour la prétendue femme de Trinil. Femme ou homme, l'individu de Trinil possédait un encéphale non microcéphalique bien que très petit. Mais comme il possédait une masse squelettique voisine de notre moyenne, son encéphale était d'une exiguité relative extrême même pour une race humaine inférieure, et c'est ce qu'auraient pu attester sa visière frontale et sa forme cranienne générale alors même que nous n'eussions pas vu le fémur ni pu évaluer avec une approximation suffisante la capacité du crâne.

M. Houzé suppose (p. 30) « que j'ai perdu de vue que Néanderthal et Spy étaient de petite taille (1 m. 613 et 1 m. 59) ». Il veut bien se fier ici aux chiffres obtenus par M. Rahon d'après mes tableaux, mais c'est le cas de tenir compte de la grosseur relative des os indiquant ici avec probabilité une microskélie très accusée. Du reste M. Houzé reconnaît qu'on peut être petit et très vigoureux. Tel était certainement le cas du Néanderthal et de Spy. Le fémur de Spy est très court, mais il est énorme et j'ai insisté, dans mon mémoire sur la quantité dans l'encéphale, sur l'importance supérieure, à ce point de vue, des dimensions transversales. C'est pourquoi je considère les crânes du Néanderthal et de

Spy, malgré le chiffre absolu (approximatif) de leur capacité comme des crânes relativement petits par rapport à la masse active du corps. Sous ce rapport, je les considère comme moins éloignés hiérarchiquement du crâne de Trinil qu'on ne pourrait le croire d'après la différence des grandeurs absolues.

Sur ce chapitre, M. Houzé, véritablement en quête d'objections, dit encore que je suis beaucoup trop absolu en disant qu'une forte saillie sus-orbitaire accompagne une charpente vigoureuse. Et il cite « un de nos savants les plus distingués qui présente des arcades sourcilières énormes, un front plus aplati que Néanderthal et des membres d'une gracilité excessive. Et il n'atteint pas 1 m. 55. » J'ai vu aussi quelques exceptions de ce genre (sans visière) surtout parmi les individus à crâne aplati par déformation; mais pourquoi veut-on que j'interprète les caractères du crâne de Trinil d'après les exceptions et non d'après la règle? Revenons maintenant sur la signification de la capacité cranienne.

On trouve quelques individus, dans toutes les races dont la capacité cranienne descend à 1,000 c. c. et même un peu plus bas. Broca plaçait bien au-dessus de 850 grammes la limite du poids encéphalique compatible avec une intelligence normale et M. Topinard, après avoir discuté cette question considérait définitivement comme anormaux les poids encéphaliques inférieurs à 1,000 grammes (El. d'Anth. gén. p. 556) qui correspond à une capacité cranienne de 1,150 c. c. environ. Il avait tort, car si l'on n'a pu recueillir que 2 ou 3 cas (suspects) d'intelligence normale coexistant avec cette faible capacité dans les races européennes, il est probable que dans certaines races inférieures la limite normale pourrait descendre de 100 à 200 c. c., car il faut tenir compte de l'exiguité relative de la correspondance intellectuelle normale dans certaines tribus sauvages et, d'autre part, de l'exiguité de la masse du corps dont il n'a pas été suffisamment tenu compte dans la détermination de la limite en question. Pourtant le nain Bébé, le seul dont la capacité cranienne soit connue comme inférieure était un imbécile, et le nain d'intelligence normale dont j'ai mesuré la tête possède une capacité cranienne très supérieure à 1,000 c. c. Sans entrer ici dans un examen plus compliqué de la question que j'ai traitée ailleurs, je crois pouvoir dire qu'une capacité cranienne de 900 à 1,000 c. c. est encore un caractère-limite dans l'espèce humaine, c'est-à-dire qu'une telle capacité sans une réduction extraordinaire de la masse du corps implique

une infériorité intellectuelle à la limite de ce que l'on pourrait appeler une intelligence humaine normale. Chez nous ce niveau intellectuel constitue déjà l'imbécillité entendue comme intelligence extrêmement faible, sans tomber dans l'idiotie proprement dite qui est franchement pathologique.

Là dessus M. Houzé cherche à réhabiliter la petitesse du crâne. Il prétend avoir rencontré plusieurs microcéphales qui étaient intelligents et qui avaient une taille au-dessus de la moyenne. Il cite comme exemple, deux membres d'une société savante de Bruxelles très distingués, deux savants submicrocéphales, bien que très grands. Il donne avec précision leur taille : 1^m 85 et 1^m 90, mais non leur poids encéphalique, ni leur capacité, ni leurs dimensions céphaliques. Il dit seulement qu'ils avaient la tête toute petite, ce qui me laisse quelque doute, je l'avoue, car je sais qu'avec une taille de 1^m 85 ou 1^m 90 il faut avoir une bien grosse tête pour que celle-ci ne paraisse pas très petite. Je m'y suis trompé maintes fois bien que j'aie mesuré beaucoup de têtes vivantes, et je ne m'y fie plus.

Je connais, aussi, du reste, plusieurs hommes qui ont produit des œuvres scientifiques très utiles et très méritoires avec un cerveau de volume médiocre, inférieur certainement à la moyenne. Ceci ne m'étonne en rien, car je crois qu'on peut rendre à la science de très signalés services, et à plus forte raison devenir professeur, avec une intelligence très modeste pourvu qu'elle ait été convenablement cultivée et qu'elle soit suffisamment spécialisée. J'ai publié, en outre, un travail ¹ ou j'ai indiqué les raisons multiples pour lesquelles on est obligé d'admettre qu'il y a des qualités fort importantes en dehors de celles qui sont liées à une supériorité cérébrale quantitative. Je n'ai pas négligé les raisons histologiques présentées par Ramon y Cajal et que rappelle à son tour M. Houzé. Je n'avais nul besoin de ces raisons pour admettre, avec ce dernier, « qu'on peut ne pas être un imbécile avec une faible capacité crânienne ». Le tout est de savoir jusqu'où peut descendre cette faible capacité compatible avec un degré tolérable d'intelligence. En Europe un poids encéphalique non sénile de 1000 gr. correspondant à 1150 c. c. de capacité crânienne est considéré comme un minimum même pour les petites tailles. Il est

¹ *Essai sur les qualités intellectuelles considérées en fonction de la supériorité cérébrale quantitative* (Revue de l'École d'Anthr. de Paris, 1894.)

probable que cette limite s'abaisse avec la moyenne intellectuelle de la race, car l'imbécilité est toujours relative. Sur 24 hommes australiens, Turner dont le procédé de cubage donne des chiffres inférieurs à ceux du procédé de Broca, a trouvé un minimum de 1044 c. c. sur 12 femmes, il a trouvé 3 crânes de 998 à 930 sans que la taille de ses femmes soit connue. M. Houzé cite un crâne australien sur 5 avec une capacité de 1070 pour une taille également inconnue, « ce qui fait, dit-il, 20 0/0 de très faibles cubages ». L'individu de Trinil descend, lui, à la limite avec cette condition aggravante que son fémur indique une taille à peu égale à notre moyenne masculine. C'est donc un cas limite, même pour la race australienne.

Et il se trouve ainsi que cet unique représentant de sa race à la malechance de présenter un crâne criblé de caractères-limites.

A propos de la microcéphalie, M. Houzé a fait une petite digression pour opposer à ma définition la sienne. J'ai défini la microcéphalie une anomalie par arrêt de développement, essentiellement caractérisée par une *insuffisance* encéphalique quantitative et entraînant l'idiotie ou l'imbécilité. M. Houzé m'oppose qu'il a exprimé à son cours, en 1895, l'opinion que la microcéphalie est une anomalie caractérisée par la petitesse du crâne. Il refuse en conséquence de faire entrer les caractères physiologiques dans la définition sous le prétexte que, parmi les microcéphales, les uns sont intelligents, les autres imbéciles, d'autres idiots.

Mais c'est une simple conséquence de sa propre définition, purement étymologique.

C'est précisément cette définition, la première qui s'est présentée et qui a longtemps eu cours, que je me suis appliqué à réformer vers 1883. Je savais aussi bien qu'aujourd'hui que *micros* signifie *petit*. Mais l'adjectif microcéphale avait été appliqué à des cas tératologiques et plus spécialement à ces cas, après le mémoire de Karl Vogt; — cet adjectif, employé en outre sans la distinction purement anatomique et nécessaire du volume absolu et relatif de l'encéphale, était usité généralement comme un véritable substantif. Dès lors il était peu scientifique de désigner sous un même nom des êtres aussi opposés que des idiots monstrueux et des savants. Je fis donc intervenir, ce qui est éminemment utile en anatomie, des notions physiologiques. Je donnai une définition tenant compte de l'insuffisance physiologique, d'ailleurs étroitement liée, comme je l'avais montré dans un mémoire anté-

rieur¹, à des faits anatomiques oubliés dans la définition de M. Houzé : à un abaissement extrême du poids relatif du cerveau et à des caractères morphologiques consécutifs du crâne. Je compte m'occuper bientôt de la submicrocéphalie qui, seule, présente des transitions vers l'état normal anatomiquement et physiologiquement. Des hommes normaux peuvent avoir un cerveau petit (jusqu'à un certain point) suivant leur taille. Cette petitesse n'a pas besoin d'être désignée par un nom spécial et sort, en tout cas, de la catégorie tératologique universellement désignée sous le nom de microcéphalie.

VI. — FORME DU CRANE.

Insuffisance de la considération isolée des divers caractères morphologiques. — Circonférence horizontale. — Bosse et crête occipitales. — Pour atténuer la portée des faibles dimensions du crâne de Trinil, M. Houzé, si sévère lorsqu'il s'agit du cubage approximatif, et si complaisant pour ses propres évaluations volumétriques sur le vivant, dit qu'il a mesuré sur le moulage la *circonférence horizontale maxima* de ce crâne et qu'il a trouvé 480 mm. ; chiffre supérieur, dit-il (p. 29) à la moyenne de deux Javanaises modernes des *crania ethnica* = 474 mm. D'après ce que l'on sait des poupées javanaises, je doute qu'on trouve dans toute l'île de Java une femme ayant un fémur de la taille de celui de Trinil ; ce dernier serait déjà beau pour un homme javanais.

Et puis M. Houzé néglige de dire si les dimensions verticales du crâne dont la circonférence horizontale est indépendante et qui sont précisément celles qui pèchent le plus sur le crâne de Trinil étaient aussi réduites sur les deux crânes de Javanaises. Elles ne l'étaient pas. Le diamètre basio-bregmatique inscrit dans le tableau consulté par M. Houzé égalait le diamètre transverse = 132. Et la capacité crânienne, inscrite dans le même tableau (*crania ethnica*, p. 447) atteignait 1,335 c. c., plus de 300 c. c. que chez l'homme de Trinil. Cela montre le peu de valeur des comparaisons faites d'après une seule mesure considérée isolément. Mais passons.

En mesurant la circonférence maxima, du crâne de Trinil, M. Houzé a dû éprouver une certaine difficulté bien intéressante et

¹ Sur l'interpr. de la quantité dans l'encéph. (Mém. de la soc. d'Anthr., Paris. 2. III).

bien digne d'attirer l'attention d'un craniologiste aussi expert que lui. Il a beau dire « circonférence maxima » pour rester dans la formule régulière; ce n'est pas la circonférence maxima qu'il donne car celle-ci est bien supérieure à 480 mm. Mais si on veut la mesurer on s'aperçoit que le ruban couvre la crête occipitale. Or, comme *normalement*, ladite circonférence vraiment maxima passe par les bosses occipitales situées au-dessus de la crête, M. Houzé a été obligé de prendre son maximum là où ce maximum se trouve normalement, et non pas là où il se trouve sur le crâne de Trinil. C'est ainsi qu'on obtient, en effet, 480, le ruban passant tout près du lambda.

Disposition bien remarquable, je le répète, car elle caractérise, en dehors de quelques déformations, les crânes dont la crête occipitale monte à un niveau extraordinaire tels que le crâne bestial du Turkestan aux crêtes de gorille figuré dans ma deuxième étude et des crânes microcéphales. Au-dessus de la crête occipitale, sur le crâne de Trinil, il n'y a pas de bosse occipitale... C'est ainsi qu'il faut entendre un passage de mon mémoire où j'ai dit que la bosse occipitale fait défaut. On pourra examiner à ce sujet la figure 2, ci-après, où les lignes *m...* font ressortir les faits en question. Cette disposition est *pithecoïde* au plus haut degré. Quand elle existe chez l'homme, elle résulte clairement de ce caractère sur lequel on a discuté plus haut, à savoir un développement musculaire exagéré par rapport à la capacité crânienne. J'ai du reste indiqué l'importance de ce caractère du crâne de Trinil dans ma deuxième étude.

L'absence presque absolue de courbure pariétale n'est pas un caractère moins important, lié aussi à l'exiguité du développement encéphalique par rapport à la base du crâne et au développement général du corps.

Il en est de même de la faiblesse extrême de la courbure et de la forme aplatie de la calotte.

Aplatissement du crâne. Néanderthaloïdes et Triniloïdes. — A ce sujet, M. Houzé fait observer (p. 29) « qu'il se trouve des crânes néanderthaloïdes dont l'aplatissement est plus considérable encore. Et il cite trois crânes, l'un irlandais, le second suisse et le troisième australien signalés dans les *crania ethnica* comme présentant une platycéphalie plus accusée et des arcades plus proéminentes que *Néanderthal*.

Mais il s'agit du crâne de Trinil, dont la platycéphalie est reconnue par M. Houzé (p. 29), plus accusée que celle des deux crânes de Spy et de Néanderthal. Or, à la page qu'il indique, de Quatre-fages et Hamy ont donné un dessin du profil du fameux crâne irlandais (fig. 26) sur lequel on voit bien une énorme glabelle, mais qui forme à peine visière, à peu près comme celle de la femme australienne dont il a été question plus haut. Il est vrai que sur le profil du même crâne reproduit dans la figure suivante (fig. 27), on voit une visière énorme, tandis que le profil superposé de Néanderthal en est complètement privé. Evidemment l'un de ces dessins du même crâne irlandais est inexact, et c'est probablement le second (fig. 27) qui donne tout au moins un faux profil au Néanderthal. On s'explique l'erreur, du reste, en admettant que le dessinateur après avoir fait sa superposition aura pris une glabelle pour l'autre.

En réalité, le crâne irlandais paraît être un peu plus platycéphale que le Néanderthal, mais tous deux le sont moins que le crâne de Trinil et s'éloignent encore plus de celui-ci par leur courbure pariétale, cependant faible, et par la situation de leurs bosses occipitales au-dessus de la crête occipitale. Sous ce dernier rapport, le crâne irlandais ne diffère en rien des crânes modernes les plus ordinaires.

A ne considérer que la platycéphalie seule, c'est un caractère assez commun parmi les crânes parisiens modernes pour que j'en aie pu former, il y a une dizaine d'années, toute une série parmi les crânes des catacombes. Peut-être s'en trouverait-il parmi eux, de plus aplatis que le crâne de Spy lui-même. Mais tous ces crânes sont si peu comparables à celui de Trinil dans leur ensemble et par leur genre d'aplatissement que l'idée de les comparer au crâne de Trinil serait un véritable solécisme craniologique.

Du crâne de Berne il n'y a, dans les *crania ethnica* que la *norma verticalis* montrant une belle visière frontale. Du crâne australien de Bondi à la glabelle énorme, le profil ne montre pas le moins du monde une platycéphalie exagérée; au contraire. Son diamètre vertical est moyen par rapport à la longueur et très grand par rapport à la largeur. C'est même écrit dans les *crania ethnica* où se trouve la note suivante : « Le diamètre basilo-bregmatique l'emporte sur le transverse de 6 mm. et les indices de hauteur-longueur et de hauteur-largeur atteignent 71.59 et 105. »

L'exemple est donc assez malheureusement choisi.

Tous ces crânes signalés partout avec tant de soin n'ont dû qu'à des caractères devenus exceptionnels leur forme *néanderthaloïde*. Il s'agit aujourd'hui de trouver des *triniloïdes*, ce qui est plus difficile, car le crâne de Néanderthal et ceux de Spy ne méritent même pas le nom de triniloïdes; et quand on en aura trouvé à force de chercher cela n'atténuera pas plus la valeur du crâne fossile de Trinil que les meilleurs crânes néanderthaloïdes n'ont atténué la valeur du Néanderthal. Cette question reviendra un peu plus loin.

M. Houzé admet que le crâne de Trinil se rapproche le plus du crâne n° 1 de Spy et qu'il présente tous les caractères de la race quaternaire de Néanderthal et d'un des types australiens. Oui, mais en les exagérant, ce qui s'accorde parfaitement avec l'opinion suivant laquelle le crâne de Trinil représente, non pas la race de Spy ou une race australienne, mais une race plus arriérée encore en même temps que plus ancienne.

Notre honoré contradicteur fait observer, d'accord (p. 20) avec M. Rudolf Martin et d'autres, que les contours du crâne de Spy n° 1 et de celui de Trinil sont très analogues. Cette analogie résulte de ce que l'infériorité des deux crânes est de même nature; celle du second n'étant que l'exagération du premier. Et si la forme du crâne de Spy n'est point pathologique, l'analogie signalée tend à montrer, par sa perfection même, que la forme bestiale du crâne de Trinil ne résulte pas de causes pathologiques.

Je placerai ici une rectification personnelle. Diverses considérations à propos de la ressemblance parfois extrême de la courbe médiane de Trinil et de celle des anthropoïdes m'avait paru démontrer (2^e étude p. 615), que la race de Trinil serait issue d'une race ou espèce de très petite taille. Mais, sur l'observation du Dr Papillault, j'ai reconnu que, d'après ma propre théorie, cette preuve doit être considérée comme nulle ainsi que j'en ai informé M. Houzé. C'est un passage d'ailleurs très accessoire, à supprimer dans ma deuxième étude.

Saillie des apophyses orbitaires externes. — M. Houzé accorde (p. 42) que la visière frontale de Trinil est plus accusée et sa platycéphalie plus prononcée. Mais il ajoute « que les apophyses orbitaires externes de Spy sont plus saillantes et l'allongement antéro-postérieur plus considérable. »

S'il s'agit de l'allongement antéro-postérieur du crâne, ce n'est

point un caractère d'infériorité; il s'agit donc, sans doute, de l'allongement antéro-postérieur des apophyses orbitaires externes. Or cet allongement, malgré le volume beaucoup plus grand du crâne de Spy et la taille plus robuste qu'il indique, me paraît être au contraire beaucoup plus prononcé sur le crâne de Trinil.

Quant à la saillie latérale des apophyses orbitaires externes de Trinil, un dessin de M. Houzé, (fig. III, p. 26) semblerait indiquer en effet qu'elle est beaucoup moins forte relativement que celle de Spy. Mais ce n'est qu'une trompeuse apparence.

M. Houzé dit (p. 27) que, sur l'original, les apophyses orbitaires de Spy paraissent moins accusées à cause du diamètre frontal minimum qui est plus grand. C'est vrai, mais cette supériorité du frontal minimum de Spy qui atteint 46 mm. est encore plus cause de l'excès de saillie des apophyses de Spy par rapport à celles de Trinil sur la figure citée. Car, cette supériorité de 46 mm., indépendante des apophyses, n'en prolonge pas moins le diamètre biorbitaire externe du crâne de Spy de 46 mm., et produit ainsi la fausse apparence en question. Sur l'original les apophyses de Spy paraîtront, pour tout œil non prévenu, les moins saillantes parce qu'elles le sont effectivement moins, relativement.

Le fait est aisé à démontrer par des chiffres.

	Spy	Trinil
F Diamètre frontal minimum.	104 0	88
B — Biorbitaire externe ($1/2 = 61,5$). Total	123.5	106 ($1/2 = 53$)
Différence.	19.5	48

Cela en ne tenant pas compte de l'usure manifeste de l'apophyse restante de Trinil.

Calculons quand même le rapport de B à F $= 100$ et nous obtenons comme saillie relative des apophyses orbitaires relativement à la largeur frontale : pour Spy 147.7; pour Trinil 120.4.

L'impression produite par l'original est donc conforme à la réalité, tandis que la figure III de M. Houzé ferait croire à l'opposé de la réalité.

La différence des diamètres frontaux n'en fait pas moins paraître à l'œil les apophyses orbitaires de Spy moins saillantes qu'elles ne le sont absolument. Mais cette illusion, renferme elle-même une importante vérité, car elle résulte du fait même qu'il s'agit de considérer : à savoir que malgré sa largeur frontale

beaucoup moins grande, le crâne de Trinil a des apophyses orbitaires externes à peu près aussi saillantes que le crâne de Spy n° 1.

Je dis *à peu près* à cause des chiffres obtenus. Mais ces chiffres atténuent évidemment la réalité, car l'apophyse restante de Trinil est incomplète : il lui manque au moins 2 mm. Ce seraient donc 4 mm. à ajouter au diamètre biorbitaire externe, qui deviendrait ainsi supérieur, même absolument, à celui de Spy.

Largeur frontale comparée à celle de la race de Spy. — Il n'est pas possible, malheureusement, de comparer à l'aide de mesures précises toutes les particularités de la région orbitaire du frontal de Trinil et de traduire par des chiffres son développement excessif et extraordinaire par rapport à l'exiguité du crâne et de la largeur frontale.

Cette largeur frontale elle-même, si elle n'est pas à la limite de l'espèce humaine grâce à l'existence de crânes exceptionnels dans toutes les races (comme je l'ai dit dans ma 2^e étude, p. 589), ne vient guère à l'appui du rattachement proposé par M. Houzé de l'homme de Trinil à la race de Néander et de Spy.

En face du frontal minimum de Trinil = 88 mm.

nous trouvons pour le crâne de Spy n° 1 . . . 104

pour le crâne de Spy n° 2 . . . 109

pour le Néanderthal . . . 109

et ces 3 derniers crânes ne doivent pas à la brachycéphalie cette belle largeur frontale ni l'élévation résultante de leur indice frontal. En vérité les crânes du Néander et de Spy deviennent presque de beaux crânes quand on les compare à celui de Trinil. L'infériorité de ce dernier est si évidente qu'à vouloir la nier on perdra son temps.

Je trouve même cette infériorité excessive sous certains rapports. Par la brièveté et l'aplatissement de sa région pariéto-occipitale le crâne de Trinil descend au-dessous de certains jeunes anthropoïdes. Cet excès d'infériorité n'empêche pas que par l'ensemble de sa forme, le crâne de Trinil ne représente le stade morphologique des anthropoïdes très jeunes, stade durant lequel ces animaux se rapprochent de l'homme par d'importants caractères crâniens, beaucoup plus qu'à l'âge adulte.

M. Houzé, après avoir cité ces lignes extraites de la Revue scientifique, les critique de la façon suivante :

« Je ne puis admettre, dit-il, aucune comparaison possible entre la calotte de Java et le crâne des jeunes anthropoïdes ; chez ceux-ci les arcades sourcilières sont à peine ébauchées, le front est plus bombé ; je n'ai jamais constaté chez aucun anthropoïde jeune une visière frontale comparable à celle de Trinil qui, au contraire, par sa saillie, par son énorme projection se rapproche comme Néanderthal, comme Spy, comme certains Australiens du bourrelet proéminent du chimpanzé adulte. Par la platycéphalie, la proéminence pithécoïde de leurs arcades sourcilières, les crânes de Trinil, de Néanderthal, de Spy et des Australiens s'éloignent des anthropoïdes jeunes et se rapprochent de la rudesse, de la bestialité de ces primates à l'âge adulte » (p. 33).

Tous mes lecteurs auront compris que la ressemblance morphologique dont j'ai parlé porte sur la forme générale du crâne, l'enveloppe de l'encéphale, et non, évidemment, sur la saillie des formations exocraniennes caractéristiques de l'âge adulte aussi bien chez l'homme que chez les anthropoïdes.

De plus, M. Houzé ne s'est pas aperçu que sa propre exagération dépassait de beaucoup celle qu'il m'attribuait, puisqu'il ne craint pas de rapprocher la forme des crânes de Trinil, de Néander, de Spy et des Australiens de celle des Anthropoïdes adultes eux-mêmes. Je ne suis pas allé si loin, même pour le crâne de Trinil. Malgré son infériorité notoire par rapport aux crânes de Néander et de Spy, ce crâne s'éloigne encore, par l'ensemble de ses caractères des crânes d'anthropoïdes adultes, et c'est pourquoi il est à peu près au niveau morphologique des jeunes anthropoïdes, plus rapprochés de l'homme.

J'ai analysé cette supériorité des jeunes anthropoïdes dans un travail déjà ancien ¹ ; c'est pourquoi j'ai cru inutile d'insister sur la distinction à faire entre la forme générale du crâne et les formations exocraniennes de l'âge adulte.

La saillie de la visière frontale, l'élévation de la crête occipitale et sa fusion avec la crête pariétale inférieure sont d'ailleurs assez précoces chez le gorille et le chimpanzé pour atteindre, dans ces espèces, un caractère de bestialité non moins prononcé que chez l'adulte de Trinil, avant la sortie des grandes canines. Le crâne de jeune chimpanzé qui est représenté dans mon travail (R. S. fig. 58) mettait ce fait bien en évidence. Les contours superposés

¹ *Sur la modification du profil encéphalique et endocranien dans le passage à l'état adulte chez les anthrop. et chez l'homme.* (Bull. Soc. d'Anthr. de Bordeaux. T. I, 1884).

dans la fig. 10 de ma 2^e étude et dans la figure ci-après montrent à la fois le rapprochement qui existe entre la forme crânienne du chimpanzé jeune et celle de Trinil, puis la supériorité des crânes du Néander et de Spy.

M. Houzé (p. 37) me fait dire, à propos de la reconstitution graphique du profil de Trinil « qu'on ne parvient pas à orienter convenablement la calotte » (Revue S. p. 294). — « Ce n'est pas étonnant, ajoute-t-il, puisqu'on ne possède aucun plan d'orientation. » Je ne parviens pas à retrouver à la page indiquée les paroles qui me sont attribuées. J'ai dit seulement que l'on a beau donner à la calotte de Trinil des orientations diverses et la faire pivoter autour de son axe biauriculaire pour lui donner un air plus humain ou plus simien, on se heurte à des incompatibilités diverses. C'est-à-dire, clairement il me semble, que la forme intermédiaire du profil de Trinil ne résulte pas de l'orientation adoptée et que, par conséquent, celle-ci n'était pas en cause. Je disais aussi, dans le même paragraphe, que les incertitudes des approximations « ne pouvaient modifier notablement la forme générale du crâne proprement dit ni son orientation » et que malgré l'attribution des caractères occipitaux franchement humains, malgré l'orientation humaine que j'avais adoptée, je n'avais pu donner au crâne de Trinil une apparence convenablement humaine. On voit combien la citation de Houzé reproduisait peu exactement mon opinion.

Cela dit, essayons une fois de plus de montrer s'il est légitime de mettre, comme on dit, *dans le même sac* le plus inférieur des crânes de Spy et le crâne de Trinil. La figure ci-dessous montrera en même temps une certaine gradation qui n'est pas sans intérêt. Les profils superposés ont été obtenus avec le stéréographe de Broca. Pour le crâne de Spy n° 1, je me suis servi d'un moulage très obligeamment donné par M. le professeur Julien Fraipont. Pour les autres crânes j'ai utilisé mes dessins antérieurs.

La direction de la figure est sans importance : les divers profils sont fixés à une ligne commune OO' passant par l'ophryon (pris à l'endroit où le front cérébral commence à faire saillie au-dessus de la visière) et par la crête occipitale supérieure. J'ai dû adopter ce dernier point de repère (qui est l'*inion* pour beaucoup de craniologistes) parce que le véritable inion, point externe correspondant à l'endinion, n'a pu être fixé avec une précision suffisante sur les crânes de Trinil et de Spy.

Avec cette orientation commune pour les quatre profils superpo-

sés, les différences et les ressemblances qu'il s'agit de montrer ressortent parfaitement, surtout l'accentuation de l'aplatissement depuis le crâne néolithique très bien développé de Cro-Magnon jusqu'au crâne de jeune chimpanzé. Le moindre aplatissement frontal de Spy comparé à celui de Trinil, l'accentuation très supérieure de la courbure pariétale et de la bosse occipitale de Spy par

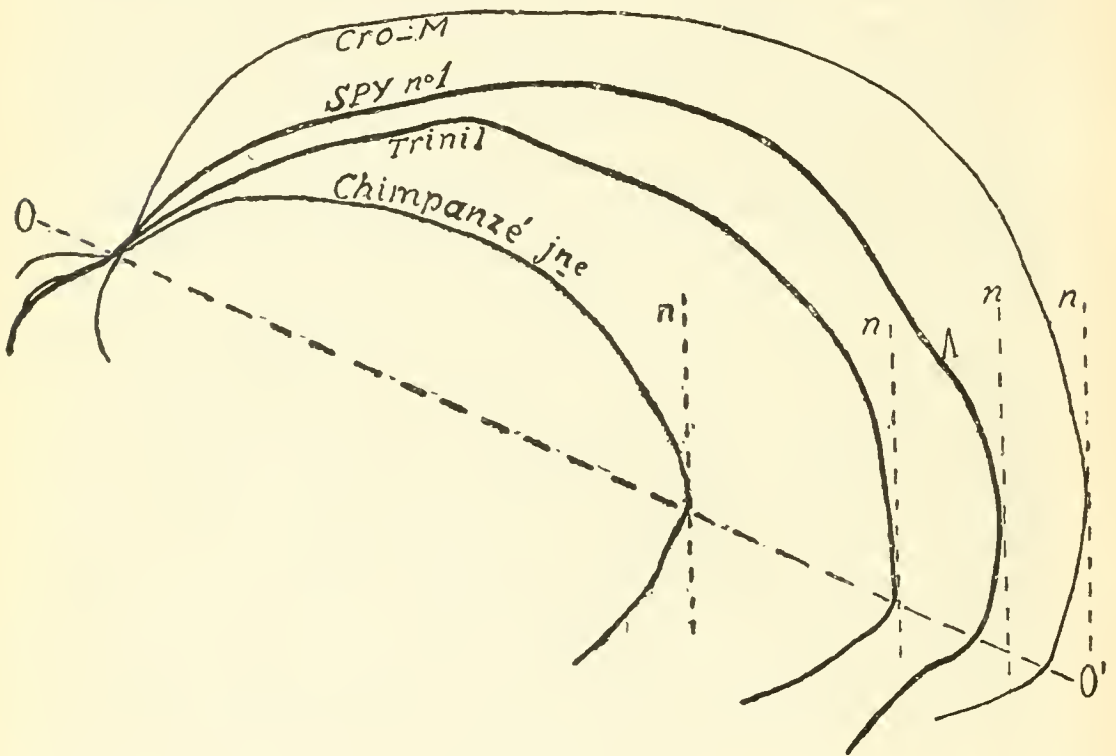


Fig. 2.

rapport à celles de Trinil ressortent aussi bien. Le profil du Néanderthal serait sensiblement parallèle à celui de Spy.

Les lignes pointillées *n* sont simplement parallèles entre elles et tangentes à la portion la plus reculée des différents profils. Or cette portion la plus reculée, pour le chimpanzé et pour Trinil, c'est la crête occipitale (à cause de la situation relativement élevée de celle-ci et à cause de l'absence de bosse occipitale au-dessus de cette crête). Le crâne de Trinil, toutefois, tend vers la forme humaine. Mais pour les profils de Spy et de Cro-Magnon, la ligne *n* est tangente à une région homologiquement différente et ne touche plus la crête occipitale. La circonférence horizontale de ces crânes passe, comme d'ordinaire chez l'homme, sur la bosse occipitale.

Je dois maintenant rappeler ici une remarque faite dans ma

2^e étude (p. 598) relativement à une cause d'erreur dans les superpositions de ce genre. Cette cause d'erreur consiste dans la non-coïncidence fréquente de la protubérance occipitale externe et de l'inion qui devrait être le point de repère adopté. Or l'inion du chimpanzé étant situé plus bas que la crête occipitale, la courbe sagittale du chimpanzé se rapprocherait un peu de celle de Trinil. Cette dernière serait aussi légèrement redressée pour la même raison, mais à un degré moindre. Il en serait de même pour le crâne de Spy si, comme il est très probable, son inion est situé aussi un peu au-dessus de la crête occipitale. En somme les deux profils interne et externe se rapprocheraient ainsi des deux autres (en distance) mais les différences figurées n'en subsisteraient pas moins pour cela. Ce sont les distances seulement qui se trouvent accrues, ce qui n'a aucune importance. Quant aux différences mises en relief par les lignes *n*, l'orientation d'après les inions véritables ne ferait que les rendre plus sensibles au lieu de les atténuer, comme il est aisé de s'en rendre compte.

Le squelette de Bruxelles. Hypothèse d'une déformation pathologique du crâne de Trinil. — Ayant moi-même, antérieurement à la critique de M. Houzé, signalé l'existence d'une hyperostose sur le crâne de Trinil, et formulé un soupçon au sujet d'une altération pathologique possible de la forme de ce crâne (2^e étude), il ne peut m'être désagréable de voir se produire un fait tendant à faire supposer que le crâne de Trinil a pu être atteint d'une hyperostose quelconque.

M. Houzé, qui considère avec raison les crânes de Spy comme normaux et qui fait remarquer l'analogie du crâne de Spy n° 1 avec le crâne de Trinil, n'en considère pas moins ce dernier comme pathologique. Il s'appuie pour cela sur l'heureuse rencontre, faite par lui à Bruxelles, d'un sujet, d'un vulgaire tuberculeux, dont le fémur présentait à la région poplitée des ostéophytes très développées, analogues à celles du fémur de Trinil. Le crâne de ce sujet présentait des anomalies diverses, dont « une synostose sagittale prématurée avec un rétrécissement transversal consécutif. » Le sujet était un dégénéré, d'intelligence obtuse, atteint de bégaiement. Tous ses os présentaient des excroissances ostéophytiques aux extrémités épiphysaires. Il serait, en conséquence, infiniment probable « que toutes les parties du squelette de Trinil présentaient des anomalies. »

C'est exagérer un peu la valeur de cette observation. Elle ne nous oblige pas le moins du monde à croire que tout individu présentant des ostéophytes fémorales en sera criblé et ne possèdera pas un crâne normal. J'ai à côté de ma table de travail un squelette français adulte de petite taille dont le fémur gauche possède à la région sous-trochantérienne un large paquet d'ostéophytes beaucoup moins saillantes il est vrai que celle du fémur de Bruxelles, mais plus étendues en largeur; cela n'empêche pas l'ensemble du squelette d'en être indemne, et le crâne est absolument normal et bien conformé. La dentition était seulement défectueuse.

Sur le squelette Maori du Muséum que j'ai signalé dans ma 2^e étude comme ayant un énorme épaissement de la partie postérieure de la région poplitée, le crâne est également normal. Sans doute cela ne prouve pas que le crâne de Trinil soit normal, mais cela peut concourir à nous rappeler que des altérations squelettiques même très considérables peuvent exister sans que la forme générale du crâne en soit atteinte.

De la précocité relative du développement encéphalique résulte que la synostose des sutures n'entraîne point de déformation sensible à moins qu'elle ne survienne à un âge où le développement du cerveau est encore très incomplet. Si le crâne de Bruxelles est tant soit peu scaphocéphale ou présente tout au moins une dolichocéphalie un peu excessive, c'est que la synostose sagittale supposée consécutive au même processus que la lésion fémorale, s'est produite avant l'achèvement de la croissance cérébrale. M. Houzé ne nous renseigne pas suffisamment sur la déformation crânienne, mais il est à présumer que si la forme générale du crâne de son sujet eût été tant soit peu extraordinaire il n'eût pas manqué de la décrire et même de publier un dessin.

Si le processus hyperostotique a eu lieu seulement vers l'âge de 18 à 20 ans, il a pu entraîner à la région crânienne des hyperostoses multiples sans que la forme générale du crâne, la seule qui importe ici, ait été sensiblement altérée. Si le sujet était un dégénéré, d'intelligence obscure et bègue, il pouvait aussi être atteint de troubles du développement céphalique indépendants de ses hyperostoses.

Ces réflexions ont été faites, sans doute, par le savant professeur de Bruxelles puisqu'il n'a pas insisté, en somme, outre mesure sur l'hypothèse d'une déformation crânienne par synos-

tose prématurée, pour l'homme de Trinil. S'il eut attribué à une telle cause l'infériorité du crâne de Trinil il n'aurait pas eu besoin de chercher tant d'autres raisons défectueuses pour atténuer cette infériorité et ses conséquences ; il n'aurait pas fait remarquer l'analogie de la forme cranienne de Trinil avec celle de Spy ; il n'aurait pu conclure en rattachant à la race du Néander et de Spy, représentée par des crânes qu'il considère comme normaux, un crâne dont la forme serait purement pathologique.

S'il en est ainsi, je suis à peu près d'accord avec lui, car je ne nie pas que son squelette à ostéophytes ne soulève l'hypothèse d'un processus pathologique sur le crâne de Trinil, hypothèse précédemment émise par moi en raison de l'hyperostose métopobregmatique de ce crâne.

Je crois même nécessaire de revenir sur cette hypothèse au point de vue de la question des synostoses. Il importe en effet, de ne pas se borner à la constatation d'un état pathologique ; il faut essayer, par l'analyse, d'en apprécier la gravité et les conséquences. Un médecin ne porte pas le même pronostic en cas de coryza et en cas de choléra.

Je persiste à considérer l'hyperostose comme autorisant un soupçon au sujet de la régularité parfaite de la forme cranienne de Trinil. Après avoir formulé ce soupçon je l'ai écarté à cause des crânes qui présentent une exostose tout à fait analogue au niveau de la suture métopique sans être déformés pour cela.

L'hyperostose frontale est bien faite pour confirmer la relation soupçonnée par M. Houzé entre les hyperostoses fémorales de son squelette Bruxellois et les hyperostoses craniennes. Mais j'ai dit pourquoi cette crête métopique n'indique pas nécessairement un rétrécissement frontal par synostose prématurée. On sait, en outre, que les synostoses prématurées des sutures se produisent communément sans qu'aucune crête en résulte. De plus, l'hyperostose métopique de Trinil a pu être favorisée par l'intensité du travail d'ossification au niveau de sutures encore jeunes. Il m'a paru même, en examinant la région bregmatique du crâne de Trinil, que les sutures de cette région sont encore visibles dans cette région où l'hyperostose atteint son maximum.

La raison principale qui s'oppose à l'admission d'une synostose métopique prématurée, c'est la forme absolument normale de la courbe transversale du front sur le crâne de Trinil. De chaque côté de la crête médiane, l'os frontal reprend sa forme régulière,

très légèrement convexe, au lieu de présenter l'obliquité latérale que présentent toujours les crânes rétrécis par une synostose métopique prématurée.

Les bosses frontales, en outre, présentent un écartement convenable et parfaitement proportionné à la largeur du front. Elles ne sont pas fusionnées en une seule. La bosse gauche est suffisamment distincte. La droite n'existe, il est vrai, que virtuellement, par la place qu'elle occuperait. Son affaissement est le résultat de la plagiocéphalie légère, mais bien sensible à l'œil, du crâne de Trinil.

S'il y a eu des synostoses prématurées sur le crâne de Trinil, ce qui est une hypothèse, on ne trouve aucune des déformations typiques déterminées : soit par la sagittale (scaphocéphalie) soit par la coronale (acrocéphalie), soit par la synostose métopique (trigono-céphalie ou fusion des deux bosses frontales). Reste la synostose de la suture lambdoïde, trop rare pour que nous en connaissions aussi bien les conséquences ; mais en lui appliquant la loi de Virchow on peut supposer qu'elle produirait précisément la platycéphalie par réduction de la région pariéto occipitale dans le sens antéro-postérieur, réduction qui constitue l'un des caractères les plus remarquables du crâne de Trinil.

Jusqu'ici cela va bien, mais il faut chercher l'agrandissement compensateur d'une partie du crâne sous la poussée du cerveau gêné dans sa portion pariéto-occipitale. C'est ce que nous ne trouvons pas sur le crâne de Trinil qui ne présente aucune exagération dans un sens quelconque.

Il aurait pu y avoir seulement une déformation presque insensible, du genre de la dolichocéphalie anormale que j'ai décrite comme étant due à une synostose à peine prématurée de la suture sagittale¹. En pareil cas il y a seulement une diminution légère de l'un des diamètres du crâne et une augmentation légère d'un autre, et la déformation résultante consiste en une simple altération du type ethnique sans monstruosité. Dans l'espèce, le crâne de Trinil aurait subi un léger raccourcissement dans le sens antéro-postérieur avec un léger aplatissement compensés par un léger accroissement en largeur de la région pariétale postérieure. Son indice céphalique se trouverait ainsi un peu accru aux dépens de l'in-

¹ Manouvrier et Chantre : *La dolichocéphalie anormale par synostose prématurée de la suture sagittale et rapports avec la scaphocéphalie* (Soc. d'Anth. de Lyon, 1886).

dice vertical et de la longueur de la portion rétro-obélique de la courbe sagittale.

Au moyen de cette accumulation d'hypothèses, faites pour la plus grande gloire du squelette bruxellois, j'arriverais donc à expliquer pathologiquement pourquoi le crâne de Trinil présente avec exagération l'infériorité morphologique du crâne de Spy. Reste à savoir s'il n'est pas beaucoup plus rationnel de rattacher l'infériorité du crâne de Trinil à une accentuation des causes qui ont donné lieu normalement à la forme de Spy, plutôt que d'y chercher une combinaison complaisante d'accidents pathologiques simulateurs.

Parmi les possibilités relatives à la synostose prématurée des sutures il en est une dont je n'ai pas parlé plus haut : c'est la possibilité d'une synostose généralisée. J'en connais un cas sur un crâne adulte encore jeune et d'un volume au dessous de la moyenne sans microcéphalie. Sa forme n'est pas très altérée, sauf un léger degré d'acrocéphalie, ce qui n'est guère le cas du crâne de Trinil. Mais ce qui est très particulier, c'est le nombre et la profondeur excessifs des empreintes endocraniennes des circonvolutions, même à la partie supérieure de la voûte où ces empreintes manquent ordinairement. Rien d'analogue n'existe sur le crâne de Trinil dont la surface endocranienne aujourd'hui débarrassée à grand peine de sa gangue rocheuse par M. Dubois est parfaitement normale.

Il y a donc de très fortes raisons opposées à l'hypothèse (greffée sur une autre hypothèse) que je viens de faire pour tenir compte de l'éventualité possible d'une synostose prématurée des sutures du crâne de Trinil.

Prétendues déformations posthumes. — La plagiocéphalie du crâne de saurait être attribuée à une déformation posthume, car elle est d'une régularité parfaite en tant que plagiocéphalie. Comme toujours, celle-ci est moins marquée en avant qu'en arrière et présente les renflements et affaissements habituels au lieux d'élection. Ainsi que j'ai pu le constater, grâce à l'obligeance de M. Dubois qui m'a montré la pièce originale débarrassée de sa gangue, le crâne de Trinil est exempt de toute déformation posthume. J'ai vu assez de déformations de ce genre pour repousser formellement l'assertion émise sur ce point par M. Houzé.

Après avoir dit qu'il faut recourir à toute une série d'hypo-

thèses pour dire qu'il s'agit d'un être intermédiaire, sans s'apercevoir qu'il s'appuie lui-même sur des hypothèses de valeur plus contestable, il a recours à des suppositions non moins gratuites qu'ingénieuses pour attribuer à des actions mécaniques subies *post mortem* des caractères en harmonie parfaite avec l'ensemble du crâne et même des banalités craniologiques.

Il attribue à une altération posthume, (p. 30), la *crête pariétale inférieure ou temporo-occipitale* sur laquelle j'ai insisté dans mes deux études. Mais cette crête existe au même endroit avec la même direction, la même forme, les mêmes connexions sur des crânes humains dont un est figuré dans ma deuxième étude. (Crâne du Turkestan). Son explication est des plus faciles d'après la craniologie élémentaire, tandis que son attribution à une action mécanique posthume ne repose sur aucun exemple. Je n'ai jamais rien vu d'analogue parmi les déformations posthumes. Si l'on attribue à l'usure de la table externe du crâne, usure nulle à cet endroit, une disposition simulant si bien une disposition anatomique, on fait preuve d'une bien grande bonne volonté.

Au sujet d'un autre caractère important du crâne de Trinil, M. Houzé dit : Nous constatons que *la région ptérique droite* a subi une pression assez considérable pour subir un enfoncement manifeste » (p. 30).

Ce que l'on *constate*, ce n'est point que le crâne a subi une pression ni que cette pression a déterminé un enfoncement ; cela c'est de l'hypothèse ; on constate la dépression, voilà tout. Et cette dépression, qui est seulement un peu plus profonde ou plus large que sur des crânes européens modernes bien conformés serait accompagnée d'une dépression semblable du côté opposé si le crâne n'était brisé trop haut. En mesurant non avec un ruban (à cause de la plagiocéphalie), mais avec un compas, la distance transversale de la crête métopique à la cassure du crâne du côté gauche, et en portant ensuite cette distance symétriquement à droite, on aboutit à un point où la dépression rétro-orbitaire n'est pas encore sensible. M. Dubois fera, je crois, une autre remarque à ce sujet, pour montrer la régularité de cette dépression qui lui paraît plus importante qu'à moi.

Un autre caractère du crâne de Trinil est considéré comme factice par M. Houzé. C'est la *fossette occipitale médiane* externe. Il considère que cette fossette profonde est une anomalie et ne se rencontre pas chez les anthropoïdes. « On dirait, dit-il (p. 23), qu'au lieu

de la surface exocranienne on aperçoit le moulage endocranien ; cette fossette serait alors la protubérance occipitale interne mise à nu par les mêmes causes mécaniques que celles qui ont agi sur le frontal et la fosse temporale droite ; ce qui justifie cette manière de voir, c'est la minceur de l'os, qui semble réduit à une simple pellicule adhérente à la matière compacte qui remplit l'endocrâne ». Explication superflue autant qu'ingénieuse, et que détruit l'examen de la pièce originale. Il s'agit, en somme, d'une fossette normale dans l'espèce humaine et à peine plus profonde qu'un grand nombre d'autres existantes sur des crânes modernes très réguliers. Sa profondeur paraît seulement un peu augmentée sur le crâne de Trinil par une usure externe. C'est aussi une erreur de croire que ladite fossette ne se rencontre pas chez les anthropoïdes. M. Dubois m'a montré un crâne de gibbon sur lequel on en voit une très belle au même endroit.

J'ai utilisé cette fossette pour déterminer la situation du trou occipital (2^e étude). Dans ma première étude, j'ai simplement indiqué par une courbe la position que j'attribuais au basion, d'après des essais faits sur un certain nombre de crânes. Ce n'était donc pas un « basion fantaisiste », comme le dit M. Houzé (p. 30), c'était un basion approximatif et donné comme tel. Et si M. Houzé a jugé ce basion trop haut ou trop bas, c'est nécessairement d'après une appréciation mentale que je pourrais à mon tour qualifier de fantaisiste, sans faire plus d'efforts de démonstration.

La fossette occipitale m'a permis de déterminer avec une approximation assez justifiée tout au moins la position de l'opisthion et celle du basion. La capacité calculée du crâne y a-t-elle gagné ou perdu quelques dizaines de centimètres cubes ? Cela est fort indifférent. Que ce soit 900 ou 1,000 c. c., peu importe, pour l'usage qui en a été fait. C'est toujours un chiffre trop faible pour un homme de la taille indiquée par le fémur. Un homme de cette taille, possédant un tel crâne, serait au niveau le plus bas que puisse présenter à l'état normal la portion la plus arriérée des races humaines les plus inférieures.

VII. — SIGNIFICATION DES CAS $\pm$ SIMILAIRES ET ABERRANTS.

Quand on aura fini par trouver, à force de chercher, quelques triniloïdes dans les races humaines actuelles, la question se pré-

sentera comme se présente aujourd'hui la question de la race quaternaire de Spy aux yeux de M. Houzé.

« Je reviens, dit-il¹, au crâne de Néanderthal : repoussé de parti-pris par quelques paléontologistes, il a été d'abord traité de pathologique par M. Virchow, puis quand d'autres découvertes ont prouvé que les caractères que présente ce crâne se retrouvent sur d'autres sujets, le professeur berlinois a fini par dire à notre collègue Fraipont qui lui montrait les ossements de Spy : « Ils ne sont pas pathologiques et l'on peut rencontrer dans la rue des gens qui présentent tous leurs caractères! »

« Nous sommes d'accord avec M. Virchow ; mais ces gens que nous rencontrons dans les rues ont des ascendants que l'on suit à travers les âges jusqu'à l'époque quaternaire... Je suis de plus en plus convaincu que le type de Hallstadt n'est que le type de Néanderthal modifié par l'évolution.

« Si donc les crânes de Cannstadt et de Néanderthal ne sont pas quaternaires, ils sont les descendants des hommes de Spy et de la Naulette. Or, ceux-ci ont été mieux datés que les crânes allemands : la géologie, la paléontologie et l'archéologie, représentée par MM. Dupont, Lohest, de Puydt et Fraipont, ont démontré qu'ils sont contemporains du mammoth et paléolithiques. »

Eh bien ! quand on aura trouvé, dis-je, parmi les Australiens ou autres sauvages, voire même dans les races européennes quelques crânes plus ou moins triniloïdes, on pourra reproduire ce passage en changeant quelques mots, et la question sera présentée comme il conviendra.

Il est vrai qu'on aura plus de peine à trouver des crânes triniloïdes que des néanderthaloïdes, parce que si ces derniers se trouvent quelquefois (bien rarement) dans la rue, les crânes triniloïdes ne s'y rencontrent guère, leur réalisation accidentelle ou régressive étant plus difficile. Il faudra chercher dans les hospices ou dans les brousses australes, dans le rebut des races, un spécimen de submicrocéphalie comparable au crâne de Trinil. Ce crâne ne peut plus avoir comme similaires que des cas aberrants, et il possède l'avantage d'être daté par la géologie et la paléontologie tout comme les crânes de Spy, avantage qui n'est pas moins précieux pour le Trinil que pour les quaternaires de Belgique.

¹ A la *Société d'Anthropologie de Bruxelles*, mars 1895. Après la lecture du travail de M. Fraipont, déjà cité.

Nous avons aussi des demi-microcéphales dont la capacité crânienne descend parfois au niveau de celle de Spy. Le musée Broca en possède une petite collection. Mais ces demi-microcéphales ne sont pas du tout triniloïdes, ni même néanderthaloïdes. Il semble que pour être triniloïde chez nous, aujourd'hui, il faille être complètement microcéphale, ce qui n'était pas nécessaire à l'époque pliocène.

Dans la race australienne, il ne serait pas étonnant que l'on trouvât quelques rares crânes plus ou moins triniloïdes parmi les individus d'intelligence inférieure à la moyenne de leur race et de forte ou moyenne taille. On pourra leur appliquer ce que dit M. Houzé des Néanderthaliens actuels du type de Hallstadt. Tous les hommes actuels ne présentent pas, en effet, le degré moyen d'évolution de leur race. Il n'est pas certain que les retardataires aient eu des ascendants également retardataires, comme cela est supposé dans le passage reproduit ci-dessus, car des accidents peuvent entraver l'évolution individuelle et entraîner ainsi une infériorité morphologique rappelant celle de phases anciennes de l'évolution ethnique. Sur ce point, d'ailleurs, il est probable que je suis d'accord avec mon contradicteur qui est un partisan convaincu de la théorie transformiste et l'a montré dans d'autres occasions.

On sait combien peu sont embarrassants pour cette théorie ces cas de survivance ou de retour accidentel qu'elle a classés de la façon la plus satisfaisante. M. Houzé n'en semble pas moins considérer les ressemblances, même partielles, de quelques dents et de quelques crânes avec les pièces de Trinil, comme si ces ressemblances pouvaient faire échec aux conclusions de M. Dubois et aux siennes. Or, dans l'hypothèse de l'existence d'une race pithécanthropique à Java, les ressemblances en question, fussent-elles rencontrées fréquemment et indiscutables, ne seraient pas plus difficiles à expliquer que celles dont Virchow s'est fait une arme contre la race quaternaire du Néander et de Spy.

On rapproche des pièces de Trinil le volume de la couronne d'une exceptionnelle trouvée à Londres, l'écartement non moins exceptionnel des racines d'une autre dent trouvée à Bruxelles, la visière frontale exceptionnelle d'un crâne suisse, l'aplatissement exceptionnel d'un crâne australien ou autre, etc. Quand bien même deux et trois caractères pithécoïdes ainsi rencontrés coexisteraient chez un même individu d'une race actuelle quelconque,

cela n'infirmerait en rien la qualité pithécanthropique de l'individu de Java, pas plus que les anomalies musculaires si fréquemment rencontrées sur des cadavres européens ou nègres n'infirment la théorie de l'origine simienne de l'homme. Cette théorie se prévaut, au contraire, de ces ressemblances partielles. Avec des anomalies musculaires rencontrées dans l'espèce humaine, dit Testut, on pourrait presque faire un singe. On pourra de même, avec des anomalies dentaires et craniennes rencontrées sur divers hommes modernes, reproduire les dents et le crâne de Trinil avec une facilité d'autant plus grande, comparativement, que la phase de l'évolution humaine représentée par l'individu de Trinil est déjà rapprochée de l'humanité connue.

Dans mes précédentes publications sur le P. E., j'avais indiqué d'avance pourquoi les conclusions de M. Dubois ne pouvaient être infirmées par les spécimens humains isolés plus ou moins approchants des pièces de Trinil, puisque théoriquement l'insuffisance de nos collections doit être le seul obstacle à la reconstitution de tous les degrés successifs de l'évolution humaine depuis l'époque néo-tertiaire. Je crois avoir même insisté sur l'importance des recherches faites dans le but de trouver des spécimens modernes très rapprochés de celui de Trinil, car de tels spécimens tendraient à jétablir par la réapparition du type P. E. la qualité d'ancêtre, et non seulement de précurseur, attribuée à la race de Trinil.

Ce ne serait point inutile, car d'après quelques appréciations de zoologistes éminents, on peut s'attendre à voir se produire une opinion diamétralement opposée à celle que je viens de combattre et à la mienne : à savoir que l'individu de Trinil représenterait une espèce anthropoïde supérieure n'ayant rien de commun avec l'espèce humaine. Il est fort possible que l'opinion de Krause reparaisse prochainement avec quelques modifications.

Si ma longue réponse ne parvient pas à entraîner la conviction du distingué professeur de Bruxelles, j'aurai tout au moins le plaisir de me trouver d'accord avec lui pour combattre cette manière de voir. Peut-être aurait-elle l'avantage, par l'exagération même de la divergence qui nous sépare, d'orienter ses réflexions vers le point de vue que je crois être le meilleur.

En terminant ses critiques, il a exprimé « la crainte de prêter le flanc, par une série d'hypothèses inutiles et dangereuses à la cri-

tique des créationnistes¹ ». Il s'est mis, certes, sérieusement à l'abri de ce côté.

Mais les critiques des créationnistes ne sauraient être plus terribles que les siennes. Après avoir subi sans dommage, de la part d'un évolutionniste, une douche aussi glaciale, le *pithecanthropus*, puisque tel est son nom, sera bien de force à braver quelques intempéries.

VIII. — RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS.

Je dois résumer cette trop longue discussion :

L'ancienneté géologique du crâne de Trinil étant hors de doute fait de la question soulevée par la découverte de M. Dubois une question paléontologique dans laquelle il est parfaitement légitime de faire entrer en ligne de compte les données paléontologiques acquises sur l'évolution du règne animal.

La théorie de l'évolution, comme toutes les théories scientifiques, n'est pas seulement une explication des faits connus en attendant mieux : c'est un moyen d'investigation qui doit être employé tant que la théorie restera d'accord avec les faits.

Dans la question soulevée par les pièces de Trinil, on ne doit pas éliminer le côté paléontologique, ni éluder les conséquences de l'accord existant entre les faits nouvellement acquis et une théorie qui, seule jusqu'à présent, a permis de classer scientifiquement les faits connus.

Dans la description des pièces de Trinil, c'est-à-dire dans le travail de pure constatation, je n'ai fait intervenir aucune théorie générale et je n'ai été influencé par aucune idée préconçue, par aucune préoccupation extra-scientifique, par aucun préjugé.

Les approximations que j'ai très laborieusement cherché à obtenir ont été présentées comme telles et ont eu pour but de montrer le maximum de probabilité quand l'état des pièces ne permettait pas d'arriver à une précision absolue. Ces tentatives, loin d'avoir été faites en violation de la méthode exacte, ont été au contraire des efforts vers l'exactitude.

J'ai observé et signalé avant mon contradicteur, loin de les dissimuler, des faits indiquant la possibilité d'une altération patho-

¹ *Mém. sur l'interprét. de la quantité dans l'encéphale*, etc. (Mém. de la Soc. d'Anthr. de Paris), t. III, 1883.

logique de certains caractères du fémur et du crâne de Trinil ; j'ai soulevé, sans attendre sa critique, l'hypothèse d'un état infra-typique de ces pièces. Mais je me suis gardé d'exagérer la valeur de cette hypothèse et d'attribuer à des altérations pathologiques très douteuses tout un ensemble de caractères parfaitement explicables sans sortir de la craniologie normale.

Les objections qui m'ont été faites ont été basées sur des possibilités d'altérations pathologiques ou posthumes, sur des incertitudes de description. Ces objections n'altèrent en rien la valeur de mon interprétation, basée toujours sur les plus grandes probabilités et indépendante des incertitudes du détail.

Les pièces de Trinil présentent un ensemble de caractères à ce point d'accord avec la théorie de l'évolution que l'on ne pouvait espérer selon cette théorie un ensemble de faits plus satisfaisant. L'intervention de quelques caractères pathologiques permet tout au plus d'émettre le doute que j'ai formulé (2^e étude) au sujet de la perfection typique des diverses pièces. La théorie de l'évolution m'avait fait prévoir, il y a plusieurs années, que le fémur du précurseur pliocène de l'homme serait déjà humain : il en est ainsi pour l'homme de Trinil. Chacun attribuait d'avance à ce précurseur des mâchoires volumineuses : les deux molaires de Trinil sont bien d'accord avec cette vue théorique. Quant au crâne, on devait s'attendre à ce qu'il eût une capacité très faible pour un homme, une visière frontale relativement plus forte que celle du Néanderthal et de Spy, une crête occipitale remontant très haut vers le lambda, et rejoignant une crête pariétale inférieure, un front très étroit et très fuyant, un indice vertical très bas, des courbures frontale et pariétale peu prononcées, un angle orbito-temporal très ouvert, etc. Tout cela se trouve précisément sur le crâne de Trinil ; tous les caractères existants sur cette calotte sont ceux qui étaient théoriquement à prévoir ; il en est de même des caractères dont la reconstitution approximative a été possible. On oppose à cela que le fémur présente une exostose et peut être deux ; que l'on a trouvé à Bruxelles un sujet dégénéré dont le fémur présentait des exostoses analogues et dont le crâne présentait des altérations diverses : que plusieurs des caractères de l'individu de Trinil n'ont pu être exprimés en chiffres ou représentés graphiquement avec une précision parfaite (longueur du corps, capacité cranienne, diamètre vertical du crâne, trou occipital, etc.) ; que des déformations posthumes (imaginaires) ont pu produire malicieusement une crête

pariétale inférieure sur le prolongement de la crête occipitale; que la fossette occipitale est artificielle; que l'on voit parfois des exceptions aux règles que j'ai appliquées... Ce n'est point par ces arguments que l'on détruira la portée de la découverte de Trinil.

Les altérations du crâne de Bruxelles n'ont pas donné à ce crâne une forme pithécoïde ni même australoïde. Pourquoi le crâne de Trinil aurait-il été altéré plus gravement dans sa forme, à supposer que celle-ci ait été altérée?

Voulant néanmoins approfondir cette question j'ai recherché les conséquences possibles des synostoses prématurées de toutes sortes, et j'ai pensé qu'une synostose précoce particulièrement rare dans l'espèce humaine, celle de la suture lambdoïde isolément produite ou combinée avec une synostose sagittale postérieure, pourrait donner lieu à une forme analogue à celle de Trinil.

Parce que nous avons reconnu cette possibilité, faut-il nous empresser d'admettre qu'elle s'est précisément réalisée pour produire la forme du crâne de Trinil, comme si un malicieux hasard s'était plu à revêtir pathologiquement le premier crâne pliocène qui devait s'offrir à nos regards d'une forme quasi évolutive, conforme aux prévisions des transformistes, alors que tant d'autres synostoses et combinaisons de synostoses, les plus fréquentes, eussent produit les simples difformités que chacun, sans discussion, eût immédiatement reconnu comme telles?

Je préfère croire que si le crâne de Trinil présente une forme analogue à celle du crâne de Spy avec l'exagération prévue par la théorie, c'est tout simplement parce que la théorie est conforme à la vérité. C'est parce que l'homme pliocène était moins avancé évolutivement que l'homme quaternaire, et non en vertu d'un accident pathologique étrangement simulateur, que le crâne de Trinil présente l'infériorité morphologique théoriquement prévue. Voilà la conclusion conforme à toutes les probabilités.

Il m'a paru pourtant, d'après l'analyse de cette infériorité (2^e étude) qu'elle était exagérée sous certains rapports, et que l'individu de Trinil pourrait être un peu inférieur à la moyenne de sa race. Mais il s'agit alors d'une infériorité banale du genre de celles que révèle une analyse minutieuse. C'est cet excès d'infériorité seulement qui me paraîtrait théoriquement pouvoir être rattaché hypothétiquement à une irrégularité légère du développement cranien. Il s'agit encore ici d'une double hypothèse. mais où l'on ne fait plus intervenir une extraordinaire malice des choses, car il ne s'a-

git que de rattacher à une légère imperfection de développement dont la supposition est autorisée un léger excès d'infériorité par rapport à mes vues théoriques.

Quand, à propos de l'exostose métopique du crâne de Trinil, j'ai émis l'hypothèse d'une légère altération pathologique de la forme générale de ce crâne (2^e étude) je n'ai pas insisté parce que je n'avais pas la preuve que l'existence d'une crête métopique fût en corrélation avec une synostose prématurée de la suture métopique elle-même et *a fortiori* d'autres sutures. J'ai ajouté de nouvelles raisons dans le présent mémoire.

Il se pourrait, comme je l'ai supposé à cause de cette crête médio-frontale, que le crâne de Trinil ne possédât pas une forme parfaitement moyenne. Peut-être aussi y a-t-il eu d'autres synostoses précoces ou prématurées? Mais nous n'en savons rien, et quand nous nous trouvons en présence d'une forme pliocène inférieure à la forme arriérée, mais normale, des crânes australiens et des européens quaternaires, il serait, ce me semble, un peu abusif d'attribuer cette forme à un jeu de synostoses que la nature aurait produit là comme pour amuser les évolutionnistes.

Après tout si le crâne de Trinil se rapproche de la forme simienne plus que je ne m'y attendais, cela ne prouve pas, même à mes propres yeux, qu'il ait subi la moindre gêne dans son développement. Il se pourrait que son excès d'infériorité fût parfaitement régulier et que la race de Trinil ait été réellement plus éloignée de l'espèce humaine que je ne le pense. M. Dubois peut fort bien invoquer à l'appui de la dénomination de P. E. outre des hypothèses légitimes, l'extrême infériorité de plusieurs caractères craniens et les caractères très particuliers des dents. Dans son essai de reconstitution graphique du crâne de Trinil il a été plus hardi que moi en attribuant à ce crâne des mâchoires complètement simiennes. J'avais d'abord fait de même à cause du volume des deux molaires et de l'écartement des racines. Puis pour des raisons que j'ai indiquées (2^e étude) j'ai cherché à réduire autant que possible le prognathisme. Peut-être M. Dubois n'a-t-il pas eu tort de ne pas imiter cette réserve; peut-être l'homme de Trinil était-il plus *Pithecanthropus* que je ne l'ai pensé.

Tant que nous n'aurons pas, pour nous éclairer, d'autres pièces fossiles que celles de Trinil, nous serons obligés de différer notre jugement sur bien des points. Mais sur la question principale de savoir si M. Dubois a découvert une race précu-

seur inférieure à toutes les races humaines connues jusqu'alors, il ne peut y avoir de doute que si l'on méprise les plus grandes probabilités pour s'attacher aux plus faibles, que si l'on cherche dans des possibilités pathologiques très exceptionnelles la raison d'être de faits dont l'explication n'a aucun besoin de la pathologie.

On dira que l'on ne peut juger une race d'après un seul individu. Sans doute. Aussi ai-je reconnu qu'il ne peut y avoir ici de preuve au sens mathématique; mais il y a ce qui est nécessaire pour justifier une conviction en attendant mieux. Tandis que l'opinion contraire s'appuie sur une combinaison d'éventualités exceptionnelles et sur une combinaison qui, parmi les nombreuses combinaisons possibles, serait la plus rare, mais qui aurait eu le singulier avantage d'imiter pathologiquement un ensemble morphologique régulier et tel que la théorie la plus générale et la seule scientifiquement établie en ce qui concerne la genèse humaine, le faisait prévoir pour l'homme pliocène. Qu'on veuille bien me pardonner cette répétition.

On dira aussi qu'il ne faut pas se laisser influencer par la théorie transformiste, ni par les résultats généraux de la Paléontologie. Je prétends le contraire. Là où il ne faut pas faire intervenir la théorie de l'évolution, c'est dans la constatation pure et simple des caractères des pièces de Trinil. Mais ces caractères une fois constatés, la théorie doit intervenir dans leur interprétation. Et la théorie de l'évolution permettant de considérer comme réguliers les faits constatés, c'est une raison pour ne pas les considérer comme irréguliers jusqu'à preuve de leur irrégularité. La possibilité de cette irrégularité n'autorise qu'un simple doute. Le doute doit être directement proportionnel au degré de probabilité de cette possibilité, et inversement proportionnel au degré de probabilité de la théorie transformiste.

En dehors de ce doute, qui m'a paru devoir être très mince, la signification attribuée par M. Dubois aux pièces de Trinil et la théorie de l'évolution, qui n'en avait pas grand besoin, se renforcent mutuellement.

Quant à la paléontologie, même à ne considérer que ses résultats bruts, elle ne doit pas non plus être mise de côté dans la question. Si elle a constaté des changements profonds dans le temps, il s'ensuit une certaine probabilité que l'espèce humaine n'a pas échappé à cette transformation. L'on a pu déjà

constater dans la race quaternaire de Spy une grossièreté morphologique non douteuse. Ce fait ne saurait servir à démontrer que le type humain pliocène découvert à Java est encore plus voisin du type anthropoïde. Mais ceci étant une fois démontré anatomiquement, la paléontologie concourt à nous convaincre qu'il ne s'agit point là d'un simple hasard pathologiquement réalisé. Elle n'enlève pas complètement à notre opinion son caractère hypothétique, mais elle ajoute à la très grande probabilité de cette opinion en même temps qu'à l'invraisemblance de l'interprétation pathologique.

Cela dit, continuons la confrontation des faits avec la théorie évolutionniste. Il était à prévoir que la race pliocène se rapprocherait beaucoup de la race quaternaire par ses caractères crâniens, tout en présentant une infériorité plus accentuée. Or, la ressemblance est assez grande pour que M. Houzé n'hésite pas à rattacher la race de Trinil à celle de Spy. Il conteste seulement l'infériorité de la première. Mais cette infériorité existe.

Quant au rattachement à la race quaternaire de Belgique, c'est une hypothèse à laquelle je ne crois pas que la différence des formes fémorales, imparfaitement connue d'après les spécimens comparés, s'oppose péremptoirement. Je préférerais seulement dire que la race de Spy s'approche de la race plus ancienne et plus inférieure de Trinil. La race australienne s'y rattache peut-être plus directement. La différenciation des races humaines ayant été probablement peu avancée à l'époque pliocène, il me paraît permis de supposer que la race de Trinil a été l'ancêtre commun de beaucoup de races humaines, sinon de toutes les races ultérieurement différenciées.

D'après nos connaissances générales, si la race pliocène de Trinil est véritablement ancestrale, elle doit être représentée, dans les races moins anciennes par des cas individuels de survivance ou de retour d'autant plus nombreux et d'autant plus rapprochés de la race fossile qu'il s'agit de groupes humains plus arriérés. C'est ce qui a lieu effectivement. La race quaternaire de Belgique et la race australienne fournissent des individus plus ou moins rapprochés de la race pliocène pithécanthropique par plusieurs caractères. En cherchant beaucoup on a pu trouver à l'état sporadique dans les races européennes quelques-uns des caractères qui sont réunis sur les pièces de Trinil. Comme je l'ai dit dans ma précédente étude, il est à présumer que ces caractères isolés se rencon-

treraient en plus grand nombre si nos collections étaient plus riches. Ils tendent à démontrer la qualité d'ancêtre attribuée à la race de Trinil et ne sauraient servir d'argument contre l'infériorité de cette race par rapport à l'espèce humaine telle que nous la connaissions jusqu'alors.

Se servir d'un tel argument lorsqu'on est partisan convaincu de la théorie transformiste, c'est méconnaître le rôle essentiel que doivent jouer les théories dans la science.

Le seul fait rigoureusement établi dans la question qui nous occupe, c'est que le type du crâne et des dents de Trinil est plus bestial que celui de toutes les races humaines connues jusqu'alors. Tout le reste n'est établi, de part et d'autre, que sur des théories et des hypothèses. Il s'agit de savoir quelles sont les hypothèses et les théories les plus vraisemblables.

Que les pièces de Trinil représentent l'état moyen d'une race, évidemment ce n'est pas certain et je n'ai pas attendu la critique pour le déclarer. Je n'ai même pas attendu la découverte du squelette pathologique de Bruxelles pour émettre le soupçon motivé que le crâne de Trinil appartient plutôt à la portion inférieure qu'à la portion supérieure de sa race. Mais l'infériorité soupçonnée est seulement du genre de celle de Spy n° 1 comparé à Spy n° 2. Elle expliquerait l'abaissement de quelques caractères craniens au-dessous de l'état exactement intermédiaire entre la forme humaine et le type anthropoïde. Dépasser ce soupçon que je donne avec la réserve convenable, ce serait pousser l'hypothèse jusqu'aux confins de la pure fantaisie, car : 1° la forme crânienne à interpréter trouve son explication dans la marche régulière de l'évolution ; 2° Cette forme n'est pas de celles qui résultent des synostoses prématurées les plus communes ; elle ne s'expliquerait que par un jeu de synostoses des plus rares ; 3° il n'existe aucun indice de gêne dans le développement cérébral pas plus que chez les anthropoïdes ; 4° le squelette du dégénéré qui paraît avoir influencé outre mesure l'opinion de M. Houzé autorise tout au plus l'émission d'une vague hypothèse relativement à la possibilité d'une irrégularité crânienne indéterminée.

Dans ces conditions la découverte de M. Dubois conservera la signification qui lui a été attribuée par lui, par moi et par d'autres jusqu'à ce que l'on ait fourni la preuve que l'infériorité du crâne de Trinil résulte d'une simple monstruosité accidentelle simulant une forme à demi anthropoïde, — ou jusqu'à ce que des découvertes

ultérieures aient démontré qu'à Java ou ailleurs la race humaine néo-pliocène n'était pas inférieure, morphologiquement, aux plus inférieures des races humaines actuellement connues.

La question du rattachement de la race de Trinil à telle ou telle espèce anthropoïde est absolument indépendante de la précédente. Elle n'a été abordée qu'à titre d'essai et notre opinion sur ce point, beaucoup plus réservée que sur la question principale, n'est pas ébranlée par les objections de M. Houzé.

La question de dénomination n'a aucune importance. J'ai repoussé la formation d'une famille nouvelle, mais je ne vois pas d'inconvénient à conserver le nom de P. E. qui représente l'opinion de M. Dubois sur le degré très inférieur d'évolution de la race de Trinil, opinion dont rien ne démontre la fausseté jusqu'à présent.

Si le nom de P. E. ne jouissait du droit de priorité, j'eusse accepté tout aussi volontiers le nom d'homme pliocène de Trinil ou même malgré ses défauts celui de *Homo Javanensis primigenius* proposé par M. Houzé.

Mais le nom qui répondrait le mieux à ma manière de voir et qui, sans diminuer en rien les grands mérites des travaux de M. Dubois ni la haute portée de sa découverte, réunirait les opinions les moins divergentes, serait *Homo pithecanthropus*. Ce n'est point là une proposition.

APPENDICE

Il ne s'agit plus de critique, mais de recherches fort intéressantes du D^r David Hepburn sur la collection de fémurs du musée anatomique de l'Université d'Edinburgh ¹:

Les constatations de M. Hepburn ont été presque semblables aux miennes. Il a trouvé un fémur pathologique (rachitique et incurvé) dont la région poplitée présente une forme analogue à celle du fémur de Trinil, mais avec des porosités indiquant un épaissement inflammatoire. Il a trouvé aussi, comme moi, quelques fémurs de diverses races dont la surface poplitée est convexe comme celle du fémur de Trinil. « Aucun de ces fémurs ne présente de traces d'épaississement inflammatoire en cette région, bien que

¹ *The Trinil femur (Pithecanthropus erectus) contrasted with the femora of various savage and civilised races*, in *Journal of Anat. and Phys.*, vol. XXXI.

sur l'un d'eux existe un renflement interne de la partie moyenne de l'os qui pourrait avoir été produit par une périostite. » D'après l'une des diverses hypothèses que j'ai présentées, les épaisissements de ce genre pourraient être, à la région poplitée le résultat d'un besoin de résistance de l'os dans le sens antéro-postérieur. M. Hepburn ne serait pas éloigné de cette manière de voir. En tout cas la forme plus ou moins convexe de l'espace poplité lui paraît être assez fréquente dans les races exotiques pour être considérée comme caractère humain, bien que ce ne soit un caractère constant dans aucune race connue. J'avais également indiqué que ce caractère semblait pouvoir se produire sporadiquement dans des races quelconques avec une fréquence difficile à déterminer. Mais les recherches de David Hepburn concourent à montrer que sa fréquence est comparativement supérieure dans certaines races noires. On pourrait penser, dit-il, que ces races noires sont moins éloignées d'une race ancestrale qui aurait possédé ce caractère (si une telle race a existé).

M. Hepburn, pour évaluer la convexité de la surface poplitée a mesuré les lignes mn et mp et a noté $mp > mn$ sur un nombre relativement considérable de fémurs. Mais, comme il l'a très bien observé, on trouve $mp > mn$ sur certains fémurs dont la surface poplitée n'est pas rétrécie, dont l'indice poplité, par conséquent, ne s'élève pas beaucoup au-dessus du chiffre ordinaire. Les fémurs de ce genre, que j'avais parfaitement remarqués, s'éloignent par là du fémur de Trinil; c'est pourquoi je n'ai comparé à celui-ci que les fémurs présentant l'élévation de l'indice poplité.

La différence $mp > mn$ m'a servi seulement à séparer, parmi ces fémurs, ceux qui se rapprochaient le plus de la forme de Trinil.

Peut-être cela a-t-il été cause de divergences légères sur quelques points entre les constatations de M. Hepburn et les miennes. Parmi les fémurs mesurés par lui et dont il a dessiné la section poplitée, ceux qui ressemblent au Fémur de Trinil sous le double rapport en question me paraissent être les suivants : le rachitique mentionné plus haut étant pris à part :

Les fémurs : 1^o d'un Australien, 2^o d'un Andaman, 3^o d'un nègre, 4^o d'un Bushman. Sur ces deux derniers la ressemblance est déjà sensiblement atténuée. Elle est surtout remarquable sur le fémur australien.

M. Hepburn a noté une différence entre le fémur droit et le gauche d'un même individu sous le rapport étudié. Cette différence

intéressante importe moins que la similitude approchée des deux fémurs du même individu. Sans être une preuve qu'il ne s'agit pas d'une forme pathologique, cette ressemblance conduit à exclure certains modes de réalisation pathologique de la forme poplitée de Trinil. Par exemple, dans le cas du Maori dont j'ai parlé dans ma 2^e étude, le fémur gauche présentait à la région poplitée un épaississement dû manifestement à une périostite; et sans analogie d'ailleurs, avec la forme régulièrement arrondie du fémur de Trinil. Le fémur droit présentait la forme ordinaire. Il est donc remarquable de voir la forme de Trinil réalisée sur les deux fémurs, chez plusieurs individus. Peut-être, en pareil cas, le processus pathologique (s'il y en a un en cause) produirait-il des modifications morphologiques bilatérales, symétriques et régulières, lorsqu'il agit pendant la croissance de l'os. Alors, en effet, une légère irritation périostique pourrait combiner ses effets avec des besoins mécaniques de l'os physiologiquement déterminés. Il y aurait ainsi mélange d'un processus plus ou moins pathologique et d'influences normales d'où résulterait une modification harmonique en quelque sorte, et non une hyperostose véritable surajoutée à un os adulte, comme dans le cas de mon Maori et beaucoup d'autres.

Par le fait que la forme arrondie du fémur à la région poplitée sur le fémur de Trinil et sur les deux fémurs européens (français et écossais) coïncide avec des lésions franchement pathologiques; par le fait aussi que cette forme n'existe que sporadiquement dans les races où elle est le moins rare; par le fait que la surface poplitée semble être particulièrement sujette aux hyperostoses, il y a lieu de soupçonner cette forme d'être anormale, même sur les fémurs d'apparence très normale qui l'ont présentée. Toutefois ces derniers fémurs, les plus nombreux, permettent de penser que lorsque la forme arrondie en question est très régulière, et que le diamètre antéro-postérieur *est simplement accru aux dépens du diamètre transversal* comme sur le fémur de Trinil, il est un peu abusif de conclure à un processus inflammatoire, à une *périostite* poplitée. Le mot *irritation* me semblerait plus que suffisant pour caractériser un excès de croissance dans la direction antéro-postérieure compensant une diminution dans le sens transversal, qui intervient pendant la croissance, non sans utilité peut-être, et donne lieu à une excentricité plutôt qu'à une monstruosité. Cette variation rappelle-t-elle un état atavique de la race? La question se pose sans pouvoir être tranchée pour le moment. Toujours est-il

que la forme dont il s'agit peut exister sur des fémurs parfaitement réguliers d'ailleurs et appartenants à des squelettes exempts de toute défectuosité. C'est là un point important.

J'ai essayé dans ma 2^e étude d'interpréter la forme poplitée de Trinil d'après des différences musculaires, et je me suis appuyé sur un abaissement de l'empreinte du muscle crural qui serait en relation avec la platymérie sur les fémurs à indice poplité très élevé. M. Hepburn n'a pas trouvé cet abaissement sur tous les fémurs à surface poplitée convexe, mais j'avais en vue parmi ces fémurs ceux dont l'indice poplité est en même temps très élevé, fémurs qui sont en très petit nombre dans la collection d'Edinburgh comme dans celles de Paris. Il est probable, du reste, que mon interprétation d'après les variations musculaires n'est pas assez complexe pour comprendre tous les cas, et je reconnais l'utilité des diverses considérations présentées à ce sujet par M. Hepburn. Ses conclusions sur ce point sont d'ailleurs très judicieusement réservées.

Il ne regarde pas les caractères du fémur de Trinil comme pouvant donner lieu à la distinction d'un genre distinct du genre Homo. Ces caractères sont humains et non simiens. Sur ce point nous sommes d'accord. Il ajoute que si le fémur provient d'un être humain et si les dents et le crâne ont appartenu au même individu alors la conclusion relative au fémur doit s'étendre au crâne et aux dents.

Sur ce dernier point, la justesse de la conclusion dépend de la signification attachée au mot *être humain*. Si le fémur de Trinil considéré isolément prouve que son possesseur n'était pas un singe, ce qui est certain, il ne prouve pas que ce possesseur doive être rangé d'après la totalité de sa conformation dans l'espèce ou le genre humain tel que nous le connaissons. J'ai déjà longuement insisté sur ce fait : que le fémur peut être morphologiquement très humain chez un être assez arriéré sous le rapport crâniologique pour ne mériter que conventionnellement le nom d'*homme*. Il y a donc à tenir compte, dans l'appréciation de l'individu fossile de Trinil, de son crâne et de ses dents aussi bien que de son fémur. D'après le fémur ce serait un homme au même titre que les hommes actuels; d'après le crâne et les dents c'est un être assez bas relativement aux races humaines les plus arriérées pour qu'on puisse le considérer comme reculant la limite inférieure de l'espèce humaine connue (dite aussi genre humain), dans la mesure

où l'infériorité de cet individu représente l'infériorité de sa race. C'est ce dernier point qui reste à l'état d'hypothèse, mais d'hypothèse qui a pour elle les plus grandes probabilités. Cette hypothèse admise, on est obligé de convenir, en se plaçant au point de vue de la théorie de l'évolution, que l'individu incontestablement *hominien* de Trinil présente un ensemble de conditions anatomiques, répondant à merveille à ce que la théorie transformiste pouvait attendre d'une race ancestrale.

Le fémur de Trinil, dit M. Hepburn, d'après les conditions géologiques de sa découverte, fait remonter le genre *Homo* à une période plus lointaine que toute autre découverte antérieure de restes humains. — Ce n'est pas assez dire, à mon sens : et je crois permis d'ajouter qu'à cette époque lointaine, le seul représentant connu du genre *Homo* possédait des dents et un crâne inférieurs à ce qui avait été antérieurement découvert, et très convenables pour représenter, dans ce genre *Homo* ou dans la famille des *Hominiens*, une phase *pithecanthropique* de l'humanité.

L'un des secrétaires : D^r P. RAYMOND.

645^e SÉANCE. — 24 Juin 1896.

PRÉSIDENCE DE M. HERVÉ

QUATORZIÈME CONFÉRENCE ANNUELLE TRANSFORMISTE

Le « *Pithecanthropus erectus* » et l'origine de l'homme.

PAR MM. LE D^r EUG. DUBOIS (DE LA HAYE)

ET LE D^r L. MANOUVRIER.

Conférence de M. Eugène Dubois.

Mesdames, Messieurs,

Je dois à la gracieuse invitation de M. Manouvrier, faite au nom de la Société d'Anthropologie, la bonne fortune dont je suis bien reconnaissant, de pouvoir assister à la conférence annuelle transformiste qu'il fera sur le *Pithecanthropus erectus*. Comme je suis en certaine manière en relation de père et fils avec ce dernier, M. Ma-

nouvrier m'a demandé aussi de faire une partie de la conférence elle-même. Lui laissant d'entrer plus en détail dans les questions que le Pithécanthrope a créées, je demande seulement à vous donner — en qualité de témoin — quelques éclaircissements sur la trouvaille des ossements d'après lesquels j'ai fondé le genre et l'espèce du *Pithecanthropus erectus* et sur d'autres circonstances desquelles je suis en état de pouvoir porter témoignage mieux qu'un autre. Permettez-moi de résumer, en même temps, les principales déductions de ces circonstances et de l'examen des pièces mêmes.

Celles-ci sont, comme vous savez, une calotte crânienne, deux molaires supérieures et un fémur, que j'eus le bonheur de trouver à Java en 1891 et 1892 en faisant, sous les auspices du gouvernement, des fouilles pour une faune néotertiaire, dont les premiers restes fossiles avaient été signalés il y a bien des années par le célèbre explorateur Junghuhn, et plus amplement décrits, un quart de siècle après, par le professeur Martin de Leyde. Comme mes rapports très courts, présentés au gouvernement hollandais après la trouvaille et publiés par lui, avaient excité des curiosités assez passionnées de la part de quelques savants européens, je fus forcément obligé de publier à Java une description plus étendue mais toujours provisoire, dans laquelle j'entrais dans quelque détail sur les déductions que j'avais faites d'après les pièces.

Ce travail a fait, comme on a dit, grand bruit dans le monde — et certainement la question psychologique soulevée par la critique que le pauvre Pithécanthrope a dû endurer est des plus intéressantes, aussi intéressante dans son genre que l'être paradoxal dont on s'est occupé. Mais réservons à un temps futur de traiter l'aspect psychologique de la question.

Dans mon mémoire publié à Java, je donnais peu de détail sur les circonstances de la trouvaille, parce que les ossements du *Pithecanthropus* ne sont qu'une bien minime partie de la collection entière que j'ai pu recueillir pendant six ans et parce que je voulais donner l'ensemble des faits géologiques en décrivant aussi les autres ossements.

Cependant on avait certainement raison de vouloir connaître ces faits en rapport avec la trouvaille du *Pithecanthropus*. Parmi mes critiques tous ou presque tous, voyaient si bien l'importance que ces circonstances devaient avoir sur le jugement qu'ils se sont servis en partie de suppositions en attendant de ma part de plus

amples renseignement. On doit donc s'étonner qu'un critique des derniers temps ait pu négliger entièrement ces circonstances après que j'eus donné les renseignements exigés.

J'ai fait pendant six ans des fouilles continuelles dans les couches qui renfermaient les restes du *Pithecanthropus* et rapporté de ces fouilles et de fouilles antérieurement faites dans des grottes à Sumatra environ 400 grandes caisses d'ossements fossiles que je suis chargé, par le gouvernement des Indes néerlandaises, d'étudier et de décrire. Les dites couches ont, dans la partie environnant Trinil et où elles sont continues, une étendue d'environ 100 km. sur 1 à 5 km. de largeur. J'ai pu évaluer l'épaisseur à plus de 350 m. Elles sont inclinées jusqu'à 15°, généralement vers le sud selon l'axe de l'île de Java et à Trinil d'environ 5° 5. Elles sont d'origine fluviatile d'après leur structure et d'après les coquilles de mollusques fluviatiles *Unio*, *Corbicula*, *Melania*, etc., qu'elles renferment.

La faune de vertébrés qu'on y trouve ressemble beaucoup à celle des monts Sivalices et des couches de la vallée de la Narbada dans l'Inde. Il y a des *Stegodon*, des *Leptobos*, des *Bos elaphus*, des *Hexaprotodon* et des *Bubalus*, *Rhinoceros*, *Sus*, *Hyaena*, *Felis*, qui se rapprochent beaucoup des formes de l'Inde orientale décrites par Falconer et Lydekker.

D'après les espèces la faune semble moins ancienne que la faune des monts Sivalices, mais elle est probablement plus ancienne que le pleistocène d'après les faits géologiques. Il est presque certain pour moi, après l'étude préalable que j'ai pu faire des espèces trouvées, qu'elle appartient au pliocène supérieur, c'est-à-dire au plus récent tertiaire.

Pendant toute la durée de mes fouilles je n'ai pu trouver d'autres restes anthropoïdes ou semblants humains que ceux de Trinil, bien que les autres ossements proviennent des mêmes espèces d'animaux que ceux qui se trouvaient dans d'autres endroits du terrain. C'est partout la même faune. Les quatre pièces qui nous occupent plus particulièrement en ce moment gisaient exactement dans le même plan des couches de Trinil, c'est-à-dire qu'elles avaient été déposées avec les alluvions de l'ancien fleuve exactement en même temps.

Il est bon de se rappeler que les couches sont inclinées au moins de 5°, un des faits prouvants que ces alluvions n'ont aucun rapport avec le fleuve actuel; elles ont été déposées dans des

temps bien antérieurs même à l'époque du diluvium. Il n'y a aucun obstacle contre l'assertion que les quatre ossements peuvent avoir fait partie d'un même squelette, ni d'après l'examen anatomique, ni d'après les circonstances de la trouvaille. Jamais je n'ai trouvé un squelette entier : toujours les parties en étaient dispersées.

Voici la coupe géologique de la roche à Trinil (déjà publiée dans : *Royal Dublin Society*, fig. 4).

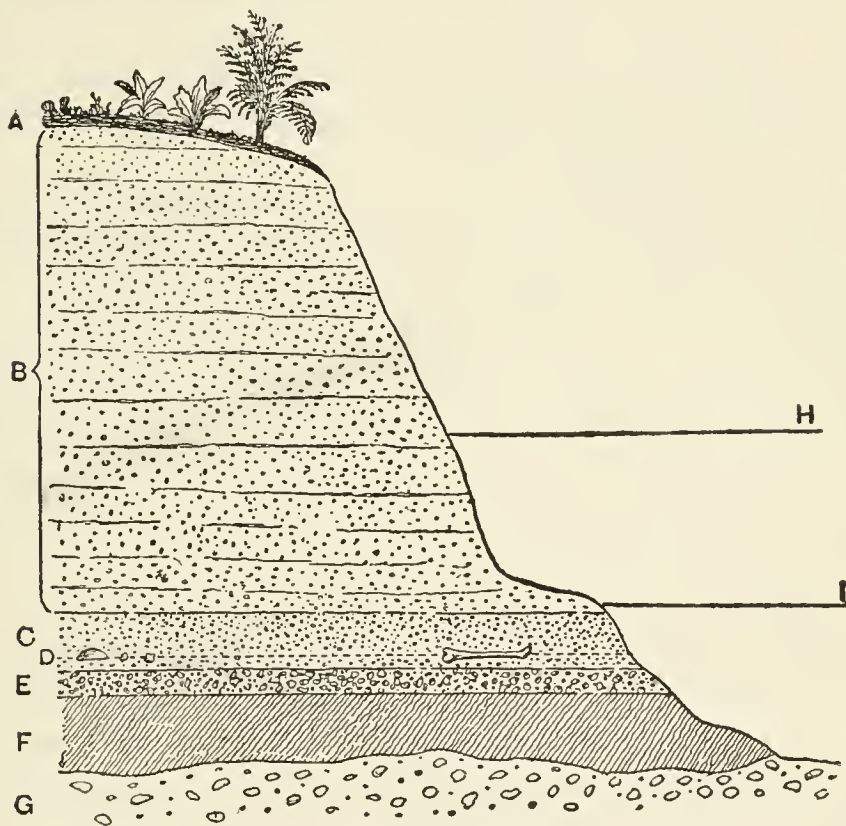


Fig. 1. — Coupe de Trinil.

A. Sol végétal. — B. Sables. — C. Lapilli. — D. Niveau des ossements. — E. Conglomerats. — F. Argile. — G. Brèche marine. — H. Niveau de la rivière (saison des pluies). — I. Niveau de la rivière (saison sèche).

Le fémur du *P.e.* fut trouvé à 15 mètres de la calotte crânienne.

Notre esprit pouvant plus facilement concevoir les rapports des dimensions si elles sont petites que si elles sont très grandes, il me semble utile de les représenter à une échelle réduite.

Prenons pour les 100,000 mètres de l'étendue du terrain : 10 mètres nous avons pour la distance des deux os principaux de notre *pithecanthropus* 1 1/2 millimètre. Qu'on se rappelle bien ce rap-

port de distance et qu'on ne perde pas de vue que sur l'immense quantité d'ossements recueillis dans le terrain, je n'ai trouvé des ossements, anthropoïdes selon les uns, humains selon les autres, qu'à Trinil, à une distance comparativement faible et bien exactement dans le même plan des couches, c'est-à-dire déposés au même moment ! Je crois même que la probabilité qui existe ici — que les ossements proviennent d'un même individu — est assez grande pour être regardée pratiquement comme certitude.

En passant rapidement en revue les quatre pièces trouvées je dirai que, d'après le crâne et les dents le *pithecanthropus* semble d'abord plutôt se ranger à côtés des singes et que d'après, le fémur, il semble être un être humain.

En effet, le *crâne* par sa forme ressemble de très près à un crâne de gibbon deux fois aggrandi, mais il diffère beaucoup de tout crâne humain, même du type néanderthaloïde.

Les crânes de Néanderthal et de Spy sont d'abord beaucoup plus grands, et aussi très différents de forme, surtout dans leur partie antérieure et dans la région pariétale. Cette dernière est beaucoup plus aplatie dans le *pithecanthropus*. Mais c'est surtout dans la partie orbitale du frontal que le crâne du *pithecanthropus* est aussi éloigné des crânes néanderthaloïdes que de tout autre crâne humain. Cette partie est entièrement pithécoïde.

Le crâne ayant d'après mes mensurations nouvelles, une capacité de 900 ccm. est trop petit pour un être humain normal et beaucoup trop grand pour un singe de la grandeur de ceux que nous connaissons. On a supposé qu'il pouvait provenir d'un singe ou bien d'un gibbon géant, mais on ne s'est pas bien représenté quel géant ce devait être ! Si la taille était proportionnelle à la capacité crânienne, elle dépassait de beaucoup les deux mètres et l'animal devrait être lourd en proportion. Pour un gibbon, singe arboricole, c'était certainement une taille impossible. Mais encore on a oublié que dans un même groupe de mammifères le crâne en général est d'autant plus équipé de crêtes pour l'insertion des muscles masticateurs, que l'animal est plus grand. C'est pour cette raison que le gibbon a le crâne beaucoup plus lisse que le gorille. Mais le *pithecanthropus*, avec une capacité crânienne deux fois celle du gorille a le crâne aussi lisse que le gibbon !

Pour être un singe, il devait être géantissime ; or comme il n'a pas le crâne d'un géant, il ne pouvait être un singe.

Le *fémur* a été déclaré humain presque unanimement, je crois

un peu trop vite. J'ai été le premier à dire qu'il offre une ressemblance frappante avec un fémur humain, mais il a certaines particularités de moindre importance mécanique par lesquelles il diffère des fémurs humains. Après avoir examiné un très grand nombre de fémurs, je maintiens mon opinion que l'écart est assez grand pour séparer le fémur de Trinil de ceux notre espèce.

Certainement il y a une grande variabilité dans la forme des fémurs humains, mais le degré de celle-ci dans chaque partie n'est pas limité.

Si cela n'était pas on ne saurait jamais reconnaître un homme d'après un os. Au moins une des particularités du fémur de Trinil me semble assez s'écarter de la forme humaine pour qu'elle suffise en elle-même à séparer cet os de l'espèce *Homo sapiens*. J'ai pu comparer directement les deux fémurs que M. Manouvrier avait enfin trouvés entre plus de mille, lesquels il croyait d'après mes communications, analogues au fémur de Trinil; mais je les ai trouvés à cette comparaison *directe* encore très éloignés de ce dernier. Aussi, me semble-t-il qu'on n'a aucun droit d'attribuer la forme aberrante du fémur de Java à l'exostose que celui-ci possède dans sa partie supérieure, puisque sur plusieurs fémurs humains une exostose analogue n'avait eu aucune influence sur la région dans laquelle le fémur de Java est différent.

Certainement il n'était pas à supposer que le fémur d'un anthropoïde devenant bipède pouvait être bien différent d'un fémur humain, la fonction étant la même et la forme déjà rapprochée par l'origine. Une ressemblance analogue existe, par exemple, entre le fémur des cerfs et des antilopes.

Quant aux *dents*, une seconde et une troisième molaires supérieures, elles sont si grandes qu'on n'en trouve que *très* rarement de semblables chez l'homme; les racines sont très divergentes, dans un degré qui au moins ne se trouve qu'à grande exception chez l'homme. Elles se rapprochent par ces caractères plutôt des anthropoïdes, qui ont les molaires relativement grandes et dont les racines sont plus divergentes que chez l'homme. Cependant, il se pourrait qu'on eût affaire à un cas exceptionnel dans notre fossile, bien que la probabilité soit bien mince sous ce rapport. Mais il est bien certain que la seconde molaire, qui est une molaire du côté gauche, par le développement relatif de ses quatre cuspides, est du type anthropoïde et non humain. La forme rhomboïdale typique de la couronne s'est perdue par cause du moindre déve-

loppement de la cuspide *externe* postérieure, comme on le voit *toujours* chez le chimpanzé et l'orang-outang, *jamais* chez l'homme. La troisième molaire est formée d'après le même type que la seconde, mais on pourrait dire que cette dent est très variable et ses cuspidés moins accusées que celles de la seconde.

Ainsi, par le crâne et les dents, le *Pithecanthropus erectus* s'approche des anthropoïdes, de l'homme par le fémur, sans pourtant pouvoir être rangé ni parmi les anthropoïdes, ni dans le genre humain.

Il me reste à donner un éclaircissement sur l'état dans lequel les os se trouvent. J'ai attribué la séparation des os des squelettes des animaux fossiles en partie à l'action de l'eau courante, en partie à des crocodiles, dont les restes se trouvent toujours avec les ossements des autres espèces, et mon opinion est fondée sur des observations faites pendant les fouilles, durant cinq années.

A ces reptiles rapaces, j'attribue aussi les fractures d'un grand nombre d'ossements — quelquefois on voit même des trous qui me semblent ne pouvoir être autrement expliqués que par l'action des dents des crocodiles. D'ailleurs, j'ai vu des fractures et des marques analogues sur des parties de squelettes de sanglier sur les bords des fleuves de Java, où les crocodiles sont encore nombreux de nos jours. Je proteste énergiquement contre toute supposition que l'action de l'ancien fleuve lui-même aurait pu produire les fractures. Il est certain que le courant qui a apporté la matière sableuse dans laquelle les ossements sont ensevelis, n'avait qu'une faible vitesse (que j'ai pu évaluer à moins d'un demi-mètre par seconde) et les grains de sable volcanique, comme les lapilli légers, n'auraient pu briser même les plus faibles os, comme c'est d'ailleurs prouvé sur beaucoup d'ossements par la conservation de parties minces comme du papier ou fines comme des aiguilles. Le relief extérieur des os est presque toujours bien conservé.

Quant aux rugosités de la surface du crâne, elles sont réellement causées par l'eau acide qui s'écoulait de la roche de laquelle la calotte crânienne avait été excavée. Cette eau contenait de l'acide sulfurique et de l'hydrogène sulfuré, la roche de la pyrite et aussi du soufre libre. De nombreux ossements, trouvés au même endroit, présentaient des signes analogues d'érosion; quelques bois de cerfs en étaient même amincis partiellement, presque d'une manière filiforme.

La calotte crânienne, à part cette révision, a conservé sa forme

primitive, le pariétal droit n'est point du tout enfoncé, comme on peut voir à la face intérieure de l'os; seulement il y a eu perte considérable de la substance osseuse à la face extérieure par suite de ladite érosion sans plagiocéphalie. L'érosion a été très considérable aussi dans la région de la fosse temporale gauche où il y a des trous et des fossettes profondes bouchés dans le moulage; l'apophyse orbitaire externe est très amincie et raccourcie. Du côté droit, où il y a une fracture assez nette, on peut juger de la grande étendue que ces apophyses ont eue.

La couleur chocolat n'est pas due à une « gangue » que l'on a prétendu recouvrir les ossements, mais c'est celle de l'os fossilisé même. Il est à regretter que, quelques-uns, voulant critiquer *mes déductions* aient imaginé des faits qui n'existent pas; c'est un phénomène psychologique que je ne puis m'empêcher de soumettre à votre attention.

Après toute critique, je persiste à penser que le *Pithecanthropus erectus* appartient en ligne directe à la généalogie de l'homme ou au moins ne peut s'éloigner beaucoup de cette ligne. Notre ancêtre, en tout cas, ne pouvait être bien différent, mais devait même être très proche parent du *Pithecanthropus erectus*.

La signification de cet être intermédiaire pour la théorie transformiste a été exagérée, je crois. La théorie transformiste n'avait pas grand besoin de l'appui du *Pithecanthropus* fossile. Elle est fondée depuis longtemps sur une grande quantité d'autres faits. Mais il lui donne toujours un appui de plus, du genre de celui de l'*Anchitherium* comme ancêtre du cheval. Il représente un enchaînement de plus, comme la paléontologie en connaissait déjà et de plus beaux. Mais la théorie transformiste doit sa haute importance uniquement à ce qu'elle nous aide à déterminer la place de l'homme dans la nature; et si véritablement, comme l'a dit Huxley, la question des questions pour l'humanité, le problème qui est au fond de tous les autres problèmes, et qui intéresse le plus — c'est la place de l'homme dans la nature et ses relations vis-à-vis l'ensemble des choses, — le *Pithecanthropus erectus* a une signification à part et plus grande que celle de l'*Anchitherium*.

Conférence de M. Manouvrier.

Le fonds de cette conférence ayant consisté dans des considérations déjà présentées à la Société (v. Bulletins, janvier 1895, no-

vembre 1895 et juin 1896), il me suffira d'en donner ici un résumé sommaire.

Il eût appartenu à M. Dubois de faire la conférence en entier, et la Société d'Anthropologie lui eût certainement réservé cette honorable tâche, si elle avait pensé qu'il lui serait possible de venir en France au moment opportun. Non seulement c'est à M. Dubois qu'est due la découverte des ossements fossiles de Trinil, mais c'est encore à lui qu'est due leur première description et la première démonstration anatomique de leur haute signification. Le mérite de M. Dubois a été reconnu par un de ses plus illustres contradicteurs : à plus forte raison doit-il être proclamé par ceux qui ont affirmé d'abord la légitimité, puis la justesse de ses conclusions.

Le travail, une fois accompli, peut paraître simple et facile, mais on trouvera la preuve de ses difficultés dans les divergences d'opinion qui se sont produites dès le début de la question, et qui subsistent encore en partie parmi les principaux anatomistes de l'Europe. On peut supposer, d'après ces divergences, que le *Pithecanthropus*, après être resté enfoui sous 15 mètres de terre pendant de nombreuses centaines de siècles, a couru sérieusement le risque, une fois revenu à la lumière, d'être méconnu par ceux-là même qui croyaient théoriquement à son existence.

Il est vrai, comme l'a fait remarquer M. Dubois, qu'il peut y avoir là une question psychologique en interférence avec les questions anatomiques. Une certaine résistance indépendante de toute mauvaise humeur a pu avoir pour cause l'importance même de la question. Lorsqu'il s'agit de l'origine de l'homme et de sa place dans la nature, on conçoit qu'il y ait plus d'exigences en matière de preuves que lorsqu'il s'agit de l'ancêtre du cheval. Pourtant il n'y a plus guère de biologistes qui exceptent l'homme des lois générales de l'univers, et qui admettent la théorie transformiste pour les mammifères, sans l'appliquer *ipso facto* à l'espèce humaine. Mais la théorie transformiste considérée en général compte encore un certain nombre d'ennemis, sans compter les adeptes qui n'aiment pas en parler et ceux qui ne trouvent pas de bon ton qu'on en parle.

Plus complexe encore est l'aspect psychologique, dont a parlé M. Dubois, mais toutes les questions très discutées n'en présentent-elles pas un analogue? Il était seulement nécessaire d'en dire un mot pour que le public n'interprêtât pas faussement les divergences d'opinion extraordinaires qui se sont produites et n'en

conclût pas qu'il s'agit d'une question négligeable à cause de sa trop grande obscurité.

Au surplus, il faut savoir que ces divergences d'opinion ont eu lieu en grande partie à cause de l'insuffisance première des informations au moment où les divers anatomistes eurent à se prononcer. Un des mérites secondaires, mais importants néanmoins, de M. Dubois, a été de faire plusieurs voyages à travers l'Europe pour dissiper par l'exhibition des pièces originales et ses démonstrations orales les incertitudes et les soupçons qui avaient pu se produire, qui s'étaient produits nécessairement. Ses voyages à Bruxelles, à Paris, à Edinbourg, à Dublin, à Londres, à Berlin n'ont pas toujours réussi à transformer les opinions primitivement émises ; mais celles qui, dès le début, avaient été plus ou moins favorables aux conclusions de M. Dubois le sont devenues davantage, et celles qui avaient été franchement opposées sont devenues moins tranchantes à ce qu'il semble.

Il ne faut pas non plus perdre de vue la signification sur laquelle on a déjà insisté de la divergence radicale et si curieuse des deux opinions opposées à celles de M. Dubois : celle qui faisait du crâne fossile de Trinil un crâne de singe, et celle qui faisait du même crâne un crâne humain.

On aura beau dire que cela ne prouve rien ; quand une divergence d'opinion pareille se produit entre des anatomistes de premier ordre, elle n'est pas sans signification. Si le crâne de Trinil n'avait pas présenté des caractères pithécoïdes dépassant ceux des races humaines les plus arriérées, tant anciennes que modernes, les anatomistes de Berlin n'auraient pas pris ce crâne pour celui d'un singe anthropoïde d'une espèce inconnue pendant que les anatomistes anglais s'efforçaient de montrer que ce crâne était humain.

Je n'avais aucun besoin de ces divergences pour fonder mon opinion conforme à celle de M. Dubois : que ce crâne appartenait à une espèce intermédiaire. Elles ne s'étaient pas encore produites, d'ailleurs, à l'époque où j'exposai ici cette opinion motivée, le 3 janvier 1895. Elles montrent tout au moins la nouveauté et certaines difficultés de la question dont M. Dubois eut à s'occuper le premier à Batavia, loin des musées d'Europe et des divers moyens d'étude dont nous disposons.

Entre l'opinion qu'il s'agit d'un crâne humain et celle qu'il s'agit du crâne d'un être intermédiaire, la différence peut être encore

grande, comme elle peut être nulle. Il est facile de montrer que cela pourrait être une pure question de mots indifférente au point de vue transformiste. (*Voir la figure 1 de la réponse aux objections et les explications qui l'accompagnent. Séance précédente*).

M. Dubois a créé pour l'être dont il a découvert les restes fossiles une nouvelle espèce, un nouveau genre et même une nouvelle famille distincte de celle des Hominien. J'ai examiné ailleurs la question de savoir jusqu'à quel point ces nouvelles cases zoologiques étaient nécessaires et légitimement établies. (*Voir dans le Bulletin de 1895 ma deuxième étude, et dans celui de 1896 ma réponse aux objections*). En admettant qu'elles ne le soient pas, je n'en serais pas moins d'accord avec M. Dubois sur ce point fondamental : que les pièces fossiles de Trinil indiquent, selon toute probabilité, démontrent par conséquent jusqu'à preuve du contraire et en attendant la découverte de pièces nouvelles, l'existence à l'époque pliocène, d'une race anthropomorphe plus ou moins rapprochée des races humaines les plus inférieures que l'on connaisse et, par conséquent, occupant le rang du *missing link* de Huxley ou de l'un des anneaux qui doivent relier l'espèce humaine ou genre humain à sa souche anthropoïde. Peu importe le nom que l'on donnera à cette race humaine ou pré-humaine, si l'on ne conteste pas son infériorité crânienne par rapport aux races humaines les plus inférieures sous ce rapport.

Cette infériorité, chez l'individu de Trinil, est manifeste. Elle est établie anatomiquement dans les mémoires de M. Dubois et les miens, et n'avait pas encore été contestée jusqu'à ces derniers temps, mais il a été répondu à cette contestation. (*Voir séance précédente*).

L'infériorité de forme est accompagnée d'une infériorité de volume non moins manifeste et qui a pu être évaluée avec une approximation suffisante. On n'a pas manqué de dire que la petitesse du crâne n'avait pas grande signification si la taille de l'individu n'était pas connue, ce qui équivaut à dire que la capacité *relative* du crâne pouvait n'être pas extraordinairement faible.

Mais c'est une des vérités les plus claires et les mieux établies de la craniologie que la relation existante entre l'infériorité morphologique et l'infériorité de la capacité relative du crâne. Relation si étroite, qu'il n'est pas besoin de connaître la taille d'un homme ou d'un être similaire pour affirmer l'infériorité du volume

relatif de son cerveau, d'après les caractères morphologiques de son crâne.

Cette infériorité est indiquée sur le crâne de Trinil par les caractères suivants, qui dépendent tous du faible développement de l'encéphale par rapport au squelette :

1^o Le faible développement de la voûte crânienne par rapport à sa base, caractère qui se traduit ici par l'aplatissement de cette voûte, par la brièveté des rayons auriculaires, par la faible ouverture des angles auriculaires ;

2^o La situation de la crête occipitale au-dessus de l'inion, situation qui résulte directement de l'importance des muscles qui s'insèrent à l'écaille occipitale, par rapport au développement de cette partie de la voûte crânienne ;

3^o L'envahissement par la même crête occipitale de toute la largeur de l'écaille occipitale et sa jonction avec une autre crête (la pariétale inférieure) ;

4^o L'existence même de cette dernière crête indique un faible développement du crâne relativement au muscle temporal et aux os maxillaires ;

5^o La proéminence en avant de la boîte crânienne, sous forme de visière, de la portion inférieure et antérieure de l'os frontal ; cette visière est en rapport avec un grand développement des sinus frontaux qui est un indice de la petitesse relative du cerveau par rapport au développement crânien dont j'ai montré, il y a longtemps, la relation avec la masse générale du squelette.

On m'a donc objecté inutilement que la taille de l'individu de Trinil pouvait être plus faible que je ne l'ai pensé. Cette objection tendait à infirmer la valeur démonstrative de la petitesse du crâne. Mais mon contradicteur n'a pas songé qu'en insinuant que l'individu de Trinil était de petite taille, il aggravait plutôt la signification de l'infériorité encéphalique.

C'est en effet un caractère des individus de petite taille, dans une même espèce, d'avoir un volume encéphalique absolument petit, mais relativement grand par rapport à la taille. C'est à cette condition, comme je l'ai démontré ailleurs, que ces individus ont une intelligence égale à celle de leurs congénères de forte taille. Si donc on veut que l'individu de Trinil ait été petit, on aggrave, ai-je dit, sa situation, car malgré sa faible taille il avait un cerveau relativement très peu développé.

Le développement relatif de l'encéphale chez l'individu de

Trinil est très inférieur si l'on attribue à cet individu la taille humaine moyenne indiquée par le fémur de Trinil. On vient de voir que ce fait serait aussi certain en l'absence du fémur.

A quel niveau intellectuel l'infériorité cérébrale de l'homme de Trinil permet-elle de le placer? C'est là une question où l'évaluation approximative devient fort difficile. Mais nous ne pouvons baser notre jugement que sur les caractères de volume et de forme du crâne. Or, sous ce double rapport, l'individu de Trinil devrait être placé, physiologiquement, tout au moins au niveau des individus les plus exceptionnellement inférieurs des races humaines les plus inférieures.

On pourra toujours dire que cet individu pouvait être un monstre, un submicrocéphale dans sa propre race. On pourra dire, si l'on veut, que le premier spécimen découvert de cette race pliocène a présenté avec exagération l'infériorité morphologique de la race quaternaire comme s'y attendaient les partisans de la théorie transformiste, mais que cela ne prouve rien attendu que les autres individus de cette race pouvaient être autrement conformés. Mais en attendant que nous possédions d'autres spécimens de la race pliocène, il sera plus rationnel de juger de l'état morphologique de cette race d'après l'unique spécimen trouvé que d'après ceux qui sont encore à trouver.

On peut chercher aussi dans les races humaines actuelles des cas aberrants et extraordinaires, des individus présentant un ou plusieurs des caractères d'infériorité rencontrés sur les pièces fossiles de Trinil. Il serait étrange que l'on ne trouvât pas des cas de ce genre si réellement la race de Trinil a été une souche humaine ancestrale. Si l'on trouve dans l'espèce humaine des retours ou des survivances de caractères pithécoïdes, *a fortiori* doit-on pouvoir trouver des retours ou des survivances de caractères triniloïdes, c'est-à-dire d'une race ou espèce beaucoup moins éloignée de l'humanité que les anthropoïdes.

Recherchant à quelle espèce anthropoïde ancestrale pourrait se rattacher évolutivement la race pithecanthropique de Trinil, M. Dubois a pensé au genre *Hyllobates* (Gibbon), et j'ai appuyé cette manière de voir qui paraît approcher de la vérité. Mais c'est là une question très différente et indépendante de celle qui nous occupe.

On pouvait s'attendre à voir le *Pithecanthropus* assailli d'objections et même de sarcasmes de la part des partisans de la théorie

ou de la doctrine dite créationniste. Il n'en a rien été jusqu'à présent, du moins dans les recueils scientifiques. J'ai même eu le plaisir de montrer les moulages des pièces de Trinil et de communiquer mon opinion à un éminent théologien catholique, et ce savant ecclésiastique m'a déclaré qu'au point de vue du dogme cette découverte le laissait indifférent, attendu que l'église n'avait aucune doctrine arrêtée sur les questions de ce genre. J'avoue que cette déclaration m'a surpris, mais plutôt agréablement, car elle m'a semblé indiquer un certain progrès sur une époque peu lointaine. Espérons que l'un des effets de la découverte de M. Dubois sera l'accentuation de ce progrès, peu marqué encore, dans l'évolution religieuse.

Le *Pithecanthropus* n'a pas été pour cela exempt de critiques. M. le Professeur Stanislas Meunier a contesté dernièrement, en quelques lignes parues dans une Revue littéraire de Paris, la signification attribuée par les transformistes aux caractères anatomiques intermédiaires entre ceux des hommes et ceux des anthropoïdes. Ces caractères ne sauraient prouver, a-t-il dit, une filiation entre l'homme et les singes. Mais avant de discuter cette opinion, nous avons le devoir d'attendre que le savant géologue ait fait valoir ses arguments contre la théorie transformiste en général, comme il a manifesté l'intention de le faire prochainement.

D'autres critiques en très grand nombre et amplement développées ont été présentées contre le *Pithecanthropus*, mais par un partisan de la théorie transformiste, ce qui n'a rien d'étonnant, car cette théorie n'implique pas nécessairement que les restes fossiles trouvés à Trinil soient ceux du précurseur annoncé par elle. Ces critiques ont reçu dans la séance précédente de la Société une réponse complète insérée dans le Bulletin.

560^e SÉANCE. — 2 juillet 1896.

PRÉSIDENCE DE M. HERVÉ.

CORRESPONDANCE

M. BONIN, *vice-résident de France en mission au Thibet* avait demandé il y a environ une année des instructions à la Société d'An-

thropologie afin de pouvoir lui adresser des documents et observations recueillis au cours de ses explorations.

C'est ainsi que M. Bonin adresse à la Société deux lettres, l'une datée du courant de l'hiver dernier, l'autre du printemps de cette année.

Voici ces lettres communiquées par M. MAGITOT.

Tali, 30 octobre 1895.

« Monsieur le Docteur,

« Je suis en ce moment à Tali, la dernière ville chinoise de l'Ouest, me préparant à entrer au Thibet, j'ai pensé qu'il vous intéresserait peut-être d'avoir de mes nouvelles pour les communiquer à la Société d'Anthropologie, d'autant plus qu'il me sera difficile avant longtemps de vous en faire parvenir d'autres, car je n'aurai au Thibet aucun moyen de communication. J'ai traversé entièrement le Yunnan du Sud-Est au Nord-Ouest et j'ai pu faire sur les populations indigènes peu connues, notamment les Lolos et les Man-Tsé, d'intéressantes observations que je ferai connaître à mon retour à la Société d'Anthropologie. J'espère les compléter au Thibet, la région que je vais parcourir n'ayant pas encore été explorée.

« Je veux aujourd'hui seulement vous parler d'un fait qui m'a particulièrement frappé et qui mériterait d'être étudié par quelqu'un de plus compétent que moi. Je parle de la *peste du Yunnan*, peste bubonique spéciale à cette province, où elle a apparu depuis une vingtaine d'années à la suite de la grande guerre contre les mahométans qui a mis le pays à feu et à sang. On dit qu'elle venait de Birmanie, mais je crois jusqu'à nouvel ordre que c'est une illusion : c'est dans le sol infesté par des cadavres laissés sans sépulture après les massacres et les combats que la peste a pris naissance, et comme les dernières batailles et les plus fortes tueries ont eu lieu sur la route de Birmanie, dernier refuge des rebelles, la maladie s'est répandue de là sur le reste de la province, où on l'a considérée comme importée de Birmanie. Ce qui distingue absolument cette peste des autres observées jusqu'ici, notamment de la peste de Hong-Kong récemment étudiée par le Dr Yersin, *c'est qu'elle n'existe que sur le plateau du Yunnan, entre 1500 et 2000 mètres d'altitude.*

« Elle ne descend pas plus bas, ne remonte pas plus haut. Ainsi

Tali où je suis en ce moment, l'ancienne capitale des musulmans qui n'est plus qu'un vaste cimetière, est indemne de la peste, qui visite chaque année les vallées voisines : or Tali est à 2100 au-dessus du niveau de la mer. Le principal foyer est à Mong-Tsé, dans la vallée du Fleuve Rouge, où j'ai séjourné également. La maladie en a même pris le nom, en chinois. Mong-Tsé ping, le mal de Mong-Tsé. Cette ville est d'après les observations récentes du Prince d'Orléans à 1500 mètres d'altitude. A deux jours de là, sur les bords mêmes du Fleuve Rouge, se trouve la ville de Mang-hao, qui est considérée comme le point le plus malsain du Yunnan, les caravanes n'y passent jamais la nuit et la fièvre y règne à l'état permanent. Or Mang-hao, placé en contre-bas de Mong-Tsé, n'est jamais visité par la peste, tandis qu'à Mong-Tsé j'ai vu mourir 80 personnes par jour sur 8 à 9,000 habitants.

« La maladie y sévit régulièrement chaque année du 4^e au 7^e mois chinois (15 mai au 15 août) ; cette année elle a duré plus longtemps et n'avait pas encore disparu en septembre. Elle débute par un malaise général, suivi d'une fièvre intense et de l'apparition d'un bubon à l'aîne, à l'aisselle ou sous l'oreille. Le bubon grossit rapidement, atteint les dimensions d'un œuf de pigeon et, quand il est devenu noir et dur, le malade est toujours emporté. Il n'y faut généralement que 24 heures. J'ai vu mourir ainsi successivement trois Chinois au service du Consulat de Mong-Tsé qui la veille étaient parfaitement bien portants et le lendemain morts. Quand la tumeur devient molle, ce qui est extrêmement rare, il y a quelques chances pour que le malade en réchappe.

« Les Chinois ne connaissent aucun remède au mal et, dès qu'un homme est atteint, il est abandonné de tous. Les cadavres sont exposés sous sépulture aux portes de la ville, ce qui contribue encore à répandre l'épidémie. Il paraît cependant qu'on a sauvé quelques malades en excisant ou en brûlant la tumeur, mais je n'ai jamais vu faire l'opération : tout homme atteint est considéré comme perdu. On recommande aussi le pétrole bu à fortes doses, mais tout cela se raconte et ne se fait pas. Je crois qu'il y aurait là pour un bactériologiste un champ d'études extrêmement intéressant et fertile. Je dois ajouter que le savant qui trouverait le remède ferait plus pour l'extension de notre influence que les expéditions militaires les mieux organisées.

« J'ai pensé que ces quelques détails, donnés avec toute mon incompétence, sur la principale maladie ethnique du pays que je

parcours pourrait intéresser la société et peut-être décider un médecin français à venir l'étudier sur place. Je réserve pour mon retour les renseignements ethnographiques que j'ai recueillis et que je n'ai ni le temps ni la place de vous envoyer aujourd'hui.

« Veuillez agréer, Monsieur le Docteur, l'expression de mes sentiments dévoués,

« CHARLES EUDES BONIN. »

Tchen-tou, 30 mars 1896.

« Monsieur le Docteur,

« Je vous ai écrit avant mon départ de Tali (Yunnan) pour vous prier de faire connaître à la Société d'Anthropologie quel itinéraire je comptais suivre de là à travers le Thibet. Je suis heureux de pouvoir lui dire aujourd'hui que le programme que je m'étais fixé a été intégralement exécuté et que de Tali à Tat-sien-lou, capitale du royaume Thibétain de Kiala, j'ai parcouru pendant trois mois des pays nouveaux, habités par des tribus à demi-sauvages sur lesquelles je rapporte de nombreux documents.

« C'est ainsi que j'ai visité successivement les différents peuples qui habitent dans cette direction les assises orientales de l'Himalaya et du plateau central de l'Asie et qui forment en quelque sorte *l'avant-garde* de l'invasion thibétaine; ce sont du Sud au Nord les Mossos, dont l'ancienne capitale est à Li-Kiang, les Kou-tsongs, qui ont pour centre Tsongtien, les Si-fans et les Meng-fans, soumis au roi lama qui règne à Mi-li, et les Man-Tsé, noms génériques des Thibétains sur la frontière du Sse-Tchuen. J'ai vu également quelques Lolos sauvages qui portent les cheveux ramenés en corne sur le front et semblent proches parents des Miao-Tse indépendants, « la vermine indomptable » comme les appellent les Chinois.

« Ayant vécu au milieu de ces tribus, j'ai pu les étudier de près et je rapporte sur elles des renseignements directs que je communiquerai à mon retour à la Société; j'ai également des costumes, des armes, des manuscrits en caractère mossos, des échantillons de produits et pour les linguistes de petits vocabulaires des langues mosso, si-fan et man-tsé. Je n'ai pu prendre que quelques mensurations crâniennes, trop rares malheureusement, mais il faut tenir compte des idées superstitieuses si fortes chez les Thibétains et qui rendent des observations de ce genre difficiles et dangereuses.

« Tels sont les quelques résultats obtenus jusqu'ici. Je vais, pour

les compléter, depuis Tchen-tou, capitale du Sse-tchuen où je me repose en ce moment, gagner les plaines de Mongolie à travers les montagnes du Thibet oriental, en suivant la frontière chinoise. De là je redescendrai vers Pékin par la grande muraille. J'aurai fait ainsi le tour complet de la Chine proprement dite en visitant tous les peuples divers qui en occupent les limites ; je crois qu'au point de vue de l'ethnographie de l'Asie centrale cet itinéraire n'est pas sans intérêt : en tout cas il n'avait pas encore été tenté jusqu'ici.

« Je compte, si la seconde partie de mon voyage s'effectue comme la première sans accidents sinon sans fatigues, être de retour en Europe pour le prochain hiver. Je me ferai alors un plaisir de mettre sous les yeux de la Société ce que j'aurai pu rapporter d'intéressant et d'utile.

« En attendant ce moment, je vous prie d'agréer, Monsieur le Docteur, l'expression de mes sentiments dévoués et reconnaissants.

« CHARLES-EUDES BONIN. »

OUVRAGES OFFERTS.

AZOULAY (D^r). — *Psychologie histologique et texture du système nerveux* (Ext. de l'Année psychologique) 8° 40 p. et fig. Paris 1896.

CAPUS. (G.) — *A travers la Bosnie et l'Herzégovine. Etudes et impressions de voyage*, 4° 352 p. Paris, 1896.

DORSEY. (G. A.) — *History of the study of anthropology at Harvard university*. (From *The Denison quarterly*, 8° 20 p. Grandville, Ohio, 1896.

HAMY (E. T.) *Note sur l'Anthropologie de la Transbaïkalie du sud* (Ext. du Bull. du Museum), 8° 2 p. Paris, 1896.

HAMY (E. T.) — *Note sur une boîte en laque japonaise, portant le monogramme de Linné* (Ext. du Bull. du Museum), 8° 2 p. Paris, 1896.

HAMY (E. T.) — *Documents sur l'anthropologie de la Corée* (Ext. du Bull. du Museum), 8° 4 p. Paris, 1896.

HAMY (E. T.) — *Note sur de nouvelles observations archéologiques recueillies par M. Leroy entre El-Alia et Biskra* (Ext. des C. R. de l'Acad. des Insc. et B.-L.), 8° 8 p. Paris, 1896.

GUYOT (YVES). — *L'économie de l'effort*, in-12 320 p. Paris, 1896.

MERCER (H. C.) — *Cave exploration in the Eastern United States*, 4° 4 p. Philadelphie, 1896.

THURSTON (EDG.) — *Anthropology of the Todas and Kotas of the Nilgiri hills; and of the Brahmans, Kammalans, Pallis and Pariahs of Madras city*, 8° 96 p. Madras, 1896.

VOLKOV (TH.) — *Le traineau dans les rites funéraires de l'Ukraine*, Ext. de la *Rev. des Trad. popul.*) 8° 24 p. Paris, 1896.

VYCHEGROD (J.). — *Matériaux pour l'Anthropologie du peuple Kabarda (Adyghé)* 8° 94 p. St-Pétersbourg, 1895.

ZABOROWSKI. — *Anthropologie de Madagascar* (Ext. de la *Grande encyclopédie*), in-12, 16 p. Paris, 1896.

PÉRIODIQUES (*Articles à signaler*).

Revue de l'Ecole d'Anthrop. Paris (15 juin 1896). — L. Manouvrier : Etude des ossements et crânes humains de la sépulture néolithique de Châlons-sur-Marne.

Archives de médecine navale (juin 1896). — Le Bartet : Contribution à la géographie médicale des parages de la mer Rouge.

Bull. de la Soc. de Géographie (4^e trim. 1895). — Edm. de Poncins : Du Turkestan au Kashmir à travers les Pamirs.

Revue Scientifique (20 juin 1896). — P. d'Enjoÿ : La médecine en Indo-Chine; — Jastrow : Observations sur les prestidigitateurs.

Bull. int. de l'Acad. de Cracovie (mai 1896). — C. Potkransky : La tonsure chez les Slaves et les Germains.

The american anthropologist (avril 1895). — Shute : Racial anatomical Peculiarities; — Hodge : Pueblo snake ceremonies.

Journ. of the Polynesian Society (march. 1896). — Stair : Jottings on the mythology and spirit-lore of old Samoa; Ray : The common origin of the oceanic languages.

Mittheil. der Anthropol. Gesellschaft in Wien (xxvi. B., II. II.) — W. V. Schulenburg : Ein Bauerhaus im Berchtesgadener Ländchen; — A. Makowsky : Beiträge zur Urgeschichte Mährens.

PROPOSITION.

M. CAPITAN propose à la Société de dresser pour l'exposition universelle de 1900, le catalogue des stations préhistoriques de France.

M. G. DE MORTILLET appuie cette proposition qui est adoptée.

Une commission composée de MM. G. de Mortillet, Capitan,

A. de Mortillet, d'Ault du Mesnil et Salmon, est nommée pour s'occuper de ce catalogue.

PRÉSENTATIONS.

M. Viré présente une note sur la faune des catacombes de Paris.

M. Regnault présente des tibias et fémurs pathologiques montrant l'influence de diverses maladies sur la forme des os.

Objets préhistoriques de Russie.

M. TH. VOLKOV présente des objets préhistoriques reçu par lui de la section de Troitzkossavsk Kiakhta de la *Société Imp. Russe de Géographie* pour l'École d'Anthropologie de Paris.

Les photographies et plusieurs de ces objets ont été présentés par lui pendant la séance précédente, avec les explications les concernant.

Discussion.

M. CAPITAN. — Parmi les très intéressantes pièces que M. Volkof vient de nous montrer, je voudrais attirer l'attention sur quelques-unes. Ces si jolis nuclei allongés de forme polygonale régulière rappellent absolument les nuclei d'obsidienne qu'on trouve à l'île de Milo. Leur taille est aussi régulière et pourtant la matière est un silex impur, qui certainement, devait être bien plus difficile à tailler que l'obsidienne. Quoique très analogue de forme aux nuclei d'obsidienne du Mexique, ils s'en distinguent en ce que ces derniers ont toujours leur extrémité supérieure usée par un frottement soigneux, tandis que les nuclei sibériens ont la base soigneusement retaillée comme ceux de Milo.

Les fines lames qui en ont été détachées rappellent aussi les lames de Milo, mais — surtout quelques-unes qui ont été soigneusement retouchées — peuvent être rapprochées des fines lames qui caractérisent la curieuse industrie qu'on trouve parfois dans les sables en France, ainsi qu'en Belgique, en Angleterre, qu'on a retrouvée aussi en Algérie, dans le Sahara et dans l'Inde.

Quant aux couteaux de bronze que nous montre aussi M. Vol-

kof, ils rappellent ces couteaux figuratifs qui ont été en usage comme monnaies en Chine sous le nom de *Tao* sous la dynastie des Tcheou (1134 à 255 avant l'ère chrétienne).

On peut supposer que ces monnaies chinoises dérivent des couteaux sibériens qui nous sont présentés. Ceux-ci avaient un usage déterminé, tandis que les couteaux chinois n'étaient que des emblèmes. En tous cas l'analogie morphologique de ces deux objets était intéressante à signaler.

Les indigènes de Madagascar exposés au Champ-de-Mars ¹.

PAR M. J. DENIKER.

Je suis heureux d'informer la société au nom de mon collègue et ami, le Dr Collignon et en mon propre nom qu'une caravane considérable, comprenant plus de 400 représentants des races diverses du Soudan, du Sénégal et de Madagascar vient d'arriver à Paris, pour être exhibée au Champ-de-Mars où déjà l'année passée nous avons vu « le village nègre ».

Grâce à l'extrême obligeance de MM. Barbier, directeurs de la caravane et de l'exposition ethnographique, M. Collignon et moi nous avons pu nous livrer dès le lendemain de l'arrivée de ces exotiques à des observations ainsi qu'aux mensurations anthropologiques, et nous sommes en mesure de pouvoir vous communiquer les premiers résultats de nos recherches, notamment quelques observations sur les indigènes de Madagascar.

Comme vous le savez très bien, il existe dans la grande terre insulaire devenue aujourd'hui colonie française, trois grands groupes de populations : les *Ilovas* au centre ; les *Sakalaves* sur la côte O., empiétant un peu sur les côtes N. et S. ; et enfin les ainsi nommés « *Malgaches* » sur la côte E.

Les sujets que nous avons étudiés au Champ-de-Mars appartiennent pour la plupart au dernier de ces trois groupes. Mais nous y avons aussi rencontré trois ou quatre Ilovas et un ou deux Sakalaves sur lesquels nous avons également pris des mesures qui pourront un jour être utilisées, combinées avec des données plus nombreuses.

¹ Communication faite le 4 juin.

Voici comment se répartissent, par tribus, les 27 ⁷ sujets du sexe masculin que nous avons examinés.

Treize *Betsimisarakas* (dont un enfant de 14 ans), de différents villages de la côte E., depuis Mahombo au N. jusqu'à Mahonoro au S. plus deux sujets d'Andranolaha (vallée de Mangoro) et de Sahanaro appartenant probablement à la peuplade appelée *Bezanozano* ou Antankaï, voisine des Betsimisaraka.

Trois hommes (dont un très jeune, de 16 à 18 ans) de la tribu des *Antaïmores*, du village maritime de Vangaïndrano (entre Mahonoro et Fort Dauphin.)

Deux *Hovas* purs de Tananarive, deux frères, Michel et Joseph, qui nous ont servi d'interprètes.

Deux hommes adultes et un enfant des environs de Tamatave ; un homme de Tantonera et un autre du Fort Dauphin ; en tout cinq sujets présentant un mélange probable de Hovas et de Malgaches.

Enfin un *Betsiléo* (groupe ethnique que l'on croit apparenté aux Hovas) et un Sakalave (peut-être Antakar) de Nossi-bé.

Quant aux dix-neuf femmes elles se répartissent ainsi qu'il suit :

Douze *Betsimisarakas* (dont une enfant de 8 ans), de Tamatave, d'Ambodissano et d'Amandato.

Deux métisses Betsimisaraka Créoles, dont une (Emilia) rappelle le type Polynésien.

Une *Hova* de Tananarive, sœur ou cousine des deux hommes cités plus haut.

Quatre métisses Hova-Malgaches, de Tananarive, dont la femme de Michel (Hova interprète déjà nommé), la mère de celle-ci (qui est presque Malgache pure) et une enfant de 4 ans.

Voici les caractères principaux de ces groupes ethniques.

Les douze hommes adultes Betsimisaraka présentant une taille au-dessous de la moyenne (1641 mm.) ; cette taille s'élèverait légèrement (jusqu'à 1646 mm.) si l'on ajoutait à la série les deux Bezanozanos. Les onze femmes adultes Betsimisaraka offrent une taille moyenne de 1509 mm. ce qui les range également dans la catégorie des races à taille au-dessous de la moyenne, en admettant que le chiffre de 1550 mm. représente la taille moyenne chez les femmes). La différence entre la taille des hommes et celle des femmes est de 132 mm, un peu supérieure à ce que l'on observe dans la majorité des races humaines.

Les chiffres de la taille des autres séries n'ont pas de valeur,

en raison du trop petit nombre de sujets examinés ; nous ne les donnons donc que comme matériaux d'attente : les deux femmes métisses Betsimisaraka-Créoles ont la taille de 1 m. 52 et de 1 m. 585.

Les deux hommes Antaïmores adultes sont presque petits : 1605 et 1615 mm.

Les deux frères Hovas ont la même taille exactement (1620 mm.); leur sœur a 1540 mm. comme stature; enfin parmi les métis présumés Hova-Malgaches, la taille varie de 1630 à 1645 chez les trois hommes et de 1450 à 1535 chez les quatre femmes. Le Betsileo a une taille de 1595 mm. et le Sakalave a 1685 mm. de stature.

En somme, sauf le Sakalave qui a une taille élevée, comme tous les Nègres, le reste des indigènes de Madagascar se distingue par l'exiguïté de stature. Sur vingt-trois adultes, deux seulement (tous les deux Betsimisarakas d'Andovoranto) ont une taille supérieure à 1 m. 70; tous les autres, sauf une seule exception (taille de 1 m. 695) ont une stature au-dessous de la moyenne, presque petite; trois sujets ont la taille au-dessous de 1 m. 60. Le même fait se reproduit dans la série des femmes dont une seule dépasse la taille de 1 m. 60 (1628 mm.) et dont sept ont une taille inférieure à 1 m. 50, le minimum étant de 1444 mm.

Par leur indice céphalique les Betsimisarakas sont sous-dolichocéphales : les hommes, avec l'indice de 76.3 et les femmes, avec l'indice moyen de 77.5. Les deux Antaïmores, ainsi que les deux Bezanozanos ont l'indice moyen de 78.2, et sont par conséquent des mésocéphales. On trouve à peu près le même indice (78.1) chez les cinq métis Hova-Malgaches. Les quatre femmes métisses ne s'éloignent pas non plus de cet indice (78.4). En résumé tous les sujets malgaches, purs ou mélangés accusent un indice moyen méso ou sous-dolichocéphale; les sous-brachycéphales sont une exception parmi eux (cinq cas sur vingt-trois, avec le maximum de 82.7) et on ne rencontre point dans toute la série, de vrais brachycéphales. Par contre les vrais dolichocéphales sont assez nombreux (11 sur 23 sujets, avec un minimum de 71.5).

Tout différent est l'indice des trois représentants de la race Hova. Si l'un des hommes, celui qui paraît être légèrement mâtiné de sang malgache, n'a qu'un indice de 79.3 (mesocéphale sur la limite de la sous-brachycéphalie), l'autre homme, du type plus pur, a un indice de 83.2, brachycéphale; sa sœur (ou cousine?) a l'indice franchement brachycéphale (83.7). D'ailleurs presque tous les sujets Betsimisarakas ou métis, qui offrent quelques traits rap-

pelant les Hovas ont la tête plus arrondie que les vrais Malgaches. Telle la femme de Michel, nommée Rarevale (i. c. 79.5), telle, Ravinana, jeune fille de Tananarive (i. c. 80.2), etc.

Les Hovas ne diffèrent pas des Malgaches seulement par la forme de la tête, mais encore et surtout par la couleur de la peau et la nature des cheveux. Les deux frères Hovas ont la peau de couleur jaune avec reflet rosé (n° 26 du tableau de Broca), et leur sœur l'a tout à fait jaune (n° 33 du tableau).

Cette coloration ne se retrouve plus chez aucun des sujets Malgaches. Les Betsimisarakas et leurs congénères ont la peau couleur chocolat (n° 26 du tableau) chez les hommes, un peu plus claire, passant à la teinte cuivre vieux (n° 29) ou au jaune rougeâtre (n° 32) chez les femmes.

Les métis Hova-Malgaches présentent pour la plupart la couleur de la peau intermédiaire, d'un brun grisâtre (n° 40 et 42 du tableau) comme celle des mulâtres.

Quant à la nature des cheveux, il suffit de dire que tous les Hovas ont les cheveux lisses et droits, tandis que chez les Malgaches purs ceux-ci sont ondulés ou frisés, parfois même crépus. Les métis se rapprochent plus des Malgaches que des Hovas par la nature de leurs cheveux.

La forme du nez est concave à pointe relevée chez la majorité des Malgaches, et chez leurs métis; cependant on rencontre parmi eux quelques sujets à nez droit ou convexe.

Les trois sujets Hovas ont chacun une forme de nez différente : l'un des hommes a le nez droit, l'autre convexe; et la femme a le nez concave.

Tels sont les premiers renseignements que nous vous communiquons. Il seront suivis bientôt d'autres, qui feront l'objet d'un travail plus détaillé sur l'ensemble des indigènes du Sénégal, du Soudan et de Madagascar.

Présentation d'indigènes de Madagascar et du Soudan ¹.

M. LE D^r R. COLLIGNON. — Grâce à l'obligeance de MM. Barbier, directeurs de l'Exposition ethnographique du Champ-de-Mars, j'ai le plaisir de pouvoir présenter à la Société au nom de M. Deniker et au mien un certain nombre d'indigènes de Madagascar et du

¹ Cette présentation a été faite à la séance du 4 juin.

Sénégal choisis parmi les représentants les plus purs des races exhibées.

Dans la dernière séance, M. Deniker vous a déjà exposé les premiers résultats de l'étude d'ensemble que nous poursuivons en collaboration sur les pensionnaires de MM. Barbier. Il vous a donné les chiffres les plus importants et décrit les principaux caractères relevés par nous sur les indigènes de Madagascar. Je n'y reviendrai donc pas, me bornant, en ce qui les concerne, à mettre pour ainsi dire les pièces sous vos yeux.

A Madagascar nous trouvons en présence deux fractions bien distinctes de l'humanité; des *Jaunes*, les *Hovas*, et des races de peau foncée, les *Malgaches* et les *Sakalaves*, si l'on veut bien nous permettre de schématiser pour ainsi dire par ces deux termes, l'ensemble encore si mal connu des populations noires de la grande île.

Les premiers sont représentés par deux frères Michel et Joseph, interprètes tous deux. Comme vous pouvez en juger à première vue ce sont de purs *jaunes*, bien caractérisés par la teinte de leur peau, 26 à l'échelle chromatique de Broca. Leur crâne est brachycéphale chez l'un (Michel) 83.2, sous-dolichocéphale 79.3 chez Joseph. Celui-ci, rappelant probablement quelque croisement ancestral, est du reste moins pur de type que son frère, ses cheveux au lieu d'être droits, gros et raides, sont très légèrement crépus, son indice nasal descend à 101.1, alors que celui de Michel reste mésorhinien avec un indice de 84; enfin pour une taille égale de 1^m62, sa grande envergure surpasse de 6^{mm} celle de son frère, 1^m77 contre 1^m71.

Leur sœur *Razeil*, que je vous montrerai prochainement, est très pure de type, et rappelle absolument les petites danseuses javanaises que tout Paris a couru voir à l'Exposition de 1889.

En somme nos *Hovas* sont de vrais jaunes, petits, jaunes de peau, leurs cheveux sont droits et noirs, leur tronc long, leurs jambes courtes. Le crâne est sous brachycéphale, aplati en arrière la face basse, large, épatée, caractérisée par des pommettes saillantes et par un nez court, mais mince et peu saillant. Leurs analogies, les plus grandes les rapprochent des Malais et peut être plus encore des Japonais.

Les deux suivants sont deux *Malgaches*, *Jack* et *Tave*, le premier *Betsimisaraka*, le second probablement *Antaïmore*. Les différences qui les séparent des *Hovas* sautent aux yeux. D'abord la

couleur; ce sont de vrais noirs, 28/29 et 45 de l'échelle. Ensuite l'indice céphalique plus dolichocéphale 78.9 et 77.4 (La moyenne de tous descendant à 75.) En outre ils sont platyrrhiniens, l'indice nasal de tous est supérieur à 100, leur face est plus longue, plus étroite, leurs pommettes ne sont pas saillantes, et enfin leurs cheveux sont crépus. Mais je n'insiste pas, vous les voyez et un coup d'œil est plus éloquent que tous les commentaires.

Franchissons d'un bond tout le continent noir, je vous présenterai maintenant des indigènes du Sénégal.

Voici d'abord deux *Peulhs* absolument typiques. Ceux qu'il nous avait été donné d'examiner en 1895 provenaient de tribus voisines du Sénégal; ils accusaient un mélange certain et profond avec leurs voisins, Bambaras, Mandingues ou Ouolofs. Les caractères de leur race étaient en partie marqués par des caractères nigritiques surajoutés. Ceux-ci ne sont plus de même. Originaires de fractions implantées dans le Fouta-Djallon, loin des grandes voies de communication et d'échange, ils reproduisent en perfection tous les traits de leur race.

Vous pouvez en les comparant à leurs voisins, Mandingues et Diolas, véritables nègres que je mets sous vos yeux, remarquer les profondes dissemblances des deux groupes.

Nos *Peulhs* sont grands, 1^m713 sur 36 sujets, plus dolichocéphales que ceux-ci, 74.46, contre 75 et 76 chez les vrais noirs, leur face est plus mince, plus saillante, leur profil accentué laisse voir un nez proéminent et droit, les lèvres sont minces, les cheveux bien que très frisés sont longs, assez longs même pour former des tresses capables de se rejoindre sous le menton, où, comme vous pouvez l'observer, nos deux indigènes les rattachent l'une à l'autre. Enfin deux caractères les classent nettement tout à fait, l'indice nasal et la couleur.

En effet leur nez est plus long et sensiblement moins large que celui des nègres. L'indice bien qu'encore platyrrhinien l'est infiniment moins, puisque, dans les séries, il remonte à 91.22 au lieu de descendre à 100 et plus. Mais bien plus, si nous observons des sujets très purs, comme ceux qui sont sous nos yeux, nous trouvons des hauteurs de nez de 50 et même de 54^{mm}, des largeurs de 34 et 36^{mm} et des indices qui n'atteignent que 69.4, chiffre absolument européen, puisqu'il est à peine supérieur à celui de la majorité des Français.

La couleur enfin est peut-être plus typique encore. Ce ne sont

plus des teintes noires ou d'un brun absolument foncé, du 27. du 28, du 41 de l'échelle, comme chez les Mandingues Ouolofs, etc., mais en majorité du 43, du 37, voire même du 32, c'est-à-dire un brun très clair, qui, tout en étant foncé par rapport à notre coloration à nous Européens, est absolument clair en comparaison de la teinte des autres indigènes du Sénégal et du Soudan.

Vous savez tous du reste que les Peulhs sont considérés comme des émigrants venus de l'Est il y a quelques siècles à peine, et nous croyons absolument hors de discussion leur rapprochement du groupe formé par les populations basanées du nord-ouest africain, moyen Nil, Nil blanc et Somal.

Un détail à noter. L'un d'entre eux porte au haut du bras un anneau de pierre dure, entièrement semblable à ceux des Touareg, sur l'usage desquels il a été tant discuté dans cette enceinte et ailleurs. Interrogé sur ce qu'était cet anneau et à quoi il lui servait, il a simplement répondu « *grigri* » ; et telle nous semble bien être la vérité, surtout si l'on remarque : 1° que les nègres du Sénégal et du Soudan en portent de pareils *en cuir*, et 2° qu'il en existe (j'en possède un) en *terre cuite* noireie pour simuler du basalte chez les Touareg eux-mêmes. Ni les uns ni les autres ne sauraient répondre à des nécessités guerrières, ni surtout à « écraser » et briser par pression la tête d'un ennemi ainsi qu'on l'a prétendu jadis.

Il me re-te à vous présenter trois noirs typiques, un *Mandingue*, un *Bambara* et un *Diola*.

Il existe de nombreuses analogies entre ces divers individus et, pour parler plus en général, entre ces diverses races. Mandingues et Bambaras se ressemblent beaucoup, ceux-ci peut-être moins dolichocéphales et plus petits que ceux-là. Ce sont, vous le voyez, de vrais nègres, au sens courant du mot. Leur face est losangique, plate, leur platyrrhinie extrême, leurs lèvres lippues et épaisses très projetées en avant. Le cheveu est court, noir, très crépu, la peau extrêmement foncée.

Le *Diola* en diffère légèrement, mais en somme plus par des nuances que par des traits essentiels. Nous tendrions peut-être à le rapprocher soit des *Sérères*, soit des groupes encore mal étudiés, qui se rencontrent sur la côte ouest, entre la Gambie et la République de Liberia. Nous nous expliquerons plus en détail sur ce point lorsque nous remettrons à la Société, M. Deniker et moi, notre travail définitif sur l'ethnographie de notre colonie.

En terminant, j'ai l'honneur de porter à la connaissance de la Société que MM. Barbier, avec l'amabilité dont ils ont toujours fait preuve envers les hommes de science en général et notre Compagnie en particulier, ont bien voulu, à notre demande, autoriser une visite de la Société en corps aux villages nègres et malgaches. Si cette offre gracieuse agréée à la Société, je la prie de vouloir bien fixer le jour et l'heure de sa visite. Ces messieurs, ainsi que nous, serons à sa disposition pour donner à chacun les indications nécessaires et nous efforcer de rendre cette petite excursion aussi profitable que possible pour tous.

La Société consultée fixe sa visite au vendredi, 12 juin, à 2 heures de l'après-midi, et décide que tous les membres de la Société présents à Paris en seront informés individuellement. Elle prie en outre M. le Dr Collignon de vouloir bien remercier en son nom MM. Barbier de leur gracieuse invitation.

Visite de l'exposition ethnographique du Sénégal et de Madagascar au Champ-de-Mars

M. COLLIGNON. — Un grand nombre des membres de la société, répondant à l'invitation de MM. Barbier, a visité l'exposition ethnographique dont ces messieurs sont directeurs.

La société guidée par MM. Barbier frères et Vallat, ainsi que par MM. Collignon et Deniker a visité en détail toute l'exposition.

Les indigènes avaient été rassemblés et groupés par race, chacun dans son village, et tenant en évidence les instruments propres à son métier ou à son art.

Successivement on a passé en revue les *Peulhs* et leurs métis les *Toucouleurs*, puis les véritables noirs, *Ouolofs*, *Leybous* et *Sérères* d'une part, *Mandingues*, *Bambaras*, *Sousous*, *Viménès*, *Diolas* etc. de l'autre. Les noirs ont exécuté leurs danses nationales, ou travaillé devant les visiteurs; la fabrication des poteries et des bijoux, le tissage des étoffes opéré à l'aide de métiers dont on retrouve le dessin sur les murailles des hypogées égyptiennes ont particulièrement attiré l'attention.

Le village Malgache, très original avec ses cases construites par les indigènes à l'aide de matériaux rapportés de l'île même, a été très minutieusement examiné. La Société a pu voir par elle-même les profondes différences qui existent entre les nègres proprement

dits et les *Malgaches*, et surtout celles qui séparent ceux-ci des *Horas*.

Chez ces derniers on a pu écouter quelques airs nationaux joué sur le *Wali*, instrument très curieux ¹ qui se retrouve en Indo-Chine et en Malaisie et qui seul, par sa profonde originalité, suffirait à prouver la communauté d'origine des *Horas* et des populations de l'Insulinde.

La visite de la société a pris fin à 4 h. 1/2 après un lunch offert par M. Barbier. En l'absence du Président, M. G. de Mortillet a pris la parole pour remercier MM. les directeurs de leur accueil courtois. Il a exprimé les vœux formés par la société pour la prospérité de l'exposition ethnographique et remercié les conférenciers de la façon dont ils ont exposé à leurs collègues les grands traits de l'ethnographie de nos deux possessions africaines.

MM Collignon et Deniker remettront pour les *Mémoires* de la société un travail d'ensemble sur l'Anthropologie de Madagascar et sur celle du Sénégal et du Soudan français.

Nota. — Le Dr Collignon a été, à l'issue de la séance, prié de vouloir bien rédiger pour les bulletins le compte-rendu de la visite.

COMMUNICATIONS.

De la morphologie des pointes de flèches à l'époque magdalénienne.

PAR LE DR PAUL RAYMOND.

Les instruments dont se servaient les hommes des époques de Chelles ou du Moustier étaient loin, nous le savons, d'être de type univoque et il suffit de visiter une collection un peu complète, la belle collection de M. d'Acy, par exemple, pour se rendre compte que l'homme avait su déjà adapter à ses différents besoins la forme des outils qui lui étaient nécessaires. A mesure que l'humanité progresse, la multiplicité des instruments s'accroît : aussi ne faut-il pas

¹ Le Wali est un tronc de bambou long d'un mètre environ et gros comme le bras. De fines lanières de son tronc sont découpées tout autour et soulevées à l'aide de petits chevalets. En variant la grosseur, la longueur des bandes ainsi soulevées, ainsi que la position des chevalets, on peut obtenir par pincement plusieurs gammes complètes avec tous leurs tons et demi-tons. C'est en somme une sorte de harpe cylindrique dont le son est fort doux et le timbre pas désagréable.

s'étonner de voir paraître à cette époque de haute civilisation qu'est la Madeleine, des types d'instruments fort variés, répondant certainement à des besoins nouveaux ou résultant de l'empirisme et de l'enseignement des siècles. C'est à nous à différencier ces instruments et à savoir reconnaître qu'à côté des lames, par exemple, des grattoirs, des burins, des racloirs, il y a d'autres instruments à cataloguer.

Je veux dans cette note, attirer l'attention sur une variété de pointe de flèche qui m'a paru témoigner de l'esprit d'observation de ces populations magdaléniennes et devoir être différenciée de ces pointes acérées mais droites, qui sont fort nombreuses à cette époque.

La pointe de flèche dont je présente ici 24 échantillons recueillis dans les grottes magdaléniennes des gorges de l'Ardèche est, effilée au sommet et large à sa base, si bien qu'elle revêt une forme triangulaire; mais sur un point de cette base, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, une retouche est venue déterminer une véritable encoche, de telle sorte qu'on voit à l'union de l'un des côtés du triangle et de sa base, une solution de continuité surmontée d'un rudiment de barbelure. On comprend qu'une flèche de ce genre qui avait pénétré dans une plaie, y restait, la maintenait béante, tandis qu'une pointe droite à bords égaux et réguliers était exposée à tomber sans causer de grands dommages. Cette sorte de barbelure unilatérale, n'est en somme que cette petite pointe des hameçons que les pêcheurs à la ligne connaissent sous le nom d'avantage et qui fait que lorsqu'on ferre, l'hameçon ne se détache pas.

Si je n'avais rencontré qu'une seule de ces pointes, mon attention n'aurait peut-être pas été attirée sur elle, mais en ayant réuni une série, j'ai reconnu qu'il y avait là une particularité morphologique intéressante qui méritait d'être signalée. Je fis alors quelques recherches et au musée de Saint-Germain je trouvai que plusieurs pièces moustériennes de Chez Pouré, du Moustier notamment, présentaient déjà cette particularité. Elle se trouve précisément reproduite dans « le musée préhistorique » de MM. de Mortillet et ne pouvant figurer ici, la disposition que j'entends décrire, je ne puis mieux faire que de renvoyer à la figure 215 de l'ouvrage précité. On y verra ce rudiment de barbelure qui, avec l'âge, va en se prononçant et qui résulte de la perte de substance entraînée par une large retouche, alors que sur tous les autres points de la

flèche, ces retouches sont à tous petits éclats. Il ne faut pas croire que toutes les pièces que je présente soient merveilleusement travaillées; c'est qu'aussi nous avons tendance à ne considérer comme ayant servi que les pièces aux multiples et fines retouches; mais est-il admissible pour des flèches surtout, destinées à être perdues, que ces hommes perdissent leur temps à des fioritures? Ne savons-nous pas que de simples éclats ont été maintes fois utilisés? Il en est ainsi pour certaines des pièces que je vous présente et l'on suit toute la transition entre l'éclat qui accidentellement ou intentionnellement a revêtu cette forme, jusqu'à la pointe où la barbelure a été l'objet d'une toute spéciale attention.

Cette encoche est donc bien voulue, nous sommes à l'aurore de la barbelure néolithique.

Discussion.

M. CAPITAN. — J'avoue que les pièces que M. Raymond vient de nous présenter ne nous paraissent nullement démonstratives. Ce sont presque tous des éclats de formes banales présentant parfois quelques retouches qu'avec la meilleure volonté du monde on ne peut considérer comme systématiques.

Lorsqu'on veut établir un fait nouveau se rapportant à l'outillage préhistorique en pierre, il faut avant tout, se garder soigneusement des idées *a priori* qui peuvent faire découvrir tout ce que l'on veut dans quelques éclats de silex. C'est cet état d'esprit, très répandu malheureusement d'ailleurs, qui avait amené Boucher de Perthes à découvrir dans des silex naturels ou présentant quelques éclats, cette innombrable série d'emblèmes et de figures, que d'Ault a soigneusement conservée au musée d'Abbeville et qui en somme ne sont que des *ludi naturæ*.

Il serait donc très fâcheux de retomber sous une autre forme, dans de pareils errements.

Les renseignements que nous fournissent les objets préhistoriques façonnés, soit en pierre, soit en os ou en corne doivent être tellement nets qu'ils ne puisse y avoir de doute aux yeux des personnes compétentes. Deux conditions indispensables doivent être remplies : l'objet doit porter les traces indiscutables d'un travail voulu et très manifeste. C'est ainsi que lorsqu'il s'agit, d'un objet en pierre, il doit présenter des retouches assez nombreuses pour que l'intention de son antique fabricant, soit évidente pour tout

le monde. Il faut d'autre part qu'une série de pièces similaires montre bien qu'il s'agit d'un type voulu et qui était reproduit toujours identique. En effet, il existe parfois des instruments aberrants pourrait-on dire ne correspondant pas à des formes généralement adoptées.

Si donc on applique ces données fondamentales aux silex que présente M. Raymond, on voit qu'ils ne répondent à aucune des catégories que nous venons d'indiquer. Leur valeur documentaire n'existe donc pas, précisément parce qu'ils sont très discutables.

D'ailleurs l'étude d'un nombre considérable de silex taillés de cette époque tant dans diverses collections qu'au Moustier même ne nous a jamais montré de spécimens pouvant être nettement considérés comme indiquant l'origine du pédoncule à l'époque moustérienne. Au contraire, comme M. Ad. de Mortillet vient de le faire remarquer, il existe des pièces provenant de Solutré et de Laugerie-Haute qui démontrent nettement que c'est à cette époque seulement qu'apparaît indiscutablement le pédoncule. Dans une prochaine présentation je montrerai à la Société plusieurs pièces de Laugerie-Haute qui ne peuvent laisser subsister aucun doute sur ce point.

**Note sur un silex taillé trouvé dans la couche pliocène
de Gourbesville (Manche).**

PAR M. J. MAHEU.

Le gisement de phosphate où ont été trouvés les silex faisant l'objet de cette communication, est situé non loin du village de Port-Bréhay entre Chef-du-Pont et Valogne (Manche), et se dirige de là sur la commune d'Orglandes.

C'est à M. Mersle, géologue, que revient l'honneur de la découverte de ce gisement.

Il se trouve dans une couche de sable exploitable à ciel ouvert. C'est un mélange de *miocène* remanié, provenant d'apports faits par la mer *Pliocène*, et de coquilles *Pliocènes* elles-mêmes. En réalité, le terrain peut-être rapporté au *Pliocène* comme date de formation.

La présence de l'*Halitherium* caractéristique de la molasse Mio-

cène, suffit pour montrer qu'il y a eu mélange et superposition de terrains.

Le sous-sol de la région est formé par l'Eocène, correspondant au niveau à *Cérithium giganteum* de Paris ¹.

Au-dessus se trouve un calcaire lacustre à *Paleotherium*, regardé par M. Vasseur comme synchronique de la partie supérieure du gypse parisien enclavé par l'Oligocène, signalé par Dolfus et Vieillard; c'est sur ce dépôt qu'est venu se déposer le cailloutis, apporté par la mer *Pliocène*.

Cette dernière, a emprunté la plupart des matériaux *miocènes* aux faluns *Helvétiques* (comme le montre une dent de *Dinotherium Cuvieri*), qui existaient jadis dans la contrée, leur a fait subir une préparation mécanique et les a déposés sous forme de dépôt de Plage, dans le fond de l'anse tranquille du golfe de Valogne.

Les ossements et surtout les dents (*Oxyrhina-Hastalis* Ag, *Oxyrhina plicatilis* Ag, *Oxyrhina desorri* Ag, *Carcharodon Heterodon* Ag, *Carcharodon Gourbesvillensis*, Mayeu) sont usées sur leurs bords ce qui accuse un transport long et violent ².

Les ossements d'*Halitherium* ont résisté à ce transport, grâce à leur minéralisation conséquence de leur ancienneté, puisqu'ils appartiennent à l'époque *Helvétienne*.

En effet, entre le moment où ces animaux ont habité la surface de la terre et l'époque où le dépôt a été remanié par la mer *Pliocène*, il a dû s'écouler au moins le temps correspondant à la formation des sédiments *tortoniens*.

Ce cailloutis *miocène* est exposé dans une assise à peu près continue de 0,20 à 1 mètre; il renferme des ossements de Lamantins et de squales joints à des coquilles du Miocène et du Pliocène. On y rencontre des *Pecten*, *Terebratula grandis*, *Vulsella*, etc. Ces ossements à l'état de pierres solides diffèrent les uns des autres par leurs degrés d'altération et les éléments qu'ils renferment. Ils sont le plus souvent altérés jaunâtres, tout parsemés de points accusant le phosphate de fer et jaune à la coupe. Ils sont mélangés à des silex et des roches anciennes.

Outre les coquilles du *Pliocène*, nous avons rencontré des fossiles fort anciens ayant été apportés par la mer *Pliocène* et empruntés

¹ VASSEUR. *Sur les terrains tertiaires de la France Occidentale*.

² Congrès Général des sciences, 1896, 9 avril. — MAHEU. *Sur les phosphates du Cotentin*.

parfois à des gisements aujourd'hui disparus. Tels sont *Ammonites Bifrons*, *millericrinus rotiformis* d'Orb, *Millericrinus pulchellus*, *Ammonites Spinatus*.

Le cailloutis est surmonté par les sables pliocènes en concordance directe avec lui. Ce sable est fin, menu, en graviers et peut atteindre 0,70 d'épaisseur; il présente à sa base des couches formées de plaquettes sans continuité. Cette couche renferme *Ostrea edulis*, *actinobulus sulcata*, *Pectunculus Pilosus*, et surtout *Nassa Prismatica* fossile caractéristique des sables pliocènes de la Manche.

Ce premier banc est surmonté par un deuxième banc pliocène non fossilifère recouvert lui-même par le limon du plateau.

La composition des assises des gisements de phosphate peut s'établir par la coupe suivante; dans laquelle les points de jonction sont parallèles :

1° Limon	2 à 4 mètres.
2° Sable pliocène	0 ^m 80.
3° Plaquettes sans continuité	0 à 0 ^m 20.
4° Sables fins pliocènes	3 à 4 mètres.
5° Cailloutis miocène sup.	0 ^m 20 à 1 ^m 20.
6° Calcaire lacustre à Chara et Paleotherium	0 ^m 90 à 1 mètre.
7° Eocène.	base.

Toutes ces couches ont été étudiées en détail, dans un travail que nous nous proposons de faire prochainement.

Le silex que nous présentons à la Société a été recueilli dans la couche n° 5, *cailloutis miocène supérieur dans un endroit de cette couche non encore remanié*.

On ne peut savoir exactement à quelle époque appartient ce silex? Au *Miocène* ou au *Pliocène*! En raison même dont a été formé le cailloutis.

Ses bords encore tranchants, montrent qu'il n'a pas subi de transport long et violent; il ne provient donc pas des faluns *Helvetiens* et doit leur être postérieur, il est plus rationnel de le rapporter à l'époque *Pliocène*.

L'absence d'autres silex montre qu'il provient d'un endroit autre que celui où a été formé le dépôt miocène ou pliocène. D'ailleurs nous ne connaissons pas de découvertes de silex tertiaires faites dans la localité.

Il faut en conclure qu'à une époque donnée, entre le moment où se formait le dépôt miocène et la fin de l'époque pliocène; il exis-

taît sur les bords du golfe de Valogne des individus doués d'intelligence et capables de la taille des silex.

Ce fait prouve en faveur de la théorie de l'homme tertiaire dans cette partie du département de la Manche.

Discussion.

M. ARMAND VIRÉ qui présente plusieurs silex au nom de M. Maheu fait remarquer que l'un seulement de ceux-ci peut être d'après l'auteur de la trouvaille considéré comme provenant *certainement* de la couche, les autres ayant été trouvés par les ouvriers.

Il présente tous les caractères des silex taillés intentionnellement et notamment un bulbe de percussion bien net et quelques retouches.

Il espère que M. Maheu, qui lors de ses premières fouilles n'avait pas l'attention suffisamment éveillée sur la question des silex tertiaires reprendra prochainement ses fouilles et fera d'utiles constatations.

M. G. DE MORTILLET. — La communication qui vient d'être faite est des plus importantes, aussi faut-il bien poser la question Elle se divise en deux parties : l'une concernant la taille intentionnelle des silex, l'autre leur gisement.

Des deux silex que j'ai vus, le premier est une lame à une face vive avec tranchants très nets, opposé à un dos présentant la croute extérieure du rognon primitif. Cet échantillon à toutes les apparences d'une lame fabriquée intentionnellement, pourtant on ne peut pas l'affirmer d'une manière absolue. Il n'en est pas de même du second échantillon. C'est un éclat très mince, en silex complètement vif, présentant un plan de frappe et un conchoïde bien déterminé. Pour moi cet échantillon ne laisse aucun doute. Il est incontestablement le produit d'une taille intentionnelle.

M. G. HERVÉ demande si un choc accidentel ne pouvait pas produire un éclat analogue.

M. G. DE MORTILLET répond que le plan de frappe se voit très bien, et qu'il n'est pas probable que le hasard ait ainsi présenté un plan si net. De ce plan de frappe part un conchoïde de percussion très net aussi. Les conchoïdes aussi réguliers et semblablement développés sont le produit d'un coup sec, vif et franc; ils se rencontrent bien rarement, si même ils se rencontrent, dans les chocs naturels. Il y a donc toute probabilité que la taille est intention-

nelle. Mais ce qui dans le cas actuel ne laisse aucun doute c'est que l'échantillon, bien que fort mince, porte des traces de taille sur ses deux faces, ce qu'un choc accidentel ne pouvait pas faire. Donc les silex présentés offrent indubitablement des traces de taille intentionnelle.

Passons maintenant au gisement. Les silex en question proviennent d'une exploitation de phosphate appartenant au pliocène tertiaire supérieur. Malheureusement c'est un gisement qui n'offre pas toutes les garanties désirables et qui nécessite des observations très attentives et toutes précises. Les accumulations de phosphate dont il s'agit ont été produites par des lavages et dissolutions de couches épaisses. Le résultat de ces fortes et puissantes ablations a été de produire de grands vides dans lesquels les tassements ont été nombreux produisant des fentes et entraînant souvent des dépôts supérieurs et par conséquent plus récents. C'est ainsi que les gisements de phosphates de la Somme, produits du lavage de la craie, c'est-à-dire d'origine secondaire, ont donné un crâne humain qu'il est impossible de considérer comme synchrone du phosphate. Il faut donc compléter les observations. Le sujet est des plus intéressants et mérite bien un complément de recherches.

Il le mérite d'autant plus que je suis frappé de la ressemblance de forme et de taille, qui existe entre le petit éclat qui nous est montré et celui que M. Bellucci a détaché d'une couche incontestablement tertiaire, à Otta en Portugal, pendant l'excursion du Congrès d'Anthropologie et d'archéologie préhistorique de 1880. Cela peut donner bon espoir.

M. SAXSON fait observer qu'il y a divers modes de gisement des phosphates.

M. G. DE MORTILLET, c'est très vrai. Il y a les phosphates concrétionnés qui remplissent des fentes et des poches, où ils ont été déposés par suite d'émanations. Tels sont ceux du Quercy.

Il y a les phosphates coquilliers, ou accumulation de phosphate fossilisant des coquilles marines. Tels sont ceux qui proviennent des grès verts de la Perte du Rhône. Tels sont ceux de Bourgogne.

Enfin il y a les phosphates si abondants dans le nord-ouest de la France et le sud-ouest de la Belgique; produits du lavage et de la dissolution de diverses couches, surtout de couches de craie.

C'est à cette dernière catégorie que semblent se rapporter les phosphates qui contenaient les silex qui nous sont présentés.

L'un des secrétaires : A. VIRÉ.

647^e SÉANCE. — 16 juillet 1896.

PRÉSIDENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

CORRESPONDANCE.

Lettre annonçant le décès du professeur GAETANO ITALIA NICASTRO, membre *correspondant étranger*.

M. le PRÉSIDENT exprime les regrets de la Société.

PRÉSENTATIONS.

M. G. DE MORTILLET présente des fusaiöles en plomb parfois confondues avec des monnaies gauloises.

OUVRAGES OFFERTS.

BERTHOUD (Dr St.). — *Essai de géographie médicale et de statistique sur Vitteau* (thèse), in-8°, 136 p. Paris, 1896.

DANIŁOWICZ-SIRZELBICKI (K.). — *Przyczynek do Badan antropologicznych nad ludnoscia Krolestwa Polskiego* (Odbitka ze Zdrowia), in-8°, 40 p. Varsovie, 1896.

KHOUDABAÏ KOUSTANAÏEV. — *Études ethnographiques sur les kirghises des districts de Perowsky et de Kazaliuske* (en russe), in-8°, 52 p. Tachkent, 1894.

KOWALEWSKY (M.). — *Le passage historique de la propriété collective à la propriété individuelle* (Ext. des *Annales de l'Institut intern. de Sociologie*), in-8°, 56 p. Paris, 1896.

LEBOUCQ (H.). — *Recherches sur les variations anatomiques de la première côte chez l'homme* (Ext. des *Mém. couronnés et Mém. des savants étrangers*), in-4°, 48 p. Bruxelles, 1895.

LEBOUCQ (H.). — *De la brachydactylie et de l'hyperphalangie chez l'homme* (Ext. du *Bul. acad. de méd. de Belgique*), in-8°, 22 p. Bruxelles, 1896.

LEDONBLE (Dr). — *Des muscles normaux et anormaux du périnée de l'homme* (Ext. de la *Bibliogr. anat.*), in-8°, 32 p. Nancy, 1896.

MANOUVRIER (L.). — *Étude des ossements et crânes humains de la sépulture néolithique de Châlons-sur-Marne* (Ext. de la *Rev. de l'École d'Anthrop.*), in-8°, 34 p. Paris, 1896.

MEYER (J.-J.). — *C. R. de l'ouvrage de J.-W. Yzerman : Description des antiquités près de la frontière des résidences de Sourakarta et de Jogjakarta* (Ext. de l'*Anthropologie*), in-8°, 4 p. Paris, 1894.

RICHEL (Ch.). — *Rapport sur la classification décimale de la physiologie. Index général*, in-8°, 40 p. Paris, 1896.

CAUSTIER (E.), MILNE-EDWARDS (A.), DE FAYMOREAU D'ARQUISTADE (A.), SUBERBIE (L.), FOUCART (G.), LACAZE (Dr) et OLIVIER (Louis). *Madagascar, géographie, faune, flore, culture, anthropologie, etc.*, in *Revue gén. des Sciences pures et appliquées*, in-4°, 126 p. et fig. Paris, 1895. (Don du Dr Bloch).

Société de géographie de Lisbonne, Statuts, in-8°, 48 p. Lisbonne, 1895.

PÉRIODIQUES (*articles à signaler*).

Revue scientifique (11 juillet 1892). — La bibliographie décimale et le congrès de la Société royale de Londres (1896).

Centrablatt für Anthropol. Ethnol. u. Urgeschichte (1896, 3). — A.-V. Tæræk : *Über einige charakteristische Unterschiede zwischen Menschen und Tierschädel*.

The american antiquarian (may-june 1896). — Holmes : *Archæological studies among the ancient cities of Mexico*; — Smith : *Data of Michigan archæology*; — G. Brinton : *Notes on European archæology*.

The american anthropologist (may 1896). — W. Fewkes : *The prehistoric culture of Tusayan*; — G. Brinton : *Left-handedness in north American aboriginal art*.

Proc. Royal Irish academy (may 1896). — J. Bigger : *Prehistoric settlements at Portnafeadog, in the Parish of Moyrus, Connamara*; — G. Coffey : *On a double-cist grave and remains recently discovered at Oldbridge Co. Meath*.

Jat of anatomy and physiology (july 1896). — Dixon : *Ossification of the third trochanter*; — Lamont : *Oblique interosseous radio ulnar ligament found in the Punjabi*; — Hertslet and Keith : *Comparison of anomalous parts of two subjects, one with a cer-*

vical rib the other with a rudimentary first rib; — W. Turner : Another heart with moderator band in left ventricle; — Hepburn : Anomalities of muscles, nerves, heart, vessels and ligaments.

ÉLECTIONS.

M. le prof. JULIEN FRAIPONT, présenté par MM. Manouvrier, G. de Mortillet, Letourneau, Hervé, Capitan et Daveluy, est élu membre *associé étranger*.

M. ALBERT BONNEL DE MÉZIÈRES, présenté par MM. Thulié, A. de Mortillet et Hervé, est élu membre *titulaire*.

COMMUNICATIONS

Sur une race rouge indigène qui existait anciennement à Madagascar, et sur l'origine des Hovas.

PAR LE D^r ADOLPHE BLOCH.

Dans l'une des dernières séances MM. Collignon et Deniker nous ont fait connaître l'anthropométrie des Malgaches qui se trouvent en ce moment au Champ-de-Mars.

De mon côté j'ai voulu profiter de l'occasion pour comparer ces Malgaches avec ceux qui avaient été vus à Madagascar par les explorateurs des ^{xvii}^e, ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles, et pour étudier leur origine.

On y voit des Betsimisarakas, des Betsileos, des Hovas, des Sakalaves et des Antaimoros (en tout 75 indigènes des deux sexes, avec quelques enfants de l'Ouest).

Il y a donc à Paris des indigènes de l'Est, du Centre, et du Sud de Madagascar; il me semblait, par conséquent, que les éléments étaient assez nombreux pour le but que nous nous proposons.

On remarque des individus complètement noirs ou à peu près (Sakalaves), d'autres de couleur brune plus ou moins foncée (Betsimisarakas et Hovas), d'autres enfin jaunâtres (Hovas).

La chevelure également est très différente d'une tribu à l'autre; ainsi les Sakalaves ont les cheveux courts et crépus, les Betsimisarakas peuvent avoir la même chevelure ou être frisés, les Hovas ont les cheveux lisses, mais ils peuvent être frisés et même crépus.

La coloration de la peau et la chevelure varient, non seulement, d'une population à une autre, mais encore d'un individu à un

autre d'une même peuplade, et cependant ce sont tous des Malgaches.

Cette même variété de couleurs et de chevelures existait déjà lors des premières explorations faites à Madagascar c'est-à-dire au xvii^e siècle.

Nous avons même constaté, en faisant des recherches dans les auteurs, qu'il y avait anciennement dans l'île, une race particulière qui n'existe plus aujourd'hui, et que nous allons décrire.

I

Sur la race rouge ancienne de Madagascar.

Les auteurs les plus anciens qui aient laissé des descriptions, quelque peu détaillées, sur les caractères extérieurs des Malgaches sont : F. Cauche (1651), de Flacourt (1658) et Du Bois (1674), car les premiers navigateurs, portugais et hollandais qui visitèrent l'île de Madagascar, appellent les indigènes simplement *noirs* ou *maures*, ainsi qu'il résulte des recherches historiques de M. Grandidier sur ce sujet¹.

F. Cauche, dont le voyage a été exposé par Morisot, raconte qu'il débarqua du côté du Sud-Est, dans la baie de Sainte-Luce, et que trois jours après son arrivée « le roi de cette province vint le
« trouver avec une suite de 400 hommes, tant *blancs* que *noirs*,
« ayant la tête, les pieds et les jambes nus... Le Roi avait le teint
« un peu *enfumé*, mais plus blanc que ne sont les Castellans... les
« cheveux étaient longs et arrondis par le dessous au lieu que
« ceux des nègres qui l'accompagnaient, étaient troussés par le
« dessus... Il était d'une taille fort haute, très proportionné en
« tous ses membres, le visage hardi, *sans barbe*, la langue et les
« dents, de même que ceux de sa suite, noires... Les noirs ou
« nègres, car il y en a d'olivâtres entre le blanc et le noir n'étaient
« camus comme sont ceux de la terre ferme, ayant les lèvres
« proportionnées, de même que nous les avons... Les blancs sont
« les maîtres de l'île. »

Morisot qui a annoté le récit de Cauche, fait à ce sujet la réflexion suivante : « la commune opinion est que ces blancs soient venus
« de la Chine, mais je croirais plutôt qu'ils sont race d'Européens,

¹ GRANDIDIER. — Hist. de la géographie de Madagascar, Paris, 1885.

« pas un d'eux n'ayant le nez ni le visage plat comme les Chi-nois¹. »

Plus loin Cauche ajoute que ces Malgaches blancs étaient cependant plus foncés que les Européens.

Flacourt est plus explicite relativement à la couleur réelle des indigènes blancs, qu'il vit à Madagascar, car il fait remarquer qu'ils ont la peau rouge, et il y revient à trois reprises différentes.

Comme l'auteur précédent il rencontra deux sortes de Malgaches (du côté du Sud-Est) : les Blancs et les Noirs « les premiers, dit-il, « ont la peau rouge et les cheveux longs, point ou peu frisés, et « s'appellent Zafferamini, issus de la lignée d'Imina, mère de « Mahomet. Leurs ancêtres étaient venus dans l'île 500 ans auparavant. D'autres blancs, mais plus basanés que les précédents, « et de même souche, paraît-il, étaient arrivés depuis 150 ans, « envoyés par le calife de la Mecque pour instruire les Malgaches². »

De Flacourt ne dit rien de particulier sur les noirs du pays, mais son ouvrage contient des dessins de Malgaches blancs et noirs. Ces derniers y sont représentés avec des cheveux courts et crépus, un nez plus ou moins élargi à la base, mais non aplati.

Quant aux blancs, ils ont le nez saillant, des lèvres fines, et pour le reste une physionomie quasi-européenne, mais pas l'ombre de barbe. Un troisième voyageur, Du Bois, raconte que les Malgaches ne sont pas très noirs de corps et qu'il y a des *rougeâtres* et *mulâtres* en quantité³.

Aux descriptions des auteurs précédents nous pouvons en ajouter une quatrième qui s'en rapproche et qui est relativement assez ancienne, puisqu'elle date de 1722. C'est celle de Carpeau du Soussaye.

« Les habitants de Madagascar, dit-il, sont de deux sortes : les « noirs et les blancs. Ils sont presque nus, à la réserve de leurs « parties qu'ils couvrent. Les blancs portent des cheveux fort « longs, les noirs les ont cotonnés. Les blancs ne sont distingués « des noirs que par leur teint et leur chevelure, car pour ce qui

¹ MORISOT. Relation du voyage que François Cauche a fait à Madagascar. In : Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil. Paris, 1651.

² FLACOURT (de). Hist. de la grande Ile de Madagascar, Paris, 1657.

³ DU BOIS. Le voyage fait par le sieur D. B. aux isles Dauphine ou Madagascar et Bourbon ou Mascarenne, Paris, 1674.

« est du reste, ils sont les uns et les autres grands et bien faits ¹. » (L'auteur reproduit dans son livre les mêmes dessins que ceux de Flacourt).

Ainsi l'on peut conclure de ce qui précède qu'il existait, au xvii^e siècle, dans le sud-est de Madagascar, qui était la partie la plus fréquentée par les navigateurs, une variété d'indigènes ayant des cheveux longs et presque lisses, la peau rouge, les traits européens, sans barbe, variété absolument distincte d'une autre population indigène qui était noire.

De quelle autre race peut-on rapprocher ces soi-disant blancs de Madagascar ?

Ce n'était pas des Malais, avec lesquels ils n'avaient aucune ressemblance.

Ce n'était pas non plus des Arabes, ni des Indous musulmans, car les blancs Zafferamini de Flacourt, qui se disaient de souche arabe, n'en avaient pas conservé le type.

Quant aux juifs qui, d'après Flacourt, avaient occupé l'île Sainte-Marie, autrefois dénommée Nossi-Ibrahim, ils n'ont pu se multiplier à Madagascar, pas plus que les Arabes ; mais il est inutile, croyons-nous, de chercher à assimiler ces Malgaches rouges à une race extérieure, car ils devaient être autochtones. En effet, ils parlaient la même langue que les autres indigènes ; ils avaient les mêmes mœurs et les mêmes habitudes qu'eux ; bien plus, ils marchaient presque nus comme les noirs qui les entouraient. La seule différence, au point de vue social, consistait dans ce fait que les blancs étaient les seigneurs du pays et qu'ils se faisaient porter par les noirs.

Si l'on compare maintenant ces descriptions anciennes avec celles de nos jours, on trouve une notable différence, et l'on peut constater qu'une race semblable n'existe plus aujourd'hui à Madagascar ; elle aurait même déjà disparu dès le xviii^e siècle, suivant la remarque, faite à cette époque, par l'astronome Le Gentil (1761-69). Ce fait lui parut assez intéressant pour ne pas le laisser inaperçu, et il le signale en ces termes :

« Actuellement, dit-il, il n'y a ni Rohandrian au Fort-Dauphin « (Sud-Est), ni Anaebandrian, c'est-à-dire que cette espèce « d'hommes blancs ou plutôt rouges, transportés des sables de la

¹ CARPEAU DU SAUSSAY. Voyage de Madagascar, connu aussi sous le nom d'île de Saint-Laurent, par M. de De V., Paris, 1722.

« Meeque au Fort-Dauphin, n'y subsiste plus. Cette race s'est
« éteinte; s'il en reste encore quelques traces, comme on l'assure
« dans le pays, ses restes se trouvent dans les montagnes fort
éloignées. »

Le Gentil supposait même que les Oves (Hovas) étaient des descendants abâtardis ou dégénérés de cette race rouge, et un auteur moderne, le Dr Lacaze, de l'île de la Réunion, est encore plus affirmatif sur ce point, car il dit que la race hova est la même que cette race particulière du sud et du nord-est de Madagascar, décrite par Flacourt, et qui, plus tard, disparut de ces régions¹.

Il y avait encore, selon Flacourt, une autre race rouge à Madagascar, et qui, paraît-il, était anthropophage (elle mangeait les malades incurables); mais il ne la connaissait que par ouï-dire, et elle était toute différente de la précédente. « Ces barbares, disait-il, « avaient les yeux petits, la face large, les dents aiguës, le nez « très camus, les lèvres très grosses, les cheveux frisés et courts, « la peau rouge, sans barbe et les jambes grêles. »

II

Sur l'origine des Hovas.

Presque tous les anthropologistes admettent que les Hovas, de la caste des nobles (Andriana), sont d'origine malaise, parce que la langue malgache a une grande affinité avec celle des Malais, et parce que les Hovas sont considérés comme ayant une grande ressemblance avec ce dernier peuple.

La parenté des deux langues ne fait l'objet d'aucun doute, et sous ce rapport les linguistes sont tous d'accord. Ainsi, notre savant collègue, M. Ollivier-Beauregard, nous a appris que le malgache renferme environ 96 mots malais sur les 120 termes les plus usuels².

Mais, en ce qui concerne la ressemblance des deux races, elle n'est pas aussi manifeste qu'on veut bien le dire.

Je ne vois aucun caractère malais chez les Hovas du Champ-de-Mars, ni chez ceux qui se trouvent décrits dans les auteurs, et

¹ LACAZE (Dr). Souvenirs de Madagascar : voyage, histoire, population, mœurs, institutions, avec une carte. Paris, 1881.

² Bull. Soc. Anth., 1886, p. 526.

pour les anthropologistes qui ont visité les Malais de la Sonde et de Java, à l'Exposition universelle de 1889, ils peuvent se rappeler que la conformation extérieure des Sondaniens et des Javanais est tout autre.

On reconnaît un Malais au premier abord, rien qu'à ses petits yeux, à moitié fermés, et il est difficile de l'oublier.

Il n'y a que la coloration plus ou moins jaune de la peau, qui pourrait rapprocher les deux peuples, mais ce seul caractère anthropologique ne suffit pas pour assimiler les Hovas aux Malais. Au surplus, l'on dit même qu'il y a des Hovas dont le teint est beaucoup plus clair que celui des Malais, et qu'il se rapproche de celui des habitants du sud de l'Europe (Audebert, 1882). D'ailleurs, le Hova n'a pas les yeux obliques, ni les paupières bridées; il n'a pas la même conformation du nez, ni les mêmes dents, ni la même chevelure que les Malais, etc. En outre, il existe des Hovas qui ont les cheveux frisés et même crépus, et qui ressemblent si peu à des Malais que certains voyageurs, comme Hartmann (1886) et Keller (1887), les comparent, soit à des Italiens *fashionables* ! soit à des Hongrois, voire même à des Allemands du sud de l'Allemagne. Somme toute, il y a une grande diversité dans la conformation du type hova, et cette variabilité, nous pouvons la constater chez les différents membres d'une même famille. Ainsi, parmi les Malgaches du Champ-de-Mars se remarquent trois jeunes Hovas, deux frères et une sœur, qui ont tous le teint jaune très clair. Or, des deux frères, l'un a les cheveux crépus, et l'autre, au contraire, a les cheveux complètement lisses et peu différents de ceux des Européens. Quant à la jeune fille, elle paraît avoir des cheveux lisses, mais ils ont une forte tendance à friser naturellement.

Examinons maintenant la valeur des traditions historiques de Madagascar, sur lesquelles on s'appuie pour affirmer l'origine malaise du Hova. Suivant le P. Abinal, qui a fait un séjour de 20 ans dans l'île, on y connaîtrait deux traditions différentes : l'une qui est rapportée par les Sakalaves, l'autre par les Hovas eux-mêmes.

Origine des Hovas racontée par les Sakalaves. — « Les Amboas-
« Lambos (qui tient du chien et du porc), c'est-à-dire les Ho-
« vas, sont venus d'au delà des mers. Le navire qui les portait
« se brisa sur les côtes de Madagascar... Les naufragés s'éta-
« blirent d'abord près de l'Océan, sans se mêler aux habitants

« du pays. Les fièvres faisaient parmi eux de nombreuses
« victimes... Cependant, ils se multipliaient peu à peu... Les
« indigènes en furent jaloux et leur suscitèrent d'abord de min-
« ces querelles qui se changèrent plus tard en combats meur-
« triers. Les Amboas-Lambos furent vaincus et presque exter-
« minés. Or, un jour, après une sanglante défaite, ils prirent
« le parti de se retirer vers l'intérieur de l'île; leur nombre était
« fort réduit alors; il n'y avait peut-être pas 100 hommes en état
« de porter les armes. Ils partirent donc avec leurs femmes et
« leurs enfants... Ils se fixèrent dans le centre du pays et s'y
« multiplièrent rapidement... Les Amboas-Lambos sont venus à
« Madagascar après les Silamos (Arabes musulmans) »¹.

Origine des Hovas d'après leurs propres traditions. — « Les Hovas
« sont très sobres de récits sur leur arrivée dans le plateau inté-
« rieur de l'île. Les Vazimbas, disent-ils, étaient autrefois les maître
« de la province que nous habitons aujourd'hui; c'était une peu-
« plade ignorante, grossière et pauvre; elle ne savait pas travail-
« ler le fer, et ce fut la principale cause de son infériorité dans la
« guerre qu'elle eut à soutenir contre nos premiers rois. Les
« Vazimbas furent défaits en maintes rencontres, et sous Andrian-
« jaka, le cinquième de nos rois, le premier qui s'établit à Tana-
« narive (1607 ?), ils quittèrent définitivement le pays². »

Les premiers essais de souveraineté des Hovas, dans l'Imérina, ne remonteraient pas au delà de la première partie du xvi^e siècle, d'après le P. Abinal.

Nous avons exposé tout au long les principales parties de ces deux traditions pour bien faire voir les différences profondes qui les séparent.

Ainsi donc, ce sont les Sakalaves qui soutiennent que les Hovas arrivèrent de l'extérieur; quant aux Hovas eux-mêmes ils n'ont jamais entendu raconter que leurs ancêtres étaient venus d'au delà des mers, tout au plus s'ils disent que ceux-ci sont émigrés du Sud-Est de l'île.

Il est aussi nécessaire d'ajouter que les Sakalaves furent autrefois les plus puissants à Madagascar, et qu'étant devenus les ennemis jurés des Hovas, ils peuvent bien pour cette raison les

¹ ABINAL (Le P.). Vingt ans à Madagascar : colonisation, traditions historiques, mœurs et croyances. Paris, 1885.

² *Loc. cit.*

faire passer pour des étrangers. Notons encore que, d'après la tradition sakalave, les Hovas ne seraient survenus qu'après les Arabes musulmans; cette tradition, ne peut donc remonter au delà du ^{vii}^e siècle; mais à cette époque la langue malaise devait déjà renfermer des mots sanscrits qui ne se retrouvent pas dans la langue Malgache, et M. Marre un linguiste hollandais de Batavia, qui a fait une étude particulière de ce sujet, a démontré que la séparation du Malgache d'avec la langue de l'Archipel indien, a dû se produire avant l'établissement de l'hindouisme à Java et à Sumatra; la langue malgache, dont le hova ne diffère nullement, est donc de très ancienne formation. Au reste, d'après M. Audebert qui a fait une enquête, à Madagascar (1882) sur l'authenticité des traditions malgaches, celles-ci ne se reporteraient que de quelques siècles en arrière, et elles ne mentionnent que les Arabes et les Nègres africains, mais d'immigrants malais il n'en est question nulle part.

Enfin, suivant le P. Lareyssiére (1884) la plupart des habitants seraient, à l'égard du passé, dans la plus profonde ignorance, et les événements, qui remontent au delà du commencement de ce siècle, leur seraient totalement inconnus.

Mais la langue malgache-malaise n'est pas seulement celle des Hovas elle est encore celle de toutes les autres races de Madagascar. Il faut donc retrouver s'il est possible l'origine des Betsimisarrkas, des Sakalaves, des Betsiléos, etc., aussi bien que celle des Hovas.

Nous pensons que toutes les races de Madagascar, les Hovas comme les autres, sont autochtones, et qu'elles sont issues d'une même population primitive, dont il s'agit de déterminer le type et l'origine.

En ce qui concerne sa coloration, l'on peut assurer qu'elle était noire, car la population actuelle l'est encore en grande partie, avec des nuances plus ou moins foncées, suivant les localités et suivant les tribus.

D'autre part, à l'occident de Madagascar se trouvent les noirs africains, et à l'orient les noirs océaniens Négrito et Papous, que l'on considère comme les premiers habitants de l'archipel.

Que Madagascar soit donc une île africaine ou qu'elle soit une terre océanique, elle ne pouvait pas avoir d'autres habitants primitifs qu'une race de couleur noire apparentée avec l'une des pré-

cédentes. Mais ce n'est pas de l'Afrique que pouvaient venir les premiers immigrants, puisque la langue malgache est toute différente des langues africaines voisines. Reste donc l'Orient, et en effet, non seulement la langue, mais encore le passé géologique, la faune et la flore de Madagascar démontrent que l'île a été autrefois une dépendance de l'Archipel indien.

Le dialecte malgache étant très voisin du battak de Samatra et du tagalog des Philippines, il en résulterait d'après MM. Grandidier¹ et Hamy, que la population de Madagascar, à part les Hovas nobles, serait d'origine indonésienne, et ce qui confirmerait encore cette parenté, d'après ces observateurs, c'est que les mœurs, les usages et les habitudes des Indonésiens et des Malgaches auraient une grande analogie.

« Le terme indonésien, dit M. Hamy, est appliqué depuis quelques années en ethnologie comme en linguistique, à des peuples
« et à des dialectes formant dans le vaste ensemble malayo-polynésien, une grande subdivision aux contours fortement arrêtés, et
« dont les limites s'étendent depuis l'Himalaya oriental aux dernières îles de la Sonde. Tous ces peuples indonésiens offrent un
« grand nombre de caractères physiques, intellectuels et moraux,
« qui se retrouvent plus ou moins intacts chez tous les Malgaches »²

Un auteur anglais, M. Waké (1882), croit même que les Hovas sont d'origine indo-chinoise.

Je ferai remarquer cependant que les Indonésiens en général, comme les Battaks, les Dayaks ou autres, sont représentés comme ayant des cheveux lisses, le nez droit et plutôt mince, et une peau relativement claire, qui ne se retrouvent pas chez les Sakalaves, chez les Bessimisarakas, etc.

Les différences sont trop sensibles pour que l'on puisse les rapprocher, et je crois que la population primitive de Madagascar était plutôt apparentée avec la race Négrito qui occupait jadis la Malaisie et qui, entre autres caractères anthropologiques, offre une petite taille, des cheveux crépus et le teint noir. Or les *Vazimbas* que les Hovas eux-mêmes considèrent comme ayant habité l'Imé-

¹ GRANDIDIER. Madagascar et ses habitants : discours lu dans la séance publique annuelle des Académies, le 25 octobre 1886. *Revue générale des sciences pures et appliquées*, 30 janvier 1895.

² HAMY. Les races humaines de Madagascar. Leçon faite au musée en 1893. (*In Revue scientifique*).

rina avant eux, étaient une race noire de petite taille. En outre la langue de certains Négritos se rapproche de tagalog comme la langue malgache elle-même ¹. Il ne semble pas qu'il y ait eu antérieurement d'autres habitants dans l'île, car on n'y a pas trouvé de silex caractéristiques d'un âge de la pierre ; mais le Malgache était déjà contemporain de l'oiseau gigantesque appelé *Aepyornis* et de l'hippopotame, puisqu'on y a découvert des ossements fossiles de ces animaux, sur lesquels se remarquaient des entailles faites de main d'homme. M. Milne-Edwards, pense que ces animaux ont disparu, à une date relativement récente ².

Etant donc admis que la plus ancienne population de Madagascar appartenait à une race négroïde ou noire, comment comprendre que toutes les races actuelles de ce pays en soient les descendants ?

Je rappellerai que la population actuelle est encore généralement noire. Pour les Sakalaves, les Betsimisarakas et beaucoup d'autres tribus, le fait n'est pas douteux, et quant aux Hovas, s'il y en a qui sont peu foncés, il en existe d'autres qui ont des caractères nigritiques sur lesquels tous les explorateurs ont insisté.

Les descriptions des auteurs peuvent toutes, sans exception, se résumer en ces quelques mots : *Le Hova est olivâtre mais beaucoup d'entre eux sont noirs et ont les cheveux frisés ou crépus*. Cette coloration noire est si peu une exception parmi les familles nobles de Tananarive qu'à la cour même, d'après M. Vinson, la couleur de la peau est comptée pour rien dans la distinction de la naissance ³.

On dit que c'est le croisement avec des Malgaches noirs qui a rendu certains Hovas plus foncés. Pourtant, les mélanges ne doivent pas être fréquents puisque les Hovas nobles, qui sont soi-disant d'origine Malaise, ne doivent pas s'allier avec les Hovas bourgeois qui sont de couleur foncée, et que ceux-ci ne peuvent pas se mélanger avec la classe des esclaves.

Nous croyons qu'il y a des Hovas foncés, parce que le fond originaire de cette population était noire comme toutes les autres populations malgaches, et quant aux Hovas olivâtres c'est la

¹ VIVIEN DE ST-MARTIN ET ROUSSELET. *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* (1890).

² MILNE-EDWARDS. *La faune de Madagascar*. Leçon faite au muséum d'histoire naturelle (1895).

³ VINSON (D^r). *Voyage à Madagascar, au couronnement de Radama II*. Paris, 1865.

variabilité physiologique et indépendante des milieux, qui a occasionné la diminution du pigment cutané.

Du reste, ce n'est guère que depuis 150 ans environ que les Hovas font parler d'eux, et c'est seulement du ^{xvi}^e siècle que datent leurs premières tentatives de domination sur l'Imérina, ainsi que nous l'avons vu d'après le P. Abinal. Cela prouve qu'auparavant ils n'étaient pas encore assez nombreux pour former une nation compacte, capable d'acquérir la suprématie sur les autres Malgaches.

La transformation physique et morale d'un peuple est naturellement très lente parce que l'hérédité, autant que possible, s'efforce de maintenir les caractères primitifs.

Done, peu nombreux au début, les Malgaches jaunes se multiplièrent ultérieurement lorsque la variabilité l'emporta sur l'hérédité de race. Mais du moment que la pigmentation de la peau diminuait, le système pileux devait également se modifier par l'allongement des cheveux et par la disparition de leur frisure. On voit même des Hovas qui ont de la barbe, contrairement à ce qui se remarque chez les Malais, et comme dans l'île il n'y a pas de race barbue indigène, on ne dira pas que c'est le mélange qui a entraîné le développement de la pilosité chez ces Malgaches.

Bien d'autres modifications ont encore lieu sous l'influence de la *variation corrélatrice* ; mais, chez les Hovas, la modification s'est faite dans un sens, chez les Betsimisarakas dans un autre, et les divers noms de peuples, tels que Hova, Betsimisaraka, Sakalave, Betsileo, etc., correspondent à autant de variétés de races, qui ont évolué séparément, chacune dans une autre direction.

En résumé : la race malgache primitive était noire et apparentée avec les nègres océaniens.

Les Hovas ne sont pas des Malais ; ils sont issus de cette race primitive, comme toutes les autres populations de Madagascar.

Quels sont maintenant les résultats fournis sur l'examen des crânes malgaches ?

Là aussi, il y a une grande diversité, comme pour les caractères extérieurs, non seulement entre les diverses races de l'île, mais encore entre les crânes d'un même groupe d'individus.

Ainsi, sur six crânes sakalaves des *Crania ethnica*, de Quatrefages et Hamy (1882), la moyenne de l'indice céphalique de largeur est

74,71, et pour six autres crânes du même peuple, mesurés par Virchow, la moyenne est de 82,2.

L'indice nasal est aussi très variable. Ainsi, sur quatre crânes étudiés par M. Bordier, la moyenne est de 49, c'est-à-dire que l'indice est mésorrhinien; mais sur ces quatre crânes, il y en a deux qui sont leptorrhiniens : 42,5 et 46,6, et un autre qui est platyrrhinien, comme chez le nègre : 53,1. Au contraire, sur quinze crânes malgaches, décrits par Broca, la moyenne est de 54,46, c'est-à-dire que l'indice nasal est platyrrhinien¹.

Il est évident que les chiffres, indiqués par les différentes observations que nous venons de citer, sont tous exacts, mais l'écart tient sans doute à la grande variabilité du type malgache.

Les Bulletins de la Société d'Anthropologie (1886) contiennent aussi des moyennes obtenues sur cinq crânes hovas et trois crânes sakalaves, par M. Trucy, médecin de la marine à Madagascar, en 1885. Ces crânes sont déposés au musée Broca, et l'on remarque qu'ils sont plus ou moins dolichocéphales et prognathes.

Discussion.

M. ZABOROWSKI. — Assurément, et il est bon de le répéter, nous ne connaissons pas tous les éléments ethniques qui entrent dans la composition de la population malgache. Mais nous avons des certitudes à l'égard des origines des principaux d'entre eux. Je ne suis pas du tout surpris des remarques de M. Bloch à propos des relations avec les Gallas. Un homme qui connaissait bien Madagascar, M. Froberville a depuis bien longtemps (1839) rapproché les Wazimbas mystérieux des Gallas. Et il est manifeste que si les Sakalaves appartiennent au groupe Cafre, ils se rattachent plus directement encore que les Bantous à la région éthiopienne. Les ethnologistes ne mettent pas en doute leurs affinités africaines. Pour les démontrer, j'ai personnellement ajouté quelques arguments à ceux qui étaient déjà connus. Ainsi, par exemple, on connaît de longue date les passions des Malgaches pour la viande de bœuf. A certaines fêtes tous se saoulent de cette viande. Or où retrouve-t-on des goûts identiques? Uniquement chez les pasteurs de l'Éthiopie, Abyssins et Gallas. Et le bœuf malgache lui-même, c'est le bœuf à bosse de l'Inde. D'où les pasteurs Sakalaves l'auraient-ils amené sinon de la région éthiopienne où il est indigène

¹ BORDIER (A.). Instructions pour l'île de Madagascar. Paris, 1878.

depuis un temps immémorial et d'où il a été répandu dans le reste de l'Afrique? Les Sakalaves rappellent d'ailleurs eux-mêmes par plus d'un trait les pasteurs déprédateurs de l'Afrique orientale. Je me suis occupé de la circoncision en Afrique, et à Madagascar aussi. Or, dans le mémoire que j'ai présenté au Congrès de Bordeaux (*V. L'Anthropologie*), on verra que les détails de la cérémonie telle qu'elle était pratiquée dans toute l'île et chez les Hovas eux-mêmes, rappellent les uns l'Abyssinie, les autres les usages des Amakouas.

De plus en considérant certains portraits d'Antenkars il est impossible de ne pas être frappé de leur physionomie Souahéli.

Comme M. Bloch, j'ai vu avec quelque surprise que tous les Hovas amenés au Champ-de-Mars par MM. Barbier n'avaient nullement les cheveux raides mais plutôt crépelés. Mais ce n'est pas là une objection à l'origine malaisienne des Hovas. Je ne partage pas l'opinion de ceux qui les donnent comme des Malais purs. Mais il n'y a pas d'obstacle à l'admission de la légende d'après laquelle ils seraient venus par bateaux isolés. Les courants maritimes exposent en effet tous ceux qui s'écarteraient à quelque distance des îles de la Sonde, à être entraînés sur les côtes de Madagascar. C'est probablement par immigrations successives que les Hovas sont venus ainsi à Madagascar. Et quant à leur confinement actuel sur le plateau central, je l'ai expliqué par cette circonstance qu'ils ne supportent pas plus que nous le mortel climat des côtes. Ceux donc qui sont restés dans la région côtière ont disparu ou se sont fondus avec l'élément noir seul résistant. Ceux qui, au contraire, ont pu pénétrer au centre se sont grandement multipliés. Les influences mésologiques sont les seules causes en raison desquelles ils paraissent ainsi, tout en étant venus par mer, avoir conquis le plateau intérieur, sans s'être emparés du littoral, ce qui est absurde. Ils ne sont probablement pas les premiers ni les seuls qui ont de la sorte conquis l'indigénat à Madagascar. Ainsi on ne connaît pas assez les Betsileos et on a peut-être méconnu leur importance. Ce sont de grands cultivateurs de riz. Et cette culture répandue dans toute l'île y paraît fort ancienne. Or si le bœuf vient d'Afrique, tel ne peut-être le cas du riz qui y est d'introduction récente. Il ne peut venir que de l'Inde ou de la Malaisie. Certaines habitudes végétariennes et ces menhirs, ces gracieux poteaux en bois sculpté des Betsileos m'ont fait songer à l'Inde.

D'autres traits de mœurs chez les Hovas les rattachent indubitablement à l'archipel de la Sonde, à Sumatra, aux Battaks qui ont atteint une certaine culture, à l'Indo-Chine. C'est chez nos sauvages de l'Indo-Chine que se trouve le prototype de l'instrument de musique, le *vali* dont un joueur se trouve au Champ-de-Mars. La douceur et l'harmonie d'un instrument aussi simple m'a véritablement surpris et charmé. Le soufflet de forge hova est aussi le soufflet des Moïs indo-chinois. Mais c'est surtout avec les Madurais que les Hovas, M. Grandidier l'avait déjà observé, présentent la plus grande ressemblance. Il est facile de s'en assurer. Or les Madurais sont des Malais métissés de sang indien. Ainsi s'expliquent fort bien les cheveux crépelés des Hovas, même sans l'intervention des Malgaches noirs.

MM. LETOURNEAU, COLLIGNON ET HERVÉ, présentent des remarques au sujet de la question traitée par M. Bloch.

M. BLOCH. — On parle de mélanges toutes les fois que l'on cherche à s'expliquer l'origine d'un type déterminé. Mais les races humaines ne se mélangent pas si facilement qu'on le croit et, du reste, le type intermédiaire qui peut en résulter n'est pas stable.

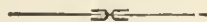
C'était d'abord à tous les Hovas, sans distinction, que l'on attribuait une origine malaise, maintenant on ne l'admet plus que pour les Hovas de la caste noble. Mais, pour nous, ceux-ci ne sont pas plus Malais que les Hovas bourgeois, et ce n'est pas le croisement avec une race jaune quelconque, venue de l'extérieur, qui a pu donner naissance aux indigènes à peau jaunâtre, que l'on retrouve, d'ailleurs, dans diverses tribus de Madagascar, autres que celles de l'Imérina.

Les Malgaches jaunes ont dû se former comme se forment toutes les variétés de l'espèce humaine, c'est-à-dire sous l'influence de la *variabilité* qui caractérise tous les êtres vivants, et qui joue un rôle tout aussi important que l'hérédité dans les phénomènes de l'évolution.

M. MANOUVRIER fait une communication sur le poids des divers lobes cérébraux d'après une étude des registres de Broca.

Ce travail sera publié ultérieurement.

L'un des secrétaires : A. VIRÉ.



648^e SÉANCE. — 1^{er} Octobre 1896

PRÉSIDENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE

OUVRAGES OFFERTS.

AMBROSETTI (JUAN B.). — *La leyenda del Yaguareté-aba* (in *Anales Soc. científica argentina*), in-8^o, 16 p. et fig. Buenos-Aires, 1896.

AMBROSETTI (JUAN B.). — *El simbolo de la serpiente en alfareria funeraria de la region calchaqui* (in *Bol. Instit. geogr. argentino*), in-8, 14 p. et fig. Buenos-Aires, 1896.

AMBROSETTI (JUAN B.) — *Materiales para el estudio de las lenguas del grupo kuinjangué* (in *Bol. Acad. ciencias de Cordoba*), in-8, 52 p. Buenos-Aires, 1896.

AMBROSETTI (JUAN B.). — *Un flechazo prehistorico* (in *Bol. Institut. geogr. argentino*), in-8, 6 p. et fig. Buenos-Aires, 1896.

BAUMANN (D^r OSKAR). — *Die insel Mafia*, in-8, 38 p. et carte. Leipzig, 1896.

COLLIGNON (D^r R.). — *La couleur et le cheveu du nègre nouveau-né* (Ext. *Bul. Soc. Anthropol.*), in-8, 6 p. Paris, 1896.

COLLIGNON (R.) et DENIKER (J.). — *Les Manres du Sénégal* (Ext. de l'*Anthropologie*), in-8, 16 p. et fig. Paris, 1896.

DURAND (DE GROS). — *L'Idée et le fait en biologie*, in-8, 88 p. Paris, 1896.

GAUTIER (J.-E.) et JÉQUIER (G.). — *Fouilles de Licht* (Ext. de la *Rev. Archéol.*), in-8, 35 p. et fig. Paris, 1896.

GORDON (D^r ANTONIO DE). — *Discurso leído el día 19 de mayo 1896 en la sesion solemne conmemorativa de la fundacion de la R. Acad. de Ciencias medic., físic y naturales de la Habana*, in-8, 36 p. Habana, 1896.

HAMY (D^r E.-T.). — *Les races malaises et américaines* (Ext. de l'*Anthropologie*), in-8, 18 p. Paris, 1896.

HAMY (D^r E.-T.). — *Notes pour servir à l'Anthropologie des îles Salomon* (Ext. du *Bul. du Museum*), in-8, 4 p. Paris, 1896.

HAMY (D^r E.-T.). — *Jean Heroard premier surintendant du Jardin royal des plantes médicinales (1626 1628)*, in-8, 5 p. Paris, 1896.

LAGARRIGUE (JUAN E.). — *Religion de l'humanité; lettre à Mgr Ireland*, in-12, 36 p. Santiago du Chili, 1896.

LEDOUBLE (D^r). — *Des muscles normaux et anormaux du périnée de l'homme* (Ext. de la *Bibliogr. anat.*), in-8, 32 p. Nancy, 1896.

LEFÈVRE (ANDRÉ). — *Jules César* (Ext. de la *Revue de l'Ecole d'Anthropol.*), in-8, 20 p. Paris, 1896.

MARTIN (D^r RUDOLF). — *Altpatagonische Schædel* (Separat. aus der *Vierteljahr. d. Naturf. Ges. Zürich*), in-8, 42 p. et fig. Zürich, 1896.

MASQUARD (EUG. DE). — *Etude de sociologie pratique*, in 8, 32 p. Paris, 1896.

MORTILLET (G. DE). — *Les monuments mégalithiques classés de la Charente et de la Charente-Inférieure* (Ext. des *Bul. Soc. d'Anthropol.*), in-8, 12 p. Paris, 1896.

MORTILLET (G. DE). — *Les fusaïoles en plomb* (Ext. de la *Revue de l'École d'Anthropol.*), in-8, 4 p. Paris, 1896.

La Société s'est déjà plusieurs fois occupée de la question des fusaïoles ou pesons de fuseau, surtout quand notre collègue M. Daveluy nous a présenté des fuseaux du Centre et du Midi de la France, et quand M. Harlé nous a offert des pesons en terre cuite émaillée provenant des Pyrénées.

Permettez-moi de vous présenter aujourd'hui un peson de fuseau en plomb qui vient d'être donné à l'École d'Anthropologie, par M. Delseriès, inspecteur primaire à Saint-Claude (Jura). C'est un anneau en plomb crénelé au pourtour comme les fusaïoles de Bretagne. Il pèse 12 grammes. Mais au lieu de provenir de l'Ouest de la France, il est des frontières de l'Est. Cette fusaïole a été trouvée dans un champ à Lamoura, canton de Saint-Claude. Cela prouve que ces fusaïoles étaient employées dans toute la largeur de la France. Lorsque j'ai remis à la Société, séance du 6 juillet 1893, les fusaïoles en terre cuite offertes par M. Harlé, je vous ai rappelé que ces petits objets étaient d'un emploi peu ancien en Bretagne. Le fait est généralement admis. Pourtant quelques rares personnes le contestent encore. Ainsi, dans la dernière salle ouverte au Musée de Saint-Germain, on les voit figurer au milieu des objets romains, tout à côté des rouelles. Eh bien ! la fusaïole que je vous présente aujourd'hui tranche la question de la manière la plus complète. Outre l'ornement habituel en crénelure, elle présente une double inscription. D'un côté on lit :

IEHANGRVET

De l'autre :

PATER 1604.

Cette fusaiöle a donc été fondue par Jean Gruet père, en 1604. Les Gruet sont encore nombreux dans le pays.

OLORIZ (D^r FEDERICO). — *La Talla human en España. Discurso*, gr. in-8, 135 p. Madrid 1896.

Index bibliographique de la faculté des sciences de Lausanne, in-8, 114 p. Lausanne, 1896.

Menhirs et dolmens de France. Inventaire détaillé (1^{er} fasc. Ain), in-8 (offert par la sous-commission des monuments mégalithiques).

AHLQVIST (AUGUST). — *Grammaire et vocabulaire vogouls* (Mém. de la Soc. finno-ougrienne), in-8. 107-243 p. Helsingfors, 1891-94.

BERTHOUD (D^r St.). — *Essai de géographie médicale et de statistique sur Vitteaux* (thèse), in-8, 136 p. Paris, 1896.

En offrant cet ouvrage, l'auteur ajoute : je dois cet hommage à la Société à un double titre : d'abord comme élève des cours de MM. les professeurs G. de Mortillet et Hervé, dont j'ai mis l'enseignement à contribution dans mon travail, ensuite comme étant redevable à plusieurs membres de la Société (Lagneau, Bertillon, A. Dumont) de matériaux importants pour mon sujet, dans leurs diverses publications relatives à la démographie.

Mon étude sur Vitteaux, mon pays natal, se divise en deux parties. Dans la première j'ai envisagé la topographie et l'ethnographie du pays; dans la seconde j'ai analysé ses mouvements démographiques.

Après avoir considéré l'influence du milieu, ou la mésologie, au point de vue de la situation géographique, du régime climatique, de la constitution géologique, et après un regard jeté sur la faune et la flore, dans leur utilité médicale, j'ai fait un résumé historique des diverses races qui ont occupé le pays, depuis les temps préhistoriques et protohistoriques, jusqu'aux époques récentes et actuelles, où, après l'établissement des Burgundes dans nos contrées, la population de nos jours s'est constituée par le mélange des anciens habitants du type celtique avec ses représentants du type kymrique.

Enfin, dans la statistique démographique, j'ai été guidé par un travail de M. A. Dumont, communiqué à l'Association française pour l'avancement des sciences, au Congrès de Besançon (août 1893), et un article du même auteur publié dans la *Revue Scientifique* (juin 1894), sous le titre : Natalité et masculinité. Dans cette double étude, M. Dumont s'occupe de la petite ville de Vitteaux,

à propos d'une remarque de l'illustre La Place, dans ses Mémoires à l'Académie des Sciences (1783), sur le Calcul des Probabilités. Le savant mathématicien citait le pays de Vitteaux, en Bourgogne, comme échappant à la règle générale, qui veut que les naissances de garçons l'emportent sur celles des filles « de Naples à Saint-Pétersbourg ». Buffon avait également rapporté ce fait dans son Histoire naturelle.

M. Dumont a analysé aussi le mouvement démographique de Vitteaux au siècle actuel pour rechercher si la masculinité présentait la même anomalie que dans la trop courte période citée par Buffon et La Place. De son côté il conclut que :

La natalité à Vitteaux est descendue à un taux infime (15 à 16 p. 1000); la mortalité étant au contraire à un taux élevé (26 p. 1000). D'où la dépopulation du pays par excès des décès sur les naissances. La masculinité y est faible également, ce qui prouverait avec la natalité infime et la mortalité forte que la situation du pays, dans une vallée d'alluvions, est insalubre, et que la population épuisée est en voie d'extinction rapide. La natalité si faible serait en rapport avec la décadence de la race et dépendrait d'un vice physiologique : elle ne serait pas volontaire.

J'ai complété l'étude de M. Dumont par des relevés statistiques, remontant à 1668, d'après les Registres paroissiaux des Archives communales de Vitteaux, qui contiennent les actes civils depuis cette époque jusqu'à la Révolution et au siècle actuel. J'ai recherché si les conclusions de M. Dumont étaient bien exactes, et pour cela j'ai envisagé les conditions hygiéniques et sanitaires de Vitteaux, et l'aptitude des habitants au service militaire, d'après les listes du recrutement. J'en ai conclu que :

La race n'est pas si dégénérée que le dit M. Dumont, puisque 90 0/0 au moins du contingent est reconnu bon pour le service, la taille dépassant la moyenne (1.66 à 1.67); et que la faible natalité est surtout due à la restriction volontaire, comme actuellement dans toute la France. Quant à la forte mortalité, elle est influencée par des éléments étrangers et est factice.

HEIKEL (AXEL). — *Antiquités de la Sibérie occidentale* (Mém. de la Soc. finno-ougrienne), in-8, 111 p., 30 pl. Helsingfors, 1894.

WIKLUND (K.-B.). — *Lule-lappisches wörterbuch* (Mém. de la Soc. finno-ougrienne), in-8, 187 p. Helsingfors, 1890.

PÉRIODIQUES (*Articles à signaler*).

Revue de l'École d'Anthropologie (1896, nos 7, 8, 9). — L. Capitan : Importance des études pathologiques en anthropologie générale; — Hovelacque et Hervé : Etude de 55 crânes de la région des Faucilles (Vosges); — P.-G. Mahoudeau : La locomotion bipède et la caractéristique des hominiens; — Chipault : L'oasis d'Ouargla et ses stations préhistoriques; — Capitan : Observations sur les silex taillés découverts par le Dr Chipault autour d'Ouargla; — A. Lefèvre : Jules César; — G. d'Ault du Mesnil : Note sur le terrain quaternaire des environs d'Abbeville; — G. de Mortillet : Les fusaiöles en plomb.

L'Anthropologie (mai-juin 1896). — Collignon et Deniker : Les Maures du Sénégal; — Otto Ammon : L'infantilisme et le féminisme au conseil de revision; — E. Cartailhac : Quelques faits nouveaux du préhistorique ancien des Pyrénées.

Revue scientifique (12 sept. 1896). — Stockvis : La colonisation et l'hygiène tropicale.

Archives de médecine navale et coloniale (sepi. 1896). — L. Chastang : La Corée et les Coréens.

Bul. de la Soc. de Géographie de Paris (1^{er} trim. 1896). — G. Ferrand : Notes sur la région comprise entre les rivières Mananjara et Javibola; — H. Douliot : Journal du voyage fait sur la côte ouest de Madagascar (1891-92); — L. Mizon : Itinéraires de Yola à Dingui, à Lagdé et à Ngaoundéré; — C.-E. Bonin : De Tourane au Mékong; — Hamy : Notice sur une collection de dessins provenant de l'expédition d'Entrecasteaux.

Bul. de la Soc. de géographie de Toulouse (juillet-août 1896). — Lafforgue : Le Laos et ses habitants.

Bul. de la Soc. belfortaine d'Emulation (1896). — F. Voulot : Découverte d'une sépulture néolithique à Sainte-Suzanne; — Découverte d'une nécropole néolithique avec tombelles et levée funéraire sur le plateau du Mont-Bart.

Mém. de la Soc. éduenne (1892-1893-1895). — Bulliot : Bibracte dans les auteurs; — F. Pérot : L'atelier paléolithique de la Goulaine; — Bulliot : Fouilles de Beuvray.

Revue tunisienne (juillet 1896). — Sellami : La femme musulmane.

Bul. de l'acad. des sc. de Cracovie (juin 1896). — Matériaux ar-

chéologiques, anthropologiques et ethnographiques (resumés du 1^{er} vol.).

The australasian anthropol. Journal (1896, n° 1). — Linguistics with english equivalents and dialects; — The message sticks.

Proc. and Trans. of the Nova Scotian inst. of sc. (1894-5). — H. Piers : Relics of the Stone Age in Nova Scotian.

The Journal of the anthropological institute (august 1896). — Swan : Some notes on ruined temples in Mashonaland; — Woodthorpe : Some account of the Shans and Hill tribes of states on the Mekong; — W. Weston : Customs and superstitions in the highland of central Japan; — Howarth : The asiatic element of the Tribes of southern Mexico; — Creagh : On Unusual forms of Burial by people of the east coast of Borneo; — Wray : The Cave Dwellers of Perak; — Chamberlain : A preliminary notice of the Luchuan language; — Brinton : On the oldest stone implements in the eastern U. S.; — Seton-Karr : Collection of stone implements.

The american antiquarian (july-August 1896). — Fraser : Notes on Oceania; — Wickersham : Some northwest burial customs; — Lewis : Prehistoric remains at Saint-Paul, Minnesota; — Mc Cormick : The psychologic development of medicine; — Peet : Early american explorations among the pueblos; — Hale : Iroquoian philology.

The Journal of the Anthropol. Soc. of Bombay (vol. IV, n° 2, 1896.) — Mitra : Notes on the Kavasths of Behar; — On the indians folk-beliefs about the Tiger; — Ancestral property among the Hindus.

Mittheil. der Anthropol. Gesellsc. in Wien (XXVI B, 3 H, 1896). G. Bancalari : Forschungen und studien über das Haus; — H. Matiegka : Anthropophagie in der prähistorischen Ansiedlung und in der prähistorischen Zeit überhaupt; — E. Pisko : Gebräuche bei der Geburt und Behandlung der Neugeborenen bei den Albanesen.

Zeitschrift für Ethnologie (1896, H. II, u. III). — J. Hampel : Neue Studien über die Kupferzeit; — R. Baier : Die Goldgefässe von Langendorf; — F. Reinecke : Anthropologische Aufnahmen und Untersuchungen auf den Samoa-Inseln.

Mem. della Soc. geogr. ital. di Roma (vol. V, part. II). — G. Boggiani : I Caduvei, studio intorno ad una tribù indigena dell' alto Paraguay nel Matto-Grosso.

Bul. di paletnol. italiana (anno XXII, nⁱ 4-6). — Colini : Martelli liciti con foro rinvenuti in Italia.

Atti della Soc. ital. di sc. nat. e del museo civico di st. nat. in Milano (vol. XXXVI, fasc. 2). — T. Vignoli : Intorno ad un problema morfologico sui vertebrati superiori.

Archivio per l'Antropol. e la etnologia (vol. XXVI, fasc. 1). — R. Livi : Geografia ed orografia della statura e del colore dei capelli e degli occhi in Italia; — Onnis : Contributo all' antropologia della Sardegna; — H. Giglioli : La Trebbiatrice guernita di pietre, in uso presso alcune tribù berbere nella Tunisia; — P. Mantegazza : Il poliedrismo del crania umano; — P. Mantegazza : Gli indiani calchaqui e le ultime scoperte etnologiche dell' Ambrosetti nell' Alto Paranà e nella provincia di Salta; — Tenchini : Die una singolare varietà dell' Atlante umano.

Revista di sc. nat. e sociaes (n^o 15). — Coelho : Tradições populares portuguesas; — S. Rocha : A necropole protohistorica da Fonte Velha, em Bensafirim, no concelho de Lagos.

COMMUNICATION DU BUREAU.

M. LE PRÉSIDENT. — Depuis notre dernière séance, la Société d'Anthropologie a fait une perte cruelle. Une mort presque subite a frappé l'un de ses plus anciens membres, le D^r Gustave Lagneau. Et plusieurs d'entre nous, dont je suis, n'ont appris son décès qu'après ses obsèques. Il importe d'autant plus que nous honorions sa mémoire et ses travaux.

Entré à la Société, le 18 août 1859, comme membre associé national, présenté par MM. Bertillon, Broca et Morpain, élu membre titulaire le 20 décembre 1860, Gustave Lagneau a été inscrit au livre des candidatures sous le n^o 30, c'est-à-dire le 10^e après les fondateurs. Membre du Comité central en 1863, vice-président en 1869-71, président en 1872, membre honoraire le 15 décembre 1892, il a pris part, durant trente-six ans, à toutes les discussions anthropologiques de la Société; on a pu relever dans nos *Bulletins* plus de cent trente communications, où se révèle, avec une science approfondie de toutes les découvertes dues à l'observation directe, une instruction solide et étendue, un goût particulier pour l'interprétation des textes anciens et des documents historiques. Et notre Société, Messieurs, n'a pas été la seule à profiter de son activité infatigable; l'Académie de Médecine dont il fut vingt ans un membre

assidu, l'Association pour l'avancement des Sciences, l'Académie des Inscriptions, l'Académie des Sciences morales, de nombreuses Revues savantes, ont eu souvent l'occasion de reconnaître son zèle et sa compétence.

Deux ordres de questions, l'un pratique et actuel, l'autre érudit et rétrospectif, tous deux, en somme, connexes plus qu'il ne semble au premier abord, ont constamment occupé notre éminent collègue. L'hygiène de notre population civile et militaire, la mortalité dans nos troupes de terre et de mer, notamment aux colonies, enfin la dépopulation croissante de la France, appartiennent à la première catégorie; à la seconde ressortissent les études originales, et si nombreuses, que Lagneau a consacrées à l'ethnologie de la France, aux races très variées de stature, de forme et de capacité craniennes, qui se trouvent constituer le peuple français, et dont il est singulièrement difficile, soit de démêler les origines, soit d'évaluer les apports respectifs : Ibères et Basques, Ligures, Celtes, Gaëls, Gaulois et Galates, Belges, Germains, Francs et Burgondes; toutes nations superposées à un fonds préhistorique.

Dès 1861, il esquissait, dans ses *Instructions sur l'Anthropologie de la France*, son ouvrage capital : *l'Anthropologie de la France* (136-127 p. in-8), publié dans le *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, 1879, et tiré à part en un seul volume. C'est là qu'il a condensé quelques-uns des matériaux épars, sans cesse remaniés, retouchés par son laborieux savoir. Mais combien de fragments curieux resteront enfouis dans les recueils spéciaux, dans les cartons de nos bibliothèques ! Finnois, Lapons, Cagots, Peaux-Rouges, ont tour à tour exercé sa sagacité.

Toujours entraîné vers des sujets nouveaux, Lagneau se donnait tout entier à la question qui l'attirait. Il a parcouru en tous sens le vaste domaine de l'ethnologie; il s'y est dispersé, et ne s'est point rassemblé. Je ne crois pas que lui-même ait regretté cet éparpillement de ses forces, qui est plutôt une jouissance pour les esprits ouverts et libres.

Plus soucieux de la science que de la renommée et des honneurs, il n'a rien demandé, et n'a rien obtenu. Les distinctions prodiguées parfois *intra et extra muros* ont passé à côté de lui. Savant fier autant que modeste, il a honoré, on ne saurait assez le dire, la nation dont il étudiait avec une passion persévérante les éléments divers, les aptitudes physiques et intellectuelles. Quant à nous, je parle au nom de la Société, sa vie a été une part de la nôtre; et,

plus d'une fois, en le cherchant des yeux à la place qu'il a si longtemps occupée, nous sentirons le vide que la mort vient de faire dans nos rangs.

M. ZABOROWSKI. — Comme vient de le dire notre président, la notoriété de notre collègue regretté, était loin d'égaliser son grand mérite. Nous nous devons peut-être à nous-mêmes de compenser dans la mesure de nos moyens, ce qu'il y a eu pour lui d'inéquitable dans la destinée. Je me rappelle fort bien qu'il a été candidat à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qu'il a été battu bien qu'ayant déjà donné toute la mesure d'une érudition bien rare, qu'il eût précisément été de la fonction même de l'Académie de distinguer. Les ouvrages, brochures et notes de M. Lagneau qui témoignent d'un si consciencieux esprit de justice à l'égard de tous les travailleurs, sont des mines de renseignements. Je demande donc qu'il soit fait un tirage à part du discours de notre président auquel on pourrait joindre celui prononcé par M. Bergeron au nom de l'Académie de médecine, et de la nomenclature de tous les ouvrages et notes de M. Lagneau. Ce tirage à part formant brochure serait envoyé à toutes les sociétés en relation d'échange avec nous. La dépense serait minime.

Cette proposition est renvoyée au Comité central.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL ajoute que la Société a été représentée aux obsèques de G. Lagneau par M. Manouvrier, secrétaire général adjoint, qui a parlé sur la tombe après M. Bergeron, représentant l'Académie de médecine et M. Chautemps, représentant le Comité consultatif d'hygiène publique.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL annonce que M. HÉRVÉ ne pouvant faire la conférence annuelle Broca dont il avait été chargé, M. COLLIGNON a accepté de faire cette conférence et traitera *des Basques*.

COMMUNICATIONS.

Sur la limitation volontaire de la population.

M. P. ROBIN. — Je viens de parcourir à la hâte la note rédigée par M. Zaborowski en réponse à ma communication sur les lois positives et les lois tendanciennes. Je ne me plains pas du développement qu'il a donné aux courtes paroles qu'il avait prononcées en séance. Au contraire, ce sera pour moi l'occasion d'une réponse détaillée. Je voudrais seulement relever un point aujourd'hui.

Suivant la mode habituelle de diminuer les gens du présent en les comparant défavorablement à leurs prédécesseurs, M. Zaborski oppose « à la propagande un peu basse où sont descendus les Anglais » et moi avec eux, celle de l'ouvrage : *Éléments de science sociale ou religion physique, sexuelle et naturelle* (par un docteur en médecine), traduit en 1869.

En cette occasion, sa critique porte tout à fait à faux. L'auteur de ce livre admirable est mon maître vénéré, et l'âme de la propagande anglaise actuelle. S'il vante, comme le signale M. Zaborski, le bonheur d'avoir des enfants en petit nombre, il prône comme nous ses élèves, pour empêcher le nombre d'en être trop grand, *la copulation préventive*, mots qui reviennent cent fois dans son ouvrage et qui ne signifient autre chose que le coût volontairement stérile.

A plus tard une réponse plus complète.

J'avais entendu et qualifié de peu réfléchi le langage de M. A. Dumont, se permettant de trouver ma propagande antipatriotique et antiscientifique, et de prononcer un mot grossier que je ne répète pas, puisque lui-même l'a supprimé dans sa note écrite.

Je regrette d'être obligé de signaler qu'il a, en revanche, ajouté après coup, au compte-rendu de sa communication, des paroles qu'il n'a pas prononcées et que je n'aurais pas laissées sans protestation.

Il est faux que j'ai « préconisé des moyens chirurgicaux capables d'amener des avortements ». Ma propagande est exactement l'opposé de celle-là, et je puis appliquer à ce propos à M. Dumont une autre phrase qu'il a imprimée, mais non dite en séance : « Il montre son ignorance du sujet ».

M. A. DUMONT fait observer qu'en terminant sa réponse à M. Robin, il a spontanément prononcé des paroles enlevant tout caractère d'hostilité personnelle à l'expression de ses convictions sur la nécessité des études démographiques dans la question de la dépopulation.

L'origine des Hovas.

M. CH. LETOURNEAU. — J'ai été heureux d'entendre M. Bloch critiquer dans une communication que nos *Bulletins* ont publiée la

théorie, que l'on peut appeler officielle et qui fait venir les Hovas de la Malaisie. Pour ma part, je n'y ai toujours vu qu'une légende ne supportant pas l'examen. — On invoque le souffle complaisant de la mousson venant de l'Est, en oubliant toujours la contre-mousson occidentale, qui elle, aurait pu, tout aussi bien que sa sœur orientale, emporter des embarcations mais dans un sens opposé et peupler la Malaisie avec des contingents issus de l'Égypte, par exemple. — La légende malaise de Madagascar est, de tout point, invraisemblable. D'abord on ne peut fixer, même approximativement, même à deux ou trois siècles près, la date du débarquement dans la grande île de ces Malais providentiels. Mais si même on admettait, chose après tout possible, qu'une embarcation malaise ait été jetée à travers l'océan indien sur la côte de Madagascar, il faut se rappeler que les *pros* malais sont de petites embarcations montées par très peu d'hommes; que les femmes y font le plus souvent défaut, du moins pour les longues traversées, d'où nécessité pour la poignée d'immigrants hypothétiques de se croiser avec les anciens habitants de Madagascar, c'est-à-dire d'être absorbés par eux. Ce peuplement par quelques individus n'est possible que dans des pays déserts, comme l'étaient la plupart des archipels successivement occupés par les Polynésiens dans l'*Océan pacifique*.

A Madagascar, il faudrait admettre qu'on aurait laissé les naufragés malais se multiplier tranquillement, sans même se croiser avec eux; puis que, leur nombre ayant suffisamment grandi, on leur aurait bénévolement cédé les hauts plateaux, c'est-à-dire la région la plus habitable de l'île, qui d'ailleurs n'était pas plus déserte que le reste. — Tout ce récit est si invraisemblable que, pour qu'il fut acceptable, il devrait être étayé de preuves précises, lesquelles font entièrement défaut. — Il y a, prétend-on, la parenté de la langue des Hovas avec les idiomes malais; mais cette parenté n'est pas plus grande pour la langue des Hovas que pour celle des autres populations de l'île, qui sont évidemment d'origine africaine, que l'on n'a jamais songé à faire venir de la Malaisie et qui, toutes, parlent des dialectes très voisins les uns des autres et très voisins aussi de la langue parlée sur les plateaux de l'Émyrne. — Sans doute, en comparant la langue, que j'appellerai madécasse, aux langues malaises, on trouve, d'abord qu'elles sont de même famille: ce sont des langues agglutinatives; mais cela ne prouve rien. L'agglutination est un stade de l'évolution linguistique par lequel les langues les plus dé-

veloppées ont passé. Beaucoup d'idiomes même ne l'ont pas encore dépassé et par suite se ressemblent organiquement. — Mais les vocabulaires malais et madécasse sont beaucoup moins identiques qu'on ne l'a prétendu. On s'en assure sans peine en examinant les tables ou colonnes comparatives publiées, par exemple, celles de l'ouvrage d'Ellis ¹. Beaucoup de ces prétendues analogies sont aussi peu frappantes que possible; celles qui sont acceptables sont bien peu nombreuses et peuvent être imputables à l'influence des nombreux marchands arabes, qui parcourent constamment l'île. On sait que, depuis bien des siècles, des boutres arabes font, chaque année, l'intercourse entre l'Arabie et la Malaisie, mais, eux, en profitant des deux moussons. Il n'est même pas impossible que les Arabes aient apporté à Madagascar quelques mots Malais, mais nécessairement en fort petit nombre.

Si, laissant de côté la linguistique, on s'occupe des mœurs et coutumes, on trouve chez les Hovas certains traits, qui ne sauraient être originaires de la Malaisie, par exemple, la circoncision, pratique, que l'Égypte ancienne a enseignée à la plupart des noirs éthiopiens, puis aux Hébreux et sans doute aux Arabes. — Mais il est une coutume, qu'il est particulièrement impossible de faire venir de la Malaisie, c'est l'habitude d'élever des monuments mégalithiques, si analogues à nos *menhirs* et *dolmens*. On sait que la construction de ces *dolmens* funéraires est, pour les Hovas, une chose de première importance, que chacun d'eux s'en occupe diligemment, dès qu'il est marié, qu'enfin l'entrée de la chambre funéraire est invariablement placée non pas à l'est du monument, mais à l'ouest. Au reste les naufragés hypothétiques de la légende, ceux dont on veut à tout prix faire des Malais, auraient abordé non sur la côte orientale, mais sur la côte occidentale de l'île ². Et que faire encore de la coutume du *tanguin*, si nettement africaine? En résumé, Madagascar, comme toutes les îles, a reçu divers éléments de population; mais naturellement la plupart lui sont venus du grand continent africain, qui en est si voisin. Nous ne saurions remonter à l'origine des immigrations primitives et sûrement fort anciennes. Les traits physiques du type hova et surtout la coutume encore si vivante des monuments mégalithiques font penser, pour les habitants de l'Émyrne, à de lointains ancêtres libyens.

¹ W. ELLIS. *History of Madagascar* (t. I, Appendice de J. Freeman.)

² DUPRÉ. *Trois mois de séjour à Madagascar*, 122.

Enfin le type des Coptes actuels a plus d'une ressemblance avec celui des Hovas.

Stigmates congénitaux et transitoires chez les Chinols.

PAR M. LE D^r J. J. MATIGNON.

Médecin aide-major de 1^{re} classe.

Attaché à la Légation de la République à Pékin.

(Lu par M. Collignon).

Au cours des nombreuses vaccinations et revaccinations que nous pratiquâmes, l'an passé, chez de très jeunes enfants chinois, nous fûmes frappés de la fréquence de taches noires, plus ou moins foncées, occupant la région fessière. Les médecins chinois auxquels je demandais des renseignements à cet égard, me répondirent que ces taches étaient quasi-constantes chez les enfants en bas âge.

L'enquête à laquelle je me suis livré m'a montré que jusqu'à l'âge de 2 ans 1/2, 2 à 3 0/0 à peine des enfants chinois ne présentent pas ces taches. Ces dernières disparaissent à partir de la 4^e année, et on les trouve alors à peine chez 10 à 12 0/0 des petits Célestes. A partir de 5 ans, il est tout à fait rare de les rencontrer.

Nos observations ont été faites, soit sur les enfants portés à la consultation de l'hôpital français du Nan-t'ang, soit dans les orphelinats tenus par nos religieuses.

Le sexe n'a aucune importance : les taches se rencontrent indifféremment chez les garçons ou les filles.

Ces taches présentent les caractères suivants :

Leur *couleur* est variable : tantôt grisâtre; tantôt noire, ou bleuâtre; tantôt quasi-ecchymotique. La couleur est souvent fonction de l'âge de l'enfant : les taches sont généralement beaucoup plus accusées chez les nouveaux nés que chez les enfants de 2 à 5 ans.

Leur *forme* n'a également rien de fixe : elle est cependant généralement arrondie.

Les *dimensions* sont, par contre, des plus variables : de la pièce de 0 fr. 20 centimes à la surface des deux paumes de la main. Ces dimensions varient avec l'âge : nous avons déjà vu qu'à partir de 4 ans ces taches se rencontrent beaucoup moins. Leur surface

diminue progressivement. Certaines d'entre elles ont dû, dans les premiers mois, atteindre des proportions considérables, couvrir les deux fesses, la région lombaire. On voit, en effet, parfois des placards assez noirs, contigus à d'autres plus gris — en voie de disparition — au milieu desquels, quelques points plus colorés, dessinent une sorte de mosaïque.

Ces taches ne *font point relief* sur la peau; quelquefois celles qui sont petites et très pigmentées semblent surélevées, sortes de *nœvi*; mais ce relief est moins sensible au doigt qu'à l'œil.

Leur *siège* est la région fessière. En première ligne, la partie supérieure du sillon interfessier. Puis la partie externe de la fesse droite; la fesse gauche, et quelquefois la région lombaire.

La *sensibilité* à leur niveau, ne présente aucun trouble. Ces taches ne sont pas toujours très faciles à voir, soit à cause de la pâleur de leur coloration, soit du fait de l'épaisse couche de crasse qui recouvre la peau des enfants chinois. Un éclairage très vif ne vaut souvent pas un demi-jour, pour bien distinguer ces taches.

Un bon moyen, dans les cas douteux, consiste à presser la région soupçonnée avec la pulpe de l'index : la région comprimée s'anémie partiellement, devient blanche, et permet au pigment de trancher sur cette teinte par ses reflets jaunes-verdâtres.

Ces taches disparaissent peu à peu par resorption lente, comme une *écchymose*. Le processus anatomique n'est cependant pas le même, et se rapproche, croyons-nous du caractère du *nœvus* : ce serait comme un *nœvus* qui rétrocéderait au bout de 3 ou 4 ans.

Il n'y a aucun rapport entre ces taches occupant les fesses et un accouchement par le siège.

D'après les caractères que nous venons d'énumérer, nous croyons que ces taches peuvent être considérées comme un stigmate congénital et transitoire de la race chinoise : nous pourrions même dire de la race jaune. Car, d'après les renseignements, à nous donnés par notre confrère, le Dr Nokagawa, médecin à la Légation du Japon à Pékin, ces mêmes signes se voient chez les petits Japonais.

Observations.

Enfant de 10 mois. — Les taches sont surtout visibles avec un éclairage léger, ou un 1/2 jour. Une tache de la dimension de 2 fois le paume de la main, s'étend sur la fesse droite surtout, un peu sur la gauche et gagne la face interne des fesses.

Dans la région lombaire se voient 4 ou 5 taches, gris-noir, variant de la dimension d'une pièce de 1 fr. à une pièce de 5 fr. L'une d'elle siège au niveau de la 8^e dorsale. (Fig. 1).



Fig. 1.

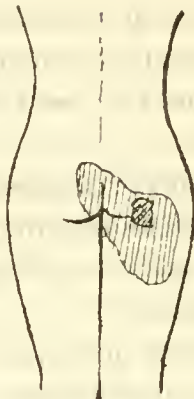


Fig. 2.

Il y a quelques mois, la teinte de ces taches était plus foncée.

Enfant d'un an. — Une tache noir-bleu-pâle siège au sommet du pli interfessier, semble même fournir un léger relief, moins sensible au toucher qu'à la vue. Largeur : pièce de 2 fr.

Enfant de 3 ans. — Toute la région de la fesse droite présente une teinte gris-bleuté. Un point, large comme une pièce de 1 fr. se distingue par une coloration beaucoup plus noirâtre. (Fig. 2).

Enfant de 5 ans. — Sur la fesse droite, une tache à peine marquée, grisâtre, large comme une pièce de 5 fr.

Aurait eu, autrefois, une teinte noirâtre beaucoup plus accusée.

Enfant de 3 mois. — Une tache à peine marquée, large comme la paume de la main, siège au sommet du pli interfessier.

Enfant de 4 mois. — Une tache peu marquée au sommet du pli interfessier. Largeur : 5 fr.

A la région lombaire 2 taches un peu plus noires, de la dimension d'une pièce de 1 fr.

Enfant de 5 mois. — Une tache, peu accusée, de la largeur d'une pièce de 1 fr. au sommet du pli interfessier.

Enfant de 5 mois. — A la face interne de la fesse gauche, point très noir (a); *idem* au sommet du sillon interfessier (b); à la fesse droite, tache grisâtre (c) avec point central très noir.

Enfant de 3 ans. — Présente au sommet du pli interfessier une

tache oblongue de la dimension d'une pièce de 5 fr. dirigée obliquement de haut en bas et de droite à gauche.

Couleur : noir-violacée-ecchymotique.

Tout autour de cette tache, il y a une zone noir-gris, large comme la paume de la main, plus étendue sur la fesse droite.

Pas de trouble de la sensibilité.

Enfant de 1 an 1/2. — Tache large comme le paume de la main couleur grisâtre.

Elle n'a jamais été plus noire : on dirait une vieille ecchymose qui a presque complètement disparu.

Enfant de 13 mois. — A la naissance, les taches étaient d'un bleu-noir assez intense.

Maintenant elles ont une teinte plus claire.

Il y en a 4 de dimensions variables :

1 : 4 cent. de diamètre.

2, 3, 4 : paume de la main.

Enfant de 4 ans. — La tache du sommet du sillon, large comme une pièce de 5 fr. ; assez marquée.

L'autre à peine indiquée.

Enfant de 2 ans. — Les taches sont très peu accentuées comme teinte : noir-gris.

1 : pièce de 1 fr., c'est la plus teintée.

2 et 3 : 1/2 paume de la main.

Enfant de 3 mois. — Au sommet du sillon interfessier siège une tache large comme la moitié de la paume de la main, de teinte grisâtre, pénétrant dans le sillon interfessier.

Elle présente à son milieu une tache bleu-noir de la largeur d'une pièce de 1 fr.

Enfant de 5 mois. — Sur les deux fesses, siège une large tache, assez foncée, pénétrant dans le sillon interfessier.

A la région lombaire, se voit (2) une tache d'une teinte grise légère, large comme les deux paumes de la main, venant se fusionner avec la précédente (1).

Cette région est marbrée par 7 à 8 petites taches, plus foncées que la région elle-même et de dimensions variant entre une pièce de 0, 20 et une pièce de 1 fr. Leur direction générale est transversale.

Discussion.

M. LE D^r COLLIGNON. — J'aurai quelques mots à ajouter au tra-

vail que je viens de lire à la Société au nom de M. le Dr Matignon.

Par un hasard curieux, je viens de trouver dans deux publications récentes la confirmation du fait signalé par mon collègue. La première n'est autre que le dernier n° de nos *Bulletins*. Dans un travail de M. le Dr A. Bloch sur le système pileux, on lit (p. 315) le passage suivant : « Ce qui nous prouve que les Aïnos sont moins pigmentés que les Japonais, c'est que leurs nouveaux nés ne présentent pas la tache bleue foncée que l'on remarque, d'après M. Koganei, sur le sacrum et les fesses des nouveaux nés japonais. »

D'autre part dans le dernier fascicule paru du Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris, p. 653, on lit dans un article intitulé « notes sur les îles Philippines » et signé R. M. le paragraphe que voici :

« Les pleuplades qui habitent l'intérieur des îles (Philippines) .. sont fort nombreuses. Il convient de citer les *Négritos*, les *Igorotes*, les *Tinguanes*, les *Burik*, les *Busuo*, les *Ifuagos*, les *Guïnanes*, les *Itetapanes* et les *Gaddunes*.... Une particularité à noter, c'est que chez ces tribus *tous les enfants naissent avec une tache de couleur foncée placée à la hauteur des reins, laquelle, avec l'âge, finit par se confondre avec la couleur générale de la peau.*

M. Matignon ne s'est donc pas mépris en attachant une réelle importance à ce caractère. Sa généralisation dans tout l'Extrême-Orient semble certaine. Il était donc intéressant de rappeler les faits qui l'établissent, ne fut ce que pour engager les observateurs en situation de l'étudier, en Indo-Chine ou dans l'Asie centrale, à porter leur attention sur ce point.

M. DENIKER. — L'existence d'une tache bleuâtre dans les régions fessière et sacro-lombaire chez les nouveaux nés japonais est un fait positif constaté scientifiquement pour la première fois par le Dr Bälz. J'ai signalé cette particularité dans l'article « Japon » (paragraphe Anthropologie), paru en 1894, dans la grande Encyclopédie. Je puis ajouter, toujours d'après le Dr Bälz (*Mittheilungen der Deutschen Gesellschaft, etc. Yokohama-Tokio, t. III, 1883-85*) que le pigment est principalement accumulé dans la couche de Malpighi et que les taches disparaissent souvent au bout d'un certain nombre d'années.

En tous cas, il est intéressant de constater cette particularité répandue sur une vaste région marginale de l'Extrême-Orient depuis les Philippines jusqu'au Japon et la côte N.-E. de la Chine.

La station acheuléenne de la Micoque (Dordogne).PAR LE D^r L. CAPITAN.

Cette remarquable station, qui a été signalée au mois d'août 1896 par MM. Rivière et Chauvet, constitue le premier type nettement établi d'une station correspondante dans la vallée de la Vézère, aux stations similaires à la surface ou en dépôts alluviaux ou de ruissellement qu'on observe dans la Somme, la Seine-Inférieure, l'Eure, etc.

Il s'agit là, comme le démontre la présentation de pièces nombreuses que j'ai faite à la séance, d'une industrie antérieure à celle du Moustier, mais se fondant avec elle. Si les coups-de-poing sont fréquents, ils sont souvent soigneusement taillés et de petite taille (5 à 15 cent. maximum). Parfois ils ne sont taillés que sur une face. Les pointes moustériennes se rencontrent avec une certaine fréquence, les racloirs surabondent, les disques existent également. Donc, industrie acheuléenne, avec abondance beaucoup plus grande des racloirs.

Le gisement est situé à flanc de colline, à 35 mètres environ au-dessus du ruisseau de Manaurie, et à 300 mètres environ en face et au nord de Laugerie-Haute. Il est formé d'une brèche tufacée, renfermant une forte proportion de phosphate et des os en grande quantité, tous brisés, et provenant exclusivement d'un équidé. Le tout encastré dans cette brèche, assez friable, et mélangé à de très nombreux silex profondément cacholonnés.

(Pour plus de détails, voir *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, numéro du 15 novembre 1896.)

Discussion

M. THIEULLEN conteste les déterminations de M. Capitan. La pièce donnée comme acheuléenne, ne rappelle que de loin les instruments massifs de l'époque de St-Acheul. Et d'ailleurs les formes les plus anciennes ont persisté à travers les âges. Il y avait à l'époque néolithique beaucoup d'outils du type de Chelles et de St-Acheul. Et à l'époque néolithique on faisait aussi sans intention et par l'enlèvement de grands éclats, des pointes identiques à celles du Moustier. Les formes des outils ne suffisent donc pas à déterminer sûrement l'époque à laquelle ceux-ci appartiennent.

M. CAPITAN demande à M. Thieullen de produire les pièces qu'il peut avoir à l'appui de ce qu'il vient de dire.

MM. A. ET G. DE MORTILLET font observer que les outils d'époques différentes se distinguent par une association caractéristique de leurs formes et par leur patine.

M. LABORIE s'étonne de voir soulever des objections à propos d'une évolution des formes de l'outillage préhistorique, aussi abondamment démontrée. Conformément à l'adage *natura non facit saltus*, il est d'ailleurs évident que l'outillage d'une époque n'a pas brusquement disparu à l'époque suivante, mais qu'au contraire entre le plus ancien et le plus récent, il y a des mélanges, des associations transitoires, et que même certains types ont pu s'accommoder aux besoins de plusieurs époques.

M. F. REGNAULT. — Pour réfuter la simultanéité de présence du silex paléolithique et du néolithique dans une même couche de terrain on ne peut invoquer de principe. Car c'est un fait bien connu en science sociale que les formes anciennes persistent longtemps à côté de formes plus évoluées.

Ainsi les vieilles modes du xiv^e et du xv^e siècle sont encore portées les jours de fête, dans certaines de nos provinces. N'a-t-on pas noté dans les Pyrénées un endroit où se fabrique encore la poterie sans tour?

Sans multiplier les exemples, je me borne à un typique. En 1896 dans la ville de Corson en Grèce on a éclairé les étalalages au marché public avec des lampes à l'huile en cuivre dont la forme rappelle absolument les lampes antiques. Même récipient pour l'huile, même bec d'où sort la mèche. A côté quelques riches magasiniers emploient le gaz. Les deux modes d'éclairage persistent simultanés.

Ceci dit sans la moindre pensée de réfuter les travaux de M. G. de Mortillet. Ceux-ci s'appuient, en effet (ce qui vaut mieux que des principes) sur des faits nombreux et bien étudiés. Que ceux qui veulent les modifier nous apportent des faits contradictoires indubitables!

M. SALMON. — La présentation et les observations de M. Capitan peuvent être caractérisées par un seul mot : le gisement de *La Micoque* est chelléo-moustérien et plus près du moustérien que de l'industrie antérieure. En effet, d'après un dénombrement destiné à la *Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie*, sur 500 pièces avec retouches déterminées, il y avait 460 racloirs, 6 pointes et 4 disques, ensem-

ble 470 formes moustériennes incontestables ; le surplus se composait de 26 coups-de-poing (dont deux finement retouchés), c'est-à-dire seulement 26 instruments chelléens ou acheuléens ; enfin 2 ou 3 percuteurs et 1 nucleus qui peuvent être aussi bien moustériens qu'acheuléens. L'influence moustérienne a donc été 18 fois plus forte que l'influence acheuléenne et, si l'on suivait cette proportion, uniquement, la station ne pourrait à aucun titre être qualifiée d'acheuléenne ; l'industrie du Moustier y dominant comme 18 sont à 1, c'est cette industrie qui devrait lui donner son nom. Mais, au point de vue du développement et de l'enchaînement du travail, cela ne serait pas juste. Car il y a assez de pièces de l'industrie antérieure pour montrer qu'on se trouve, à La Micoque, en présence d'une transition ou d'un passage : les formes acheuléennes y prennent fin et les formes moustériennes y abondent. Que faut-il de plus pour justifier une désignation mixte absolument exacte ?

Les débris d'animaux recueillis par M. Capitan appartiennent, comme il vous l'a dit, au cheval ; MM. Chauvet et Rivière y ont trouvé en outre le bœuf ; ces animaux se rencontrent, on le sait, dans les gisements moustériens, parmi les rejets d'alimentation.

Dès 1884, dans le *Journal L'Homme*, j'ai fait connaître la découverte *chelléo-moustérienne* de Rigny-le-Ferron (Aube), une des premières qui ait été étudiée avec attention. Les silex travaillés étaient de types semblables à ceux de La Micoque ; il y avait une seule différence, c'est qu'à Rigny la proportion du nombre des instruments acheuléens était de beaucoup supérieure, tandis qu'à La Micoque les pièces moustériennes semblent dominer.

A Rigny, comme à La Micoque, les restes d'animaux recueillis provenaient également du bœuf et du cheval.

Dans les deux cas, on avait affaire à une industrie de passage formant la soudure entre l'époque chelléenne et l'époque suivante ; j'ai été, je crois, le premier à désigner cette transition sous le nom de *chelléo-moustérienne*, généralement adopté maintenant.

MM. Chauvet et Rivière qui ont aussi exploré le gisement de La Micoque, l'ont présentée eux-mêmes comme chelléo-moustérien, dans leur communication du 24 août dernier à l'Académie des sciences ; ils y ont recueilli 200 coups-de-poing dont la moitié était formée d'éclats de percussion, d'assez nombreux racloirs et des disques qui justifient leur appréciation.

De son côté, dans le voisinage, à Laugerie-Haute, le docteur

Testut a trouvé en superposition les industries acheuléenne, moustérienne, solutréenne et magdalénienne.

Depuis le commencement du travail manuel, la série ininterrompue des œuvres humaines a été marquée par des époques fermes successivement pénétrées par les industries nouvelles en voie de formation. Les transitions, si elles n'avaient pas été vues, il faudrait les chercher (*Age de la pierre, division en six époques*. Grenoble, Rigaudin, 1894).

Essai sur les débuts de l'art ornemental géométrique chez les peuples primitifs.

PAR LE D^r FÉLIX REGNAULT.

Les nombreux traités qui s'occupent de l'art ornemental, ne voient rien au delà du classique. Pour les plus hardis, l'origine de l'art ornemental remonterait aux fouilles de Troie, Tyrinthe et Mycènes. Owen Jones¹, dans son livre classique ne consacre pas plus de trois planches à l'art ornemental des sauvages.

Il est pourtant des plus importants. D'abord pour l'étude de l'art ornemental lui-même. Car certaines races sauvages sont arrivées à de très beaux résultats dans l'ornementation : tels les Papous et les Américains.

D'autre part, cette étude préciserait certains points qui paraissent encore douteux aux artistes. L'art ornemental dérive de l'architecture et il en dépend, dit Owen Jones. Il n'aurait jamais avancé pareille affirmation, s'il avait étudié l'art ornemental des Australiens qui ne construisent même pas de huttes.

En second lieu, il est intéressant pour l'étude de l'homme lui-même, de voir comment il s'est essayé à concevoir les figures géométriques. On interroge les sauvages pour voir s'ils savent compter jusqu'à trois et on ne songe pas à s'enquérir s'ils connaissent le triangle, le cercle, etc. Les figures, la nature les donnait à l'homme ; les astres, les plantes, la parure des animaux, les dessins des insectes et des papillons lui fournissaient toutes les figures, des plus simples aux plus complexes.

¹ OWEN JONES, *Grammaire de l'ornement*. Londres Dugandson, Paris Cagnon.

En traçant deux parallèles, en opposant deux angles, le sauvage posait les premiers rudiments de la géométrie, car avant de chercher les propriétés des figures, il faut connaître ces figures mêmes.

Quelle était l'étendue de ces connaissances suivant les peuples? Quand connut-on la spire, la grecque? Quand l'ornementation admit-elle le double plan de symétrie? Ces questions ne laisseront pas indifférent quiconque s'intéresse à l'étude de l'homme.

*
*
*

Mais avant d'entrer dans le sujet, il faut nous faire une idée des figures géométriques ornementales les plus simples. Pour ce, les livres ne manquent pas. Citons Bourgoïn¹, Franz Sales Meyer², Häuselmann³. Mais ces livres sont plus spécialement écrits pour les artistes et ne se préoccupent guère du point de vue scientifique. Häuselmann, malgré le titre : *Sur la nature de l'ornementation*, ne l'étudie aucunement chez les sauvages dans son petit opuscule.

Pour nous reconnaître dans cette complexité, traçons-nous un cadre simple un peu schématique peut-être, mais qui, par cela même nous permettra une compréhension rapide de l'ensemble des différentes figures.

L'art ornemental a pour fondement le point, la droite et la courbe, d'où dérivent le cercle et la spire, qui sont les figures plus importantes. Laissons le point dont le dessin imite en général ceux créés par les droites.

Les tracés de plusieurs droites peuvent fournir par leur combinaison de nombreuses figures.

Tout d'abord les droites parallèles, puis des droites se coupant. Nous pouvons ici avoir deux, trois, quatre, etc... droites se coupant (voir figure 1).

Deux droites se coupant donne à l'homme la conception de l'angle.

Prenons trois lignes droites, nous aurons le tricècle (Bourgoïn⁴)

¹ BOURGOIN, *Théories de l'ornement*, Paris.

² FRANZ SALES, Meyer, *Systematik geordnetes Handbuch der ornamentik*; Leipzig, 1883, E. A. Seemann, éditeur.

³ J. HÄUSELMANN, *Studien und Ideen über Ursprung, Wesen und Stil des Ornamentes*. Zurich et Leipzig, Orell Füssli, éditeur.

⁴ BOURGOIN, *Grammaire élémentaire de l'ornement*, Paris, Delagrave, 1880.

dont la forme la plus usuelle est le triangle. Quatre droites fourniront le rectangle et le carré ; si elles se coupent au même point, elles donneront la croix.

Nous pouvons avoir ensuite le penta, l'exa, l'octogone, etc.

Si l'homme dessine plusieurs fois la même figure, il peut les disposer suivant un ordre variable qui modifie l'ornementation.

Ainsi, s'il dessine plusieurs angles, il peut les dessiner :

a) A bords parallèles, les uns dans les autres, s'ils sont nombreux et qu'on joigne les sommets par une droite, on a le schéma d'une tige d'arbre à feuilles opposées.

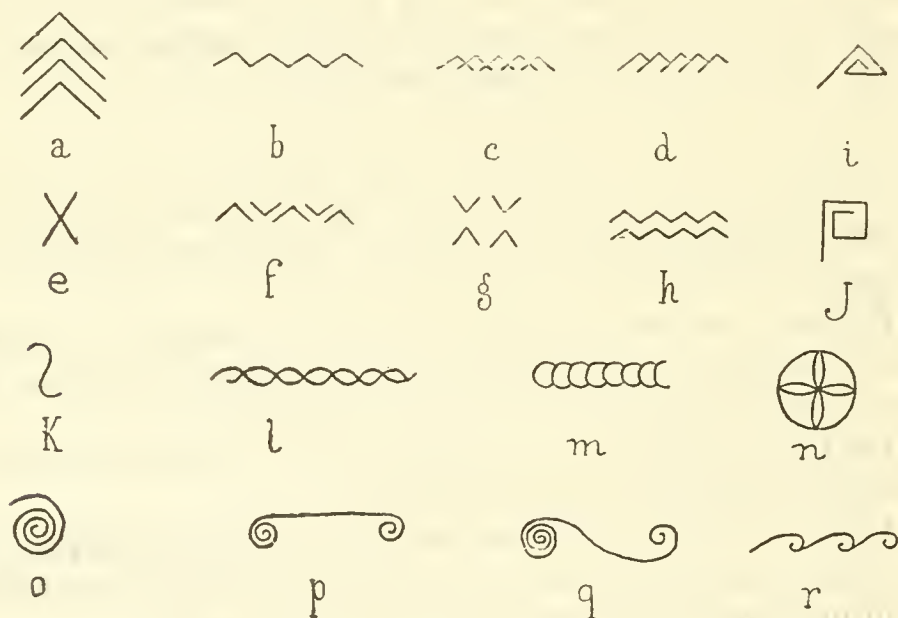


Fig. 1.

b) En série les uns à la suite des autres. On a une ligne en zigzag. Si les angles sont droits, on aura l'escalier qui n'est qu'une variété de zigzag.

c) Les angles parallèles chevauchant les uns sur les autres un bord coupant l'autre.

d) On peut occulter le bord angulaire coupé de façon que le plan d'un angle cache une partie de l'autre angle qui lui serait postérieur.

e) Les angles peuvent être opposés par le sommet.

f) Ils peuvent alterner.

g) Ou être symétriques de part et d'autre d'un même plan. La symétrie pour quatre angles peut-être double de chaque côté de deux plans différents.

h) Les lignes brisées peuvent être parallèles et rentrantes les unes dans les autres.

La croisette est formée par des lignes brisées rentrantes. On a ainsi la croisette triangulaire (*i*), rectangulaire ou grecque (*j*) et polygonale.

Prenons la courbe, elle donne lieu aux mêmes considérations. Deux courbes se coupant forment un angle aux bords courbes. Mais si elles se coupent en mettant leur concavité en sens inverse, on a une figure particulière, la cimaise (*k*). Ces courbes peuvent être parallèles, répétées et mises en série chevauchant (et on a la boule ou tresse) (*l*) opposées occultées (on a l'imbrication) (*m*).

De même pour le cercle. Deux cercles pour être parallèles doivent être inscrits l'un dans l'autre.

Cercles et courbes peuvent avoir un centre de symétrie et on a la rosace (*n*) dont le dessin est fourni par les fleurs polypétales.

Mêmes réflexions pour la spire (*o*). Deux spires opposées et se joignant donnent une involute (*p*).

On peut combiner ces différentes figures : inscrire un triangle dans un carré, un cercle dans un carré, une rosace dans un cercle, etc., etc.

Deux spires alternantes et se joignant forment une cimaise révoluée (*q*). Une série de spires, le flot (*r*).

Enfin des figures différentes peuvent alterner. Ces quelques considérations posées, il nous sera facile de voir quelles figures géométriques employa l'art sauvage et quelles il ignora.

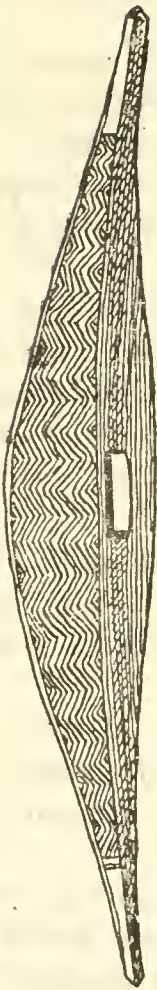
*
* *

Australiens. — Parmi les hommes les plus arriérés, Fuégien, Bushman, Veddah, Tasmanien, Australien, nous examinerons spécialement ce dernier, car c'est celui qui a été le mieux étudié au point de vue qui nous occupe. Citons spécialement l'ouvrage de Brough Smyth ¹, qui a consacré un chapitre à leur art ornemental. Le primitif d'Australie orne les quelques instruments de bois qu'il fabrique : boucliers, massues, etc.

La ligne est tantôt droite, tantôt courbe : celle-ci peut s'arrondir en cercle, *mais il n'en sait point faire une spire.*

Les combinaisons de lignes sont frustes. Il trace une série de droites parallèles ou de lignes brisées également parallèles et cela lui

¹ BROUGH SMYTH, *Australie*, 2 vol. Londres.



suffit. Parfois, il coupe une série de parallèles par une autre et forme ainsi un damier. Il a déjà inventé l'angle qu'il trace en séries formant zigzag qu'il oppose et alterne parfois.

Sa conception va jusqu'aux figures déterminées par quatre droites. Il dessine ainsi les losanges, nous avons pu voir la croix en forme de rosette fruste, mais *il ignore les figures composées de plus de quatre droites, penta, hexagones, etc., à plus forte raison la croisette, la grecque et la rosette.*

Dans la courbe son talent est plus limité encore. Tout au plus après avoir marqué vaguement une forme d'animal, l'entourera-t-il de courbes parallèles.

Pour inscrire des figures différentes, il marquera dans un losange un autre ou encore des points ou des droites parallèles ou se coupant, mais ne lui demandez pas plus.

Il ne saurait non plus faire chevaucher des angles ou des cercles encore moins les placer en séries s'occultant partiellement.

La symétrie lui est inconnue, la combinaison de dessins différents le préoccupe peu, s'il trace des droites sur un objet, il en tracera sans repos, de même des courbes ou des angles, mais il ne cherche pas comme les nègres de combinaisons, même frustes. On ne verra pas des figures répétées par séries horizontales, chaque série différant des autres. Parfois cependant entre deux lignes marque-t-il une série de petites parallèles obliques, des points formant losange, dans un angle dessinera-t-il un carrelage : tels sont les premiers efforts humains pour combiner des figures géométriques différentes.

Nègres. — Avec les nègres, nous observons un degré d'évolution plus avancé dans l'art ornemental. Il se place bien entre l'art fruste de l'Australien et celui compliqué des Grecs que nous retrouvons chez les Américains et les Polynésiens.

Ils ornent presque tous les objets en bois, en cuivre et même en fer, écuelles, tasses, bâtons, hausse-cols, armes, etc., etc., de figures simples, des droites formant angles, triangles, carrés, croix. Mais

ils ne vont pas au delà, ni penta, ni hexagone, ni croisillon, ni grecque.

La courbe et le cercle sont plus souvent employés et mieux dessinés que chez l'Australien. Mais en général *ils ignorent la spire* ; nous en avons pourtant trouvé un exemple chez les Batékés.

De même la rosace inusitée a été dessinée une fois par ce peuple sur un hausse-col. Encore plus ignorent-ils les volutes et les flots.

Les dessins sont mieux combinés que chez l'Australien. Le nègre *répète* la même figure angle, losange, cercle, etc., sur une série horizontale ou parfois verticale ; une série reproduit presque toujours le même motif, mais les séries changent, l'une est composée d'angles, l'autre le sera de droites, de croix, de triangles, une autre de cercles, etc.

L'ornementation est ainsi formée par registres, ce qu'on n'observe pas chez l'Australien, mais qu'on retrouve, avec la même pauvreté de dessins, chez les négritos somangs et sakaïes de la presqu'île de Malacca.

D'après l'examen des objets rapportés par J. de Morgan ¹ et Hrolf Vaughan Stevens ², on note des droites et des triangles, rectangles, carrés, croix et courbes. Les figures s'y répètent par séries horizontales.

Une figure est ainsi répétée en séries parallèles, mais ils ne les opposent guère suivant un plan de symétrie, encore moins un double plan. Ils les alternent bien rarement, nous ne les avons vus ni chevaucher ni s'occulter.

L'Afrique nègre est vaste et on peut observer des différences notables suivant les régions. Ce que nous en disons ci-dessus s'adresse surtout aux nègres fétichistes du Congo et Centre Afrique.

Mais si on étudie l'art des Noirs musulmans ou encore des grands royaumes du Niger et de Guinée, on observe certains dessins plus complexes, à côté d'autres aussi frustes. Peut-être un groupe d'artistes plus savants a-t-il été influencé par l'art arabe, alors que la masse persiste dans les anciennes traditions.

Ainsi au Dahomey à côté de dessins grossiers, on observe sur les deux trônes de Behanzin rapportés au Trocadéro des dessins complexes, lyre, spirale, etc., rappelant l'art arabe et inspirés par

¹ Société, Ecole et laboratoire d'Anthropologie, p. 282 et suiv.

² HROLF VAUGHAN STEVENS, Matériaux pour la connaissance des peuples sauvages de la presqu'île de Malacca, Berlin, 1894.

lui. Le double plan de symétrie est également employé sur des coussins de peau usités en ce pays et la spire n'est pas inconnue à Porto-Novo (V. au musée du Trocadéro).

Elle est également d'un fréquent usage dans les royaumes du Bas-Niger avec la rosace et les figures inscrites variées.

Au Sénégal la courbe est souvent employée, formant des cercles et des rosaces; des dessins sont disposés suivant un double plan de symétrie : telles certaines écuelles et selles en cuir.

Si l'art arabe influence, il ne réussit pas à dominer entièrement. Les poteries des Kabyles en contact si fréquemment avec l'Arabe, conservent encore les traditions grossières de l'art primitif et sont dignes du nègre. Non seulement les dessins y sont grossiers et mal exécutés, mais ils sont très pauvres : triangles, losanges, carrés, croix, cercles et rosaces sont rares, la spire, le flot, la grecque, absolument inusités.

Les dessins sont très souvent disposés en séries, la symétrie est rare, plus encore le double plan de symétrie. Mais il peut y avoir chevauchement des figures.

Ce dessin rappelle beaucoup celui des maisons des riches Soudanais. Les photographies du palais du sultan de Segou nous offrent sur les murailles, même ornementation à lignes, angles et losanges.

En Ethiopie et Somal, art analogue, mais plus riche. L'Ethiopien orne à profusion ses objets en vannerie, le harnachement du cheval, ses boucliers. Il emploie des figures simples, triangles, cercles, rosaces, croix, mais il les inscrit les unes dans les autres et les dessine suivant un double plan de symétrie qui est constant sur les boucliers.

Les Somals forment des dessins en séries comme les nègres. Les casques en grains de verre et en cauris, les bracelets, cuillers en bois, peignes, en sont l'exemple. Sur les casques, les dessins sont formés au moyen de cauris, d'autres fois peints ou sculptés directement.

Mais ils sont supérieurs aux nègres par un emploi fréquent de la boucle.

Droites ou courbes successivement recouvrantes et recouvertes, tracées sur le bois (v. cuillers au Musée du Trocadéro), imitent fidèlement les ouvrages de sparterie.

Les Touaregs enfin ont les mêmes principes que les Kabyles et

usent beaucoup de courbes : une figure qui leur paraît particulière est la croix terminée par un fer de lance.

En résumé, en Afrique, chez les fétichistes ignorance ou bien emploi des figures compliquées de la spire, de la rosace et de la croisette. Ignorance du chevauchement et de l'occultation. Les dessins sont surtout répétés par séries horizontales. Le plan de double symétrie est inusité.

La spire est connue au Bas-Niger, au Dahomey, au Sénégal, de même la rosace et le plan de double symétrie. Les Somalis affectionnent la boucle. Les Kabyles ont consacré l'art primitif qui n'a pas été influencé par les Arabes. Croisette, flot, les dessins compliqués de l'art grec n'existent nulle part.

.

A l'opposé de cet art primitif africain, nous en trouvons un particulièrement évolué et rappelant l'art grec en *Amérique et en Polynésie*. Et pourtant ces races sont inférieures comme civilisation aux nègres. Comment ont-elles pu inventer un art géométrique si évolué. Est-ce l'ancien art Précolombien qui a influé chez les sauvages actuels du Brésil. Le fait est peu croyable étant donnée la persistance de l'art primitif au contact d'un art bien plus évolué; nous en avons vu un exemple chez les Kabyles, nous en trouverons facilement d'autres.

La ressemblance entre l'art ornemental des sauvages Brésiliens actuels et des Précolombiens nous paraît plutôt tenir en ce que ce dernier dérivait de l'art sauvage de cette époque et en conservait les traditions.

La riche végétation et les animaux de toutes sortes des pays tropicaux ont dû exciter, l'imagination de ces peuples chasseurs. Les défrichements n'avaient pas enlaidi la terre, comme en Afrique. Le Nègre passe sa vie dans des villages et des champs; le Peau-Rouge dans des forêts en pleine nature. Il y pouvait admirer la vie exubérante, les oiseaux-mouches aux dessins variés. De même le Papou de la Nouvelle-Guinée. Ici les oiseaux ont un plumage merveilleux. Les oiseaux du paradis dont il existe dix à douze espèces : mannicode royal, dyphyllode magnifique, etc., ont les plumes de la queue courbées en spires et en volutes.

Quand le sauvage chasseur habite un pays pauvre, son imagination ornementale est moins fertile : tel nous avons vu l'Australien, tel le Néo-Calédonien (pourtant de même race que le Néo-

Guinéen) où la sculpture reste grossière sans spires ni croisettes, sans enchevêtrement, occultation, plans de double symétrie, ni figures compliquées. L'art ornemental se fait plus compliqué chez le Papou à mesure qu'il habite des îles plus proches de l'Équateur.

Quelle qu'en soit la cause, examinons l'art ornemental Américain et Océanien.

Les sauvages de Guyane et de l'Amazone connaissent la spire et la croisette; ils affectionnent la grecque, se plaisent aux figures polygonales. Ils savent enchevêtrer les figures, les occulter, ils les inscrivent les unes dans les autres d'une manière très complexe. Le flot, la boucle, la cimaise, l'escalier, la rosace sont d'un emploi fréquent. Les combinaisons sont des plus compliquées. Avec l'alternance et double plan de symétrie ils obtiennent des dessins qui flattent l'œil comme le ferait l'art arabe.

Le Papou de Nouvelle-Guinée, séparé par des milliers de lieues et de race absolument différente, a trouvé des formules d'art ornemental aussi complexes. Il use de la spire, de la grecque, lui aussi connaît la cimaise et le flot. Les courbes sont extrêmement compliquées. Les combinaisons de figures très complexes, suivant l'opposition, le double plan de symétrie. Elles s'enchevêtrent et s'occulent.

Ils obtiennent ainsi des dessins complexes et variés.

Aussi cet art, tout récemment étudié, a-t-il passionné les anthropologistes. Citons deux gros recueils tout récents, de De Clercq¹ et de Haddon, où se trouvent reproduits à profusion les dessins gravés sur bois, ornements de bateaux, peignes, cases, rames, idoles, etc., etc.

Tandis que les Papous calédoniens n'ont point su imiter l'art néo-guinéen, les Polynésiens possèdent une ornementation qui le rappelle par bien des points.

Nous n'y avons pas retrouvé la grecque ni le flot, mais ils usaient de la rosace et de la croix de Malte, de la spirale enfin, d'un emploi si fréquent chez les Néo-Zélandais. Ils savaient imbriquer et occulter leurs figures. Ils inscrivaient les figures les unes dans les autres et créaient ainsi des dessins très complexes. Ils combinaient heureusement les figures, souvent les plans de symétrie simples ou doubles. Ils variaient leurs dessins avec goût, traçant des

¹ DE CLERCQ, *Ethnographie de la Nouvelle-Guinée hollandaise*, Leyde, 1893.

figures différentes par place, ne s'assujettissant pas comme le nègre à la même ornementation répétée par séries horizontales.

Ils mettent en pratique le principe suivant, qu'on trouve dans les classiques d'Europe : « Après avoir arrêté les formes générales, il faut les subdiviser et les orner à l'aide de lignes, puis on remplit les interstices d'ornements qu'à leur tour on peut subdiviser et enrichir. »

De plus ils soignaient le dessin ornemental; ils le travaillaient finement avec une grande patience.

Opposez les dessins australiens, frustes et grossiers, à ces milliers de traits bien découpés, toujours égaux, que forment le dessin polynésien. La corde et les ouvrages de sparterie ont dû être d'un grand secours à l'artiste. En les imitant, il est parvenu à cette minutieuse délicatesse. Cette imitation est d'ailleurs frappante en certaines œuvres, voyez la massue de cérémonie polynésienne.

Cette revue de l'art ornemental à travers les races nous fournit une excellente base d'appréciation pour un examen semblable à travers les âges. La *préhistoire* de nos pays offre un art ornemental d'abord fruste, comme celui de l'Australien, et qui, par la suite, s'est amélioré.

A l'époque de la Madeleine, l'homme pratique un art ornemental géométrique fruste.

Bien que le nombre des pièces soit encore trop faible pour permettre des conclusions assurées, l'examen du beau livre de Lartet et Christy ¹ montre la connaissance des droites, lignes brisées parallèles, angles tracés en séries ou symétriques ou opposés par le sommet. L'artiste dessine la croix, le losange, la courbe, mais il ignore la spirale, les croisillons, la grecque et les figures ornementales compliquées. Dans un récent travail ², M. Piette a trouvé des dessins en volute et des cercles à relief central, à l'époque hippique.

Il ne cherche pas à combiner ces différents signes, mais jette simplement sur l'objet une série de lignes brisées parallèles, ou

¹ LARTET et CHRISTY, *Reliquiæ, Aquitanicæ*, London.

² *Anthropologie*, 1894, n° 2.

dessine autour d'une rondelle des angles dont le sommet regarde le centre ou encore de petites droites parallèles en série multiple de traits sur un os.

Au contraire, l'époque du bronze offre un art géométrique compliqué. Il rappelle celui du Nègre musulman et même est plus évolué.

A l'époque Larnaudienne de De Mortillet ¹, les armes, objets en bronze et poteries sont ornés non seulement de lignes brisées, triangles, rectangles..., mais de spires formant des cimaises révolutées et des involutes. La rosace est dessinée, mais grossière, à roses larges et courtes. On inscrit des cercles les uns dans les autres, une rosace dans un cercle, une petite rosace dans une grande.

On cherche à combiner ces différents signes en les gravant par séries horizontales, à l'instar des nègres, sur les haches, les poignées de sabres et les fourreaux. Chaque série répète le même motif, mais on en change en passant d'une série à l'autre.

D'ailleurs, les figures sont aussi disposées par opposition, alternance et symétrie.

A l'époque Robenhausienne, la poterie est très ornementée : dessins linéaires, parallèles, en pointillés ou en séries de petits cercles. On trace sur des boucles à l'imitation de la sparterie. D'autres fois, le dessin est fait au moyen de paillettes d'étain, appliquées sur la poterie, comme on en observe au Musée de Chambéry.

A l'époque Larnaudienne enfin, nouveau progrès : apparaît la grecque et la disposition suivant un plan double de symétrie. La composition est savante.

L'art des *Gaulois* indépendants rappelle celui des préhistoriques.

On trouve dessinés sur les poteries champenoises trouvées par M. Bosteaux (Reims) non seulement des lignes brisées et courbes, mais des rosaces, des spires, l'escalier, des séries de courbes parallèles incluses les unes dans les autres, analogues à celles du dolmen breton de *Lockmariaquer*, des losanges inclus en d'autres plus grands et en séries.

D'autres coupées par des croix et encadrées entre des droites, etc., etc.

¹ Musée préhistorique, M. de Mortillet.

Ces dessins nous révèlent un art évolué chez nos ancêtres et auquel on n'avait pas prêté grande attention jusqu'à ce jour.

Arts préhistoriques et gaulois nous aident à comprendre l'*art primitif grec* (Mycènes...), qui rappelle bien plus l'art préhistorique européen que l'asiatique. Il est probable qu'il dérive du premier bien qu'étant plus évolué.

Le début de la civilisation en Grèce nous est assez bien connu ; on a retrouvé des vases et des armes dans les Cyclades, en Attique à Chypre. Schliemann ¹ enfin par les fouilles d'Argos, de Tyrinthe, de Mycènes, de Troie même, a fourni de nombreux documents.

L'art ornemental est loin d'être aussi évolué que celui qu'on admirera au ^{ve} siècle. Il se rapproche de l'art de la fin de l'époque du bronze. Comme ce dernier, il connaît la spire surtout en cercles svastikas, rosaces, involutes, etc.

A Santorin, les vases retrouvés affectionnent la décoration en forme de branches (xviii^e s. ?).

Aux Cyclades, les zigzags, courbes et spires sont grossiers, ils courent horizontalement entourant le vase.

A Troie, plusieurs villes superposées ont donné des débris de poterie.

La Troie de l'époque d'Hector ? aurait connu la spirale, la rosace, l'involute ; mais à côté, à la même époque, d'autres débris étaient simplement ornés d'angles, de zigzags, imbrications d'angles, etc., et rappelaient l'art primitif.

De même, à Tyrinthe existent la rosace, les spires, les cercles.

Ils inscrivent les figures les unes dans les autres, savent les imbriquer, etc.

Mais Mycènes nous fournit le degré le plus évolué de cet art protohistorique. Les figures géométriques y sont plus compliquées, non seulement la rosace, les spires, mais encore le méandre, la grecque, le flot, les courbes les plus complexes. Les dessins y sont très soignés et semblent faits au compas : la poterie reproduit semble-t-il, la décoration métallique.

La composition est très complexe.

Les historiens ont voulu retrouver l'origine de ces dessins en Orient, la rosace, par exemple, était commune dans l'art antique de l'Orient égyptien, assyrien, hittite. Pour Sayce elle serait origi-

¹ SCHLIEMANN, Ilios stadt und land der Trojaner, 1881, Leipzig.

naire de Babylone et aurait été propagée en Occident par les Phéniciens.

Le fait est possible, mais il est aussi légitime d'admettre que ces figures ont été inventées par les Grecs comme nous avons vu inventer des figures géométriques par des races n'ayant aucun lien commun. De plus si l'art grec primitif peut être rapproché d'un autre, c'est sûrement de l'art de l'époque de bronze.

Quand le goût se développe en Grèce, l'ornementation géométrique cède la place aux compositions d'hommes et d'animaux, elle tend à devenir simple encadrement et perd la place prépondérante.

. . .

Cette étude un peu aride offre une conclusion évidente. Certaines figures géométriques peuvent être inventées par des races n'ayant aucun point de contact.

Quand l'homme veut orner, il trouve naturellement, d'abord l'angle, puis le rectangle et le cercle. Le même fait est même vrai pour des figures plus complexes.

Prenons, par exemple, le méandre, frette ou grecque. On a cru longtemps qu'il était exclusivement grec.

Cette figure caractérise les divers arrangements de la forme qu'on peut produire par l'entrelacement de lignes à angles droits.

On la retrouve en bien des pays.

Les Chinois l'ont souvent reproduite quoique d'une manière moins parfaite : les lignes s'entrecoupent sans la même régularité. Elle est le plus souvent allongée dans une direction horizontale.

Les frettes du Mexique ont une affinité remarquable avec la frette grecque ; certaines du Yucatan sont identiques.

On pourrait faire la même recherche pour la rosace, le flot, etc.

. . .

La Croix.

Parmi les figures géométriques ornementales les plus universellement employées, il faut citer la croix.

On la retrouve en Afrique chez les Sénégalais, en Guinée, au Congo, chez les Touaregs et au Nil, etc., etc.

En Amérique, chez les Sauvages du Brésil et autrefois au Pérou, Mexique, etc.

En Océanie et chez les Mélanésiens et les Polynésiens.

En faisant couper deux droites, le sauvage a tracé la croix, elle était au moins aussi facile à découvrir que l'angle, le losange, le carré... Les spirales et les grecques, usitées chez les peuples les plus différents, étaient plus difficiles à réaliser.

Bien plus les variétés des croix sont nombreuses et on retrouve chez les diverses races les modèles de croix usités dans l'art au Moyen-Age.

On n'a pas seulement inventé la même croix, mais les mêmes espèces de croix.

Les principales croix usitées au Moyen-Age étaient :

- 1) La croix ancrée.
- 2) Ansée à branches en forme de T.
- 3) Bastonnée formée de bâtons entrecroisés.
- 4) Cerclée dont les extrémités se recourbent en croix des deux côtés.

5) De Lorraine, à double croisillon horizontal, le supérieur plus petit que l'autre.

6) De Malte, à branches égales très évasées au sommet.

7) De Saint-André présentée en forme d'X

8) Grecque ou à quatre branches égales.

9) Latine à branche inférieure plus grande.

10) Pattée dont les extrémités sont évasées, etc., etc.

Ainsi, si on jette un coup d'œil sur les dessins d'ornementation du Trocadéro et du musée des Colonies, on observe :

En Afrique, chez les Sénégalais la croix pattée ou à branches égales terminées par des boules, ou à quatre roses, ou Latine à grands bras inférieurs.

Dans le Haut-Niger, la croix ansée et recroisetée.

Chez les Batékés (Congo), sur un hausse-col une croix de Saint-André avec angles et hachures.

Au Loango, la rosace à quatre ailes.

Les Touaregs ont la croix de Lorraine et la croix Latine avec le pied inférieur terminé par un fer de lance.

En Ethiopie, les rondelles d'argent des boucliers sont intérieurement découpées en croix grecque ou en croix de Malte. Par motif d'ornementation, car à côté trois droites se coupent au même centre.

En Amérique la croix est encore très usitée. Les Galibis usent de la croix grecque, de Saint-André, de Malte.

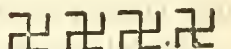
Sur une étoffe de sauvage du Bas-Pérou sont marquées de nombreuses croix composées de quatre branches terminées par un triangle isocèle. C'est un motif ornemental, car à côté sont dessinées des croix imparfaites auxquelles manquent un ou les deux montants opposés. D'autres croix ont surajouté deux ou trois montants dessinés de même.

Dans les périodes pré et protohistoriques, comme de Mortillet l'a bien remarqué, la croix était très usitée ¹.

On la retrouve dans les terramares de l'Emilie, dans les cimetières de Golasecca et de Villanova, en Gaule, en Chine, dans tout le monde ancien, Orient, Egypte, Grèce, chez les Germains, en Angleterre, etc., etc.

Le dessin en était aussi très varié : tantôt deux droites qui se coupent, tantôt chaque montant étant composé de deux, trois, quatre lignes parallèles. Parfois les lignes qui formaient un montant, partant du point d'intersection, étaient légèrement divergentes. Elles pouvaient être remplacées par des points. Le centre pouvait être marqué par un cercle ou une série de cercles inscrits les uns dans les autres. Enfin les branches en pouvaient être terminées par des boules ; la croix pouvait être inscrite dans une figure géométrique, un cercle, etc.

Elle était ansée (Egypte), etc.

Une des formes les plus usitées était la svastika 

dont chaque branche est terminée en demi T. On l'a retrouvée à Cœré, en Etrurie, à Bologne, à Chypre, en Grèce, chez les Hittites, les Hébreux, aux Indes, en Chine. Elle est encore usitée au Japon comme marque de potier.

Elle pouvait être isolée ou inscrite dans un carré (Cœré).

Ce dessin a-t-il une origine commune aryenne ? Mais on l'a retrouvé, dit Max Müller d'Oxford, chez les Achantis, sur la Côte-d'Or, en Laponie, au Yucatan, au Paraguay, les Indiens Wolpi... et bien sûr ces gens-là ne se sont pas copiés les uns les autres.

Les croix si diverses servaient surtout d'ornementation dans la poterie. On les retrouvait sur les vêtements (Egyptiens), en bijoux (colliers d'Assyrie), en tatouage même : une figure de monnaie

¹ DE MORTILLET, Le signe de la croix avant le christianisme, Paris, Reinwald, 1866.

gauloise porte ainsi une croix sur la joue ; chez les Romains, elle était le signe de la vie ¹.

M. de Mortillet a pensé que la croix était un signe religieux chez ces races si diverses. Malvert ² a dernièrement repris cette thèse. Il y voit le signe de l'adoration du feu, deux bâtons qui se croisent dans le frottement que produira la flamme. Mais les procédés pyrogéniques primitifs consistaient à faire pivoter la pointe d'un bâton dans un trou creusé dans une seconde baguette, ou à frotter la pointe d'une baguette dans la rainure d'une seconde baguette, ou enfin à choquer deux pierres, deux silex. Les deux premiers procédés peuvent donner naissance à une figure en T, mais non à une croix.

Qu'en quelques cas que nous prouverons, la croix ait représenté l'homme, le fait est possible, mais la plupart du temps c'était un ornement géométrique à l'instar de l'angle et du cercle, etc., etc. Sur les vases de Villanova, la croix est répétée par séries horizontales sur une poterie, en même temps que des zigzags, ondes, etc., et même des figures animales et humaines.

. . .

Si la croix n'appartient pas exclusivement au christianisme, le crucifix lui est-il spécial ? Oui, si on entend par là Jésus cloué sur l'instrument du supplice, mais non, si on entend par crucifix une croix s'identifiant avec un dessin humain.

En dehors de la croix, figure géométrique, l'homme a inventé une croix qui représente schématiquement un homme dont les jambes seraient accolées et les bras étendus horizontalement. Cette figure est très usitée en Amérique.

Dans Owen Valley (Californie) ⁴, on note la gradation suivante : La croix, avec les mains, la tête et les deux jambes encore marquées, la croix avec les mains seules marquées, la croix pure.

Chez les Innuits, un dessin d'homme, avec tête, chapeau et deux jambes, est marqué en croix.

La croix adorée à Palenqué est humaine, on distingue une face dans le montant supérieur.

Dans l'antiquité, ce genre de croix n'était pas inconnu. Telles

¹ Phallisme et croix anciennes et modernes, London, 1889.

² Science et Religion, par Malvert, 1895.

³ Smithsonian institution 1889, p. 708.

⁴ Handbuch der deutschen alterthunkunde, par L. Linderschmit, p. 322.

les idoles de terre cuite de Tyrinthe, les bras étendus, une tête marquée par deux yeux et un nez. A Olympie, la croix humaine existe tantôt avec une tête et deux pieds, tantôt deux droites qui se coupent.

Chez les Germains enfin, même croix figurée avec deux jambes, une tête et les doigts.

A l'origine, les premiers chrétiens ne donnent pas de signification particulière à la croix. Les peintures des catacombes représentent le poisson, qui symbolise l'image du Christ, la colombe, l'âme du fidèle.

On trouve les compositions de l'histoire sainte sans cesse répétées : Daniel dans la fosse aux lions, les miracles du Christ, le bon Pasteur. On ne retrace jamais encore sa Passion, ni les souffrances des Martyrs.

Les ornements sont ceux des profanes : génies, figures allégoriques, bucranes, masques, etc., etc.

Si les chrétiens dessinent la croix, c'est comme motif ornemental à l'instar des Romains païens.

On retrouve les mêmes figures qu'on a prises pour le monogramme du Christ, mais qu'on a retrouvées à Golasecca et sur des médailles anciennes, orientales et grecques.

Au début du iv^e siècle. Constantin assure le triomphe du christianisme. On édifie des basiliques, on représente le Christ comme un monarque oriental assis sur un trône escorté d'une cour d'anges. Plus tard on reproduit les scènes du martyre. Mais l'image du Christ ne fut suspendue à la croix que vers le vi^e ou vii^e siècle ¹.

La croix a été alors un symbole du christianisme. Mais il n'était pas autrefois aussi répandu et aussi universel qu'aujourd'hui. La religion admettait moins de croix. On peut s'en assurer en considérant les tombeaux de ces derniers siècles.

Aujourd'hui, un catholique se croirait damné s'il n'avait pas une croix pour rappeler le lieu d'inhumation. Les cimetières ont l'aspect de champs touffus complantés de croix.

On enterrait dans les églises vers la fin du xii^e, puis autour des églises, sur la dalle funéraire on dessinait la personne à traits creux remplis d'ocre rouge : plusieurs dalles du xiv^e au musée de Cluny sont ainsi travaillées.

¹ VIOLLET-LE DUC, *Dictionnaire de l'architecture*, Croix.

Plus tard, dans les villes, des cimetières spéciaux furent créés, on les décora de cloîtres. Ceux-ci ne comportaient pas la croix, mais on y dessinait la danse macabre, la légende des trois morts et des trois vifs, les scènes de la passion, etc.

Encore au ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècle, la croix était peu usitée. Le cimetière comportait une belle croix à son centre, mais pas de particulières sur chaque tombe. Les anciens cimetières et tombes, en France et à l'étranger, sont bien décisifs sur ce point. Les cimetières de Normandie offrent pour chaque famille des tertres en forme de bière à couvercle en saillie. A Pondichéry, la tombe de Bussy ne comporte pas plus de croix que les cimetières protestants de Calcutta. On pourrait multiplier les exemples.

La croix est encore peu usitée au commencement du siècle. Elle ne se généralise que sous Pie IX. Maintenant tout catholique veut avoir une croix, il en fait presque une question de religion, et se croirait damné si ce signe ne venait pas le protéger. Il pense qu'il en était toujours ainsi, alors que ses grands pères n'en usaient point sur leurs tombes. La croix s'est généralisée, comme se multiplient les signes extérieurs quand la foi s'en va.

Pour les secrétaires absents : ZABOROWSKI.



649^e SÉANCE. — 15 Octobre 1896.

PRÉSIDENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

CORRESPONDANCE

MM. BARBIER, directeurs de l'exposition soudanienne et malgache du Champ-de-Mars annoncent qu'ils organisent une excursion sur la côte occidentale de l'Afrique et indiquent les conditions à réaliser par les personnes qui voudraient y prendre part.

OUVRAGES OFFERTS

GIGLIOLI (E.) — *La trebbiatrice guaruita di pietre in uso presso alcune tribu berbere*, in-8°, 4 p. et fig., Firenze, 1896.

— *Due singolarissime e rare trombe da guerra*, in-8°, 8 p. et fig., Firenze, 1896.

LAVROFF (P.) — *Quelques survivances dans les temps modernes*, in-8°, 113 p., Paris, 1896.

SALMON (Ph.) — *L'École d'Anthropologie de Paris, 1875-1896*, in-8°, 48 p. Paris, 1896.

SÉBILLOT (P.) — *Bibliographie des traditions populaires de la Bretagne*, in-8°, 42 p., Vannes-Paris, 1896.

PÉRIODIQUES (*articles à signaler*).

Archives de l'Anthropologie criminelle (15 septembre 1896). — Rapports présentés au 4^e Congrès International d'Anthropologie criminelle.

Bulletin de la Société de géographie de Paris (2^e trimestre 1896). — M. Barrat : Ogôoué et Como; — Ed. Cholet : La Haute-Sangha.

Bul. di paletnologia italiana (1896 n^o 7-9). — Colini : Seghe e coltelli-seghe italiani di pietra; — Pigorini : Ossuari del periodo di Villanova rappresentanti la figura umana e la casa.

Nature (octobre 1, 1896). — J. Evans : The eastern question in anthropology.

ÉLECTIONS

M. le Dr M. ZÉLIQSON, professeur d'histoire à Cleveland (Ohio), présenté par MM. Manouvrier, Papillault et Letourneau; M. L. J. MARCELIN, avocat, présenté par MM. Manouvrier, Letourneau et Lefèvre sont élus membres *titulaires*.

PRÉSENTATIONS

Les Bigoudènes de Pont-Labbé.

M. Ch. LETOURNEAU. — Messieurs, je voudrais vous communiquer quelques renseignements et impressions, résultant d'un court séjour, que je viens de faire à Pont-Labbé (Finistère). Plus d'une fois il a été question ici de ce petit pays, la patrie des *Bigoudènes*, c'est-à-dire d'un type particulier, ayant, disait-on, des caractères mongoloïdes. J'ai pu contrôler sur place ces dires si répandus. Le hasard m'a favorisé; je suis arrivé à Pont-Labbé, le jour de l'assemblée annuelle et toute la population valide du canton affluait dans la ville, en costume de gala. Ce costume, du moins

celui des femmes, est fort curieux. La coiffure qui diffère essentiellement de toutes celles de la Bretagne, se compose surtout d'une calotte de satin broché ou brodé, ornée de galons métalliques étincelants. Parmi les motifs brodés, qui décorent cette coiffe, il en est un à signaler, c'est le signe en U renversé, si commun dans les dessins gravés de nos mégalithes et formant à lui seul la décoration intérieure du célèbre Tumulus de Gavrinis. J'ajouterai que ce signe se retrouve encore dans la broderie décorative en soie jaune du corsage des hommes et des femmes de Pont-Labbé, à côté des cercles ou circonférences et quelquefois du signe crucial à branches égales, qui sont également des figures mégalithiques. — Quand au type ethnique des gens de Pont-Labbé, il est en effet remarquable par certains caractères mongoloïdes : la forme générale de la tête et de la face, d'abord. Le crâne est brachycéphale : le contour de la face est losangique, avec saillie des zygomates, front pyramidal, menton réduit. Le nez est souvent relevé et à racine aplatie. Parfois, mais non toujours, les yeux sont sensiblement bridés. D'ailleurs ils sont ordinairement de couleur claire, comme ceux de la généralité des Bretons. De même la peau est presque toujours blanche et très rarement jaunâtre. La taille est moyenne; les cheveux châtain. En somme l'impression, dont on ne peut se défendre est qu'on est en présence d'une race mongoloïde croisée avec des éléments aryens. — Dans la petite presqu'île, dont Pont-Labbé est le centre urbain, de *Pen Marc'h* à l'embouchure de l'Odé, ce type singulier domine dans la population et il tranche nettement avec celui de la population dite cellique, qui l'environne et s'en distingue à première vue.

J'offre à la Société quelques photographies, que je me suis procurées à Pont-Labbé; malheureusement elles ont été faites au point de vue simplement pittoresque, c'est-à-dire qu'on en a plutôt écarté que choisi les types, pour nous intéressants, ceux des *Bigoudènes*.

Discussion

M. PAUL SÉBILLOT. — J'avais, en 1874, formé une collection de costumes de femmes du Finistère, et parmi elles se trouvaient sept ou huit photographies de Bigoudènes (on écrit en général *Bigouden*) ou femmes de Pont-Labbé.

Je n'ai pu les retrouver à temps pour les mettre sous vos yeux,

je le regrette d'autant plus qu'elles sont plus anciennes que celles que vient de vous montrer notre collègue M. Ch. Letourneau. Plusieurs représentaient de très jeunes filles (15 à 16 ans) et des femmes âgées, fort laides, très ridées, et dont le bas de la figure était d'un développement considérable.

Je n'ai fait que passer à Pont-Labbé; mais j'ai séjourné dans des localités qui n'en étaient pas éloignées; j'ai vu beaucoup de Bigoudènes, avec leurs costumes caractéristiques; généralement elles étaient employées, comme à Concarneau et à Douarnenez, sur les ports ou dans les *presses* ou *fritures* où l'on met les sardines en conserve. C'étaient elles qui étaient chargées des travaux les plus répugnants; elles étaient peu estimées de la population au milieu desquelles elles vivaient, et on leur reprochait leur malpropreté, leur ivrognerie et leurs mauvaises mœurs. Il y avait sans doute des exceptions, mais on peut dire qu'à cette époque, dans la Cornouaille, elles étaient presque traitées comme des parias. Il était très rare de voir un Cornouaillais épouser une Bigouden.

L'Odet, la rivière de Quimper, coule entre le canton de Pont-Labbé et celui de Fouesnant; les populations des deux rives seraient séparées par des centaines de kilomètres qu'elles ne pourraient pas être plus différentes, surtout en ce qui concerne les femmes. Celles de Fouesnant, généralement assez jolies, au teint clair, longues de proportions, coquettement habillées, forment un contraste frappant avec les Bigoudènes au teint hâlé, qui paraissent vieilles avant l'âge, et sont habillées de telle sorte qu'elles n'ont presque plus de formes. La multiplicité des jupes constitue m'a-t-on dit, un signe de richesse, mais on ne saurait guère imaginer quelque chose de plus disgracieux.

La coiffure des femmes du canton de Pont-Labbé a ceci de particulier, qu'on peut en la voyant, dire l'état civil de celle qui la porte. Du haut de l'espèce de triangle qui surmonte le front part un petit appendice long d'un centimètre et demi, sensiblement pointu à l'extrémité, de la grosseur d'une allumette-bougie.

Il est formé de fils qui s'entrelacent les uns dans les autres. On le brode sur la coiffe au moment du mariage; jusque là les coiffures de filles en sont dépourvues; les femmes mariées le portent empesé, alors que les veuves le conservent, mais sans l'empois qui lui donne une forme rigide. Ce signe, évidemment phallique à l'origine, a bien diminué de volume; on m'a assuré qu'au com-

mencement de ce siècle, il était à peu près de la grosseur du petit doigt.

Le devant de la coiffure indique aussi si celle qui la porte est en deuil ou non ; dans le premier cas, le transparent sur lequel est appliqué une broderie est jaune.

Je n'ai pas séjourné suffisamment dans ce pays pour pouvoir donner autre chose qu'une indication sommaire. Comme notre collègue, je pense qu'à Pont-Labbé même, la race est assez mélangée ; c'est un gros bourg maritime, qui du temps de la Ligue a eu une garnison, et qui doit son nom à une abbaye ancienne. Toutes ces causes ont pu altérer sensiblement le type primitif. On le retrouverait sans doute mieux conservé à l'Isle Tudy et à Loctudy. Il serait intéressant de dresser la carte des limites de la coiffure des Bigoudènes, qui occupent, si je ne me trompe, cinq ou six communes.

M. HERVÉ demande si ces Bigoudens, qui habitent la région de la Cornouaille, parlent le cornouaillais.

M. SÉBILLOT répond affirmativement.

COMMUNICATIONS

Le terme ordinaire de la vieillesse normale, et la mort naturelle du vieillard, à Paris.

PAR LE D^r ADOLPHE BLOCH.

L'étude de la vieillesse normale, c'est-à-dire du vieillard exempt de toute maladie susceptible d'influer sur la durée de la vie, est du ressort de l'anthropologie comme de la physiologie. Je me propose donc d'examiner ici l'époque à laquelle se termine ordinairement la vieillesse normale à Paris, ainsi que les phénomènes qui caractérisent ce que j'appelle la *mort naturelle* du vieillard.

Je me suis servi, pour la première partie de cette étude, des statistiques hebdomadaires, mensuelles et annuelles de la ville de Paris, dont les tableaux si bien combinés et représentés par le D^r J. Bertillon, m'ont été des plus utiles pour ces recherches.

Quant à l'étude de la mort naturelle elle est le résultat de mes observations cliniques.

I

On définit la vieillesse : le dernier âge de la vie, et on la fixe généralement à la 60^e année. Cependant, les statistiques nous apprennent que la sénilité peut occasionner des décès dès l'âge de 50 ans et même un peu plus tôt.

On sait que les uns vieillissent plus vite que les autres, mais il n'y a pas de caractère bien défini, qui puisse indiquer une vieillesse prématurée. Le grisonnement de la chevelure, la calvitie, la chute des dents, la production des rides au visage, etc., n'ont aucune signification sous ce rapport. Quant à l'athérome artériel, qui est plus ou moins précoce, suivant les individus, il est une lésion pathologique incurable, et c'est pour cela que l'on a dit, avec juste raison, qu'on a *l'âge de ses artères* (Cazalis).

Au point de vue anthropologique, on peut définir la vieillesse : cette période de la vie pendant laquelle l'homme meurt de sa mort naturelle, s'il ne succombe pas à la maladie ou à toute autre cause. Comme, en réalité, les décès par pure sénilité sont peu ordinaires avant l'âge de 60 ans, nous maintiendrons la soixantième année comme point de départ de la vieillesse.

Voici donc une statistique de décès par vieillesse, dans les deux sexes, pour une période de 11 ans, à Paris.

DÉCÈS PAR SÉNILITÉ

Années	De 60 à 65	De 65 à 70	De 70 à 75	De 75 à 80	De 80 à 85	De 85 à 90	De 90 à 95	De 95 à 100	100 et au dess.
1880	31	71	195	371	393	213	60	10	1
1881	34	81	169	329	465	177	36	9	2
1882	40	95	194	322	413	214	48	8	4
1883	44	85	215	339	454	264	61	15	0
1884	37	72	190	364	437	221	59	6	1
1885	28	85	207	385	398	238	63	15	0
1886	28	71	196	404	447	255	61	11	1
1887	29	77	198	361	387	262	58	12	0
1888	39	91	225	382	441	271	75	13	1
1889	30	63	189	337	555	293	116	32	3
1890 (1)	36	71	217	378	519	307	116	18	2

Il est facile de voir que la mortalité des vieillards parisiens nor-

¹ Dans cette statistique de 1890 les décès sont classés par séries de 4 ans et non de 5 ans.

maux est constamment plus forte entre 80 et 85 ans, qu'à tous les autres âges.

La proportion pour 0/0 sur la totalité des décès de la période 1880-1890 est de :

13, 7	pour les décès de 70 à 80 ans.
25, 8	— 75 à 85
30, 7	— 80 à 85
17, 10	— 85 à 90

La période de la vie comprise entre 80 et 85 ans est donc celle qui exprime le terme ordinaire, ou le terme le plus fréquent de la vieillesse normale à Paris; c'est ce qu'on peut appeler *l'âge critique* de la vieillesse dans les deux sexes. (Mais le terme *moyen* n'est que de 80 ans environ).

Cette moyenne pourrait être mieux précisée encore, si l'on calculait le nombre de décès par année d'âges et, non par séries de cinq ans, mais il ne faut pas confondre le terme moyen de la vieillesse *normale* avec le terme moyen de la vie, ou *vie probable*, qui est d'environ 72 ans $1/2$ en France.

On peut cependant constater dans ce tableau que les décès entre 85 et 90 ans sont encore assez fréquents, et qu'ils ne diminuent de fréquence qu'à partir de la 90^e année; mais ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que la mortalité des vieillards entre 85 et 90 ans est plus forte qu'entre 70 et 75 ans (17 p. 0/0 contre 13,7); cela prouve qu'il y a encore un assez grand nombre de vieillards, qui atteignent l'âge compris entre 85 et 90 ans, sans être atteints par la maladie. Si donc on partage, en deux moitiés, la période entière de la vieillesse, l'on verra que la mortalité de la dernière moitié, entre 80 et 100 ans, est plus forte que celle de la première moitié, entre 60 et 80 ans.

Exemple : année 1893 { Décès de 80 à 100 ans — 880.
 { Décès de 60 à 80 — 691.

Au contraire, dans les statistiques de la mortalité des vieillards, par maladies, la proportion des décès est beaucoup plus forte dans la première moitié de la vieillesse que dans la seconde moitié.

En effet, si nous examinons les causes de décès, autres que la débilité sénile, nous observons qu'à partir de 80 ans, la maladie a d'autant moins de prise, sur le vieillard, qu'il est plus âgé. En d'autres termes, le vieillard, qui est arrivé sans encombre, à l'âge de

80 ans environ, a beaucoup de chances, en s'approchant de la centaine, de mourir de sa mort naturelle, si ce n'est pas à la suite d'un accident. On voit, assez souvent, des vieillards très âgés périr après un traumatisme, comme le démontrent les statistiques; ainsi celle de 1889 nous signale un centenaire qui ne mourut ni de maladie ni de vieillesse, mais d'une fracture!

La pneumonie même, qu'on dit si commune chez les vieillards, diminue de fréquence à mesure qu'on se rapproche de la centaine, et déjà à partir de l'âge de 70 ans.

Voici un tableau de la mortalité des vieillards, par pneumonie, destiné à faire pendant au premier tableau.

DÉCÈS PAR PNEUMONIE

Années	De 60 à 65	65 à 70	70 à 75	75 à 80	80 à 85	85 à 90	90 à 95	95 à 100
—	—	—	—	—	—	—	—	—
1880	283	343	310	269	153	48	15	1
1881	280	314	282	238	142	42	7	1
1882	299	315	327	203	164	32	12	1
1883	305	285	264	221	136	40	5	0
1884	267	273	281	228	147	67	7	0
1885	236	315	302	237	181	60	10	1
1886	291	321	293	241	119	68	15	5
1887	243	286	302	194	140	70	14	6
1888	260	315	308	206	165	53	14	4
1889	318	299	288	262	156	88	20	0
1890	329	330	343	247	170	70	16	1

On peut constater que la pneumonie est de moins en moins meurtrière dès l'âge de 70 ans, et qu'elle est considérable avant cet âge. Est-ce parce que le nombre des vieillards a diminué avec l'âge, et qu'il n'en reste plus assez pour la pneumonie? Non, puisque nous retrouvons les vieillards très âgés dans la colonne des décès par simple débilité sénile.

Il en est de même pour d'autres maladies fréquentes dans la vieillesse, comme la congestion et l'hémorrhagie cérébrale, qui diminuent à partir de l'âge de 70 ans, et pour les maladies organiques du cœur, qui sont moins nombreuses, déjà à partir de l'âge de 65 ans, etc.

II

Qu'est-ce que la mort naturelle du vieillard?

Tous les vieillards ne meurent pas de maladie, mais il y en a

beaucoup qui s'éteignent par simple *épuisement de la vie*, c'est-à-dire en s'affaiblissant graduellement, sans lésion aucune. C'est la mort naturelle que l'on trouve inscrite, dans les statistiques, sous le nom de *débilité sénile*, mais qu'on appelle encore *épuisement sénile*, *cachexie sénile*, *adynamie sénile*, ou plus simplement *sénilité*.

On a bien remarqué que la vieillesse occasionnait, dans certains organes, des lésions particulières, plus ou moins prononcées suivant les sujets, mais ces altérations organiques ne sont pas la cause de la mort chez le vieillard. Nous ne parlons pas de la dégénérescence athéromateuse des grosses artères, mais de la dégénérescence scléreuse des artérioles, qui est une des manifestations *normales* de la sénilisation, comme le dit bien le Dr Boy-Tessier. La sclérose des artères chez les très vieux vieillards est, dit-il, une modification entraînant des perturbations organiques peu profondes et permettant, quand même, un fonctionnement régulier de l'économie ¹.

J'ajouterai que les lésions microscopiques du cœur sénile, du rein sénile, etc., ne sont pas susceptibles, non plus, d'entraîner la mort; d'ailleurs elles ne sont pas toujours très manifestes, même chez les individus très avancés en âge. Ainsi M. Boy-Tessier cite l'exemple d'un vieillard de 97 ans, à l'autopsie duquel il ne trouva qu'une artérite très légère des artérioles viscérales.

Comment survient la mort naturelle du vieillard ?

Elle ne se trouve décrite nulle part. Qu'il nous soit donc permis d'en donner ici une description succincte d'après nos observations déjà commencées en 1870-1871, pendant notre internat à l'institution Sainte-Périne ², de Paris, et poursuivies depuis, sur d'autres vieillards.

Mais au préalable, examinons rapidement l'état des fonctions organiques chez le vieillard.

On croit que la vieillesse, même normale, doit fatalement entraîner un affaiblissement marqué de tout l'organisme. Il n'en est pas ainsi dans la généralité des cas.

Les appareils digestif, respiratoire et circulatoire peuvent fonctionner aussi régulièrement et aussi normalement qu'à l'âge adulte.

¹ Boy-Tessier. — Leçons sur les maladies des vieillards (à l'hôpital de Marseille), Paris 1895.

² Cette institution est un établissement hospitalier qui ne recevait, à l'époque, que des pensionnaires âgés d'au moins 60 ans et exempts, de toute espèce d'infirmité.

Les fonctions digestives, en particulier, se maintiennent avec la même énergie et l'on voit des vieillards digérer facilement des quantités énormes de solide et de liquide, que plus d'un adulte ne pourrait supporter. Les forces physiques peuvent rester intactes, et un vieillard, indemne de toute espèce de maladie, ne doit pas ressentir plus de fatigue que par le passé, lorsqu'il se livre à ses exercices ordinaires. La surdité même, que l'on croit inévitable, n'existe pas chez un grand nombre de vieillards. Quant aux facultés intellectuelles, elles ne changent pas non plus, et il est inexact de dire que l'intelligence diminue à partir de 60 ans. On ne peut pas fixer d'âge pour la retraite, comme on le fait aujourd'hui pour les fonctionnaires, car beaucoup d'entre eux sont encore très valides malgré les années.

Le traité classique de Cicéron *sur la vieillesse* est très instructif sous ce rapport, car il nous démontre entre autres faits, « que la « mémoire ne s'affaiblit que si on ne l'exerce pas ou si elle est « naturellement paresseuse. Les forces de l'esprit, ajoute-t-il, sur- « vivent aux années, pourvu qu'on ne renonce pas à l'application « et au travail... Sophocle composa des tragédies jusqu'à la der- « nière vieillesse... Caton l'ancien disait en parlant de lui : je suis « dans ma 84^e année, je dois convenir que je n'ai plus la même « force qu'autrefois, lorsque j'étais soldat ; vous voyez néanmoins « que la vieillesse ne m'a pas encore affaibli et abattu. Le Sénat, « la tribune, mes amis, mes clients, mes hôtes ne m'ont point « encore vu manquer de force. Je n'ai jamais approuvé ce vieux « proverbe tant vanté, qui prescrit d'être vieux de bonne heure si « l'on veut l'être longtemps. Je préfère une courte vieillesse à « une vieillesse anticipée ¹. »

Décrivons maintenant la période de la véritable décadence.

Le vieillard qui, jusqu'à un âge très avancé, jouissait de toute l'intégrité de ses forces physiques et intellectuelles, commence par éprouver une sensation de faiblesse générale, qui est survenue sans cause appréciable, et qui va graduellement en augmentant, malgré le repos le plus absolu. Lui qui, chaque jour, faisait sa promenade habituelle sans aucune lassitude, ne peut plus s'y livrer comme d'ordinaire, parce que les membres se fatiguent rapidement. Ce n'est cependant pas de la paralysie, c'est une espèce d'adynamie qui se reflète aussi sur d'autres organes. Ainsi, en même temps

¹ Cicéron. — *De Senectute*. Edit. lat. fr. de Panckouke. Paris, 1830.

que la faiblesse musculaire survient l'anorexie, et surtout un dégoût tout particulier pour la viande, que n'explique aucune lésion de l'estomac.

Rien ne peut faire revenir l'appétit ni ramener les forces primitives, et l'affaiblissement va sans cesse en augmentant.

Cet état de dépérissement progressif peut ainsi durer plusieurs semaines et plus.

Mais bientôt le cerveau prend part à l'anéantissement général, et l'intelligence s'obscurcit. Le vieillard répond difficilement aux questions qu'on lui pose, et il reste étendu sur le dos dans une espèce de torpeur dont il ne sortira plus. La langue se dessèche et le corps s'amaigrit de plus en plus. Finalement, le cœur et les poumons s'affaiblissent à leur tour, et l'épuisement étant général, le vieillard s'éteint tout naturellement, faute d'huile dans la lampe.

En résumé, les phénomènes essentiels, qui annoncent le terme de la vieillesse normale, sont la *faiblesse générale* persistante et la *perte de l'appétit*. Les autres symptômes peuvent varier d'aspect suivant les individus, mais on n'en est pas moins en présence de la fin, abstraction faite des cas où les symptômes sont occasionnés par une maladie chronique antérieure, ou une maladie aiguë incidente.

J'ajouterai, pour terminer, que la mortalité, par débilité sénile, est variable suivant les époques de l'année, et qu'elle paraît plus forte en décembre et en janvier, sans que la pneumonie en soit la cause.

De même, en temps d'épidémie, les vieillards meurent en plus grand nombre, ainsi qu'on a pu le constater pendant la grippe de 1889-1890. Comme tous les âges sont plus ou moins influencés par l'épidémie, il n'est pas étonnant que la vieillesse, même normale, en subisse les conséquences.

Cependant, chez un grand nombre de vieillards, ce n'est pas la maladie *régnante* qui est la cause du décès, mais l'épuisement sénile provoqué par le *germe épidémique* qui agit en diminuant la résistance vitale et en hâtant la mort naturelle. Malgré cela c'est toujours, entre 80 et 85 ans, que la proportion des décès par sénilité est le plus élevé.

La mortalité, par débilité sénile, est également variable dans le temps, et suivant les localités, comme on peut s'en convaincre en examinant les différentes *statistiques de la France*.

Il existe des départements où il y a, en proportion, beaucoup

plus de vieillards que dans d'autres, et sous ce rapport, le département de l'Yonne semble privilégié, à l'époque actuelle : 18 vieillards pour 100 habitants d'après le dénombrement de 1891, la moyenne de la France étant de 12,5. (Le département de la Seine n'en compte que 8,5 pour 100). Mais si l'on se reporte aux dénombrements antérieurs, on constate que le nombre des vieillards, en France, ne fait qu'augmenter.

Pourquoi arrive-t-on à un âge plus avancé dans l'Yonne ?

Est-ce l'influence du milieu ? Est-ce l'augmentation de l'âge moyen, à cause de la diminution de la mortalité ? Il est probable que le phénomène est plus complexe.

Enfin la longévité des vieillards doit aussi varier suivant les races. C'est là un sujet qui mérite des recherches approfondies de la part des anthropologistes.

Discussion.

M. MANOUVRIER. — Le très intéressant travail de M. Bloch me laisse un doute au sujet du point principal que notre confrère s'est proposé d'élucider.

Les résultats statistiques qu'il nous présente semblent montrer avec évidence que les vieillards meurent plus ordinairement entre 80 et 85 ans qu'aux âges qui précèdent ou qui suivent cette période. Il s'en suit apparemment qu'entre 80 et 85 ans existe une cause de mort particulièrement fréquente considérée par M. Bloch comme étant la sénilité elle-même. Mais il me semble que l'on peut interpréter ce fait d'une autre manière. On peut supposer que vers l'âge de 80 ans les individus qui ont pu atteindre cet âge sont en majorité trop affaiblis pour résister à des maladies très diverses qui viennent s'ajouter à la sénilité pour amener la mort. Cet âge serait donc seulement la limite la plus ordinaire de la capacité à résister aux maladies. Ce ne serait pas l'âge auquel survient le plus fréquemment la mort par « sénilité normale. »

M. BLOCH répond que son travail concerne exclusivement les décès indiqués dans le *Bulletin de statistique municipale de Paris* comme étant dus à la sénilité.

M. MANOUVRIER. — La réponse de M. Bloch semblerait, au premier abord, devoir dissiper le doute que j'ai formulé. Mais il n'en est rien. Quand un médecin traitant ou, surtout, quand le médecin vérificateur des décès, communément désigné sous le nom « de

médecin des morts » inscrit comme cause d'un décès « la sénilité » cela ne prouve guère autre chose que la sénilité du défunt. Cette rubrique est en effet très commode pour classer tous les cas dans lesquels le vieillard est mort sans qu'aucun diagnostic sérieux ait été fait, soit que ce diagnostic ait été impossible ou incomplet pour des raisons très diverses, soit que le malade ait été visité seulement par le « médecin des morts » dont le diagnostic se base sur des renseignements sans valeur ou sur l'âge seul du malade en l'absence de tout renseignement. Bien rares, je crois, sont les cas où la sénilité eût été seule mise en cause si le diagnostic avant ou après la mort eût été entouré de toutes les garanties désirables. Il y a dans les statistiques municipales certaines rubriques presque fatalement destinées à caser des incertitudes plutôt que des faits sérieusement définis, et je présume que notre confrère M. Jacques Bertillon, s'il était présent, nous édifierait lui-même sur le peu de confiance qu'il faut attacher à diverses colonnes de chiffres au point de vue de l'interprétation physiologique.

Pour connaître l'âge auquel survient le plus fréquemment la mort par sénilité, il serait nécessaire, je crois d'envisager exclusivement, je veux dire avec toutes les garanties possibles, des décès survenus sans autre maladie que la sénilité. Cela n'est guère possible en dehors des hospices de vieillards.

Alors, il est vrai, on trouverait probablement que la mort « par sénilité » provient d'altérations organiques autrement définies telles que la sclérose artérielle, etc., etc., qui, si elles sont des maladies chez les hommes de 50 ans sont aussi des maladies chez les vieillards. La différence consiste en ce que ces altérations sont considérées chez le vieillard comme le résultat même de la vieillesse. Meurent de vieillesse ceux chez lesquels ces altérations se produisent à un âge avancé. La vieillesse normale pourrait être considérée comme étant l'âge auquel ces altérations entraînent le plus communément des troubles sensibles. Le terme le plus fréquent de la vieillesse normale serait l'âge auquel se produirait le nombre proportionnel maximum de décès par suite de ces altérations une fois définies. En deçà de cet âge, ces altérations constitueraient la vieillesse précoce. On a l'âge de ses artères a dit un médecin célèbre. Ce mot suffit à indiquer l'intérêt des recherches auxquelles s'est livré M. Bloch. J'ai seulement voulu dire que ces recherches faites par un médecin aussi compétent que lui sur des cas en nombre suffisant mais relativement restreint, étudiés un à un

seraient infiniment plus démonstratives que les données, très sujettes à caution sur ce point de la statistique.

Le Calendrier Chinois

PAR M. PAUL D'ENJOY

I. — *Le Siècle.*

Le siècle chinois se compose de soixante années : il est appelé LUC-GIAP; ce qui signifie les six giap ou mieux les six dizaines d'années. Cette appellation provient de la principale division du siècle en six périodes décennales.

En Chine — comme en An-Nam — les années ne sont pas numérotées : Elles ont des noms.

Ces noms sont formés à l'aide de la juxtaposition de deux mots qui sont empruntés, le premier à une série de dix expressions prises parmi les matières inertes du sol et le second à une suite de douze termes appellatifs d'animaux vivants.

Or, le siècle pour la formation des soixante ans qui le constituent est décomposé en deux périodes distinctes, l'une de dix années, l'autre de douze, dont les divisions se combinant harmonieusement entre elles, donnent d'une façon ingénieuse aux années qu'elles créent le nom et la physionomie qui leur sont propres.

La période décennale du siècle est formée des dix termes suivants, conjugués soigneusement d'après le classement traditionnel.

Le 1^{er} mot est GIAP.

Le 6^e mot est KY.

— 2^e — AT.

— 7^e — CANH.

— 3^e — BINH.

— 8^e — TAN.

— 4^e — DINH.

— 9^e — NHAM.

— 5^e — MO.

— 10^e — QUI.

Le premier mot de la période décennale GIAP qui signifie bois (lignum) sert à désigner le siècle chinois qu'on nomme communément, comme nous venons de le dire, les six GIAP : LUC GIAP (six bois).

Chacun des dix termes précédents a une signification : GIAP se traduit par bois mort ; AT, par bois incandescent ; BINH, par foyer

extérieur; DINH, par foyer intérieur; MO, par friche; KY, par terre cultivée; CANH, par minéral naturel; TAN, par minéral travaillé; NHAM, par eau ordinaire et QUI, par eau potable.

Comme on le voit, les termes sont accouplés. Ils sont rangés sur un plan unique d'antithèses par déterminatifs; ils sont pris tour à tour sous deux acceptions opposées et intentionnellement contradictoires; de telle sorte qu'en réalité la période décennale se compose de cinq expressions fondamentales dédoublées.

Ces principes matériels constituent les cinq éléments primordiaux d'après la théorie gènesiaque chinoise du monde terrestre : bois, feu, terre, minéral et eau.

La seconde division du siècle est constituée par une période de douze années qu'expriment les termes suivants, placés dans l'ordre traditionnel.

Le 1 ^{er} mot est TI.			Le 7 ^e mot est NGO.		
— 2 ^e	—	SUU	— 8 ^e	—	MUI.
— 3 ^e	—	DAN.	— 9 ^e	—	THAN.
— 4 ^e	—	MEO.	— 10 ^e	—	DAU.
— 5 ^e	—	THIN.	— 11 ^e	—	TUAT.
— 6 ^e	—	TY.	— 12 ^e	—	HOI.

Chacun de ces termes est l'appellatif d'un animal figurant régulièrement dans la zoologie, sauf THIN qui est le nom d'une bête fantastique, l'imaginaire *Dragon*, personnification du cyclone, de la tempête et des grandes pluies tropicales.

TI, signifie rat; SUU, bœuf; DAN, tigre; MEO, lièvre; THIN, dragon; TY, serpent; NGO, cheval; MUI, chèvre; THAN, singe; DAU, poule; TUAT, chien et HOI, porc.

Ces douze expressions constituent également les douze signes du zodiaque : TI, correspondant au signe du verseau; SUU, au signe des poissons et ainsi de suite.

C'est par la combinaison des termes pris dans la série décennale et dans le système duodécimal que sont formés les noms des années chinoises.

Si donc, comme cela se produit à l'aurore de chaque siècle, nous commençons les deux périodes ensemble, il est facile de dénommer les années.

La première du siècle sera GIAP-TI ou en langue française : l'année du bois mort et du rat; conjonction qui annonce une année fatale, d'après la superstition populaire. La disette, les

catastrophes et des deuils de toutes sortes menacent le pays.

Pour former le nom de la deuxième année, nous prendrons les termes seconds des deux classifications primordiales et nous obtiendrons le mot composé AT-SU — l'année du bois incandescent et du bœuf : conjonction favorable; présage de belles récoltes, de prospérité générale et de joies aussi pures que vives.

La troisième année se nommera de la sorte BINH-DAN, l'année du foyer extérieur et du tigre, périodes de conquêtes, de guerres sanglantes, dont le résultat sera profitable à la civilisation, ainsi que l'indique le signe DAN qui est celui de la création du monde.

La quatrième année sera DINH-MEO, l'année du foyer intérieur et du lièvre, époque de paix, de calme intérieur et de vie champêtre heureuse.

La cinquième année s'appellera MO-TUUX, l'année de la friche et du dragon : récoltes menacées par les orages, la grêle et les fléaux de toutes sortes.

Et ainsi de suite on procédera jusqu'à la onzième année à partir de laquelle la période décennale étant expirée, alors que la série duo-décimale possède encore deux termes, il sera nécessaire de reprendre la première expression de la division décennale pour la joindre au onzième appellatif du système duo-décimal.

Cette onzième année du siècle se nommera GIAP-TUAT (bois mort et chien), période de souffrances et de périls contre lesquels on ne saurait trop veiller.

Grâce au roulement régulier de ces deux séries inégales de termes, il se produit dans le jeu des années une variété constante de mots composés et mathématiquement on peut constater que chaque nom double ne paraît qu'une fois tous les soixante ans, c'est-à-dire une fois par siècle chinois.

Ainsi les années d'un siècle ont toutes un nom personnel distinct.

Notre année 1896 correspond à l'année chinoise, dénommée BINH-THAN. C'est la période du foyer extérieur et du singe, c'est-à-dire, d'après les superstitions populaires, une époque de menaces étrangères contre lesquelles il faut lutter par la ruse et l'habileté.

Ces dangers paraissent devoir être conjurés, si l'on rapproche de ce pronostic, les présages apportés par l'année 1897 DINH-DAU (foyer intérieur et poule) dont le calme est manifeste et par l'année 1898 (MO-TUAT, friche et chien) qui indique que toutes les forces

vives de la nation se sont détournées du travail de la terre pour se porter vers la vigilance et la garde du foyer.

D'après l'ère chinoise, l'année actuelle serait la 4533^e du monde.

L'ère chinoise commence 2,637 ans avant Jésus-Christ et par conséquent se trouve antérieure au déluge qui, suivant les uns serait survenu 2,348 ans avant Jésus-Christ (calcul de Bossuet d'après l'ère vulgaire de Denis-le-Petit).

Voici le tableau des 76 siècles avant Jésus-Christ.

Ils ont commencé :

Le 1 ^{er} en 2637	Le 12 ^e en 1977	Le 23 ^e en 1317	Le 34 ^e en 657
Le 2 ^e en 2577	Le 13 ^e en 1917	Le 24 ^e en 1257	Le 35 ^e en 597
Le 3 ^e en 2517	Le 14 ^e en 1857	Le 25 ^e en 1197	Le 36 ^e en 537
Le 4 ^e en 2457	Le 15 ^e en 1767	Le 26 ^e en 1137	Le 37 ^e en 477
Le 5 ^e en 2397	Le 16 ^e en 1737	Le 27 ^e en 1077	Le 38 ^e en 417
Le 6 ^e en 2337	Le 17 ^e en 1677	Le 28 ^e en 1017	Le 39 ^e en 357
Le 7 ^e en 2277	Le 18 ^e en 1617	Le 29 ^e en 957	Le 40 ^e en 297
Le 8 ^e en 2217	Le 19 ^e en 1557	Le 30 ^e en 897	Le 41 ^e en 237
Le 9 ^e en 2157	Le 20 ^e en 1497	Le 31 ^e en 837	Le 42 ^e en 177
Le 10 ^e en 2097	Le 21 ^e en 1437	Le 32 ^e en 777	Le 43 ^e en 117
Le 11 ^e en 2037	Le 22 ^e en 1377	Le 33 ^e en 717	Le 44 ^e en 57

Jésus Christ est donc né la 58^e année du 44^e siècle chinois.

Les siècles après J.-C. ont commencé.

Le 45 ^e l'an 4	Le 56 ^e l'an 664	Le 67 ^e l'an 1324
Le 46 ^e l'an 64	Le 57 ^e l'an 724	Le 68 ^e l'an 1384
Le 47 ^e l'an 124	Le 58 ^e l'an 784	Le 69 ^e l'an 1444
Le 48 ^e l'an 184	Le 59 ^e l'an 844	Le 70 ^e l'an 1504
Le 49 ^e l'an 244	Le 60 ^e l'an 904	Le 71 ^e l'an 1564
Le 50 ^e l'an 304	Le 61 ^e l'an 964	Le 72 ^e l'an 1624
Le 51 ^e l'an 364	Le 62 ^e l'an 1024	Le 73 ^e l'an 1684
Le 52 ^e l'an 424	Le 63 ^e l'an 1084	Le 74 ^e l'an 1744
Le 53 ^e l'an 484	Le 64 ^e l'an 1144	Le 75 ^e l'an 1804
Le 54 ^e l'an 544	Le 65 ^e l'an 1204	Le 76 ^e l'an 1864
Le 55 ^e l'an 604	Le 66 ^e l'an 1264	

Nous vivons au 76^e siècle qui se terminera en 1923, l'année européenne 1896 étant la 33^e année du 76^e siècle chinois.

Voici maintenant quels sont les noms chinois des 100 années

composant notre XIX^e siècle chrétien, qui comprend la fin du LXXIV^e siècle chinois, tout le LXXV^e et une importante partie du LXXVI^e :

Fin du LXXIV^e siècle.

L'année 1800, CANH-THAN (minéral naturel et singe).

— 1801, TAN-DAU (minéral travaillé et poule).

— 1802, NHAM-TUAT (eau ordinaire et chien).

— 1803, QUI-HOI (eau potable et porc).

LXXV^e siècle.

L'année 1804, GIAP-TI (bois mort et rat).

— 1805, AT-SUU (bois incandescent et bœuf).

— 1806, BINH-DAN (foyer extérieur et tigre).

— 1807, DINH-MEO (foyer intérieur et lièvre).

— 1808, MO-THIN (friche et dragon).

— 1809, KY-TY (terre cultivée et serpent).

— 1810, CANH-NGO (minéral naturel et cheval).

— 1811, TAN-MUI (minéral travaillé et chèvre).

— 1812, NHAM-THAN (eau ordinaire et singe).

— 1813, QUI-DAU (eau potable et poule).

— 1814, GIAP-TUAT (bois mort et chien).

— 1815, AT-HOI (bois incandescent et porc).

— 1816, BINH-TI (foyer extérieur et rat).

— 1817, DINH-SUU (foyer extérieur et bœuf).

— 1818, MO-DAN (friche et tigre).

— 1819, KY-MEO (terre cultivée et lièvre).

— 1820, CANH-THIN (minéral naturel et dragon).

— 1821, TAN-TY (minéral travaillé et serpent).

— 1822, NHAM-NGO (eau ordinaire et cheval).

— 1823, QUI-MUI (eau potable et chèvre).

— 1824, GIAP-THAN (bois mort et singe).

— 1825, AT-DAU (bois incandescent et poule).

— 1826, BINH-TUAT (foyer extérieur et chien).

— 1827, DINH-HOI (foyer intérieur et porc).

— 1828, MO-TI (friche et rat).

— 1829, KY-SUU (terre cultivée et bœuf).

— 1830, CANH-DAN (minéral naturel et tigre).

— 1831, TAN-MEO (minéral travaillé et lièvre).

- L'année 1832, NHAM-THIN (eau ordinaire et dragon).
 — 1833, QUI-TY (eau potable et serpent).
 — 1834, GIAP-NGO (bois mort et cheval).
 — 1835, AT-MUI (bois incandescent et chèvre).
 — 1836, BINH-THAN (foyer extérieur et singe).
 — 1837, DINH-DAU (foyer intérieur et poule).
 — 1838, MO-TUAT (friche et chien).
 — 1839, KY-HOI (terre cultivée et porc).
 — 1840, CANH-TI (minéral naturel et rat).
 — 1841, TAN-SUU (minéral travaillé et bœuf).
 — 1842, NHAM-DAN (eau ordinaire et tigre).
 — 1843, QUI-MEO (eau potable et lièvre).
 — 1844, GIAP-THIN (bois mort et dragon).
 — 1845, AT-TY (bois incandescent et serpent).
 — 1846, BINH-NGO (foyer extérieur et cheval).
 — 1847, DINH-MUI (foyer intérieur et chèvre).
 — 1848, MO-THAN (friche et singe).
 — 1849, KY-DAU (terre cultivée et poule).
 — 1850, CANH-TUAT (minéral naturel et chien).
 — 1851, TAN-HOI (minéral travaillé et porc).
 — 1852, NHAM-TI (eau ordinaire et rat).
 — 1853, QUI-SUU (eau potable et bœuf).
 — 1854, GIAP-DAN (bois mort et tigre).
 — 1855, AT-MEO (bois incandescent et lièvre).
 — 1856, BINH-THIN (foyer extérieur et dragon).
 — 1857, DINH-TY (foyer intérieur et serpent).
 — 1858, MO-NGO (friche et cheval).
 — 1859, KY-MUI (terre cultivée et chèvre).
 — 1860, CANH-THAN (minéral naturel et singe).
 — 1861, TAN-DAU (minéral travaillé et poule).
 — 1862, NHAM-TUAT (eau ordinaire et chien).
 — 1863, QUI-HOI (eau potable et porc).

LXXVI^e SIÈCLE.

- L'année 1864, GIAP-TI (bois mort et rat).
 — 1865, AT-SUU (bois incandescent et bœuf).
 — 1866, BINH-DAN (foyer extérieur et tigre).
 — 1867, DINH-MEO (foyer intérieur et lièvre).
 — 1868, MO-THIN (friche et dragon).
 — 1869, KY-TY (terre cultivée et serpent).

L'année 1870, CANH-NGO (minéral naturel et cheval).

- 1871, TAN-MUI (minéral travaillé et chèvre).
- 1872, NHAM-THAN (eau ordinaire et singe).
- 1873, QUI-DAU (eau potable et poule).
- 1874, GIAP-TUAT (bois mort et chien).
- 1875, AT-HOI (bois incandescent et porc).
- 1876, BINH-TI (foyer extérieur et rat).
- 1877, DINH-SUU (foyer intérieur et bœuf).
- 1878, MO-DAN (friche et tigre).
- 1879, KY-MEO (terre cultivée et lièvre).
- 1880, CANH-THIN (minéral naturel et dragon).
- 1881, TAN-TY (minéral travaillé et serpent).
- 1882, NHAM-NGO (eau ordinaire et cheval).
- 1883, QUI-MUI (eau potable et chèvre).
- 1884, GIAP-THAN (bois mort et singe).
- 1885, AT-DAU (bois incandescent et poule).
- 1886, BINH-TUAT (foyer extérieur et chien).
- 1887, DINH-HOI (foyer intérieur et porc).
- 1888, MO-TI (friche et rat).
- 1889, KY-SUU (terre cultivée et bœuf).
- 1890, CANH-DAN (minéral naturel et tigre).
- 1891, TAN-MEO (minéral travaillé et lièvre).
- 1892, NHAM-THIN (eau ordinaire et dragon).
- 1893, QUI-TY (eau potable et serpent).
- 1894, GIAP-NGO (bois mort et cheval).
- 1895, AT-MUI (bois incandescent et chèvre).
- 1896, BINH-THAN (foyer extérieur et singe).
- 1897, DINH-DAU (foyer extérieur et poule).
- 1898, MO-TUAT (friche et chien).
- 1899, KY-HOI (terre cultivée et porc).

Ici s'arrête notre XIX^e siècle chrétien, tandis que LXXVI^e siècle chinois continue son évolution jusqu'en 1923 inclusivement.

L'année 1900, CANH-TI (minéral naturel et rat).

- 1901, TAN-SUU (minéral travaillé et bœuf).
- 1902, NHAM-DAN (eau ordinaire et tigre).
- 1903, QUI-MEO (eau potable et lièvre).
- 1904, GIAP-THIN (bois mort et dragon).
- 1905, AT-TY (bois incandescent et serpent).

- L'année 1906, BINH-NGO (foyer extérieur et cheval).
 — 1907, DINH-MUI (foyer intérieur et chien).
 — 1908, MO-THAN (friche et singe).
 — 1909, KY-DAU (terre cultivée et poule).
 — 1910, CANH-TUAT (minéral naturel et chien).
 — 1911, TAN-HOI (minéral travaillé et porc).
 — 1912, NHAM-TI (eau ordinaire et rat).
 — 1913, QUI-SUU (eau potable et bœuf).
 — 1914, GIAP-DAN (bois mort et tigre).
 — 1915, AT-MEO (bois incandescent et lièvre).
 — 1916, BINH-THIN (foyer extérieur et dragon).
 — 1917, DINH-TY (foyer intérieur et serpent).
 — 1918, MO-NGO (friche et cheval).
 — 1919, KY-MUI (terre cultivée et chèvre).
 — 1920, CANH-THAN (minéral naturel et singe).
 — 1921, TAN-DAU (minéral travaillé et poule).
 — 1922, NHAM-TUAT (eau ordinaire et chien).
 — 1923, QUI-HOI (eau potable et porc).

Il est très important pour un Chinois de savoir correctement grouper les termes des cycles et de connaître d'une façon parfaite le mécanisme du calendrier afin de savoir dénommer, sans hésitation, les époques dont il s'occupe dans ses affaires, dans ses conversations, dans ses études, en un mot dans sa vie intellectuelle.

En outre, comme nous l'avons dit, le peuple aime avant d'entreprendre une action sérieuse, à choisir une période favorable et pour cela, il est nécessaire de pouvoir expliquer les signes idéographiques qui figurent les appellations des années.

Une année peut être faste ou néfaste suivant le nom qu'elle porte. Les lettrés et les mandarins eux-mêmes ne dédaignent pas ces pratiques et se livrent à des études approfondies sur le sens des années, surtout lorsqu'il s'agit de la naissance de leurs enfants.

Nul être humain n'aime plus fortement ses enfants que le Chinois et il serait temps, puisque nous parlons ici d'erreurs et de croyances vulgaires, d'anéantir enfin cette opinion répandue en Europe que les Chinois mettent leurs fils à l'encan.

Rien au contraire, de ce qui peut toucher à la prospérité de leur descendance, ne leur est indifférent et c'est ainsi que les pères

consultent sans cesse les textes anciens pour pronostiquer l'avenir de leur famille, en se servant des dates de naissances de différents membres.

Pour rapporter un fait qui m'est personnel je dois dire qu'étant né en l'année *MINH-DAN* (1866), je suis d'après les croyances venu au monde au bon moment. La conjonction du foyer extérieur et du tigre est en effet des plus favorables. L'image de l'animal *DAN* qui est le signe de la création du monde est considérée comme un fétiche.

Mais l'usage n'est pas de s'arrêter au sens de l'année de naissance.

Pour compléter l'horoscope, suivant les traditions populaires d'Annam et de Chine — il faut décomposer aussi le nom patronymique du sujet et rapprocher son interprétation du présage issu de l'année.

Le hasard a voulu que le nom d'Enjoy — un nom bien gascon, cependant puisque Enjoy est une terre de l'arrondissement de Lectoure (Gers) — soit également un nom chinois parfaitement constitué, si on daigne l'écrire et le prononcer à la mode chinoise : *DANG-HOA* (g muet et h aspiré.)

Le signe *DANG* donne l'idée de feu, de subtile essence et le caractère *HOA* qui se prononce aussi *HUÈ*, est le terme des fleurs. De telle sorte que mon nom patronymique, au point de vue chinois, signifie fleur de feu, foyer embaumé, prémices et toutes autres acceptions favorables, si l'on devait ajouter une foi quelconque à ces horoscopes.

C'est ainsi qu'en Chine on augure de l'avenir, et tel de nous qui sourit sceptiquement de ces superstitions innocentes, accepte parfois d'autres erreurs plus grossières encore, tant il est vrai que dans l'esprit de l'homme, le germe des religions primitives est loin d'être encore anéanti.

II. — *L'année.*

C'est sur la marche de la lune qu'est basé le cours de l'année chinoise. Ce système est très défectueux. La difficulté de créer avec les données chinoises une division périodique exacte du siècle, a plusieurs fois causé des troubles profonds dans l'organisation des rites astronomiques.

L'ancien zodiaque chinois est formé de 24 signes dont l'un dit VU-THUY (eau de pluie) sert actuellement de point initial au premier mois de l'année. Le nouvel an commence ainsi trente jours environ avant l'équinoxe du printemps.

Les 24 signes du zodiaque chinois ont donné naissance à la division de l'année en 24 demi-lunaisons ou 12 lunaisons entières, à raison de 29, 30, 31 et 32 jours par lunaison.

Ces 24 demi-lunaisons sont ainsi dénommées :

- | | | | | |
|-----|---|-------------|---|--------------------------|
| 1. | — | VU-THUY | : | Eau de pluie. |
| 2. | — | KINH-TRAP | : | mouvement des reptiles. |
| 3. | — | XUAN-PHAN | : | Equinoxe du printemps. |
| 4. | — | THANH-MINH | : | Clarté pure. |
| 5. | — | COC-VU | : | Pluie pour les fruits. |
| 6. | — | LAP-HA | : | Aurore de l'été. |
| 7. | — | TIEU-MAN | : | Petite saison pluvieuse. |
| 8. | — | MANH-CHUNG | : | Semis des herbages. |
| 9. | — | HA-CHI | : | Solstice d'été. |
| 10. | — | TIEU-THU | : | Début des chaleurs. |
| 11. | — | DAI-THU | : | Grandes chaleurs. |
| 12. | — | LAP-THU | : | Signe de l'automne. |
| 13. | — | XU-THU | : | Fin des chaleurs. |
| 14. | — | BAC-LO | : | Rosées blanches. |
| 15. | — | HAN-LO | : | Rosées froides. |
| 16. | — | THU-PHAN | : | Equinoxe d'automne. |
| 17. | — | SUONG-GIANG | : | Frimas. |
| 18. | — | LAP-DONG | : | Signe de l'hiver. |
| 19. | — | TIEU-TUYET | : | Début des neiges. |
| 20. | — | DAI-TUYET | : | Grandes neiges. |
| 21. | — | DONG-CHI | : | Solstice d'hiver. |
| 22. | — | TIEU-HAN | : | Petits froids. |
| 23. | — | DAI-HAN | : | Grands froids. |
| 24. | — | LAP-XUN | : | Aurore du printemps. |

La première, la seconde, la troisième et la quatrième demi-lunaisons ont, chacune une durée de quinze jours; la cinquième et la sixième, la septième et la huitième forment deux dualités de 31 jours l'une; la neuvième et la dixième se composent chacune de seize jours; la onzième, la douzième, la treizième et la quatorzième sont de 31 jours la paire ou lune entière; la quinzième, la seizième,

la dix-septième et la dix-huitième ont quinze jours chacune; la dix-neuvième et la vingtième forment un ensemble de 29 jours. Enfin la vingt-et-unième, la vingt-deuxième, la vingt-troisième et la vingt-quatrième sont constituées à raison de quinze jours l'une.

III. — *Les saisons.*

Les vingt-quatre demi-lunaisons se groupent par six en saisons ou trimestres, analogues à nos divisions européennes.

Ces saisons sont dénommées MUA.

L'année chinoise a quatre saisons comme l'année chrétienne : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

MUA-XUAN : printemps, — MUA-HA ou NÉ : été, — MUA-THU automne, — MUA-DONG hiver.

Les saisons se subdivisent chacune en trois parties : le commencement, le milieu et la fin : MANH, TRONG et QUI.

Ce qui permet de constater que les demi-lunaisons VU-THUY (eau de pluie, et KINH-TRAP (mouvement des reptiles) forment le MANH-XUAN (commencement du printemps); les demi-lunaisons XUAN-PHAN (équinoxe du printemps, et THANH-MINH (clarté pure) constituent le TRONG-XUAN (milieu du printemps); les demi-lunaisons COC-VU (pluie pour les fruits) et LAP-HA (aurore de l'été) terminent le printemps dont elles composent le QUI-XUAN et ainsi de suite pour les trois autres saisons.

IV. — *Les mois.*

Divisée en demi-lunaisons, en saisons et tiers de saisons, l'année chinoise se décompose aussi en lunaisons entières ou mois.

Les mois chinois alternent entre eux, d'une façon régulière, par unités de 29 et de 30 jours.

Les mois de 29 jours sont dits mois faibles; les mois de 30 jours, mois forts.

L'année solaire étant formée de mois de 30 et 31 jours, sauf exception pour le mois de février, il résulte de cette différence sensible avec le système fondé sur le cours de la lune, un défaut d'harmonie qui nécessite des corrections incessantes. L'année lunaire a tous les ans à peu près onze jours de moins que l'année solaire.

Pour obvier à cet inconvénient, un treizième mois extraordinaire a été imaginé par les astronomes chinois. Ils ont ouvert ainsi dans le calendrier une période de mise au point d'une durée de 19 ans, au terme de laquelle les suppléments solaires sont entièrement absorbés par l'adjonction mathématique des mois intercalaires : les onze jours d'épacte se renouvellent tous les vingt ans pour créer une nouvelle période régulatrice.

Un treizième mois est ajouté aux douze mois réguliers de l'année, dès que les reliquats annuels ont atteint un chiffre susceptible de constituer ce mois supplémentaire. Le fait se produit sept fois dans chaque période de dix-neuf ans.

A chaque adjonction d'un mois supplémentaire, l'absorption des reliquats solaires est relative. Il y a en effet à la suite de l'opération de retranchement, ce qu'on appelle, en arithmétique, un reste qui s'ajoute à l'épacte de l'année suivante. Ce n'est qu'à la fin de la période de roulement constituée par 19 années consécutives que l'harmonie reparait un instant entre l'année lunaire et l'année solaire.

En résumé, les années chinoises se composent de douze mois successifs de 29 et 30 jours alternant régulièrement avec adjonction, dans l'espace de dix-neuf ans, de sept mois intercalaires nécessaires au rétablissement de l'équilibre du calendrier.

Étant donné ces raccordements constants, il n'est pas possible d'établir d'une façon générale un rapport exact entre l'année chrétienne et l'année chinoise. En effet, tel quantième de notre calendrier qui correspondra, cette année, à un jour déterminée du calendrier chinois, ne sera certainement plus en corrélation avec lui l'année prochaine.

Ce résultat provient uniquement des bouleversements produits sur la marche des années par les écarts résultant de l'épacte.

Ces restrictions faites, on peut néanmoins dire que l'année chinoise commence environ un mois avant l'équinoxe du printemps au signe chinois *vu-tuey*, la première des 24 demi-lunaisons. Cette façon de procéder a été inaugurée par *NGHEU-THUAN*, le premier empereur de la Chine. Elle a subi, dans l'antiquité, plusieurs variations, la dynastie des *THONG* ayant fixé le commencement de l'année au signe *DAI-HAN* et celle des *CHAU* au signe *DONG-CHI*. C'est la dynastie des *NAN* qui a restauré l'organisation des *NGHEU-THUAN* et depuis cette époque, aucune modification n'a été prescrite.

Les mois de l'année chinoise portent d'ordinaire comme noms, ceux de leur classement : On les compte. C'est la façon commune de les désigner.

Cependant on appelle plus spécialement le 1^{er} mois GIENG et le douzième CHAP.

Dans le langage élevé, en style poétique, on donne quelquefois aux mois les noms des animaux qui composent la période duodécimale des siècles, avec cette légère modification que la série commence au nom du troisième animal, le tigre (DAN) pour se conjuguer dans l'ordre régulier et se terminer par le bœuf SUU.

1 ^{er} se nomme	DAN (tigre).	7 ^e se nomme	THAN (singe).
2 ^e —	MÉO (lièvre).	8 ^e —	DAU (poule).
3 ^e —	THIN (dragon).	9 ^e —	TUAT (chien).
4 ^e —	TY (serpent).	10 ^e —	HOÏ (pore).
5 ^e —	XGO (cheval).	11 ^e —	TI (rat).
6 ^e —	MUÏ (chèvre).	12 ^e —	SUU (bœuf).

Les mois lunaires se décomposent en semaines et en jours.

V. — *Les semaines.*

Les semaines chinoises — si l'on peut employer ces termes — sont de deux sortes : la quinzaine et la décade ; la HUYEN et la TUAN.

Leurs noms les définissent.

La première quinzaine est désignée sous le nom de THUONG-HUYEN : ce qui signifie partie supérieure. La seconde quinzaine est dénommée HA-HUYEN c'est-à-dire la partie inférieure du mois.

Les décades — qu'il est bon de rapprocher des décades républicaines, — constituent les véritables semaines usuelles. On les appelle : la première THUONG-TUAN décade supérieure, la seconde TRUONG-TUAN décade médiane, et la troisième HA-TUAN décade inférieure.

VI. — *Les jours.*

Comme pour le calendrier républicain, les jours sont dénommés par leurs numéros respectifs de classement dans le mois, sans

autre appellation que le préfixe numéral, exigé par la syntaxe grammaticale chinoise.

Cependant, le premier jour du mois qui est aussi celui de la nouvelle lune se dénomme parfois soc (Belette). On appelle aussi le dernier jour du mois : hoï ce qui signifie rappel et retour; et le jour de la pleine lune : vong c'est-à-dire espoir et préparatifs, l'époque de la pleine lune étant choisie comme période de sacrifices.

En An-Nam les jours se composent de quarts dits buoï, le matin buoï-MAY; le temps de midi, buoï-TRUA; l'après-midi buoï-CHIEU et la soirée, buoï-roï.

L'équivalent existe en Chine; l'An-Nam et la Chine emploient d'ailleurs le même calendrier.

VII. — *Les heures.*

Le jour se compose du jour proprement dit et de la nuit : Le jour à sept heures et la nuit cinq. Soit un total de douze heures au lieu de 24 parce que les heures chinoises correspondent à deux heures d'Europe.

Il ne s'agit donc en l'espèce que d'une seule question de valeurs de mots et le résultat définitif est le même dans les deux systèmes comparés.

La Belgique vient d'adopter le principe des heures chinoises doubles pour l'horaire officiel des chemins de fer.

Les heures chinoises sont numérotées de un à douze en commençant à 11 heures du soir.

On peut également, au lieu de leur donner un nom de classement, les désigner par les termes des animaux compris dans la période duodécimale des siècles.

Ainsi la première heure (de 11 h. du soir à une heure du matin) se nomme TI (rat); la seconde (de 1 h. à 3 h. du matin) SUU (bœuf); la troisième (de 3 h. à 5 h. du matin) MEU (lièvre); la cinquième (de 5 h. à 7 h. du matin) THUN (dragon); la sixième (de 7 h. à 9 h. du matin) TY (serpent); la septième (de 9 h. du matin à 11 h. du soir) NGO (cheval); la huitième (de 11 h. à 1 h. du soir) MUÏ (chèvre); la neuvième (de 1 h. à 3 h. du soir) THAN (singe); la dixième (de 3 h. à 5 h. du soir) DAU (poule), la onzième (de 5 h. à 7 h. du soir) TUAT (chien) et la douzième (de 7 h. à 9 h. du soir) NOÏ (porc).

L'heure TI (rat) correspond au milieu de la nuit et l'heure NGO (cheval) au milieu du jour.

Les heures se divisent en tiers et en quarts.

On dénomme le premier tiers *THUY* c'est-à-dire tête ; le second *TRUNG*, centre, et le troisième *MAT* (terme). Ainsi on dit : la tête d'une heure, son centre ou sa fin.

On appelle le milieu de la septième heure (heure *NGO* — de 11 h. du matin à 11 h. du soir —) *CHINH-NGO*, le droit cheval : ce qui correspond à midi.

Les heures de nuit se nomment des veilles. La première commence à 7 h. du soir et la cinquième (dernière) se termine à cinq heures du matin.

Minuit se dit *GIA-BAN*.

Les quarts d'heures ont la composition qu'indique leur appellation : ils sont analogues à ceux des heures européennes avec cette seule différence que l'heure chinoise valant deux des nôtres, le quart d'heure chinois équivaut à une demi-heure d'Europe.

Enfin les heures se décomposent aussi en doubles minutes et secondes.

VIII. — *Calendrier dynastique.*

Le calendrier dont le minutieux mécanisme vient d'être décrit, subit dans la pratique une modification essentielle : Le chiffre du Règne est substitué au chiffre du Siècle.

Ainsi, d'après le calendrier traditionnel chinois, je devrais clore cette étude, en la datant du dixième jour du troisième mois de l'année *BINH-THAN* (foyer extérieur et singe) *LXXVI^e* siècle de l'ère ; mais pour me conformer aux usages établis et par déférence envers le souverain, si j'étais un de ces respectueux sujets, je devrais modifier l'ère en lui préférant le Règne.

Réalisant cette théorie, je daterai et signerai donc, en orthodoxe chinois :

Fait au *HUYEN* de Saint-Malo, *PHU* de Bretagne, le dixième jour du troisième mois de l'année *BINH-THAN*, vingt-unième du Règne glorieux du Génie — Empereur *QUAN-SU*.

Ecrit de ma main :

Paul d'Enjoÿ

THU-KY.

Les signes *THU-KY* constituent une affirmation de signature qui équivaut au paraphe, pour donner au nom, l'authenticité d'origine par le signataire.

Cette substitution de dates — qu'on accentue encore parfois, en supprimant totalement, le nom réglementaire de l'année — oblige les Annamites et les Chinois, quand ils apprécient des pièces anciennes à se livrer à de longs calculs pour déterminer la date réelle de l'écrit.

La coutume est ainsi faite et je devais, pour être exact, la mentionner.

L'un des secrétaires : Dr P. RAYMOND.

650^e SÉANCE. — 5 novembre 1896.

PRÉSIDENTE DE M. OLLIVIER BEAUREGARD.

OUVRAGES OFFERTS.

AUBRY (Dr PAUL). — *Influence de la presse sur la criminalité.* (Ext. C. R. IV^e congrès intern. d'anthrop. crim.) in-8°, 7 p. Genève 1896.

KRAUSE (EDUARD). — *Græberfeld bei Vitzke in der Altmark* (Sonder Abdruck des *Globus*, 1896, n^r 17.) in-4°, 6 p., 2 col. et fig. Braunschweig, 1896.

MAHOUDEAU (P. G.). — *Les principales formes cellulaires dérivées du feuillet externe du blastoderme* (Ext. de la *Revue de l'Ecole d'anthropol.*) in-8°, 12 p. et fig. Paris, 1891.

MAHOUDEAU (P. G.). — *Les preuves anatomiques de la descendance de l'homme. Nos organes vestigiaires.* (Ext. de la *Revue de l'Ecole d'anthropol.*), in-8°, 14 p. et fig. Paris, 1892.

MAHOUDEAU (P. G.). — *La dépigmentation des primates* (Ext. de la *Revue de l'Ecole d'Anthropol.*), in-8°, 21 p. Paris, 1893.

MAHOUDEAU (P. G.). — *Les caractères humains des primates* (Ext. de la *Revue de l'Ecole d'anthropol.*), in-8°, 11 p. Paris, 1894.

MAHOUDEAU (P. G.). — *L'albinisme.* (Ext. de la *Revue de l'Ecole d'anthropol.*), in-8°, 18 p. et fig. Paris, 1895.

MAHOUDEAU (P. G.). — *La locomotion bipède et la caractéristique des hominiens.* (Ext. de la *Revue de l'Ecole d'anthropol.*), in-8°, 17 p. Paris, 1896.

MARCHI (Dr VITTORIO). — *Sull'origine e decorso dei peduncoli cerebellari e sui loro rapporti cogli altri centri nervosi*, in-8°, 38 p. Firenze, 1896.

MILLOUÉ (L. de) ET KAWAMOURA (S.) — *Coffre à trésor attribué au Shôgoun Jyé-Yoshi. Etude héraldique et historique (Annales du musée Guimet, bibliothèque d'études, tome III), in-8°, xxv-225. p. Paris, 1896.*

SÉNART (EMILE). — *Les castes dans l'Inde (Annales du musée Guimet, vulgarisation, tome 10), in-8°, xxii-258 p. Paris, 1896.*

RECLUS (ELISÉE). — *Tableaux statistiques de tous les états comparés (année 1890 à 1893), in-4°, 39 p. Paris, 1894.*

RISTORI (D^r GIUSEPPE). — *Sopra i resti di un coccodrillo scoperti nelle ligniti mioceniche di Montebamboli, in-8°. 36 p. et pl. Firenze, 1890.*

MEYER (D^r A. B.). — *Album von Célèbes-typen, in-4°, 16 p. et 37 pl. Dresden, 1889.*

MEYER (D^r A. B.). — *Album von Philippinen-typen, in-4°, 10 p. et 32 pl. Dresden, 1885.*

MINUTI (D^r ALFONSO). — *Sul lichen rosso, in-8°, 82 p. et pl. Firenze, 1891.*

MORTILLET (G. DE). — *Précurseur de l'homme et pithécanthrope (Ext. de la Revue de l'Ecole d'Anthropol.), in-8°, 13 p. et fig. Paris, 1896.*

M. G. DE MORTILLET en présentant cette brochure fait remarquer qu'en résumant la question, il a partout cherché à répondre à deux objections qui ont été émises. 1^o Le Pithecanthrope n'est pas quaternaire, c'est vrai, mais l'homme caractérisant le quaternaire son précurseur doit être antérieur, par conséquent tertiaire. Le pithecanthrope en effet est tertiaire et tertiaire supérieur, juste la place qui lui convient théoriquement; 2^o La capacité crânienne est trop grande pour un singe. C'est encore vrai. Mais l'intermédiaire entre un anthropoïde et l'homme, devait forcément avoir un cerveau intermédiaire. C'est justement ce qui existe. La découverte de M. Dubois est donc des plus concluantes.

MOSCHEN (D^r L.). — *Una centuria di crani umbri moderni (Est. dagli Atti della Soc. romana di anthropol.), in-8°, 35 p. et fig. Roma, 1896.*

PIETTE (ED.) *Les galets coloriés du mas d'Azil* supplément de l'*Anthropologie*, album in-4° de 25 pl. Paris, 1896.

PONTJATINE (PRINCE PAUL). — *La chirurgie existait-elle à l'époque de la pierre?* in-8°, 41 p. St-Petersbourg, 1896 (en russe).

REGNAULT (D^r F.). — *Le dessin des hommes primitifs* (in *Revue encyclop. Larousse*, 31 oct. 1896), in-4°, 2 p. à 2 col. Paris, 1896.

STOK (N. P. VAN DER). — *Huwelijken tusschen bloedverwanten, in-8°, 2 vol. xix-299 et xv-385 p. 'S Gravenhage. (Don du D^r F. Regnault).*

ZABOROWSKI. — *L'infanticide et les ensevelissements de personnes vivantes en Chine* (in *Revue encyclopédique Larousse*, 31 oct. 1896), in-4°, 3 p. 2 col. Paris, 1896.

M. ZABOROWSKI. — Qu'il me soit permis d'attirer l'attention sur certains des faits que renferme ce court article. Il s'agit du droit que s'attribuent les familles chinoises de se débarrasser en les ensevelissant vivants de ceux de ses membres que leurs vices rendent insupportables ou qui sont atteints de maladies incurables contagieuses. M. Malignon en signalait un exemple récemment, d'après la *North China Review*. Un missionnaire protestant, M. Piton, en a fait connaître plusieurs, il y a quelques années. Dans un cas, c'est un joueur effréné qui avait fini par vendre, après sa femme et ses filles, jusqu'aux tuiles du temple de ses ancêtres. Les jeunes gens de sa parenté lui intimèrent un beau matin qu'il fallait en finir. Il se laissa paisiblement clouer dans le cercueil préparé, ne demandant pour toute faveur qu'un peu d'herbe pour mettre sur sa figure.

Nouveau dictionnaire de poche des langues française et hollandaise, in-16, 798 p., Leipzig, 1892. (Don du Dr F. Regnault).

PÉRIODIQUES (*articles à signaler*).

Revue de l'Ecole d'anthropologie (15 oct. 1896). — G. de Mortillet : Précurseur de l'homme et pithecanthropus; — Delsériès : Le tumulus de Vouglans.

L'Anthropologie (juillet-août 1896). — Ed. Piette : Etudes d'ethnographie préhistorique; — G. Paroisse : Notes sur les peuplades autochtones de la Guinée française; — Tautain : Sur l'anthropophagie et les sacrifices humains aux îles Marquises.

Revue scientifique (17-24 et 31 oct. 1896). — Chastang : Les Coréens; — E. Rivière : La grotte de La Mouthe.

Annales du musée Guimet (Bibliothèque d'études tome 3). — De Milloué et Kawamoura : Coffre à trésor : Etude héraldique et historique.

Bol. da soc. de geographia de Lisboa (1896, N° 3) — Neves e Mello : Guyana britannica.

Journal of anatomy (oct. 1896). — D. Hepburn : The Trinil femur. — Barclay Smith : Some points in the anatomy of the dorsum of the hand; — D. Hepburn : The platymeric : pilastric, and poplital indices.

Australasian anthropological Journal (sept. 1896). — Information about australian tribes.

Proc. of the american assoc. for the adv. of science (1895). — Hamilton : the arrow ; — Hevitt : the cosmogonie gods of the Iroquois ; — S. Boas : Anthropometrical observations on the mission indians of southern California ; — Haliburton : Dwarf survivals and traditions as to pygmy races ; — Willoughby : Symbolism in ancient american art.

PRÉSENTATIONS

La main d'une Annamite de distinction.

PAR M. ADOLPHE BLOCH.

J'ai l'honneur de présenter à la Société une épreuve photographique qui m'a été communiquée par un négociant français établi à Saïgon.

C'est la main d'une Annamite de distinction, qui laisse pousser ses ongles à tous les doigts, excepté à l'indicateur.

L'on peut remarquer que ces ongles qui se sont accrus d'une manière démesurée, et qui sont beaucoup plus longs que les doigts n'ont pas toute la même direction. Ainsi, celui du pouce et celui du médius sont concaves, au lieu que ceux des deux derniers doigts, sont à peu près rectilignes¹.

Notons qu'il ne s'agit pas, dans ce cas, d'une anomalie ni d'un organe pathologique, mais d'un caractère de race, que beaucoup d'autres races ne pourraient acquérir à volonté.

En effet, je ne crois pas qu'une femme européenne puisse donner à ses ongles des dimensions aussi extraordinaires, même si elle y mettait le temps voulu, car, bien vite, les ongles cessent de s'accroître. Ainsi, il n'est pas rare de voir des individus de race, blanche, laisser pousser indéfiniment l'ongle du petit doigt ; or, c'est tout au plus si cet ongle atteint une longueur de deux ou trois centimètres dans sa partie libre. Il en est des ongles comme des cheveux qui ont une longueur déterminée pour chaque race.

¹ Des dessins concernant des ongles semblables chez les Chinois, les Annamites et les Siamois se trouvent déjà représentés dans les *Bulletin de la Société*, année 1876 (communication et description par M. Hamy).

Je ferai encore observer que les doigts offrent une direction particulière qui n'est pas celle des Européens.

Ces doigts se replient en arrière en formant une concavité vers le dos de la main, lorsque celle-ci est grande ouverte. Cette conformation des doigts se remarque également chez les Malaises, ainsi qu'on a pu s'en convaincre chez les danseuses de cette nationalité qui figuraient à l'Exposition de 1889. J'ai cherché à en donner une description dans un travail sur la forme du doigt, que j'ai communiqué à la section d'Anthropologie de l'Association française pour l'avancement des Sciences au Congrès de Paris, 1889.)

Conformation extérieure des femmes annamites.

Je viens également vous présenter les photographies de trois jeunes femmes annamites de Saïgon, que l'on peut reconnaître à leur type facial et à l'anneau qu'elles portent à la jambe gauche. On sait combien il est difficile d'examiner, entièrement, les femmes de race exotique, qui viennent à Paris, soit au Jardin d'acclimatation, soit au Champ-de-Mars.

Aussi ces portraits nous permettent-ils de juger des formes de la femme annamite que l'on croirait bien plus grêle au premier abord, car les Annamites que l'on a pu voir à Paris, en 1889, nous ont donné l'idée d'une race plutôt petite et maigre, dans le sexe masculin.

Suivant la remarque déjà faite par M. Gaultier de Claubry, dans une communication à la Société en 1882, les femmes annamites sont peu proportionnées, la taille est fine, les hanches sont développées et les chairs paraissent fermes.

Il n'y a que le pied qui est trop volumineux au point de vue esthétique, du moins sur ces trois images.

Le système pileux, d'après les renseignements qui m'ont été donnés, est très peu fourni. Les poils existent en petite quantité au pubis et aux aisselles, mais ils poussent très tard, et à 18 ans, des jeunes filles en sont encore dépourvues. (Le moindre détail anatomique a son importance en anthropologie, et celui qui précède est très utile à connaître, si l'on veut étudier l'évolution du système pileux dans les diverses races humaines).

L'un des portraits nous fait voir aussi que le deuxième orteil est plus long que le gros orteil.

Ce caractère de race a été bien étudié par le Dr Maurel qui, sur

100 Annamites, l'a trouvé 30 fois. — En France, cette proportion n'est que de 2 0/0. — De plus 9 fois sur 100, chez les Annamites, le deuxième orteil est aussi long que le premier (*Bull. Soc. Anthr.*, 1888).

Discussion.

M. ZABOROWSKI. — Je ne demande qu'à faire une réserve au sujet du *caractère ethnique* qu'auraient pour M. Bloch, ces ongles démesurément longs des Annamites. Ce n'est pas très naturellement que ces ongles atteignent une pareille longueur. Au contraire, les Annamites ont recours à toutes sortes de soins et de précautions. Certains de leurs ongles sont bizarrement enroulés. Ils sont une gêne considérable. Au reste, ceux qui parviennent à les développer ainsi, ont recours à de grands dés ou fourreaux d'ivoire ou même d'or. Dans ces conditions il est plus que douteux que ce développement des ongles tienne aux caractères de la race. Les Annamites les portent ainsi uniquement par mode.

Photographies de Malgaches.

M. MANOUVRIER offre à la société, au nom de M. le Dr SADOUL, médecin de 1^{re} classe de la marine, à Majunga, quatre épreuves photographiques représentant des femmes Sakalaves et un groupe d'écoliers de races diverses, dont plusieurs métis d'européens. A ces photographies très intéressantes, M. le Dr Sadoul a joint des réponses au questionnaire de sociologie et d'ethnographie que l'on trouvera plus loin. Il se propose d'envoyer à la société d'autres photographies ainsi que des crânes et des squelettes si cela lui est possible.

M. le Président adresse à M. le Dr Sadoul les plus vifs remerciements de la Société.

COMMUNICATIONS.

Madagascar.

Réponse au questionnaire de sociologie et d'ethnographie.

PAR LE Dr SADOUL,
Médecin de la Marine.

Les réponses ci-dessous aux questions du questionnaire de

sociologie et d'ethnographie sont dues en grande partie à l'obligeance du R. P. Campenon, qui habite Madagascar depuis de longues années, à diverses personnalités établies depuis longtemps dans le pays et, en particulier, tirées d'un ouvrage du P. de la Vaissière (jésuite), intitulé : *Vingt ans à Madagascar*, d'après les notes du P. Abinal et de plusieurs autres missionnaires de la Compagnie de Jésus. (Édit. V. Lecoffre, Paris, 1885).

TITRE I. — VIE NUTRITIVE.

Alimentation. — 1) La masse des peuples de Madagascar use plutôt d'aliments végétaux, quoique la viande entre en assez grande quantité, à certains jours, dans son alimentation.

2) Le riz forme le fond de la nourriture du peuple, mais le manioc et la patate douce sont aussi très employés. Puis, viennent les ignames, la pomme de terre (importée depuis longtemps), le maïs (sur certains points), le haricot, divers pois, les saonjo (*arum taro escul.*), les divers fruits, courges, etc. La viande de bœuf est commune et bon marché. On en consomme plus dans l'intérieur que sur les côtes, où l'on mange beaucoup de poisson. Le mouton est beaucoup plus rare, ainsi que le porc, dont la chair est *fady* (*prohibé*) pour certaines tribus, les Sakalaves, notamment. La volaille est abondante, le gibier d'eau aussi.

3) Les aliments sont régulièrement cuits, surtout bouillis le plus souvent dans des marmites faites avec la terre argileuse du pays. Dans le plateau central, où le bois est rare à cause de la destruction des forêts, c'est souvent de l'herbe desséchée. Il faut une certaine adresse pour amener avec cela les aliments à un degré de cuisson suffisant.

4) Les Malgaches mangent ordinairement deux fois par jour.

5) Ils sont grands mangeurs, mais leur estomac complaisant peut aussi supporter de longs jeûnes. Ils sont plus buveurs que mangeurs, et l'abus des liqueurs fortes, des alcools de traite, a déjà produit de tristes résultats, surtout chez les tribus des côtes.

6) La préparation des repas est le partage ordinaire des femmes qui mangent avec les hommes, ainsi que leurs enfants, si ce n'est chez les chefs, sur de très rares points de la côte Ouest, où les mœurs musulmanes ont prévalu. Dans l'intérieur, les esclaves même mangent souvent avec les maîtres.

7) Il n'y a pas, que je sache, d'aliments réservés à une classe

d'homme, mais il y en a beaucoup *fady* (*prohibé*) par superstition, tantôt pour un temps, tantôt pour toujours, soit pour des personnes en particulier, soit pour des familles ou des tribus. C'est un usage presque général.

8) On fait de grandes provisions de riz, surtout dans l'intérieur, pour la consommation ou le commerce. Les autres aliments végétaux sont récoltés au fur et à mesure des besoins. La mode de conservation est différente. Dans l'intérieur, le riz est conservé dans des silos en forme de poire, creusés en terre et fermés soigneusement. Sur la côte Est, il est emmagasiné dans des chambres élevées sur des poteaux de 2 à 3 mètres, revêtus de fer blanc (récent) ou terminés par des boucliers pour empêcher les rats d'y pénétrer. Le maïs non préparé se conserve souvent en grappes d'épis suspendus.

9) Outre le rhum (0 fr. 25 le litre à Maurice, 0 fr. 30 à Mayotte, plus les droits d'entrée) et les alcools de commerce, on trouve, à Madagascar, un tafia indigène préparé avec la canne à sucre au moyen d'alambics primitifs, fort sales généralement. On y mêle des écorces amères et odoriférantes qui achèvent de rendre cette boisson détestable. On prépare également, au moyen de ces ingrédients, une sorte de bière appelée Betsabès (eau, suc de canne fermentés et drogues amères).

L'usage du tabac à chiquer (en poudre), à fumer et du chanvre (haschich) est assez répandu.

TITRE II. — VIE SENSITIVE.

1) Les Malgaches sont en général très durs à la douleur.

2) Leurs idées fatalistes les aident à attaquer stoïquement la maladie et la mort.

Les organes des sens, la vue et l'ouïe surtout sont ordinairement très exercés, comme chez les sauvages. Les aveugles, sourds, myopes sont presque inconnus¹.

TITRE III. — ESTHÉTIQUE.

A. *Parure*. — 1) Il n'y a, à Madagascar, ni fard, ni tatouage.

¹ Je n'ai pu vérifier convenablement les questions suivantes. L'acuité des sens, d'après les observations très primitives que j'ai pu faire, paraît normale.

2) Les figures barbouillées qu'on rencontre sur la côte Ouest, notamment (des femmes, presque toujours) sont le fait de médications superstitieuses. Ce sont des matières colorantes, généralement du safran (ou curcuma), délayées dans de l'eau. Les rares gens tatoués sont des esclaves venus de la côte d'Afrique. Les parures sont appréciées surtout par les femmes.

B. — L'amputation de certaines phalanges (ex. 1^{er} ministre Raïnilaïarivony) est un usage superstitieux. Il ne paraît pas très fréquent.

La circoncision, qui selon la tradition est un usage introduit dans l'intérieur depuis trois siècles au plus, ne semble pas emporter d'idée religieuse; mais la cérémonie est mêlée de forts usages superstitieux ou ridicules.

C. — Les colliers, bracelets aux poignets et aux chevilles, les pendants d'oreilles ou de narines (voir photographies) sont usités dans les diverses tribus. Les hommes, chez les Hovas (prononcez Houve), portent à peine quelques bagues. Dans les tribus de l'Ouest et du Sud, ils portent aussi des colliers et des bracelets. Plus les tribus sont encore sauvages, plus elles sont désireuses de ces affluets, et il se fait sur les côtes Sud et Ouest un grand commerce de bijoux en métal ou en verroterie.

D. — La coiffure ordinaire est un chapeau ou un bonnet de paille. La forme varie avec les tribus. La coiffure habituelle des femmes, celle qui leur prend de longues heures, c'est leur chevelure, coiffure, composée le plus souvent d'une multitude de tresses graissées, disposées de cent façons différentes, suivant les tribus et la mode. Les Betsibosy y ajoutent un fort anneau d'argent qui pend derrière la tête. Dans plusieurs tribus, notamment les Sakalaves, les hommes tressent leurs cheveux comme les femmes. Ailleurs, ils les ont ras ou incultes.

E. — 1) Le vêtement habituel du peuple est en toile de coton; plus rarement, chez les pauvres, en toile de raphia (rabane). La toile de coton vient de l'étranger, surtout des États-Unis.

2) Les filles sont vêtues très jeunes, même dans les campagnes. Les garçons, jusqu'à l'âge de dix ans environ, surtout aux champs, n'ont pour habit, quand ils en ont, qu'un méchant carré de toile qu'ils portent plus souvent sur l'épaule qu'ailleurs.

3) Le vêtement *national*, que portent indistinctement hommes et femmes, consiste dans le *lamba*, sorte de grand pagne, dont ils se drapent fort bien. L'homme a, en outre, une ceinture plus ou

moins longue et large qui passe entre les jambes, comme le *langousti* des Indiens. Mais les effets européens, même les chemises, commencent à être de mode. Les femmes portent sous le lamba l'*akandzou* et, le plus souvent, une jupe courte. Les riches, surtout chez les Hovas, affectent de suivre les modes européennes, sans oublier les bottines et les chapeaux de haute forme. En somme, le port des effets européens est d'autant plus fréquent dans une population, que celle-ci est plus en rapport avec des blancs.

Sur la côte Ouest, beaucoup de gens ont adopté les costumes des marchands arabes ou indiens musulmans, et le fez pour coiffure.

On fait des *lambas* en soie du pays. Ils sont assez chers; vêtements de luxe ou linceuls des morts. Les familles, dans ce cas, font les plus grands sacrifices pour ensevelir les leurs avec un beau lamba de soie. Il n'y a pas de vêtement de classe ou professionnel.

F. *Danse*. — Très usitée à Madagascar. Revêt tous les caractères. Ce sont les femmes surtout qui dansent, mais il y a des danses d'hommes seuls et quelquefois d'hommes et femmes souvent lubriques. Les danses *publiques* de femmes seules sont ordinairement, quand on ne comprend pas les chants qui les accompagnent, très convenables. Il y a des danses pantomimes assez originales. Les danses de guerre, appelées *mirary*, sont ou bien dansées par les guerriers armés, ou, lorsqu'ils sont déjà en expédition, par les femmes, chaque jour, dans ou près des villages. Alors, elles revêtent certains caractères religieux, car on chante des prières pour le succès de l'expédition.

G. *Musique*. — Surtout, dans l'intérieur, on chante beaucoup en s'accompagnant d'instruments assez primitifs. Ce sont : la valiha, (sorte de guitare) gros bambou tout autour duquel sont tendues des cordes découpées à même dans l'écorce, puis viennent une guitare à deux cordes avec cabbane et une flûte. Les instruments d'Europe ont pénétré en bien des endroits. Sur tout le littoral, l'accordéon tend à remplacer la valiha et est en sorte devenu un instrument national. Les Hovas, les Betsiléos, les Betsimisarakas... ont l'oreille juste, mais comme musiciens sont portés vers le genre bastringue, bien qu'ils soient capables d'apprécier ou au moins d'écouter avec plaisir notre musique. On en fait des exécutants passables. Ils apprennent facilement la musique.

Le caractère des chants malgaches, comme chez tous les barbares, est la monotonie. Les mêmes phrases se répètent coupées parfois par de brefs refrains, et ainsi que cela se voit chez les peuples exotiques, le *ton mineur* domine presque toujours.

On trouve des chanteurs de profession, sorte de bardes, ainsi que des musiciens, danseurs et danseuses, qu'il est d'usage de faire venir aux fêtes qui accompagnent les funérailles des riches. On les paie parfois assez cher, selon leur talent et surtout leur réputation.

II. *Dessin*. — Les Hovas seuls ont, dans ce siècle, quelque peu étudié le dessin européen, mais n'ont encore rien produit. Il y a des individus disposés et qui, poussés sérieusement, donneraient de bons résultats.

TITRE IV. — VIE AFFECTIVE.

A. — 1) Le caractère du peuple est plutôt gai et enjoué que triste. Ils rient très volontiers. Ils ne pleurent guère qu'aux funérailles — où il y a toujours force pleureuses, et à la veillée des morts. Les hommes s'acquittent de ce *devoir* comme les femmes.

2) Le courage civil ou militaire ne paraît pas être l'apanage des Malgaches. Certaines tribus sakalaves se battent bien cependant. Le suicide est inconnu à Madagascar.

3) Le caractère est plutôt inconstant.

4) Les jeux de hasard sont peu nombreux (sorte de jeu de dames ou tric-trac. Le plus célèbre est appelé, chez les Hovas, *fanouronne*. Les *cartes* se sont beaucoup répandues et on joue de l'argent.

5) Se mettre en colère, chez les Hovas surtout, est regardé comme une faiblesse et une maladresse. Il est bien difficile de les mettre en colère. Ils sont formés, dès l'enfance, à garder un visage impassible et à dissimuler leurs sentiments.

6) Le mensonge et la ruse, habilement employés et couronnés de succès, sont des choses dont un Malgache et surtout un Hova, se feront toujours gloire et qu'ils loueront chez leurs enfants.

7) L'habileté et l'adresse sont prisées au-dessus de toutes les qualités morales. Ils ont cependant les idées du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et savent afficher des sentiments de justice et de probité qu'ils n'ont pas.

C'est bien : tsara izany (mot à mot, bien cela).

C'est mal : ratsy izany.

C'est juste : }
C'est vrai : } marina izany.

C'est injuste : tsy marina izany.

Mais il n'existe point de mots pour traduire exactement nos idées abstraites de justice, de probité, d'honneur, de vertu.

8) A part peut-être les Antaimoures (côte S.-E.) et quelques tribus Betsimisarakas et Tanalas, il est bien peu de Malgaches qui se croient tenus de tenir une parole ou un engagement, quand leur intérêt ne les y pousse pas.

9) Rare.

10) Le mot usuel sakaiza désigne indifféremment un ami, un amant ou une maîtresse.

11) ?

12) Rien de particulier à signaler.

13) Le sentiment de la compassion existe réellement, mais ne paraît pas très développé, et se borne à la famille ou à la tribu. Elle se dit fitserampou, mitzetzta.

14) L'hospitalité, très honorée autrefois, tend à devenir un mythe. Les tribus encore plus ou moins vierges du contact des blancs sont encore les plus hospitalières. La politesse exige néanmoins que l'étranger — pas l'Européen — soit invité à partager le repas de la famille.

15) Les faibles ne trouvent guère de secours que dans leurs familles ou leur village, et encore !

16) Les malades sont toujours soignés par leurs parents, sauf les lépreux et les varioleux que la loi oblige à isoler.

17) Les animaux domestiques sont souvent traités avec cruauté.

18) L'anthropophagie est inconnue.

B. *Des enfants.* — 1) Les parents paraissent aimer beaucoup leurs enfants et les caressent (les mères surtout), mais moins que chez nous.

2) L'infanticide (sauf exception donnée plus bas) n'existe pas chez les peuples malgaches. Il n'existe même pas d'enfants abandonnés ou d'orphelins, attendu qu'en cas de mort des père et mère, tous les parents âgés jusqu'à un degré éloigné sont considérés comme des parents naturels et les enfants sont *toujours* adoptés.

Infanticide religieux. — L'infanticide existe chez les Sakalaves, mais comme unique résultat de la superstition. Les enfants nés en certains jours et même mois néfastes doivent être sacrifiés. *Malgré leur réel désespoir*, les parents accomplissent le sacrifice tant

est grande la terreur et l'influence des devins-sorciers (*ompisi-kily*). Il *en périt ainsi des milliers par an* ; même ces pratiques ont encore lieu dans le petit territoire de Diégo-Suarez, qui est pourtant colonie française depuis dix ans. L'administration n'ayant jamais su, ou voulu mettre la main sur les sinistres gredins qui se disent sorciers, ceux-ci conservent intacte leur influence sur le peuple. Parfois, les mères usent d'un stratagème pour sauver la vie du petit être condamné. Elles s'entendent avec une amie, complice discrète. Elles portent l'enfant dans un lieu écarté, où il est censé être exposé pour périr d'inanition. La complice attend, cachée, et emporte l'enfant qu'elle adopte. Mais alors le père et la mère naturels perdent tout droit sur leur rejeton qui devient étranger pour eux.

Instruction. — 3) Dans les tribus sauvages, elle est ce qu'elle est chez tous les sauvages. Chez les Ilovas et les peuples soumis aux Ilovas, ou ayant subi l'influence des diverses missions, il y a des écoles. Le gouvernement malgache a promulgué, il y a quinze ans, une loi encore en vigueur dans l'Emyrne sur l'enseignement obligatoire. Mais on en prend et on en laisse. Les parents ne voient là qu'une corvée gênante, prélude du service militaire qu'ils ont en horreur.

4) Les enfants essayent de se tirer d'affaire très jeunes, mais les parents s'occupent d'eux jusqu'à leur mariage.

C. — 5) Les parents n'ont aucun droit sur la vie et la liberté de leurs enfants. Ils les tiennent par la faculté de les déshériter et de les bannir du tombeau de famille. D'ailleurs, le respect des parents est encore chose *d'usage* à Madagascar, le respect du père surtout, qui peut léguer la plus grosse part des biens. Les vieillards sont généralement recueillis et soignés dans leur famille.

D. — Les femmes sont très libres (trop même). Elles ont, en cas de divorce, droit au $\frac{1}{3}$ des biens. Elles ont voix consultative dans les affaires de la famille et, le plus souvent, ce sont elles qui tiennent la bourse du ménage ; elles aident le mari aux travaux des champs ou font un petit commerce.

E. — Les vaincus à la guerre sont tués — les hommes surtout — ou faits esclaves et vendus. Le royaume hova seul avait une armée permanente, assez mal organisée, sans intendance, de sorte que dans les expéditions lointaines, surtout dans les pays malsains, presque toute l'armée désertait. La guerre était surtout une guerre de surprises et elle reste cela chez les Sakalaves, Baras, etc. Les

expéditions ne sont guère que des razzias. Les Hovas, cependant, avaient construit des lignes de forts primitifs — d'étape en étape — qui allaient de l'Émyrne à la côte et leur permettait de déterminer ainsi des ports (Tamatave, Majunga, Tullear); mais les pays traversés n'étaient pas toujours soumis pour cela. Ils avaient des armes perfectionnées, tandis que les autres tribus en étaient encore aux fusils à pierre, sagaies, etc. Chez les tribus guerrières, Bara, Antanony, Sakalave, Antaïmoro, tout homme valide est guerrier. Les Betsimisarakas (la grande tribu de l'Est) ont le métier des armes en horreur, mais sont marins. Une partie des équipages de la division navale est Betsimisaraka. Cela fait des matelots de pont, gabiers, canotiers excellents, durs à la fatigue, mais ces gens éprouvent de la répugnance à manier le fusil ou le canon. Chez les Hovas, il y avait une sorte de conscription; mais tous ceux qui avaient soin de graisser la patte aux officiers recruteurs y échappaient. En principe, chaque circonscription devait, d'après sa population, donner un nombre d'hommes fixé par le premier ministre. Cette organisation, comme beaucoup d'autres institutions particulières aux Hovas, est d'introduction étrangère et assez récente¹.

F. — Les rites funéraires varient avec les tribus. Une chose qui ne varie pas, c'est que partout les funérailles des riches s'accompagnent de fêtes, sacrifices de bœufs (qu'on mange), danse, boucan et soulographie.

TITRE VI. — RELIGION. VIE FUTURE.

A. *Vie future.* — 1) Oui. Le culte des ancêtres est le principal culte. On cherche à se rendre leurs manes favorables. Les Hovas font des sacrifices expiatoires aux manes d'une peuplade qu'ils ont exterminée à leur arrivée dans l'Émyrne. Les Malgaches placent le séjour des morts sur la terre, mais ne le considèrent pas comme éternel. Au bout de quelque temps, les âmes rentrent dans le néant. Ces légendes ou dogmes varient suivant les tribus (voyez P. de la Vayssière).

2) Pour tout le monde, les distinctions sociales subsistent là-bas.

3) L'âme humaine n'est pas une idée bien nette dans l'esprit des Malgaches. Ce serait un principe demi-matériel, mais sur lequel

¹ V. *loc. cit.*, pp. 194 et suivantes.

ils ne peuvent pas donner d'explications bien nettes, quand on leur en demande.

B. *Religion*. — 1) Les Malgaches croient à un Être Souverain, créateur et éternel. C'est l'idée monothéiste, mais ils ne se rendent pas bien compte de cet Être Suprême et vénèrent surtout une foule de génies placés au-dessous de lui ; bons ou mauvais génies, ce sont surtout ces derniers qui sont vénérés concurremment avec les manes. Les fétiches (arbres et pierres sacrés) ne sont que des représentations de ces génies ou indiquent leur séjour favori.

2) Oui. Les sorciers pratiquent l'*envoûtement* à peu près comme chez nous, au Moyen-Age. Généralement, ce sont des empoisonneurs à gage et le poison aide puissamment leurs incantations.

3) Les idoles sont des emblèmes (voyez § 2).

4) Voyez Quest., § 2.

5) Le génie est invisible et ne tombe pas sous les sens.

6) Il y a un Dieu unique. Les demi-dieux ne sont que des génies, auxquels on rend un culte, surtout aux mauvais, qui seuls sont craints.

7) Voyez plus haut.

8) Pas de temple. On prie les génies et les ancêtres (chants, fifre, guitare, tambour, etc.). Proverbe : « Demande aux ancêtres ce que tu veux que Dieu t'accorde. »

Religion. — 9) Il y a des sorciers (voyez plus haut) qui rendent des oracles, qui rompent les enchantements, cause première des maladies. Beaucoup de maladies sont attribuées à une absence momentanée de l'âme (sortie en Astral du colonel de Rochas). Le sorcier soigne le malade et invoque l'âme. Quand il s'aperçoit que la convalescence est proche, il fait la cérémonie en règle. L'âme est censée se promener à un endroit quelconque. On s'y rend en pompe. Prière, chants, musique, et finalement l'âme est prise dans un panier et réintégrée à la maison. Là, elle se reconnaît et rentre dans son corps.

10) Origine monothéiste, ainsi qu'il a été dit.

11) Légendes variant suivant les tribus.

12) Idées assez vagues.

13) On prie les ancêtres, les génies. Beaucoup de Malgaches rendent un culte à une pierre. Ils ne la divinisent pas, et ne pensent même pas qu'elle serve de demeure à un dieu, mais la regarde comme une puissance ou l'image d'une puissance naturelle. Ces pierres ne sont pas taillées — ce serait les amoindrir. Les pierres

taillées indiquent des tombeaux ou des faits mémorables passés au temps où l'écriture était inconnue dans le pays. Les offrandes sont des sacrifices de bœufs, pores, etc., toujours mangés par les assistants. On offre également des pièces d'argent aux génies. Généralement, c'est un moyen employé par les devins pour se procurer des fonds. Toutefois, à certains endroits — et j'ai pu le vérifier sur la côte Est, dans l'île de Sainte-Marie, où j'étais en 1888 — on dépose de l'argent dans des anfractuosités de rochers, où il est abandonné. Les indigènes n'y touchent pas, à moins qu'ils ne soient sceptiques, ce qui arrive parfois.

TITRE VII. — VIE SOCIALE.

A. *Famille*. — 1) La famille est constituée.

2) L'enfant appartient aux parents. En cas de mort de ceux-ci, il est toujours adopté par un oncle, un frère, un cousin, jusqu'à un degré éloigné de parenté.

3) *Pueri patrem sequuntur* paraît également être l'usage.

4) Facilement (voyez quest. 2), les ménages sans enfants en adoptent volontiers.

5) L'héritage se transmet aux enfants.

B. *Amour, mariage*. — 1) Le sentiment d'amour existe, mais moins vif que chez le blanc.

2) Oui, mais sans les raffinements de la civilisation.

3) Oui.

4) Non. Le sodomisme est inconnu ou paraît l'être. La masturbation (sauf peut-être chez les enfants), également les rapprochements sexuels sont très libres.

5) Chez les Hovas, les conditions du mariage sont à peu près les nôtres. Le mariage est du reste une institution chez tous les peuples. Le divorce est très aisé. Les femmes ne sont pas communes..

6) Oui.

7) Variables suivant les tribus. La demande se fait comme en Europe. La cérémonie consiste en une fête, festin.

8) Monogamie, mais les concubines sont tolérées.

9) Endogamie presque toujours.

10) Chez les Antaimoros, il subsiste un simulacre de capture. Le fiancé se présente armé chez son futur beau père et doit

parer un coup de sagaie. Le Bétsiléon rançonne son futur gendre le plus qu'il peut.

11) Oui. Les enfants en bas-âge sont fréquemment fiancés.

12) Mais leur ratification est nécessaire plus tard.

13) Je ne crois pas, étant donné la facilité des mœurs.

14) Oui. Chez les Hovas, une loi due aux missionnaires défend le concubinage, mais cela paraît lettre-morte.

15) Divorce facile. La femme a — dans plusieurs tribus, du moins — droit à une part, le 1/3 ordinairement. La stérilité, l'incompatibilité de caractère sont des causes.

16) Ils sont toujours recueillis, soit par un conjoint, soit par des parents. L'adoption est très usitée à Madagascar.

17) Ne paraît pas très méprisée (??).

E. *Justice*. — 1) Chez les Hovas, elle est vénale.

2) Traditionnel chez les barbares. Les Hovas ont un Code où l'influence européenne prédomine.

La corvée est arbitraire chez les Hovas et éminemment vexatoire. Les meilleurs ouvriers sont réquisitionnés au nom de la Reine et deviennent quasi esclaves.

TITRE VIII. — INDUSTRIE.

F. — 3) La chasse, la pêche, l'agriculture et l'élevage sont pratiqués. Les Hovas sont les plus industriels des peuples.

Il n'y a rien de saillant à dire sur l'industrie qui est primitive et est une pâle copie des procédés primitifs européens.

G. *Armes*. — 4) La sagaie, l'arc et le bouclier. Tous les peuples ont des fusils à pierre et les Hovas des fusils à percussion.

5) Les femmes ne vont pas au combat.

H. *Navigation*. — 1) Les Bétsimisarakas sont les plus marins. Ils emploient le boutil arabe (sorte de tartane) qui est importé. Sur la côte Est, on a de larges pirogues creusées dans des troncs d'arbres et fort bien taillées. Celles de la côte Ouest sont moins larges et munies d'un *balancier*. La voile et le gouvernail sont connus.

2) Non.

3) Navigation côtière.

I. *Habitations*. — Paillottes partout, sauf sur les côtes où les Indiens et Arabes immigrés construisent en maçonnerie (augural). Les Hovas savent construire en maçonnerie.

J. *Vêtement* (voyez plus haut).

K. *Routes*. — Il n'y en a pas. Seuls, d'étroits, sentiers, relient les villes.

3) On n'a pas de charriot. On voyage à pied ou en chaise à porteurs (filanzane).

L. *Commerce*. — Exportation, bois précieux, tissus de raphia, etc. La monnaie est la pièce de 5 francs. La monnaie subdivisionnaire est la dite pièce *confiscu moneam*. Les pièces de 2, 1 et 0 fr. 50 passent néanmoins et sont uniquement employées (avec celles de 5) sur les côtes.

TITRE IX. — FACULTÉS INTELLECTUELLES.

1) L'instruction est primitive. Les indigènes paraissent avoir la mémoire assez développée.

2) 3) 4) Oui.

5) Les ancêtres sont toujours vénérés.

6) Beaucoup de légendes.

7) La vérité est plutôt altérée.

Entendement. — Parait assez développé. Le Malgache est assez bon observateur pour ce qui a trait à la vie.

4) 5) Chez les Hovas et sur les côtes, l'influence de l'Europe est très active et change peu à peu les mœurs.

F. — Les fous ne paraissent pas nombreux. Je n'en ai pas vu.

TITRE X. — LANGUES.

La langue de Madagascar est réellement unique; même grammair. Mais le manque de relations entre les diverses tribus, des mots introduits, des dialectes arabes ou africains, ou indiens ou européens; l'usage absurde régnant sur toute la côte Ouest de prohiber les mots qui entrent dans le nom des chefs morts ont rendu les dialectes assez différents les uns des autres, mais il est peu d'endroits où le hova (dialecte officiel) ne soit pas compris. Le hova est le seul dialecte méthodiquement enseigné, qui ait des livres et quelque littérature. Jusqu'au commencement de ce siècle, les Antaimoros avaient pourtant des écoles et avaient adopté les caractères arabes; depuis, l'emploi des caractères latins a prévalu. Les manuscrits malgaches, en caractères arabes, sont devenus très rares et presque introuvables.

Notes du R. P. Campenon.

TITRE V. — RELIGION. — VIE FUTURE.

A. — Non seulement la plupart des Malgaches (les Hovas surtout), croient à l'existence des ombres des morts, mais beaucoup affirment les avoir vues. On les *appelle* au tombeau de famille, la veille du jour du *mamadika* (secondes funérailles). On leur offre de vrais sacrifices, sur la pierre des tombeaux. On fait aux morts de splendides funérailles, autant qu'on le peut, et on met de l'argent dans la bouche du cadavre, pour se les rendre favorables. Ils ont grande confiance dans la protection des ancêtres —, et s'ils vous veulent réellement du bien, ils vous souhaiteront la protection de Dieu et des Razana (ancêtres). — Cette vie future sera le partage de tout le monde, — chacun gardant sa condition cependant. — Quant à ce qui en fait l'essence, au lieu où elle s'écoulera, ils ne sont guère d'accord là-dessus; et peut-être n'y ont-ils guère songé. Je les ai toujours trouvés infiniment plus occupés de jouir de la vie présente, que de s'occuper de la vie future. Les uns pensent que toutes les ombres vivent réunies à *Ambondrombé*, vaste montagne et forêt au Sud-Est de Fionaranso; d'autres qu'elles habitent dans ou près de leur tombeau, des lieux où elles ont vécu. — Quand finira cette vie? Ils ne savent rien! — Généralement ils vivent dans les ombres des morts, une ombre, c'est-à-dire quelque chose de matériel. — Un certain nombre de Hovas surtout, ont pris là-dessus les idées de la religion chrétienne; mais ils sont l'exception. Les autres, la Reine et le premier Ministre en tête, n'ont fait que jeter sur leurs idées et superstitions dont ils continuent les pratiques anciennes, un vernis de christianisme, vernis fort transparent, considéré de près.

B. — Toutes les tribus ont des fétiches, des gris-gris, des idoles! peut-être aussi, si l'on veut entendre par là des incarnations d'êtres d'une puissance supérieure, et non le Dieu créateur, dont toutes les tribus de Madagascar professent l'existence unique. Les Sakalaves sont très dévots à leurs gris-gris.

Il y a des légendes sur les idoles des Hovas, nommées *Sampy*. Il serait long de les raconter (voir 20 ans à Madagascar). Ces *Sampy*, ou idoles sont censés avoir été brûlées en 1869, lorsque sur les ins-

tances des prédicants anglais, tout puissants alors (comme aujourd'hui, du reste), une loi de la Reine ordonna à tout son peuple de devenir immédiatement chrétien!! Mais ils n'ont nullement vu le feu, et sont gardés dans des endroits connus de tous, où leur culte continue secrètement. Néanmoins il est certain que leur influence a baissé.

Ces idoles étaient considérées comme des êtres tout à fait personnels, à puissance limitée; de même que les génies, susceptibles de faire du mal comme du bien: et, à ce titre, bien plus *cultivés* que le Dieu créateur, car le Hova surtout est bien plus capable de crainte que d'amour.

Une curieuse particularité de leurs superstitions, est le culte rendu par les Hovas aux *Vinzimba*, peuple qu'ils ont chassé de l'Imérina qu'il habitait, massacré et à peu près détruit. Ils tâchent de les adoucir par des respects et des sacrifices, et attribuent à leur vengeance les maladies subites qui les frappent.

Les Hovas, Betsiléo, etc., rendent un certain culte à des pierres, et les Bara à certains arbres; mais ils ne savent guère dire pourquoi.

Ils ont une terreur folle des *sorciers*, hommes ou femmes. Ce sont souvent, de fait, de fort tristes personnages, empoisonneurs de profession, prêts à mettre leur science et leur audace au service de leurs rancunes, et, pour de l'argent, de celles des autres. Plusieurs ont recours à de hideuses pratiques, voyez les sacrifices humains, surtout ceux d'enfants. Aussi sont-ils aussi détestés que craints, et le mot de *mpamosovy* (sorcier) est une injure qui ne se pardonne pas.

Les Hovas ont bien des temples où ils vont surtout par corvée, — ainsi que les tribus dites soumises. Mais ils ont surtout des lieux connus, bois sacrés, sommets, rochers, villages, cavernes, où se pratique le culte ancien, avec ses antiques observances: les sacrifices, les offrandes en nature et en argent, la divination, les prières, etc. Puis, les *mpisikidy* (sur le littoral Ompisikily) moitié devins et médecins, moitié sorciers et surtout coquins, les *mpaunandro*, experts à connaître les jours propices et mauvais, à écarter ceux-ci, etc., etc. En somme, un indigène de Madagascar, un Hova surtout, ne fait guère un pas qui ne soit réglé ou accompagné par quelque superstition. — Quant à un elergé, jamais il n'y en a eu, chacun sacrifiait son bœuf ou son poulet — et n'oubliait pas sur-

tout de le manger. Quant à leurs prières, elles visent toujours des biens d'ici-bas, richesses, enfants, etc.

Le Beuvray.

PAR M. BULLIOT.

M. G. DE MORTILLET communique la lettre suivante de M. Bulliot, d'Autun, l'habile et savant explorateur du Mont-Beuvray.

« On vous a fait dans un de vos *Bulletins*, au sujet du beuvraisien, des observations sans fondements, votre contradicteur qui, paraît-il est venu à Autun, a vu à notre Musée de l'hôtel Rolin des débris de poteries rouges et des figurines romaines en terre blanche, mais aucuns de ces débris ne sont d'une habitation du Beuvray. Ils ont tous été trouvés sur le Champ de Foire, et comme cette foire n'a jamais été interrompue après l'abandon de l'oppidum et dure encore. On a trouvé dans son emplacement non seulement des poteries et monnaies gauloises et romaines, mais mérovingiennes, moyen âge jusqu'à nos jours. J'ai mis dans la collection un verre cassé dans un des cabarets en plein vent, de l'avant-dernière foire. Vous pouvez affirmer de la manière la plus positive que *jamais aucune médaille impériale n'est sortie des maisons du Beuvray*. C'est vous-même qui avez constaté par des comparaisons que des poteries estampillées du Beuvray étaient antérieures à l'ère chrétienne. »

Discussion.

M. O. VAUVILLÉ. — Cette lettre, écrite au sujet d'une discussion à laquelle j'ai pris part dans la séance du 19 décembre 1895, prouve simplement que quelques objets, provenant de l'extérieur de l'enceinte du Mont-Beuvray, ont été placés avec les pièces provenant de l'intérieur de l'oppidum.

Ce qui est bien certain et incontestable, c'est qu'une très grande partie de ce qui a été réuni dans la salle dite du « Beuvray », du Musée de la Société Eduenne, est d'une époque postérieure à celle de la conquête romaine.

Ce fait seul devait décider M. G. de Mortillet à abandonner le nom d' « *Epoque Beuvrayienne* », comme type de la période gauloise où les monnaies d'or, d'argent et de bronze ont été émises, attendu que l'oppidum Eduen a été occupé bien postérieurement à l'époque de l'émission de ces monnaies.

S'il y a mélange des époques gauloise et gallo-romaine dans les vitrines de la salle du Beuvray, comme je l'ai démontré dans la séance du 19 décembre 1895¹, c'est tout naturel, attendu qu'il n'y a presque pas eu, au Mont-Beuvray, d'occupation vraiment gauloise avant la conquête.

Je ne chercherai pas à discuter de nouveau sur les objets provenant de l'oppidum qui sont réunis dans les vitrines de la Société Eduenne, car je ne pourrai que répéter ce que j'ai dit dans la séance que je viens de citer.

Je ne parlerai donc que des monnaies provenant de l'enceinte du Mont-Beuvray; ce sont là des pièces sur lesquelles on ne peut pas discuter, car elles ne laissent aucun doute sur leur origine et sur leur époque.

Pour cela, je n'aurai qu'à me reporter à la très intéressante publication : *Étude sur les monnaies antiques recueillies au Mont-Beuvray*², par M. Anatole de Barthélemy, membre de l'Institut.

Déjà, l'année dernière, avant de faire ma communication à la Société, j'avais demandé à M. de Barthélemy si, depuis sa publication sur les monnaies antiques du Mont-Beuvray, il avait changé d'avis comme conclusions. Sur sa réponse négative, je n'ai pas hésité à parler, en 1895, de cette intéressante étude, attendu qu'elle fournit des données précises sur l'époque et sur la durée de l'occupation de l'oppidum.

(Lecture est faite par M. Vauvillé d'une bonne partie de l'étude des monnaies par M. de Barthélemy, travail qui comprend la description de 680 monnaies gauloises, dont un grand nombre *en potin*, et celle des monnaies consulaires et impériales romaines. Les monnaies impériales sont au nombre de 28, elles sont d'Auguste et ont été frappées à Nîmes, à Vienne et à Lyon antérieurement à l'an 5 avant notre ère³).

Il ressort bien de l'intéressante étude de M. de Barthélemy, que

¹ *Bulletins de la Société*, volume 1895, page 729.

² *Mémoires de la Société Eduenne*, nouvelle série, tome 2, page 149.

³ *Mémoires de la Société Eduenne*, nouvelle série, t. 2^e, pages 164 à 171.

l'oppidum du Mont-Beuvray a été occupé par une population sédentaire de l'an 53 environ à l'an 5 avant notre ère.

Pour ces motifs, je crois donc maintenir les affirmations que j'ai données dans la séance du 19 décembre dernier, je demande de nouveau que notre maître, M. G. de Mortillet, veuille bien changer le nom d'« Epoque Beuvraysienne », laquelle, d'après lui, devait représenter une époque de 150 années avant la conquête¹, c'est-à-dire l'époque où ont été émises les monnaies gauloises en or, en argent et en bronze, attendu que l'époque Beuvraysienne réelle comprend le premier demi-siècle de l'époque dite Lugdunienne.

Si ce changement n'a pas lieu, on pourra donc mettre maintenant dans les collections, comme étant de l'époque gauloise, comprenant environ 150 années avant la conquête, une assez bonne partie de la première époque gallo-romaine ou Lugdunienne, de M. G. de Mortillet. Cette nouvelle désignation d'époque gauloise, au lieu de servir réellement pour désigner l'époque qu'elle devrait indiquerait donc, au contraire, l'inconvénient d'en désigner une autre plus récente.

M. G. DE MORTILLET. — Je suis de l'avis de M. Vauvillé; il serait fort désireux d'avoir une station purement gauloise, existant depuis longtemps et cessant d'exister après la conquête. Mais, où trouver cette station? M. Vauvillé devrait nous le dire. Faute de mieux, j'ai pris le Beuvray, qui datait de loin, et qui, d'après M. Vauvillé, avait cessé l'an 5 avant notre ère.

M. A. DE MORTILLET fait quelques observations.

M. O. VAUVILLÉ. — M. G. de Mortillet me demande de lui indiquer un oppidum n'ayant été habité qu'antérieurement à la conquête romaine; il lui serait plus simple de prendre le titre d'« Epoque des monnaies gauloises », lequel se rapporterait tout à fait, et d'une manière générale pour les nombreuses peuplades gauloises de l'époque qu'il désirait indiquer. L'époque Beuvraysienne est toute différente et plus récente que celle de l'émission des monnaies vraiment gauloises.

Je répondrai à M. A. de Mortillet que les monnaies provenant de l'enceinte du Beuvray ont été envoyées à M. de Barthélemy pour être étudiées et que l'étude de M. de Barthélemy a été publiée dans les *Mémoires de la Société Eduenne*, sous les auspices de M. G. Bulliot, qui en était déjà président.

¹ *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, volume de 1894, page 60.

Les résultats et les conclusions du travail de M. de Barthélemy, prouvent l'époque d'occupation du Mont-Beuvray et sont indiscutables, même pour M. Bulliot.

Renseignements et observations sur le gisement préhistorique de Solutré (Saône-et-Loire).

PAR M. O. VAUVILLÉ.

Dans une séance de 1895, notre maître, M. Gabriel de Mortillet a entretenu la Société au sujet des très intéressants gisements préhistoriques de Solutré et de Laugerie (Dordogne), qui d'après lui allaient disparaître. Le premier de ces gisements, disait-il, devait être exploité industriellement pour faire du phosphate de chaux avec les ossements. Ceux de Laugerie, détruits par l'ouverture d'une route allant du pont, nouvellement construit aux Eyzies (sur la Vézère), en passant à Laugerie-Basse et à Laugerie-Haute.

Pour le gisement de Solutré, que j'ai visité le 20 mai dernier, je suis à même de rassurer les amateurs de préhistorique.

Il n'a pas été question d'exploiter industriellement le gisement de Solutré. M. Adrien Arcelin et d'autres personnes ont pu le croire, à un certain moment, et M. Arcelin m'a même dit avoir écrit à M. Gabriel de Mortillet à ce sujet.

Voici ce qui a pu donner lieu à cette supposition : en 1895 et jusqu'au mois de mai 1896, des fouilles relativement très importantes, furent faites, pour la plus forte partie, sur un terrain d'environ cinq ares, situé au-dessous et contigu, du bout Est, au mur de clôture qui est vers l'Ouest du lieu dit le Crot-du-Charnier¹, et à l'Ouest du chemin montant de Solutré au gisement.

La parcelle fouillée a été dégagée de la terre et des débris divers qui ont été enlevés complètement et déposés sur une partie du terrain voisin. Le cube considérable de terre enlevée devait être remis en place à la fin des fouilles. Ces travaux certainement ont occasionné de fortes dépenses, mais par ce moyen on a trouvé tout ce que la partie fouillée pouvait contenir d'intéressant.

¹ A. ARCELIN. *Les fouilles de Solutré*, Mâcon, 1873, voir pl. 1.

Dans le pays on ignore ce qui a été découvert, car l'accès des fouilles, d'après ce qui m'a été dit, était complètement interdit aux personnes autres que les ouvriers et celui qui dirigeait les travaux; ce dernier était étranger au pays.

Le jour où je suis allé à Solutré on ne travaillait pas; j'ai pu examiner les coupes de la forte cavité faite dans le gisement. L'excavation quoique ayant déjà été remplie, avait encore, environ sept mètres de profondeur; je n'ai pas pu descendre dans le fond, car il fallait une échelle. J'ai pu examiner attentivement jusqu'à environ quatre mètres de profondeur et j'ai constaté, sur ces très belles coupes, qu'il y avait très peu d'ossements et de silex taillés (même peu d'éclats).

A voir le terrain, resté bien intact sur les côtés de la longue et large cavité des fouilles, on pouvait croire que c'était là un dépôt formé par les eaux, ou ayant été submergé fortement par celles-ci à plusieurs reprises.

La place d'un foyer qui avait été coupé en partie par la tranchée, à environ deux mètres de profondeur du niveau actuel du sol, différait seule sensiblement de nuance avec les parties voisines de la coupe. Ce fait m'a rappelé que dans les limons quaternaires des hauts plateaux de la Normandie des foyers du même genre ont été trouvés avec des silex taillés.

On peut donc se demander : comment a pu être déposée cette masse énorme de 7 à 9 mètres d'épaisseur, d'après ce que l'on m'a affirmé, constatée par les fouilles faites récemment pour la couche dite archéologique?

D'après M. A. Arcelin les gisements du Crot-du-Charnier et ceux qui se prolongent, sur une étendue de plusieurs hectares, jusqu'au fond de la vallée, seraient formés de terrain d'éboulement ¹, souvent agité et déplacé par les glissements qui se produisent fréquemment sur les marnes après de grandes pluies.

Il me paraît bien difficile d'admettre que les terres comprenant diverses couches de gisements archéologiques aussi considérables, puissent provenir d'éboulements.

Les gisements en question se trouvent, comme on le sait, presque à la base d'un escarpement de rochers dont le sommet s'élève à l'altitude de 495 mètres, d'après la carte du Ministère de la Guerre. Comment aurait-il pu se produire des éboulis assez impor-

¹ A. ARCELIN, *Les fouilles de Solutré*, Mâcon, p. 3.

tants, du côté de ces masses de calcaires, pour arriver à trouver, en certains endroits et sur plusieurs hectares, des couches de terre de 5 mètres à 7 m. 53 d'après M. Arcelin ¹, et même de 8 à 9 mètres qui auraient été constaté lors des dernières fouilles ?

On a aussi parlé de la désagrégation des roches qui aurait produit ces couches importantes ; cela est bien peu probable.

L'origine de ces couches doit, il me semble, être tout autre.

Il y a eu des glissements, cela est certain, mais glissements et éboulements sont bien différents.

J'ai signalé pour le gisement quaternaire de Cœuvres (Aisne) un éboulement survenu à la suite du glissement de roches nummulitiques et autres descendues sur la glaise ², sur une longueur importante ; à Solutré le même fait n'a pas pu se produire. Dans le gisement de Cœuvres, les roches, quoique descendues d'une altitude variant de 129 m. à 79 m. paraissent encore comme en place de formation ; elles ne se sont pas désagrégées. L'examen de la planche 2, fig. 1 de M. Arcelin ³, prouve bien que les rochers éboulés ne se sont pas désagrégés ; en effet on a représenté en A des blocs de rochers éboulés, lesquels sont entourés et même fortement recouverts de terrain dit d'éboulis ; cette terre ne devait pas provenir du même éboulement qui ne pouvait fournir que de la pierre comme celle restée en A. Il faut donc chercher l'origine de la terre des couches archéologiques ailleurs que dans les éboulements ou dans la désagrégation des roches.

On peut aussi, en se plaçant sur le monticule qui forme le sommet de la partie inculte dite le Crot-du-Charnier, se rendre bien compte qu'il est impossible que des terres d'éboulements ou même de désagrégation des roches aient pu venir du côté des rochers. En effet sur toute la partie contiguë et parallèle aux rochers et sur toute la longueur dudit Crot-du-Charnier, le terrain forme une espèce de large fossé où les éboulis de terre ou de désagrégation de roches seraient restés s'ils avaient eu lieu.

Ce fait est tellement frappant que je me suis demandé si ce fossé était naturel, ou si c'était là un fossé très large de fortification. Cette dernière hypothèse est peu vraisemblable, car l'escarpement naturel des rochers devait suffire pour empêcher l'accès de ce côté.

¹ *Revue d'Anthropologie*, Paris, 1890, p. 302.

² *Congrès international d'Anthropologie et d'archéologie préhistorique*, Paris, 1889, p. 189.

³ A. ARCELIN. *Les fouilles de Solutré*, Macôn. 1873, pl. 2, fig. 1.

Cependant si un large fossé a été ouvert, ce qui pourrait être constaté par quelques fouilles, il pourrait peut être se rapporter, comme fortification, avec le mur en ruine, de près de 200 mètres de longueur, indiqué sur un plan de M. Arcelin ¹.

Aurait-il existé là une enceinte préhistorique ou autre? On a parlé de l'occupation de cette position à l'époque gallo-romaine, et d'un château détruit par un incendie ².

Il serait très intéressant que les résultats des fouilles faites en 1895 et 1896 à Solutré, soient publiés consciencieusement avec toutes les remarques qui ont été faites, de même que les coupes très curieuses qui ont du être prises probablement lors des travaux.

Les fouilles dirigées et suivies par un étranger au pays, dont j'ai oublié de prendre le nom, ont occasionné des dépenses importantes, en raison de la profondeur et de la manière dont on a déplacé les rejets de terre; il serait regrettable que des dépenses aussi fortes aient été faites, si elles ne fournissaient de nouveaux renseignements sur cet intéressant gisement. On verrait aussi si les résultats, concordent avec ceux des fouilles faites par MM. de Ferry, Arcelin, Ducrost, etc.

De nouvelles fouilles bien dirigées, hors du lieu dit le Crot-du-Charnier et plus bas comme niveau, permettraient peut-être d'obtenir des renseignements précis pour conclure affirmativement sur l'époque certaine du gisement de Solutré, qui d'après M. Arcelin serait contemporain de Laugerie-Haute ³, et d'après M. Ducrost d'une époque de transition vers la pierre polie ⁴. Des fouilles faites dans les niveaux les plus bas du gisement n'auraient peut-être pas l'inconvénient du mélange d'époques diverses, comme au Crot-du-Charnier.

Je le répète encore, il me paraît difficile de croire à des éboulis dans ce gisement; en effet si on consulte une coupe donnée par M. Arcelin, on voit qu'une épaisseur de dépôt de 7 m. 35 serait composée de quatre parties dites d'éboulis de : 1 m. 30, 1 m. 80, 1 m. 30 et 1 m. 70 ou 6 m. 10 en tout.

Qu'elles ont pu être réellement les causes de formation des diverses couches, constatées par M. Arcelin? Ne se rapporteraient-

¹ *Matériaux pour l'histoire de l'homme*. t. IV, p. 103, (lettre de M. Ferry),

² A. ARCELIN. *Les fouilles de Solutré*, Mâcon, 1873, p. 6.

³ A. ARCELIN, *Les fouilles de Solutré*, Mâcon, 1873, p. 6.

⁴ *Revue d'Anthropologie*. 1890, p. 302.

elles pas, en grande partie, à des dépôts laissés successivement par les eaux ?

Les eaux, aux périodes très pluvieuses, ou pour autre cause, n'auraient-elles pas amené des limons des petites vallées qui se trouvent en amont et près de Solutré ?

Ces petites vallées sont entourées par des montagnes dont les altitudes les plus élevées sont : au Nord de Solutré et à l'Est de la vallée, 495 m., 488 et 412 ; à l'Ouest des vallées 523 et 596 ; au Sud 616, 461 et 485.

Les eaux de ces vallées ne seraient-elles pas venues contourner le bas des belles roches de Solutré (vers l'altitude de 350 mètres) en forme de méandre, et n'aurait-elles pas occasionné les dépôts des diverses couches constatées ?

N'auraient-elles pas même chassé, plusieurs fois les habitants du gisement en y laissant, successivement, le limon qui forme actuellement les diverses couches archéologiques qui renferment des objets divers laissés sur place ou amenés d'une distance maximum d'environ quatre kilomètres, comme cela a eu lieu pour le gisement de Cœuvres ¹.

Observations sur l'industrie de Solutré (silex taillés).

Les nucleus à Solutré sont fréquents et souvent très forts ; ils paraissent indiquer de même que les pointes dites en feuille de laurier, qui n'ont pas été achevées, un genre différent de fabrication des instruments de même forme provenant de Laugerie-Haute.

Les pointes inachevées de Solutré semblent avoir été détachées du nucleus, sous forme de lames assez épaisses et ensuite retouchées finement. Les pièces que j'ai recueillies moi-même à Laugerie-Haute en 1894 et en 1895 ², ne paraissent pas avoir subi ce mode de fabrication, elles paraissent au contraire avoir été faites de la même manière que les ébauches de haches de l'époque de la pierre polie.

Voici un certain nombre de pièces, recueillies par moi à Solutré et à Laugerie-Haute, et quelques pièces de notre collègue M. Collin, des mêmes gisements, sur lesquelles vous pouvez voir les modes de fabrications différentes dans les deux gisements.

¹ *Congrès international d'Anthropologie et d'archéologie préhistorique*, Paris 1889, p. 188.

² *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1894, p. 568.

Cette différence de fabrication était-elle générale pour toutes les pièces, dites en feuille de laurier, dans les deux gisements ? Je n'oserai pas l'affirmer, mais je constate le fait.

On sait aussi que Solutré n'a pas fourni de pointes dites à cran¹, par contre des pièces en feuilles de laurier seules s'y rencontrent. Laugerie-Haute et autres stations de la Dordogne, de même que le Placard (Charente), fournissent au contraire des pointes à cran avec des pièces en forme de laurier.

Cette différence entre les divers gisements, dont il vient d'être question me paraît indiquer pour Solutré où on ne trouve pas de pointes à cran un âge différend d'industrie que pour les autres stations où pointes à cran et feuilles de laurier sont associées.

Il est bon de noter encore que le gisement de Solutré se trouve en plein air et à une altitude relativement élevée (plus de 350 m. probablement), tandis que ceux de Laugerie-Haute (environ 60 m.) du Placard (environ 80 m.) sont, malgré leur altitude relativement faible, comparée à celle de Solutré, des abris sous roches admirablement protégés. Leurs habitants n'étaient pas exposés aux intempéries comme ceux de Solutré.

Tous ces faits permettent de se demander s'il est possible que les gisements de Laugerie-Haute, du Placard et autres qui passent pour être de l'époque dite Solutréenne, soient réellement de l'époque d'occupation du gisement de Solutré, et cela en raison de la différence d'industrie qu'on trouve dans ces divers gisements, et de l'énorme différence qui existait dans les modes d'habitations des populations de ces divers gisements.

En terminant, j'affirme que le gisement de Solutré est bien loin d'être épuisé, malgré le nombre de fouilles faites, principalement au Crot-du-Charnier; et aussi au-dessous des murs de clôture des propriétés situées au Sud et à l'Ouest dudit lieu.

Il est un fait certain, c'est que même au Crot-du-Charnier, on pourrait encore faire d'intéressantes fouilles, mais il y a certainement eu diverses occupations sédentaires et à plusieurs époques, occupations bien prouvées par les sépultures de différents âges qui y ont été découvertes,² il peut y avoir mélanges d'objets des diverses époques, et par suite difficultés pour conclure bien affirmativement sur l'époque d'origine du gisement primitif de Solutré.

¹ G. DE MORTILLET. *Le Préhistorique*, Paris, p. 360.

² A. ARCELIN. *Les fouilles de Solutré*, Mâcon, 1873, p. 4.

651^e SÉANCE. — 19 Novembre 1896

PRÉSIDENT DE M. ANDRÉ LEFÈVRE

COMMUNICATION DU BUREAU.

M. le PRÉSIDENT donne communication de la liste de présentation arrêtée par le Comité central pour le bureau de 1897.

M. le PRÉSIDENT annonce également que le prix Broca pour 1896 a été décerné à M. le Dr Eug. Dubois et qu'un rappel de médaille a été accordé à M. le Dr Atgier.

OUVRAGES OFFERTS.

BASTIAN (ADOLF). — *Als Festgruss zu seinem 70 Geburtstage* (recueils de mémoires), in-4°, 630 p. Berlin, 1896.

BAYE (BARON J. DE). — *Du Volga à l'Irtisch* (Ext. de la *Revue de géographie*), in-8, 46 p. et fig. Paris, 1896.

BEUGNIES (Dr). — *L'appareil génital dans la bible, symbolisme de la circoncision, danse du ventre* (Ext. de la *Tribune médicale*), in-8, 18 p. Paris, 1896.

BOUILLET (M. N.). — *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, in-8, 2101 p. à 2 col. 31^e édition. Paris. (Achat).

DOUGLASS (A.-E.). — *A table of the geographical distribution of american indians relics in a Collection exhibited in the american museum of natural history, New-York*, in-8, 22 p. New-York, 1896.

DURAND (DE GROS). — *Les mystères de la suggestion*, in-8, 22 pages. Paris, 1896.

HAHN (ED.). — *Demeter und Baubo* (Theorie der Entstehung unsres Ackerbaus), in-8, 77 p. Berlin, 1896.

MARTIN (Dr RUDOLF). — *Ziele und Methoden einer Rassenkunde der Schweiz* (separatabd. aus dem *Schw. archiv für Volkerkunde*), in-8, 13 p. Zürich, 1896.

MORTILLET (A. DE). — *Les monuments mégalithiques du Calvados* Ext. des C. R. de l'Assoc. française, Congrès de Caen), in-8°, 11 p., fig. et pl. Paris, 1894.

RAMBAUD (ALFRED). — *II^e de la Russie depuis les origines jusqu'à nos jours*, in-16, 840 p. Paris, 1893. (Achat).

STIEDA (L.). -- *Anthropologische Arbeiten in Russland* (Sonderabd. aus dem *Biologischen centralblatt*), in-8, 23 28 p. Leipzig, 1896.

TOULOUSE (D^r ED.). — *Emile Zola*, in-16, 283 p. Paris, 1896.

OLLIVIER-BEAUREGARD. — *Chez les Pharaons, études égyptiennes*, in-8, XLVIII-163 p. Paris, 1896.

ENCYCLOPÉDIE MODERNE ou dictionnaire abrégé des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, 27 vol. de texte et 3 vol. d'atlas, in-8. Paris, 1852 à 1855. Collection provenant de la bibliothèque du D^r ERNEST GODARD, offerte par M. OLLIVIER-BEAUREGARD.

Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France, in-4°. Paris, imprimerie nationale (en cours de publication). Offert par le ministère de l'Instruction publique.

PÉRIODIQUES (articles à signaler).

L'Anthropologie, (sept.-oct. 1896). — W. Z. Ripley. — Notes et documents pour la construction d'une carte de l'indice céphalique en Europe; — De Villiers du Terrage : Cachette de fondeur découverte à Toure'h (Finistère); — d'Enjoy : L'indice caudal dans les tribus Moïs; — S. Reinach : La Crète, l'Illyrie et l'Italie méridionale; — Tautain : Notes sur l'ethnographie des îles Marquises.

C. R. de la Soc. de biologie, (13 nov. 1896). — Féré : Névropathie et malformations fraternelles.

Revue scientifique (14 nov. 1896). — Preyer : La psychologie de l'enfant.

Journal des Savants (oct. 1896). — De Mély : Les lapidaires chinois (C. R. par M. Berthelot).

Trans. of the Canadian institute (oct. 1896). — J. Campbell ; Aboriginal american inscriptions in phonetics characters.

Journal of the polynesian society (Déc. 1893). — W. E. Gudgeon : The tangata whenua; or, aboriginal people of the central districts of the north island of New Zealand.

ÉLECTIONS.

M. G. TAPIÉ DE CELEYRAN, présenté par MM. L. Manouvrier, Papillault et Letourneau est élu membre titulaire.

OBJETS OFFERTS ET PRÉSENTATIONS.

M. SALMON. — M. LOUIS BOUSBEZ, libraire à Tours, offre à la Société et je dépose, en son nom, sur le bureau, la suite et la fin des photographies mégalithiques par lui relevées dans le département de Maine-et-Loire. Vous avez reçu de lui un précédent envoi classé dans vos collections.

Son envoi nouveau, pour lequel je sollicite vos remerciements, comprend, d'après les mentions inscrites sur les exemplaires : 13 menhirs, 1 alignement, 1 cromlech, 12 dolmens, quatre autres photographies représentent des monuments contestables ou faux.

Des remerciements sont adressés à M. Bousrez pour son nouveau don.

M. DAVID ASCOLI offre une tête de Jivaros.

M. A. DE MORTILLET présente un moulage de hache polie en silex de la Corrèze.

RAPPEL AU RÉGLEMENT

Sur la proposition de huit membres de la Société et après échange d'observations, il est décidé que les séances ouvriront à 3 heures, ainsi qu'il est indiqué au règlement.

Rapport du jury pour le prix Broca¹

PAR M. L. MANOUVRIER.

Messieurs, le jury que vous avez nommé pour désigner cette année le prix Broca ne pouvait avoir et n'a eu aucune hésitation.

La découverte faite à Trinil par M. le Dr Eug. Dubois, de La Haye après de longues recherches laborieusement préparées et effectuées, le talent scientifique avec lequel cette découverte a été utilisée par son auteur dans les mémoires que vous connaissez tous, enfin l'importance de cet événement pour l'Anthropologie, désignaient à nos suffrages M. Dubois. Déjà la Société d'Anthropologie a manifesté son estime à ce savant distingué en le

¹ Composition du jury : MM. Mathias Duval, Laborde, Manouvrier, G. de Mortillet, André Sanson.

nommant membre associé étranger; elle sera certainement heureuse de lui en offrir ce nouveau témoignage, auquel sera plus spécialement associé le souvenir de Paul Broca.

Les travaux de Broca sur l'Homme et les Primates, sur le cerveau et sur la crâniologie, sont de ceux qui ont le plus puissamment contribué à éclairer notre jugement sur la signification des restes fossiles du *Pithecanthropus*. Nous devons donc nous féliciter de l'occasion qui nous est offerte d'associer le nom de notre regretté maître à notre appréciation sur l'événement anthropologique dû aux longues, persévérantes et savantes recherches de M. Eug. Dubois.

M. le Dr Atgier, médecin-major de l'armée, a présenté au concours des manuscrits contenant des observations personnelles : 1^o de Polymastie; 2^o de Polycomie; 3^o de Polydactylie; 4^o d'Épispadias accompagnées de comparaisons avec des états normaux chez l'embryon humain ou diverses espèces animales. A ces manuscrits ont été joints par l'auteur deux brochures imprimées : l'une, sur la *Mammalogie comparée*; l'autre, sur l'*Ethnologie comparée des Gaulois*. Considérant tout l'intérêt des observations originales de M. le Dr Atgier, et estimant que des recherches comme les siennes, méthodiquement faites par les médecins militaires, pourraient apporter à l'Anthropologie des contributions fort importantes, le jury a été d'avis de rappeler les mentions honorables déjà décernées par la Société à M. Atgier dans divers concours antérieurs.

Rapport sur le prix Fauvelle.

PAR M. MATHIAS DUVAL ¹.

Messieurs,

Nous avons tous présente aux yeux et au cœur la physionomie sympathique de notre regretté collègue le Dr Fauvelle; si bien que souvent, aux cours des discussions journalières de nos séances, il nous arrive involontairement de porter nos regards vers la place qu'il occupait d'habitude, et que ce nous est, chaque fois, une cruelle déception de ne plus l'entendre exprimer son opinion, si

¹ Au nom de la commission composée de : MM. Hervé, Manouvrier, Cipitau, Papillault et Mathias Duval, rapporteur.

fine et si originale, souvent singulièrement sceptique, toujours empreinte et du plus ardent amour de la science et de la vérité, et de la plus profonde horreur pour ce qui n'est que vaines formules, vieille phraséologie, pures conceptions idéalistes.

Après une longue et laborieuse carrière dans la profession médicale, loin de Paris, arrivé au moment d'un repos bien mérité, Fauvelle avait été pris du besoin impérieux de revenir au quartier latin pour y mener la vie d'un étudiant laborieux, mais d'un étudiant qui apprend pour le plaisir d'apprendre, et va puiser aux sources les plus diverses de l'enseignement, s'abandonnant à une sorte de dilettantisme scientifique. Il nous a ainsi, pendant des années, donné le spectacle, peut-être sans exemple, d'un vieillard, cérébralement plus jeune que tous les jeunes au milieu desquels il venait prendre place dans les amphithéâtres de la Sorbonne, du Collège de France, de la Faculté de Médecine, et enfin de la Société et de l'Ecole d'Anthropologie. En effet notre Institut anthropologique l'avait particulièrement attiré par la largeur de vue de nos discussions, par la portée des problèmes d'origines soulevés dans notre enseignement : et bientôt, d'élève assidu et studieux, il était passé maître lui-même, et maître s'attaquant aux questions les plus générales et les plus élevées, comme le prouve son si remarquable ouvrage sur la *physico-chimie*, dans lequel il aborde et rattache par un fil continu tout ce qui va du monde inorganique au monde organique, depuis la théorie de l'éther impondérable, comme point de départ, jusqu'à la doctrine du transformisme et de l'origine des espèces comme conclusions finales.

Le système nerveux et la physiologie de l'encéphale étaient devenus bientôt le principal objet de ses préoccupations; nous avons tout prescrit à l'esprit les diverses communications faites par lui sur ces sujets à la société, et personne n'ignore qu'il méditait sur ces questions un vaste travail de synthèse; il en accumulait patiemment les matériaux, lorsqu'une mort subite, conséquence d'un surmenage cérébral au-dessus de son âge, est venu l'arracher à ses travaux, à notre affection, à notre admiration. Mais ce sage avait tout prévu; il avait voulu, s'il ne pouvait poursuivre son œuvre, être encore efficacement avec ceux qui marcheraient dans la même voie; c'est dans cette pensée qu'il avait, en formulant ses dernières volontés, créé, à la Société d'Anthropologie, la fondation destinée à couronner *les meilleurs travaux sur l'anatomie ou la physiologie du système nerveux*. Telle est l'origine du

Prix Fauvelle, que la Société d'Anthropologie est appelée à décerner aujourd'hui pour la première fois.

Cette fondation est conçue dans les termes les plus larges : toutes les œuvres, manuscrites ou imprimées, adressés ou non à la Société, peuvent être récompensées ; toute personne, sans exception, peut concourir. Il n'est pas nécessaire de faire acte de candidature. Et en effet aucun travail visant ce prix ne nous a été adressé ; personne ne s'est porté candidat. Condition singulièrement heureuse pour nous, puisque, nous plaçant en dehors de toute considération de personne, nous délivrant de toute crainte d'imposer des déceptions à des candidats confiants en leur propre mérite, elle nous permet de jeter librement nos regards, près ou loin de nous, sur tous les travaux qui ont pu avoir, dans ces dernières années, le système nerveux pour objet.

Nombreux sont ces travaux, et partis de tous les points du monde scientifique. Et cependant, Messieurs, votre commission n'a pas été hésitante pour fixer son choix. Chacun de nous avait bien présent à l'esprit la pensée de Fauvelle ; il fallait distinguer une œuvre d'ensemble qui, précisant certaines conditions anatomiques, en fit la base et le point de départ de conceptions nouvelles sur la physiologie des fonctions nerveuses les plus élevées du mécanisme de la pensée et de l'intelligence. Sans entente préalable, sans même aucun échange de vues entre nous, dès la première réunion de votre commission, un nom est sorti spontanément et simultanément de la bouche de tous ses membres ; c'est le nom de Ramon Cajal, professeur d'histologie à la Faculté de Médecine de Madrid.

Depuis le début des études microscopiques sur les centres nerveux, c'est-à-dire depuis un peu plus de quarante ans, la question considérée comme fondamentale entre toutes est celle du mode de connexion des prolongement des cellules nerveuses. Longtemps on a cru à l'existence d'un réseau inextricable ; cependant, de 1875 à 1885, un anatomiste italien, Golgi, en poursuivant ce problème, arrivait à réaliser un mode de préparation qui, dans ce fouilli de prolongements dichotomisés à l'infini, dans ce chevelu de ramifications emmêlées, rendait visibles les parties appartenant à quelques cellules nerveuses seulement, et permettait ainsi de suivre tout ce qui appartient à ces quelques éléments et n'appartient qu'à eux. Mais Golgi, l'auteur de cette précieuse technique dite de l'imprégnation au chromate d'argent, se laissant entraîner à des vues

théoriques dans lesquelles il persiste encore aujourd'hui, passa à côté de la véritable interprétation des choses, se préoccupa de voir, dans les prolongements protoplasmiques de la cellule nerveuse, des sortes de racines par lesquelles cet élément irait puiser les sucs nutritifs au contact des vaisseaux sanguins, et ne sut pas reconnaître que le mode de préparation dont il était l'auteur ne demandait pour ainsi dire qu'à lui livrer le secret des connexions fonctionnelles entre éléments nerveux. Ce que Golgi n'a pas su faire, un autre, mieux inspiré, l'a révélé au monde savant, et cela à la fois avec une netteté et une simplicité de démonstration d'une part, et d'autre part avec une ampleur de vues et une puissance de généralisation telles qu'on peut dire qu'il a accompli une véritable révolution dans nos connaissances et dans nos conceptions sur le système nerveux.

Ramon Cajal, d'abord médecin dans l'armée espagnole, avait obtenu successivement, par le concours, la situation modeste de directeur du Musée anatomique de Saragosse, puis celle de professeur d'anatomie à Valence (1883), enfin celle de professeur d'histologie à Barcelone. C'est là qu'il se fit connaître par des travaux, qui lui valurent bientôt d'être appelé en qualité de professeur d'histologie à Madrid. Sa première monographie parut en 1881 sur les terminaisons nerveuses dans les fibres musculaires volontaires; par une heureuse circonstance, le fait en présence duquel il se trouvait, le fait de la terminaison de la fibre nerveuse par des ramifications à extrémités libres, était précisément déjà la disposition qu'il devait nous révéler pour les ramifications des cellules nerveuses dans les centres.

C'est en effet Ramon Cajal qui a démontré, contrairement aux idées reçues jusque là, que les prolongements dits de protoplasma, pas plus que les arborisations du cylindre axe, ne s'anastomosent d'une cellule à l'autre dans les centres nerveux. Il nous a fait connaître que chaque cellule nerveuse est un petit appareil réflexe, un neurone, selon l'expression aujourd'hui consacrée, appareil qui reçoit des excitations par des fébrilles cellulipètes, représentées par les prolongements de protoplasma, et qui transmet ces excitations par des fébrilles centrifuges ou cellulifuges, représentées par la formation cylindraxile. Dans la substance grise, la transmission se fait de cellule à cellule, en passant des prolongements cellulifuges de l'une dans les prolongements cellulipètes de l'autre, et ainsi de suite, de manière à établir des communications multi-

ples par des chaînes de neurones associés; mais le réseau de communication de cellule à cellule n'est pas fixe; il y a seulement contiguité, contact, et non continuité des arborisations terminales des deux ordres.

Ces dispositions se trouvent venir répondre précisément aux préoccupations d'ordre physiologique qui dominent toute l'étude des centres nerveux. Ramon Cajal a très heureusement insisté sur ces points de vue, et montré par exemple comment les connaissances qu'il nous a données sur l'écorce grise des hémisphères viennent singulièrement s'adapter aux desiderata de la psychologie, notamment quant aux modifications histologiques des cerveaux doués d'aptitudes spéciales, soit par hérédité, soit par suite de l'exercice et de l'application. D'une manière générale, dans la moelle aussi bien que dans le cerveau, par le fait de la simple contiguité des fibrilles terminales de chaque cellule dans le réseau, les voies nerveuses de conduction et d'association nous apparaissent comme pourvues sur leur trajet d'une série infinie de commutateurs, et on conçoit alors que l'exercice puisse accentuer la transmission dans certaines directions plus spéciales, en rapport avec les aptitudes acquises. Avec l'ancienne idée du réseau nerveux fixe, à connexions préétablies, les résultats de l'éducation demeuraient un problème peu compréhensible; avec les rapports de contiguité variable, le système nerveux nous apparaît comme essentiellement malléable, pour ainsi dire.

Ces considérations ont été déjà développées devant la Société d'Anthropologie, lors de diverses communications faites par notre collègue M. Azoulay, à l'occasion de la présentation, à la société, de diverses publications de Ramon Cajal; le Dr Azoulay, qui a traduit en français les principales œuvres de l'histologiste espagnol s'est en effet constitué comme le propagateur en France des idées de Cajal, et il a de plus poursuivi dans le même sens de nombreuses et remarquables études, auxquelles nous sommes heureux de rendre hommage en cette occasion. Il n'a pas été donné à notre regretté Fauvelle de prendre part aux discussions qui ont suivi les communications que je viens de rappeler, mais nous savons tous avec quel enthousiasme il eut certainement accueilli ces vues nouvelles sur l'histologie et la physiologie du système nerveux. En choisissant comme lauréat le professeur Cajal, votre commission a eu le sentiment très intense qu'elle agissait conformément à

la pensée du fondateur, qu'elle faisait ce qu'aurait fait lui-même notre regretté collègue et ami.

Si notre attention a été si vivement frappé par les travaux de l'histologiste de Madrid, nos regards n'ont pu cependant se détacher d'une œuvre d'un autre genre accomplie près de nous, dans notre sein même. A côté des hommes amenés par une heureuse fortune à des travaux qui couronnent l'ensemble d'un édifice, nous ne saurions oublier les travailleurs qui accumulent lentement et laborieusement les matériaux pour les bases d'une œuvre dont il ne leur sera peut-être pas donné de voir le couronnement, car il est de ces édifications qui demandent plusieurs générations de travailleurs. Tel est le cas de la morphologie des circonvolutions cérébrales, étudiées chez l'homme et chez les animaux. étudiée surtout chez l'homme au point de vue des différences anatomiques possibles selon le degré d'intelligence, selon les aptitudes et facultés spéciales du sujet. Cette œuvre de longue haleine avait été commencée par Broca, en collaboration avec notre collègue M. Chudzinski ; elle a été continuée par celui-ci avec une patience que rien n'a lassée. Ce n'est pas dans cette enceinte qu'il est nécessaire d'énumérer la série des mémoires et notes de M. Chudzinski, non plus que la diversité des pièces et moulages dont il a enrichi notre musée. Quoique mal secondé par une santé chancelante, le collaborateur de Broca n'a pas un instant interrompu son œuvre : tout récemment encore, en 1895, il nous donnait son étude *sur les plis cérébraux des Lémuriens en général et du Loris grêle en particulier* ; cette année même il insérerait dans nos Bulletins son travail *sur les plis cérébraux d'un Aye-Aye*. Mais je voudrais particulièrement insister sur la part principale qu'il a prise à la publication, dans nos Bulletins, des rapports ou descriptions anatomiques des encéphales humains parvenus au laboratoire d'anthropologie grâce à l'initiative de ceux d'entre nous qui se sont groupés sous le nom de *Société mutuelle d'autopsie*. Cette initiative, à laquelle n'ont pas été épargnées les railleries d'une certaine presse, est partie de la pensée cependant bien naturelle de livrer à l'analyse de l'anatomiste autre chose que le cerveau banal du malheureux échoué dans les hospices ; à côté de l'organe de ces vaincus dans la lutte pour l'existence, il fallait analyser l'instrument cérébral de ceux qui se sont élevés précisément par la supériorité de leurs facultés intellectuelles. Cette œuvre, dont le début remonte à vingt ans, ne fait cependant que de commencer ;

elle sera longue ; mais déjà elle est significative par quelque résultats et par l'importance des matériaux acquis, puisque ses premières bases ont été l'étude des cerveaux de Gambetta, d'Asseline, d'Assezat, de Coudereau, etc. Notre regretté Fauvelle s'était passionnément intéressé à cette entreprise ; il a été l'un des membres les plus actifs de la Société mutuelle d'autopsie ; nous avons donc conscience de répondre à sa pensée et à ses vœux en n'oubliant pas celui qui a le plus contribué à ces études.

En conséquence, votre commission vous propose de partager le prix Fauvelle en deux parts. Cette fondation nous permettant de de disposer de 2,000 francs, elle vous propose d'attribuer un prix de 1,200 francs au professeur Ramony Cajal, et un prix de 800 fr. à M. Chudzinski.

Les conclusions de la commission, mises aux voix, sont adoptées.

Lampes antiques encore en usage dans certains de nos départements.

PAR M. A. VINCHON.

MM. Letourneau et Papillault nous ont entretenus, au mois de mai dernier, de l'évolution de la lampe romaine ou plutôt de la lampe la plus ancienne, depuis l'époque où le premier dispositif de ce genre, en grand progrès déjà sur la torche formée d'une branche de pin résineux, éclaira d'une lumière un peu stable l'obscurité des habitations primitives, jusqu'aux petits chefs-d'œuvre d'élégance et de grâce qui peuplent nos musées.

Nos collègues nous ont montré cet appareil d'éclairage rudimentaire, débutant peut-être par une simple feuille plissée, recevant l'huile et la mèche ; puis ce modèle reproduit en terre cuite ; enfin, celle que nous voyons en Algérie et à Tunis, montée sur une sorte de pied comme nos bougeoirs, et également en céramique.

Cette lampe primitive (fig. 1) est encore utilisée par les carriers de l'arrondissement de Soissons, qui la nomment *lumeron*.

Cette communication amena à parler des lampes analogues et presque aussi simples, dont on se sert de nos jours, ou du moins dont on se servait hier encore dans certaines de nos campagnes.

Il m'a paru que l'examen des objets dont il fut alors question, serait susceptible de vous intéresser.

L'on mentionne notamment les *chaleus* d'Auvergne (fig. 4 et 5). Ceux que je vous présente viennent des environs de Châteldon et de Thiers, c'est-à-dire des confins de l'Auvergne et du Bourbonnais. Dans cette dernière région, le *chaleu* devient le *chalé*¹. L'étymologie est la même; candéla (Pline), flambeau, luminaire; candens, lumière blanche, ce qui brille.

Des quatre exemplaires de *chaleus*, l'un, tout à fait découvert, simple récipient pour l'huile et la mèche, est de la forme la plus primitive. Le suivant est muni d'un bec en forme de tubulure, donnant à la mèche plus de fixité; il n'est pas sans ressemblance avec certaines lampes gallo-romaines, dont les potiers de l'Allier ont produit une si grande quantité. Les deux derniers sont les *chaleus* de nos jours, tels qu'on les rencontre dans les rares boutiques, où il s'en vend encore. Ici l'huile est contenue dans un récipient parfaitement clos et ne peut se répandre quand on transporte la lampe d'un endroit dans un autre; le *chaleu* est devenu pratique. Dans l'un de nos exemplaires en fer blanc, le couvercle, fermé par une sorte de loquet, s'ouvre verticalement. Dans le second, qui est de cuivre, et dont la forme est un peu plus arrondie, ce couvercle pivote sur le côté. Tous deux sont munis d'une petite languette, destinée à supporter la mèche.

Le *chaleu*, pour différentes raisons, s'est maintenu jusqu'à nos jours, malgré la diffusion de l'éclairage au pétrole. Beaucoup des paysans qui le possèdent, sabotiers de la montagne ou habitants de métairies isolées, confectionnent ou tout au moins réparent eux-mêmes leurs instruments de culture ou de travail; est-il nécessaire d'huiler quel qu'outil, l'on puise dans le *chaleu*, qui est là sous la main. Enfin, et c'est là surtout sa raison d'être, il permet d'utiliser l'huile de noix, devenue absolument impropre à la consommation, lorsque le pot tire à sa fin, et fournit ainsi un éclairage économique.

L'on nous avait annoncé un *chaleu* muni de sept becs, servant jadis dans les soirées d'hiver, lorsque les récoltes se battaient au fléau; mais il a été jusqu'ici impossible de le retrouver.

Le *chaleu* est bien la lampe antique, d'usage courant, que nous voyons à la main du *Diogenes fossor* des catacombes.

¹ Prononcez *Chalaye*. Une caverne de l'âge du renne, fouillée en Belgique, par M. Dupont porte le nom de *Trou-du-Chaleux*.

Toutefois, la tige rigide de suspension semble remplacée ici par une corde ou une baguette, servant à transporter la lampe et aussi à la fixer. C'est d'un semblable appareil que le poète Prudentius disait : *Pendent mobilibus lumina funibus.*

L'un des personnages sculptés sur un cippe gallo-romain du musée d'Amiens, porte à la ceinture un objet qui paraît du même genre, mais moins reconnaissable que dans la peinture de Rome. Du reste, ces représentations ne sont pas très rares.

Si d'Auvergne, nous passons dans nos départements du Nord, nous allons retrouver un système de lampes, analogues aux précédentes, bien qu'un peu plus compliquées.

En Picardie, notamment, elles ont été d'un usage très répandu, et n'ont guère disparu que dans les années qui ont suivi 1870. Il est devenu difficile de s'en procurer, et l'on n'en rencontre plus de neuves.

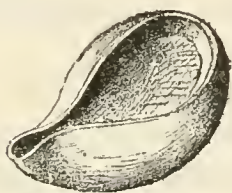


Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.

Toutefois, dans l'arrondissement d'Abbeville, le Ponthieu, ce qu'on appelait la *lampe*, était comme le chaudi, formé d'un récipient de cuivre d'une seule pièce, muni d'une tige de suspension toujours en fer. Ce récipient le plus souvent avait un seul bec et quelquefois plusieurs ; un orifice latéral servait à y verser l'huile nécessaire. Au moyen d'une épingle suspendue par une chaînette, l'on pouvait allonger le toron de coton, allumé en guise de mèche. Une sorte de petit godet, également de cuivre, le *sognon*, était suspendu au-dessous de la lampe, pour recueillir l'huile qui pouvait tomber du bec. Les lampes surmontées de quatre cornes, sont appréciées des amateurs, nous ignorons pour quel motif.

Un objet semblable à cette *lampe* était jadis en usage dans l'ar-

rondissement de Château-Thierry, sous le nom de *lumeron* ; l'épinglette était formée d'un os de mouton taillé en poinçon (fig. 3) et tout à fait pareil à certains outils magdaléniens.

Dans les arrondissements d'Amiens et de Péronne, nous rencontrons un autre dispositif.

A Amiens, comme dans l'Artois, c'est le *craichet* ou *crasset*, dont le nom devient selon les localités *crachet*, *créchet*, *crinchet*, *craisset*, *crassé*¹, que nous retrouverons dans la Flandre dénommé presque de même : le *crassin*. (Note communiquée par MM. de Guyencourt et Pinsard, des Antiquaires de Picardie. Nous devons également au crayon de M. Pilloy, de Saint-Quentin, les dessins qui accompagnent cette notice).

Le terme de *crachet* existe aussi en Angleterre, où il est passé de bonne heure et devenu le *cresset*.

A potte of erthe, in which he tath
A light brennyng in a cresset.

lisons-nous dans les vers de John Gower, poète du xiv^e siècle.

Il dériverait du radical *crassus*, gras, épais ; en vieux français et en picard *cras*. Ce dernier donne *crasset*, par addition du suffixe diminutif.

Et je les voi les jongleurs
Plus cras qu'abbés et que priors.

lit-on dans le *Roman de la Rose* du xiii^e siècle.

Le *crachet*, comme aussi sans doute le *crassin* du Nord, brûlait autrefois de la graisse, et c'est de là que viendrait sa dénomination, et non du résultat de cette combustion dans des ustensiles généralement très mal entretenus, et revêtus d'une couche épaisse de l'enduit que l'on devine.

Un archiviste-paléographe, qui a publié une *Histoire du Luminaire depuis l'époque romaine jusqu'au XIX^e siècle*, nous dit que : « Le *crasset* était une petite lampe de nuit, sorte de veilleuse, dont « on se servait rarement pour circuler. »

Nous avons pu voir les *crachets* et *lémerons* très usités comme éclairage mobile et non comme simple veilleuse. Du reste, la locution picarde : *au créchet*, pour vers le soir, à l'heure où déjà les lampes sont allumées, n'indique nullement une veilleuse de nuit,

¹ Etudes picardes de JOURNÉUX.

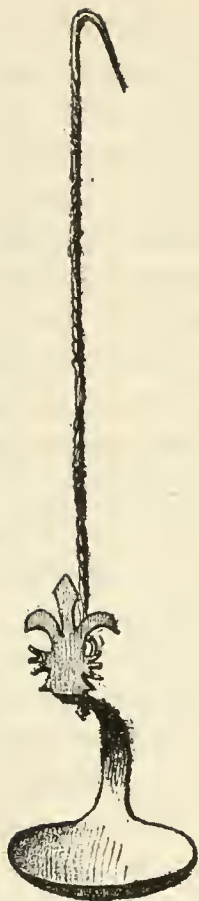


Fig. 2 bis.

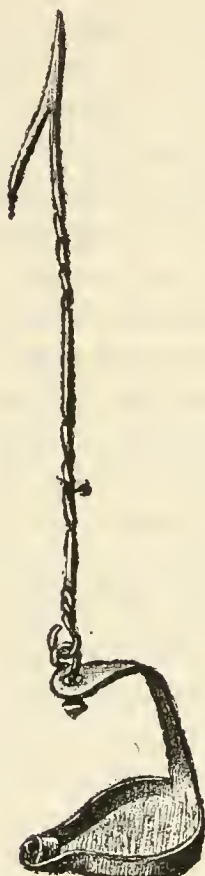


Fig. 4.

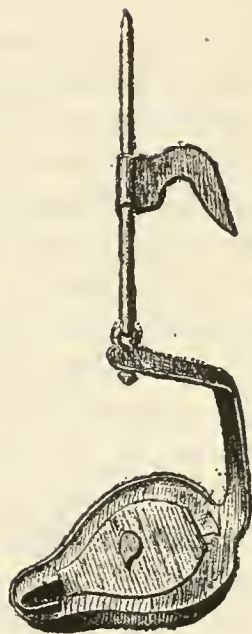


Fig. 5.

mais une lampe ordinaire. Le *crachet* remplissait absolument le rôle des petits appareils d'éclairage au pétrole, que l'on voit dans toutes les contrées.

M. d'Allemagne ajoute : « Ce mot de *crasset* ne se rencontre pas « bien souvent dans nos inventaires, et l'exemple que nous don-
« nons (la citation du poète anglais), est le seul que nous ayons
« trouvé. »

Ceci n'est pas tout à fait exact, et nous relevons, pour ne citer que celle-là, les mentions suivantes dans les inventaires amiénois :

Deulz crassets, un gril.

Amiens, 1558.

Quatre crassets.

Ibid., 1595.

Item. Un *graisset* (autre forme du même nom); ou lampe VI deniers.

Mirvault, 1599.

Dans l'arrondissement de Péronne, le *crachet* prend le nom de *lémeron* ;¹ le *lémeron* brûlait de l'huile. Ces deux lampes se composent d'une sorte de cuvette ronde, soutenue par une tige de suspension (fig. 2 *bis*), le tout en fer. Mais elles diffèrent de celles dont nous venons de parler, en ce que la graisse ou l'huile n'étaient pas introduites directement dans la cuvette, mais dans une sorte de soucoupe ou de petit récipient placé dans cette dernière (fig. 2). Il va de soi que ce n'était pas là un perfectionnement au point de vue de l'utilisation de la lampe, car la soucoupe ne se trouvant retenue par rien, tombait fréquemment ou laissait échapper son huile. De plus cette pièce n'était pas toujours en fer blanc, mais le plus souvent en terre cuite, très sujette à se briser, par conséquent.

C'est à cette petite écuelle, destinée à recevoir l'huile et la mèche, que s'appliquait plus particulièrement le terme de *lémeron*.

Le même objet dans l'Aisne porte le nom de *coperon*.

Le *crachet* ou *lémeron* était parfois muni d'ornements obtenus de forge, et constituait une pièce de ferronnerie, comme dans l'exemplaire complet, ce qui est rare, qui nous a été adressé par un archéologue distingué de Péronne, M. Boulanger. De plus, la tige de suspension pouvait s'allonger à volonté, au moyen d'une crémaillère.

Il nous reste à parler du *crassin* des Flandres : il ressemblait aux *crachets* et *lémerons* déjà décrits. Le godet à l'huile était tantôt en fer, tantôt en grès. Le *crassin* primitif n'est presque plus en usage dans le Nord et se trouve remplacé par un appareil un peu plus perfectionné. En outre, au lieu d'être fixé à une tige de suspension, il est parfois monté sur un pied comme les lampes algériennes, et tout en pouvant s'accrocher à la muraille, remplit en même temps le rôle d'un chandelier mobile, comme les *palettes*, *esconces* et *mestiers*, si usités au xiv^e siècle.

En terminant ce rapide aperçu sur quelques lampes extrêmement simples, connues par conséquent dès les temps les plus reculés, nous constaterons que l'usage d'instruments primitifs, tels que l'*araire*, resté presque dans l'état où les Romains nous l'ont légué ; l'*ascia* devenue la *houe*, la *marre* des contrées du Centre ; certains ustensiles de ménage, dont la forme n'a pour ainsi dire pas varié, tout cela prouve la persistance des vieilles habitudes dans

¹ Ou *lamperon*.

les lieux mêmes où les progrès de l'industrie moderne se sont le plus développés.

Il n'en reste pas moins vrai que la première lampe, eût-elle été formée du récipient le plus rudimentaire, a constitué un progrès qui a dû venir de bonne heure, peut-être même, nous l'avons déjà dit, lors de l'habitation dans les cavernes. Dans ces réduits obscurs, l'homme a reconnu bientôt la nécessité d'élever le foyer lumineux pour en augmenter la clarté, et l'utilité de le rendre mobile.

L'on sait du reste que les Esquimaux, *Tchouktsches* et *Kamtchadales*, restés préhistoriques à tant de points de vue, vivant dans des demeures souterraines, usent depuis un temps immémorial, de lampes alimentées par l'huile de phoque ou de baleine, tout à la fois pour s'éclairer et pour cuire leurs aliments d'une façon très sommaire.

La lampe à graisse, ancêtre du *crasset*, ne serait-elle pas apparue dès l'époque des foyers magdaléniens, alimentés par la chair des animaux, qui devaient projeter une lumière assez vive, mais étaient nécessairement immobiles.

L'homme d'alors, qui savait utiliser les fragments d'une géode ou une pierre présentant une cavité naturelle, pour y broyer l'oxyde de fer ou de manganèse destiné à sa parure, n'a-t-il pu, après l'avoir remplie de graisse, y allumer une mèche improvisée avec la moëlle des jones de la Vézère?

(Pline. Livre XXI, chap. xviii, dit que la moëlle des jones sert de mèche aux lampes.)

Discussion.

M. O. VAUVILLÉ. — Il me paraît intéressant de faire remarquer qu'il existe encore, en usage dans l'Auvergne, comme vient de nous le prouver la présentation qui nous est faite, des lampes en métal analogues de forme à celles en terre de l'époque gallo-romaine fabriquées également dans le même pays ou dans l'Allier.

La forme des lampes gallo-romaines s'était aussi conservée à Paris au xv^e siècle, comme on peut le voir par les deux pièces que je peux présenter à la Société. Ces deux lampes ont été recueillies par moi en 1887, lors de déblais importants faits, sur la butte Montmartre.

À Paris au xv^e siècle, les lampes en terre étaient perfectionnées :

souvent, elles étaient munies d'un pied, plus ou moins haut, en forme de petite colonne et avec base assez large.

Le réservoir de ces lampes portait généralement, du bout opposé à celui disposé pour la mèche, une sorte de petite anse pour l'accrocher.

On se servait encore, il y a quelques années, dans certaines carrières du département de l'Aisne, de lampes dites *lumeron* ayant une forme rappelant un peu celle de l'époque gallo-romaine. C'est l'usage de l'huile minérale qui a fait abandonner cette forme de lampe.

Hérodote et les débuts du syncretisme gréco-égyptien

PAR M. H. GALIMENT.

Si l'on en croit Diodore de Sicile, les plus illustres des Grecs se rendirent en Egypte pour s'instruire auprès des autorités sociales de ce pays. C'est ainsi qu'Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, Homère, le poète, Lycurgue, le législateur de Sparte, Solon, le législateur d'Athènes, Platon, le philosophe, Eudoxe, le mathématicien, Démocrite d'Abdère, OEnopide de Chio¹, les sculpteurs Théodoros et Téléklès, fils de Rœkos², accomplirent le voyage de la vallée du Nil. Une légende attribuait à Esope une origine éthiopienne³ et, à son tour, Strabon déclare que le poète Alcée voyagea en Egypte⁴. Selon Plutarque⁵, Bias de Priène, un des sept sages de la Grèce, entretenait une correspondance avec le Pharaon Amasis. Cléobule, qui fut, lui aussi, un des sept sages de la Grèce, étudia, d'après le témoignage de Diogène Laërce⁶, la philosophie dans les sanc-

¹ DIODORE DE SICILE, I, 96.

² DIODORE, I, 98.

³ Voyez ZUNDEL, *Esope était-il Juif ou Egyptien?* in *Revue archéologique*, 2^e série, t. III, p. 354-369; LAUTH, *Ueber die Symbolische Schrift der alten Ægypter*, in *Sitzungsberichte*, de l'Académie des sciences de Munich, 1868, t. III, p. 357-358, et *Die Thierfabel in Ægypten*, *ibid.*, p. 42 sqq. J'emprunte cette bibliographie à D. Mallet, qui examine la question de l'origine éthiopienne d'Esope, in *Premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 367.

⁴ STRABON, I, 30.

⁵ PLUTARQUE, *De Audiendo*, c. 2., Cf. *De Garrul.*, c. 8, *Septem Sapient. Conv.*, c. 6, 8.

⁶ DIOGÈNE LAERCE, I, 6.

tuaires du sacerdoce égyptien, et si l'on s'en rapporte à Flavius Josèphe¹, Phérécyde de Scyros fut un élève de la science égyptienne. Il en fut de même de Pythagore de Samos² dont la tradition fait également un disciple des prêtres de l'Assyrie, des brahmanes de l'Inde et des druides de la Gaule³.

Quant à Thalès, si on examine ce qui, grâce aux doxographes, nous reste de sa cosmologie, on voit qu'elle est presque identique à celle des Héliopolitains qui, de bonne heure, prévalut dans la plus grande partie de l'Égypte. « L'eau est le principe, la semence des choses; c'est de cet élément primordial que tout le reste est sorti. A la surface, flotte la terre, un disque plat; et au-dessus d'elle se recourbe une voûte hémisphérique à laquelle sont attachés les astres, dieux célestes nageant dans des barques lumineuses. Pour les Egyptiens, le chaos primordial, le Nou, était une masse informe, où tous les éléments se trouvaient confondus, jusqu'au jour où furent séparées les eaux d'en bas de celles d'en haut. La terre était une vaste ellipse, ou un quadrilatère, terminé aux angles par des montagnes soutenant la voûte du ciel, soulevée au jour de la création par le dieu Shou. Tout autour d'elle, sur une sorte de banquette surélevée, coulait le Nil céleste, l'Ὠκεανός des Grecs, sur lequel flottait la barque du Soleil, visible pendant le jour, tandis qu'elle descendait de l'orient vers le sud, puis remontait au nord, à travers les couloirs sombres des montagnes, qui, pendant la nuit, la cachaient aux yeux des mortels. Les premiers Ioniens croyaient de même que le soleil et la lune, tant qu'ils demeuraient invisibles, circulaient sur l'Océan, autour du disque terrestre⁴. »

¹ JOSÈPHE, *Contra Apion*, I, 1. Voyez TIEDEMANN, *Griechenlands erste Philosophen*, p. 157. D. MALLET, (*Premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 376.) pense que la phrase de Josèphe est trop vague pour qu'on puisse affirmer que Phérécyde de Scyros fut un disciple de la science égyptienne.

² DIODORE, I, 96.

³ Malgré l'avis de certains auteurs de l'antiquité, la science moderne doute que parmi les personnages illustres cités plus haut, ceux qui vécurent avant le vi^e siècle aient pu pénétrer dans le Delta. D'autre part, LETRONNE (*Mémoire sur la civilisation égyptienne*, in œuvres choisies, t. I, p. 161), pense que les colonies égyptiennes d'Inachus, Cécrops, Danaüs, sont des légendes fabriquées *a posteriori*.

⁴ D. MALLET, *Premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 374. Cf. MASPÉRO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 17 : l'essai de reconstitution de l'univers égyptien; comparez, p. 543 : le monde tel que les Chaldéens l'imaginaient.

Dans l'Odyssée¹, il est, plus que dans l'Illiade², question de l'Égypte. Mais, comme à côté de renseignements assez exacts, on trouve des faits grossièrement erronés, on peut conclure que ces détails furent colportés par des aventuriers que leurs méfaits avaient fait chasser de l'Égypte aussitôt débarqués. Aussi bien il est probable que les pirates grecs remontèrent de bonne heure une des branches du Nil et mirent pied à terre pour piller la contrée. C'est sans doute à cause de leurs exactions que l'Égypte fut si longtemps fermée aux Grecs. Ce n'est en effet que vers le vi^e et le vii^e siècle qu'elle fut ouverte aux marchands et aux voyageurs hellènes³ qui venaient, les uns pour se livrer au trafic, les autres pour amasser des documents sur la géographie, les monuments l'histoire et les mœurs du pays⁴.

Vers la fin du vi^e siècle, les logographes grecs, parmi lesquels Hécatee de Milet, se mirent à rédiger la description de la vallée du Nil. On ne possède malheureusement que des fragments du livre d'Hécatee. Conservés par Etienne de Byzance, ces lambeaux de textes renferment cependant une très succincte indication sur le temple

¹ Les passages de l'Odyssée où il est question de l'Égypte sont examinés dans l'excellent ouvrage de Mallet, p. 10 et suivantes. — La lecture de ces textes suscita, dans la Grèce, avant le vi^e siècle, un tel désir de connaître les merveilles de l'Égypte, qu'on s'explique parfaitement pourquoi les écrivains de l'antiquité firent voyager, dans la vallée du Nil, la plupart des hommes célèbres. Cet attrait ne s'affaiblit que fort peu après l'ouverture de l'Égypte aux Grecs même une fois que les historiens et les géographes eurent décrit le pays.

² ILLIADE, IX, 381-384.

³ E. EGGER, *Des documents qui ont servi aux anciens historiens grecs*, in *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France*, 1875, p. 12.

⁴ Comme on le verra plus loin, les noms d'Osiris, d'Isis et d'Horus ne paraissent pas dans les auteurs grecs avant Hérodote. Il faut donc conclure de cette absence que ces dieux étaient ignorés de ces écrivains et que, parmi les voyageurs grecs du vii^e et du vi^e siècle, ceux qui écrivirent sur l'Égypte comme Hécatee de Milet ou passèrent la trinité d'Abydos sous silence, ce qui explique sur ce point le silence de la littérature hellénique antérieure à Hérodote, ou bien virent leurs écrits tomber dans l'oubli avant d'avoir franchi un cercle fort restreint de lecteurs. Quant aux marchands grecs d'Égypte, ils avaient autre chose à faire qu'à apprendre à leurs concitoyens, restés en Grèce, la mythologie égyptienne. Du reste, peu leur importait le mythe d'Osiris, d'Isis et d'Horus, car la réussite de leurs affaires était la question qui, pour eux, primait tout.

de Bouto et l'île de Chembis¹, qu'Hérodote nomme Chemnis. Il faut arriver à l'historien d'Halicarnasse pour obtenir sur la civilisation du Delta des détails souvent erronés il est vrai, car Hérodote, comme l'immense majorité des auteurs grecs et latins qui ont disserté sur ce sujet, ignorait la langue et les écritures égyptiennes. Toutefois, les conquêtes de l'égyptologie permettent en ce siècle, grâce à la science de Champollion, de rectifier les erreurs d'Hérodote, qui restera toujours, en dépit d'injustes attaques, un guide fort précieux vu que sa bonne foi ne saurait être mise en doute².

A partir du règne de Psamitik I^{er}, qui prit à sa solde des bandes de mercenaires ioniens et cariens³, puis par eux renversa les onze princes confédérés, devint seul maître des deux terres, selon le protocole des Pharaons⁴ et, vers 651, fonda la dynastie saïte, l'accès de l'Égypte fut autorisé aux Grecs. Leurs marchands établirent alors, le long du Nil, des factoreries et, malgré les fatigues et les dangers du trajet, les Samiens de la tribu OEskhrionie ne craignirent pas de s'installer jusque dans la grande oasis⁵, tandis que « des Milésiens ouvrirent leurs comptoirs dans l'antique cité d'Abydos⁶. » Le nouveau Pharaon, pour récompenser le courage de ses hoplites ioniens et cariens, se montra fort généreux à leur égard. Après les avoir comblés de présents, il les fixa à Daphné, camp retranché des rois saïtes, pour surveiller les menées du roi assyrien Assour-bani-pal et leur donna des terres près de la branche Pélusiaque, où ils fondèrent des colonies qui grandirent en peu d'années. Des communications régulières s'établirent enfin

¹ HÉCATÉE DE MILET, *Fragments des historiens grecs*, éd. Muller, t. I, p. 20, fragment, 284 : « ἐν Βούτοις περὶ τὸ ἱρὸν τῆς Αἰγυπτῶς ἔστι νῆσος Χέμβις ὠνόμαζα, ἱρὴ τοῦ Ἀπόλλωνος ἔστι δὲ ἡ νῆσος μετὰρσίη καὶ περιπλεῖ [ἐπὶ τοῦ ὕδατος] καὶ κινέεται ἐπὶ τοῦ ὕδατος. »

² Voyez MASPÉRO, *Fragments d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote*, in *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France*, années 1875-76-77-78; A. SAYCES, *The ancient Empires of the East, Herodotus*, I-III; WIEDEMANN, *Herodotos zweites Buch mit sachlichen Erläuterungen*; PERCY GARDNER, *New Chapters in Greek History*, où l'auteur proteste contre les attaques exagérées dont Hérodote est l'objet de la part de certains critiques.

³ HÉRODOTE, II, 152.

⁴ HÉRODOTE, II, 153.

⁵ HÉRODOTE, III, 26.

⁶ MASPÉRO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4^e édition, p. 593.

entre la Grèce et l'Égypte qui cessa d'être, pour les habitants de celle-là, une terre éloignée et pleine de mystères¹.

Malgré la haine des indigènes contre des étrangers qu'ils voyaient si bien en cour, les successeurs de Psamitik I^{er} : Niko II, Psamitik II, Ouahibri et Ahmas II², accentuèrent leur amitié pour tout ce qui était d'origine grecque et envoyèrent de superbes offrandes aux dieux des mercenaires qui, par leur énergique dévouement, avaient assuré, dans une si large mesure, la fin de la dodécarchie et le triomphe de la dynastie saïte. Ahmas II s'attira, par sa bienveillance envers l'élément hellénique de la population, les jalousies et les calomnies de ses compatriotes³. Sous son règne, le commerce grec acquit une importance énorme dans la vallée du Nil bien que la branche Pélusiaque fut seule ouverte aux marchands étrangers et le roi attribua aux Grecs une ville qui prit le nom de Naukratis. C'est là que les autorités égyptiennes dirigeaient les colons grecs à mesure qu'ils débarquaient et on leur laissait toute latitude de s'organiser en république, sous le gouvernement de magistrats indépendants — prostates ou timouques — selon le culte et les coutumes de la mère-patrie⁴. Aussi cette liberté permit à la cité hellénique de s'élever, en peu de temps, à une prospérité que pouvaient envier les autres villes du pays, comme l'ont prouvé les fouilles accomplies au site de Naukratis, près du bourg d'En-Nabireh, par MM. Flinders Petrie et Gardner⁵. C'est là, en effet, vers la bouche Canopique, que se concentra une grande partie des opérations commerciales de l'Égypte.

¹ Ce sont probablement les mercenaires de Psamitik I^{er} qui répandirent, les premiers, dans le monde grec, le papyrus resté jusqu'alors presque inconnu en dehors du pays des Pharaons. Voyez E. EGGER, *Des documents qui ont servi aux anciens historiens grecs*, p. 12, in *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques*, et la note A de son *Essai sur l'histoire de la critique*, p. 485-493 ; *De l'influence que l'importation du papyrus égyptien en Grèce exerça sur le développement de la littérature grecque*.

² Ouahibri est l'Apriès et Ahmas II l'Amasis d'Hérodote.

³ Voyez E. RÉVILLOUT, *Premier extrait de la Chronique démotique de Paris : Le roi Amasis et les mercenaires, selon les données d'Hérodote et les renseignements de la Chronique*, in *Revue égyptologique*, t. I, p. 57-61. Cf. Hérodote, II, 174.

⁴ Voyez MASPÉRO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4^e édition, p. 592. Les Grecs avaient à Naukratis un Prytanée, des Dionysiaques et des fêtes d'Apollon Komæos.

⁵ *Naukratis*, part. I, par FLINDERS PETRIE, Londres, 1886. *Naukratis*, part. II, par GARDNER, Londres, 1888.

Le début du syncrétisme gréco-égyptien consista dans l'identification d'Amon-Râ avec le Zeus de Thèbes en Béotie. Ce sujet vaut la peine qu'on s'y arrête, car les hellénistes se sont souvent demandé si le culte de Zeus-Ammon est originaire d'Egypte, et la question a soulevé, en notre siècle, de fréquentes controverses¹. Il pénétra dès le panthéon égyptien, un dieu solaire, Amon-Râ, qui localité dans la Libye dans l'oasis de Lybie et passa de cette sorte que la florissante zone qu'en sépare un désert de sable. On le milieu du VII^e siècle. Par suite que de Cyrène fut fondée vers caravanes, venant de l'oasis de Lybie comprend fort bien que les d'Amon-Râ. Comme celui-ci est le grand dieu apporté la notion baine, il se propagea, au sein de la colonie, une la triade thébaine la Thèbes d'Egypte et la Thèbes de Béotie. On ne tarda pas à être persuadé que la première avait donné son nom à la seconde. Les colons grecs eurent vite fait d'identifier Amon-Râ à leur Zeus et comme Amon-Râ était souvent adoré, de même que Khnoum en Nubie et particulièrement aux cataractes, sous la forme d'un homme à tête de bœuf, ornée du disque solaire, les Grecs donnèrent à leur Zeus thébain les cornes de cet animal², et le nommèrent désormais Zeus-Ammon³. L'assimilation d'Amon-Râ à

¹ Voyez ALFRED MAURY, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. III, chapitre XVII; P. DECHARMES, *Mythologie de la Grèce antique*, 2^e édition, p. 52-53; MAXIME COLLIGNON, *Mythologie figurée de la Grèce*, p. 44-45; PARTHEY, *Das orakel und die Oase des Ammon* (Abhandl. berl. akad, 1862), p. 131 sqq. Cf. OVERBECK, *Beitr. zur Erkenntniss und Kritik des Zeus Religion*, p. 43. LEPSIUS a aussi étudié la question dans son mémoire *Ueber die Widderköpfigen Gotter Ammon und Chaunis in Zeitschrift für ägyptischen Sprache und Alterthum skande*, 1877, p. 8-23.

² Pour les représentations de Zeus-Ammon, voyez L. MULLER, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, t. I, n^{os} 27-29, p. 12, p. 31; OVERBECK, *Zeus, Münztaf.*, IV, 1, 8; P. DECHARMES, *Mythologie de la Grèce antique*, 2^e édition, p. 53, figure 5.

³ Dans la *Grande Encyclopédie*, sub voce Ammon (oasis), M. VICTOR LORET explique d'une façon très ingénieuse l'origine de Zeus-Ammon. « Les Grecs et les Latins, dans leur manière naïve de concevoir la philologie, cherchaient à rapporter à leurs langues tout mot étranger dont la consonnance se prêtait à cette assimilation. Nous en voyons des exemples en mille endroits, et surtout dans le *Traité d'Isis et d'Osiris*. Le dieu adoré dans l'oasis lybienne était Ammon; d'autre part, le temple de ce dieu était de tous côtés entouré de sable. Sable, en grec, se dit ἄμμος. Cette similitude de son entre les deux mots suffit aux voyageurs pour leur faire voir, dans Amon, non pas le nom d'un dieu égyptien, mais un adjectif dérivé de ἄμμος; ils écrivirent

Zeus par les Grecs de la Cyrénaïque fut donc le point de départ du syncretisme qui se poursuivit, une fois les Grecs librement installés dans le royaume des Pharaons et s'acheva naturellement à Alexandrie, sous la domination des Lagides, durant la période hellénistique¹.

Dans Homère, Hésiode, Eschyle et les historiens, de la triade avant Hérodote d'Halicarnasse, les grandes divinités. Les noms de ces d'Abydos : Osiris, Isis, Horus, ne sont pas connus. Ils n'ont, pour la première divinités et leurs légendes ne sont pas connus. Le voyage en Egypte eut lieu vers 450, que dans Hérodote. Il y a deux cents ans environ, c'est-à-dire 450. Observons que donnée par Psamitik I^{er}, la branche Pélusique depuis l'autre était ouverte aux vaisseaux grecs. Les émigrants se rencontraient alors dans les villes de Naukratis et d'Abydos. Les nouveaux venus n'avaient pas tardé à établir de vagues comparaisons entre les fables que leurs hôtes racontaient sur les grandes divinités du mythe osirien et les fictions qui avaient cours en Grèce au sujet des grandes divinités d'Eleusis et de Delphes. Mais c'est à partir d'Hérodote que ces comparaisons se précisent. Cet historien, en effet, identifie Osiris avec Dionysos², Isis avec Déméter³, Horus avec Apollon⁴. Aussi bien dans les mythologies des deux peuples, Osiris et Dionysos, Isis et Déméter étaient des divinités chthoniennes tandis qu'Horus et Apollon étaient des dieux solaires. Toujours, selon Hérodote, Isis, de ses rapports avec Osiris, a eu la déesse Bubastis que notre

donc Ἄμμων avec deux μ. Comme ἄμμος s'écrit parfois ἄμμος, avec l'esprit rude, les Latins employèrent la transcription Hammon de préférence à Amon. » Les dangers de l'étymologie sont exposés dans la *Linguistique* d'ABEL NOVELACQUE, 4^e édition, p. 16 et suivantes.

¹ La période hellénistique commence avec Alexandre le Grand et dure jusqu'à la domination des Romains. Hérodote (IV. 196) dit que les femmes de Cyrène ne mangent pas de vache à cause de l'égyptienne Isis et observent ses jeûnes et ses fêtes. D'après le contexte, il est clair qu'Hérodote parle des Lybiennes et non des Grecques. Il est probable, qu'au moment du voyage de notre historien en Afrique, les grecs de Cyrène n'adoraient pas Isis et ne l'avaient pas identifiée avec Déméter, car sur les plus anciennes monnaies de la Cyrénaïque, la tête de Zeus-Ammon est seule représentée. Enfin Pindare ne semble pas connaître Isis car il ne parle vaguement que de Zeus-Ammon et d'Epaphus (Apis)

² HÉRODOTE, II, 42, 144.

³ HÉRODOTE, II, 59, 156.

⁴ HÉRODOTE, II, 144, 156.

historien identifie avec Artémis ¹. C'est à cause de cette identification d'Horus à Apollon et de Bubastis à Artémis que le récit des dangers, courus pendant leur enfance par les deux divinités grecques issues du commerce de Zeus avec Lèto, s'*égyptisa* en passant dans le mythe des deux enfants d'Osiris et d'Isis. Grâce aux soins vigilants de Lèto, Horus et Bubastis échappèrent à la haine de Typhon, cachés dans l'île flottante de Chemnis et quand Horus fut assez grand, il lutta contre son persécuteur, le vainquit, le déposa et fut le dernier dieu qui régna sur l'Égypte. De même, dans la fable grecque, Apollon et Artémis furent soustraits, dans l'île flottante de Délos à la colère d'Iléra et Apollon, encore jeune, fut victorieux du monstrueux serpent Python qui infestait les marais des environs de Delphes.

« Dès lors est fixée dans ses traits généraux la légende égypto-grecque. Osiris est comme Dionysos le symbole de toute vie et de toute mort; il a comme lui sa passion. Isis représente Déméter, le principe femelle « de la production et de l'harmonie ². » Horus personnifie comme Apollon la vie reparaissant dans toute son intensité, après une éclipse temporaire. On fut sans doute plus embarrassé pour donner un nom grec à Set, l'esprit du mal; on l'identifia avec Typhon, Titan foudroyé, sur l'histoire duquel on ne s'entendait pas très bien. Puis, autour du mythe, se groupèrent des fables secondaires. Nephthys doit être la déesse dans laquelle Hérodote reconnaît Latone, et Bast celle qu'il regarde comme Artémis. Enfin Io est mise en rapport avec Isis. La fable d'Io est inconnue à Homère; Hésiode ³ et Acusilas ⁴ sont les premiers qui en aient parlé. Elle paraît être originaire d'Argos et s'être répandue surtout du temps d'Eschyle; dans le *Prométhée enchaîné* ⁵ il est dit que Canope doit être le terme des voyages d'Io; la même tradition se retrouve dans les *Suppliantes* ⁶. Mais personne avant Hérodote ne remarque une ressemblance entre Isis et Io. « Isis,

¹ HÉRODOTE, II, 156.

² GIRARD, *Le sentiment religieux en Grèce*, p. 234.

³ HÉSIODE, *Fragments*, éd. F. S. Lehrs, p. 47, fragment, 5 : τούτην ιερωσύνην τῆς Ἥρας ἔλουσιν Ζεὺς ἐφθαιρε. Φωραθεὶς δὲ ὑπὲρ Ἥρας, τῆς μὲν κόρης ἀψάμενος εἰς βοῶν μετεμρῶσσε λευκὴν, αὐτῇ δὲ ἀπωμοσατο μή συνελθεῖν. »

⁴ ACUSILAS, *Fragments des historiens grecs*, éd. Muller, t I, p. 402, frag., 18 : « Ἡσιόδος καὶ Ἀκουσίλαος Περσῆνος τὴν Ἰώ φασιν εἶναι. »

⁵ V. 705.

⁶ V. 548 et 788.

dit il, est représentée sous la figure d'une femme à cornes de vache comme l'est Io chez les Grecs ¹. » Ce passage ferait presque croire que nous touchons là à l'origine d'une identification qui a fait fortune depuis; Hérodote ne prétend pas que l'héroïne et la déesse soient considérées comme une seule personne, ni même qu'elles puissent être comparées autrement que par leurs images; il semble que ce soit cette analogie tout extérieure qui ait donné lieu plus tard à un rapprochement plus complet. En ce cas, il faudrait admettre que les Grecs se sont laissés aller, sans y plus regarder, à la première impression que reçurent leurs yeux. Mais ce serait se tromper: le symbolisme de la fable d'Io ne ressemble tant à celui de la fable d'Isis que parce qu'ils sont nés l'un et l'autre de deux mythes qui avaient entre eux plus d'un rapport. Il n'est pas bien sûr qu'Io, à Argos tout au moins, ne fut pas une de ces divinités locales, autour desquelles se concentra et se perpétua le culte des forces mystérieuses de la nature et dont les autels attiraient, presque autant d'hommages que ceux des grands dieux de l'Olympe ². »

L'interdiction, faite aux Grecs des temps d'Homère et d'Hésiode ³ de pénétrer en Egypte, explique le motif pour lequel on ne rencontre pas, dans les poèmes attribués à ces deux écrivains, les dieux de la triade d'Abydos résultante de l'évolution eschatologique du pays des Pharaons. Comme Eschyle, le père de la tragédie grecque, qui vécut de 525 à 456, ignore, lui aussi, les dieux de la triade funéraire des Egyptiens, il faut donc admettre que ce concept n'avait pas encore fait son chemin en Grèce bien que les Grecs de l'époque d'Eschyle fussent établis sur les rives du Nil. Il est fort probable que les émigrants de Naukratis et d'Abydos, avec lesquels Hérodote entra en relation, avaient comparé vaguement, comme nous l'avons dit, dès leur établissement en Egypte, Osiris à Dionysos, Isis à Déméter, Horus à Apollon. Mais, en dépit des rapports commerciaux, pour une cause que nous

¹ HÉRODOTE, II, 41.

² VOIR LENORMANT ET DE WITTE, *Elite des monuments céramographiques*, t. III, p. 238; MARIETTE, *La Mère d'Apis*, 1856, p. 19 et suiv. Cette longue citation est empruntée à GEORGES LAFAYE, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie* p. 9 et 10. Nous avons tenu à reproduire entièrement l'opinion du savant professeur de la Sorbonne car elle est d'un grand poids pour le sujet qui nous occupe.

³ HÉSIODE parle du Nil, dans la *Théogonie* (338) : « Νεῖλόν τε Ἀλφειόν τε καὶ Ἡριδανὸν βροχιδέην,.... »

expliquerons, ces comparaisons étaient inconnues aux Grecs demeurés dans la mère-patrie. Ce fut évidemment Hérodote qui, lors de son voyage, après avoir entendu les récits des prêtres et assisté à certaines cérémonies du culte, compara à son tour, mais d'une manière précise cette fois, les mythes relatifs aux grandes divinités d'Eleusis et à l'Apollon delphien avec le mythe osirique et fit ensuite connaître, le premier, au public grec, les analogies de quelques fables des deux pays. On s'explique ainsi pourquoi Eschyle ignore la triade d'Abydos malgré les rapports commerciaux de la Grèce avec l'Égypte au siècle où écrivait le grand tragique.

Qu'on ne trouve pas invraisemblable la remarque que nous formulons sur le rôle joué par Hérodote dans la formation du syncrétisme gréco-égyptien ! Qu'on ne dise pas que nous attribuons à Hérodote, dans ce commencement de fusion des mythes fondamentaux des deux peuples, un rôle qu'il n'a pu jouer car, en présence du succès considérable qu'obtinrent les histoires d'Hérodote auprès de ses concitoyens, la réponse est facile : Si en l'an 450, lors du voyage de notre historien, les commerçants grecs établis en Égypte n'avaient pas encore répandu dans la mère-patrie, la connaissance des dieux de la triade d'Abydos, et de leur assimilation à Dionysos, Déméter et Apollon, cela tient évidemment à ce que ces gens, en leur qualité de marchands, ne possédaient pas les loisirs nécessaires et la tournure d'esprit indispensable pour se livrer à de longues méditations sur la nature et le rôle des dieux égyptiens et des dieux du Panthéon hellénique. Ils avaient bien remarqué, sans doute, dans leurs conversations avec les indigènes, de vagues ressemblances, mais ils n'avaient pas poussé jusqu'au syncrétisme, ce sujet ne rentrant pas dans leurs préoccupations purement mercantiles. Peu les intéressaient au fond Osiris, Isis et Horus. Or ce fut le syncrétisme qui assura, dans le monde aryen, le succès d'Osiris, d'Isis et d'Horus auxquels il faut joindre le dieu subalterne Anubis, le *latrator* Anubis des poètes latins.

La triade d'Abydos, dont le culte s'étendait à tous les nomes de l'Égypte et la comparaison de ses dieux avec les divinités grecques des mythes d'Eleusis et de Delphes, ne pouvaient échapper à un esprit aussi observateur et aussi consciencieux que celui d'Hérodote. Examinons les caractères communs des cultes des deux nations : Déméter est comme Isis une déesse de l'agriculture. Toutes deux passent pour avoir enseigné aux hommes l'art de

cultiver le blé et introduit une plus grande civilisation sur la terre. Toutes deux possèdent aussi des mystères. Il est fait mention de ceux d'Isis dans Plutarque et les *Φιλοσοφούμενα*. Quant aux mystères de Déméter leur existence est affirmée par les auteurs classiques. Dionysos accomplit comme Osiris une expédition civilisatrice et ils ont tous deux leur *passion*. Dans les fêtes nocturnes d'Éleusis on célèbre devant les initiés les différents actes de la passion de Dionysos-Zagreus et à Saïs, Hérodote assiste de nuit aux mystères en l'honneur d'Osiris ¹. De même que le dieu égyptien est tué par Set qui disperse ses membres, Dionysos-Zagreus est assassiné et dépecé par les Titans. Dans le mythe osirique, un membre : le phallus, jeté dans le Nil par Set, devient la proie d'un poisson : l'oxyrrhynque ². Dans les mystères dionysiaques le cœur seul est remis par Pallas à Zeus qui le mange. Puis, d'une part, Apollon rassemble les membres de Dionysos-Zagreus et les ensevelit sur le Parnasse. D'autre part, Isis et Horus recueillent ceux d'Osiris et lui élèvent un tombeau à Abydos. Comme conclusion des deux mythes, Dionysos-Zagreus et Osiris ressuscités règnent en souverains dans l'Hadès. Mais cela ne suffit pas : il nous reste à étudier les points de contact qui unissent Apollon et Horus.

Dans la religion delphique, le nom de Dionysos est associé à celui d'Apollon et le tombeau du premier est situé sous le trépied d'Apollon. Comme Apollon, Dionysos est à la tête du chœur des Muses et ils portent tous deux le nom de *Musagète*. Mais c'est sur les vases peints que l'on saisit bien l'union étroite des deux divinités : ainsi, sur un vase dont on doit la publication à la Commission impériale archéologique de Saint-Petersbourg ³, le dieu de Délos, placé auprès d'un palmier, reçoit Dionysos, lui présente la main droite et lui permet de partager ses attributions. Dans la mythologie hellénique, Apollon a comme Dionysos sa passion : aussi bien, chaque année, l'ardeur du soleil s'affaiblit et il ne recouvre ses forces que pour les voir décliner l'année suivante. De plus son éclat peut être voilé par les éclipses, très rares il est vrai. Mais quand il brille dans toute sa force, le soleil suscite les colères des humains car il dessèche la terre et ses productions végétales

¹ HÉRODOTE, II, 171.

² Pour le rôle de l'oxyrrhynque dans la littérature populaire, voyez : MASPÉRO, *les Contes populaires de l'antique Égypte*, 2^e éd. p. 15.

³ Comptes-rendus de l'année 1861, planche IV.

et sa trop grande chaleur engendre les fièvres et rend plus redoutables les contagions. Les hommes, qui sont alors contraints de travailler sous ses rayons, l'accablent de malédictions car il accroît leur fatigue quotidienne. C'est ainsi que dans les Thargélies athéniennes, où on rendait un culte à Apollon comme dieu de la renaissance printanière, la fête revêtait « surtout un caractère de gravité triste et de deuil ¹. »

A Delphes, la Pythie, montée sur son trépied, respirait les vapeurs qui s'échappaient du sol, répondait aux questions et annonçait l'avenir. C'était donc du sol que, pour les fidèles de la religion delphique, lui venait l'inspiration. Cette idée devait fatalement unir Apollon au dieu chthonien Dionysos. C'est ce qui eut lieu et, à partir de ce moment, les deux divinités eurent comme attribut commun le trépied ². Aussi le chorège vainqueur obtenait cet instrument pour prix de sa victoire quand on célébrait les fêtes de Dionysos. Enfin comme Dionysos résidait aux Enfers, on lui adressait des hommages à titre d'inspirateur de la Pythie. « Si Bacchus peut ainsi remplacer Apollon, on serait tenté d'en conclure qu'il n'en est qu'une autre forme. Telle est, en effet, la pensée syncrétique que l'on démêle dans la théologie quelque peu subtile et confuse de Plutarque et qui paraît avoir dicté à l'origine l'usage religieux qui s'était établi à Delphes. Aussi a-t-on pu dire, en s'attachant à cette conception qui complète les deux divinités l'une par l'autre, que Dionysos est un Apollon infernal et Apollon un Dionysos solaire ³. Dans la célébration des mystères, c'est Iacchos qui, en rayonnant, éclaire pendant la nuit les initiés. C'est lui qui secoue les torches en tête du saint cortège et que le chœur infernal, dans les *Grenouilles* d'Aristophane, invoque comme l'astre des mystères nocturnes ⁴. »

¹ GIRARD, *le Sentiment religieux en Grèce*, 3^e éd. p. 196.

² Voyez, OTFR. MULLER, *De Tripode Delphico*, p. 11. *Amalth.* I, p. 120, GERHARD, *Auserl. Vasenb.* p. 121. Cf. GIRARD, ouvrage cité, 3^e éd. p. 200.

³ MACROBE, *Saturnales*, I, 18, confirme cette opinion : « Il est d'usage, dit-il, dans la célébration des mystères, que le soleil, alors qu'il parcourt l'hémisphère supérieur ou diurne, soit invoqué sous le nom d'Apollon, et sous celui de Dionysos, qui est le même que Bacchus, alors qu'il parcourt l'hémisphère inférieur ou nocturne. »

⁴ GIRARD, *le Sentiment religieux en Grèce*, 3^e éd. p. 202. Iacchos et un Dionysos juvénile. Epoux de Coré, il réside avec elle dans les Enfers en hiver et l'accompagne sur la terre au printemps. Devenu peu à peu le dieu chthonien par excellence, Dionysos se substitua comme roi de l'Hadès à Plouton.

Dans le mythe égyptien, Osiris et Horus offrent les mêmes rapports que Dionysos et Apollon dans le mythe grec. De même qu'Apollon est frère de Dionysos, Horus, sous le nom d'Haroëris ou Horus l'aîné, est frère d'Osiris. Mais sous le nom d'Harpocrate ou Horus l'enfant, il est fils d'Osiris. Haroëris naquit de l'union de Seb et de Nout et Horus de celle d'Osiris et d'Isis ¹. Dans le second cas, Osiris est le soleil nocturne, le soleil mort pour ainsi dire après sa disparition à l'Occident sous le nom de Toutm et Horus représente le soleil levant, qui apparaît chaque matin à l'Orient pour fournir sa course quotidienne, dans une barque remorquée par deux chacals que les textes appellent les « ouvriers de chemins. » D'autre part, Osiris assassiné par Set personnifie le bien vaincu par le mal. Mais le bien ressuscite, sous la forme d'Horus, qui tue Set et assure ainsi le triomphe du bon principe sur le mauvais. Il est inutile de poursuivre ces rapprochements car on saisit aisément les analogies qui existent dans la comparaison des mythes relatifs à Dionysos, Apollon, Osiris, Haroëris et Horus. En résumé, Osiris est bien comme Dionysos-Zagreus un dieu chargé, après sa résurrection, du gouvernement de la région infernale et Horus est bien comme Apollon un dieu du soleil ². Enfin si Apollon débarrasse la terre du monstrueux serpent Python, Horus met à mort l'énorme serpent Apophis. Aussi, comme dans les deux cas, la destruction du serpent symbolise la victoire du jour sur la nuit, on a supposé que le mythe de Python est né de celui d'Apophis. C'est une erreur attendu que la mise à mort d'un serpent par un dieu se retrouve dans la plupart des mythologies sans qu'on ait besoin de l'attribuer à une migration du mythe.

Hérodote, après avoir constaté la place de la triade d'Abydos dans la théologie de l'Égypte, contribua, grâce au succès de ses écrits, à son introduction dans le monde grec où l'identification d'Osiris, d'Isis et d'Horus avec Dionysos, Déméter et Apollon ne tarda pas à se fixer dans les esprits. En réalité cette opération s'accomplit sans trop de difficulté, car l'éclectisme des Grecs les portait naturellement à briser les barrières qui enfermaient les concepts religieux des autres peuples dans des prisons plus ou

¹ Voyez PIERRET, *Dictionnaire d'archéologie égyptienne*, *sub voce* Horus.

² La plupart des auteurs anciens ne semblent pas avoir établi de différence entre Horus et Haroëris. C'est ainsi que Diodore de Sicile, I, 16, fait d'Horus-Apollon le frère d'Osiris.

moins étroites ¹. L'épigraphie nous permet de préciser l'époque où l'on commence, en Grèce, à élever des sanctuaires aux divinités d'Abydos. En 333 avant l'ère chrétienne, sous l'archonte Nicocratès, des marchands phéniciens furent autorisés à construire un temple pour le culte d'Aphrodite. Ce monument s'élevait au Pirée ainsi qu'en témoigne une inscription trouvée en cet endroit. Or, dans ce document, on mentionne que des Egyptiens ont déjà obtenu l'autorisation de bâtir un sanctuaire en l'honneur d'Isis ². La construction de ce sanctuaire était évidemment de fraîche date pour qu'on en fit mention dans le décret « comme pour justifier une faveur exceptionnelle » ³. En tout cas, là, il ne s'agit plus d'identification des dieux égyptiens avec les dieux grecs : c'est la religion égyptienne qui, commençant à revêtir un caractère international, prend possession du sol aryen. En 332, la fondation d'Alexandrie imprima un essor considérable à la théologie de la vallée du Nil et facilita l'expansion du culte des divinités d'Alexandrie en Grèce, en Italie et dans d'autres régions de l'Europe où on en retrouve les monuments. Les théologiens de la cité nouvelle substituèrent Sérapis à Osiris, appelèrent Horus, Harpocrate et animèrent leur culte d'un esprit universaliste bien caractérisé. Il importe à cet égard de ne pas oublier le rôle joué, sous Ptolémée-Philadelphie, par un prêtre égyptien de Sébennytus du nom de Ma-n-thot ⁴. Plus connu sous le nom grecisé de Manéthon, ce prêtre écrivit en grec un *livre sacré* qui, en Egypte et hors de l'Egypte, obtint un succès considérable auprès des fidèles de Sérapis, d'Isis, d'Harpocrate et du *latrator* Anubis.

¹ Toutefois si l'éclectisme des Grecs des portait facilement à identifier les dieux étrangers avec les leurs, il fallait une autorisation pour élever sur le territoire grec des sanctuaires aux divinités des autres nations. Cette autorisation ne se donnait pas à légèrè.

² Cf. P. FOUCART, *Des associations religieuses chez les Grecs*, p. 83 et 129. Voici, d'après cet helléniste, (p. 189 du même ouvrage), le passage de l'inscription où il s'agit du temple d'Isis : « Ἡερὶ ὧν οἱ ἐμποροὶ οἱ Κιτιεῖς ἐδοῦσαν ἔννομον ἱεταυεῖν αἰτούντες τὸν δῆμον Ἱωρῆου ἐνκτῆσιν ἐν ᾧ ἱδρύσονται ἱερὸν Ἀφροδίτης, δεδωῖθαι τῷ δῆμῳ, δοῦναι τοῖς ἐμπόροις τῶν Κιτιέων ἐνκτῆσιν Ἱωρῆου ἐν ᾧ ἱδρύσονται τὸ ἱερὸν τῆς Ἀφροδίτης, καθάραι καὶ οἱ Αἰγύπτιοι τὸ τῆς Ἰσιδος ἱερὸν ἱδρύσονται. »

³ GEORGES LAFAYE, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie*, p. 14.

⁴ Ce nom convenait fort bien à un écrivain car Thot était le dieu des lettres chez les Egyptiens. Dans la scène du jugement de l'âme présidé par Osiris c'était Thot qui enregistrait la sentence.

Discussion

M. DUMONT fait remarquer que la cosmogonie égyptienne est sortie d'Égypte par plusieurs voies. Elle est devenue tellement universelle qu'il en reste des traces dans la langue française même. Le mot firmament par exemple désigne un corps dur, une voûte de cristal surmontée d'un océan aérien. Sur cet océan les dieux naviguaient dans leur arche. C'est cette conception du monde qui seule rendait possible que « les cataractes du Nil s'ouvrirent » et que se produisit le déluge et « la chute des grandes eaux ».

M. A. LEFÈVRE. — Le firmament a été considéré comme un ensemble de plusieurs voûtes dans toutes les religions orientales : c'est tantôt une tente, tantôt une voûte à laquelle sont attachées des étoiles. Cette idée est venue à beaucoup de peuples. Quant à l'histoire du déluge, on la trouve déjà dans la religion chaldéenne.

L'un des Secrétaires : P. RAYMOND.

652^e SÉANCE. — 3 Décembre 1896.

PRÉSIDENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

CORRESPONDANCE.

Lettre annonçant la réunion du Congrès des Sociétés Savantes à la Sorbonne en avril 1897.

OUVRAGES OFFERTS.

CHATELLIER (P. DU). — *Deux tumulus de l'époque du bronze dans les communes de Locmaria-Plouzane et de St-Yvi (Finistère)* (Ext. des mém. de la Soc. d'émul. des Côtes-du-Nord), in-8, 6 p. Saint-Brieuc, s. d.

HAMON (A). — *Le socialisme et le congrès de Londres* (Bibliothèque sociologique n° 11) in-18, 280 p. Paris, 1897.

KATE (D^r H. TEN). — *Sur quelques points d'ostéologie ethnique imparfaitement connus* (Ext. de Rev. del museo de la Plata), in-8, 18 p. et pl. La Plata, 1896.

LESBRE (F.-X.). — *Essai de myologie comparée de l'homme et des mammifères domestiques*, in-8, 179 p. Lyon, 1897.

MOREAU (F. FRÉDÉRIC). — *Notice sur des silex taillés recueillis en Tunisie*, in-8, 19 p. et pl. Paris, 1888, (Don de M. VACQUER).

MORGAN (J. DE). — *Recherches sur l'origine de l'Égypte*, in-8, 282 p. fig. et pl. Paris, 1896.

MORTILLET (A. DE). — *Les petits silex taillés à contours géométriques* (Ext. de *Revue de l'Éc. d'Anthropol.*), in-8, 31 p. et fig. Paris, 1896.

PÉRIODIQUES (articles à signaler).

Revue de l'École d'Anthrop., (15 nov. 1896). — A. de Mortillet : Les petits silex taillés à contours géométriques trouvés en Europe; — Capitan : La station acheuléenne de la Micoque.

Arch. de l'Anthropol. crim., (15 nov. 1896). — G. Ballet et Robinovitch : Les persécutés processifs; — F. Galton : Les empreintes digitales.

Bul. de la Soc. anatomique, (juillet-octobre 1896). — Deroyer : Inversion totale des viscères; — Morestin : Adducteur du petit doigt présentant un chef antibrachéal; — Mauclore : Anomalie du nerf médian.

Revue scientifique, (21-28 nov. 1896). — Ph. Tissé : La fatigue chez les débiles nerveux et fatigués.

Bul. de la Soc. des amis des sc. nat. de Rouen, (1895). — Edm. Spalikowski : Études d'Anthropologie normande, 1^{re} partie : l'Enfant à Rouen.

Journal of the anthropological institute, nov. 1896). — J. Horton-Smith : The cranial characteristics of the South Saxons, compared with those of some of the other races of south Britain; — Pleyte : An unpublished Batak creation legend; — Seton-Karr : Collection of flint implements; — Robley : Collection of Baked heads of Maoris; — Myers : An account of some skulls discovered at Brandon, Suffolk; — Connolly : Social life in Fanti-land; — Etheridge : Notes on Australian shields, more particularly the Drumung; — Godden : Naga and other frontier tribes of North-East India.

ÉLECTIONS.

M. C. LEJEUNE, avocat, présenté par MM. Armand Viré, Letourneau et Lefèvre est élu membre titulaire.

OBJETS OFFERTS ET PRÉSENTATIONS.

M. G. DE MORTILLET présente cinq photographies de la part du Dr Gosse, de Genève, qui les offre à la Société. Elles représentent, sous diverses faces, trois squelettes ou momies de Guanches encore enfermées dans les sacs épais et grossiers qui leur servent de bière. Les morts, très fortement accroupis, les jambes tout à fait repliées et appliquées contre le corps. Un trou rond, pratiqué dans le sac, laisse voir la face. L'École d'Anthropologie de Paris possède quatre de ces momies cédées par la Bolivie, lors de l'Exposition universelle de Paris, en 1889.

M. ZABOROWSKI annonce qu'il a reçu pour la Société un album de trente et une photographies offertes par les membres du dîner du Matérialisme scientifique.

M. MITOUR présente des silex et ossements provenant d'une station magdalénienne de la Meuse.

M. G. DE MORTILLET. — Les silex taillés et les débris de renne qui viennent de nous être présentés, caractérisent très nettement une station magdalénienne. Mais n'est-elle pas tout à fait de la fin du magdalénien? Elle présente un caractère fort curieux, c'est le peu de développement des restes osseux. Il y a plusieurs bois de renne très courts, minces, légers. Tous les bois recueillis n'étant pas là, je ne puis dire si c'est un caractère général. Mais, certainement, il y a plus de ces bois grêles qu'il ne devrait y en avoir. Cela tient-il à l'existence aux bords de la Meuse d'une race spéciale de renne, ou bien sommes-nous en présence de rennes dégénérés par suite d'un climat qui ne leur convient plus? La station, dans ce cas serait de la fin de l'époque du renne. Dans ce cas, le cerf devrait se montrer assez abondant : je le remarque à peine.

Un fait très curieux, c'est que la faune entière paraît composée d'individus, très petits. Il y a un canon d'équidé, dont les proportions sont fort restreintes. J'ai aussi remarqué deux molaires, probablement de chamois, également de faible dimension. Les fouilles de cette station méritent donc d'être poursuivies avec soin. Leurs produits peuvent fournir d'importantes données.

Au point de vue de la géographie paléolithique, cette station offre aussi le plus grand intérêt. Elle sert d'intermédiaire entre celles du bassin de la Meuse belge et celles de la chaîne du Jura,

depuis la vallée de Delémont jusqu'aux gisements du Bugéy, dans l'Ain.

RENOUVELLEMENT DU BUREAU POUR 1897.

Le sort désigne comme scrutateurs pour le dépouillement des listes : MM. Salmon, Hervé, Bloch, de Celeyran et Vinchon.

Le scrutin donne les résultats suivants :

Nombre des votants : 55.

Sont élus :

Président : M. Ollivier-Beauregard, 51 voix.

1^{er} Vice-Président : M. Hervé, 54 voix.

2^e Vice-Président : M. Capitan, 53 voix.

Secrétaire général adjoint : M. Manouvrier, 52 voix.

Secrétaires : M. Viré, 55 voix ; M. Papillault, 55 voix.

Conservateurs : M. A. de Mortillet, 55 voix ; M. Cuyer, 46 voix.

Archiviste : M. Zaborowski, 53 voix.

Trésorier : M. Daveluy, 54 voix.

Commission de publication : M. Dareste, 55 voix ; M. Issaurat, 55 voix ; M. A. Lefèvre, 54 voix.

Ont obtenu ensuite des voix :

Président : MM. Deniker, 1 ; Hamy, 1 ; d'Ault du Mesnil, 1.

1^{er} Vice-Président : M. Salmon, 1.

2^e Vice-Président : M^{me} Royer, 1 voix ; M. Chervin, 1.

Commission de publication : M. Sanson, 1.

COMMUNICATIONS.

Soudure des apophyses clinoides du sphénoïde et crête sous-épineuse du scapulum dans l'espèce humaine.

PAR LE D^r LEDOUBLE.

Le sphénoïde et l'omoplate, que je présente à la Société, proviennent de deux sujets différents et offrent chacun un mode de conformation anormale.

Sphénoïde. — Ce sphénoïde est détaché d'un crâne de supplicé, déposé depuis plus de quarante ans au Musée anatomique de l'École de Médecine de Tours. Ce crâne, dont la mâchoire inférieure était égarée et qui ne pouvait, par conséquent, être utilisé d'une façon sérieuse par la craniométrie, offrait, en plus de la

malformation du sphénoïde que je vais indiquer, une atrophie considérable des apophyses mastoïdes des temporaux et un peu d'ostéoporose à la partie moyenne du pariétal droit. Quant au sphénoïde, vous pouvez voir, Messieurs, qu'à droite et à gauche, les apophyses clinoïdes, moyenne, antérieure et postérieure, sont réunies par des ponts osseux. J'ai rencontré plusieurs fois, d'un seul ou des deux côtés, la soudure des apophyses clinoïdes, moyenne et antérieure, jamais celle de toutes les apophyses clinoïdes. Elle est signalée cependant en ces termes par Curveilhier : « Dans les cas où les apophyses clinoïdes moyennes sont réunies aux clinoïdes postérieures, elles le sont toujours alors aux apophyses clinoïdes antérieures ». Est-elle commune? Est-elle rare? c'est une question à résoudre. Quoiqu'il en soit, la soudure bilatérale des trois apophyses clinoïdes du sphénoïde constitue chez l'homme une anomalie reversible type.

Dans divers animaux, notamment dans *l'orang*, les apophyses clinoïdes, moyenne, antérieure et postérieure, sont normalement, au dire de Gegenbaur, reliées par des cordons osseux.

Omoplate. — Ce scapulum est celui d'un aliéné, mort il y a environ un an, à l'hôpital général de Tours. C'est celui de droite. Il offre, en suivant la ligne oblique qui se détache du bord axillaire et va rejoindre l'angle inférieur, entre les muscles sous-épineux, d'une part, et les muscles grand et petit ronds, d'autre part, une crête osseuse, très prononcée, percée inférieurement de deux orifices, et dont l'extrémité supérieure et le bord libre sont hérissées d'aiguilles et d'aspérités très ténues. Les faces supérieure et inférieure de cette crête donnent insertions aux muscles de la fosse sous-épineuse. Le cap du petit rond a ses dimensions habituelles. L'omoplate du côté opposé et le reste du squelette sont normaux.

Cette anomalie, comme la précédente, rentre dans la classe des anomalies reversives. D'après Broca, en effet, une crête saillante, presque aussi saillante que l'épine de l'omoplate, se trouve à l'état normal dans quelques animaux, notamment dans *les ours*. Shepherd et Testut ne font pourtant pas mention d'une pareille disposition dans *l'ours brun d'Amérique*. Meckel ne le mentionne pas non plus dans les *Ursidés*. Mais ce dernier anatomiste avance que « chez *les fourmiliers*, particulièrement chez *le tamanoir* et *l'unau*, il existe une seconde épine très forte dans la face postérieure du « scapulum. » La crête sous-épineuse de l'omoplate n'a pas encore été signalé, que je sache, dans l'espèce humaine.

Discussion.

M. LABORDE trouve curieuse cette coïncidence de la soudure des apophyses clinoides et de l'ostéoporose des pariétaux, ostéoporose rencontrée chez un certain nombre de criminels.

M. G. DE MORTILLET. — Il y a trois jours, lundi passé, dans cette enceinte, j'ai enseigné à mon cours que de tous les singes anthropoïdes vivants, celui qui se rapproche le plus de l'homme est le chimpanzé. Je me suis basé sur deux ordres de considérations :

1^o Comparaison ostéologique;

2^o Etude du développement intellectuel.

Sous le rapport ostéologique, il est incontestable que le squelette du chimpanzé, de tous ceux des singes anthropoïdes vivants, est celui qui se rapproche le plus du squelette de l'homme. C'est surtout frappant, si au lieu de prendre comme terme de comparaison le squelette d'un homme de notre époque, on prend celui de l'homme fossile. C'est donc avec le squelette de l'homme de la race de Néanderthal qu'il faut comparer celui des autres anthropoïdes.

Sous le rapport intellectuel, il est connu que les petits des singes anthropoïdes ont la plus grande analogie avec les enfants. Il est un moment où ils ressemblent, sous ce rapport, à deux frères. Mais cette analogie diminue peu à peu avec la croissance. Eh bien, c'est chez les petits chimpanzés que cette diminution est la moins hâtive comme début et la plus lente comme développement. Les chimpanzés vieux eux-mêmes se différencient moins de l'homme que les gorilles et les orang-outangs.

En admettant même que le développement humain s'est opéré en Asie, comme semble le prouver la découverte du pithécanthrope faite par le D^r E. Dubois, ce ne serait pas une raison pour repousser tout rapport entre l'homme et le chimpanzé, anthropoïde de l'Afrique occidentale. Les collines subhimalayennes de Siwalik, si riches en fossiles, ont fourni des débris de singes ayant certains rapports avec le chimpanzé.

M. A. DUMONT demande dans quelles races on rencontre le plus d'anomalies.

M. LE DOUBLE répond que, d'après M. Chudzinski, ces anomalies

sont plus fréquentes dans la race noire, mais qu'il n'y a pas eu assez d'autopsies faites et qu'il faut réserver la question.

Le Menhir de Keralain en Plouguernevel (Côtes-du-Nord).

PAR M. L. BONNEMÈRE.

J'ai l'honneur d'offrir à la Société une photographie représentant le beau menhir de Keralain, dans les Côtes-du-Nord. Je voulais en prendre plusieurs vues et le mesurer soigneusement. Une pluie qui survint me força à une prompte retraite.

Tout récemment, on a planté dessus une croix, et on l'a orné d'une plaque indiquant que toute personne qui viendra prier au pied de ce mégalithe méritera une indulgence seconde.

Les circonstances qui ont amené la plantation de cette croix méritent d'être rapportées.

Il en est peut-être, parmi vous, qui savent qu'on a construit à Plouguernevel un Petit Séminaire très monumental, où de nombreux enfants de toute la région viennent étudier.

Or, un soir, par un beau clair de lune, un des professeurs de cet établissement passa non loin du menhir et vit un être humain debout contre une de ses faces. Cet être était immobile, complètement immobile, et l'astre des nuits faisait étrangement reluire son uniforme, car il en portait un où de l'argenterie se relevait en bosse comme l'or qui couvrait certain carrosse dont parle Molière dans un sonnet qu'il a mis dans la bouche de l'un de ses personnages.

Le pauvre abbé eut peur, crut voir le spectre d'un capitaine pour tout le moins, revenant sur la terre pour réclamer des prières. En toute hâte, il s'en fut au Petit Séminaire, et parla de son aventure. Les imaginations s'échauffèrent promptement. Il fut décidé que le capitaine apparu était un contemporain de Jeanne d'Arc, si à la mode en ce moment. On ignorait son nom, il est vrai. Le spectre n'avait pas soufflé mot, mais cela importait peu, du moins pour le moment. On le trouverait plus tard.

Bref, au milieu d'une grande pompe religieuse, quelques jours plus tard, on planta la croix que vous voyez sur la photographie et on mit la plaque dont je vous ai parlé et qui est visible sur l'épreuve.

Or, savez-vous ce qu'était au vrai ce spectre qui mit en mouvement tout un important Petit Séminaire?

C'était un sous-officier de gendarmerie qui, ce soir-là, guettait deux de mes fermiers à lui signalés comme étant d'incorrigibles pêcheurs de truites. De l'endroit où il était, il pouvait merveilleusement surveiller le cours d'une petite rivière très poissonneuse.

On a bien ri dans le pays. L'histoire a circulé de bouche en bouche, sans nuire d'une façon notable au pèlerinage naissant. Les gens du bourg n'y viendront guère, sans doute, mais la Bretagne est grande et la foule accourra de loin au pied du menhir de Keralain.

Gravures de la grotte magdalénienne de Jean-Louis à Aiguèze (Gard).

PAR LE D^r PAUL RAYMOND.

Vous connaissez, Messieurs, la communication de M. Rivière à l'Académie des Sciences, au sujet de dessins gravés en creux sur les parois de la grotte de La Mouthe qu'il a récemment découverte dans la Dordogne¹. M. Rivière y a reconnu la représentation d'animaux (bœuf et cheval) par des traits repassés ou non à l'ocre, puis une série de stries sans signification apparente.

Il existe précisément, dans le Gard (le long de la rivière de l'Ardèche, commune d'Aiguèze, arrondissement d'Uzès), une grotte magdalénienne, la grotte de Jean-Louis ou de Chabot, dont je vous ai ici même présenté des silex taillés, sur les parois de laquelle on constate des gravures analogues. Je connaissais depuis longtemps ces gravures, bien connues aussi, d'ailleurs, des palethnologues de la région; mais, pas plus autrefois qu'aujourd'hui encore, je n'étais fixé sur leur valeur et leur date d'exécution. J'avais bien lu, dans la *France préhistorique* de M. Cartailhac (p. 452), que « les parois de certaines grottes portent souvent une multitude de lignes dirigées sans ordre et dans tous les sens; qu'il y a quelquefois des traits réguliers qu'on pourrait considérer comme destinés à rappeler un nombre ou une série de faits. » Mais je ne sais à quelles grottes l'auteur a fait allusion. En 1889,

¹ *Revue scientifique*, novembre 1896.

M. Chiron, instituteur à Saint-Just-d'Ardèche, adressa à la Société d'anthropologie de Lyon une note sur ces dessins. Il avait cru y reconnaître un arc tendu, des oiseaux et cinq ou six personnages enchevêtrés. Je n'y avais jamais rien vu de semblable et, en 1891, une délégation de l'Académie de Vaucluse à laquelle appartient notre collègue, M. Nicolas, n'y voyait rien de plus à son tour qu'une série de lignes gravées grossièrement, sans esprit de suite et d'assemblage bizarre. Il semble d'ailleurs que M. Chiron ait, dans la suite, jugé autrement des choses, car dans une publication postérieure¹, il est beaucoup moins explicite.

Ce sont, en somme, des traits gravés en creux, à une profondeur d'environ 0^m,003, que l'on trouve. Ces traits sont verticaux ; d'autres les viennent couper obliquement et sous des angles plus ou moins aigus, si bien qu'il en résulte de véritables hachures. En un point, existe une étoile formée par la réunion de deux triangles en partie inscrits l'un dans l'autre et dont les sommets sont opposés. Il est étonnant qu'elle n'ait pas été signalée, car c'est réellement la figure la plus décisive. Certains de ces traits dépassent 0^m,50 de largeur. Il en est qui sont recouverts comme à la Mouthe d'une couche de stalactite.

Par qui, ont été gravés ces traits curieux, car l'appellation de dessins serait bien prétentieuse ?

Est-ce réellement par les hommes qui ont habité cette grotte à l'époque de la Madeleine ? Je ne sais. Tout ce que je puis dire, c'est que cette grotte a été habitée à l'époque magdalénienne, qu'elle ne semble pas l'avoir été pendant toute la période néolithique ; qu'elle l'a été de nouveau à l'époque gallo-romaine, ainsi qu'en témoignent les objets que j'y ai pu recueillir. Ce que je puis dire aussi, c'est qu'il a fallu un temps considérable pour exécuter ces gravures, car la dureté de cette roche néocomienne est extrême. Il est curieux de voir dans deux grottes magdaléniennes des gravures analogues et le rapprochement s'imposait. Je me garde bien de conclure, et ce n'est que comme pierre d'attente que je signale cette intéressante particularité.

Discussion.

M. SANSON fait remarquer, à propos des dessins de M. Rivière, que l'équidé gravé sur les parois de la grotte de La Mouthe ne

¹ *Revue histor. de Vivarais*, 45 octobre 1893.

présente pas de crinière, mais seulement un petit bouquet au-dessus du front. Ce détail est important, car il sert à différencier le cheval de l'âne ou de l'hémione, par exemple, qui ne possèdent pas de crinière.

M. A. DE MORTILLET fait remarquer que la question de la date de ces sculptures n'est pas tranchée définitivement. On retrouve, chez les tribus australiennes et chez les Boschimans, cette habitude de graver et peindre les rochers. S'ils ont eu cette idée, il n'y a rien d'extraordinaire que les magdaléniens l'aient eu avant eux.

M. BONNEMÈRE se demande si l'on ne doit pas comparer ces traits aux stries qu'il a signalées sur le dolmen de l'Éthiau.

M. CAPITAN. — J'ai vu les gravures signalées par M. Rivière. Pour se faire une opinion sur l'époque à laquelle elles remontent, l'impression qu'on ressent doit entrer en ligne de compte. Or, à La Mouthe, on a l'impression de quelque chose d'ancien. Les dessins sont faits au trait et nettement; il y a un tour de main qui ne ressemble pas à celui d'un faussaire.

Peut-être faudrait-il voir sur les gravures de la grotte de M. Raymond, deux jambes de cheval qui rappellent celles de l'animal observé par M. Rivière.

M. VIRÉ fait remarquer que l'épaisseur des stalagmites ne peut servir à évaluer l'âge de la pièce qu'elles peuvent recouvrir. Elles se développent parfois très rapidement, ainsi qu'il a pu l'observer dans les catacombes de Paris.

L'un des Secrétaires : P. RAYMOND.

655^e SÉANCE. — 18 décembre 1896

PRÉSIDENCE DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

COMMUNICATION DU BUREAU.

M. LE PRÉSIDENT annonce que M. le Dr Collignon qui avait accepté de faire la conférence Broca de 1896 s'en trouve empêché par raison de santé.

Cette conférence est remise à une date ultérieure.

OUVRAGES OFFERTS

CATAT (Dr LOUIS). — *Voyage à Madagascar (1889-1890)*, in-4°. Paris, Hachette, 1895.

CHUDZINSKI. — *Muscles peauciers du crâne et de la face*, in-8°, 90 p. et fig., Paris, 1896. (Travail présenté par M. Manouvrier).

M. PAPILLAUT. — Ce travail résume les recherches que l'auteur a faites pendant de nombreuses années au Laboratoire d'Anthropologie.

Il se divise en deux parties. Une première, malheureusement bien courte, traite de l'origine et des rapports généraux des muscles peauciers. La seconde reprend chaque muscle en particulier et le décrit minutieusement dans ses plus petits détails. 25 figures expliquent très suffisamment le texte.

Un des faits les plus importants que M. Chudzinski s'applique à mettre en relief est la différenciation de ces muscles en plusieurs couches superposées, qui s'éparpillent dans les téguments et rendent ainsi possibles les plus délicates expressions de la mimique. La plus superficielle de ces couches forme un plan à peu près continu de fibres musculaires qui rappelle d'une façon frappante l'origine ontogénique et phylogénique des muscles de la face. Ce n'est que dans la profondeur qu'ils s'individualisent davantage. Et encore trouve-t-on dans cette différenciation de nombreuses variétés, tant individuelles qu'ethniques.

Les variations individuelles sont depuis longtemps connues, et on sait que chez les individus vigoureux les muscles de la face participent au développement de la musculature générale. Mais sur les variations ethniques, on savait fort peu de chose encore, et l'auteur apporte des documents intéressants quoique malheureusement incomplets, faute d'observations suffisamment nombreuses. Il a mesuré avec soin la surface des muscles et l'étendue de leurs insertions, mais il avoue qu'elles « *sont beaucoup plus variables dans une même race que d'une race à l'autre.* » On est donc en droit de se demander si les moyennes ne reflètent pas davantage l'influence individuelle que le type ethnique.

Cependant, de l'ensemble de ses dissections, l'auteur a gardé une impression générale qu'il se croit autorisé à traduire ainsi : la race nègre a des muscles épais, grossiers, très rouges, mal délimités, fusionnés même souvent, et présentant de fréquents faisceaux supplémentaires. Elle offre ainsi une grande ressemblance avec le gorille. Les aponévroses sont plus résistantes. Le tissu cellulaire interposé est dur, et contribue avec la grosseur des faisceaux à former les lèvres épaisses qui caractérisent cette race.

Les Chinois et les Indo-Chinois offrent un développement inter-

médiaire entre les nègres et les blancs. Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Sud et une Cynghalaise avaient des muscles comme la race blanche, c'est-à-dire plus pâles, moins épais, et surtout plus différenciés.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de chaque muscle; nous noterons seulement, parmi les faits les plus saillants, le développement considérable du peaucier, chez les nègres, remplaçant parfois le Risorius par ses faisceaux supérieurs. Ces derniers forment encore deux petits muscles transversaux, *l'occipito-mastoïdien* et le *parotido-mastoïdien*, qui représenteraient, d'après certains auteurs, la portion nuchale du peaucier. Le Risorius est plus superficiel et se distingue très nettement du peaucier, auquel on a parfois voulu le rattacher.

Les autres muscles ont de très-nombreuses variétés que nous ne pouvons énumérer, et dont l'ensemble paraît bien confirmer les conclusions générales que nous résumons plus haut. On ne doit cependant pas oublier que la plupart des sujets de race de couleur observés étaient très vigoureux, morts en pleine force, et qu'il est bien délicat de départager ce qui revient à la race ou à la constitution individuelle dans ces variations du masque charnu.

LETOURNEAU (CH.) — *Evolution de l'esclavage*, in-8°, 538, p. Paris, 1897.

MAUREL (Dr). — *De la dépopulation de la France*, in-8° 264 p. Paris, 1896.

M. A. DUMONT. — J'ai l'honneur d'offrir à la Société d'Anthropologie, de la part de M. le Dr Maurel, de Toulouse, notre collègue, son ouvrage sur la dépopulation.

Pour M. le Dr Maurel, vous le savez, la cause générale de la dépopulation est la volonté réfléchie des familles de n'avoir que peu ou point d'enfants; mais à côté des familles qui limitent ainsi leur postérité à un chiffre inférieur à celui qui serait nécessaire pour assurer la perpétuité de la race, il existe une fraction de ménages pathologiquement stériles, et une fraction de cette fraction doit sa stérilité à l'hérédo-arthritisme qui provient lui-même de la suralimentation azotée.

Les faits de cette nature observés par M. Maurel forment une contribution précieuse à l'étude de la dépopulation. Ils se produisent dans la bourgeoisie riche et casanière de Toulouse, qui depuis deux ou trois générations surmène son appareil digestif, s'imaginant par là gagner en force et en santé. Les idées de M. Maurel,

lorsqu'il les exposa au congrès de Bordeaux pour l'avancement des sciences, me frappèrent vivement parce que j'avais moi-même observé des faits analogues en Normandie. Je sais nombre de ménages riches qui se désolent de n'avoir point d'enfants et qui le doivent à l'abus quotidien depuis plusieurs générations et souvent dès l'enfance des aliments les plus toniques qui se puissent imaginer, arrosés de cidre pur, de vin, de café fort et de liqueurs.

Il faut espérer que la classe aisée, éclairée par des livres comme celui-ci reconnaîtra enfin que pour provoquer une agréable excitation cérébrale, les plaisirs esthétiques et intellectuels, sont préférables à l'action de l'alcool et de la suralimentation azotée.

PTITZYNE (Vlad). *La Daourie du bassin de Selenga*, in-8°, 316 p. et fig. St-Petersbourg, 1896.

M. TH. VOLKOV, en offrant cet ouvrage de la part de l'auteur, ajoute que ce travail intéressant contient entre autres choses deux chapitres consacrés aux antiquités préhistoriques de la Daourie. L'auteur a visité les mêmes localités qui furent explorées plus tard par M. Mostitz et a recueilli une collection entière d'objets en pierre et en bronze, dont il donne dans son livre des phototypies très bien réussies. Outre cela l'ouvrage de M. Ptitzyne contient aussi trois chapitres concernant le bouddhisme en Transbaïkalie, dans lesquels on trouve la description des monastères des lamas et surtout de celui du lac d'Oïes où demeure le Khambo-lama, chef religieux de tous les bouddhistes de la Russie. Ces derniers chapitres sont aussi illustrés par des phototypies représentant les objets divers du culte bouddhique et parmi eux le tableau *Sansaryine-khourdé*, la schème graphique de la philosophie du Bouddha.

REGNAULT (F.) — *Hypnotisme, religion*, in-12, 318 p. et fig. Paris, 1897.

M. FÉLIX REGNAULT. — J'ai l'honneur d'offrir à la Société d'Anthropologie un nouveau livre : *Hypnotisme, religion*. Il touche aux questions les plus importantes de la vie sociale, et a recours pour les expliquer à un nouveau facteur psychique absolument ignoré des anciens philosophes, l'hypnotisme.

Par l'hypnotisme, les fanatiques anesthésiés s'imposent des tortures, l'extase hypnotique produit les hallucinations et les apparitions miraculeuses. L'hypnotisme explique les sorciers du Moyen-Age, les lycanthropes, les incubes, les épidémies de convulsionnaires, la léthargie, le Juif-errant, les guérisons miraculeuses..... fait plus important encore, l'hypnotisme est constam-

ment présent dans nos guerres : celui qui a la foi, que rien n'abat qui croit toujours au succès, finit par l'obtenir. Toutes les raisons que cherchent nos historiens sont de peu de poids vis-à-vis de la suggestion.

Il faut aller plus loin. Qu'y a-t-il de vrai dans le magnétisme, dans ces phénomènes troublants des médiums, devineurs de pensée, tourneurs de table, télépathes, lévitants. Nombre de ces faits reçoivent de la psychologie contemporaine une explication très naturelle. D'autres restent douteux, et alors l'auteur ne craint pas de le dire.

SPALIKOWSKI (D^r EDM.) — *Antonius Musa et l'hydrothérapie froide à Rome*, in-8° 42 p. Paris, 1896.

SPALIKOWSKI (D^r EDM.) — *La médecine et les amulettes dans les temps préhistoriques*, in-8° 6 p. St-Brieuc, s. d.

SPALIKOWSKI (D^r EDM.). — *Etudes d'anthropologie normande*, in-8° 44 p. Rouen, 1895.

WARD (F.) — *The mechanics of society*, in-8° 21 p. Chicago, 1896.

PÉRIODIQUES (articles à signaler).

Giornale Acc. di medicina di Torino (1896, 8/9). — Sperino : Sopra alcune modalità del « ponticulus » del padiglione dell'orecchio umano; — Lombroso e Carrara : Contributo all' antropologia dei Dinka; — Sperino e Bovero : Sur la sutura metopica basilare o frontale-basilare nel cranio umano.

Zeitschrift für Ethnologie (1896, iv). — W. Schwartz : Volksthümliches aus Lauterberg am Harz; — V. Stevens : Mittheilungen aus dem Frauenleben der Orang Belèndas, der Orang Djäkun und der Orang Lâut, bearbeitet von Max Bartels.

ÉLECTIONS

M. GEORGE G. MAC CURDY de New-Haven, présenté par MM. Manouvrier, Papillault, Salmon, Hervé et Letourneau est élu membre titulaire.

PRÉSENTATIONS

M. ZABOROWSKI. — La semaine dernière, j'ai été prévenu qu'une collection de nombreuses photographies prises au Dahomey, était en vente sur les quais. Cette collection avait été réunie par un

membre du corps expéditionnaire. Je n'ai pu aller les voir qu'aujourd'hui. Et sur environ soixante-dix pièces restantes, j'en ai acquis trente-sept, pour un petit prix. Elles sont sur carton un peu fripé, mais une fois recollées elles formeront un ensemble d'un intérêt ethnographique certain. Il serait bien nécessaire de compléter nos collections sous ce rapport. Elles sont très pauvres en certaines parties. Ainsi jusqu'à ces jours-ci elles ne comprenaient que deux portraits de Malgaches, et encore ces Malgaches ne sont-ils pas de Madagascar. Les membres de la société qui voudraient se préoccuper de cette situation et nous aider à combler ces lacunes, nous rendraient service à tous.

A propos de la morphologie de pointes de flèches à l'époque magdalénienne.

M. P. RAYMOND. — J'ai été très surpris de trouver dans le bulletin qui vient de nous être remis et au sujet de ma communication sur les pointes de flèche à barbelure de l'époque magdalénienne, une réponse de M. Capitan qui certainement n'a pas été prononcée en séance dans les termes où elle a été publiée, car je n'aurais pu la laisser passer sans observations ni pour la forme ni pour le fond.

Il suffira de lire la note que j'ai publiée¹, pour reconnaître que je n'ai jamais parlé des pédoncules de ces flèches, mais bien de leurs barbelures. L'argumentation de M. Capitan porte donc à faux sur ce point et peu importe de savoir si l'on rencontre des pédoncules à Solutré ou à Laugerie-Stante. Quand à la question de la barbelure (et non du pédoncule encore une fois) à l'époque moustérienne, je renvoie à la figure 215 précitée du musée préhistorique de MM. de Mortillet.

Ceci dit, je trouve précisément dans une phrase de M. Capitan, la confirmation de la justesse de mes observations sur ces pointes de flèche : « ce sont des éclats présentant parfois quelques retouches. » Ce sont précisément ces retouches qui déterminent la barbelure et il m'est indifférent qu'on les interprète avec bonne ou mauvaise volonté.

Je dirai en terminant que la palethnologie ne me paraît pas une

¹ Bul. 1896, page 588.

science si définitivement arrêtée qu'il ne soit possible d'y faire bien des observations. Il serait regrettable qu'elles fussent taxées d'idées spéculatives par ceux-là mêmes qui n'ont pas su les faire ; le monopole d'une juste appréciation des faits n'appartenant à personne et l'état d'esprit de Boucher de Perthes (je n'aurais jamais espéré me trouver en aussi bonne compagnie), n'ayant pas été si préjudiciable à la science que semble le croire M. Capitan.

Discussion.

M. CAPITAN. — Je regrette beaucoup d'avoir peiné mon collègue M. Raymond. Si dans la forme de ma réponse à sa communication, quelque chose a pu le blesser, je suis tout prêt à le retirer. Quant au fond même de ma réponse, je ne puis rien y changer.

Dans sa communication orale je crus comprendre qu'incidemment M. Raymond avait parlé du pédoncule à l'époque moustérienne, je lui ai présenté mes objections sur ce point spécial.

Quant aux barbelures, j'avoue que, sauf la flèche solutréenne à cran, toujours fort rare, je ne connais pas d'exemple, dans tout le paléolithique, d'arme en silex présentant des barbelures indiscutables. Quant aux pièces présentées par M. Raymond, je regrette de ne pouvoir les considérer comme documentaires en l'espèce.

D'ailleurs sur tous ces points les discussions ne prouvent rien, les faits ont seuls de l'importance. Nous sommes tout prêt à accepter ceux que M. Raymond pourra nous présenter pourvu qu'ils soient évidents.

M. G. DE MORTILLET. — Les pièces qui viennent d'être produites par notre collègue M. Raymond ne me paraissent pas suffisamment démonstratives ; elles ne sont pas assez caractérisées pour servir à renverser les idées jusqu'à présent reçues. Tous les palethnologues admettent que la barbelure et le pédoncule des flèches est une des caractéristiques les plus importantes du néolithique. Pour renverser cette opinion, il faudrait des échantillons en certain nombre, de forme indubitables, et de gisement incontestables. C'est justement ce qui me semble faire défaut dans le cas actuel.

La pierre et les métaux en Egypte.

PAR J. DE MORGAN.

G. DE MORTILLET. — A la dernière séance M. J. de Morgan nous a adressé un beau volume intitulé : *Recherches des Origines de l'Égypte : L'Âge de la pierre et des métaux*.

Connaissant la valeur des publications de notre savant collègue je me suis empressé de lire cet ouvrage dont le sujet du reste m'intéressait tout particulièrement. Après un aperçu géologique sur la formation de la vallée du Nil, M. de Morgan donne une monographie des plus claires et des plus complètes de l'âge de la pierre en Egypte.

Ses descriptions sont excellentes et accompagnées de plus de 350 figures représentant des échantillons divers grandeur naturelle. Les silex taillés d'Égypte sont connus depuis assez longtemps. De nombreux explorateurs en ont recueillis et publiés. Néanmoins il était encore des archéologues qui prétendaient que dans ce pays l'âge de la pierre y était contemporain de la grande civilisation.

Après la lecture du livre de M. de Morgan on est forcé d'admettre que l'âge de la pierre a suivi en Égypte la même évolution que dans les autres pays, l'auteur tout d'abord montre que les alluvions anciennes de la vallée du Nil contiennent tout comme celle de la vallée de la Somme ou bien de la vallée de la Seine, des silex d'une forme particulière amygdaloïde, taillés sur les deux faces et représentant le véritable coup de poing chelléen. L'Égypte donc comme les autres pays, une période paléolithique pendant laquelle existait une civilisation des plus rudimentaire.

Passant à des gisements plus récents, M. de Morgan les décrit d'abord avec soin, puis il groupe dans un ordre méthodique leurs produits, c'est là où il prouve avec une prodigalité de dessins que toutes les formes constituant le néolithique se rencontrent nombreuses et variées. Il y a des silex pour tous les besoins et les usages. Le néolithique se montre évident et complet.

Non seulement l'Égypte nous présente un âge paléolithique et un âge néolithique, mais on y rencontre, comme partout ailleurs la survivance de la pierre dans les armes et le culte, tel est un très beau couteau en silex dont la base est revêtue d'une feuille d'or avec figures d'animaux.

Les silex travaillés largement étalés par M. de Morgan proviennent non seulement de stations ordinaires, mais encore de fort

anciennes habitations et de sépultures. Ces sépultures se rencontrent surtout dans la nécropole de El' Amrah, à 6 kilomètres environ d'Abydos. Ce sont des trous elliptiques creusés dans le sol, contenant un squelette accroupi entouré de quelques instruments en pierre et en os, et surtout de nombreuses poteries. L'auteur les décrits avec beaucoup de soin et de détails. Il leur consacre environ 190 figures depuis le simple trait jusqu'à la chromolithographie.

Il y a de ces poteries très communes et mêmes grossières, mais il s'en trouve aussi de fines, exécutées avec soin et ornées non seulement de dessins géométriques, mais même de représentations animales et allant jusqu'aux hiéroglyphes.

M. de Morgan admet que cette industrie néolithique est celle d'une population autochtone, qui a été conquise et soumise par une population étrangère qui lui a apporté la métallurgie et la grande civilisation égyptienne. C'est ce qui fait que les silex se sont infiltrés comme survivance chez les envahisseurs, et que les représentations animales des envahisseurs sont remontées jusque sur les poteries des autochtones.

D'où provenaient ces envahisseurs? M. de Morgan les fait arriver d'Asie, car ils apportaient la métallurgie et suivant lui la métallurgie, l'invention du bronze viennent de l'Asie centrale, de la Chine méridionale. Je ne m'étends pas davantage sur la partie fort importante de l'ouvrage qui concerne les métaux, parce que, bien que partageant les idées de M. de Morgan concernant l'origine du bronze, je ne suis pas de son avis sur la source de la civilisation égyptienne. Il la croit asiatique, je la crois africaine.

Je ne veux pas soulever une polémique à propos d'un livre qui mérite le plus grand éloge.

Il se termine par une note de M. Fouquet *Sur les squelettes d'El' Amrah*. Sur onze crânes, il a :

2 Dolichocéphales exagérés; 4 Dolichocéphales très marqués; 4 Dolichocéphales vrais, moins allongés; 1 Mésaticéphale.

Discussion.

M. ZABOROWSKI. — Je suis très heureux que M. G. de Mortillet ait bien voulu nous donner un compte-rendu du livre de M. de Morgan. Je lui avais d'ailleurs demandé son avis sur certaines tendances que j'y avais vu exprimées, bien que je ne l'ai pas encore lu. Dans son ouvrage sur le Caucase, M. de Morgan n'a élevé

aucune critique, sur les données courantes de l'histoire, et il est même resté fidèle à la légende classique sur l'origine des éléments de la civilisation. Ses études sur l'Egypte ont elles changé sa manière de voir. En tout cas M. de Mortillet vient de nous dire qu'il ne la partage pas. Lorsque, pour mon compte, j'ai étudié les éléments premiers de cette civilisation du Nil, si étonnante par son ancienneté, ce qui m'a frappé surtout c'est leur physionomie africaine. Personne jusqu'à présent n'a pu même par hypothèse nous indiquer un lieu du monde ou un peuple en possession de ces mêmes éléments de culture avant l'Egypte.

J'ai développé ces considérations dans un travail où je signalais entre autres des découvertes de *silex quaternaires* d'une indéniable authenticité. Il y a de cela treize ans (*les peuples primitifs de l'Afrique septentrionale*, Nouvelle Revue 1883). Et je puis encore utilement en reproduire les conclusions, quelles que soient les réserves que la prudence commande jusqu'à ce que les crânes qui nous sont signalés soient étudiés à fond. « L'opinion, partout reproduite et seule classique aujourd'hui, d'après laquelle le peuple égyptien, la race des Retus, serait venue de l'Asie par l'isthme de Suez, ne repose sur aucun fondement positif. Elle a été une assez juste réaction contre la prétention des auteurs anciens et modernes à faire descendre la civilisation égyptienne de l'Ethiopie et les Retus des nègres. Mais elle s'appuie presque uniquement sur cette idée erronée : qu'il n'y a pas de race blanche en dehors de celles de provenance asiatique. Nous savons que la civilisation égyptienne se montre à nous pourvue de tous ses éléments essentiels, à l'aurore même de l'histoire. Plusieurs de ces éléments peuvent être de provenance étrangère et remonter *aux guerres osiriennes*. Mais quel fut le centre de cette civilisation ? Non l'Ethiopie, si l'on veut, mais encore moins la basse Egypte. C'est la haute Egypte, la région de Thèbes, la patrie d'Osiris, dont la fondation est bien antérieure à toute histoire. Cette région était divisée en petits états indépendants dont l'organisation politique rappelle celle des tribus Berbères. Le guerrier qui a réuni le premier ces petits états en un corps de nation, Ménès, était le chef de l'un d'eux, celui de Thini. Et s'il a établi le centre de sa puissance dans la basse Egypte, en fondant Memphis, il n'a fait qu'y concentrer l'action d'une civilisation qui, loin de venir du Nord-Est, appartenait déjà depuis *un temps immémorial* à la haute Egypte. On voit par là dans quelle

mesure est vraie l'assertion que la civilisation égyptienne a remonté le Nil, au lieu de le descendre.

Le delta est d'origine relativement récente. Et cette civilisation était fondée depuis longtemps alors qu'il ne présentait encore aux conquérants qui seraient venus par l'isthme de Suez, qu'une surface fangeuse presque impraticable. Ce que nous savons du Sahara lui-même alors sillonné de rivières, atteste qu'il ne devait pas être habitable, pas être constitué à l'époque quaternaire.

Nous ne doutons pas qu'il y ait eu dans la civilisation égyptienne des éléments d'origine asiatique. Le travail du bronze est fort ancien. On possède deux statuettes de bronze de grande dimension très finement ciselées qui sont attribuées à la cinquième ou la sixième dynastie. A Meydoun, dans un tombeau qu'il croit antérieur à la quatrième dynastie. M. Mariette a trouvé trois panneaux de bois sur lesquels sont sculptés en bas relief, des personnages d'un type différent de celui des autres figures de l'ancien empire. Au lieu d'être musculeux, le corps est sec et nerveux, les épaules sont moins trapues, les jambes moins maigres, la figure est osseuse au lieu d'être pleine, le nez aquilin au lieu d'être lourd : les lèvres sont sèches au lieu d'être épaisses. L'ensemble rappelle les races dites sémitiques ou arabes. Deux autres statues de Meydoun (2^e ou 3^e dynastie), d'un art également presque parfait, représentant, l'une, un jeune homme « chef des constructions » et « chef des soldats ; » l'autre, une jeune fille, du nom de « Nefer. » L'ornementation du bandeau qui couronne les cheveux de celle-ci est composée d'étoiles et autres détails, dont « l'origine et le caractère babyloniens n'ont pas paru douteux. »

Mais ce serait une grossière erreur assurément de confondre la date initiale de l'histoire positive de l'Égypte avec l'époque de la création, qui eût alors été simultanée, de tous les éléments de sa civilisation. La légende relative aux guerres osiriennes prouve peut être qu'elle s'était mise en relation avec ses voisins d'Asie dès l'époque préhistorique. En tout cas elle guerroyait avec eux, allait chez eux aux premières époques de son histoire. Ainsi Snewrou, dernier roi de la III^e dynastie, repoussant des incursions de bien peu de conséquence des nomades de l'Arabie pétrée, franchit l'isthme de Suez et pénétra jusqu'au fond de la péninsule. Il a laissé des représentations de ses exploits sur les rochers du Sinaï. Mais combien sont plus anciens l'installation, l'organisation, la culture du peuple égyptien ! Bunsen et Renan fixaient à plus

du double de la durée de son histoire, son existence sur le Nil. M. Oppert a recueilli des traces d'une organisation sociale stable en Egypte remontant à 11542 ans avant notre ère. Si d'ailleurs dès cette époque reculée ou à la veille même du début de l'ère historique, des émigrants asiatiques étaient venus en masse s'installer sur le Nil, nous y verrions ce qu'on voit en Europe au début de la période néolithique, un ensemble des choses nécessaires à la vie d'un peuple agricole, introduit en bloc au milieu des éléments de la vie indigène. Or n'est-il pas frappant que les animaux domestiques des anciens Egyptiens appartiennent à la faune africaine ?

Des moutons et des chèvres, représentés dans un bas relief de la quatrième dynastie, seraient cependant asiatiques (Maspéro, p. 9. R. Hartmann-Piétrement. *Les chevaux dans les temps préhistoriques*, 1883, p. 505). Les bœufs à croupe puissante et à cornes formidables des Egyptiens existent encore dans le Dongola et la Barbarie. Les avis sont partagés sur leur origine.

Parmi les plantes les plus anciennement cultivées en Egypte, M. Maspéro cite le froment, l'orge, le sorgho, la vesce, le lupin, le pois chiche, la lentille, la vigne, et à tort semble-t-il (V. de Candolle), l'épeautre. Le froment que l'on croit originaire de Mésopotamie, devait être répandu jusqu'en Syrie. L'orge, de même que le froment, d'ailleurs, semble avoir été cultivée, très longtemps avant toute histoire, et la variété à six rangs des plus anciens monuments égyptiens semble avoir été indigène en Egypte. Le sorgho est indigène dans l'Afrique équatoriale. Il a été introduit tardivement en Asie par les Egyptiens. La vesce, le lupin, la fève, la vigne sont indigènes en Afrique. Le pois chiche, cultivé anciennement dans l'Asie occidentale et l'Inde, étaient vraisemblablement inconnus aux anciens Egyptiens. La lentille dont ils faisaient grand usage, bien qu'on ne la retrouve pas dans les monuments, était indigène sur le pourtour oriental de la Méditerranée et notamment dans l'Asie occidentale. Nous ne voyons là rien qui nous contraigne de faire venir d'Asie, avec les bases essentielles de toute civilisation, l'ancien peuple égyptien. On n'a jamais signalé, enfin, chez celui-ci, des caractères physiques en rapport intime avec ceux de telle ou telle race asiatique; tandis que Champollion le Jeune se montrait déjà frappé de sa parenté étroite avec les Berabras de la Nubie.

.

Tout milite donc en faveur de l'idée dominante de notre

esquisse : que toute l'Afrique septentrionale, reliée à l'Europe à l'époque quaternaire, a fait partie de l'aire géographique d'une antique race blanche dont les Egyptiens (et tous les Kouschites?) ne seraient qu'une des branches loin d'en être la souche.

M. HERVÉ demande si les époques de l'âge de la pierre se montrent le même partout.

M. G. DE MORTILLET répond : L'âge de la pierre se divise en deux grandes périodes. L'une, extrêmement longue, qui comprend tout le quaternaire ancien; c'est le paléolithique qu'on a aussi nommé période géologique de la pierre. L'autre n'a occupé que les débuts, plus ou moins longs, de la période actuelle; c'est le néolithique, ce sont ces deux grandes périodes qui se retrouvent partout avec des caractères bien tranchés, d'entre elles et pourtant analogues dans tous les pays. Ces périodes ayant duré fort longtemps, surtout la première, le paléolithique, se subdivisent en époques diverses, qui sont loin d'être identiques partout. Ainsi le solutréen qui est très net, très caractérisé, par conséquent facile à reconnaître et fort utile à distinguer ne sort presque pas de la France ni même peut-être n'a pas occupé tout notre territoire. Le magdalénien beaucoup plus répandu, signalé non seulement en France, mais encore en Espagne, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Allemagne occupe une aire moins étendue que le moustérien et le chelléen. De toutes les subdivisions les plus étendues sont le chelléen et l'acheuléen qui occupent comme temps la plus grande partie du quaternaire ancien ou paléolithique, et qui se transforment vers la fin du paléolithique moyen en moustérien. Eh bien ce sont les instruments caractéristiques de ces époques qu'a signalés M. de Morgan.

M. PIÉTREMENT. — Comme M. de Mortillet vient de le dire, ce sont bien les Pasteurs ou Ilyksos qui ont les premiers introduit des chevaux en Égypte, où il n'en existait pas encore sous l'Ancien Empire, ni même sous le Moyen Empire. J'ai établi ces faits par de nombreux documents, empruntés à plusieurs branches des connaissances humaines, dans le ix^e chapitre de mon livre : *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques*.

Mais j'ai aussi montré, surtout à la fin de ce chapitre, que malgré la tardiveté relative de l'arrivée du cheval en Égypte, où il fut amené d'Asie la première fois par les Ilyksos, les Égyptiens possédaient déjà beaucoup d'autres espèces animales domestiques, les unes d'origine africaine, les autres d'origine asiatique,

dès les temps les plus reculés auxquels on puisse remonter par l'étude des plus anciens monuments de la vallée du Nil; et voici en résumé comment j'ai traité cette dernière question en divers endroits de mon livre, notamment aux pages 505 et suivantes.

Le grand bas-relief de la paroi orientale de l'hypogée n° 73 des pyramides de Gizeh suffirait à lui seul pour prouver la vérité de mon assertion. Il date de la iv^e dynastie et il a été reproduit dans le grand ouvrage de Lepsius : *Denkmaeler*, tome III, section II, planche 9. On y voit entre autres choses, deux troupeaux d'ânes, un troupeau de moutons, un troupeau de chèvres et un troupeau de bœufs.

Je ferai remarquer en passant que, dans les 2^e et 3^e éditions de son *Traité de zootechnie*, mon ami le professeur André Sanson a décrit les caractères distinctifs des diverses races de chevaux, d'ânes, de mulets, de bœufs, de zébus, de buffles, de moutons, de chèvres et de porcs.

Il est d'autant plus facile de reconnaître à quelles races appartiennent les ânes, les moutons, les chèvres et les bœufs du bas-relief précité, que leurs caractères distinctifs y sont représentés avec assez de précision pour cela. On n'en sera nullement surpris, si l'on considère que le bas-relief date de la iv^e dynastie, et si l'on veut bien se rappeler que les trois plus belles époques de l'art égyptien sont : 1^o l'époque des iv^e et v^e dynasties sous l'Ancien Empire; 2^o l'époque de la xii^e dynastie sous le Moyen Empire; 3^o l'époque des xviii^e et xix^e dynasties au commencement du Nouvel Empire.

Tous les ânes de notre bas-relief appartiennent à la race africaine ou nubienne, comme ceux du tombeau de Ti, de la v^e dynastie, dont il est question aux pages 716 et 717 de mon livre. C'est d'ailleurs la seule race asine qui ait été représentée sur les anciens monuments de l'Égypte.

Les moutons et les chèvres de notre bas-relief de Gizeh appartiennent au contraire à la race ovine asiatique et à la race caprine asiatique. Leurs physionomies sont également caractéristiques et bien rendues.

A défaut de leurs physionomies, la longueur de la queue des moutons et la présence des cornes chez les moutons et chez les chèvres de ce bas-relief suffiraient à elles seules pour indiquer que ces moutons et ces chèvres sont de races asiatiques. En effet, il n'a jamais existé en Égypte que la race ovine du Soudan à

côté des moutons asiatiques et que la race caprine de Nubie à côté des chèvres asiatiques. Or les moutons du Soudan et les chèvres de Nubie n'ont pas seulement le profil de la tête extrêmement arqué, ils sont aussi les uns et les autres constamment dépourvus de cornes. —

Il n'est pas inutile de faire observer à ce propos que, le mouton du Soudan continuant dans son pays natal à rester couvert de longs poils qui n'ont pas été remplacés par de la laine, comme chez ceux de ses représentants qui vivent aujourd'hui dans les pays civilisés, il ne serait pas facile pour tout le monde de distinguer ce mouton de la chèvre de Nubie, si l'on ne savait que toutes les races caprines ont la queue courte et relevée en trompette, tandis que toutes les races ovines ont la queue plus ou moins longue et toujours pendante.

Ces caractères distinctifs, tirés de la conformation de la queue, sont en réalité les seuls qui puissent toujours faire distinguer avec certitude la chèvre du mouton. Ils méritent à ce titre d'être connus des archéologues; car tous les autres caractères distinctifs, tirés de la nature du système pileux, de l'absence ou de la présence de la barbe au menton, des pendeloques, etc., pourraient dans certains cas induire les archéologues en erreur, leur faire prendre des moutons pour des chèvres.

Il est vrai qu'il n'est pas rare de rencontrer des moutons dont on a coupé la queue et chez lesquels cet appendice a par cela même acquis la brièveté de la queue des chèvres; mais cette mutilation ne peut jamais induire en erreur, parce qu'elle n'a jamais pour conséquence de faire relever la queue des moutons comme celle des chèvres.

Les bœufs de notre bas-relief de Gizeh appartiennent aussi à la race asiatique généralement comme en Europe sous les noms de *grande race grise* et de *race des steppes*. Elle est très remarquable par la grande dimension de ses cornes en forme de lyre, par la grande élévation de son garrot et par l'obliquité de sa ligne dorsale, déterminée par la hauteur moindre du train postérieur que du train antérieur. Elle a fini par se répandre dans certaines régions de l'Europe, notamment dans les steppes de la Russie méridionale, dans la vallée du Danube, dans les Romagnes et dans le delta du Rhône.

C'est du reste la seule race bovine que l'Égypte me paraisse avoir jamais possédée. Il est vrai que certains auteurs ont signalé

la présence, sur les anciens monuments égyptiens, de deux races bovines, l'une à grandes cornes et l'autre à courtes cornes ; mais il est clair que leurs prétendus bœufs à courtes cornes sont tout simplement des taureaux, dont les cornes restent toujours relativement courtes dans toutes les races bovines. Ces auteurs ont dans ce cas été induits en erreur, évidemment parce qu'ils ignoraient que la castration détermine un accroissement considérable des cornes chez les mâles des races bovines, tandis que, au contraire, elle arrête cet accroissement chez les mâles des races ovines pourvues de ces appendices.

C'est encore là un fait dont la connaissance importe beaucoup aux archéologues. Cette connaissance est d'autant plus nécessaire que dans l'ancienne Égypte, comme chez nous, le procédé de castration des taureaux était souvent le bistournage, qui laisse les sujets en possession de leurs testicules renfermés dans leurs bourses intactes, longues et pendantes ; et c'est pourquoi, sur les monuments égyptiens, on rencontre des bœufs, de vrai bœufs tous reconnaissables à la longueur de leurs cornes, mais dont les uns sont privés de leurs bourses, tandis que les autres sont pourvus de ces appendices comme les taureaux.

Faute de connaître ces faits, un archéologue pourrait considérer comme appartenant à deux races bovines différentes, un taureau et un bœuf bistourné, issus tous les deux du même père et de la même mère, s'il s'en rapportait exclusivement à la longueur de leurs cornes. Il pourrait aussi commettre la même erreur au sujet de deux frères, l'un bélier et l'autre mouton, dans les contrées où l'on châtre et où l'on a autrefois châtré les béliers par bistournage.

Je viens de dire, comme à la page 507 de mon livre, qu'à ma connaissance, la race bovine asiatique est la seule qui ait existé dans l'ancienne Égypte. Il est à peine besoin d'ajouter qu'en parlant ainsi, je fais abstraction du zébu, dont toutes les variétés se distinguent des bœufs proprement dits par plusieurs caractères, dont le plus apparent est la bosse grasseuse qu'elles portent sur le garrot.

Le zébu est d'ailleurs l'un des animaux domestiques d'origine asiatique qui ont été naturalisés dans l'Égypte ancienne, comme le prouve la figure de zébu reproduite par Champollion, dans ses *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, tome IV, planche 427. Mais j'ignore à quelle dynastie elle appartient. Elle fait partie de la

nombreuse collection d'animaux sur lesquels l'auteur donne pour tout renseignement, qu'ils sont reproduits dans ses planches 426 et suivantes, « d'après les peintures originales qui décorent les tombeaux de l'Égypte moyenne. »

Il serait facile de citer d'autres documents, sur l'époque desquels on est bien fixé, à l'appui des renseignements fournis par notre bas-relief de Gizeh, sur la coexistence en Égypte, dès l'aurore de ses temps historiques, d'animaux domestiques africains et d'animaux domestiques asiatiques; mais il est inutile de s'attarder davantage sur le sujet.

Je dois seulement faire observer que l'existence bien constatée, dès les premières dynasties égyptiennes, du bœuf asiatique, du mouton asiatique et de la chèvre asiatique, au milieu de la faune domestique égyptienne en grande partie africaine, constitue un fait extrêmement important. C'est en effet l'un de ceux qu'on peut invoquer en faveur de l'opinion, encore controversée, suivant laquelle les Égyptiens primitifs auraient été des hommes de race nubienne ou barabra, ayant vu arriver chez eux des populations sémitiques venues du Sud-Ouest de l'Asie, dès une époque très reculée, impossible à déterminer, mais certainement antérieure à l'époque de Ménès, le fondateur de la 1^{re} dynastie. Je partage entièrement cette opinion qui s'appuie aussi sur des faits d'un tout autre ordre que ceux dont il vient d'être question, comme je l'ai montré aux pages 504 et 505 de mon livre.

Si cette immigration préhistorique de populations sémitiques n'a pas eu pour conséquence d'amener aussi des chevaux asiatiques en Égypte, c'est parce que ces chevaux ne sont réellement arrivés dans les diverses contrées du Sud-Ouest de l'Asie qu'à des époques relativement récentes; ce que j'ai également établi dans mon livre (chap. v, § 3; chap. vii et chap. x).

Mais il n'y a pas lieu d'insister non plus sur ces dernières questions; car en prenant la parole aujourd'hui, je me suis surtout proposé de fournir à ceux des archéologues qui pourraient en avoir besoin, quelques renseignements nécessaires pour les mettre en mesure de ne jamais confondre un bœuf avec un taureau, ni un mouton avec un bélier, ni un mouton avec une chèvre, ou pour mieux dire, une bête ovine avec une bête caprine.

M. SANSON fait quelques observations sur l'origine de la civilisation égyptienne se basant sur des considérations zoologiques.

M. G. DE MORTILLET. — Je n'avais pas l'intention d'entrer dans la discussion de l'origine de la civilisation égyptienne, mais puisqu'on l'a ouverte, je l'accepte. J'ai dit que M. de Morgan, fait venir cette civilisation d'Asie. Depuis longtemps j'ai émis l'opinion qu'elle a une origine africaine. Je persiste dans mon ancienne opinion.

Les animaux utilisés et figurés en Egypte pendant l'ancien Empire et même le Moyen-Empire suffisent pour nettement confirmer cette opinion. Le chien le plus fréquemment représenté sur les monuments est un grand levrier à oreilles droites qui se rapporte au Cabéru ou chien sauvage d'Abyssinie. C'est le premier chien représenté sur les plus anciens monuments. C'est celui qui a été consacré par le culte. Il était consacré à Anubis, et les prêtres de ce dieu ont été représentés ayant comme tête celle de ce levrier.

Le chat est aussi un animal domestique d'origine égyptienne. Il provient du chat ganté vivant encore sauvage dans la vallée du Haut-Nil. Les Égyptiens, non seulement conservaient le chat dans leurs habitations pour détruire les petits rongeurs, mais ils l'employaient aussi à la chasse, et ils poussaient leur affection pour lui jusqu'à lui rendre un culte et le momifier religieusement après sa mort. Ils rendaient du reste à peu près les mêmes honneurs à un autre félin également africain, le guépard, qu'ils employaient aussi pour la chasse.

Les gazelles, animaux essentiellement africains jouaient aussi un grand rôle parmi les animaux domestiques des Égyptiens.

Comme solipèdes pendant tout l'Ancien et le Moyen-Empire, les Egyptiens n'ont possédé que l'âne d'Afrique. Le cheval n'apparaît que vers la fin du Moyen-Empire et commencement du Nouvel-Empire.

Il en est de même du chameau. Ces deux animaux domestiques ont été importés d'Asie, longtemps après l'épanouissement complet de la civilisation égyptienne.

Pour les oiseaux domestiques il en est de même. Aux oiseaux d'eau, les oies et les canards si abondants, aussi bien à l'état sauvage qu'à l'état domestique, dans la vallée du Nil se joignaient les demoiselles de Numidie.

La chèvre des plus anciens monuments, remontant aux premières dynasties provient de la chèvre de Thébaidé. Toutes les deux ont les oreilles tombantes, sont sans barbe et le haut du nez

surtout chez les mâles est fortement bombé, aussi dans les représentations égyptiennes est-il fort difficile de distinguer les chèvres des moutons. Certains égyptologues, parmi lesquels Mariette, croient que le mouton ne remonte pas à la ^v^e dynastie. Sa représentation pourtant figure parmi les hiéroglyphes. Mais cela peut tenir à ce qu'il a été consacré à Ammon qu'il représente. Toujours est-il que l'on n'est pas encore bien fixé sur la date de son entrée dans le monde des hiéroglyphes et du culte égyptien. Il n'y a du reste rien d'étonnant qu'un ou deux animaux domestiques se soient infiltrés en Egypte, sans qu'il y ait eu conquête et même relations régulières. N'avons-nous pas vu le maïs céréale américaine, en moins de 400 ans pénétrer de proche en proche dans toute l'Afrique, même chez les populations les plus sauvages.

En résumé comme animaux plus ou moins domestiques, nous trouvons, dans les premiers temps de la civilisation égyptienne presque exclusivement des types africains : la gazelle, l'âne, la chèvre, le chat, le guépard, les demoiselles de Numidie. Les animaux purement asiatiques au contraire font défaut comme le cheval et le chameau.

M. GALIMENT confirme ce qui concerne le chameau en disant que sa représentation n'existe pas comme hiéroglyphe.

Note sur l'identité des caractères anthropologiques des Basques et des Phéniciens.

PAR LE D^r BERTHOLON.

(*A propos du récent mémoire du D^r COLLIGNON sur les Basques.*)

Les mémoires de la Société d'Anthropologie (3^e série, 1895, t. I. fasc. 4) contiennent une étude très documentée sur les Basques, par notre collègue le D^r Collignon. Cette étude est basée sur les mensurations faites par l'auteur au conseil de révision opérant en 1892 dans les provinces basques.

Ces recherches lui ont permis d'isoler « un véritable type basque, un type de race parfaitement net, unique en Europe et *n'existant que là* » (p. 9.) « Nous avons appris ajoute M. Collignon (p. 46) que l'œil reconnaît dans toute cette région l'existence d'une variété humaine profondément différente de toutes celles que nous avons

pu examiner jusqu'ici, tant en France *que dans l'Afrique du Nord*. Cette race est celle qui imprime au peuple basque son type personnel et seule mérite de porter le nom de race basque. »

« C'est elle qui existe partout où se parle l'euskuarien et qui dans l'état actuel de nos *connaissances n'a jamais été trouvée ailleurs* » (p. 58.)

L'une des conclusions du travail est la suivante : 1° il existe dans toute l'étendue de la région où se parle la langue euskarienne, une race spéciale, *sans analogie jusqu'ici avec aucune race connue soit préhistorique, soit moderne*.

Après avoir affirmé cette absence d'analogie M. Collignon dit : 1° Malgré sa bachycéphalie, l'ensemble des caractères anatomiques de cette race tend à la rapprocher du grand groupe Eurafricain, mais il l'éloigne absolument du tronc asiatique. » M. Collignon tend à les rapprocher « des anciens Egyptiens et de certaines races berbères. »

Pourquoi l'auteur veut-il apparenter les Basques à certaines races berbères, après avoir affirmé, ainsi que nous venons de le voir, ne connaître ni dans le présent, ni dans le passé aucune race comparable ? Il semble qu'il y ait quelque contradiction entre les indications qu'il donne et ses propres observations. Les caractères sur lesquels il se base pour enseigner dans quelle direction on devra retrouver les ancêtres des Basques sont : « une taille haute, des épaules très larges, très droites, hanches très minces, thorax en tronc de cône, courbures du rachis très accentuées. »

Ces caractères sont discutables, attendu qu'ils se basent sur la seule appréciation de l'observateur. Ne sont-ils pas trop secondaires pour pouvoir rapprocher deux groupes dont les crânes diffèrent essentiellement. Est-il possible d'identifier les crânes renflés sur les côtés des Basques avec les têtes allongées et souvent platycéphales des Berbères ? Les caractères crâniens ne doivent-ils pas l'emporter sur tous les autres, surtout quand ces derniers sont en somme peu importants ?

L'auteur le reconnaît si bien qu'il s'appuie précisément sur les caractères pour différencier les Basques français des Basques espagnols qui par leurs caractères crâniens se rapprochent beaucoup plus nettement des populations berbères. « Les Basques d'Espagne, dit-il (p. 47), se distinguent de leurs voisins de France *par un caractère essentiel*, leur dolichocéphalie plus grande ». « Sur ce point notre conviction est absolue : le Basque espagnol n'est qu'un

produit de croisement où dominent toutes les races méridionales de l'Europe et où l'élément spécial au pays est en minorité. »

Ajoutons que la plupart des Espagnols au crâne dolichocéphale possèdent comme il est d'observation vulgaire, cette taille mince qui suppose un thorax en tronc de cône, les incurvations du rachis et ces hanches que M. Collignon ¹ a constaté chez les Basques et que Duchenne (de Boulogne) entre autres avait signalé chez les Espagnols, or puisque ces caractères ont été observés chez certains Berbères, et existent chez les Espagnols, très nettement différenciés des Basques, pourquoi ne pourrait-on pas se demander si on ne les retrouve pas chez les Basques par suite de leurs croisements continus avec les dolichocéphales méditerranéens leurs voisins. Comme le dit M. Collignon : « Les Basques malgré leur prétention à représenter une race parfaitement pure de tout métissage, sont comme nous le savions d'avance une race croisée et même très croisée » (p. 14). « En France, elle (la race Basque) représente à l'état pur plus de 40 0/0 de la population de langue basque » (p. 63). Il y a donc, dans ces populations, une infusion de 60 0/0 de sang étranger. Et cette infusion comme l'indiquent les cartes si remarquables qui accompagnent le mémoire sont des populations à tendances dolichocéphales, et aux formes corporelles spéciales signalées par M. Collignon. L'auteur le dit lui-même : « les populations prévasconnes et les immigrés postérieurs ont diminué la brachycéphalie des Vascons, partout où ils se sont mêlés à eux » (p. 20). Si ces dolichocéphales ont, par leur croisements, modifiés l'indice céphalique des Basques, pourquoi auraient-ils été sans influence sur la forme de leur corps? Et dans ce cas, pourquoi chercher chez les Berbères ou les anciens Egyptiens les origines de ces formes, alors que les populations avoisinantes, y compris même les Basques de Zaraus et ceux d'Espagne les possèdent également?

Ces considérations n'ont pas dû échapper à un observateur aussi consciencieux que le D^r Collignon. Aussi, j'hésite à croire que ce soit cette forme du corps qui l'ait poussé à prédire qu'on pourrait trouver du côté de la vieille Egypte des formes semblables à celles des Basques.

Quoiqu'il en soit, je me hâte de dire que la prédiction de

¹ Etude physiol. sur la courbure lombo-sacrée. *Arch. gén. de Méd.*, 1866, p. 543 et *Bull. de la Soc. d'Anthropologie*, 2^e série, t. I, p. 633.

M. Collignon me paraît exacte. Il existe, en effet, dans la Méditerranée, une race très particulière, présentant plus d'un point de contact avec les Basques, que j'ai décrite dans deux mémoires. L'un paru dans l'*Anthropologie*¹ de juin 1890, l'autre dans le Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon² (juillet 1892). Le premier travail n'a traité qu'à deux crânes, dont l'un trouvé dans des tombeaux archaïques de Carthage, avec un mobilier funéraire punique. Le second mémoire beaucoup plus explicite est basé sur les mensurations de six crânes, savoir les deux précédents, auxquels il faut joindre deux nouveaux provenant d'autres tombeaux archaïques de Carthage, et deux crânes ayant la forme caractérisée des quatre précédents, et provenant d'une nécropole antique de Tabarea.

Cet ensemble de crânes, augmenté de deux autres décrits par Zannetti et Mantegazza³ nous a paru constituer une série suffisante pour décrire cette race phénicienne fort peu connue encore. Je ne veux nullement rééditer ici, ce qui a été publié ailleurs ; je me bornerai à comparer les caractères crâniens des Basques vrais avec ceux des Phéniciens. On constatera les analogies qui existent entre les deux groupes ethniques sur les affinités desquels l'histoire est muette. Comme mes descriptions sont antérieures à celles de notre collègue, M. Collignon, on ne pourra pas m'accuser d'avoir pu me laisser influencer dans mes observations par le désir d'adapter les faits à une théorie, et d'écrire un roman anthropologique.

J'espère en attirant sur les analogies qui existent entre les crânes basques et phéniciens, l'attention des membres de la société provoquer de leur part une étude comparative des deux races, basée sur les nombreuses collections craniologiques qu'ils ont à leur disposition. Ils pourront de la sorte élucider une question absolument nouvelle. On verra, en tous cas, que la race basque n'est pas « sans analogie, jusqu'ici avec aucune race connue soit préhistorique, soit moderne. »

En attendant, comme documents à apporter au débat nous rapprocherons les observations du Dr Collignon sur des Basques de nos propres remarques sur les Phéniciens.

¹ Note sur deux crânes phéniciens trouvés en Tunisie.

² Documents anthropologiques sur les Phéniciens.

³ Note antropologica sulla Sardegna (*Arch. p. l'Antropologia*, t. VI, p. 17, 1876).

Crânes, indice céphalique. — 110 sujets vivants du type basque pur ont donné à M. Collignon un indice céphalique de 83.34. — Ils sont entourés de sujets d'autre type, dont l'indice céphalique est de 81.86.

Sept crânes phéniciens nous ont fourni un indice céphalique moyen de 77.30. Celui-ci correspond à environ 79.30 sur le vivant. Si on ajoute que la population environnante avait un indice céphalique d'environ 74, ainsi qu'on est autorisé à le fixer, d'après les populations actuelles, et aussi un crâne contemporain, la différence de 4 0/0 entre les deux groupes pourrait s'expliquer. On sait d'ailleurs que l'on peut considérer comme de même race des populations dont l'écart dans l'indice céphalique est aussi minime, pourvu toutefois que les autres caractères coïncident. Nous allons voir qu'il en est ainsi.

« Les tempes gonflées » selon l'expression de Quatrefages sont la caractéristique du crâne basque. Celui-ci est « plutôt brachycéphale, plutôt étroit à sa partie frontale, très bombé dans la ligne sus-auriculaire... et arrondi à l'occiput » (Collignon, p. 10)¹.

Voici ce que je disais dans mes *documents anthropologiques sur les Phéniciens*, 1890 :

« Le pariétal est absolument caractéristique dans le crâne phénicien. *Il lui donne un aspect tout particulier.* Les bosses pariétales sont fort accusées, placées sur un *plan antérieur* à celui où on les observe d'ordinaire. Enfin, elles sont plus basses que sur les autres crânes » (p. 13).

« Comme on le voit, les bosses pariétales, chez les Phéniciens sont situées à près d'un centimètre plus en avant que sur les autres crânes. Par suite, elles se trouvent à peu près au milieu du pariétal, au lieu d'être sur sa moitié postérieure. Comme elles sont placées notablement plus bas, *elles donnent au crâne une forme particulière. Il présente une voussure latérale frappante* » p. 14.

... « Cette condition assure au crâne moyen, et par suite, au cerveau pariétal un développement inusité. Je serais tenté d'appeler la race phénicienne, du *nom de race pariétale*, pour caractériser, en un seul mot, le plus marquant de ses caractères anthropologiques » (p. 22).

M. Collignon consacre les pages 23 à 26 de son mémoire à établir

¹ Les numéros des pages du mémoire de M. Collignon et du mien, que je cite, sont ceux du tirage à part.

que les Basques, race brachycéphale par son indice céphalique, appartiennent par leurs formes à un groupe dolichocéphale. Leur brachycéphalie est le fait du renflement de leur crâne au niveau de la courbe sus-auriculaire et en arrière de celle-ci. Par tous leurs autres caractères, les Basques relèvent du type dolichocéphale.

Nous avons également insisté dans notre travail sur cet aspect anormal d'un crâne dolichocéphale par certains caractères, dolichocéphale par d'autres. Nous citons notre texte :

« La partie antérieure, et même un peu le crâne postérieur pourraient isolés, être considérés comme provenant d'un crâne dolichocéphale. Le crâne médian paraît appartenir à un type brachycéphale » (p. 18).

« En d'autres termes, on peut dire que par le crâne antérieur, les Phéniciens ressemblent à des dolichocéphales » (p. 30).

« Ce front dolichocéphale se soude à un crâne médian de brachycéphale » (p. 30).

Parlant plus loin d'une sculpture peinte d'Edesse qui reproduit ce type exagéré, nous disons encore : « Ce qui saute aux yeux, c'est la forme caractéristique de son crâne... On remarque, en effet, au-dessus des oreilles deux forts renflements. Ce sont les bosses pariétales. Leur volume a été tellement exagéré que, vue de face, la tête paraît être celle d'un brachycéphale, regardée, au contraire, de profil, la même tête semble très allongée » (p. 32).

Nos mensurations des diamètres frontaux nous avaient permis d'affirmer (p. 12) que les Phéniciens par leur diamètre stéphanique se rapprochent des séries dolichocéphales. Leur diamètre frontal minimum leur donne la même place. L'indice fronto-stéphanique les classe nettement à côté des séries à tête longue. Ces remarques confirment le mélange des caractères brachycéphales et dolichocéphales sur ces crânes curieux de Phéniciens.

Nous ne pouvons pas comparer entre eux, les indices verticaux de longueur ou de largeur des Phéniciens et des Basques. Cela tient à ce que sur le vivant la hauteur du crâne est représentée par la distance en projection du vertex à celle qui rejoint le centre des trous auditifs sur le squelette, le diamètre vertical est la distance basilo-bregmatique. Or le bregma sur le crâne phénicien n'est pas loin d'être le point culminant. Il en résulte que les indices ne sont pas comparables entre eux. C'est ainsi que les Phéniciens paraissent platycéphales relativement aux Basques. Voici d'ailleurs comment nous nous exprimons sur cette particularité :

« La voûte crânienne n'atteint pas, comme chez les autres crânes, son point culminant vers le bregma, elle continue à s'élever régulièrement jusqu'au niveau des bosses pariétales : c'est-à-dire à une distance qui varie de 3^e. 3 à 4^e. 1, selon nos crânes, du bregma » (p. 22).

Un des caractères du crâne basque est l'absence de rudesse des lignes d'insertion. M. Collignon, parlant de la série des crânes de Saint-Jean de Luz, s'exprime ainsi : « C'était bien ce crâne adouci, sans saillies osseuses, étroit en avant, doucement arrondi à l'occiput et renflé sur les côtés, ce qui malgré sa dolichocéphalie réelle, lui donnait à première vue, de face, l'aspect d'un crâne brachycéphale » (p. 49).

La race phénicienne a les mêmes caractères. Nous citons ce que nous en avons dit : « D'une façon générale, les saillies à insertions musculaires de l'occipital ne paraissent pas indiquer une forte musculature » (p. 16).

« La glabelle n'est pas trop accusée, même chez les sujets masculins. Les arcades sourcilières sont à peine saillantes. Les sinus frontaux n'ont qu'un centimètre d'épaisseur » (p. 21).

« Nous noterons que les crêtes temporales déjà décrites ne sont bien marquées sur aucun de nos crânes. Nous en inferons que le muscle temporal n'avait pas un développement excessif » (p. 23).

« La forme (de l'occipital) est intermédiaire entre l'occipital généralement aplati des brachycéphales, et l'occipital proéminent des dolichocéphales où l'inion est souvent enchâssé comme un verre de montre... L'occipital est *globuleux*. L'inion se fond avec la courbe de l'os et ne forme pas un renflement à rayon plus court, comme cela a lieu pour beaucoup de crânes » (p. 15).

La face est plus difficilement comparable. Les crânes que j'ai pu examiner l'avaient à peu près perdue.

Les Phéniciens étaient très mégasèmes, par leur indice orbitaire. J'ignore ce qu'il en est des Basques purs. Les Basques mélangés de Zaraus sont mésosèmes.

« Les Basques sont leptorhiniens. » (Collignon, p. 43.)

Nous concluons ainsi : « Cette race (phénicienne) si ces deux exemples ne sont pas des exceptions, serait leptorhinienne sur les limites de la mesorhinie », indice nasal, 47. 91 (p. 25).

Pour l'ensemble de la face, voici la description donnée par M. Collignon, chez le Basque : « En avant d'un crâne large et renflé, on remarque de suite un front étroit, puis après le renfle-

ment des arcades zygomatiques qui est également faible et qui ne s'accroît que par comparaison tant avec le précédent qu'avec le diamètre biangulaire de la mâchoire, on voit la figure se rétrécir en se pinçant pour ainsi dire, avant d'aboutir à un menton extraordinairement pointu » (p. 38).

Les fragments que nous avons recueillis paraissent se rapporter à une face très semblable. On peut en juger par les extraits suivants de notre mémoire :

« Les apophyses zygomatiques sont malheureusement, plus ou moins brisées près de leur racine. La coupe produite ainsi, permet de constater leur peu d'épaisseur. De leur direction, on peut inférer qu'elles n'étaient pas très détachées, et que, par suite, les sujets n'avaient pas une face large. »

« Les apophyses mastoïdes sont généralement grêles. La rainure digastrique n'est pas très accusée. On voit qu'elles ne servent pas à l'insertion de muscles très puissants » (p. 15).

« La face nous paraît plutôt allongée. Aucuns des crânes n'ayant d'apophyses zygomatiques intactes, aucune mensuration exacte n'a pu être prise. Les fragments restants, ne paraissent pas déjetés en dehors; ils sont grêles. Ces conditions indiquent une largeur modérée du visage » (p. 25).

Nous avons décrit ainsi la mâchoire supérieure des Phéniciens : « La courbe de l'arcade alvéolaire est nettement elliptique, comme chez l'Européen. » « La voûte palatine est très profonde. Elle mesure 15 millimètres. C'est plus que la plupart des séries européennes » (p. 27). Cette profondeur paraît très bien répondre à un resserrement de la mâchoire analogue à celui que M. Collignon indique chez les Basques.

Ces quelques documents sur la face paraissent comme ceux du crâne, répondre aux descriptions faites par M. Collignon, de la race basque.

Ajoutons que la taille reconstituée par la mensuration d'os longs d'après la méthode de Rollet, serait de 1.63 à 1.70 chez les hommes et de 1.51 à 1.58 chez les femmes. De nouveaux documents seraient nécessaires pour fixer mieux cette question. J'ajoutais dans ma description de leurs caractères : « À en juger par les restes que nous avons eus entre les mains, ce n'était pas des gens vigoureusement musclés. Ils avaient plutôt des formes délicates et élégantes » (p. 29). Cette dernière remarque a bien souvent été formulée à propos des Basques.

Il resterait à prouver que les crânes que nous avons décrits proviennent de Phéniciens. Nous avons indiqué les origines de ceux que nous avons étudiés. D'autres auteurs, tels que Carter Blake à Palmyre, Italia-Nieastro, à Aeri en Sicile, Mantegazza et Zannetti, en Sardaigne, le général Cesnola, à Chypre, ont trouvé les mêmes crânes phéniciens.

Enfin, ce qui est plus décisif, notre éminent collègue, M. Chantre, a eu la bonne fortune de pouvoir examiner à Constantinople, six crânes provenant de Phénicie et non plus de colonies phéniciennes. Parmi ces crânes trouvés dans la nécropole de Sidon, se trouvait celui du roi Tabnith. M. Chantre s'exprime ainsi : « Chez les crânes de cette collection, j'ai encore retrouvé la plupart des caractères propres aux Phéniciens et aux habitants de Carthage, si bien décrits par le Dr Bertholon, dans son important mémoire à propos des crânes phéniciens trouvés en Tunisie... Si l'on poursuit les comparaisons de nos crânes avec ceux de Carthage, on verra que, comme ces derniers, ils présentent, vus par la *norma verticalis*, un front étroit et arrondi, avec élargissement marqué au niveau des bosses pariétales..... Et, entre autres caractères essentiels communs à ceux de Sidon et à tous les autres crânes phéniciens connus, citons un nez étroit, plutôt droit qu'abaissé, des orbites généralement rondes, et une face moyennement large ¹. »

Ajoutons que l'on pourra retrouver à l'époque actuelle ce type chez quelques Syriens, chez des Grecs, spécialement en Crète, et exceptionnellement chez des indigènes tunisiens.

Dans tout ce travail, je n'ai fait que rapprocher des observations de M. Collignon le texte de mon mémoire sur les Phéniciens publié en 1894. On a pu ainsi se convaincre que je ne subissais aucune influence pour rapprocher cette ancienne population des Basques actuels. Les rapprochements que j'ai faits prouvent qu'il y a, au point de vue anatomique presque identité de formes, entre les deux groupes humains. Je n'irai pas plus loin, laissant aux historiens et aux linguistes, la tâche difficile d'élucider, si possible, le point délicat des origines, d'une nos plus curieuses populations.

¹ CHANTRE. Observations anthropologiques sur les crânes de la nécropole de Sidon. *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Lyon*, 3 fév. 1894, p. 22.

TABLE DES DON

A LA SOCIÉTÉ ET A L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

- DONS A LA SOCIÉTÉ, 11, 34, 35, 36, 48, 49, 117, 118, 119, 202, 203, 227, 247, 290, 291, 292, 305, 306, 308, 342, 343, 367, 368, 369, 389, 477, 478, 496, 497, 512, 513, 514, 515, 549, 550, 551, 577, 578, 579, 582, 606, 607, 608, 636, 637, 638, 642, 645, 646, 647, 648, 649.
- DONS A L'ÉCOLE, 369, 391, 479.
- AHLGIST (A.), 514.
- AMBROSETTI (J.-B.), 117, 118, 512.
- ANTONOVITCH (V.-B.), 342.
- ARQUISTADE (F. d'), 497.
- ASCOLI (D.), 608.
- AUBIN (J.-M.-A.), 312.
- AUBRY (P.), 577.
- AZOULAY (L.), 369, 477.
- BASTIAN (A.), 290, 606.
- BAUMANN (Oskar), 512.
- BAYE (J. de), 247, 606.
- BÉNÉDIKT (M.), 247, 342.
- BERTHOLON (D^r), 305.
- BERTHOUD (St.), 514.
- BEUGNIES (D^r), 606.
- BLEICHER, 292.
- BLOCH (Ad.), 497.
- BLASIO (A. de), 227, 342.
- BORAN (Engène), 305, 342.
- BONNEMÈRE (L.), 642.
- BOUSREZ (Louis), 36, 608.
- BRINTON (D. G.), 227, 305, 367, 389.
- BUSCHAN (G.), 35, 202.
- CAPUS (G.), 477.
- CATAT (L.), 645.
- CAUSTIER (E.), 497.
- CHANTRE (E.), 247, 343.
- CHATELLIER (P. du), 118, 636.
- CHUDZINSKI (Th.), 646.
- COLLIGNON (B.), 291, 292, 512.
- COLLIN (E.), 369.
- COMTE (Ch.), 305.
- CONGRÈS INTERN. DES AMÉRICANISTES, 227.
- CORA (Guido), 389.
- DANILOWICZ-STRZELBICKI, 496.
- DELBOS (J.), 291.
- DENIKER (J.), 11, 512.
- DINFR DU MAT. SCIENT, 638.
- DOLBY-TYLER (H. C.), 367.
- DORSEY (G. A.), 477.
- DOUGLASS (A. E.), 606.
- DURAND (de Gros), 389, 512, 606.
- FACULTÉ DES SCIENCES DE LAUSANNE, 514.
- FOUCART (G.), 497.
- FRANCHETTI (L.), 11.
- GALIMENT (H.), 202.
- GAUTIER (J. E.), 202, 512.
- GIGLIOLI (E. H.), 368, 519.
- GORDON (A. d'), 512.
- GOSSE, 638.
- GUYOT (Yves), 118, 477.
- HAHN (Ed.), 606.
- HAMON (A.), 636.
- HAMY (E. T.), 118, 477, 512.
- HANNEZO, 292.
- HANSEN (A. M.), 118.
- HEIKEL (A.), 515.
- HOUZÉ (E.), 389.
- JÉQUIER (G.), 512.
- KATE (H. Ten), 636.
- KHOUDABAÏ-KOUSTANAÏEV, 496.
- KOWALEWSKI (M.), 496.
- KRAUSE (Ed.), 577.
- LACAZE (D^r), 497.
- LAGARRIGUE (J. E.), 512.
- LAVROFF (P.), 550.
- LEBOUCQ (H.), 496.
- LE DOUBLE (A.), 34, 497, 513.
- LEFÈVRE (André), 35, 118, 513.

- LEHMANN-NITSCHÉ (R.), 48.
 LESBRE (F. X.), 637.
 LETOURNEAU (Ch.), 389, 551, 647.
 LIEGEY (D^r), 247.
 LIÉTARD (D^r), 389.
 LIGUE NÉO MALTHUSIENNE, 227.
 LIVI (R.), 118, 305.
 MAHOUDEAU (P. G.), 577.
 MANOÛVRIER (L.), 497.
 MARCELIN (L. J.), 389.
 MARCHI (V.), 577.
 MARTIN (R.), 247, 513, 606.
 MARTY (D^r), 305.
 MASQUARD (E. de), 513.
 MATHÉWS (R. H.), 11.
 MAUREL (D^r), 647.
 MÉDINA (G.), 368.
 MERCEY (H. C.), 477.
 MERCIER (Paul), 202.
 MEYER (A. B.), 578.
 MEYER (J. J.), 497.
 MIES (J.), 368.
 MILNE-EDWARDS (A.), 497.
 MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
 607.
 MINUTI (A.), 578.
 MOREL (Léon), 35.
 MORGAN (J. de), 637.
 MORTILLET (A. de), 606, 637.
 MORTILLET (G. de), 119, 513, 578.
 MOSCHEN (L.), 578.
 MUSÉE GUIMET, 578.
 OLIVIER (Louis), 497.
 OLLIVIER-BEAUREGARD, 227, 607.
 OLORIZ (F.), 514.
 PANTUKHOV, 389.
 PIÉTREMENT, 227.
 PIETTE (Ed.), 48, 290, 578.
 PIGORINI (L.), 118.
 POLY (F.), 305.
 POPOF (P. L.), 118.
 POUJJATINE (F.), 578.
 PTITZINE (V.), 648.
 PUTNAM (F.-W.), 203.
 RECLUS (Elisée), 578.
 REGALIA (E.), 306.
 RIGNAULT (F.), 247, 305, 578, 579,
 648.
 RICHET (Ch.), 497.
 RISTORI (G.), 578.
 SADOUL (D^r), 582.
 ST-VEÑANT (J. de), 291.
 SALMON (Ph.), 203, 550.
 SCHMELTZ (J.-D.-E.), 306.
 SÉBILLOT (P.), 550.
 SERGI (G.), 35.
 SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE,
 497.
 S.-COM. DES MONUMENTS MÉGALITHI-
 QUES, 514.
 SPALIKOWSKI (Ed.), 48, 49, 247, 649.
 STÉPHENSON (F.-B.), 291.
 STIEDA (L.), 607.
 SUBERBIE (L.), 497.
 TALKO-HRYNCEWICZ, 36, 312, 391,
 479.
 THURSTON (Edg.), 478.
 TOULOUSE (Ed.), 607.
 TURNER (Sir W.), 11.
 VACQUER, 637.
 VERRIER (D^r), 308.
 VIRÉ (Armand), 247.
 VOLKOV (Th.), 478.
 VYCHEGROD (J.), 478.
 WARD (F.), 649.
 WIKLUND (K. B.), 515.
 WORMS (René), 203.
 ZABOROWSKI, 478, 579.

TABLE DES TRAVAUX ORIGINAUX

ET

DES PRINCIPALES COMMUNICATIONS

- BENEDIKT (Moritz). — Nouvelle contribution à l'anatomie comparée du **cerveau**, 228.
- BERTHOLON. — Note sur l'identité des caractères anthropologiques des Basques et des Phéniciens, 663.
- BERTILLON (Jacques). — Sur l'origine ethnique des habitants de Paris, 20.
- BLOCH (Adolphe). — Des rapports du système pileux avec la coloration de la peau, 309.
- Sur une race rouge indigène qui existait anciennement à Madagascar et sur l'origine des **Hovas**, 498.
- Le terme ordinaire de la **vieillesse normale**, et la **mort naturelle** du vieillard, à Paris, 553.
- La **main** d'une **Annamite** de distinction, 580.
- BONNEMÈRE (Lionel). — Les **tombes à escargots**, 369.
- Le **menhir** de **Kéralain** en Plouguernevel (Côtes-du-Nord), 642.
- BRUNG (Abbé). — (Voir CAPITAN).
- CAPITAN (L.). — La **station achenléenne** de **La Micoque** (Dordogne), 529.
- CAPITAN et BRUNG (Abbé). — Un nouveau type d'instrument : le **grattoir à bec**, 373.
- CHUDZINSKI (Théophile). — Sur les **plis cérébraux** d'un **Aye-Aye** (*Cheiro-mys*, *Mysipithecus*) ou **singe-rat**, 42.
- COLLIGNON. — Visite de l'**Exposition ethnographique** du **Sénégal** et de **Madagascar** au Champ-de-Mars, 487.
- COMTE et REGNAULT (Félix). — **Marche et course en flexion**, 337.
- DENIKER (J.). — Les **indigènes** de **Madagascar**, exposés au Champ-de-Mars, 480.
- DUBOIS (Eug.), de la Haye. — Le **Pithecanthropus erectus** et l'origine de l'homme, 460.
- DU CAZAL. — Répartition en France des **infirmités** susceptibles d'entraîner l'exemption du **service militaire**. — Étude de géographie et de statistique médicales, 54.
- DUMONT (Arsène). — **Ethnographie tunisienne**, 393.
- DUVAL (Mathias). — **Rapport** du jury pour le prix Fauvelle, 609.

- ECK (André). — Les **squelettes** de l'avenue de Rosny, au **Perreux** (Seine), 304.
- ENJOY (Paul d'). — Le **droit d'ainesse** en France et en Chine, 295.
- **Municipalité annamite**, 321.
- Le **Calendrier chinois**, 562.
- GALIMENT (H.). — **Hérodote** et les débuts du **syncrétisme** gréco-égyptien, 622.
- GROS (H.). — Les **populations** de la **Polynésie française** en 1891. — Étude ethnique, 144.
- GUYOT (Yves). — La **population** et les **subsistances**, 130.
- LE DOUBLE. — Dix **muscles nouveaux** dans l'**espèce humaine**, 248.
- Soudure des **apophyses** clinoides du **sphénoïde** et **crête** sous-épineuse du **scapulum** dans l'**espèce humaine**, 639.
- LEFÈVRE (André). — Notice sur Abel **Hovelacque**, 199.
- Les **origines slaves**, 351.
- Notice sur **Gustave Lagnean**, 518.
- LETOURNEAU (Ch.). — Le **commerce primitif**, 204.
- Les **signes lybiques** des dolmens, 319.
- Les **Bigondènes** de **Pont-l'Abbé**, 550.
- LETOURNEAU et PAPILLAULT. — **Crânes** des **dolmens** de **Madracen**, près de Batna, 347.
- Evolution de la **lampe romaine**, 348.
- MAHEU (J.). — Note sur un **silex taillé**, trouvé dans la couche pliocène de **Gourbesville** (Manche), 491.
- MANOUVRIER (J.). — Sur le **nain Auguste Tuillon** et sur le **nanisme** simple, avec ou sans microcéphalie, 264.
- Réponse aux objections contre le **Pithecanthropus**, 396, 467.
- Rapport du jury pour le prix Broca, 608.
- MATIGNON (J.-J.). — Les **cunnuques** du Palais Impérial à **Pékin**, 325.
- **Stigmates** congénitaux et transitoires chez les **Chinois**, 524.
- MORTILLET (G. de). — Les **monuments mégalithiques** classés de la **Charente** et de la **Charente-Inférieure**, 119.
- PAPILLAULT (G.). — **Anomalie** héréditaire dans la **dentition**, 197.
- (Voir LETOURNEAU).
- RAYMOND (Paul). — De la **morphologie** des **pointes de flèches** à l'époque magdalénienne, 488.
- **Gravures** de la grotte magdalénienne de **Jean-Louis** à Aiguèze (Gard), 643.
- REGNAULT (Félix). — **Rites funéraires**, 31.
- **Variations** de l'**indice orbitaire**, 376.
- **Acromégalie**, 380.
- **Myxœdème**, 385.
- Essai sur les débuts de l'**art ornemental** géométrique chez les **peuples primitifs**, 532.
- (Voir COMTE).
- ROCHET (Charles). — Les **races humaines** et ce que peut faire l'artiste pour leur étude, 224.

- SADOUL. — **Madagascar** : Réponse au questionnaire de sociologie et d'ethnographie, 582.
- SANSON (André). — Nouvelle preuve de l'**existence** de la **race bovine** asiatique au Sud de l'Afrique, 372.
- VAUVILLÉ (O.). — Renseignements et observations sur le **gisement préhistorique** de **Solutré** (Saône-et-Loire), 600.
- VINCHON (A.). — **Lampes antiques** encore en usage dans certains de nos départements, 615.
- VOLKOV (Th.). — **Dolmens** de l'**Ile-d'Yeu**, 241.
- ZABOROWSKI. — Du **Dniestre** à la **Caspienne** (suite). — Histoire ethnographique, 81.



TABLE DES AUTEURS

- Acy (d'), 38, 41, 45.
 Ault Du Mesnil (d'), 37.
 Ascoli, 608.
 Azoulay, 392.
 Bonedikt (Moriz), 228.
 Berthoud, 514.
 Bertholon, 663.
 Bertillon (Jacques), 20.
 Bloch (Adolphe), 443, 309, 498, 511, 552, 580.
 Boniq, 473.
 Brung (Abbé), 373.
 Bulliot, 597.
 Campenon (R. P.), 593.
 Capitan, 373, 478, 479, 490, 529, 530, 645, 650.
 Chudzinski, (Th.), 42.
 Collignon (R.), 79, 392, 483, 487, 527.
 Daveluy (Ch.), 49.
 Deniker (J.), 41, 480, 528.
 Dubois (Eugène), 460.
 Du Cazal, 54.
 Duhoussset (Colonel), 289, 336.
 Dumont (Arsène), 31, 441, 393, 520, 636, 647.
 Duval (Mathias), 609.
 Eck (André), 304.
 Enjoy (Paul d'), 295, 321, 562.
 Fourdrignier, 395.
 Galiment (H.), 622, 663.
 Gros (H.), 444.
 Guyot (Yves), 430, 440.
 Issaurat, 4.
 Laborde, 530, 644.
 Lagneau (Gustave), 77.
 Le Double, 248, 639, 644.
 Lefèvre (André), 6, 199, 351, 548, 636, 648.
 Letourneau, 202, 204, 319, 320, 347, 348, 521, 550.
 Maheu (J.), 491.
 Manouvrier, 34, 202, 220, 241, 264, 341, 384, 396, 497, 511, 608.
 Matignon (J.-J.), 325, 524.
 Mitour, 638.
 Mortillet (A. de), 288, 332, 530, 608, 645.
 Mortillet (G. de), 37, 38, 43, 419, 212, 305, 390, 395, 494, 495, 513, 530, 578, 599, 638, 644, 650, 652, 657, 662.
 Papillault (G.), 197, 343, 347, 348, 479, 646.
 Piétrement, 657.
 Rahon (J.), 293.
 Raymond (Paul), 488, 643, 650.
 Regnault (Félix), 31, 337, 344, 376, 380, 385, 530, 532, 648.
 Robin (Paul), 439, 443, 210, 224, 520.
 Rochet (Charles), 224.
 Rubbens (Clément), 393.
 Sadoul, 582.
 Salmon 375, 530, 608.
 Sanson (André), 392, 396, 644, 661.
 Sebillot (Paul), 551.
 Spalikowski, 10, 202.
 Tardy, 45.
 Thieullen, 529.
 Vauvillé (O.), 597, 599, 600, 621.
 Vinchon (A.), 615.
 Viré (Armand), 479, 494, 645.
 Volkov (Th.), 36, 241, 288, 342, 479, 648.
 Worms (René), 203.
 Zaborowski, 81, 209, 213, 348, 389, 509, 520, 579, 638, 650, 652.
-

TABLE ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

des matières contenues dans ce volume;

Par M. DUREAU

- Aberbeidjani* ou *Tatars*, 346.
ACROMEGALIE, 380.
Afghans, 346.
Afrique. Race bovine asiatique au sud de l' —, 372.
AGE DE PIERRE en Polynésie, 166.
Aïnos. Développement tardif du système pileux chez les —, 345.
Aïssori ou Chaldéens, 345.
Alains. Rapports des — avec les Goths, 94; — descendant des Scythes, 400.
Alazons, 92.
Alquèze (Gard). Grotte magdalénienne de Jean-Louis, à —, 643.
ALIMENTATION des Polynésiens, 477; — des Malgaches, 583.
Amazones, 352.
Amboas. Lambos, 503.
Americains. Art monumental géométrique chez les —, 544; Croix avec dessin d'homme connue des sauvages —, 547.
ANATOMIE comparée du cerveau — 228.
Annamites. De la municipalité chez les —, 321; main d'une — de distinction, 580; caractères physiques des femmes — taille, pied, orteils, système pileux, 584.
ANOMALIE héréditaire. Cas d' — dans la dentition, 197.
Ansariès, 345.
Antoïmores. Taille des —, 482; — Indico céphalique, 482.
Ardillières (Charente-Inférieure). Dolmens d' —, 427.
Arméniens, 345.
ART ORNEMENTAL GÉOMÉTRIQUE chez les peuples primitifs, 532; — chez les Australiens, 535; — chez les nègres d'Afrique, 536; — chez les sauvages de l'Amérique, 540; — les Papous et les Polynésiens, 544; — à l'époque préhistorique, 542; — chez les Grecs, 543; — en Orient, 543; — en Chine et au Mexique, 544. (Voyez CROIX.)
Aryas. Séjour primitif et migration des —, 97.
Aryens. Blonds européens et langues aryennes, 84.
Australiens. Deux variétés de système pileux chez les —, 347; art ornemental géométrique chez les —, 535.
AYE-AYE. Plis cérébraux d'un —, 42.
Bakhtyari, 345.
Basques. Identité des caractères anthropologiques des — et des Phéniciens, 663.
BEAUX-ARTS chez les Malgaches, 587.
Bédenac (Charente-Inférieure). Menhir de —, 430.
BEGALEMENT. Cas de — ayant exempté du service militaire en France, de 1887 à 1893, 66.
Berbères. Parenté des — et des Egyptiens, 83.
Betsimisarakas. Taille de —, 481; indico céphalique, 482; peau, cheveux, 483.
BIÈRE. Fabrication de la — chez les Goths et les Ossètes, 400.
Bégoudènes de Pont-Labbé (Finistère), 550.
BLONDS. Présence de — chez les peuples de langue aryenne, 440.
Boelelemy. Rites funéraires à —, 34.
Bodganow (Anotote). Décès de —, 247.
BOUCHE des Polynésiens, 455.
Brésiliens. Rites funéraires des —, 33.
Budus, 93.
Bulgares, 358.
CALENDRIER CHINOIS : le siècle, 562; l'année, 570; les saisons, les mois, 572; les semaines, les jours, 574; les heures, 575; — dynastique, 576.
Callipèdes, 92.
Carabes. Restes funéraires des — 32.
CARTE archéologique du gouvernement de Kiew, 342.
CATACOMBES. Faunes des — de Paris, 479.

- CATALOGUE** des stations préhistoriques de la France, 478.
- CERVEAU** Plis cérébraux d'un Aye-Aye, 12; anatomie comparée du —, 228; scissures sagittales, 229; scissures transversales, 233; — du mouflon (*ovies musimon*), 235; — lisse, 240, 241; poids des différents lobes du —, 511.
- CHANTS** des Polynésiens, 167.
- Charente.** Monuments mégalithiques de la —, 119.
- Charente-Inférieure.** Monuments mégalithiques de la —, 125.
- Cheiromys** (voyez Aye-Aye).
- CHEVEUX** des Polynésiens, 149; — de Belsimirakas, 483; — de Hovas, 483; — des Peuls, 485; — de Mandingues, 486.
- Chierzac** (Charente-inférieure). Menhir de — 130.
- CHIMPANZÉ** est l'anthropoïde qui se rapproche le plus de l'homme, 641.
- Chine.** Droit d'aïnesse en —, 295; recrutement des eunuques pour le Palais impérial de Pékin, 325; couteaux de bronze servant de monnaie en — sous la dynastie des Tcheou, 480; calendrier chinois, 562; Horoscopie en —, 569; ensevelissement de personnes vivantes en —, 579.
- Chinois.** Stigmates congénitaux et transitoires chez les —, 524; art monumental géométrique chez les —, 544.
- Cimbres**, 98; importation du dialecte qui a donné naissance aux langues germaniques; se distinguaient des Scythes, 99.
- CIRCONCISION** chez les Malgaches, 585.
- COMMERCE PRIMITIF**, 204; — sauvage, 205.
- CONFERENCE** annuelle transformiste (14^e) 460.
- CONGRÈS D'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE**, à Genève en 1896, 246.
- CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES**, à Paris, en 1897, 636.
- CONGRÈS INTERNATIONAL DE MÉDECINE** à Moscou, en 1897, 417.
- CONGRÈS PORTUGAIS** en 1897, en commémoration de l'expédition de Vasco de Gama, 40.
- COURSE EN FLEXION**, 337.
- COUTEAUX** de bronze sibériens et — en usage comme monnaies en Chine, 480.
- CRANIOLOGIE GÉNÉRALE.** Variations de l'indice orbitaire, 376.
- Craniologie descriptive.** Crânes des dolmens de Madracen, près de Batna, 347; — des Polynésiens, 152; — de l'époque du bronze pré-scythique, 85.
- Craniologie pathologique.** Crâne de scaphocéphale, 36; crâne d'un nain, 272; crâne acroméganique, 347, 381; crâne myxoédémateux, 386.
- Craniologie comparée.** Crâne du *Pithecanthropus erectus*, 34, 418.
- CROIX.** Figure géométrique ornementale la plus employée, 544; — chrétienne, 547; — avec dessin d'homme usitée en Amérique, 547.
- CULTE** du foyer et du feu chez les Ossètes, 108.
- CULTURE** chez les Polynésiens, 175.
- DANSE** des Malgaches, 587.
- DENTITION** des Polynésiens, 158; cas d'anomalie héréditaire, dans la —, 197.
- DENTS.** Cas de mauvaises — ayant exempté du service militaire en France, de 1887 à 1893, 65; — du *Pithecanthropus erectus*, 416; — de rhinocéros, 37.
- DESSINS** gravés en creux sur la grotte de Jean-Louis, à Alguèze (Gard), 643; — sur les parois de la grotte de La Moutte (Dordogne), 643, 644.
- Djembrana** (Bali). Rites funéraires à —, 34.
- Dniestre.** Du — à la Caspienne, histoire ethnographique, 81.
- DOLMENS:** de la Charente, à Fontenille, 120, 121; — à Luxe, 121; — à Vervant, 122; — du Petit-Lessax, 124; — de la Charente-Inférieure, 125; — de Saint-Laurent-de-la-Prée, 126; — d'Ardillières, 127; — de Montguyon, 128; — de l'Île-d'Yeu, 241; — signes libyques des —, 319.
- DROIT D'AINESSE** en France et en Chine, 295.
- ÉCONOMIE DOMESTIQUE** chez les Polynésiens, 175.
- Egypte.** La pierre et les métaux en —, 652; cheval introduit en — par les Pasteurs ou Hyksos, 657.
- Egyptiens.** Rites funéraires des —, 33; paronté des Berbères et des —, 83.
- ÉMIGRATION.** Importance de l'étude de l' —, 31.
- ENSEVELISSEMENT** de personnes vivantes en Chine, 579.
- ESCLAVAGE** chez les Ossètes, 104.
- ESCLAVES.** Liaisons temporaires des — chez les Ossètes, 104; Enfants d' — provenant de rapports avec une femme libre, sont libres en Tagaourie, 106.
- Espagnols.** Taille des —, 392.
- EUNUQUES** du Palais impérial à Pékin, 325.
- Européens.** Blonds — et langues aryennes, 85.
- EXCURSION** sur la côte occidentale de l'Afrique, 549.

- EXEMPTIONS** du service militaire en France par suite d'infirmités, de 1887 à 1893, 54, 60; maladies de peau, autre que la calvitie et la teigne, 61; myopie, 62; strabisme, 63; surditité, 64; mauvaises dents, 65; bégaiement, 66; goîtres, 67; idiotie, crétinisme, imbecillité, 68; hernies, 69; varices, 70; pieds plats, 71; déviation de la colonne vertébrale, 72; épilepsie, 73; phthisie pulmonaire, 74; scrofules, 75; faiblesse de constitution, 76, 77.
- EXPOSITION ETHNOGRAPHIQUE DU SÉNÉGAL** et de Madagascar au Champ-de-Mars, 487.
- FÉMURS** à pilastre, 40; — du *Pithecanthropus erectus*, 410; comparé à d'autres — préhistoriques, 423.
- FÉTICHES** africains, 393.
- FEU**. Culte du — chez les Osséthes, 408.
- Fontenille** (Charente). Dolmens de — 420, 421.
- France**. Département de naissance des Français nés en —, 23; Répartition des infirmités exemptant du service militaire, 1887 à 1893, 54; droit d'aînesse en — 295; dépopulation de la —, 647.
- Français**. Département de naissance des — nés en France, 23.
- FUSAIOLLES** en plomb, 496, 513.
- Gatchas** des montagnes du Ferganah, 411.
- Gelons**, 93.
- Goths**. Arrivée des — sur les bords de la Baltique, 94; Caractères physiques et moraux des — 96; langue des —, 96; — chassés des rives de la mer Noire par les Huns, 100.
- Gourbesville** (Manche). Silex taillé trouvé dans la couche pliocène de — 491.
- GRATTOIR A BÈC**, 373.
- Grecs**. Art monumental géométrique chez les —, 543.
- Gros-Chail** (Charente). Polissoir du —, 420.
- GROTTE** magdalénienne de Jean-Louis, à Alguèze (Gard), 643; — de La Mouthe (Dordogne), 643, 644.
- Guarayos**. Système pileux des —, 318.
- HABITATIONS** des Polynésiens, 177; — des Malgaches, 593; — des Kafirs, 414.
- HACHES** polies d'Haïti, 227.
- Hadjemi**, 346.
- Hérodote** et les débuts du syncrétisme gréco-égyptien, 622.
- HOROSCOPE** en Chino, 569.
- Hovas**. Taille des —, 482; indice céphalique, 482; peau, cheveux, 483; origine des —, 502, 521.
- Hovas-Malgaches**. Indice céphalique, 482, 484; peau, 483, 484; nez, 483.
- Hovelacque** (Abel). Notice nécrologique sur —, 499.
- Huns** ont chassé les Goths des rives de la Mer Noire, 100.
- Ile d'Yeu**. Dolmens de l' —, 241.
- INDICE ORBITAIRE**. Variations de l' —, 376.
- INDICE CÉPHALIQUE** de Betsimirabas, 482; — des Hovas, 482; — de Hovas-Malgaches, 482, 484; — d'Antaimores, 482.
- Indiens**. Rites funéraires des —, Achomawi, 34.
- INDUSTRIE** des Malgaches, 593.
- INFANTICIDE** religieux chez les Sakalaves, 588.
- INFIRMITÉS**. Répartition des — susceptibles d'entraîner l'exemption du service militaire en France, de 1887 à 1893, 54.
- Japonais**. Taches de la peau chez les enfants nouveaux-nés — 315.
- Kafirs**. Caractères physiques des —, 412, 413; maison des —, sacrifices chez les —, 414; mariage, 415; prêtent leurs femmes à leurs hôtes, 415; rites funéraires, alimentation, fêtes, 416.
- Keralain** en Plouguerneval (Côtes-du-Nord); menhir de —, 642.
- Kolkhes**, 92.
- Kurdes**, 345.
- Lagneau** (Gustave). Décès de M. —, 518.
- La Micoque** (Dordogne). — Station acheuléenne de —, 529.
- LINGUISTIQUE**. Langue des Polynésiens, 167; signes libyques des dolmens, 319; langue des Malgaches, 595; langue des Goths, 96.
- La Mouthe** (Dordogne). Dessins gravés en creux sur la grotte de —, 643, 644.
- LAMPE**. Evolution de la — romaine, 348; — antiques encore en usage dans certains départements de la France, 615.
- LÉGISLATION** des Polynésiens —, 168.
- Le Perreux** (Seine). Squelettes trouvés à —, 304.
- Luxé** (Charente). Tumulus et dolmen de —, 421.
- Madagascar**. Etude anthropologique de divers indigènes de —, 480; — sur une race rouge qui existait à —, 492.
- Madracen**, près de Balna. Crânes des dolmens de —, 347.
- MAIN** d'une Annamite de distinction, 580.
- MALADIES** de la peau. Nombre d'exemptions du service militaire en France pour — de 1887 à 1893, 61.
- Malgaches**. Alimentation des —, 583; vue, ouïe très développés, 584; véto-

- ments, parure, circoncision, 585 ; danse, musique, beaux-arts, 587 ; vie affective, 587 ; infanticide religieux chez les Sakalaves, 588 ; rites funéraires, 590 ; religion, 591, 595 ; mariage, 592 ; industrie, habitation, 593 ; langue, 595 ; superstitions nombreuses chez les —, 596.
- MALTHUSIANISME**, 130, 139, 144, 216.
- Mandingues**. Cheveux, peau de —, 186.
- Maraë**. Temples polynésiens, 165.
- MARCHE ET COURSE** en flexion, 337.
- MARIAGE** chez les Osséthes, 183 ; — chez les Kalirs, 115 ; — des Malgaches, 592.
- MEMBRES** des Polynésiens, 155.
- MENIIRS** de Chierzac et de Bédénac (Charente-Inférieure), 129 ; — de Keralain (Côtes-du-Nord), 642.
- MENSTRUATION** des Polynésiennes, 161.
- MÉTAUX**. La pierre et les — en Egypte, 652. Le prêt existait avant l'usage des métaux, 209.
- Melouali**, 315.
- Mexicains**. Art monumental géométrique chez les —, 544.
- Mont-Benray**. Objets et monnaies provenant du —, 591.
- Montguyon** (Charente-Inférieure). Dolmens de —, 128.
- MONUMENTS MEGALITHIQUES** de la Charente, 119 ; — de la Charente-Inférieure, 125.
- MOUFLON** (*ovies musimon*). Cerveau du —, 235.
- Municipalité** chez les Annamites, 321.
- MUSCLES** nouveaux dans l'espèce humaine, 248 ; — choanofle, 249 — stylo pharyngien inférieur, 250 ; — lombostylien, 252 ; — masto-hyoïlien, abducteur du second orteil, 255 ; — abducteur accessoire du petit orteil, 257 ; — auriculaire inférieur, 258 ; — accessoire du droit antérieur de la cuisse 261 ; — accessoire du petit fessier, 263 ; — peauciers du crâne et de la face, 646.
- MUSIQUE** des Malgaches, 587.
- MYOPIE**. Cas de — ayant exempté du service militaire en France, de 1887 à 1893, 62.
- MYSIPITHECUS** (voyez Aye-Aye).
- MYXOEDEME**, 385.
- NANISME**. Sur le —, 264 ; — simple avec ou sans microcéphalie, 282 ; sur divers cas de —, 278, 288.
- Nègres** d'Afrique. Art monumental géométrique chez les — 536.
- NEZ** des Polynésiens, 255 ; — de Hovas-Malgaches, 483 ; — de Peuhls, 485.
- Nouvelle Guinée**. Rites funéraires à la —, 33.
- Nuclei** de Sibérie, de l'île de Milo et du Mexique, 479.
- OBJETS** en silex, en cuivre et en bronze, trouvés en Transbaïkalie (Russie), 391.
- OMOPLATE**. Crête sous-épineuse de l'— dans l'espèce humaine, 641.
- OREILLES** des Polynésiens, 155.
- ORGANISME** et société, 203.
- OS**. Influence des maladies sur la forme des —, 479.
- Osséthes**. Installation des — au Caucase, 401 ; mœurs, 102 ; mariage chez les —, 103 ; polygamie, 103 ; esclavage chez les —, 104 ; importance de la vache chez les —, 106 ; rites funéraires, 107, 109 ; — culte du foyer, 107, 108 ; culte du feu, 108 ; maison des —, 108.
- Osséthie**. Mar age, levirat, polygamie on —, 103 ; recrutement des esclaves en —, 104.
- Papous**. Art monumental géométrique chez les —, 541.
- Paris**. Origine ethnique des habitants de —, 20 ; population de — selon le lieu de naissance, 21 ; population de — selon la nationalité, 26 ; nombre des habitants de — naturalisés français, 27 ; terme de la vieillesse normale à —, 553 ; mort naturelle du vieillard à —, 556.
- Parsis**. Rites funéraires des — 33.
- PEAU**. Rapport de la coloration de la — avec le système pileux, 309 ; — de Belsimirakas, de Hovas, de Hovas-Malgaches, 483 ; — des Peuhls, 485 ; — de Mandingues, 486 ; — Taches de la — chez les enfants nouveaux-nés japonais, 315 ; — congénitales et transitoires chez les enfants chinois, 524.
- PESTE** du Yunnan, 474.
- Petit-Lessac** (Charente). Chapelle-dolmen du —, 124.
- Peuhls**. Taille, cheveux, nez, peau de —, 485.
- PIED** des Polynésiens, 155 ; — des femmes annamites, 581.
- PIERRE** et métaux en Egypte, 652.
- PIERRE PERCÉE** de Polaincourt (Haute-Saône), 306.
- PITHECANTHROPUS ERECTUS**, 241, 396, 460, 467 ; classement et dénominations, 398 ; question de méthode, 403 ; fémur du —, 410 ; dents du —, 416 ; crâne du —, 418, 430 ; résumé et conclusions, 449 ; relation de la découverte du —, 460 ; crâne du —, 34.
- POINTES DE FLÈCHES**. Morphologie des — à l'époque magdalénienne, 488 ; — de l'époque magdalénienne, 650, 651.
- POITRINE** des Polynésiens, 155.
- Polaincourt** (Haute-Saône), Pierre percée de —, 306.
- POLISSOIR** du Gros-Chail (Charente-Inférieure), 120.
- POLYGAMIE** chez les Osséthes, 103.
- POLYNÉSIE** française, 144 ; population

- de la — en 1891, 145; de la dépopulation de la —, 178; épidémies diverses, 187; âge de pierre en —, 166.
- Polynésiens.** Peau, cheveux, yeux, 149, 154, 156; taille, 151; crâne, 152; nez, bouche, oreilles, poitrino, membres, pied, 155; système pileux, système adipeux, 157; système musculaire, dentition, 158; menstruation chez les femmes des —, 161; sépultures des —, 165; chants, langue des —, 167; législation chez les — 168; détails d'économie domestique chez les —, 175; culture chez les —, 175; alimentation des —, 176; habitations, vêtements des —, 177; les — aiment beaucoup les enfants, 178; maladies des voies génitales fréquentes chez les femmes —, 195; les — se soignent eux-mêmes, sans médecins, ni féticheurs, 194; art monumental géométrique chez les —, 541.
- Pont-Labbé** (Finistère). Bigoudènes de —, 550.
- POPULATION** et subsistances, 130; — limitation de la —, 210, 520; — lois positives et lois tendanciennes. 210.
- POTERIE.** Procédés de la fabrication de la — en Tunisie. 394.
- PRÊT.** Existait avant l'usage des métaux, 209.
- RACE BOVINE** asiatique au sud de l'Afrique, 372.
- RACES HUMAINES** étudiées par les artistes, 224; — musée des grands types de —, 225.
- RELIGION** des Malgaches, 531, 595.
- RHINOCÉROS,** Dents de —, 37.
- RITES FUNÉRAIRES,** 31; — de Caraïbes de l'Orénoque, 32; — des Brésiliens, des Parsis, des Egyptiens, à la Nouvelle-Guinée, chez les Tolkotius, au Yucatan, 33; — des Indiens Achomawi, 34; — à Boelelemy et Djembrana (Bali), 34; — chez les Osséthes, 107, 109; — chez les Kafirs, 116; — chez les Malgaches, 590.
- Russie.** Premier peuplement de la —, 81.
- SACRIFICES** chez les Kafirs, 114.
- Saint-Laurent-de-la-Prée** (Charente-inférieure). Dolmens de —, 126.
- Sakalaves,** 504, 509; taille d'un —, 482; infanticide religieux chez les —, 588.
- Sauromates,** 352.
- SCAPHOCÉPHALIE.** Crâne présentant cette déformation, 36.
- SCISSUBES** sagittales chez l'homme et les animaux, 229; — transversales chez l'homme et les animaux, 233.
- Scythes,** 352; crânes de l'époque du bronze pré scythiques, 85; origine et parenté des —, 83; mœurs des — au temps d'Hérodote et de Strabon, 88; mobilité des peuples de la —, 89; arrivée des Golhs chez les —, 94.
- SÉPULTURES** des Polynésiens, 165.
- SERPENT.** Est vénéré chez les Kafirs, 116.
- SERVICE MILITAIRE.** Répartition des infirmes exemptant du — en France, de 1887 à 1893, 54.
- Siahpouches.** 112.
- Sygiennes.** 353.
- SIGNES ALPHABÉTIFORMES** sur les dolmens, 319.
- SILEX** paléolithiques de la Charente, 227; — taillés de Solutré (Saône-et-Loire), 604; — taillé trouvé à Gourbesville (Manche), 491; tranchets en —, 330.
- SINGE-RAT** (Voyez Aye-Ayo).
- Slaves.** Origines. 351.
- SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS:** *Statuts*, I; *Règlement*, II; prix, XII; — liste générale des présidents de la —, XIV; — secrétaire général de 1859 à 1889, XIV; — comité central, XV; — anciens présidents, XV; — commission de publication, XV; — comité contentieux, XV; liste des membres de la —, XVI; sociétés savantes avec lesquelles la — échange ses publications XXIV; installation du bureau de 1896, I.
- Cartes de missions** remises à M. Vernet de Fontenay-sous Bois, 419; — M. Arsène Dumont au Congrès de Carthage (Tunis) en 1897.
- Élections** de MM. G. Fonju, 49; Dr M. Bédot, 228; Mme veuve Hovelacque, 248; MM. H. Gahment, Dr Gollin, 248; Dr Bertholon, Gabriel Medina, Beauvais, Chantegrain, 309; E. Dolmas, 347; A. Bonnot de Mézières, 498; Dr M. Zeligzon, H. J. Marcelin, 550; G. Tapié de Cleyran, 607; C. Lejeune, 637; George G. Mac Curdy, 649; comme membres *titulaires*; — de M. le prince Pouljalino, 309, comme correspondant étranger; — de M. le professeur Julien Fraipont, comme associé étranger, 498.
- Élection du Bureau et de la Commission de publication**, pour 1897, 639.
- Rapport annuel** sur les finances, 49; rapport de la Commission de la bibliothèque et des collections, 293; rapport de la Commission des finances, 295; Rapport du jury pour le prix Broca, 608; rapport sur le prix Fauvelle, 609.
- Dons:** d'une série de photographies de monuments mégalithiques de Maine-et-Loire, 36; — de deux photographies d'un scaphocéphale, 36; — de haches polies d'Haïti et de silex paléolithiques de la Charente, 227; — de cartes et ta-

- bleaux relatifs à l'accouchement, au bassin de l'homme et des animaux, etc., 308; — crânes provenant de l'île de Madère, 369; — photographies de Malgaches, 582; — de photographies mégalithiques, 608; — d'une tête de Jivaros, 608; — de crânes de Madracen, près de Batna, 347; — de photographies de squelettes ou momies de Guanches, 638; — d'un album de photographies, 638; — d'une photographie du menhir de Keralain (Côtes-du-Nord), 642.
- Nécrologie.** MM. Abel Hovelacque, Friis (de Christiania), 212; — Anatole Bogdanow, de Moscou, 246; — Gaelano, Italia, Nicastro, 496; — G. Lagneau, 518.
- SOCIOLOGIE.** Société et organisme, 203.
- Solutré** (Saône-et Loire) Gisement préhistorique de —, 600; industrie de —, 604.
- SPHÉNOÏDE.** Soudure des apophyses clinoides du — dans l'espèce humaine, 639.
- SQUELETTES** de l'avenue de Rosny, au Perreux (Seine), 304.
- STATION** achoulienne de la Micoque (Dordogne), 529; — magdalénienne de la Meuse, 638.
- STRABISME.** Nombre de cas de — ayant exempté du service militaire en France, de 1887 à 1893, 63.
- SUBSISTANCE** et population, 130.
- SUPERSTITIONS** nombreuses chez les Hovas, 596.
- SURDI-MUTITÉ.** Cas de — ayant exempté du service militaire en France, de 1887 à 1893, 64.
- SYNCRÉTISME** gréco-égyptien, 622.
- SYSTÈME ADIPEUX** des Polynésiens, 157.
- SYSTÈME MUSCULAIRE** des Polynésiens, 157.
- SYSTÈME PILEUX.** Rapport du — avec la coloration de la peau, 309; — des femmes annamites, 581; — Polynésiens, 457.
- Tahiti.** Voir Polynésie française, 144.
- TAILLE** des Polynésiens, 151; — en Espagne, 392; — de Betsinaisarabas, 481; — d'un Sakalave, 482; — d'Antaimores, 482; — des Hovas, 482, 484; — de Peuhls, 485; — des femmes annamites, 581.
- Tats**, 346.
- Taurs**, 92.
- Ti.** Statues grossières à Raverac (Polynésie), 466.
- Tolkotins.** Rites funéraires chez les —, 33.
- TOMBES** à escargols dans le département de Maine-et-Loire, 369.
- TRANCHETS EN SILEX**, 390.
- TUAILLON** (Auguste), dit Boffy, 264.
- TUMULUS** de la Charente, 421, 422; — de Luxé (Charente), 421, 422.
- Tunis.** Ethnographie tunisienne, 393.
- Turcs**, 346.
- VACHE.** Son importance chez les Osséthos, 106.
- VÊTEMENTS.** Parure des Malgaches, 585; — des Polynésiens, 177.
- VIEILLESSE.** Terme de la — normale à Paris, 553; mort naturelle dans la —, 556.
- Vinzimbar.** Culte rendu au peuple —, par les Hovas, 596.
- Vitteaux.** Géographie médicale et statistique de —, 514.
- Wénèdes** ou Winides, 355.
- YEUX** des Polynésiens, 149, 151.
- Yucatan.** Rites funéraires au —, 33.
- Yunnan.** Peste du —, 474.



GN
2
S61
ser.4
t.7

Société d'anthropologie
de Paris
Bulletins et mémoires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
